

LA BRIGADE



H.A. COVINGTON

La Brigade

(roman)



La Brigade est un roman écrit par le romancier américain Harold Covington. Cet ouvrage raconte une insurrection dans le Nord-Ouest des États-Unis contre le pouvoir anti-blanc.

Traduit par en français par Basile

Avant-propos du traducteur

Chapitre I : « J'en ai plein le dos de ce qui n'est pas juste ! »

Chapitre II : Le Trio de Choc

Chapitre III : Dans l'ombre

Chapitre IV : La Saint Valentin

Chapitre V : À la chasse aux chasseurs

Chapitre VI : La bimbo et le babouin

Chapitre VII – Quelqu'un qui sait qui ils sont

Chapitre VIII – Et vogue le navire

Chapitre IX – Au volant des carcajous

Chapitre X – L'appât à requins

Chapitre XI – Celle qui entendit les hurlements

Chapitre XII – Est-ce que vous en êtes, jeunes gens ?

Chapitre XIII – Une souris dans le logis

Chapitre XIV – Changement de tutelle

Chapitre XV – Ragnarok sur Flanders Street

Chapitre XVI – Les choses qui explosent dans la nuit

Chapitre XVII – Mettre à bas la Ville des Paillettes

Chapitre XVIII – Le monde entier est une scène

Chapitre XIX – Une étoile est subornée

Chapitre XX – La mise en scène

Chapitre XXI – Un grand moment de télévision

Chapitre XXII – La chasse aux clowns

Chapitre XXIII – Dans la tanière du lion

Chapitre XXIV – Entre terre et mer

Chapitre XXV – Les premières lueurs de l'aube

Chapitre XXVI – Les producteurs

Chapitre XXVII – Un duo en cavale

Chapitre XXVIII – La facture du boucher

Chapitre XXIX – « Nous avons gagné ! »

Chapitre XXX – Les noms sur le mur

Avant-propos

La fiction, en nous sortant du quotidien, peut nous toucher profondément. Elle peut tout à la fois nous enseigner des choses et créer une mythologie mentale.

Aujourd'hui, cependant, nous sommes de plus en plus assaillis de films et d'ouvrages hostiles, qui cherchent à promouvoir ce qui nous nuit, et qui rarement montrent les blancs exerçant leurs qualités uniques.

Dans ce contexte, des oeuvres qui ravivent la flamme de l'esprit européen, qui nous passionnent dans leur récit et nous poussent à agir pour les nôtres, sont des gemmes précieuses.

Chaque semaine le mercredi à 17h, dès mercredi prochain, sera publié sur Blanche Europe un chapitre du roman *La Brigade*.

Je laisse la parole à l'auteur de la traduction pour nous présenter l'ouvrage et son contexte.

Harold Covington est depuis des décennies une grande figure du mouvement nationaliste blanc aux Etats-Unis et un romancier prolifique, qui ne dissocie pas les deux aspects de son activité. Après avoir baroudé dans le mouvement national socialiste américain et vécu moult expériences en Rhodésie et en Irlande, il a fondé au début des années 2000 le Front du Nord-Ouest, qui apporte une proposition stratégique au mouvement nationaliste blanc. L'idée est de se séparer des Etats-Unis pour former une nation entièrement blanche et libre dans au moins trois états : le Washington, l'Oregon et l'Idaho. Les Etats-Unis sont vus par les séparatistes blancs comme un projet qui a échoué, une entité entièrement corrompue et déchuë, au-delà de toute réparation possible. (Ce diagnostic est d'ailleurs partagé par les séparatistes des races sombres). La région du Nord-Ouest a été identifiée depuis longtemps par beaucoup de nationalistes blancs éminents comme étant le refuge stratégique, pour plusieurs raisons.

C'est là que les Blancs sont encore très majoritaires, sauf par endroits dans les grandes villes. C'est là aussi qu'un vaste territoire et de grandes ressources agricoles et industrielles sont encore présentes, avec en plus une grande façade maritime qui désenclave le foyer national. C'est là enfin que les caractéristiques du territoire et le caractère de la population permettent le plus de livrer une guérilla. Le Northwest Front a rédigé depuis longtemps une esquisse de constitution, écrite par Covington et entre autres, David Lane. La création d'un tel Etat est vu par les séparatistes blanc comme une mesure d'urgence qui permettra enfin d'appliquer concrètement les « 14 mots » : *Nous devons préserver l'existence de notre peuple et l'avenir des enfants blancs* (car la beauté de la femme aryenne blanche ne doit pas disparaître de la terre). Le plan doit se dérouler en deux temps : tout d'abord appeler les Blancs conscients à migrer vers leur patrie, afin d'arriver à la masse critique permettant de passer à la deuxième phase : l'assaut contre ZOG par la guérilla, pour finir par la libération du territoire.

Cette vision grandiose, Covington la développe dans une organisation, le *Northwest Front*, qui est basée doctrinalement sur une suite de 5 romans, qui forment une saga impressionnante. Fonder un mouvement politique sur de la littérature peut sembler étonnant, mais qu'est-ce que l'Histoire ? Une certaine trajectoire, dont les romans peuvent donner une vision enthousiasmante. Charlotte Corday n'a-t-elle pas puisé son inspiration chez Corneille pour abattre le tyran Marat ? Et pour revenir aux Etats-Unis, dans les années 80, l'organisation armée *The Order* dont faisaient partie Lane et Mathews, s'inspirait jusque dans son nom des *Carnets de Turner* de Pierce, qui peut être vu comme le précurseur. Covington vise la même chose, projetant l'avenir par le verbe pour que le rêve se réalise plus fort et plus vite. Mais on aperçoit chez Covington un sérieux et ambition de victoire vraiment très nette. Il faut remarquer que du point de vue littéraire, les romans de Covington sont supérieurs à ceux de Pierce : les personnages sont plus travaillés, les personnages secondaires sont plus nombreux, tous sont riches et vraiment typiques, l'intrigue est palpitante et le style est très vivant.

Les romans de ce cycle révolutionnaire ont un éclat et une profondeur particulière pour deux raisons. D'une part, ils dépeignent avec réalisme tout un monde de Blancs de la classe ouvrière et de la classe moyenne de cette région, qui vit un grand réveil et découvre le sens de la liberté, dans un avenir proche où la tyrannie anti-blanche et la dégradation sociale et raciale atteint des sommets intolérables. D'autre part, ils montrent de façon didactique comment un mouvement insurrectionnel peut se construire, jusqu'aux détails les plus infimes et les plus techniques. Un peu comme chez Jack London, qui est une grande référence des socialistes nationaux aux Etats-Unis, un roman est un témoin portatif de vérités, un kit compact de tableaux vivants, d'enseignements sociaux et d'instructions politico-militaires.

Roman le plus abouti de cette saga, *The Brigade* raconte l'histoire de la Brigade de Portland de la *Northwest Volunter Army*, de ses membres, de ses coups fumants contre la Bête. C'est pour cette raison que nous avons choisi de le traduire chapitre par chapitre (il y a 29 chapitres) pour le site Blanche Europe.

Chapitre I – « J'en ai plein le dos de ce qui n'est pas juste! »

« Je le ferai », dit Zack Hatfield.

« Et tu feras quoi ? » lui demanda son ami Charlie Washburn.

« Je les tuerai » dit Hatfield. « Je vais aller tuer ces deux putes. »

Les deux hommes étaient assis sur des fauteuils à coque en plastique dans le salon un peu moisi du meublé bon marché de chez Zack, à Astoria dans l'Oregon. Hatfield, un grand blond longiligne, avait un peu moins de trente ans. Ses muscles étaient maigres et noueux et son visage, souvent renfrogné, était marqué de rides prématurées, imprimées par le travail dans le froid et le vent lors des emplois temporaires qu'il avait pu trouver en ville et qui n'étaient pas occupés par des Mexicains. Washburn était un grand gaillard mal rasé, un peu plus âgé que Zack, qui avait perdu la bataille de la brioche et qui entamait celle de la calvitie. Un troisième homme était assis sur le vieux sofa aux ressorts cassés. La cinquantaine bien tassée, Lennard Ekstrom était le propriétaire d'une quincaillerie des environs. Il avait le visage maigre et buriné, les cheveux épais et une moustache poivre et sel. Washburn et Ekstrom regardèrent Hatfield en silence pendant un bon moment. Zack pensait ce qu'il disait ; il ne leur venait pas à l'esprit d'en douter. Ils le connaissaient depuis toujours, son passé dans l'armée en Irak ne leur était pas inconnu. Il n'y avait plus un bruit dans le salon, sauf le crépitement de la pluie de ce début d'hiver qui crépitait sur les fenêtres, dehors dans le noir. « Doux Jésus » dit doucement Charlie.

« S'il le faut, j'agirai seul, même si je pourrais avoir besoin d'un coup de main », leur dit Hatfield. « Si vous en êtes, on en causera. Sinon, je pense que le mieux serait de vous en aller maintenant, et qu'on ne se croise plus pendant un certain temps. Quand on se reverra, par la suite, qu'aucun de nous n'en parle. Pas un mot. A personne. « Il n'y a pas moyen de faire autrement, Zack? » demanda Ekstrom d'une voix morne. Mais c'était une question rhétorique. Tous les trois savaient bien qu'il n'y avait pas d'autre option.

* * *

Plus tôt ce jour-là, Zack Hatfield avait passé quelques temps au parloir de la prison du comté de Clatsop. Ce n'était pas le parloir ouvert avec table et chaises destiné aux visites familiales, mais le parloir fermé et sécurisé, formé de cabines en plexiglas munies de téléphones pour la communication, et d'un gardien en faction derrière le prisonnier. Le crime de Steven King était des plus graves aussi bien selon les lois de l'Oregon que selon les lois fédérales, et les règles de l'État stipulaient qu'il ne devait jamais échapper au contrôle le plus strict.

Dévisageant Hatfield derrière la vitre, King avait l'air blême. Cet ancien gérant d'une succursale d'une chaîne d'épicerie sur la côte ouest ne portait pas le pyjama orange de la honte américaine, mais le vieil habit grossier à rayures noires et blanches, qui pour une raison ou une autre n'était pas tombé en désuétude à Clatsop. Il tenait mollement son téléphone à la main. Son visage, qui avait été d'une beauté chérubinique était désormais émacié et blanc comme le ventre d'un poisson, et les reliques de son double-menton et de ses bonnes joues tombaient, flasques, de son crâne comme un treillis de peau plissée. Ses cheveux bruns et raides pendaient en queue de rat sur sa tête, où apparaissaient des nuances de blanc qu'on ne voyait pas il y a quelques semaines. Ses lunettes en écaille de tortue étaient tenues par un gros ruban de scotch sur le côté droit. Hatfield jugea bon de ne pas lui demander comment s'était passée la rupture, et son ami ne s'avança pas non plus sur ce terrain. Hatfield pouvait deviner en gros ce qui s'était passé, mais n'éprouva pas le besoin d'écouter cette variation-là sur le thème américain hideux du blanc de classe moyenne soudain précipité dans le monde cauchemardesque de la prison. En outre, King était si enveloppé dans sa misère personnelle que le fait d'avoir été tabassé par un quelconque Mexicain ou autre drogué à la meth n'avait pas l'air de traverser sa conscience. Il semblait séparé de son corps, ne sentant qu'une

souffrance sans fin dans son cœur et dans son âme. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était reprendre le même refrain, sans relâche, comme un animal pris au piège qui essaie désespérément de se manger la patte pour se sauver.

« Mais comment a-t-elle pu me faire ça ? » gémit-il. « Je l'*aimais* ! Je l'aime encore, malgré tout ! Je lui ai donné tout ce que je pouvais, tout ce que j'avais. Liddy et les filles étaient tout mon univers ! J'aurais remué ciel et terre pour la rendre heureuse. Je n'y comprends rien. Qu'est-ce que j'ai fait de mal ? »

« Ce n'est pas toi qui a mal agi, Steve », lui dit Zack. « Mais dis-le moi franchement, est-ce que tu n'as rien vu venir ? Moi si, et Charlie et Len aussi, tout le monde en fait. Rien d'aussi dingue, pour sûr, mais nous savions tous que Liddy allait te faire déguster tôt ou tard. Les signes de la tempête étaient tous là. Elle était toujours cassante, toujours contrariée, toujours ce drôle de petit regard dans les yeux qui fout les jetons. A chaque fois que j'étais chez toi à la maison, ou même partout ailleurs, Liddy trouvait toujours le moyen de dévier la conversation pour lâcher un étron politiquement correct, féministe ou pro-tapette, un peu comme une Jeanne Fonda de banlieue. Et ces petites piques constantes qu'elle nous lançait toujours à la figure, ces provocations qu'elle te faisait sans arrêt, même quand des gens étaient là. Et puis ses airs pseudo-intellectuels, ses citations de Sartre et de Sylvia Plath et des Grecs anciens, comme si elle savait de quoi elle parlait ; mais j'en ai assez lu pour savoir que ce n'est pas le cas. Et son incapacité au bonheur. Et son soi-disant militantisme de quartier qu'elle ramenait toujours pour aider quelqu'un d'autre que les gens du quartier. Et toi tu vas me dire que tu n'avais pas reconnu ces signes ? »

« Oh, mais elle a toujours été comme ça, depuis qu'elle a quitté l'université » répondit King en haussant les épaules. « Je veux dire, qu'est-ce qu'on peut attendre d'autre de l'Université de l'Oregon ? Je me disais simplement qu'elle se révoltait contre son éducation religieuse en allant à la fac, qu'elle voulait être chic et dans le coup, mais elle n'a jamais mûri. Je me disais que c'était, disons, mignon, sa façon à elle de rester jeune. »

« Ouais, d'accord, mais les bébés tarentules en grandissant deviennent des putains d'araignées empoisonneuses » lui rappela Hatfield.

Mais King reprit son vieux refrain : « Pourquoi Zack ? C'est à n'y rien comprendre. *Pourquoi ?* » reprit-il de façon monotone.

« Parce que c'est quelque chose qu'on attend d'elle », dit Zack.

« Comment ? »

« Tony m'a dit que Marie Campisi avait posé la même question à Liddy : pourquoi ? » Zack poursuivit. « Elle a répondu qu'elle avait passé trente ans et que c'était le moment du premier divorce. »

« Elle compte en faire plusieurs ? » demanda King, mi-stupéfait, mi-absent.

« Eh bien figure-toi que oui, il paraît que c'est la grande affaire dans tous les bouquins de développement personnel et de psycho-blabla des féministes aujourd'hui. Ils appellent ça la planification de vie ou une connerie comme ça » expliqua Hatfield. « Le premier mariage, c'est pour les enfants, qu'elle garde bien sûr avec elle au moment du divorce, après avoir essoré Époux numéro Un d'un maximum de ses sous. En plus apparemment, les machins lesbiens sont quelque chose que toute femme vraiment émancipée est censée prévoir maintenant. Au moins une grande relation lesbienne dans ta vie, sinon tu n'es pas une vraie Womyn. Mais je crois que Pocahontas va en être pour ses frais. J'ai lu toute cette merde sur internet, et donc après son aventure chez Lesbos, si elle préfère les mecs, Liddy est censée mettre le grappin sur un homme plus âgé, qui est très riche et qui va vraisemblablement claquer quand elle aura dans les 45 ans, elle sera donc tranquille à vie. Ou alors au choix une gouine riche plus âgée, si elle veut continuer à brouter la moquette. Mais je crois que tout ce que Ms. Proudfoot apossède à son nom, c'est un chèque de l'Etat-providence et une fière lignée de nobles Womyn autochtones américaines. »

« Wou-mine ? » répéra King.

Hatfield hocha la tête. « C'est comme cela que l'écrivent les féministes. Je crois que ça se prononce comme ça. C'est un de ces mots de passe politiquement corrects que les media et l'intelligentsia essaient de faire passer dans la langue pour en faire un terme accepté et ensuite obligatoire, comme le mot *Ms.* dans *1984* de George Orwell¹. C'est de la novlangue. Du contrôle mental. Comme quand on doit dire Africain-Américain au lieu de nègre. Avec une société totalitaire qui contrôle la langue, qui contrôle les mots que les gens emploient couramment et les punit quand ils emploient une autre terminologie que celle qui est commandée, la population va avoir si peur qu'elle commencera à employer les termes politiquement corrects jusque dans ses propres pensées, pour s'assurer qu'aucun de ces mots ne soient lâchés, qui vous feraient perdre votre travail ou arrêter pour incitation à la haine. Alors l'État ne contrôlera pas uniquement leur comportement et leur discours, mais finira par façonner et contrôler leurs pensées intimes. Et toute remise en question de l'orthodoxie politiquement correcte devient alors littéralement impensable, parce qu'on ne sait pas comment faire. Nous n'avons pas les mots pour ça. Les Etats-Unis ont ça dans le viseur depuis des années. De toute façon, ta vie a été détruite parce que ça rentrait dans la planification de vie de Liddy, apparemment. Il ne s'agit que d'elle, bien sûr. Toi, tu es un composant usé et maintenant elle te jette. »

1 : « *Ms.* » ; dans *1984* terme unifié pour désigner les femmes indépendamment de leur statut marital contrairement à la pratique traditionnelle. Les féministes cherchent à mettre en place exactement cela.

« Mais si elle voulait le divorce, elle n'avait pas à faire – *cette chose-là* ! » King agita sa main vers les murs et les vitres de plexiglas. « Pourquoi *cette chose-là* ? »

« Pour être absolument sûre qu'elle aurait Caitlin et Judy » répondit patiemment Hatfield. Il avait expliqué la situation à King plusieurs fois auparavant, son avocat lui avait dit la même chose, mais à l'évidence, King n'arrivait pas à se faire à ce qui lui avait été infligé. « Selon les lois fédérales sur l'incitation à la haine et selon la loi sur la tolérance et la diversité de l'état de l'Oregon, toute condamnation pour crime de haine ou incitation à la haine prive le condamné de ses droits parentaux. Si les deux parents sont condamnés, c'est Tout un Village² qui débarque, prend les gosses et les vend, mais dans ce cas-ci, puisque Liddy peut prouver qu'elle est dans ce qu'elle appellera une relation lesbienne stable, une fois que tu seras condamné, elle pourra se présenter devant le juge aux affaires familiales et sortir 10 minutes après avec Caitlin et Judy, avec des nœuds en ruban sur la tête, offerts par le juge. »

2 : (« *It Takes a Village* ») : nom du service étatique qui arrache des enfants à leurs « mauvais parents » pour les placer chez des riches de gauche. Ce nom fait référence au livre éponyme écrit par Hillary Clinton en 1996. Ce titre est lui-même une référence au proverbe nègre : « il faut tout un village pour éduquer un enfant »

« Tout ça pour *un simple mot* ? » hurla King, empli d'horreur. Les murs semblaient se rapprocher de lui, il devenait visiblement fou. « Parce que j'ai dit *gouine* ? »

« Hé mon bonhomme, un peu de calme ! » fit le gardien en claquant des doigts. « Tu t'es déjà assez mis dedans ! Moi je suis un pépère pas méchant, mais mon boulot c'est de faire que tu ne parles plus ces trucs de haine, et si quelqu'un t'entend moi je l'ai dans l'os et toi ils vont encore te mettre une raclée ! » Il prit brièvement le téléphone des mains de King et dit à Hatfield : « Monsieur, il vous reste cinq minutes. »

Hatfield l'ignore, et quand King reprit en main le téléphone, il poursuivit. « Martha Proudfoot prétend que tu l'as faite se sentir menacée en raison de son genre, de son orientation sexuelle et de sa race. Je crois qu'elle dit que tu l'as traitée de gouine squaw en fait. Heureusement que le juge a laissé l'affaire à la juridiction de l'état, tu ne prendras que cinq ans pour incitation à la haine. S'ils avaient transmis ça au Parquet fédéral, ils auraient pu dire qu'en troublant la Proudfoot, tu avais commis une voie de fait motivée par la haine, c'est quelque chose qui est possible selon la

procédure, et ils auraient pu te coller un vrai *crime* sur le dos, ce qui veut dire prison à vie, sans libération conditionnelle si le juge pense que tu voulais vraiment la frapper. »

« La frapper ? » s'exclama King en riant jaune. « Mon Dieu, tu as bien vu le bestiau ? Elle est foutue comme un bulldozer ! J'ai perdu mon calme voilà tout, quand je suis rentré dans mon salon et que je les ai vues faire – doux Jésus, ce qu'elles faisaient – je ne peux même pas en parler ! »

« Le rituel du chocolat », dit Hatfield. « J'ai lu ça. C'est censé consolider l'union entre femmes. La plupart des gens n'ont pas idée de ce que les homosexuels *font* vraiment. Mais tu as eu la malchance d'avoir un cours accéléré. »

« *Les filles étaient à l'étage du dessus !* » murmura King, saisi d'effroi. « Elles étaient là-haut, Zack ! Comment Liddy a pu faire ça sachant que Caitlin et Judy étaient à l'étage ? Sans parler du fait que j'allais rentrer d'une minute à l'autre ? »

« Oh, mais elles savaient » dit Jack en opinant franchement du chef. « J'imagine qu'elles voulaient provoquer exactement le genre d'incident qui est arrivé, pour qu'elles puissent te coller un discours de haine sur le dos, et que Liddy puisse mettre la main sur vos filles, la maison et tous tes biens. Plus question de s'embêter avec des pensions alimentaires et des allers et venues au tribunal.

Tu seras un odieux personnage authentifié. Un coup de marteau de juge et elle a la totale. Je me demande ce que la Proudfoot tirera de ce travail du soir ? Steve, tu sais que l'autre jour le FBI a amené chez toi des psychologues pour enfants et deux agents, pour cuisiner les filles pendant quatre ou cinq heures ? »

« Ouais, Pritkin, mon avocat, m'en a parlé. Caitlin a six ans ! Judy quatre ! Mais bon sang de bois, ce sont des gosses, que peuvent-ils en attendre ? » demanda King, incrédule.

« Tout ce que Liddy leur aura dit de dire. Mais j'ai entendu quelque chose d'intéressant. Je ne nommerai personne, évidemment. » Il se dit que King devinerait qu'il faisait référence à la fille de Len Ekstrom, Christina, qui était répartiteur de police, jugeant plus sage de taire son nom là où ses éventuels collègues pourraient l'entendre, mêlé à une affaire d'incitation à la haine. « Ils ont demandé aux filles si tu avais jamais dit de vilaines choses sur les noirs ou les hispaniques ou bien sur les homosexuels, ce genre de connerie. Ce qui s'est passé en Idaho le mois dernier les a franchement rendus flippés et paranoïaques. Les Marines ont repris le contrôle de Cœur d'Alene il y a quelques jours et les Fédéraux en sont à chercher des rebelles suprémacistes blancs sous tous les lits. Ils ont demandé à tes filles si elles avaient vu des drapeaux à la maison. Des vert-blanc-bleus. »

« C'est de la folie furieuse ! » King, choqué, en eut le souffle coupé.

« Au cas où tu n'aurais pas remarqué, les gens qui nous dirigent sont des fous furieux. Entre autres choses. » Derrière King, le gardien montrait ses deux doigts, signalant les deux dernières minutes.

« Et moi, ma vie est fichue, parce que j'ai dit un seul mot dans un instant de colère » marmotta King, toujours hors d'état de comprendre la dimension de sa chute. « Ta vie est fichue parce que tu as dit un seul mot dans un instant de colère », confirma Hatfield.

« Personne au monde ne viendra m'aider » se plaignit King.

Hatfield saisit du regard le gardien, qui se tenait derrière un homme brisé en tenue de prisonnier, incapable de savoir s'il pouvait entendre ce bout de conversation. « Personne au monde ne viendra t'aider », répéta Hatfield d'une voix forte. Mais avant que le gardien n'emène King, Zack rencontra son regard, et lui fit un clin d'œil.

Dans la rue, la pluie tombait avec une régulière douceur, et le crépuscule était déjà tombé. Zack sortit un téléphone portable, appuya sur une touche et écrivit un texto : ES-TU EN VIE ? Avant d'appuyer sur la touche d'envoi, il réfléchit et jugea que la question pourrait être interceptée et remarquée par un de ces dispositifs du gouvernement, puis changea son texto en : ????? Il appuya sur envoi, puis attendit sous la pluie, appuyé sur un réverbère pendant quelques longues minutes. Finalement, le petit écran sur le téléphone s'illumina et il vit une réponse. JE SUIS LE FANTOME

DES NOELS D'ANTAN.

Zack Hatfield respira un grand bol d'air et après un bref moment d'hésitation, le dernier qu'il allait vivre de sa vie, il répondit : J'EN SUIS. APPELLE-MOI. Puis il ferma son téléphone et retrouva le chemin de sa Toyota cabossée, vieille de dix ans.

* * *

« Bien sûr qu'on peut faire autrement » dit Zack benoîtement en réponse à la question d'Ekstrom. Il but une gorgée de sa canette de cola allégé premier prix, vu qu'il ne pouvait pas se payer de marque. « On pourrait se poser là et se tourner les pouces alors que la vie de Steven King est démolie et que les vies de deux petites filles sont empoisonnées et tordues par la perversion et la daube politiquement correcte, en attendant qu'elles deviennent des bêtes venimeuses comme leur mère. Ou alors pousser des petits cris pour protester, mais pas trop fort. Nous pouvons faire ce que les hommes blancs sans pouvoir font de nos jours pour évacuer la tension. Nous pouvons écrire des lettres au journal, ou alors prendre une bonne cuite et tout raconter à un talk-show de droite, bien qu'on ait intérêt à ne pas dire ce qu'on pense vraiment, au risque de se faire accuser d'incitation à la haine. Puis en ayant dégrisé il nous resterait quelques jours à suer à grosses gouttes en espérant que le FBI et les fouines de gauche ne nous ont pas entendus ou qu'ils sont trop occupés cette fois-ci pour nous avoir dans le collimateur et venir briser nos vies pour avoir osé un petit cri qui a dérangé nos seigneurs et maîtres. On peut faire comme ça, Len. A mon avis, Steve nous le revaudra. Évidemment, ça ne le fera pas sortir de cet enfer sur terre parce qu'il a eu l'audace de dire tout haut le mot « gouine ». Ça n'empêchera pas Liddy King et cette maudite Indienne ou que sais-je de faire main basse sur tout ce que Steve a pu accumuler dans sa vie et mener la grande vie pendant qu'il subit les tortures des damnés. Et ça n'empêchera pas Caitlin et Judy King d'être élevée dans la haine des hommes de leur race et d'apprendre qu'il est juste et naturel de faire des trucs dégoûtants avec des barres chocolatées, quand elles seront grandes. Ou peut-être avant.

« Et si nous mettions en commun l'argent qui nous reste pour prendre un avocat correct pour Steve ? » lança Ekstrom.

« Un avocat correct, ça n'existe pas, et même s'il y en avait, il n'aurait pas l'ombre d'une chance dans une affaire d'incitation à la haine », leur dit Zack. « Aucun avocat n'y touchera, même le ténor du barreau qui pourrait gagner dans une telle affaire, à cause des répercussions sur sa carrière au cas où il gagne. C'est comme une accusation de sorcellerie ou d'hérésie au Moyen-Âge. Tu ne peux pas défendre ça, ce n'est pas permis, et souviens-toi que d'après la loi, l'avocat ne représente pas réellement son client. C'est avant tout un officier de la cour, il ne va pas contrer le système qui lui paie sa Porsche tous les mois. N'importe quel baveux que nous payerions ne ferait rien d'autre que nous soutirer l'argent pour plaider la relaxe, comme va le faire le commis d'office juif qu'on lui a donné. On jetterait notre argent par les fenêtres et on aiderait ces tribunaux crasseux à faire croire qu'il leur reste un un peu d'équité et de justice, ce qui n'est plus le cas depuis bien avant notre naissance. Steve King est blanc, homme et il aime les femmes, même s'il a choisi la mauvaise. Il n'avait aucune chance, nous le savons tous. Soit nous l'aidons, soit nous arrêtons là parce que nous avons la trouille d'aller au charbon et nous le laissons tomber en enfer. Même s'il survit à la prison, quelle vie vous pensez qu'il aura après ça? Il aura sa fiche de criminel haineux, ce qui veut dire qu'il aura bien de la chance s'il peut gagner sa vie à envelopper des hamburgers ou à mettre de l'huile dans les voitures des riches dans une station de lavage, au cas où un de ces postes ne soit pas déjà pris par un Mexicain. Si nous devons l'aider, ça doit être maintenant et nous devons vraiment l'aider. Il n'y a qu'une chose à faire. Ces deux putes ne doivent pas pouvoir témoigner au tribunal et foutre sa vie en l'air.

« Ce n'est pas que pour Steve », dit Washburn avec gravité. « C'est aussi pour Caitlin et Judy. »

« Il ne s'agit pas seulement d'elles, Charlie, pas en dernière analyse », dit Hatfield en secouant la tête. « Il s'agit de nous. Si nous sommes des hommes ou des chiens, qui rampent et pleurnichent sur le seuil de cette tyrannie, la queue entre les jambes, et qui pissent par terre de peur d'avoir affaire à

leurs flics-racailles sous stéroïdes, à leurs tortionnaires en costume du FBI et à leurs reptiles en robe noire. Ce qu'on lui fait subir n'est pas juste et j'en ai plein le dos de ce qui n'est pas juste ! Ça suffit ! »

Soudain, Zack serra son poing et rugit. Toute une vie de rage et d'humiliation et de mépris du monde qui l'entourait jaillit de son cœur, de son ventre et de son crâne et éclata de son corps dans une explosion.

Washburn regarda les deux autres hommes. « Moi aussi, j'en suis. Len, je crois que Zack a raison. Tu ferais mieux de fiche le camp. Zack est célibataire et moi je suis divorcé, et nous avons tous les deux des jobs de merde et rien à perdre. Tu as une famille et une affaire et tu as tout à perdre. Je n'étais pas un Ranger comme Zack, je n'étais que conducteur de camions, mais j'ai assez de souvenirs de mes classes pour me servir d'une arme. Je suis sûr qu'à deux, nous pouvons le faire. Nous pourrions nous passer de ton aide. »

« Steve venait au magasin depuis qu'il avait dix ans, il achetait des babioles et des outils pour ses petites voitures » dit Ekstrom, le visage convulsé de fureur, au bord des larmes. « C'était un joli et brave garçon, agréable, pas une fibre de malice ou d'égoïsme en lui, et il n'a jamais changé. Son père était un brave homme et un ami. Et les deux filles qu'il a sont jolies, douces, des merveilles, je les vois quand il les emmène au magasin. Et je devrais rester dans mon coin quand on leur fait ces misères, parce qu'on dit que j'ai peur ? Non, je ne peux pas. Dieu me punirait. Je suis avec vous les gars. Moi aussi j'en ai plein le dos. Il doit y avoir une justice quelque part, ou le monde entier devient un enfer. J'en ai assez de vivre en enfer. Je n'aurais jamais pensé que j'étais prêt dans ma tête à tuer quelqu'un. Mais je suis prêt. Un jour, cette folie et cette cruauté doivent cesser. Pour moi, elle cesse avec Steve King. Ils ne l'auront pas. Non. »

« C'est ce qu'il y a à faire, pour sûr » dit Zack avec un soupir et un sourire. « Entre nous, combien de temps ça nous a pris pour en arriver là ? Parfois je me dis que les hommes blancs n'y arriveront jamais. »

« Pas nous », dit Charlie. « Toi, Zack, tu es un ex-Ranger. Tu dois savoir comment planifier un double assassinat. Comment va-t-on faire ? Qu'est-ce que tu veux que Len et moi fassions ? »

« Je ferai la planification et l'action elle-même tout seul. De votre côté, vous me donnez un alibi, rien de plus », dit Zack.

« Je crois que je vais commencer mon inventaire annuel un peu plus tôt » dit Ekstrom. « Tu es enregistré à l'agence d'interim Helping Hand, c'est ça ? »

« Je suis abonné à toutes les agences d'interim », dit Hatfield. « Pour le bien que ça me fait... Je travaille trois jours par semaine au mieux ». »

« Je connais Brenda de chez Helping Hand » leur dit Ekstrom. « Je leur commande de la main d'œuvre quand il y a un camion qui vient avec de la grosse marchandise, et j'ai un accord tacite avec elle pour qu'elle ne m'envoie aucun Mexicain, pour que mon argent aille au moins aux voisins qui en ont vraiment besoin. Elle ne trouvera pas étonnant que je l'appelle pour lui demander tes services, au nom de l'amitié. »

« Il faut faire ça la nuit, quand il n'y a plus personne dans le magasin » dit Hatfield. « J'arrive un peu avant l'heure de la fermeture pour que tes derniers clients me voient ranger quelques paquets. Charlie arrive juste avant que tu ne baisses le rideau, traîne un peu avec ses vieux potes Len et Zack pour tailler une bavette et t'aider à mettre à jour tes fiches de quincaillerie. J'attends que le trafic faiblisse un peu. Je sors par derrière et je vais vers la côte. Je fais le job, je me débarrasse du flingue, des habits et autres, je reviens quand j'ai tout fait et me revoilà à la boutique. Tu signes mon papier qui dit que j'ai fait mes huit heures, une preuve que j'étais là toute la nuit. Évidemment, ce bout de papier peut t'envoyer en prison à vie. Len, est-ce que c'est toujours oui ? »

« C'est oui » dit Ekstrom en opinant du chef, et Hatfield voyait que c'était bien vrai. « Je peux aussi te faire une clé de la maison de Steve sur la côte » continua le vieil homme. « Steve faisait faire

toutes ses clés à la boutique, et il m'avait commandé quelques jeux de plus il y a longtemps. Peu de gens savent que les lois anti-terroristes demandent à tous les tailleurs de clés de garder les spécimens, les noms et adresses de toutes les clés qui sont faites, au cas où le FBI ou la DHS voudrait l'info pour une raison ou une autre. Donc j'ai toujours le patron de la clé de Steve qui est dans mon ordinateur. »

« Et là on prend les sales fouines à leur propre piège », ria Washburn.

« Tu en auras besoin d'un ? » demanda Ekstrom. « Je peux t'avoir à peu près tout ce que tu veux dans ma collection, avec les munitions. » Ekstrom était un fabricant d'armes certifié, ce qui lui permettait de gagner sa vie et de ne pas faire couler sa quincaillerie face à la concurrence de Mighty Mart, House Depot et autres grandes chaînes. Il était l'un des derniers vrais marchands de la rue commerciale d'Astoria ; la plupart des autres boutiques avaient été transformées en bar à bobos, en boutiques d'antiquités orientales, en restaurants « pittoresques » divers et variés et en bureaux pour des organisations militantes de gauche.

« Non, j'en ai un à moi qui fera l'affaire », dit Hatfield. « Je le jetterai après, bien sûr, mais je ne veux pas prendre le risque d'être pris avec quoi que ce soit qui pourrait les faire remonter jusqu'à toi. Si ça finit mal, vous n'aurez qu'à dire aux flics que je suis parti dîner et que je ne suis jamais revenu, et que vous n'aviez pas idée que j'allais commettre un crime si odieux. Je ne veux pas vous entraîner dans ma chute. »

« Quand est-ce qu'on s'y met ? » demanda Washburn.

« Il faut faire ça vite » dit Hatfield. « Steve m'a dit que les enfants étaient chez la mère de Liddy pendant un jour ou deux, et que Proudfoot la grosse gouine avait déménagé chez lui pour qu'elle et Liddy puissent se livrer à leurs orgies sans avoir les filles dans les pattes, attention très délicate de leur part, mais qui vient un peu tard. J'imagine qu'elles doivent attention aux détails pour avoir l'air présentable au procès. Ce qui veut dire qu'elles seront seules à la maison. Je suis allé chez Steve pendant des années, je connais bien l'endroit, donc pas besoin de reconnaissance ou d'observations préliminaires. Et Liddy cette idiote a refourgué le chien de Steve à la SPA, par pure rancune, ce qui fait que je n'aurai pas à me soucier de Spuds ou à le faire taire, ce qui m'enlève une sacrée épine du pied. Spuds est une crème de chien, ça m'aurait franchement embêté de le blesser. Donc, je m'infiltrerai avec la clé, je les bute toutes les deux et je file. »

« Entrer, sortir » dit Washburn. « C'est un bon plan tout simple. »

« Oui, bon, mais à l'armée la première chose que tu apprends c'est que le plan prévu ne survit pas au premier jour de combat », grimaça Hatfield. « Les plans les plus simples sont les meilleurs, mais malgré tout il y a toujours une centaine de choses qui peuvent dérailler. »

« J'imagine que tu vois gros bordel que ça va faire, le meurtre de deux lesbiennes en procès contre un homme blanc pour incitation à la haine ? » demanda Charlie. « Tu vois aussi que ta porte sera la première où ira frapper Ted Lear le shérif ? Il sait bien que toi et Steve êtes amis depuis le lycée, et en plus tu lui as rendu visite en prison. »

« Eh bien, c'est là que vous intervenez, pour mon alibi » dit Hatfield arborant un large sourire. « Mais j'ai aussi un petit as dans ma manche, pour brouiller les pistes à mort. Je vais prendre un gros feutre et marquer NVA en gros sur le mur. Peut-être avec leur sang. »

« Doux Jésus, Zack, voilà qui fera venir le FBI, pour sûr ! » s'exclama Washburn. « Après ce qui s'est passé à Cœur d'Alene, ils vont descendre en piqué sur le Nord-Ouest comme un essaim d'abeilles furieuses ! »

« Ah bon ? Tu es sûr qu'ils ne vont pas tourner en rond comme des volailles décapitées ? » demanda Hatfield. « Charlie, souviens-toi, j'ai vu le gouvernement fédéral des Etats-Unis dans toute sa gloire, en opérations en Irak. Tu n'as pas idée à quel point ils sont incompetents, à quel point ce sont des abrutis complets. Il y avait à peu près 20.000 petits bonshommes bruns déguenillés et pieds nus, armés d'AK47 et de quelques lance-grenades qui ont mis une grosse baffe à l'armée

américaines et aux marines quand j'y étais, et ils continuent de les rosser au Moyen-Orient. C'est le cas depuis une génération, et ces brêles à Washington ne comprennent toujours pas pourquoi ! Tout ce qu'ils savent faire, c'est de sauter et de courir au coup de sifflet d'Israël et des Juifs. J'imagine qu'en écrivant NVA sur le mur, je m'arrange pour que l'affaire passe de Ted Lear au niveau fédéral où elle stagnera dans les dossiers. Ted Lear est intelligent. Il peut deviner, mais il ne pourra pas forcément prouver la chose et peut-être qu'il ne le veut pas. C'est un ami de Steve King, en plus. Mais je préfère avoir ces débiles du FBI sur ma trace plutôt que n'importe quel flic du coin qui connaît les gens et le terrain et qui a encore deux trois neurones. Sur CNN et Fox News ils passent leur temps à dire que le soulèvement à Cœur d'Alene a été écrasé et que tout est fini. Moi je n'y crois pas. J'imagine que ce qui reste de la NVA va continuer et va frapper ces bâtards, et que très vite les dossiers sur ces homicides vont s'accumuler et prendre la poussière dans le bureau d'un agent spécial, mélangés avec une centaine d'autres dossiers de coups de la NVA. »

« Alors, on le fait quand? » répéta Charlie.

« Len, passe ton coup de fil à Helping Hand demain matin » dit Hatfield avec autorité. « Je vais aller fumer ces gouinasses demain soir. »

* * *

La maison de Steve King, sur son grand terrain de verdure, était typique des maisons à étage surélevé, lambrissée de séquoia et de stuc et pourvue d'une jardinière et d'une baraque à outils, toutes deux en briques, et s'élevait sur un surplomb de la banlieue sud de la bourgade côtière de Seaside. Zack appréciait modérément d'être obligé de passer par le centre-ville, puisque le grand point faible de son plan était son véhicule. La seule voiture qu'il pouvait utiliser pour sa mission meurtrière était la sienne, initiative dangereuse et téméraire, mais il n'avait pu en conscience demander une voiture ou une camionnette à l'un de ses deux amis, au risque de les relier aux meurtres. Avant de se mettre en route ce soir-là, Hatfield avait pris soin de couper plusieurs petites bandes adhésives noires de ses plaques d'immatriculation de l'état de l'Oregon, à l'avant et à l'arrière, pour les modifier – le I devenant un T et le 5 un 8 passable. Ce faux numéro ferait se lever un petit drapeau rouge si un policier le tapait sur son ordinateur, mais il fallait être très près pour le voir, et à distance cela passait.

Après avoir passé le grand pont au-dessus de la Youngs Bay, il emprunta une route prudemment planifiée, quitta l'autoroute 101 en prenant à gauche en approchant de Gearhart, puis suivit les petites routes tortueuses pour éviter les rues éclairées et pluvieuses de Gearhart et Seaside, pour que personne ne se rappelât avoir vu sa voiture. Cela lui prit une demi-heure de route supplémentaire, et il comptait reprendre ce chemin au retour. La route était bien longue, mais il n'y pouvait rien. Il s'était assuré d'avoir un réservoir bien rempli avant de partir, avait nettoyé les injecteurs de carburant, vérifié la batterie et remplacé le starter au cas où. Il voulait être vraiment sûr que le moteur allait démarrer à son commandement.

Désormais, Hatfield se tenait devant la maison, préparant son entrée. Il était environ 22h30, la nuit était sans lune et bruineuse, parfaite pour son projet. La police du comté de Clatsop maintenait en service de nuit quelques agents des forces municipales dans beaucoup de petites villes, mais Hatfield se souvenait qu'un jour lors d'une conversation anodine, Ted Lear avait mentionné que le changement d'équipe de la police de Seaside (ses quatre voitures) se faisait à 11h du soir, ce qui faisait qu'à l'heure qu'il était, les voitures et les policiers devaient être sur le point de rentrer au poste, le temps de ranger leurs équipements et leurs papiers, pour être prêts à partir à la cloche, avant de rentrer chez eux ou d'aller à la Ray's Tavern, qui avait une autorisation spéciale de servir de l'alcool la nuit, pour convenir à ces messieurs en bleu. Flottait dans l'air une légère fragrance de salé, qui venait de la plage voisine, à deux encablures, et les rouleaux du Pacifique faisaient entendre leur voix basse et douce dans l'air opaque de la nuit. Les maisons du lotissement étaient grandes et clairsemées, il y avait 50 mètres entre la maison de King et les voisines des deux côtés. Hatfield comptait sur la distance, pour que les bruits ne s'entendent pas, et sur les bruits intérieurs des télévisions et ordinateurs des voisins.

Il gara sa voiture sur l'accotement, étroit mais pavé, devant la maison du voisin de droite, pour ne pas laisser de traces de pneus, bien qu'il n'y ait guère de chance qu'il s'en trouvât, car la chaussée était mouillée de bruine. Il marcha donc sur la route en évitant l'herbe et la boue de l'accotement, pour se débarrasser du problème des traces de pas. De toutes façons, il avait pensé à se protéger de couvre-chaussures d'hôpitaux, qu'il jetterait aussitôt. Il s'était garé entre deux lampadaires, ce qui allongeait le temps de marche, mais il avait jugé plus fâcheux encore que l'on pût remarquer sa Toyota devant la maison de King. Zack enfila une paire de gants en latex et rabassa la capuche de la parka qu'il s'était achetée à la boutique de l'Armée du Salut l'an passé. Cela passerait ; peu de gens l'avaient vu et personne ne s'en souviendrait.

Il descendit avec calme la rue vide et prit l'allée menant à la maison. Sous sa parka, coincé dans sa ceinture, un fusil de calibre 12 à double canon scié. Avant de quitter la quincaillerie, il avait placé le vieux Remington, qu'il tenait de son père, dans la pince-étai de Len Ekstrom pour réduire soigneusement à 18 pouces, avec une scie à métaux et de l'huile, son double canon. Les fragments de l'arme étaient dans le coffre, dans un sac en plastique pour jeter aussi le fusil, la parka et à tout le reste. Le fusil était chargé de deux cartouches de chevrotine .00, et Zack en avait une demi-douzaine d'autres dans la poche de sa parka. Il avait aussi un Smith & Wesson .38 à canon court accroché à sa ceinture dans le dos. Vue de l'allée, la maison n'était pas éclairée, sauf une lumière dans le salon au rez-de-chaussée. Il regarda par la fenêtre du garage et y remarqua le SUV de Steve et la Lexus de Liddy. Garé en face, un Hummer de type occasion militaire orné d'autocollants féministes et pro-avortement, que Zack savait être celui de Martha Proudfoot. Il n'y avait pas d'autres voitures, ce qui était de bonne augure. Zack gravit les marches de l'entrée et sortit de sa poche arrière la clé que Len lui avait faite.

Hatfield se tenait sur le seuil, pensant au texto qu'il avait envoyé au fantôme des Noëls d'antan. *Je vais peut-être refaire ce genre de choses*, se dit-il. *Si c'est le cas, je ferais bien de mieux planifier ça. Ce coup-ci était trop précipité.* Il allait parvenir au point de non-retour; il pouvait encore s'il le voulait faire machine arrière, et c'était peut-être la meilleure option. Il y avait plusieurs ennuis qui pouvaient arriver en ouvrant la porte. D'abord, la clé pourrait ne pas fonctionner et il devrait passer par la porte de derrière, se servir de son couteau puis donner des coups de pieds ou d'épaule pour la forcer, ce qui alerterait la maisonnée. Deuxièmement, il ne savait pas si Liddy King ou la Proudfoot étaient devenues paranoïaques au point d'installer un système d'alarme. Steve King ne l'avait jamais fait, puisque cette portion du Nord-Ouest n'était pas assez criminogène pour qu'il le juge nécessaire, et puis la famille avait Spuds le terrier pour sonner l'alarme en cas d'intrusion. Mais avec tout le raffut hystérique des media sur les méchantes conspirations racistes terroristes au lendemain de la rébellion d'octobre dans l'Idaho, les deux lesbiennes avaient pu devenir nerveuses. Troisièmement, il ne pouvait pas savoir avec une absolue certitude s'il n'y avait que deux personnes dans la maison, malgré l'absence de véhicule imprévu. Il était possible que Liddy eût ramené les deux petites filles à la maison. Enfin, il ne pouvait pas savoir s'il n'avait pas déjà été détecté, ou s'il allait l'être, d'une façon ou d'une autre, en entrant, et qu'on appelât la police. En bonne gauchiste qu'elle était, Liddy n'avait jamais permis à Steve de posséder une arme, et son mari avait obtempéré de peur que ses filles ne les manipulassent fâcheusement, mais ceci pouvait avoir changé avec l'orientation sexuelle de Liddy. C'était vraiment un coup précipité, peut-être à l'excès.

Zack retira la capuche de sa parka puis enfila une cagoule bleu-marine, qui recouvrait son visage. Il inséra la clé de la porte d'entrée, ouvrit le serrure et, avec précaution, tourna la poignée. Il y eut un bruit bref, et les gonds jouèrent doucement. Il poussa la porte. La chaîne n'étant pas mise, il n'avait pas besoin de la petite pince coupante qu'il avait dans sa poche arrière gauche. *Je suis verni*, se dit-il. *Elles sont imprudentes. Imprudentes et arrogantes. Il ne leur est pas venu à l'esprit qu'avec tout ce qu'elles font, quelqu'un pourrait lever le petit doigt pour les arrêter. Mais après tout, pourquoi y auraient-elles pensé ? Il y a quelques semaines de cela, personne ne résistait.*

Il poussa la porte et entra. Le vestibule n'était pas éclairé. Zack s'approcha du salon à pas de loup, jeta un coup d'œil dans la pièce. Elle était vide, sauf une lampe allumée sur la table. Zack gravit lentement l'escalier, tenant sa droite près du mur pour ne pas faire grincer le bois. Il savait où était

la chambre, cette chambre profanée où Steve et Liddy avaient dormi comme mari et femme. La chambre des filles étant ouverte, il s'en approcha ; grâce à la lumière très ténue venant des fenêtres, il pouvait voir que les deux petits lits étaient vides. *Dieu merci*, pensa-t-il. *Au moins Caity et Judy ne feront pas de cauchemars avec des bruits horribles et des croquemitaines en passe-montagne. Je me demande si elles pourront comprendre, quand elles grandiront ? Si je suis encore là, si nous gagnons, je devrai leur dire que j'ai tué leur mère. Je ne peux pas éluder ça. Merde ! Je ferai mieux de ne pas y penser.*

Désormais, Zack se tenait devant la chambre du maître de maison. A l'intérieur, Il pouvait entendre des voix sourdes et ensommeillée, des voix de femmes parlant doucement et naturellement. Il n'y avait aucun signe d'alarme ; il avait été silencieux comme une tombe. Zack tira de sa poche deux bouchons d'oreille en caoutchouc, retira sa cagoule et se les mit aux oreilles pour éviter que le bruit et l'onde des coups de feu dans une pièce fermée ne lui abîmassent les tympans. Il prit en main son petit fusil et tira le cran de sûreté ; il était prêt à faire feu. Il respira un grand coup, en se souvenant de l'Irak, recouvrant l'esprit qu'il fallait pour tuer. C'était différent, il le savait bien. La pute indienne, il s'en foutait, mais Liddy était une femme de sa race, une femme qu'il connaissait depuis le lycée d'Astoria. Il n'avaient jamais eu beaucoup en commun, vu que dès l'époque du lycée Zack était un prolo bien à droite et qu'elle était riche, d'après les normes d'Astoria, et de la gauche rose-bonbon, propre-sur-soi. Mais elle était la femme de Steve, ce qui fait qu'ils avaient passé plusieurs années à se fréquenter, poliment, à moitié amicalement. Avant qu'elle ne devint folle et ne se retourne contre son ami comme un chien enragé, il n'avait pas de dent contre elle. Pouvait-il le faire? *Si je n'y arrive pas, il va falloir que je sache à quoi m'en tenir avant de rencontrer les gars de chez Red*, se dit-il.

Hatfield poussa la porte et avança dans la chambre, et dans cette chambre il ne vit que des ennemis, des cibles à détruire. Il put le faire, et il le fit. En quittant la maison des mortes, direction Astoria, il comprit qu'il avait eu raison d'envoyer ce texto.

Il roulait vers un coin qu'il connaissait bien, près d'Hammond, à l'embouchure du fleuve : une petite falaise, du haut de laquelle il jeta le fusil et les munitions dans l'estuaire. Quant à la parka, aux couvre-chaussures et aux gants, ils restaient dans le sac poubelle noir ; ils seraient déchiquetés et brûlés avant l'aube. Il rentra à la quincaillerie à minuit pile. « Comment était le dîner? » lui demanda Ekstrom, le dévisageant depuis son guichet où il s'affairait à l'inventaire de ses papiers.

Charlie Washburn était assis dans un coin, sirotant dans un gobelet en plastique un café crème de la gargote d'à-côté. « A propos, voilà un beau sandwich que j'ai pu te trouver chez Larissa Deli avant la fermeture » dit Washburn, lui tendant son repas emmaillotté dans un papier, avec un deuxième gobelet de café.

« Merci », dit Zack, découvrant qu'il avait faim. Il défit le papier et mordit dans le sandwich. « C'est fait », dit-il la bouche pleine.

« Toutes les deux ? » demanda Washburn.

« Toutes les deux ».

« Des soucis ? »

« Nan ».

« Tu as écrit les lettres sur le mur ? » demanda Ekstrom avec curiosité.

« Oui. Sais pas quand ils trouveront les corps, mais à ce moment, je peux te dire que le *Daily Astorian* va pousser des cris de terreur jusqu'à Coos Bay ».

« Eh bien voilà », sourit Washburn.

« Pas tout à fait » dit Hatfield. « Je crois que je vais continuer le jeu ».

« Quoi ? » demanda Ekstrom.

« Charlie, l'été dernier, tu te souviens de cette réunion où je t'avais demandé d'aller ? » lui demanda Hatfield. « Celle où il s'était passé soudain quelque chose et où tu étais parti ? »

« Ouais », répondit Washburn prudemment. « Je ne me souviens plus exactement de ce qui s'était passé ».

« Tu as dû avoir une poussée de bon sens. De toutes façons, ne t'en fais pas », dit Hatfield en haussant les épaules. « C'était l'été dernier. Les choses ont changé maintenant. Je dois dire une dernière chose à propos de ce soir, et les gars si vous voulez arrêter, je ne vous en voudrai pas, et vous êtes bien plus intelligents que moi. Je ne ferai plus jamais référence à ça, mais écoutez-moi un instant. Vous savez tous les deux que je connais certaines personnes, et vous avez toujours évité de mettre le sujet sur la table. J'apprécie votre tact, et je n'en ai jamais parlé, parce que je me disais que comme vous saviez, c'était à vous de m'en parler ou pas. Mais ce qui s'est passé à Cœur d'Alene a changé la donne. Maintenant, nous savons qu'on peut le faire. Nous avons perdu à Cœur d'Alene, mais le Parti n'a pas été détruit. Je le sais parce que j'ai été en contact avec des gens qui se sont échappés de CdA et qui continuent à se battre, qui mènent la guérilla pour instaurer notre propre pays blanc ici dans le Nord-Ouest. Cela va être long, sanglant et terrible, mais nous finirons par gagner. »

« Comment peux-tu en être si sûr ? » demanda Washburn, curieux.

« Tu la veux courte ? Dieu est avec nous » dit Zack, simplement.

« D'accoooooord... » dit Washburn. « Et ça, comment tu le sais ? »

« A cause de ce qui s'est passé à Cœur d'Alene et de ce qui m'est arrivé ce soir » expliqua Zack. « Ces choses-là sont des signes favorables de Dieu. L'important n'est pas qu'on ait gagné ou perdu à CdA ou que j'ai déconné quelque part et que demain soir je finisse en prison avec un double meurtre sur le dos. L'important c'est que ces choses sont arrivées, c'est qu'on l'a fait. Dieu a rendu à l'homme blanc son courage. Le courage de se lever et de défier les lois de nos oppresseurs. Le courage de se battre les armes à la main, au lieu d'un ordinateur. Le courage d'être des hommes à nouveau, le vrai courage, qui vient du cœur et pas d'une bière du frigo ou d'une bouteille de Scotch. On ne l'a jamais eu celui-là, jusqu'à maintenant, et c'est pour cela que les hommes blancs ont toujours perdu. Nous avons honte de ce que nous étions. Et honte d'être ce que nous étions. Plus jamais ça. Des gars comme moi ou comme le Vieux et tant d'autres ont passé toute leur vie à prier Dieu à genoux de nous accorder cette toute petite faveur, de nous rendre le courage que nous ancêtres avaient, même si ce n'est que pour une glorieuse défaite, pour que nous puissions mourir debout au lieu de vivre à genoux, et quitter la scène de l'histoire la tête haute. Dieu a répondu à nos prières. Nous tenons notre courage à présent. Je ne sais pas comment ça s'est passé, mais nous l'avons retrouvé. Le nôtre, nous l'avons retrouvé quand nous avons agi ce soir, car même si c'est moi qui ai fait le coup de feu, vous êtes monté au créneau tout autant que moi. Quand je suis arrivé devant cette maison et que je n'ai pas vu de flics qui m'attendaient et quand je suis rentré ici pour vous trouver tous les deux là, à votre poste, au lieu d'être à la maison à se cacher sous le lit avec une canette de bière ou une bouteille de Jack Daniels pour noyer la terreur, vous avez fait vos preuves tout autant que moi. Dieu vous a rendu le courage les gars, et l'un ou l'autre d'entre vous, vous auriez pu faire ce travail à ma place si c'était votre mission. »

Zack fit une pause, croqua une bouchée de son sandwich, la mâcha et l'avalala. « Bon alors, je vais rencontrer bientôt des gens pour une intégration dans la Northwest Volunteer Army et mettre sur pied une unité ici. Est-ce que vous en êtes ? »

« Oui » dit Ekstrom, calmement et sans hésiter.

« Oui » dit Washburn en opinant du chef.

« Bienvenue dans l'aile marginale de l'avant-garde », dit Hatfield.

Chapitre II – Le Trio de Choc

Les trois amis se retrouvèrent dans la grisaille bruneuse d'une fin d'après-midi de décembre, dans la vieille baraque du Club Kiwanis, au bord de la plage qui jouxte le fleuve Columbia, sur la rive de l'état du Washington, à environ un demi-mile du pont gigantesque en prenant l'autoroute 401. Comme ce bâtiment en préfabriqué, au sol bétonné, était aussi chauffé qu'une chambre froide, les apprentis insurgés gardèrent sur eux leurs gros blousons d'hiver et leurs casquettes, mais au moins le local était-il fermé et abrité du vent, et il y avait l'électricité.

La cabane contenait quelques tables de pique-nique et des chaises en plastique, une table de ping-pong repliée face au mur qui pouvait être placée entre les chaises si on voulait y jouer, un évier, un vieux réfrigérateur et quelques placards. La plage voisine n'était qu'une petite anse de galets, fréquentée par des pêcheurs et des estivants en goguette. Comme le crépuscule tombait, les illuminations de Noël apparurent de l'autre côté du fleuve, à Astoria, qui faisaient clignoter du vert, du rouge et du blanc.

« Je vais nous mettre le chauffage » dit Charlie Washburn, remplissant dans un coin un poêle au propane et allumant tous ses brûleurs. Il trouva un gros faitout dans un placard, le remplit d'eau du robinet et le plaça sur le feu. « Y'a du café soluble pour un régiment ! Ces tasses n'ont pas l'air trop crado et je vois qu'il y a du sucre et de la crème qui sont restés là depuis le 1er mai. Alors Zack, tu nous dis qui est l'invité de notre petite sauterie de ce soir ? »

« Nous allons rencontrer un type d'Olympia qui s'appelle M. Chips », leur dit Hatfield. « Il va sans dire qu'il est recherché par la police, et le simple fait de nous voir en sa compagnie peut nous faire repérer. »

« Ah bon, on ne l'était pas déjà ? » renvoya Washburn. « J'imagine que Lear sait très bien qui a fumé Liddy King et Proudfoot la grosse gouine des bois. Il m'a regardé d'un drôle d'air quand il m'a parlé de ta nuit de travail à la boutique. Tout le monde sait que nous sommes les meilleurs amis de Steve et l'expertise militaire de Zack n'est pas vraiment un secret. »

« Ouais, pareil. Je pense qu'il sait, le bougre. Mais il ne peut rien prouver », dit Len Ekstrom.

« Moi je ne pense pas qu'il *veuille* prouver quoi que ce soit », dit Hatfield. Il connaît Steve depuis plus longtemps que moi. Rod Berry m'a dit que Ted était au bord des larmes quand il a dû aller arrêter Steve et l'envoyer en prison avec le mandat que ces deux putes avaient pu obtenir de lui sur la foi du serment. Il savait à quoi s'en tenir, il savait ce que Liddy et cette gouine faisaient à Steve et à ses filles. A mon avis, il n'a pas été trop chagriné de devoir libérer Steve et il ne doit pas être très obsédé par la traque des tueurs, malgré les airs qu'il se donne sous la pression des autorités politiquement correctes de là-haut », dit Hatfield en faisant un geste en direction des lumières d'Astoria. « Ce que je ne pige pas, c'est que le FBI ne soit pas sur le coup. Pourquoi les media ne parlent-ils pas du NVA que j'ai tracé sur les murs de la chambre en sang de gouine squaw ? Surtout que les journaux ne parlaient que de Steve et de ses gosses au moment de l'accusation... »

Washburn prit la parole. « De ce que j'ai pu glaner dans les journaux, le Bureau a de nouvelles priorités en ce moment. Et d'ailleurs, Zack, tu avais vu juste en parlant de la reprise des hostilités par la NVA. En venant, j'ai entendu sur la CB des routiers qu'ils avaient descendu deux Mexicains à The Dalles et fait exploser une voiture de la police de Portland à un croisement, avec un flic nègre dedans. »

« Steve est dehors, il a retrouvé ses petites et il pourra reconstruire sa vie et les leurs. C'est ça qui importe », reprit Ekstrom. « On a eu bon. »

« J'imagine que M. Chips va pouvoir nous mettre au courant de qui se passe dans le Nord-Ouest », dit Hatfield.

« Mais qui est-ce au juste, ce M. Chips ? » demanda Washburn.

« C'est un représentant du Parti, et de la NVA maintenant je suppose », répondit Hatfield. « Il n'a pas vraiment de titre. Ça n'est pas répandu chez eux. Le Parti a toujours évité les sobriquets ridicules que certains groupes raciaux arboraient autrefois. Ils font un peu comme la Mafia, pour laisser aux fédéraux le soin de deviner qui fait quoi. Chips est une sorte de factotum polyvalent. Il se voit comme un Tistou les Pouces Verts* qui arpente le Nord-Ouest pour semer les graines de la haine, dans l'espoir d'en faire des vergers luxuriants. Je l'ai déjà rencontré, à l'époque où le Parti était légal, j'étais allé à des meetings dans la région d'Olympia, et aussi à Dundee et à Centralia, dans le Washington. Chips est l'un des types les plus intelligents et les plus savants que j'ai rencontrés. Quand ce gars parle, on l'écoute. Si nous frappons à la porte de la révolution, c'est l'homme qui peut nous faire entrer. »

Des ténèbres extérieures parvint alors un crissement de pneus sur les galets de la plage et le bruit d'un moteur de voiture. « Les voilà », dit Hatfield, regardant par la fenêtre. « Pile à l'heure. De bonne augure chez des révolutionnaires. D'ailleurs les gars, si on nous fait participer à une action, quatre heure et demi, c'est quatre heure et demi tapante. Un homme qui n'est pas à son poste à la bonne heure peut faire tuer tous les autres. Disons que c'est ma première leçon dans votre formation de combattant. »

Le visiteur qu'ils attendaient était arrivé dans une Subaru ordinaire et cabossée. Était-elle noire, bleu foncé ou verte ? Hatfield n'aurait su le dire, l'obscurité s'épaississant. M. Chips sortit de la banquette arrière. Il était accompagné d'un jeune homme vêtu d'une veste en jean et coiffé d'une casquette de golf en tweed, et d'une grande jeune femme, au visage pas vraiment joli mais nettement dessiné, qui portait de longs cheveux roux en queue de cheval. Le garçon et la fille semblaient avoir dans les 18 ans. Hatfield, qui les avait déjà rencontrés à Dundee, leur ouvrit la porte et les pria d'entrer. « Salut Shane », dit-il.

« Salut, monsieur H. Comment va ? » Le jeune Volontaire entra et balaya du regard le local. Les trois orégoniens remarquèrent le bout de la crosse du pistolet-mitrailleur Tec-9 qui dépassait du holster caché sous sa veste. La jeune femme se tenait près de la porte, dans son manteau fourré en laine de mouton, qui, ouvert, laissait deviner une mitraillette Uzi, pointée respectueusement vers le sol. « Salut Rooney », fit Hatfield.

« Coucou », répondit-elle. Lorsque le garçon franchit le seuil, il fit signe d'entrer à un homme à lunettes entre deux âges, portant une moustache grisonnante, qui retira son manteau. Il portait un gilet de laine vert, une cravate et une chemise jaune claire, dont la poche contenait plusieurs crayons. Il ressemblait à un professeur ou à un informaticien.

« Comment était le trafic sur le pont ? » lui demanda Hatfield.

« Nous venons d'Ilwaco, nous sommes passés par la jolie route », répondit l'invité. « Comme la Sécurité Intérieure met des caméras de vidéo-surveillance sur les ponts et les tunnels pour surveiller le trafic, je me suis dit qu'il valait mieux se voir sur cette rive-ci du fleuve. On ne peut pas toujours échapper à leurs caméras, mais autant ne pas laisser derrière nous trop de miettes de pain. Shane et Rooney vont rester dehors pour ouvrir l'œil. Un jeune couple dans une voiture garée n'étonnera pas le passant. A propos, j'espère que vous êtes armés et prêts à faire feu, parce que je dois vous dire que si qui que ce soit vient nous chercher des noises, nous tirons. » Le garçon et la fille tournèrent les talons et partirent sans un mot, et Hatfield ferma la porte.

« Et ces messieurs se nomment... ? »

Hatfield fit les présentations : « Voici Charlie Washburn, et voilà Lennart Ekstrom ». Ils se serrèrent la main rapidement. « Des gars bien. Je leur ai déjà confié ma vie. »

« Vous savez nos noms maintenant, mais tout ce que nous savons de vous, c'est qu'on vous appelle M. Chips », dit Charlie. « Est-ce que nous aurons des noms de code, nous aussi ? »

« Le moment venu, vous en aurez toute une collection, oui », répondit-il en souriant. « M. Chips n'est pas vraiment un nom de guerre, c'est plutôt un sobriquet. J'étais prof de collègue à Dundee, et je donnais aussi des sortes de cours d'histoire peu officiels à certains élèves bien choisis après l'école, tout à fait hors-programme. Les *feds* savent qui je suis et il n'y a pas de raison que vous ne le sachiez pas. Je m'appelle Henry Morehouse, mais à l'époque, quand j'avais plus de cheveux, on m'appelait Red ».

« Zack se porte garant pour vous » dit Washburn. « Et cela nous suffit. J'imagine que nous pouvons commencer. Il vous a dit ce que nous voulions ? »

« Oui, et aussi un peu l'historique. Vous seriez étonnés d'apprendre à quel point votre histoire est banale, messieurs. » Morehouse prit une chaise et accepta un café, noir, tout en repoussant d'un geste le sucre et la crème qu'on lui tendait. « On dit que toute politique est locale. L'oppression l'est aussi, apparemment. Il faut qu'un homme soit personnellement affecté par la tyrannie sur le pas de sa porte pour qu'il agisse. Parfois, il ne le fait même pas. Mais vous, les gars, vous avez agi, par vous-mêmes, et cela nous a impressionné. Zack m'a raconté l'incident avec cette madame King et sa bête de plaisir. »

« Mmh, est-ce que nous allons devoir faire un serment de sang ou quelque chose dans le genre ? » demanda Ekstrom.

« Non, pas à ce stade », dit Morehouse. « Peut-être plus tard, l'Armée jugera bon de formaliser les choses. En attendant, si vous êtes braves et sincères, un serment n'est pas nécessaire, et si vous ne l'êtes pas, aucun serment ne vous le fera devenir. Si je vous dis que vous en êtes, alors vous en êtes ». Morehouse fit une pause et but une gorgée de café. « La première question que je dois vous poser, c'est celle qui tombe sous le sens. Est-ce que vous êtes vraiment tous prêts pour l'action ? Est-ce que vous comprenez pleinement ce que vous êtes en train de faire ? Ce n'est pas un jeu vidéo ni une série télé. C'est du vrai de vrai. Vous voyez ce qui se passe dans le Nord-Ouest à chaque fois que vous mettez CNN. Des gens meurent, et pas seulement des Blancs cette fois-ci. La Bête est prise d'une rage aveugle. Comme elle a été affrontée et blessée, elle frappe tous azimuts. Est-ce que vous comprenez que si vous vous lancez, vous avez toutes les chances de finir les pieds devant, ou bien à croupir dans une prison fédérale pour le restant de vos jours, dans des conditions que votre esprit se refuse à imaginer ? »

« Monsieur, vu la façon dont les media braillent au sujet du racisme et du terrorisme intérieur, le simple fait de se faire prendre ici, assis avec vous, nous enverrait en prison à vie », dit Ekstrom. « Tout cela, nous le savons, et pourtant nous sommes là. »

« Bigre oui, la paranoïa officielle se déchaîne », répondit Morehouse avec un rire étouffé. « Ils commencent à se rendre compte qu'ils ne nous ont pas tous attrapés à Cœur d'Alene le mois dernier, et que quelques uns combattent encore. Fort bien. Mais avant de parler de choses plus précises, j'aimerais que chacun d'entre vous me dise dans ses mots à lui ce qui l'a amené jusqu'ici. »

« J'imagine que c'est moi qui dois commencer », dit Hatfield. « J'avais une vague idée de ce que le Parti faisait en coulisses, qu'il y avait des préparations en cours, dont vous m'aviez parlé, Red, et puis j'ai ruminé ces questions tout seul. Je me demandais si je devais vous rejoindre, jusqu'à ce que vint le moment de prendre une arme. Je savais que ce moment viendrait, si une seule étincelle de virilité existait encore chez l'un d'entre nous. Nous avons tenté tout le reste. » Hatfield, sévère, continua. « Pendant des générations, nous avons conflué vers les urnes comme des moutons et participé à des élections qui ne proposaient aucun choix sérieux, où aucun candidat ni aucun parti ne représentait les intérêts raciaux de l'homme blanc. Rien ne changeait, sauf que les politiciens devenaient de plus en plus grossiers et corrompus, de plus en plus cyniques et méprisables. Depuis bientôt un siècle, nous avons été trahis à tout bout de champ par ceux que nous avons mis au pouvoir, nous avons été ravagés et saignés à blanc par ces créatures étrangères qu'on appelle les Juifs. Nous avons utilisé tous les moyens pacifiques pour remettre les choses à l'endroit, nous avons

essayé toutes les méthodes non-violentes imaginables pour changer le monde, pour faire en sorte que ces enfants de salauds en costard *arrêtent de faire ce qu'ils font*. Aucun résultat, autant pisser dans un violon. Nous avons crié NON à nous esquinter la voix, on nous a ignoré, on nous a craché dessus et on s'est fait traiter d'odieux personnages et de fauteurs de troubles. Ensuite internet est venu, nous nous sommes échangé des messages pendant des années en imaginant que « l'éducation » était la bonne réponse, et que si on montrait enfin la vérité aux gens, tout changerait. Eh bien pour finir, l'éducation sans action ne vaut pas un pet de lapin. Nous avons montré la vérité aux gens, ça oui, mais ça n'a donné qu'un vague bruit dans un coin, qui a été ignoré, parce qu'il ne dépassait pas les frontières de l'internet. Personne ne faisait plus rien, à part pianoter sur des claviers. Les gros bonnets n'étaient pas trop inquiets. Ces messages sur internet ne les menaçaient pas, la soupape de sécurité fonctionnait et rien ne changeait. Désormais, il doit être clair comme de l'eau de roche pour n'importe quel Blanc qui a encore quelques neurones, que la seule façon de faire entendre le mot *non* à ces chiens au pouvoir, c'est de leur parler la langue des fusils. »

« Mais, reprit Hatfield avec insistance, je n'avais pas encore pris ma décision avant que n'arrive cette nuit où j'ai réglé ce problème pour Steve. Je ne m'étais jamais rendu compte à quel point c'était *un plaisir* de riposter ! En Irak, ce n'était pas du tout comme ça. Je détestais ces bougnoules parce qu'ils tuaient et blessaient mes amis et essayaient de me faire la même chose, mais je savais au fond de moi que nous n'avions rien à faire là-bas, qu'ils voulaient me tuer parce que je voulais leur prendre leur territoire et le pétrole qui est en dessous. J'étais un voleur qui était venu dans leur maison pour leur prendre leur terre, leurs biens et leur dignité, ce qui fait qu'ils avaient le droit de me faire débarrasser le plancher à coups de fusil et de bombe. Franchement, ces Irakiens faisaient ce que j'aurais été fier de voir les Américains faire, si nous avions été envahis ou occupés. Ces choses-là, bien sûr, on ne se les disait pas, et on ne les pensait même pas si précisément, parce que nous savions à quel point ces pensées étaient dangereuses, mais nous savions que dans l'affaire, les bandits, c'était nous. »

« Alors, conclut-il, en rentrant au pays, je me suis rendu compte comme jamais auparavant que nous étions *un peuple occupé*. Occupés par notre propre gouvernement, occupés par ces saletés de Juifs et de politiciens et de grands patrons qui m'avaient envoyé en Irak pour voler aux pauvres le peu qu'ils avaient. Et donc ensuite est venue l'affaire de Steve et Liddy King, où j'ai utilisé l'expertise que ZOG m'avait donnée, mais cette fois-ci pour mon ami et ses enfants, pour les miens et pas pour un salaire mensuel payé par les Juifs. J'ai trouvé ça *juste*. J'ai l'impression de ne plus être le méchant dans l'histoire, mais le bon, et je veux garder ce sentiment auprès de moi. Ce n'est pas très raisonné, Red, mais c'est ce que je peux vous dire de mieux pour le moment. »

« Je vois ce que tu veux dire », dit Washburn en souriant. « Pour une fois, une seule fois, les méchants n'ont pas gagné. J'en ai franchement marre des méchants qui gagnent tout le temps. Mais cette fois-ci ça n'a pas marché. Pour une fois, une seule fois, il y a eu une vraie justice et le bonhomme et les bons enfants vont avoir leur chance dans la vie. Une machination de pervers malfaisants a été brisée. Le sismographe de l'injustice a montré un tout petit changement dans la bonne direction. Cela, je le ressens aussi, et c'est indescriptible. »

« Mais pour moi, ça a été un peu plus que ça », dit-il d'une voix posée. « Vous savez que les Américains regardent tout un tas d'émissions de télé où un péquin moyen est appelé, disons, à monter au créneau, et à devenir une sorte de héros, d'habitude en se battant contre les Arabes, les Serbes ou les Français, ou d'autres méchants racistes, ou quelque autre ennemi principal des Juifs sur le moment. La plupart de ces films sont des niaiseries, mais depuis quelques mois, depuis Cœur d'Alene, j'ai senti ce genre de chose. C'est comme si j'avais entendu un appel de la destinée, bien que ça puisse paraître vaniteux et arrogant. Tout seul, je ne pouvais rien faire, mais Cœur d'Alene a tout changé pour moi. Maintenant, je sais *qu'il y en a d'autres*, d'autres qui voient les choses que je vois et qui les lisent de la même façon, qui sentent et pensent comme moi et qui comprennent que c'est un merveilleux cadeau de Dieu que d'être né blanc. J'ai vu ce qui s'était passé à Cœur d'Alene sur CNN, mais je ne veux pas voir la suite de la saga à la télévision. Je *devais* être ici ce soir, M. Morehouse. Je dois participer. Je ne pense pas que je pourrais en partir, même si je le voulais. »

« Les choses doivent changer », dit lentement Ekstrom. « Les Blancs et les Blanches d'Amérique le savent bien au fond d'eux-mêmes. Ce n'est plus l'Amérique, c'est un *Rocky Horror Picture Show* qui n'en finit pas. En un temps et en un lieu, cela doit cesser, au moins dans une partie du pays, et ici dans le Nord-Ouest, nous sommes les mieux placés. Une fois que vous avez accepté dans votre esprit que les choses doivent changer, vous ne restez pas dans votre coin à faire de l'introspection, à ruminer tout cela et à vous ronger les sangs. Vous faites tout simplement ce qu'il y a à faire. »

« Et cela, M. Ekstrom, c'est ce que la race blanche attend d'hommes comme vous depuis cent ans », dit Morehouse en hochant la tête. « Vous savez que nous en étions à peu près au même point, avant la formation du Parti ? Le Vieux a fait sa migration en 2002, mais pendant des années, il vivait seul dans des studios, dans des caravanes ou des pensions, à cogner sur son ordinateur qui mourait par morceaux. Pendant des années, il a guetté la venue de camionnettes avec des plaques d'immatriculation des autres états, il en était venu à supplier à genoux ses congénères blancs de venir à ses côtés pour *l'aider*, et années après années, personne ne venait. Il ne demandait qu'une centaine de bons bougres, hommes et femmes. Une centaine de personnes qui seraient prêtes à mettre l'avenir de leur sang et de leur civilisation au-dessus de leur confort personnel. Et année après année, personne ne venait. »

« Et alors, qu'est-ce qui s'est passé ? » demanda Ekstrom.

« Eh bien, ils sont arrivés », répondit simplement Morehouse. « Entre nous, nous avons appelé ça le *Réveil*, et pour tout dire, nous n'arrivons pas bien à tout comprendre. Mais par contre, ne vous méprenez pas, nous ne sommes pas un mouvement religieux, c'est plutôt le contraire en fait. Mais je ne trouve pas d'autre façon de dire ces choses-là, ça doit être une sorte d'intervention divine. Dieu a décidé d'octroyer une dernière récréation à Ses merveilleux mais capricieux enfants, avant de jeter la race blanche sur le tas d'ordures de l'histoire. Il est entré dans les cœurs de cent personnes et les a poussées et changées, Il leur a dessillé les yeux, pour qu'elles sachent qu'elles doivent mettre quelque chose au-dessus de leur confort, pour qu'elles découvrent une autre raison de vivre que la paye ou la course au centre commercial. Un beau jour, cela a commencé, une centaine de personnes ont arrêté de se pencher sur elles-mêmes et se sont mises à préparer leur déménagement. Le Vieux a eu sa première centaine, qui sont devenus le noyau du Parti, qui fut formé quand ces gens arrivèrent et s'établirent dans la Patrie. Sans cette première centaine, le Parti n'aurait pas pu naître, parce que ce sont eux qui ont construit les infrastructures et le filet de sécurité qui ont permis de donner une Patrie au reste des migrants. »

« Mais nous allons avoir besoin de plus d'une centaine d'hommes, aujourd'hui », dit Washburn, assombri.

« Ils viendront », dit Morehouse, confiant et tranquille. « Ils sont déjà venus, très tard, mais ils sont venus. Bien, avançons ». Il finit son café, posa sa tasse sur la table et se leva pour leur parler. « Nous voulons faire l'histoire, messieurs. Nous voulons imaginer et réaliser la première insurrection armée et organisée contre les États-Unis d'Amérique depuis 1861. Nous allons finir le travail qui a commencé à Cœur d'Alene il y a deux mois. Les corbeaux des media racontent que la soi-disant république raciste est morte. Mais c'est faux. La République Américaine du Nord-Ouest existe. Elle existe parce que nous la proclamons, et parce que nous sommes prêts à verser le sang d'autrui et à donner nos propres vies pour l'attester. C'est comme cela que viennent au monde les nations, messieurs. Je suis un représentant de cette République, de son gouvernement provisoire, qui existe sous la forme actuelle de son Conseil Militaire, en attendant que nous puissions établir un État conforme au projet de constitution que nous gardons dans nos tiroirs depuis si longtemps. C'est en cette qualité que je vous demande de vous enrôler dans les rangs des forces armées de cette République et de mener une guerre de libération contre un tyran cruel et malfaisant. Quelle est votre réponse ? »

« J'en suis », dit Hatfield.

« J'en suis », dit Washburn.

« Moi aussi », dit Ekstrom.

« Messieurs, vous avez fait votre serment de sang. Faites en sorte de l'honorer tous les jours de votre vie », dit Red d'une voix douce.

« Quand je regarde le tas de merdes que notre peuple a toléré depuis un siècle, je suis tout étonné que nous n'ayons jamais pris les armes auparavant », se plaignit Washburn. « Pourquoi diable l'homme blanc ne s'est-il jamais *battu* ? »

« Mon Dieu », dit Morehouse dans un soupir. « Certains parmi nous se sont cassés la tête toute leur vie sur cette seule question, Charlie, et je dois dire que nous n'en sommes pas plus avancés. Il y a bien sûr quelques réponses simples et convenues. Avant les deux dernières décennies, les Blancs avaient encore la vie facile. La vie était trop douce, et toutes les arnaques de la démocratie libérale et du politiquement correct ne ressemblaient pas encore à des questions de vie et de mort, mais à des boulets de plus en plus ennuyeux à mesure que le temps avançait. Quand des hommes sont simplement ennuyés, ils écrivent des lettres aux journaux, ou passent un coup de fil à une émission de radio, ou alors font les Cassandre ou les matamores dans un bistrot tout en se prenant une cuite. Ils ne prennent pas les armes, ils ne fabriquent pas des bombes dans leur cave. Et bien sûr, c'était encore vrai il y a vingt ans, si la vie en ville était trop pénible, on pouvait encore déménager dans une banlieue ou partir dans un autre état un peu plus blanc. Ici, dans le Nord-Ouest, nous avons vu ainsi arriver des milliers de migrants organiques. »

« Ah oui en effet, on a la moitié de la Californie dans le comté de Clatsop », dit Washburn. « Ils votent presque tous démocrate et ils seraient prêts à se couper les roubignoles plutôt que d'avouer qu'ils sont venus ici chercher un environnement plus blanc et plus sûr. »

« Mmm Mmm », fit Morehouse en approuvant du chef. « Les gens de gauche sont toujours les premiers à fuir le désordre qu'ils installent. Ce sont les seuls qui ont assez d'argent pour le faire. En tous cas, le gauchisme et le politiquement correct ont dépassé le stade où ils étaient de simples boulets. La vie est devenue plus froide et plus cruelle pour les Blancs depuis que l'économie a été délocalisée au Sud sous Bush Deux pour ne plus s'en remettre, et depuis que la sécurité sociale et Medicare ont touché le fond et que les néo-conservateurs ont rétabli la conscription. On ne peut pas envahir le monde sans une très grande armée et ils ne pouvaient pas compter sur leurs seuls jouets hi-tech, leurs bombes intelligentes et leurs armes de destruction massive commandées par ordinateur. Puisqu'on voulait continuer à pomper leur pétrole, il fallait *occuper* physiquement le Moyen-Orient, ce qui fait qu'aujourd'hui toutes les familles qui ont un garçon savent qu'à l'âge de 18 ans, il a de fortes chances de se faire envoyer dans le désert pour y être trucidé. Tout le monde connaît au moins un jeune homme qui est revenu d'Irak ou d'Arabie Saoudite avec un bras ou une jambe en moins, ou bien aveugle, ou fou. Et bien sûr les inconvénients de la démocratie sont apparus au grand jour à ceux d'entre nous qui vivent dans la province la plus septentrionale du Mexique. Ils ne peuvent plus balayer tous les problèmes sous le tapis. Ils sont trop palpables et évidents, et plus personne n'a l'argent pour fuir dans les banlieues. »

« Mais tout cela n'avait rien produit d'autre qu'une armée de Blancs qui braillent dans les émissions de radio et se rassemblent au jour des élections pour voter républicain », remarqua amèrement Ekstrom. « Nous votons pour un Blanc en brushing, aux dents blanches et au costume à mille dollars, qui va nous trahir dès qu'il met le pied à Washington, et tout ce qu'on en retire, ce sont plus de Mexicains, plus de crimes, plus d'impôts et moins d'emplois, et toutes nos économies passent en frais médicaux parce que plus personne n'a d'assurance aujourd'hui, et tous ces enfants qui nous reviennent dans des cercueils que personne n'a le droit de prendre en photo. Mais nous ne sommes quand même pas si stupides ? Ça n'est pas arrivé du jour au lendemain. Ça dure depuis 50 ans. Bigre ! Qu'est-ce qui s'est passé dans les années 60 et 70 ? Ou même avant ? Pourquoi est-ce qu'on ne s'est pas *battu* ? »

« Len, peut-être que la question la plus pertinente serait de se demander pourquoi nous nous battons maintenant ? » demanda Morehouse. « Quant à notre incapacité de résister à ce génocide par la

force des armes, il est tentant de la mettre sur le compte de la couardise pure et simple, car il y en a toujours eu une forte dose dans ce qui passait pour le mouvement de résistance blanche, c'est certain. Beaucoup trop, même. Sans parler du fait que les leaders auto-proclamés étaient plus ou moins des escrocs qui n'avaient pas les reins assez solides pour être télé-évangélistes. Mais c'est plus compliqué que cela. Les Américains blancs sont encore capables de courage physique, c'est évident. Ils le démontrent tous les jours sur le champ de bataille. Chaque semaine, dans le poste, on entend parler d'un flic blanc qui a mis à terre un gang de violeurs ou d'un pompier blanc qui a libéré des enfants d'un immeuble en flammes, et puis il y a tous ces hurluberlus des sports extrêmes qui sautent des avions chaussés de surfs des neiges pour descendre l'Everest, ou des hommes-grenouilles qui nagent à poil dans une lagune remplie de requins, ce genre de bêtises. »

« Dieu sait que j'ai constaté l'héroïsme aryen tous les jours en Irak », dit Hatfield. « Les Blancs peuvent encore avoir la bravoure des lions, je vous l'accorde Red, mais seulement pour les beaux yeux des Juifs ou pour leur argent. Mais quand il s'agit de se lever et de combattre pour nous-mêmes, contre les Juifs et le gouvernement qui nous tyrannise, tout à coup nous filons comme des mauviettes. »

« Mmmmm, c'est là que ça devient complexe, Zack », dit Red, contemplatif, qui sortait une vieille pipe de sa poche pour la fourrer de tabac. « L'homme blanc peut faire montre d'un grand courage physique, oui, d'un grand courage. Ce gène de la bravoure est bel et bien là dans notre nature. Mais ce que nous n'avons pas l'air de savoir faire, c'est d'être courageux pour nous-mêmes, pour nos propres intérêts, sans le sceau de l'approbation juive. Nous avons développé une symbiose mortifère avec le système. Il a besoin de nous et nous avons besoin de lui, psychologiquement. Les hommes blancs d'aujourd'hui sont devenus dépendants à l'approbation sociale. Nous en avons besoin comme le drogué de sa pipe de crack. Nous devons avoir notre groupe de pairs en soutien qui nous crient des vivats. Nous pouvons être braves dans un environnement structuré, tant que c'est une forme de bravoure *approuvée officiellement*, et tant qu'on peut aller fanfaronner au bar pour recevoir des tapes dans le dos de ses copains alcoolos, avant de retrouver sa petite femme et son mode de vie confortable de classe moyenne, hors duquel on s'est aventuré un court moment. »

« L'homme blanc peut faire face au danger, mais pas à la solitude », continua Morehouse, allumant sa pipe avec une allumette. « Il ne peut pas supporter d'être loin du réconfort du troupeau. Il n'arrive pas à faire front tout seul. Il se sent perdu. L'esprit pionnier est mort et enterré. Il fallait voir les années blêmes, au début des années 2000, avant que la première centaine de personnes ne rejoignent la Patrie et ne construisent le Parti, pour comprendre à quel point le véritable pionnier est rare parmi nous, je veux dire, le défricheur, celui ou celle qui *s'avance en premier*. On pourrait dire que le Juif a réussi à domestiquer l'Aryen. Nous pouvons être braves comme de bons chiens tant que nous entendons le son de la voix de notre maître et que nous recevons de sa main la friandise attendue, mais nous ne pouvons plus être des loups solitaires. Nous pouvons courir les bois et livrer bataille pour nos maîtres, mais nous ne pouvons plus vivre dans les bois profonds pour en faire notre foyer et notre royaume, en chassant nous-mêmes et en gardant toutes les prises. Nous devons toujours revenir au doux foyer du maître et à ses friandises, et bien sûr au collier et à la chaîne. Charlie, nous n'avons pas combattu, parce que depuis un siècle nous avons cessé d'être des loups, pour devenir des chiens. Les Juifs nous ont domestiqué. Mais désormais nous devons entendre l'appel de la forêt. Nous devons retrouver l'esprit du loup en nous-mêmes et mordre la main qui nous nourrit. J'imagine que je ferais mieux d'arrêter avec cette métaphore, ou elle va s'étirer comme un bretzel. Mais vous voyez ce que je veux dire ? »

« Oui, pour sûr », fit Hatfield en soupirant. « Et cette symbiose mortifère entre l'homme américain blanc et le système est encore là, enkystée au fond de nous. Combien de types pourront casser cela ? Des oiseaux rares, j'imagine. »

« Ma foi, oui, mais pas tant que cela », dit Red dans un sourire et une volute de fumée. « Une fois que cette centaine se fut engagée, il a été moins difficile pour les autres de le faire aussi, parce qu'ils pouvaient trouver au fur et à mesure une foule où se cacher. La croix et la bannière, c'était de

faire venir cette première centaine *en premier*. Il y en a plus maintenant, beaucoup plus. Rien que ce soir, on en a six. Quatre ici et deux excellents jeunes gens dehors dans la voiture. »

« Red, je n'aurai pas l'outrecuidance de vous demander combien d'hommes compte la Northwest Volunteer Army... » commença Ekstrom.

« Je ne saurais vous le dire même si vous me le demandiez », coupa Morehouse. « Personne ne sait combien il y a de Volontaires, et je doute que quelqu'un puisse le savoir un jour ».

« Mais combien d'hommes estimez-vous nécessaires pour faire le travail ? » insista Ekstrom. « Pour créer ici notre propre pays et le faire marcher ? Pour expulser l'autorité fédérale ? »

« Moins que vous ne l'imaginez », lui dit Morehouse. « Notre victoire, messieurs, sera la victoire finale de la qualité sur la quantité. Vous savez bien, le régime américain n'est pas invincible. Les musulmans nous en ont donné assez de preuves. N'oubliez pas, messieurs, que depuis bien longtemps, notre adversaire n'est plus au sommet de sa forme. Nous serons le lionceau contre le gros serpent, mais le serpent a vieilli, il est malade et mourant, empoisonné par sa propre abjection. Nous affrontons une masse putride de corruption, d'incompétence, de bureaucratie et de paresse, un grabataire tremblant qui doit entretenir une armée de presque deux millions d'hommes répartis sur toute la planète, dans l'espoir de maintenir un empire contenant toutes les réserves pétrolières du monde. Les soldats américains sont affectés à la garde de cet empire brinquebalant, du Venezuela à l'Iran, et très peu d'entre eux seront disponibles pour nous combattre. »

« Le mouvement a toujours eu affaire à cette croyance défaitiste et paranoïaque comme quoi tout début de tentative serait écrasé par l'armée et les Marines », dit Hatfield. « J'ai vu de mes yeux vus l'armée de l'intérieur, eh bien ce n'est plus la puissance que c'était, à tous égards. Pensez-vous que les Américains vont abandonner l'Irak, l'Israël, l'Arabie Saoudite et le Venezuela et se priver de leurs ressources pétrolières pour envoyer un million de leurs hommes contre une poignée de partisans dans la région de la côte Nord-Ouest, et maintenir un tel niveau d'occupation dans quelques arpents de bois qui sont aussi étrangers que l'Irak aux yeux des Juifs et de l'intelligentsia de la côte Est et de Los Angeles ? L'élite dominante considère le Nord-Ouest comme un arrière-pays sans importance. »

« Vous pourriez croire que le maintien de l'intégrité territoriale des Etats-Unis devrait être la priorité du régime, mais il n'en est rien », confirma Morehouse. « Avec l'épuisement accéléré des réserves de pétrole, l'or noir vaut plus que le territoire, et cela se vérifiera de plus en plus. Après tout, le Nord-Ouest n'a pas de pétrole, si on fait abstraction de l'Alaska, qui est un problème à part. La doctrine du Conseil Militaire est que l'engagement de l'armée, s'il existe, sera faible, au moins dans les premiers temps. Ils ne vont pas nous prendre trop au sérieux. Ils seront prisonniers de leurs vœux pieux. Ils ne souhaitent surtout pas nous prendre au sérieux. La seule pensée que des Blancs puissent lancer une vraie rébellion contre eux les chamboule complètement. Ils ne vont pas envoyer leurs B-52 bombarder Seattle ni débarquer la troisième division de Marines à Astoria. A quoi bon ces grands moyens contre des petits groupes de guérilla qui se dispersent en un clin d'oeil à la vue d'une force écrasante, en attendant de frapper les ventres mous ? J'imagine qu'ils ont au moins appris cela en Irak et en Iran. Non, ils ne feront pas ce genre de guerre. »

« Ils vont nous traiter comme un problème criminel, au début en tous cas », poursuivit Morehouse, alors que les trois autres se penchaient vers lui, attentifs. « Nos ennemis sur le terrain seront un méli-mélo de police locale, de réservistes de la Garde Nationale, de douaniers, de paramilitaires de la Sécurité Intérieure et autres agences, et sans doute des unités spéciales type SWAT, et des milices loyalistes. Et bien sûr aussi les gangs noirs et mexicains qui pourraient être organisés en détachements spéciaux des US Marshals ou quelque chose dans le genre, quand ça tournera au vinaigre. Sans oublier les médias, évidemment. Notre ennemi sera fragmenté, désorganisé, mal coordonné entre tant de bras et d'agences, et comme toujours avec les fédéraux, chaque groupe défendra jalousement son pré carré. Ils ne travaillent pas bien ensemble, ils vont se marcher sur les pieds et ils nous combattront avec autant d'incompétence qu'en Irak et en Iran. »

« J'ai travaillé avec le gouvernement fédéral à l'Administration des Eaux et Forêts », dit Washburn. « Ça je peux le dire, les gens qui nous dirigent sont de parfaits crétins ! Rien que l'idée d'établir un plan cohérent de lutte contre les feux de forêts les met en panique, et ne me lancez pas sur le thème de la la sécurité civile ! Commencez à fusiller quelques bureaucrates, et vous les verrez partir en lambeaux. »

« C'est exactement ça », dit Morehouse. « Les premiers mois ou les premières années, nous ne livrerons que de petits assauts où notre puissance de feu supérieure pourra emporter une décision rapide, à condition que nos tireurs gardent leur sang froid, leur calme et leur sobriété, que nous conservions l'initiative, que nous les traquions au lieu d'être traqués, et qu'il y ait beaucoup de cran derrière chaque fusil. Idéalement, il ne devrait pas y avoir de grosses confrontations. Nous sommes légers, nous sommes fluides, nous frappons fort et nous disparaissions avant qu'ils ne puissent faire usage de leur puissance de feu. Bref, de la guérilla dans les règles de l'art. Souvenez-vous des guerres sans fin en Irak, en Afghanistan et au Moyen-Orient. Beaucoup de Volontaires sont des vétérans qui ont été sous le feu de l'autre côté du manche, et à un contre un ils valent et dépassent largement le préposé à la circulation avec ses gros abdos de bière ou la pute nègre du FBI en costume féministe. »

« Donc, d'après vous, combien d'hommes faudra-t-il pour faire le travail ? » demanda Ekstrom, à nouveau.

Morehouse tira une bouffée sur sa pipe d'un air contemplatif. « D'accord les gars, je vais vous faire le petit exposé, propre dans les coins. En fait, rien dans cette guerre ne sera propre dans les coins, mais je vais vous résumer le scénario approximatif de la façon dont nous allons gagner la République Américaine du Nord-Ouest. Supposons que nous recrutions des Volontaires moralement forts et courageux. Supposons que nous soyons capables de tracer des plans de bataille et des lignes tactiques cohérentes, avec en plus une louchée de cette bonne vieille *chance* du Dieu des Batailles. Ceci étant donné, et en se souvenant que l'ennemi est essentiellement faible et creux, nous devrions être capables de faire disparaître le pouvoir fédéral de trois états du Nord-Ouest et peut-être même d'un peu plus de territoire, à condition de pouvoir ranger en ordre de bataille environ un millier d'hommes. Sans oublier les femmes. »

« Renverser l'État américain avec mille hommes ? » demanda Washburn, incrédule. « Des clous ! »

« Je n'ai pas dit renverser l'État américain » précisa Morehouse. « J'ai dit faire disparaître le pouvoir fédéral dans trois grands états du Nord-Ouest, ce qui n'est pas la même chose. »

« Mais comment faire ? » demanda Ekstrom.

« En frappant l'ennemi souvent et en le frappant fort, en équipes de deux à cinq, ou six hommes au maximum. Disons des équipes ou escouades de cinq en moyenne. Notre armée de mille hommes se compose de deux cent escouades. En supposant que la moitié d'entre elles se consacrent à des tâches de soutien, de logistique, de renseignement, de soins médicaux, de propagande, etc., il nous reste une centaine d'escouades de combat composées de cinq hommes, qui manient le fusil et la bombe. Imaginons que chaque escouade frappe l'ennemi en moyenne une fois par jour, dans tout le Nord-Ouest. N'oubliez pas, si nous avons migré ici et limité notre campagne à ce périmètre, c'était pour *réduire le problème à des proportions réalistes*. Supposons donc une moyenne d'un ennemi tué par attaque. Cela fait 100 tués par jour dans une zone de trois états, avec en outre tous les dommages aux propriétés de l'ennemi, à ses infrastructures, à son moral, à sa réputation, et donc à sa capacité à gouverner. Leurs armées ont été pensées pour faire la *Guerre des Étoiles*, mais ça ne sera pas la *Guerre des Étoiles*. Cela ressemblera plutôt au *Parrain* dans les villes et à *Jesse James* dans les campagnes. Nous allons combattre la haute technologie avec du rustique, et le rustique, c'est ce que les États-Unis n'ont jamais su battre. » Morehouse tapa sa pipe sur le sol en béton et poursuivit.

« Au Vietnam, en Irak, en Iran et en Afghanistan, ZOG avait tous les gadgets et les jouets mortels que l'ingéniosité humaine avait pu fabriquer, tout était commandé par ordinateur et illuminé de

loupottes. Mais ils n'ont jamais réussi à battre les petits hommes bruns nus-pieds et en haillons qui n'avaient que leur AK-47, leurs deux chargeurs et un cœur qui ne connaissait pas la capitulation. Messieurs, le cœur de l'homme et l'esprit de l'homme peuvent vaincre leurs machines. Ils peuvent vaincre leur argent. Ils peuvent vaincre leurs médias de propagande. Ils peuvent vaincre leur cruauté, leur trahison et leurs mensonges, mais seulement si nous sommes fortifiés de l'ardeur, de la fierté et de la foi en la justice de notre cause. Nos Volontaires doivent ressembler aux soldats d'Olivier Cromwell, qui disait vouloir des hommes du commun, des travailleurs de la terre, qui savaient pourquoi ils se battaient et qui avaient de l'amour pour ce savoir. ZOG n'a jamais pu battre les petits bonshommes bruns avec leurs AK-47. De même, jamais il ne pourra battre le Blanc du Nord-Ouest avec son pick-up, sa paire de blue-jeans et sa casquette de base ball, qui porte son pistolet à la ceinture et son paquet de Semtex dans le sac à dos, dans les rues pluvieuses de Seattle ou dans les bois profonds de l'Idaho. »

« D'accord, mais il faut d'abord trouver le genre de soldats politiques capables de faire ce genre de guerre », leur rappela Hatfield. « Il faut des types à tête froide et à nerfs d'acier, qui peuvent appuyer sur la détente ou sur le détonateur sans trop se faire de mauvais sang. Des coureurs de fond capables de continuer une guerre sanglante année après année. Des types qui ont en eux une réserve inépuisable de pures tripes. »

« C'est tout à fait ça », répondit Morehouse en hochant la tête. « Je peux vous faire le croquis d'une force armée révolutionnaire qui pourra menacer l'ennemi. Je peux vous expliquer la stratégie qui nous donnera notre nation, je peux vous décrire les tactiques qui nous permettront de rester vivants, libres et combattants tout en envoyant à tous les coups l'ennemi et ses affidés six pieds sous terre. En revanche, je ne peux pas faire de vous des *braves*. Je ne peux pas transformer des mâles blancs en hommes blancs, en hommes que nos ancêtres pourraient reconnaître. Cette tâche, c'est à chacun de la réaliser, en retrouvant au fond de soi la dernière étincelle mourante d'honneur et de courage, celle qui pendant des milliers d'années nous a toujours distingués. Elle est toujours là camarades, et celui ou celle d'entre nous qui veut changer le monde doit la chercher dans son cœur et dans son âme. On doit la chercher et la sentir, souffler dessus et la nourrir jusqu'à ce qu'elle se mue à nouveau en flamme. »

« Est-ce que vous pensez que ces bâtards vont capituler, même si nous leur tuons beaucoup de gens ? », demanda Washburn. « L'Irak et l'Afghanistan sont des pays très lointains, c'est quelque chose que les gens voient sur CNN ou dans des articles de journaux avec leur café du matin. Quant à nous, nous allons frapper au cœur de leur pouvoir, là où ils se croient chez eux. Est-ce qu'ils peuvent admettre psychologiquement leur défaite, même si nous les battons ? »

« C'est pour cela que nous n'avons pas l'outrecuidance de nous battre pour les 50 états. Ce que nous allons faire, Charlie, c'est une guerre anti-coloniale classique », lui dit Morehouse. « Il y a des règles d'engagement qui assurent le succès dans une guerre anti-coloniale, et qui ont joué des douzaines de fois au siècle dernier, de l'Irlande à l'Afrique. Nous n'allons pas tout prendre à ZOG. Si on le tentait, il y résisterait jusqu'au bout. Une guérilla dans toute l'Amérique s'étendrait sur plusieurs générations, et ce qu'il resterait de l'Amérique après ça ne vaudrait probablement pas le coup qu'on y vive. Nous ne pourrions pas gagner. D'abord, nous aurions à massacrer une centaine de millions de non-blancs, ou les conduire au-delà du Rio Grande dans la plus grande vague de réfugiés jamais vue, et une telle chose n'est pas réalisable compte tenu de nos forces actuelles ou potentielles. Si la seule alternative à notre insurrection est la destruction de tout leur empire, ZOG pourra encaisser les coups et s'accrocher à tout ce qu'il peut, comme un rat qui se noie. Un pays grand comme les États-Unis peut absorber le genre d'effusion de sang que j'ai décrite, à condition qu'elle soit disséminée de la Floride au Maine et à San Francisco en passant par tout ce qu'il y a au milieu. Après tout, il y a encore plus de gens qui meurent chaque jour d'accidents de la route. L'élite dominante n'acceptera jamais de rendre le pouvoir à l'échelle nationale et de commettre ainsi un suicide personnel et politique. Cela n'arrivera pas. Le patient ne va pas s'éviscérer lui-même pour soigner un mal de ventre, ni même pour retirer une tumeur. Par contre, si nous gangrenons, disons, une seule jambe sous le genou, le patient saura qu'il peut amputer cette partie du membre et

continuer à marcher avec une béquille. Enfin, il faut qu'il ait assez mal pour consentir à l'amputation.

« Avec notre millier de combattants – et d'ailleurs, il y en aura sans doute davantage lorsque l'insurrection grandira – ce que nous pouvons faire, c'est rendre les trois états du Washington, de l'Oregon et de l'Idaho ingouvernables, et peut-être aussi des parties du Montana et du Nord de la Californie. Nous pouvons empêcher les États-Unis de faire du profit et de collecter l'impôt dans ce territoire, en le transformant en un gigantesque trou noir qui engloutit les hommes, les ressources, le temps, les efforts, et surtout l'argent. Messieurs, il y a une vérité qui se vérifie dans les guerres coloniales, que vous devez graver au fer rouge dans votre cerveau, parce que c'est la clé de notre victoire. Dans une guerre coloniale, les généraux ne capitulent jamais. Ce sont les comptables qui capitulent ! Ce que nous devons faire, c'est de produire une situation où, malgré le malheur et l'humiliation de devoir abandonner le Nord-Ouest et de laisser les Blancs avoir leur propre pays, ils comprendront que la continuation d'une guérilla n'est plus une option pour eux. Nous pouvons gagner, camarades ! », conclut Morehouse avec résolution. « Nous pouvons vaincre les Tout-Puissants États-Unis d'Amérique, les dégager d'ici à coup de pied au cul et prendre cette terre pour nous et nos enfants. Mais seulement si nous avons les tripes pour cela. »

Il y eut un long moment de silence. « Alors, allons-y », dit Hatfield.

« Bon », dit Morehouse, remplissant sa pipe à nouveau. « Je vous ai résumé les bases. Vous êtes trois hommes. Je dis toujours hommes, par habitude, mais mettez vous dans la tête qu'une femme bien choisie peut faire le genre de travail que je vais vous expliquer. Donc ici dans cette pièce, il y a votre premier Trio de Choc. »

« Pardon ? » fit Charlie.

« L'unité de base d'une compagnie de la NVA », dit Morehouse. « Une équipe de trois hommes. Quand nous avons planifié tout cela, en étudiant le fonctionnement des mouvements révolutionnaires du monde occidental qui ressemblaient à notre environnement social et politique, nous en sommes venus à concevoir une sorte d'anatomie hybride, entre l'IRA et la Cosa Nostra, deux organismes subversifs très compétents, qui à ce jour n'ont jamais été complètement éradiqués par leurs gouvernements, malgré cent ans de répression. Ce sont des structures simples, flexibles et opérantes. Même si la cellule ne dépasse pas trois membres, elle peut quand même infliger des dommages hors de proportion avec sa taille, en tablant sur le fait qu'elle a les reins solides. Vous seriez étonnés d'apprendre le bordel que peuvent mettre trois hommes dans une société aussi complexe, aussi racialement instable et volatile. Pendant un temps, nous avons appelé cette cellule de base Troïka, mais cela sonnait un peu trop étranger, alors nous l'avons baptisée Trio de Choc. Je vais maintenant vous donner la théorie, même si je dois avouer que certaines mutations sont en train de se produire dans la pratique, ce qui fait que nous devons ajuster les choses sous le feu de l'ennemi, parfois au sens littéral. »

« Continuez », lui dit Hatfield d'un ton pressant.

Morehouse alluma de nouveau sa pipe. « Vous commencez donc avec trois hommes, tous devant posséder les qualités requises de courage, de polyvalence, de loyauté et d'engagement fanatique. C'est cela qui est difficile : trouver les hommes et femmes qu'il faut pour ce travail. Chacun d'entre eux sera le noyau d'une compagnie. Je sais que c'est ridicule d'appeler compagnie un groupe de trois personnes, mais vous grandirez en nombre, et ce que nous voulons, c'est une structure qui se maintienne du début à la fin, lorsque nous passerons du statut de guérilla au statut d'armée nationale régulière. Dans sa phase initiale et clandestine, la NVA n'est pas une armée ordinaire, où chaque unité a une fonction bien délimitée. Nous sommes fluides comme de la lave en fusion, nous changeons de forme et éclaboussons ici et là. Chaque compagnie doit être libre de flotter et de mener seule ses opérations, même si elle se retrouve coupée du reste du mouvement, et pouvoir se régénérer elle-même et grandir par addition de cellules, comme une amibe. »

« Chaque compagnie fait partie d'une unité plus large, appelée brigade », poursuivit M. Chips.

« L'unité au-dessus de la compagnie est d'habitude le bataillon, mais nous n'allons pas nous encombrer avec ça, tant que ce n'est pas nécessaire et que nous n'avons pas les hommes. La brigade est la principale unité opérationnelle de combat de la Northwest Volunteer Army, elle est responsable de la guerre contre ZOG dans un théâtre d'opération grossièrement délimité, et elle comprend autant de compagnies que faire se peut. Nous avons songé à créer des commandements séparés pour chaque état, Washington, Oregon, Idaho et Montana, mais nous avons préféré faire simple. Nous avons besoin d'une armée de soldats politiques qui combattent, pas de strates de bureaucrates paramilitaires. Chaque brigade est responsable devant le Conseil Militaire, dans la personne d'un ou plusieurs officiers politiques. »

« Ce qui veut dire que c'est l'officier politique qui commande la brigade ? » demanda Charlie.

« Non. Au sens strict, il joue le rôle de liaison qui transmet les communications entre le commandant de brigade et l'organisation centrale, bien qu'il y puisse y avoir des cas où il doit faire valoir sa propre interprétation de la ligne politique et stratégique du Conseil Militaire et donc faire jouer son autorité vis-à-vis du commandant de brigade. Cette situation n'est jamais encore arrivée et j'espère qu'elle n'arrivera pas beaucoup. C'est encore une zone grise pour nous. Donc, la brigade est commandée dans les faits par un commandant de brigade, mais ne vous préoccupez pas de cela pour l'instant. Ce qui vous concerne, c'est la compagnie, l'unité de combat de base. La compagnie se subdivisera le moment venu en plusieurs escouades, ou équipes, ou bandes, qui sont flexibles et sont composées de trois à six hommes. Une équipe de combat de la NVA avec son armement doit toujours pouvoir tenir dans une seule voiture, bien qu'on se soit aperçu que c'était une excellente idée d'avoir à chaque fois deux voitures dans une opération. Pour en revenir au Trio de Choc, l'un d'entre vous deviendra le commandant de compagnie. Il est responsable de tout ce qui se passe dans sa compagnie et conduit ses hommes à la bataille. Il s'occupe de la sélection des cibles, il déclenche les opérations de combat et il s'assure du bon fonctionnement de la compagnie. Le commandant de compagnie doit être le gars le plus expérimenté et le plus teigneux de la bande, mais il doit aussi avoir démontré sa capacité au commandement. En ce qui vous concerne, je vous suggérerais de prendre Zack Hatfield à ce poste.

« Pas mieux », dit Ekstrom.

« Absolument », dit Charlie.

« Félicitations, lieutenant Hatfield », dit Morehouse.

« Bon sang, vous faites ça vite », dit Zack. « J'ai mis trois ans dans l'armée américaine pour passer sergent ».

« Oui, mais nous, on ne fait pas de discrimination positive dans la NVA » dit Morehouse avec un grand sourire. « On encourage les Blancs à postuler. Ah oui, au fait, je suis désolé pour vous deux, mais pour le moment, seul le commandant de compagnie a un grade dans la NVA. Nous n'avons pas encore de grade de sergent ou de caporal ou de maréchal des logis. Plus tard, quand il y aura plus de poilus, il y aura peut-être plus de chefs, mais pour le moment il n'y a qu'un gros poisson dans chaque mare. On n'a pas besoin de plus. C'est une vraie guerre, pas un opéra italien. »

« Mmm, c'est plus démocratique comme cela », dit Charlie. « De la bonne psychologie. Personne ne pourra être jaloux de moi parce que je suis sergent et qu'il n'est que caporal. »

« Oui, il y a ce facteur-là aussi. » fit Morehouse. « De toutes façons, les premières compagnies de la NVA ne seront que de petites grappes de pas plus d'une douzaine d'hommes, qui n'ont besoin que d'un chef reconnu. Cela étant, Zack, vous devez établir une chaîne de commandement et nommer un de vos seconds pour vous remplacer en votre absence, et au cas où vous nous quittez. Dites-nous qui vous choisissez. Vous devrez aussi choisir les chefs d'équipe quand votre compagnie grossira. »

« Nous verrons ça plus tard », fit Hatfield.

« D'accord », fit Morehouse amicalement. « En tous cas, le second membre d'un Trio de Choc doit

être le chef de l'intendance de la compagnie. C'est une tâche vitale. Le chef de l'intendance est responsable de l'acquisition, de la maintenance et de la sécurité de tout le matériel, y compris les armes et les munitions, les explosifs s'il y en a, de toutes les sortes de provisions, de la nourriture aux médicaments, et de tous les véhicules à moteur que vous pouvez trouver, et enfin il est chargé des planques et de l'entraînement, bref, de tous les aspects matériels. Il s'occupe aussi du trésor, sachant que l'argent, tout comme les munitions, est du matériel de guerre. »

« Bien compris », fit Ekstrom en opinant du chef.

« Il ne reste plus que moi », dit Charlie Washburn.

« Alors vous êtes donc l'officier exécutif, par défaut » lui dit Morehouse. Celui-ci a deux fonctions principales : le renseignement et la planification. Le renseignement, c'est vital. Du bon renseignement vous sauve la vie et tue l'ennemi. Du mauvais renseignement fait le contraire. La planification consiste à faire des reconnaissances sur les lieux des embuscades, estimer les effectifs et les matériels requis, et les véhicules, et anticiper les événements, autrement dit concevoir les opérations du début à la fin. Zack peut vous apprendre tout cela en se basant sur son expérience militaire. »

« Reçu », fit Charlie. « Je travaille à l'administration des eaux et forêts de l'état, je roule dans une camionnette officielle, j'ai un uniforme et un badge, ce qui fait que je peux aller à peu près partout sans éveiller les soupçons ».

« C'est idéal » dit Morehouse, opinant du chef. « Désormais, une des premières choses à faire, c'est de recruter des Volontaires. Chacun d'entre vous devrait se pencher sur quelques possibles recrues, évaluer leur caractère et leur capacité, en vous demandant d'abord si elles *peuvent* faire le travail, et ensuite seulement si elles le *feront*. C'est le travail le plus dangereux. Faites un mauvais pas en tentant d'enrôler la mauvaise personne, et c'est toute la compagnie qui est compromise. Faites une plus grosse bétise et enrôlez *vraiment* la mauvaise personne, alors vous mourrez ou passerez la fin de vos jours sodomisés par des nègres dans une douche de prison. La plus grande erreur que puisse faire une organisation révolutionnaire, c'est d'incorporer les mauvaises personnes ou le mauvais *type* de personnes. Ce point est un chapitre à part dont nous reparlerons plus tard, car nous sommes en train d'élaborer les procédures pour l'évaluation des futures recrues, afin de vous éviter l'improvisation totale, mais je ne soulignerai jamais assez le sérieux de cette affaire. Nous devons avoir plus de Volontaires, mais ils doivent tous avoir la bonne physionomie dès le départ. Et ce n'est pas du gâteau. »

« Au fait », ajouta-t-il d'un air désinvolte, « Est-ce que vous buvez ? D'ailleurs, non, laissez tomber. Parce que maintenant vous ne buvez plus. Il y a une règle nommée Consigne Numéro Dix, qui interdit à tout Volontaire de consommer des breuvages alcoolisés ou de prendre de la drogue. Point à la ligne. Est-ce que je dois vous expliquer le bien fondé de la chose ? »

« Je crois qu'il est évident qu'on ne peut pas mener une révolution avec des ivrognes », dit Ekstrom.

« Bon sang, de toutes façons j'avais pris trop de bedaine », dit Charlie. « Ouais, j'imagine que comme beaucoup de Blancs, je m'étais mis à la picole pour calmer le mal. Ça se voit rien qu'en me regardant. Mais maintenant que je sais qu'il y a un espoir, il faudrait que je sois complètement jeté pour préférer mon pack de six à l'avenir de ma race. Donc je crois que je ne vais pas faire mon petit stop à la supérette en rentrant à la maison ce soir. Ni tous les autres soirs d'ailleurs, jusqu'à ce que ce soit fini. C'est un petit prix à payer pour entrer dans l'histoire. »

« En Irak, j'ai vu trop d'horreurs arriver à cause de la binouze et de la dope, à tous les grades et dans toutes les races », fit Hatfield. « Je ne veux pas être en faction de nuit sous la pluie et voir que le type dont ma vie dépend est une outre à vin ou bien carrément ne pas le voir parce qu'il m'a oublié au bar. Sans parler du fait que la picole rend bavard et coule les bateaux. »

« Très bien », dit Morehouse en approuvant de la tête.

« Alors, quand on aura nos quelques gars de plus, en espérant que personne ne nous balance et qu'on ne finisse pas en taule avant d'avoir tiré un coup de feu, qu'est-ce qu'on fait ensuite ? » demanda Hatfield.

« Le Saint Graal que vous cherchez, messieurs, c'est ce qu'on appelle la D.O. Disponibilité Opérationnelle », dit Morehouse. « Ce qui veut dire que vous avez toutes vos affaires en place, que vous avez acquis assez d'armement et recruté les hommes désireux de s'en servir, que vous disposez d'une flottille de véhicules, de planques, de réserves diverses et d'une quantité d'argent suffisante, et que vous êtes prêts à faire feu. Mais pour autant, vous ne sortez pas tout armés dans les rues pour casser du Mexicain ou du Nègre. »

« Crotte ! » dit Washburn.

« Vous devez faire l'effort d'estimer les choses en stratégies », répondit Morehouse. « Souvenez-vous que vous faites partie d'une armée qui mène une guerre anti-coloniale pour l'indépendance. Vous visez un objectif politique, vous ne faites pas un concours pour savoir qui flinguera la plus de bamboulas et de haricots rouges. N'importe quel bandit peut flinguer des gens. Nous, nous essayons de *libérer* des gens, les nôtres. Un jour, le Conseil Militaire nommera des officiers politiques auprès des compagnies de combat pour vérifier que toutes les actions entreprises servent bien l'objectif général et correspondent au projet. »

« Je suppose qu'il y aura d'autres compagnies de la NVA dans les parages », dit Hatfield.

« Oui », répondit Morehouse en opinant du chef. « D'ailleurs, une fois que vous serez D.O., vous serez incorporés dans la Compagnie D de la Première Brigade de Portland de la Northwest Volunteer Army. Nous projetons deux brigades dans chaque grande ville : Seattle, Portland, Spokane et Boise. Deux structures complètement séparées qui agissent indépendamment, pour que l'une puisse continuer le combat si les fédéraux réussissent à briser l'autre, la ceinture et les bretelles en somme. Par la suite, nous espérons bien en avoir plus de deux par grande ville. Nous verrons bien. Votre commandant de brigade s'appelle Tommy Coyle. Je vous donne son nom parce qu'il figure déjà dans la liste des dix personnes les plus recherchées après Cœur d'Alene. Zack, je vous contacterai dans quelques jours et j'arrangerai une rencontre. Je pense que tous les deux vous allez bien vous entendre. Tommy a fait quelques tours de piste en Irak, chez les Rangers lui aussi. Vous devrez aussi nommer un homme de votre groupe pour continuer les liaisons, au cas où vous ou Tommy serait attrapé. Si cela arrivait, vous connaissez Shane et Rooney, et si lui ou elle peut vous contacter, considérez que leurs messages viennent de moi. La question des communications est encore un autre chapitre, nous utilisons tout, internet, les portables, les communications cryptées dans les journaux de supermarché. Faites bien attention : c'est sacrément complexe et vous allez devoir mémoriser tout un tas de noms, de nombres et d'informations sans jamais rien écrire. »

« D'accord, nous faisons partie de la Brigade de Portland. Mais comment ça marche ? Qu'est-ce que vous attendez de nous exactement ? » demanda Charlie Washburn.

« La Compagnie D est responsable de beaucoup de choses, et vous allez sûrement finir par être la plus grande compagnie de la brigade », leur dit Morehouse. « Vous allez peut-être devenir une brigade à vous seuls, mais pour le moment nous vous demandons de travailler avec les gars de Portland. Les unités urbaines doivent être plus petites et plus compartimentées, vu que la plupart des actions auront lieu en ville, puisque c'est là qu'on trouve le plus de cibles. Donc en théorie, votre théâtre d'opérations couvre toute la zone qui va de Portland jusqu'à l'autoroute 30 le long de la Columbia, et sur la côte en suivant l'autoroute 101 jusqu'à Tillamook. En pratique, on peut vous envoyer dans n'importe quel coin de la Patrie, et donc aussi dans n'importe quel coin de l'Amérique du Nord, s'il y a un travail à faire et que nous pensons que vous êtes les mieux placés pour le faire. Votre premier devoir est bien sûr de faire disparaître de la côte Nord toutes les forces ennemies et tous les non-blancs, mais un devoir tout aussi important va consister à fournir du soutien et du matériel aux unités de Portland, des planques en cas de besoin, des provisions, des lieux d'entraînement, de la logistique, des caches d'armes, des laboratoires pour les unités de CME, bref

des réponses à leurs besoins. »

« CME, quézaco ? » demanda Washburn.

« Confection et Maniement d'Explosifs. Les artificiers », répondit Morehouse.

« Pouvez-vous définir les forces ennemies ? » demanda Hatfield.

« Quiconque fait partie de l'appareil fédéral, qu'il soit donneur d'ordre ou exécutant, et quiconque contribue au maintien de l'occupation sioniste ou prête assistance et confort au régime », expliqua Morehouse. « Les militaires bien sûr, les agents du FBI et de la Sécurité Intérieure, évidemment. Certaines forces de police locale, mais pas toutes, car c'est un problème à part. Je vous en reparlerai plus tard. Certains flics vont prendre notre parti, ou au moins rester neutres et nous foutre la paix. Les juges d'état et les juges fédéraux et tous les membres du système judiciaire, y compris tous les avocats. Il y a quelques bons avocats qui seront sur des listes de gens à ne pas tuer, mais il faudra qu'ils se trouvent un autre travail. Le système judiciaire ennemi doit cesser d'exister, point barre. Tous ceux qui participent au système carcéral, nous voulons qu'ils disparaissent de la Patrie, et avec eux tous les criminels nègres et mexicains, parce qu'ils seraient capables en un battement de cils, de libérer des milliers de racailles et de narco-trafiquants pour attaquer la population blanche et semer la panique pour faire diversion. Nous voulons aussi libérer des prisonniers blancs pour qu'ils nous rejoignent, mais il s'agit là d'un problème spécial qui doit être traité à un échelon un peu supérieur au vôtre, à moins que votre compagnie ne soit choisie pour une opération. Parmi les forces ennemies, il y a aussi les bureaucrates fédéraux de tout poil, mais en particulier tous ceux qui ont à voir avec les impôts. Une des pierres de touche de notre stratégie est de faire en sorte qu'à partir de maintenant, dans la mesure du possible, plus un sou ne sorte de la côte Nord-Ouest pour aller à Washington, D.C. Il faut ajouter les éléments des médias et de la population civile qui soutiennent activement le régime ou qui font de la propagande à son service. Et bien sûr, quiconque a la peau couleur caca est par le fait même *persona non grata* dans le Nord-Ouest. Croyez-moi, Zack, les cibles ne manquent pas. En gros pour résumer, votre travail consiste à faire en sorte que le pouvoir de ZOG disparaisse de tout ce qui borde le fleuve, de Beaverton à l'Océan. »

« Ça fait une sacrée bande de terrain », commenta Ekstrom en fronçant les sourcils.

« C'est vrai, mais le potentiel est gigantesque », répliqua Morehouse en souriant. « Je ne sais pas si vous l'avez remarqué, mais vous êtes assis au beau milieu d'un pays de guérilla parfait. Vous avez d'immenses forêts, des montagnes et des ravins où cacher des armées entières, ce qu'on fera peut-être un jour. Des petites villes très disséminées, reliées par de longues routes tortueuses où l'embuscade peut hanter tous les recoins. Des chemins de terre à n'en plus finir, des maisons isolées, des caravanes perdues, des puits de mine, des ateliers et des cabanes de bûcherons où vous pouvez vous réunir, vous entraîner et vous mettre au vert au besoin. Quant aux forces ennemies, elles sont en petit nombre et dispersées dans des petits baraquements qui peuvent être isolés et pris d'assaut ou évacués, et toute la zone est un vaste arrière-pays que les *feds* ne voudront pas s'exténuer à investir en force, parce que leur tâche principale est dans les villes, bien que votre petite bande de Volontaires puisse tout à fait forcer le gouvernement à investir des dizaines de milliers d'hommes et des dizaines de millions de dollars pour vous contenir, parce que vous avez la plus grande artère de communication ennemie juste derrière votre porte », dit-il en montrant de la main la fenêtre qui donnait sur le fleuve. « Chaque jour, les ports de Portland et de Longview, avec leurs containers énormes, font transiter des milliards de dollars de marchandise. Vous imaginez la pression financière que nous pourrions exercer sur les États-Unis si nous arrivions à fermer ce pipeline commercial entre la Columbia et la côte asiatique et entre Seattle et Tacoma ? Je vous le dis encore une fois, camarades, dans le genre de guerre que nous menons, ce ne sont pas les généraux qui font cesser le feu. *Ce sont les comptables !* »

Chapitre III : Dans l'ombre

Ce n'est qu'une semaine plus tard que Morehouse put arranger une rencontre entre Zack Hatfield et Tommy Coyle, le commandant de la Première Brigade. Len Ekstrom avait recruté Hatfield à sa quincaillerie, par l'entremise de l'agence Helping Hand, au poste de manutentionnaire, ce qui avait l'avantage de lui donner une couverture civile et lui permettait de mettre sur pied la nouvelle Compagnie D.

D'ailleurs, Zack ne fut pas surpris de recevoir un courriel d'un certain « Général Okeke Okezi, ancien chef d'état-major de l'armée nigériane », rédigé dans un vilain sabir, qui lui demandait de l'aide et, en particulier, ses codes bancaires, pour lui verser depuis le Nigeria « très beaucoup de devises étrangères ». Red Morehouse l'avait initié à cette langue chiffrée, fondée sur certains mots de passe, qui lui permettait de lire les messages de la NVA, et le lendemain, il prit un autocar pour Portland, lequel fut arrêté à l'entrée du centre-ville et fouillé par des municipaux nerveux et des policiers de l'état de l'Oregon accompagnés de chiens renifleurs. Hatfield se félicitait d'avoir obéi aux ordres et de voyager sans armes, car ces fouilles inopinées étaient devenues monnaie courante en ville. A la gare routière, un homme d'une cinquantaine d'années, mal rasé et mal habillé, vint le voir et lui tapa sur l'épaule : « Êtes-vous Fred Johnson ? »

« Non, je suis son frère », lui répondit Hatfield. Il suivit l'homme jusqu'au bas de la rue, où les attendait une camionnette cabossée. Quelques minutes plus tard, en voyant de sa fenêtre défiler les commerces de la 82ème avenue, Zack remarqua les voitures de police qui patrouillaient par deux dans les rues de Portland. Mais le conducteur ne pipait mot, et Hatfield ne s'avisait pas d'engager la conversation. Néanmoins, il fut surpris que ce taciturne ne cherchât pas à lui cacher leur destination. Après s'être garés juste derrière une brasserie, ils descendirent, le chauffeur l'accompagna vers un grand camping-car blanc sale, puis ouvrit la porte. Hatfield trouva là deux hommes qui l'attendaient, assis derrière la petite table de cuisine. C'étaient Red Morehouse et un homme à forte carrure vêtu d'un pull-over noir, aux cheveux bruns coupés court et dont la face, qui semblait avoir été gravée dans le granit du Donegal, était éclairée par des yeux d'un bleu froid vibrant comme les flammèches d'un fourneau. A son épaule, était saigné un pistolet Glock 9-mm dans son holster. « Asseyez-vous, lieutenant », lui dit Morehouse d'un ton officiel. « Je vous présente le commandant Tommy Coyle ». Zack était un costaud avec une forte poigne, mais la prise de Coyle faillit lui écraser les doigts.

« Red m'a dit que vous étiez un ancien d'Irak », fit Coyle d'une voix sourde. « Moi aussi. J'étais dans le 75ème d'infanterie, dans l'Unité des Entrées Dynamiques. »

« Ah oui, le 75ème Redondo », répondit Zack. « Vous étiez les briseurs de portes. À un moment, votre espérance de vie était de combien, trois semaines ? »

« Lors des périodes fastes », dit Coyle. « J'ai reçu un éclat d'acier dans le crâne, un jour où nous avions défoncé la mauvaise porte à Ramadi. » A son accent yankee, Hatfield devinait qu'il devait être de Boston ou de New York. Il entendit la porte de devant se fermer et le moteur démarrer. Il se pencha et vit l'homme qui l'avait accompagné au volant du véhicule, qui quittait la zone de stationnement. « Red m'a dit que vous lui aviez expliqué pourquoi vous vouliez rejoindre les rangs des Volontaires », lui dit Coyle, alors que le camping-car s'engageait dans une rue. « Vous l'avez convaincu. Maintenant, convainquez-moi. »

Hatfield n'en prit pas ombrage, car il comprenait les raisons du doute et de la précaution dans un mouvement comme la NVA, où la confiance et la camaraderie ne pouvaient se gagner en un soir. Elles devaient se forger et se tremper dans le feu du combat. Il parla sans hésitation. Par bonheur, les détecteurs de mensonge de Coyle étaient excellents, et il n'en détecta aucun. Il comprenait que si Coyle avait senti la moindre fausse note, il ne reverrait pas la gare routière. Mais à un certain point

de l'examen, Zack sentait que Coyle avait dû l'approuver, puisque la conversation prenait un tour plus libre et professionnel, comme celle de collègues abordant des questions sérieuses. « Alors dites-moi, quelle est votre vue d'ensemble des opérations ? » finit-il par leur demander.

« Nous nous sommes beaucoup penchés sur les rapports entre villes et campagnes dans le déroulement de la révolution du Nord-Ouest », expliqua Morehouse. « D'après les thèses classiques de Mao, les campagnes se prennent en premier et les villes en dernier. Pour le Tiers Monde, ça marche, mais encore, pas toujours. Il y a une centaine d'autres facteurs qui entrent en ligne de compte. L'encerclement des villes par les campagnes a marché en Chine et à Cuba, mais Che Guevara a essayé d'appliquer le schéma en Bolivie, et il s'est pris une gamelle. La révolution iranienne a été presque entièrement urbaine, la résistance afghane contre les Russes, puis contre les Américains, était presque entièrement rurale, et l'insurrection irakienne est un croisement bien équilibré des deux, même si dans le cas irakien, la résistance jouit d'un soutien populaire massif, bien plus que dans notre cas, et ils ont des effectifs que nous n'aurons pas avant longtemps. »

« Ils ont aussi une grande partie de l'opinion mondiale avec eux et beaucoup de sources d'approvisionnement extérieures, et puis des bases de recrutement et d'entraînement le long de leurs frontières », lui rappela Zack. « Je me souviens d'un cours sur la guerre de partisans que j'avais suivi à l'école militaire des Rangers. L'instructeur était un professeur du genre tête d'œuf tout droit sorti d'un cénacle néo-conservateur, qui nous disait qu'on avait toujours considéré qu'une insurrection ne comptant que sur elle-même et centrée dans le pays où elle combat, sans base arrière ni assistance extérieure, était impossible ».

« Rien n'est impossible » dit Coyle vigoureusement. « Nous allons emporter le morceau, point à la ligne. Il faut avoir cette attitude dès le commencement. »

« Ma foi, c'est toujours utile d'avoir des alliés et des aides extérieures », concéda Morehouse. « Mais ce n'est pas absolument nécessaire. Les Bolcheviks n'en avaient pas en 1917, et l'IRA provisoire et les Talibans n'en avaient guère plus. Au fur et à mesure, nous développerons un système d'aides extérieures, évidemment. Beaucoup de gens autour du globe veulent voir tomber les États-Unis, et ils voudront bien nous aider après avoir constaté que nous sommes plutôt bons et que nous diminuons les forces américaines qui autrement, pourraient être envoyées contre leurs propres pays. Les Russes en particulier ne verraient aucune objection à retrouver leur statut de superpuissance, pendant que nous minons ZOG de l'intérieur. N'oubliez pas qu'il y a des avantages à combattre dans le ventre de la bête. Malgré l'effondrement en cours et tout le gâchis qu'on voit depuis trois générations, c'est encore le pays le plus riche du monde. Tout ce qu'il nous faut pour combattre et gagner est là devant nous, il suffit de se pencher. »

Coyle hocha la tête. « Tu as raison, Red. Tout est là, il suffit d'un effort. A-t-on besoin d'armes et de munitions ? Pas besoin de trafic d'armes de l'étranger. Il y a encore assez d'armes chez les particuliers dans ce pays pour qu'on puisse commencer, des armes qu'on peut demander, acheter, ou simplement prendre. En fait, c'est simple. Nous combattons l'ennemi, nous le tuons et nous lui prenons ses armes et ses munitions. Le Vieux a toujours dit que les tentatives de contrôle des armes n'étaient pas un problème si important. Ce droit de posséder et de porter des armes ne veut rien dire si nous ne sommes pas prêts à nous en servir. Combien en a-t-on vus pendant toutes ces années, de ces maniaques de droite qui avaient des pièces blindées remplies de flingues qui prenaient la rouille et la poussière, et qui n'avaient jamais tiré un seul coup de feu contre l'ennemi racial ? »

« Oh oui, j'ai vu des arsenaux privés chez des excentriques de droite qui nous feraient tous baver d'envie », dit Morehouse en riant tout bas. « Des armes qui rouillent et leurs propriétaires qui vieillissent, et à leur mort, leurs trous du culs de gosses gauchistes *qui donnent les armes à la police*. Des armes qui avaient été nettoyées et huilées avec un soin maniaque, et qui ne sont jamais sorties de leurs meubles, même dans les pires moments. Mais le Vieux le disait tout le temps – une fois que nous aurons de l'acier dans nos âmes, nous trouverons le moyen d'avoir de l'acier dans nos mains. »

« A-t-on besoin de planques et de camps d'entraînements ? » poursuivit Coyle. « La région de la côte Nord-Ouest est immense, les *feds* n'ont pas les effectifs pour mettre un soldat derrière chaque sapin de Douglas. Vous souvenez-vous, Zack, que nous avons tenté d'occuper l'Irak avec seulement 140.000 hommes ? Il y avait des bougnoules derrière chaque fenêtre et dans chaque fossé, on se savait jamais où ils étaient. La Patrie du Nord-Ouest fait au moins trois fois la taille de l'Irak, elle est montagneuse et recouverte de forêts profondes, ce n'est pas le vide du désert. Laissez tomber les aides extérieures. Tout est là à notre disposition, à condition qu'on veuille s'en servir. Nous devons nous débarrasser de cette croyance que les fédéraux sont meilleurs que nous. Ils ne le sont pas. Ils ne sont plus les maîtres des lieux ici. C'est nous. Et les plus gros durs du quartier, ce n'est plus la police et le FBI, c'est la NVA. La NVA n'est pas sur la défensive, eux le sont. Ils ne nous traquent pas, nous les traquons. Nous pouvons avoir toutes les armes et les munitions que nous voulons en un tournemain, les explosifs aussi, sans compter ceux que nous pouvons fabriquer. Si nous manquons de quelque chose, il suffit d'un petit raid au supermarché du coin. Nos sources d'approvisionnement sont sous notre nez. Nous avons les coudées franches pour voltiger comme l'épervier et piquer comme la guêpe. Nos problèmes sont spirituels, pas matériels. Ce qu'on doit avoir, ce sont des gens qui ont les bonbecs qu'il faut pour appuyer sur la détente et vivre ce genre de vie. »

« La taille et le terrain de notre nouveau pays sont nos atouts », fit remarquer Morehouse. « Une révolte complètement autarcique aurait peu de chances de succès dans un petit pays surpeuplé comme l'Angleterre ou la Belgique, ou dans des petits états comme le Vermont ou le New Hampshire, car les autorités peuvent surveiller à peu près tout ce qui s'y passe et faire jouer leur puissance de feu n'importe où et rapidement. C'est le problème que les Palestiniens ont toujours eu. Ils essaient de se battre dans une bande de terre de la taille d'un timbre poste, collés comme des sardines à leur propre peuple. Mais ici dans le Nord-Ouest nous avons tout le champ pour manœuvrer. »

« Comment est-ce que nous manœuvrons ? » demanda Hatfield.

« Le Conseil Militaire a finalement choisi de procéder ainsi : une succession d'attaques dans les villes par des petits groupes qui mettent le plus grand bazar possible, pour que les forces ennemies soient principalement occupées dans les centres urbains et laissent d'autant moins de soldats et de policiers dans de vastes zones rurales de la Côte Nord où votre compagnie sera en opération, Zack. Ce qui rendra votre travail beaucoup plus facile, puisqu'ils seront si affairés à la protection des leurs et de leurs institutions à Portland qu'ils ne pourront pas déployer de grandes forces pour vous donner la chasse dans les collines et les vallées, dans les milliers d'hectares des forêts, ou pour faire le guet devant les fermes isolées et les cabanes de bûcherons. Donc, pendant la première année, en plus des opérations directes contre toutes les autorités fédérales et leurs personnels, nous voulons que les groupes de combat se concentrent sur les opéquate. »

« Les quoi ? » demanda Hatfield, perplexe.

« Ordre Opérationnel Numéro Quatre », dit Coyle. « Les actions qui appliquent l'OO-4. Les opéquate. Vous pigez ? »

« Euh, non. Appelez-moi ce que c'est », dit Zack.

« Ah oui, c'est vrai. Vous n'avez toujours pas eu les Ordres Opérationnels de la NVA pour l'Etat d'Urgence, c'est le nom officiel que l'on donne à notre petite insurrection », dit Morehouse. « Ils sont basés sur la dernière proclamation du gouvernement provisoire de la République Américaine du Nord-Ouest depuis Cœur d'Alene, qui a confié officiellement son autorité au Conseil Militaire. Plus tard, les livres d'histoire l'appelleront Guerre d'Indépendance du Nord-Ouest. Je vous passerai un exemplaire, mais nous n'en publions que très peu. Les nouvelles directives de la Sécurité Intérieure font que la possession de ce texte est un crime passible de la peine capitale, en même temps que les *Protocoles des Sages de Sion* et quelques autres livres. »

« D'accord. J'ai entendu dire qu'ils avaient fait retirer *Mein Kampf* des bibliothèques et qu'il fallait

même se faire enregistrer si on en possédait un chez soi », dit Zack avec dégoût.

« Je ne voudrais pas voir un de nos gars ou une de nos filles finir dans la chambre à gaz pour un bout de papier », soupira Morehouse. « Cochons d'Américains ! Bref, pour en revenir à l'Ordre Opérationnel Numéro Quatre, il exige que tous les non-blancs et les homosexuels quittent les trois états du Nord-Ouest et tous les autres endroits où nous combattons. Par conséquent, tous les non-blancs, en particulier les Juifs, sont considérés comme des cibles militaires légitimes et doivent être détruits à vue, en théorie. En pratique, votre travail ne consiste pas à massacrer les Noirs et les Mexicains en masse. Votre tâche est de les expulser, si vous voyez la différence. Qu'ils soient morts ou ailleurs ne nous intéresse pas, ce que nous voulons c'est *qu'ils s'en aillent*. »

« Ça oui, on les fera s'en aller », dit Tommy Coyle d'un air sévère.

« Il est absolument vital de blanchir en vitesse le Nord-Ouest », dit Morehouse. « Tout non-blanc, tout Juif, toute tapette est un élément ennemi en puissance, une paire d'yeux et d'oreilles pour les *feds*, un soldat ennemi potentiel qui par sa seule nature cherche à nous nuire, à nous et à notre peuple. Et cela en plus de tous les problèmes qu'ils causent par leur habitude du crime, leur violence, leur drogue et leur musique de singe. En ce moment-même, le gouvernement fédéral dispose d'une vaste réserve de millions de volontés, de militants et de soldats, qui vivent ici, autour de nous. Nous devons assécher ce marigot. Mais ce qui est encore plus important, c'est que les Blancs du Nord-Ouest puissent *voir une différence*, une amélioration visible dans leurs vies. Moins de Mexicains en particulier. Ils voudraient ne plus entendre ce babil en espagnol ou en chinetoque au supermarché. Ils voudraient ne plus voir ces fonctionnaires et ces employés revanchards qui ne parlent pas l'anglais. Ils voudraient ne plus avoir à faire la queue vingt minutes de plus devant les caisses à cause de la cohorte de *mamacitas* et de *papacitos* avec leurs sept gosses. Les Blancs doivent remarquer que soudain, il y a de nouveau du *travail*. Ils devraient pouvoir aérer leurs maisons le soir en été sans entendre le bruit de la salsa qui sort des grosses enceintes du voisinage ou des voitures qui roulent au pas, les fenêtres baissées. Ils doivent remarquer que subitement, les médecins et les services médicaux sont à nouveau disponibles à l'hôpital du coin pour le petit Timmy qui s'est coupé la main ou qui est tombé de vélo, au lieu d'attendre quatre heures dans la salle d'attente des urgences remplie de *métèques* soignés gratis. Ils doivent pouvoir se promener dans les rues de leurs villes et villages en toute sécurité, sans avoir l'impression d'être à Guadalajara, à Hongkong ou en Somalie. Les Blancs peuvent très bien ne pas montrer ouvertement qu'ils nous soutiennent, mais ils remarqueront ces choses-là, et dans l'intimité de leurs pensées, ils sauront qui en est l'artisan, et ils nous remercieront pour ça. »

« Ils doivent comprendre que nous faisons avec nos fusils ce que les politiciens américains ont promis pendant 50 ans, mais qu'ils n'ont jamais tenu », conclut Zack.

« Mazette ! Il a tout pigé ! » s'exclama Morehouse, ravi.

« Comment est-ce qu'on va s'y prendre, alors ? » demanda Zack.

« Pour les Noirs, c'est simple » dit Morehouse. « Tu en flingues quelques uns et les autres vont comprendre que le fait de rester sur la côte Nord-Ouest est dangereux pour leur santé. Nous leur faisons comprendre que le Patron est de retour, comme l'a dit le Vieux dans sa harangue à la nation du 22 octobre. Certains nègres passeront à la télévision pour fanfaronner des booga booga booga et se battre la poitrine façon King Kong, en racontant qu'aucun péquenaud raciste ne pourra faire bouger leur cul noir de nulle part, et autres jolis étrons. Ceux-là, on les tue aussi. Le message devrait passer rapidement. Les Noirs ont développé une sorte d'instinct racial vis-à-vis des Blancs. Ils connaissent la différence entre un vrai Patron et un Dilbert [personnage de BD comique incarnant un cadre irresponsable dans un univers bureaucratique], ils savent bien qui peut être bolossé et qui ne le peut pas. Lorsqu'ils apprendront que le Missié il est revenu, ils foutront le camp de la plantation. Même tarif pour les tantouzes. Aucune tante dans son bon sens ne voudrait rester là, une fois compris le risque d'un méchant lavement intestinal. Mais les Mexicains sont un problème plus compliqué », ajouta Morehouse. « Il y a un facteur économique qui joue. Les Mexicains sont ici

parce que les capitalistes les *emploient*. Certains de ces employeurs sont des Blancs riches qui veulent qu'on leur nettoie leur piscine, qu'on leur tonde leur gazon, qu'on garde leurs gamins pendant qu'ils vont gagner leurs millions, il y a ce genre d'individus c'est vrai, mais le torrent de boue, ce sont les grandes entreprises qui l'ont fait venir, partout où l'intensité du travail est forte, là où on enveloppe les hamburgers, où l'on transporte les palettes, dans les fermes géantes de l'agro-business. »

« C'est une des raisons qui font que les Blancs sont si pauvres aujourd'hui », remarqua Coyle. « Un jeune ne peut plus trouver comme autrefois son premier emploi, sauf dans l'armée. D'ailleurs je me suis toujours dit que cela faisait partie d'un projet caché. Les Blancs ne peuvent pas profiter de la discrimination positive, donc si tu ne fais pas partie des quelques chanceux qui ont des parents qui peuvent te payer la fac, ou si tu n'as pas décroché un diplôme utile de technicien ou d'ingénieur, tu restes coincé dans la pauvreté en col bleu ou en col blanc. Les poupées Barbie féministes me font bien rigoler avec leur attaché-case et leur costume de cadre ! Elles ont passé des années à la fac pour avoir un diplôme de commerce ou d'administration ou un autre tout aussi inutile, pour finir par faire du traitement de texte ou par tenir un guichet de banque ou d'agence d'intérim jusqu'à l'âge de 45 ans. Elles voulaient une carrière, et tout ce qu'elles ont c'est un poste, et encore, un poste à la gomme. »

« Au moins, elles peuvent trouver un emploi de bureau », dit Morehouse. « Mais le garçon blanc qui ne peut pas aller à la fac pour y dégoter son diplôme de technicien supérieur se retrouve dans la mouise. Il obtient un diplôme en commerce, en lettres ou quelque chose dans le genre, et il finit livreur de pizzas ou marchands de glaces dans une camionnette. Il faut mettre fin à cette merde. La clé, ce sont les employeurs. Pour se débarrasser des haricots rouges, on ne peut pas se contenter de les rafaler dans les rues, même s'il faut le faire un peu, bien sûr, pour les motiver. Nous allons chercher *les employeurs*, sans qui ce problème ne se serait jamais posé. Nous devons priver les capitalistes de ces immenses réserves de travail au rabais et les forcer à investir de nouveau dans de véritables ressources humaines, à recruter dix hommes blancs à salaire convenable, à les motiver et à les garder, au lieu de piocher une centaine de Mexicains dans les coins de rue tous les deux mois ou de faire appel à l'intérim. Nous devons forcer les portes du marché du travail pour les Blancs, pour qu'ils aient au moins les mêmes chances qu'avaient leur grand-pères, qu'ils puissent mettre le pied à l'étrier dans une entreprise, même si c'est à la chaîne ou dans un entrepôt, et travailler s'ils veulent s'élever sur l'échelle sociale. »

« Les gros bonnets vont nous crier aux oreilles que ce n'est pas compétitif dans une économie mondialisée », grogna Hatfield.

« On les emmerde », dit Red avec concision. « Contrairement à ce que dit le mythe capitaliste, l'économie n'est pas une sorte de force élémentaire de la nature qui fait ce qu'elle veut, comme la pluie et le vent. En réalité, il est possible de manœuvrer et de planifier une économie dans une certaine mesure, pour autant que les hommes qui s'en occupent n'aient pas la tête à la place du derrière et qu'ils aient un certain sens moral et civique. L'emploi permanent des Blancs a été la règle pendant presque cent ans, quand les entreprises américaines fabriquaient leurs produits en Amérique et les vendaient en Amérique, et traitaient leurs employés au moins comme des êtres humains, pas comme des machins jetables et remplaçables par du Mexicain ou de la sous-traitance. Il n'y a absolument aucune raison qu'un tel système ne puisse pas fonctionner à nouveau s'il existe une volonté politique au sommet pour l'établir, et elle existera dans la République pour laquelle nous combattons. Nous pouvons faire les premiers pas tout de suite et apporter aux gens du Nord-Ouest la preuve de notre pudding, pour ainsi dire. Nous devons ouvrir les portes du premier emploi pour les Blancs, et quand ils toucheront leur premier salaire, ils sauront qui remercier. Quand on finira par savoir que malgré les désordres de l'insurrection, il y a des emplois pour les Blancs dans le Nord-Ouest, de vrais emplois, on verra arriver des migrants même au milieu de la guerre civile. »

« D'accord, mais comment va-t-on faire pour briser les reins des forces du marché mondialisé ? » demanda Hatfield, curieux.

Morehouse sortit son arme de son étui qu'il avait à la ceinture et la lui montra. C'était un Son of Sam, un revolver de calibre .44 de marque Charter Arms. « Un comme ça présente plutôt bien », dit-il dans un sourire. « Je ne pense pas qu'il soit trop difficile de rallier un PDG à notre point de vue quand il est accompagné d'un bon argument comme celui-ci. Je ne dis pas que cela sera facile. Ils vont tenter leurs coups habituels, de la sous-traitance aux fermetures, en préférant se délocaliser au Guatemala ou le diable sait où, plutôt que d'employer le Blanc pour un salaire avec lequel il pourra vivre. Ils s'imagineront qu'on ne pourra pas les trouver et brancher un truc sur le démarreur de leur voiture à New York, à St Louis, ou là où se trouve leur siège social. Ils auront des déconvenues ». « Je ne suis jamais allé à New York », dit Hatfield d'un air songeur.

« Vous n'avez rien raté », lui dit Coyle.

« Je ne prévoyais pas de rater ».

« Mais tout cela, c'est pour l'avenir », poursuivit Morehouse. « Pour le moment, ce que vous devez faire, c'est négocier localement avec les managers. Vous allez dans un endroit qui emploie des Mexicains, des Chinois ou autres, d'abord avec les passe-montagne, puis sans, parce que personne n'essaiera de vous arrêter. Vous expliquez patiemment au patron ou au manager que le lundi suivant, il vaudrait mieux qu'il n'y ait plus une seule face brune dans l'établissement, parce qu'autrement il y aura toutes sortes d'expérimentations de faites sur sa carcasse. S'il cherche à botter en touche en renvoyant la responsabilité à l'échelon supérieur, expliquez-lui que l'échelon supérieur ne lui tombera pas sur la tête avec une batte de base ball s'il ne fait pas ce qu'on lui dit. Mais que par contre, vous, si. Mais ne brûlez pas l'usine ou la boutique, pas d'explosions, à moins que ça ne soit vraiment nécessaire pour l'argument. Souvenez-vous, les Blancs ont besoin des emplois qui seront libérés par les clandestins, et il y aura toujours quelques employés blancs dans ces entreprises, et nous n'avons pas besoin de gens qui en veulent à la NVA pour la perte de leur emploi. Pas de mains lourdes dans ces affaires. Et puis, nous aurons déjà jonché le paysage d'assez de cadavres pour qu'ils nous prennent au sérieux. Il n'y a rien de tel que de tuer des gens pour convaincre les autres qu'ils feraient mieux d'écouter ce qu'on leur dit. Pendant 50 ans, on ne nous a pas pris au sérieux. Nous étions la risée du public, parce que nous n'avions pas les nerfs assez solides pour nous servir de ces trucs », dit Morehouse en rangeant son pistolet dans son étui. « Nous n'étions pas prêts à verser le sang ou à mettre nos vies et nos corps en jeu pour nos principes, et tout le monde le savait. Les gens nous méprisaient, à raison. Mais désormais, nous ouvrons le feu, et vous verrez que les gens vont subitement nous écouter. »

* * *

L'après-midi suivante, de retour à Astoria, Zack résuma cette partie de la conversation aux deux autres membres du Trio de Choc. « C'est évident qu'il faut avoir quelque chose dans les mains pour que tout le monde nous écoute », conclut-il. « Nous devons constituer un arsenal beaucoup plus important. As-tu une idée à ce sujet, intendant ? » demanda-t-il à Len.

« Une bonne idée, oui », répondit Ekstrom. « Je crois que nous devrions aller voir ce bon vieux Bert Fields ».

« Le monsieur Deuxième Amendement d'Astoria ? Oui, je me souviens de Bert, à l'époque où j'allais aux concours de tir, quand j'avais un peu plus d'argent », dit Hatfield. « Je crois qu'il a une sacrée collection ».

« Il a absolument tout, et toutes les autorisations de la douane, et même deux pièces que le FBI lui a contestées, mais qui lui ont été restituées à la suite d'un procès », dit Len. « Il a assez d'argent pour payer de bons avocats, il pu gagner son procès contre le Bureau. La NRA a toujours pu arroser le Congrès, ce qui fait qu'officiellement parlant, nous avons encore le droit de posséder et de porter des armes, mais comme le gouvernement fédéral ne veut pas que les Blancs exercent ce droit, il dresse obstacle sur obstacle sur notre route, en espérant que ça devienne si pesant et coûteux que nous arrêtons là et rendions volontairement nos armes. Mais cela, Bert ne l'a jamais fait. Il a combattu les douaniers bec et ongles dans les tribunaux à chaque fois qu'ils essayaient de chercher

des poux dans la tête de sa collection.

« Oui, je me souviens des articles de journaux », dit Washburn qui ajoutait son grain de sel. « Comme la fois où il revendiquait son droit à garder son obusier devant chez lui. »

« Ce procès-là, il l'a perdu, mais il a gagné presque tous les autres », leur rappela Ekstrom. « Je suis allé chez lui pour travailler sur certaines de ses pièces. Tu n'en croirais pas tes yeux, Zack. Il a un hangar en préfabriqué dans son jardin, et à l'intérieur c'est à mi-chemin entre un musée et un arsenal de la Garde Nationale. Bert est un vrai collectionneur ; il a tous les types d'armes à feu, de la kalashnikov au mousquet à platine à mèche, et des munitions pour toutes ses armes. Il doit avoir deux cent ou trois cent armes à feu, que nous pourrions toutes utiliser, ne serait-ce que pour un seul coup de feu. »

« Et son dispositif de sécurité ? » demanda Hatfield.

« Tout ce que la loi et les vingt mille règlements fédéraux demandent », dit Ekstrom. Des armoires en acier, des chaînes qui retiennent les armes par le pontet, des crans de sûreté sur toutes les détentes, une pile de documents de douaniers pour chaque arme. Le bâtiment lui-même a des portes blindées, des fenêtres qui sont des hublots, des détecteurs de mouvement et une alarme reliée au comico du centre-ville, tout le saint-frusquin. »

« Pas facile de se faufiler là-dedans », dit Washburn. « Et est-ce que nous pourrions transporter tout ça à nous trois ? »

« Peut-être que nous n'aurons pas à nous faufiler », dit Ekstrom. « Je connais Bert depuis un bout de temps, en ma qualité de dingo des armes à feu. Il a toujours été très conservateur et droitier. »

« Je veux bien, mais la NVA n'est pas de droite », dit Hatfield. « Nous sommes révolutionnaires, et beaucoup parmi nous sont des nazis complets, moi y compris. Nous sommes là pour sauver notre race. Les conservateurs ne veulent que sauver leur argent. »

« Mmmm, sans doute », concéda Len. « Mais je n'en sais rien à vrai dire. Il y a des mots qui ont glissé de sa bouche qui me font croire qu'on peut lui parler. Ces dernières années ont ouvert les yeux à Bert et à pas mal de gens comme lui. Ils ont commencé par croire toute la propagande va-t-en guerre d'après le 11 septembre, ils ont agité les petits drapeaux et chanté des vivats pour le fils Bush quand il commença ces guerres sans fin dans le Proche Orient, ils se sont collés à Fox News comme des zombies au cerveau brûlé en gobant tout ce que les néo-conservateurs racontaient. Évidemment, pour beaucoup d'entre eux, il s'agissait de trouver enfin des gens à la peau sombre qu'on avait le droit de détester légalement. Ils ont projeté leur répugnance pour les nègres et les Mexicains sur le vieil Apu de la supérette. Mais comme la guerre s'enlisait années après années, les plus malins des droitiers, comme Bert, ont pu remarquer des contradictions, les petites choses ici et là qui ne collaient pas avec la version officielle des événements. »

« Comme le fait que les guerres de rapine pour le pétrole se sont transformées en fiasco ? » demanda Hatfield.

« Oui, bien sûr, mais d'autres choses aussi », répondit Ekstrom. « Je pense que l'une des conséquences non désirées de cette croisade au Moyen Orient, c'est qu'il n'est plus possible de cacher le rôle central d'Israël discrètement dans la coulisse, comme le régime le faisait auparavant. Le petit bonhomme derrière le rideau a été forcé de sortir à découvert. J'ai même entendu Bert faire quelques remarques qui mettaient en doute la version officielle du 11 septembre, en suggérant qu'Israël avait quelque chose à voir avec ça, pour amener l'Amérique au Moyen Orient, après la seconde intifada en 2000, au moment où les youtres perdaient leur ascendant militaire face aux Arabes et ne pourraient pas se protéger du monde musulman éternellement. »

Hatfield siffla. « Remettre en question le 11 septembre ? Il va loin, c'est de l'incitation à la haine », dit-il. « C'est dans quelle catégorie déjà ? Propagation de théories du complot malveillantes et sans fondement concernant le gouvernement des États-Unis ou l'un de ses alliés ? »

« Oui c'est celle-là, sauf qu'on sait tous qu'ils ne font référence qu'à un seul allié des États-Unis », dit Ekstrom. « Bon, je vais aller parler à Bert. Il n'a pas besoin d'être au courant pour vous deux. Il me connaît depuis longtemps et je ne pense pas qu'il me balancera, mais si c'est le cas, ça ne touchera que moi. Je crois que je vais pouvoir le persuader de nous donner certaines armes et même toutes, au lieu de devoir planifier un casse complexe très risqué. »

« D'accord, tente le coup », Hatfield accepta l'idée avec une réticence. « Mais sois prudent et vas-y mollo. Dès que tu sens une onde négative, tu t'en vas. Nous ne sommes que trois pour le moment, n'oublie pas, et je n'ai aucune envie de chercher un autre intendant. »

Ce soir-là, Bert Fields eut la surprise de recevoir la visite impromptue de son réparateur d'armes et vieux camarade de stand de tir, Lennart Ekstrom. « Entre donc, Len », lui dit gentiment Fields qui l'invitait dans le salon de son manoir luxueux de style victorien, comptant seize pièces, niché sur la crête qui surplombe Astoria. « Mets-toi à l'aise. Mary Lou est partie chez sa sœur. Hannah a une santé un peu fragile en ce moment ». Fields et son épouse avaient 70 ans bien sonnés. Il avait été le directeur d'une compagnie qui fabriquait des composants électroniques à Portland, qui fut rachetée et relocalisée en Inde, mais comme on lui avait accordé un généreux parachute doré, il avait déménagé à Astoria et passé ces vingt dernières années à investir avec succès ce parachute doré dans l'immobilier, les pièces d'or et les compagnies de sécurité en Europe. Il était au moins millionnaire. « Qu'est-ce que je te sers? » demanda Fields. « Du cognac ? Du bourbon ? Dis-moi ton poison. »

« Un Schweppes m'ira bien, si tu en as », répondit Ekstrom. « J'ai arrêté de boire. »

« Ah bon ? Tu es plus sensé que moi, alors », grogna le vieil homme alors qu'il ouvrait un petit frigo sous le bar pour en sortir une canette et quelques glaçons. Il tendit son verre à Ekstrom et se servit un bon verre de cognac. « Veux-tu un cigare ? J'ai des Macanudo Supremes. »

« Tu ne serais peut-être pas aussi bon hôte si tu savais pourquoi je suis venu te voir, Bert », lui dit Ekstrom.

« Oh ? » s'exclama Fields, surpris.

« Je vais aller droit au but, même si je n'en ai pas l'air au premier abord », dit Ekstrom. « Je ne te demande que quelques minutes. » Il montra du doigt une photo sur la tablette de la cheminée, où l'on voyait des jeunes officiers de marine dans la cabine de pilotage d'un vieil avion de transport de troupes. « Tu m'avais dit qu'elle avait été prise lorsque vous étiez sur le *Kitty Hawk* pour lancer des attaques aériennes sur le Nord-Vietnam ? »

« Eh oui », répondit-il avec nostalgie. « C'est moi tout à gauche, Al Vitelli à droite, et Bret Halsted au milieu. Al est mort d'un cancer il y a quelques années, et Bret est mort dans la prison fédérale d'Atlanta. Il avait sorti une blague sur les nègres et a pris cinq ans de prison pour incitation à la haine. Le juge lui a donné une peine modérée, eu égard à son âge. Il avait 64 ans. C'était son premier jour en prison, les gardiens l'ont laissé seul dans la cour et il a été battu à mort par un gang de nègres. » La voix de Bert était nonchalante et légère, comme s'il parlait de la pluie et du beau temps. Ekstrom n'était pas au courant de la mort de l'ancien camarade de Fields. C'était un atout inattendu.

« Voilà qui correspond à ce que je voulais te dire », lui dit-il d'une voix nette. « Bert, l'Amérique que nous avons connue, celle qui nous a vus naître, l'Amérique pour laquelle tu t'es battu au Vietnam, cette Amérique-là n'est plus. Elle n'existe plus. Elle est partie. Elle ne reviendra jamais. Je voudrais savoir si tu comprends cela, si tu l'acceptes. Si ce n'est pas le cas, cela ne servirait à rien que je continue. »

« Mais bien sûr que je comprends ! » grogna Fields, qui frappa son verre de cognac vide sur la table et repartit derrière son bar pour s'en servir un autre. « Tous les jours, je remercie Dieu d'être assez vieux et riche pour que Mary Lou et moi puissions mourir dans un certain confort, avant que cette monstruosité ne s'effondre tout autour de nous. Je remercie Dieu pour mes enfants qui sont

des garçons et des filles honnêtes et aimants, et si leur mère ou moi allons à l'hôpital, je sais qu'ils ne comploteront pas avec un médecin juif pour nous endormir avec leur seringue sous l'égide de la loi Piquez Les Vieux Comme Des Chiens, ah pardon, la loi pour la Qualité de Vie des Seniors, afin d'avoir la maison et notre argent. C'est arrivé à quelques uns de mes amis, tu sais, depuis que ces charognards du Congrès ont passé cette fichue loi. Je mets CNN tous les matins et puis je coupe. C'est tout ce que je peux faire pour ne pas vomir mon petit-déjeuner. Oui, Len, je comprends que les Etats-Unis d'Amérique sont devenus des latrines puantes remplies de cadavres, de sang et de merde. Mais pourquoi diable me poses-tu la question ? »

« Parce que je voudrais que tu me fasses une faveur », répondit Ekstrom, jouant le tout pour le tout. « Je voudrais que tu emmènes Mary Lou et peut-être Hannah en villégiature pendant quelques jours. Une petite virée pour faire des courses avant Noël pourrait être une bonne couverture. Avant de t'en aller, j'aimerais que tu me donnes les codes de sécurité de la barrière à l'entrée et ceux des portes de ton bâtiment dans le jardin. Quand tu rentreras, tu seras choqué et furieux d'apprendre que tu as été victime d'un cambriolage. Des inconnus seront entrés dans ton annexe, et toutes tes armes et tes munitions auront disparu. »

« Mon Dieu », dit Fields d'une voix basse. « Alors tu es avec eux, Len ? »

« Oui. »

« Il y en a d'autres, ici à Astoria ? » demanda Fields.

« Oui, mais non, je ne te dirai pas qui ils sont ».

« Je n'avais pas l'intention de demander », lui dit Fields. Il marcha vers la fenêtre et regarda dans le noir de l'hiver. « Crois-tu en la providence, Len ? Je veux dire, que quelque chose de divin se manifeste dans les affaires des hommes pile au bon moment ? »

« Oui, j'ai eu l'impression de percevoir des choses de ce genre récemment », répondit Ekstrom.

« Ce matin, j'ai reçu un coup de fil de Pat Franklin, mon avocat à Portland », lui dit Fields. « Pat connaît pas mal de monde dans les tribunaux, et il a appris quelque chose qu'il a jugé bon de me communiquer. La semaine prochaine, ou bientôt en tous cas, la douane va venir frapper à ma porte avec un gros camion et un papier, tout ce qu'il y a de plus légal, signé par un juge fédéral de Portland, qui ordonne la confiscation de toutes mes armes à feu sous le coup de je ne sais quel obscur article de la loi de Sécurité Intérieure dont je n'ai jamais entendu parler, ou d'une clause secrète que ces sangsues du Congrès ont glissé dans une loi sur les confiscations, ou que sais-je. En droit, depuis plusieurs années, le contrôle des armes est total dans ce pays, mais la douane ne s'embêtait pas à appliquer toutes les lois. Apparemment, le fait que ces lois entrent en conflit direct avec le Deuxième Amendement de la Constitution des États-Unis n'empêche aucune de leurs procédures. Le Deuxième Amendement n'existe plus, à part sur des lignes d'un vieux parchemin jauni sous une vitre dans un musée. Plus rien ne reste de la Déclaration des Droits. D'ailleurs, je suis étonné de les avoir encore auprès de moi, après ce qui s'est passé à Cœur d'Alene. Ils en veulent à ma collection depuis longtemps. Après le coup de fil de Pat de ce matin et avant que tu n'arrives, je m'étais déjà résigné à consacrer les années qui me restent et la plus grosse partie de ma fortune à payer des sommes astronomiques en combats judiciaires contre cette monstrueuse violation de mes droits et pour essayer de récupérer mes armes avant de mourir. Je m'étais dit que ce serait mon dernier but dans la vie. J'étais en train de me battre avec l'idée que je ne les reverrai plus. Et là, ce soir, tu arrives, et tu me demandes une faveur. J'ai aimé les armes à feu toute ma vie. Je ne sais pas pourquoi. J'imagine qu'il y a des gens qui sont nés avec certaines choses au cœur. J'ai passé toute ma vie adulte à me faire cette collection, Len. J'ai commencé avec le vieux fusil à un coup que mon père m'avait offert pour mes 16 ans. Je n'ai jamais tiré dans un geste de rage sur un autre être humain. Même dans la marine quand j'étais dans une zone de guerre. Je sais dans mon cœur que je ne le ferais pas, même si ces fils de pute en costume de soie viennent me confisquer mes armes. Je suis trop vieux pour apprendre. »

« Tes fusils sont partis », dit Lennart. « D'une façon ou d'une autre, tu ne peux plus les garder. La partie se finit comme ça. Mais tu as deux options. Tu peux laisser les sbires fédéraux te voler ta propriété et te ruiner toi et Mary Lou, en démarches et en réclamations, pour demander à ces tyrans de t'accorder un droit que tu as de naissance. Ou bien tu peux nous les donner librement, en sachant qu'au moins elles ne languiront pas sur des étagères je ne sais où, mais qu'elles feront ce pour quoi elles ont été faites, elles feront feu sur des malfaiteurs pour défendre la liberté et la justice. »

« Mais comment sais-tu que je ne vais pas faire semblant d'être d'accord avec tout ce que tu dis, avant de prendre mon téléphone et d'appeler le FBI dès que tu es parti ? » demanda Fields.

« Je n'en sais rien », dit Ekstrom. « Nous allons changer le monde, Bert, et on ne peut pas le faire sans risques. J'ai pris le chemin le plus court, et si je t'ai mal jugé, j'en paierai le prix. »

Fields regarda la nuit obscure par la fenêtre. « Doux Seigneur, ce que j'ai honte de ce que le pays est devenu, comme j'en suis dégoûté ! » Il entra dans son bureau et arracha une feuille de papier d'un bloc-notes. Il prit un stylo et écrivit quelque chose. Il tendit la feuille à Ekstrom. « Le premier, c'est celui qui ouvre la barrière automatique à l'entrée. Le deuxième, c'est celui de la porte du hangar, et le troisième ouvre le coffre à l'intérieur, qui abrite quelques jouets que toi et tes amis allez trouver utiles. Faites en sorte que ça ressemble à un cambriolage, cassez les dispositifs d'alarme. La douane va me soupçonner de complicité, mais je les emmerde. Ils m'ont poussé à bout trop souvent. J'ouvrirai tous les verrous des malles et des vitres. »

« Non, nous les forcerons avec des pinces, ça fera plus vrai », dit Ekstrom. « Je sais comment c'est fait à l'intérieur, je sais comment m'occuper du chargement. Il nous faudra deux heures pour tout charger dans une camionnette, mais on ne peut pas voir le hangar depuis la rue. Si nous allons vite, il n'y aura aucun problème. »

« Je ne peux pas les garder, mais je sais que vous allez bien vous en occuper et que vous les utiliserez comme il faut, Len » dit Fields dans un soupir. « Len, si j'avais vingt ans de moins, je pense que je demanderais à vous rejoindre. Mais je ne peux pas. Je suis trop vieux et trop fatigué, et je ne peux pas abandonner Mary Lou à ce stade de notre vie. Mais ça, je peux le faire. Tu as raison. Il est temps que ces armes fassent quelque chose au lieu de trôner sur des étagères en prenant la poussière. Vous feriez mieux de faire ça vite. Je ne sais pas exactement quand les sbires de la douane vont se montrer. Je vais m'arranger pour que Mary Lou et moi soyons de sortie à Portland demain soir. Faites-le demain soir. Il faudrait que tu y ailles, Len. Je ne voudrais pas que Mary Lou te voie en rentrant. Ce qu'elle ne sait pas, elle ne pourra le dire. D'ailleurs, quand tu seras parti, je vais me prendre ma bouteille de cognac et un verre, et je vais aller dire au revoir à mes petits. »

Ekstrom vit une larme qui scintillait à l'œil du vieil homme.

Ayant redécouvert une mine d'informations utiles dormant dans ses dossiers de patrons de clés, Len Ekstrom avait pu tailler celles d'un petit entrepôt en bord de mer, qui appartenait à la succursale de Portland d'une entreprise hongkongaise qui avait cessé son activité. L'existence de cet entrepôt, officiellement placé sous la garde d'un tribunal de commerce lointain, semblait oubliée de tous. D'ailleurs, personne n'avait songé à couper l'alimentation électrique. L'entrepôt devint donc l'autre lieu de rendez-vous de la Compagnie D, à côté du Club Kiwanis sur la plage près de l'estuaire de la Columbia.

Les trois hommes s'y retrouvèrent le lendemain de Noël. « Un adjudant de la brigade va nous rendre visite dans une heure », dit Hatfield alors qu'ils prenaient place dans le petit bureau de l'entrepôt, sur des chaises pliantes en métal autour d'une table pliante. Len avait apporté une cafetière et un vieux réchaud de sa boutique, dont le ronron peinait à adoucir la piqûre du froid qui régnait dans la petite pièce.

« Un adjudant ? » demanda Washburn.

« La brigade a une sorte d'encadrement », expliqua Hatfield. « Chez les Volontaires, on l'appelle

Larry Donner. C'est peut-être bien son vrai nom. Je l'ai croisé à Portland, après le petit tour en ville qu'ils m'ont fait faire la dernière fois. Larry sera notre agent de liaison avec le commandement de la brigade. D'ailleurs, il ne connaît pas nos vrais noms, pas besoin. En sa présence, nous nous appellerons par nos titres. Je suis Lieutenant, Len est Intendant et Charlie, Officier Exécutif. S'il est capturé et mis sous pression, il ne nous balancera pas. C'est aussi pour cela que j'ai arrangé la réunion ici et pas dans ton magasin, Len. Nous ne voulons pas que qui que ce soit, y compris les nôtres, puissent associer ton nom à la NVA, sauf en cas de nécessité. Lorsqu'il faudra faire référence à l'un d'entre nous en public, au téléphone ou par courriel pour quelqu'un de la brigade, nous allons utiliser des mots de passe. Ils ont adopté un code comme dans *Réservoir Dogs*. Le commandant est White, l'intendant est Black et l'officier exécutif est Green. Et comme nous sommes la Compagnie D, nos prénoms commencent toujours par D. Je suis donc Dan White... »

« Olala, Dan, tu as des étoiles dans les yeux », dit Washburn.

« Pardi, je suis bien content d'avoir le blaze d'un tueur de pédales », fit Hatfield avec un petit rire. « Len, tu es David Black, et Charlie, tu es Donald Green. Donc, si quelqu'un fait passer un message pour Dave Black, c'est pour l'intendant de la Compagnie D, etc. C'est un système simple et facile à retenir pour le moment, mais tôt ou tard les *feds* vont finir par le déchiffrer. Il faudra qu'on change nos noms de codes au bout de quelques mois et il faudra se souvenir à chaque fois de qui nous sommes sans nous emmêler les pinceaux. Bon, alors, ce Larry, c'est un coursier qui transmet aux compagnies les messages qui viennent de la brigade et même de plus haut, et il leur rapporte tout ce qu'ils doivent savoir sur l'état des compagnies, leurs activités, leurs moyens et leurs différents problèmes. Il sera l'un de nos contacts officiels avec la brigade. Moi, je suis en contact avec l'autre, le commandant lui-même. Je suis désolé que vous n'ayez pas pu le rencontrer, c'est un type impressionnant et qui inspire confiance, mais encore une fois c'est la compartimentation qui veut ça, il faudra bien vous y faire. Donc, Larry va venir faire le point sur nos progrès vers le statut de Disponibilité Opérationnelle. Voyons-voir ce que nous allons lui dire. Tout d'abord, où en sont nos ressources humaines ? Charlie, quelles sont les nouvelles ? »

« J'ai pris le risque d'en parler à Lee, tout simplement », dit Charlie, parlant de son petit frère. « Il en est. Aucune hésitation et que de l'enthousiasme. Vous savez qu'au lycée il avait le béguin pour Sally Wheatley ».

« La fille qui s'était fait suivre, violer et tuer par les Mexicains ? » demanda Len. « Oui, je m'en souviens bien. »

« C'était l'un de ses condisciples issu des minorités visibles », ajouta Charlie, l'air dégoûté. « L'année dernière, on a appris qu'il avait été libéré sur parole, après avoir passé moins de dix ans en taule. Les journaux locaux n'ont pas jugé bon d'écrire une seule brève là-dessus ; Lee l'a appris de la bouche du père de Sally qu'il avait croisé en ville. Lee est le genre de type qui compile tout un tas de faits divers dans sa tête un peu sans raison, mais je voyais bien qu'il arrivait tout doucement au point d'ébullition, et si rien n'était arrivé, il serait descendu tout armé dans un Mac Donald's pour défourailler du Mexicain à vue. Je me porte garant pour lui comme pour personne d'autre au monde. Je connais mon frère. Il est décidé et il est avec nous, il sera dur comme le roc jusqu'au bout. »

« Bien », dit Hatfield. « Ce genre de choses, c'est notre force cachée. On en est arrivé au stade où tout Américain blanc a une Sally Wheatley quelque part dans son passé, une connaissance ou un ami qui s'est fait bolosser. Les gens n'oublient pas ces choses-là. Bon, et qu'en est-il d'Al Wicker? »

« Sur la question de la race, il a du bagout, et il a de bonnes connaissances en politique », dit Charlie. « Il est au courant pour les Juifs. Il est cramé chez les Républicains. Al avait de l'ambition autrefois, mais comme il a fait des déclarations un peu osées, il s'est fait virer pour manque de rectitude politique et propos désobligeants envers Israël. »

« Je me souviens qu'il avait des contacts avec le Parti, mais il ne s'était jamais engagé », dit Zack.

« A ton avis, c'était plutôt de la prudence ou de la mollesse ? Tu le connais mieux que moi ».

« Mmmm, je n'en suis pas sûr, mais nous devons *être sûrs*. Franchement, Zack, je pense que c'est un peu tôt pour pour Al. Il sera avec nous, mais seulement quand il verra que nous allons gagner. Et d'ailleurs, alors que je lui causais dans sa permanence, on était au coca light, mais il s'est rajouté une demi-bouteille de rhum pendant la soirée. »

« Tu connais les règles. Pas de poivrots », dit Zack. « Il a une belle maison, il a encore un bon boulot, même si on ne sait pas combien de temps ça va durer, et il a quelque chose à perdre. C'est ça qui me chiffonne. Quand ça va vraiment barder, les gars qui ont quelque chose à perdre vont devenir nerveux et ils vont se souvenir du Programme de Protection des Témoins. Nous ne devons commencer qu'avec des Blancs qui n'ont rien à perdre. Dieu sait qu'il y en a des palanquées ces temps-ci. »

« D'accord, laissons Al sur le banc de touche, pour plus tard au cas où. Tu ne lui as pas dit ce que nous voulions faire, n'est-ce pas ? »

« Non, non, rien que de la grognonnerie classique de Blancs qui en ont marre. Je l'ai laissé parler presque tout du long. »

« C'est comme cela qu'il faut faire. Que *personne* ne sache qui nous sommes et ce que nous faisons à moins d'être aussi sûr que possible du bonhomme », dit Zack. « Et Tony Campisi ? »

« C'est en cours », dit Washburn. « Je pense qu'il se joindra à nous, mais c'est un bon père de famille qui se fait du mauvais sang pour ses gosses, pour leur avenir surtout. C'est ce qui fait que c'est indécis. Mais pour moi, avec Tony, ça sera tout net, oui ou merde. Si c'est oui, il est avec nous jusqu'au bout. Si c'est merde, c'est merde, mais il ne nous balancera pas. Je le jure sur ma vie. »

« Sur la nôtre aussi », asséna Zack, sèchement. « Et toi, Len, que devient ton beau-frère ? »

« D'où vient notre nouveau moyen de transport à ton avis ? » répondit-il dans un sourire.

« Tu lui as tout dit ? »

« Pas eu besoin. Je suis allé chez Chevrolet et je lui ai causé dans son bureau. Je lui ai dit que j'avais besoin d'avoir accès à un maximum de ses vieux modèles d'occasion, de jour comme de nuit. J'ai rajouté que certaines de ses voitures lui seraient retournées, mais que d'autres non, en précisant qu'il ne devrait pas poser de questions et qu'il fallait qu'il puisse couvrir tout cela avec les bons papiers administratifs. Mais qu'il pouvait refuser, et dans ce cas je lui promettais de ne plus lui en reparler. Il m'a regardé et m'a dit d'accord, dis-moi ce dont tu as besoin. La seule chose qu'il m'a demandée, c'était : « Dis-moi Len, est-ce qu'Eva est au courant ? ». Je lui ai répondu que oui, mais qu'on n'en discutait pas. « Moi non plus, rassure-toi », m'a-t-il dit. « Elle a assez de soucis à se faire. Appelle-moi quand tu as besoin de moi. » Jerry est ce genre de type discret qui va au travail, rentre chez lui, roule sa bosse, sans jamais avoir fait de déclaration politique de sa vie, mais qui ressemble au personnage dans une pièce de Shakespeare qui en dit le moins mais qui en pense le plus. Il est dégoûté de ce qui se passe et dans son âme, il est prêt. Nous pouvons être sûrs qu'il en est. »

« Génial », dit Zack. « Et à mon tour maintenant, mon plat de résistance. J'ai pu causer avec Cat-Eyes Lockhart hier au soir. Il est avec nous. »

« Un Médaillé d'Honneur dans les Volontaires du Nord-Ouest ? » s'exclama Washburn.

« On n'a pas idée du nombre de Blancs qui reviennent d'Irak avec la rage au cœur contre ceux qui nous y ont envoyés », dit Zack. Notre Médaillé d'Honneur ne peut même pas reprendre son emploi de pêcheur parce que son rivage ancestral vient d'être réservé à une tribu indienne qui n'existe plus que sous la forme de quelques mulâtres alcooliques qui n'ont jamais touché un filet de pêche de leur vie, qu'ils passent à boire avec leurs aides sociales. Notre Médaillé d'Honneur ne peut plus être bûcheron parce que la moitié des forêts a été absorbée dans les Parcs Nationaux à cause de cette empaffée de chouette mouchetée et de la fouine des pinèdes, et pour que Halliburton fasse des

millions en important de la pâte à papier de Sibérie. Notre Médaillé d'Honneur n'a pas touché un seul salaire convenable, il n'a pas d'assurance-santé et ne se voit aucun avenir depuis qu'il a quitté l'armée. Pour couronner le tout, la femme de notre Médaillé d'Honneur a foutu le camp en ville avec leurs enfants pour suivre un mulâtre Indien-Polynésien qui s'est fait un paquet d'argent en vendant de la dope. Alors maintenant, il ne peut plus trouver de travail ou en garder parce qu'il passe son temps à cogner ses contre-maîtres mexicains et ses cochons de patrons. Il n'y a que ses états de service de l'armée et quelques flics et juges sympathiques qui font qu'il n'est pas en cabane pour crime de haine à l'heure qu'il est. Quand je l'ai trouvé, il savait que sa chance n'allait pas durer et il se préparait à monter un coup fumant pour la gloire, mais je lui ai montré qu'il pouvait se trouver une nouvelle vie ou au moins, une mort utile. Ça lui a vachement plu ! »

« Le plus redoutable des tireurs d'élite en Irak ! » se félicita Washburn.

« Tout juste. Le palmarès de Cat, c'est 104 macchabés authentifiés. Pas des touchés, des coulés. C'est la carabine qui nous manquait. Mais les gars, attention, c'est un dangereux. A vrai dire, je ne suis pas si sûr de sa santé mentale, mais je sais qu'il veut vraiment entrer dans la NVA. Il en salive, le bougre. En revanche, j'étais un peu inquiet, vu la consigne contre l'alcool. Je lui ai dit tout net que n'importe quel abruti pouvait se saouler à mort, mais qu'il fallait qu'il choisisse entre la NVA et la bouteille. Il m'a répondu : « Jamais en service », et je le crois. Mais alors par contre, il va falloir lui trouver du boulot, et vite. Il vaudrait mieux que vous me laissiez seul pour dompter l'animal, le temps qu'il s'habitue. Nous avons été dans les mêmes trous à rat dans le désert et je parle son langage. Mais une fois qu'on le laissera bourlinguer avec une arme convenable dans les mains, je prédis qu'aucun unioniste ou non-blanc de l'Oregon ne sera en sécurité. Cat deviendra synonyme de monceau de cadavres. D'ailleurs en parlant de matériel, où en est la collection de Fields ? »

« C'est incroyable », dit Ekstrom en dodelinant de la tête. « On a de quoi faire pour 50 ans, il y a des centaines de fusils ! Il y en a certains que je n'avais jamais vus de ma vie ! »

« La brigade va nous en demander », dit Hatfield.

« Sans problème, nous en avons plus que de raison », dit Ekstrom. « Le hic, ce sont les munitions, surtout pour les plus vieilles pièces, et je ne suis pas sûr qu'on puisse toutes les utiliser, comme sa sélection de fusils italiens et japonais de la Deuxième Guerre Mondiale, qui pour la plupart étaient déjà merdiques à la sortie de l'usine. Mais franchement, en faisant l'inventaire, j'étais au septième ciel ! Des Winchesters, des Remingtons, des .22, des semi-automatiques, des Mausers modèle 98, qu'on peut charger avec du 8mm. On a au moins deux douzaines de fusils de chasse à lunette, de calibre 30-06, 30-30, .243 et .440. On a 40 fusils à pompe en tous genres et un fusil de chasse d'aristocrate tireur de lagopède d'Ecosse à 20.000 dollars, sans compter les fusils de la police et des *luparas* de Siciliens à double canon ! Et je ne parle même pas des *pistolets* ! Bonté divine ! Des Glocks, des Brownings, tout ce qui existe sur terre en matière de 9 mm, des Berettas, des Rugers, des Charters, des Smiths et des Colts de tout poil, des .45, des .38, des .44, des vieux modèles de la police, des Makarov et des Nagants de Russie, je ne sais même pas par où commencer ! »

« Tout doux, l'ami ! » ria Zack. « Dis-nous plutôt la cerise sur le gâteau ? A-t-il des fusils mitrailleurs ? »

« Je me demande comment Fields a fait pour que les douaniers les lui laissent, malgré tous ses bons avocats », dit Ekstrom, les yeux au ciel. « Rien que la licence annuelle a dû lui coûter les yeux de la tête. Bon, on n'en a qu'un de chaque, mais nous sommes les heureux propriétaires d'un Uzi avec sept chargeurs, d'un BAR avec quatre chargeurs, d'un Thompson .45 avec un chargeur de cent munitions et un de cinquante, d'un AK-47 avec six chargeurs, d'un AK-74 et autant de munitions, d'un M-16 de l'armée avec cinq chargeurs, d'un RPK tchèque avec un chargeur, d'un Negev 5.56 mm de l'armée israélienne sans son chargeur, mais je peux en faire un, d'un MAC-10 avec deux chargeurs et d'un Tec-9 avec la même chose. Et enfin, le clou du spectacle, la mitrailleuse Browning calibre .30 de la Deuxième Guerre Mondiale avec son trépied, qui a été mise hors service au niveau du canon, mais que je peux réparer en une soirée. Les munitions pour la Browning posent

problème et mamie pèse son petit poids, mais elle ne s'utilise qu'en position fixe et je suppose qu'on ne défendra pas de fortifications. Malgré tout, c'est une belle et intéressante pièce de musée. »

« Moi je suis sûr qu'on pourra en faire quelque chose », dit Hatfield. « Tu sais, c'est bizarre, mais en Irak, on s'est aperçu que quand on faisait la java avec les bicots dans la poussière, c'étaient les armes les plus anciennes qui marchaient le mieux, les .45 et les M-60 et le vieux Browning .50. Les Armalites, les systèmes de vision de nuit et les trucs en plastique c'est bien, mais ça ne remplace pas la bonne vieille force de percussion que tu peux tirer d'une robuste mitraillette qui peut tirer toute la journée et balancer des milliers de pruneaux en toute tranquillité sans s'enrayer ni surchauffer. Pour cela, la Kalashnikov est sans égale. Quand nous partions en patrouille pour défoncer des portes à Bagdad, nous laissions nos M-16 et prenions des AK dès qu'on en avait l'occasion et assez de munitions. »

« Pas besoin de toute cette technologie dans la guerre que nous menons », dit Charlie. « La plupart de nos actions ressembleront à des coups de la mafia ou à des équipées de bandits de Los Angeles. Un simple revolver et un bon fusil d'assaut feront l'affaire neuf fois sur dix, pour autant que nous visions juste. On frappe et on s'enfuit. L'idée de la NVA est d'être les plus légers et les plus agiles possible, pour que les flics et les *feds* ne puissent pas nous encercler et faire usage de leurs jouets hi-tech et autres super flingues. Il faut pouvoir les semer pendant qu'ils se mordent la queue et ensuite revenir les frapper dans les ventres mous. Un peu comme si l'on tuait un tatou géant mal en point, dur sur le dessus mais mou par en-dessous. Nous lui saignerons la panse si souvent que ZOG en mourra sous son armure. »

« Bien vu, Charlie. Et pour les munitions de Bert Fields, où en sommes-nous, Len ? »

« Environ 20.000 pruneaux d'usine et à peu près autant de pruneaux faits maison. C'est assez mélangé », dit Ekstrom. La plupart sont pour les armes de poing et les fusils les moins exotiques, évidemment. On a assez de 9-mm, de .45, de .357, de .38 Special pour tenir un bout de temps, et une bonne quantité de 5.56 et de 7.62 pour les carabines et les automatiques. En ce qui concerne les 30-06, les .22 et les munitions de fusils à pompe, on peut les acquérir en boutique à condition de ne pas en prendre trop à la fois, et pour la paperasse, on peut faire des faux pour qu'ils ne remontent pas jusqu'à nous. J'imagine que les *feds* vont commencer à confisquer les armes des particuliers très bientôt et qu'ils vont rendre impossibles les achats d'armes et de munitions, mais on en a déjà une bonne réserve, Zack. D'ailleurs, j'ai pu reparler à Fields. Il m'a dit que les douaniers étaient venus deux fois après son dépôt de plainte pour le cambriolage. Il suppose que son téléphone est sur écoute. Les *feds* ont l'air d'avoir leur petite idée sur la destination de la cargaison, et ils l'ont mauvais. »

« D'accord. Il reste la question des caches d'armes », dit Hatfield. « Il est crucial que ces armes soient dans de bonnes caches, mais pas toutes au même endroit, pour qu'ils ne puissent pas nous les soutirer dans une grande razzia. Il y en a chez moi et il y en a chez Charlie, mais il faut qu'on les disperse, deux douzaines par endroit. On n'en gardera pas autant, parce que comme je l'ai dit, la brigade va vouloir qu'on leur passe pas mal de ces machins. »

« Dis-moi Zack, quel doit être l'armement individuel des membres de la Compagnie D ? » demanda Len.

« On m'a dit que cette question relevait de chaque commandant de compagnie, puisque chaque situation est un peu différente », dit Hatfield. « En ce qui nous concerne, je veux que chaque volontaire puisse faire feu pour se sortir de n'importe quelle situation, ou au pire crever en essayant de le faire. A moins d'avoir une bonne raison tactique, comme devoir passer sous un détecteur de métaux, nous devrions tous sortir équipés. Les gars, je ne sais pas pour vous, mais moi je sais ce qui m'attend s'ils m'arrêtent et je n'ai pas l'intention de me laisser faire. Je préférerais franchement mourir plutôt que de moisir et devenir dingo dans un endroit comme Leavenworth ou Marion. Donc, pour moi, tout volontaire devrait porter au minimum une arme de poing costaud, du 9mm ou

du plus gros, assez puissante pour faire du grabuge, un .45 ou un .357 de préférence. En plus de ça, il devrait avoir sur soi une arme plus petite, escamotable, un .38 ou un .380 automatique pour le cas où, comme les flics. Les deux pistolets doivent être chargés, avec à chaque fois au moins un chargeur de rechange. D'accord, ce n'est pas très pratique, surtout quand on est au travail, mais il faut toujours avoir une arme sous la main. Chaque Volontaire doit aussi avoir un fusil d'assaut personnel, un M-16 ou un AK si c'est possible. Sinon, un bon fusil de chasse. Je rajouterai un fusil à pompe ou à canon scié pour se défendre chez soi, au cas où ils frapperaient à la porte. »

« Ce qui nous amène au deuxième point de l'intendance, les locaux », dit Ekstrom. « Nous avons nos maisons et nos appartements, mais ils ne devraient pas être utilisés, ça va de soi. » Ekstrom sortit une carte de sa poche et la déplia. « Je la brûlerai, une fois que vous et ce monsieur l'adjutant l'aurez vue. Il faudra se souvenir de tous ces endroits et bien les garder en tête. L'aide de Charlie a été irremplaçable, qui connaît si bien les forêts domaniales et les chemins de bûcherons. Dans ces bois, il y a des dizaines de caravanes, de bicoques, d'abris pour gardes forestiers, affectés ou désaffectés, de sites de construction, de campements de bûcherons en préfabriqué, de stations de pompiers et tout le tremblement. C'est loin des hôtels Hilton, mais ça nous suffit. J'ai pensé attribuer à tous les volontaires un sac de couchage et une sorte de nécessaire de survie pour la vie dans les bois, avec des rations de nourriture et de l'eau. D'accord, si ZOG tombe dessus en fouillant nos domiciles, ça nous casse la baraque, mais ce serait pire si l'on stockait tout ça dans les cabanes et que quelqu'un tombait dessus, les volait ou en parlait à la maréchaussée. Les *feds* auraient tôt fait de comprendre et de prendre en embuscade les premiers venus. »

« Mmmm, oui », dit Zack en se grattant le menton, pensif. « Il faut stocker le minimum de choses, disperser un maximum, pas seulement les armes et les munitions. Les volontaires doivent avoir leurs affaires à la ronde, mais pas toutes ensemble. Il faut avoir un endroit à portée de main pour rassembler tout cela, mais sans que les sbires de chez ZOG puissent comprendre qu'on prépare un séjour en forêt. »

« En tous cas, certains de ces endroits peuvent servir pour cacher des armes et des provisions », poursuivit Ekstrom. Vous voyez ces croix rouges que j'ai faites, ce sont des bicoques et des caravanes désaffectées. Regardez, il y en a autour des comtés de Clatsop, Columbia et Tillamook. Ma parole, il y en a partout de ces tanières de renards ! »

« Il faudra en utiliser autant que possible », dit Hatfield. « Charlie, dans les prochaines semaines, nous irons en reconnaissance tous les deux, je veux examiner tous ces endroits, le terrain, les chemins de repli et tout ce qui peut ressembler à des pièges. Mais est-ce que quelqu'un connaît ces endroits à part nous ? Est-ce qu'ils sont visibles par satellite ? Nous devons trouver le maximum de cabanes bien cachées sous les arbres pour qu'on ne les voit pas d'un avion ou d'un satellite. »

« D'accord », dit Washburn. « Les services forestiers ont commencé à prendre des intérimaires il y a quelques années, des prestataires de service comme ils disent, pour ne plus avoir à embaucher d'employés à poste fixe, ni payer les assurances des agents de la fonction publique. Len m'a dit que Brenda était une chic fille, je vais lui parler et je te trouverai un poste d'assistant d'inventaire ou un truc dans le genre qui commence le lundi. Le patron sera d'accord, tant que tu n'es pas Mexicain. Il a une dent contre les haricots rouges parce qu'il a eu trop de problème à essayer de surveiller leur comportement sur les lieux de travail, et à chaque fois c'est un cauchemar. Cette histoire de Mexicains bon travailleurs et durs au mal, c'est de la légende urbaine. D'ailleurs, McIntyre pourrait être approché à l'avenir, mais je ne veux rien tenter à mon travail pour le moment. »

« Ça me va », dit Hatfield. « Je choisirai quelques uns de ces endroits dans les bois, puis nous disperserons les armes et les munitions le plus vite possible. Len, ces croix bleues, qu'est-ce que c'est ? »

« Ce sont les vraies maisons et les mobile-homes que nous pouvons utiliser un ou deux jours de suite. Les propriétaires n'y sont pas en hiver, ce sont des maisons de vacances ou des locations pour touristes, des trucs comme ça. Je me suis dit que nous allions devoir héberger les Volontaires de

Portland qui ont besoin de prendre des vacances, et les nôtres aussi bien sûr. Ils voudront avoir une cuisine, une douche, la télé pour suivre les nouvelles et leurs feuilletons préférés, quelque chose de plus civilisé qu'une bicoque dans les bois sans rien dedans. C'est un peu frivole, mais vivre à la dure pendant trop longtemps, ça peut vous casser son homme. Quand on aura le feu vert pour l'opération pierre et vacances, on pourra louer certains endroits, mais il faudra trouver quelqu'un qui présente bien et qui n'est pas du coin pour s'occuper de ça. »

« On pourra s'arranger avec la brigade pour ce petit travail », dit Zack. « Le genre de personne qu'il faudrait vraiment recruter, c'est quelqu'un qui bosse dans l'immobilier, qui s'occupe des locations. Un propriétaire de motel serait l'idéal. Une des premières choses à faire, c'est de descendre quelques Patel et quelques Singh qui possèdent tous les motels, faire partir tous les autres et imposer le retour des gérants blancs, avec qui on pourra s'entendre. Maintenant, les transports ? »

« J'ai reparlé à Jerry Lundgaard aujourd'hui », dit Ekstrom. « Vous savez qu'il a un joli lot de voitures d'occasion là-bas, et tant que nous avons le cash pour ne pas déséquilibrer sa comptabilité ni inquiéter ses supérieurs, nous pouvons avoir tous les véhicules que nous voulons, avec les papiers qui vont bien. Mais il m'a donné un conseil de pro. Quelle est la meilleure cachette pour une voiture qui sent le soufre ? Un lot de voitures d'occasions ! Jerry peut nous avoir une ou deux voitures d'occasion toujours prêtes à l'emploi dans son lot, avec le réservoir plein, les pneus gonflés, la batterie qui marche et tout. Il ne restera plus qu'à refaire les plaques, ou en voler au besoin, puisque faire un coup avec une plaque d'immatriculation de vendeur de drogue, ça peut brouiller les pistes. Donc, nous arrivons tard le soir au parking, nous plaçons les plaques, Jerry nous aura laissé les clés dans un coin spécial, nous faisons notre affaire, nous ramenons le véhicule, changeons les plaques à nouveau. Jerry arrive assez tôt le matin et trafique le compteur kilométrique pour que ça corresponde à ses registres. Pas mal comme plan, non ? »

« Mmmm, bonne idée, mais je ne voudrais pas en abuser, ni devenir dépendant de Jerry », dit Zack. « Certaines bagnoles pourraient lui revenir avec des impacts de balle sur la carrosserie ou toutes salies, ou alors capturées par les flics. Demande-lui de nous en garder deux en cas d'urgence, Len, mais je préférerais avoir d'autres voitures avec des plaques qui n'alertent pas les ordinateurs de la police. Il faudrait pouvoir les planquer dans des garages abrités, pour qu'elles soient invisibles de la rue ou depuis les airs. Souvenez-vous toujours des Yeux dans le Ciel. Une fois qu'on aura commencé notre fric-frac, on pourra payer Jerry. Mais il faudra aussi aller dans des casses pour dégoter des vieilles guimbardes à rafistoler pour quelques boulots spéciaux. »

« Des boulots de quel genre ? » demanda Washburn.

« Voitures piégées », dit Hatfield d'un air sévère. « Les Irakiens nous ont botté les fesses avec ces trucs quand ils ne s'en servaient pas les uns contre les autres. Très bien, Len, beau travail. A toi, Charlie. Comment vont tes petites enquêtes ? » Alors qu'Ekstrom repliait sa carte, Washburn sortit une liste qu'il avait faite. « Alors voilà. Dans le théâtre d'opérations des comtés de Clatsop, Columbia et Tillamook, il y a environ 600 policiers municipaux, shérifs, gardiens de la paix et gendarmes, en excluant les personnels de bureau et les autres agents non armés, et aussi la police militaire à la caserne des garde-côtes et les intermittents de la Garde Nationale à Camp Rilea, qui sont un problème à part. On pourrait croire que c'est un grand nombre de flics, mais il faut avoir à l'esprit que ces trois comtés sont immenses, et dans le camp des cognes, il y a des douzaines de départements et de juridictions qui ont tendance à se chevaucher. Je n'ai pas pu avoir de données raciales, mais la plupart des flics sont blancs. Il doit y avoir une poignée de Mexicains et une demi-douzaine de Noirs. N'oubliez pas non plus qu'ils travaillent par roulement, ce qui fait qu'en un temps T, il y en a beaucoup qui ne sont pas en service, d'autres qui font le planton dans les tribunaux, ceux qui font de la paperasse, ou que sais-je. Je doute qu'on en trouve plus de 150 en service actif à n'importe quel moment dans les centaines de milliers d'hectares qui constituent notre terrain de chasse. En dehors des villes et des grandes routes, notre chance de tomber sur un flic est presque de zéro. Dans les campagnes, il y a les Rangers des parcs nationaux et les garde forestiers qui peuvent nous causer plus de problèmes que les flics en tombant sur nos cabanons et nos caches

d'armes. Mais Morehouse avait raison, la côte pacifique nord-ouest est le pays de guérilla parfait. Quand l'incendie sera parti, ZOG sera incapable de l'éteindre. »

« Certains policiers sympathiseront », dit Hatfield. « J'ai appris que des équipes à nous avaient commencé leurs opérations en descendant certains flics qu'ils savaient hostiles au Parti et à la révolution. Bon, c'est leur choix, mais je n'aime pas la publicité que cela donne dans les médias. Ici, ce n'est pas la grande ville comme Seattle ou Portland. La plupart d'entre eux sont des gars du coin comme Ted Lear, des gens avec qui nous avons grandi, qui ont des familles et des racines dans la communauté. Pour le moment, je ne veux pas qu'on cible de flics locaux, à l'exception des non-blancs, qui ont déjà été officiellement instruits de quitter le territoire national et qui n'ont rien à faire ici avec leurs armes et leurs insignes. Cela sera une des règles d'engagement de la Compagnie D : on ne descend pas de policier blanc sans nécessité, et sans certitude que tel flic est un ennemi irrécyclable. Le Conseil Militaire nous laisse négocier un *modus vivendi* pacifique avec eux, pour qu'ils ne nous pourchassent pas activement et laissent les *feds* mener leur guerre. Je veux essayer ça. Un de ces jours, j'irai voir Ted pour lui parler, ça risque d'être assez tendu. Ah oui, une dernière chose. Il faut d'urgence nouer des contacts avec la police pour le renseignement. »

« Chris », dit Ekstrom calmement.

« Je voulais te laisser la primeur, Len », dit Hatfield, soulagé. « Elle est téléphoniste au central, le poste idéal. Elle est aussi ta fille, et en l'amenant là-dedans, tu pourrais littéralement la condamner à mort. Je ne peux pas te demander ça, et encore moins te l'ordonner. Moralement, tu pourrais la mettre dans un embarras terrible. Et d'ailleurs, es-tu sûr qu'elle sympathise ? »

« Savez-vous pourquoi Christina est revenue de Portland l'année dernière ? » demanda Ekstrom. « Elle avait un bon diplôme et un bon travail. Aujourd'hui, elle est au salaire minimum à passer ses nuits derrière la radio de la police. Elle veut être policier. Elle veut tout le temps que je l'amène au stand de tir. Elle ne porte que des chemises à manches longues, jamais de petits hauts. Elle a rompu avec Brad Gibbons et depuis, elle ne sort plus. Vous savez pourquoi ? A Portland, en rentrant chez elle un soir, elle a trouvé deux nègres drogués au crack qui avaient pénétré dans son appartement et qui l'attendaient. Quand ils en eurent fini avec elle, ils l'ont lacérée avec des tessons de bouteilles. Ils n'ont pas eu sa peau, mais ce n'est pas faute d'avoir essayé. Son corps avait l'air de sortir d'un broyeur. Ils n'ont pas parlé de son cas dans les journaux ou à la télé, à cause des lois de censure de la presse qu'Hillary Clinton avait faites passer la première année de son mandat, qui interdisaient les incitations à la haine raciale, comme les mentions de crimes commis par les Noirs contre les Blancs. »

« Oh purée, Len ! » murmura Charlie.

« Pourquoi tu ne nous en a jamais parlé ? » demanda durement Hatfield. « Pourquoi tu ne nous dis jamais rien ? »

« Au départ, il n'y avait rien à en dire », répondit Len Ekstrom. « Puis Red Morehouse est venu, et je l'ai dit. J'ai dit : « J'en suis ». La nuit, elle se réveille en hurlant et elle m'appelle, elle crie « Papa, papa, aide-moi ! ». Quand je lui en parlerai, je sais que je serai *vraiment* en train de l'aider. Ça va quand même être dur, et j'avoue que je ne sais pas très bien comment m'y prendre. Mais elle sera bientôt des nôtres. Tu avais raison, Zack, quand tu disais que nous avions tous notre Sally Wheatley, notre Christina à nous, quelque part dans notre esprit. Nous devons réveiller leurs fantômes, qu'ils montrent leur plaies sanglantes et nous fassent crier vengeance, pour que nous devenions à nouveau des hommes, marchions sur nos terres et boutions ces animaux hors d'ici. Mais continue, Charlie. Nous avons du pain sur la planche. »

« D'accord », dit Washburn, encore sous le choc.

« Parle-nous de Camp Rilea et de la caserne de garde-côtes à Warrenton, Charlie », demanda Hatfield. « Je crois que ça pourrait devenir la base d'opération de l'ennemi », répondit-il.

Hatfield hocha la tête. « Rilea prend plus ou moins la poussière depuis des années, et si ma mémoire

est bonne, le camp n'abrite plus de détachement permanent de la Garde Nationale, à peine quelques plantons symboliques. Pas étonnant, vu que presque toute la Garde Nationale de l'Oregon est en Irak et en Iran avec tout son matos. Ils font quelques stages en été, et la police d'état de l'Oregon fait aussi des entraînements là-bas tous les ans. Mais il n'y pas d'armurerie, ce qui est intéressant. J'ai entendu dire qu'il l'avaient déménagée après Cœur d'Alene. Je pense qu'on peut considérer Rilea comme un réservoir de cibles potentielles, et l'un de nos buts tactiques sera de voir si on peut leur faire débarrasser le plancher en rendant trop dangereuse et dispendieuse la garde de quelques hommes dans une position si exposée. Si on y arrivait, ce serait une grande victoire psychologique. Mais tu as raison, si l'ennemi se décide à occuper pour de bon le comté de Clatsop, c'est là qu'ils mettront leurs hommes. Nous devons surveiller l'endroit, et répertorier toutes les cibles opportunes, mais il faut voir comment les choses évoluent dans le temps. Il faudrait que tu me trouves toutes les cartes et autres informations sur ce camp, Charlie, et il faudrait aussi mettre le grappin sur quelqu'un qui a travaillé là-bas ou qui y a fait ses classes, pour le cuisiner. »

« J'en fais mon affaire », dit Washburn. « La caserne de garde-côtes de Warrenton, c'est autre chose. C'est une base militaire à plein temps, mais qui n'est pas destinée au combat. Ce sont des sauveteurs en mer héliportés, des médecins et des hommes-grenouilles qui patrouillent dans la zone de l'estuaire de la Columbia, le cimetière du Pacifique. Leurs effectifs ne sont pas publics, mais il semble qu'il y ait environ 150 personnels permanents, plus les apprentis, les équipages, etc. La plupart de leurs bateaux et de leurs équipements sont sur la rive Nord de la Columbia, dans l'état de Washington, donc officiellement ce n'est pas notre baillage, mais les hélicos et les secouristes sont à Warrenton. La caserne a une armurerie qui doit contenir toutes sortes de beaux objets qu'on aimerait bien leur reprendre, mais soyons francs, on ne pourra pas attaquer la caserne avec notre demi-douzaine de terroristes apprentis, on ne joue pas encore à ce niveau de compétition. A part les médecins, la plupart des personnels sont des techniciens divers et variés, des administratifs, des intendants, etc. Il y a une petite patrouille côtière d'une douzaine de policiers militaires, qui font essentiellement du trafic maritime. Je ne les vois pas nous créer trop d'emmerdes, puisque la contre-insurrection n'est pas leur fonction. En revanche, il est possible que les *feds* se servent de la caserne pour en faire leur QG de renseignement, derrière ces défenses et ces barbelés, avec tous ces satellites et ces trucs électroniques qu'ils ont là-dedans. Il y a une piste d'atterrissage pour hélicoptères et ils peuvent faire venir n'importe qui n'importe quand. Quand nous aurons des armes lourdes comme des mortiers ou des roquettes, nous pourrons leur envoyer des messages d'amour. D'ailleurs, les Palestiniens ont pu foutre un maximum de bordel là-bas avec des roquettes artisanales, non ? »

« Les Katyushas russes sont beaucoup mieux, si seulement on pouvait en avoir... », dit Hatfield. « Mais les mortiers, pour ça, c'est l'idéal, on m'a appris à m'en servir à l'armée. Mais tu l'as dit, on n'en est pas encore là. Et le FBI ? La douane ? »

« Pas de présence signalée chez nous, ils restent à Portland. J'imagine que nos camarades de la ville sont en train de les traquer, ce qui va les occuper un moment. Mais quand les choses vont se gâter le long de la côte, ça pourra changer. Je n'ai pas encore eu l'occasion de m'entretenir avec mes confrères du monde du renseignement, puisque je n'en connais aucun pour le moment, mais d'après ce que je vois à la télé et ce que je lis dans les journaux, il me semble qu'ils n'ont pas encore conçu de plan cohérent contre nous. Les *feds* traitent encore les attaques de la NVA comme des meurtres ordinaires, avec recherche d'empreintes digitales et tout le tralala, mais comme nos gars posent des pièges un peu partout, ceux d'en face sont timides comme des souris qui veulent voler un bout de fromage. Ils traitent une insurrection armée contre l'État comme un braquage d'épicerie. Ils ont du caca dans les yeux ou quoi ? »

« Ça ne va pas durer », dit sèchement Hatfield. « Le peu qui reste de la Constitution va passer illico par la fenêtre et le talon de fer va nous tomber dessus, vite et bien. Bon alors maintenant, passons à ma partie favorite, celle que j'attends depuis longtemps. Que racontent nos potes les gauchistes et autres déchets anti-fascistes ? »

Washburn, dans un grand sourire, sortit une liste. « Voilà qui a été plus facile, grâce à la bibliothèque municipale et aux quatre ou cinq librairies et cafés gauchistes d'Astoria. Ces 55 noms correspondent à tous les habitants de nos trois comtés qui ont envoyé des missives anti-racistes à la presse, organisé des manifestations ou autres spectacles de gauche, dirigé des groupes militants gauchistes ou participé à la campagne d'Hillary Clinton. »

« Il doit y en avoir plus que ça, non ? » demanda Ekstrom. « Rien qu'à Astoria, il y a un gauchiste sous chaque rocher ».

« Je sais, mais j'ai dû retirer les doublons », fit Washburn, qui sortit un autre papier. « Voici la liste des tapettes et des gouines, j'ai 112 noms. Je ne dis pas qu'ils y sont tous. Mais je ne dois pas être loin. Et pour finir – il sortit un troisième papier – nos 119 Juifs. Puis-je vous proposer une suggestion ? Ne brûlons pas ces listes. Il faudrait trouver un moyen de les transformer en affiches. Quand on aura fumé une paire de cocos, de dégénérés et de youpins, on pourra afficher les listes en ville en pleine nuit, avec une barre sur les noms des concernés. De la guerre psychologique. »

« J'imagine que quand on en aura buté une douzaine, les autres s'égailleront comme une volée de cailles », dit Ekstrom.

Le bruit d'une voiture qui s'arrête se fit entendre et un peu de la lumière affaiblie des phares passa par les fentes de l'entrepôt en tôle ondulée. Zack tira le Browning High Power 10-mm de son étui et retira le cran de sûreté. « Espérons que ce soit l'adjudant de la brigade », dit-il. « Sinon, la révolution risque de tourner court ».

Le visiteur était Larry Donner, qui était venu seul. C'était un jeune homme blond et vif d'allure, qui devait avoir trente ans, cravaté, vêtu d'un joli costume sous son manteau. Il serra la main des trois hommes avec un grand sourire. Ils remarquèrent tous la crosse d'un automatique dans son étui accroché à la ceinture, sous sa veste. « Content de vous revoir, M. White ».

« Joli déguisement », dit Hatfield. « On dirait un vrai cadre aux dents longues ».

« Mais ce n'est pas un déguisement », rétorqua Donner. « Je suis vendeur d'assurances, ce qui me donne un bon prétexte pour arpenter tout l'Oregon et le Washington dans une voiture dernier cri et pouvoir être partout et à toute heure. En fait, je passe la moitié de mon temps à écrire des contrats d'assurances, et l'autre moitié à m'occuper de l'Armée. D'ailleurs en ce moment, j'essaie de faire comprendre à mon patron qu'il faudrait proposer au client des assurances contre le terrorisme intérieur. »

« Voici Dave Black, notre intendant, et Don Green, notre officier exécutif », dit Hatfield, présentant les deux autres. Washburn offrit au visiteur une tasse de café en plastique.

« Avec du lait et du sucre ? » lui demanda-t-il.

« Deux vrais sucres si vous en avez », répondit l'adjudant. « Vous verrez, dans le métier, on finit par marcher au sucre et à la caféine, et je ne parle pas de l'assurance ». Ils s'assirent dans le petit bureau. « Alors, M. White, qu'est-ce que vous avez de neuf à me raconter ? »

Le Trio de Choc de la Compagnie D passa la demi-heure suivante à lui expliquer en détail ce qu'ils venaient de se dire. C'était peut-être l'effet de son personnage de commerçant avenant, mais les trois hommes se sentirent immédiatement en confiance avec Donner. Chacun des trois hommes se disait à part soi que cet homme-là devait vendre beaucoup d'assurances. « Je dois le dire, vraiment, je suis impressionné », conclut Donner après avoir entendu le topo. « Les gars, vous avez abattu un fameux boulot, et en peu de temps. Quand vous aurez instruit vos futures recrues pour en faire des Volontaires, entraînés et prêts à agir, il faudra songer à vos premières opérations militaires dans votre zone. »

« On a déjà quelques idées à ce sujet », dit Hatfield.

« Très bien. On va en parler dans un instant », dit Donner. « Mais d'abord, je dois vous présenter la ligne politique du Conseil Militaire en ce qui concerne le choix des cibles. Je suis sûr que Red et

Tommy vous ont déjà dit que nous ne voulons pas nous limiter à massacrer tous les basanés et qu'il fallait toujours garder en tête l'objectif politique essentiel que nous visons, n'est-ce pas ? »

« Oui, plusieurs fois », dit Hatfield. « Nous avons compris. »

« D'accord. La plupart de vos objectifs seront des opéquate, les opérations d'application de l'Ordre Opérationnel numéro 4. Pour un observateur extérieur, il pourrait *sembler* que nous ne faisons que tirer à vue sur des non-blancs, mais en réalité, la question de la sélection des cibles est très complexe. La sélection des cibles est l'apanage du commandant de compagnie, avec l'assistance de l'officier exécutif pour ce qui est du renseignement, mais tout un chacun a le droit de proposer une cible au commandant de compagnie. Chaque cible que nous détruisons, qu'elle soit humaine ou matérielle, doit posséder une valeur certaine et palpable aux yeux du gouvernement d'occupation sioniste. Le public doit pouvoir comprendre pourquoi nous tirons sur untel ou untel, bombardons ou brûlons tel ou tel endroit. Une fois que la cible est proposée, l'officier exécutif fait une étude de faisabilité, qui comprend la surveillance de la cible, l'examen du terrain et de la visibilité aérienne, etc. Idéalement, il ne faut lancer aucune attaque sans reconnaissance préalable du terrain, à l'exception de la dérive, dont je vous parlerai tout à l'heure. Si l'officier exécutif conclut qu'une attaque est faisable avec un minimum de risques pour les volontaires, ou au moins un degré acceptable de risques eu égard à l'importance de la cible, alors le commandant de compagnie organise et exécute la chignole. »

« La chignole ? »

« C'est un mot d'argot que les gars emploient pour parler d'une attaque contre ZOG », expliqua Donner. « Je ne sais pas d'où ça vient, mais c'est déjà entré dans le vocabulaire des volontaires. Avant qu'une unité de la NVA ne soit considérée comme D.O., elle doit avoir établi une liste de cibles dans son théâtre d'opérations. Je vois que vous avez déjà fait les vôtres, et j'avoue que j'aime bien votre idée de coller des affiches avec les noms des morts barrés. C'est bien pensé, c'est de la bonne guerre psychologique. Ils seront chassés de votre zone aussi efficacement qu'en les tuant. La philosophie tactique de la NVA est qu'à la minute où les hostilités commencent quelque part, on frappe nos cibles, sans s'extasier devant la belle calligraphie de nos listes. La NVA ne fait que frapper, frapper encore et frapper toujours. Il faut désarçonner les *feds*, qu'ils ne puissent jamais savoir où et quand nous allons frapper la prochaine fois, tout en sachant que ça va être très bientôt. Ils en sont encore à essayer de maintenir les apparences de normalité, en faisant croire que nous ne sommes que des criminels ordinaires. Ils continuent à faire les examens d'empreintes, les tests balistiques, les papiers administratifs à chaque incident. Il faut leur imposer un tel nombre d'incidents que les procédures normales d'enquête criminelle et d'appréhension de suspects deviennent intenables et se brisent sous la tension, ce qui les forcera à employer la force brute et la terreur d'Etat. Rappelez-vous que le système policier et judiciaire est déjà en passe de se noyer sous la masse des crimes et délits ordinaires, du bordel lié à la drogue et des mille et un problèmes qui sont apportés par toutes ces masses du tiers-monde au milieu d'une société occidentale. Dans plusieurs secteurs, le système peut à peine fonctionner. Il faut donner la pichenette qui le fera basculer. Il faut les frapper si fort et si souvent qu'il ne puissent plus tenir le rythme, et soient obligés de suivre et de compter leurs morts. »

« Roule, ma poule », grogna Hatfield.

« Mais attention, il y a des mises en garde quand même. Des mises en garde très importantes », avertit Donner. « Tout d'abord, on ne tue *pas d'enfants* ! Jaunes ou rouges, noirs et blancs, ils ne sont *pas* également précieux à Ses yeux, sacré nom d'une pipe. Cependant, ne tuez jamais délibérément un enfant, et veillez à ne jamais en blesser ou en écraser un seul par mégarde. Et là, je parle des enfants de toutes couleurs. »

« Ah bon ? Même les petits juifs ? » demanda Hatfield.

« Hélas oui. Tuer des enfants nous ferait la pire des réputations, ça pourrait faire basculer l'opinion contre nous et nous faire perdre la guerre », dit fermement l'adjutant.

« Définissez l'enfant, quand c'est un non-blanc », demanda Ekstrom.

« Un pré-adulte. Assez jeune pour être encore mignon », lui dit Donner.

« Les bébés serpents à sonnette deviennent de gros serpents à sonnette », dit Ekstrom. « Les deux nègres sous amphet' qui... qui ont fait quelque chose à quelqu'un de ma famille, eh bien ils avaient sûrement été de jolis petits négrillons ».

« Vous le savez bien et moi aussi je le sais bien, Intendant », dit Donner. « La majorité des abrutis à visage pâle scotchés à Fox News ne sont pas capables de comprendre cette idée, mais nous devons convertir ces gens, ou au moins les neutraliser, on ne peut pas se permettre de les négliger ni de se les aliéner. Ce sont des incapables, ils ne sont pas l'avenir de notre nation, mais leur patrimoine génétique, lui, si. Quant aux non-blancs, ils deviennent une menace pour les quartiers blancs vers l'âge de 13 ou 14 ans, quand ils entrent dans leur premier gang, fument leur première pipe de crack et commettent leur premier vol. Dès qu'a poussé leur vilaine petite moustache et dès qu'on voit pointer leurs nichons, ils ont l'âge pour nuire aux Blancs et à ce stade-là c'est du gibier autorisé, bien que personnellement je préfère jouer la sécurité et me concentrer sur les adultes. Comme exception notable, il y a le lycéen nègre ou mexicain qui ne peut pas s'empêcher de chasser de la Blanche. Il faut leur faire passer le message que la fin de la récré, c'est maintenant ! Mais les collégiens, non, laissez tomber. Vous vous souvenez, en 1963, quand le Klan a fait exploser cette église de nègres à Birmingham qui servait de Quartier Général à la NAACP et aux Juifs qui dirigeaient le mouvement des soi-disant droits civils ? Et de ces quatre petites négresses qui étaient au mauvais endroit au mauvais moment ? Les pleureuses gauchistes continuent de faire jouer les violons là-dessus, et cet épisode est devenu une partie de l'ambiance qui a détruit le Klan, qui était pourtant une force non négligeable dans le Sud, et qui a ré-oxygéné le système pour encore trois générations. Il faut faire très attention à ne pas avoir une nouvelle église de Birmingham dans le Nord-Ouest. »

« Mais alors, Larry, dans ce cas-là, comment est-ce qu'on va s'y prendre avec les bombes » demanda Hatfield. « J'ai entendu dire que l'IRA provisoire s'était cassée la gueule en grande partie parce qu'ils étaient incapables de faire péter une bombe à Belfast sans faire exploser en même temps une pauvre mère de famille et un bébé dans son landau qui passaient par là. »

« Tsss, ces stupides Paddies [Irlandais] ont aussi bien merdé en flinguant des bonshommes devant leurs gosses, des professeurs dans leurs classes pleines d'élèves, et cætera », dit Donner avec dégoût. « Bon sang, mais qu'est-ce que ces types avaient dans la tête ? Je vous le dis, une de nos pires angoisses, c'est qu'un enfant blanc se retrouve au mauvais endroit au mauvais moment et soit tué par une de nos bombes. Je vous laisse imaginer le feuilleton que les médias pourraient tirer d'un truc pareil. C'est une des raisons qui font que chaque brigade aura un spécialiste en explosifs bien formé et entraîné, avec une expérience dans l'armée ou un diplôme d'ingénieur, à la tête d'une équipe de CME. Vous aurez vous aussi votre équipe de CME, Zack, et même si c'est vous qui choisissez les cibles, vous devrez vous coordonner étroitement avec les artificiers et les laisser s'occuper des détails. Les bombes, c'est tout un monde, qui demande des techniques très particulières. »

« Le problème, c'est que dans cet univers, ce qu'on appelle par euphémisme les dommages collatéraux est quasiment inévitable », poursuivit Donner en soupirant. « Les Etats-Unis ont démontré en Irak, en Iran et partout ailleurs qu'ils s'en foutaient pas mal. Les Blancs qu'ils tuaient par accident disparaissaient complètement. Les témoins étaient réduits au silence, on achetait celui des familles et les médias laissent passer ces incidents sous le radar, comme ils l'ont fait en Irak. Les Etats-Unis peuvent se permettre des dommages collatéraux, mais pour nous, c'est impossible. Les gens peuvent admirer, et même soutenir des rebelles couillus qui se soulèvent au nom des perdants contre une tyrannie corrompue. Ils ne soutiendront jamais une bande de rôdeurs psychopathes qui rafalent des gosses. D'ailleurs les gars, nous sommes en train de mettre sur pied une section de propagande qui prépare entre autres choses des plans de sauvetage au cas où ce genre de choses arriveraient dans le brouillard de la guerre, mais le meurtre de bébés est la seule chose

qu'on ne pourra pas justifier ou enjoliver. Au nom du Ciel, ne nous faites pas un Birmingham bis ! Gardez la tête froide, planifiez vos coups et ne faites rien qui pourrait mettre en danger un enfant. »

« Compris », fit Hatfield.

« Passons maintenant au deuxième interdit dans le choix des cibles », poursuivit Donner. « Les pasteurs, les prêtres, et pour le moment, les églises et les temples. Ce point-là pourra changer à l'avenir, tout dépendra du degré de menace que les chrétiens évangéliques et autres font peser sur nous. Depuis plus d'une génération, depuis l'apparition des premiers néo-conservateurs, les évangéliques représentent une force politique de poids, puisqu'ils sont les seuls qui soutiennent encore cette guerre absurde et interminable pour le pétrole et pour Israël. Ce sont leurs pasteurs stipendiés qui ont subtilement détourné l'attention de leurs ouailles de la question de l'avortement et de la tantouzerie pour mieux promouvoir la grande et sainte Neuvième Croisade pour l'Islam. Ces types sont les pires trous du cul de la création et on a l'intention de les rosser bien comme il faut, mais pour l'instant, il faut y aller gentiment. Je vais me répéter, mais il faut prendre en compte le faible niveau de sophistication politique de l'Américain blanc moyen. Nous ne voulons pas donner l'impression de mener une guerre contre le christianisme comme tel, même si pas mal de nos camarades de différentes obédiences le voudraient bien. »

« Mais pourtant, protesta Hatfield, tout le monde sait que ces culs-bénis de pasteurs bourgeois et les prêcheurs dingos de toutes les radios chrétiennes des trois comtés vont passer leurs temps à nous gueuler dessus comme des putois. Et ils le font déjà, nom d'un chien ! J'écoutais Radio Miséricorde ce matin à Longview et une de ces têtes de nœud nous appelait les disciples du Malin. Alors qu'est-ce qu'on fait de l'Ordre Opérationnel numéro Sept, qui interdit la diffamation de la République ou de ses forces armées et la sympathie et le soutien accordés à l'ennemi ? »

« Si un prêcheur franchit pour de bon la ligne jaune, alors vous lui rendez visite et vous lui administrez une bastonnade bien rugueuse et douloureuse, du genre inoubliable », dit Donner. « Le spectacle d'un prêcheur momifié de bandelettes dans sa chaise-roulante transmettra clairement le message à ses congénères. On l'a déjà fait dans l'Idaho et ailleurs, et les unités responsables ont constaté une très nette amélioration du comportement du clergé. Les gars à Cœur d'Alene ont fait fermer une chaîne de télé chrétienne sur le câble sans avoir eu besoin de tuer qui que ce soit. Parfois la batte de base ball est plus éloquente que le fusil. Par contre, si vous rencontrez un cas très grave, un prêcheur qui fait de la délation par exemple, un truc qu'on ne peut pas laisser passer, vous rendez compte à la brigade pour avoir le feu vert avant de traiter son cas. Souvenez-vous que pour beaucoup de Blancs pauvres, l'église représente encore une partie importante de leur vie et nous ne voulons pas qu'ils nous voient comme des adorateurs de Satan qui ont envie de sacrifier leurs enfants sur l'autel de Moloch ou autres débilités. Pour rappel, nous voulons le soutien tacite de la majorité de la population blanche du coin, c'est-à-dire *au moins* qu'ils ne nous dénoncent pas et ne collaborent pas activement avec l'occupant. »

« Compris », fit Hatfield.

Donner poursuivit : « Maintenant, le troisième interdit, et une fois encore, ça pourra changer avec le temps. Mais pour le moment, on ne vise pas les compagnies aériennes, les aéroports ou les avions de transport civil. Il y a eu un grand débat au Conseil Militaire à ce sujet et ils sont prêts à le reprendre plus tard. Même avec le peu de personnels que nous avons, nous pourrions mettre à bas le transport aérien dans ce pays et détruire presque tout leur système. La tentation est grande de se servir de cette arme fatale, mais pour l'instant nous ne le ferons pas, pour trois raisons », que Donner expliqua en les soulignant du doigt.

« Premièrement, les *feds* savent qu'ils sont vulnérables et que leur empire dépend du trafic aérien. Ils se démènent pour ceinturer tous les grands aéroports du pays d'encre plus de dispositifs de sécurité qu'après le 11 septembre, une sécurité qui leur coûte des millions de dollars chaque année, qui provoque l'agacement des passagers qui doivent attendre des heures, sans compter les retards d'avions, les fouilles intrusives et autres palpations par des vigiles du tiers-monde sur de belles

femmes blanches, lesquelles doivent arriver cinq heures avant le vol pour se farcir tout ça. Nos équipes de guerre psychologique ont repéré que face à ces laquais aux mains lourdes, qui sont presque tous non-blancs, c'est le régime qu'on accuse. Pas nous. Mais si nous faisons exploser quelques coucous dans le ciel, ça nous retombe dessus. Nous voulons qu'ils enragent contre le gouvernement et les vigiles du tiers-monde, pas contre la NVA. Ce que je viens de décrire fait déjà des ondes de choc économiquement, les profits chutent, des Blancs perdent des emplois et désespèrent de l'avenir. Les États-Unis d'Amérique sont déjà mal en point. Nous voulons que ça continue, de mal en pis, mais plus lentement que si nous faisons fermer tous les aéroports et provoquons une implosion massive, dont on nous accuserait à bon droit.

« Deuxièmement, si nous descendons un avion, la probabilité de dommages collatéraux et de victimes blanches innocentes est trop élevée, surtout si on le descend alors qu'il prend son envol, on risquerait de le voir s'écraser sur une école ou sur un hôpital, ou une horreur dans le genre. Ce serait un désastre de propagande. On ne peut pas prendre ce risque. Et enfin, croyez-le ou pas, mais le Conseil Militaire et le Parti espèrent un jour bénéficier d'une aide étrangère ou au moins d'une collusion silencieuse, surtout venant de la Russie, de la France et du Japon, mais aussi du monde musulman, et ces affaires-là doivent être maniées délicatement. Tous les gouvernements, partout, détestent traiter avec des gens qui descendent ou détournent des avions. Ils ont tous eu leur lot de fanatiques et de cinglés et ils sont très vulnérables sur ce flanc. Dans les relations internationales, c'est considéré comme un faux pas d'envergure. Donc, pour le moment, on se tient à l'écart des aéroports. »

« Et les appareils militaires ? » demanda Hatfield.

« Les avions et les hélicoptères de l'armée, de la police et des médias sont du gibier autorisé », répondit Donner. « Tout avion transportant un politicien important ou des troupes ennemies est du gibier autorisé. Faites-en du confetti dans le ciel ou de la bouillie au sol. C'est une bonne chose à faire, ça démontre à ZOG que nous en sommes capables si on en a envie. Mais pour l'amour du ciel ne le descendez pas au-dessus d'une zone résidentielle où il pourrait s'écraser sur une école ou sur un hôpital. »

« C'est bien gentil tout ça, mais dites-nous alors ce qu'on a le droit de descendre ? » demanda Charlie Washburn. « Je veux dire, à part les opéquate qui sont du travail d'éboueur ? »

« Les cibles évidentes comme les couples inter-raciaux et les pédales. Cette chienlit s'arrête et s'arrête maintenant. Qu'on en finisse ! Si vous savez où ils habitent, vous les butez et vous brûlez leurs corps, évitez seulement de tuer l'enfant mulâtre. »

« Celui-là, on l'entendra au journal de 18h pleurer son papa et sa maman », grogna Ekstrom en fronçant les sourcils.

« Oui, les premières fois, d'accord, mais nous allons organiser des petits cours de diction avec les gens des médias, pour éduquer leur claque-merde. Avec quelques lézardes et quelques trous dans le crâne, ça devrait rentrer », lui répondit Donner.

« Qui d'autre dans le hit parade ? » demanda Washburn.

« Eh bien, on frappe tous ceux qui font perdurer le pouvoir fédéral dans le Nord-Ouest. A commencer par les avocats, les juges et tous ces gens de robe. Il faut impérativement que le système judiciaire et les tribunaux ennemis cessent de fonctionner. A partir de maintenant, il ne siègent plus, sauf s'ils se cachent derrière des fortifications, et encore, pas pour longtemps, puisque nous allons les traquer. Ces tribunaux ne nous jugent pas, ni nous ni personne. Ils ne sont plus l'autorité et le gouvernement qu'ils servent n'est plus le chef. Le chef, c'est nous. Si quelqu'un dans le voisinage cause un vrai problème, vend de la drogue ou perturbe la société, la NVA traite le problème, pas la loi américaine ni les tribunaux américains. Tous les avocats sont considérés comme des officiers du tribunal, et le tribunal est un pouvoir étranger et ennemi qui occupe notre terre. Donc tous les avocats sont des cibles militaires légitimes. Tous les juges démissionneront immédiatement et

quitteront la Patrie, sous peine de mort. Nous forceront l'ennemi à se replier sur les tribunaux militaires et à faire de l'internement arbitraire. »

« C'est déjà en cours », fit remarquer Hatfield. « Dites-nous dans quelle catégorie il faut ranger ces satanés médias gauchistes ? »

« Les gens des médias sont une question épineuse », dit Donner. « Nous ne voulons pas seulement les neutraliser en tant qu'ennemis, mais aussi les utiliser pour nos propres desseins, malgré toutes leurs réticences. Pour ce faire, le mieux est d'en punir quelques uns parmi les plus militants, tout en laissant fonctionner les autres, à condition que leur couverture des faits soit équilibrée. Par exemple, s'ils doivent lire des déclarations gouvernementales, c'est d'accord. Mais ils doivent faire pareil pour les déclarations de la NVA, sans changer un seul mot, sans grimacer et sans ce petit ton désagréable. Ils doivent nous donner le même temps d'antenne et s'abstenir de leurs commentaires et autres manipulations. Ah oui, et aussi ne pas utiliser le terme « terroriste ». Qu'ils nous appellent NVA, Volontaires du Nord-Ouest, séparatistes blancs, ou même insurgés s'ils le souhaitent, mais « terroriste » non, c'est le mot de ZOG, et ils ne l'utiliseront pas. Il n'est pas absolument impossible d'entretenir des relations privilégiées avec quelques messieurs dames du Quatrième Pouvoir. La perspective d'un prix Pulitzer pour un reportage dans les tranchées de la guerre contre le terrorisme intérieur pourrait bien les stimuler dans ce sens. »

« Tout à l'heure, vous avez mentionné quelque chose que vous appeliez les dérives » ? dit Hatfield.

« Les dérives sont les plus risquées de toutes les opérations de la NVA, parce qu'elles sont plus ou moins spontanées et non-planifiées », expliqua Donner. « Une dérive, c'est quand des gars prennent deux voitures et partent barouder au hasard pour trouver de la cible. Il y a des inconvénients évidents, comme de se retrouver pris dans une situation qu'on ne maîtrise pas ou dans des embouteillages avec la police au cul, des trucs comme ça. Mais c'est une tactique valable pour la même raison. L'ennemi ne sait pas où et quand nous allons frapper. Quand vous aurez accumulé quelques marques sur vos flingues, la plupart de vos cibles, celles qui sont sur vos listes, seront déjà parties très loin ou se terreront dans un coin, tandis que les cibles stationnaires seront sous bonne garde. Dans un coin comme Astoria, la majorité de vos cibles sont en ville et proches les unes des autres. Comme il n'y en a pas beaucoup, l'ennemi peut savoir aussi bien que nous quelles sont celles que nous voulons frapper, et donc préparer de mauvaises surprises pour tout Volontaire qui pointerait son museau. Les dérives apportent donc une variable que l'ennemi ne peut pas anticiper. Elles seront très utiles pour les opéquate. Combien de fois avons-nous croisé en bagnole des couples mixtes avec des envies de grand bûcher ? Eh bien voilà, la dérive c'est fait pour ça.

« Mais on n'a pas établi de règles très nettes pour tout », poursuivit Donner. « Vous qui êtes dans les grandes forêts du Nord, vous allez avoir plus d'indépendance que nos unités urbaines et vous allez davantage jouer à l'oreille. Ce qui compte, c'est le principe suivant : ne pas laisser l'ennemi dire que le train-train quotidien continue, ni le laisser dire qu'il incarne la loi et que nous sommes des criminels. Depuis la Déclaration d'Indépendance du Nord-Ouest à Cœur d'Alene, depuis que le Vieux a fait son adresse au monde à la télé, *nous sommes la loi et nous sommes légitimes*. Ce sont eux les criminels et les intrus. Soyez de bons flics pour la République et dégagez-nous ces salopards. Bon, lieutenant, vous m'avez dit que vous aviez quelques idées sur vos premières cibles ? »

« Comme nous manquons d'argent, nous avons pensé collecter l'impôt auprès des commerces tenus par les non-blancs », dit Zack. « On entre, on fusille le chinetoque ou le pakistanais qui est derrière le comptoir et on nettoie le tiroir-caisse avant de filer. Mais psychologiquement, ça me tarabuste. Il faut bien financer la compagnie, mais l'homme de la rue nous verra comme une bande de chiens fous sanguinaires, pas comme des révolutionnaires. Je pense au vieux dicton : les premières impressions sont les plus véridiques. »

« Tout à fait », fit Donner. « Vous avez de la jugeote. »

« Mais on a peut-être quelque chose d'intéressant, un joli coup à venir », dit-il en sortant un numéro

du *Daily Astorian*. Il montra un article intitulé UNE MAIN TENDUE AU DESSUS DU FOSSÉ RACIAL. « Vous vous souvenez de cette famille noire, les Chambliss, dont la maison a été brûlée par les nôtres à Portland il y a un mois de ça ? Chambliss est l'un de ces nègres en costard qui milite pour la discrimination positive et qui touche ses cent mille dollars par an. Il s'était acheté une jolie villa dans un quartier de Blancs riches. »

« Oui, ça me revient », répondit Donner, qui regardait l'article. « Mais en fait, ce n'était pas la NVA. C'était des jeunes Blancs du coin. Les deux fils Chambliss avaient mal agi. Ils cherchaient à forcer le consentement des deux sœurs d'un jeune homme après leur avoir fait fumer de l'herbe pendant que leurs voyous de copains faisaient les marioles dans la piscine. Mais les petits blancs ont fini par attraper des poux en jouant avec les négrillons et pendant que gueulait leur rap, ils sont montés à l'étage et ont mis le feu à la maison, puis ont écrit NVA sur le mur en partant. Nous étions bien contents qu'on nous attribue l'action, et d'ailleurs nous avons pris contact avec celui qui a allumé le feu de joie. Il a du potentiel. »

« Regardez cette photo, c'est la nouvelle maison des bamboulas, au bord de la plage à Seaside. Seront-ils bien à respirer l'air frais de l'océan et à évoluer dans les espaces sans troubles ni racisme du merveilleux comté gauchiste de Clatsop, qui palpète de tolérance, de diversité et de fraternité, où toutes les faces de craie les adorent, dansent nus dans des cages pour eux, leur font la révérence et leur grattent le dos ? », fit Zack, sarcastique.

« Oui je vois ça », dit Donner sèchement. « Je vois aussi sur la photo la jolie petite négrillonne avec la dent de devant en moins et des rubans dans les tresses, que je vous ai demandé de ne pas toucher. Je vois d'ici cette photo utilisée dans tout le pays pour montrer une martyre des racistes malfaisants et j'entends un gigantesque cri de colère poussé par des millions de trisos. Birmingham, vous vous rappelez ? »

« Non, vous ne comprenez pas. Je ne propose pas de buter les simiesques », dit Hatfield. « Lisez donc la suite ».

« Hmm... », fit Donner, se pinçant les lèvres. « Ils disent que M. et Mme. Jacob Goldman ont donné leur propre maison de vacances à titre gracieux à ces pauvres africains-américains réfugiés de la terreur raciste, et Mme Irene Goldman nous dit qu'elle pense que l'Oregon doit avoir plus de diversité pour faire face à la menace grandissante venant de nous autres méchants Blancs. Est-ce qu'ils habitent dans le coin ? »

« Un grand manoir sur une colline à Astoria », dit Hatfield. « Le père Goldman est un ancien banquier d'affaire new-yorkais, c'est une huile du parti démocrate et un cadre de l'ADL. Et la mère Goldman tient la galerie d'art la plus réputée de la ville. Gros contributeurs à toutes les actions de charité juive et de gauche, y compris les galas de soutien annuels à l'armée israélienne. Ils sont très proches des chrétiens évangéliques qui sont à genoux devant ces Élus de Dieu. Je ne vois pas de cibles plus parlantes pour notre entrée en scène. Rideau pour les Goldman et toute leur tribu dans le Nord-Ouest. » Donner le regarda, ses lèvres s'écartèrent sardoniquement et son pouce fit brièvement, devant sa gorge, le geste perpendiculaire. « C'est comme si c'était fait », dit Hatfield, d'un air sombre.

« Quand ? » demanda Donner.

« Donnez-nous quelques semaines. J'aimerais offrir aux époux Goldman une Saint Valentin à ma façon », dit-il dans un petit rire.

« Voilà qui colle bien avec nos projets », ajouta Donner. « La brigade poursuit un objectif stratégique qui demande votre concours. Si vous suivez les nouvelles, vous devez être au courant que les Premières et Deuxièmes Brigades de Portland commencent à frapper fort et régulièrement. On a cassé du nègre, du bridé et du chicanos, et la ville commence à nettement blanchir. On a aussi tiré le perdreau à plumage noir et brun, et on a fait voler deux trois machins, comme des commerces coréens et le mémorial de l'Holocauste. En revanche, on n'a pas encore réussi à se faire des gens du

FBI et de la Sécurité Intérieure. Nos amis en costume de soie sont très anxieux ces jours-ci, ils sont archi-prudents. Ils savent qu'on les traque. Ils ont fortifié les immeubles gouvernementaux de la Troisième Rue et tous les locaux qu'ils utilisent. Ils ont créé une immense zone protégée autour du tribunal avec des murs en béton, des fils barbelés et tous les engins technologiques de sécurité imaginables, sans compter toute une armada de flics et autres agents de sécurité. Pour pénétrer dans le périmètre, il faut montrer trois fois patte blanche. La plupart de ces agents ont mis leurs familles au vert, le plus souvent en-dehors du Nord-Ouest. Ils se sont installés au Holiday Inn et prennent des camionnettes blindées pour leurs allers-retours. Ceux qui vivent chez eux conduisent des voitures pare-balles et ne prennent jamais le même chemin pour aller bosser et rentrer chez eux. J'imagine que ces enfoirés ont retenu quelques leçons en Irak. On a pu leur tirer dessus de loin, mais sans les atteindre, ce qui les a fait réfléchir et les a rendu encore plus nerveux, mais on n'a rien pu faire de mieux. De fait, en ville, on a du mal à les détecter et à les filer. On connaît l'identité de quelques uns d'entre eux, mais pas de tous, et en plus ils font des roulements tous les deux mois et il en arrive beaucoup de nouveaux que nous ne connaissons pas. Ce que nous voulons, c'est tirer la chasse d'eau pour les faire quitter Portland et apparaître à découvert, pas exemple dans une petite ville comme ici ou sur des routes de campagne, pour qu'on puisse les distinguer comme des statues et les abattre en beauté. »

« L'assassinat de deux Juifs de gauche éminents à Astoria ressemble fort à un crime de haine », fit Hatfield. « Le FBI devrait intervenir dans l'enquête, n'est-ce pas ? Surtout avec les autorités Démocrates du comté qui vont hurler comme des sourds en exigeant une action immédiate. »

« Oui, le FBI se dira que leur absence dans ce cas-là enverrait un fort mauvais message politique, surtout après votre meurtre des deux putes de chez Lesbos. S'ils ne viennent pas après un nouveau double meurtre, cela voudrait dire qu'ils nous craignent », confirma Donner. « Ils nous craignent, pour sûr, mais ils ne voudraient surtout pas que cela *se voit*. Alors, après la chignole, il faudra poster des guetteurs pour surveiller le commissariat du shérif, la scène du meurtre et les entrées de la caserne des garde-côtes, où ils peuvent passer la nuit et peut-être aussi installer leur QG, à moins qu'ils aient suffisamment confiance dans le shérif pour s'installer au commissariat. L'idée, c'est de découvrir les noms des fédéraux si possible, ou au moins d'avoir leur description physique et celle de leurs véhicules. J'imagine qu'ils sont trop perturbés pour loger dans un motel, mais qui sait ? Quand vous revendiquerez l'action contre les Goldman, n'oubliez pas de signer : Compagnie D de la Première Brigade de Portland. Peut-être que le FBI pensera que vous êtes descendus de Portland et que la NVA n'a personne ici pour les inquiéter. »

« Je crois qu'à ce moment-là, nous aurons quelqu'un au commissariat pour nous dire ce qui se passe », dit Ekstrom.

« Vous en êtes sûr ? » demanda Donner.

« Pas entièrement, mais presque », répondit le père de Christina.

« Je n'ai pas besoin de connaître les noms », dit Donner. « Surtout pour un contact sensible comme celui-ci. Par contre, soyez vraiment, vraiment sûrs de la personne. Quoiqu'il arrive, quand vous hameçonnerez les Goldman, faites plutôt une dérive. Vous n'aurez pas le temps de poser une bombe ou un piège, il faudra les suivre et les coincer quelque part. Est-ce que vous pourrez vous en sortir ? Voulez-vous que je vous envoie une équipe de Portland ? Nous avons de la fine gâchette dans la Cité des Roses. »

« Je crois que nous avons une bonne occasion de lancer Cat-Eyes Lockart dans la NVA », répondit Hatfield. « Je serai son chauffeur et son guide ».

« C'est d'accord », fit Donner, enthousiaste. « Quelques mots sur l'action contre Goldman. Nous commençons à engranger de l'expérience à Portland et ailleurs, ce qui fait que je peux vous donner quelques tuyaux. D'abord, tâchez de les descendre en plein air si possible. Rappelez-vous que les scènes de meurtre en intérieur laissent toujours plus d'indices. Si vous devez faire irruption dans un domicile, portez des gants, des gants en latex jetables – Intendant, vous devrez en constituer un

stock – et n’oubliez pas de les détruire après-coup, ils peuvent conserver les empreintes digitales à l’intérieur. A chaque fois que vous pénétrez dans un espace couvert, vous laissez forcément des marques, de la poussière avec vos chaussures, donc faites gaffe. M. Black, vous avez dit qu’il y avait dans votre arsenal un certain nombre de pistolets bas de gamme ? Des Saturday Night Specials ? Du .32, du .22, du .380, des revolvers brésiliens ? »

« Oui, des douzaines », répondit Ekstrom.

« La brigade m’a demandé de vous soulager de quelques uns de ces pétards. Figurez-vous qu’on se sert plus de ces pétoires que des armes lourdes, en tous cas en ce moment. On appelle ça des SUF, des sert-une-fois, pour une seule exécution. Pas besoin d’une très bonne arme pour abattre une cible rapprochée ou pour faire la sale besogne dans les rues, on la jette après usage. La plupart des chignoles ressemblent à des coups du syndicat du crime : on s’approche de la cible, on lui met deux pruneaux dans la tête pour être bien sûrs. Vérifiez que vous voyez la cervelle, même si c’est vilain. Ensuite, vous prenez la poudre d’escampette et vous vous débarrassez de l’arme. »

« Frapper et s’enfuir », dit Washburn.

« C’est ça ». Donner se leva pour leur parler. « Messieurs, il y a quelque chose d’autre que je dois vous dire, j’imagine que c’est le moment opportun. Je reconnais que toutes les choses qu’on vient de se dire sont laides et brutales. Et de fait, *c’est* laid et brutal, mais soyons clairs, c’est seulement de cette façon que cette société et ce monde malade peuvent être changés.

« Nous vivons dans un système qui a été spécialement conçu pour empêcher le changement. ZOG a transformé ce pays en une grande cage où nous sommes parqués à vie comme du bétail, jusqu’à ce qu’ils ne puissent plus nous traire ou nous tondre, et quand nous devenons vieux et que nous ne pouvons plus faire de profits pour nos maîtres, nous sommes jetés comme des canettes de bière vides. L’Amérique a volé aux Blancs tout espoir et tout avenir. Ils envoient nos fils à la boucherie en Irak et en Iran. Ils empoisonnent les esprits de nos enfants et les transforment en stupides nègres blancs, qui deviennent obèses et paresseux à force de malbouffe et de jeux vidéos et sont avilis par les drogues et le hip hop, pendant que nos filles nous ramènent des petits-enfants mulâtres et que nos anciens se font injecter du poison, se font assassiner ou sont tout simplement abandonnés à leur triste sort parce qu’ils ne sont plus productifs économiquement.

La tyrannie sous laquelle nous vivons peut revêtir à l’occasion son gant de velours, mais elle est indiciblement brutale et mauvaise, et seule une plus grande violence et brutalité peut la mettre à bas. Ce sont eux qui l’ont voulu. Ils ont créé les conditions pour qu’il en soit ainsi. Les gars, vous devez comprendre que pour gagner la liberté, les Volontaires du Nord-Ouest vont devoir s’endurcir, s’endurcir à mort, comme jamais dans toute notre histoire. Cette dureté d’âme est l’une de nos seules ressources contre un ennemi incroyablement puissant et qui détient toutes les cartes. La compassion et la miséricorde sont des bijoux, mais qui ne peuvent exister que dans un monde fondamentalement décent, et ce monde-ci ne l’est pas. Nous sommes embarqués dans une histoire qui peut devenir une horreur sans nom, mais nos parents et nos grands-parents nous y ont conduits. Nous n’oserons pas transmettre un monde pareil à nos enfants, parce que nous sommes la dernière génération qui a la possibilité d’agir. Est-ce que vous réussirez à être les durs à cuire que vous devez devenir, pour donner à votre descendance le genre de monde auquel ils ont droit ? »

Lennart Ekstrom se remémora le corps lacéré de sa fille, ses pleurs et ses terreurs nocturnes. « Monsieur, ce ne sera pas un problème », répondit-il.

Chapitre IV : La Saint Valentin

Dans la soirée du 7 février, la Compagnie D au grand complet se réunit au club Kiwanis, à l'exception de Jerry Lundgaard et de Christina Ekstrom, placés complètement dans l'ombre par Hatfield, dans un souci de compartimentation efficace. En plus du Trio de Choc, il y avait donc trois nouveaux Volontaires dans le local au bord de la plage.

Tony Campisi, courtaud et râblé, d'une bonne trentaine d'années, était routier de son état, employé par l'une des dernières entreprises de transport de bois de la région. Lee Washburn, le frère cadet de Charlie, était présent. On eût dit une version plus élancée et plus sévère de son frère aîné, car il avait, à l'image de Zack, blanchi sous le harnais des emplois intérimaires en plein air, exécutant les travaux qu'on exigeait de lui pour le salaire hebdomadaire minimum, terriblement insuffisant. Jesse « Cat-Eyes » Lockhart était là lui aussi. Il devait avoir presque trente ans, portait de longs cheveux brun roux négligés, son allure était vive et élancée, et son visage mal rasé s'éclairait parfois d'un regard presque sauvage, mais cette passion était sobre. « Je n'ai pas bu une goutte depuis que tu m'as causé, Zack », dit-il à Hatfield, qui le crut.

« C'est peut-être la seule fois que nous sommes si nombreux au même endroit », dit Zack. « Vous allez tous devoir participer. Cat, tiens-toi près de la fenêtre, guette les mouvements à l'extérieur et le moindre bruit de véhicule. Tu es équipé ? » Lockhart tira de sa veste un .357 Magnum en acier inoxydable. « Très bien, venons-en à notre affaire. » Tous hormis Lockhart prirent place autour de la table. Cette fois-ci, c'est Ekstrom qui se chargea de distribuer les gobelets de petit noir, désormais obligatoire. Donner avait raison ; ils commençaient à marcher au café.

« La Compagnie D va faire son entrée en piste mais ça ne va pas être de la tarte, et nous n'avons qu'une semaine pour travailler tous les détails », leur dit Hatfield d'un air enjoué. « Nous voulons faire deux coups fumants en 24 heures, le premier amenant le second. Donc, il faut que l'action contre Goldman nous ouvre aussi une fenêtre de tir pour attaquer le FBI. Je me suis dit que le meilleur endroit pour attaquer les *feeps*, c'est à l'endroit où l'on aura buté Jack et Irene. Je fais l'hypothèse que lorsque le FBI enquêtera sur cet horrible crime de haine, ils se sentiront obligés de se montrer sur la scène du crime pour jouer aux Sherlock Holmes qui font la pêche aux indices et aux chiens qui n'aboient pas la nuit. Je crois qu'il vaut mieux les frapper là, au lieu d'aller les chercher au commissariat ou à la caserne des garde-côtes, s'il y vont. Astoria est une ville du dix-neuvième siècle, dessinée pour les chevaux et les carrioles, pas pour les automobiles. Les rues sont étroites et encombrées. Tenter de s'échapper de là-dedans, c'est un poil trop risqué, surtout en plein jour, sans compter que pour le moment, une attaque tout près d'une installation ennemie n'est pas vraiment dans nos cordes. Je veux de l'action directe et rapprochée contre les Goldman, avec des revolvers, pour que le FBI et les flics ne se doutent pas qu'on a dans nos rangs un Volontaire du calibre de Lockhart. Nous leur présenterons ce garçon plus tard, face à des cibles plus importantes qu'un couple de Juifs. C'est pour ça que je ne t'embauche pas sur ce premier poste, Jess. Quand ils viendront renifler par ici, ils ne doivent pas soupçonner l'existence d'un tireur d'élite dans les parages, enfin pas plus que d'habitude. Finalement, le mieux c'est de fumer les youpins en extérieur, dans un endroit entouré de positions de tir, exposé aux prouesses balistiques de Cat qui viendront le lendemain. Des gars à nous leur ont déjà tiré dessus de loin à Portland, mais il faut tout faire pour qu'ils se sentent davantage en sécurité ici et baissent un peu la garde. »

« Mais pourquoi on ne se les ferait pas devant chez eux, les Goldman ? » demanda Lee Washburn. « Oui, c'est envisageable », dit Zack. « Mais c'est un quartier résidentiel, il faudra attendre quelque part, et il y a toujours le danger des fouines du voisinage qui regardent par la fenêtre au mauvais moment. En plus, il faudra se garer quelque part et nos voitures risquent de se faire remarquer par la vieille dame qui promène son chien. Je suppose que le jour de la Saint Valentin, un couple marié ira dîner quelque part, donc il faudra trouver où il vont et si possible les descendre sur place. Ce n'est

pas du gâteau de s'échapper à toute vitesse de ces antres de bobos en centre-ville, même la nuit, avec toutes ces petites rues et ces sens interdits. A l'avenir nous allons devoir travailler en centre-ville et il va falloir travailler nos sorties, mais ce n'est pas pour tout de suite, car il semble que notre glorieux officier exécutif a réussi son premier coup de maître dans l'art du renseignement. »

« On sait où ils vont aller ? » demanda Campisi tout excité.

« Chez Rigoletto sur la 39ème rue, ils ont réservé à 20h, le 14 février », dit Hatfield. « Tu as la parole, Charlie. »

« C'est fou ce qu'on peut apprendre de la bouche des gens sans rien faire d'autre que de se poser là et les écouter », dit Charlie dans un sourire.

« Une chose qu'on doit tous faire, tout le temps », commenta Hatfield.

« Je reconnais qu'on a eu de la veine sur ce coup-là, je n'ai même pas eu à enquêter, j'ai tout simplement tendu l'oreille au bon endroit au bon moment », leur dit Charlie. « Depuis deux mois, ils m'ont affecté au lycée technique de Tongue Point. Au lieu de faire ce que je suis censé faire aux Eaux et Forêts et d'arpenter les bois pour aider Dame Nature dans son labeur, ma nouvelle mission est d'essayer d'apprendre à des jeunes défavorisés les arcanes de la forêt, les tenants et aboutissants de l'industrie du bois, des rudiments du travail du bois et de l'abattage, comment installer une chaîne sur une grume et ne pas se couper la jambe avec une tronçonneuse. Je vous laisse imaginer le genre d'élèves que j'ai, il y a là-dedans quelques bons dépouilleurs et autres bandits de Portland, que j'ajouterai bien à nos cibles s'ils sont encore là dans quelques semaines. Il doit y avoir quatre élèves blancs dans mon groupe. Et il y a une douzaine de chicanos qui ne parlent pas anglais. Ils ont pu s'infiltrer dans le cours grâce au concours de Bowater et Cascade Paper, qui ont flairé la formation gratuite pour leur future main d'œuvre. Et j'oubliais les deux nègres de Portland qui disparaissent dans les bois et fument des joints sans arrêt. Bien entendu, tout cela aux frais du contribuable. »

« Je vois s'allonger notre liste de cibles », commenta Ekstrom.

« Pour sûr », confirma Charlie d'un coup de menton vigoureux. « D'ailleurs, l'Etat a aussi employé aux frais de la princesse des soi-disant assistantes professionnelles, qui sont des bourgeoise latino issues de je ne sais quelle fac ethnique de Portland. Elles se ramènent en escarpins et en costume deux pièces avec leur petite mallette qui ne contient que leur trousse à maquillage et leur repas de midi. Ce sont des « assistantes linguistiques », autrement dit des interprètes espagnoles. J'ai appris un brin d'espagnol quand j'étais dans l'armée après l'invasion du Venezuela, mais je ne l'ai jamais parlé avec ces gonzesses ou quand je suis avec les soi-disant élèves, ce qui fait qu'ils ne savent pas que je les comprends et de toutes façons ils s'en foutent. Alors, il y en a une qui s'appelle Conchita Ramos et qui apparemment connaît Kyle Wapner, le propriétaire et gérant de Chez Rigoletto. »

« J'y suis allé une fois », dit Ekstrom. « J'ai emmené Eva dîner là-bas, mais malheureusement nous étions déjà installés quand on a vu les prix sur le menu. J'ai vidé ma carte bleue avec une salade et deux sandwiches ».

« C'est l'un de ces points d'eau très chic où se regroupent nos élites de gauche », confirma Hatfield. « Un de ces endroits où si tu dois demander le prix, c'est que tu ne peux pas te le permettre ».

« Voilà », poursuivit Charlie. « Wapner n'est pas officiellement sur notre liste de Juifs, bien qu'avec un nom pareil j'ai un petit soupçon, mais il est sur notre liste de sacs à merde gauchistes. Il fayote auprès des Goldman et compagnie parce qu'il vit de cette clientèle. M'est avis qu'il va figurer lui-même en haut d'une liste, en qualité d'ami des croisements, vu qu'il en pince pour les roulures latino. Je crois qu'il a une affaire avec la Conchita. Elle a montré à ses copines sa nouvelle montre et les autres verroteries qu'il lui a offerte apparemment, et puis, vous allez voir, ces greluches ont la langue bien pendue. Bref, l'autre jour, je déjeune à la cantine, la Conchita et les autres nanas sont assises à la table en face. Pour elles, je ne suis qu'un *gringo* entre deux âges avec un gros bidon, d'ailleurs les gens comme nous sont invisibles de nos jours. Je crois qu'elles ne se

doutaient même pas que j'étais là ou que je puisse comprendre ce qu'elles se racontaient. J'écoutais attentivement. Il semble que le Wapner ne parle pas espagnol et qu'il ait demandé à la Conchita de l'aider pour la Saint Valentin en salle et en cuisine. Les Goldman sont une grosse affaire. Ils vont avoir toute une partie du restaurant rien que pour eux, mais, attention, on ne va pas leur faire à manger. Goldman a commandé un dîner casher de dix plats pour deux personnes, et d'où vient-il ce repas – accrochez-vous – il vient spécialement d'un restaurant super classe à Jérusalem. Cette bouffe va être acheminée en avion puis en hélicoptère de Portland jusqu'à notre petit aéroport, puis elle sera transportée en taxi jusqu'à Chez Rigoletto, où Wapner la réchauffera dans ses micro-ondes qui auront été cashérisés par un rabbin pour l'occasion, avant de la servir à nos bons Hébreux. En plus des garnitures, des vins casher, des hors d'œuvres et tout le toutim, la salle sera couverte de gerbes de roses. Le coût total de cette soirée de consommation ostentatoire, y compris le pot de vin pour pouvoir y dîner sans manger la même nourriture que les riches *goyim* : plus de 60.000 dollars. »

« Sainte mère de Dieu ! » s'exclama Campisi.

« Diantre, tu n'es jamais allé à une bar mitzvah de Juif riche ? » fit Hatfield d'un ton aigre.

« Les Juifs de Cour aiment bien louer des stades et peuvent dépenser des centaines de briques pour faire venir des vedettes, des mets et liqueurs exotiques ou encore plus bizarre, faire parader le petit communiant sur un éléphanteau. Les Juifs sont les grands prêtres de la consommation ostentatoire. »

« D'accord, mais moi je n'ai jamais vu dépenser 60.000 dollars en une fois », reprit Campisi, en colère. « Chez moi, on mange de la viande deux fois par semaine, alors que ma femme et moi nous travaillons. Mes fils n'entreront jamais dans une université parce que ce sont des garçons à la peau blanche, et nous ne pourrions jamais payer cela à nos filles non plus. Mon père est mort l'an dernier parce que nous n'avions pas les quelques milliers de dollars qu'il fallait pour payer tous les frais et ces bâtards de la clinique nous ont exclu. Ils ont dit qu'on était trop fortunés pour avoir l'assistance médicale. Ma mère va bientôt le suivre parce qu'on ne peut pas payer son traitement, et si on la met dans une maison de retraite, un médecin pakistanais va décider qu'elle est trop vieille et va l'empoisonner sous l'égide de la Loi sur la Qualité de Vie des Seniors. Et pendant ce temps-là, ces cochons de Juifs dépensent 60 briques pour une seule soirée de mamours ? Ils méritent de mourir rien que pour ça ! »

« Tu veux participer ? » lui demanda calmement Hatfield. « On aura besoin d'un deuxième tireur. »

« Je suis ton homme », fit Tony.

« Bien », dit Hatfield. « Voilà qui nous donne l'endroit parfait pour nos deux actions. Le restaurant se trouve à l'emplacement de l'ancienne conserverie, sur le quai de l'autre côté du fleuve, au bout de la 39^e rue. J'ai arpenté l'endroit cet après-midi, le restaurant est à deux cent mètres de la jetée. Il faudra une deuxième voiture, avec Lee et Charlie, pour faire le guet devant chez les Goldman et nous signaler leurs mouvements. Nous avons des téléphones bon marché rien que pour ça. Quand on aura fait le coup double, les téléphones finissent dans le fleuve, avec les SUF. Il faut veiller à faire disparaître toutes les preuves, sauf les véhicules parce qu'on n'est pas assez riches pour ça. »

« Jerry Lundgaard va faire repeindre le Yukon après coup, et il remettra les bonnes plaques », dit Ekstrom. « C'est un de ses mécaniciens qui va s'en occuper, un dénommé Mackenson, que Jerry nous conseille d'approcher. Pour le moment, Mackenson fait ce qu'on lui dit et ne pose pas de questions. Il faudra planquer le Yukon là où je vous ai dit, sauf si quelqu'un a pu le remarquer, dans ce cas on le fait disparaître. Charlie, toi et ton frère vous prendrez la Toyota du lot de chez Jerry. Elle aura des plaques volées, mais vous n'allez l'utiliser que quelques heures dans la nuit, dans un coin où ça ne patrouille pas trop. Nous pensons que le risque est acceptable. Jerry va la faire venir de Seattle dans le cadre de son commerce avec d'autres concessionnaires. Certains ont trop de Nissan, d'autres trop de Toyota, alors ils font leurs petits échanges entre eux. Il faudra simplement

qu'il ne la retrouve pas criblée d'impacts de balles. »

« Si l'on s'y prend comme il faut, il n'y aura aucun impact nulle part, sauf dans les carcasses de Jack et Irene », dit Hatfield. « Charlie, dès que tu vois les cibles quitter leur maison, tu nous appelles et tu donnes le signal. Tony et moi nous garons la Yukon dans l'aire de stationnement sur la jetée et nous attendons là. »

« On s'occupe d'eux après ou avant le banquet d'importation ? » demanda Tony.

« Avant, quand ils marcheront vers le restaurant. Pas besoin d'attendre des heures avec nos flingues, d'ailleurs – poursuivit-il d'une voix menaçante – je ne veux pas qu'une seule bouchée casher transportée de Jérusalem finisse dans le gosier de ces youtres. Il faut que mon peuple se prenne cette gifle en voyant le festin finir en gelée pendant que les pétales de rose flétrissent et tombent par terre. Disons que c'est de l'action symbolique. Le temps des Goldman est révolu, à tous égards. »

« Lieutenant, tu as l'âme d'un poète ! » ria Lee. « Que fait-on s'il y a des gens autour de nous qui voient toute la scène ? »

« Eh bien, ils seront aux première loges », dit Zack en haussant les épaules. « Nous serons masqués et j'aurai éteint la loupote qui éclaire la plaque d'immatriculation du Yukon pour qu'on ne puisse pas la lire dans la nuit. En plus, il y aura certainement de la pluie, vu qu'on est en février. Ou au moins du brouillard, mais il fera très sombre. La seule chose qui me chiffonne, c'est qu'il n'y a qu'un seul chemin d'aller et de retour pour accéder à la jetée. J'imagine que Goldman va prendre sa Lincoln, non ? »

« Il pourrait prendre son 4X4, mais par souci de romantisme, je ne pense pas qu'il le fasse », répondit Washburn.

« Bon, alors dès qu'ils approchent du restaurant, les gars vous vous garez sur la 39^e rue et vous attendez. Vous vous mettez juste devant l'accès à la jetée pour les bloquer au cas où ils quitteraient les lieux sans raison, ou pour nous retrouver si on a besoin d'aide. Quand Tony et moi voyons le canoë du Juif qui entre sur la jetée, nous garons le Yukon », expliqua Zack. « Nous laissons le moteur en marche. Nous quittons le véhicule, en fermant les portes sans les claquer, pour ne pas les alerter. Nous interceptons les cibles sur leur chemin, quand elles sont assez loin des voitures pour ne plus pouvoir se cacher. On les flingue tous les deux, on leur donne les trois coups. La première balle en plein milieu de la cible pour la faire tomber, puis deux autres dans la tête pour achever l'exécution. Ensuite, nous regagnons le Yukon d'un bon pas, mais sans courir, puis nous quittons la jetée à vitesse normale et nous rejoignons le point de rendez-vous à Shangri-La. » Shangri-La était le nom de code d'une maison de vacances perchée sur une colline dominant le fleuve, dans le village de Knappa, où Len avait installé un ballon d'eau chaude et dont il avait copié les clés.

« Le plan n'a pas l'air trop compliqué », dit Len.

« Certes, mais les plans les plus simples peuvent être foutus en l'air par un petit détail oublié ou un événement inopiné », dit Hatfield. « Il faut prendre l'habitude de repasser en esprit tout le scénario deux douzaines de fois, en conjecturant tout ce qui pourrait merder. »

« J'ai une question », dit Ekstrom. « Est-ce qu'on ne pourrait pas piéger la Lincoln des Goldman ? Vous vous rappelez qu'on est censé piéger tout ce qu'on trouve. Je peux te donner une bombe en PVC avec six bâtons de dynamite. Le PVC c'est léger et solide, et avec un détonateur à fil et une bonne accroche, on peut placer ça sous la voiture du côté du conducteur. Avec un aimant, on peut fixer l'autre bout du fil dans la porte, et quand la porte s'ouvrira, le contact se fera et badaboum ! »

« J'y ai pensé, Len, mais je crois qu'on va remettre ça à plus tard », répondit Hatfield. « Trois raisons. D'abord, nous ne sommes pas tout à fait sûrs d'avoir le temps. Ensuite, si quelqu'un nous voit trafiquer la bagnole, il pourrait sonner l'alarme. On ne veut pas poser des bombes pour que les douaniers puissent la désarmer, l'examiner et l'analyser. Et puis enfin, il est probable que le premier qui ouvrira la porte de la voiture de Goldman soit un flic local, peut-être un que nous connaissons. Souviens-toi de ce qu'a dit l'adjudant sur les dommages collatéraux. Je reconnais que j'ai un peu la

nausée à l'idée de faire sauter des bombes au milieu de badauds et de policiers blancs. Dieu sait que tout ça va faire du vilain, et dans pas longtemps. Mais fabrique-nous cette bombe et garde-la sous le coude. On ne sait jamais quand cet engin pourra servir. Passons maintenant au coup numéro 2, celui qui placera la compagnie sur la carte de la rébellion. Les types du FBI que nous avons promis à la Brigade. C'est là que tu intervient, Cat. »

« Mmmm, cette partie-là est très hypothétique, Zack », dit Charlie en secouant la tête.

« Je suis d'accord », fit Hatfield, maussade. « Mais la balle est largement dans le camp d'en-face sur ce coup. Nous supposons que le FBI va dépêcher des agents pour enquêter sur le meurtre odieux de deux Juifs très considérables, mais nous ne le savons pas. L'adjudant les sent nerveux et paranoïaques et il se pourrait bien qu'ils flairent l'appât. Ils pourraient même nous tendre un piège en retour. Nous supposons que s'ils envoient des agents, ils visiteront la scène du crime, mais là encore nous n'en savons rien. Ils pourraient ne pas le faire. Ils pourraient envoyer à la place des U.S. Marshals ou des types de la Sécurité Intérieure, ou même des commissaires de la police d'état s'il n'y a que ça. Le FBI pourrait aussi ne pointer son nez qu'une semaine après. Je veux établir un plan qui se base sur la présence probable du FBI et de leurs équipes scientifiques le 15 février, mais il se peut que nous attendions et que nous changions une partie du plan une demi-douzaine de fois, ou même que nous tentions une dérive en bagnole pour leur donner la chasse et les abattre en pleine rue. L'important, c'est de savoir quand ils arrivent en ville, qui et combien ils sont et quelles sont leurs voitures. J'imagine qu'ils passeront chez le shérif en premier, au moins par politesse. Len, on va avoir rudement besoin de Christina. Est-ce qu'elle a pu passer en service de jour ? »

Zack, Len et Christina avaient beaucoup discuté la question de savoir dans quelle mesure l'engagement de celle-ci dans la NVA devait être connu au sein de la compagnie. Car évidemment, plus c'était connu, plus c'était risqué. Zack avait décidé de restreindre l'information au cercle des six personnes qui étaient présentes ce soir, car dans le cadre de cette première opération, on ne pouvait pas cacher aux membres de l'équipe que la Compagnie D, qui était encore novice, avait une oreille à la maison poulaga, et comme tous connaissaient Christina et savaient qu'elle était téléphoniste au central, chercher à cacher son identité aurait été ridicule. Ils avaient convenu que si l'un des six était arrêté, Christina Ekstrom disparaîtrait immédiatement et irait à Portland, à Seattle ou ailleurs dans le Nord-Ouest pour y rejoindre une unité de la NVA.

« Sans aucun problème », répondit Len. « Une de ses collègues téléphoniste est en congé maternité et les plans de travail sont chamboulés, personne n'a rien remarqué. Tant que la grille horaire est remplie, ils sont contents. »

« Est-ce qu'elle va tenir le coup, Len ? Sait-elle qu'elle va contribuer à des meurtres ? » demanda Zack, anxieux.

« Des représentants de l'organisation qui a refusé qu'on qualifie son affaire de crime de haine et qui l'a menacée de poursuite pour racisme si elle se rebiffait ? » répondit Len. « Oui, elle sait, et depuis que je lui ai dit, je ne l'ai jamais vue aussi heureuse. Elle est avec nous, Lieutenant. Tout ce qu'elle entendra, nous le saurons. »

« Revenons-en au moment où je sèche ces droïdes du FBI », dit Lockhart. « Je n'ai pas l'arme qu'il faudrait. J'imagine que je vais choisir dans l'arsenal de M. Fields ? J'aime bien le Dragunov russe. »

« Tu l'auras, si c'est celui-là que tu préfères », répondit Ekstrom dans un sourire. « Mais avant de faire ton choix, tu aimerais peut-être jeter un œil à ce petit cadeau du Commandant Coyle et des gars de Portland. »

« Cat, en échange du tombereau d'armes que nous avons envoyé à l'intendant de la Première Brigade, ils nous ont donné un machin pour toi ». Hatfield partit chercher quelque chose dans sa camionnette et revint avec une longue boîte couverte de similicuir marron. Il posa la boîte sur une des tables de pic-nic et l'ouvrit. L'intérieur était tapissé de velours rouge et contenait un grand

nombre d'éléments métalliques sombres. Les yeux de Lockhart irradièrent la joie pure du véritable amoureux des armes alors qu'il sortait de l'étui un long et élégant fusil à éléphants, pourvue d'une crosse en noyer. « Christ tout puissant ! » s'exclama-t-il. « Un M-21 ! »

« C'est la version pour tireur embusqué du vieux M-14 semi-automatique, avec son nécessaire de nettoyage et tous les accessoires », dit Ekstrom qui n'était pas peu fier.

« Nous avons eu une initiation à cette arme à l'école de tir de Fort Benning, et je crois m'en souvenir en gros, mais je n'aurais jamais cru pouvoir l'utiliser en service ! » se réjouit Lockhart, qui se passait l'arme d'une main à l'autre et la présentait. « A l'école de tir, les gars plus âgés ne juraient que par elle. Mais elle n'était déjà plus très utilisée à l'époque. Où est-ce qu'ils ont pu acquérir cette beauté ? »

« Aucune idée, et je n'ai pas demandé », répondit Ekstrom. « Le Commandant a simplement dit que le meilleur tireur d'élite de la brigade devait avoir la meilleure arme. Le nécessaire de nettoyage est là, regarde, au fond de l'étui. »

Cat examinait le canon. « Oh c'est génial ! Je pensais que je tomberai sur du calibre .50, un AR-50 ou un .50 BMG Barrett pour faire des gros dégâts sur les méchants, mais ça c'est encore mieux. Ce bébé est adapté pour du .308 standard, et les munitions seront plus faciles à trouver, et si l'on met la main sur des munitions perforantes, on aura à peu près l'énergie cinétique du calibre .50. Ou alors je peux tout simplement entailler mes balles. » Il saisit la lunette télescopique. « Ils ont installé le système de vision de nuit à infrarouges. Vous savez, à Benning, ils nous ont entraîné à tuer à 700 mètres avec le M-24, mais je me souviens d'anciens du Vietnam qui disaient qu'ils avaient tué à 900 mètres avec ce fusil-là. »

« Ils ont pu nous donner six chargeurs, et nous pouvons te fournir des munitions de .308 », dit Ekstrom. « Comme c'est du semi-automatique, tu peux tirer plusieurs fois, plus vite et plus précisément que si tu devais le charger à la main par la culasse, comme le M-24. Cette puissance de feu supplémentaire est pratique quand tu dois faire baisser la tête à de nombreux ennemis après avoir tiré le premier coup. »

« Pour sûr », fit Lockhart, qui soupesait et manipulait son arme, regardant la bouche du canon. « Depuis une position bien couverte, avec assez de munitions, je pourrais arrêter la progression de toute une compagnie d'infanterie. Il faudrait qu'ils fassent venir les hélicos ou l'artillerie. »

« Tu n'arrêtera la progression de personne, Cat », dit Hatfield. « Frapper et s'enfuir, souviens-toi. Ne t'expose pas. Si par hasard la position devenait trop dangereuse, je veux que tu t'enfuis. Rappelle toi l'Ordre Opérationnel Numéro Huit. »

« Justement, c'est quelque chose dont je voulais vous parler, chef », dit Lockhart. « Quand j'étais en Irak, nous avions tous des cartes à jouer ou d'autres signes que nous posions près de ceux que nous avions tués. Nous signions notre travail, pour que les bécots sachent qui était après eux ; de la guerre psychologique, quoi. J'étais le valet de carreau. Je me demandais si je pouvais faire la même chose ici ? Quand je peux le faire en toute sûreté bien sûr ? Ou alors le laisser dans ma position de tir, pour qu'ils le trouvent eux-mêmes ? »

« Mais est-ce que ça ne reviendrait pas à crier ton nom sur tous les toits ? » demanda Hatfield.

« Franchement, il ne sont pas stupides. Je suis déjà fiché pour racisme odieux et chauvinisme masculin et Dieu sait quoi d'autre », expliqua Lockhart. « Pourquoi ne suis-je embauché nulle part à votre avis ? Quand des corps tomberont les uns après les autres et qu'ils verront clairement qu'ils courent après quelqu'un qui sait utiliser un fusil et une lunette, ils ne vont pas tarder à s'apercevoir que je suis dans le coup et ils vont venir me chercher. Pourquoi ne pas profiter politiquement de ma réputation et de ma Médaille d'Honneur ? Je ne cours pas après la gloire, Lieutenant, mais je crois que ça serait un plus pour notre camp si l'on apprenait que nous ne sommes pas tous des laissés-pour-compte, des criminels et des consanguins illettrés, comme le disent les médias. »

« Tu te rends compte que tu seras l'homme le plus pourchassé de toute la côte Nord-Ouest ? »

demanda Hatfield.

« Ils me pourchassent déjà et ils m'ont tout pris », dit Lockhart la rage au cœur. « Cette société dégoûtante m'a pris ma femme, mes enfants, mon avenir, ma dignité et mon espoir. De bonnes et braves balles vont rétablir l'équilibre. »

« D'accord, on achètera des jeux de cartes et on te donnera notre valet de carreau, mais attention à porter des gants à chaque fois que vous les manipulez. On ne va pas donner de bon gré nos empreintes à l'ennemi. Bon, à supposer que les *feeb*s se pointent chez Rigoletto, quelles sont les positions de tir ? Cat, tu vois la grosse colline qui surplombe la 39^e rue, la colline aux Bois Sombres ? »

« Bien sûr », fit Lockhart.

« Tu dirais qu'il y a quelle distance entre le repaire des rupins et le petit chemin qui passe au milieu de la colline ? »

« Mmmm, si ma mémoire est bonne, je dirai 600 ou 700 mètres », dit Lockhart en se pinçant les lèvres. « C'est dans les cordes du M-21, chef, mais très franchement, j'aimerais être un peu plus près. Je dois reconnaître que je ne suis plus très entraîné. Je crois que je peux le faire depuis la colline, mais pour quelque chose d'aussi important, je ne devrais pas le croire, mais le *savoir*. Deuxièmement, il y a un angle assez important, de trente degrés à peu près, ça dépend de la position que je choisis. Et puis troisièmement, Il y a de sacrées rafales de vent sur le fleuve, et plus on tire de loin, plus il y a de chance que la balle subisse un débattement d'une toute petite fraction d'angle, mais suffisant pour faire la différence entre un *feeb* mort et un type qui s'est chié dessus. Pourquoi ne pas tirer d'un toit de ces immeubles de la 39^e rue ? S'il y a plus de 200 mètres, je mange mon chapeau, et l'angle ne sera que de sept à dix degrés. »

« Mmmm... je vais te dire le petit problème », dit Hatfield qui tambourinait des doigts sur la table. « C'est une scène de crime, il fait jour, il auront mis des rubans d'interdiction autour du périmètre et il y aura toutes sortes de flics d'état et de flics locaux en plus du FBI. Si nous nous approchons trop, nous aurons des problèmes pour nous échapper. Il nous faudra au moins une demi-minute pour te faire descendre du toit après les tirs, peut-être plus, et ensuite nous devons prendre la voiture et filer. Ils vont certainement foncer vers le point de départ des tirs s'ils arrivent à comprendre d'où ils viennent. »

« Mais l'un d'entre nous peut couvrir la fuite des autres avec des rafales d'Uzi ou d'AK », suggéra Lee, visiblement désireux de sulfater.

« Mais qui va couvrir ta fuite *à toi* ? » demanda Hatfield. « Ils peuvent nous prendre en chasse s'ils voient le Yukon ou l'un d'entre nous prendre la fuite. Je sais que les routes tout autour sont plutôt bonnes et qu'on pourrait les semer, mais s'ils ont un hélico qui fait le guet, la course-poursuite en plein jour, c'est un risque que je ne veux pas prendre. Souviens-toi de ce que j'ai dit sur le meurtre de policiers blancs, je sais que ça va être parfois nécessaire, mais je ne veux pas être forcé de le faire, surtout maintenant. Je veux que la première effusion de sang frappe l'ennemi racial, pas d'anciens voisins et amis, et nous ne voulons certainement pas que les flics blancs nous tirent dessus et nous tuent. »

« Je vais vous dire un truc, chef », fit Lockhart. « Nous avons encore une semaine devant nous. Allons ensemble fureter dans les environs pour voir ce qu'il y a à voir. Je vous ai dit mon idée de se servir du toit du Yukon comme position de tir ? Ce serait bien le diable si on ne trouvait rien. »

* * *

Le soir de la Saint Valentin, Zack Hatfield et Tony Campisi étaient postés dans le vieux GMC Yukon, garé sur un quai de chargement, juste derrière la 39^e rue. La nuit était sombre et plombée de nuages et la bruine ne cessait pas, ce qui donnait une couverture parfaite aux Volontaires. Le téléphone portable posé sur le tableau de bord sonna. Zack répondit. « Allo ? »

« Je suis bien chez Pizza Luigi ? » demanda Charlie Washburn au bout du fil.

« Non, désolé, vous avez fait un faux numéro », répondit Zack d'une voix exaspérée, au cas où quelqu'un écouterait. Il referma le téléphone. « Très bien, ils ont quitté la maison. Charlie et Lee vont les suivre. Il nous dira s'il y a le moindre retard ou s'ils changent de destination, mais nous devons nous mettre en position. » Hatfield démarra et alluma les phares et un instant après, ils se retrouvèrent sur la 39^e rue, longue et incurvée, qui bordait la jetée. Il aborda l'aire de stationnement de l'ancienne conserverie et se gara soigneusement, par l'arrière, à la seule place qui restait. Le restaurant était rempli, sans aucun doute de couples fêtant la Saint Valentin. Le cliquetis des plats et le bruissement des voix s'entendaient nettement, malgré la pluie.

« Où les Goldman vont-ils pouvoir se garer ? » Demanda Tony, qui regardait tout autour. « On est serré comme des sardines là-dedans. »

« Nous leur céderons gentiment notre place, qu'est-ce que tu crois ? » dit Hatfield dans un petit rire.

« Il nous reste quelques minutes. Vérifie ton arme, une seule fois, puis laisse-la tranquille jusqu'à ce que tu t'en serves. » Tony prit son .38 à canon court, ouvrit le barillet et vit les cinq balles de .38 Special de marque Black Talon. Il referma le barillet. Zack fit de même avec son vieux Smith & Wesson .357 Magnum. Ils utilisaient des revolvers pour éviter de perdre du temps à ramasser les douilles. En plus des SUF, Zack portait un Browning High Power caché dans son étui sous sa veste en jeans, et Tony avait un Beretta 9-mm. Dans la voiture de soutien, Charlie et Lee cachaient une Kalashnikov et un fusil à pompe, en plus de leurs armes de poing. « Ça va Tony, tu vas tenir le coup ? » dit Hatfield, qui remarquait que les mains de Tony tremblaient légèrement.

Campisi comprit le sens de la remarque. « Ce n'est pas de la peur, Zack. C'est de la rage. Je suis inquiet de rater mon coup, pas parce que je suis anxieux ou nerveux, mais parce que je ressens une bête de rage meurtrière et aveugle. J'ai peur de leur sauter dessus et de leur défoncer le crâne à coup de crosse après leur avoir tiré dessus. Est-ce que je t'ai déjà dit pourquoi les miens avaient atterri ici ? Des gros promoteurs immobiliers juifs avaient acheté pâté de maison sur pâté de maison à Bensonhurst, ils en ont fait un parc locatif et ont attiré les Mexicains et les Porto-Ricains pour chasser les Italiens, puis ils ont chassé les chicanos pour transformer le lotissement en un quartier résidentiel pour Juifs riches, pédales et autres trous du cul de richards de gauche. Un million de dollars pour un lotissement qui abritait quatre maisons de prolos. Déjà à l'époque, les emplois étaient rares pour les Blancs à col bleu, et le seul endroit que papa a pu trouver, c'était à Tacoma, et on y a vécu avant que ça ne devienne invivable là-bas aussi. Quand la guerre pour le pétrole a commencé, Fort Lewis nous a déversé tous ces nègres et chicanos de l'armée, les putes, les camés, les bagarreurs et les dingos. Mais nous n'avons jamais oublié que c'était les Juifs qui nous avaient fait quitter notre foyer au tout début. Ensuite, j'ai lu ces livres illégaux que Charlie et toi vous m'avez donné à lire, et j'ai compris *pourquoi* je les haïssais, pourquoi ils *devaient* être haïs. Je n'aurais jamais imaginé que je chercherais à tuer quelqu'un comme aujourd'hui, que je voudrais voir leur sang et entendre leur hurlement de peur. J'imagine que j'ai la vendetta de mes ancêtres dans le sang. Je veux vraiment le faire, Zack. Je sais ce qu'ils m'ont fait à moi et à ma famille. Et si on multiplie ça par le monde entier et par trois mille ans, l'esprit ne peut pas contenir un truc pareil. »

« Tu vas assurer, ne t'en fais pas », dit Zack en souriant. « Mais souviens-toi de me laisser tirer le premier. Je m'occupe de la commère, toi de Jack. Disons que c'est psychologique. J'ai déjà tué des femmes, ici et en Irak, tout comme Cat-Eyes, et ça ne nous dérange pas, mais pour des questions d'estime de soi et de stabilité émotionnelle, je préfère que le tableau de chasse des Volontaires commence par un bonhomme, un ennemi racial évident, juif ou nègre, ou un *fed* d'une espèce ou d'une autre. Dieu sait toutes les horribles ambiguïtés de la guerre que nous allons devoir encaisser un jour. » Le téléphone sonna à nouveau. Zack l'ouvrit. Une voix enfantine idiote lui dit : « Est-ce que le réfrigérateur marche ? »

« Âne bête », répondit-il, et il le referma. « Ils viennent d'arriver sur la 39^e rue. » Zack démarra le

moteur du Yukon mais laissa les phares éteints. « Le flingue dans ta main gauche, garde ta droite pour ouvrir la porte. » Campisi prit son .38 et obéit. Ils voyaient les phares de la Lincoln qui roulait au pas dans leur direction. « J'attends qu'il s'approche pour trouver une place. » Alors que la Lincoln roulait sur le macadam à cinq à l'heure, faisant tout le tour de l'aire de stationnement, Zack alluma ses phares et dégageda le Yukon de la place qu'il occupait, tournant à gauche vers le pont.

« Oh chéri regarde, le gentil monsieur nous laisse sa place ! » fit Campisi moqueur, singeant une voix de fille. La Lincoln s'engouffra dans la place laissée vide et ses lumières s'éteignirent. Zack mit en marche ses essuie-glaces ; la pluie était fine mais constante. Il gara le Yukon à l'entrée du pont. « Personne. On ne pouvait pas rêver mieux. Allons-y. Passe-montagnes. » Les deux volontaires enfilèrent leurs passe-montagnes en laine bleu marine et descendirent du 4X4. D'un bon pas, ils rejoignirent le couple qui marchait vers l'entrée du restaurant, mais qui avait pris sur eux plus d'avance que prévu. Ils auraient pu se mettre à courir, mais l'homme s'arrêta pour refermer son parapluie sous l'auvent bien éclairé. C'était des cibles parfaites. « Dieu, faites que personne n'ouvre cette porte » sussura Zack en une prière silencieuse.

Lorsqu'ils furent à cinq pas des deux Goldman richement vêtus, un bruit ou un sixième sens les fit se retourner tous les deux et scruter leurs assaillants. Ils surgissaient des ténèbres vers cette clairière de rires et de douceur, ces deux hommes dont les masques ne laissaient voir que le noir de leurs yeux et qui pointaient sur eux leurs revolvers. Les deux tueurs ne disaient rien, mais Jacob Goldman, le souffle court, poussa un cri étouffé : « *Vous !* »

Tous les quatre comprirent ce que Jacob Goldman venait de dire. Il ne connaissait pas les hommes qui étaient sur le point de le mettre à mort. Ils avaient toujours été loin en-dessous de lui, ils faisaient partie du décor qu'il voyait depuis la fenêtre de sa voiture ou de son bureau luxueux, ces animaux qui par un certain accident de la nature ressemblaient extérieurement au Peuple Élu de Dieu, mais qui étaient en réalité des bêtes sans âme, comme le lui avaient confirmé les sages de la Torah. Mais il les reconnaissait et il savait pourquoi ils étaient là. Quatre mille ans d'instinct racial se mirent à crépiter dans un éclair de hideuse et cosmique réminiscence. Un drame sans fin était sur le point de se répéter, une ancienne dette qui allait être payée, et le sang allait à nouveau couler dans la plus longue guerre que l'humanité ait connu. Les hommes qui faisaient face à Jacob Goldman auraient pu revêtir la cuirasse romaine, la cotte de mailles des Croisés, les peaux et les fourrures des Cosaques ou la tunique noire des SS. Aujourd'hui, ils portaient des jeans et des passe-montagne, mais oui, il les connaissait. Il allait maintenant mourir, parce qu'*ils le connaissaient* aussi, ils savaient à quoi ils avaient affaire.

Attendant au bord du fleuve, tout près du pont, Charlie et Lee avaient baissé les vitres de la Toyota. Ils entendirent les coups de feu et virent les éclairs étinceler sous la pluie. Une minute plus tard, le Yukon les croisa et de la fenêtre, Zack leva le pouce. Charlie démarra et le suivit le long de la 39^e rue et de la rue principale, puis tourna à droite, alors que Zack prit sur la gauche, car ils rejoignaient le lieu de rendez-vous par des routes distinctes.

Chapitre V : À la chasse aux chasseurs

Le 15 février au matin, Hatfield, Cat-Eyes Lockhart, Charlie Washburn, Tony Campisi, Len Ekstrom et Lee Washburn se réunirent dans une caravane cachée dans les bois, qui était utilisée comme cabane par des amis chasseurs. Les deux véhicules qui avaient servi lors de l'assassinat de la nuit passée étaient garés derrière la caravane, sous les frondaisons pour les cacher d'éventuelles observations aériennes. Les Washburn arrivèrent à 8h, avec dans les bras des sacs en papier remplis de sandwiches et de hot-dogs au chili con carne, qu'ils placèrent dans le micro-ondes. « J'allais commander les petit-déjeuners à emporter de chez Riverside, mais j'ai trouvé trop voyant de commander six petits-déjeuners à deux. C'est le genre de chose que le Mexicain futé ou l'informateur blanc pourrait rapporter aux flics s'ils venaient flairer dans les parages », dit Charlie. « J'imagine que la gastronomie révolutionnaire, ça passe ou ça casse. »

« Sans parler des autres couleuvres qu'on va devoir avaler », fit Hatfield. « Tony, je te confie la garde des lieux. Quand nous sommes dans des endroits clos comme ici, nous sommes très exposés ; il faut à tout prix les empêcher de nous encercler et de faire jouer leurs équipes d'intervention rapide avec leur gaz et leurs armes lourdes, leurs véhicules de l'avant blindés, leurs hélicoptères et toute leur panoplie de jouets. Je n'aime pas nous voir tous réunis ici au même endroit, même si c'est indispensable pour une opération si importante. Nous le faisons trop souvent et c'est dangereux. A partir de maintenant, la Compagnie D se divise en équipes, chaque membre du Trio de Choc prend en charge de trois ou quatre Volontaires. Quand la compagnie grossira, nous nous diviserons en autant d'équipes ou de bandes, et contrairement à nous, les nouveaux venus utiliseront des pseudonymes, sans se connaître les uns des autres. Aujourd'hui, si l'un d'entre nous craque, c'est toute la Compagnie D qui tombe, il faut que cela cesse. Dorénavant, je ne veux pas plus de trois ou quatre volontaires sous un même toit au même moment, avec toujours une sentinelle en poste. »

Il donna un M-16 et une radio portative à Tony. « Poste-toi près de la route, signale-nous les voitures, les passants dans les bois et toute trace d'hélicoptère. Len, les voitures ont l'air bien cachées sous les arbres, mais j'aimerais que nous fabriquions un bon camouflage à l'ancienne pour masquer tous nos véhicules depuis le ciel. Tony, si tu vois approcher des ennemis évidents, tu tires le premier et tu t'arranges pour en mettre à terre au moins un, et nous disparaissions illico chacun de notre côté. On se rencarde à la Caverne d'Aladin. »

« Où ça ? » demanda Lee.

« C'est l'autre caravane à Knappa, pas celle d'hier », lui rappela Hatfield. « Nos planques, il faut s'habituer à en parler et y penser en code. Une boulette au téléphone et c'est foutu. Tiens, Tony, voici ta thermos de café, et en plus il y a un peu de ce merveilleux repas pour tézigue. Len va être ton mentor aujourd'hui, il te fera le compte-rendu. »

« Merci bien lieutenant, mais j'ai mangé avant de venir », lui répondit Campisi. Comme les autres, il connaissait Zack Hatfield depuis des années, mais il avait pris l'habitude de l'appeler « lieutenant » ou « chef » et Zack ne s'en offusquait pas, puisqu'il en voyait la nécessité. « Marie m'a fait un petit-déjeuner ce matin. Je lui ai dit que j'avais un chargement à faire à Clatskanie. »

« Marie est au courant ? » demanda Hatfield.

« Elle est maline. Elle se doute qu'il y a quelque chose », reconnut-il. « J'espère seulement qu'elle n'imagine pas que je la trompe avec une autre. Je sais que l'armée a un soupçon contre les hommes mariés, vu que de nos jours beaucoup de femmes blanches seraient prêtes à trahir leurs maris pour de l'argent ou pour préserver leur train de vie, mais ne vous faites pas de bile. Elles ne sont pas toutes comme ça. Et Marie, c'est le haut du panier. »

« Je suis bien d'accord », acquiesça Hatfield. « Elles ne sont pas toutes faites sur le même moule, c'est vrai. Mais il y a tant de femmes blanches qui sont *abîmées* par la vie dans cette saloperie de

société qu'on doit marcher sur des œufs. Mais il faudra résoudre le problème, rallier les Blanches et les convaincre que leur avenir est à nos côtés. On ne pourra rien réussir sans nos sœurs, messieurs. »

Après que Tony fût parti faire le guet, Charlie Washburn posa sur la table deux épais journaux. « Notre petit massacre de la Saint Valentin d'hier soir a fait la Une du *Daily Astorian* et de l'*Oregonian*. »

Hatfield jeta un œil sur les titres criards. « C'était couru. Si l'on additionne les colonnes des journaux et les minutes à la télé, les Goldman pèsent cinq fois plus lourd que de simples flics. Des Juifs morts, ça attire l'attention des médias. Ils pourront jacasser sur autre chose demain, espérons-le. Mais cette fois-ci messieurs, ça va être une autre paire de manche. Hier soir nous avons descendu deux cibles désarmées, nous avons frappé la Bête dans le bas-ventre comme il se doit. Mais le deuxième acte est différent. Nous allons attaquer des cibles armées et entraînées à répondre au feu. Il va falloir mettre les petits plats dans les grands, encore plus qu'avec les Goldman. »

« Quelles nouvelles de notre amie de la maison poulaga ? » demanda Washburn.

« Elle est partie travailler très tôt ce matin, sur réquisition de Ted Lear, ça bouillonne là-haut », répondit Ekstrom. « Elle s'occupe des téléphones du commissariat du comté de Clatsop, de la police d'Astoria et aussi des pompiers, elle est pile au bon endroit. Je suis passé au commissariat juste avant de venir, je lui ai apporté un hamburger aux œufs et au bacon et une pâtisserie, en bon papa attentionné, vous voyez le tableau. Personne n'a rien trouvé à redire, je ne suis que le vieux Len qui tient sa quincaillerie sur la rue marchande depuis l'aube des temps et qui vend aux braves gens sa visserie et ses appareils ménagers. Chrissie m'a mis au courant de l'horrible meurtre de ces deux citoyens considérables avec le ton outragé qu'il fallait. Nous étions dans la salle de repos, au milieu d'une douzaine de flics qui vauquaient à leurs affaires. Ils n'ont pas de suspects, mais de ce qu'elle a ouï-dire, il semble que le coup d'hier soir, combiné à l'action contre les deux gouines en novembre et la disparition mystérieuse de l'arsenal de Bert Fields a fait sonner tout un tas d'alarmes au quartier général du FBI de Portland, et les *feds* sont certainement en route. Elle est presque sûre qu'ils vont arriver aujourd'hui. »

« Excellent. Il faut réussir ce coup-là », dit Hatfield. « Je lui ai parlé hier, nous avons élaboré un code pour nos téléphones jetables, qui va pouvoir nous renseigner en temps réel. On ne se parle pas, on textote, pour éviter que les types de la Sécurité Intérieure n'enregistrent nos voix, la sienne surtout. » Au petit tintement du micro-ondes, Charlie se leva pour disposer les sandwiches sur les assiettes en carton et servir les cafés. Puis un autre petit tintement retentit, c'était celui du téléphone de Zack. Il l'ouvrit et vit s'afficher ce message sur la petite fenêtre verte : ON MANGE ENSEMBLE ?

« Nous y sommes », dit Hatfield. « Le FBI arrive aujourd'hui ». Il répondit : QUELLE HEURE ?

JE NE SAIS PAS QUAND JE SERAI LIBRE. DONNE-MOI DEUX HEURES. « Cela veut dire que les *feeb*s seront là dans deux heures. On a un peu de temps devant nous », dit Hatfield. Assis autour de la petite table en formica, les cinq hommes mâchaient leurs sandwiches sortis trop chauds du micro-ondes. Zack répondit : TU SAIS OU TU VEUX ALLER ? La réponse arriva vite : NON, N'IMPORTE.

« Bon, cela veut dire que les flics n'ont aucune description fiable des assaillants et de leurs véhicules, pas à sa connaissance en tous cas », dit Hatfield. Pas de suspect, pas d'avis, pas de portrait-robot. Il faisait sombre et il pleuvait, personne n'a dû nous remarquer. S'il y avait eu le moindre début de description, c'est Chris qui l'aurait communiqué aux services. Ce qui veut dire que nous pouvons utiliser les mêmes voitures qu'hier soir. L'endroit est assez huppé, les grosses cylindrées ne sont pas rares, le Yukon ne détonnera pas. »

« Mais CNN a dit que du restaurant, on avait pu voir deux hommes en passe-montagne qui avaient pris la fuite dans un 4X4 », précisa Washburn.

« Mmm, oui, il va falloir s'occuper de ces bavardages », dit Hatfield, pensif. « Personne n'aurait dû voir quoi que ce soit. Ils auraient dû tous être aux toilettes au moment de la fusillade. Il faudrait qu'on trouve le moyen de faire passer le message. »

« J'imagine qu'un petit supplément de macchabées pourra leur couper le sifflet. Mais si les flics n'ont que ça à se mettre sous la dent, nous sommes tranquilles », fit Washburn.

« J'espère, mais le FBI va peut-être tirer les vers du nez de ces clients mieux que la police municipale. Il faudrait qu'on sache combien d'agents ils nous envoient. Ils peuvent être deux ou douze, selon que le Bureau décide ou pas de faire une conférence de presse pour l'affaire Goldman. Je veux qu'on prélève au moins une tête dans leur troupeau, deux ça serait mieux, mais s'ils viennent en masse, il faudra frapper et s'enfuir comme l'éclair. Maintenant, voyons voir quel est le meilleur endroit où les attraper. J'imagine qu'ils vont se montrer dans l'un de ces trois endroits : première possibilité, ils descendent en ville, soit au commissariat sur la septième rue, soit au palais de justice sur la rue marchande. Deuxième possibilité, on les trouve à la caserne des garde-côte à Warrenton sur la 12^e rue, s'ils décident d'y passer la nuit. Troisième possibilité, sur la scène du crime. Pour nous, c'est l'endroit idéal, c'est à découvert. Les deux autres endroits sont en pleine ville et il y aura plus de passants, sans parler des ennemis armés qui seront sur les dents. »

« Je suis passé par la 39^e rue en venant », dit Washburn. « Le soleil se levait à peine, mais je ne voyais que des gyrophares. Ces pauvres gars ont dû passer la nuit là-dehors. Qu'est-ce qu'ils pouvaient bien foutre ? »

« Ils se sont sûrement attroupés dès l'aube pour fouiller la zone au grand jour », répondit Zack.

« Charlie a ralenti et j'ai sorti ma caméra miniature pour faire un gros plan. Fixer quelqu'un avec des jumelles, ce n'est pas discret, mais personne ne fait plus attention à ces petites caméras, tout le monde les sort aujourd'hui pour un rien, surtout dans ce genre d'endroits où il s'est passé quelque chose et où ça fourmille de flics. »

« Très bien. Qu'est-ce que tu as vu ? »

« Ils avaient dégagé toutes les voitures, ne restaient que les voitures de flic. Ils ont ceinturé toute la jetée de rubans jaunes, il y avait des flics en uniforme et d'autres en civil à quatre pattes qui fouillaient partout. Ils devaient chercher des indices, des douilles, des traces de pneus ou que sais-je », expliqua Lee.

« Ce qui veut dire qu'ils ont commencé les procédures d'enquête », dit Hatfield. « Ils ont sûrement leur laboratoire de police d'état à Portland ou à Salem, et dans ce cas, le FBI ne viendra pas avec ses experts, ce qui est une bonne chose. Moins de *feds*, c'est plus de chances de leur tomber sur le râble quand une paire s'extraira du troupeau pour aller se chercher une pizza. Voilà ma prédiction : deux ou trois agents du FBI vont se montrer sur la jetée de la 39^e rue en fin de matinée ou en début d'après-midi, même si la police d'état ou les municipaux ont déjà fait le travail. Les *feeps* vont ramener leur fraise chez Rigoletto uniquement pour montrer aux autorités gauchistes qu'ils font quelque chose. C'est là que nous les attendons, avec Cat-Eyes placé au bon endroit pour faire feu. »

« Chef, quelle est la position de tir que vous et le Volontaire Lockhart avez choisie ? » demanda Washburn.

« J'aurais voulu tirer du promontoire qui est au Sud de la route forestière », dit Lockhart. « Mais c'est un tir un peu trop lointain pour ma pomme. Je préférerais un tir plus sûr pour ma première fois dans la NVA. Et puis la fuite aurait été compliquée, avec tous ces buissons à enfourcher avant d'arriver à la voiture. Le Lieutenant a émis un avis positif pour l'autre possibilité. »

« Nous allons nous faire passer pour des livreurs et essayer de hisser Cat sur le toit de l'immeuble de la Columbia Prospect qui est en travaux », dit Hatfield. « La distance n'est plus que de 220 à 270 mètres. »

« Du gâteau », fit Lockhart, sûr de lui.

« Le décrochage après les coups de feu va être plus tendu, mais nous aurons l'immeuble comme bouclier, et si nous courons comme des dératés, nous pouvons retrouver la voiture en trente secondes, peut-être moins », dit Hatfield. « J'y suis allé hier, sapé en costard-cravate, pour leur

demander le prix des appartements à la location, comme si j'avais les moyens d'habiter au bord du fleuve. D'ailleurs, Len, la fausse carte de visite que tu m'as donné est passée crème. »

« Mais elle n'était pas fausse », dit Len. « Je dépannais un plombier qui travaillait chez Chérie, qui est un restaurant aussi chic que le Rigoletto. Les clients faisaient ce jeu idiot où tu laisses ta carte de visite dans une urne et où celui qui est tiré au sort gagne un dîner pour deux, et quand ils regardaient ailleurs, bibi en a pris une petite poignée. Un bon intendant doit être bon chapardeur. »

« Tu veux dire qu'il y a vraiment un Martin Winfrey qui tient une boîte de nuit qui s'appelle Le Trou de Souris à Seattle ? » plaisanta Hatfield.

« Ça sonne un peu gougnote » dit Washburn.

« En tous cas, s'ils font le rapprochement avec notre coup de tout à l'heure, M. Winfrey va devoir donner la réplique à des agents du FBI bien paranoïaques », dit Hatfield dans un sourire. « Dans l'immeuble, il n'y a pas encore de réception à proprement parler, mais une bonne femme tient une permanence dans une pièce près de l'entrée pendant quatre heures dans l'après-midi. J'imagine qu'ils n'ont pas les sous pour payer une réceptionniste à plein temps. Mais elle n'y sera pas si nous arrivons avant midi. Ah oui, sur la porte d'entrée, il y a aussi un autocollant qui avertit que l'immeuble est protégé par la marque Steinberg Security Systems, mais notre Charlie qui prend très à cœur son travail de renseignement, a découvert un méchant pot-aux-roses à leur sujet. »

« Non, tout le mérite en revient à Len », dit Charlie. « Ils ont tenté l'entourloupe avec lui. Comme l'indique le patronyme, Steinberg Security Systems est une entreprise juive de Portland, mais son siège est à Jew York. Ils sont censés fournir à leur clients des systèmes d'alarmes, des patrouilles de surveillance, etc., mais leurs cibles sont surtout des entreprises qui sont obligées par leurs assurances de placer des systèmes d'alarme dans leurs locaux. Un de leurs VRP a tenté de passer un contrat avec Len, pour la quincaillerie. Et donc, pour un prix réduit, tu peux avoir tout simplement les deux autocollants Steinberg Security à coller sur le porte et la fenêtre de ta boutique, ou bien un service réduit, par exemple les portes et les fenêtres ne sont reliées à l'alarme que de dix heures du soir à six heures du matin, ou aux heures que tu veux. »

« Mais comment ces Juifs font-ils pour profiter d'une baisse de tarif ? » demanda Hatfield, étonné. « Il y a quantité de façons de faire. Le client obtient un pseudo-certificat de Steinberg, qui dit qu'ils ont installé une alarme et un système de sécurité qui est aux normes fixées par l'assureur, ce qui fait que le client paye une assurance moins chère, et il verse au VRP une ristourne équivalente à la moitié des frais d'assurance économisés », expliqua Washburn. « Et si le client veut se faire cambrioler ou être victime d'un incendie qui détruit une masse de marchandises imaginaires, il est couvert, car la compagnie d'assurance est obligée de payer. Il faut se souvenir que cette arnaque vient de New York, elle a été inventée par des Juifs et pour des Juifs. Et donc Steinberg a pu signer beaucoup de contrats avec le gouvernement pour des entrepôts et des immeubles de bureaux, dont certains n'existent pas, mais pour lesquels ils ont touché les dollars du contribuable pendant des années. Même chose avec les promoteurs immobiliers, comme ce consortium juif qui a fait construire l'immeuble de Columbia Prospect. Une main casher lave l'autre. Les Juifs aiment bien faire des affaires entre eux. »

« Mais d'où sors-tu tout ça ? » demanda Hatfield.

« Tout est sur internet », ria Charlie. « Steinberg a été mis en examen et poursuivi un nombre incalculable de fois, mais il court toujours le furet ! »

« Comment fait-il ? » demanda Lockhart.

« Gros contributeur à la campagne d'Hillary Clinton pour l'élection présidentielle », répondit Charlie d'un ton aigre.

« Et j'ai dit à Charlie, fit Ekstrom en colère, que l'appartement où Christina vivait à Portland était censé être protégé par un système d'alarme de Steinberg Security. Les deux nègres qui l'ont violée et torturée ont pu forcer la porte tranquillement. Aucune alarme n'a sonné. »

« Ça devait être un de leurs petits arrangement entre amis », dit Washburn, assombri. « En tous cas, il y a fort à parier que vous pourrez entrer tranquillement dans l'hôtel Columbia. Sauce bonne pour l'oie, est bonne pour le jars. »

« Alors Cat, nous allons d'abord devoir nous rapprocher de l'objectif, pour y être au plus vite », reprit Hatfield. « Nous attendrons au musée maritime sur le boulevard ; il y a toujours beaucoup de voitures garées là-bas, et les passants nous prendront pour des touristes qui badent d'admiration devant les voiliers. Dès que nous apprenons que les *feeps* sont en ville, nous roulons vers l'immeuble de Columbia Prospect et nous nous garons devant comme si nous y habitons. Nous entrons par le couloir central, avec nos cartons portés devant, comme je t'ai montré, pour nous cacher des caméras de sécurité, au cas où elles fonctionneraient. Tu as nettoyé les cartons ? »

« Oui, à l'alcool et au gratton, ils sont propres comme un sou neuf », dit Lockhart.

« Parfait. Ne les touche plus sans les gants. Nous allons les laisser en plan là-bas, je ne veux aucune empreinte dessus. J'espère que tu manies aussi bien le pied-de-biche que tu nous l'as dit... »

« Quand personne ne t'emploie, il faut bien nourrir son homme », répliqua Lockhart dans un haussement d'épaules. « Je n'ai pas encore connu la famine ».

« J'espère qu'il n'auront pas mis d'alarme sur le toit », dit Hatfield. « Je n'ai pas pu monter là-haut pour vérifier. C'est une bonne position de tir, mais si on ne peut pas y accéder, il faudra recourir au plan B. »

« Qui est... ? » demanda Charlie.

« Si le toit ne convient pas ou si on ne peut pas y grimper, il faudra entrer dans un appartement du troisième étage du côté Nord de l'immeuble, avec vue sur le fleuve, et tirer d'une fenêtre », dit Hatfield. « Ce qui peut impliquer de prendre un otage et de le ceinturer, s'il y a quelqu'un dedans. J'aurai un sac avec du gros ruban adhésif et des liens en plastique comme ceux dont on se servait pour menotter les Irakiens. J'ai aussi ce cadeau de Len. » Hatfield sortit un pistolet Ruger .22 automatique, puis un longue pièce de métal, fait de deux tiges tubulaires emboîtées l'une dans l'autre, qui semblaient sortir de la caisse à outil d'un plombier. C'était un silencieux. « J'espère qu'on n'aura pas à se servir de ces machins-là. Je détesterais devoir tirer sur un pauvre type qui ne sait pas se tenir tranquille un moment. Je voudrai vraiment qu'on fasse démarrer la révolution dans le Nord-Ouest sans aucune victime civile blanche. »

« Tout ceci repose sur l'hypothèse que le FBI va bien se montrer sur la 39^e rue », dit Washburn. « Qu'est-ce qu'on fait s'ils ne viennent pas ? »

« S'ils sont bien arrivés en ville, mais qu'ils ne se montrent pas sur la scène du crime au bout d'un temps raisonnable, alors il va falloir les serrer quelque part, on improvise une dérive », dit Hatfield. « C'est pour ça que vous devez être dans l'autre voiture ».

« Nous avons la bagnole d'hier soir et j'ai la vieille camionnette bleue de Jules Corman, avec de fausses plaques », dit Len.

« Très bien. Len, toi et Tony vous prenez la camionnette », ordonna Zack. « Vous roulez jusqu'à Warrenton au cas où ils iraient là-bas pour se servir des ordinateurs fédéraux ou pour s'installer. La brigade nous dit qu'ils ne se servent plus du tout des motels et qu'ils ne dorment que dans des installations militaires ou dans des appartements spéciaux qu'ils se réservent pour l'occasion. Garez-vous dans l'aire de stationnement du supermarché Walgreen, qui est tout près du pont de la Youngs Bay. S'ils doivent aller à la caserne, ils vous passeront sous le nez et vous pourrez les intercepter. Charlie, Lee et toi vous louvoyez autour du commissariat, il semble bien que c'est là qu'ils passeront en premier. Dès que vous les voyez, tu me le dis. Sinon, tu attends que je te contacte. Nous utiliserons tous le même code, mais Christina m'appellera moi et moi seul, elle ne sait même pas que vous êtes dans le coup. Je retransmettrai à vos deux voitures tout ce qu'elle me dit. L'information qu'on attend le plus, c'est le nombre de têtes, l'allure qu'ils ont et le genre de véhicules qu'ils conduisent.

« A propos, l'adjudant de la brigade m'a dit des choses intéressantes dimanche dernier à Portland », poursuivit Hatfield. « Apparemment, après la révolte du 22 octobre, ils ont déclenché une sorte de plan d'urgence et le FBI s'est d'abord soucié de sa propre sécurité, ce qui est assez caractéristique de ces gens. Ils ont équipé leurs agents de toute une flotte de véhicules blindés, des 4X4, des Lexus, des Ford et des Chevrolet, mais qui sauvent les apparences. Les voitures ont des plaques banalisées de l'Etat de l'Oregon, sans aucune marque fédérale. Ils n'ont pas uniformisé les voitures pour que les agents puissent se fondre dans le trafic sans être reconnus, mais ils ont fait une faute de bleu qui leur casse la baraque. Les vitres de leurs voitures sont teintées pour qu'on ne voie pas à l'intérieur, ce qui est illégal. Donc on peut en conclure que toute voiture à vitres teintées est fédérale. Ne me demandez pas pourquoi ils ont commis une telle bourde. »

« Parce que ce sont des crétins », dit Ekstrom.

« Tout juste ! Et c'est encourageant », dit Hatfield, tout sourire. « Une agence aussi cruche ne pourra jamais nous avoir, pas vrai les gars ? Alors, en ce qui concerne le blindage, personne n'a pu l'observer de près, mais on suppose qu'il s'agit de châssis blindés dans les règles de l'art, en alliage de fer et d'aluminium, encastrés dans des moules de plastique très dur faits à partir d'une sorte de nylon, moins lourd que l'acier. Les fenêtres et le pare-brise sont faits en verre de sécurité anti-balles, qui n'est pas exactement du verre, mais ce qu'ils appellent du polycarbonate. Ne me demandez pas ce que c'est, mais ce machin a pu arrêter tous les projectiles qu'on lui a lancé, en Oregon et ailleurs. Le réservoir est caché dans la structure, qui peut résister à une balle explosive. Les pneus sont montés sur de l'acier super-renforcé qui peut résister à une chausse-trappe ou à une mine, et l'intérieur de la voiture n'est pas en acier, mais moulé dans cette sorte de nylon pour des questions d'électromagnétisme. Elle a une suspension renforcée pour supporter le poids et un système d'air conditionné pourvu de filtres spéciaux qui préserve l'habitacle de tout type de fumées et autres gaz, vous voyez le tableau. Mais ces bagnoles de *feds* ne sont pas non plus des chars d'assaut. On peut les faire chavirer avec de l'explosif artisanal comme ils le faisaient avec nos Humvees en Irak, et je serai curieux de voir ce que leur faire un lance-roquette, mais tant qu'ils seront dedans, ils seront à l'abri de nos balles. »

« J'ai tout un lot de munitions de .308 perforantes en tungstène, si ça peut aider », dit Lockhart.

« Ça pourrait bien, oui », dit Hatfield. « Ces vitres qu'on dit anti-balles sont souvent capricieuses. Si tu les frappes avec le bon angle ou la bonne vitesse, elles se cassent, on l'a vu plusieurs fois à Bagdad. Il n'y a aucune vitre complètement anti-balles. Mais on ne va pas prendre ce risque. Il faut les buter en extérieur. Il faut s'arranger pour leur faire quitter la voiture. Len ? »

Ekstrom souleva un sac de sport qu'il plaça sur sa chaise. Il en sortit deux objets sombres et cylindriques. « Ils sont assez primitifs et pas très puissants, mais ils feront badaboum. J'ai préféré ne pas utiliser du PVC, pour obtenir un effet shrapnel. Ce sont des bombes tuyau, fermées sur ce côté, chacune contient trois bâtons de dynamite, et refermées de ce côté avec ce capuchon comme vous pouvez le voir, et voici la mèche qui vous donne six ou sept secondes de battement avant l'explosion. »

Hatfield opina du chef. « Le mieux, à mon avis, serait de faire rouler ces engins sous leur voiture quand elle est à l'arrêt et que nous sommes à proximité, en joue et prêts à faire feu. L'engin ne percera sans doute pas le blindage, mais il devrait au moins les bousculer et les désorienter, peut-être mettre le feu ou les convaincre d'une explosion imminente, ce qui devrait leur coller une frousse suffisante pour qu'ils quittent le navire. Charlie, toi et Lee vous prenez un de ces engins et Len et Tony vous prenez l'autre. Maintenant, en ce qui concerne l'armement pour cette opération, souvenez-vous que nous allons affronter des gens armés qui sont prêts à répliquer. Chacun doit porter une arme de poing, pas un SUF, mais du 9-mm ou du plus gros à utiliser dans une fusillade. Dans chaque voiture, un homme porte un fusil de chasse. Len en a prévu deux, avec des munitions de calibre .00 buck. L'autre homme dans chaque voiture aura une arme automatique. »

« Preums sur le Heckler & Kosh », dit Len. « Charlie, je te confie le Uzi, vu que tu t'es bien

entendu avec lui à la dernière session dans la carrière. Voici les balles. »

« Et moi ? » demanda Zack en souriant.

« Toi, tu vas voyager dans le temps avec cette perle de la collection de Bert Fields », dit Len en sortant une arme petite, mais racée. « Le vieux pistolet-mitrailleur M-3. J'ai choisi celui-là parce que nous avons des quantités industrielles de munitions de .45, et tu avais l'air de bien aimer l'arme aux entraînements. Et puis il faut que ça tienne dans le carton que tu es censé livrer à la copropriété. »

Hatfield était d'accord. « Bien pensé, merci. Charlie et Lee, dès que vous détectez les *feeps*, vous choisissez une voiture et vous la suivez à la trace, mais à distance respectueuse, et vous me dites par texto dans quel sens ils arrivent. Compris ? Une seule voiture. S'il y en a une douzaine en file indienne, il va falloir tourner autour et attendre l'occasion d'en cueillir une ou deux. On n'attaque pas tout le convoi, il faut faire comme le Renard des Marais *, frapper, s'enfuir, et vivre pour combattre le lendemain. S'ils débarquent sur la jetée de la 39^e rue, Cat et moi devrions être en position pour les frapper. Charlie, s'ils viennent à nous sur la jetée, tu continues le long de la route forestière et tu tournes à gauche sur la route de Tongue Point, comme si tu allais vers les docks. Attends-nous là, nous te donnerons le signal et tu reviens lentement en centre-ville. Tu devrais nous croiser à mi-chemin, tu tournes et tu nous suis, en étant paré pour une poursuite. Tu as l'Uzi que Len t'a confié. Si tout se passe bien, nous prenons la John Day Road, puis la petite route vers Knappa. »

« Reçu 5/5 mon lieutenant », fit Charlie.

« Mais ça, c'est s'ils viennent sur la jetée », poursuivit Hatfield. « Si les *feds* filent vers Warrenton, tu me le dis et je passe l'info à Len et Tony qui boiront leur expresso au Walgreen. Cat et moi nous décrochons et nous vous rejoignons à Warrenton. Ils n'ont pas installé de fortification en béton, il n'y a que des barrières métalliques. Nous allons louvoyer autour de la caserne pour guetter les fenêtres de tir, Cat montera sur le toit du Yukon pour les ajuster. C'est là qu'on improvise et ça promet d'être délicat. »

« Mais s'ils vont finalement à un endroit incongru, dans la maison des Goldman par exemple, ou manger chez Chérie ? » demanda Charlie.

« Alors passe-moi un coup de fil. Tu seras le Révérend M. Green et je serai le Diacre White, tu m'appelleras pour une affaire urgente en rapport avec le Seigneur. Dis deux trois conneries, mais arrange-toi pour me dire l'endroit où ils se sont arrêtés. Cat et moi nous irons les arrêter sur place. Cat juché sur le bahut peut les avoir d'une balle qui traverse la fenêtre du restaurant », dit Hatfield.

« Les gars, notre petite camarade en ville nous dit qu'ils arrivent bientôt. Il va falloir aller au charbon. Je n'ai pas envie de passer la journée à poursuivre ces fumiers. Plus une opération de ce genre dure longtemps, plus on a de chance de foirer. Une dernière remarque messieurs », Hatfield poursuivit d'un air sombre. « Ces gens sont mauvais, ils ont accumulé les crimes. Ils nous ont pris Sam et Vicky Weaver. Il y a des fois où la vengeance se justifie, et aujourd'hui c'est le cas. Mais il y a quelque chose de plus. Le message n'est pas seulement pour le FBI, mais aussi pour Joe Pack-de-Six. Il doit comprendre que ces gens ne règnent plus dans le Nord-Ouest et que s'il voit quelque chose qu'il n'aurait pas dû voir ou qu'il a un problème avec la NVA, la dernière chose à faire est d'appeler la police ou le FBI, parce qu'ils ne peuvent même pas se protéger eux-mêmes, et encore moins lui et sa famille. Il s'agit pour nous de détruire le monopole de la violence légitime et de convaincre Jacky et Jane Pack-de-Six qu'ils peuvent choisir ce qu'ils veulent, mais que passer ce coup de fil n'est pas une option. » Le téléphone de Zack fit entendre son petit tintement. « Par contre, moi, je dois décrocher ce téléphone. » Il ouvrit son portable et vit ce message : ON MANGE ENSEMBLE JE CONFIRME, SI TU VEUX BIEN SUR.

« Le FBI est arrivé au commissariat. Bon sang, ils ont fait vite ! » dit-il. Il répondit : TU AS FAIM ? Une minute après, vint la réponse : UNE PIZZA POUR DEUX, MOI CA ME VA.

J'EN AI ASSEZ DES PIZZAS, ALLONS AUTRE PART, répondit Zack.
HOT DOG POUR TOI, CHINOIS POUR MOI, dit la réponse.
ET COMME BOISSON ? Demanda Zack.
DE LA BIÈRE VERTE, LA ST PATRICK EN AVANCE.
D'ACCORD, DIS-MOI QUAND, répondit Zack, qui referma son portable.

« Bon sang ! », fit-il doucement, en secouant la tête. « La chance nous sourit, on ne pouvait pas rêver mieux. Il n'y a que deux agents du FBI, un Blanc et une Asiatique, ils conduisent un 4X4 vert. En avant les gars ! »

Sans crier gare, l'agent Rabang Miller du FBI entra comme une flèche dans la grande salle du commissariat du comté de Clatsop. Pendant ses dix années de Bureau, elle avait jugé bon d'élaborer une technique mêlant efficacité froide, impétuosité contrôlée et un zeste d'arrogance, destinée à transmettre à n'importe quel parterre de flics de base un signal instantané, disant qu'il fallait qu'ils serrent leurs derches de mangeurs de beignets, parce que dorénavant les gros calibres étaient arrivés.

Comme elle avait grandi dans l'entourage de l'armée américaine, elle en avait absorbé le jargon et l'attitude de soudard, ce qui l'avantageait dans son travail en impressionnant ses supérieurs. Les opinions exprimées par les formes de vie inférieures comme les policiers locaux n'avaient pour elle aucune importance, quelle que soit leur race.

C'était une femme de poche au teint mat et presque orangé, qui arrangeait ses longs cheveux noirs en un chignon sévère. Elle était vêtue d'un pantalon vert foncé et du tailleur assorti, coupé pour cacher l'étui de son pistolet 9-mm accroché à sa ceinture, un Glock dont la poignée avait été spécialement taillée pour les mains des personnels féminins, en général plus petites.

Rabang Miller était philippine, fille d'une hôtesse de bar et prostituée de la base navale de Subic Bay. Son géniteur était un militaire anonyme d'ascendance indéterminée, probablement hispanique à en juger par sa physionomie.

Après avoir intégré la corporation maternelle à l'âge de quatorze ans, elle avait fini par réussir la prouesse dont rêvaient toutes les hôtesse de bar philippines. Elle avait su pratiquer le coït et la fellation avec un sergent ivrogne et stupide de Caroline du Nord, tant et si bien que celui-ci l'épousa et l'emmena dans le grand paradis doré des Etats-Unis.

Rabang n'avait pas attendu les deux années réglementaires pour obtenir sa carte verte, et dès son arrivée à l'aéroport, elle avait estimé avoir assez perdu de temps. Trois mois après son arrivée à Fort Bragg dans le quartier des personnels mariés, elle avait donné 50 dollars à un plongeur philippin pour qu'il la tabasse brutalement dans l'arrière-cour de la cantine, avant d'aller se plaindre, le visage tuméfié et en pleurs, auprès du capitaine de la base, avec un terrible récit de violence conjugale aux mains d'un mari ivrogne.

En vertu d'une clause particulière de la loi sur l'immigration, mieux connue des gourgandines asiatiques que des soldats américains qui pensent davantage avec leurs gonades qu'avec leur matière grise, Rabang avait sur le champ obtenu sa carte verte, et le sergent Miller ses cinq ans à la prison de Leavenworth, le temps de décuver et de comprendre dans quels draps il s'était fourré. Depuis lors, Rabang, en vraie femme de couleur, forte et vaillante, n'avait cessé de grimper sur l'échelle sociale.

Elle avait mis à profit tous les programmes de discrimination positive pour se sortir de Fort Bragg, entrer à l'université et empocher son diplôme de droit, l'amenant à travailler dans un tribunal fédéral, à partir duquel elle put se glisser au FBI dans le cadre d'un règlement à l'amiable, où elle s'engageait à ne pas porter plainte contre le juge, son patron, pour harcèlement sexuel. Mais elle conserva le nom de Miller parce que tous ses papiers d'immigration étaient à ce nom et qu'elle ne souhaitait pas qu'ils fussent examinés lors d'une procédure de changement de nom, ce qui aurait pu

mettre à jour des incohérences au sujet de son âge et le fait que son mariage avec le sergent était juridiquement un viol.

Elle était désormais mariée à un autre juge à Portland, habitant un manoir de vingt pièces dans un quartier protégé, avec un fils mulâtre de treize ans qui fumait déjà du crack, et un œil en coin sur le chef du bureau, dans l'idée d'en sortir quelque chose. Elle avait déjà mis le grappin sur son supérieur et lui jouait les deux heures du Festival de Subic Bay dans les motels environnants, tout en épiant ses points faibles et tout ce qu'elle pourrait trouver pour le mettre à bas. Cependant, la résolution d'une ou deux enquêtes ne pouvait pas faire de mal à sa carrière au Bureau. Elle jouerait le bon cheval en attrapant les assassins des Goldman et en faisant tomber un gang de terroristes racistes blancs.

L'agent spécial Brian Pangborn était son partenaire. Pangborn était le type d'agent qui aurait pu aller loin sous l'ancien règne de J. Edgar Hoover. Grand et mince, les cheveux blonds et les yeux bleus, il était toujours tiré à quatre épingles, des pieds – chaussés de souliers parfaitement cirés – à la tête – ses cheveux étant impeccablement ras. Il avait été quarterback dans l'équipe de football américain du lycée, puis de l'université A&M du Texas, où il avait obtenu un diplôme en droit en travaillant dur. Marié à une gentille poupée Barbie, ils élevaient leur deux enfants dans une villa de banlieue. Bien qu'il ne fit pas partie des Mormons que Hoover avait tant privilégiés, il ne buvait ni ne fumait, et allait à la messe, tout en participant activement aux groupes de prière et de bienfaisance des Promise Keepers et du Club 700.

Pangborn était le troisième partenaire qu'on avait affecté à l'agent Prabang depuis qu'elle avait pris son poste à Portland, deux ans auparavant. Les deux précédents avaient demandé une mutation, et Pangborn y songeait sérieusement. Il en était venu à admettre qu'il méprisait cette petite asiatique zélée, dont la présence à ses côtés lui faisait l'effet d'un bruit d'ongles griffant un tableau noir. En tant qu'agent du FBI, Pangborn avait un point faible : il souffrait parfois d'éruptions de pensées et d'initiatives indépendantes. S'ajoutant à son genre et à sa race, cette tare était suffisante pour bloquer toute ascension dans la hiérarchie du Bureau. En fait, il avait déjà décidé de jeter les gants, après vingt ans passés là-bas, et tentait de trouver un poste d'agent de sécurité à la NASA ou dans une grande compagnie pétrolière à Houston.

Rabang tomba sur le râble du policier le plus proche, assis derrière son bureau. « Où est le shérif ? » demanda-t-elle. Dans un mouvement très maîtrisé, elle montra son insigne et sa carte. « Miller et Pangborn, FBI ».

Elle ne se présentait jamais à personne sans exhiber son insigne et elle donnait à tout le monde l'impression qu'elle s'attendait à ce que le générique de son film accompagne son mouvement en arrière-fond.

Le gardien de la paix fut très modérément impressionné. « Je vais voir s'il est dans le coin ». Il décrocha son téléphone. « Ted, les gens du FBI sont arrivés. »

Un autre policier entra dans la salle. « Dites donc, qui est le conducteur de la Chrysler Aspen verte avec vitres teintées complètement illégales et qui s'est garé à ma place ? » fit-il à la cantonade.

« C'est notre véhicule », rétorqua Prabang. « Quel est le problème ? ».

« Eh bien, le problème c'est que je vous ai collé une contravention de 250\$! » répliqua-t-il. « Les vitres teintées sont interdites, et prendre ma place de stationnement devrait l'être aussi ! »

« Nous sommes des agents du FBI ! » s'exclama-t-elle rageusement.

« Et donc vous ne devez pas obéir aux lois comme tout le monde ? » demanda le gardien de la paix. « Oh pardon, suis-je bête ! Quelle question ! »

A l'autre bout de la grande salle du commissariat s'élevait une mezzanine qui contenait le matériel de secours et de maintien de l'ordre, ainsi que la cabine de téléphoniste, couverte de radios et de cartes. Personne ne remarquait cette jeune fille blonde, en pantalons et chemise à manches longues,

assise derrière son ordinateur et coiffée de son casque radio. Elle se dressa légèrement pour jeter un œil à la scène, puis sortit en toute discrétion un téléphone portable pour écrire un texto.

Ted Lear sortit de son bureau et tendit la main aux nouveaux venus. C'était un homme étonnamment jeune, aux cheveux châains et au physique mince et sportif. « Bonjour » dit-il, arborant un sourire de politesse. « Ted Lear, shérif du comté de Clatsop ».

« Miller et Pangborn, FBI », répondit Rabang d'une voix hachée de sergent en exercices, tout en exhibant son insigne. Comme elle ignorait la main tendue du shérif, Pangborn se hâta de tendre la sienne avant que l'affront ne devînt trop évident. « Brian Pangborn », dit-il avec une chaleur non affectée. « Heureux de faire votre connaissance, shérif ».

« Je trouve qu'il y a beaucoup de monde qui traîne ici, quatorze heures après un homicide important », dit Rabang, qui balayait du regard la grande salle du commissariat, le sourcil baissé.

« Je constate que votre département ne donne pas la priorité aux crimes de haine, shérif. C'est le deuxième double meurtre que vous avez eu en trois mois, et ces crimes ont été motivés par la haine contre une orientation sexuelle pour le premier, et par la haine raciale pour le deuxième. Pourquoi tous vos hommes ne vont-ils pas battre le pavé, ou mieux, battre comme plâtre les consanguins racistes du comté, pour qu'on sache qui a tué Jake et Irene Goldman ? »

« Voyez-vous, nous sommes plutôt de la vieille école ici, agent spécial, euh, Miller », répondit-il d'une voix égale. « Nous préférons poser les question d'abord, frapper les gens ensuite. Ah, d'ailleurs, avez-vous dit que l'homicide d'hier soir était motivé par la haine raciale ? »

« Bien sûr qu'il l'était ! » fit Rabang, stridente. « Nos renseignements nous disent que les terroristes fascistes ont même revendiqué l'action auprès de votre journal local ! »

« Quelqu'un a appelé le rédacteur en chef du *Daily Astorian*, en effet », dit Lear de sa voix imperturbablement égale. « J'étais étonné par le terme, parce que je ne pensais pas que les Juifs étaient une race ».

L'agent Miller eut un moment d'arrêt, prenant conscience qu'elle venait de commettre une erreur de nomenclature politiquement correcte, qu'il valait mieux laisser là. « Oh, vous voyez ce que j'ai voulu dire », expliqua-t-elle benoîtement. « Les personnes de confession juive font partie de la catégorie des victimes reconnues officiellement comme politiquement protégées. Tous les crimes contre les Juifs sont des crimes de haine d'après la loi. »

« Donc c'en est une », conclut Lear. « Vous voulez bien entrer dans mon bureau, s'il vous plaît ? »

Une fois entrée dans le bureau, la porte fermée, Rabang se lança à l'assaut du shérif à la façon d'une vipère.

« Bien. Arrêtons de tourner autour du pot, shérif ! Vous savez très bien qu'il y a eu quatre homicides dans les parages, sans compter la disparition d'une grande quantité d'armes, et la NVA a revendiqué les meurtres d'hier soir ! Il serait temps de se réveiller par ici. Vous avez un escadron de la mort raciste qui opère dans votre petit paradis à touristes et nous sommes ici pour les faire disparaître, et pronto ! Le Bureau de Portland ne veut plus voir vos agents traîner les pieds, comme vous l'avez fait avec les meurtres d'Elizabeth King et de Martha Proudfoot. Si vous n'avez pas de résultats d'ici quarante-huit heures, le procureur fédéral de Portland va se saisir de l'affaire, sous le coup du Patriot Act concernant les affaires de terrorisme intérieur. Le Bureau va tout prendre en main, et je peux vous garantir que ces meurtres et ce cambriolage d'armurerie ne seront pas les seules choses que nous allons examiner ! »

Lear ignora la menace. Il s'assit à son bureau et répondit d'une façon calme et rationnelle, comme quelqu'un qui cherche à expliquer quelque chose à un enfant buté. « Comme je l'ai déjà expliqué plusieurs fois au procureur fédéral et au procureur de l'Oregon, et à plusieurs fonctionnaires de vos services, nous n'avons aucunement traîné les pieds dans l'affaire King et Proudfoot », lui dit-il patiemment.

« L'enquête est toujours en cours, des inspecteurs sont sur le coup. Si nous n'avons arrêté ni inculpé personne encore, c'est pour une raison toute simple. Nous n'avons aucune idée du coupable. Ce n'était pas le mari, qui au moment des faits était en détention préventive pour violence conjugale potentielle, et qui attendait son procès pour incitation à la haine. Celui qui a fait le coup ne nous a pas laissé le moindre début d'indice, pas la moindre trace utilisable. Quelqu'un a écrit NVA sur le mur, c'est vrai, mais c'est peut-être un leurre pour nous égarer ».

« Mais vous savez bien que depuis le 11 septembre, les preuves ne sont plus nécessaires ! » fit savoir l'agent Miller. « Le Patriot Act donne aux forces de l'ordre, aussi bien locales que fédérales, des pouvoirs étendus pour protéger les vies et la propriété et la sécurité des Etats-Unis contre le terrorisme extérieur et intérieur ! A moins que je ne sois tombée sur un demeuré, vous connaissez en tant que shérif, ou au moins vous *devriez* connaître, tout individu du comté qui héberge ne serait-ce qu'une pensée raciste ! »

« Je dois le reconnaître, je n'ai jamais arrêté quelqu'un pour un délit d'opinion », avoua Lear.

« Eh bien, avec deux Juifs morts sur votre palier, il serait peut-être temps de vous y mettre ? » cria Rabang, furibonde. « Vous *devez* savoir qui a fait le coup ! C'est votre métier nom d'un chien ! »

« Non, madame, je ne le sais pas », dit Lear d'un air las. « Par où commencer ? Par celui qui s'est plaint d'avoir perdu son travail à cause d'un immigré clandestin ou d'un employé promu à la discrimination positive ? Par celui qui a vu son fils être refusé à l'université avant d'être enrôlé par l'armée pour se faire tuer en Bougnoulie intérieure ? Par celui qui a été emprisonné pour insulte à magistrat parce qu'il n'a pas pu payer les amendes à sa banque qui lui faisait un procès ? Par celui qui a vu ses vieux parents âgés être piqués dans une maison de retraite à cause de la loi sur la qualité de vie des seniors ? Par celui qui a un enfant qui s'est fait violer, tuer ou mutiler, ou qui s'est fait frir le cerveau comme un œuf brouillé avec la drogue qu'on trouve partout dans ce meilleur des mondes ? Par celui qui se promenait au jardin public avec ses gosses et qui a vu des métèques copuler comme des chiens sous un arbre ? Je commence par où, moi ? Franchement, vous voulez mettre des noms dans un chapeau, pour que j'en arrête un au hasard pour opinion non conforme ? »

Pangborn et Lear comprirent tous les deux à quel point cette saillie était dangereuse. Si l'on en restait là, Lear risquait de quitter son bureau avec les menottes aux poignets et une accusation d'incitation à la haine sur le dos, mais il ne broncha pas. Pangborn saisit son regard et secoua la tête. Il réussit à placer son mot avant que Rabang Miller n'explose.

« En fait, shérif, nous nous inquiétons du cas d'un individu qui à notre avis pourrait être enclin au racisme et à l'action terroriste », dit Pangborn, sortant son calepin. « Un homme du nom de Jesse Lockhart. 29 ans, vétéran de l'armée, employé occasionnel, des antécédents psychiatriques, plusieurs arrestations pour crime de haine dont il a échappé on ne sait comment. Un homme qui a l'air de ne pas savoir tenir sa langue et ses poings quand il se retrouve avec la diversité. Il correspond au profil. Avez-vous examiné ce cas, shérif ? »

« Oui, on l'a fait », dit Lear, heureux de pouvoir en revenir à ces affaires techniques, après son détour par les chemins minés de la libre expression. « Vous semblez oublier que Cat-Eyes Lockhart a obtenu l'Etoile d'Argent et la Médaille d'Honneur du Congrès. C'était l'un de nos meilleurs tireurs embusqués en Irak. »

« Et ? » demanda Rabang. « L'avez-vous convoqué ? »

« Oui, j'ai l'intention de l'entendre dès que je le trouve », répondit Lear. « Deux gardiens de la paix sont passés le voir à sa caravane tôt dans la matinée, mais il n'était pas là et sa voiture non plus. »

« Bravo, nous y sommes ! » s'exclama Rabang, triomphante.

« Cat-Eyes ? » demanda Pangborn, curieux.

« En Irak, on disait qu'il pouvait voir la nuit comme un chat, sans l'équipement de vision nocturne », répondit Lear.

« Le fait qu'il ne soit pas chez lui n'est pas la preuve qu'il ait fait quoi que ce soit, et chez Jess, cela n'a franchement rien d'inhabituel. Il est sûrement sorti picoler. Mais je ne le vois pas avoir commis ces meurtres. Vos soupçons ne sont pas très précis. Premièrement, Lockhart ne semble pas avoir de problèmes particuliers avec les lesbiennes ou les juifs. Il n'a cherché des crosses qu'aux Mexicains et euh, comment dire, aux gens d'origine polynésienne », dit-il en regardant Rabang.

« Deuxièmement, Cat est un fusilier, un chasseur, un tireur d'élite, le meilleur que j'ai rencontré. Or, ces meurtres ont été commis presque à bout portant, King et Proudfoot ont été tués par un fusil à canon scié et les Goldman avec des armes de poing, par deux assaillants masqués qui ont été brièvement aperçus par des clients du restaurant. Pour finir, Lockhart a un alibi en ce qui concerne King et Proudfoot. A ce moment, il était pris en charge dans un centre de réhabilitation pour alcooliques à Longview et le gérant jure qu'il est resté là toute la nuit. Quand je le trouverai, je lui demanderai où il était hier soir, très probablement dans un bar, mais s'il ne peut pas rendre compte de ses allers et venues, alors là oui, je me pencherai sur le sujet plus attentivement. C'est ce qu'on appelle suivre la procédure, agent Miller. On ne fait pas correspondre la preuve au suspect, on fait correspondre le suspect à la preuve. Même après le 11 septembre. C'est comme ça qu'on procède, au moins par chez nous. »

De nouveau, Pangborn sentit qu'il était temps d'éviter un affrontement entre le shérif et Rabang, car déjà celle-ci tournait la tête en roulant des yeux, à deux doigts d'exploser d'indignation politiquement correcte. « Et en ce qui concerne ce coup de fil au journal local pour revendiquer le meurtre des Goldman, vous en savez plus, shérif ? » demanda-t-il, gardant toute sa contenance, son carnet à la main.

« Le coup de fil n'a pas été passé au journal, mais directement à Steve Phelps, le rédacteur en chef du *Daily Astorian*, chez lui, hier à neuf heures du soir. Un homme s'est présenté sous le nom de Capitaine O'Neill de la Northwest Volunteer Army. Je constate qu'il s'agit d'un nom standard que ces gens se donnent pour ce genre de choses. »

« Oui, ils ont volé ce nom à l'IRA provisoire, les journaux et la télé l'ont déjà dit », fit Rabang. « N'importe qui peut prendre ce nom. »

« C'est exact », dit Lear gentiment. « Steve a pu noter le message précis qui lui a été communiqué. Le voici. »

Lear trouva la bonne page dans son calepin et la lut « A huit heures du soir, le 14 février, une escouade de la Compagnie D de la Première Brigade de Portland de la Northwest Volunteer Army a mené à bien une opération en application de l'Ordre Opérationnel numéro Quatre, publié par le Conseil Militaire le 24 novembre de cette année, qui ordonne à tous les non-blancs, juifs y compris, de quitter le territoire de la République Américaine du Nord-Ouest immédiatement. Moyennant quoi, la NVA a exécuté Jacob et Irene Goldman pour non-respect de cet Ordre Opérationnel. Tous les juifs et les non-blancs qui seront appréhendés par la NVA seront traités de la sorte. »

Il ferma son calepin. « Voilà. J'imagine que ça correspond pas mal à leur style ? » demanda-t-il.

« C'est leur jargon fasciste raciste antisémite, oui tout à fait », maugréa Rabang. « Et vous persistez à nier que ces brigands racistes opèrent dans votre comté, shérif ? »

« Je n'ai rien nié du tout », protesta-t-il. « Dieu nous garde, ce n'est pas impossible qu'il y en ait. Mais vous remarquerez qu'ils ont dit Brigade de Portland. Je crois qu'il y a de fortes chances que les tireurs viennent de l'extérieur, de votre bailliage là-haut en ville. »

Rabang bouillonnait de plus en plus. « Il faudrait que vous sortiez de votre phase de déni et que vous le fassiez au plus vite, shérif, parce que je commence à me poser des questions à votre sujet. »

« Nous sommes passés par la scène du crime en arrivant, nous avons vu des personnels qui enquêtaient. Est-ce que les laboratoires de la police de l'Oregon sont déjà arrivés ? » coupa Pangborn. Il avait l'habitude de tenir Rabang en laisse, mais c'était plus difficile et plus désagréable à chaque fois.

« Oui, j'en viens, ils sont sur les lieux, je les ai vus juste avant votre arrivée », dit Lear. « J'y ai passé la nuit, si cela peut relever l'opinion que vous avez de ma conscience professionnelle, agent Miller, mais on n'a rien trouvé là-bas, que pouic. La pluie a effacé toutes les traces et ils ont dû utiliser des revolvers, parce qu'on n'a trouvé aucune douille. »

« Ou alors ce sont de vrais pros qui ont pris toutes leurs précautions », fit Pangborn.

« Possible » répondit Lear. « La première opinion de médecin, c'est qu'il s'agirait de balles de moyen calibre, du .357 ou du .38. Des *devastators* ou des revolvers dans le genre. Les deux ont été touchés d'abord à la poitrine, une fois, puis dans la tête, deux fois. A en juger par l'allure des traces de sang, ils leur ont mis les balles dans la tête alors qu'ils étaient au sol, pour les finir. C'est une façon de faire très professionnelle, ça me glace le sang. Le genre de chose qu'on voit en ce moment à Portland, à Seattle ou à Spokane. »

« Nous allons y jeter un coup d'œil nous-mêmes », dit Rabang, qui se levait pour sortir.

« Messieurs dames, faites-vous plaisir ». Lear était ravi de se débarrasser d'eux. « Agent Miller, si vous réussissez à trouver quelque chose qui nous a échappé, je vous invite à dîner tous les deux chez Rigoletto quand il ouvrira. »

Rabang dédaigna cette offre de paix. « Des clous », fit-elle. « Je vous le répète. Vous me coffrez ces enclûs de racistes dans les 48 heures, ou le procureur fédéral reprend l'affaire et vous pourrez chercher un poste de vigile au supermarché du coin. »

Elle quitta les lieux sans cérémonie, suivie par Pangborn, qui se retourna en franchissant la porte et jeta un regard désespéré en direction de Lear, accompagné d'un haussement d'épaules. Lear le salua amicalement de la main, témoignage muet d'un sentiment reliant les hommes blancs dans toutes les strates de la société, un chagrin qui devenait de plus en plus commun à mesure que les années passaient. Quand la porte se fut refermée, Lear prit sa radio.

« A vous », dit une voix féminine.

« Salut Chrissie », dit Lear d'une voix éteinte. « Chrissie, tu veux bien appeler Leo Galli devant chez Rigoletto ? Dis-lui d'avertir tous les policiers sur place et les experts aussi, qu'ils vont recevoir la visite édifiante de deux personnes charmantes du FBI. Ils sont déjà en route. »

« Bien sûr, shérif ! » répondit Christina Ekstrom d'une voix claire et enjouée. « Je le fais savoir à nos gars immédiatement ! »

Dès qu'ils reçurent ce premier signal de Christina, Hatfield et Cat-Eyes Lockhart se mirent en route vers l'immeuble de la Columbia Prospect, et les autres vers les positions qui leur avaient été attribuées. En ce matin de jour ouvré, l'aire de stationnement de l'immeuble était presque vide. Hatfield prit soin de garer le Yukon à son extrémité Est et de le faire par l'arrière. « Quand nous ferons la course pour revenir, nous prendrons l'escalier extérieur », dit-il à Lockhart. « Ces arbres-là et le coin de l'immeuble devraient pouvoir nous cacher ». Ils quittèrent le 4X4. Les deux hommes portaient des chaussures de sport et des blue jeans, des coupe-vent en treillis de couleur indéterminée, mais pourvus de grandes poches, et leurs passe-montagne relevés comme des bonnets. Ils n'étaient qu'à 300 mètres de la jetée qui fourmillait de policiers, mais l'immeuble faisait écran. Hatfield balaya du regard les alentours. Pas un chat.

« On met les gants maintenant, je ne veux pas une seule trace d'empreinte », ordonna-t-il, et ils enfilèrent leurs gants en latex. « Il ne faudra pas oublier de les jeter dans le fleuve, on peut laisser des empreintes digitales à l'intérieur des gants. » Ils ouvrirent le coffre du 4X4 pour en extraire deux cartons du supermarché Mighty Mart de Longview. Le premier était un grand parallélépipède, frappé de la légende « tables pliantes », qui contenait le fusil de Cat avec sa lunette et ses chargeurs, le second, qui était assez grand lui aussi, mais semblait plus léger, arborait les couleurs d'une télévision portable de 13 pouces, mais recelait en réalité la mitrailleuse M-3 de Zack, ses chargeurs et le matériel de prise d'otage.

« On ne baisse pas la cagoule quand on entre dans l'immeuble, au cas où l'on croiserait quelqu'un dans le vestibule ou dans le hall. Si ça arrive, tu tournes le carton pour qu'on ne te voie pas. Allons-y. Il faut grimper là-haut et inspecter le toit. On aurait dû le faire avant, mais à chaque fois, il y avait trop de monde et je ne voulais pas me faire remarquer à rôder sur le toit. Je n'aime pas improviser avec de si grands risques, je devrai mieux travailler la planification la prochaine fois. »

« Ah oui, mais Lieutenant, vous savez ce qu'on dit », répondit Lockhart, en verve. « Aucun plan ne survit au premier jour de combat. »

« D'accord, mais ce n'est pas le plan qui doit survivre, c'est nous ! », fit Hatfield.

Ils entrèrent dans le vestibule, leurs cartons soigneusement placés sur leurs épaules pour cacher leurs visages de la caméra de sécurité accrochée au plafond. Hatfield jeta un œil au petit bureau et vit qu'il n'était pas éclairé. Il était vide et il n'y avait personne dans le hall. Ils appelèrent l'ascenseur, y entrèrent, montèrent au troisième étage, les cartons bien placés devant leurs visages à l'ouverture des portes. Ils sortirent. Personne dans le couloir, sauf un bruit de télévision dans l'un des appartements du couloir. « A gauche », dit Hatfield. Au bout du couloir se trouvait la porte menant à l'escalier de secours. Quelques marches les menèrent au toit. Cat posa son carton pour essayer d'ouvrir la porte. Elle s'ouvrit d'une simple poussée. « Même pas eu besoin de crocheter la serrure ! » triompha-t-il. Zack coinça la porte avec son carton en accédant au toit. C'était un matin frais et gris, les forts coups de fouet du vent faisaient bruissier les arbres qui longeaient la promenade au bord du fleuve.

« A couvert ! », ordonna Zack. « Ils pourraient nous voir de là où ils sont, ils ont des jumelles ». Les deux hommes rampèrent jusqu'à un petit parapet en briques, surmonté d'une grille, qui devait faire 50cm de haut. Cat-Eyes scruta les environs.

« Euh, je ne suis sûr de rien, chef », fit-il en secouant la tête, dubitatif. Zack comprit. De leur poste élevé, ils apercevaient bien la jetée de la 39^e rue et la plate-forme qui la terminait, où se tenait le restaurant de rupins et quelques autres boutiques. Il y avait au moins huit voitures de police sur la plate-forme ou garées sur la jetée, faisant clignoter leur lumières rouges et bleues, et une grosse camionnette d'allure officielle qui devait être leur QG mobile. Des grappes de flics étaient debout ou dans leurs voitures, cigarette et café à la main, attendant visiblement quelque chose. Mais la vue était obstruée par les grands ormes et les érables plantés le long de la promenade. C'était l'hiver, les branches étaient nues, mais elles tremblaient et s'agitaient dans le vent.

« Je peux tirer à-travers les branches, mais elles me foutent en l'air l'image dans ma lunette, et si j'en cogne une, la balle va dévier. Mais je ne vois pas de meilleur endroit », remarqua Lockhart. Sur la gauche des Volontaires, le toit descendait, avec une forte pente, vers l'arc-boutant en briques. Il n'était pas possible de se tapir derrière le petit rebord en brique, sauf là où ils étaient ; le seul moyen de contourner l'obstacle des arbres était de se poster à l'autre extrémité du toit incliné, position qui l'exposerait aux yeux des flics sur la jetée. « La seule solution que je vois, c'est de grimper tout en haut du toit et me coucher sur l'autre bord, pour avoir ce bord-ci comme couverture », dit Lockhart. « Mais je devrais quand même montrer ma tête pour voir ce qui se passe et tirer ».

« Et n'importe qui de l'autre côté du toit pourrait te voir », répondit Hatfield, secouant sa tête de dégoût. « En plus, au moment de s'enfuir, tu enfourches l'arrête du toit et tu te transformes en cible facile. Foutre ! Cat, je suis désolé. J'aurai dû monter ici bien avant pour vérifier. Que ça me serve de leçon. On va devoir utiliser une fenêtre. Allez, on y retourne. »

De retour dans l'escalier, Zack ordonna : « on sort les armes et on se prépare, on laisse-là les cartons comme prévu ». Couverts de leurs gants, ils ouvrirent leurs cartons, prirent leurs fusils et les chargèrent dans un claquement métallique. Cat vérifia l'installation de sa lunette de tir, qu'il avait laissée sur le fusil, en regardant par la porte ouverte en direction de l'un des arbres pour s'assurer de son point zéro. Zack mit dans une poche de son coupe-vent le ruban adhésif et les menottes en plastique, et dans une autre, un petit sac rempli de chargeurs, avant de visser son silencieux sur son . 22. Ils prirent l'escalier en direction du troisième étage. « Cagoules », dit Hatfield. Ils enfilèrent

leurs passe-montagnes. Zack jeta un œil derrière la porte. Il n'y avait personne dans le couloir. « Il y a 24 appartements dans l'immeuble, huit par étage et quatre de chaque côté. Je dirai que la position parfaite correspond à la dernière fenêtre, là-bas au bout du couloir sur notre droite, celle de l'appartement 3D ».

Ils avançaient, rapides et furtifs, l'arme au poing, vers le bout du couloir et l'appartement 3D. En passant devant le 3C, ils entendirent clairement le son d'un poste de télévision. « Celui-ci est occupé », murmura Hatfield. « Il va falloir entrer discrètement ». Ils se postèrent devant le 3D. Cat posa son arme contre le mur et prit un outil qui ressemblait à un couteau suisse, contenant un grand nombre de petites tiges métalliques étroites. Il commençait à se mettre à l'ouvrage lorsqu'il remarqua quelque chose.

« Merde ! » Il montra le coin supérieur de la porte. Hatfield vit un clignotant rouge et un petit écusson marqué de trois minuscules étoiles. « C'est un système d'alarme TriStar », dit-il. « Là, pour le coup, ce sont de vraies alarmes. On ouvre la porte et ça braille. Celui qui vit ici a dû la mettre en route quand il est parti ce matin. »

Hatfield lut le nom sur la plaque : *Finckbone*. « Ça sonne juif », fit-il. « Ce juif devait savoir que Steinberg Security Systems était bidon, il a voulu avoir une vraie alarme et s'est installé la sienne. Zut ! Il va falloir utiliser la 3C. Il y a quelqu'un à l'intérieur, donc s'il y a un système d'alarme, il sera désactivé, mais j'aurais bien aimé éviter la prise d'otages, nom d'une pipe ! Finissons-en. Le temps passe et les *feeb*s doivent déjà être en route. » Le nom sur la porte 3C était *Englehardt*. Hâtif et adroit, Cat fit jouer une tige, puis une autre, qui eut raison de la serrure. La porte s'ouvrit, puis se bloqua, révélant la chaîne qui la retenait. Les deux hommes entendaient distinctement le poste de télévision. C'était le journal de CNN. « Je vais la défoncer » murmura Zack. Il recula et d'un coup de pied puissant, cassa la chaîne. La porte était grande ouverte. En entrant dans l'appartement, Cat referma la porte à clé derrière eux, puis ils se ruèrent dans le salon.

Un vieil homme chenu était assis sur le sofa, devant la télévision. Rasé de frais, il portait un costume et une cravate, et une canne à bec en aluminium était posée à ses côtés. Apparemment, il n'avait pas entendu l'assaut contre sa porte. Il regarda les deux intrus d'un air surpris, prit calmement la télécommande, fit taire l'appareil et dit : « Il n'y a rien de bon à voler ici, muchachos. Vous ne me croyez pas ? Faites tout le tour, et si vous êtes furax parce que vous n'avez rien trouvé et que vous me tuez, allez vous faire rôtir chez le diable, vous et vos haricots rouges de mamans qui vous ont fabriqué en copulant avec un bouc et un baudet ».

« Nous ne sommes pas mexicains, M. Englehardt », répondit Hatfield. « Je m'appelle Smith et lui c'est M. Jones. Nous sommes avec la Northwest Volunteer Army. Monsieur, nous vous présentons nos excuses pour cette irruption chez vous. C'est violent, je vous l'accorde, mais malheureusement nous allons être obligés d'utiliser vos fenêtres. Nous prendrons congé aussi vite que possible, je vous le promets, mais nous allons aussi devoir vous ceinturer, pour vous éviter de faire une bêtise. M. Jones, inspectez le reste de l'appartement, vérifiez qu'il n'y a personne d'autre. » Cat le fit dans une pièce, puis dans une autre. Il secoua la tête. Hatfield posa sa mitraillette et prit le ruban adhésif.

« La Northwest Volunteer Army, einh? » dit le vieil homme d'un air affable, tout en les scrutant comme s'il pouvait voir derrière leurs cagoules.

« On ne parle que de vous aux informations ce matin. Je ne regarde que ça en ce moment. Les informations et les vieux films. J'ai la télé satellite, il y a des centaines de chaînes, mais elles sont toutes merdiques. Je ne regarde jamais aucun film sorti après la mort de John Wayne. Alors c'est vous les gars qui avez dézingué les deux piétons de la Mer Morte, hier soir sur la jetée ? »

« En quelque sorte », répondit Hatfield.

« Bigre ! Dommage, j'ai raté votre performance », dit le vieil homme. « Je regardais Pollyanna, j'ai entendu les tirs, bien sûr, mais comme je l'ai dit aux flics qui sont venus tambouriner à la porte dès potron minet, le temps que j'arrive à la fenêtre, vous aviez filé doux. Donc, vous revoilà, et à en

juger par ce M-21, il semble que vous voulez remettre ça. De ma fenêtre, dites-vous ? Vous allez tirer sur des policiers, fiston ? » demanda-t-il à Cat. « C'est un peu cruel, vous ne trouvez pas ? Ce sont de braves types comme vous et moi. »

Cat regarda Hatfield, qui fit l'explication. « J'espère que nous n'allons blesser aucun policier municipal, monsieur. Nous visons du plus gros gibier. Des agents du FBI vont arriver, ce sont eux que nous voulons. »

« Bon sang de bois ! » rit le vieil Englehardt. « Ne vous gênez pas, prenez ma fenêtre ! Et ligotez-moi s'il le faut. Mais je vous avertis, mon petit. On m'a opéré la prostate il y a un moment, et ma vessie n'est plus très prévisible. Quand faut y aller, faut y aller, alors ne dites rien si je me pisse dessus. Vous pourriez mettre des serviettes sur ma chaise, peut-être. »

Se décidant en un éclair, Hatfield tenta sa chance. « Monsieur, nous ne voulons pas vous ligoter, vous menotter ou vous incommoder plus que nous ne l'avons déjà fait, mais nous avons un travail à faire et nous ne pouvons pas prendre le risque d'un coup de téléphone ou d'un appel à l'aide au mauvais moment. »

Cat-Eyes était déjà en train de scruter le théâtre d'opération par les deux fenêtres. Il choisit celle qui était sur la droite, l'ouvrit, écarta le rideau d'un geste et tira le volet roulant pour ne laisser qu'une ouverture de 45cm. Il poussa la table devant la fenêtre et prit une chaise. Il s'assit et attacha un bipied sous le canon du fusil, à quelques centimètres de la bouche, avant d'enrouler la bretelle du fusil autour de son bras gauche pour avoir plus de fermeté, puis essaya sa position, l'œil sur la lunette, oscillant de gauche à droite.

« Parfait », dit-il.

« M. Englehardt, est-ce que vous pouvez nous promettre de ne pas du tout nous déranger pendant notre opération ? », demanda Hatfield. « Si c'est oui, nous garderons un œil sur vous, mais nous ne vous attacherons pas. »

« Compte sur moi, fiston », dit le vieil homme. « Mais à une condition. Le moment venu, je veux aller à l'autre fenêtre et regarder. »

« Vous n'aimez pas les agents fédéraux, M. Englehardt ? » demanda Lockhart, amusé.

Le vieux monsieur se renfrogna. « Je n'aime aucun de ces types qui ont à voir avec le gouvernement qui m'a volé ma sécurité sociale que j'ai payée toute ma vie. Ils ont joué tout cela à la bourse quand ils sont passés au système d'investissement personnel, comme ils disent, pour me laisser là avec mes 445 \$ par mois de compensation. Quand mes petits enfants auront mon âge, ils devront encore rembourser les déficits que ces enfants de putain à Washington ont accumulé en jouant en bourse les fonds de la sécurité sociale comme une bande de marins ivrognes. »

« Comment peut-on vivre avec 445 \$ par mois ? » demanda Hatfield, médusé. « Et si vous me permettez de vous le demander, comment faites-vous pour payer cet appartement ? »

« Oh vous savez, les juifs qui ont construit cet immeuble ont bénéficié d'une suppression de toutes les taxes foncières pour l'éternité et un jour de la part de ces sangsues pourries du gouvernement de l'Etat et du comté, pas de taxes sur l'eau et l'électricité non plus à condition qu'ils réservent deux appartements pour des vieux machins comme moi, des seniors méritants comme ils disent », gronda-t-il. « Madame Hoskins qui loge au 2B et moi, on a dû gagner à la courte-paille. Je suis un ancien combattant, du Vietnam. Je me suis souvenu de ce vieux fusil de M. Jonesy, là. Moi, je jouais du M-14 à l'époque. Betty Hoskins a pu avoir l'appartement en faisant croire qu'elle était gouine, c'est ridicule venant d'une dame de 75 ans, et elle en a eu sacrément honte, la pauvre, mais comment pouvait-elle faire autrement ? Si nous n'avions pas atterri ici, ils nous auraient envoyé en maison de retraite et là, on aurait sûrement eu droit à notre piquûre, à l'heure qu'il est. Ces rastaquouères de docteurs tuent les vieux blancs plus vite que leur ombre, dès qu'on n'a plus un sou sur notre assurance privée. Mais ce n'est pas 445 \$ que j'ai chaque mois, mon garçon. Je dois payer 400 \$ de loyer pour cet appartement. »

« Ce qui vous laisse 45 \$. Comment faites-vous pour survivre avec ça ? » demanda Hatfield.

« Vous allez voir. Allez jeter un œil à la cuisine, dans le placard au-dessus de l'évier. » Hatfield entra dans la cuisine et ouvrit le placard. Il vit tout un alignement de boîte de conserves.

« De la nourriture pour chiens ? », dit Zack effrayé, incrédule et pantelant. « Vous mangez de la *nourriture pour chiens* ? Sainte mère de Dieu ! »

« Et encore, celle qui est bon marché », gloussa Englehardt. « L'Alpo, pour moi, c'est un plat de gourmet. Mais j'ai aussi une aide de la banque alimentaire, si je peux y aller le lundi matin avant que les Mexicains n'arrivent en masse et ne prennent tout ce qu'il y a de bon. D'habitude, ils me donnent des haricots et du riz, parfois des pommes de terre et des oignons, j'ai appris à me faire une espèce de goulash avec tout ça. Parfois, je peux mettre la main sur de la sauce pimentée de Louisiane ou de l'ail pour tuer le goût, même si le plus souvent c'est mon pauvre vieux système digestif qui en prend un coup. Je fais mijoter tout ça ensemble dans une grande casserole, oui, celle-ci, qui est en face de vous. »

Hatfield souleva le couvercle du faitout qui était sur la plaque et découvrit un mélange visqueux qui ressemblait à du vomir. « Juste ciel », soupira-t-il.

Englehardt haussa les épaules. « Mes deux petits-fils et ma petite-fille m'aident dès qu'ils le peuvent, même s'ils sont eux-même en mauvaise posture. Mon fils Adam, leur père, a été tué en Irak en 2007. Il y était en tant que contractuel civil, son camion a sauté sur une mine. Il était censé travailler pour Halliburton, mais en fait il était employé par un des sous-traitants qu'ils utilisaient pour ne pas payer l'assurance qu'ils promettaient en cas de décès de leurs employés. Mon petit-fils Todd était à Gaza, il me réservait une partie de sa solde, qui m'aidait bien, mais il est revenu un jour avec une jambe en moins, et ils l'ont remercié, donc son aide a cessé.

Quant à mon petit-fils George, cela fait deux ans qu'il ne travaille plus. Il a fait une blague sur les nègres et un trou du cul de blanc l'a dénoncé, ce qui fait qu'il est sur liste noire. Le mari de ma petite-fille Cassie est en Afghanistan en ce moment, il m'a proposé une partie de sa solde, mais je lui ai dit de la garder en entier, il a sa famille à faire vivre. De toutes façons, je ne peux plus faire la plupart des chose que j'aimerais me payer. Après tout ici, on a le câble gratuitement, et je peux voir le monde descendre en enfer chaque jour. Dites-moi les gars, je voudrais savoir un truc », demanda le vieil homme. « Est-ce que vous confirmez que ces deux youpins d'hier soir allaient manger un dîner à 60.000 \$ venu d'Israël ? »

« Où est-ce que vous avez entendu ça ? » demanda Lockhart, les yeux toujours braqués contre la vitre.

« Sur CNN. Il montraient un vieux rabbin de Portland en larmes avec les violons à fond la caisse, qui expliquait que ces deux oiseaux d'amour devaient aller à ce dîner en tête à tête, pour lequel Jack avait dépensé tant d'argent, montrant tant d'amour à son Irene. Diable, je suis sûr qu'il pensait ce qu'il disait ! C'est comme cela que les Juifs montrent leur amour, en dépensant d'énormes sommes d'argent. Ils quantifient tout en argent, pour eux tout ce qu'il y a dans le monde a une étiquette avec un prix marqué dessus. Quand j'ai entendu ça, j'ai pensé à Todd, qui a perdu sa jambe en défendant Israël contre la pauvre nation à laquelle ils ont volé le territoire, en défendant le droit des Juifs à aller dîner pour 60 briques à moins de 300 mètres d'ici, où je mange de la nourriture pour chien. Oui, c'est une Etoile d'Argent que vous voyez au mur, elle vient de Khe Sanh, mais maintenant mon fils est mort et mon petit-fils est mutilé, pour avoir défendu ces gens et leur petit pays merdique qu'ils ont volé, hélas oui ce sera un mur tout vide pour ceux que je vais laisser derrière moi, et ils se permettent de s'attabler devant moi en se mettant soixante mille dollars dans le gosier. Dieu les *maudisse* ! Dieu les condamne à l'*enfer* ! Et ce que j'ai faim, moi... »

Hatfield vit des larmes couler le long des joues du vieil homme. Englehardt releva la tête et dit doucement : « Les garçons, si c'est vous qui avez fait le coup hier soir, vous avez bien fait. Vous avez fait quelque chose de bien, de juste. N'en doutez pas un instant. Je pourrai mourir moins

malheureux, parce que j'ai pu voir un peu de justice, pour moi et les miens. Et vous allez m'en montrer encore un bout. Faites ce que vous avez à faire, les gars, ne vous occupez pas de moi. »

Le téléphone de Zack fit entendre un petit tintement. Il le sortit et lut : JE SUIS EN TRAIN DE GOUTER LA BIÈRE VERTE. « Ils arrivent », dit-il à Cat. Il referma le portable, mais celui-ci tinta presque dans l'instant. Il lut : DEUX LIVRAISONS VONT ARRIVER BIENTOT. « M. Green les a pris en chasse, ils ont un 4X4 vert, avec vitres teintées, souviens-toi. »

« Ils vont bien devoir sortir du véhicule en arrivant sur la jetée », dit Lockhart, confiant. « Dès qu'ils se montrent, je leur fais faire le saut de l'ange dans le fleuve. »

Dans la Chrysler Aspen, Rabang Miller s'échinait à déchiqueter la contravention en morceaux, les plus petits possible, et quand ce fut fini, elle ouvrit la fenêtre pour jeter les confettis. Brian Pangborn, qui conduisait, tourna la tête et lui dit sèchement : « Remontez cette fenêtre ! Vous connaissez la procédure ! Vous avez entendu le shérif ! Dans leur équipe, ils ont peut-être un ancien tireur d'élite de l'armée ! »

« Ces ploucs ne vont quand même pas me coller une autre contravention pour dégradation », ricana-t-elle. « En plus, je pense que ce shérif est avec les racistes. »

« Ah oui ? » répondit-il poliment, en roulant des yeux avec lassitude. « Et sur quoi se base votre brillante déduction ? »

« Je suis une femme de couleur », lui dit-elle d'un petit air guindé. « Ce qui veut dire que j'ai du flair pour ces choses-là, comme un sixième sens. »

Pangborn sourit. « Vous savez quoi, Rabang, je vais vous dire quelque chose, et si vous voulez rapporter ça au Bureau pour la Diversité et la Tolérance, faites-le, mais d'abord écoutez-moi. C'est pour votre bien que je vous le dis. Tous les hommes blancs ne sont pas racistes, ni impliqués dans une sombre conjuration pour rabaisser les femmes et les gens de couleur. Tous les hommes blancs ne sont pas vos ennemis, mais si vous et les vôtres n'arrêtez pas de vous comporter comme des gros butors, nous finirons par le devenir, bon sang de bonsoir ! »

« Et qu'est-ce que vous entendez par moi et les miens ? » demanda-t-elle, glaçante. *Eh merde, j'ai encore déconné !* soupira-t-il à part-soi. *Je vais finir gardien de la paix à Nome en Alaska, c'est couru.* Il se préparait à composer une excuse dans les formes, quand le portable de l'agent Miller retentit au son des premiers accords de la chanson « I Am Woman, Hear Me Roar ». Pangborn, silencieux, continuait sa route et tournait à gauche pour prendre la 39^e rue, quand Rabang engagea une conversation qui semblait concerner la vie scolaire de son fils, élève d'un collège privé très huppé. *Junior a dû encore se mettre dans de beaux draps*, se dit Pangborn. *Peut-être que ça va lui faire oublier mon petit dérapage politiquement incorrect.* Il dépassa l'immeuble de la Columbia Prospect sur sa droite, puis s'engagea sur la jetée, pour rejoindre les voitures de police et les rubans jaunes qui délimitaient la scène du crime sur la plate-forme.

« Les voilà » dit Hatfield, observant la scène par l'ouverture du volet roulant. Le vieil Englehardt, prudent, écarta le volet et s'approcha de la deuxième fenêtre.

« Je les tiens en joue », fit Lockhart, l'œil derrière la lunette de tir, son fusil se déplaçant au rythme de la Chrysler.

Dans le 4X4, Rabang ferma son téléphone, irritée. « Qu'est-ce qui est arrivé à Juan ? » lui demanda Pangborn, cherchant à détourner son attention de la conversation passée.

« Comme d'habitude », répondit-elle. « Ils ont trouvé des morceaux de crack dans son casier cette fois-ci, mais c'est la fois de trop on dirait, ils parlent d'expulsion. S'il se fait virer de Westwood Academy, ce sera la deuxième exclusion cette année ! J'ai dit au principal que je viendrais à son rendez-vous de 13h. »

« Ça va être juste », dit Pangborn, alors qu'il s'arrêtait près de la camionnette du QG mobile. « Nous avons une demi-heure à passer ici, puis deux heures minimum avant d'arriver à Portland, et

avec tous les embouteillages de midi, je ne pense pas qu'on pourra y arriver. Vous devriez rappeler pour reporter. »

« Des clous ! » fit-elle. « Je ne vais certainement pas remettre huit mille dollars dans la machine sous prétexte que ce petit drogué ne peut pas finir son trimestre. Nous rentrons. »

« A Portland ? Maintenant ? » demanda-t-il, stupéfait. Un vieux gardien de la paix du comté marchait vers leur véhicule. « Nous ne sommes pas censés être en train d'enquêter sur un double homicide ? »

« On les emmerde », répliqua-t-elle. « J'ai dit à Jacky qu'il avait 48h pour attraper ces racistes, et comme je doute qu'il s'embête à le faire, nous serons de retour dans deux jours avec les pleins pouvoirs et notre propre équipe, avec une liste de noms de la Sécurité Intérieure. Nous secouerons tous les arbres du comté, nous attraperons tous les singes qui tombent et nous leur ferons passer le Protocole Dershowitz pour avoir toutes les infos et tous les aveux. » Le gardien de la paix frappait à la fenêtre. Pangborn l'ouvrit et exhiba son badge.

« FBI », fit-elle.

« M'sieur dame », dit-il. « Le shérif nous a dit que vous arriviez. Nous vous avons attendu. »

« Est-ce que vous pourriez nous donner encore une minute, monsieur l'agent ? » demanda Pangborn, qui referma la fenêtre. « Je sais qu'ils ont autorisé le Protocole Dershowitz, mais j'aimerais bien pouvoir conduire mes interrogatoires sans avoir à piquer les gens avec des seringues hypodermiques sous les ongles », dit-il à sa partenaire avec une certaine exaspération.

« Laissez tomber pour le moment, on en reparlera », dit Rabang. « Faites demi-tour et rentrons à Portland. J'ai un emploi du temps modulable pour m'occuper de mon fils et je peux prendre des heures sur mon temps de travail quand je veux. Si vous avez un problème avec ça, vous pourrez passer au bureau du chef Weinstein, qui vous expliquera le principe avec des mots d'une seule syllabe. » Pour l'agent Pangborn, cette remarque clôturait le débat. Tout le monde au Bureau de Portland savait qu'Elliott Weinstein se la tapait – les employés blancs disaient « rabanguer », dans l'entre-soi de la cafétéria et du bar, après s'être retournés pour s'assurer de l'absence d'oreilles indiscretes. *Quelle pute*, se dit-il, *je me voyais agent du FBI, mais je touche la même paye qu'un chauffeur de taxi, pourquoi pas après tout ?*

Mais il y avait autre chose, la petite voix d'un sixième sens que Pangborn avait conservé de son passage en Irak. Les remarques du shérif sur les talents de tireur d'élite de Lockhart l'avaient profondément remué et il jetait des regards sur l'immeuble qui se tenait derrière eux. Ce toit, toutes ces fenêtres... A Bagdad, lui et ses hommes ne se seraient jamais approchés d'un endroit pareil avant de l'avoir nettoyé, par des salves d'artillerie, des bombardements aériens, ou en y envoyant ces stupides *marines* pleins d'adrénaline et amis de la mort, qui aimaient plus que tout défoncer des portes pour entendre les explosions. Tout bien pesé, l'idée de quitter les lieux n'était peut-être pas si mauvaise. Si les chefs voulaient lui faire des reproches, il n'aurait qu'à invoquer l'aménagement d'emploi du temps de Rabang – argument tout à fait valable au Bureau. « D'accord », dit-il, avant de s'engager lentement sur la jetée pour retrouver la 39^e rue. *He ho ! he ho ! on rentre du boulot*. Derrière eux, les gardiens de la paix les fixaient, n'en croyant pas leurs yeux.

« Par le sang du diable ! Ils s'en vont ! », s'exclama Hatfield.

« Quelqu'un les aura tuyauté », fit Lockhart.

« Saperlipopette ! »

« On met les voiles, chef ? » demanda Lockhart.

Zack inspira profondément. « Bien sûr qu'on les met ! Peut-être qu'on les a tuyauté, peut-être qu'ils nous ont espionné, peut-être qu'on les a rappelés, qui sait ? Mais je les *vois*, bon sang, ils vont nous passer sous le nez ! Qu'à cela ne tienne, on va se faire ces bâtards aujourd'hui ! En avant ! »

Hatfield sortit son portefeuille, prit tout l'argent qu'il avait sur lui et le posa sur la table. « M. Englehardt, c'est tout ce que j'ai sur moi. Je vous en enverrai de temps en temps. Nourrissez-vous et tâchez de vivre assez vieux pour mourir dans la République du Nord-Ouest, blanche et libre. Ne vous faites pas de bile, mon vieux. La cavalerie va redescendre des collines un de ces jours. »

« Attrapez-les, les gars ! » cria le vieil homme plein d'alacrité, qui faisait tournoyer sa canne pour les saluer, alors qu'ils quittaient l'appartement. Les Volontaires se ruèrent dans le couloir, dévalèrent les escaliers et prirent place dans le Yukon, les armes entre les jambes, en vingt-huit secondes. Zack prit la 39^e rue juste au moment où le 4X4 vert tournait sur la route Leif Erikson. « On dirait qu'ils rentrent à Portland », dit Hatfield.

« Ou qu'ils nous attirent dans un piège », suggéra Lockhart.

« Si c'était une embuscade, ils nous auraient tiré dessus dans l'immeuble ou nous auraient attendu dans l'aire de stationnement », répondit Hatfield. « Les *Feds* cherchent toujours à encercler leurs cibles. Ils ne les laissent jamais en mouvement. Non, je n'y crois pas. Quelque chose a dû leur faire peur et ils préfèrent rentrer à la tanière. Tu peux remonter ta cagoule », dit-il, joignant le geste à la parole. « Je ne veux pas de têtes cagoulées dans la voiture, surtout après hier soir ». Après avoir accéléré, Zack eut la Chrysler en vue. Ils allaient à 35 *miles* à l'heure sur la route venteuse qui quitte Astoria, se conformant à la vitesse maximum autorisée. Il y avait un autre véhicule entre eux. Zack prit son téléphone et appela Charlie Washburn. Charlie décrocha. « Prions le Seigneur ! » cria celui-ci dans l'appareil.

« Pardon de vous déranger, Révérend », dit Hatfield. « Mais il fallait que je vous joigne. Vous savez que nous allons nous rassembler près du fleuve, ce beau fleuve, ce si beau fleuve, mais nous avons trouvé un couple de pêcheurs qui ont tourné le dos au Salut. Ils foncent dans votre direction, ils devraient arriver d'ici trente secondes, dans une Chrysler Aspen verte, aux vitres teintées, je ne vois pas d'expression dans les Écritures pour les décrire. Pourriez-vous s'il vous plaît les persuader de l'erreur où le péché les enferme ? »

« Ne vous tracassez pas mon fils, nous leur transmettrons une invitation pour la Sainte Savate de Jérusalem ».

« Mon Révérend, vous avez encore confondu, ce n'est pas la Bible, c'est Monty Python », dit Hatfield feignant l'exaspération.

« Faites attention à bien rester en arrière, que vous ne soyez pas vous aussi ravis par les anges du ciel. Et regardez toujours le bon côté de la vie, mon fils ». Charlie raccrocha.

« Si on se fait prendre et qu'ils passent cet extrait au tribunal, on pourra plaider la démence », plaisanta Hatfield. « Ils vont essayer de les faire chavirer avec la bombe-tuyau sur la route de Tongue Point. Dès qu'ils sont arrêtés, on s'arrange pour les descendre. »

« Je pourrai monter sur le toit du Yukon pour tirer », dit Lockhart.

Le drôle de pressentiment de Pangborn continuait à lui taquiner l'échine. Alors que Rabang, qui était revenue à la charge et ruminait à haute voix les propos prétendument racistes de son partenaire, dont elle s'étonnait qu'il conservât ces attitudes paléolithiques qui n'avaient pas été éradiquées du Bureau, Pangborn aperçut dans le rétroviseur une voiture qui tournait à gauche pour rejoindre une petite route. Derrière elle, un Yukon plus très frais, qui avançait un peu vite à son goût. Il interrompit Prabang. « Les témoins du restaurant ont dit que les tireurs ont quitté les lieux dans un 4X4 de couleur sombre, c'est bien ça ? »

« Oui », dit-elle. « Pourquoi ? »

« On a un Yukon à six heures », fit-il. « Il y a deux hommes à l'intérieur ».

Rabang se retourna pour regarder. « Ça pourrait être n'importe qui », dit-elle.

« Vous voyez comme il accélère et ralentit par petites touches ? » fit-il remarquer. « Il cherche à

maintenir une distance égale avec nous, un peu trop de distance d'ailleurs, comme s'il se retenait. Sur cette route, avec ce vent, un plouc du coin se serait rapproché. Ce n'est qu'une impression, mais je n'aime pas ça ». Ils dépassèrent le point où la route Leif Erikson devient l'autoroute 30, et où la vitesse maximum autorisée passe à 45 *miles* à l'heure. « Vous voyez ? J'accélère, et lui aussi, mais il maintient sa distance de 60 mètres environ ».

A la sortie de l'aire de stationnement du supermarché de Tongue Point, Charlie Washburn avait mis la Toyota Camry noire en position, tout près de la voie d'accès à l'autoroute. « On leur bloque la route ? » demanda Lee. « Non, à moins d'être obligés », dit Charlie. « Je voudrais rendre la voiture en un seul morceau à Jerry Lundgaard, puisqu'il a eu la gentillesse de nous la prêter. On va voir si on peut les forcer à se garer sur l'accotement. Je vais leur tirer dessus avec l'Uzi et toi tu prends ton briquet, tu allumes cette mèche et tu leur lance l'engin, en évitant de mettre en danger Zack et Cat qui vont arriver juste derrière. Dieu du ciel, pourvu que le trafic reste comme il est et que Tartempion ne vienne pas se coller là au milieu ! Cagoules ! »

Dans la Chrysler, Rabang Miller sortit son pistolet et l'arma. « Soyez prudente avec ça ! » avertit Pangborn, alors qu'il tentait de trouver le moyen de se laisser doubler par le Yukon. A l'intersection de la route de Tongue Point et de la route Emerald, il vit une déviation et commençait à ralentir pour tourner à droite, lorsqu'une Toyota Camry rugissante surgit de la route de Tongue Point et s'arrêta net, sous les feux tricolores de l'intersection. L'agent Pangborn vit deux hommes en passe-montagne sortir de cette voiture. Il entendit le crépitement de l'Uzi, les éclats du canon et le bruit sec des impacts de balle sur le pare-brise. La vitre en polycarbonate tint bon, mais de très vilaines bosses bourgeonnaient sur le pare-brise juste devant lui. « C'est eux ! » hurla Prabang, terrorisée. « Ils ne sont pas derrière nous, abruti ! Ils sont juste devant ! »

Pangborn commençait une marche arrière pour revenir sur la route Emerald, lorsqu'il aperçut du coin de l'œil une espèce de cylindre noir qui volait dans leur direction. L'objet rebondit contre le pare-brise et au moment où il cria « Bombe ! », celle-ci explosa en l'air à deux coudées des agents du FBI, dans un drôle de craquement qui tenait le milieu entre un crump ! et un clinc !

La cuirasse de la Chrysler tint bon, mais le pare-choc avant, presque arraché, remontait à la verticale juste devant le pare-brise et tout l'avant du véhicule était tordu, ce qui provoquait toutes sortes de bruits de vapeurs sous pression et de crépitements électriques. Pangborn perdit le contrôle de la Chrysler, qui vint s'échouer dans l'accotement. Et l'Uzi continuait son mitraillage contre la tôle blindée.

A 40 mètres derrière eux, le Yukon s'arrêta. Hatfield en sortit, armé de sa mitrailleuse, et se posta derrière la porte, dans l'attente d'une cible. Cat-Eyes Lockhart sortit par l'autre porte et se hissa sur le toit de la voiture avec l'adresse d'un serpent, accompagné de son long fusil à lunette. « S'ils ne sortent pas, je m'avance et je leur lance ma bombe. Tiens-toi prêt à me couvrir ! » lui commanda Hatfield.

La fumée, la vapeur et l'odeur de brûlé provenant du moteur endommagé commençaient à remplir l'habitacle de la Chrysler. « Incendie ! » cria l'agent spécial Miller. Elle poussa sa porte et s'échappa de l'habitacle.

« Non, attendez ! » tonna Pangborn. Rabang avait oublié son arme et courait le long du fossé en poussant des hurlements de terreur. Comme elle était complètement exposée aux tirs de l'Uzi, Pangborn ouvrit sa porte, se tapit derrière elle l'arme au poing, dans l'idée de tirer à l'abri du blindage, pour leur faire baisser la tête et donner sa chance à Rabang, qui pourrait courir vers les bois. Il était convaincu que les deux hommes dans la Toyota étaient les tueurs de Jack et Irene Goldman, au point qu'il en avait tout simplement oublié l'existence du Yukon, qui n'avait pas cessé de les suivre. Mais il ne fut pas laissé à Pangborn le temps de faire un effort de mémoire. La première balle perforante de Lockhart entra par derrière à la base de son crâne et le décapita ; il n'avait pas même entendu le coup. Une seconde plus tard, la seconde balle de Lockhart frappa Rabang Miller à l'échine, lui traversa le cœur, le sternum, et la cloua au sol. Telle une serpillière

sanglante, elle se débattit, se tordit, frappa du pied, avant de se raidir tout à fait.

D'un bond, Cat-Eyes descendit du toit de la voiture et courut vers la Chrysler fumante. Il se baissa pour insérer, entre les doigts gourds du cadavre de Brian Pangborn, son valet de carreaux. Il lui prit son arme et la mit dans sa poche arrière, puis grimpa la petite butte où gisait Rabang Miller, la tête tournée vers le ciel. Il lui glissa sa carte dans la bouche. Enfin, il retrouva Zack à la voiture, qui fit signe aux Washburn que l'opération était terminée. Ceux-ci démarrèrent la Toyota et prirent l'autoroute 30 en direction de John Day. Le Yukon les suivit. A partir du moment où la Toyota s'était interposée sur la route, jusqu'à celui où les deux voitures de la NVA quittèrent les lieux, il s'était écoulé trente-quatre secondes.

Cat-Eyes Lockhart se tourna vers Zack Hatfield. « Et c'est *tout* ? » s'étonna-t-il. « C'est ça, les gros méchants du FBI ? Les durs à cuire qu'on a appris à craindre depuis soixante-dix ans ? Bonté divine ! J'ai chassé des lièvres qui étaient plus teigneux ! »

Hatfield sourit. « Ils ont toujours eu peur de ça, j'imagine », dit-il. « Peur qu'on découvre à quel point c'est facile ».

Tard dans la soirée, enfin de retour au commissariat, le shérif Ted Lear s'assit dans sa chaise pivotante et, frappé d'accablement, s'enfouit la tête dans les mains. D'abord l'assassinat des Goldman, puis les deux agents du FBI tués dans son comté, c'était une journée de fou. Le Bureau avait hélicoptéré une force d'action rapide de cinquante hommes lourdement armés, des escouades de police scientifique et quelques sinistres personnages en costume, arrogants et furieux. Ils l'avaient dédaigneusement écarté, lui et ses hommes, et pétaradaient tous azimuts. Lear n'était pas tenu au courant de la progression de l'enquête, sachant seulement que les agents fédéraux défonçaient des portes et agitaient leurs armes dans tout le comté de Clatsop, et que cela allait empirer.

Mais la pire de toutes les nouvelles, c'était que l'agent Rabang Miller ne s'était pas trompée. Cette folie n'existait pas loin là-bas, à la télé, mais elle était ici, à Astoria, à Seaside, dans son monde. Irrésistiblement, son sens du devoir lui indiquait qu'il avait quelque chose à y faire, et qu'il en mourrait probablement. Mais au nom du Ciel, qu'arriverait-il à sa femme et à ses enfants quand il serait parti ?

Il soupira et décrocha son téléphone. Il tapa une série de numéros. Les trois premiers appels n'eurent pas de réponse. Dans le tiroir de son bureau, il prit un vieux carnet d'adresse et trouva un dernier numéro à appeler, celui d'un téléphone portable. A la quatrième tonalité, la voix de Zack Hatfield répondit. « Il faut qu'on parle », dit Lear sans cérémonie. « A minuit, tu sais où. »

« Nous venons seuls, toi et moi », dit Hatfield. « Si je vois le début de l'ombre de quelqu'un d'autre, on met les voiles tous les deux. Je parle sérieusement, Ted. »

« Tu ne me fais pas confiance ? » demanda Lear.

« Je suis censé te croire ? »

« Je serai là à minuit. Seul. Viens ou pas, c'est toi qui vois. » Lear raccrocha.

La pluie avait cessé de tomber et la nuit s'était éclaircie d'étoiles, lorsque Lear gara sa voiture personnelle dans l'aire de stationnement du stade du lycée d'Astoria. Il avait remis ses vêtements civils dans le vestiaire du commissariat, n'oubliant pas son arme automatique placée dans son étui d'épaule, et l'autre pistolet, plus petit, dans son étui de ceinture. *Est-ce qu'il serait vraiment capable de me tuer ?* se demanda-t-il. *Crétin, bien sûr que oui. C'est Zack.* Le fond de l'air avait momentanément tiédi, sous l'effet de quelque courant océanique au grand large, et il faisait doux, presque comme au printemps.

Lear sortit de sa voiture et marcha jusqu'aux gradins du petit stade. La pelouse avait conservé les lignes tracées à la chaux de la saison passée de football américain et les poteaux de but étaient encore en place ; les employés n'avaient pas encore aménagé le terrain pour la saison de football

anglais du printemps. Il aperçut un mouvement dans l'ombre, sous les gradins, qu'il ignora. Il monta quelques étages et s'assit. « Tu montes ou tu restes en bas ? » demanda-t-il d'une voix forte.

Hatfield monta les marches et prit place à gauche de Laer, sur la même rangée, mais à une distance prudente. Lear vit qu'il était coiffé du chapeau à larges bords qu'il associait vaguement au parti de la révolution, désormais illégal. « Joli chapeau ».

« Merci. Tu es équipé ? » demanda Hatfield.

« Bien sûr », répondit Lear. « J'ai affaire à un tueur. Et toi ? »

« Évidemment », dit Hatfield. « J'étais sûr que c'était ici. Nos premiers bons souvenirs ensemble. »

« Mais je défendais l'honneur de ma sœur », répondit Lear, un peu vexé.

« Ah oui c'est vrai, tu m'as mis un pain dans la gueule, et après elle t'a giflé », rit Zack, tout à son souvenir. « Tu croyais que je l'avais amenée de force, là-bas sous les gradins. Tu as des nouvelles de Julia ? »

« Oui, tous les deux mois elle me passe un coup de fil. »

« Elle habite toujours à la ville-lumière, avec les vedettes du cinéma ? » demanda-t-il.

« Toujours à Burbank, oui ».

« Elle s'est mariée avec un acteur, non ? »

« Presque, mais elle a fini par lui demander de choisir entre elle et la cocaïne. La cocaïne a gagné, et ils ont rompu », lui dit Lear.

« Elle a du bon sens », confirma Hatfield. « Elle en a toujours eu. Diantre ! Elle a eu le bon sens de ne pas se marier avec moi. »

« Grâce à Dieu oui, vu les derniers événements... » fit Lear. « Au nom du Ciel, Zack, qu'est-ce que tu fabriques ? Tu as perdu la raison ? Foutrediable ! Où est-ce que tu crois que ça va te mener ? »

« Ce que je fabrique ? Je vais changer le monde, ou bien mourir en essayant de le faire », dit Hatfield d'une voix égale. « La deuxième possibilité est la plus vraisemblable, mais c'est ce que je veux faire, Ted. »

« Pardi ! Et tu ne la verras même pas venir ! » rétorqua-t-il.

« Tu vas me flinguer, c'est ça ? »

« Bon sang, mais qu'est-ce que tu crois, Zack ? » cria-t-il. « Tu sais bien que la prochaine fois qu'on se rencontre, je vais devoir te coffrer, nom d'un chien. »

« Dans ce cas-là, Ted, tu sais ce que j'aurais à faire. Tu penses que tu pourras me choper ? Laisse tomber, on ne joue pas à qui a la plus grosse. Peut-être bien que tu pourras. Peut-être que ce n'est pas dit. Je te préviens seulement. Mais je ne crois pas que ça doive se passer comme ça. »

« Tu essayes de me recruter dans ton petit club de terroristes, Zack ? » demanda Lear d'un air las. « Reprends-toi, tu me connais mieux que ça ».

« Non, non », dit Hatfield. « Ted, je vais te dire comment on va procéder à partir de maintenant. »

« Toi, tu vas me le dire ? » répliqua-t-il, incrédule.

« Ben ouais, parce que c'est comme ça que ça marche dans le Nord-Ouest aujourd'hui », répondit Hatfield d'une voix calme, mais pleine d'autorité. « Le gouvernement des États-Unis et le gouvernement de l'Oregon et ces satanés sous-préfets du comté ne dominent plus sur ces terres. Maintenant, c'est nous. La République Américaine du Nord-Ouest est née le 22 octobre à Cœur d'Alene et le Conseil Militaire est désormais le gouvernement légitime, sous l'état d'urgence qui a été déclaré par le gouvernement provisoire de cette république. »

« Foutaises ! » cracha Lear. « Vous n'êtes qu'un ramassis de psychopathes en maraude qui cassent du bronzé dans les rues ! »

« En effet, c'est ce que diront les livres d'histoire si nous perdons », concéda Hatfield avec courtoisie. « Pour ce qui est de faire des descentes pour casser du bronzé dans les rues, j'aimerais que ce soit si simple. On buterait un nombre x de rastaquouères et de haricots rouges, avant de rentrer tous à la maison pour se poser sur le canapé comme des grosses patates et regarder la télé comme avant. Mais ce n'est pas si facile. Notre but n'est pas de *tuer* des gens, mais de *délivrer* des gens, nos gens à nous, les Blancs, d'un gouvernement et d'une société qui sont devenus absolument intolérables et moralement indéfendables, pour construire quelque chose de nouveau et de mieux à la place.

A quoi tout ça va nous mener ? Ça nous y mène déjà, ce sera une guerre civile entre Blancs, peut-être aussi dure que celle de 1861. Mais cette fois-ci, nous allons la gagner. Ne me demande pas comment je le sais, Ted, mais j'en suis sûr. Je me dis que Dieu n'aurait pas permis que nous allussions aussi loin, s'Il avait voulu que la race blanche disparût de la terre. Mais en voilà assez. Au fond, la loi, le droit et l'Etat sont fondés sur de la violence organisée. Tout le reste n'est que de l'habillage. Or donc, il me semble que notre camp va être plus performant dans ce métier que le tien, mais nous verrons bien. »

« Ne t'en fais pas pour ça », fit Lear, froidement.

« Je ne te demande pas quel est ton camp, Ted. Je le sais déjà. Mais je suis venu te dire que tu as une certaine liberté. Toi et tes gardiens de la paix, vous pouvez rester à l'écart. Vous pouvez protéger et servir du mieux possible pendant qu'une guerre civile fait rage autour de vous, mais tant que faire se peut, vous devriez *rester en dehors de tout ça*. La NVA vous aidera, elle restera en contact avec vous, de plus ou moins loin. C'est un choix difficile, vraiment, mais tu dois comprendre que si nous t'infligeons ça, l'autre possibilité est infiniment pire. »

« Et comment penses-tu que nous pourrions rester à l'écart, quand vous soufflerez sur l'Oregon comme le vent du diable, en flinguant les gens à tout va ? » s'emporta Lear. « Et comment tu crois que moi je vais m'en sortir, puisque c'est moi qui dois traiter avec les *feds* et les politiques, et puis les soi-disant groupes de quartier et la Chambre de Commerce et Dieu sait quoi encore ? Bigre, c'est quand même moi le shérif ! »

« Les *feds*, oui, ceux-là vont nous enquiquiner un moment », admit Hatfield.

« Un *moment* ? » demanda Lear, étonné.

« Je vais te dire, Ted. Au bout d'un certain temps, ils vont devoir se farcir tant de problèmes que ce petit comté rural de l'Oregon va les intéresser de moins en moins », expliqua Hatfield, d'un air sombre. « Les bandes de *feebies* qui fourmillent partout ce soir, tu les verras rentrer à Portland beaucoup plus tôt que tu ne l'imagines, parce qu'à partir de maintenant, ils auront chaque jour un tombereau d'enquêtes à mener, sans compter leurs collègues à enterrer. D'ici un an, ces deux agents morts sur l'autoroute 30 ne seront plus qu'une note de bas de page.

En ce qui concerne les gauchistes et les néo-conservateurs du coin, et les connards d'Amerloques qui te cassent les pieds depuis que tu es en poste, ne te fais pas de bile. La Commission pour la Diversité du Comté de Clatsop ? On va l'envoyer se diversifier chez les Grecs. La Coalition Hispanique ? Dans quelques temps, plus personne n'entendra un mot d'espagnol à Astoria. L'Association pour la Gay Pride ? Les tapettes foutent le camp d'ici ou subissent un lavement au calibre .44.

On dit que toute politique est locale. Ma foi, ce qu'on va voir pendant la révolution du Nord-Ouest, c'est que tous ces groupes de pression politiquement corrects, les lobbies au service des intérêts particuliers et toute la smala, ceux qui n'ont pas arrêté d'empoisonner l'existence des gens normaux et des petites villes comme la nôtre avec leurs conneries, eh bien ils vont disparaître, parce que les gens qui sont impliqués là-dedans vont disparaître. Je ne vois rien de tel qu'une balle dans la tête

pour leur fermer le clapet. »

« Et alors, mon commissariat, il est censé faire quoi, pendant que vous massacrez tous vos opposants politiques comme si l'on était en Israël ? » demanda poliment le shérif.

« Fais tout ce qu'il faut pour que les vrais gens d'ici s'en sortent, les gens qui étaient là avant qu'on ne soit découvert par ces empaffés de baby boomers à la retraite, de tantouzes et de hippies bouffeurs de quinoa », dit Hatfield. « Les vrais gens, les Blancs, ceux qui faisaient tout le travail avant l'arrivée des Mexicains. Tu nous frappes avec le plat de la main, Ted, pas le poing. Nous saurons faire la différence, et nous te rendrons la pareille.

« Voyons voir, si j'ai bien compris, vous envisagez de tuer ou de refouler les Mexicains, les noirs, les homosexuels, tout ce qu'il y a de la gauche jusqu'au centre, les Juifs évidemment, tous ceux qui soutiennent Hillary, tous les basanés et puis les Asiatiques pour faire un compte rond – est-ce que j'en ai oublié ? »

« Là je ne vois pas, mais s'il y en a, on s'en occupera », dit Hatfield en étouffant un rire.

« Juste Ciel, mais c'est du sérieux alors ! », Lear était soufflé d'étonnement.

« Oh que oui, et ils vont décamper, Ted. Et si tu cherches à nous arrêter, tu décamperas aussi. Ce n'est pas une menace. Dieu m'en est témoin, je ne veux pas faire une chose pareille, ni à toi, ni à ta famille et certainement pas à Julia. Je veux seulement te montrer comment les choses vont se passer, car si tu réussis à me tuer sur un coup de chance, il y en aura d'autres qui s'avanceront pour prendre ma place. Rappelle-toi bien qu'il n'y a pas que moi en face. Il y en a mille gars derrière moi. Si tu nous combats, au bout d'un moment tu verras que le niveau de soutien des *feds* ou de l'Etat va se réduire comme peau de chagrin, puisqu'ils se disperseront dans d'autres zones qu'ils considéreront comme beaucoup plus importantes qu'un comté presque inhabité de la côte Nord de l'Oregon.

Tous les renforts à venir, les troupes qu'ils piocheront en Irak, au Venezuela ou en Afghanistan, ils les enverront à Portland, à Spokane ou à Seattle. Pas ici. A la fin, il ne restera que toi et tes derniers fidèles, et arrivés à ce stade, vous aurez en face de vous des vrais gros durs à cuire, le genre de type que tu ne voudrais pas rencontrer au coin d'une ruelle. Voilà, Ted, c'est tout. La situation ressemble à cela. J'en suis franchement désolé, mais qu'est-ce que je peux te dire d'autre ? »

« Magnifique », soupira Lear.

« Je ne te demande pas quelle est ta décision », dit Hatfield, se levant pour prendre congé. « Je sais que tu vas devoir jouer à l'oreille. Espérons que tout va bien se passer pour toi et moi ».

« J'ai une dernière question, Zack », dit le shérif. « Tu peux trouver ça idiot ou déplacé, mais je voulais savoir si tout ça avait à voir avec ce qui s'est passé entre ma sœur et toi ? Comment dire ? Tu connais Julie. Elle va me poser la question un de ces jours. »

Hatfield soupira. « Tu veux dire, ce qui se serait passé si nous nous étions mariés et que j'avais pu trouver un vrai boulot, si on avait fondé un foyer et une famille, est-ce que je ferais ça ? Sans doute pas, non, mais ne lui dis pas ça. Ce n'est pas de la faute de Julia, et je ne veux pas qu'elle s'en veuille une seule seconde. Rien de tout cela n'est de sa faute. C'est la faute à ma naissance, je suis né blanc, homme et pauvre, sans l'espoir d'aller à l'université, donc il ne restait que l'armée. C'est la faute à cette chienne d'armée américaine qui nous faisait faire du rabiote en Irak, mois après mois, année après année, aucun gars de mon unité ne pouvait rentrer à la maison, tellement ils avaient peur de la désertion. Je comprends qu'elle en ait eu marre d'attendre. Et puis quand je suis rentré, j'étais tellement déglingué que je n'aurai pas fait la moitié d'un bon mari pour elle ou d'un beau-frère pour toi. Transmets-lui mon amour la prochaine fois que tu la vois, bien que ce ne soit pas ce qu'il y a de plus opportun par les temps qui courent. »

« On va dire ça comme ça », acquiesça-t-il. « Mais je lui dirai quand même ».

Chapitre VI – La bimbo et le babouin

« Tu t'es remise au crack, Kick ? »

« Non, je ne me suis pas remise au crack ! » répliqua Kristin « Kicky » McGee. « Je suis propre comme un sou neuf, depuis six mois ! » Elle soutenait le regard de Lenny Gillis, l'homme assis devant elle. Ils étaient sur le lieu de travail de Gillis, un vieux bouge à pole dance et à putes, sur la 82ème avenue de Portland, appelé le *Jupiter's Den*. Le rade n'était pas encore ouvert au client. Comme le garçon de comptoir réglait les enceintes stéréo de la scène, leur conversation était coupée par des sons criards et oscillants d'indy rock et de percussions sans âme, alors que le gérant testait les barres du podium et ajustait les projecteurs.

« Mais alors, pourquoi viens-tu me demander des rancards ? » demanda Gillis.

C'était un petit individu, amaigri par la méthamphétamine, coiffé de cheveux noirs et plats et arborant une maigre moustache. Il portait un t-shirt sombre troué et une casquette de base-ball posée à l'envers sur son crâne prématurément dégarni.

« C'est parce que j'ai besoin de cet argent ! Qu'est-ce que tu crois ? » s'insurgea-t-elle. Elle avait des faux airs de beauté sucrée, avec ses yeux noisette à nuances vertes, et ses cheveux blond-miel qui lui descendaient jusqu'aux épaules, mais son visage de vingt-quatre printemps en laissait deviner cent de plus, tant ses yeux verts étaient dépourvus de toute douceur féminine. Elle portait un petit haut qui laissait apparaître plusieurs tatouages, le fil barbelé réglementaire autour de ses biceps, une fraise un peu mangée sur le haut de son sein gauche, une sirène écossaise aux cheveux ébouriffés sur son épaule droite, et un motif d'entrelacs irlandais tiré du Livre de Kells sur son dos. Entre son pouce droit et son index, sa peau était marquée d'un tatouage artisanal, un X cerclé, qui pour les initiés, signifiait que toute tentative de la part d'une prisonnière lesbienne rencontrerait une réaction violente.

« Ils m'ont sucré les allocs quand ils m'ont surprise dans mon taxi. Je ne sais pas qui m'a balancée, sûrement cet hindou enturbanné, le nouveau régulateur. Il m'avait promis toutes les courses vers l'aéroport, le lac Oswego et le quartier de Pearl, si j'arrivais en avance pour lui tailler une pipe au bureau. Je lui ai dit d'aller se faire foutre et le lendemain après-midi, je tombe sur cette pute juive des services sociaux, assise dans ce bureau de malheur. »

« Il t'as prise pour une gourgandine ? Mince alors, je me demande ce qui lui a fait croire ça ? » plaisanta Lenny, légèrement sarcastique. « Et dis-moi pourquoi je devrai te filer des rancards, après le coup foireux que tu m'as fait quand tu t'es barrée ? » Lenny se toucha le crâne ; son cuir chevelu continuait de cicatriser à l'endroit où Kicky avait cassé une bouteille de bière, au moment de prendre congé de son établissement.

« Parce que je te rapporte de l'argent », dit Kicky. « Je ne veux pas travailler en ville. C'est beaucoup trop dangereux, avec les carcajous qui tirent dans tous les coins... »

« He ho, n'oublie pas qu'il y a quand même une peau blanche sous tous tes tatouages », fit-il, goguenard. « Les carcajous ne tirent que sur nos congénères au teint bistre. »

« D'accord, mais les gangs de nègres, de chicanos et de laotiens sont tellement énervés qu'ils veulent se venger sur toutes les blanches qui bossent dans la rue. Ils les alpaguent sur Sandy Boulevard et les emmènent dans un joli petit endroit pour leur jouer Vendredi 13 », répondit-elle, exaspérée. « C'est arrivé à des collègues. Réfléchis deux secondes, Lenny ! Je ne veux pas tapiner. Il faut que tu me rancards, comme avant : pas de tordus, pas de chicanos, pas de chinetoques, pas de gonzesses. Tu me réserves mes anciens clients. Tu pouvais me faire confiance, même quand je prenais de la dope, je ne t'ai jamais arnaqué. Je suis une gagnuse. Si ta plaie te fait encore mal, eh bien tu n'avais qu'à pas organiser cet inter-racial à trois sans me le demander, tu savais bien que

j'allais dire non. »

« Bon, d'accord, je n'aurais pas dû appeler les flics non plus. Ce n'était pas très correct, disons », marmotta-t-il. « Mais je te le répète, si j'avais voulu t'enfoncer, je t'aurais accusée de crimedehaine. Je sais que tu n'aimes pas la viande foncée, mais c'est un préjugé, même chez les putes ».

« On dit travailleuses du sexe, merci », dit Kicky, d'un air guindé. « Et ce n'est pas un préjugé, c'est une préférence. En tant que travailleuse du sexe, j'ai suis une sorte de statut protégé, et j'ai le droit d'avoir des préférences. Souviens-toi, non veut dire non. Même chez les putes. »

« Mais alors, pourquoi viens-tu me voir ? » demanda Lenny. « Ils t'ont sucré les allocs, d'accord. Mais rien ne t'empêche de faire le taxi, non ? Et si tu veux faire du travail du sexe, comme tu dis, tu peux te faire quelques biftons supplémentaires sur la banquette arrière, non ? ».

« Je conduis le taxi, d'accord, mais Singh m'en veut à mort parce que je ne lui pompe pas le dard. Il guette un faux pas pour me mettre à la porte. Si je faisais ce que tu dis, il le saurait et il en profiterait. Je dois cloisonner mes deux boulots. »

« Mais pourquoi as-tu besoin d'argent, si tu as arrêté le crack ? », demanda-t-il, soupçonneux.

Kicky soupira. « Les bâtards essaient de me prendre Ellie », expliqua-t-elle, lasse. « Ils font pression sur moi, c'est aussi pour ça qu'ils m'ont coupé les allocs. Ils s'en tamponnent si Ellie meurt de faim ou va pieds nus. Ils essaient de me faire vendre Ellie à *Tout Un Village*¹, mais je ne le ferai pas. Alors ils me coupent les allocs et montent un dossier de mauvaise mère, pour me l'enlever. Ils défoncent la porte de la caravane un matin à l'aube et ils l'emportent, c'est comme ça qu'ils font. J'ai besoin de beaucoup d'argent, et vite. Je vais monter un coup pour me casser de l'Oregon, où la Protection de l'Enfance ne me trouvera pas. Peut-être à Seattle, ou quelque part dans le Montana. J'ai habité Missoula un moment. J'aimais bien. Le pays au grand ciel. »

1 : (« It Takes a Village ») : nom du service étatique qui arrache des enfants à leurs « mauvais parents » pour les placer chez des riches de gauche. Ce nom fait référence au livre éponyme écrit par Hillary Cinton en 1996. Ce titre est lui-même une référence au proverbe nègre : « il faut tout un village pour éduquer un enfant »

« Tu n'as qu'à vendre ton sous-produit superflu et on n'en parle plus », dit Lenny. « Bon sang, une petite blonde comme elle ? Tu pourrais te faire au moins vingt briques, et tu n'es même pas obligée de passer par *Tout Un Village*. Il y a ce qu'ils appellent le contrat d'adoption privée. Je peux t'arranger le coup avec un avocat juif que je connais, Fiegenbaum. C'est légal comme tout, et tu aurais assez de caillasse pour aller où tu veux et faire ce que tu veux. »

« Et tu prendrais combien ? » répliqua-t-elle, acerbe.

Lenny haussa les épaules. « Ne t'en fais pas. Je négocierai ça avec Fiegenbaum. Qu'est-ce que tu en dis ? »

« C'est non », dit Kicky d'un ton ferme, pas inhabituel chez elle.

« Mais pourquoi ? » demanda Lenny, franchement étonné qu'elle refuse cette fortune et qu'elle lui demande en même temps de reprendre son poste de prostituée.

« Je n'ai pas envie d'essayer de t'expliquer », lui dit-elle en soupirant.

« Tu as pensé à te mettre des implants ? Tu pourrais te faire encore plus d'argent en dansant ici, s'il y avait plus de monde au balcon et un peu moins de tatouages », lui dit-il en la reluquant d'un air paillard.

« Ecoute, je ne sais pas, peut-être bien. Dis-moi, tu me reprends ou pas ? 50-50 ».

« Trente pour toi, soixante-dix pour moi », trancha-t-il. « Ne me dis pas que tu ne peux pas te faire quelques extras au petit coin »

Alors qu'ils continuaient leurs négociations, une Ford Explorer ancien modèle se gara devant le

Jupiter's Den. C'était une chaude journée d'été, les deux occupants du 4X4 avaient baissé leurs vitres. Le conducteur était un homme à forte carrure. Il avait un visage cicatrisé de boxeur, le crâne rasé et une barbe taillée en bouc. Cette allure de catcheur, Jim McCann ne l'avait pas choisie, lui qui était électricien de profession, mais il devait dissimuler son apparence, vu qu'on avait affiché ces derniers temps son portrait sur tant d'affiches, de sites internet et d'écrans de télévision. McCann était l'intendant de la Première Brigade de Portland de la NVA. Son passager était Jesse « Cat-Eyes » Lockhart, qui, après moult débats passionnés entre Tommy Coyle et Zack Hatfield, avait été transféré de la Compagnie D à la Compagnie A et affecté au poste de tireur d'élite dans cette grande ville.

Bien que Zack rechignât à le laisser partir et que Lockhart regrettât de quitter ses vieux amis et camarades du comté de Clatsop, il n'en restait pas moins que Cat avait épuisé toutes les cibles d'intérêt majeur dans ce théâtre d'opérations, et qu'on ne pouvait pas laisser un tel atout dérouiller du Mexicain sur les docks. Depuis qu'il était à Portland, le valet de carreau avait déjà descendu un conseiller municipal, un colonel de l'armée, le chef du club des démocrates afro-américains, un autre agent du FBI et quelques policiers. Sa présence à Portland était connue, et rendait hystériques les notabilités politiquement correctes. « Tu veux que je t'accompagne ? », demanda Lockhart.

« Nan », fit McCann. « Gillis est un foutriquet du genre nerveux, il pourrait s'effaroucher en présence d'un inconnu. Je vais faire vite, je lui demande où il stocke le matériel et on arrange quelque chose pour le transport et le paiement. Et ensuite je t'emmène à l'hôtel Mayflower. » Cat devait changer de planque de toute urgence, et il se trouvait que McCann était le seul disponible pour le faire. Le téléphone de McCann sonna. Il le sortit de sa poche et l'ouvrit. « Allo ? » Il écouta quelques instants. « D'accord. » Il referma son portable. « C'était notre véhicule d'escorte. Van Gelder nous dit qu'on a une patrouille aux fesses. Deux unités et une voiture blindée, sur Sandy Boulevard. Pas d'insignes spéciaux, probablement la force d'action rapide de Portland, peut-être la douane ou le FBI. Ils vont lentement. Ils devraient tourner sur la 82^e d'ici une minute. »

« Je ne crois pas qu'ils soient après nous », dit Lockhart. « Ils font beaucoup ça en ce moment, ils maintiennent leurs unités dans les rues, ils les font tourner en rond dans toute la ville, pour tomber sur nos petites combines rapidement et avec toute leur puissance de feu. Ace et moi avons été pris en chasse par ces bandes-là la dernière fois. »

« Bon, d'accord, je n'ai pas envie qu'ils te passent devant et te reconnaissent », fit McCann. « Tu ferais mieux de venir avec moi, après tout. Tu n'as qu'à rester dans ton coin pendant que je cause avec Lenny, et puis on se casse quand Van nous dit qu'ils sont passés. »

« La bagnole est en règle ? » demanda Lockhart.

« Oui, de loin, mais si ce n'est pas le cas, c'est une raison de plus qu'on ne te voie pas dedans. » Lockhart n'aimait pas l'idée de laisser son arme et son matériel dans la voiture, mais il voyait bien que McCann n'avait pas tort. Ils quittèrent la voiture. Cat s'assura que son Beretta 9-mm était bien inséré dans son étui de ceinture, caché derrière sa veste en jean en bas du dos, et les deux hommes marchèrent vers le bar de nuit. Comme il faisait sombre à l'intérieur, la porte en s'ouvrant jeta de la lumière et Gillis, installé sur une banquette au fond de la salle, leva le nez. « Attends-moi une minute », dit-il à Kicky en se levant. « J'ai une petite affaire à régler ».

Kicky se retourna et vit un bonhomme, qui ressemblait à un catcheur ou un motocycliste, saluer Gillis. Ils se parlaient au bar, près de la banquette où elle restait assise. L'autre homme, qui semblait plus jeune, et pas mal fait de sa personne, restait debout, de l'autre côté du bar près de la porte. Il balaya d'un regard calme la salle entière, s'arrêta sur Kicky, la rangea dans une catégorie, puis son regard se porta sur ce qui se passait derrière la porte. Lire les hommes faisait partie des compétences nécessaires à la survie dans les domaines d'activité de Kicky, les licites et les autres, et chez ces deux hommes, elle lut instantanément de la poigne, une très forte poigne. Il y avait quelque chose de frappant dans leur maintien, ils n'avaient pas le côté m'as-tu-vu des criminels, ni l'air patibulaire des motocyclistes, mais une allure maîtrisée, rapide et efficace, économe en gestes. Les deux

hommes portaient des jeans et des vestes, alors qu'en cet été, tout Portland se baladait en short et en t-shirt, ce qui lui faisait augurer la présence d'armes sous leurs habits. Et ce jeune homme là-bas au fond lui disait quelque chose, quelque chose d'étrangement *familier*.

Elle se leva pour aller dans les toilettes des dames, dans un petit couloir près du bar. Après coup, elle se posta devant la porte des toilettes des messieurs à l'autre bout du couloir, pour mieux étudier le plus jeune des deux dans le large miroir, derrière le bar. Le barman lui servit un soda en canette avec un verre en plastique, et quand il se tourna pour l'y verser, Kicky vit clairement son visage, de face et de profil.

Mazette, se dit-elle. Je l'ai déjà vu quelque part. Mais qui ça peut bien être ? Elle fit l'inventaire de la longue liste des personnels masculins et des partenaires commerciaux qu'elle avait fréquentés. Non, il n'y était pas. Elle se remémora les dernières années de sa vie dissolue. Non, rien de rien. Était-il passé à la télé ou quelque chose dans le genre ? *Doux Jésus qu'est au ciel !* siffla-t-elle à part-soi. *C'est lui ! Le tireur embusqué que tous les flics et feebies du Nord-Ouest sont en train de rechercher ! Eh ben mon cochon ! Lenny se fait du galon on dirait. Mais qu'est-ce qu'il peut bien manigancer avec les carcajous ? Ça doit être une histoire de calibres.*

Soudain, la musique se coupa dans les enceintes, et avant que les deux hommes qui se tenaient de ce côté-ci du bar ne puissent baisser la voix, elle entendit Lenny dire : « Soixante-douzième et Prescott, demain soir à neuf heures. ».

« Je trouverai », dit le catcheur. Ils baissèrent d'un ton, mais toute à son effort, Kicky parvint à entendre ce qu'ils disaient. « Pourquoi pas ce soir ? »

« Ce soir, je dois rester au bar pour divertir quelques gardiens de la paix », dit Lenny. « Je dois leur montrer que je suis un citoyen de confiance, tu vois ce que je veux dire. Non, vraiment, je dois rester là pour arroser ces messieurs, les faire se sentir à l'aise, pour qu'ils ne reniflent pas dans mes affaires, ni dans les tiennes. ». Kicky connaissait l'endroit dont ils parlaient. C'était dans un immeuble miteux, un appartement que Lenny utilisait aussi comme bureau et résidence secondaire, pour traiter les nombreuses affaires périphériques qu'il voulait tenir éloignées du lieu public qu'était son bar de nuit. Ses gagneuses le payaient parfois là-bas, ou se servaient de l'endroit pour leurs passes. Kicky revint discrètement à sa place, sur la banquette.

Il faisait sombre, et après une minute ou deux, elle risqua un mouvement pour se retourner. Lenny revenait vers elle. Le gros barbu rangeait son téléphone. Il fit un signe de la tête à son compagnon et ils quittèrent les lieux. Lorsque Lenny reprit sa place, Kicky ne fit aucune mention de ce bref intermède. Dans son monde, le manque de curiosité était un moyen de survie, et faire ne serait-ce que le plus petit début d'enquête ou de commentaire à ce sujet, aurait sans nul doute fait clignoter plusieurs voyants d'alarme dans ce qui tenait lieu d'esprit à Lenny Gillis. Malgré tout, elle se demandait comment elle pourrait utiliser l'information qui venait de tomber dans sa besace.

Après un nouvel épisode de marchandage, Lenny et Kicky se mirent d'accord sur un partage à 60/40, à condition qu'elle reprenne son poste au bar de nuit. En dépit des apparences, le contrat n'était pas si léonin, puisque Lenny arrosait fortement les perdreaux, et ses soixante pour cent de commission enveloppaient une forte dose d'immunité contre l'arrestation. Kicky se présenterait sur son lieu de travail à dix heures du soir, en tenue de gala, et avant qu'elle ne puisse reprendre son travail avec sa vieille liste de clients, elle aurait le droit de les choisir au bar et de faire ses passes dans l'un des motels à bon marché de la 82^e Avenue, le Wayside Inn en l'occurrence, car Lenny avait passé un accord avec son gérant, un Iranien, qui accordait à ses gagneuses des plages horaires spéciales d'une heure.

Kicky soupira, lasse et résignée à l'idée de faire ses six mois de taxi à raison de douze heures par jour, cinq jours par semaine, et deux voire trois nuits de travail au bar et au motel. Son but était d'amasser assez d'argent pour fuir l'Oregon aux environs de Noël. Elle espérait anxieusement que *Tout Un Village* se tienne tranquille pendant cette période et ne pense pas à son Ellie. *Peut-être bien que les carcajous pourraient les tuer*, pensa-t-elle, rêveuse.

Kicky quitta le bar de nuit et s'en retourna à sa vieille caravane, garée dans un parc à deux *miles* de là. Comme elle ne possédait pas de voiture à son nom, que la compagnie de taxis ne lui permettait pas d'utiliser le sien pour ses déplacements personnels, et que les bus étaient remplis de Mexicains qui médisaient d'elle en espagnol et la pelotaient de partout, elle faisait le chemin à pied. La mort dans l'âme, elle marchait droit vers la caravane, se forçant à ne pas bifurquer dans les petites rues en quête d'une galette, car elle savait bien que si elle ajoutait le crack au travail du sexe, elle finirait dans l'année les pieds devant ou en cellule, et sa fille serait saisie par *Tout Un Village*, comme un barracuda avale une épinoche.

L'idée de copuler avec des hommes bizarres, avinés et souvent malpropres, même s'ils étaient blancs, l'emplissait d'une telle nausée qu'elle faillit en vomir rien que d'y penser, mais elle comprit qu'elle en était arrivée au point où le nombre d'options disponibles, qui avait toujours été très réduit, était devenu inexistant. Kick savait qu'en Amérique, il y a une loi au-dessus de toutes les autres. *Trouver de l'argent*. Peu importe le moyen, trouve de l'argent, point final, ou alors tu finis comme la vieille femme aux sacs, à pousser tes possessions le long de la 82^e Avenue et de Sandy Boulevard dans un chariot de supermarché. Pas d'aides sociales, pas de discrimination positive ou de dispositifs adaptés pour les Blanches pauvres. Les Blanches sans le sou volaient ou couraient le rempart. Si vous aviez la peau blanche, il fallait *trouver de l'argent* ou bien tomber sous la ligne de flottaison.

La télévision montrait une jolie société diverse et mélangée, où il y avait encore une classe moyenne et des choses matérielles et où tout allait bien. Mais c'était la télévision. Ce n'était pas réel. La 82^e Avenue, elle, était réelle, la pauvreté l'était aussi, et puis la drogue. Les garçons et parfois aussi les filles qui revenaient d'Irak dans des cercueils ou sur des chaises roulantes étaient réels, et la vie pour une mère blanche seule était un roman noir. Kicky ne savait pas bien ce qui était le pire, perdre sa beauté en fumant de crack et en travaillant sans fin pour le salaire minimum, ou sous les coups de l'ennui et de l'usure du temps, ou alors rester attirante et sexy pendant un temps. Les deux options avaient leurs inconvénients et chacune apportait son lot de problèmes.

En entrant dans sa caravane, Kicky retrouva sa mère alcoolique assise sur le canapé, qui regardait un feuilleton à la télévision, une bouteille de bière à la main, et quelques cadavres posés sur la table basse devant elle. « Salut m'man », dit-elle. En retour, elle eut droit à un grognement. May McGee était une cinquantenaire voûtée, éreintée, vêtue d'une robe informe et négligée. Elle avait l'air d'avoir soixante-dix ans. Kicky savait qu'elle avait une chance incroyable d'avoir sa mère pour s'occuper d'Ellie. Elles avaient conclu un pacte : May s'occupait de sa petite-fille en échange d'une douzaine de bières blondes à bon marché par jour, plus celles qu'elle s'achetait avec les salaires qu'elle touchait de ses rares emplois et la maigre pension de veuve militaire qu'elle recevait encore par intermittence du gouvernement. C'était le seul revenu prévisible qu'elle touchait, depuis que la sécurité sociale avait fait faillite, quelques années auparavant. Mais les « délais administratifs » espaçaient de plus en plus les chèques de l'armée, comme toutes les prestations fédérales, au moins en ce qui concernait les Blancs. Kicky ne s'était pas mariée avec le père d'Ellie, et l'armée avait opportunément perdu leur « déclaration de concubinage », qui de toutes façons n'ouvrait des droits qu'aux couples homosexuels, ce qui fait qu'elle n'avait jamais touché un kopeck du gouvernement.

Son ivrognerie carabinée mise à part, May n'était pas une méchante bougresse. Elle n'avait pas le vin mauvais, plutôt tendance à s'apitoyer sur son sort, mais sans y céder trop souvent. Elle ne frappait jamais Ellie ni ne la maltraitait, elle écoutait son babil et la laissait regarder la télé avec elle, mais pas sortir toute seule. Elle s'assurait toujours que l'enfant eût un plat chaud à manger, des raviolis ou du thon ou ce qu'il y avait dans le placard. Elle veillait à ce que sa petite fille eût toujours une couche propre avant de lui passer la grenouillère pour la mettre au lit. Elle se remettait ensuite devant le poste et éclusait ses bières jusqu'à l'évanouissement. Kicky avait été élevée de la même façon et avait pour le moins survécu jusqu'à l'âge adulte. « Maman, j'aurais besoin que tu restes à la maison cette nuit, et ensuite peut-être que tu emmènes Ellie chez toi pour un moment », dit Kicky. « Je vais avoir beaucoup de travail. Ce soir, je suis de sortie et je ne reviendrai pas avant demain matin. »

« Tu te remets au tapin ? » lança la vieille dame.

Kicky n'essaya pas d'esquiver. « Je dois trouver de l'argent, maman », dit-elle simplement. « Il faut qu'Ellie quitte l'Oregon, elle doit être hors d'atteinte de la Protection de l'Enfance. Sinon, ils vont l'embarquer et la vendre à des salauds de riches. Elle serait mieux avec eux, mais... »

« Mieux qu'avec moi, tu veux dire », se renfrogna la vieille dame.

« Mieux qu'avec nous deux » dit Kicky d'une voix égale. « Il ne faut pas se voiler la face, maman. Mais ça n'arrivera pas. Je ne les laisserai pas la prendre, même si c'est égoïste. Elle est à moi. Ces salauds de riches et leurs salopes ont tout pris, et ce qu'ils ne gardent pas pour eux, ils le donnent à ces saletés de nègres et de Mexicains, mais ils ne me prendront pas mon Ellie. Cochon qui s'en dédit. Mais pour ça je dois trouver de l'argent. »

« Ne te laisse pas avoir par le crack cette fois-ci, d'accord ma puce ? » dit gentiment la vieille dame, qui fermait les yeux en soupirant.

« Oui maman », dit Kicky, croisant les doigts dans l'espoir de tenir cette promesse ardue.

« Manman ! » cria un petit personnage aux cheveux d'or de dix-huit mois, sans autre accoutrement qu'une couche-culotte, qui galopait dans la pièce en venant de la chambre, pour étreindre les jambes de Kicky. « Monte ! » demanda-t-elle. « Monte dessus ! »

« Coucou mon poussin », dit Kicky tout sourire, attrapant sa fille. « Oulala, bébé a fait popo ! Il faut te changer ! Viens, on va s'en occuper ! » Elle prit une autre couche dans leur paquet déchiré, posé sur la table en formica de la cuisine, et alla dans la salle de bain, essayant de ne pas penser à ce qu'elle ferait plus tard dans la soirée.

* * *

Quand Kicky arriva au *Jupiter's Den* ce soir-là, la fête ne battait pas son plein. Cela viendrait un peu plus tard, vers une heure du matin. Mais la cacophonie sans âme du rock rétro des années 1990 rugissait dans les énormes enceintes et les danseuses augmentées à la silicone, vêtues de simples fils, tournoyaient autour des barres. Des sauvages éméchés de toutes races criaient leurs commentaires puérils et jetaient de l'argent sur le podium, alors que la bière hors de prix et autres breuvages coupés à l'eau ruisselaient du bar en grands torrents. *À la guerre comme à la guerre*, pensa-t-elle en franchissant le seuil.

Elle portait un petit short et des bottes en vinyle rutilantes à talons surélevés, quoique pas si hauts. Elle était vêtue d'un bustier sans soutien-gorge (elle savait que nombre de ses futurs clients trouvaient ses tatouages érotiques), d'une large ceinture de cuir et portait un sac à main contenant des préservatifs et des sex toys. Elle avait aussi une fiole de gaz lacrymogène cachée dans un étui discret, cousu à l'extérieur du sac. Lenny avait établi une règle stricte : ses gagneuses ne portaient pas de couteau ni de pistolet, car les problèmes légaux impliqués par la blessure d'un client pénible excédaient la portée de son influence sur la police.

Mais la plupart des filles en étaient au point où elles préféraient se faire violer ou voler plutôt que d'avoir affaire à la loi, et l'éventualité d'être poignardée, étranglée ou abandonnée dans un fossé était à mettre au compte des accidents du travail. La lacrymo servait à semoncer les ivrognes qui ne payaient pas et les clients trop joueurs, qui en devenaient dangereux. Kicky portait dans son sac à main son arme personnelle, une longue chaussette blanche dans laquelle était caché un cadenas fermé, massif, enveloppé dans du nylon. Sa frappe était lourde et efficace, et fouettée à la bonne distance et avec l'élan suffisant, elle pouvait tuer. « Au cadenas et à la chaussette », c'est ainsi qu'on réglait les différends entre détenues dans les prisons de femmes, où Kicky avait fait ses classes.

Elle cherchait du regard Lenny Gillis, mais ne le voyait pas dans la grande salle. Elle se dirigea vers la pièce dont la porte indiquait « réservé au personnel » – car elle en était, en quelque sorte – et regarda dans le bureau, qui était désert. Kicky se dit que Lenny était sûrement avec le disc-jockey et

s'apprêtait à regagner la salle, lorsqu'elle vit qu'au bout du couloir, la porte qui donnait sur la petite impasse était ouverte. Il y avait du bruit. Quelqu'un criait. Kicky avait pris l'habitude de se tenir à l'écart des esclandres qui ne la regardaient pas, mais elle se souvint de l'étrange visite de l'après-midi, de ces deux hommes qui appartenaient sans aucun doute à la NVA interdite, et elle était poussée par le désir d'en savoir plus sur leur petit ménage avec Lenny Gillis, quelque chose qu'elle pourrait tourner à son avantage, sur le plan chrématistique ou sur un autre. Elle se glissa dans le couloir pour rejoindre l'impasse.

Les cris venaient de derrière la benne à ordures. Kicky se faufila entre les cartons et se cacha derrière le coin de la benne pour observer. Lenny Gillis était collé au mur par un gros policier municipal noir en uniforme, qui portait les galons de sergent. Lenny était fluide et le flic était massif et beaucoup plus grand que lui. Les pieds de Lenny décollaient du sol. En face de lui se tenait un homme encore plus gros et plus noir, en civil, vêtu d'un costume-cravate bien taillé et chaussé de souliers si bien cirés qu'ils semblaient vernis. Il portait une coupe afro assez courte et une barbe coupée comme celle du Négus. A la lumière du réverbère, ses doigts brillaient d'or et de diamants. *Merde !* se dit Kicky, estomaquée. *C'est le Babouin !*

Comme toutes les filles qui travaillent, elle avait immédiatement reconnu le sergent Jamal Jarvis du Bureau des Crimes de haine et de la Désobéissance Civile de la police de Portland, l'escouade policière si redoutée, le bras séculier de l'élite ultra-libérale et gauchiste. Jarvis était passé par la brigade des stupés et celles des mœurs, avant d'être parachuté aux crimes de haine. Pendant toutes ces années dans le demi-monde, il avait su élever le niveau de terreur et de corruption à des sommets inégalés, même si sur ce terrain, Portland avait les épaules larges. Des gagneuses de toute couleur, jusqu'au dernier drogué qui vendait quelques boulettes, tout le monde connaissait Jarvis, lui payait sa redevance ou finissait au trou, avec les os brisés, ou pire encore. Kicky l'avait toujours fui comme la peste, et l'une des raisons qui l'avaient poussée à casser la bouteille sur le crâne de Lenny Gillis il y a six mois, outre sa petite sauterie inter-raciale, c'était qu'elle avait surpris Jarvis à traîner autour du *Jupiter's Den*, et qu'il l'avait vue lui aussi. Dans la rue, la consigne était limpide : les putes noires, mexicaines et asiatiques payaient Jarvis en argent ou en drogues, mais les putes blanches devaient le faire en nature.

Kicky n'était pas la seule blanche de son corps de métier à avoir conservé un reste de décence et d'exigence personnelle, mais le destin de celles qui n'accédaient pas aux demandes de Jarvis ou qui le fuyaient n'était pas encourageant. Car les réactionnaires du tapinat finissaient le plus souvent avec des accusations bidon sur le dos et quelques années de prison. Ou bien avec une tasse à café pleine d'acide jetée à la figure, ou dans certains cas leurs dépouilles violées étaient retrouvées, flottant à la surface de la Columbia. Personne ne se faisait trop de mauvais sang pour quelques cadavres blancs trouvés ici ou là, mais il y eut dans cette période une telle éruption de morts violentes et crapuleuses, que même les autorités politiquement correctes de la police de Portland se décidèrent à faire quelque chose pour se sortir d'embarras. Pour finir, Jarvis fut transféré du secteur délicat des putes et des camés vers une unité plus conforme à son tempérament : celle qui tenait en bride l'insolence des garçons blancs.

Mais il semblait bien que Jarvis n'avait pas abandonné tout souvenir de ses anciens à-côtés. La discussion en cours dans la ruelle semblait concerner les impayés de Lenny sur des travaux de protection, ou sur des problèmes de part dans ses petits rackets. « Tu m'en dois mille, sac à merde ! » hurlait le sergent en uniforme.

Jarvis s'apprêtait à frapper Lenny d'un instrument lourd et aplati, long d'une petite coudée et recouvert de cuir, qu'on nommait la schlague dans les cercles policiers. La verge était tout aussi lourde et douloureuse que le gourdin classique, mais sa surface lisse faisait moins de bleus que lui. « Hein, qu'est-ce que t'en dit Lenny ? Rends son fric à Roscoe, sale bouseux, rends-lui son fric. »

« Je ne l'ai pas ! » Lenny répétait ses cris, hystérique. « Je l'aurai vendredi ! Je te le donne vendredi ! Seigneur Dieu ! »

« Vendredi, c'est pas aujourd'hui, bâtard ! » Roscoe bouillonnait. « Rends-moi l'oseille, enculé ! Rends-moi les cent sacs ! »

« Qu'est-ce que t'en dis Lenny, hein tu en dis quoi, enculé de bouseux ? Tu rends l'argent à Roscoe ! », entonnait Jarvis en frappant Lenny à la tête, tant et plus, avec sa schlague. « Tu ne donnes pas à Roscoe son argent, et moi Roscoe ne me donne pas mon argent. Moi ça m'énerve quand les petits babtous ne payent pas leurs dettes. Tu crois que tu peux niquer les re-frés, hein Lenny ? Tu peux pas niquer les re-frés. Petit babtou, petit cul blanc, tu peux même pas niquer tes putes. Qu'est-ce que tu en dis, Lenny ? » La schlague frappait en rythme et de plein fouet, au visage et sur le crâne. Kicky remarqua, horrifiée, que Jarvis était perché, tout échauffé de drogue et du sang de l'homme blanc. Il se fichait pas mal de l'argent. Il aimait cogner le Blanc. Puis elle remarqua que Lenny s'était soudain arrêté de crier.

Roscoe se tut lui aussi, et plaça le corps de Lenny en position assise contre le mur suintant de l'impasse. La tête de Gillis balançait encore, lâche et flottante. Son visage et ses yeux étaient si gonflés qu'on ne les distinguait plus sous ce masque cramoisi. Roscoe se pencha pour lui tâter le pouls à la carotide, puis retira sa main, qu'il essuya sur le pantalon de Gillis. Il parlait d'une voix dégoûtée. « Putain, Jamal, il est mort ce petit bâtard. Tu penses qu'il va nous payer maintenant, dans l'état où il est ? »

« Et la mort l'a pris par surprise ! » cria Jarvis, levant les yeux au ciel pour éclater d'un rire insensé. « Tu pensais pas que t'allais mourir, hein t'y croyais pas, bouseux ? »

« Mais t'es débile ou quoi ! » hurla Roscoe, en colère. « On lui carottait mille dollars par mois, à ce bâtard ! »

« C'est pas un problème, ma gueule. On carottera la même au prochain babtou qui reprendra le *Den* », fit Jamal.

« Mais maintenant je dois m'occuper de cette affaire et faire une enquête, comme si quelqu'un en avait quelque chose à foutre de ces petits bouseux blancs », marmonna Roscoe, vindicatif.

« On foutra ça sur le dos d'un autre blanc-bec, y'a pas de lézard », fit Jarvis, insouciant.

Tapie dans sa cachette derrière des piles de cartons remplis d'ordures, Kicky McGee prit conscience du danger mortel qu'elle courait. Elle voulut faire machine arrière à pas de loup, mais en se retournant, elle cogna de l'épaule une pile de cartons, faisant dégringoler celui du dessus. Des canettes, des bouteilles et autres détritrus tombèrent au sol dans un grand fracas.

Jarvis et Roscoe étaient des hommes sans cœur et brutaux, mais leurs esprits animaux étaient vifs et ils pouvaient bondir prestement quand le besoin s'en faisait sentir. Ils lui tombèrent dessus avant qu'elle n'eût fait dix pas de course dans l'allée, en direction de la porte. Jarvis se jeta sur elle et la plaqua au sol, face contre terre, puis Roscoe lui asséna un coup de pied dans les côtes, qui lui donna l'impression d'exploser tout entière. Elle réussit malgré tout à prendre sa chaussette dans son sac et à envoyer un bon coup de fouet sur le coude de Jarvis, qui levait la main sur elle à nouveau. Il hurla de douleur. Mais il coinça son bras entre ses genoux et leva sa schlague pour lui écraser le crâne, alors qu'elle gisait au sol. Par bonheur, Roscoe était assez près pour lui saisir le bras.

« Fais pas ça, crétin, tu as assez fait de conneries pour aujourd'hui ! Tu captés pas, négro ? Tu viens d'attraper çui-là qu'a tué M. Leonard Gillis ! » Roscoe prit la chaussette contenant le cadenas. « La pute a livré l'arme du crime ! » Roscoe s'approcha de la dépouille de Lenny et lança deux grands coups sur sa tête défigurée, s'assurant que les coups portent et donnent du sang. « Félicitations, sergent ! » dit-il en riant. « Vous avez résolu un homicide en un rien de temps ! » Il prit une radio à sa ceinture et parla cette fois-ci dans un anglais clair et distinct : « 2-4, j'appelle 2-4. Ici Bravo Neuf. Nous avons un 187, dans l'impasse qui longe le *Jupiter's Den*, au 4400, 82ème avenue. Suspect arrêté. »

« Reçu, Bravo Neuf », répondit une voix féminine dans la radio. « Unités en mouvement. Avez-vous besoin d'un soutien ? »

« Négatif. Incident non relié au terrorisme intérieur » répondit-il. « Un maquereau qui s'est fait casser la tête par une de ses prostituées ». Kicky criait comme un animal à l'agonie et voulait se battre, soulever le poids de cet énorme nègre et prendre la fuite. Jarvis ferma son poing et lui asséna un coup à la mâchoire, qui écrasa sa tête sur le sol bitumeux de l'impasse. Elle tomba dans les pommes.

Kicky était encore inconsciente quand ils la déposèrent. En recouvrant ses esprits, elle ne savait pas au juste où elle avait atterri. C'était peut-être un commissariat, mais plus probablement quelque part dans les boyaux du Centre Judiciaire de Portland, au centre-ville.

Construit à l'origine pour être un bâtiment à la mode, en brique, verre et béton pour rehausser cette institution politiquement correcte, le Centre Judiciaire, décoré de peintures murales et de sculptures par des artistes branchés de Portland, s'était drapé d'une grise sévérité, dans son apparence comme dans son fonctionnement, depuis que la rébellion de Coeur d'Alene avait éclaté à l'automne dernier.

Dans d'autres endroits, on avait été plus lent à se garder du danger, raison pour laquelle des tribunaux et des commissariats avaient été incendiés, bombardés et pris d'assaut par la NVA, qui parfois faisait disparaître dans les flammes de gros tas de documents légaux et autres archives dans des tribunaux ruraux. Mais pas à Portland. Car le complexe formé par les nombreux bâtiments du Centre Judiciaire, qui abritaient les tribunaux d'État et fédéraux, les bureaux et le quartier général de la police, avait été immédiatement transformé, grâce à de lourdes contributions du contribuable, en une Zone Verte entièrement fortifiée et sécurisée, dont les plans avaient été conçus par des consultants venus d'Israël et du Royaume-Uni, qui avaient déjà construit ce genre d'enceintes, respectivement en Cisjordanie et en Irlande du Nord.

Les immeubles et les commerces avoisinants avaient été saisis sous l'égide d'une loi spéciale sur les biens fonciers édictée par l'État et la municipalité, avant d'être rasés à la pelle de démolition afin de permettre l'érection d'un rempart de murs en béton, surmontés de fils barbelés à lames et d'un chapelet de caméras de surveillance. Comme le périmètre bétonné avait été agrandi pour y inclure le tribunal fédéral en plus des Cours locales et d'État, le Centre Judiciaire trônait dans le centre-ville à l'image d'une cloque sur une vilaine cicatrice.

Les entrées et sorties de la Zone Verte étaient strictement contrôlées par des portails électroniques et des points de contrôle munis de sacs de sable. Tous les véhicules étaient enregistrés et fouillés à l'aller et au retour, et quiconque ne produisait pas le bon insigne dans l'enceinte était l'objet d'une arrestation immédiate et dans certains endroits, d'un tir à vue. Il arrivait qu'on déplorât quelques accidents malheureux, occasionnés par des employés blancs ayant égaré leurs insignes. Les rues qui donnaient sur le Centre Judiciaire étaient bloquées par des rouleaux de barbelés à lames et truffées de patrouilles de forces d'intervention rapide en tunique noire, chiens en laisse et armes automatique au poing, en état d'alerte au moindre indice de voitures piégées ou d'un visage pâle n'ayant pas l'air de coller dans le paysage.

Mais si le Centre avait pris la couleur de l'effroi et du cauchemar, cela ne tenait pas seulement à son aspect extérieur. Car il n'abritait pas que les quartiers généraux de la police, mais aussi ceux du FBI et de la Sécurité Intérieure. Ces agences, qui avaient jugé trop exposés les locaux qu'elles occupaient avant le 22 octobre, s'étaient emparé d'une grande partie des bureaux administratifs du tribunal fédéral et s'y étaient retranchées.

On murmurait que des galeries avaient été creusées en secret par des équipes de mineurs asiatiques et mexicains importés pour l'occasion, puisqu'il y avait aux étages inférieurs encore d'autres bureaux, des locaux insonorisés pour les interrogatoires et des cellules de détention. On entendait des récits de chambres de torture cachées au fin fond des souterrains, ou bien aux étages les plus élevés, dans des pièces aveugles et capitonnées pour étouffer les cris. Il arrivait que la police de Portland démentît pour la forme avoir abusé de ses droits vis-à-vis des prisonniers blancs soupçonnés de terrorisme. Mais, pour leur part, le FBI et la Sécurité Intérieure admettaient

franchement la chose, en faisant remarquer que la torture dans les prisons fédérales était légale depuis le Patriot Act, pour autant que les protocoles Dershowitz étaient respectés et qu'on ne ciblait que des musulmans ou des Blancs soupçonnés de racisme.

On remarquait qu'il entrainait dans le Centre de plus en plus de prisonniers blancs. Ce qui leur arrivait, personne n'en savait rien, mais la rumeur courait d'un crématorium caché dans l'une des cours du complexe. Le Centre Judiciaire jetait sa grande ombre sur la ville de Portland, muet avertissement pour tous ceux qui oseraient songer à se révolter contre les États-Unis, mais qui avivait en secret la colère et la haine dans les replis des cœurs des hommes, brûlant d'un feu plus net à mesure que le temps passait et que davantage de leurs congénères et voisins blancs disparaissaient dans la Zone Verte.

Kicky était désormais attachée à une chaise dans l'une des salles d'interrogatoire. Ils lui avaient retiré ses vêtements et lui avaient fait revêtir la tunique orangée de la honte et de l'humiliation américaine. Elle savait qu'elle ne porterait probablement plus d'habits ordinaires. Ils ne l'avaient pas laissée consulter un médecin. Sa tête et ses côtes lui faisaient terriblement mal. Sa cage thoracique était enflée et douloureuse, mais rien ne semblait cassé, et ils l'avaient laissée aller aux toilettes avec un paquet de mouchoirs en papier pour laver sa plaie saignante à la tête, qu'elle avait reçue de Jarvis. L'hémorragie s'était arrêtée, mais ses cheveux étaient collés du sang qui avait dégouliné. Ils l'avaient enchaînée à une barre en métal qui traversait la pièce, ses mains attachées devant elle. La gardienne mexicaine, avant de quitter les lieux, avait posé dans un coin un seau d'eau en plastique et un rouleau de papier toilette.

C'était il y a déjà plusieurs heures. Mais comme il n'y avait pas d'horloge, elle ne savait pas depuis combien de temps elle était là. Un grand miroir longeaient la moitié de la paroi opposée et une caméra pourvue d'un clignotant rouge était suspendue au plafond. Kicky n'avait aucun moyen de savoir si quelqu'un était derrière le miroir sans tain, ou se servait de la caméra pour la voir. Elle restait assise à la table, le regard absent, laissant la douleur physique de la bastonnade céder la place à un sentiment d'horreur noir et cru, à mesure que la dimension de sa chute parvenait à sa conscience.

C'en était fait. Elle était blanche, elle était pauvre, et tout ce qu'elle avait appris depuis sa naissance lui indiquait que personne sur terre ne lèverait le petit doigt pour l'aider. Elle avait toujours vécu avec l'âpre sentiment qu'elle ne possédait rien, mais maintenant que tout était fichu, elle comprit à quel point elle avait vraiment eu des choses à elle, sa caravane où elle pouvait au moins poser sa tête sur l'oreiller toute seule si elle le souhaitait, son ivrognesse de mère qui l'avait mise au monde mais ne l'avait pas abandonnée, et au-dessus de tout sa petite fille aux boucles d'or qu'elle ne reverrait jamais plus, sauf peut-être derrière une vitre, les jours de visite.

Non, rien de tout cela ne pouvait arriver. C'était sûrement un mauvais rêve. Elle en faisait parfois. Elle se réveillerait bientôt. Elle ferma ses yeux dans l'intense espoir de se réveiller, mais en les ouvrant à nouveau, elle se vit encore dans cette sinistre pièce aux murs verts de gris, inondée des effluves puissantes de peinture fraîche qui lui donnaient la nausée. Elle se leva de sa chaise et fut prise de haut-le-cœur, nombreux, incontrôlables, mais secs, car elle n'avait rien dans le ventre. Elle vomissait hystériquement, folle d'angoisse et d'effroi.

De l'autre côté, juste derrière le miroir sans tain, mais à l'insu de Kicky qui ne pouvait pas les entendre derrière la paroi insonorisée, Jamal Jarvis avait une conversation animée avec sa partenaire, le lieutenant de police Elena Martinez. Lainie Martinez était l'autre moitié de cette unité policière de Portland que la rue appelait la Bimbo et le Babouin. La trentaine, grande et mince, elle avait le teint olivâtre, les cheveux lisses et noirs, des yeux bruns et une silhouette agréable en maillot de bain, qui faisait se retourner nombre de têtes mâles et lesbiennes à la piscine couverte du gymnase de la police, où elle allait faire ses 50 longueurs tous les deux soirs après le travail.

En-dehors de la salle de sports, Lainie était la gravure de mode de l'hôtel de police, ses tailleurs-jupes et ses costumes étaient invariablement dispendieux, bien assortis et d'un chic impeccable. Elle portait des souliers Gucci et sa montre était une Rolex pour femme, offerte par un des ses amants

haut-placés, qu'elle choisissait dans le système judiciaire, mais pas à l'hôtel de police, parfois des hommes mariés, toujours des Blancs. Pour sa part, elle était célibataire, intégralement professionnelle, donnant tout à son travail et à sa carrière. Contrairement à son alter ego du FBI, Rabang Miller la peu regrettée, Lainie était un agent respecté, toute affection mise à part, par ses supérieurs et ses collègues à l'hôtel de police, pour sa compétence et son travail de détective parfois brillant. De mémoire d'agent, personne ne l'avait jamais vue sourire.

Face à Jarvis, elle ne souriait pas non plus. « Bon sang, Jarvis, pour l'amour du ciel, combien de fois vas-tu encore déconner avant que les bœufs-carottes ne nous tombent dessus ? » décocha-t-elle.

« Hé, mais ce n'est pas ma faute ! Ce petit cul blanc tout en sucre était si fragile qu'il a pas pu encaisser deux trois coups de latte » marmotta-t-il, sur la défensive.

« Écoute, je vais t'expliquer comment ça marche », dit-elle, irritée. « Tant que les salaires des policiers ne correspondent pas à notre travail et aux risques que nous prenons, surtout maintenant qu'on a ces furieux de racistes sur le râble qui nous tirent dessus dès qu'on met un pied dehors, chaque policier un peu entreprenant se ménage des petits à-côtés. Moi, je vends de l'information aux journalistes et aux détectives privés et je me fais payer pour nettoyer les archives de quelques blancs becs qui veulent postuler, mais qui ont participé à une réunion d'*Aryan Nations* il y a vingt ans, des petites entourloupes comme ça. Toi, tu as tes à-côtés. Mais ce que tu as fait avec Gillis, ça dépasse les bornes. Si les bœufs-carottes s'en mêlent, ou pire, si les médias viennent à le savoir, ça m'éclabousse moi aussi. Tu peux niquer ta carrière si tu veux, mais tu ne vas pas risquer la mienne, bon sang de bois ! »

« Tout va passer crème ! » protesta Jarvis. « Moi je te le dis, moi et Roscoe on a arrêté cette petite pute. Je l'ai vu de mes yeux vu, cette pute s'est jetée sur le pauvre monsieur Gillis. »

« Sans aucun doute », répondit-elle, roulant des yeux. Un policier mexicain en uniforme s'avançait vers eux, un dossier à la main, qu'il remit à Jarvis.

« Salut Jamal, voilà le dossier de ta *puta blanca* avec les tatouages », fit-il. « On dirait que ça colle. Lenny Gillis avait laissé une main courante contre elle il y a quelques mois, elle l'avait attaqué avec une bouteille de bière. Il n'a pas porté plainte, mais l'incident est enregistré. Elle a des antécédents de racolage et de possession de drogue, et elle a fait quatorze mois de prison à Coffee Creek pour vol et recel. »

« Quatorze mois seulement ? » demanda Lainie, étonnée.

« Elle était enceinte à ce moment-là, elle et sa mère ont fait jouer les violons devant le juge d'application des peines. La pauvre petite prolo des caravanes, le bébé à venir, le papa tué en Irak, le frère tué en Irak, la détenue seule soutien de sa mère âgée, et patati et patata. En plus, la prison était pleine à craquer, encore plus que d'habitude, et donc ils l'ont relâchée », expliqua le policier soigneusement. Il avait commis un jour l'erreur de s'adresser au lieutenant Martinez en espagnol en lui disant « Hola, Mami ! », ce qui lui avait presque coûté une plainte pour harcèlement sexuel.

Lainie était entièrement américanisée et ne parlait espagnol que lorsque cela était requis dans l'exercice de ses fonctions. Mais elle cultivait une obsession, sa névrose secrète, qu'elle n'avait pas mentionnée au psychiatre de service pendant les examens obligatoires : elle désirait plus que tout au monde être blanche. Et pas simplement blanche : Elena Martinez se rêvait en Blanche nordique, la peau de lait et le cheveu d'or. Comme la fille dans la salle d'interrogatoire, les tatouages en moins. Son désir ardent et inconscient s'était depuis longtemps sublimé en une haine presque démentielle des Blancs en général, des racistes blancs en particulier, et des femmes blondes encore davantage. Elle avait assez de présence d'esprit pour refréner ce démon intérieur, du moins en public, et elle y parvenait presque toujours. Cependant, elle ne couchait qu'avec des Blancs ; de toute sa vie, elle n'avait jamais couché avec un Noir, un Latino ou une autre femme.

Comme Jamal Jarvis se rendait compte que Lainie était plus maline que lui, il s'était résolu à se mettre dans son sillage et à endosser le rôle du muscle en la laissant jouer le cerveau. Le ménage

fonctionnait étonnamment bien, leurs taux d'élucidation étaient élevés et ils s'étaient faits la réputation d'obtenir beaucoup d'aveux de racistes supposés et autres criminels par la pensée, ce qui les faisait bien voir de la hiérarchie. Mais Jarvis percevait en elle ce que les hispaniques appellent « une noix de coco », brune à l'extérieur et blanche à l'intérieur. Radio-Ragot l'avait informé qu'ils avaient en commun une préférence marquée pour les partenaires sexuels européens du sexe opposé, et il savait qu'elle avait entendu le même son de cloche sur son compte. Usant d'un humour vachard, il l'humiliait subtilement en veillant à ne jamais lui manifester le moindre signe de séduction. Ainsi, il la privait du plaisir de le briser professionnellement, tout en lui faisant comprendre qu'il ne la considérait pas comme blanche. C'était la souveraine injure, qui la mettait dans tous ses états.

« Il suffit d'avoir une déclaration signée », dit Jarvis après que le policier mexicain eût quitté les lieux. « Il n'y a qu'à la faire remplir ce papier. Par contre, il faudra bien lui faire comprendre où elle a mis les pieds ».

Lainie lisait le dossier de Kicky. « On va pouvoir s'en sortir », dit-elle. « Il est marqué ici que sa fille, une Mary Ellen McGee, âgée de 18 mois, est un enfant considéré en danger, ce qui fait qu'elle peut intéresser *Tout Un Village*. Nous, nous savons que cette gosse ne va pas y échapper, mais notre Coureuse de Remparts, elle, ne le sait pas, ou pas certainement. On peut donc faire jouer ce levier. C'est une petite fille blonde, rien que ça. »

« En bonne santé ? » demanda Jarvis, soudain intéressé.

« D'après le papier, oui. Elle n'est pas née sidaïque ou avec un syndrome alcoolique ou des MST, rien de ce qu'on aurait pu attendre avec sa cassoc' de maman. »

« Ah la la, poupinette, tu vois le joli contrat d'adoption privée ? » dit Jarvis.

« Je vais regarder avec son numéro s'il y a déjà un référé », rumina-t-elle. « S'il n'y en a pas, on peut toucher une commission d'au moins vingt pour cent, ça dépend du juge. Comme il ou elle touchera aussi sa commission, il ou elle octroiera l'enfant au plus offrant. Et si à nous trois on ne peut pas soulager le couple de richards d'un bon demi-million, on ferait mieux de rendre notre tablier. »

« Vingt pour cent d'un demi-million ? Ça fait 100 mille, 50 mille chacun. Un bon prix pour du tabassage de maquereau » pouffa-t-il, enchanté. « Tu vois, je t'avais bien dit que ça allait prendre une bonne direction ! Laisse-moi aller lui tirer les vers du nez. »

« Je crois qu'il vaut mieux qu'on y aille tous les deux, Jamal », dit Martinez. « Je dois vérifier que tu ne prends pas trop tes aises avec les prisonnières au visage pâle. C'est le genre d'affaires où quelqu'un doit vérifier que Popaul se tient tranquille. Et moi je dois protéger mon investissement. »

« D'accord », fit Jarvis en haussant les épaules. Il prit conscience que la situation pourrait devenir délicate si l'on ne réussissait pas à persuader la fille de se la fermer, de jouer le jeu et de plaider coupable.

En entendant la porte s'ouvrir, Kicky leva la tête et vit les deux policiers pénétrer dans la pièce. Jarvis avait à la main un épais dossier, où devait figurer sa fiche. Elle regarda Lainie, belle plante Levantine, arrogante et tirée à quatre épingles dans son tailleur sergé bleu, posant comme une modèle dans la section fliquette de choc de la revue Vogue. Elle savait pertinemment que le moindre espoir de s'en sortir reposait sur de la reptation face à ces deux-là, mais cependant quelque chose qu'elle ne comprenait pas semblait, d'une façon perverse et autonome, prendre vie en elle. « Je vois le Babouin, j'en déduis que vous êtes la Bimbo », leur lança-t-elle.

Martinez se pencha vers la table, et comme un éclair lança une gifle sur le visage de Kicky, qui faillit tomber de sa chaise. « Les détenus du Centre Judiciaire n'ont pas le droit d'employer des injures raciales ou ethniques, ou de faire référence péjorativement à quiconque sur la base de sa race ou de sa préférence sexuelle, de son origine nationale, ou de toute autre façon odieuse, mademoiselle McGee », dit-elle. « Ce n'est pas seulement une violation du règlement intérieur,

mais aussi de la section du code pénal sur le discours de haine. Si vous récidivez, vous serez accusée de discours de haine en plus du meurtre avec préméditation. Je vous conseillerais d'en prendre bonne note. Vous vous êtes mise dans un sacré pétrin. »

« Ferme ta bouche, la pute », ajouta Jarvis.

Martinez prit le dossier et le claqua sur la table, juste devant Kicky. « Nous ne vous avons pas ratée. L'ancienne agression sur la personne de votre souteneur avec un instrument contondant met une petite cerise sur le gâteau. Vous êtes fichue, ma pauvre. Mais je vais vous proposer un marché et un seul. Vous allez plaider coupable pour le meurtre de Leonard Gillis et je m'arrange avec la procureure pour vous coller douze ans, pas vingt. Comme je me sens d'humeur généreuse ce matin, je vous arrange un séjour dans une prison de sécurité moyenne, pour vous éviter Coffee Creek. C'est ce que je peux vous proposer de mieux, Kristin. C'est à prendre ou à laisser. »

« On m'appelle Kicky », dit-elle d'un air morose.

« Oui, bien sûr », soupira Martinez.

« Est-ce que je pourrais voir un avocat ? » demanda-t-elle.

« Juridiquement parlant, depuis le 11 septembre, l'État n'est plus tenu de vous en procurer, au cas où nous considérerions l'affaire comme relevant de la sécurité sous l'égide du Patriot Act, mais à Portland les autorités aiment bien sauver les apparences. Donc, si vous le voulez, je peux faire venir un avocat », expliqua Lainie. « Mais celui-ci sera certainement noir, hispanique, juif, homosexuel ou bien ce sera une femme, ou une combinaison de tout cela, et j'imagine qu'il fera aussi peu de cas que moi d'une petite pute défoncée au crack de chez les prolos blancs des caravanes, et il vous conseillera de conclure le marché que je vous ai proposé. Mais si vous m'agacez et faites durer le jambon, mon offre passera à vingt ou vingt-cinq ans. La procureure n'a pas envie d'être enquiquinée par de la procédure à la petite semaine, et elle suivra toutes les recommandations que je lui ferai, et le juge Feinstein suivra toutes les recommandations qu'elle lui fera. Kristin, vous le savez aussi bien que moi, vous êtes foutue. Jouez le jeu et allez-y mollo. »

« Et j'imagine que le fait que je n'ai pas tué Lenny ne compte pour rien dans cette affaire ? » demanda Kicky avec aigreur.

« Non, bien sûr », répondit Lainie en soupirant.

« Et la justice dans tout ça ? »

« Nous parlons de choses légales. La justice n'a rien à voir avec ça », expliqua Lainie, visiblement irritée du stupide entêtement de la jeune femme. « Je n'y crois pas, après toutes ces années dans la rue, vous ne savez toujours pas comment ça fonctionne ? »

« Si si, je sais, merci bien. Peut-être que je peux vous donner quelque chose d'intéressant », suggéra Kicky. « Je veux dire, je connais pas mal de trucs sur les arnaques de Lenny et ses petites affaires au *Den*. »

« Nous aussi. Mais qu'est-ce qu'on pourrait en faire ? » demanda Lainie, exaspérée. « Arrêter et accuser un homme mort ? Et puis de toutes façons, qui s'intéresse à la prostitution et à la drogue ? C'est la base même de la plupart des économies urbaines aujourd'hui. Allons Kristin. C'est oui ou c'est non ? Si l'on tient compte des, euh, des circonstances particulières entourant cette affaire, demain je pourrai arranger une mise en examen devant le bureau du juge Feinstein. Peut-être même ce soir. Plaidez coupable comme la brave fille que vous êtes, et vous prenez douze ans au lieu de vingt, et quand vous sortirez vous serez encore assez jeune pour vous refaire une vie. »

Kicky, qui jusque-là s'était dominée, n'y tint plus. « *Non !* » hurla-t-elle dans un accès de rage irrésistible. « Allez vous faire foutre ! Tous les deux ! Je n'ai rien fait, allez rôtir en enfer bande de porcs ! Je n'ai rien fait ! Je n'ai pas tué Lenny, c'est ce nègre-là qui l'a tué ! Tu le sais ! Je n'ai rien fait ! »

Martinez se redressa et gifla à nouveau Kicky, mais plus ou moins pour la forme, sans colère ni enthousiasme. « Reprenez-vous, petite sottise », dit-elle avec dégoût. « Vous ne direz pas que je n'ai pas essayé de vous tirer d'affaire. Vous prendrez perpétuel, pour meurtre avec préméditation. Je vous conseille de modérer votre langage à la Cour du juge Feinstein. Il ne croira aucune de vos affabulations mettant en cause un policier respecté et décoré dans le meurtre de ce souteneur, et si vous continuez à inventer des faux témoignages et à employer un langage blessant à l'égard d'un policier afro-américain, vous feriez bien de vous souvenir que le crimedehaine implique la prison à vie sans remise de peine. Alors allez-y, montez dans les tours et criez vos insanités, vous vous mettez dans la merde jusqu'à la fin des temps. Bon sang, peut-être que ça vaudrait mieux ! Des couples riches et propres sur soi vont venir de tous les États-Unis faire la queue pour votre petite fille. Après tout, peut-être que vous faites le bon choix en voulant quitter la scène pour toujours. » Suivie de Jarvis, elle tourna les talons et ouvrit la porte.

Kicky était frappée d'horreur. Elle savait que la porte ne se refermait pas seulement sur la salle d'interrogatoire. Elle se refermait sur elle, sur toute sa vie, sur sa fille. Ils allaient prendre Ellie. Elle avait perdu. Ils allaient lui prendre son Ellie.

Alors que la porte se refermait, Kicky bondit et hurla à pleins poumons. « *Je peux vous donner la NVA ! Saloperie de métèque, tu m'entends ? Je peux vous donner la NVA ! Je sais où ils sont ! Je peux vous donner le tireur d'élite, le gars qu'ils appellent le Cat ! Je peux vous donner deux gars de la NVA, sale pute, sale babouin ! Laissez-moi partir ! Bonté divine, je n'ai rien fait, laissez-moi partir s'il vous plaît, ne me prenez pas mon bébé !* » Elle s'effondra sur la table, pleurant hystériquement.

La porte s'ouvrit.

Chapitre VII – Quelqu'un qui sait qui ils sont

La porte s'ouvrit, puis se referma presque immédiatement, alors que Jamal Jarvis tirait Lainie Martinez par la manche pour la faire revenir dans le couloir. « Bon sang, mais attends Lainie ! » protesta le gigantesque nègre en émoi, qui comprenait que sa couverture pour le meurtre de Gillis était à deux doigts de prendre l'eau. « Ne me dis pas que tu crois un putain de mot de ce que te raconte cette pute ! Tu vois bien qu'elle ment pour sauver son cul de pouffiasse ! »

« Probable, en effet », concéda Martinez. « Mais imagine que ce ne soit pas le cas ? » De l'excitation passait dans sa voix et elle prit Jarvis par les épaules pour le secouer. « Imagine qu'elle ne mente pas ! Nom d'une pipe, tu te rends compte de la chance qui pourrait nous passer sous le nez ? Depuis presque un an, il y a une insurrection armée à grande échelle contre les États-Unis dans tout le Nord-Ouest. Les abrutis à Washington et nos propres chefs sont trop stupides pour la voir telle qu'elle est, ou trop aveugles et arrogants pour l'admettre ! Et tu peux me rappeler les renseignements que nous avons sur ces gens ? Je veux dire du vrai renseignement, qui vient de l'intérieur ? Le FBI, qu'est-ce qu'il a ? La douane ? La Sécurité Intérieure ? On est censé faire partie de l'unité des crimeshaine de Portland bon sang de bonsoir ! Et qu'est-ce qu'on a comme information fiable sur les crimeshaine de notre ville ? Macache ! Que tchi ! Peau de balle ! »

« C'était plus facile de les serrer ces quand ils se sapaient comme des nazis des années trente pour parader dans les jardins publics ; on se pointait, on les enregistrait et on les bolossait », se plaignit Jarvis.

« Ouais, je suis d'accord », fit Martinez. « Ce vieux bâtard qui dormait dans les asiles de nuit avec son ordinateur a pu les persuader de se servir de leurs têtes autrement que comme porte-chapeaux, et de réfléchir avant d'agir. Dieu seul sait comment il a pu déclencher tout ça ».

« De ce que j'ai lu dans les rapports de renseignements, j'ai l'impression que lui non plus n'a pas compris comment il a pu faire », commenta Jarvis.

« Ils appellent ça le Réveil. Il avait passé quarante ans à se frapper la tête contre un mur, puis un jour ils ont commencé à l'écouter. Je ne comprends toujours pas ce qu'ils lui ont trouvé, à ce vieux cochon », soupira-t-elle. « Mais le fait est qu'on ne sait franchement rien sur la NVA. On connaît les noms de quelques uns de ces enfants de salauds, grâce à nos fiches d'avant le 22 octobre et grâce à l'arrogance de certains de leurs flingueurs qui nous laissent carrément leurs cartes de visite, comme ce Lockhart. On croit même connaître les noms de certains membres du Conseil Militaire, comme Henry Morehouse. Mais qu'est-ce qu'on sait vraiment sur eux, je veux dire, à part leurs noms et leurs adresses ? Comment sont-ils organisés ? Quelle est leur structure de commandement ? Qui est qui, qui fait quoi dans leur hiérarchie ? Comment font-ils pour échapper à la surveillance et à la capture quand nous lâchons les chiens ? Comment choisissent-ils leurs cibles, comment leur donnent-ils la chasse, qui est le prochain sur leur liste ? Où est-ce qu'ils trouvent leurs armes et leur argent ? Des contacts à l'étranger ? Des sympathisants ici dans le Nord-Ouest ? Des marchands d'armes professionnels et des criminels ? Comment transportent-ils leurs personnels, leurs fonds et leurs armes ? Qui sont les artificiers et où sont leurs ateliers ? Où est-ce qu'ils dorment la nuit ? Où est-ce qu'ils soignent leur blessés ? Qui sont leurs informateurs, leurs espions, leurs agents ? Nous sommes sûrs qu'il y en a ici que nous connaissons, dans cet immeuble tout près de nous.

Voilà Jamal, c'est le genre de choses que nous devons savoir pour avoir quelques longueurs d'avance sur eux et les battre. Mais pourquoi on ne sait rien de tout cela ? C'est parce qu'aucune agence policière n'a jamais été capable d'infiltrer la NVA ! Nous avons essayé, le FBI a essayé, le renseignement militaire et la CIA ont essayé. Tout ce que nous avons récolté, ce sont quelques cadavres dans des fossés avec des sacs en plastique sur la tête, quand Icare s'est trop approché du soleil. Et quand on cherche à savoir où allaient nos infiltrés et ce qu'ils faisaient avant de se prendre

une balle, la neige a tout recouvert, il n'y a plus ni preuves ni témoins, comme si Houdini avait tout fait disparaître dans un nuage de fumée. Bon, je te l'accorde, McGee la pute nous joue sûrement son pipeau de circonstance pour quitter sa cellule qui pue. Je ne suis pas dupe, je vais aller l'écouter, et si c'est bidon, je te la laisse. Mais il faut d'abord l'écouter. Tu ne piges pas ? C'est de l'or en barres pour nos carrières ! Imagine que nous soyons la première équipe à infiltrer la NVA ? Imagine que ce soit nous qui prenions le contrôle de la première taupe ? On ne peut pas rêver mieux, mon coco ! »

Les yeux de Lainie étincelaient et sa voix s'animait, tandis que des visions de postes ministériels dansaient dans sa tête.

C'étaient plutôt des liasses de billets verts qui dansaient dans la tête de Jarvis, mais malgré tout, il comprit. « Bon d'accord, je vois où est-ce que tu veux en venir », bougonna-t-il. « Mais pour l'homicide de Gillis, moi et Roscoe on doit être couverts. »

« Ne t'en fais pas, même si on en fait une taupe, toi et Roscoe vous êtes hors de cause » assura-t-elle. « Elle va se la boucler, parce qu'on la tient par le meurtre, et par son gosse. Et puis d'ailleurs, si elle tire trop sur la corde, on peut revenir au plan de départ. Elle prend de longues vacances au pénitencier et sa fille part à *Tout Un Village* pour un demi-million, et nous on empoche la commission. Mais d'abord, allons voir ce qu'elle a de de beau à nous raconter. »

« Alors d'accord, c'est un bon plan ! » Jarvis était charmé par les perspectives qui s'ouvraient devant lui.

Ayant ouvert la porte, Lainie courut littéralement dans la salle d'interrogatoire, contourna la table, saisit Kicky par les cheveux de sa main gauche, par la gorge de sa main droite, et fracassa son crâne déjà blessé contre le mur, la faisant crier de douleur. « Et maintenant, la pute, tu vas bien m'écouter ! » lui siffla-t-elle méchamment à l'oreille. « Tu n'as pas intérêt à nous faire des déclarations pareilles, si tu n'es pas capable de justifier chacune de tes putains de syllabes ! Ne va pas t'imaginer que tu pourras échapper à ta juste punition pour meurtre, avec des histoires à dormir debout sur la NVA ! Tu n'es pas en état de négocier avec nous et de prendre le contrôle. Tu n'as aucun pouvoir, Kicky. Tu n'es qu'une crotte, et tu flottes dans notre chiotte. Alors tu vas tout me dire, et maintenant ! Pas de chichis et pas de blague ! Après ça, le sergent Jarvis et moi allons décider si nous tirons la chasse ou pas. Tu nous racontes une seule salade, tu tentes de nous doubler, on t'envoie dans le pire pénitencier qui soit, rempli de gouines qui vont tout faire pour que tu passes de très longs moments avec un manche à balais dans la chatte. Tu vois le tableau, cocotte, tu es sûre que tu le vois bien ? »

« Oui je vois », pleurnicha Kicky, complètement abasourdie.

« Hé la pute, moi je vais te donner un bon conseil », dit Jarvis, qui se penchait sur elle, menaçant. « Tu crois que moi je suis un odieux connard ? Ma parole, tu n'as pas envie de savoir qu'est-ce que ça fait quand le lieutenant Martinez elle se met en boule. Par rapport à elle, moi je suis Rebecca de Sunnybrook Farm. »

« Allez vas-y tu craches le morceau, et tu ne t'arrêtes pas tant que tu n'as pas tout dit », ordonna Lainie.

Kicky leur dit ce qu'elle savait. Comme ce n'était pas grand chose, cela prit peu de temps. Ils quittèrent la salle après un dernier avertissement de Lainie : « Si tu vois venir une grosse bonne femme en tenue orangée avec un balai-éponge et un drôle de sourire, tu sauras qu'on a pas cru à tes salades, et je te conseille de faire ce qu'elle te demande pour éviter la raclée. » Une fois dans le couloir, après s'être assurés que la porte était bien fermée, ils firent halte. « Je crois qu'elle dit la vérité », dit Martinez, enjouée.

« Sûrement », fit Jarvis, en hochant lentement la tête. « Je suis d'accord. Elle a trop peur pour mentir. Alors, on va dans le repère de Lenny et on attend les pélos ? J'espère que Lockhart va se pointer. »

« Non, tu n'as pas compris, Jamal », corrigea Martinez. « Je ne parle pas d'un bon coup de filet. Je

pense à un projet à long terme. On tient cette pute par les tétons avec le coup du meurtre et sa gamine. Il faut presser le citron. On l'envoie en sous-marin, aussi loin que possible, et on la connecte jour et nuit. On sait qu'ils ont des militantes. On essaye de faire rentrer Kicky dans leur armée terroriste. On récolte le maximum de renseignements sur la structure de la NVA ici et ailleurs, on identifie autant de fils de pute que possible, on enregistre tout ce qui traîne, toutes les planques, toutes les voitures qu'ils utilisent, toutes les caches d'armes, et on reconstruit le tableau. Et à la fin, on ramasse toute l'*enchilada* d'un seul coup et on fait de Portland la seule ville du Nord-Ouest qui s'est débarrassée de tous les racistes. Quand on aura réussi, on pourra se faire nos propres bulletins de paye. On passe au niveau fédéral. Le Bureau se mettra à genoux pour avoir notre expertise. Et quand on aura battu ces fumiers dans le Nord-Ouest, on met les voiles. Tu n'as pas envie d'aller vivre à Washington D.C., Jamal ? »

« Y'a la famille là-bas », ria-t-il. « Mais comment on fait pour ce soir ? »

« On ne fait rien ce soir. On leur envoie la poupée et on la laisse se faire de nouveaux amis », dit Martinez.

« Mais il va nous falloir du bonhomme en soutien et puis de techniciens pour s'occuper des mouchards, et le commissaire Rawlinson voudra savoir qu'est-ce qu'on fabrique ».

« On l'emmerde, Rawlinson », dit Martinez. « La première règle du projet Kicky, c'est le secret absolu. Je connais un maniaque de la technologie à la Division de la Surveillance Electronique, Andy McCafferty, il touche sa bille. Il pourra créer les mouchards et tout le système de localisation. Il faut l'embaucher à la technique, pour tout de suite et pour l'avenir, mais il faudra qu'il se la ferme. Au besoin, je lui proposerai de tirer un coup par ci par là. Mais pour ce soir, il n'y aura que lui et nous deux. Et Kicky, bien sûr. »

« Personne d'autre en soutien ? Ma parole, ça m'a pas l'air très malin », dit Jamal, nerveux. « Le prends pas mal, Lainie, t'as pas froid aux yeux comme gonzesse et tout, mais je me fais pas à l'idée de contrer cet enclulé aux Yeux de Chat et peut-être d'autres de sa bande, avec que toi et un *geek* de la D.S.E. On les serre pas ce soir, d'accord, on leur laisse du mou, mais comment on va faire pour les filer après la réunion si on n'a pas de soutien ? »

« Mais non », reprit-elle. « On les laisse partir. Je te le redis, le but de ce soir, c'est qu'ils rencontrent la fille pour qu'ils aient envie de la recruter. Pour ça, il faut qu'ils se sentent à l'aise et qu'elle gagne leur confiance. S'ils se sentent suivis, ça nous casse la baraque. Ils ne lui feront jamais confiance et l'utiliseront contre nous, ou alors ils la tueront. »

« Mais qu'est-ce qui va l'empêcher de nous balancer à ces types ? » demanda Jarvis. « Ou de détalier dès qu'on lui ouvre la porte ? »

Lainie sourit d'un air mauvais. « On aura repris sa fille, on la gardera ici au Centre Judiciaire. Kicky joue son rôle à partir de ce soir, ou sinon la gamine part à *Tout Un Village*. »

« D'accord, mais après ce soir, on fait comment ? » demanda Jarvis. « On va jouer longtemps en sous-marin comme ça. Rawlinson devra participer et d'autres gens aussi. »

« Moi je sais qu'il n'y aura personne d'autre », répondit Martinez. « Il nous faudra tout un détachement spécial. Mais l'équipe doit être peu nombreuse et on doit tout cloisonner, surtout l'identité de Kicky. Je ne fais pas confiance à Rawlinson. C'est un homme blanc et hétérosexuel, par définition il n'est pas fiable. Sa définition du crimedehaine a toujours été trop douce à mon goût, surtout en ce qui concerne les discoursdehaine. Il n'a pas l'air de comprendre que le discoursdehaine est la passerelle vers le crimedehaine et que dès que nous savons que la haine habite dans l'esprit d'un mâle blanc, il faut tuer tout ça dans l'œuf avant qu'il ne passe à l'acte. C'est la seule façon de protéger les femmes et les minorités. Je ne veux pas de lui et je ne veux pas qu'il sache qui est Kicky. Et d'ailleurs, je ne veux pas que Roscoe et tes autres compères de la magouille apprennent quoi que ce soit là-dessus. Tu dis à Roscoe que ça roule tranquille et rien de plus. Je vais déménager Mlle McGee dans une pièce à l'étage et je vais aller retirer de l'ordinateur

et du central les documents sur Kicky, avant que ça ne devienne trop compliqué. »

« Alors comme ça, tu vas t'embarquer sur un gros coup fumant sans que la direction n'en sache rien ? » demanda Jamal.

« Si l'entrevue de ce soir se passe gentiment, j'en parle directement au Chef », dit Lainie. « Elle sera à fond avec nous et elle n'en dira rien à Rawlinson. Elle nous donnera tout ce qu'on veut. »

Tout incompétents qu'étaient les États-Unis en général et son appareil répressif en particulier, il restait dans le système des éléments et des individus qui pouvaient agir rapidement et avec une efficacité redoutable quand le besoin s'en faisait sentir. Kicky McGee en était témoin. Dans l'heure, on l'avait placée entre les mains du médecin de la police. Il lui désinfecta sa plaie à la tête et lui appliqua un bandage, mais accédant à sa demande, il ne lui rasa aucun cheveu. On lui administra une série de piqûres contenant des antibiotiques et des antalgiques, puis on l'enferma dans une somptueuse salle de conférence, sans entraves ni menottes, mais avec le ferme avertissement que toute tentative d'évasion serait punie sans pitié.

Sur ces entrefaites, une équipe de policiers en civil de Portland fit irruption dans sa caravane. Ils embarquèrent May McGee, encore ivre et comateuse, dans un panier à salade, s'emparèrent de Mary Ellen dans son lit d'enfant, saisirent une liste d'objets de la caravane, puis quittèrent les lieux en silence, à l'insu de tous. Il y avait bien un homme dans le campement, pas encore un Volontaire, mais un candidat, qui jouait le rôle de vigie. Mais comme il avait dû partir à six heures du matin pour aller travailler, il manqua la frénésie d'activité autour de la caravane de Kicky.

Deux heures après que le lieutenant de police Martinez eut fracassé la tête de Kicky contre le mur, on lui amena sa fille dans la salle de conférence. Quelqu'un avait changé la couche d'Ellie et lui avait passé une de ses grenouillères en coton. Quant à Kicky, on lui servit dans une assiette en carton une salade de fruits de la cafétéria, un petit paquet de céréales et un bol en plastique, un carton de lait et une cuillère en plastique, et on l'autorisa à nourrir sa fille. Après son petit-déjeuner, Ellie eut envie de jouer. Elle cavalcada dans la salle de conférence, qu'elle emplissait de son babillage et de ses cris, joua à saute-mouton avec les chaises et envoya valser les crayons et les papiers dans une allégresse parfaite, alors que sa mère buvait chacun de ses sons et de ses gestes dans une agonie d'amour et de crainte. Vers dix heures, Lainie Martinez revint dans la pièce, accompagnée d'une femme en vêtements civils, que Kicky devinait appartenir à la Protection de l'Enfance ou à un autre bras de la bureaucratie. Cette femme prit Ellie en disant : « Viens mon petit chou, on va regarder des dessins animés, d'accord ? La dame qui est là veut parler à ta maman. »

Kicky n'opposa pas de résistance et ne fit pas d'esclandre, de peur d'alerter sa fille. « Vas-y, mon poussin », lui dit-elle gentiment. « Va voir les dessins animés ».

« Tu viens aussi ! » exigea la petite fille. « Animer avec moi ! »

« Je ne peux pas, ma chérie. Mais vas-y, je reviens tout à l'heure », répondit Kicky. Des larmes perlaient à ses yeux, alors que cette femme quittait la pièce avec l'enfant.

« Tu pourras vraiment la revoir plus tard, tu sais », lui dit Lainie d'un air benoît. « A partir de maintenant, c'est toi qui vois, Kristin. »

« Non, c'est faux », dit Kicky, complètement résignée. « Pas après ce soir, je ne suis pas idiote. Je sais ce que vous voulez me faire faire. Et je sais aussi ce que la NVA fait aux moutons. Je l'ai vu à la télé. Ils vous ligotent et vous mettent un sac poubelle sur la tête, et puis ils vous mettent une balle dans la tête. Le sac, c'est pour que le sang et la cervelle ne s'éparpillent pas, pour donner plus de preuves aux enquêteurs. Ils n'enterrent jamais les corps. Ils veulent qu'on les retrouve, pour que tout le monde sache ce qui arrive aux indicateurs. Mais qu'est-ce qui va arriver à ma fille quand je ne serai plus là ? »

« Tu sais bien comment ça va se passer », lui dit brutalement Lainie. « Elle ira à *Tout Un Village*, elle sera adoptée par une famille bien lotie et loyale aux États-Unis, probablement sur la côte Est, mais surtout pas dans le Nord-Ouest, pour éviter qu'elle ne subisse de mauvaises influences dans sa

vie, comme toi. »

« Des alcoolos ? » demanda sèchement Kicky. « Des ivrognes violents, pas comme ma mère ? Des tarés que les tribunaux ont déclaré inaptes à l'adoption ordinaire, c'est ça ? Ou des richards anormaux, des lettrés décadents qui veulent un jouet et qui vont s'en lasser, pour la confier à leur bonniche guatémaltèque qui va l'éduquer devant la télé si elle a de la chance, ou bien lui refiler des maladies du tiers-monde ? Ou alors une paire de gouines ou de tarlouzes ? N'importe qui hein ? Pourvu qu'ils payent au comptant », dit Kicky, pleine d'amertume.

« Écoute-moi bien, je te le dis une dernière fois. Je ne veux plus entendre ces discoursdehaine ! » décocha Lainie. « Plus d'injures ethniques ou de remarques désobligeantes sur les préférences sexuelles des gens ! Tu t'es déjà assez mise dedans ! »

« Oh là oui, pour sûr, je suis dedans ! » explosa-t-elle. « J'ai deux gros bâtards de flics qui m'envoient à la mort et qui veulent vendre ma fille une fois que les carcajous m'auront tuée ! Ça, on peut dire que je suis dedans ! Et pour les discoursdehaine, il va falloir t'y faire, parce que si je dois traîner avec les Rastons, tu vas en entendre des comme ça sur ton système d'écoutes. Alors disons que je me mets dans mon rôle ! »

« Bon, d'accord. Je n'aimerais pas être à ta place », dit Lainie d'un ton conciliant. Elle avait assez de jugeote pour sentir que le moment était venu de relâcher un peu la bride de la jeune femme terrifiée qui lui faisait face. « C'est vrai, Kristin, tu en as vu des vertes et des pas mûres ces dernières vingt-quatre heures. Je te l'accorde. Mais comme on dit, il faut faire de nécessité vertu. Faute de grives, on mange des merles. Si tu joues ton rôle et que tu gardes ton calme, si tu t'y mets à cent-dix pour cent, le jeu pourrait en valoir la chandelle. Tu ne penses quand même pas qu'on va te donner un emploi si dangereux sans quelques compensations ? Ton salaire correspondra au risque. Je peux te promettre cinq cent dollars par semaine de la caisse noire. Cela fait deux mille dollars par mois, net d'impôts, et en plus on peut s'arranger pour des achats d'habits, de voiture, ou de tout ce dont tu auras besoin. Et si tu montres que tu as autant de qualités que j'imagine, on pourra t'augmenter. »

« Par mois ? Mais combien de temps la pièce va durer ? » demanda Kicky, consternée.

« Quelle est la longueur d'un fil d'or ? » demanda Lainie rhétoriquement. « Long d'une extrémité à l'autre, il court de son début jusqu'à sa fin. »

« Ça durera jusqu'au moment où ils s'apercevront que je suis une taupe, et là, ils m'emmènent en voiture au fond d'un bois avec le sac sur ma tête », conclut Kicky. « Je ne vais pas y arriver, ma parole ! Je ne suis pas une taupe et je ne saurai pas jouer la comédie ! Quand ils dormiront, ils me devineront dans leurs rêves. Je ne vais peut-être même pas survivre à ce soir ! »

« Écoute, Kicky, tu sais aussi bien que moi par où tu es passée et ce que tu as dû faire », dit Lainie. « Tu as su te débrouiller dans la rue et en prison. Si tu n'avais pas le talent, tu n'aurais pas survécu et tu ne serais pas là à me parler. Et puis, regarde, tu n'as pas besoin de prendre les devants, tu ne vas pas leur poser de questions particulières, même si, évidemment, nous sommes très intéressés par ce M. Lockhart. Tu ne leur poses pas de questions lourdes, tu n'es pas spécialement curieuse. Tu suis le mouvement et tu t'enthousiasmes pour leur grande révolution raciste. Nous, nous écoutons tout ce qui se passe au fur et à mesure, et nos spécialistes feront toutes les analyses pour comprendre ce qui se trame, à partir de la matière première que tu nous apportes. Tu seras une mouche sur le mur, pour ainsi dire, un simple poste d'écoute. Tu fais tout ce qu'ils te demandent de faire, tu les persuades que tu es une jolie pétasse, et bien sûr tu fais jouer les compétences sexuelles que tu as acquises dans ton parcours professionnel. Ces gars-là sont des brutes, d'accord, mais ils sont comme tous les hommes, ce sont des gros durs débiles qui pensent avec leur bite. Ils ne vont pas se méfier d'une bombasse avec de chouette tatouages, tu es un trophée pour eux. »

« Et ces scènes-là, vous les enregistrez aussi, j'imagine », demanda Kicky, qui se cachait le visage dans les mains. « Qu'est-ce que vous en ferez quand je serai morte, vous le vendrez sur internet ? »

« Allons, ne fais pas ta mijaurée », répliqua Lainie, exaspérée. « Tu es une travailleuse du sexe, bon sang de bonsoir ! Ne me dis pas que tu n'as pas fait du porno et des gang bangs, et que tu n'as pas laissé les voyeurs te reluquer ? »

« En fait, non, jamais », dit Kicky d'un air morne. « C'est quelque chose que je fais parfois quand je ne peux pas faire autrement, parce que c'est le seul moyen de payer mon loyer et les trucs pour ma fille et parce que c'est le seul talent que l'Amérique me trouve. Je n'aime pas ce métier. Mais ce n'est pas comme si tu en avais quelque chose à foutre. »

« De fait, je t'avouerai que non », fit Lainie. « Bon alors, dis-moi Kicky, tu es avec nous ou pas ? Je dois le savoir maintenant. Et puis c'est extrêmement simple. Ou bien tu joues le jeu, ou bien l'Amérique vous jette à la porte, vous toutes. On peut encore te ramener dans la salle au sous-sol, et on peut envoyer cette jolie petite fille à *Tout Un Village*, et pour faire bonne mesure, on peut aussi saisir la caravane avec ton alcool de maman, en vertu de la loi sur la confiscation des biens. Ah au fait, est-ce que je t'avais dit qu'on avait envoyé ta mère en cellule de dégrisement ? Elle doit implorer sa première bière de la journée. Alors ma jolie, si tu me fais faux bond ou que tu déconnes ce soir, demain à cette heure-ci, tu seras tellement loin dans le système pénitentiaire que personne ne pourra venir te repêcher, ta fille sera en bon chemin vers son nouveau papa et sa nouvelle maman, ou ses nouvelles mamans et nouveaux papas d'ailleurs, et on enverra ta mère au refuge pour SDF de l'Armée du Salut. »

« Bon d'accord, j'ai pigé ! » cria Kicky. « Tu me dis ce que vous attendez de moi et on n'en parle plus ! »

Lainie Martinez lui montra un grand canapé d'allure confortable, installé contre l'un des murs de la salle de conférence. « Ce que j'attends de toi pour le moment, c'est que tu t'allonges et que tu dormes un bon moment », dit-elle. « Tu as un rendez-vous important ce soir à neuf heures et je veux te voir reposée, vive et sur pieds. Tu ne voudrais pas tout foirer parce que tu es épuisée. » Elle se leva et s'approcha de la porte. « Cette porte reste fermée. D'ailleurs, mets-toi bien ça dans la tête ; tu peux quitter cette pièce, mais nous tenons ta petite et tu ne sais pas où elle est dans l'immeuble. Sois sage Kristin. Tu es notre pute à nous désormais, et quand on te dit pas bouger, tu bouges pas. Quand on te dit va chercher, tu vas chercher. Quand un de ces meurtriers racistes te dit de faire des tours, tu les fais. Il faudra t'y faire. »

De fait, Kicky était vraiment épuisée, et malgré toutes ses angoisses, elle s'endormit presque instantanément lorsqu'elle s'allongea sur le canapé. Un personnel féminin de la police la réveilla à quatre heures de l'après-midi, lui donna un autre antalgique et la laissa aller à la salle de bain pour prendre une douche dans le vestiaire du personnel, tout en la surveillant d'assez près et sans interruption. Puis Kicky fut raccompagnée à la salle de conférence, où on lui servit un repas de la cafétéria, qu'elle dévora sans en laisser une miette. Elle n'avait rien avalé depuis 24 heures et avait grand faim. Quand elle eut fini, Lainie Martinez lui apporta un gros carton rempli d'affaires qui venaient de sa caravane, dont une partie de ses habits. « Choisis des fringues pour ce soir », commanda-t-elle. « Des vêtements passe-partout, pas la tenue d'horizontale dans laquelle on t'a arrêtée ». Kicky choisit une paire de jeans, des baskets, un soutien-gorge et une petite chemise marron à manche courte.

« Vous allez me planquer un petit machin dans le nombril ? » demanda-t-elle.

« Oh non ! Aujourd'hui c'est beaucoup plus sophistiqué que ça », répondit Lainie en riant. Elle se dirigea vers la porte de la grande salle et fit signe à quelqu'un. Un homme blanc, longiligne et en civil, à la chevelure un peu dégarnie, muni d'un insigne et d'une arme à la ceinture, fit son apparition, une mallette en métal à la main. Il la posa sur la table de la salle et l'ouvrit. « Voici le détective McCafferty, de la Division de la Surveillance Electronique », dit Martinez. « Vous le verrez beaucoup ».

McCafferty s'approcha de Kicky en la toisant. « Oreilles percées ? Bien », dit-il. « J'ai ce qu'il

faut. » Il retourna à sa valise et en sortit une paire de petites boucles d'oreilles, des perles enchâssées dans un motif en forme de feuille verte. Il les plaça sur les lobes de Kicky, puis revint à sa valise pour y prendre des écouteurs, qu'il se mit aux oreilles. « Dites quelque chose, que je puisse vérifier le niveau », ordonna-t-il.

« Trois p'tits chats, chapeau d'paille, paillason, somnambule, putain de bulle », dit Kicky. McCafferty pianota quelque chose sur la petite console qui était dans sa valise. « Encore une fois, s'il vous plaît », dit-il.

« Et s'ils ont un détecteur de métaux, je fais comment ? » demanda Kicky.

« Pas de métal dans ceux-là, les circuits sont entièrement en fibre plastique », fit McCafferty.

« De la fibre optique ? Il y a une mini-caméra là-dedans, vous pouvez voir et entendre ? » demanda Kicky, curieuse.

« Non, c'est seulement audio, bien qu'on ait aussi fait des petites pièces comme ça avec vidéo », répondit l'homme aux mouchards. « A votre tour, lieutenant. Écartez-vous un peu d'elle, disons de deux pas, et dites quelque chose ».

Lainie recula et dit : « Les fibres optiques, ce sera pour plus tard. On veut avoir ces FDP en vidéo, pas seulement en audio. Qu'est-ce que ça donne, Andy ? »

« C'est bon. À moi. Je suis à quoi ? À trois bon mètres. Je teste, un, deux. Ok, c'est bon. Allume la télé, s'il te plaît, pour le filtre à bruits de fond. »

Lainie alluma la télévision, posée dans un coin de la pièce. C'était CNN. La présentatrice était en train de lire son prompteur.

« Embouteillages à Seattle sur plusieurs kilomètres à partir du Pont du Gouverneur Rossellini, à cause de l'incendie d'un véhicule de police au croisement de la 23ème Avenue et de l'autoroute 520. Le véhicule, avec un commissaire de police à son bord, a été détruit par un engin explosif artisanal caché sur un des bas-côtés de la bretelle d'accès. Le commissaire et son chauffeur ont trouvé la mort. Mais leurs noms ne seront pas divulgués avant que les familles ne soient mises au courant. Un appel téléphonique au bureau de CNN à Seattle, utilisant un mot de passe, a revendiqué l'attaque au nom de la Northwest Volunteer Army, le groupe terroriste suprémaciste blanc interdit. On déplore aujourd'hui d'autres attaques terroristes dans le Nord-Ouest des Etats-Unis.

Deux hommes, d'origine hispanique, ont été tués à Yakima, dans le Washington ; des bombes ont explosé dans un bar hispanique à Boise dans l'Idaho, et dans un centre communautaire juif à Eugene, dans l'Oregon. Le propriétaire coréen d'une épicerie a été abattu à Chehalis, dans le Washington. En outre, à Portland dans l'Oregon, Geoffrey Weller, un célèbre militant de quartier, homosexuel et anti-fasciste, âgé de 32 ans, a été tué d'un coup de fusil lors d'une attaque en plein jour, dans le quartier branché de Pearl. La police de Portland a pu confirmer qu'un valet de carreau avait été trouvé non loin de l'emplacement présumé du tireur embusqué, ce qui indiquerait que le meurtre a été commis par le célèbre Jesse 'Cat-Eyes' Lockhart de la NVA. Une récompense d'un million de dollars a été proposée pour la capture de Lockhart, sans résultat pour le moment. »

« Le filtre à bruits de fond marche bien », dit McCafferty en hochant de la tête. « Nos oreilles sont au point. » Lainie éteignit la télévision.

« Un million de dollars, Kicky », minauda-t-elle de façon suggestive. « Je suis sûre que tu pourrais en profiter, n'est-ce pas ? Ne t'en fais pas, tu es avec Jamal et moi, on fera un partage équitable. Je te donne ma parole. »

« Et tu me donnes ta parole que je serai vivante pour le dépenser ? » demanda Kicky.

« Tu veux que je lui mette un IPG ? » demanda McCafferty à Lainie.

« Oh oui, un permanent », dit-elle.

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda Kicky.

« Indicateur de Positionnement Global », dit-il, tout en fourrageant dans sa mallette. « Grâce à ça, on pourra savoir où vous êtes, tout le temps. »

« Ce dont j'ai toujours rêvé », répondit-elle sèchement.

« C'est pour ta protection et pour la nôtre, tu sais », dit Lainie. « Si ce soir, ces gars-là t'emmènent quelque part avec eux, tu y vas. Comme ça, nous pourrons te suivre à la trace. »

« Et est-ce que ces boucles d'oreilles seront capables de m'entendre quand je parlerai avec un sac plastique sur ma tête ? » demanda Kicky. « Je veux bien faire ça, puisque je n'ai pas tellement le choix. Je ferai le boulot pour vous ou je passe l'arme à gauche. J'ai un peu plus de chances de passer l'arme à gauche. Mais n'insulte pas mon intelligence en me faisant croire que vous vous inquiétez de ma sécurité, d'accord ? Vous vous en foutez s'ils me tuent, tout ce qui vous intéresse, c'est qu'on vous récompense pour les renseignements sur la NVA que je récolterai pour toi et le Babouin. Ne me dis pas que vous allez me poser un mouchard pour me protéger. Vous voulez me pucer comme une bestiole, me lâcher dans la nature et voir combien de temps je survie avant de me faire bouffer par les ours et les loups, comme dans un jeu malsain de survie dans la brousse à la télé. »

« Mmm, pas loin, mais ce n'est pas ça », dit calmement Lainie. « Ce que tu dois comprendre, Kristin, c'est que tu vas représenter un grand investissement de temps, de travail et d'argent de la part de l'hôtel de police de Portland. Quand on commencera à étaler tous nos shekels pour l'opération, les chefs voudront du résultat, et une pute des bois allongée dans un chemin de bûcheron avec un sac plastique sur la tête, ce n'est pas un résultat. Bon, je te l'accorde, le lait de la gentillesse ne coule pas beaucoup dans cette affaire. Mais nous voulons te protéger, car tu es notre investissement. Plus tu nous prouves que tu es un investissement rentable, plus nous nous efforcerons de te protéger, tu piges ? Une coopération et une participation pleines et entières sont recommandées. Disons que c'est ton intérêt bien compris. »

« Essayez ceci », dit McCafferty, posant une bague en saphir dans sa main droite.

« Kristin, tu commences ce soir la création de notre portefeuille d'investissement », lui dit Martinez. « Tu fais tout ce qu'il faut, tu ne déconnes pas, et à partir de maintenant tu ne quittes plus cette jolie bague bleue. Alors bien sûr, quand tu seras en liberté, tu pourras la balancer et nous laisser tomber. Mais avant de le faire, sois vraiment sûre de ton coup, ma fille. Parce qu'au moment où tu jettes cette bague, notre divorce est consommé, et non seulement nous allons garder Mary Ellen, mais en plus Jamal et moi allons te traquer, et quand Jamal aura fini de prendre sa récré avec toi, je te mettrai une balle dans ta tête de linotte blonde, qui te tuera aussi bien qu'un pruneau de la NVA. Quand on commencera, ne t'avise pas, ne t'avise jamais d'oublier de quel côté tu es et pour qui tu travailles. Un jour, ce sera fini, mais c'est nous qui décidons quand ça finit, pas toi. »

« Ah maintenant je comprends pourquoi j'ai le béguin pour toi », soupira McCafferty, en pâmoison devant Lainie. Kicky eut l'horrible soupçon que ce n'était pas un jeu.

* * *

Ils déposèrent Kicky à un pâté de maisons de la piaule de Lenny, pile à neuf heures du soir, à un coin de rue qui ne pouvait pas être vu depuis sa fenêtre. Lainie et Jamal avaient pas mal discuté la question de savoir s'il fallait poser Kicky à l'appartement avant l'heure du rendez-vous et la faire attendre les types de la NVA, mais Lainie plaïda contre l'idée. « En arrivant, ils vont tomber sur quelqu'un qu'ils n'attendent pas, ce qui fera sonner tout de suite une alarme dans leur tête », expliquait-elle. « Ils vont se demander qui d'autre a pu venir là avant elle et ce qu'ils ont fabriqué ». Lorsque Kicky quitta la camionnette aux couleurs de l'entreprise Pacific Power, Lainie demanda : « Tu as ta carte de bus ? N'oublie pas : s'ils te demandent comment tu es venue, tu as pris le 42. »

« Compris », fit Kicky, qui luttait pour ne pas trembler de terreur.

« Allez, vas-y. Ne déconne pas », dit Lainie en fermant la porte de la camionnette.

« Trop dur pour toi de me dire bonne chance, salope », marmonna Kicky en ajustant la sangle de son sac à main sur son épaule. Sur son insistance, ils avaient consenti à lui donner un autre cadenas, qu'elle avait fourré dans l'une de ses chaussette. « Écoute, s'ils voient que je me promène sans rien, ils vont trouver ça déplacé ! », avait-elle expliqué. Elle entra dans l'immeuble et gravit les marches de l'escalier qui grinçait, jusqu'au deuxième étage. Elle savait d'expérience que l'ascenseur de l'immeuble n'était pas fiable. Elle s'arrêta devant la porte d'entrée et regarda sous le paillason. La clé que Lenny destinait à ses gagneuses, quand l'appartement servait pour les passes, n'y était plus. Ils étaient sûrement déjà là. Elle se tenait devant l'appartement 24 et respirait profondément. Elle frappa à la porte.

Un moment passa, puis la porte fut ouverte par l'homme qu'elle avait vu hier soir au *Jupiter's Den*, le barbu au crâne rasé qui ressemblait à un catcheur. Kicky remarqua que sa main droite restait derrière la porte, elle était sûre qu'il portait une arme. Elle ne lui laissa pas l'occasion de dire un mot. « Lenny Gillis ne viendra pas », lui dit-elle.

« Ah oui ? » lui dit-il, la toisant de pied en cap. « Et pourquoi ça ? »

« Il est mort », lui dit-elle. « Deux flics nègres l'ont tabassé à mort hier soir. Ils doivent vous rechercher à l'heure qu'il est. »

« Ils le font sans arrêt ». Big Jim McCann fit un pas de côté et d'un léger mouvement de tête, fit signe d'entrer à Kicky, puis referma la porte. Il portait en effet un pistolet noir à la main, un 9-mm ou quelque chose dans le genre, se dit-elle. « Qui êtes-vous ? » demanda-t-il d'une voix profonde, mais pas rauque. Kicky sentait que les prochaines soixante secondes allaient probablement déterminer sa survie immédiate, ou tout le contraire.

« Je suis Kicky McGee », dit-elle. « Je travaille, ou plutôt, je travaillais pour Lenny ». Elle attendit avec résignation la prochaine et inévitable question sur la nature de son emploi, mais elle ne venait pas. Là-dessus, un deuxième homme, qui était derrière elle, parla.

« Jolis tatouages », dit-il. Elle se retourna, s'attendant à voir Cat-Eyes Lockhart, mais c'était un autre homme, à la barbe rousse sombre et épaisse, coiffé d'un bandana bleu. Le deuxième Volontaire faisait la taille de McCann, moins massif, mais bien musclé. Il portait une veste en jeans sans manches, qui avait pu porter les couleurs d'un groupe de motards, sur un débardeur. Ses bras et ses épaules étaient couverts d'une collection de drapeaux confédérés, de membres du Klan sur des chevaux cabrés portant des croix en feu, de svastikas et de guerrières viking en armure-bikini. Il gardait les bras croisés et portait un .357 Magnum dans sa main velue.

« Les vôtres ont une sacrée gueule, aussi », concéda-t-elle.

« Vous savez qui nous sommes ? » demanda McCann de sa voix basse et étonnamment affable. « Lenny t'a dit ? »

Lainie lui avait prescrit de s'en tenir au maximum à la vérité et d'éviter tout mensonge qui pourrait la mettre dans l'embarras par la suite. « Ouais, je sais qui vous êtes, et non, Lenny ne me l'a pas dit », répondit-elle. « Lenny ne me dit foutre rien. Ne me disait jamais rien, plutôt. Je vous ai vu quand vous êtes venu au *Den* hier soir et j'ai reconnu le gars qui était avec vous, le Cat. Bon sang, mon vieux, tout Portland connaît sa bobine à cette heure. C'est chaud bouillant pour lui. Je ne sais pas qui est le plus marteau, lui ou vous qui vous montrez avec lui en public. »

« On a essayé de lui mettre un sac sur la tête, mais ça attirait encore plus l'attention », dit l'autre homme. À son accent, il venait clairement du Sud, ou peut-être de chez les cowboys.

McCann avait la déconcertante habitude de toujours commencer par l'essentiel. « Si Lenny ne vous a rien dit sur notre compte, comment se fait-il que vous soyez ici, exactement à l'endroit et au moment où l'on devait voir monsieur G. ? »

« J'étais au petit coin, et quand j'en suis sortie, je l'ai entendu vous proposer le rendez-vous, ici-

même », dit-elle. « J'ai pensé vous aimeriez savoir qu'il était mort ».

« C'est bien pensé », fit McCann. « Comment ça s'est passé ? »

« La nuit dernière, il a reçu la visite des deux flics nègres dont j'ai parlé », dit Kicky. « J'étais là quand ils sont arrivés. Le premier était en civil, c'était Roscoe quelque chose. L'autre, c'était Jarvis de la brigade des Crimesdehaine et de la Désobéissance Civile. On l'appelle le Babouin. »

« Oui, on connaît le Babouin », dit McCann. « Continuez. »

A deux pâtés de maison de là, la camionnette aux couleurs de Pacific Power était discrètement garée dans une petite rue, et les trois policiers étaient penchés devant la mallette en métal de McCafferty, écoutant la conversation, qui leur parvenait avec une clarté limpide. « Si tu m'connais, ouais j'y compte bien, enculé de bouseux ! » grogna Jarvis.

« Je n'y crois pas ! On a fini par avoir ces gars dans la boîte en digital ! » gazouilla le détective McCafferty, ivre de joie.

« Vos gueules ! » coupa Lainie, essayant d'écouter.

Dans l'appartement, Kicky se lança dans la partie la plus cruciale de son récit. « Ils sont entrés et sont restés à causer avec Lenny pendant un bout de temps sur les banquettes », dit-elle. « Puis à un moment, ils l'ont amené derrière, dans la petite cour. Il n'avait pas l'air enchanté de les suivre. Je devais m'occuper d'autre chose pendant ce temps, mais quand je suis revenue au *Den*, c'était comme si le bar avait emporté le jackpot, il y avait des lumières clignotantes bleues tout autour. » Un tintement retentit soudain. « Qu'est-ce que vous foutez ? » Elle se tourna et vit le deuxième Volontaire juste derrière elle, un détecteur de métal à la main ; il l'avait discrètement passée en revue pendant qu'elle parlait.

« Qu'est-ce qu'il y a dans votre sac à main, Kicky ? » Kicky se renfrogna et lui tendit son sac à main. McCann mit son pistolet dans son étui et fouilla le sac, pour en extraire la chaussette armée de son cadenas. « Vous devez avoir des clients pénibles », remarqua-t-il en soupesant l'arme, avant de la remettre dans le sac, qu'il lui rendit.

« Pour sûr, où croyez-vous que j'ai chopé ça ? » dit-elle en montrant le bleu très visible qu'elle avait conservé du coup de Jarvis la nuit passée, et qui coupait court à de nouvelles questions prévisibles. « Alors, j'ai appris plus tard que Lenny avait été retrouvé mort dans la petite cour, et qu'ils lui avaient cassé la tête. Je suis sûr que ce sont ces deux flics. Je me suis souvenue que je vous avais vus au bar plus tôt dans la journée, et comme Jarvis travaille aux Crimesdehaine, j'ai fait le rapprochement. Je me suis dit qu'ils essayaient de le coincer pour avoir des renseignements sur vous, donc voilà, je suis venue à sa place pour vous mettre au courant. »

« Pourquoi ? » demanda McCann.

« Parce que je veux vous aider », dit-elle.

« Et pourquoi cela ? »

Kicky fit un geste de la main pour se désigner. « Vous savez ce que je suis », dit-elle. « N'importe quel abruti avec une paire d'yeux le verrait. L'Amérique m'a niqué et je me dis que le moment est venu de lui rendre la pareille. »

« Quoi ? Pas de long discours pour expliquer que le complot juif a fait d'elle une pute ? » gloussa Jarvis, dans la camionnette, deux pâtés de maison plus loin.

« Mais non ! Elle joue parfaitement son rôle ! » insista Lainie. « Ferme-la. »

« Vous prenez de la dope ? » demanda McCann.

« Non, c'est fini. Je suis propre depuis six mois et je le reste », dit Kicky.

« Vous pensez que Lenny nous a donné ? » demanda le deuxième.

Elle fit un geste autour d'elle. « Vous entendez des sirènes ? » demanda-t-elle. « Non, je ne crois pas. »

« Et nous devrions croire votre histoire et vous faire confiance pour quelle raison exactement ? » lui demanda poliment McCann.

Elle fit le même geste à nouveau. « Je vous le redis, entendez-vous des sirènes ? Bon, je ne vous demande pas de me raconter tous vos secrets d'État ni rien dans le genre. De toutes façons, ça ne me regarde pas. Mais j'aimerais vous aider du mieux que je peux. » Elle prit une carte de visite du *Jupiter's Den* de sa poche arrière, une de celles qu'elle utilisait pour ses clients. « Mon numéro est écrit au dos. Bon, voilà, j'ai fait ce que j'avais à faire. Maintenant je vais devoir y aller, vous pouvez m'appeler n'importe quand et j'irai où vous me direz d'aller, et je ferai ce que vous me direz de faire. Ou bien, si vous ne me faites pas confiance, vous pouvez me descendre. »

« Qu'est-ce qui vous fait croire que nous n'allons pas vous tuer ? » lui demanda McCann.

« Je n'en sais rien », dit-elle. « Bien sûr, j'y ai pensé, mais je m'en fiche complètement. Si tout ce que je dois attendre de la vie en Amérique, c'est 50 ans de plus de cette merde, je préférerais mourir tout de suite et en finir, plutôt que de terminer en vieille outre à vin, comme ma mère qui a 55 ans et qui en fait 75. Bref, je me suis dit que ça valait le coup de tenter. »

McCann regarda le deuxième bonhomme. « Elle a raison », dit celui-ci. « On n'entend pas de sirènes et il n'y a pas de force d'élite qui défonce la porte, et elle ne porte pas de mouchard, pour autant que cet engin peut nous le dire. »

McCann eut un sourire froid. « Bien, mademoiselle, contrairement à ce qu'on a pu vous dire, on ne tue pas les gens sans raison, donc je crois qu'on va vous laisser le bénéfice du doute. Je suis le camarade Smith. Winston Smith. »

« Je ne me souviens pas d'un Smith dans nos fichiers sur la NVA », dit Jarvis, dans la camionnette deux pâtés de maison plus loin, en fronçant les sourcils.

« Je t'expliquerai plus tard », dit Lainie en roulant des yeux. « Mais ce gros malin devrait se souvenir que Big Brother a fini par avoir Winston Smith dans 1984. »

« 1984, nan tu te trompes, ce type n'a pas pu avoir un casier il y a aussi longtemps », fit-il, intraitable.

« La ferme ! », décocha Lainie encore une fois.

Dans l'appartement, Jim McCann continuait les présentations. « Lui, c'est Cogneur », dit-il, en désignant l'homme à la barbe rousse.

« Un blaze, j'imagine », dit Kicky.

« Non, en fait, ça décrit mon activité », dit-il avec un grand sourire enfantin, nuancé d'une légère pointe de folie.

McCann poursuivit. « Vous voulez accomplir votre devoir patriotique envers la République du Nord-Ouest en nous aidant, c'est très bien, mais j'imagine que feu M. Gillis ne vous a rien dit sur le matériel qu'il devait nous fournir ? »

« Euh, comme quoi, des armes, des explosifs ? » demanda-t-elle. « J'imagine que c'est le genre de matériel qui vous intéresse, mais j'ai toujours eu l'impression que Lenny était un peu faiblard pour des affaires aussi lourdes. De toutes façons, je n'aurais jamais imaginé qu'il puisse être avec vous, les gars », conclut-elle.

« Non, il n'était pas avec nous », dit McCann. « Lenny Gillis n'était que ce qu'il paraissait être, un escroc à la petite semaine, et pas très bon avec ça. Mais malheureusement, les révolutionnaires ne peuvent pas trop faire les difficiles avec leurs contacts. Et non, ce n'était pas le genre de matériel que vous dites. Je suis sûr que vous ne serez pas surprise d'apprendre que Gillis était aussi un gros

« négociant de bien volés ? »

« J'ai fait quatorze mois à Coffee Creek suite à un de ses petits négoce qui a mal tourné, donc non, je ne suis pas vraiment surprise », dit-elle d'un ton sec.

« Nous avons appris de plusieurs sources que Gillis avait mis la main sur des produits haut de gamme, volés dans une usine de l'armée à Seattle », dit McCann. « Nous sommes venus ici pour lui en acheter, mais nous voilà sans Lenny et sans la marchandise, avec une enveloppe pleine de liquide qui nous brûle les poches. Quand vous étiez dans le bar de nuit, est-ce que vous avez vu un paquet, une boîte, une enveloppe en papier kraft, ou quelque chose dans ce goût-là ? Plus petite qu'une boîte à chaussure, quelque chose qui peut tenir dans une mallette ? » Kicky remarqua une mallette posée sur l'un des fauteuils moisi et décrépit de l'appartement.

« Non », dit-elle en secouant la tête. « Mais je vois un endroit où il a l'habitude de cacher les patates chaudes. Ce que vous cherchez, vous dites que c'est de petite taille, comme de la drogue ? De cette taille-là ? Essayez-voir sous la télé ». Elle pointa du doigt le meuble TV. Sous l'écran, il y avait un espace avec des casiers pour ranger les DVD. « Rien que des pornos », dit-il avec dégoût.

« Non, cherchez plus loin », dit-elle. « Allez jusqu'au bout avec votre main et regardez si ça n'y est pas ». Accroupi, Cogneur parcourut de la main l'espace poussiéreux et en tira une grande enveloppe cartonnée. Il l'ouvrit et versa son contenu sur la table basse. Kicky vit un certain nombre de petits objets noirs et rectangulaires. « C'est ce que vous cherchiez ? » demanda-t-elle.

« C'est ça », dit McCann, tenant en main l'un de ces composants ressemblant à des Legos.

« Euh, vous me butez si je vous demande ce que c'est que ces machins ? » Kicky n'avait pas pu résister à l'envie de demander, même si son cœur battait à tout rompre, vu le risque qu'elle courait.

« Des composants informatique et des circuits intégrés », dit McCann, en train de les admirer. « Ils sont très spéciaux. Tout en plastique. Aucun filament de métal ; pas de métal du tout dans leur composition. Je ne vous dirai pas ce qu'on va en faire, mais je peux vous dire que ces petits filous peuvent passer sans broncher à-travers un détecteur de métaux. »

« Eh bé, je ne savais pas qu'on pouvait faire des machins pareils », fit Kicky en écarquillant les yeux, l'air impressionné.

« Merde ! » fit McCafferty dans la camionnette. « Je parie que ce sont les SMC 5 et 16 qui ont été volés chez Boeing le mois dernier ! Les micro-conducteurs en silicone, les circuits imprimés, tout le tremblement, un vrai chef d'œuvre ! Vous allez laisser courir ces psychopathes fascistes avec ça, Lainie ? Si le chef ne vous crucifie pas, le FBI le fera ! »

« C'est un risque à prendre, Andy », répondit Martinez d'une voix égale, tout en sachant qu'il avait raison, et que, si elle n'arrivait pas à convaincre les échelons supérieurs, elle finirait pervenue. « Tu ne vois pas que Marie-Roublarde vient de nous apprendre quelque chose que nous ne savions pas. C'est une mine d'or et il faut la creuser tant et plus ! »

Dans l'appartement, McCann ouvrit la mallette, y posa l'enveloppe et prit une autre enveloppe, plus petite. Il en sortit plusieurs liasses de billets de cent dollars, qu'il lui tendit. « Je suppose que vous êtes l'héritière de Lenny », dit-il à Kicky. « Je lui devais vingt mille dollars. Vous pouvez compter. »

Kicky grimaça un sourire et lui rendit gentiment l'argent. « J'imagine que c'était un test », dit-elle. « Gardez-le. Je vous en prie, euh, camarade Smith. Je veux vraiment vous aider et avoir peut-être un jour un pays à moi, où je pourrai être un peu autre chose qu'une prolo blanche. »

« Parfait ! » fit Lainie dans la camionnette, les écouteurs dans les oreilles.

« Bon, les gars, il faut que j'y aille maintenant », dit Kicky. « J'ai un bus à prendre. Si je réussis à quitter les lieux sans me prendre une balle dans le dos, j'en conclurai que c'est bon de votre côté. Appelez-moi, et faites que quiconque m'appelle parle au nom de M. Smith, pour que je comprenne que ça vient de chez vous. »

« Je ne peux pas vous le garantir », dit McCann. « Ça ne dépend pas de moi. Est-ce que vous savez que nous allons devoir faire une enquête sur vous ? »

« Eh bien, quand vous la ferez vous verrez que je ne suis pas un trophée », dit-elle avec sérieux. « Je ne veux rien vous cacher. Mon passé est assez merdique. »

« On verra, peut-être que votre avenir sera plus beau, sœur », dit Cogneur.

Kicky fit alors un impair. Elle oublia son rôle et décocha : « Je ne suis pas votre sœur ! »

« Si, madame, vous l'êtes », dit sérieusement Cogneur. « Mais vous ne le savez pas encore. »

« Bon, j'imagine que je suis raciste » reconnut Kicky. « Bon Dieu, comment peut-on grandir là où j'ai grandi sans le devenir ? »

« Et qu'est-ce qu'un raciste, pour vous madame ? » demanda McCann.

« Euh, un blanc qui n'aime pas les nègres ? » tenta-t-elle.

« Non, c'est une erreur banale. La haine n'a rien à voir là-dedans », dit McCann avec gravité. « Un de nos dirigeants, le pasteur Bob Miles, a dit les choses parfaitement il y a longtemps. Un raciste est quelqu'un qui sait qui il est. »

« Moi, je ne peux franchement pas dire qui je suis », reconnut Kicky.

« Alors nous te le montrerons », dit Cogneur. « Maintenant, on met les voiles. Évacuation. Nous prenons la sortie de derrière. Attendez notre coup de fil. Ça peut prendre un bout de temps, mais attendez quand même. »

Kicky sortit de l'appartement. Elle quitta l'immeuble et marcha vers l'arrêt de bus en passant sous la lumière du lampadaire pour que les deux hommes puissent la voir. Une minute ou deux plus tard, une Ford Sedan de couleur sombre passa devant l'arrêt de bus en ralentissant ; elle ne les vit pas dans la voiture, mais ils y étaient. Elle continua à attendre pendant cinq bonnes minutes, laissa passer un bus, avant que la camionnette de chez Pacific Power ne s'arrête juste derrière elle, la porte coulissante entr'ouverte. Elle se glissa dans l'habitacle et fit une crise d'hystérie, terrifiée, vomissant d'avoir frôlé la mort de si près. Lainie Martinez tenta de reconforter Kicky et lui essuya la bouche avec des serviettes en papier. Elle était devenue une ressource de valeur.

Dans la Ford sombre, le Volontaire Jimmy Wingo, alias Cogneur, était au volant, et McCann pianotait un numéro sur son téléphone sans fil. Une voix répondit. « Magasin Mac Auto, je vous écoute ». C'était un des Volontaires dans la voiture d'escorte, qui les suivait à quelques pâtés de maison de distance.

« Dis-donc, Joey, les freins de Toyota sont arrivés finalement », dit McCann. Le Volontaire Van Gelder, dont le prénom n'était pas Joey, comprit qu'ils avaient mis la main sur les microprocesseurs.

« Enfin ! » dit-il. « Tu pourras me les amener, demain matin à la première heure ? »

« Mmmm, pas sûr, j'ai un petit contretemps demain matin », dit McCann. « Je vais faire ce que je peux. Ouvre bien l'œil demain matin, ils arriveront quand ils arriveront, c'est tout ce que je peux te dire. »

« D'accord », dit Van Gelder. « Passe une bonne soirée. »

« Toi aussi ». McCann venait d'expliquer à Van Gelder que quelque chose ne tournait pas rond et qu'il fallait être encore plus vigilant que d'habitude, et que les deux équipes de la NVA allaient se retrouver dans une autre planque que l'habituelle. Il mirent deux heures de plus sur les petites routes pour y arriver. C'était un autre immeuble de rapport, au bord d'une route entre ville et campagne, dans le comté de Clackamas.

Les y attendait le lieutenant Wayne Hill de la Troisième Section, le service de renseignements de la

NVA. Il s'était choisi le sobriquet d'Oscar, référence sardonique au personnage du livre et du film sioniste la *Liste de Schindler*. Hill, lui aussi, avait une liste. C'était un homme svelte et bien fait de sa personne, la trentaine, les yeux bleus, les cheveux blonds, montrant un profil aquilin typiquement nordique. Il était le rejeton de l'une des plus riches familles de Virginie et le titulaire d'une quantité de diplômes de l'Université de Georgetown. C'était un national-socialiste totalement engagé et ascétique, considéré comme l'un des assassins les plus qualifiés de la NVA. Il n'était pas fixé à une brigade, mais les visitait toutes, pour former les responsables du renseignement et aider à résoudre des cas épineux, parfois par le poignard, parfois par l'étranglement. La question des microprocesseurs entraînait dans la sphère de ses hautes priorités.

McCann entra dans le salon de l'appartement et tendit l'enveloppe. « Je les ai testés dans la voiture avec un adaptateur USB », dit-il au lieutenant Hill. « Ça marche du feu de Dieu, ces trucs-là. Pas de défauts. On en a eu pour notre argent, d'ailleurs, on n'a pas eu à dépenser un sou. » Il posa l'enveloppe pleine de billets sur la table. « Mais on a rencontré comme un problème au moment de la livraison. » Jimmy Wingo arriva dans le salon avec deux tasses de café, et en donna une à McCann.

« Il y a un problème que je peux deviner, c'est que Lenny Gillis est mort depuis vingt-quatre heures », dit Hill. « On me l'a dit ce soir. L'affaire a déjà été enterrée et quelqu'un a entièrement nettoyé les ordinateurs de la police de Portland. Personne de chez nous n'a pu accéder aux fichiers, il y a trop de murs de protection. Comment avez-vous fait pour avoir les machins ? »

« Une des prostituées de Lenny, une Blanche du nom de Kicky McGee, qui a beaucoup de tatouages et d'heures de vol, est venue et nous a fait savoir qu'elle voulait entrer dans l'Armée, et puis elle nous a conduit directement à la marchandise. On aurait pu la trouver nous-mêmes, mais ça nous aurait pris un moment. » McCann raconta ensuite par le menu la rencontre avec Kicky.

« Ça m'a l'air louche, mais parfois c'est la vie qui est louche », dit Hill. « Est-ce que tout ça s'emboîte ? »

« Tout a pu arriver exactement comme elle l'a dit », fit McCann. « Je n'ai pas détecté une seule fausse note, rien de ce qu'elle a dit ou fait ne sentait le mensonge. Elle ressemble à une fille blanche en colère qui en a marre de se faire niquer par l'Amérique, à tous égards. Le détecteur de métaux dit qu'elle est propre, bien que cela ne veuille plus dire grand chose, comme le prouvent ces puces. Mais ZOG ne veut pas que nous ayons ces puces. Ils savent bien qu'avec elles, notre électronique passe 90% des détecteurs du pays. S'ils avaient eu vent de l'affaire, je les vois très mal nous laisser courir avec ça dans les mains. »

« Des signes de filature, en chemin ? Quoi que ce soit de suspect, même de loin ? »

« Macache », dit McCann. « Pas d'hélicos, on s'est arrêté à Gresham et j'ai passé le détecteur sur les deux véhicules pour trouver du mouchard ou de l'IPG qu'ils auraient pu nous coller dessus, mais non, rien de rien. »

« Et toi, Jimmy ? » demanda Hill.

« Hé, ne me demande pas mon avis sur une femme », protesta Wingo. « La dernière fois que j'ai cru une femme, je me suis retrouvé à Angola Farm. Mais je pense comme Jim. Je n'ai rien surpris qui pourrait faire penser qu'elle mentait. Et si ce sont bien ces deux flics qui ont tué Gillis, ça pourrait expliquer qu'ils aient enterré ça si vite et si profond. »

« Lenny m'avait justement dit qu'il s'attendait à une visite des cognes la nuit dernière », dit McCann. « Jarvis travaillait à la brigade des stupés et je me dis qu'en fait il ne s'agissait pas de nous, mais de vieilles affaires qui remontent à cette époque. Ça pourrait coller. Si je devais décider, je dirais que la fille est très correcte et qu'elle doit être contactée par un recruteur. »

« On ne peut pas se permettre de snober des recrues », trança Hill. « Comme disait Freud, parfois un cigare est vraiment un cigare. Je vais passer l'histoire de cette fille au peigne-fin pour voir s'il y a quelque chose qui a l'air de clocher. S'il n'y a rien, on lui passe un coup de fil, mais avec une dose

de méfiance supplémentaire. Vous connaissez la règle : on ne rejoint pas la NVA, c'est la NVA qui vous rejoint. Cette épavité m'en bouche un coin, mais tu n'as pas tort, des trucs étranges arrivent dans le brouillard de la guerre. Je ne veux pas qu'elle rencontre ou qu'elle identifie d'autres Volontaires. Jim, tu as un grade trop élevé. Elle ne te voit plus. En ce qui la concerne, le camarade Smith n'existe plus. Comme nous devons préserver nos premiers contacts, elle commencera en tant que postulante à la compagnie A.

Jimmy, tu t'occuperas d'elle. Ta misogynie fera bien l'affaire. Tu commences, et si elle continue d'avoir l'air sincère, on fera venir Ma Wingfield de Dundee pour avoir une petite conversation avec elle. Cette vieille dame peut vous percer à jour une menteuse trois lieues à la ronde. Une chose, Jimmy. Tu es super attentif à tout signe qui pourrait montrer qu'elle prend de la drogue, malgré ses dénégations. Les *feds* sont très forts pour utiliser des drogués comme informateurs, en échange de bons procédés. Et deuxième chose, tu me fais savoir si elle essaie de te faire du gringue. »

« Avec un rapport détaillé », dit McCann dans un grand sourire.

« Va te faire foutre, chef », fit Wingo.

Chapitre VIII – Et vogue le navire

Le matin suivant, les lieutenants de police Lainie Martinez et Jamal Jarvis étaient installés dans le bureau, tapissé et luxueux, du commissaire Linda Hirsch de l'hôtel de police de Portland. Jarvis eut la présence d'esprit de se tenir coi et de laisser Lainie présenter l'affaire, ce qu'elle fit avec une froide efficacité.

La chef était une cumularde enviée de la discrimination positive, ayant la triple grâce d'être simultanément femme, juive et lesbienne. Linda Hirsch était une créature entre deux âges, corpulente sans être obèse, qui présentait un physique rectangulaire et massif lui donnant, derrière son bureau en bois d'acajou, l'allure d'une idole de pierre. Elle avait été promue à ce poste sous l'effet d'une puissante cabale de démocrates, de gauchistes, de féministes, d'homosexuels et autres « militants de quartier ». Cette procédure était depuis si longtemps en vigueur dans la Cité des Roses que plus personne ne se rappelait l'existence d'un commissaire blanc, masculin et hétérosexuel à la tête de la police de Portland.

Son précédent poste avait été celui de commissaire de police à Sacramento en Californie, sommet qu'elle atteignit à coups de griffes, maniant avec une dextérité redoutable l'intrigue politique entre les services, le chantage, la coercition, le piston et la corruption. Après qu'elle eut quitté son poste à Sacramento, le ministre de la justice de Californie diligenta une enquête sur des emplois fictifs grassement payés par l'hôtel de police, attribués à des « militants de quartier », dont certains étaient des immigrés clandestins enregistrés en tant que traducteurs d'espagnol et de tagalog, mais qui ne parlaient pas un mot d'anglais, et à un travesti noir prostitué, payé 75.000\$ à l'année en qualité « d'agent de liaison entre la police et la communauté trans-genre ».

Linda Hirsch connaissait à fond et en détail la législation sur le harcèlement et la discrimination sexuelle, par ses deux versants. Dans le cours de son ascension, elle avait personnellement porté plainte une demi-douzaine de fois contre ses supérieurs de la police de Sacramento, et avait accumulé trois plaintes à son encontre à Sacramento et une à Portland, venant de personnels féminins à qui elle aurait demandé des faveurs sexuelles en échange de promotions, d'affectations et autres largesses administratives. Sous ce rapport, ses mœurs prédatrices étaient si bien connues que ses assistants étaient tombés un matin sur une boîte revêtue d'un papier-cadeau, contenant des genouillères en caoutchouc et portant l'inscription « Propriété de Monica Lewinsky ». En réponse, elle avait affecté un inspecteur à la traque de l'humoriste politiquement incorrect de l'hôtel de police.

Pour sa part, le lieutenant Elena Martinez avait eu l'occasion de parer les tentatives d'approche peu subtiles de sa supérieure, chose parfois ardue, puisque Hirsch portait un intérêt tout particulier aux activités de la brigade de répression du Crimedehaine et de la Désobéissance Civile. Elle aimait à interroger personnellement les personnes soupçonnées de racisme et arborait parfois dans les salles d'interrogatoire la mallette noire du médecin, contenant les seringues et autres équipements approuvés par le Protocole Dershowitz.

Linda Hirsch portait toujours l'uniforme, complété d'une rangée de décorations, fausses pour la plupart, au travail et même en dehors. Ses cheveux, d'un noir de jais, bouclés, presque crépus, coiffaient une face de chameau nauséeux à la bajoue pendante, au nez charnu et au petit œil porcine. À ce moment de l'entrevue, c'était la face d'un chameau sceptique et hostile, mais il ne fallait pas en tirer de conclusions hâtives, puisque sceptique et hostile, le visage de Linda l'était depuis qu'elle avait appris à marcher.

Lainie fit le récit de la version officielle de l'incident ayant impliqué Kicky McGee, en supprimant la présence de Jarvis et Roscoe lors du meurtre de Lenny Gillis, remplacés par Kicky dans la narration de l'acte. Elle savait que la chef n'était pas stupide et que les bruits de couloirs avaient

sans doute renseigné Hirsch sur la véritable teneur des événements de l'impasse du *Jupiter's Den*, mais aucune des deux n'en fit mention. Les maquereaux du sous-prolétariat blanc ne comptaient pas plus que les prostituées de la même farine. Lainie fit ensuite écouter la conversation enregistrée le soir précédent, qui visiblement impressionna la chef. « Madame, j'imagine que je n'ai pas besoin de souligner l'importance de tout cela », conclut-elle. « Disons que c'est une aubaine. On a trouvé une clé qui peut nous ouvrir tout le coffre de la NVA à Portland. »

« Ou peut-être même au-delà », grogna Hirsch. « Première question. Vous avez laissé deux dangereux terroristes racistes s'enfuir avec un lot de composants électroniques volés qui vont sûrement servir à tuer beaucoup de gens, des femmes et des minorités raciales et sexuelles, des personnels gouvernementaux, des personnels de police, peut-être des collègues. Et peut-être même vous deux aussi, au moment d'allumer le moteur de votre voiture ou de pousser la mauvaise porte, si ces animaux sont passés là avant vous. Pourquoi avez-vous fait ça, lieutenant Martinez ? »

Lainie s'était préparée à la question. « Parce que si l'on voit les choses en grand, madame, il est plus important de mettre fin à toute cette insurrection raciste contre les États-Unis d'Amérique que d'attraper deux terroristes individuels, même si l'on récupère les micro-processeurs. Le raisonnement est simple. Il ne s'agit pas pour nous d'empêcher des actions terroristes spécifiques, mais de couper court aux assassinats terroristes, une bonne fois pour toutes. Comme on dit, on ne peut pas faire d'omelettes sans casser des œufs, et même s'il paraît cynique, le dicton s'applique bien à notre cas de figure. Si vous voulez me faire passer en conseil de discipline ou m'accuser de délaissement, libre à vous, mais si l'on veut faire triompher la liberté, la justice et les mœurs américaines, il faut bien s'occuper de stratégie, c'est ce que j'ai choisi de faire hier soir. C'est moi qui l'ai décidé et je dois reconnaître que c'était contre l'avis des lieutenants Jarvis et McCafferty. »

« C'est très élégant de votre part de porter le chapeau, lieutenant. J'espère que vous voudrez bien le porter comme cela jusqu'au bout, si besoin est. Fort bien », dit Hirsch. « Je vais superviser votre action, mais sachez que si vos décisions se retournent contre notre institution, c'est votre jolie petite chatte marron qui va tout prendre. »

« Compris, madame », dit Lainie, encaissant l'insulte qui aurait fait inculper tout policier mâle, quel que soit son grade, pour racisme et discours de haine à la vitesse d'une électrocution.

« Où est-ce que vous avez mis la pute *shiksa* ? » demanda le chef.

« Elle est en bas. Nous donnerez-vous un détachement spécial pour mener à bien l'opération, madame ? Sauf votre respect, je dois avoir une réponse rapidement, parce que si c'est oui, elle devra se présenter au travail à la station de taxis, à quatre heures cet après-midi, comme si de rien n'était. Si elle était absente ou en retard, nous pourrions passer un coup de fil à son employeur, mais cela élargirait le cercle des gens qui savent que quelque chose d'inhabituel lui est arrivé, or nous voulons qu'il soit le plus restreint possible, pour des raisons évidentes. C'est pour cela que j'ai pris l'initiative de venir directement vous voir, sans passer par le commissaire Rawlinson. »

« Rawlinson reste en-dehors de tout ça. Laissez-le moi, je m'en occupe », dit Hirsch en balayant l'idée de sa main. « Quel est votre plan d'action dans l'immédiat, lieutenant Martinez ? Je vois bien le but à long terme, mais que ferez-vous dans les jours et semaines à venir ? »

« Nous allons la remettre, disons, dans son ancienne orbite, et attendre que les racistes prennent contact avec elle », répondit Lainie. « Nous surveillerons son téléphone et elle restera tout le temps sous IPG, bien sûr. Je suis sûre que la NVA a les moyens de la surveiller, ils ne doivent rien remarquer d'inhabituel ou de troublant. Ce sont des tueurs pathologiques, mais pas stupides, et leurs renseignements ont toujours été de très bonne qualité. Vous savez qu'ils ont détecté les agents infiltrés par les autres agences, qu'on a retrouvés morts sur des chemins de bûcherons. La fille ne doit rien leur montrer de douteux, aucun signe qu'elle a soudain de l'argent, rien dans le genre. Elle retrouve sa caravane, que l'on truffera de micros bien sûr. Nous gardons sa fille et sa mère, nous les plaçons dans des abris sûrs où nous pouvons arranger des visites surveillées, pour lui donner de la carotte en plus du bâton. La version officielle sera que l'enfant et la grand-mère sont avec des

cousins dans la région. Pendant ce temps-là, Mlle McGee continue de faire le taxi. »

« Et le tapin aussi ? » demanda Hirsch.

« Cela créerait des problèmes avec sa surveillance, et ça lui ferait prendre des risques inutiles avec la NVA et ses clients tordus », dit Lainie. « Sans parler de la perturbation de son équilibre mental et affectif, qui n'est déjà pas bien solide, si elle savait que ses passes étaient enregistrées. En plus, il y a un problème légal, puisque juridiquement, les travailleurs du sexe sont reconnues comme minorité sexuelle protégée. »

« Est-ce qu'elle tient le coup ? » demanda Hirsch.

« Pas vraiment », reconnut Lainie. « Elle est paranoïaque et en colère, elle a très peur de ce qui pourrait lui arriver, comme il se doit. Il faudra la manier avec soin si l'on veut qu'elle tienne longtemps, et pour cela, je ne pense pas qu'il soit opportun de lui demander de se prostituer à nouveau, même si la NVA pourrait avoir ses raisons de le faire. »

« Donc, vous pensez qu'elle pourrait se faire une sorte de clientèle maison chez les carcajous ? » plaisanta Hirsch.

« Oui, ce n'est pas inenvisageable », admit Lainie. « Cela pourrait nous fournir tous types de renseignements et nous aider à coincer ces bâtards, s'ils trompent leurs femmes, par exemple. Les possibilités sont illimitées, chef. Une fois incrustée, je veux qu'elle se fonde dans la végétation pendant que nous la suivons à la trace, nous écoutons tout ce qu'elle entend, nous regardons tout ce qu'on peut enregistrer. Elle sera comme les robots que les archéologues font descendre au fond des pyramides, qui éclairent les passages et les coins sombres. Comme cela, nous pourrions enfin nous faire une idée de ces gens, qui ils sont, où ils sont, comment ils opèrent, comment ils recrutent et endoctrinent leurs nouveaux membres... »

« Je vois, lieutenant », dit le chef, qui agitait à nouveau sa main en signe d'irritation. « On construit le piège jusqu'à la grande capture. C'est une perspective excitante, j'en conviens. »

« Mais d'abord nous devons la faire entrer chez les carcajous », poursuivit Lainie. « Pour cela, il ne faut pas un seul hiatus dans ses habitudes, il faut qu'elle reprenne son travail à la station de taxi, ce soir et tous les soirs jusqu'à ce qu'ils la contactent. »

« Mais s'ils reniflent quelque chose et ne le font pas ? » demanda Hirsch.

« Ils le feront », répondit Lainie, avec une confiance non simulée.

« De quel genre de personnels et d'équipements aurez-vous besoin ? » demanda Hirsch.

Lainie ouvrit sa main pour énumérer sa liste de courses. « D'abord, je voudrais pouvoir choisir ma propre équipe, et avoir le commandement de l'opération du début à la fin. En plus du lieutenant Jarvis, je voudrais deux ou trois équipes de soutien et de surveillance avec des véhicules banalisés, rien que des policiers en civil expérimentés. Je voudrais le lieutenant McCafferty à plein temps, avec un technicien de la D.S.E., qui auraient un accès illimité aux fonds et aux équipements requis, et j'aurais aussi besoin de votre aide pour les équipements technologiques que l'hôtel de police n'a pas, ceux du FBI ou de la Sécurité Intérieure au besoin. »

« Il faudra la jouer fine, mais ce n'est pas impossible », dit Hirsch. « Ils vont se poser des questions si on leur loue des jouets de surveillance, et je ne veux pas que les fédéraux connaissent un iota de l'opération. Vous savez, lieutenants, que dans tous les services, une infiltration dans la NVA c'est le nec plus ultra. Personne n'a d'infiltré, et si les *feds* savent qu'on en a un, ils vont nous le prendre. Il est hors de question qu'on fasse tout le travail pour qu'à la fin, un de ces connards du FBI gagne la médaille, un bureau de planqué et des points d'échelon sur son salaire. Est-ce que c'est bien compris ? »

« Oh que oui, putain de sa mère ! » grogna Jarvis.

« Je rejoins l'avis de mon partenaire, madame », dit Lainie. « Nous aurons aussi besoin d'une série

de pièces servant de centre d'opération et de commande, dans les coins les plus sécurisés du Centre Judiciaire que vous pourrez nous trouver. Avec un panneau « local ménage » sur la porte, et un bon système de codes et de serrures. Seuls les membres du détachement spécial auront les codes. Et vous aussi, bien sûr. Et pour finir, un système complètement sécurisé et séparé d'ordinateurs, sans aucune interface avec d'autres, pour ne pas se faire pirater. »

« Vous l'aurez », trancha le chef. « Alors d'accord, lieutenant Martinez, vous avez le ballon. Si vous gagnez, vous débarrassez Portland des racistes et des terroristes, et vous aurez la belle vie. Si vous perdez le match, vous brûlez. Mais il y a une condition », ajouta-t-elle.

« Qui est ? » demanda Lainie, préoccupée. Les conditions n'étaient pas une bonne chose.

« Si vous tombez sur Lockhart, ce fils de pute d'assassin, le soi-disant valet de carreau, je me contrefous de ce que vous lui faites, mais vous me le *descendez* ! » gronda-t-elle en montrant les dents. « Ce petit enculé a tué un ami à moi hier. Si vous niquez toute l'opération rien que pour ça, je m'en moque. Je veux les neuf vies de ce Cat. Bon vous revenez demain matin à la même heure et l'on s'occupera de tous les détails, pour préparer le grand spectacle ».

* * *

Avec ses maigres ressources, la NVA mit du temps à passer au peigne fin le passé et le présent de Kicky avant de la contacter, ce qui était une bonne chose, puisqu'elle eut le temps de se remettre sur pied. S'ils étaient venus la trouver deux jours après leur rencontre dans l'appartement de Lenny Gillis, elle aurait été désarçonnée et aurait vendu la mèche. Comme elle se savait sous surveillance constante, elle se ressaisit, se détourna pour de bon du crack et s'immergea dans la routine en col bleu de son métier de taxi. Tous les après-midis à quatre heures, elle se rendait au garage, prenait un véhicule, acceptait toutes les courses que lui attribuait Singh, son contre-maître revêche mais encore libidineux, en plus de toutes les courses vers l'aéroport et des arrêts inopinés ; elle faisait le dos rond face au flux ordinaire de clients antipathiques et d'ivrognes, finissait ses journées et prenait le bus, direction le campement de caravanes, où elle se rassurait en pensant qu'elle pouvait quand même passer une bonne nuit à dormir. L'inquiétude finit par descendre à un niveau acceptable, mais qui l'épuisait malgré tout.

On l'avait autorisée à passer deux heures par jour avec sa mère et sa fille, qui résidaient dans la suite d'un motel haut de gamme, qui avait été saisi par la police suite à l'arrestation de son propriétaire, un trafiquant de drogue brésilien, et qui commençait à servir de planque pour ce qu'on appelait désormais l'Opération Searchlight. Une escouade de personnels de sécurité privée, en civil et lourdement armée, venue du fameux groupe Blackwater, composée de quatre hommes et de deux femmes, avait été spécialement acheminée de Caroline du Nord pour garder May et Ellie, bien qu'elle ne fit pas partie du détachement spécial et ne sût pas précisément qui était Kicky et quel était son rôle.

« Nous savons que la NVA a infiltré la police de Portland », dit Lainie Martinez à Kicky d'un ton candide. « Ces gens de chez Blackwater ne rendent compte qu'à moi ou au lieutenant Jarvis, et personne à part nous et le chef de la police ne savent qu'ils existent. Ils sont payés, une coquette somme je dois dire, par différentes caisses noires, pour qu'aucun espion à l'hôtel de police ne puisse détecter de mouvements de fonds ou trouver leur destination. Les contractuels feront *exactement* ce que moi ou Jarvis leur demanderons de faire. Je passe un seul coup de fil, et dans l'heure, Mary Ellen est transférée en jet privé dans une institution d'un autre État en attendant d'être adoptée par une nouvelle famille. D'ailleurs, les papiers d'adoption seront détruits pour éviter toute traçabilité. Même Jamal et moi, nous ne saurons jamais où elle a fini. Tu déconnes une seule fois, tu sabotes ton électronique, et en un clin d'œil, la petite fait le grand voyage. »

Évidemment, Ellie n'y entendait goutte, à part qu'elle avait de bonnes choses à manger et qu'elle pouvait voir autant de dessins animés et de DVD du Muppet Show qu'elle voulait. Dans une autre aile de l'hôtel, elle disposait de sa propre salle de jeux, remplie de poupées, de peluches et autres jouets à roulettes pour bambins, où elle passait le plus clair de son temps. Sa mère lui manquait,

mais mamie May était souvent avec elle, ou alors une des contractuelles. Et les gardiens, qui n'étaient pas mauvais bougres, s'assuraient qu'elle ne s'ennuyât pas.

De son côté, May comprenait dans les grandes lignes ce qui se passait, et craignait assez pour sa fille pour rester sobre la plupart du temps. Au cas où, on avait limité sa ration de bières à douze canettes par jour. Et le chef de l'équipe de sécurité l'avait avertie que si elle s'avisait de tenter quoi que ce soit de déplacé, comme un enlèvement d'Ellie, une sortie seule au bar, ou des propos aventureux, les conséquences seraient fâcheuses pour toutes les trois.

Pendant les visites de Kicky, on ne les laissait jamais seules, on ne les laissait pas téléphoner, ni parler entre elles à voix basse. Tout ce que May pouvait faire, c'était de demander à sa fille d'une voix angoissée d'être très prudente et de prendre soin d'elle. A chaque fois que Kicky devait quitter le motel, pour prendre la longue route vers Portland dans la voiture banalisée conduite par un membre de l'équipe de sécurité, afin d'arriver à l'heure à la station de taxi, son cœur sombrait au fond du désespoir. Elle voulait trouver une porte de sortie, un moyen de s'évader avec May et Ellie, mais elle n'en voyait aucun.

Le lieutenant McCafferty avait donné à Kicky plusieurs paires de boucles d'oreilles équipées de mouchards, pour ne pas attirer l'attention de la NVA en portant toujours les mêmes, mais malgré cela, elle était obligée de passer régulièrement des coups de fil, depuis une cabine, au quartier général de l'Opération Searchlight pour rendre compte de ses allées et venues. On lui avait aussi donné un étui de téléphone portable, avec ordre de le porter toujours à la ceinture ; à chaque fois qu'il vibrait, il fallait au plus vite trouver une cabine pour les rappeler, sauf si elle était avec les gens de la NVA. « Pourquoi diable dois-je faire cela, alors que vous me traquez en permanence et que vous m'écoutez 24 heures sur 24 ? » demanda-t-elle.

« Parce que tes mouchards ne sont qu'émetteurs, pas récepteurs », dit Lainie. « Nous pouvons avoir des instructions à te transmettre. Et ton téléphone n'est pas sécurisé. Nous pouvons intercepter les communications, et il faut croire que les carcajous le peuvent aussi. Tout l'équipement pour le faire peut être acheté chez Radio Shack. Mais surtout, Kicky, il faut que nous communiquions entre nous, pour rester proches. Je veux que tu entendes ma voix, au moins deux ou trois fois par jour. »

« Qu'est-ce que je fais s'ils me contactent ? » demanda Kicky.

« *Quand* ils te contacteront », répondit Lainie en fronçant le sourcil. « Il faut positiver, Kristin ! Quand ils te contacteront, tu fais ce qu'ils te demandent de faire. Nous écoutons ton téléphone en permanence. La seconde où ça arrive, nous appuyons sur le bouton d'enregistrement. »

Kicky ne prit pas la peine de demander s'il y avait des plans de sauvetage au cas où la NVA déciderait de l'emmener dans un coin sombre pour une exécution. Elle avait déjà remarqué qu'on ne lui avait pas donné de codes ou de procédures d'urgence pour les cas où elle se sentirait en danger. Mais un soir, trois racailles mexicaines à la démarche chaloupée s'approchèrent de l'arrêt de bus où elle attendait après sa journée de travail, et commencèrent leur séance de grossièretés habituelles. Ils en étaient à l'étape du pelotage, préliminaire au déshabillage forcé et au départ vers un coin sombre, et Kicky plongeait sa main dans son sac pour en tirer sa chaussette cadennassée, quand deux voitures de la police de Portland s'arrêtèrent sur le trottoir. Le chauffeur alluma ses clignotants bleus et fit retentir sa sirène, ce qui provoqua la fuite des Mexicains. Puis la patrouille quitta les lieux sans un mot, la laissant dans l'impossibilité de conclure à une intervention volontaire ou à un coup de chance.

Kicky avait néanmoins remarqué l'allure balourde et irrégulière des véhicules, qui semblaient étrangement épais sous la lumière des réverbères. La police de Portland expérimentait ses nouvelles voitures blindées, allant toujours par deux. Cela ne leur réussissait pas si bien, puisque trois flics de Portland, noirs et mexicains, avaient été abattus par la NVA pendant la semaine suivant la libération de Kicky du Centre Judiciaire, et pour couronner le tout, le valet de carreau avait tué le commissaire Jason Rawlinson, de la brigade de répression du Crimedehaine et de la Désobéissance Civile. Une seule balle dans la tête, alors que Rawlinson prenait des libertés avec les procédures de sécurité du

Bureau en faisant griller des côtelettes sur son barbecue, à découvert dans son jardin. On estimait que la balle avait parcouru 370 mètres, en pleine nuit, et un valet de carreau avait été trouvé sur le toit de l'église des Adventistes du Septième Jour du quartier.

Dix jours après la mort de Lenny Gillis, Kicky avait presque conclu que rien n'allait arriver et elle se tritura les méninges pour trouver le moyen de convaincre Martinez et Jarvis d'abandonner l'opération et de la laisser partir. Toute à ses cogitations, après avoir déposé un client devant l'hôtel Vintage Plaza sur Broadway Street, un soir vers vingt heures, elle effaça cette course de son carnet, mit dans sa poche le billet de dix dollars et s'apprêta à prendre sa place dans la file des taxis devant l'hôtel pour attendre un éventuel client, lorsque quelqu'un ouvrit la porte de derrière et prit place. « Où est-ce que je vous amène ? » demanda-t-elle au nouveau passager, les yeux toujours posés sur son porte-papier.

« Vers la liberté, camarade, dans une nouvelle nation sous un nouveau drapeau », dit une voix familière.

Kicky se retourna prestement et découvrit, sur la banquette arrière, l'homme qu'on lui avait présenté sous le nom de Cogneur. Il avait l'air moins motard, mais tout autant baroudeur, avec sa veste à manches longues et son pantalon en treillis. « Merde ! » s'exclama-t-elle. « Euh, Camarade Cogneur. J'imagine que vous m'avez suivie, non ? Ah oui c'est vrai, pardon, pas de questions, j'avais oublié. Où est-ce que vous voulez que j'aille ? Je dois noter quelque chose sur mon calepin. » Elle montrait de l'agitation certes, mais qui était pas hors de saison, puisqu'il avait fait irruption dans le taxi comme un diable sortant de sa boîte.

Jimmy Wingo lui donna une adresse dans un coin rural du comté de Clackamas. « C'est pour votre calepin, un restaurant routier, mais nous n'y allons pas. Nous allons faire un tour un peu long, mais c'est à peu près le même kilométrage. Voici pour la course. » Il se pencha vers elle et lui tendit cent dollars en billets de vingt. « Comme ça vous rentrez dans vos frais, avec un petit pourboire en plus. »

Kicky enregistra la fausse course et prit la grande rue. « Où est-ce qu'on va pour de vrai ? » demanda-t-elle.

« Vous allez rencontrer quelqu'un pour discuter » lui répondit-il, affable. « Je serai là aussi. »

« Je vais lui raconter ma vie, c'est ça ? » remarqua Kicky, qui slalomait dans le trafic. Comme il faisait encore jour, elle n'avait pas allumé ses phares.

« Nous en savons assez là-dessus », dit Wingo. « Nous pensons que vous pouvez nous être utile. Avec ce taxi, par exemple. Nous aimons bien recruter des taxis. Vous pouvez aller n'importe où, être vus dans les rues à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, personne n'y trouve rien à redire. Jusqu'à nouvel ordre, votre travail pour la NVA consistera exactement en ce que vous faites là, en ce moment. Vous conduisez des gens, vous prenez parfois des paquets, ici et là, un peu partout. Alors, il va falloir être inventive pour votre calepin. Ça faisait un petit bout de temps que nous cherchions à mettre le grappin sur quelqu'un des Taxis Excelsior. La plupart des compagnies de taxis haut de gamme ont des GPS pour traquer les conducteurs et les empêcher de mentir ou de déconner, mais Excelsior est tenu par des Bangladais qui n'ont pas les sous pour ça. Vous avez une position idéale, je dirais. Et alors dites-moi, à Coffee Creek, c'était vilain ? » demanda-il, changeant abruptement de sujet.

« Pas dans le palmarès de mes expériences les plus enrichissantes, non ça c'est sûr », répondit-elle avec amertume.

« J'ai connu ça moi aussi. Angola, en Louisiane », lui dit-il.

Kicky fut tentée de lui demander si c'était de là qu'il venait, et pourquoi il avait fait de la prison, mais le vieux code de conduite des détenus se rappela immédiatement à elle. Ne jamais poser de questions. « Angola, c'est pire que Coffee Creek », dit-elle. « Même là-bas, on en entendait parler. »

« Une société qui laisse exister des endroits pareils doit être détruite », dit Wingo, sans amertume ni colère, mais avec l'air d'énoncer un fait tout à fait évident.

« Mais est-ce que c'est seulement possible ? » demanda Kicky, avec un intérêt sincère. « Je veux dire, ne vous trompez pas, je veux vraiment en être, mais je me dis que pour mettre à terre ces bâtards, il va falloir trouver une sorte d'arme secrète, ou alors avoir une chance de cocu. »

« Il y a un vieux dicton nordique qui dit *La chance peut souvent sauver un homme, si son courage tient bon* », répondit-il. « McGee, c'est irlandais ça ? »

« Oui, ce sont mes origines », dit-elle. « Des deux côtés. Ma mère s'appelait Harrigan. Je me souviens que mon père était encore plus bourré que d'habitude le jour de la Saint Patrick, avant le divorce. Je me dis que ça doit être le seul côté de l'Irlande que nous avons gardé. J'ai aussi des tatouages irlandais, celui du Livre de Kells, et puis j'ai une croix celtique sur la cheville. »

« Ouai, en huit cents ans, les Irlandais n'ont jamais lâché le morceau », dit Wingo.

« J'espère qu'on pourra gagner en un peu moins de temps », dit Kicky avec un petit rire.

« Le Conseil Militaire a basé sa stratégie sur un conflit de trente ans », répondit Wingo d'un air sérieux.

Dans le centre d'opérations, Lainie Martinez avait mis ses écouteurs. Elle écoutait attentivement et prenait des notes. « Ex-détenu, Angola, Louisiane », « les terros utilisent les taxis », et « campagne terroriste de trente ans (?!!!!!) ». Ce soir-là, Jamal Jarvis ne travaillait pas, il s'occupait sans doute du prélèvement de l'impôt auprès des prostituées, et Lainie lui en était reconnaissante. Elle pouvait se concentrer sur ce qu'elle entendait.

Kicky jeta un coup d'œil dans le rétroviseur. « Flics à 10 heures », fit-elle. « Deux voitures. Ils vont toujours par paires en ce moment. »

« Je les vois », dit Wingo. En le voyant esquisser un petit mouvement sur sa banquette, Kicky devina qu'il sortait son pistolet. « Conservez votre vitesse et saluez-les de la main s'ils vous regardent en vous croisant. Ne fuyez pas leur regard. »

« Ça doit être Charlie 9 et 10 », dit Andy McCafferty, vérifiant les données sur son ordinateur pour identifier les voitures de police. « Est-ce que je dois les avertir ? » demanda-t-il à Lainie.

« Non », dit-elle. « Observons plutôt comment ils s'en sortent. » Les deux voitures de police, qui roulaient au pas sur la voie de gauche, croisèrent le taxi, les policiers assis aux places passagers regardèrent dans leur direction. Kicky fit un salut de la main banal ; Wingo les regarda dans les yeux, sans broncher. Les deux voitures continuèrent leur chemin, et quelques minutes plus tard prirent à gauche vers l'autoroute.

« Pas de lézards », remarqua Wingo.

« Comment pouviez-vous savoir qu'ils ne nous arrêteraient pas ? » demanda Kicky.

« Ce n'était qu'une patrouille ordinaire », dit Wingo. « Ils auraient pu vous arrêter si vous rouliez trop vite, ou s'ils avaient quelque chose contre vous, mais ils ont l'ordre de ne pas intervenir s'ils détectent des Volontaires. Ils sont censés se retenir, nous observer, et appeler un D.A.R., un détachement d'action rapide. Ce sont de ceux-là qu'il faut se méfier, les petits convois avec plusieurs voitures et une ou deux camionnettes blindées, avec des durs à cuire et tout un tas d'armes lourdes à l'intérieur. Certaines de ces camionnettes sont équipées de mitrailleuses de calibre .50 qui sont cachées derrière une sorte de tourelle rétractable. Souvenez-vous que les patrouilles ordinaires ne livrent jamais combat contre des ennemis ou des suspects qui auraient une puissance de feu égale ou supérieure à la leur. Ils se tiennent *toujours* à distance et appellent du secours. Préserver leur vie est une très haute exigence chez eux, ils sont entraînés à opérer dans ces paramètres-là. »

« Comment diable sont-ils au courant pour les calibre .50 ? » demanda McCafferty, tout pantelant, dans la salle d'opérations. « Il n'y a aucun contact entre les carcajous et nous à part notre petit

agent. »

« Penses tu », répliqua Lainie. « La police de Portland est infiltrée depuis le tout début. Si nous avions été plus malins, nous aurions limogé et banni tous les policiers mâles blancs et à peu près la moitié des personnels féminins, depuis des années. Ne le prends pas mal, Andy, mais la seule façon d'éradiquer le virus du racisme et du sexisme de la société, c'est de retirer tout le pouvoir des mains de ceux qui l'ont actuellement. » Soit que McCafferty n'eût pas entendu la réponse, soit qu'il eût préféré agir politiquement en faisant comme si, il restait penché sur ses appareils et pianotait sur le terminal.

« Le GPS dit qu'ils entrent dans Gresham », dit-il.

Dans le taxi, Wingo dit : « Tournez ici, à droite. »

« Ils vont vers Arbor Lane », dit McCafferty, l'œil rivé sur son appareil GPS.

Le taxi descendait une rue dans un quartier résidentiel, parsemé de grandes maisons de bois que l'on aurait dit bourgeoises, à l'époque où il y avait encore une bourgeoisie en Amérique. Le crépuscule tombait, qui donnait à la rue un air désert et désolé, car aucun jet de lumière ne sortait d'au moins une maison sur deux. Tout au bout de la rue, Wingo demanda à Kicky de se garer dans la contre-allée, en face d'une des maisons apparemment vides. Il sortit de la voiture et elle le suivit. « Peut-être qu'un jour, on vous demandera de choisir un endroit de rendez-vous comme celui-ci », lui dit-il sur le ton de la conversation. « Voyons voir comme vous êtes intelligente. Pourquoi à votre avis avons-nous choisi cette maison ? »

« Euh, je vois une porte de devant et une sur le côté, j'imagine qu'il y en a une autre par derrière, donc il y a beaucoup d'issues », dit Kicky. « Derrière, on dirait qu'il y a un terrain vague, avec des maisons vides, et cette rue est toute droite jusqu'au bout, là où nous sommes, ce qui fait qu'on peut voir quelqu'un venir de loin. Ça doit être dur de se glisser jusque ici. Et il y a beaucoup de rues adjacentes qui donnent en général sur les grandes artères, ce qui permet de prendre la tangente quand on est en voiture ou même à pied, surtout la nuit. »

« Très bien ! » s'exclama-t-il. Ils virent s'allumer les phares d'une voiture garée dans la rue ; elle démarra, avança lentement dans leur direction, puis se gara devant la maison. La porte s'ouvrit, et en sortit une femme de petite taille, les cheveux gris, qui avait l'air d'un oiseau. Elle portait une robe toute simple et un gros sac à main usé. « Bonsoir ! » dit-elle en venant à leur rencontre. « Avez-vous dîné ? » demanda-t-elle avec un accent du Sud encore plus marqué que celui de Cogneur.

« Oui, tout va bien, Ma », dit-il. « Elle peut tout cuisiner sur le pouce », fit-il en aparté à Kicky. « Ma, je te présente Kicky McGee. Kicky, je te présente Ma. C'est elle qui s'occupe de l'embauche des Volontaires féminines. Elle va décider ce soir si nous te prenons dans la NVA ou si nous te tuons et t'enterrons dans la cave. »

« Ferme ton clapet, veux-tu ? » gronda-t-elle. « Et dis-moi, comment je dois t'appeler ce soir ? »

« Cogneur », lui dit-il.

« Ne fais pas attention à Cogneur, ma chérie », conseilla la vieille dame. « Il a une dent contre toutes les femmes du monde. Il voulait seulement voir s'il pouvait te fiche la frousse facilement. »

« Évidemment que j'ai la frousse ! » fit Kicky. « Mais je suis quand même là, n'est-ce pas ? »

« Entrez donc », dit-elle. Elle prit les clés dans son sac à main et ouvrit la porte. Elle les emmena directement dans la cuisine et alluma les lumières. Kicky ne pouvait pas voir grand chose dans le reste de la maison, à part un salon dans le noir. Ma mit une bouilloire sur le feu et farfouilla dans les placards pour prendre des tasses. « Asseyez-vous, tous les deux, je vais nous faire un thé. Dis-moi, chéri, est-ce que tu es chrétienne ? » demanda-t-elle à Kicky à brûle-pourpoint, ce qui la surprit.

« Euh... Je ne sais pas comment vous répondre, madame », dit Kicky. « J'imagine que vous êtes au

courant de mon métier. »

« Oui ma puce, je sais », dit gentiment la vieille femme. « Mais ces deux choses n'ont jamais été aussi contradictoires qu'on ne le dit. »

« Ne jugez point, pour n'être point jugés en retour et tout ça ? » demanda Kicky.

« Calembredaines ! » pesta Ma. « Cette idée qu'aucun être humain n'est censé porter de jugement moral sur un autre, c'est du pipi de chat. La Bible est remplie de gens qui ne font que cela. On les appelait les Prophètes. Les gens qui n'ont pas besoin d'être jugés de toute urgence, ça ne court pas les rues. On fait des jugements moraux sans arrêt. Les piafs à têtes de lard qui dirigent ce pays ont jugé et condamné à mort notre race toute entière et, par Dieu, il faut leur rendre la monnaie de leur pièce ! »

« Des piafs à tête de lard » répéta Wingo, amusé. « Je ne l'avais jamais entendu celle-là. Je vais m'en souvenir. »

« Tu feras bien, mon jeune ami. Et non, ma puce, je t'ai posé cette question parce que je veux savoir à quoi ressemble ton univers moral. Tout le monde en a un. »

« Euh, mais moi je ne suis pas sûre d'en avoir », dit Kicky, prudente. « Je veux dire, où est-ce que j'aurais pu me trouver un univers moral, et quel avantage ça me donnerait si j'en avais un ? Je veux entrer dans la NVA pour avoir une vie meilleure pour moi et pour ma petite, et comme je me suis dit que j'allais être honnête avec vous, eh bien je vais vous le dire. Je veux me venger ! Contre des gens en particulier qui m'ont blessée, c'est vrai, mais surtout me venger contre ce monde pourri qui n'a rien fait d'autre que de me chier dessus ! Je suis dégoûtée des méchants qui gagnent tout le temps, ça me rend malade de ne rien voir de bon et de beau. Pourquoi ce serait toujours les méchants qui gagnent, et moi qui encaisse ? Les nègres et les mexicains nous prennent tout, ces cochons de flics me cassent la gueule, me dépouillent et m'enferment dans des cages avec des animaux, ces saletés de juifs et ces bâtards de riches me prennent de haut et me traitent comme de la merde, et moi tout ce que je veux, c'est de les entendre *hurler* et de voir brûler tout ce qu'ils ont... » Elle mit sa main à sa bouche et s'aperçut, toute étonnée, qu'elle était en train de pleurer. « Seigneur Dieu, d'où est-ce que j'ai sorti ça ? » demanda-t-elle d'une voix tremblante.

« Du cœur, à mon avis », fit remarquer Wingo. « Madame, il n'y a rien de mal dans ce que vous venez de dire. »

Ma lui prit la main. « Ma jolie, si tu m'avais fait un long discours qui ressemble à ce qu'il y a dans nos livres, je me serais dit que tu cherchais à nous raconter ce que nous voulions entendre, ou ce que quelqu'un t'avait entraîné à dire, et j'aurais eu des soupçons. Mais tu serais stupéfaite d'apprendre combien de gens sont venus à nous avec comme seule motivation, la rage pure et simple. C'est une rage honnête, la vraie Colère de Dieu, et c'est une gloire de la porter, pas une honte. On t'a infligé une injustice terrible, depuis le jour de ta naissance, comme tous les hommes et femmes à peau blanche nés au siècle dernier. On t'a retiré la jouissance de ce qui t'appartient de droit, c'est-à-dire ce monde et tout ce qu'il contient, et donc tu as tous les droits de réclamer vengeance et de la rechercher dans notre Armée. Plus tard, nous t'instruirons, nous te donnerons des livres à lire et nous t'expliquerons comment cette injustice est arrivée, à toi et à nous tous, par qui elle a été commise, et pourquoi, mais pour le moment, cette rage pure et droite dans ton cœur est un bon point de départ. »

« C'est que, bon sang ! le monde ne devrait pas ressembler à ça ! » Kicky reniflait, le visage en larmes.

« Et c'est ce qui me fait croire que tu as vraiment un univers moral quelque part en toi, malgré les mauvaises choses que tu as faites et le genre de vie que tu as mené », dit Ma. « C'est l'une des choses qui nous distinguent des animaux à peau sombre qui se trouvent autour de nous, Kristin. Ils s'épanouissent dans la fange de ce monde. Ils s'y ébrouent comme gorets dans l'auge. Ils adorent ça, car, comme les animaux, ils n'ont pas idée du mal. Les races de boue n'ont pas la connaissance

du bien et du mal. Ils n'ont que des appétits à satisfaire. Nous, nous savons. Les Juifs savent aussi, mais les Juifs vénèrent ce mal comme leur dieu. Je crois que c'était le secret du fruit défendu qu'Eve cueillit dans le Jardin il y a si longtemps, la connaissance du bien et du mal et le choix instinctif du bien. Pour le meilleur ou pour le pire, nous avons hérité de ce savoir dans nos âmes, et un siècle de mensonges juifs et de politiquement correct ne peuvent pas l'éradiquer. Malgré tout, il est encore là en toi, ma fille. Au fond de toi, tu es bonne. Pour le reste, on peut travailler. Ce reste-là, tu peux le changer. »

Pendant l'heure qui suivit, ils restèrent attablés à converser. Kicky fit le récit de sa vie, calmement mais sans fards, de sa naissance à aujourd'hui, et à part quelques omissions concernant ces deux dernières semaines, tout était vrai. Quelque soit le degré de profondeur de leur enquête, elle savait que tout concorderait. « J'allais reprendre ma vie d'avant pour me faire de l'argent et quitter l'Oregon avec Ellie », admit-elle. « Mais je savais que ce n'était qu'une manœuvre temporaire. *Tout un Village* est partout, et ils finiraient par nous attraper, où que nous soyons. Et puis j'ai reconnu votre bonhomme, Lockhart, au *Jupiter's Den* l'autre soir. J'ai pensé à ça toute la journée, et le soir je voulais demander à Lenny de me présenter à vous, mais il était mort. La suite, vous la connaissez. Je ne vois pas quoi vous dire d'autre », conclut-elle. « Si je dois finir au fond du puisard dans la cave, il est temps de prendre la pelle. »

« Ça tombe mal, j'ai oublié de la prendre », dit Wingo.

« Alors il se passe quoi maintenant ? Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ? » demanda Kicky.

« Comme prochaine étape, nous allons nous arranger pour te faire parvenir un exemplaire du vieux Manuel du Parti et les nouveaux Ordres Opérationnels de la NVA », dit Ma. « il faudra que tu mémorises les ordres opérationnels, je dis bien mémoriser, avant de détruire le papier, parce que s'ils te prennent en possession de ce papier, c'est un crime majeur qui vaut la peine capitale. Je ne plaisante pas. Ces tyrans tuent des gens pour possession d'une feuille de papier. Il faut que tu graves les ordres dans ta mémoire, non seulement pour ta sécurité personnelle, mais aussi parce que tu es censée leur obéir. Toujours. Sans faute. »

« Et le défaut d'obéissance à cette feuille de papier entraîne la peine de mort de notre côté », conclut Kicky, qui avait veillé à employer le mot *notre*. « D'accord, compris. »

« Tout juste », dit Ma en soupirant. « Le Manuel, il faudra aussi le lire parce qu'il explique beaucoup d'autres choses que tu dois savoir, des choses plus profondes et compliquées. Il explique la nature corrompue et satanique de la société dans laquelle nous vivons, pourquoi il faut l'abattre et comment nous allons le faire. Les choses en grand, si tu veux. Les exemplaires du Manuel sont trop gros pour être détruits, sauf en cas de nécessité, mais si tu penses qu'il va y avoir une fouille chez toi, cache-le ou détruis-le. La possession du Manuel est tout aussi dangereuse que celle des Ordres. Quand on te fera passer un exemplaire, lis-le tout de suite, parce que tu ne l'auras que pour quelques jours, nous te le reprendrons pour le prêter à la prochaine recrue. »

« Et quand est-ce que je deviendrai une Volontaire du Nord-Ouest, moi ? » demanda Kicky.

« Ce n'est pas pour tout de suite. Il y a d'abord une longue période d'examen pour t'évaluer, comme dans n'importe quel travail », dit Wingo. « Pour commencer, tu seras ce que certaines équipes appellent une débutante, d'autres une stagiaire. Chez les nègres, tu serais une *wannabe*, dans la Mafia, une apprentie. Ton taxi nous intéresse beaucoup », poursuivit-il. « Il y a des gens de chez nous et du matériel qui ont la bougeotte. On va commencer simple. Nous te ferons faire pas mal de courses, en t'appelant depuis la rue, parce que si l'on passe par le central, ça pourrait éveiller des soupçons. Donc, tu conduis des gens d'un point A à un point B, tu modifies tes feuilles de route pour que sur le papier ça puisse coller si les flics posent des questions, et nous te paierons avec des pourboire en supplément pour que tu te fasses un revenu légal correct. Si tout se passe bien et que tu nous sembles convenable, nous te donnerons d'autres travaux à faire dans quelques mois. »

« D'accord, mais il y a encore quelque chose que je dois vous dire en face », fit Kicky d'une voix

hésitante. « J'imagine que vous pourrez trouver ça suspect, mais je ne vais pas mentir. » Elle respira profondément. « Je ne sais pas si je pourrai tuer quelqu'un. Je sais que je viens de parler de vengeance et tout ça, et je le pense, mais je ne sais pas si je pourrai pointer un flingue sur quelqu'un et appuyer moi-même sur la détente. Je ne dis pas que j'en suis incapable. Bon sang, peut-être bien que non. Mais je n'en ai aucune idée, et si c'est le genre de test que vous faites passer aux recrues, je ne suis pas sûre de le réussir. »

« On ne te demandera pas de te faire les os avant un bon moment », dit Wingo. « Et même là, ça sera un acte volontaire. Ce n'est pas une guerre régulière. Les nôtres doivent porter sur leurs épaules un fardeau personnel énorme, à plus forte raison pour les tireurs et les artificiers. Seuls quelques uns ont la main ferme et le nerf d'acier, en plus de, comment dire, le manque d'introspection, la capacité de tout simplement faire le boulot, sans se faire de mauvais sang après coup. S'ils ne sont pas faits pour ça, la mauvaise conscience les bouffe, ils deviennent nerveux et partent en morceaux en marmonnant de l'aide auprès de Jésus et de son pardon. Ne le prends pas pour toi, Ma. »

« Ne t'inquiète pas », dit Ma. « Ce sont des choses qui arrivent, et qui provoquent tout un tas de problèmes. Les Blancs sont les plus grands tueurs que le monde ait jamais vu, mais nous avons été assujettis pendant un siècle à de l'ingénierie sociale et à de la modification comportementale par la propagande dont je te parlais tout à l'heure, et chez beaucoup des nôtres, le gène du prédateur ne semble pas avoir germé. La NVA comprend bien que même si nous avons un grand besoin de soldats combattants, ce n'est pas une bonne idée de forcer les gens en ce sens. Kicky, nous avons des femmes qui vous tueraient un homme au premier regard, si c'est un ennemi de notre race. Je le sais parce que j'en suis. Peut-être en seras-tu aussi, un jour, ou peut-être pas. Mais on ne te demandera jamais de faire quelque chose qui n'est pas dans tes cordes. Mais tu verras qu'avec le temps, tu comprendras qui tu es et que ta force est plus grande que tu ne l'imagines. Mais je vois qu'il se fait tard, il est temps que Cogneur et toi vous rentriez pour que tu puisses finir ta journée. »

Kicky rentra dans son taxi seule, car Cogneur était resté avec Ma. « Alors, Ma, quel est ton verdict ? » lui demanda-t-il.

Elle soupira. « Cette fille a un mal qui la ronge, mais de ce que nous savons d'elle, ça peut être quantité de choses. Si nous nous mettons à exclure tous ceux qui ont des chagrins et des péchés secrets au fond du cœur, il n'y aurait pas beaucoup de Volontaires du Nord-Ouest. Je ne peux pas voir plus profondément en elle. »

« Voilà qui ne ressemble pas à un oui retentissant », commenta Wingo.

« On ne peut pas être paranoïaque au point de ne plus fonctionner », dit Ma. « Je dirai à Oscar que je pense que vous devriez l'auditionner, mais en la gardant toujours à une coudée de distance, c'est d'ailleurs comme ça qu'on a toujours fait avec les nouvelles recrues, après tout. »

« Compris. Passe le bonjour à Carter, à Rooney et à Shane de ma part quand tu rentres à Dundee », dit Wingo en poussant la porte.

Dans le taxi, sur le chemin du retour, Wingo instruisit Kicky des procédures à suivre pour ses futures courses « spéciales », consistant en une série de codes par textos et coups de fil, désignant les points de rendez-vous avec les Volontaires à transporter, etc. Comme ils approchaient le centre-ville, Kicky lui demanda : « À quoi faisait référence Ma quand elle disait que tu avais une dent contre les femmes ? »

Wingo soupira. « Le même genre de ressentiment que tu dois avoir contre les hommes. J'ai dû être trahi trop souvent. Rien de personnel contre toi là dedans. Je crois que c'est ce que les Juifs nous ont fait de pire, en un sens. Ils ont fait que les Blancs et les Blanches se détestent, se craignent et ne se font pas confiance. Je sais que j'ai tort. Je sais que toutes les Blanches ne ressemblent pas à celle qui m'a envoyé en prison, et j'imagine que tu as l'intelligence de voir que tous les Blancs ne sont pas comme Lenny Gillis. »

« Oui je le sais, intellectuellement », dit Kicky. « C'est du bon sens de se dire qu'il doit bien rester

quelques chics types *quelque part*. Mais bon sang, pourquoi je n'en rencontre jamais ? »

« Le consensus qui fait autorité dit que les femmes blanches forment un ramassis de salopes traîtresses et névrosées oscillant à la frontière de la folie furieuse, qui voient les hommes comme des ennemis à abattre, à humilier ou à faire taire, et que les hommes blancs, de leur côté, sont des adolescents attardés qui jouent encore avec leurs jouets à l'âge de quarante ans et qui ne veulent ni grandir ni prendre de responsabilités dans la vie », dit Wingo. « Et je te dirais qu'il y a une bonne part de vrai dans ces deux conclusions. Voilà ce que les Juifs ont fait de nous, que Dieu les fasse tous rôtir en enfer. »

« Est-ce qu'il y a beaucoup de femmes dans la NVA ? » demanda Kicky.

« Mmm, quelques unes. Écoute, je maintiens que la plupart des femmes sont bonnes à jeter, mais je concède cela : les quelques exceptions qui restent ont plus de *calibre* que les bonshommes. Celles qui sont bonnes sont meilleures, les intelligentes sont plus intelligentes, les courageuses plus courageuses, et les vilaines plus vilaines. Bon, enfin, en voilà assez. Je sais que c'est pénible à entendre, et je n'ai pas envie d'être pénible. »

« Eh bien moi je te ferais remarquer que tu n'as pas encore fait de blague douteuse sur mon passé haut en couleurs », reconnut Kicky. « C'est encourageant. »

« Tu as déjà dit qu'on en savait assez sur ce chapitre », fit Wingo dans un haussement d'épaules. « Je n'ai pas besoin de te le rappeler. Là, gare-toi ici dans le coin. Tu devrais commencer tes transports spéciaux demain soir. Un des tes clients te passera le Manuel et les Ordres Opérationnels. Je répète ce que t'a dit Ma, parce que c'est important. Enregistre les Ordres et mets-les en application. Il n'y en a que dix, comme les Commandements, et comme les Commandements, ils sont exactement ce qu'il disent : des *ordres*, pas des conseils. Tu auras quelques jours pour lire le Manuel, puis il faudra le rendre au prochain camarade qui le demandera. Mais ne le montre jamais à personne et ne te laisse pas prendre avec lui, Kicky. La possession d'un exemplaire du Manuel du Parti ou des Ordres Opérationnels est considéré par le système judiciaire de ZOG comme une preuve *prima facie* d'appartenance à la NVA et te mène tout droit dans une petite pièce, attachée à un lit roulant, destination l'aiguille fatale. On ne plaisante pas avec ça. »

« Oui, je sais que c'est sérieux. » Elle gara le véhicule et ouvrit la portière. Elle ne se retourna pas vers lui. « Hé, Cogneur, est-ce qu'il y a moyen de te contacter si j'en ai besoin ? »

« Pas encore », dit-il. « Ne le prends pas mal »

« Du tout », répondit-elle. « Encore une chose ; si Ma avait baissé le pouce, est-ce que tu m'aurais vraiment tuée ? »

« Oui », dit-il. « Ça t'embête ? »

« Ça m'aurait davantage embêté si tu m'avais menti à ce sujet », dit-elle, le regardant enfin dans les yeux. « Passe une bonne soirée. »

« Toi aussi ». Puis il partit. La portière de la voiture n'était pas fermée depuis vingt secondes que le téléphone se mit à vibrer. Kicky prit un nouveau client et n'appela pas avant que vingt minutes et plusieurs vibrations ne fussent passées.

« Mais merde alors, pourquoi tu n'as pas rappelé quand je t'ai bipée ? » s'écria Lainie Martinez.

« Il m'ont suivi longtemps après sans que je le sache, c'est évident », répondit calmement Kicky. « Imagine qu'ils m'épient en ce moment, et que quelqu'un me voit ouvrir mon téléphone pile au moment où mon client sort du taxi ? »

Lainie soupira, mais se domina. « Bon d'accord, je veux bien. Dès que tu rentres à la station de taxi, on te prend à l'arrêt de bus et on t'amène ici pour un compte-rendu complet. Je veux tout savoir sur ce monsieur Cogneur. »

J'ai bien envie que tu le rencontres un jour, pouffiasse, se dit Kicky. *J'espère qu'il te tuera avant de*

me tuer moi, qu'au moins je puisse te voir crever.

Une semaine après son entretien avec Ma à Gresham, Kicky reçut les documents que la NVA lui avait promis. Entre temps, elle avait pris une douzaine de passagers « spéciaux », après avoir reçu les rendez-vous codés par textos ou coups de fil, qui lui demandaient de se rendre devant tel terminal de l'aéroport ou tel hôtel du centre-ville. Il semblait bien que dans la NVA de Portland, on se transportait beaucoup. Le passager donnait à Kicky la véritable destination, et elle en écrivait une autre sur sa feuille de route, à peu près à la même distance. Dans la plupart des cas, elle déposait ses clients à des coins de rue, parfois devant un immeuble de bureaux, un restaurant ou un jardin public.

Il arrivait aussi que ses clients surgissent de nulle part à toute heure du jour ou de la nuit, en la hélant depuis le trottoir, ce qui l'énervait quelque peu. Jusque-là, il n'y avait eu que des hommes, jeunes et moins jeunes, voyageant seuls. Deux fois, elle avait pris des paires. Ils ne lui faisaient jamais la conversation pendant le trajet, mais payaient toujours la course rubis sur l'ongle, avec des pourboires généreux, puis quittaient le taxi. Ils se faisaient reconnaître par le mot de passe, qui était de lui demander de les conduire vers la manufacture de sauce piquante du quartier de Saint Antoine. « Leur chef a bouffé un clown, ma parole », grogna Lainie, lorsque Kicky et elle en vinrent à cet épisode du récit.

« Comment font-ils pour me tomber dessus ? » demanda Kicky, inquiète. « Je ne sais pas que je vais au devant d'eux, puis je les trouve, je les dépose, et soudain j'ai une nouvelle course pour la Sauce Piquante. Est-ce qu'ils me suivent, pour vérifier que je ne suis pas suivie par les flics ? »

« C'est possible. Nous te suivons grâce au traceur GPS, peut-être qu'ils t'en ont posé un aussi », dit Lainie. « Pendant que tu étais avec les deux autres à Gresham par exemple. » Cette nouvelle possibilité eut le don d'accroître la paranoïa de Kicky.

La police s'était introduite subrepticement dans la maison de Gresham, le soir-même de l'entretien, pour prendre les empreintes digitales, mais n'y trouva rien d'autre. « C'est une maison à louer complètement vide », rapporta Jamal Jarvis. « On dirait qu'ils n'ont utilisé l'endroit qu'une seule fois. On pourrait aller fouiner dans les registres de Keystone Property, l'agence de location, mais les carcajous ont pu avoir les clés de plein de façons, et s'ils ont quelqu'un chez Keystone Property qui s'aperçoit qu'on enquête, ça pourrait les avertir qu'on s'intéresse à cette maison. »

« D'accord », fit Lainie. « Tu nous gardes Keystone sous le coude. On finira par trouver qui sont Ma et Cogneur grâce à leurs empreintes, s'ils ont une fiche. Petit à petit, on met la main sur les pièces du puzzle et on finira bien par l'avoir en entier. » Évidemment, juste après Gresham, Martinez et Jarvis avaient demandé à McCafferty de poser une micro-caméra à fibre optique enregistreuse dans le taxi, pour avoir les images des gens que Kicky transportait, mais comme celle-ci prenait un taxi différent tous les après-midi, le problème restait entier. Lui attribuer la même voiture chaque soir aurait demandé d'intégrer Achmed Singh, son contre-maître concupiscent, dans l'opération, mais Lainie surprit Kicky en lui concédant qu'un coureur pareil pourrait poser des problèmes de sécurité. « Il pourrait tirer avantage de la situation, même sans être au courant des tenants et aboutissants », dit Lainie. « Les bonshommes ne pensent qu'avec leur bite. »

McCafferty, plongé dans ses manuels techniques, avait trouvé un expédient convenable : une caméra sans fil à fibre optique insérée dans une fine plaque de semi-conducteurs en silicone, destinée à l'origine à être glissée dans un paquet de cigarettes, mais qui pouvait aussi bien être glissée derrière l'étui transparent de la carte de taxi de Kicky, pourvue d'une photo, qui était mise en évidence devant la banquette arrière, pour que les passagers sachent à qui ils confiaient leur vie dans le trafic de Portland. Toutefois, cet engin posait problème, car son prix était exorbitant et d'autre part, la police de Portland n'en avait pas. On pouvait l'acquérir par le biais de l'Opération Searchlight dont le budget était presque illimité, mais cela prendrait du temps et attirerait l'attention indésirable des autorités fédérales, dont la connaissance des activités des polices locales étaient aussi riche qu'était pauvre celle de la NVA. Un deuxième problème était que la caméra ne pouvait pas émettre à plus de deux kilomètres. « Est-ce qu'on peut s'arranger pour qu'elle transmette les

images à nos téléphones, pour qu'on la suive à la trace, d'antennes à antennes ? » demanda Lainie.

« On peut faire les relais par GSM ou par satellites, oui », lui répondit McCafferty. « Mais cela nous casse la sécurité. Le trafic cellulaire, c'est une transmission assez ouverte. Quelqu'un qui sait ce qu'il cherche pourrait se brancher sur notre canal vidéo et le surveiller, mais on pourrait aussi avoir une hémorragie des données vers la conférence vidéo de quelqu'un d'autre, ou sur un téléphone privé quelconque. Il faut savoir que si notre technologie s'améliore chaque jour, l'infrastructure dans laquelle on fonctionne n'a pas été mise à jour depuis le début des années 2000. Loin de moi l'idée d'abandonner notre vaillant petit allié israélien, mais le fait d'avoir mené sans interruption au moins quatre guerres à l'étranger depuis vingt cinq ans nous a complètement vidé les armoires. On n'a pas mis à jour le réseau de téléphonie mobile ni ouvert d'autres fréquences, sans parler des lignes électriques et du réseau routier. Le réseau hertzien est rempli comme une colonie de termites, ce qui fait que n'importe quel petit malin un peu formé et avec le bon matériel peut pirater les transmissions sans fil. La seule solution, ce serait de crypter le message des deux côtés, et même parfois ça ne marche pas. Nous savons que la NVA possède de bons *geeks* qui ont déjà piraté et enregistré des communications gouvernementales de haut vol. Dis-moi, qu'est-ce que tu veux, comme niveau de sécurité ? »

« Fermé comme une huître et pas de mou dans les fils », dit Lainie. « Bon, je vais aller en parler au chef pour voir si elle peut nous avoir ce gadget en la jouant fine, pour que le FBI ne voie pas qu'on mène une grosse opération clandestine, et pour qu'on puisse profiter des transmissions en toute tranquillité. On enregistrera tout et on regardera les courses de notre petit agent tous les matins. Comme on aura les conversations en direct grâce à ses micros, on pourra savoir qui est qui. Par contre, on devra sûrement attendre un bout de temps avant d'avoir le mouchard. »

Tel fut le cas, et entre la commande de la carte avec fibre optique et sa livraison, Kicky elle aussi reçut la sienne. Alors qu'elle était garée dans une file de taxis dans le quartier de Nordstrom, un ivrogne aux habits miteux s'approcha de sa voiture et fit dégouliner un seau d'eau savonneuse sur ses vitres. Elle rabaissa ses vitres et lui lança un « Casse-toi ! » irrité. Le bonhomme posa son seau par terre, puis son index sur sa bouche, et tira de la doublure de son manteau une épaisse enveloppe couleur vanille, qu'il lui fit passer par la fenêtre entr'ouverte. Sans piper mot, il reprit son seau et descendit la rue à pas traînants. Kicky avait fini par s'habituer aux impromptus pendant le service. « Putain de SDF, que des tarés dans cette ville ! » s'écria-t-elle assez fort et distinctement à l'attention de son public dans le centre d'opérations, dont les oreilles étaient suspendues en permanence au-dessus de ses épaules. Elle glissa l'enveloppe dans son sac à main, et avec un immense effort d'auto-discipline, elle attendit d'être rentrée chez elle avant d'y toucher.

Elle savait que sa caravane était truffée de micros. (« Pour ta protection autant que pour nos renseignements », lui avait dit Lainie d'une voix sirupeuse.) Mais elle ne savait pas s'ils avaient mis des micro-caméras, ni s'ils avaient accédé à sa demande en ce qui concerne la salle de bains. Elle entassa des habits sales dans la panier à linge en plastique, posa dessus son sac à mains et quitta la caravane, en direction de la laverie du campement qui était à 50 mètres et ouverte 24h/24 pour les résidents qui avaient la clé. Il était à peu près deux heures du matin et le local crasseux était vide. Il y avait une caméra de sécurité dans la laverie, mais Kicky ne savait pas si elle avait été posée par la police pour la surveiller, ni même si elle fonctionnait. Il y avait une sorte de niche à côté de la rangée de machines à laver, avec une petite table et un néon au-dessus. Kicky mit son linge dans la machine et la mit en marche, s'assit sur la table et ouvrit l'enveloppe que l'ivrogne lui avait donnée.

Elle savait que si elle lisait le matériel interdit sans rien en dire à ses maîtres, sa fille serait embarquée au loin et elle en prison, peut-être bien dans le couloir de la mort au cas où la police voudrait s'en tenir à la lettre et l'accuser de détention de littérature terroriste. Mais à cette heure, Kicky était déjà profondément dégoûtée et elle commençait à se rebeller. Toute chose qu'elle pouvait soustraire à la vigilance de ses ravisseurs et maîtres représentait une petite victoire personnelle.

En ouvrant l'enveloppe, alors qu'elle sortait un document d'une soixantaine de pages photocopiées,

dans une reliure bleue à spirales, une page simple en tomba. Elle la ramassa et regarda. Il y avait dix petits paragraphes écrits sur la page. Kicky essayait de faire entrer dans son esprit l'idée que le plus grand empire que le monde avait connu était prêt à employer toutes ses forces pour la mettre à mort, s'il apprenait qu'elle avait cette feuille de papier dans les mains, s'ils savaient qu'elle avait lu ces dix paragraphes.

ARMÉE DES VOLONTAIRES DU NORD-OUEST

ORDRES OPÉRATIONNELS

Ordre Opérationnel numéro un : Le Conseil Militaire de l'Armée des Volontaires du Nord-Ouest se déclare par le présent acte le corps dirigeant de la République Américaine du Nord-Ouest. Le Conseil Militaire déclare la loi martiale, qui se poursuivra tant que la souveraineté et l'indépendance de la République n'est pas établie, que l'autorité ne peut être transférée à son gouvernement et qu'un Président et une assemblée nationale ne peuvent pas être établis en toute sécurité, conformément aux dispositions du document constitutionnel provisoire publié dans la deuxième édition du Manuel du Parti, datée de janvier 2007.

Ordre Opérationnel numéro deux : Tous les officiers et personnels d'autres grades de l'Armée des Volontaires du Nord-Ouest, toutes les personnes qui agissent sous les ordres de la NVA ou qui contribuent d'une façon ou d'une autre, par l'assistance ou la promotion, aux objectifs stratégiques et tactiques de la NVA ou du gouvernement provisoire de la République Américaine du Nord-Ouest, reçoivent par le présent acte l'immunité contre toute poursuite ou procédure, pour les actions entreprises de bonne foi en vue de l'établissement de la République Américaine du Nord-Ouest en tant que nation souveraine.

Ordre Opérationnel numéro trois : Aucun officier ni aucun personnel d'un autre grade de l'Armée des Volontaires du Nord-Ouest n'a le droit de livrer sa personne ou celle d'un autre, de l'armement ou tout autre équipement sous sa garde, aux forces d'occupation, tant que lui ou elle a encore le moyen et la capacité de résister et de continuer les opérations.

Ordre Opérationnel numéro quatre : Aucun juif ni autre personne non-blanche, aucun homosexuel, et aucune personne entretenant des rapports sexuels inter-raciaux n'a le droit de résider à l'intérieur des frontières de la République Américaine du Nord-Ouest ou de toute zone d'opération de la NVA. Il revient à la discrétion des commandants opérationnels de la NVA d'en traiter les violations.

Ordre Opérationnel numéro cinq : Aucun officier ni aucun personnel d'un autre grade n'a le droit d'exproprier, de confisquer ou de saisir de l'argent, des matériels, des ressources, des armes, des munitions, des véhicules et aucun autre objet de valeur, à l'exception des biens ou matériels qui peuvent être payés immédiatement au comptant ou sur présentation d'une facture officielle, laquelle doit estimer la valeur des biens saisis et dont le paiement sera honoré ultérieurement par les autorités de la République Américaine du Nord-Ouest.

Ordre Opérationnel numéro six : Aucun officier ni aucun personnel d'un autre grade n'a le droit d'exproprier, de confisquer ou de saisir de l'argent, des biens, des matériels, etc. pour son propre usage ou profit.

Ordre Opérationnel numéro sept : Le gouvernement provisoire de la République Américaine du Nord-Ouest exige de tous les résidents blancs de la NAR et de toutes les zones d'opération de la NVA, rien de moins qu'une loyauté et coopération complètes et sans ambiguïté. Toute collaboration, coopération, ou propagande publique contre la République ou ses forces armées, de même que les actes visant à pourvoir assistance et confort aux autorités d'occupation, sont interdits et seront traités à la discrétion des commandants opérationnels.

Ordre Opérationnel numéro huit : Tous les commandants opérationnels de la NVA et ses personnels veilleront à préserver, autant que la prudence le recommande, la vie, la liberté et la liberté d'action de tous les officiers et volontaires de la NVA, y compris la leur. Ils feront usage de tous les moyens et stratagèmes possibles pour maintenir l'intégrité du commandement, son efficacité et sa combativité, en vue d'accomplir les objectifs militaires de l'Armée.

Ordre Opérationnel numéro neuf : Aucun officier ou personnel d'un autre grade de l'Armée des Volontaires du Nord-Ouest n'a le droit de mener des négociations, d'entretenir une correspondance ou quelque contact que ce soit avec les autorités d'occupation, civiles ou militaires, en vue de mettre fin aux hostilités, de rendre les armes ou de faire capituler un commandement de la NVA sans l'approbation ou la participation du Conseil Militaire.

Ordre Opérationnel numéro dix : Pendant toute la durée des hostilités et tant que cet ordre opérationnel n'est pas abrogé par un ordre du Conseil Militaire, aucun officier ni aucun personnel d'un autre grade n'a le droit de consommer de breuvage alcoolisé ni de prendre de drogue psychotrope, à l'exception des médicaments prescrits par un médecin ou autre professionnel sanitaire, ou dans le cadre d'une situation médicale d'urgence.

Bon, ça va m'éloigner de ma pipe de crack, se dit Kicky. Chose étonnante étant donné son atavisme familial d'ivrognerie, Kicky n'avait jamais eu de problèmes de boisson, sans doute parce qu'elle craignait de finir comme May, ce qui fait que l'Ordre Opérationnel numéro dix ne la dérangeait pas du tout. Elle lut à nouveau les Ordres, puis encore une fois, et à nouveau une quatrième fois.

À l'école, elle avait toujours vite compris et retenu ce qu'on lui apprenait, tant qu'il y avait une note à la clé, ou aux rares occasions où elle s'intéressait à ce qu'on lui enseignait. Elle ferma les yeux et se redit en silence les dix Ordres Opérationnels. Sûre de bien les posséder, elle les relut une cinquième fois, uniquement pour confirmer qu'elle les savait par cœur. C'était le cas. Elle déchira le papier en autant de bouts qu'elle put, poussa la porte du petit coin, jeta le tout et tira la chasse. Puis elle revint s'asseoir et prit le Manuel du Parti. Il ne comportait pas de table des matières ou de titres. Le texte commençait directement ainsi : Premier Chapitre : La Race. Voici ce qu'il disait.

La race est le problème central de l'Amérique du Nord. Cela a toujours été le cas, depuis que l'un des marins de Christophe Colomb tira sur le premier indien avec son mousquet à platine à mèche. Tous les problèmes que rencontre aujourd'hui l'Amérique, toutes les crises, économiques ou spirituelles, trouvent leur origine, d'une façon ou d'une autre, dans le problème de la race.

Toute civilisation, toute culture, tout accomplissement humain d'importance, est le produit de la personnalité raciale de ceux qui ont créé cette civilisation. Détruire une race, c'est non seulement détruire des êtres vivants, mais créer un vide immense dans le tissu de l'existence de cette planète. Détruire la race la plus intelligente, créative et dynamique de l'humanité, détruire l'Aryen, c'est infliger un dommage à toute l'espèce humaine qui ne pourra jamais être réparé ou rattrapé.

La question raciale peut se résumer à cette simple question : À qui le monde appartient-il ? Plus immédiatement : à qui le continent d'Amérique du Nord appartient-il ? Appartient-il aux peuples aryens d'Europe qui se sont établis sur ces terres après avoir bravé les périls du voyage jusqu'à ses rivages, pour y cultiver la terre, y construire des habitations, des villages et des villes, créer des institutions sociales, juridiques et politiques, créer enfin tout ce qui est reconnaissable aujourd'hui sous le nom d'Amérique ? Ou bien au contraire appartient-il aux races noires et marron du Tiers-Monde, qui ne lui ont apporté aucune contribution notable, hormis quelques travaux physique ici et là ? À ces races qui fondent leur revendication sur le simple fait qu'ils se trouvent ici, et qui causent d'immenses dégâts par leur comportement anti-social ?

La notion que nous devrions partager cette terre pour en faire une sorte de Babylone multi-raciale, grotesque et repoussante, est tout simplement stupide. Les races de boue n'ont rien fait pour mériter la citoyenneté ou le droit de résidence, qui pourrait compenser les immenses dégâts qu'ils ont causé. L'homme noir en particulier a fort peu contribué à l'œuvre américaine, hormis le travail physique. Sa contribution égale celle du cheval, elle vaut dans certaines limites, mais à l'image du cheval, l'homme noir est désormais obsolète et l'a été depuis le développement des machines agricoles et des moteurs à combustion interne. Il n'existe aucune justification morale, économique ou sociale pour conserver plus longtemps l'homme noir dans nos parages, et nombre de raisons pressantes militent pour son expulsion. Il en va de même pour les masses d'immigrés du Tiers-Monde. Ils ne contribuent en rien à ce dont nous aurions besoin, à part du travail au rabais pour les firmes trans-nationales, qui fait peser les salaires à la baisse.

L'histoire démontre assez clairement que les empires multi-raciaux ne prospèrent pas et qu'à long terme, ils n'y survivent pas. Toute société qui a tenté l'expérimentation multi-raciale, ou même multi-ethnique, a échoué lamentablement, de la Rome antique à l'Union Soviétique et à la Yougoslavie du siècle dernier, en passant par la monarchie des Habsbourg en Autriche-Hongrie. L'Amérique ne survivra pas plus à la malédiction du multi-racialisme que ces anciennes sociétés. Aucune exception magique ne sauvera l'Amérique du Nord des lois d'airain de la biopolitique. Une de ces lois veut que la pureté raciale renforce une société, alors que la diversité l'affaiblit pour finir par la tuer. En sont témoins les quelques pays stables et prospères qui existent aujourd'hui : le Japon, la Suisse, Singapour, Taïwan et la Corée. Ces pays sont tous homogènes racialement, et non pas « divers ».

Aucune nation ne connaît la diversité à sa naissance. La diversité est en effet l'antithèse de la nationalité. En général, les nations émergent sur le fondement de leur unité et de leur unicité culturelle, religieuse et raciale. La diversité est un état contre nature et morbide qui n'affecte que les États en déclin. Les États multi-culturels, en particuliers multi-raciaux, portent en eux les ferments certains de la destruction nationale. Toutes les nations multi-culturelles doivent par définition être engagées sur la voie du déclin politique, moral, économique et social. La cupidité et la corruption caractérisent invariablement les gouvernements des États multi-raciaux, s'accompagnant de mesures oppressives pour ses citoyens, destinées à les atteler à leurs partenaires contre nature. Le mensonge et la tromperie sont la norme dans les médias, chez les politiciens et les éducateurs de ces sociétés. La démocratie, qui est dans son principe un mauvais régime, y est pervertie au point de devenir un instrument de nivellement culturel et biologique désastreux. De la démocratie sort le plus cruel des tyrans.

De nos jours, la diversité est imposée de haut en bas et sert d'arme à la classe dominante, à l'élite, pour faire jouer les groupes ethniques ou raciaux les uns contre les autres. La mêlée culturelle qui s'en suit profite aux projets politiques, aux objectifs économiques et à l'affermissement du pouvoir de cette élite et de ses parrains, tout en détruisant tout ce qui faisait la valeur de la société ainsi atteinte. Au vingt-et-unième siècle, le multi-culturalisme sert de marteau pour forger artificiellement une population à la peau marron, dépourvue d'intelligence, obéissante, qui formera le plancher du Nouvel Ordre Mondial. Le multi-culturalisme, arme de guerre politique de l'âge post-moderne, a une efficacité sans égale, ce qui explique qu'elle soit employée contre toute l'Europe de l'Ouest, les États-Unis, le Canada, l'Australie et la

Nouvelle-Zélande. La fragmentation délibérée de ces nations en plusieurs éléments et groupements d'intérêts divers racialement et dysharmonieux politiquement, et la perte de l'identité nationale et du sens national qui en résulte, sont les exigences du Nouvel Ordre Mondial.

Qui va constituer ce Nouvel Ordre Mondial ? Une classe dominante anglo-sioniste, largement juive et discrètement homosexuelle, stratifiée selon le critère de la richesse et de la conformité, remplaçant la hiérarchie naturelle du talent, du courage et de la vertu. Il s'agit d'une force qui voit les pays et les gens qui y vivent avant tout comme des cibles économiques à exploiter, et secondairement comme des cibles militaires à détruire et à piller en cas de résistance.

Le simple fait que les races noires et brunes se trouvent en Amérique du Nord, par quelque accident de l'Histoire ou violations des lois sur l'immigration, ne leur donne pas le droit de vivre sur le dos de l'homme blanc pendant toute la durée de leur vie. Telle est, cependant, l'idée essentielle du multi-culturalisme : que les êtres à peau sombre reçoivent les biens, les services, les bienfaits et les commodités qu'ils ne méritent en rien et qu'ils ne savent pas utiliser correctement et qu'ils finiront par détruire et contaminer. Le nivellement qui se produit dans les sociétés diverses, multi-culturelles, se fait par le bas, jamais par le haut. L'intégration raciale revient à mélanger du crottin de cheval avec de la crème chantilly : si elle améliore quelque peu le crottin, elle n'arrange en rien la chantilly.

Nos seigneurs et maîtres nous ont appris à considérer le « racisme » comme quelque chose de mauvais et de criminel. Mais en réalité, le racisme est la plus pure expression du patriotisme. Nous vivons dans un monde où les anciennes idées de la géopolitique ont été remplacées par la bio-politique. Le racisme est bon, parce que le racisme est la volonté de la Nature. Les racistes font le travail de la Nature. Ils aident la Nature en s'efforçant de protéger la plus importante des créations de la Nature : les différentes races que la Nature a fait évoluer depuis tant de millénaires. Le racisme est le moyen qu'utilise la Nature pour protéger ses propres créations. Par conséquent, le racisme contribue à encourager la poursuite de l'évolution – autrement dit, il aide le développement des différentes races existantes. Qu'est-ce que ce prétendu anti-racisme ? Une pensée contre nature, malsaine et dangereuse. L'anti-racisme encourage activement la destruction de la Nature. Il est régressif et contrarie l'évolution. Une société basée sur des idées aussi stupides est une société contre nature et malsaine, condamnée tôt ou tard à la destruction, car une telle société détruirait la Nature elle-même. Nous autres humains, sommes la Nature rendue manifeste et nous ne sommes pas moins assujettis à ses lois que les autres formes de vie. Si nous oublions cette vérité et continuons à mélanger les races, nous périrons.

« Bon sang ! » se dit Kicky, toute étonnée, tentant de comprendre et d'assimiler l'hérésie sauvage qui se dressait devant elle, et qui contredisait tout ce qu'on lui avait appris. *Ces gens de la NVA attendent de moi que je RÉFLÉCHISSE !* C'était une drôle d'impression. Pour la première fois dans sa vie adulte, on essayait de s'adresser à elle, de lui apprendre quelque chose qu'on croyait nécessaire et bon pour elle, et qui n'était pas au service des intérêts des riches et des minorités. Pour la première fois dans sa vie adulte, on reconnaissait que les races existaient, et on l'encourageait à penser et à sentir en termes de races. L'idée qu'il y avait certaines personnes qui attendaient d'elle qu'elle se pose quelque part pour faire une réflexion, au lieu d'un achat, la stupéfiait. Une idée venait d'éclorre dans son esprit. *C'est la première fois que je vois des gens qui ne sont pas là pour me baiser, d'une façon ou d'une autre.*

Elle appréciait bien.

Chapitre IX – Au volant des carcajous

Au volant de son taxi, Kicky continuait ses courses apparemment absurdes. A deux occasions, elle prit des paquets. Le premier était un carton fermé de rubans adhésifs qui avait jadis contenu des bouteilles de Heneiken, le second une petite mallette, qu'elle rangea dans son coffre, à la demande de l'inconnu de passage. Elle avait transporté ce colis à la gare routière, où un autre inconnu, un peu plus âgé qu'elle, en vêtements passe-partout, vint à sa rencontre, tendit la main pour avoir les clés, ouvrit le coffre, prit la mallette et lui rendit les clés, enveloppées dans un billet de 100\$. « Est-ce que vous avez autre chose pour moi, camarade ? », lui demanda-t-il.

Kicky avait pris garde de ne pas laisser traîner le Manuel dans sa caravane, elle le gardait dans son sac à main, en attendant qu'on le lui redemande. Elle le sortit de son sac et sans un mot le lui rendit, dans sa chemise d'origine. Il le prit et disparut dans la gare routière, sans piper mot. Elle avait espéré que personne de l'autre côté de la ligne n'eût entendu cette remarque anodine, mais c'était sous-estimer l'acuité de Lainie Martinez. Une voiture de police banalisée la cueillit à la fin de sa journée de travail et l'emmena au Centre Judiciaire. Elle fut conduite dans une salle d'interrogatoire et assise derrière une table en métal vissée au sol. Martinez apparut et sans rien dire, traversa la pièce, menotta promptement un des poignets de Kicky à un anneau vissé sous la table pour cet office. Ignorant ses protestations, Lainie s'assit face à elle, sortit un petit enregistreur numérique et fit entendre la brève conversation qui avait eu lieu devant la gare routière. « C'était quoi ça, Kicky ? » demanda-t-elle, glaciale.

« J'ai rendu le Manuel du Parti que l'on m'avait donné », lui répondit Kicky en la regardant droit dans les yeux. « Ils m'ont aussi donné les Ordres Opérationnels, mais ceux-là je les ai détruits et balancés dans les chiottes. Vous m'avez collé assez de crimes sur le dos. Je ne vais pas vous donner une excuse pour me piéger encore plus, alors que vous m'avez mise en position de me faire prendre avec de la littérature interdite ».

« Je vois », fit Lainie. « Je me désole que tu t'imagines encore pouvoir prendre le contrôle de la situation, Kristin, mais je ne suis pas surprise ». Elle se releva, marcha vers la porte et fit un geste. Entrèrent deux personnes en bleu de travail ; un gros homme au teint cuivré, une sorte de polynésien apparemment, et une blanche maigre entre deux âges. L'homme portait une mallette en métal et la femme une serviette en cuir noir de docteur. « Kristin, voici deux prestataires de services. Ils travaillent dans la pédagogie. Là maintenant, ils vont t'expliquer, avec des arguments clairs comme de l'eau de roche, ce qu'il en coûte à une pute blanche défoncée au crack de faire la maline avec la police de Portland. Est-ce que tu as entendu parler des Protocoles Dershowitz ? » Elle s'adressa aux deux êtres robotiques en bleu de chauffe. « Ne laissez aucune trace visible », dit-elle avant de quitter la pièce.

Il y avait dans la mallette en métal une grosse pile et des appareils électriques et la serviette noire, en se dépliant, révéla une collection de seringues hypodermiques. Pendant une durée qu'elle ne put estimer, Kicky hurla, hurla, et hurla encore, mais personne ne vint à son secours. La dernière seringue contenait une substance qui lui donna une nausée absolument terrible qui la remuait jusqu'au fond des entrailles comme à son premier vomissement, mais multiplié par dix. Les deux techniciens l'abandonnèrent, couchée au sol, nue sous la table, convulsant par à-coups et vomissant sa bile. Elle restait en position fœtale, suite aux décharges électriques qui lui avaient brûlé la peau et aux injections d'acide pratiquées à différents endroits du corps, mais qui resteraient cachées sous ses habits.

Elle s'imaginait en proie à une crise cardiaque et à l'article de la mort, et dans son agonie, elle essaya même de prier Dieu pour le salut de son âme, mais s'évanouit soudain. Lainie Martinez revint quelques heures plus tard, se pencha sur le corps de Kicky et lui administra une nouvelle injection qui la réveilla de son état semi-comateux et soulagea un peu sa douleur. Elle lui dit : « Tu

peux aller te rhabiller. La punition supplémentaire, c'est que tu ne verras plus ta fille, au moins pendant un mois. Tu me doubles encore une fois, pour la moindre petite chose, et c'est fini. » Kicky en sortit brisée et domptée. Il n'y eut plus d'actes d'insubordination.

McCafferty avait pu mettre la main sur la carte-caméra à fibre optique. Elle s'ajusta parfaitement sous la coque en plastique de la licence de Kicky, laquelle continua comme si de rien n'était ses courses intermittentes pour les clients inconnus. Elle n'était pas bavarde avec les passagers spéciaux, qui ne cherchaient pas non plus la conversation. Un soir, Kicky avait fini sa journée un peu après minuit. Elle attendait à l'arrêt de bus comme à son habitude, sous le lampadaire, lorsqu'elle vit Jimmy Wingo à ses côtés, comme surgi de nulle part. Il portait un pantalon bleu, une casquette de base ball, et une chemise de mécanicien grise marquée du prénom « Bob », cousu en fil rouge sur sa poche gauche. « Nous avons quelque chose pour toi », fit-il. Une Buick vieux modèle se gara devant eux. « Entre », lui-dit-il en montrant la voiture.

L'espace d'un instant, Kicky envisagea de se retourner et de prendre ses jambes à son cou, mais elle parvint à dominer sa panique et s'assit sur la banquette arrière. Wingo s'assit à-côté d'elle et la voiture démarra, en direction du Sud. Elle reconnut le chauffeur, qui lui avait demandé une course vers la Sauce Piquante, mais elle ne l'avait pas dévisagé alors, et ne le faisait toujours pas. A la faible lumière des réverbères et des phares des voitures qui approchaient, elle voyait un homme de grande taille et aux larges épaules, portant une casquette semblable à celle de Cogneur. « Quoi de neuf ? » dit-elle à Wingo d'une voix aussi naturelle que possible, qu'elle maintenait au prix d'un grand effort.

« Le commandant de la compagnie veut te voir », dit Wingo. Kicky sentit la vibration de son téléphone portable, elle savait que les policiers du détachement spécial étaient en train d'écouter.

Elle ne s'enquit pas de savoir pourquoi elle avait été mandée par le commandant de la compagnie ; elle apprenait vite. « Alors, comme ça, tu es Bob aujourd'hui ? » fit-elle, désinvolte.

« Si aujourd'hui, on est mardi, alors je suis Bob », confirma-t-il.

« Non, aujourd'hui, c'est mercredi », dit-elle.

« Alors je suis le Nain Tracassin. Qu'est-ce que tu as pensé du Manuel ? »

« Il dit ce que j'avais toujours pensé, mais que j'avais peur de dire », répondit-elle, sincère. « Bon dieu, j'avais même peur de le penser. En le lisant, je me disais que j'avais toujours ressenti ces choses-là, mais que je n'avais jamais pris le temps d'y réfléchir à fond et sérieusement. J'avais trop peur de le faire, idiot que je suis ».

« ZOG ne veut pas que nous pensions », dit Wingo. « Ils savent que la façon la plus efficace de censurer et de contrôler les pensées des gens, c'est de faire en sorte qu'ils se l'imposent à eux-mêmes. C'est le contrôle le plus parfait. Georges Orwell a écrit un jour que l'orthodoxie, c'est l'inconscience. C'est le but poursuivi par un siècle de conditionnement social et psychologique. Rendre les Blancs inconscients de ce qu'ils sont, les aveugler au point de ne plus voir la réalité en face d'eux. Orwell a dit aussi qu'il faut une concentration intense de tous les jours pour voir ce qui est au bout de notre nez. Ou quelque chose dans ce goût-là. J'ai oublié. »

« Tu as dû lire un paquet de livres à Angola », dit-elle.

« Non, pas vraiment. En fait, tu le croiras ou pas, mais j'ai fait des études de littérature anglaise à la fac », lui dit-il.

« Tu as des tatouages assez radicaux pour un étudiant », fit-elle, curieuse.

« Il y en a qui viennent de prison, d'autres que j'ai fait plus tard », répondit-il. « En sortant de là, j'ai dû aller me faire enregistrer en tant que ratonneur, tu penses bien que je ne pouvais pas poursuivre mes études ni aucun genre de vie normale. Je n'avais pas d'autre choix que de vivre la vie que ZOG m'avait destinée, donc j'ai pris mes cliques et mes claques et j'ai fait de la musculation pour rentrer dans mon rôle. D'ailleurs, j'ai été stupide, les tatouages leur permettent de

te reconnaître ». Kicky retomba dans son silence, elle regardait par la fenêtre la route qui défilait, alors que la voiture allait plein Sud par l'autoroute 5. Elle savait qu'elle devait favoriser la conversation pour le bénéfice de son auditoire et elle s'effrayait d'une nouvelle séance de seringues et d'électrodes, au cas où elle les décevrait en montrant trop peu d'enthousiasme dans son travail. Mais elle commençait à battre sa coulpe, souffrant de trahir cet homme et les autres. À part quelques remarques désinvoltes qui lui promettaient la mort, ils l'avaient traitée avec courtoisie et respect. C'était la loi des Etats-Unis qui l'avait torturée avec des décharges électriques et de l'acide.

Ils quittèrent l'autoroute et prirent l'une des nombreuses quatre-voies de la banlieue de Portland, avant de se garer dans l'aire de stationnement d'un Burger Barn. Seule une des vitres du service au volant était ouverte. Wingo sortit de la voiture et dit deux mots à l'employée ; le conducteur ne quittait pas son siège. Kicky et Wingo arrivèrent devant l'entrée réservée au personnel et Wingo frappa deux fois sur la porte, puis deux fois encore. A l'intérieur, quelqu'un fit se débloquer la porte et Wingo la poussa. Ils avancèrent dans un petit couloir, en passant devant une pièce à leur gauche, remplie d'armoires métalliques à roulettes contenant des petits pains emmaillotés dans des plastiques et devant une chambre froide à leur droite, annoncée par une lourde porte en acier. Wingo ouvrit une porte qui donnait sur le petit bureau du gérant. Une femme blanche au visage rond, entre deux âges, leva la tête de son bureau pour les regarder, puis se leva et quitta la pièce en silence, en emportant une liasse de papiers qui ressemblaient à des factures. « Assieds-toi », dit Wingo. « Pas derrière le bureau ». Ils s'assirent tous deux sur les chaises en plastique. Kicky se surprit à étudier un prospectus affiché au mur, qui vantait le caractère nutritif et sain de chaque élément du menu du Burger Barn, avec le détail des calories et des graisses que chacun contenait.

La porte s'ouvrit, un jeune homme en jeans et en polo beige apparut et s'assit derrière le bureau. Il avait l'air encore plus jeune que Kicky, presque d'un lycéen. Ses cheveux châtain étaient coupés court, pas ras comme à l'armée, mais presque. Il avait le visage mince et anguleux, le nez pointu, ses lèvres étaient fines et ses yeux verts scintillaient comme des cristaux de glace. A la hanche, il portait un Browning High Power automatique dans son étui de ceinture. « Je suis le lieutenant Billy Jackson », dit-il sans autres formalités et sans leur serrer la main. « Je suis l'officier qui commande la Compagnie A, de la Première Brigade de Portland. Je vous dis mon vrai nom parce que je suis recherché par les autorités sionistes qui ont affiché mon portrait partout dans les médias, sans compter tous les bureaux de poste du Nord-Ouest, donc ce serait sans intérêt de vous cacher mon identité. Mademoiselle McGee, j'ai parlé à beaucoup de camarades que vous avez transportés ces dernières semaines, et ils n'ont rien à redire sur vos performances. Vous avez été auditionnée par le camarade, euh, par le camarade Bob, et aussi par une dame qui habite plus au Nord. Vous venez de lire les Ordres Opérationnels et le Manuel du Parti. Je vais vous demander si vous êtes disposée à avancer dans votre formation et à prêter votre concours dans des opérations un petit cran au-dessus ».

« Oui », dit Kicky en hochant la tête. « Pardon. Oui, lieutenant »

La vache ! siffla Lainie, le casque audio sur la tête, dans la pièce du détachement spécial. « Notre premier grand suspect terroriste ! » Elle leva ses deux pouces en direction de de McCafferty et de Jarvis.

« Jackson est recherché pour combien de meurtres ? Une vingtaine ? » fit McCafferty, grimaçant.

« Et autant d'attentats à la bombe », opina-t-elle. « Sans parler de son rôle dans l'insurrection de Cœur d'Alene contre les États-Unis ».

« Enculé, va ! » fut la contribution de Jamal Jarvis à la conversation.

« Je crois avoir compris que lors du dernier entretien, vous aviez exprimé des réserves sur le fait de devoir tuer des gens », poursuivit Jackson, de sa voix calme et polie. « Nous respecterons vos réserves, mais comprenez que cela pourrait limiter votre utilité pour la cause. Je voudrais vous demander si vous avez repensé à la chose et si vous êtes disposée à dépasser ces réserves pour le plus grand bien de notre peuple et pour un avenir libre pour vous-même et votre fille ».

« J'ai réfléchi à ça », dit Kicky en hochant la tête. « Je me suis rendu compte que si je suis membre de la NVA, j'ai une part de responsabilité dans tout ce que fait l'Armée, je ne peux pas y couper. Je sais aussi que s'ils me prennent, ils vont me torturer ou me tuer, peu importe ce que j'ai fait ou pas fait. Je crois qu'il y a des flics qui prennent leur pied en torturant les gens ». (Cette dernière remarque était destinée à Lainie Martinez.) « Si je dois finir au trou, autant que ce ne soit pas pour rien ».

« Tu es sûre ? » demanda Wingo.

« Tu veux dire, est-ce que je vais être clouée de peur au moment d'appuyer sur la détente ? Je suis presque sûre que non », leur dit Kicky. « Mais pour le moment, c'est le cas ».

« On ne va pas vous faire commencer par des attaques à main armée », dit Jackson. « Cela étant, nous vous demanderons un engagement un peu plus fort. Il y a eu des développements tactiques qui demandent une promotion de bleus un peu plus rapide que la normale. Il y a eu des arrestations, des mises au vert et d'autres pertes récemment. Nous avons besoin de plus de monde pour certaines tâches, des tâches un peu plus dangereuses. C'est un peu précipité, j'aurai préféré continuer à vous employer dans des travaux de soutien, avant de vous faire grimper les échelons, mais nous sommes à court de fantassins, ce qui fait que ceux de votre promo vont devoir tous tirer au lieu de conduire. Donc, il nous faudra d'autres conducteurs et conductrices, pour amener les camarades choisis sur les lieux des exécutions, punitions, expropriations et peut-être aussi des attaques au C.M.E. »

« Au C.M.E. ? » demanda Kicky.

« Confection et maniement d'explosifs », dit Jackson. « Nous avons besoin de vous pour conduire d'autres Volontaires qui iront tirer sur des gens, les bastonner, faire des braquages ou poser des bombes ».

Kicky ravalait sa salive. « Oui, lieutenant, c'est d'accord. Mais est-ce que mon taxi ne sera pas trop voyant dans ce genre de missions ? Il peut y avoir des témoins qui voient ma plaque ».

« On vous donnera les véhicules. On peut même vous avoir d'autres taxis à l'occasion », dit Jackson. « La Brigade va en voler quelques-uns chez Excelsior, chez Yellow et Checker. A chaque fois qu'on s'en est servi, on les renvoie dans nos garages pour changer les plaques et les pubs collées sur les pare-chocs arrière, ce genre de choses. Pour la plupart des cas, on se sert de 4X4, mais les flics commencent à ouvrir l'œil quand ils voient des 4X4 et des pick-up. Il nous faudra aussi plus de paires garçon-fille. Ils commencent à interpeller toute voiture ou camionnette qui a deux ou trois hommes blancs à l'intérieur. Nous devons varier nos moyens de transport quand nous allons en mission, en prenant des taxis, des motos, de fausses ambulances, la liste est longue. Nous pouvons décider de vous faire passer dans la clandestinité complète, si nous sentons que vous avez été reconnue ou si vous êtes cramée d'une manière ou d'une autre. Je suppose que vous n'êtes pas particulièrement attachée à votre carrière aux Taxis Excelsior ? »

« Oh que non », dit Kicky dans un haussement d'épaules désabusé. Singh le contremaître avait été particulièrement importun ces derniers temps. On l'avait mis au courant que Kicky était une ancienne horizontale et il devenait de plus en plus revêche à force d'essayer des refus, même monnayés.

« Et qu'en est-il de votre fille ? » demanda Wingo.

« Ma maman va la garder », dit-elle.

« Indéfiniment ? » demanda Jackson.

« En fait, je crois qu'elle en a bien envie », leur dit Kicky en soupirant. « Elle pense que je suis une mauvaise mère, et j'imagine qu'elle n'a pas tort. Ma mère ne sait pas que je suis avec la NVA, elle ferait sûrement une crise d'hystérie si elle l'apprenait, mais elle devine qu'il y a anguille sous roche. Elle croit que je me suis remise au tapin et au crack. C'est horrible à dire, mais ça donne une explication à mes horaires bizarres et au fait que je ne viens pas si souvent voir Ellie ».

« Vous pourrez les retrouver toutes les deux plus tard, dans un pays libre, quand elles pourront comprendre », dit Jackson, pas méchamment. « Vous continuerez à faire du transport de routine en ville avec notre sorte de compagnie de taxis, mais nous devons vous avoir constamment sous la main, et comme je l'ai dit, dès que nous soupçonnons que vous êtes cramée, nous vous faisons passer en mode furtif. Il se pourrait que vous abandonniez votre caravane sur le pouce. Est-ce qu'il y a quelque chose qui vous y attache ? »

« Dans ce trou à rats ? Rien du tout ! » dit Kicky en secouant la tête. *Peut-être que je pourrai réussir à échapper à leur surveillance et à leurs mouchards*, se dit-elle.

« D'accord. Pour le moment, le mieux est que vous conserviez votre emploi chez Excelsior, mais vous nous donnerez vos emplois de temps pour que nous puissions vous contacter quand vous êtes libre ». Il sortit du tiroir un téléphone portable à bon marché. « Je vous donne celui-ci, pour que vous nous contactiez s'il y a un changement dans votre emploi du temps, ou pour toute chose que vous jugerez nécessaire de nous communiquer. Veillez à bien charger la batterie. Il y a trois numéros préenregistrés dans le téléphone, utilisez n'importe lequel, mais jamais deux fois le même à la suite. Vous n'aurez probablement pas les mêmes gens au bout du fil. Vous serez Jodie. Si un homme décroche, ce sera notre ami Bob ici présent, même si ce n'est pas lui. Si c'est une femme, ce sera votre amie Melissa. Vous échangerez quelques propos bénins sur le temps qu'il fait ou les nouvelles chaussures que vous vous êtes achetées, ou tout autre remarque qui ne mange pas de pain, puis vous ferez remarquer que vous ne pouvez pas aller à tel rendez-vous ou à telle fête, parce que vos horaires ont changé et que vous devez travailler de telle heure à telle heure, tel ou tel jour. Ne restez pas plus de trois minutes au téléphone, maximum. Vous me suivez jusqu'ici ? »

« Compris », fit Kicky.

« Bingo ! » s'écria Lainie en liesse dans la salle du détachement spécial. « Nous avons notre première liaison montante ! »

« Gardez toujours avec vous ce téléphone, à portée d'oreille », poursuivit Jackson. « Si nous vous envoyons un texto avec écrit Burger Barn, c'est que nous voulons vous rencontrer et vous donner une mission qui pourrait durer des heures, donc assurez-vous d'être prête pour l'action. Vous aurez plusieurs points de rendez-vous, chacun sera relié à un chiffre. Burger Barn Un veut dire : allez à tel endroit, Burger Barn Deux, à un deuxième endroit, etc. Lorsque vous recevrez ces textos, vous devez laisser là tout ce que vous faites et arriver au plus vite sur le lieu de rendez-vous. Ces endroits vont changer régulièrement, et il faudra en retenir un bon paquet. Bob, en revenant, tu repasses tout cela avec elle, et pas qu'une fois. Assure-toi qu'elle connaît tout sur le bout des doigts. »

« Elle s'en sortira », fit Wingo, confiant.

« Je n'ai pas de voiture à moi », dit Kicky. « Je vais devoir aller aux rendez-vous en bus ».

« Il faut arranger ça », dit Jackson. « Il vous faut un moyen de transport. Gardez bien ce téléphone et on vous trouve une voiture en deux-trois jours, du propre, du légal, avec la plaque qui va bien. Quand on vous appellera, vous arriverez dans votre voiture et vous passerez ensuite dans une autre voiture qu'on vous attribuera pour la mission, que vous conduirez. Il y aura d'autres camarades avec vous, un, deux ou trois. L'un d'entre eux sera le chef. Vous les conduirez là où le chef d'équipe vous demande d'aller et vous ferez exactement ce que lui ou peut-être elle vous dira de faire, rien de plus et rien de moins. Il peut arriver aussi que vous soyez obligée de vous échapper en cas de poursuite, ce qui fait que je rechigne un peu à employer quelqu'un de relativement peu trempé comme vous. Mais on a des trous à remplir, et il faut bien commencer quelque part. Au début, ce ne sera pas trop lourd. Pour être direct, on ne veut pas vous donner des coups trop importants à foirer, s'il s'avère que vous foirez. Nous devons voir comment vous vous comportez sous la pression. » *Mon pauvre ami, si tu savais !* se dit Kicky à part soi. « Est-ce que vous comprenez bien, camarade ? »

« Je comprends bien », dit-elle.

« Des questions ? » demanda Jackson.

« Est-ce que j'aurai une arme ? » demanda Kicky.

« Est-ce que vous avez une arme à feu personnelle ? » demanda Jackson.

« Non, et je n'ai pas légalement le droit d'en avoir une », lui dit-elle. « Condamnée de droit commun ».

Jackson se gratta le menton. « Mmmm, pour l'instant, vous n'êtes pas une Volontaire de plein droit, vous êtes à l'essai, et si les gars ont fait leur travail correctement, la police ne devrait pas vous connaître. Mais si vous êtes arrêtée à un contrôle routier et que vous êtes équipée, cela pourrait vous renvoyer en prison sans aucun bénéfice pour l'Armée. Ne portez pas d'arme pour le moment. En mission, on pourra vous donner une arme si besoin est, que vous remettrez à l'issue ».

« D'accord », dit Kicky. « Dites-moi, je vais paraître curieuse, mais quand est-ce que je ne serai plus à l'essai et que je deviendrai une Volontaire du Nord-Ouest ? Est-ce que ça se passe comme dans la mafia ? Est-ce que je dois me faire les os ou faire un serment de sang ? »

Jackson s'autorisa un petit sourire glacial. « En fait, nous aussi nous disons se faire les os pour parler de notre premier macchabée. Mais ça se passe assez simplement, pas de serment de sang ni de mysticisme. Quand je vous dis que vous en êtes, alors vous en êtes. Autre chose ? »

« Pour moi c'est suffisant », dit Kicky dans un hochement de tête. « C'est suffisant, lieutenant. »

Jackson se leva. « Attendez notre appel, nous vous trouverons une voiture ». Sans un mot de plus il prit congé et quitta la pièce.

Dans la pièce affectée au détachement spécial, Lainie secouait la tête, n'en revenant pas. « Méthodique. Organisé. Efficace. La réunion a duré quoi ? Dix minutes ? Vous en connaissez, vous, des gens de chez nous qui peuvent dire tout ça dans une réunion de dix minutes ? »

« Ça nous donne une idée de ce qu'il y a en face », dit McCafferty. « Je me disais que c'était le but de toute notre opération ».

« C'est bien ça », dit Martinez. « Et les réponses qui se dessinent sont assez flippantes ».

En rentrant chez elle, vers deux heures et demi du matin, Kicky trouva Lainie Martinez et McCafferty qui l'attendaient devant sa caravane. Lainie, sans rien dire, tendit la main, et Kicky lui remit le téléphone portable qu'elle venait de recevoir de la NVA. McCafferty sortit un engin électronique, qu'il fit passer au-dessus du téléphone. « On se croirait dans Star Trek », commenta Kicky.

« Je ne voudrais pas abîmer ce machin bon marché », dit-il. « Il faudrait d'abord savoir si ce téléphone est déjà équipé d'un GPS, ou si les carcajous en ont installé un pour vous suivre. Non, pas de signal satellite. Il semble que vos nouveaux potes racistes vous font confiance, mademoiselle McGee. » *Pas comme vous*, se dit Kicky.

« Trop bons, trop cons », fit Lainie. « Regarde les numéros enregistrés, Andy ». Il s'exécuta.

« Ils sont masqués. Attendez ». Il pianota sur la console de son engin électronique et le refit passer au-dessus du téléphone. Elle prit son calepin. « Est-ce que tu peux lire les numéros ? »

« Oui, les voilà ». Il appela les numéros en question que Lainie avait notés. « Merde ! Je reconnais les séries. Ce sont des jetables comme celui-ci, de trois modèles différents ».

« Ça ne m'étonne pas. Est-ce qu'on peut les pirater ? »

« Avec ce qu'on a ? Peut-être », dit-il. « La police de Portland peut intercepter les messages locaux, mais il y a tant de trafic que pour mettre le doigt sur ces trois téléphones à chaque fois qu'ils s'activent, il faut un programme plutôt complexe. Je peux l'élaborer, et on le fera marcher automatiquement pour avoir les données sur l'ordinateur dès qu'ils utilisent les téléphones, mais

cela implique d'agir hors du domaine de notre système, ce dont tu ne voulais pas entendre parler. Ou alors je peux enregistrer les données sur CD, ça nous aidera à les traquer, mais nous ne pourrons pas les suivre instantanément, et l'information pourrait avoir des heures quand on en prendra connaissance. Une autre possibilité serait de faire un suivi manuel sans interruption, mais ça demande plus de monde, trois équipes qui tournent 24 heures sur 24 et 7 jours sur 7.

« Fait chier ! » marmonna Martinez. « Il y a déjà trop de crocodiles dans le marigot ».

« Pourrais-je me permettre de suggérer l'idée de faire appel au FBI pour utiliser leur système d'interception par satellite, qui donne une couverture instantanée de toutes les communications par portable partout dans le monde ? » demanda McCafferty.

« Tu peux toujours courir ! » rétorqua-t-elle froidement.

« Alors nous restons dans le bas de gamme », dit-il en haussant les épaules.

« Tu m'en diras tant », fit Lainie. « Il faut prévoir quelque chose pour le moment où ils vont donner à Kicky sa nouvelle voiture. Quand tu l'auras, Kristin, nous te dirons où la déposer pour que nous puissions faire les examens, regarder les papiers, et poser partout les micros et les caméras. Ne laisse pas un instant l'idée que tu pourrais nous doubler te traverser l'esprit ».

« J'ai une question », dit Kicky. « Ces types veulent que je passe à l'action et que je participe à des crimes. Je me disais que vous, vous étiez supposés agir contre ce genre de choses ? »

« Fais pas ta maline ! » décocha Lainie.

« Non, non, je le pense. Imaginez que je les conduise un soir, et que je les voie sur le point de tuer quelqu'un. Bon sang, qu'est-ce que je suis censée faire au juste ? » demanda Kicky avec animation.

« On ne fait pas d'omelettes sans casser des œufs », répondit Lainie. Elle espérait bien que le chef Linda Hirsch serait de son avis.

« C'est une question de priorités », dit Linda Hirsch, plus tard dans l'après-midi, après que Lainie et Jarvis lui eurent passé l'enregistrement de la réunion du Burger Barn et expliqué les enjeux de l'Opération Searchlight. « Je suis d'accord avec votre interprétation, sergent Martinez. Le problème n'est pas sans précédents. Les agents infiltrés ont toujours dû participer à un certain nombre de crimes pour conserver leur couverture et leur crédit parmi leurs collègues criminels. Mais la plupart des polices ont toujours tracé la limite au niveau du meurtre. Enfin, les polices locales et les polices d'Etat. Chez les Fédéraux, c'est autre chose ».

« Toute la question est là, commissaire. Est-ce que nous devons empêcher la commission d'un seul meurtre, tout en perdant le moyen d'en empêcher des milliers d'autres par la suite ? » demanda Lainie. « Autant que je sache, nous sommes les seuls à avoir pu pénétrer la NVA, aucune autre agence n'a pu le faire. Ce n'est pas à vous que je dois expliciter l'importance de la chose, mais enfin, nous devons prendre en compte la nature terroriste de l'organisation que nous combattons. Tôt ou tard ils vont commettre des actions terroristes en présence de notre agent. C'est inévitable. C'est ce qu'ils font. Un agent infiltré dans le monde de la drogue doit être présent quand la drogue est vendue et consommée. Un infiltré dans un groupe de haine doit être présent quand des discours haineux sont prononcés, et en prononcer lui-même, avec conviction ».

« À votre avis, dans combien de temps lui demandera-t-on de participer à un meurtre ? » demanda Hirsch.

« D'après ce qu'a dit Jackson hier soir, ça pourrait être n'importe quand, et vu la façon dont ils s'y prennent, on n'aura pas beaucoup d'avertissements », lui dit Lainie. « Alors comment fait-on ? On peut la suivre à la trace avec le GPS, et peut-être accourir au dernier moment pour empêcher le meurtre et attraper l'équipe de la NVA. Mais ça s'arrêterait là. Avec les informations dont on dispose, on ne pourrait pas aller plus loin. Nous ne savons pas du tout où se cachent Wingo, Jackson ou Lockhart, et tous les autres que nous avons enregistré. Cela peut changer, si nous avons la fille sous la main assez longtemps pour en savoir plus, mais avec ce qu'on sait aujourd'hui, on ne peut

pas en arrêter un seul ».

« Wingo ? » demanda le commissaire Hirsch.

Jarvis lui répondit. « James Reynard Wingo, 30 ans, né à Thibodeaux en Louisiane. Il se fait appeler Cogneur ou Bob. C'est sa mention de la prison d'Angola qui nous a mis la puce à l'oreille, et nous avons trouvé ses empreintes dans la maison de Gresham. Il a fait quatre ans de prison pour commission de délit motivé par la haine raciale, ethnique ou homophobe ». Jamal était capable de s'exprimer dans un anglais correct quand il fallait le faire, au tribunal par exemple, ou en présence de ses supérieurs ou de femmes qu'il cherchait à impressionner dans les bars.

« Quel genre de délit ? » demanda Hirsch.

« Il a frappé un homosexuel qui lui faisait des avances dans un bar de Baton Rouge », dit Martinez. « Sa compagne l'avait dénoncé et avait obtenu les 20.000\$ de récompense de la Commission des Droits de l'Homme de Louisiane ».

« J'espère qu'il a bien aimé les douches avec tous les gars de la prison d'Angola », se réjouit Hirsch dans un rire grossier.

« En fait, il s'est intégré au gang de la Aryan Brotherhood, et l'on croit qu'il a commis son premier crime de sang dans la prison, en poignardant un détenu noir », dit Jarvis. « Il n'a rien pris pour ce coup-là parce qu'il n'y avait personne pour témoigner contre lui ».

« Ah je vois, un de ces charmants héros révolutionnaires de la NVA », grogna Hirsch. « Sergent, il y a tout une meute de gars comme lui qui opèrent dans notre ville et qui tuent des gens tous les jours. Il faut serrer toute l'organisation, et je me dis que ce ne sera pas une partie de plaisir. Mais il faut établir des priorités. Avant tout, vous devez comprendre que je ne suis au courant de rien en ce qui concerne les meurtres qui vont suivre. »

« C'est évident », fit Lainie d'un ton neutre.

« Je le pense, sergent. Vous ne me parlerez, ni l'un ni l'autre, de ces meurtres en préparation, motus. Même si cette opération est importante, vous ne me mouillez pas avec ça. Vous récolterez une bonne partie des récompenses, c'est à vous de prendre les risques. C'est de la dynamite politique. Je n'ai pas besoin de vous préciser ce qui se passera si l'on apprend que nous avons fermé les yeux sur des assassinats et des attentats de la NVA pour protéger un informateur. L'opinion publique ne comprendrait pas. Nous ne contrôlons pas les médias aussi complètement qu'on voudrait. Il y a toujours la possibilité d'une fuite, par un de ces reporters qui pense plus à son prix Pulitzer qu'à son devoir envers son pays. Je compte sur votre bon sens et sur votre sens politique pour éviter des attaques contre, euh, les membres les plus considérables et influents de notre communauté ».

« Vous voulez dire qu'on peut laisser ces enclûs de racistes tirer sur mes frères dans la rue, mais que s'ils veulent tuer des Blancs riches, on doit les arrêter ? » demanda Jarvis avec un certain emportement.

« C'est exactement ce que je veux dire, sergent », répondit-elle posément. « Jarvis, ne me dites pas que vous êtes arrivé jusque-là sans comprendre comment fonctionne l'Amérique. Dans notre merveilleux système démocratique et libéral, tous les animaux sont égaux, mais certains le sont plus que d'autres. »

« Aussi étrange que cela puisse paraître, la NVA a la même inclination que vous à citer George Orwell, madame », dit Lainie, amusée.

« George qui ? » demanda Jarvis, un peu perdu.

« Je crois que le commissaire veut dire que la NVA voit l'Amérique comme fondée sur la race, alors qu'en fait elle a toujours été basée sur la classe et sur la richesse », dit Lainie.

« Et qu'est-ce que je dois en conclure, moi ? » demanda-t-il, soupçonneux.

« Que c'est une bonne chose. Ça veut dire que n'importe qui peut s'acheter une place au soleil. Mais pour nous, ça veut dire que nous devons laisser Kicky et ses amis tuer quelques refrés et quelques lascars, mais aucun Blanc riche », expliqua Lainie. Sans laisser à Jarvis le temps de s'insurger, elle poursuivit. « Commissaire, je pense qu'il faut y mettre un peu plus de nuances. Où est-ce qu'on trace la limite exactement ? Que fait-on si l'on apprend qu'ils s'apprêtent à tuer un homosexuel ? Ou un couple inter-racial ? Ou une personne juive ? »

« S'ils veulent s'attaquer à un Juif, vous frappez et vous l'empêchez », dit-elle immédiatement, sans hésiter. « Peu importe ce qu'il en coûte. Même chose pour les homosexuels. En-dehors de ça, je vous laisse estimer les situations ». Ni l'un ni l'autre des policiers n'eut besoin de se rappeler que le commissaire Hirsch était à la fois juive et lesbienne, et qu'ils étaient respectivement noir et latino, et que les minorités personnellement protégées par le commissaire n'étaient pas les leurs. Lainie jeta un coup d'œil à Jarvis.

« Je pense avoir compris, madame », dit Lainie. « Après tout, on ne peut pas faire d'omelette sans casser d'œufs », répéta-t-elle.

« Elle a intérêt à être foutrement bonne, cette putain d'omelette », grogna Jarvis.

« Une dernière chose », dit Hirsch. « Je vais vous répéter ce que je vous ai dit quand on a commencé l'opération. Je veux Jesse Lockhart, mort ou assis dans une cellule, pour que je puisse piquer mes seringues Dershowitz sur son petit cul de goy. A la minute où vous avez des informations sur lui, vous laissez tomber tout le reste et vous vous concentrez sur lui. Ce n'est plus seulement une affaire personnelle. Je ne vous cache pas qu'il y a une très grosse pression, pas seulement de la mairie, mais aussi d'Elliott Weinstein et du FBI, et de tous les autres *feds* qui grouillent de partout. Ils n'aiment pas cette violence raciale qu'on a à Portland et qu'on n'arrive pas à arrêter. Je suis obligée de montrer du résultat, et au train où vont les choses, il vaudrait mieux s'en occuper fissa. »

* * *

Quelques jours plus tard, Kicky devint l'heureuse propriétaire d'une Toyota Camry bleu foncé, dernier modèle. Son téléphone portable de la NVA la réveilla un matin. Comme elle ne l'avait pas encore entendu sonner, elle ouvrit d'abord son téléphone ordinaire, qui était posé sous son lit, avant de comprendre que le petit carillon venait du téléphone à bon marché que Jackson lui avait donné. Elle l'ouvrit et dit « Allo ? »

Elle reconnut la voix à l'autre bout du fil. C'était Cogneur. « C'est ton papa en sucre. Joyeux anniversaire ma biquette », lui dit-il. « Jette un coup d'œil dehors. Les clés sont sous le paillason. Les papiers sont dans la boîte à gants, l'autocollant du contrôle technique est tout neuf, c'est tout propre et légal ». Il raccrocha. Kicky sortit de sa caravane et découvrit le Camry garé juste en face. Les clés étaient là où Wingo l'avait dit. Elle s'aperçut qu'ils avaient même fait le plein. Elle ne put résister à la tentation de s'habiller et de prendre la Toyota pour faire un tour en ville et brûlait de découvrir comment cacher l'existence de sa nouvelle voiture à Martinez et Jarvis, pour les empêcher de la remplir de mouchards. Puis le drôle de visage, semblable à un masque de cire, de la femme qui lui avait fait les injections d'acide, lui revint à l'esprit et toute idée de résistance s'effondra aussitôt. L'âme alourdie, elle se rendit à ses maîtres et sur leur ordre, conduisit le Camry jusqu'à un garage associé à un commissariat de Portland, où McCafferty plaça des caméras et des micros à fibre optique, et un discret traceur GPS.

Kicky avait donné à Wingo son emploi du temps en rentrant du Burger Barn, qui lui libérait ses soirées du lundi et du mardi. Le lundi suivant, vers trois heures de l'après-midi, elle reçut un texto. Elle soupira et appela Lainie de son téléphone ordinaire. « Je viens de recevoir un texto. Ils veulent que j'aille à Burger Barn Deux. C'est au coin de Magnolia street et de la 31^{ème} avenue. On dirait qu'on y est. »

« Très bien, on se met en état d'alerte », dit Lainie. « Tu connais la procédure. Tu fais ce qu'on te

demande de faire, comme une bonne petite terroriste ».

« Y compris tuer quelqu'un, alors ? » demanda Kicky. « Vous ne m'avez jamais répondu clairement là-dessus. »

« Tu fais tout ce que tu as à faire pour préserver l'intégrité de l'opération en cours, et tu nous laisses nous inquiéter du reste. C'est nous qui décidons quand et comment intervenir », répondit Lainie, catégorique.

« Si je comprends bien, vous vous en fichez royalement, tant que ça ne vous touche pas, vous. Ça, je l'ai compris il y a un bout de temps, ne vous faites pas de bile. Autre chose. Si ça se passe bien, je veux revoir Ellie et ma mère. Vous voulez me traiter comme une gosse, d'accord. Vous m'avez punie et renvoyée dans ma chambre sans dîner. Mais comme j'ai été sage, j'ai le droit de redescendre jouer. »

« On va voir comment ça se passe, et j'aviserai », dit Lainie. « Maintenant, va jouer avec tes petits amis carcajous ». Lainie raccrocha.

Kicky mit ses affaires dans le coffre et conduisit jusqu'au point de rendez-vous. Il était encore tôt et le trafic était fluide. Elle trouva une place sur Magnolia Street, se gara et marcha vers le coin de rue. Une Nissan bleu pastel s'arrêta tout près d'elle. Au volant, elle reconnut Cogneur/Bob. « Viens, monte ! » lui dit-il, en lui ouvrant la portière et lui laissant sa place. Sur la banquette arrière, il y avait un autre homme, entre deux-âges et vêtu d'un gilet, que Kicky n'avait jamais vu. « Tourne à droite sur la 31 », commanda Wingo. « Vérifie bien ta vitesse et utilise tes clignotants, garde un œil sur les voitures de flics et ne fais rien qui attire l'attention. La plaque qu'on a mis devrait passer crème, mais on est équipé et il ne faudrait pas se faire choper. Tu vois le Mighty Mart qui est au bout de la rue là-bas ? »

« Oui » dit Kicky.

« Tu te gares dans l'aire de stationnement le plus près possible de l'emplacement C1. C'est là qu'on retrouve la deuxième voiture ».

« Ah, il y a une deuxième voiture ? »

« On prend toujours deux voitures pour les chignoles, parfois plus », expliqua-t-il. « Ce soir, il y aura une voiture devant, avec l'équipe d'assaut à l'intérieur, et une derrière pour la reconnaissance et le soutien en cas de pépin. Nous serons la deuxième voiture. L'action sera menée par les gars de la première voiture, dont deux font ça pour la première fois, comme toi, si ça peut t'encourager. Je suis chef d'équipe pour cette mission. Normalement, je devrais être dans la voiture de devant, mais comme c'est une sorte d'entraînement, je suis là plutôt en observateur, pour voir comment vous vous en sortez. »

Kicky pénétra dans l'aire de stationnement du gigantesque supermarché et réussit à trouver une place presque sous le panneau C1, affiché sur un réverbère. « Gare-toi par l'arrière », commanda Wingo. « Dès que tu peux, fais-le, ça te permet de prendre le large beaucoup plus vite ». Kicky obéit et éteignit le moteur. « Le monsieur qui est assis derrière nous, c'est M. Rogers. M. Rogers, je vous présente la camarade Jodie. »

« Salut », dit Kicky.

« Salut Jodie », dit M. Rogers. « Quelle belle journée, n'est-ce pas ? »

« Qui es-tu aujourd'hui ? » demanda-t-elle à Wingo.

Il prit un air vexé et enfantin. « Bon sang de bois, dans la Compagnie Alpha, tout le monde connaît mon vrai nom, et je suis sûr que les poulagas savent que j'en suis. Tu peux m'appeler Jimmy. Toi, tu restes Jodie. Tu n'es pas encore un bathyscaphe ».

« Un quoi ? »

« Un bathyscaphe. Un sous-marin. Toi, tu es au-dessus de la ligne de flottaison, tu vogues au sein du peuple comme dirait le président Mao. Les flics ne savent pas que tu es une Volontaire, enfin il vaudrait mieux pour toi, donc tu peux agir à la surface. Tu as un travail légal et ton identité officielle est encore intacte. Peut-être qu'un jour tu devras passer sous l'eau, en bathyscaphe, mais nous voulons que le maximum de gens vivent à découvert, autant que faire se peut. Ça nous économise beaucoup de travail, faire les faux papiers, organiser la furtivité, tout le tremblement ». Une Crown Victoria de couleur beige passa lentement et se gara pas loin d'eux. « Je reviens ». Wingo marcha vers elle et échangea quelques mots avec son conducteur, qui restait au volant.

« J'ai quelque chose pour vous, Jodie », dit M. Rogers, toujours assis à l'arrière. Il lui tendit un pistolet. « Vous savez vous en servir ? »

« Oui, mais surtout par les films », dit Kicky en prenant l'arme. « Je portais un .24 à mon ancien boulot. Mais je ne m'en suis jamais servi. Et depuis que je suis sortie de prison, je me baladais à la place avec un cadenas dans une chaussette ».

« C'est un Beretta 9.mm », dit Rogers. « Non, ne touchez pas à la culasse, il y a une balle qui est prête. Vous voyez le cran du sûreté, oui ce petit levier. Il est activé. C'est comme ça qu'il faut le porter, parce que vous n'aurez pas forcément le temps de l'armer au moment où ça chauffe. Et puis quelqu'un pourrait entendre le bruit si vous le faites dans certains contextes inattendus. Ce soir, normalement, vous n'aurez pas à vous en servir, mais si c'est le cas, pensez à désactiver le cran, vous armez le chien et vous faites feu. Si quelqu'un vient vers vous, visez en bas du ventre, vu que vous ne vous êtes pas encore faite au recul. Même s'il porte du kevlar, le coup pourra le faire voler et à faible distance, rien que la force de l'impact fera du dégât. Comme vous n'avez pas d'étui, vous le posez sur le siège sous votre jambe, vous n'aurez qu'à tendre la main pour le prendre ».

Wingo reprit sa place dans la voiture. « Tu lui as donné le machin ? » demanda-t-il à Rogers.

« Ouai. »

« Un peu plus tard, nous te ferons une formation personnalisée sur tous les types d'armes que nous avons », dit Wingo. « Mais pour ce soir, ne touche pas à l'arme à moins que je ne te le demande, et essaie de ne pas te tuer. Bon, on y va. Tu suis la Crown Vic ». Elle s'exécuta et suivit la voiture d'avant, tourna à droite pour emprunter la 31^{ème} avenue. « Attention, il va tourner en direction du Lac Oswego », lui dit Wingo.

« Est-ce que j'ai le droit de vous demander ce qu'on va faire quand on sera là-bas ? » demanda Kicky. « Si c'est le cas, est-ce que je peux savoir qui est-ce et pourquoi ? Ou bien est-ce que je dois me la fermer et obéir ? Je suis un peu curieuse ».

« Ce n'est pas un assassinat », dit Wingo en riant. « Comme l'a dit le commandant, on commence léger. C'est une bastonnade, et nos procédures exigent que tous les Volontaires qui participent à une action sachent en quoi elle consiste, pourquoi on la fait, et contre qui. C'est important pour le moral que tout le monde comprenne que nous ne sommes pas des gangsters qui obéissent aveuglément à Don Vito. Chaque action de l'Armée a un sens précis. La cible du jour s'appelle Gregory Booth. Blanc, 35 ans, marié, deux enfants, un diplôme de psychologie, un type du genre va-t-à-la-messe, pas de vice particulier, pas un mauvais bougre, du tout. Mais il fait quelque chose qu'il doit apprendre à arrêter de faire. Booth est conseiller d'éducation dans un lycée du coin, et il est assez néo-conservateur dans sa vision du monde, sûrement à cause du Club 700 et de son obédience évangélique. Il soutient les guerres sans fin au Moyen-Orient parce qu'il faut susciter l'Armageddon là-bas pour faire revenir Jésus, il complètement dans le rouge-blanc-bleu pour bovidés, tu vois le tableau.

C'est triste d'avoir des ennemis comme ça, le Blanc qui s'est acheté toute la panoplie de la camelote américaine et qui y croit dur comme fer. Tu te souviens de la remarque de George Orwell, qu'il faut un constant effort pour voir ce qui est au bout de notre nez ? Booth ne peut pas faire cet effort, ou ne le veut pas. Ses yeux et ses oreilles auraient dû lui dire depuis longtemps que l'Amérique est une

maladie qui doit être éradiquée pour le bien de l'humanité, mais il s'interdit de revoir sa position, peut-être qu'il ne peut plus. Bref, Booth a dirigé le projet Apprendre la Tolérance au lycée, et pour ce simple fait il devait figurer sur nos listes, mais il s'est mis en tête de faire du rab'. Depuis peu, il organise un club informel, une sorte de société secrète, parmi ses élèves de toutes races, des évangélistes surtout. Tu y croiras ou pas, mais il a appelé son club 'Jésus aime les petits enfants' ».

« Pouah, encore un cochon de cul-béni », dit Kicky, dégoûtée. « J'avais un conseiller d'éducation comme ça dans mon lycée. Il voulait me sortir du péché et un soir, il a voulu commettre le péché avec moi, ce bâtard. »

« Notre bonhomme a l'air correct sous ce rapport. On n'a aucun élément de ce genre sur lui », concéda Wingo. « Mais son petit club fait des trucs pas clairs. Il demande à ses membre d'épier les autres élèves, de fureter dans les casiers, de lire dans les cahiers, etc. et de lui rapporter tous les faits et gestes et tous les propos politiquement incorrects, que ce soit des élèves ou des profs, ou tout ce qui pourrait indiquer des tendances raciales ou une sympathie pour la cause nationaliste. Le parti a depuis longtemps des oreilles dans les lycées, avant même la révolte du 22 octobre, et on a appris l'affaire assez vite. Il ne récolte pas les renseignements pour des prunes. Il les a déjà passés à ZOG, ou il est sur le point de le faire. La police n'a rien à voir là-dedans, c'est trop amateur comme façon de faire. A notre avis, il fait volontairement la sentinelle de la bienséance, comme beaucoup d'autres chrétiens. Il joue sa partie en s'appuyant sur des gosses débiles qui trouvent ça épatant de jouer au club des cinq pour la vérité, la justice et le rêve américain. Trahis Judas à ton tour, ou quelque chose dans le genre. Bon alors, nos gars vont aller faire une petite prière du soir avec monsieur Booth, avec quelques instruments dans les mains. »

« Mais pourquoi ne pas le tuer ? L'Ordre Opérationnel numéro sept prévoit la peine de mort pour les informateurs ? » demanda Kicky.

« Pas exactement », rectifia Wingo. « Il stipule que ces cas peuvent être traités à la discrétion des commandants. En général, les informateurs reçoivent une balle dans la tête, c'est vrai, surtout s'ils le font pour l'argent, mais parfois il faut être un peu plus fin pour faire passer le message. Le message de ce soir joue à plusieurs niveaux. D'abord, on dit à Booth et à ceux qui voudraient l'imiter que les gens qui jouent au con avec la NVA, nous les débusquons très vite. Ensuite, on montre aux Blancs que nous ne cherchons pas à tuer les nôtres, sauf quand c'est strictement nécessaire. Comme l'a dit le Vieux, cela va inévitablement finir en guerre civile entre Blancs, et quand elle prendra fin, les survivants des deux camps vont devoir apprendre à coexister dans la République du Nord-Ouest. Notre perspective, c'est ce temps à venir, et nous voulons faire le moins de vilaines morts possible. Et puis enfin, il y a l'aspect religieux. Quand on tue les chrétiens, ça les encourage. Ils s'épanouissent dans le martyr, et le secret de leur persistance pendant tous ces siècles, c'est en grande partie la persécution. On ne veut pas faire de Booth un martyr céleste, on veut en faire une épave terrestre dans une chaise roulante qui mange avec une paille pendant des mois, dans une douleur évidente. Tout le monde doit comprendre que nous aurions pu le tuer si nous l'avions voulu. Il reste à espérer que la plupart des gens comprendront l'exemple et en tireront la leçon. Ah, regarde, on tourne à la prochaine à gauche. »

Kicky suivit la Crown Victoria le long d'une large avenue résidentielle bordée d'arbres. Le ciel était couvert, mais il ne pleuvait pas, la visibilité était bonne. « L'action va se passer dans cette rue. Va lentement, mais pas trop. On passe toujours en revue le théâtre d'opération avant l'engagement, mais une fois seulement, pour ne pas éveiller les soupçons. Il faut que tu visualises l'endroit en une fois. Pendant que tu roules, regarde toutes les voitures qui sont garées sur ta gauche. Ton partenaire regarde celles qui sont à droite, aujourd'hui c'est M. Rogers. Fais attention aux voitures garées avec des gens dedans et aux vitres teintées, ce sont des flics. Et aussi aux camionnettes garées qui pourraient abriter des troupes ennemies en embuscade. Vérifie qu'il n'y a pas de réparateur de câbles sur les poteaux téléphoniques ou de jardiniers qui n'ont pas l'air de jardiner, bref tout ce qui ne colle pas dans le paysage ou qui indique qu'il y a quelque chose qui cloche. Fais aussi attention à tout ce qui pourrait gêner notre retraite. Tiens, regarde à droite.

Tu vois la jolie maison à étage en bois rouge ? C'est la maison de Booth. Le 4X4 devant, c'est le sien, donc il devrait être à la maison. » Wingo regarda sa montre. « Dans environ cinq minutes, il va sortir pour faire son jogging. Nous le suivons depuis quelques jours. Là, on va se séparer, la Crown Vic va à droite, toi tu vas à gauche ». Kicky obéit. « Maintenant, tu tournes à droite et tu passes deux pâtés de maisons. Fais attention aux enfants et aux vélos. A droite, encore. Tu passes ce pâté de maisons, tu prends à droite à nouveau. Voilà, on revient sur notre rue. Ouvrez bien l'œil tous les deux. Tu vois cette maison à gauche, tu la passes. Maintenant tu ralentis et tu te gares ici, à droite. » Kicky le fit. « La voiture d'avant va arriver d'ici une minute. Ils vérifient les rues parallèles et l'arrière de la maison. Ajuste les rétroviseurs pour voir à la fois la porte d'entrée et la rue. » Pendant que Kicky s'exécutait, M. Rogers, silencieux, donna à Jimmy une mitraillette Uzi et quelques chargeurs. Elle regarda par-dessus son épaule et vit Rogers placer une cartouche dans un fusil à pompe à canon scié.

« Je croyais que c'était seulement une bastonnade, pourquoi toute cette artillerie ? »

« Normalement, une bastonnade se fait à huit personnes et deux voitures », dit Wingo. « Je vois bien que c'est un peu beaucoup pour un seul bonhomme, mais c'est un principe du combat de rue. Une guérilla doit compenser la puissance numérique supérieure de l'adversaire en déployant une force supérieure sur les quelques points faibles où elle agit. Ils ont une plus grande puissance de feu dans la ville de Portland, mais nous faisons toujours en sorte d'avoir une plus grande puissance de feu à chaque petit endroit où nous frappons. Ce soir, nous n'avons pas grand-chose. Il y a trois hommes dans la voiture d'avant. Deux d'entre eux vont administrer la punition, le conducteur restera dans le véhicule avec un AK-47, et M. Rogers et moi-même allons les couvrir, avec les armes que voici. Le but est d'empêcher tout bon samaritain d'intervenir et aussi de résister et de protéger notre retraite si les cogens débarquent ou s'ils nous tendent un piège. Dès qu'on a assez de Volontaires, l'équipe d'assaut ou le tireur est couvert sur au moins deux flancs, pour parer aux déconvenues et aux attaques. »

« Est-ce que je peux les couvrir moi aussi ? » demanda Kicky.

« Bien sûr, pourquoi pas ? » Wingo farfouilla dans la boîte à gants pour en extraire deux morceaux de laine bleue. « Voilà ton passe-montagne. Ne le mets pas sans mon ordre. Si quelqu'un qui regarde à sa fenêtre ou qui sort les poubelles voit trois individus encagoulés qui attendent dans une voiture, ça nous casse un peu la baraque. Voilà la voiture d'avant. » La Crown Victoria se gara à moins de cent mètres derrière eux, près du croisement, tout près du terrain de Booth. Le portable de Wingo retentit. Il écouta un instant. « Désolé mon pote, Fred est parti au taff. Tu veux que je prenne un message ? Ok, comme tu veux. »

« Dites donc les gars, vous en avez des chouette bagnoles », remarqua Kicky. « Oh et d'ailleurs, merci pour le Camry ».

« Il n'y a pas de quoi. Quand on fait une chignole à Lac Oswego, il faut utiliser les voitures qui correspondent à l'environnement. Si on était sur la 82^{ème} rue, on aurait pris des camionnettes, des pick-up ou des vieilles guimbardes. Notre bonhomme est une créature bien réglée, on devrait le voir passer la porte d'un instant à l'autre. Dès qu'on le voit, on met les cagoules. Quand il va courir, il fait toujours le même chemin, il tourne à droite en sortant de chez lui. Mais s'il tourne à gauche, il faudra lui tomber dessus, et M. Rogers et moi faisons le travail. Si ça se passe comme ça, tu restes dans la voiture. Si M. Booth s'en tient à ses habitudes, il passera devant la voiture d'avant, les deux Volontaires désignés lui sautent dessus, lui font la botte secrète Lizzie Borden avec ses quarante coups. La bastonnade, c'est tout un art, ça ne s'improvise pas. Tu commences par les genoux, puis les coudes, les reins, l'aine, et puis la bouche. Jamais la tête, au risque de tuer la cible. Quand il tend les bras, tu les frappes encore plus fort pour les casser. Normalement, ça ne devrait pas prendre plus de vingt secondes, mais comme je te l'ai dit, ce sont des petits nouveaux, il peuvent être un peu plus lents. Pendant l'action, M. Rogers et moi serons hors de la voiture pour couvrir la rue. Toi, tu sors de la voiture pour couvrir le trottoir de droite, qu'il n'y ait pas de surprise de ce côté-là. Tu lèves ton pistolet à deux mains comme quelqu'un qui sait ce qu'il fait. Si d'aventure, un péquin qui a le

complexe de John Wayne veut s'approcher, tu lui coupes l'envie en lui tirant un peu au-dessus du crâne. S'il continue, Rog ou moi on s'occupe de lui ». Dans son rétroviseur latéral, Kicky vit s'ouvrir la porte d'entrée de la maison de Booth, et en sortir un homme en tenue de jogging, avec des écouteurs d'iPod aux oreilles. « C'est lui », dit Wingo. « Cagoules ». Kicky mit son passe-montagne et ajusta les trous pour les yeux. « On sort ».

Kicky ouvrit la portière de la Nissan et pointa son arme sur sa droite, mais elle ne put résister à la tentation de regarder ce qui se passait derrière elle. Les portières de la Crown Vic étaient ouvertes et les deux assaillants masqués étaient sur l'homme en survêtement, l'un le frappait de sa batte de base ball, l'autre d'un manche de merlin, alors que le troisième homme leur tournait le dos, pointant sa kalashnikov vers la rue désertique. Kicky entendait les bruits sourds que faisaient les coups sur la carcasse de Booth, elle entendait ses hurlements aigus, semblables à ceux d'un porc que l'on saigne.

Le souvenir d'une petite pièce du Centre Judiciaire lui vint à l'esprit, les aiguilles et les électrodes, l'enlèvement de sa fille, et sa propre humiliation, sa rage et sa souffrance quand elle était dans les mains d'hommes comme Gregory Booth. Les dernières traces de pitié qu'elle aurait pu éprouver se noyaient dans le flot de rage, de haine et d'exultation, au spectacle de la douleur de cet homme en train d'être battu. Les Américains aimaient et soutenaient les êtres malfaisants et la société malfaisante qui avaient envoyé son frère et son amoureux se faire massacrer en Irak, qui l'avaient conduite à la prostitution, puis en prison, et qui lui avaient volé son bébé. Booth et les siens n'avaient jamais manifesté la moindre trace de miséricorde envers elle et ceux qu'elle aimait, pour cette raison il n'en méritait aucune lui non plus. *Fais aux autres ce que les autres te font*, se dit-elle amèrement.

Les trois hommes masqués rentrèrent dans la Crown Victoria et son moteur démarra. Ils laissaient derrière eux un tas de linge sale geignard qui se crispait nerveusement sur le trottoir, souillant le béton de rouge. « En voiture », ordonna Wingo. « Tu démarres et tu descends la rue, lentement. Tu gardes la cagoule jusqu'à ce qu'on ait passé quelques pâtés de maisons. Maintenant, tourne à droite ». Derrière eux, la Crown Victoria tourna à gauche. « Nous prenons des chemins différents. Tu vas en direction de la I-5, et par là on rentre en ville. Normalement, après chaque mission, il y a une réunion de bilan et de critique dans une planque ou dans un lieu de rendez-vous, mais cette fois-ci tout s'est passé parfaitement, donc il n'y en a pas vraiment besoin ». Wingo ouvrit son téléphone, pianota un numéro et parla. « Comment ça va ? Oui oui, tout pareil. Du bon boulot, les gars ». Il referma son téléphone. « Même chose pour vous deux. Alors, camarade Jodie, on a fait sa première chignole ? C'était comment ? »

« Super ! » répondit-t-elle vivement. Elle disait vrai.

Chapitre X – L'appât à requins

Pendant les quelques mois qui suivirent, Kicky s'acquitta de plus d'une douzaine de missions pour la NVA, toujours en qualité de conductrice, en plus de continuer à prendre les clients-mystères qui l'appelaient par textos pour une course à l'usine de sauce piquante. Plus tard l'usine de sauce piquante devint le Bowling de Bob, puis enfin le Café du Châtaignier. (« Qui est le maniaque de George Orwell parmi ces sociopathes ? » marmonna Lainie en entendant la dernière appellation.) Elle était en campagne les jours où elle ne travaillait pas, ou après avoir fini sa journée pour la compagnie Excelsior, à minuit. Ses missions suivaient un cours régulier. On ne lui demandait jamais de prendre son taxi pour les chignoles. Elle conduisait toujours sa propre voiture jusqu'à un point de rendez-vous désigné, se garait, puis prenait le volant d'une des nombreuses voitures de l'escouade de la NVA.

À deux occasions, il n'y eut qu'un véhicule. Ces missions à une seule voiture étaient des tours de reconnaissance, lors desquels son passager jouait le rôle d'observateur, étudiant non pas les gens, mais les endroits où une action pourrait se faire, en faisant des allées et venues de tel à tel point, les chronométrant, analysant la configuration des rues pour l'entrée et la retraite, et ainsi de suite. Pendant ces courses, Kicky conduisait toutes sortes de voitures, de la Crown Victoria – peut-être la même que celle qu'elle avait vue lors de la chignole du Lac Oswego – au minibus et au pick-up hors d'âge, et même une fois, une BMW grand luxe avec des sièges en cuir.

Parfois, Jimmy Wingo l'accompagnait en voiture, parfois il n'était pas là. Elle commençait à rencontrer régulièrement d'autres camarades de la NVA. Il y avait M. Rogers, gentiment psychotique, vêtu de son cardigan de marque, qui criait à chaque fois « Il y a de belles balades à faire dans le coin ! » au moment de tirer dans les genoux de quelqu'un ou de jeter une bombe-tuyau. (« Bon sang ! J'ai grandi devant Mister Rogers ! J'ai appris à parler anglais devant cette émission ! » lança Lainie, furibonde.) Il y avait un grand jeune homme dégingandé avec une coupe à la Elvis, nommé Ace, pas mal fait de sa personne, mais qui ne pensait qu'au travail et qu'elle n'avait jamais vu sourire.

Il y avait aussi un petit cinquantenaire à l'air placide, le cheveu poivre et sel, qui se faisait appeler Fred, et qui était encore moins bavard que les autres. Il semblait être spécialisé dans les explosifs, car il portait toujours un sac à dos ou une gibecière pleine de cocktails molotov et autres explosifs à main qu'il distribuait à la ronde. Il y avait Lavonne, solidement charpentée, d'humeur joviale, qui aurait pu être jolie sans son nez cabossé. Lavonne avait l'âge de Kicky. Elle conduisait parfois la deuxième voiture avec un certain Kevin, jeune homme au teint pâle et à l'air concentré, que Kicky croyait être son petit ami. Mais elle se trompait, comme elle l'apprit plus tard. Elle échangeait parfois quelques mots avec les autres Volontaires aux lieux de rendez-vous, mais Kicky n'eut pas l'occasion de faire davantage connaissance avec eux.

Il y avait enfin deux costauds, des barbus du genre motocyclistes, sans doute une fratrie, arborant muscles épais et tatouages de prisonniers. Ces deux-là riaient beaucoup et s'étaient spécialisés dans la bastonnade. Ils s'appelaient eux-mêmes Chose Une et Chose Deux. (« Ma parole ! s'écria Lainie en entendant leurs sobriquets. « Maintenant ces enfants de salauds s'en prennent au Dr. Seuss ! Ce sera qui le suivant ? Barney le dinosaure ? » Kicky ne put s'empêcher de lui répondre : « Celui-là, je crois qu'il est dans la Compagnie B », à quoi Lainie répliqua par un regard de Gorgone.)

Kicky apprit que c'étaient eux qui avaient tabassé le conseiller d'éducation sur le trottoir la dernière fois. Elle eut l'invincible impression que, s'ils étaient nouveaux dans la NVA, ils ne l'étaient pas tout à fait dans ce domaine d'activité. Dans la voiture, Chose Une lui fit quelques remarques élogieuses sur l'art qui ornait son corps et sur le corps qui en était orné, montrant par là qu'il n'aurait pas d'objections à faire plus ample connaissance avec elle en-dehors des heures de travail. Comme elle n'avait pas envie de rendre les choses encore plus compliquées et qu'elle n'avait pas

idée du protocole qu'il fallait observer en la matière, en tant que Volontaire à l'essai aussi bien qu'en tant qu'informatrice de police, elle déclina, avec tact et adresse. Chose Une comprit rapidement le message et laissa tomber, ce qui lui fit très forte impression. Étant donné les préjugés concernant le mode de vie des guérillas urbaines que la télé et les films lui avaient mis en tête, il s'avéra ironiquement que la période avec eux était la plus chaste qu'elle avait passée depuis ses quinze ans.

On ne prévenait pas Kicky du genre de mission qu'elle aurait à accomplir. Les premières fois, il n'y eut pas d'homicides. C'étaient des bastonnades de gauchistes blancs ou de gens qui s'étaient arrangés pour embêter la NVA, et à l'image de ce qui s'était passé près du Lac Oswego, les corrections étaient administrées vite et fort et se déroulaient sans accrocs. Kicky s'émerveillait de la quantité de temps et de travail dépensée en amont de ces opérations relativement mineures. « Tu connais la vieille maxime de menuisier : qui mesure deux fois ne coupe qu'une fois », dit Wingo. « Mais les dérives, c'est une autre paire de manches. Quand nos Volontaires ont des ennuis, c'est presque toujours pendant une dérive, quand on n'a pas le temps de prévoir un plan bien arrêté. Malgré tout, il faut saisir les cibles d'opportunité où et quand elles se présentent, pour les déstabiliser, pour avoir toujours l'initiative et ne jamais les laisser en repos, que les flics et les *feds* ne puissent jamais avoir fini de nettoyer une scène de crime sans avoir à passer à une autre. Nos attaques, camarade Jodie, ce sont des piqûres de moustique. Mais des milliers de petites piqûres peuvent lentement saigner la Bête à mort ».

À côté des bastonnades, il y avait d'autres missions. Les actions des unités rurales de la NVA, comme la Compagnie D de Zack Hatfield, dont les attaques flamboyantes lui avaient valu d'être appelée « la Horde Sauvage » dans les médias, avaient réussi à déloger la plupart des Mexicains et le petit nombre de noirs d'une grande portion de l'arrière-pays du Nord-Ouest, dans le Washington, l'Oregon, l'Idaho, le Montana et la Colombie Britannique. Beaucoup de métis se ruiaient jusqu'en Californie, mais quelques-uns se regroupaient dans les grandes villes, ce qui augmentait légèrement le nombre de non-blancs dans des banlieues de Portland comme Hillsboro, McMinville et North Portland. Les équipes urbaines de la NVA prirent en conséquence le taureau par les cornes pour les persuader de mettre les voiles en masse et pour de bon.

Plus de la moitié des chignoles auxquelles participait Kicky consistaient à brûler ou à faire exploser des repaires de Mexicains, qu'ils soient dedans ou pas, ou bien les affaires dont on savait qu'elles employaient des clandestins, comme un chantier, un hangar au bord du fleuve et une blanchisserie appartenant à des Juifs et tenue par un homme de paille chinois embauchant des clandestins comme hommes de peine.

Pour ces missions, on approchait la cible en faisant une reconnaissance des environs pour anticiper les problèmes, puis on se plaçait en couverture pour prévenir les interférences, et Fred accompagné d'autres Volontaires lançaient des engins incendiaires par les fenêtres. À une occasion, ils défoncèrent une porte et firent s'effondrer le bâtiment en se servant d'un détonateur télécommandé, alors qu'ils quittaient les lieux en voiture. Un autre soir, des Mexicains émergèrent ivres de leur restaurant en flammes, jurons et menaces à la bouche, couteaux à la main, alors que deux d'entre eux tiraient sauvagement à l'arme de poing dans la rue. Wingo et les deux Choses sortirent masqués de leur voiture, et les dispersèrent calmement au moyen de leurs armes de guerre tirant des rafales brèves et contrôlées. Kicky apprit par le journal télévisé que deux de ces Hispaniques étaient morts, bien qu'elle n'en ait vu aucun à terre ce soir-là. Elle ne savait pas exactement si cet incident pouvait être compté comme lui ayant fait les os. Sans doute pas, conclut-elle, vu qu'elle ne s'était pas encore servie de son arme. À aucun moment elle ne vit un seul signe de présence policière ni de tentative d'interférence de leur part. Elle se demandait si Laine Martinez leur avait commandé de ne pas lui coller aux basques.

Sa course la plus compliquée eut lieu alors qu'elle était en soutien dans une opération à trois voitures. La mission consistait à enlever le chef du bureau de Portland de CNN, pour lui faire part des préoccupations de l'Armée touchant l'équilibre du traitement de l'information sur sa chaîne.

Kicky vit trois de ses camarades, qu'elle ne connaissait pas, marcher l'air de rien en direction d'un bar, en face de l'immeuble de CNN en centre-ville, où les journalistes avaient leurs habitudes, avant de les retrouver une minute après, tenant par le bras le cadre stupéfait. Ils le firent asseoir dans le véhicule, une camionnette, et disparurent. Sous le commandement de Wingo, elle suivit la camionnette pendant un kilomètre, vers l'Ouest en direction de l'autoroute 30, mais après une brève conversation téléphonique, Wingo dit : « C'est bon, on a fini. On fait demi-tour et tu reprends ta voiture ».

« Mais, dis-moi, ils vont lui faire la peau ? » demanda Kicky.

« On ne se serait pas embêté à le kidnapper si on avait voulu le tuer », expliqua Wingo en riant. « Les journalistes doivent être traités avec des pincettes. Parfois on les bute, évidemment, s'ils sont non-blancs ou juifs, mais là il s'agit d'un de ces cas où on ne veut pas d'un macchabée, mais simplement qu'il change d'attitude. C'est largement mieux pour les deux parties s'il obéit. Ils vont enfilez des perles avec lui et ensuite le relâcher quelque part, avec des instructions nettement marquées dans sa mémoire. Il en sera quitte pour la peur, il n'aura pas de séquelles trop lourdes. Tu as déjà pu remarquer un changement de ton chez CNN à Portland après coup. Ils ont arrêté d'employer leur vilain mot de 'terroriste' quand ils parlent de nous. Dorénavant, nous sommes des 'insurgés nationalistes blancs' ou quelque chose dans le genre et nos communiqués sont lus à un volume plus fort et en entier. »

Un autre soir, Kicky faisait une course vers le Bowling de Bob pour Ace. Il avait hélé son taxi d'un coin de rue – elle ne comprenait pas comment la NVA faisait pour la suivre à la trace dans toute la ville, ce qui l'énervait. Ace lui dit : « Fais des tours en ville, mais sans prendre les grandes artères, parce qu'il va falloir qu'on s'arrête à un moment ». Après cinq minutes de conduite silencieuse, il reçut un appel, parla brièvement à son correspondant, et dit : « D'accord ». Il raccrocha, tapa un autre numéro et dit à Kicky : « Gare-toi ici et allume des phares ». C'était un parc de stationnement. Kicky alluma ses phares. Ace s'approcha d'elle et lui tendit son téléphone, accompagné d'une moitié de feuille de papier, sur laquelle étaient imprimés des phrases en grosses lettres.

« Tu vas appeler, appuie sur envoi », lui commanda-t-il. « Si c'est un homme qui répond ou si ça se met sur messagerie, ne dis rien. Tu raccroches, on ne veut pas qu'ils aient ta voix. Normalement, c'est une femme qui va décrocher. Quand elle décroche, tu lui lis ça, puis tu raccroches. Ne rajoute rien de ton cru et ne la laisse pas te tenir la jambe ».

Kicky prit le téléphone et regarda le papier. « Mazette ! » fit-elle. « Je me suis toujours demandée qui faisait ces trucs-là. Qui est-ce que j'appelle ? »

« Une journaliste de l'*Oregonian* », répondit Ace. « Le commandant aime bien l'utiliser pour les coups de fil. Il adore la faire tourner chèvre ».

Kicky appuya sur envoi. Le téléphone sonna et une voix de femme répondit. « Allô ? »

« Bonjour Caroline, c'est le Capitaine O'Neill », lut Kicky. « Le code de confirmation est *Let Freedom Ring*. J'attends votre réponse pour une communication. »

La femme à l'autre bout du fil poussa un petit gloussement, signe de sa peur subite et de sa consternation. « Quoi ! C'est un nouveau téléphone portable et personne n'a encore ce numéro ! Je l'ai eu pour que vous arrêtiez de m'appeler, bande de malades ! »

Kicky lut ce qui était écrit sur la page d'une voix égale. « À 20h35 ce soir, des éléments de la Compagnie C, de la Première Brigade de Portland de l'Armée des Volontaires du Nord-Ouest ont mené une action en application de l'Ordre Opérationnel numéro quatre, dirigée contre le Blue Lagoon Lounge sur la 82ème avenue à Portland, un repaire bien connu de revendeurs de drogue, de travestis et de non-blancs qui représentent une menace claire et visible pour la communauté blanche. Un véhicule contenant cent kilos d'explosifs a été garé en face de l'entrée principale et a été mis à feu, détruisant le bâtiment et tous ceux qui étaient à l'intérieur. Que les déviants sexuels, les Juifs autres non-blancs se souviennent que l'Ordre Opérationnel numéro quatre interdit leur

présence dans le Foyer National, et que s'ils sont trouvés dans n'importe quel théâtre d'opération de la NVA, ils sont susceptibles d'être anéantis à vue en tant que cibles militaires. Fin de la communication ».

« Attendez ! s'écria la femme. « Laissez-moi prendre un stylo. Qu'est-ce que vous... ? » Kicky raccrocha le téléphone et le tendit à Ace.

« Euh, excuse-moi camarade, mais on dirait que le papier a été écrit plus tôt que ça dans la journée, avant que la bombe n'explose », lui dit-elle en lui rendant la feuille. « Comment pouviez-vous savoir que ça allait se passer exactement comme je l'ai dit ? »

« Eh bien, ça s'est passé tout comme prévu. Au téléphone, tout à l'heure, c'était le coup de fil de confirmation », dit Ace. « Tu veux savoir comment on pouvait le savoir à l'avance ? Eh bien c'est parce que le Baron Rouge ne rate jamais son coup ».

« Le Baron rouge ? » demanda Kicky.

« Le meilleur fabricant de voitures piégées de la NVA », dit Ace avec fierté. « Non seulement il les fait, mais il les conduit aussi à bon port. Peut-être que tu le rencontreras un jour ». Quelques instants après, Kicky sentit vibrer le téléphone à sa ceinture. Elle se disait que Lainie était en train d'avoir un orgasme à la pensée de se rapprocher d'un artificier important de la NVA, et qu'elle lui signifiait ainsi de s'arranger pour en savoir plus. Elle n'en fit rien. Le souvenir des électrodes et des aiguilles n'avait pas disparu, loin de là, mais sa conscience et sa tendance rebelle reprenaient de la vigueur, alimentées par l'air de liberté et presque de bonheur qu'elle respirait quand elle était de sortie avec la NVA, quand elle rendait les coups.

Après chaque sortie avec les Volontaires, Kicky était soigneusement extraite de sa routine, dès que cela était possible, afin d'être conduite au Centre Judiciaire pour une séance de bilan et de critique, au moyen de toutes sortes de véhicules, des voitures banalisées aux vitres teintées, des camionnettes de réparation, des taxis conduits par des agents en civil, et même une semi-remorque qui acheminait des fournitures dans la Zone Verte. En général, on lui faisait prendre l'ascenseur pour l'amener dans la salle d'interrogatoire où elle avait été torturée, à l'intérieur de l'espace retranché du détachement spécial, dont la porte disait « Réservé au personnel de maintenance ».

Alors qu'elle était au Centre Judiciaire pour rendre compte à Lainie Martinez et à Jamal Jarvis, de plus en plus flottant et de moins en moins impliqué dans l'enquête, on se posa quelques questions lorsqu'elle fut surprise à fixer quelques photographies de membres de la NVA prises dans des commissariats de police. Elle fut finalement admise dans le saint des saints : le centre d'opérations. Deux inspecteurs se penchaient sur des données qui sortaient d'une imprimante dans le coin de la pièce, deux autres étaient derrière leurs ordinateurs, posés sur une longue table contre le mur, sous la photographie obligatoire d'Hillary Clinton et du chef Linda Hirsch. L'un d'entre eux dit « Appât à Requins en vue ! » et les trois autres levèrent la tête et la regardèrent, curieux, un long moment, puis reprirent leurs activités.

« Appât à requins ? » répéta Kicky.

« C'est ton nom de code ici », lui dit Lainie.

« Eh bien, c'est encourageant ! » dit-elle, exaspérée.

« C'est toujours mieux que gourgandine », maugréa Jarvis.

Elle vit un tableau blanc immense, plus grand que tout ce qu'elle avait jamais vu, s'étalant sur tout un côté de la salle. Des marqueurs effaçables de diverses couleurs y avaient tracé le schéma primitif et confus, mais en expansion, à en juger par les ratures et les annotations marginales, d'une structure organisationnelle, semblable à celles que le FBI et autres bureaucraties des forces de sécurité avaient longtemps affectionnées quand il s'agissait de traquer le syndicat du crime ou d'autres entreprises criminelles. Le tableau avait pour titre « Première Brigade de Portland », avec une petite extension à droite, intitulée « Deuxième Brigade ? »

Sous le tableau, il y avait des étagères superposées remplies de petites boîtes contenant les fiches des suspects groupés par compagnie, de A à F. Seule la compagnie A était marquée du nom d'un chef de compagnie, Billy Jackson, avec une série de vieilles photos de celui-ci, prises par la police. Derrière Jackson était écrit le nom « James Wingo », avec un ensemble de photos prises à la prison d'Angola, marqué « chef d'équipe ». Derrière la boîte de Jimmy, quatre autres boîtes, dont l'une était intitulée « Mister Rogers ? », deux autres « Chose Une ? » et « Chose deux ? », et la quatrième était surmontée d'un simple point d'interrogation. C'était le résultat de la première mission de Kicky avec la NVA, la bastonnade de Gregory Booth. Il y avait encore d'autres rangées de boîtes prévues pour Lavonne, Kevin, et ainsi de suite. Un peu plus loin, elle découvrit une boîte contenant une vieille photo de police montrant une femme d'une trentaine d'années nommée « Racine Wingfield, recruteuse de sujets féminins, mariée à Carter Wingfield FBI#288995-3 ». Kicky eut besoin d'un certain temps pour reconnaître la vieille femme qui l'avait auditionnée dans la maison de Gresham ; les photos avaient bien trente ans.

D'autres boîtes étaient remplies de noms et de photos. Kicky fut surprise d'apprendre qu'Ace s'appelait en réalité Felix Biedermann, et elle se dit de faire très attention à ne jamais l'appeler Felix. Sur un autre mur étaient accrochés des bloc-notes, marqués d'un numéro et couverts de post-it où étaient écrits des éléments d'informations comme des remarques anodines reçues par le truchement du mouchard de Kicky, et qui pouvaient, par recoupement, contribuer à l'identification d'un individu, ou des listes de crimes commis en présence de Kicky et imputés à telle personne, grâce à tel détail apparu lors d'une communication que la surveillance avait saisi.

« Lentement, mais sûrement, nous reconstruisons l'image de l'organisation, et un jour nous saurons tout, qui ils sont et où ils sont. À ce moment-là, nous agirons », expliqua fièrement Lainie.

« Nous les prendrons tous dans un seul grand coup de filet. Sauf Lockhart, bien sûr. Lui, on va le dégager, sur le champ. D'ailleurs, tu as du neuf sur lui ? » demanda-t-elle d'un ton plein de sous-entendus.

« Tu es censée le savoir », répondit Kicky de mauvaise grâce. « Tu entends tout ce que j'entends ».

« Certes, mais la chef est pressante en ce moment, il faut montrer du résultat », reconnut Lainie.

« Je ne l'ai vu qu'une fois, au *Jupiter's Den* », dit Kicky. « Ils commencent à me faire confiance à présent ; si je commence à poser des questions qui le concernent lui en particulier ou un autre, comme une balance en herbe, ça les mettrait en alerte et ils redeviendraient fort soupçonneux ».

« Je sais bien Kristin, autant que toi », soupira Lainie. « Mais il faut te mettre dans la tête que nous sommes la police et que la police est censée arrêter les gens qui commettent des crimes. C'est très difficile de passer toute la sainte journée assis dans ces bureaux à entendre les balles fuser et les bombes exploser dans tout Portland, nous perdons la face. Je t'en touche un mot parce que la pression d'en haut qui nous demande du résultat tangible est de plus en plus lourde. Il va falloir qu'on lance des mandats d'arrêts fondés sur les renseignements que tu as donné, ou plutôt sur ce qu'on a pu trouver sur la base des renseignements que tu as donnés ».

« Grandiose ! » râla Kicky, se cachant sa tête dans les mains. « Je suis à peine arrivée dans l'organisation que tu les braques tous sur ma pomme ! Alors là, vraiment, un grand merci ! »

« Tu me croiras ou pas, Kristin, mais pour une fois je sympathise, je suis de ton côté sur ce coup-là », grommela Martinez. « La pire des choses serait d'alerter la NVA avant que nous ne soyons prêts à agir. Même si nous progressons bien, nous sommes encore loin du compte. Si nous commençons à arrêter des gens sans avoir de vraies preuves, ça va sonner l'alarme chez eux. Je vais retenir la chef le plus longtemps possible et je vais tout faire pour t'éviter d'être compromise. Il ne restera plus qu'à espérer que cela suffise ».

« Si tu rates ton coup, je te passerai un appel en PCV de l'outre-tombe », marmotta Kicky, pleine d'amertume et de crainte.

Au fil des semaines, elle remarquait, lors de ses visites au Centre, que les petites boîtes dans les

casiers se remplissaient beaucoup. Des pseudonymes s'ajoutaient aux pseudonymes, que les inspecteurs tâchaient de raccrocher à des noms. Lors d'une visite au centre opérationnel, Kicky s'aperçut que la Deuxième Brigade avait désormais son propre tableau blanc, orné de quelques photos de personnes qu'elle n'avait jamais vues. « Est-ce que c'est moi qui vous ai donné tous ces renseignements ? » demanda-t-elle à Martinez. « Je ne me souviens pas avoir rencontré ces types ».

« Les renseignements que nous tenons de ton mouchard sont ce qu'on pourrait appeler des données brutes », expliqua Lainie. « Elles sont enregistrés, organisées, confrontées à nos bases de données, puis je les passe au peigne fin avec des consultants privés, des analystes qui sont passés par l'armée, des gens que tu n'as pas besoin de voir. Ne t'inquiète pas, ils ne connaissent pas ton identité. En dehors du détachement spécial, personne ne la connaît ».

« Pour eux, je ne suis que l'Appât à requins c'est ça ? », jeta Kicky.

« Et rien de plus », reconnut Lainie, n'entendant point le sarcasme. « Même ceux qui gardent ta mère et ta fille ne savent pas pourquoi ils font ce qu'ils font, même si ce n'est pas impossible à deviner. Tu serais abasourdie de voir tout ce qu'on peut déduire, en analysant les remarques banales que font ces bonshommes quand tu es avec eux. Mais tu n'es pas notre seule source d'informations. Cette pièce est sans doute la mieux fournie en renseignements authentiques et pertinents sur l'Armée des Volontaires du Nord-Ouest, parce que nous recueillons toutes les bribes de données sur la NVA, tous azimuts, pas seulement à Portland, mais dans tout le Nord-Ouest. Tout ce que nous apprenons par les écoutes téléphoniques, tous les indices des scènes de crime, tous les ragots transmis par nos indices habituels, tout ce que les inspecteurs des autres départements nous rapportent, les montagnes de documents d'avant le 22 octobre, qui ont parfois un quart de siècle, même les ragots de la presse tabloïd et de la télé, tout est dans nos bases de données. Évidemment, nous avons aussi accès aux archives fédérales des crimes de haine d'avant le 22 octobre et à des dossiers d'enquête de tout le pays. Un des tes contacts balance un sobriquet ou une obscure bribe d'information qui correspond à nos données, et soudain nous comprenons de qui et de quoi il parle. Nous passons en revue nos données, et le plus souvent nous trouvons une photo de police ou une séquence filmée, s'ils ont eu la bêtise de s'afficher dans une réunion raciste ou une manifestation contre l'immigration, ou quoi que ce soit dans le genre. Tous les rassemblements publics que ces gens ont organisé et la plupart de leurs réunions privées ont toujours grouillé d'agents. On commence par un nom de code, si on a de la chance on a une photo prise dans ton taxi, on utilise la reconnaissance faciale holographique, on compare des données pour dresser un profil, qu'on compare à nouveau à nos autres données, et on finit par avoir un nom et une biographie, qui nous dirige vers cent nouvelles recherches. C'est comme les ondes dans une mare quand on jette une pierre, ça s'élargit tant et plus. Et toi, tu es la pierre qu'on jette dans la mare. »

« Espérons que je ne touche pas le fond pour de bon », répondit Kicky, acerbe.

« Tous les jours, on en apprend un peu plus sur leurs tactiques, leurs goûts, leurs mentalités, et surtout on découvre leurs noms et les endroits qu'ils fréquentent. À la fin, on réussira à les attraper tous d'un seul coup et ils ne sauront jamais quelle arme les a frappés ». Lainie était entièrement enveloppée dans sa vision, et plus elle s'approchait de son but, plus elle poussait son avantage et risquerait la vie de Kicky pour obtenir sa récompense. Elle avait déjà expliqué à Kicky qu'elle ferait tomber le couperet dès que Lockhart pointerait le bout de son nez. Kicky en était clouée de peur.

Pour conjurer la mort et la folie, il n'y avait que ses visites à May et Ellie, les seules qui comptaient à ses yeux. Elles avaient élu domicile dans ce drôle de monde crépusculaire du motel, où Kicky apparaissait, jouait et regardait les dessins animés avec sa fille et bavardait avec sa mère, comme une maman laborieuse qui passe un moment normal avec les siens, en s'efforçant d'arracher toute la situation de son esprit pendant quelques heures, avant de disparaître à nouveau, jusqu'à la prochaine fois. Elle s'étonna d'avoir pu faire face à la pression sans faire un crochet par l'épicerie pour se payer une bouteille de Jack Daniels en violation des Ordres Opérationnels de la NVA, ou de n'avoir pas recherché de revendeur de crack en violation des Ordres Opérationnels et de la loi, mais au contraire, c'est toujours l'image du dernier câlin avec Ellie qui la faisait passer par la porte étroite et

se tenir sur le droit chemin. Elle prenait peur à l'idée de faire un pas de côté et d'agir sous l'influence de la dope, ce qui interromprait net sa carrière à la NVA et peut-être son existence tout court, mais qui surtout détruirait la vie de sa fille.

Cette nouvelle vie tendue semblait affecter May également, mais pour le mieux. Kicky avait remarqué qu'elle avait l'air sobre et vive, malgré sa mine défaite par l'inquiétude, et quand elle arrivait, la poubelle ne débordait plus de canettes de bière vides et de cartons déchirés de paquets de douze. May la surprit un jour à regarder la poubelle vide, et malgré la gardienne dans la pièce, elle lui dit : « Je suis en train de me calmer avec la bibine. Ce n'est pas bon pour ma pression sanguine, surtout à cet endroit ». Kicky ne fit qu'une réponse évasive, mais son cœur se réjouit. Elle comprenait que d'une certaine façon, sa mère venait de lui dire que dans cette extrémité, elle ferait son devoir pour protéger Mary Ellen. May n'y parviendrait peut-être pas, mais au moins la boisson ne serait pas en cause. C'était, à sa manière, la plus profonde preuve d'amour que Kicky avait jamais reçue de sa mère. Encore et toujours, Kicky se lacérait l'esprit pour trouver le moyen d'échapper au piège mortel dans lequel elle était tombée, mais tant que May et Ellie étaient entre les mains de leurs ravisseurs, elle savait que Martiez et Jarvis la tenaient à la gorge et qu'elle ne pouvait qu'endurer et se taire.

La situation ne s'était pas arrangée quand Kicky prit le volant pour participer à son premier meurtre.

Au départ, les choses n'étaient pas censées se passer de cette façon. Un soir brumeux de novembre, Kicky conduisait un 4X4 Subaru marron lors d'une mission de reconnaissance, avec Jimmy Wingo à ses côtés et le commandant Billy Jackson sur la banquette arrière. C'était la première fois qu'il était dans sa voiture et la première fois qu'elle le voyait depuis leur brève entrevue au Burger Barn. Il l'avait saluée d'un courtois « Bonsoir, camarade », en la rencontrant au point de rendez-vous, mais ne lui avait plus adressé la parole depuis lors. Wingo lui avait indiqué la destination, le Palais des Congrès de l'Oregon, de l'autre côté de la rivière Willamette, et ils décrivaient des cercles autour de cette étrange bâtisse, de ses deux sinistres tours vertes et de sa sculpture bizarre en forme de pendule. Jackson et Wingo commentaient l'allure du trafic et cherchaient à détecter des voies de retraite. « On ne peut pas entrer dans l'aire de stationnement sans prendre de ticket et se faire filmer par la vidéo-surveillance, alors continue comme tu le fais, encore un tour », lui dit Jimmy. « Pour la chignole, tu préfères Holladay ou Martin Lucifer Koon, chef ? »

« Oh, le mieux serait d'arriver par le boulevard Martin Luther King », dit Jackson. « J'aime bien l'ironie de la manœuvre ». Kicky n'avait aucune idée de ce dont ils parlaient, et ne posait pas de questions, mais elle devinait qu'on allait tuer quelqu'un ou faire exploser quelque chose. Un peu plus tard, Wingo lui demanda de revenir au lieu de rendez-vous initial, au nord de la rivière. « Passe par le centre-ville », lui dit-il. « En fait, le centre-ville est ce qu'il y a de plus sûr pour nous, parce que si on doit s'échapper, c'est beaucoup plus facile de le faire à pied dans la foule, il y a des stations de tramway et des arrêts de bus un peu partout et plein d'autres façons de mettre les bouts. La pire des choses, c'est d'être alpagué sur une autoroute, tu ne peux fuir que dans un seul sens et tu attires l'attention, surtout des hélicoptères. Tu es sur l'autoroute avec un hélico aux fesses, tu l'as dans l'os ».

Comme les illuminations de Noël étaient déjà installées dans le quartier de Pearl et le centre-ville de Portland, même si *Thanksgiving* n'était que dans une semaine, les rues étaient très éclairées et bien remplies de chalands. Ils descendaient Park Avenue et venaient de passer le grand magasin Nordstrom quand Jimmy Wingo dit subitement, d'une voix nette : « Chef ! À droite ! »

« Je les vois », dit calmement Jackson. Kicky jeta un œil sur sa droite, mais ne vit rien d'autre que la rue et ses passants. « Il y a beaucoup de trafic par ici ».

« La camarade Jodie est bonne conductrice », dit Wingo. Kicky s'apprêtait à dire quelque chose, mais se rendit compte qu'il ne lui parlait pas, ne faisant que constater un fait à l'adresse du commandant de la compagnie. Elle fut ravie de ce compliment inattendu. « On passe ou on dérive chef ? » demanda Wingo.

« On dérive », fit Jackson.

« Tourne à droite à Morrison Street et fait le tour du pâté de maisons », lui commanda Wingo. Elle s'exécuta. « Fais attention à ta vitesse et à tes clignotants, garde un œil sur ta gauche pour les flics et autres malotrus. Le commandant et moi allons faire une petite affaire ». Arrivée rue Morrison, Kicky tourna à droite à nouveau. « Bon sang, mais qu'est-ce qu'il a dans le crâne ? » pensa Jimmy à haute voix.

« De la démesure américaine », grogna Jackson derrière lui. « C'est un enfoiré de jeune cadre dynamique plein aux as qui a toujours pété dans la soie, il doit se croire immortel et invincible. Eh bien, il va apprendre que non, ça veut dire non ». Alors que Kicky, tournant à droite à nouveau, débouchait sur l'artère principale, elle vit Wingo sortir calmement son passe-montagne de sa poche arrière. Il ouvrit la boîte à gants et en posa un autre sur ses genoux. Elle le prit.

« Maintenant ? » demanda-t-elle. Elle jeta un œil à droite et vit que Wingo avait sorti son .357 ; elle entendit derrière son dos le petit cliquetis du cran de sûreté de l'arme de Jackson.

« Pas encore. Attends de revenir sur Park Avenue », répondit-il. Elle tourna à droite sur Yamhill Street, descendit la rue et tourna à nouveau à droite pour rejoindre Park Avenue. Ses tripes étaient en train de se liquéfier. Elle attendit la vibration de son téléphone portable, qui lui dirait au moins que ses maîtres, au centre d'opérations, avaient compris ce qui se passait, mais rien ne vint. D'une seule main, elle enfila adroitement la cagoule sur son visage. Ils repassèrent devant l'entrée du grand magasin Nordstrom. « Ralentis un poil », dit Wingo.

« Les revoilà ». Kicky scruta la scène et vit un homme blanc de grande taille, la quarantaine, revêtu d'un joli manteau mordoré, qui déambulait en prenant par la taille une femme un peu plus petite que lui, à la peau noire comme du charbon, coiffée à l'afro, des créoles en or aux oreilles. La négresse portait un manteau à col en fourrure et un sac de chez Nordstrom. Le couple riait, leur haleine visible dans l'air froid et, alors que Kicky roulait à six pas d'eux, l'homme blanc se pencha pour l'embrasser. « On veut contrer sa déveine, monsieur le traître ? » maugréa Wingo, l'air mauvais. « Alors Kicky, maintenant tu t'arrêtes, tu ne freines pas, tu t'arrêtes. Maintenant. » Elle arrêta la Subaru et Wingo et Jackson ouvrirent rapidement les portières et bondirent hors du véhicule. « On revient dans un instant ! » fit Wingo avant de disparaître derrière les voitures garées sur le trottoir.

« Kicky se retourna pour regarder derrière elle, mais elle ne pouvait pas voir grand-chose, si ce n'est la tête et les épaules du couple interracial. Puis vinrent les éclairs et le tonnerre des armes des Volontaires qui se réverbéraient le long des parois des grands édifices de l'avenue, illuminés des lumières vertes et rouges de Noël. Le couple semblait se dissocier, tourbillonner puis tomber hors de son champ de vision, et Kicky entendit des cris et des hurlements d'horreurs, et le bruit de nombreux pas qui courent, la foule des passants paniqués qui s'égaillaient dans les rues, devant elle et derrière elle. En un clignement d'yeux et un claquement de portières, les deux hommes étaient déjà revenus dans la Subaru. « Démarre aussi vite que tu peux mais sans faire crisser les pneus, pour les traces », ordonna Wingo. « Tu descends l'avenue, tu tournes à droite sur Burnside, et on ira jeter la voiture dans le fleuve ». Machinalement, Kicky s'exécuta. Elle ne parvenait pas encore à se faire à l'idée qu'elle venait d'assister à un double meurtre ; il n'avait pas eu le temps de s'enregistrer.

Derrière elle, Jackson parlait au téléphone. « Je voudrais un nettoyage à sec au numéro 9. Quelqu'un m'a renversé du ketchup. »

« Au numéro 9 ? » demanda Wingo par-dessus son épaule. « Voilà Kick, je vais te dire où aller quand on aura traversé le fleuve. Un camarade passera nous prendre, et on te ramènera à ta voiture ». Il se redressa et lui toucha l'épaule. « Comment ça va, tu tiens le coup ? »

« Vous avez été si vite qu'au lieu que ça soit tout à l'heure, c'est maintenant que j'ai ma montée d'adrénaline », dit Kicky, riant et tremblant à la fois.

« Une cible d'opportunité, camarade », fit Jackson depuis la banquette arrière. Il aurait pu être en train de parler de la météo. En approchant du pont Burnside par la vieille ville, ils croisèrent deux

voitures de police, sirènes hurlantes, suivies d'une fourgonnette blindée, qui venaient en sens inverse. « Des escouades d'intervention régionale, c'est à nous qu'ils en veulent », dit Wingo. « On dirait qu'ils n'ont pas eu de description du véhicule, si on a de la chance et que les témoins ont de bon sens, il n'en auront pas, mais il faut la couler de toutes façons ».

Derrière eux, Jackson passa un deuxième coup de fil. « Les rats véloques se ruent vers la tache de ketchup au numéro 9 », dit-il. « Dites à nos collègues d'éviter Park Avenue et le centre-ville en général ». Il referma son téléphone. « Je n'aime pas parler aussi clairement, mais parfois on ne peut pas y couper », fit-il remarquer.

Dix minutes plus tard, ils se garèrent sur le trottoir d'une rue sombre. « Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? » demanda Kicky.

« Notre transport arrive dans quelques minutes », dit Jackson. « Pendant ce temps-là, nous allons nettoyer le 4X4. Mes empreintes et celles de Jim ne comptent pas, vu qu'ils les ont déjà, mais les tiennes, si, camarade. Nous allons aussi la piéger, et avec de la chance, un flic ou un nègre voleur de voiture vont s'éparpiller sur la chaussée, mais parfois les unités de déminage désarment nos bombes, et ils peuvent même retrouver des empreintes sur des lambeaux de voiture. S'ils trouvent ne serait-ce qu'une empreinte partielle, tu es cuite. Tout ce que tu as touché, le volant, les portières, tout ce qui a pu recevoir des empreintes du côté du conducteur doit être récuré ».

Wingo attrapa sous son siège un sac en plastique. Ils sortirent de la Subaru et Wingo revint du côté du conducteur et sortit du sac un chiffon et une bouteille de décapant pour l'argenterie. Il en versa une bonne rasade sur le chiffon, et frotta énergiquement le pommeau de vitesse, l'intérieur de la portière, le tableau de bord et l'extérieur de la portière. « Le décapant, ça détruit les empreintes », expliqua-il. Quand Wingo en eut fini, il sortit une bombe du sac, qui consistait en cinq ou six bâtons de dynamite ou de TNT réunis par du ruban adhésif noir d'électricien. Kicky se rendit compte qu'elle avait conduit avec cette bombe sous le siège d'à-côté. Une protubérance terminée d'un œillet ovale dépassait du sommet de la bombe, sous laquelle était posé une petite boîte noire munie d'un cadran qui était attaché par un ruban en métal perforé. Wingo prit une petite longueur de fil, dont il fit passer un bout dans l'œillet avant de l'y nouer, puis alluma le cadran. Une petite diode rouge s'alluma. « Armée dans soixante secondes », dit-il. Il inséra prudemment la bombe sous le siège avant et enroula l'autre bout du fil autour de la poignée intérieure de la portière, avant de la fermer.

« Un des petits gadgets du Baron Rouge », dit-il à Kicky. « Alors là on fout le camp au cas où le Baron aurait merdé, ou alors moi, et que ça détone prématurément ». Ils marchèrent tous trois le long de la rue, passant devant quelques boutiques aux rideaux baissés, des bars et des gargotes. Kicky se pelotonnait dans son manteau pour lutter contre le froid et la bruine glaçante, son pistolet coincé sous sa ceinture à côté de son téléphone dans son étui, qui n'avait pas vibré. Ils entrèrent dans un petit jardin public et en firent le tour, préférant ne pas le traverser par le centre. « Il faut faire gaffe aux nègres et aux camés dans les parages », dit Kicky, se rappelant certaines de ses escapades dans ce parc, dans un temps qui lui semblait lointain et presque aboli.

« Je crois que c'est plutôt eux qui devraient se méfier de nous », dit Wingo en haussant les épaules. Une Silver Explorer se gara le long du parc. Jackson fit un signe de la main et les phares répondirent. Ils entrèrent. La Volontaire Lavonne était au volant, mais sans Kevin cette fois-ci. Elle avait sur sa banquette arrière un appareil complètement illégal qui scannait les communications de police, crachetant et hoquetant des bribes de numéros et de phrases. « Ça n'arrête pas de beugler sur les fréquences de la police, rapport à votre chignole de toute à l'heure », leur dit-elle. « Le type était une sorte d'ambassadeur, et la moricaude était sa régulière. Une sorte d'Africaine ».

« Ouai, il aurait dû être plus prudent en ramenant des souvenirs de la bambouleraie », fit Wingo. Lavonne prit le long chemin passant par l'ouest de la ville, avant de bifurquer au nord en enjambant la Willamette, et une heure plus tard, ils se retrouvèrent au point où Kicky avait garé sa Toyota. « Voilà, c'est ton arrêt », dit Wingo. Il sortit pour la raccompagner à sa voiture. « Franchement,

Kicky, est-ce que ça va ? »

« C'était une soirée flippante », admit-elle. « Mais si tu crains que je devienne toute flagada de la caboche et que je te fasse le coup de la mauvaise conscience, pour retrouver Jésus et confesser mes vilaines pensées racistes aux flics ou un truc dans le genre, non rassure-toi. Écoute, je savais ce que je faisais au tout début, la première fois que je t'ai parlé dans le trou à rat de chez Lenny. J'ai encore du chemin à faire avant de te le prouver, mais tu peux me faire confiance. Sans doute que j'y arriverai un de ces jours ».

« Tu en es plus près que tu ne crois », lui dit Wingo qui souriait, et avant qu'elle ne se retourne pour rejoindre son Explorer, il lui fit une bise fraternelle sur la joue.

Chapitre XI : Celle qui entendit les hurlements

Protégée par une existence privilégiée et par sa bonne fortune, Annette Ridgeway n'avait jamais assisté à un enterrement avant ses dix-sept ans. Mais cet après-midi froid et pluvieux de janvier, sa chance disparut. Sur la pelouse détrempée, au milieu d'un groupe de parents et d'amis, elle se tenait au bord d'un long trou de terre brune, dans lequel quelques hommes en tabliers s'apprêtaient à faire descendre sa seule et unique sœur. Un mois après avoir fêté son seizième anniversaire, Janet Ridgeway avait englouti tous les cachets du flacon de somnifères de sa mère et presque toute la bouteille de Jack Daniels cachée dans le bar de son père. Puis elle s'était effondrée sur la moquette épaisse du salon de la maison familiale à deux millions de dollars de West Linn, Oregon, avant de tousser dans son vomi jusqu'à en mourir.

Par la fenêtre de verre qui refermait le cercueil, Annette regardait le visage paisible de Jan, semblable à celui d'un petit ange doré. À quelques pas, l'officiant psalmodiait sur le thème de la grâce salvatrice de Jésus Christ, mais Annette avait baissé le volume. Ce qu'il disait ne touchait en rien ce qu'elle expérimentait. Ce n'était qu'un bruit de fond. Annette regardait le visage derrière la vitre qui lentement disparaissait sous terre, gravant pour toujours dans son esprit la dernière vision qu'elle aurait jamais de sa sœur. Elles n'avaient qu'un an d'écart ; les parents d'Annette blaguaient parfois avec elles : « Tu étais un accident, Annie, mais tu étais si jolie qu'il fallait qu'on en fasse une autre ». C'était la dernière fois qu'elle verrait cette personne, cette partie d'elle qui avait toujours été là, mais désormais arrachée d'elle pour le restant de ses jours, glissant vers la terre qui la cacherait à sa vue pour toujours. Annette savait qu'il fallait se dominer pour ne pas devenir folle. Elle se pencha sur le bord de la tombe, ses longs cheveux blonds tombant sur ses épaules vêtues de noir, s'accrochant à cette dernière vision. Le visage mort de sa sœur était à peine visible dans les ombres du fond de la tombe, mais elle la voyait encore, avant que les pelletées de terre ne la fissent disparaître tout à fait.

Son petit-ami, un grand et beau jeune homme en costume sombre, du nom d'Éric Sellars, la saisit par le bras, craignant de la voir tomber. « Annette, il va falloir y aller », dit-il avec calme mais fermeté, tout en l'accompagnant gentiment à l'écart.

« Ce n'est pas terminé », dit-elle.

« Je sais », fit Éric d'une voix douce. Il comprenait parfaitement ce qu'elle voulait lui dire. « Mais la cérémonie, si. Il faut que tu t'en ailles et que tu retrouves tes parents. Ils ont besoin de toi ». Annette tourna les talons et quitta les lieux sans un mot. Pendant l'enterrement, elle n'avait pas pleuré. Depuis qu'elle avait explosé d'hystérie et de rage dans les bras d'Éric, lorsqu'ils apprirent la nouvelle, elle n'avait plus versé une larme. Annette marcha droit vers Lorraine, sa mère en lambeaux. Elle la prit du bras de son père et la mena à la banquette arrière de la limousine noire, garée sur le chemin de gravier à l'entrée du cimetière, comme si personne parmi la centaine de participants à la cérémonie n'avait de réelle existence. Annette les ignore tous, et personne ne broncha.

Ray Ridgeway regardait cheminer sa femme et sa fille. D'allure distinguée et d'âge mûr, il était vêtu d'un costume Armani dispendieux et coiffé d'une coupe de cheveux impeccable. Il pouvait s'enorgueillir de ne prendre ni Rogaine ni Viagra à son âge et arborait une dentition égale et claire de jeune homme. Ray était le PDG de Continental Bank, partenaire majeur de la maison de courtage la plus dynamique du Nord-Ouest et puissance reconnue dans le monde financier.

Il venait de découvrir une vérité frappante que les riches et les puissants au cours des âges avaient toujours fini par rencontrer à un certain point de leur trajectoire, à savoir qu'il était impuissant à tromper la mort. Son enfant était morte et il n'y avait personne avec qui négocier ou marchander, personne à menacer, personne à corrompre, aucune ficelle à tirer, aucun moyen du tout.

Juridiquement, la mort de Jan n'était pas un meurtre, elle avait pris sa propre vie. Le bon sens de Ray et l'expérience de toute une vie dans l'Amérique réelle lui indiquaient avec une clarté diaphane que l'homme qui en était responsable était complètement intouchable, et qu'il n'y avait rien à faire. Il était ébranlé au plus profond de son être par la perte de sa cadette et transi de peur pour son aînée.

Il fit signe de venir au jeune Sellars. Depuis le début, il avait approuvé ce garçon, un jeune homme stable et intelligent qui voulait devenir ingénieur, et lui savait gré de dissiper ses craintes au sujet de l'avenir d'Annette, car malgré leur jeune âge, il sentait qu'ils formaient un couple solide et qu'ils se marieraient sans doute s'ils décidaient de se lancer. C'était Jan qui avait fait beaucoup de mauvais sang à ses parents l'année passée. « Éric, est-ce qu'Annette... va bien ? » demanda-t-il au jeune homme, la gorge serrée.

« À vrai dire, je n'en sais rien, monsieur », lui répondit franchement Éric. « Elle ne veut pas me parler ».

« Tout comme moi. J'ai essayé. Je vais réessayer ce soir », dit Ray.

Il fit donc une nouvelle tentative ce soir-là, demandant à Annette de le retrouver dans son bureau du manoir de West Linn. Elle s'assit sur le canapé, toujours revêtue de son noir habit de deuil. « Maman ne prendra pas de somnifère », dit-elle. « Elle dit qu'elle n'en prendra plus jamais. C'est compréhensible, vu ce qui est arrivé avec sa dernière prescription. Mais je pense qu'elle va quand même s'endormir. Elle est épuisée. Vidée, disons plutôt ».

Sans un mot, Ray se servit un bon verre de Jack Daniels, conscient de l'ironie qu'il y avait à consommer la drogue qui avait tué sa fille pour soulager le chagrin de sa disparition. Il savait qu'Annette en percevrait aussi l'ironie, il lui dit pourtant : « C'est une fichue occasion de te le demander pour la première fois, mais est-ce que tu veux un verre ? Est-ce que tu t'es mise à boire ? »

« Je n'ai pas l'intention de m'y mettre, non », dit Annette.

« Sage décision », dit son père en hochant de la tête. « Toutes tes décisions le sont. J'aurais aimé que ta sœur ait la tête sur les épaules comme toi ».

« Papa, pas besoin de tourner autour du pot. Les choix de Jan étaient complètement stupides. Elle se détruisait elle-même, elle n'avait pas d'estime de soi et pas de force intérieure. Elle s'est laissée prendre par ce truc de l'angoisse adolescente, elle a suivi la masse et ça l'a tuée. Elle s'est commise dans la drogue et elle s'est commise avec un nègre, en même temps. Si ce n'est pas la définition d'une personnalité autodestructrice, je ne sais pas ce que c'est ».

Ray la regarda d'un air bizarre. « Je vois bien le machin psychologique. Ça te vient de ta mère avec ses lubies et ses centaines de livres de développement personnel, sans parler des émissions de télé. Mais le coup du racisme, c'est nouveau. D'où est-ce que tu as sorti ça ? »

« De la source du racisme, papa », dit calmement sa fille. « Le contact proche et régulier avec des noirs ».

« Ah bon ? Et au lycée d'Ashdown, avec combien de noirs as-tu eu des contacts proches et réguliers ? » demanda son père. « Trois ? Quatre ? »

« Un seul, ça suffit bien » répondit-elle froidement. « Franchement, papa, est-ce qu'il faut prendre au sérieux leurs dénégations indignées ? Ou pour citer ton dicton favori, ne me pisse pas sur le dos en me faisant croire qu'il pleut. Tous les Blancs de ce pays le savent, et moi aussi, même s'ils ont tous peur de le reconnaître. Ce ne sont pas des afro-américains, ce sont des nègres. Ce ne sont pas nos égaux, à aucun titre, ils ne l'ont jamais été, ils ne peuvent pas lacer leurs chaussures sans un programme de discrimination positive, et ils ne sont même pas gentils. Pardon, qu'est-ce que tu voulais me dire ? »

Ridgeway regardait Annette, perplexe. « Bon d'accord, remettons à plus tard le débat politique et philosophique de fond sur la diversité et le multiculturalisme. En tous cas tu as raison, nous savons

bien dans le secret de nos âmes qu'en fin de compte, ce ne sont que des nègres et qu'ils ne seront jamais rien d'autre. Mais la fait est que la société n'autorise plus ce point de vue. Je me suis toujours vu comme un type intelligent, mais je dois t'avouer que je ne comprends pas du tout comment on est arrivé, comme dirais-je, là où nous en sommes, mais on y est. L'important, Annette, et ça il faudra que tu le comprennes bien, c'est qu'il faut vivre dans le monde tel qu'il est, que cela nous plaise ou non. Au cours des siècles, la société a toujours imposé des règles que les hommes et les femmes devaient suivre, et je ne parle pas que des lois du code civil. Et il y a toujours eu des gens qu'un certain consensus, quelles qu'en soient les raisons, a autorisé à s'écarter de ces règles ou à les mépriser, pour autant qu'ils le fassent à l'intérieur de certains paramètres tacitement acceptés. Ce Lucius Flammus en est un exemple-type. Cette société a décidé, pour des raisons que je n'essaierai pas de deviner, que les hommes à la peau noire et de grand gabarit qui pouvaient faire rebondir un ballon sur un plancher de bois, formaient une espèce politiquement et socialement protégée. À tous égards, Flammus est immunisé contre les conséquences de son comportement. Le fait est que mises à part quelques violations des lois sur l'usage des narcotiques, que nous ne pouvons pas prouver, son comportement non seulement n'est pas vu comme illégal, mais il est encouragé en tant qu'apparat de son personnage public ».

« Comment peux-tu parler de la mort de Jan avec ces abstractions de merde, comme si c'était un phénomène sociologique ? » s'écria Annette avec amertume.

« C'est parce que c'est la seule façon dont je peux en parler et la seule façon dont je peux y penser, sans devenir fou ! C'est seulement comme cela que je peux éviter de prendre le pistolet qui est dans ce meuble et d'aller tuer Flammus, et ce faisant me détruire moi, et aussi toi et ta mère, perdre tout ce que nous avons et vous abandonner toutes les deux à votre triste sort dans cet horrible endroit », dit âprement Ridgeway. « Annette, le suicide ne résout rien. Il ne résolvait pas la grossesse de Jan et ne résoudrait rien pour moi, pour toi ou pour ta mère ». Il s'agenouilla auprès de sa fille. « Mon poussin, est-ce que tu comprends ce que je te dis ? Est-ce que tu comprends que ton silence, ton refus de pleurer et d'accepter sa mort et de reprendre ta vie, nous font très peur à Lorraine et à moi ? Et à Éric aussi je présume ? »

« Donc nous ne sommes qu'un gros tas de porcs qui barbotent dans la grande auge américaine et à chaque fois que le grand boucher noir débarque pour en emmener un, il pousse des couinements mais nous regardons ailleurs et nous l'acceptons parce que c'est le prix à payer pour avoir notre pâtée et nous faire baisser le groin au fond de la paille, pour qu'on n'entende pas les hurlements ? » demanda Annette. « C'est bien ça, non ? »

« Oui », reconnut son père. « Je sais que ça a l'air méprisable, mais oui Annette, c'est comme ça que les Américains doivent vivre, parce que les pouvoirs qui dirigent notre existence l'ont voulu ainsi. Tu vis ta vie et tu fais le maximum pour toi et ta famille. Autant que possible, tu évites le contact avec le système, en particulier le soi-disant système judiciaire. Tu te tiens à l'écart de la politique, des controverses et de tout ce qui pourrait te faire remarquer, tu construis tout ce que tu peux pour ceux que tu aimes et pries Dieu pour qu'à chaque fois que le boucher noir ou marron vient à la porcherie, il t'épargne toi et ceux que tu aimes et prenne quelqu'un d'autre à ta place. Et tu n'entends pas les hurlements. Ne t'avise pas de les entendre. Tu ne dois pas les écouter, Annette. Tu dois te conditionner, t'endurcir, t'entraîner, te tromper toi-même au besoin. Mais ne te laisse jamais aller à écouter les hurlements dans la nuit, car sinon tu glisses vers la folie et de l'auto-destruction, et tu pourrais y emmener ceux que tu aimes. J'en suis navré, mais la vie est faite ainsi, Annette. Je me vois en train de te dire des choses terribles et si j'en perd ton respect, je serai très triste. Mais je suis ton père et je dois te dire ces choses, personne d'autre ne le fera. J'essaie de te convaincre en désespoir de cause, parce que tu es jeune et idéaliste et dans ce monde c'est une position sacrément dangereuse. Nous avons l'habitude de tenir la jeunesse et l'idéalisme pour de bonnes choses, et elles le sont, mais seulement dans les cadres que les pouvoirs ont approuvés. Je te connais, mon poussin. Je connais cette tête de bois que tu as depuis que tu es toute petite, comme la fois, quand tu avais cinq ans, où tu as préféré rester à table jusqu'à quatre heures du matin plutôt que de manger tes choux de Bruxelles. Tu t'approches dangereusement de la zone où te mènent ta

jeunesse et ton idéalisme, mais que la société n'approuve pas et qu'elle ne permettra pas ».

« Et finalement je n'ai jamais mangé ces foutus choux de Bruxelles », souligna Annette.

« Tu m'en diras tant ! », se rappela son père avec un léger rire. « On n'a pas pu faire autrement. Mais poussin, si tu te mets martel en tête avec la mort de ta sœur, ce ne sera plus une histoire de petite fille qui défie ses parents pour un plat de légumes verts. Tu franchiras la ligne que l'Amérique te défend de franchir et tu seras punie plus sauvagement que tu ne peux l'imaginer, surtout vu la, euh, la situation qu'il y a en ce moment sur la côte Nord-Ouest ».

« Peut-être que la NVA va régler le problème et tuer Lucius ! » s'écria Annette dans un élan irréprensible.

« Peut-être bien, oui », concéda Ridgeway. « Je dois reconnaître qu'il n'a pas été bien inspiré de rester au lycée d'Ashdown vu tout ce qui se passe en ville. Je ne verserai pas une larme quand ça arrivera. Mais Annette, je veux que tu me promettes quelque chose. Je suis très sérieux. Je veux que tu promettes que tu ne feras pas une grosse bêtise dans ce genre ». Sa voix tremblait d'anxiété.

« Et qu'est-ce que tu crois que je vais faire, papa ? » demanda-t-elle tout de go.

« Ne me pisse pas sur le dos en me faisant croire qu'il pleut, ma chère demoiselle ! » lui répondit Ridgeway du tac-au-tac. « Je lis dans ta jolie tête blonde comme dans un livre ouvert, et je te le redis, cette fois, ce n'est pas un défi de choux de Bruxelles que tu pourras gagner en faisant ta tête de mule ! Je veux que tu me promettes de ne pas contacter ce groupe de psychopathes racistes qui rôdent dans Portland avec leurs tueries et leurs bombes, pour qu'ils assassinent ce monsieur Flammus ! »

« Mais comment le pourrais-je ? » dit Annette en riant. « Allons, papa ! Ce n'est pas comme s'il y avait leur adresse dans les Pages Jaunes à la rubrique Assassins ! Et personne au lycée n'est du genre à traîner avec ces types après les cours. Le parc de stationnement pour les élèves ressemble à une expo-vente de Lexus et de BMW. Pas un seul pick-up avec des fusils cachés sous la couverture du chien ».

« Je n'en sais rien, mais ma biquette, ça me file la pétoche de t'imaginer traîner dans les bars de motards de McMinville ou d'un autre quartier malfamé. Je te vois faire ces bêtises-là, poser des questions dangereuses à des gens vraiment dangereux, je te vois te mettre dans de beaux draps. La police ou le FBI te ciblera et t'arrêtera sous l'égide du *Patriot Act* ou de la loi de répression du terrorisme intérieur, et je devrai dépenser la moitié de mon argent pour récupérer ce qui restera de toi – pardon, c'est horrible encore une fois, mais tu vois ce que je veux dire – ou pire même, tu pourrais croiser le chemin d'un vrai escadron de la mort raciste, ils te tueraient. Je t'en prie Annette ! » implora son père. « Promets-moi que tu ne feras rien d'aussi stupide ! Nous avons perdu une fille et il ne nous reste plus que toi. Si nous te perdons, ta mère et moi nous n'y survivrons pas. On en mourrait de l'intérieur, d'une manière atroce. Je t'en prie ! »

« Je te le promets, papa. Je n'irai pas dans les bars de McMinville », lui dit-elle.

* * *

« D'accord, mais si tu as promis de ne jamais aller à McMinville, comment allons-nous faire pour trouver la NVA ? » lui demanda Éric Sellars, alors qu'ils faisaient les cent pas dans la cour du lycée d'Ashdown. Portant leurs livres sous le bras, ils étaient tous les deux revêtus de leur uniforme scolaire bleu marine, Annette portait une jupe en tartan vert foncé et une parka contre les intempéries. C'était leur jour de rentrée, après les longues vacances de Noël. La vie scolaire avait autorisé Annette à prendre quelques jours de congé supplémentaire si elle en ressentait le besoin, mais elle leur avait répondu qu'elle souhaitait reprendre le train-train du lycée aussi vite que possible.

« Le *nous* est de trop », fit Annette. Elle inspira profondément. « Éric, je crois qu'il va falloir qu'on arrête de se voir, il faut que tu prennes tes distances vis-à-vis de moi. Je m'apprête à faire quelque

chose, je ne sais pas quoi, mais quelque chose, et mon père a raison. Je vais sans doute finir par me détruire comme Jan l'a fait quand elle a avalé les cachets. Je n'ai pas le droit de t'entraîner là-dedans ».

« J'en suis », dit-il. « Je parle sérieusement, Annette. J'aimais Jan moi aussi, pas comme je t'aime toi, mais elle comptait pour toi, ce qui fait qu'elle comptait pour moi. Si tu veux me quitter, je ne peux pas t'en empêcher, mais dans ce cas-là, je m'occuperai de Flammus moi-même. Ça a l'air bateau, mais si je ne suis plus avec toi, je me fous bien de ce qui peut m'arriver ».

« Je sais », soupira-t-elle. « C'est ça qui m'ennuie. J'ai beaucoup pensé à ce que papa m'a dit, à ce qui vous arriverait si je déconne, ce qui va sûrement arriver ».

« Mais tu vas le faire quand même ? » demanda-t-il.

« Je le dois », répondit-elle. « Ça ne peut pas être autrement, Éric. Papa avait tort sur un point. Parfois, il faut lever la tête de l'auge et il faut entendre les hurlements. Je ne peux pas laisser tomber, Éric. Si je n'entends pas les cris d'agonie de ma propre sœur, si je me fais croire que je ne les entends pas parce que j'en ai peur ou parce que c'est trop inconvenant, la chose deviendra de plus en plus facile pour moi et je finirai aussi sourde et aveugle que tous les autres. Quelqu'un doit entendre les hurlements, tu sais, et faire quelque chose pour arrêter tout ça. Détrompe-toi, je ne suis pas Jeanne d'Arc, j'ai très peur de ce que je fais et j'imagine que je vais me chier dessus. Mais je ne me vois pas faire autrement ».

« La vieille sentence sur la vérité qui nous rend libre, c'est du bidon », dit Éric. « La vérité ne libère pas, elle est mortelle. Nous vivons dans un monde fondé sur le mensonge, les gens qui choisissent la vérité, on essaie de les détruire. Il est hors de question que je reste dans mon coin et te laisse faire ça toute seule, Annette. Tu fais ça pour Jan. Moi aussi un peu. Je le fais surtout pour toi. Je le veux, je le dois, et je ne veux pas que tu t'en veuilles un seul instant. Tu m'as proposé de m'écarter, j'ai dit non, donc j'en suis. Mais comment tu vas faire pour trouver la NVA ? »

« J'ai une piste », lui confia-t-elle. « Il y a deux ans, papa et moi revenions de la compétition de natation à Salem. Tu te souviens, là où j'ai gagné la médaille du cent-mètres junior ? Nous étions dans une de ses voitures de fonction, une Cadillac, et sur l'autoroute un voyant s'est allumé parce qu'il y avait un problème sur le moteur. Papa s'est garé à Woodburn, où on a trouvé une station-essence avec un garagiste. C'était un peu miteux, mais heureusement le bonhomme connaissait son métier. C'était les Mexicains à l'usine automobile qui n'avaient pas vérifié la transmission, et le cardan était foutu. Donc papa lui a laissé la Cadillac en réparation et a appelé une limousine en ville pour venir nous chercher. Bref, pendant les deux heures qu'on avait à attendre au pays des ploucs, on a traîné à la station-essence. Ils avaient une sorte de salle d'attente, avec des vieux magazines, et j'ai remarqué qu'ils avaient quelques numéros de la *Northwest Republic* rangés au milieu des journaux de sports et des people ».

« Le journal du Parti, avant Cœur d'Alene et le bannissement, c'est ça ? » demanda Éric, vivement intéressé.

« Ouai. A l'époque je ne m'intéressais pas vraiment à la politique, je n'ai fait qu'y jeter un œil. Mais en passant devant le guichet où ils vendaient des sucreries, j'ai remarqué que le type avait posé derrière le comptoir quelques autocollants du Parti et qu'il avait affiché en vitrine des petits drapeaux de l'Oregon, mais sans les étoiles et les bandes. C'était le drapeau des racistes qu'ils montrent parfois à la télé, celui qui ressemble au drapeau français, sauf qu'il est bleu, blanc et vert ».

« J'imagine qu'il ne les a plus, ça vaut la prison à vie ces temps-ci », commenta Éric.

« Bien sûr, mais tu ne piges pas ? » fit Annette, nerveuse. « Ce gars était forcément du Parti, ou il connaissait des gens qui en étaient. Il pourrait nous guider dans la bonne direction ».

« S'il est encore là-bas », dit Éric. « S'ils ne l'ont pas arrêté ou forcé à fuir après Cœur d'Alene. Alors, qu'est-ce qu'on fait ? On va voir ce parfait inconnu et on lui dit *Salut mec, tu peux nous filer*

un rancard avec la NVA, parce qu'on voudrait qu'ils nous butent un nègre ? Je suis sûr qu'il se mettrait en quatre pour se rendre utile ».

« Je veux bien, mais c'est tout ce qu'on a », dit Annette.

« Quand on parle du loup ! » fit Éric, le sarcasme aux lèvres et l'œil fixant la cour de récréation. Annette tourna la tête et vit un groupe d'élèves qui sortait d'un des bâtiments en brique rouge délavée, vêtus des jolis uniformes bleus du lycée d'Ashdown, les garçons en pantalons et les filles en jupe et en bas, tous avec le blazer bleu et l'écusson du lycée. Au centre du groupe se tenait un personnage de grande taille, l'étoile géante du lycée de deux mètres de haut, qui jouait déjà dans la NBA, Lucius Flammus.

Flammus devait avoir des ancêtres Watusi ou d'une autre origine nilotique. Sa peau était si noire qu'elle semblait parfois aussi bleue que son blazer en coton sergé, et son crâne n'avait pas la forme ronde et négroïde habituelle, allongé qu'il était en lame de couteau. Dans sa tenue de basket ball, son corps était souple et superbement musclé, n'ayant pas la constitution typique des athlètes nègres construits comme des réfrigérateurs. Malgré sa grande taille, il se déplaçait sur le terrain comme un éclair et lançait ses balles avec la vitesse et la précision d'un cobra. Il se vantait, à juste titre, de n'avoir jamais raté un seul coup franc. Quand Flammus marquait moins de quarante points dans un match, il passait une mauvaise nuit. Il avait dix-huit ans et n'avait toujours pas terminé sa croissance. Le médecin du sport qui avait été spécialement assigné à sa garde au lycée, prévoyait qu'avec l'aide de certains suppléments nutritifs, il pourrait dépasser les deux mètres dix dans quelques années.

Lucius Flammus était un être stupide mais retors, dont la rouerie aiguisée, cruelle, méchante, compensait en partie le fait qu'il était un abruti. Il n'y avait en lui pas une seule trace de sens moral ou de conscience. Il mangeait, dormait et vivait sans aucune raison à part ces deux-là : le basket ball et les femelles blanches. Une autre de ses vantardises consistait à dire qu'il n'avait jamais couché avec une fille noire ou mexicaine. Il ne prenait pas de drogue, du moins pas de drogue dure, puisque cela aurait nui à ses performances en basket, mais il gardait par devers lui toute une pharmacopée de substances licites et illicites, qu'il utilisait pour appâter les créatures blanches et femelles qui passaient à proximité. Se servant de ses atouts, le crack et l'extasy, il avait mis moins de deux semaines à charmer, séduire et laisser tomber Jan, la sœur égarée et vulnérable d'Annette, qui venait de commencer sa deuxième année au lycée d'Ashdown. Jan n'avait pas compris le message et avait commis l'erreur d'aller dans la chambre de Flammus une nuit de novembre, pour y acheter de la drogue (d'après Flammus) ou pour tenter une réconciliation avec le grand amour de sa vie, d'après la lettre de suicide qu'elle avait enregistré sur son iPod, que Ray Ridgeway avait laissé écouter à Annette, mais pas à son épouse. Pour conclure cette rencontre, soit ils avaient « tiré un dernier coup pour se dire au revoir » (version de Flammus) soit Flammus avait violé Jan (sa version sur son iPod). C'était depuis lors qu'elle était tombée enceinte et dans la dépression, à moitié folle à vrai dire ou plus azimutée que d'ordinaire, ce qui l'avait poussée à faire sa dernière bêtise mortelle la veille du jour de l'an, sur le tapis du salon.

Il passait devant eux, le dieu du ballon orangé du lycée d'Ashdown, avec dans son sillage une coterie caucasienne transie d'admiration. Il riait, déroulant ses boniments et son babil dans un style *gangsta rap* de la plus belle eau. Il était complètement inconscient des deux paires d'yeux qui le scrutaient de l'autre côté de la cour, la haine au cœur et méditant le meurtre. Après que Flammus et son escorte eurent tourné au coin, Annette dit :

« J'ai cours de français à quatre heures et je dois aller à l'étude l'heure suivante, je ne peux pas sécher ».

« J'ai E.P.S. à cinq heures, mais je préférerais sécher plutôt que de voir ce grand singe nous montrer qu'il sait faire plus de pas de danse que Michael Jackson », dit Éric.

« Alors, on la fait, cette virée à Woodburn ? » demanda Annette.

« On y va », dit Éric.

Il était environ seize heures quand ils arrivèrent devant *Jarrett's Tune & Lune*, à Woodburn. Le soleil avait décliné à l'horizon, le ciel de l'Oregon était bleu pour une fois, et la station-essence quelque peu miteuse était éclairée de la lumière pâlotte d'un après-midi d'hiver. Ils roulaient dans l'une des Lexus de la famille Ridgeway, la blanche, qu'Annette avait jugée idoine pour cette virée. Ils avaient devant leurs yeux un homme d'âge moyen aux cheveux longs, vêtu d'un jeans taché de cambouis et d'une chemise en tartan, qui avait fini de remplir le réservoir d'un client et qui vérifiait son niveau d'huile. « C'est lui ? C'est ce bonhomme ? » demanda Éric.

« C'est lui », dit Annette.

« Tu es sûre ? »

« Oui, sûre », dit-elle.

« Tu m'avais dit qu'il était vieux, non ? »

« Il est vieux », dit Annette. « Bon disons, vieux par rapport à nous ».

« Bon, alors, on fait comment ? » demanda Éric. « On achète de l'essence dont on n'a pas besoin et on lui lance un indice, comme une blague sur les nègres, on fait quoi ? »

« On le fait, et puis c'est tout, Éric ». Elle tourna la tête pour le regarder. « Éric, je te le dis pour la dernière fois. Tu peux rester dans la voiture. Je ne te dis pas ça parce que je doute de toi, tu sais. C'est parce que je t'aime, et tu as droit à une dernière chance te rester en-dehors de ça ».

« Je sais », dit Éric qui ouvrait la portière de la voiture. « Je t'aime, Annette. Et maintenant, voyons voir si on est capable d'aligner les deux phrases qui tuent ». Ils sortirent de la voiture en même temps que le client précédent redémarrait, après avoir payé le pompiste.

« Qu'est-ce que je peux faire pour vous, jeunes gens ? » demanda-t-il d'un air affable. Vu de plus près, c'était un homme de fine corpulence et de taille moyenne ; ses cheveux longs, qui dépassaient de sa casquette de base ball élimée, étaient d'un blond sale mêlé de gris, et il les regardait derrière ses lunettes à montures cerclées de chez Wal-Mart, dont les verres étaient en plastique bon marché. En abaissant leurs regards, ils virent un étrange tatouage sur sa main droite, entre son pouce et son index : un diamant frappé des lettres « AB ». Ils comprirent tous deux que c'était un tatouage de prisonnier.

« Monsieur, cela pourra vous sembler bizarre, mais nous essayons de trouver quelqu'un », dit Éric. « Je pense que vous pourriez nous aider. »

« Et qui est donc cette personne ? » demanda poliment le pompiste.

Annette prit les devants. « Bon voilà, monsieur, je vais vous dire de quoi il s'agit. Je m'appelle Annette Ridgeway. Voici Éric Sellars. Vous ne vous souvenez sûrement pas de moi, mais il y a deux ans, mon père et moi nous sommes arrêtés ici à votre station-essence pendant une heure ou deux pour faire réparer notre voiture. Donc, quand j'étais là, j'avais vu que vous aviez une étagère derrière votre comptoir avec deux petits drapeaux dessus. Il y avait le drapeau de l'État de l'Oregon et un drapeau tricolore, bleu-blanc-vert. Et puis aussi, dans votre salle d'attente, il y avait des numéros d'un journal, la *Northwest Republic*. Je pense que vous pouvez deviner qui nous sommes en train de chercher. Dites-nous, est-ce que nous avons frappé à la bonne porte ? »

Tandis qu'Annette parlait, un changement s'était produit chez l'homme qui leur faisait face. C'était difficile à décrire, mais pendant qu'Annette faisait sa petite tirade, il semblait qu'il était devenu un autre, comme s'il avait gagné soudain de la *dureté* et de la *présence*. Quand Annette avait commencé à parler, c'était un homme fait de chair et d'os. Quand elle eut fini, il avait acquis, par une transmutation silencieuse, une substance d'acier.

« Je vais vous poser une seule question », leur dit-il d'une voix douce qui les abasourdit et les effraya. Il n'éleva pas la voix, ni ne fit de geste menaçant, mais en un éclair ils prirent conscience

du danger où ils s'étaient aventurés. « À qui d'autre avez-vous parlé de moi et de cet endroit ? »

« À personne », dit Annette.

« Nous n'en avons parlé à personne », confirma Éric.

« Je vois. Alors comme ça, deux putain de gosses de riche ont le culot de venir dans ma boutique pour m'accuser d'être une sorte de terroriste raciste ? Vous voulez dire que je déteste les gens pour la couleur de leur peau ou à cause de leur origine ? Que je ne suis pas loyal aux États-Unis d'Amérique ? Je vais vous dire une chose. Tous les deux, vous allez rentrer dans votre satanée Lexus et vous allez me fiche le camp d'ici. Que je ne vous revoie plus dans les parages, ni l'un ni l'autre. Est-ce que c'est bien compris ? »

« Oui, monsieur », dit Annette en ravalant sa salive. Elle sentit à l'instant que cet homme était en train de méditer l'opportunité d'un double assassinat.

« D'accord, on a bien compris, c'est de notre faute, chef », dit Éric. « On ne voulait pas vous chercher des noises. On s'en va. Tout va bien, d'accord ? »

Le petit couple battit en retraite et rentra dans la Lexus. Éric démarra la voiture, puis tout à coup, ils entendirent frapper sur la vitre. Il l'abaissa. Le pompiste se pencha et leur dit : « Voyons voir, jeunes gens, je ne sais pas à quel genre de jeu vous jouez, mais je vais vous donner un bon conseil. Quoi que vous fassiez, arrêtez ça. Une chose que j'ai apprise très jeune, à votre âge en fait, c'est que quand on cherche des problèmes, on les trouve très vite. Vous feriez mieux de ne pas aller chercher les Gars. Parce que si vous continuez, quelqu'un qui n'est pas aussi loyal que moi à notre beau pays pourrait passer un coup de fil, et les Gars pourraient venir vous chercher. Et ça, ce n'est pas dans votre intérêt. Vraiment pas, croyez-moi ».

Il tourna les talons et disparut. Éric se hâta d'emmener la Lexus loin de la station-essence.

Dans sa boutique, le pompiste ouvrit son tiroir-caisse, en tira un téléphone et composa un numéro. Une voix d'homme répondit : « Sugar Shack ».

« Est-ce qu'il vous reste des beignets-abricots, comme ceux que je vous avais commandé la dernière fois ? » demanda le pompiste.

« Oui, tout un tas », répondit l'homme à l'autre bout du fil. « Vous en voulez ? »

« Ouais. J'ai besoin de beignets, tout de suite ». Il referma son téléphone. *Bon sang de bois !* se dit-il en balayant du regard la station-essence. *Ça fait dix ans que je suis là et je dois me mettre au vert à cause d'un petit couple d'ados à la gomme !*

Dans la Lexus, Éric et Annette étaient si remués par cette rencontre qu'ils durent s'arrêter au bord de l'autoroute, quelques intersections plus loin, pour se jeter un petit noir et une dose de cholestérol. « Nom de Dieu... » soupira Éric, alors qu'ils s'asseyaient sur la banquette, devant des assiettes remplies de succulentes choses frites toute nappées d'une surabondance de ketchup. « J'ai l'impression que les ailes de l'ange de la mort viennent de nous frôler les épaules. J'aurais juré que ce type était prêt à nous faire la peau ! Ce n'était pas ce qu'il disait, mais sa façon de nous regarder ! Peut-être que ce qui nous a sauvé la vie, c'est qu'il n'avait pas son arme sur lui. Tu dois avoir raison, Annette, ce type doit être de la NVA ! »

« Parle moins fort ! », siffla Annette. « Ouais, je crois aussi, mais on dirait qu'ils ne sont pas tellement prêts à nous prêter l'oreille ».

« Est-ce qu'on peut leur en vouloir ? » demanda Éric. « Deux inconnus complets qui débarquent de nulle part et leur demandent de tuer un mec ? Bon je veux dire, c'est un peu leur métier, mais mettons-nous à leur place. Pourquoi est-ce qu'ils nous feraient confiance ? »

« Ce n'était sûrement pas une bonne idée », reconnut Annette avec un soupir. « Mais c'était la seule façon de les accoster ».

« On aura essayé, au moins », dit Éric. « On fait quoi maintenant ? On peut peut-être s'arranger pour coincer Lucius pour recel de drogues ? Tu sais que toute la merde qu'il entrepose dans sa chambre est quand même illégale. On pourrait lui bousiller sa carrière de basketteur ».

« Il recèle de la drogue, la belle affaire ! Tu penses vraiment que quelqu'un en a quelque chose à foutre ? » s'exaspéra Annette. « Tant qu'il ne s'y met pas lui-même et que ça ne gâche pas la qualité de son smash ? Les flics de Portland ne feront rien, ils nous diront d'aller voir la sécurité du lycée, qui elle-même nous dira d'aller en parler au proviseur, comme d'habitude. Ils n'ont rien contre le fait qu'il enferme des filles toute la nuit dans sa chambre. Qu'est-ce qu'ils croient ? Qu'ils sont en train d'enfiler des perles ? Personne ne nous aidera et personne ne fera jamais rien contre lui, tu sais. Flammus est protégé. Il peut faire tout ce qui lui passe par la tête, pourvu qu'il assure sur ce maudit terrain de basket. Tu le sais très bien ».

« Il le sait, lui aussi », gronda Éric, au fond duquel la rage et la haine grandissaient avec la pensée de cet anthropoïde arrogant et goguenard, qu'il revoyait bras dessus bras dessous avec Janet Ridgeway. « Je crois que c'est ça qui me rend dingue. Flammus sait qu'il peut faire tout ce qu'il veut et il accepte ça comme si c'était dans l'ordre des choses. Comme s'il était le roi des animaux au lycée parce qu'il sait faire rebondir une balle. C'est l'un des lycées les plus élitistes du pays, et il sait à peine écrire son nom, mais on s'en fout, il sait faire rebondir une balle. Il a ses propres tuteurs et tout un harem de blanches avec des étoiles dans les yeux qui lui font tous ses devoirs, tout ça parce qu'il sait faire rebondir une balle. Il prend les blanches et il les jette comme des canettes de bière vides, une fois qu'il les a vidées, mentalement et sexuellement. Elles ne sont là que pour honorer le Grand Sultan Noir du Ballon Orange. Il s'en contrefout de ses victimes, vu que les enfants des Blancs et les souffrances des Blancs ne comptent plus en Amérique. Les filles de Blancs ne sont que des objets sexuels pour le plaisir des êtres de boue, alors qu'est-ce qu'on en a à faire ? Il se fiche bien de ce qu'il t'a fait à toi ou à tes parents, ou à moi, quand il nous a pris Jan. Lucius Flammus ne sait d'ailleurs sûrement pas que tu existes ».

« Non », murmura Annette, fixant le coin de la table, l'esprit en ébullition. « Non, je ne crois pas qu'il le sache, pas vrai ? Je crois que tu as raison, Éric, tu as mis le doigt dessus ». Elle le regarda. « Je suis en train de repenser à tout ce que m'a dit Jan sur leur relation, si on peut appeler ça comme ça, tout ce que j'ai pu apprendre dessus, et je crois que tu as raison. Même si je suis dans le même lycée que la fille qu'il a tuée, je ne crois pas que Lucius Flammus soit au courant de mon existence. Il ne me l'a jamais montré. Il ne m'a jamais dit bonjour dans un couloir et il n'a jamais cherché à me baratiner et à m'intégrer dans son petit cercle de putes. Il les aime jeunes et fraîches, comme Jan. Je crois qu'il me voit comme une bimbo blonde qui traîne dans les parages, qu'il pourrait peut-être serrer un jour, s'il a le temps, avant son entraînement de basket. Je ne crois pas du tout qu'il sache qui je suis »

« Et ? » demanda Éric, intrigué. Il avait un pressentiment, vague et déplaisant.

« Eh bien je pourrai me rapprocher de lui », dit-elle calmement. « Je peux me faire passer pour une pute comme les autres. Je peux voler un pistolet de papa, l'accompagner dans sa chambre et le tuer ».

« Et qu'est-ce que tu deviens après ça ? » demanda Éric.

« Je sais bien que c'est risqué. C'est pour cela que je ne vais pas me contenter de voler l'arme et de marcher droit sur lui à la cafétéria pour le descendre », dit-elle. « Je vais me le faire dans sa chambre, en disant qu'il avait essayé de me violer. Je ne faisais que me défendre, et vu sa réputation, qui pourrait ne pas me croire ? »

« Donc, tu vas tranquillement, avec un pistolet dans la sac à main, dans la chambre du mec dont tout le lycée sait qu'il avait drogué et niqué ta sœur, et qu'il l'avait poussée au suicide, et tu finis par le tuer en légitime défense ? » demanda Éric. « Personne n'y croira, Annette. Tu privas le Lycée d'Ashdown de son basketteur nègre de choc et des millions de dollars de subventions de la NBA qu'ils touchent pour ses soins et sa nourriture, tu mets en boule l'administration du lycée et 50

millions de fans de basket qui bavent d'impatience de voir cet enfoiré apparaître dans leur télé, et tu penses que tu pourras t'en sortir en virevoltant sur les pointes comme la Fée Clochette ? Annette, ton père est riche comme tout, je veux bien, il peut te trouver des avocats en béton qui pourront te tirer d'affaire, après deux cents jours d'instruction, tant que personne ne prononce jamais le mot en N pendant le procès. Mais tu le mettrais à sec et tu lui ruinerais ses affaires, ta mère finirait sûrement folle d'inquiétude dans une institution, le nom de Jan serait jeté dans la boue et la dernière année de sa vie serait immortalisée dans toutes les émissions de ragots des chaînes du câble ; elle deviendrait synonyme de sexe, drogues et suicide d'ado dans tous les foyers qui reçoivent CNN, Fox News et Court TV, autant dire le monde entier ! Le côté racial va encore plus les titiller. Et en plus Annette, tu es une vraie bombe, tu seras télégénique au procès, quand tu marcheras pour aller à la barre, des millions de tordus vont fantasmer sur toi, pendant que la faune du cloaque américain sera en train dévorer la carcasse de Jan. Bon Dieu, Annette, tu ne vois pas où ça va nous entraîner ? »

Annette le regarda, la larme à l'œil. « Tu as raison », dit-elle. « Je suis désolée, Éric, mais il y a mon devoir. En ce moment, je n'ai plus qu'une chose dans la tête, dans le cœur et dans l'âme. Ma sœur a été lacérée à mort par un animal noir, qui ne doit pas être autorisé à vivre. Papa dit que nous devons apprendre à accepter que le boucher noir ou marron vienne dans la porcherie pour emmener les petits porcelets blancs à l'abattoir. Non ! Non, ça je n'en veux pas ! Plus jamais ! Un animal m'a pris Jan et l'a mise dans un trou pour toujours, et moi je vais aller tuer cette bête ».

« Non, pas toi », lui dit gentiment Éric. « C'est moi qui vais aller la tuer. Écoute-moi bien. Je ne sais pas comment me procurer une arme, donc tu vas me passer celle de ton père. Je te couvre s'il s'en aperçoit, comme je viens souvent chez vous, je dirai que c'est moi qui l'ai volée. Tu me donnes le flingue et quelques munitions, c'est tout ce que tu as à faire, Annette. Je ne sais pas comment je vais m'y prendre, je vais bien réfléchir à ça, puisque j'ai un peu envie de survivre, de me marier avec toi et d'avoir une fille avec toi, qu'on pourrait appeler Janet, mais je le ferai en tous cas ».

« Nous le ferons tous les deux », lui répondit-elle en lui prenant la main. Éric comprit qu'il valait mieux de ne pas recommencer la dispute, qu'il aurait perdue de toute façon.

« D'accord », fit-il à voix basse. « Est-ce que c'est si dur que ça de préméditer un meurtre de nègre ? La NVA fait ça tout le temps ».

* * *

La planification d'un meurtre allait se révéler bien plus délicate qu'ils ne se l'imaginaient. Pour s'instruire dans cet art, Annette eut l'idée d'aller chercher à la boutique de location de vidéos toute une collection du feuilleton télévisé « Les Experts » et quelques-uns de ses nombreux avatars, qui avaient été populaires pendant la décennie précédente, afin d'étudier les techniques d'enquête sur les scènes de crime qui pourraient être employées contre eux. « Non, ne les loue pas », dit Éric.

« Avec nos cartes, ça laisserait des traces. Même chose si on les télécharge depuis nos ordinateurs. Il vaut mieux aller prendre du liquide au distributeur automatique, se répartir l'argent et aller dans différents centres commerciaux chacun de notre côté pour acheter une série d'épisodes à la fois, pour qu'aucun employé ne se souvienne de quelqu'un qui en aurait acheté tout un tas en une fois. Ensuite, nous étudions chaque épisode en prenant des notes, et puis à la fin il n'y aura plus qu'à jeter le tout dans une décharge. Non, d'ailleurs, dans différentes décharges. Personne ne doit apprendre que nous sommes intéressés par le thème du meurtre ».

C'est ce que firent les deux jeunes gens, qui purent mener à bien l'essentiel de leurs recherches en un seul week end, dans la salle de jeux du sous-sol de chez Annette, là où Jan était morte, ce qu'Annette trouvait poétique et juste en même temps. Le samedi soir, Éric rassura les parents d'Annette, lorsque Ray le prit à part à un moment du dîner, pour lui toucher un mot hésitant au sujet des préservatifs. « Oh non, monsieur, vous n'y êtes pas », lui dit Éric. « Et dans le cas contraire, je pourrais avoir tous les préservatifs que je veux à l'infirmerie du lycée. Non, Annette et moi nous voulons passer le plus de temps possible ensemble, comment dirais-je, pour refaire surface. Nous

regardons la télé et nous bavardons ».

« Dans... cette pièce ? » hésita Lorraine Ridgeway.

« Oui, c'est vrai, moi aussi j'ai eu un peu les jetons au début, mais je crois qu'Annette veut affronter la chose pour pouvoir la dépasser », leur dit Éric. « Vous pensez bien, enfin j'espère, que je ne ferai rien qui mette Annette en danger. Elle en a déjà assez vu ».

« Oui, on le sait, Éric », dit Ray avec gratitude. « Je suis heureux qu'elle ait quelqu'un comme vous, à son âge, pour l'aider à s'en sortir ».

« Je crois que si vous nous laissiez un petit peu de mou dans la corde ces temps-ci, elle pourrait en profiter pour décompresser », fit Éric d'une voix témoignant d'une vraie préoccupation. « Comme si on sortait d'une situation de crise ».

« Merci, Éric », dit Lorraine avec un sourire de soulagement. Par chance, les parents ne poussèrent pas plus loin leurs questions et ne découvrirent pas les vidéos qu'ils regardaient, ni les notes qu'ils prenaient. Le lundi matin, un grand nombre de DVD de séries policières furent jetés dans diverses décharges municipales et dans l'après-midi, Éric et Annette se retrouvèrent au CDI pour synthétiser leurs notes.

« Bon alors, qu'est-ce qu'on a appris de beau, pendant ces vingt-trois heures de lavement politiquement correct, avec peut-être une heure de contenu valable ? » demanda Annette.

« Deux trois choses intéressantes », fit Éric. « Tout d'abord, il faut agir en extérieur, pas en intérieur, de préférence dans un bois. Une scène de crime en extérieur est beaucoup plus difficile à exploiter pour leurs équipes de limiers et il y a beaucoup plus de chances que les intempéries ou un animal abîment les indices. En intérieur, c'est trop confiné. Dans une pièce, les indices sont là pour qui sait les chercher ».

« D'acc », fit Annette, qui poursuivit. « Ensuite, il faut s'arranger pour se débarrasser de l'arme. Un bon avocat peut à peu près tout contrer, sauf les traces d'ADN qui te relient à l'arme du crime ».

« Un de nos points faibles », fit Éric. « Est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux abandonner l'idée de l'arme de ton père et s'arranger pour en trouver une autre ? Je connais quelques camés qui pourraient peut-être m'arranger un rancard avec un Babu ».

« Euh, je crois qu'on ne les appelle plus comme ça aujourd'hui, les vendeurs d'armes illégales », dit Annette. « C'était à New York. En plus, c'était à la télé... Le problème, c'est que si on achète une arme, on va dépendre de celui à qui on l'a achetée, qui pourra te dénoncer si c'est toi qui a fait l'achat. Mon père n'est pas débile et il comprendra que c'est moi qui l'ai fait, ça va le rendre dingue, mais il ne va pas me cafter à la police ».

« Bien vu », fit-il avec un soupir. « Quel pistolet on lui emprunte ? Ton papa en a plusieurs, non ? »

« Il en a quatre », dit Annette. « Et deux fusils à pompe, un .22 long rifle et un fusil pour tirer le gros gibier. Il les a achetés il y a des années, quand il n'y avait pas besoin de signer son nom dans son sang et raconter toute sa vie depuis le jardin d'enfant sur un formulaire des douanes, pour avoir le droit de posséder une arme à feu. Je ne sais pas si la police ou le gouvernement a des fiches sur ces armes-là. Il a un revolver .22 Ruger, un .357 Magnum avec un canon court, un revolver de .45 qui ressemble à un flingue de cowboy et un Luger allemand que mon grand-père lui aurait ramené d'Allemagne, comme souvenir de la Deuxième Guerre mondiale. Lequel tu veux prendre ? »

« Le syndicat du crime et la NVA utilisent tout le temps le calibre .22 pour le travail rapproché, mais je ne suis pas un professionnel de la gachette. Flammus est un grand nègre et j'aurais besoin de quelque chose qui le mette à terre en un seul coup et qui le finisse au deuxième. Je n'ai pas envie de me faire charger par un animal blessé. Quel est celui que ton père regretterait le plus de perdre ? »

« Il a l'habitude de prendre le .357 quand il voyage. Il a un permis spécial pour ça, parce que riche

comme il est, et important dans le monde de la banque, il pourrait être la cible de terroristes. Je ne sais pas si nous avons des munitions pour le Luger, il est vieux et il pourrait ne pas fonctionner. Il faudra prendre le .45 de cowboy. Papa m'a dit un jour qu'on appelait ça un Colt Peacemaker. C'est un réplique du vieux flingue du Far West et je sais qu'on a une boîte de cartouches de .45 pour lui. Par contre, je ne sais pas si papa le regarde souvent. Il pourra bien se passer de lui un moment. Quand il voudra le revoir, il comprendra, et il ne me fera plus jamais confiance et ne me regardera plus de la même façon, mais il ne me dénoncera pas. Il ne le dira pas à maman. »

« Tu pourras supporter ? » s'enquit Éric.

« Il faudra bien », dit elle en haussant les épaules. « Il faudra attendre le dernier moment pour voler le revolver, pour que papa ne s'en aperçoive pas au mauvais moment, mais il faudra aussi tester l'arme avant ».

« Ça roule », fit-il. « Après coup, il faudra le jeter dans le fleuve ».

« Pas dans le fleuve, non », corrigea-t-elle. « Les flics draguent les fonds à l'embouchure et sous les ponts pour trouver des armes de la NVA. Ils font ça une fois par semaine jusqu'à Longview et The Dalles, le long de la Columbia. Ils se servent de détecteurs de métaux et tout ça. C'est le premier endroit qu'ils inspecteront ».

« Ah oui, c'est juste », dit Éric. « J'ai trouvé. Après l'action, je ramène le flingue chez moi, dans l'atelier de mon père au sous-sol. Il a tout ce qu'il faut là-bas, surtout une scie à métaux laser. Je pourrai couper le barillet en petites tranches, et les experts en balistiques ne pourront plus jamais le tester pour voir si ça correspond aux balles qui ont tué Flammus. Ensuite, je découpe l'arme en quatre ou cinq morceaux pour la rendre méconnaissable et puis je les jette dans différentes décharges en ville. Le boulot va me prendre presque toute la nuit, mais mes parents se sont habitués à m'entendre faire des travaux bizarres là-dessous à toute heure. On s'est débarrassé du flingue. Et d'un ».

« D'acc », fit Annette. « Si tu dois faire l'action, il faut que tu aies des gants jetables et des manches longues qui réceptionnent toute la poudre de l'explosion, pour qu'ils ne trouvent pas de résidus sur tes mains avec un test à la paraffine. Il faudra faire disparaître la chemise et les gants aussi ».

« Pigé », fit Éric. « Donc, d'après ce qu'on a compris, il va falloir attirer Flammus dans un parc ou dans un bois ».

« Ça, je m'en charge », dit Annette.

« Tu sais que je ne suis pas très à l'aise avec cette idée », dit-il en fronçant les sourcils. « Bon d'accord, je ne reviens pas là-dessus. Tu t'arranges pour qu'il te suive dans un endroit avec des arbres, moi j'attends dans un coin, je le descends et on se carapate dans des directions différentes et je me débarrasse du flingue, de ma chemise et de mes gants. Mais regarde, il ne faut pas qu'on puisse te voir avec lui, parce que sinon les flics vont venir t'interroger en premier. De toute façon, il vont sûrement t'interroger, à cause de Jan, donc il te faudra un alibi dans tous les cas. Si qui que ce soit vous voit tous les deux, il faut laisser tomber ce plan et en trouver un autre ».

« Je suis d'accord », dit-elle. « J'ai décidé de le faire, tu sais, mais ça serait drôlement mieux si je pouvais éviter d'avoir à sortir de prison avec les cheveux blancs comme la neige. Mais comment fait-on pour qu'il soit seul ? Ça ne peut pas être n'importe quel endroit, ça doit être proche de là où nous le descendons pour que je puisse te l'amener, et tout ça sans voiture. Dès que tu es en voiture, tu laisses des bouts de toi qu'une police scientifique adroite peut détecter. Pour ces gars-là, te découvrir dans la voiture de ta victime, ou la victime dans la tienne, c'est comme te prendre en flagrant délit, l'arme à la main ».

Éric soupira. « Ouais, c'est un frimeur. Il n'est presque jamais seul, sauf dans sa chambre la nuit, et même là il n'est pas seul la moitié du temps. Quand il est arrivé ici, tu sais qu'il a exigé de faire chambre à part, sans cothurne, pour qu'il puisse « ramener de la salope » comme il dit ? Et Ashdown lui a accordé ça sans broncher. Tu sais, je crois que ce satané lycée est tout autant

responsable que Flammus de la mort de Jan ».

« Le lycée et tout ce qu'il représente », maugréa Annette avec colère.

« Il va falloir attraper Flammus seul, tu l'appâtes vers moi, je le tue, on met les voiles, ce qui implique qu'il faudra avoir nos deux voitures dans les parages. Nous ne pouvons pas l'approcher dans l'enceinte du lycée, parce qu'ils ont mis des caméras de vidéo-surveillance partout. Regarde, il y en a une là pointée vers nous. Et il va falloir opérer de nuit. Faire ça en plein jour, c'est carrément trop risqué. N'importe quel témoin pourrait faire une description correcte ».

« Tu devrais porter un passe-montagne comme la NVA, surtout si on s'arrange pour leur faire porter le chapeau », dit Annette.

« Euh, oui tu as peut-être raison, mais... »

« Mais quoi ? » demanda Annette.

« Tu ne vas quand même pas alpagner le bamboula en portant un passe-montagne, ce qui veut dire que tu vas prendre plus de risques que moi », se plaignit Éric.

« C'est très gentil et chevaleresque de ta part, mon cher, mais c'est nigaud », dit Annette avec un petit rire. « Laisse tomber tes scrupules macho, trouve-toi une cagoule et enfile-la, et jette-la avec la chemise et les gants à la fin ».

« En parlant de la NVA, comment s'y prendre pour détourner l'attention des flics vers les carcajous ? » demanda Éric.

« Oh, ça c'est facile ». Elle fouilla dans son sac à main et sortit un jeu de cartes, qui était encore dans son cellophane. « Quand tu auras mis tes gants pour ne pas laisser d'empreintes, tu ouvres le paquet et tu sors délicatement le valet de carreau, et tu le mets dans ta poche. Tu laisseras le valet de carreau sur le cadavre, et tu verras comme le lendemain ils vont hurler dans le poste que Le Cat a encore frappé. Le reste des cartes dégage avec tout le reste ».

« On dit Cat-Eyes, pas Le Cat, et il utilise toujours un fusil », rétorqua Éric.

« Eh bien, ils se diront que cette fois-ci, il en a décidé autrement, pour faire du travail de proximité avec Lucius », dit Annette en haussant les épaules.

« Tu ne veux pas passer un coup de fil à KATU pour revendiquer l'action contre Lucius au nom de la NVA ? » demanda Sellars. « Avec un chiffon sur la bouche pour cacher ta voix ? »

Annette secoua la tête. « Non, il ne faut pas qu'ils aient de traces de nos voix, et en plus, je sais qu'il y a une procédure pour ces appels, avec un code d'authentification que leur donnent les carcajous et que nous n'avons pas. Ça nous compliquerait inutilement les choses. En voyant le valet de carreau, ils comprendront le message ».

« Avec tout ça, nous ne savons toujours pas où et quand nous allons le faire », fit remarquer Sellars.

« Hmmm », murmura Annette, songeuse. « Il nous manque des renseignements personnels sur Lucius, il faut connaître ses habitudes. Il faut commencer à le filer, mais discrètement, pour qu'il ne nous remarque pas. Ça ne devrait pas être la mer à boire, vu qu'il ne quitte jamais le campus ou ses environs ».

« Il ne l'avouera pas, mais il a trop peur d'aller en ville », dit Éric. « Il est toujours accompagné de deux gardes en civil quand il fait des apparitions en public ou qu'il va au centre commercial, comme s'ils pouvaient faire quoi que ce soit si la NVA décide de le buter ».

« Le descendre seul et en extérieur, voilà le problème ! » fit Annette. « Bon sang ! Il ne peut quand même pas être tout le temps entouré ! »

« Et les flics du campus ? » dit Éric Sellars. « Je me demande quel genre de dossier ils ont sur Flammus ? Avec tout le foin qu'il a fait au lycée, ils doivent en savoir de belles ».

« Tu touches ta bille en informatique. Est-ce que tu ne pourrais pas entrer dans leur système ? » demanda-t-elle vivement.

« Même un bon piratage laisse toujours des traces », dit Éric. « Non, je vais plutôt aller voir le flic qui joue à Warrior World, il a des problèmes avec le logiciel du jeu. Je vais lui proposer un coup de main et je vais m'arranger pour qu'il me parle un peu de Flammus. Toi, tu essaies de mijoter quelque chose pour qu'on piège le simiesque sans se faire prendre ».

Le lendemain midi, Éric invita Annette au Burger Barn et lui fit part des dernières nouvelles. « J'ai passé toute la nuit dans l'appartement du flic dont je t'avais parlé », lui dit-il. « Oh, et il s'appelle Mark Moore ».

« J'ai déjà dû le croiser dans le campus », dit Annette.

« C'est un type intéressant. Il était dans la police militaire, il a fait l'Irak, mais ils l'ont mis à la porte de la police à cause de la discrimination positive et parce qu'il tenait un blog quand il était en Irak, où il disait des choses déplaisantes sur Bush II. Veiller au grain chez les gosses de riche à Ashdown, ça ne l'enchant pas, mais il peut au moins faire soigner sa mère, qui est très malade, alors il s'accroche. Il est comme beaucoup de Blancs, une fois qu'il a fait ses huit heures, il se reconnecte à son petit monde féérique en ligne. En fait, il est assez bon à WW, il en est au niveau 24 avec son dernier perso, Zoltan le Maître Duelliste. Il m'a dit que c'était ça ou la bouteille, mais que s'il se mettait à picoler, il perdrait son emploi et l'assurance de sa mère, donc c'est Warrior Lord. On a parlé informatique pendant quatre heures. Je lui ai installé un système de réponse à la nano-seconde pour son clavier et sa souris, et après il a sorti les bières et on a commencé à tailler le bout de gras. Je n'ai pas eu besoin de trop le pousser pour qu'il aborde le sujet de Lucius Flammus. Tous les flics du campus et la moitié des employés l'ont dans le pif. J'ai appris un truc : Flammus n'est pas aussi puritain avec sa dope qu'il aime à le faire croire. Il adore l'herbe, et il va se fumer un ou deux joints derrière la salle de sport après les entraînements. Tout seul, puisqu'il ne veut pas que son entraîneur, ses tuteurs de la NBA et son fan club ne l'apprennent. D'ailleurs, tu savais que ce cochon de bamboula avait son site internet et son fanzine ? »

« Il y a un petit bois sur la butte derrière la salle de sports », fit remarquer Annette. « Il y a un sentier qui mène aux tables de pic-nique qu'ils ont mises il y a quelques années pour qu'on puisse manger dehors, mais que tout le monde a un peu oublié. En cette saison, il fera nuit quand il sortira de son entraînement et il n'y aura personne derrière la salle. Voilà, c'est notre théâtre d'opération ».

« La vache ! Tu m'épates », fit Éric avec un petit rire.

« Tu parles ! Je suis morte de peur et tu devrais l'être aussi, si tu avais un peu de jugeote ».

« Et la vidéo-surveillance ? » s'enquit Éric.

« Attends, j'essaie de m'en souvenir », dit Annette, posant le menton sur son poing. « Je crois qu'il n'y a qu'une caméra tout au bout du parc de stationnement, et je me dis que Lucius ne veut pas se faire pincer à fumer son herbe, il doit rester dans un coin ou se poser derrière la benne à ordures ».

« On fait une reconnaissance cet après-midi », dit Éric. « À découvert, vu que tout le monde sait qu'on est ensemble. Si quelqu'un nous voit baguenauder par là-bas, il se dira que nous sommes sortis nous embrasser à l'ombre ».

Après les cours, les deux amis firent une longue promenade derrière la salle de sport d'Ashdown. Ils virent la caméra placée sur un réverbère tout au bout du parc de stationnement. « Elle est pivotante », fit Éric. « Tu as un intervalle d'à peu près trente secondes où une partie du stationnement n'est pas filmée. Pas évident de baratiner Flammus tout en gardant un œil sur la caméra ».

Annette balaya du regard les environs. Ils étaient seuls à l'arrière de la salle de sports, ne leur parvenaient que les échos des sifflets, des ballons et des éclats liquides de la piscine. « Maintenant, il faut aller inspecter ce qu'il y a derrière les voitures, mais je veux pas que la sécurité nous voit y

aller. D'abord, on fait mine d'aller vers la cour ». Ils le firent. Annette ne lâchait pas la caméra du regard, et dès qu'elle se tourna dans l'autre sens, elle s'écria : « Un, deux, trois, on fonce ! » Main dans la main, ils franchirent à toutes jambes le parc de stationnement et avaient disparu derrière le talus avant que la caméra n'eut repris sa position. « On est passé sous le radar. S'il y a quelqu'un derrière l'écran, il croira que nous sommes retournés au campus ».

Un étroit sentier de gravier descendait la butte, entouré de grands arbres, en direction d'un petit cours d'eau parallèle à l'autoroute 212. Il était enjambé d'un pont de bois rustique, au pied duquel se tenaient quelques tables de pic-nique abandonnées, en bois humide et peu engageant. « Nous y sommes », dit-elle.

« Et tu pourras l'amener ici dans la nuit, en plein hiver ? » demanda Éric.

« Pour ce que je lui proposerai, oui, il viendra », dit-elle froidement. « M'en demande pas plus ».

« Euh... »

« Je vais le faire, Éric » fit-elle, féroce. « Pas de questions. Aucune, jamais ! »

« D'accord », dit-il calmement. « Affaire classée. Le plan est parfait. Au jour J, je t'amènerai au lycée dans ma voiture. On traîne au CDI jusqu'à quatre heures et demi, c'est l'heure où l'entraînement se termine. Le nègre devra prendre sa douche et se nettoyer le troufignon, on lui donne une demi-heure. S'il veut fumer son spliff pour se détendre, il se fauilera par l'arrière vers cinq heures. Moore m'a dit que c'était son modus operandi. J'arriverai le premier, avec l'arme... Bon sang ! Toutes ces caméras ! Tu sais, quand ils découvriront sa carcasse, il vont passer au peigne fin les allées et venues de tout le lycée ! »

« En plus, regarde le sol », précisa Annette. « C'est tout humide et boueux, et ça le restera quand on fera notre coup. On est déjà en train de laisser des traces. Tu vois ? » dit-elle en les lui montrant. « Si on fait ça à cinq heures, ce sera la nuit noire, et ni toi ni moi ne pourrons rien voir de ce que nous ferons ».

« Merde », soupira Éric. « Bon, ce n'est pas si parfait comme plan, après tout », admit-il. « Alors comment on s'y prend ? »

Annette s'assit à l'une des tables de pic-nique, ignorant l'humidité du banc sous sa jupe de laine. « Écoute, peut-être que l'on raisonne trop », suggéra-t-elle. « Ce n'est pas un roman d'Agatha Christie et on ne construit pas une intrigue complexe pour défier Miss Marple. Regarde les coups de la mafia, j'ai vu à la télé que s'ils étaient peu résolus, c'était grâce à leur simplicité. On attire un bandit dans la mauvaise voiture ou il entre dans le mauvais bar et badabim badaboum, il est mort. On ne trouve aucune arme, personne ne dit rien, et on en reste là. Dans les Experts, ils disent qu'il faut attirer la cible en extérieur, mais le parc de stationnement, c'est l'extérieur. Revenons là-bas et inspectons ça à nouveau. Imagine : on le trouve là, on le fume et on rentre au campus se fondre dans la végétation ? »

« Mais la vidéo-surveillance ? Le petit trajet de miettes de pain électroniques qu'ils auront ? » demanda Éric.

« Eh bien, on n'a qu'à mettre des parkas différentes et cacher nos visages, et puis les jeter à la fin... » Annette fit la moue et fronça les sourcils. « Nom de Bleu, quel casse-tête ! Comment font les types de la NVA pour réussir à tous les coups ? »

« Je crois avoir compris qu'ils descendent la plupart de leurs cibles en pleine rue », répondit Éric. « J'ai entendu parler de cas où ils étaient entrés dans la maisons de leurs victimes, mais il ne doit pas y en avoir tant que ça. En plus, ils utilisent des bombes. Je suis en science de l'ingénieur tu sais, au besoin je pourrais en faire une. Dans le labo de chimie, il y a tous les ingrédients qu'il faut. Je pourrai faire une bombe-tuyau avec de la super poudre noire, avec du chlorate de potassium à la place du nitrate de soude, ce qui nous donnerait le triple d'énergie cinétique. Avec une bombe pareille, on pourrait vraiment se faire passer pour la NVA ».

« Je ne sais pas, garde-ça au cas où, mais je n'ai pas envie de blesser qui que ce soit à part le fils de pute qui a tué ma sœur », dit Annette, ruminant autre chose. « Franchement, je n'arrive pas à voir mieux, comme fenêtre de tir, que cette habitude qu'a Flammus de sortir par-derrrière tout seul pour fumer son joint après l'entraînement. C'est le seul moment où l'on sait qu'il n'est pas entouré de gens. Je crois que c'est mieux de le faire là-bas à cette heure-ci, il y aura un peu de lumière du parc de stationnement et du bâtiment. Rappelle-toi que la nuit sera à peine tombée. Mais ces fichues caméras, surtout celle au coin du parc de stationnement ! »

« On y retourne », dit Éric. « Je veux vérifier quelque chose ». Ils firent l'ascension de la butte, franchirent le talus, puis attendirent que la caméra fit son tour et se détournât d'eux. À toute allure, ils franchirent la bande d'asphalte et se blottirent sous le coin de la salle de sport, pile au moment où la caméra reprenait son mouvement dans leur direction. Main dans la main, ils firent un tour complet du campus, pour revenir par l'autre bout, au parc de stationnement en forme de L. « Ah ! C'est comme dans mon souvenir ! » s'exclama-t-il. « Ils ont installé une surveillance bon marché, sûrement avant le grabuge dans le Nord-Ouest. Il n'y a qu'une seule caméra, en tournant, elle couvre tout le parc de stationnement. Voyons-voir si l'on peut y arriver tant qu'elle est tournée... On y va ! » Ils coururent le long de la rangée de voitures et se retrouvèrent sous le réverbère qui soutenait la caméra, à douze pieds du sol, avant que celle-ci n'entame son mouvement vers la gauche. « Bingo ! » fit-il à voix basse. « On tient notre plan d'assaut ».

« Plaît-il ? » fit Annette, déroutée.

Il lui montra le cache-câble qui descendait du réverbère en direction d'une boîte de commutation, vissée à hauteur d'épaule. « Ils ont mis ce système avant l'époque du sans-fil », dit-il. « Annette, regarde. Là-haut il y a la caméra, nous la voyons, mais elle ne peut pas nous voir, parce que nous sommes juste en-dessous. C'est son angle mort ! »

« Le matin du jour J, nous arriverons au lycée en avance », reprit Éric. « Tu viendras avec moi dans la Volvo, pour que rien ne les dirige vers toi, et parce que c'est un reste de chevalerie auquel je tiens, Annie. Nous attendons que la caméra regarde ailleurs et nous nous garons à cette place, ici même. Il faut veiller à ce que la caméra ne nous voie pas, pour qu'ils ne sachent pas qui s'est garé à cet endroit. On sort de la voiture, en laissant dedans le flingue, les cagoules, les gants et la vieille chemise. Il faut que je mette une chemise différente pour le coup, pour pouvoir leur montrer les habits que je portais le jour du meurtre, ceux que tout le monde avait vus. On feinte la caméra et on arrive au campus sans avoir été vus, ou au moins pas par celle-là, et on fait notre journée de cours comme d'habitude, en restant tard au CDI comme prévu. A cinq heures moins le quart, on bouge. On arrive devant la salle de sports, on feinte la caméra pour rentrer dans la voiture. Je me répète, mais il faut faire très attention à ne pas être enregistrés à cet endroit. À cette heure-là, il n'y aura pas grand monde au parc de stationnement. Je me serai garé par l'arrière, pour qu'on ait une bonne vue de la salle de sport. Dans la voiture, je me déshabille et j'enfile la chemise spéciale et les gants. Et là, on observe et on attend. Je prendrai les jumelles que j'ai chez moi. Quand on verra Flammus sortir par la petite porte, il faudra agir vite et bien. D'abord, il faut inspecter le parc de stationnement, qu'il n'y ait aucun témoin. Il ne devrait y avoir personne, puisque les internes seront en train de bouffer à la cantine ».

« Si tout a l'air propre, on passe à la phase B », poursuivit Éric d'un ton professoral. « Je sors de la voiture, je coupe la gaine du câble avec un coupe-boulons qui a de l'isolant sur les poignées pour ne pas me prendre un coup de jus. Ça va couper la caméra. Et là, c'est le point de non-retour. Il faut supposer que la sécurité va remarquer tout de suite la perte de leur caméra et envoyer quelqu'un dans les cinq minutes, peut-être un peu moins. Ça devrait nous suffire. Je rentre dans la voiture. Au fait, ai-je mentionné que c'est toi qui conduisais ? »

« Vous m'en voyez fort obligée, messire », minauda Annette. « Je me demandais quand j'allais intervenir dans ton plan ».

« Je dois avoir les mains libres, surtout celle qui tient le rigolo, comme dirait pépé à la ferme.

Quand la caméra est kaput, j'enfile ma cagoule. Il faut que tu trouves un masque toi aussi. Oui je sais, si quelqu'un nous voit, il pourrait retenir notre plaque d'immatriculation, ce qui casse l'effet-cagoules, mais autant prendre le maximum de précautions pour se cacher. Tu démarres la voiture et tu avances vers Flammus, pas trop vite, pour ne pas le troubler. Tu te gares pas loin de là où il fume son joint tout content. Il sera sûrement sur le trottoir ici, ou sous l'auvent s'il pleut. Si j'ai une bonne vision depuis le siège passager, je lui tire dessus en plein dans le bide, puis je sors de la voiture pour lui en mettre une dans la tête, à bout portant. Si pour ça, nous devons passer le reste de nos jours en prison, ou mourir sur un brancard avec une seringue plantée dans le bras, je veux être parfaitement sûr d'avoir tué cette crapule de nègre. Ensuite, je pose le valet de carreau sur lui. Je rentre dans la voiture et tu fais le tour de la salle de sport, vers la sortie qui est là-bas », dit-il en la montrant par-dessus son épaule. « Ensuite, on roule vers la grande entrée, direction l'autoroute 212 et on rentre à la maison. Tu descends à West Linn, et moi après dîner, je demande à papa les clés de la scie pour faire les tasseaux de fer du nouveau meuble, et je déchire menu le rigolo. Je vais en profiter pour déchirer les autres trucs et les brûler dans l'incinérateur de déchets qu'on utilise pour les copeaux. Le lendemain, j'irai à l'école en faisant un tour par les jolies décharges publiques de Portland ».

« Mais patatra, si un seul témoin repère notre plaque, on l'a dans l'os », fit remarquer Annette.

« Si l'on voit qui que ce soit dans les parages, on avorte », trancha Éric. « Mais il fera sombre, et si quelqu'un voit quelque chose par hasard, ça sera sûrement de loin. Si toutes nos mesures de sécurité ont réussi, on pourra s'en sortir en bluffant si un quidam a cru voir furtivement notre plaque sous un réverbère. Mais c'est un risque, je suis d'accord. Surtout de prendre un de nos véhicules. Tu veux qu'on tente autre chose ? »

« Non, je veux qu'on en finisse », dit Annette en secouant la tête. Je ne sais pas combien de temps je vais tenir avant de perdre la boule. J'ai un bon pressentiment avec ce plan-là, et c'est d'ailleurs le seul qu'on a. Dans ce monde, on ne peut pas redresser les torts sans prendre de risques. On fait comme on a dit ».

« D'accord. Mais si les flics ne croient pas que c'est la NVA, tu vas recevoir une visite, puisque tu avais un grief contre Flammus. Tu leur diras qu'on a quitté le lycée et qu'on est rentré directement chez nous. Ne change pas ta version. Reste vague sur la place où l'on s'est garés, mais n'en parle pas sans qu'on te l'ait demandé. Ne parle pas en premier. Si ça sent le roussi, reste polie et gentille, ferme ta bouche et demande le meilleur avocat que l'argent de ton père pourra t'acheter. Tu es assez riche pour qu'ils ne te collent pas le *Patriot Act* sur le dos. Il faudra qu'ils puissent montrer des preuves ».

« Compris », dit Annette. « Quand aura lieu le prochain entraînement de basket ? »

« Aujourd'hui », dit Éric. « Mais c'est trop tôt. On n'a pas encore le flingue. Le prochain entraînement, c'est jeudi, après-demain ».

« Je prends l'arme et les munitions ce soir et je te les donne quand tu viens me chercher demain », dit Annette. « Il faudra trouver un endroit pour l'essayer. Espérons que mon père ne le remarque pas avant qu'on s'en soit servi. Qu'est-ce qu'on fait si Lucius ne sort pas pour fumer sa dope jeudi après-midi ? »

« Eh bien, il faudra l'attendre à la sortie de tous ses entraînements jusqu'à ce qu'il pointe son museau », dit Éric. « Tu es d'accord ? Tu as des questions ? »

« Si j'en trouve, je les poserai quand on reviendra dessus pour la centième fois, puisqu'il en faut autant pour être sûrs de notre coup. En tout cas, oui, je trouve ça bien. Est-ce que Jan trouvera le repos après coup ? »

« Et toi ? »

« Moi oui, pour sûr », dit-elle.

« Et puis tu sais, il y a un autre avantage dans ce plan », dit Éric avec sobriété. « En opérant comme ça, tu n'as pas à te commettre avec l'assassin de ta sœur, par le corps ou par l'esprit ».

« J'ai remarqué. En plus, je porterai un passe-montagne, comme une vraie terroriste. Éric, je te dis merci ». Elle l'embrassa. Les baisers d'Annette étaient assez rares pour que chacun soit un mémorable présent.

* * *

Ils repassèrent leur plan une centaine de fois, et sous les ténèbres qui s'assemblaient ce jeudi soir, tout se déroula sans accrocs. Les sombres dieux de l'homicide les favorisaient à tous points de vue. Annette s'étonna elle-même, de son calme, de la légèreté avec laquelle elle vissait sur son crâne sa casquette de base ball, déroulait son foulard sur son visage et rapprochait la Volvo du nègre immense. Elle l'entendit crier « Enculé de ta mère ! » une dernière fois, alors que le Peacemaker .45 dans la main d'Éric déchirait l'air dans un éclair et un claquement de tonnerre, éclaboussant le mur du sang de Flammus. Un autre coup de tonnerre retentit quand Éric sortit de la voiture, se pencha et fit feu sur le gisant noir, agité et bredouillant, et ce nègre minable reçut la mort qu'il méritait. Éric jeta par terre, près du cadavre, le valet de carreau et rentra dans la voiture, qui disparut. Sur le chemin du retour, ils ne se dirent rien. Devant la maison d'Annette, ils se donnèrent un baiser passionné et quand elle sortit de la voiture, elle lui murmura :

« Ce week end nous prendrons le temps et nous trouverons l'endroit, pas la banquette arrière ou la salle de répétition cette fois-ci ». Et ils le firent ainsi.

Annette ne reçut aucune visite de la police, qui suivit sans sourciller la piste de la NVA, tout comme les médias. Dans le poste et les Unes des journaux, ce n'étaient que cris et hurlements. « LA TERREUR RACISTE PREND LA VIE D'UN ESPOIR DE LA NBA », « CAT-EYES LAISSE SA CARTE SUR LE CADAVRE D'UN ATHLETE AFRO-AMÉRICAIN » et « L'OREGON PLEURE SON ETOILE DU BASKET BALL ». Aux micros des journalistes, le proviseur Dean Hopkinson bafouilla d'un air furieux et abasourdi :

« Nous n'avons aucune idée de la façon dont le meurtrier raciste a pu s'infiltrer dans le campus. On dirait un fantôme ! »

Si Ray Ridgeway avait pu remarquer qu'un de ses revolvers manquait à l'appel, il n'en dit rien. En fait, omission lourde de sens, il ne pipa mot de la mort de Flammus. Annette en inféra qu'il soupçonnait bien quelque chose, puisque son père était loin d'être idiot, mais qu'il préférerait ne pas mettre le sujet sur le tapis, ce qui l'emplit de gratitude.

Annette eut à nouveau l'occasion de porter sa tenue de deuil, délicieuse ironie qui lui plut beaucoup. Trois jours après le meurtre de Lucius Flammus, les cours furent annulés au lycée d'Ashdown et l'ensemble des élèves et du corps professoral fut emmené en car ou en voiture à l'enterrement de Flammus, dans l'église méthodiste africaine, un grand immeuble qui disposait heureusement d'un immense parc de stationnement, capable de contenir toute la flotte de voitures, d'autocars et de limousines. Accompagnant Annette, Éric portait un costume immaculé relevé d'un brassard noir.

Assis à leurs places pendant les éloges funèbres, ils conservaient leurs mines de circonstance et se levaient respectueusement pendant les hymnes, chantés par des noirs en robe, même si le chœur était moins fourni que d'habitude. Car nombre d'Afro-américains avaient fini par comprendre le message et fait le nécessaire pour regagner des rivages plus accueillants, loin de la côte nord-ouest. L'un des éloges les plus émouvants fut prononcé par Wade Schumaker, le professeur d'anglais d'Éric et Annette, un petit homme ventru entre deux âges, qui éclata littéralement en sanglots sur l'estrade, tant il était affecté par la perte du jeune joyau de la communauté afro-américaine de Portland et de la splendide mosaïque qu'étaient les États-Unis.

L'enterrement, rempli de journalistes et de politiciens locaux et régionaux, était entouré par un cordon de sécurité formé d'une centaine de policiers lourdement armés, de gardes nationaux et d'équipes d'intervention rapide du FBI, car la NVA avait déjà frappé des cérémonies religieuses qui

auraient pu se transformer en événements politiques. Éric et Annette attendirent patiemment que la foule s'éparpillât pour traverser la rue et rejoindre la Lexus blanche, garée derrière une longue limousine noire. « Tu as réussi à ne pas éclater de rire ! » lui dit Éric à voix basse. « Je suis impressionné. C'était presque au-dessus de mes forces ! »

« S'ils m'arrêtent maintenant, je m'en fiche », dit Annette. « S'ils m'attrapent moi et pas toi, franchement ils peuvent me tuer je m'en fous, Éric. J'ai fait mon devoir pour Jan et même si cela ne la fera pas revenir, je suis contente ».

« Les Siciliens disent que la vengeance est le seul plat qui est meilleur quand on le mange froid », dit Éric. « Peut-être bien, mais c'est aussi super bon quand c'est servi chaud ! Allez, donne-moi les clés, je vais conduire ». Ils étaient à l'arrière de la Lexus et Annette cherchait les clés pour les donner à Éric, quand celui-ci sentit une tape sur son épaule. Il se retourna et vit un homme à lunettes, grand et mince, portant un costume et un couvre-chef de chauffeur, qui devait être affecté à la limousine de derrière.

« Re-bonjour, Éric », fit le bonhomme avec un sourire poli. « Re-bonjour, Annette ».

« Euh, on se connaît ? »

« Mais certainement », dit le chauffeur, sûr de lui. « Je m'appelle Hank Jarrett. Je tenais la Jarrett's Tune and Lube à Woodburn, mais j'ai trouvé un nouveau travail. J'ai dû abandonner ma station-essence, voyez-vous, quand un petit couple de fils de riches est venu me poser des questions idiotes ».

Éric ravalait sa salive et marmonna. « Euh, eh bien, c'est que... » Annette et lui reculèrent d'un pas, mais elle marcha presque sur les pieds de quelqu'un qui se tenait derrière elle. Elle se tourna et vit un beau jeune homme, longiligne, aux cheveux châtain, dont les yeux bleus étaient traversés d'un éclair de malice et la bouche, d'un sourire sardonique. Il était revêtu d'un costume aussi beau que celui d'Éric, portant comme lui un brassard noir.

« Bonjour, M. Sellars », dit-il. « Bonjour, Mlle Ridgeway. Je m'appelle Jesse Lockhart. J'ai entendu dire que vous aviez emprunté mon nom ».

« Eh merde ! » fit Annette, blême, le souffle coupé.

« Eh merde, comme vous dites », fit aimablement Lockhart. Derrière eux, Jarrett ouvrait la porte de la limousine. « Nous aimerions échanger quelques mots avec vous, s'il vous plaît », dit Cat-Eyes, montrant l'intérieur noir béant de la limousine. « Montez dans la voiture ».

Chapitre XII : Est-ce que vous en êtes, jeunes gens ?

Annette et Éric se regardèrent. Ils savaient qu'ils ne pouvaient pas crier, car la police était tout près. Même si les Volontaires n'allaient pas les tuer sur le champ, ils ne pouvaient pas se permettre de se faire remarquer, étant donné leur rôle dans la mort de l'homme noir qui venait d'être enterré.

Éric prit sa main dans la sienne et la serra fort, puis ils entrèrent dans la limousine. Lockhart les suivit et ils se retrouvèrent dans le compartiment spacieux de la voiture, en compagnie de deux autres hommes. L'un d'entre eux portait un beau costume et un passe-montagne bleu sur la tête. Le deuxième était un grand barbu, coiffé d'une queue de cheval châtain et vêtu de jeans et d'un blouson, sous lequel apparaissait un gros .357 Magnum dans son étui d'épaule. Lockhart prit place à côté d'eux, puis Jarrett s'installa au volant et baissa la fenêtre intérieure de la limousine pour pouvoir entendre. Éric brisa la glace.

« C'est un peu bête à dire à des gens qui sont sûrement sur le point de nous tuer, mais est-ce que vous êtes au courant que vous êtes ceinturés par une centaine de flics lourdement armés et de porte-flingues étatiques de tout poil ? Je n'arrive pas à savoir si les vôtres sont grosses comme des ananas, ou si vous êtes complètement timbrés. Dites-moi, je suis curieux ? »

« De l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace », dit l'homme cagoulé. Étrangement, sa voix leur disait quelque chose. « Danton, Révolution française. La Fortune sourit aux audacieux, vous connaissez la chanson. »

« D'accord, mais qu'est-ce qu'on fait maintenant ? » demanda Annette. Sa voix était calme, mais sa main écrasait presque celle d'Éric. « M. Lockhart, est-ce que ça compte si l'on vous demande pardon d'avoir usurpé votre valet de carreau ? Je sais que nous vous avons mis très en colère, mais nous ne nous sommes pas rendus compte qu'il y avait des droits d'auteur dessus, pour ainsi dire. »

« Oh, parbleu non, je ne suis pas en colère », fit Lockhart en riant de bon cœur. « Je suis ravi que vous n'ayez pas foiré la chignole. Vous m'avez fait gagner des points de réputation et vous avez semé la confusion chez l'ennemi. D'habitude, je ne me sers pas d'armes de poing, mais là ils vont devoir revoir leurs copies, et la remarque de votre proviseur comme quoi je suis un mystérieux fantôme qui peut se rendre invisible, c'est un bon atout, ça développe ma légende et tout ça. Mes camarades ici présents voulaient vous causer, alors je suis venu par curiosité, pour voir quel genre de gamins avaient les bonbecs de faire ce que vous avez fait et ensuite de me l'attribuer. D'ailleurs, vous avez fait du super boulot les gars. Mes félicitations. »

« Nos félicitations à tous », dit le grand barbu. « Je suis le camarade Cogneur. »

« Ah oui, j'imagine », dit Annette en le regardant. Puis elle regarda l'homme au passe-montagne.

« Est-ce que je vous connais ? »

« Pas encore », dit Jimmy Wingo. « Plus tard, peut-être, vous ferez sa connaissance. Cela dépendra de vous. Vous pouvez deviner pourquoi nous sommes là. L'Armée recherche sans cesse de nouveaux talents. »

« Comment avez-vous fait pour nous trouver ? » demanda Éric.

« Le fait que vous nous avez donné vos noms nous a quand même un peu aidé », dit Jarrett depuis le siège conducteur. « Et en plus, vous portiez les uniformes du lycée d'Ashdown. Nous avions l'œil sur vous avant même que vous ne butiez le bamboula. »

« Nous voilà rassurés », fit Annette. Sa voix restait calme, mais Éric sentait sa main trembler dans la sienne.

« Nous voulions voir comment vous alliez vous en sortir, et vous avez tout réussi », dit Wingo.

« En fait, Flammus était déjà sur notre liste. Mais nous ne l'avions pas encore approché. Cat, ici présent, avait battu la campagne près du lycée pour tâter le terrain et trouver une position de tir et des voies de retraite. »

« J'ai recommandé qu'on le descende ailleurs, avant ou après un match, quand il est en déplacement », expliqua Lockhart. « Dans un endroit clôturé comme votre campus, c'est difficile à faire quand on doit mettre les voiles après coup. Il n'y a pas beaucoup de sorties et de points de rendez-vous avec une voiture pour se carapater. Mais ça, vous le savez. Dites-moi, est-ce que je peux vous demander ce qui vous a poussé à le faire ? Entre nous, entre camarades révolutionnaires ? »

« C'était l'appel du Seigneur », fit Éric avec un rire un peu tremblant. « Eh bien, voyez-vous, ce nègre Flammus était vraiment une plaie. Il... a fait des choses à quelqu'un qui nous tenait à cœur à Annette et à moi... »

« Nous sommes au courant pour votre soeur, mademoiselle », fit Wingo d'un ton grave. « Si ça peut aider, je vous présente toute ma sympathie et les condoléances de la NVA. Nous avons tous perdu une soeur quand Janette est morte, même si vous ne comprenez peut-être pas bien ce que je veux dire par là ».

« Si si, je comprends », dit posément Annette. « Merci, euh, Cogneur. »

« Donc comme ça, vous avez décidé de tuer le Flammus ? » reprit Wingo. Jarrett l'interrompit depuis le siège conducteur.

« L'aire de stationnement se dégarnit », dit-il. « On ferait mieux de bouger, quelqu'un pourrait se demander ce qu'on trafique. »

« D'accord, Jeeves, fais-la rouler », dit Wingo. « On vous ramènera à votre voiture quand on aura terminé », dit-il aux deux jeunes gens, qui comprirent soudain qu'il le pensait vraiment et qu'ils étaient hors de danger. Ils se détendirent enfin.

Jarrett démarra la limousine et quitta l'aire de stationnement. Annette s'adressa au conducteur.

« M. Jarrett, Éric et moi, nous vous demandons pardon pour la perte de votre station-essence. Je me rends compte seulement maintenant que c'était une idiotie et une imprudence, mais nous voulions vraiment trouver la NVA, et votre lieu de travail était tout ce que nous avions. »

« Ne vous faites pas de bile, mademoiselle », répondit Jarrett en se retournant vers elle avec un sourire. « Il était temps. Je m'étonne encore de ne pas m'être fait piquer par les *feeps*. Vous avez été comme un réveil pour moi. Si vous avez pu vous souvenir des journaux du Parti dans ma salle d'attente, c'était le cas pour d'autres, et peut-être que le prochain aurait passé un coup de fil au FBI pour une poignée de dollars. Si j'en ai envie, je pourrais toujours reprendre mon affaire après avoir fichu ces chiens galeux à la porte de notre pays. »

« Qu'est-ce que vous disiez au sujet de l'action contre Flammus ? » reprit Wingo, derechef.

Tandis qu'ils arpentaient les rues glaciales de Portland, Éric rendit compte par le menu du projet tout entier, du début à la fin. Wingo et Lockhart se regardèrent, visiblement impressionnés. « Vous servir de votre propre véhicule a été une erreur, mais la chance était avec vous, comme elle est si souvent avec nous ces temps-ci. Mais à part ça, c'est de l'excellent travail », fit Wingo en hochant de la tête. « De la bonne planification et de la bonne exécution. Vous avez le chic pour ce travail, et puis vous avez les tripes. Tout le monde ne peut pas garder son sang froid au moment de poser le paquet et de déclencher le détonateur, ou d'appuyer sur la détente, sans se briser en petits morceaux après coup. Il y a même certains de nos camarades qui n'ont pas vos nerfs d'acier et qui ne sont pas utilisables pour le sale boulot. Bon, je présume que vous savez quelle sera ma prochaine question. Où est-ce que vous comptez aller, au cas où vous voudriez poursuivre ? Nous comprenons qu'il s'agissait d'une affaire privée, et vous vous êtes sûrement dit que ce n'était qu'un coup d'un soir, si je puis dire. »

Annette sourit.

« Si vous voulez en rester là, c'est vous qui voyez, je vous assure. Nous vous ramenons à votre voiture et vous ne nous reverrez plus. Si vous voulez former votre propre groupe et continuer le combat à votre manière, sans connexion officielle avec l'Armée, c'est possible aussi. Nous vous donnerons même un numéro d'urgence si vous avez besoin d'aide. Il y a des gens qui font ça. Quelles que soient leurs raisons, ils ne veulent pas être reliés officiellement à la NVA ou être assujettis à notre discipline, mais ils mènent leur propre lutte de résistance en petits groupes ou individuellement. C'est quelque chose que nous acceptons. En fait, ça peut être une bonne idée dans cette phase de la guerre, bien qu'à un certain point dans l'avenir, quand ça deviendra plus lourd, il faudra reconnecter tous les fils. Ou alors, vous pouvez rejoindre la NVA elle-même et continuer ce que vous avez commencé. Est-ce que vous y avez pensé ? »

« J'y pense depuis que j'ai vu la mise en bière du cercueil de ma soeur », dit Annette, amèrement.

« Nous y avons pensé tous les deux », dit sobrement Éric. « Nous sommes jeunes, mais même à notre âge nous pouvons voir que les choses en Amérique ne peuvent pas continuer sur ces rails. Je me marre quand on dit que les élèves d'Ashdown sont privilégiés. La mort de Jan a prouvé à tout le monde que nos pseudo-privilèges ne nous protégeaient pas de – de cette crasse, cette folie, cette, comment dire, ce foutoir absolu. Nous vivons dans des chiottes et nous allons finir dans les égouts, d'une façon ou d'une autre. Je ne vois pas comment le dire autrement. »

« Ne vous tracassez pas », fit Wingo avec un petit rire. « De plus grands esprits que les nôtres ont passé leur vie entière à décrire le monde dans lequel nous vivons. Notre mission est de le changer. Mais je dois vous dire une chose. C'est à cause des mesures de sécurité, que vous comprenez j'en suis sûr, nous devons avoir une réponse tout de suite. Vous nous dites que vous y pensez depuis longtemps, donc vous devriez être capables de lire dans votre cœur pour le savoir. Est-ce que vous en êtes ou pas ? »

« J'en suis, si Éric en est », dit Annette en le regardant. « Je suis prête à faire tout ce que j'ai à faire, mais pas d'être séparée de lui. Il ne peut pas y en avoir un dedans, et l'autre dehors. »

« Pareil », fit Éric avec fermeté. « Si Annette en est, je suppose que nous en sommes tous les deux. »

« Vous comprenez que si vous devenez des Volontaires, vous pourriez vous retrouver séparés de toute façon ? » demanda gentiment Wingo. « Je veux dire, méchamment séparés, séparés par la mort et la prison, ou par le chaos et la folie de la guerre ? »

« Je comprends », dit Éric en opinant du chef. « Mais si nous ne vous rejoignons pas, pour essayer d'agir sur le monde dans lequel nous vivons, nous allons être obligés de repenser toute notre vie à ce que nous avons fait à Flammus. Vous savez qu'il y a à peine dix ans, des connards du FBI ont arraché de leurs maisons des vieux messieurs de 80 ans pour les mettre dans des cellules de prison pleines de nègres et de racailles, pour des actions qu'avaient faites le Klan dans les années 1950 et 1960 ? Les Juifs n'oublient rien, et ils ne pardonnent rien. »

« Vous êtes au courant pour les Juifs ? » demanda Hank Jarrett depuis le siège conducteur, avec de la surprise dans la voix.

« Nous, les pseudo-priviliégiés, nous sommes tous au courant pour les Juifs », lui répondit Annette. « Nous le savons mieux que quiconque, parce que nous les voyons de près au jour le jour, beaucoup plus que le reste de la population. C'est l'un de nos merveilleux privilèges. Avi Cohen est un bon exemple, un méchant petit cabot libidineux qui est dans mon cours de chimie et de théâtre, il me tourne autour depuis la sixième – il dit que c'est plus fort que lui, les Juifs doivent se faire des blondes. Sale petite blatte. Mais j'imagine qu'on ne peut pas tellement le mettre sur la liste pour notre prochaine action ? », demanda-t-elle, pleine d'espoir.

L'homme au passe-montagne prit la parole à nouveau. « Ah, je vais pouvoir vous donner votre première leçon de discipline militaire », dit-il d'une voix à la fois douce et ferme. « Vous ne

choisissez pas vous-mêmes vos cibles et vous ne vous comportez pas comme des cowboys, avec ou sans Colt Peacemaker. » Il se pencha et retira sa cagoule, dévoilant un visage qui leur était familier.

« *Monsieur Schumaker !* » glapirent en chœur les deux adolescents.

« En chair et en os », fit le professeur en s'inclinant légèrement. « Tout frais de mon éloge funèbre si sincère pour ce brave jeune homme afro-américain, fauché dans la fleur de l'âge par le racisme malfaisant. Diable ! Flammus était une petite merde dégoûtante ! J'ai l'habitude de faire passer en classe supérieure les joueurs de ballon musculeux de toute couleur, parce que j'y suis forcé, mais le proviseur m'a demandé de mettre A de moyenne à Flammus, alors qu'il savait à peine écrire son nom, et j'ai dû trafiquer ses moyennes sur l'ordinateur. Je ne crois pas avoir croisé un congolais qui m'ait fait me sentir aussi sale. Jeunes gens, à vous deux, vous avez réussi à rendre ce monde plus propre et plus blanc. J'ajoute mes félicitations à celles de mes camarades ici présents. »

« Alors, qu'est-ce qu'on fait maintenant ? » demanda Annette.

« Nous vous ramenons à votre voiture, et vous rentrez à la maison », dit Schumaker. « Lundi matin, vous aurez la surprise de voir qu'il y a eu un léger changement dans votre emploi du temps, et vous passerez au bureau du professeur principal pour parler sérieusement de votre orientation. Si je suis satisfait de votre tenue morale et de votre niveau d'engagement, je vous donnerai à lire quelques documents et vous recevrez une formation qui vous apprendra ce qu'il faut savoir pour mener le combat pour préserver l'existence de notre peuple et l'avenir des enfants blancs. Est-ce que vous reconnaissez cette phrase ? »

« Euh, non », dit Éric en secouant la tête.

« Ce sont les Quatorze Mots de David Lane », dit Schumaker avec gravité. « Dès aujourd'hui, et pendant toute la durée de votre vie, qu'elle soit longue ou brève, vous devrez suivre cette parole. Peut-être même jusqu'à la mort. »

* * *

Schumaker avait dû être satisfait des séances d'audition de ses deux élèves, puisque deux semaines plus tard, un soir de grand froid, Annette et Éric étaient assis sur un canapé, dans un appartement situé juste au-dessus d'une boutique d'alimentation bio, dans le quartier chic de Pearl. Ils sirotaient une tisane dans de grandes tasses fumantes, lorsque la porte s'ouvrit, faisant paraître trois hommes qui venaient du couloir. Les deux jeunes gens se levèrent, ne voyant pas quoi faire d'autre.

« Bonsoir, camarades », leur dit l'homme corpulent qui avançait le premier, d'une voix sincèrement chaleureuse. C'était Gary Bresler, l'adjudant de bataillon, un homme grand et massif, aux cheveux gris dégarnis et à la forte poigne. Annette et Éric voyaient l'arme automatique dans son étui d'épaule, sous son petit blouson de sport, qu'il portait sans cravate. Il leur fit signe de s'asseoir.

« Pour ce soir, je m'appelle Walter. Je vous présenterai les deux messieurs que voici en temps et en heure. Vous êtes à l'heure, c'est une bonne chose. L'une des choses dont je voudrais vous parler, c'est de l'exigence absolue de ponctualité. Quand on vous dit d'être à tel endroit à 15h17, nous aurons réglé nos montres, et vous arrivez à 15h17, pas à 15h15, ni à 15h19. Deux minutes de retard, ou parfois deux minutes d'avance, peut faire la différence entre une opération militaire parfaitement réussie et votre propre torture, votre mort ou votre emprisonnement à vie dans ce qui est à ce jour la meilleure approximation de l'enfer sur terre que les êtres humains ont pu concevoir. Et sur cette note joyeuse, commençons. »

Bresler et le lieutenant Wayne Hill, responsable de la Troisième Section, s'assirent. Le troisième homme, Billy Jackson, s'éloigna et prit place près de la fenêtre, un oeil sur la rue, l'autre sur le reste du groupe. Comme il retirait son blouson et sa casquette de golf en tweed, ils virent que sur son polo marron, il portait lui aussi un pistolet automatique dans un étui d'épaule. Annette et Éric le reconnurent, mais ne dirent rien. Ils se demandaient quand on leur donnerait des armes et des étuis d'épaule, à eux aussi.

Bresler commença. « Bien. Tous les deux, vous êtes désormais membres de la Compagnie A, Deuxième Bataillon, Première Brigade de Portland de la Northwest Volunteer Army. Vous êtes assujettis à la discipline militaire, comme dans toute autre armée dans le monde, ce qui signifie que vous faites ce qu'on vous demande quand on vous le demande, et de la façon dont on vous le demande. Il y a quatre autres membres du bataillon à part vous deux dans l'immeuble, moi, ces deux camarades, et un autre qui est en faction et que vous ne verrez pas. C'est sûrement le plus grand rassemblement que vous verrez pendant longtemps. Il faudra des années avant que vous puissiez savoir par expérience que nous sommes plus d'une douzaine, le reste, vous le déduirez en regardant les nouvelles qui démontrent la présence de la NVA dans tout le Nord-Ouest, sous la forme de macchabées. Quelques uns à nous, la plupart à eux.

En règle générale, vous ne connaîtrez pas nos vrais noms. Par exemple, je suis l'officier exécutif du Deuxième Bataillon, mais vous n'avez pas besoin de savoir mon identité, et donc aujourd'hui vous m'appellerez Walter, et plus tard, au besoin, j'aurai d'autres pseudonymes. » Bresler fit signe vers Hill. « Ce monsieur qui a l'air d'un professeur, vous pouvez l'appeler Oscar. Je suis habilité à dire qu'il travaille pour la Troisième Section de la NVA, ce qui pourrait vous faire chier dans vos frocs si vous aviez une idée concrète de ce que c'est. Oscar est en ce moment rattaché au commandement de la Brigade de Portland, et il est venu pour vous informer de deux ou trois choses à faire en rapport avec votre lycée. Il est possible que vous ne revoyiez plus ni Oscar, ni moi.

Le lieutenant Billy Jackson ici présent est l'exception à la règle des pseudonymes. Il est partout à la télé, et il fait même un début fracassant sur la liste des personnes les plus recherchées d'Amérique. Son visage est affiché en grand dans tous les commissariats et ailleurs, donc il aurait été idiot de lui donner un pseudo pour cette réunion. Le lieutenant Jackson est le commandant de la Compagnie A, il sera votre supérieur immédiat. Nous trois, nous allons vous apprendre ce que vous, jeunes camarades, devez savoir sur la façon dont la NVA opère en tant qu'organisation et combat en tant qu'équipe. Ce sera votre cours accéléré de survie en milieu révolutionnaire clandestin, donc soyez bien attentifs. On ne vous dira ces choses qu'une fois, et si vous déconnez, non seulement vous, mais aussi d'autres de vos amis et camarades en paieront le prix de sang et d'agonie. D'abord, quelques questions. J'imagine que vous êtes ensemble, est-ce que les gens le savent dans le campus ? »

« Euh oui, euh, chef Walter », fit Éric.

Bresler opina du chef. « D'accord, cela vous donne une bonne raison de sortir et d'être souvent vus ensemble. Wade Schumaker n'est pas rattaché à la Compagnie A, mais comme vous le connaissez de première main, nous allons préserver ce contact et l'utiliser pour transmettre et recevoir des informations. C'est votre professeur principal si je ne m'abuse ? »

« Oui », dit Annette. « Et il est le président du club d'échecs, dont Éric fait partie. »

« Très bien, cela veut dire qu'il a de bons motifs de vous parler dans le cadre du lycée, mais en dehors de ça, je ne veux pas que vous fraternisiez avec lui ou qu'on vous sache avec lui en dehors du cadre scolaire. Idéalement, les compagnies sont strictement compartimentées, mais parfois, comme c'est le cas ici, ça ne fonctionne pas en pratique. »

« Dans quelle compagnie est Chou ? » demanda Éric.

« Comme vous n'avez pas besoin de le savoir, on ne vous le dira pas », dit Bresler. « La première règle d'une opération clandestine, c'est que tout doit obéir à la règle suivante : *on ne sait que ce qui est strictement utile*, et j'insiste sur le strictement. En conséquence, il ne faut jamais manifester de curiosité ou poser des questions sur les camarades avec lesquels vous êtes mis en rapport, ou sur des gens avec qui vous n'avez aucun rapport direct. Je sais bien que la curiosité est une impulsion naturelle, mais il faudra apprendre à la dompter. C'est dangereux pour les autres, parce que quand des Volontaires commencent à poser trop de questions, des gars comme Oscar ici présent commencent à penser à vous. Et ce n'est pas dans votre intérêt. Croyez-moi bien, vraiment pas. »

Annette ravalait sa salive. « Compris, chef. »

« Ne croyez pas que nous soyons paranoïaques », poursuivit Bresler. « La paranoïa est la peur irrationnelle et infondée que des gens vous veulent du mal. Mais en ce qui concerne la NVA, il y a beaucoup de méchants qui nous veulent *vraiment* du mal. Ne confondez pas la conscience sécuritaire et la paranoïa. Il faudra apprendre à les différencier. »

« Mais euh, chef, quelle est la différence ? » demanda Éric.

« Pour résumer, à la louche, la conscience sécuritaire vous permet de survivre et de mener à bien votre mission. La paranoïa vous empêche de mener à bien votre mission. Mais ne vous en faites pas, une fois que vous assimilerez l'idée que vos vies sont vraiment en danger, vous développerez ce troisième œil au fond de votre tête. C'est nécessaire, parce que sans lui, vous mourrez. Mais nous avons découvert que quand les gens se libèrent de la bulle américaine et retournent aux moeurs entreprenantes de nos ancêtres, les vieux instincts ne tardent pas à revenir. Les Aryens sont des guerriers-nés et 80 années de sucre raffiné, de MTV et de politiquement correct ne peuvent pas démanteler des milliers d'années de mémoire raciale. Mais en voilà assez sur ce chapitre. Comme je l'ai dit, à partir de maintenant, vous prenez vos ordres auprès de Billy ici présent, ou de Wade. »

« Des ordres qui nous diront de faire quoi ? » demanda Éric.

« Nous allons y venir », répondit Bresler. « Nous allons d'abord voir des choses plus élémentaires. Est-ce que vous avez tous les deux un moyen de transport ? »

« Nous avons chacun une voiture, dernier modèle », dit Annette. « La mienne, c'est une Lexus, Éric a une Volvo. Des gosses de riche, comme vous le voyez. »

« C'est bon à savoir », fit Bresler. « Les deux voitures sont enregistrées à vos noms ? »

« Non, à ceux de nos parents », dit Éric.

« D'accord. Nous pourrions avoir besoin de ces voitures pour des opérations, puisque dans certains endroits, une Lexus détonne moins qu'un pick-up. Mais si nous utilisons vos voitures, nous mettrons des fausses plaques. Pas des plaques volées, mais des fausses plaques que nous fabriquons et qui correspondent à des voies sans issue, au cas où les flics feraient des recherches. »

« Vous avez pu pirater le système des cartes grises ? » demanda Annette, stupéfaite. « Oh pardon, chef, je sais, je ne dois pas poser de questions. »

« Nous avons une vaste réserve de jeunes maniaques de l'informatique qui font des prouesses extraordinaires. Les nègres et les autres racailles chicanos ont fait de leurs vies un supplice permanent dans ce qui passe pour les écoles publiques dans cette société » fit Hill avec un petit rire. « Mais le retour de bâton est en train d'arriver à toute volée ».

« Deuxième question », dit Bresler. « Est-ce que l'un d'entre vous possède une arme ? »

« Non, chef, nous avons détruit celle qui – celle dont on s'est servi contre Lucius Flammus », dit Éric. « Je l'ai découpée sur la presse laser de mon père et j'ai éparpillé les morceaux dans différentes décharges en ville. »

« Bien pensé », dit Bresler. À sa fenêtre, Jackson opinait du chef en silence.

« Vous nous donnerez des armes ? » demanda Annette.

« Pas maintenant », dit Bresler. « D'abord, vous n'en aurez pas besoin pour l'instant. Ensuite, il faudrait pouvoir les cacher quelque part. Vous ne pouvez pas arpenter le campus tout équipés, quelqu'un pourrait le remarquer, et Wade m'a dit qu'il y avait des détecteurs de métaux un peu partout et des fouilles de sécurité tout le temps. »

« Ouais, c'est pas faux », dit Éric. « Je voulais dire : oui, chef. »

« Quand le moment sera venu d'être armé pour une opération, vous serez armés », trancha

l'adjudant. « En attendant, Billy s'arrangera pour vous faire suivre des entraînements, où vous apprendrez le maniement du M-16, de l'AK-47 et 74, du fusil à pompe et de différentes armes de poing. Et peut-être aussi d'un ou deux Uzi. Il peut arriver que vous ayez besoin de vous servir d'une arme sur le champ et là, on n'aura plus le temps de vous montrer comment charger une arme ou nettoyer un fusil enrayé. »

« Ce n'est pas si dur », les rassura Jackson. « À moins de se spécialiser dans le tir à longue distance ou de travailler avec des silencieux, n'importe quelle personne d'intelligence moyenne peut apprendre tout ce qu'il y a à savoir sur l'entretien et le maniement des armes à feu, pour l'usage que nous en faisons, en à peine quelques heures. Comme Samuel Colt l'a dit un jour, une arme à feu n'est qu'une machine qui lance des balles. Ce n'est pas un engin si compliqué. C'est ce qu'il y a dans ta tête et dans ton cœur qui demande un vrai développement. »

« Bon, je vais maintenant vous faire un résumé du fonctionnement de la clandestinité en général », dit Bresler. « En gros, il y a deux types de Volontaires ; Il y a ceux qui se sont mis au vert comme Billy ici présent – ce qui veut dire qu'il est connu des fédéraux, et qu'il vit en cavale comme un hors-la-loi. Nous appelons ces Volontaires des bathyscaphes, parce qu'ils doivent rester cachés en eau profonde. Mais il y a beaucoup de gens qui sont secrètement membres de l'Armée, qui sont encore en place dans la société et qui vivent extérieurement des vies très normales, font des choses normales et qui se fondent dans le paysage. Nous préférons que vous restiez à la surface aussi longtemps que possible, parce que c'est là que vous pourrez être les plus utiles à notre cause. »

« Un peu comme des agents secrets derrière les lignes ennemies ? » suggéra Annette.

« C'est exactement ce que vous allez être », reconnut Bresler. « Mais vous feriez bien de retirer de vos têtes toute idée romantique ou excitante à ce sujet. C'est une vie effrayante, on a les nerfs à vif, on est tout le temps anxieux, ça va vous rendre malade à tous les sens du terme. » Bresler s'interrompit un instant et leur jeta un regard dur. « Je vous ai déjà dit que la première règle des opérations clandestines, c'est la compartimentation du savoir. La deuxième règle, c'est que *personne ne doit savoir* ou même soupçonner que vous êtes un Volontaire. Ni vos parents, ni vos amis, ni votre prêtre, personne.

Jeunes gens – oh camarades, pardon, vous vous êtes déjà fait les os – votre adolescence s'est terminée au moment où vous avez buté le simiesque, mais vous devez faire en sorte que cet âge de la vie meure tout à fait. Je dois insister là-dessus : ce n'est pas un club secret super tendance, ou un passe-temps un peu extrême et très chic que vous pouvez laisser deviner par des petits murmures conspiratifs, pour impressionner vos amis par votre audace et vos rodomontades. Non, vous n'allez impressionner personne, vous allez vous faire arrêter, détruire vos existences et peut-être celles d'autres personnes. Cela ne veut pas dire garder sa bouche cousue en ce qui concerne la seule NVA. Cela veut dire qu'il faut se fondre intégralement dans votre paysage. Vous devez mener votre vie sous le signe de la tromperie la plus complète. Vous devez devenir des comédiens à un degré qui vous vaudrait des récompenses à Hollywood. Vous devrez dire et faire tout ce qu'on attend de vous.

Vous devez être gentiment de gauche, politiquement corrects, divers, tolérants, inclusifs, et tout le tremblement. Tous les sourires que font les Blancs quand on leur fait avaler de la merde, vous devez les faire aussi, dans votre style lycéen bien à vous. Vous devez donner l'accolade à un nègre chaque jour et chanter Havah Nagilah tous les soirs. Vous devez être choqués et horrifiés quand vous apprenez la dernière atrocité en date commise par la NVA et participer à chaque fois aux Deux Minutes de la Haine contre vos camarades et contre le racisme malfaisant en général. Vous devez même crier plus fort que les autres.

En classe, vous ne devez jamais exprimer la moindre opinion politiquement incorrecte, aussi bénigne soit-elle et admirer vos professeurs juifs avec la déférence due à leur rang et des étoiles dans les yeux, c'est ce qu'ils aiment et c'est ce qu'ils attendent de nous. Vos devez porter un masque qui cache votre véritable visage au reste du monde, et avec le temps, ce sera de plus en plus difficile à tenir. Ça peut vous conduire à la folie, au sens propre. C'est déjà arrivé. Mais ne tombez

pas le masque. Vous avez pris sur vos épaules un fardeau que vous ne pouvez pas, que vous ne devez pas partager avec qui que ce soit en-dehors de l'Armée. Personne ne doit savoir. Personne ne doit vous soupçonner. »

Jackson parla de sa chaise posée près de la fenêtre. « Camarades, ne comprenez pas mes propos de travers. Mais le fait est que vous avez grandi sur le dessus de ce tas d'ordures, au dernier étage, avec toutes les lumières, les couleurs et tout repeint à neuf, avec les fenêtres qui s'ouvrent sur la douce brise d'été. La plupart d'entre nous, moi y compris, avons grandi dans des parcs de stationnement de caravanes, des maisons de location et des logements sociaux et beaucoup parmi nous, dont moi, sommes passés par la prison. Vous ne pouvez tout simplement pas avoir idée de ce que c'est que d'être engagé avec des bêtes sauvages noires et brunes, qui sont pires que des bêtes fauves. Et les prisonniers sont encore pire. Vous avez montré beaucoup de courage en remettant cela en question. Vous nous l'avez prouvé. Mais si vous devez finir dans ce genre d'endroit, le pire des poids qui vous briserait l'âme nuit après nuit, ce serait de savoir que vous vous êtes fourrés là-dedans à cause d'une erreur que vous auriez pu éviter. »

« Nous en savons assez pour être effrayés, lieutenant », confirma Éric. « Nous avons compris ce que nous a dit Walter. »

« Bien », fit Bresler. « Pour avancer, je dois aborder le chapitre des communications. Est-ce que vous avez des téléphones portables ? »

« Oui », firent-ils en hochant la tête.

« Vous donnerez vos numéros à Billy et à Schumaker, mais ce sera seulement pour les urgences », leur dit Bresler. « Tous vos appels personnels sont encaissés et laissent une trace. Il va falloir acheter des téléphones jetables au Mighty Mart ou des téléphones bon marché dans le genre, à utiliser pour la plupart des affaires militaires. La plupart du temps, ce sera des textos, pour que l'ennemi ne puisse pas enregistrer nos voix et faire des recoupements. Vous devrez mémoriser les numéros que nous vous donnerons pour appeler Jimmy et Wade. Ne les enregistrez surtout pas dans les téléphones ou en tant que touches rapides. N'ayez jamais plus d'un seul de ces téléphones sur vous. Si vous êtes fouillés et qu'on trouve un téléphone en trop, vous pouvez toujours dire que vous l'avez acheté quand vous pensiez avoir perdu le précédent, que vous avez finalement retrouvé, ou bien que vous vous en servez seulement en voiture, ou quelque chose dans ce goût-là. Mais si les *feds* tombent sur six ou sept téléphones sur vous ou dans votre chambre, ils comprendront tout de suite qu'il y a un os.

Nous changeons de téléphone toutes les semaines, et si nous sentons que quelque chose a pu être intercepté sur la ligne, nous vous demanderons de vous débarrasser de votre téléphone spécial et d'en trouver un autre. Au téléphone, nous utilisons des codes, tantôt simples, tantôt compliqués. Nous nous sommes aperçus que les plus faciles à utiliser et à mémoriser sont ceux qui touchent à la nourriture et à la boisson, Burger Barn, Pizza Express, Taco Shack, des noms de marques de bière, et ainsi de suite. On a essayé un moment d'utiliser le vocabulaire du basket-ball, mais parmi les cochons qui nous écoutent, tout un tas suivent ce sport de nègres et comme parfois nos messages n'étaient pas pertinents sportivement parlant, ils se sont faits remarquer. Il va falloir bien retenir ces codes, et attention, ils changent aussi souvent que les téléphones. »

« Bon, maintenant, les procédures de réunion ». Bresler continua son exposé, avec une maîtrise professorale. Annette et Éric se disaient qu'ils feraient bien de prendre des notes, mais se gardèrent de poser la question. « La réunion de ce soir est une rareté, car nous nous voyons en intérieur. Oscar et moi avons envie de nous asseoir à vos côtés, pour vous voir et avoir une longue conversation. Mais l'essentiel de nos réunions auront lieu en extérieur ou dans des lieux publics comme des restaurants, des jardins, des musées, des stations de tramway, etc. Vous ne reviendrez plus ici, et après ce soir il n'y aura plus aucune connexion entre l'Armée et cet appartement, qui aura de nouveaux locataires, probablement des immigrés clandestins chinois.

La plupart de vos réunions seront avec Billy ou Wade, mais parfois on vous demandera de

rencontrer quelqu'un que vous n'avez jamais vu, auquel cas nous vous donnerons les mots de passe et la procédure d'identification. Lorsque vous rencontrerez ces personnes, vous accepterez tout ordre qu'il ou elle vous donnera comme venant de vos supérieurs dans l'Armée, et vous ferez tout ce qu'il ou elle vous demandera de faire. Cela peut être tout simple, on peut vous demander d'amener quelqu'un en ville dans votre voiture, de transporter un paquet ou une enveloppe en tel lieu et en tel temps, de glaner telle ou telle information et de la transmettre, ça peut être beaucoup de choses, mais ça ne sera pas une action à main armée ni une explosion. C'est nous qui déciderons si et quand vous êtes prêts, et alors Billy ou l'artificier du Deuxième Bataillon vous fera la formation. »

« Je croise un type dans un hall de gare avec un numéro du *New York Times* sous le bras, je me rapproche de lui et je lui dis 'Richard est court sur pattes' ? » demanda Éric.

« Le concierge est dans l'escalier », dit Hill avec un rire étouffé.

« Oui en gros c'est ça », fit Bresler avec un léger sourire. « Quand on vous donne un rendez-vous, vous y allez. 'Ça bouchonne sur le périph', non, on ne mange pas de ce pain-là, parce que si vous manquez un rendez-vous, nous allons devoir conclure que quelque chose vous est arrivé, que vous avez été arrêté, et alors nous devons déclencher une grosse intervention de sécurité et de nettoyage avec plein de procédures, nous démenageons des caches d'armes que vous auriez pu connaître, nous fermons tous les endroits que vous pourriez connaître, nous évacuons des gens de certains endroits trop exposés, et ainsi de suite. Souvenez-vous de ce que j'ai dit sur la ponctualité.

Quand vous partez pour un rendez-vous, partez tôt et passez toujours *au moins une heure* à errer en ville avant le rendez-vous, pour vérifier qu'il n'y a rien de douteux et que vous n'avez pas été suivis. Garez votre voiture à bonne distance du point de rendez-vous et allez-y à pied, tout en ouvrant l'oeil autour de vous. Si vous arrivez avant la personne que vous devez voir, vous traînez dans le coin en sirotant un café ou en lisant un journal, pendant quinze minutes et pas plus. Si ça dure plus longtemps, vous aurez l'air d'un rôdeur suspect. Si la personne ne vient pas au rendez-vous, vous appelez immédiatement Billy ou Wade pour dire que le rendez-vous a foiré. Puis, vous allez à votre refuge d'urgence jusqu'à ce qu'on fasse notre enquête pour savoir ce qui s'est passé. Des questions jusque-là ? »

« Que se passe-t-il si nous pensons que nous sommes vraiment suivis ? » demanda Annette.

Wayne Hill fit la réponse. « Tout d'abord, essayez d'en être certain. Assurez vous que votre oeil et votre instinct ne vous jouent pas des tours, parce que si vous êtes effectivement suivis, cela veut dire que les *feds* savent que vous êtes un Volontaire, ce qui est presque aussi mauvais qu'une arrestation, et ça peut augurer une arrestation imminente. Les procédures de nettoyage commencent alors, comme si le rendez-vous n'avait pas eu lieu et continuent jusqu'au moment où l'on fait le bilan avec vous pour découvrir ce qui ne va pas. Mieux vaut prévenir que guérir, évidemment. Mais essayez d'être aussi sûrs que possible. »

« Vérifiez surtout les environs immédiats du point de rendez-vous », dit Jackson. « Si vous voyez quoi que ce soit qui n'a pas l'air casher, pardonnez mon expression, vous quittez les lieux, et vous envoyez à moi ou à Wade un texto d'un seul mot. Actuellement, le code c'est spaghetti, mais il change souvent. Ensuite, vous tentez d'amener celui qui vous file le plus loin possible du lieu de rendez-vous, tout en essayant de le semer. Quand vous pensez l'avoir semé, vous allez à votre refuge d'urgence. »

« Le refuge d'urgence ? » demanda Éric. « Vous avez déjà mentionné ce terme. Qu'est-ce que c'est ? »

« Rien d'autre que ce que ça dit », fit Jackson. « Chacun d'entre vous doit choisir un endroit, un endroit secret connu de vous et de vous seul, où vous pouvez aller vous cacher si ça brûle. Vous devez ne le communiquer à personne d'autre, même pas entre vous. Chaque volontaire a un endroit de ce genre en réserve, souvent plusieurs. »

« La clé de votre sécurité, c'est que personne ne le connaisse », dit Bresler avec une emphase supplémentaire. « Cela peut être n'importe quel endroit, la maison de tante Sadie, mais jamais un endroit que votre famille ou ZOG pourrait avoir l'idée d'inspecter. Vous prenez votre téléphone spécial avec vous, puis vous attendez que quelqu'un vous appelle. Ne nous appelez pas et n'appelez personne parmi vos connaissances après avoir envoyé le texto d'urgence, parce que si on vous a suivi, c'est que vous êtes sous surveillance. Ils ont quantité de moyens de surveiller vos appels et de savoir qui vous appelez. Souvenez-vous, la plupart du temps, la surveillance policière a délibérément la main lourde et est facile à détecter, parce qu'ils veulent vous faire paniquer pour voir ensuite qui vous appelez et à quel endroit vous vous réfugiez. »

« Que se passe-t-il s'il y a un raid massif et que tout le monde est pris, sauf nous ? » demanda Éric. « Et si soudain il n'y a plus personne de l'autre côté pour nous passer le coup de fil quand nous sommes dans notre cachette ? »

« Si personne ne vous appelle dans un délai raisonnable, vous pouvez conclure que c'est cela qui vient d'arriver », leur dit Bresler avec franchise. « Ensuite, vous continuez le combat. Oui, vous, tous les deux. Seul, même, si c'est le cas. Un Volontaire du Nord Ouest est un soldat, et on attend de lui qu'il mène une résistance active et armée contre l'occupant sioniste jusqu'à ce qu'il ne puisse plus combattre, suite à la mort ou à l'emprisonnement. Le devoir qui vous incombe, c'est de former votre propre équipe à partir de nouvelles recrues, puis de là, une compagnie, puis une brigade, et ainsi de suite. La cellule qui a commencé avec vous deux se divise et se reproduit comme une amibe. Cela a l'air impossible, n'est-ce pas ? Eh bien je peux vous dire que c'est déjà arrivé, en particulier pendant les semaines et les mois après Coeur d'Alène. Il y a eu des cas où des camarades du Parti ont été complètement isolés, à trois, à deux, ou même tout seuls, et au lieu d'aller se cacher, ils ont continué le combat et se sont régénérés sous forme de bandes opérationnelles et combattantes, et même de compagnies, qui ont pu par la suite rétablir le contact avec le Parti et le reste de l'Armée. Si vos coeurs sont forts et que le courage ne vous manque pas, vous pouvez le faire. Nous sommes des Aryens. Nous pouvons faire tout ce que nous voulons. »

« Mais les perspectives ne sont pas si sombres », tempéra Wayne Hill. « Nous avons pu établir des procédures pour ramener au bercail les Volontaires isolés. Il y a des numéros que vous pourrez appeler si cela vous arrive, on vous les donnera le moment venu. Pas tout de suite, parce que vous n'êtes pas encore rodés, pour vous le dire franchement. Nous reconnaissons votre performance courageuse contre le nègre Flammus, mais vous devez comprendre que nous devons travailler avec vous pendant un petit bout de temps et vous évaluer, avant de vous confier certaines informations. Cela n'a rien de personnel. C'est pour la sécurité de tous, y compris la vôtre, c'est une précaution que nous devons prendre pour le succès de la mission de l'Armée. Ce n'est pas dirigé contre vous. »

« Nous comprenons, chef », dit Éric. « Annette et moi savons que nous sommes tout en bas du totem et dans toutes les armées, les trouffions de base en voient des vertes et des pas mûres. Pas vrai, chef ? »

« Pardi ! » fit Bresler avec un rire grave et rocailleux. « À propos de vertes et de pas mûres, nous devons vous donner les procédures si vous êtes arrêtés. C'est le côté désagréable, et je ne vais pas vous l'enjoliver. Comme vous le savez, depuis le 11 septembre, à cause du *Patriot Act* et des autres lois de Sécurité Intérieure, vous n'avez plus du tout le droit de garder le silence ou de contacter un avocat, ni même de passer un coup de fil, rien de rien. Tout ce qu'on demande de faire au policier qui vous arrête, c'est de vous jeter dans une prison ou dans une base militaire, puisque vous êtes un prétendu terroriste intérieur, et là, vous pouvez oublier la Constitution des États-Unis, elle n'existe plus. »

« D'ailleurs, il ne s'embêtent plus à envoyer leurs bateaux de prisonniers loin du pays ; maintenant tous les bâtiments des fédéraux et de l'armée sont équipés de salles d'interrogatoires insonorisées avec des instruments de torture, sous la couverture de ce qu'ils appellent les Protocoles Dershowitz. Le type qui a fait ce beau rêve était prof de droit de Harvard, croyez-le ou pas. Mais si vous vous faites arrêter, ça peut ne pas être aussi vilain. Cela dépend de ce qu'ils savent, et nous avons

remarqué qu'ils en savent souvent moins qu'ils ne le font croire. De plus en plus de gens se font attraper dans des rafles faites complètement au hasard, pour glaner des informations et pour intimider. C'est du terrorisme d'État, en fait. ZOG va vers un arbre, secoue le tronc et regarde ce qui tombe. Vous pourriez être arrêtés uniquement parce que vous êtes au mauvais endroit au mauvais moment, ou tout simplement parce que vous avez la peau blanche. Si ça ressemble à ça, faites les innocents jusqu'au bout, niez tout en bloc et hurlez comme des putois que vous voulez un avocat, ou dans votre cas, comme vous êtes riches, hurlez que vous voulez voir votre papa et son avocat. J'imagine que vos parents sont assez riches pour vous tirer d'affaire ? »

« Mon père est le PDG d'une grande banque et président de trois ou quatre plus petites banques, il siège à tous les comités financiers de la côte Ouest et ma mère est la fille d'un ancien sénateur », dit Annette. « Et mon autre grand-père a été gouverneur de l'Oregon à un moment. J'ai été invitée à la Maison Blanche et j'ai joué dans la roseraie avec la petite chinetoque que Chelsea Clinton a adoptée. Je ne crois pas qu'ils pourraient me faire disparaître sans que les miens ne foutent un gros bordel. »

Éric prit la parole. « Mon père est ingénieur informaticien, il dirige sa propre entreprise, c'est un inventeur. Il a des brevets costauds et des copyrights de jeux vidéos qui défrisent. À sa façon discrète, il doit être presque aussi riche que les parents d'Annette, et je sais qu'il n'abandonnera pas avant d'avoir su ce qui m'est arrivé. »

« Ouais, d'accord, mais quand on t'a collé l'étiquette de terroriste intérieur sur le paletot, rien ne va plus », dit Bresler. « Une fois qu'ils t'ont mis dedans, les pistons ne fonctionnent plus. On fiche une trouille d'enfer à ces sangsues de Washington D.C. et de Jew York, plus que tous les autres depuis le Troisième Reich. Ils paniquent tellement qu'ils arrêtent à tout va. Mais souvenez-vous, faites les innocents tant que vous le pourrez, et si ce n'est qu'un contrôle d'identité, ils pourraient vous relâcher. Mais si vous êtes certains qu'ils savent et que vous ne pourrez pas les baratiner, alors vous la fermez et vous ne leur donnez rien, j'insiste, rien, rien d'autre que les Six Mots. *Je n'ai rien à dire.* »

Oscar parla. « Autrefois, nous demandions aux gens de ne pas chercher à jouer aux plus fins avec les cognes, pour éviter l'erreur de les croire plus bêtes qu'ils ne sont, mais ce qui est terrible, c'est que les bandits qu'ils viennent de mettre à Quantico n'essayent même plus de nous tirer les vers du nez. Ils ont tellement de peur et de haine folle contre les Blancs, sans parler de leur sadisme tordu, qu'ils ne se servent plus que du bâton, sans la carotte. Des bastonnades, de la torture, et pire encore. »

« Ils vont vous torturer », reprit Bresler, sur le ton du constat. « Tous les coups imaginables, évidemment. Et aussi le bon vieux classique de ZOG, le simulacre de noyade. Des aiguilles passées sous les ongles. Une chaise électrique avec des électrodes sur les tétons et les parties génitales et dans les cavités corporelles. Des injections d'acide sous votre peau. On vous attache avec des fils de fer chauffés à blanc, c'est le *strappado*, une vieille technique romaine. Dans certains bâtiment fédéraux, il y a même des trébuchets mécaniques, pour vous supplicier à la façon médiévale. Depuis le 11 septembre et le *Patriot Act*, tout cela est parfaitement légal quand il s'agit d'un prisonnier qui a été arbitrairement classé comme terroriste. Ces gens qui tiennent les centres d'interrogatoires vous infligeront des choses qui feraient vomir un chien. On leur a donné un pouvoir total et sans contrôle sur vos corps et ils vont l'utiliser jusqu'au bout pour obtenir les informations que leur demandent leurs maîtres juifs, et aussi parce qu'ils y prennent leur pied. »

« Personne n'attend de vous que vous teniez le choc, même si je suis toujours ébahi d'entendre les histoires qui ressortent de ces enfers, de certains camarades qui n'ont jamais craqué et d'autres qui sont morts sans avoir dit autre chose que les Six Mots. L'Armée vous demande de nous laisser vingt-quatre heures pour disperser et relocaliser les gens et les choses que vous pourriez nommer. C'est tout. Nous vous demandons d'endurer tous les tourments pendant un jour, et aussi longtemps que vous pourrez après ce laps de temps, en fonction de votre sens de l'honneur personnel et de votre engagement envers un avenir où de telles horreurs n'existeront pas. Vous saurez bien le

moment venu, quand votre corps et votre âme n'en pourront plus. Mais avant cela, montrez-vous à vous-mêmes, et montrez à Dieu à quel point vous pouvez être forts. »

Hill reprit le témoin d'une voix calme. « Vous devez aussi comprendre que depuis Abu Ghraib, tout le monde sait que les Etats-Unis ont l'habitude d'humilier sexuellement les prisonniers pour les dégrader et briser l'esprit de leurs ennemis, réels ou perçus », leur dit-il. « Cela va commencer par des fouilles au corps, où vos cavités corporelles seront violées par des gardiens, des flics et des agents du FBI du sexe opposé, et pour ce qui concerne les prisonniers de la NVA, les agents sont presque toujours noirs ou marron. On vous fera marcher nus dans des couloirs avec des chaînes devant les autres prisonniers, et je suis obligé de vous dire que vous serez certainement violés plusieurs fois par des non-blancs, des homosexuels et des lesbiennes, sexuellement et avec des objets, ce qui peut provoquer des hémorragies et la mort. Je ne veux pas vous effrayer, camarades. Je veux vous préparer. Parce que c'est ce que font nos ennemis. »

« Nous avons pensé à ces choses-là », répondit Annette. « C'est cela qui doit prendre fin. C'est à cause de ce genre de choses que nous sommes avec vous, en plus d'autres raisons personnelles. C'est ce genre d'horreurs que nous combattons, n'est-ce pas ? »

« Oui madame », fit Hill avec un hochement de tête respectueux. « C'est juste. »

« Billy, puisque tu vas être le commandant de ces deux jeunes camarades, tu pourrais peut-être continuer ? » suggéra Bresler. Jackson se leva de son siège près de la fenêtre, et sans dire un mot Bresler se leva et prit sa place, se rangeant près de la fenêtre pour observer la rue. Jackson s'assit sur la chaise que Bresler avait laissée vide. Annette essayait de ne pas trop le dévisager, bien qu'elle fût surprise de voir à quel point son apparence était banale. C'était un jeune homme élancé, aux cheveux courts et bien coupés, pas tellement plus âgé qu'elle, et qui n'avait pas beaucoup de barbe à raser. Pourtant, elle lut en lui une force et une maturité qu'elle ne percevait presque jamais chez les jeunes blancs de sa génération, à part chez Éric. Ses yeux verts avaient en eux une froideur qui lui aurait signalé, même si elle n'avait pas su qui il était, que se tenait devant elle le représentant d'une espèce presque éteinte : un mâle blanc authentiquement dangereux. Elle frissonna à cette pensée, saisie d'une réminiscence instinctive et féminine, venue du fond des âges. Elle commençait à comprendre exactement où elle était entrée.

« Il y a quelques autres choses que vous devez savoir sur la façon dont agissent les Volontaires, camarades », leur dit Jackson. « Est-ce que vous avez eu un exemplaire des Ordres Opérationnels de la NVA ? »

« Oui, chef », répondit Éric. « Ils sont sur internet, si on sait où chercher. »

« Oui c'est vrai, et au grand dam de ZOG », fit Jackson, avec un rire grimaçant. « Il faudra mémoriser les Ordres Opérationnels, mais ne les imprimez pas et ne les téléchargez pas. La détention d'un exemplaire physique ou du fichier informatique est encore juridiquement un crime capital, bien qu'ils commencent un peu à se calmer là-dessus depuis que le document est sur internet et que tant de gens le connaissent. Ils ont fini par comprendre que ce serait un peu ridicule d'exécuter quelqu'un pour avoir vu une page sur internet. Mais ça ne les empêche pas de traquer les pauvres gosses qui les ont téléchargés. Ils les cognent et parfois les poursuivent en justice. Je suppose que vous êtes au courant de l'Ordre Opérationnel numéro 10 ? »

« Oui, chef. Ne vous inquiétez pas, nous savons que nous devons rester sobres », l'en assura Éric. « Nous avons essayé le shit comme la plupart des gamins de notre âge, mais ça ne nous intéresse pas vraiment, et même avant que tout ça n'arrive, on ne buvait pas tellement non plus. »

« À partir de maintenant, vous ne buvez plus du tout. Point à la ligne », leur dit nettement Jackson. « Je ne parlerai pas de la consommation de drogues. Je n'en parle pas, parce que c'est bien au-delà des bornes. Les Nègres et les Mexicains se droguent, les Blancs ne se droguent pas, c'est comme ça que ça marche. Wade m'a dit qu'il vous avait à l'oeil et qu'il n'avait vu aucun signe inquiétant chez l'un ou chez l'autre. S'il en avait vu, vous n'auriez pas été là, quel que soit le nombre de bamboulas

que vous auriez séchés. Je suis navré de vous dire qu'il y a quelques officiers de la NVA, en particulier parmi les bandes de l'Idaho, qui ne sont pas très à cheval sur l'application de l'Ordre Opérationnel numéro 10. Je vous le dis tout net, moi je n'en fais pas partie. »

« C'est un problème vieux comme l'Amérique », fit Oscar avec douceur. « La prohibition totale a toujours été impossible à appliquer. Bon sang, ils ont pourtant essayé d'assécher tout le pays entre 1920 et 1933, mais ils n'ont pas pu. »

Jackson se renfroigna. « Oui, chef, je sais, mais il ne s'agit pas de faire un cours d'histoire, mais de mener une lutte terriblement grave pour la survie de notre race et pour notre survie personnelle, contre un ennemi monstrueux et meurtrier. Nous tentons d'abattre la tyrannie plus puissante et la pire que l'humanité ait connue, et n'avons pour nous que notre férocité et nos tripes. Jamais dans l'histoire il n'y a eu un tel déséquilibre de forces entre deux belligérants. Nous ne pourrions pas gagner avec des ivrognes, et la nature humaine étant ce qu'elle est, la seule façon d'être sûr que les Volontaires ne sont pas ivres au moment crucial où ils doivent faire leur devoir pour leur race, c'est de leur demander une abstinence totale, de ne jamais verser une seule goutte d'alcool dans leur gosier. »

« La NVA est une organisation révolutionnaire disciplinée, une organisation para-militaire, nous avons le droit et le devoir d'exiger cela, comme condition pour être apte au service. Je n'accepte rien de moins qu'une obéissance totale à cette règle pour tous les Volontaires qui sont sous mon commandement. Si quelqu'un préfère sa bouteille de whisky à l'avenir et à la survie de sa race, nous ne voulons pas de lui et n'avons pas besoin de lui. Ou d'elle. Un ivrogne ou un camé est un danger pour lui et pour les autres, ce serait de la folie d'espérer pouvoir en tirer quelque chose. Si vous ne pouvez pas décrocher de la bouteille ou de l'herbe, vous aurez de bonnes chances de vous faire arrêter ou tuer, ce qui me chagrinerait. Vous pourriez faire arrêter ou tuer d'autres membres de la Compagnie A, ou me faire tuer moi, ce que je n'ai vraiment pas envie de voir arriver ! Il n'y a qu'une seule exception à cet Ordre Opérationnel, un certain genre de mission que nous aborderons tout à l'heure, camarade Ridgeway. »

Annette ouvrit la bouche pour poser une question, mais Jackson la coupa d'un geste de la main.

« Je vous expliquerai. Je vous le répète encore une fois. Si jamais je vous vois ivres ou planants, ou si je sens le moindre souffle d'haleine alcoolisée, vous êtes exclus, tous les deux, puisque je vous considère comme une équipe et j'attends que chacun garde un œil sur l'autre et veille à ce qu'il fasse son devoir. L'un sera exclu pour désobéissance, et l'autre pour avoir laissé son partenaire désobéir. Nous n'avons pas eu l'occasion de casser disciplinairement beaucoup de Volontaires, parce que nous avons été pointilleux dans notre recrutement, mais ce n'est pas un travail agréable, car nous devons envisager la personne en question comme une menace sécuritaire et la sanctionner si nous le jugeons nécessaire. Les gars, je ne dis pas ça pour vous menacer ou vous intimider. Je vous dis simplement comment ça se passe, sans fioritures. Ce sont nos propres vies que nous nous confions. Nous allons avoir des relations plus proches qu'entre frères et sœurs, et pour y parvenir, nous devons savoir que chacun peut compter sur le sens du devoir de tous les autres dans son équipe. Je gage que c'est la dernière fois que je dois vous parler de l'Ordre Opérationnel numéro 10. »

« Ce sera la dernière fois, chef », répondit Annette d'un air posé.

« À la bonne heure », fit Jackson en souriant. « Alors, avant d'aller plus loin, passons au chapitre rigolo. Il vous faut des pseudos à tous les deux. Dans votre travail pour la NVA, au téléphone, sur l'ordinateur et dans les textos, vous ne vous désignerez jamais par vos vrais noms, mais par vos noms de Volontaires. Au fait, au téléphone et quand vous serez avec d'autres Volontaires que ceux qui sont dans cette pièce, je m'appelle Arthur. Alors, et vous deux ? Vous avez une idée ? Mais quel que soit le pseudo que vous choisissiez, ne vous y attachez pas trop. Votre nom de partisan changera dans quelques mois. »

« Tom et Becky », dit Éric sur le champ.

« Voyez-vous ça ! » gloussa Annette, surprise et heureuse. « C'est une blague entre nous. Éric et moi nous nous connaissons depuis le jardin d'enfants, et en sixième il a fait Tom Sawyer au spectacle de fin d'année, et moi Becky Thatcher. Notre premier baiser eut lieu sur les planches, devant tous les autres enfants et une centaine de parents d'élèves et de spectateurs. »

« J'avais tout fait pour décrocher le rôle », se souvint Éric. « J'ai même dû battre Marty Landers ».

« Rien de mal à recycler de vieilles blagues d'initiés pour le travail de Volontaires », fit Hill avec un sourire. « Tâchons d'être de joyeux guerriers. Moi j'ai pris mon pseudo d'après un autre Oscar qui vivait il y a longtemps. Il avait une liste de Juifs. Tout comme moi. »

« Alors ce sera Tom et Becky », conclut Bresler. « Pour le moment. »

Jackson poursuivit. « Alors, Tom et Becky, la Compagnie A est ce qu'on appelle une unité combattante, ce qui veut dire que nous planifions, déclenchons et exécutons les attaques physiques contre l'ennemi. Nous tirons sur des gens, nous brûlons des choses et nous en faisons exploser. Nous sommes les gars en passe-montagne, le dernier spectacle que beaucoup de Mexicains, de simiesques et de sbires fédéraux ont vu sur cette terre. »

« Je pensais que toutes les unités étaient, euh, combattantes », fit Éric.

« Oui, toutes les unités le sont, au sens où si ZOG attrape un seul d'entre nous, ils le déportent vers la torture et la mort », dit Bresler de son siège près de la fenêtre. « Mais il y a d'autres genres de compagnies, plus spécialisées. Certaines ne font que du soutien matériel et de l'intendance. D'autres ne font que du renseignement, d'autres encore sont des compagnies de techniciens, comme nos maniaques de l'ordinateur, certaines font de la propagande, d'autres sont des escadrons de la mort lourdement armés de la Troisième Section, qui traquent minutieusement et frappent des cibles importantes, et ainsi de suite.

Cela va faire deux ans et demi depuis le 22 octobre, et il y a déjà pas mal de variations dans nos modes d'organisation, selon les régions. Dans chaque État et comté, les commandants de brigade font avec ce qu'ils ont sous la main. Par exemple, ici dans l'Oregon, nous avons des bataillons, ce qui correspond à un échelon intermédiaire qui englobe des unités de six à huit compagnies. Nous avons longuement débattu de ces structures, parce que nous recrutons de plus en plus de Volontaires, mais nous voulons conserver les équipes de base de cinq à six personnes, en gros le nombre de personnes qui peuvent tenir dans une voiture s'il faut mettre les voiles au plus vite. Pour résumer, nous avons choisi de diviser les brigades en bataillons à Portland, alors qu'à Seattle et à Spokane, ils gardent les deux niveaux : la brigade et la compagnie, et pour gérer l'afflux de Volontaires, ils multiplient les compagnies en compartimentant les équipes ou bandes à l'intérieur des compagnies. Les deux méthodes ont l'air de marcher aussi bien l'une que l'autre. »

« Et qu'en est-il en Idaho ? » demanda Éric. « Ou est-ce que je pose trop de questions ? »

« Non, tout cela, l'ennemi le sait déjà », répondit Bresler. « L'Idaho et le Montana se développent à leur façon, peut-être parce que c'est si étendu, ils n'ont pas la concentration de villes et de gens qu'on a le long de l'autoroute I-5. La plupart de leurs unités sont rurales et se développent pour former ce que nous appelons des Colonnes Volantes, des groupes de 30 à 60 Volontaires qui battent la campagne plus ou moins à volonté, comme le font Jack Smith et les Montana Regulators ou O.C. Oglevy et ses furieux dans la Poignée de Poêle de l'Idaho. Ce sont eux qui décorent les bords des routes avec des macchabées de nègres et des têtes de Mexicains sur des piques. Dans l'Est sauvage de la Patrie, il y a des coins qui commencent diablement à ressembler à des zones libérées. Les *feds* n'ont tout simplement pas les moyens humains de couvrir ces immenses territoires, surtout que leurs soldats sont éparpillés sur toute la surface du globe, partout où il y a du pétrole et des combats pour le voler aux autochtones. Donc il y a des bandes de territoire, loin des grandes artères, des séries de villages et de bourgades le long des petites routes où la NVA fait plus ou moins la loi. On commence à expérimenter les Colonnes Volantes à l'Ouest des Montagnes Rocheuses, comme la colonne de Tom Murdock au Sud de la péninsule d'Olympia et celle de Corby Morgan autour de

Port Townsend et de Port Angeles plus au Nord. Je dirais que le Troisième Bataillon de notre Première Brigade, le long de la côte Nord est un bon candidat pour faire ce travail. Ils ont presque créé une zone libérée tout au Nord-Ouest de l'État, dans les comtés de Columbia, de Clatsop et de Tillamook. Des comtés que les *feds* évitent soigneusement. »

« Le Capitaine Hatfield et la Horde Sauvage ? » demanda vivement Annette.

« Oui, c'est comme ça que les médias les appellent », répondit Hill avec un petit rire.

« Nous avons entendu parler d'eux, Hatfield avec sa Winchester et son chapeau à plume. Presque tous les élèves blancs d'Ashdown le trouvent super cool, bien qu'on n'ose l'avouer qu'en chuchotant », leur dit Éric.

« Je le dirai à Zack la prochaine fois que je le verrai », fit Jackson en riant. « Il sera surpris d'apprendre qu'il a des admirateurs chez les fils à papa. Pour revenir à nos moutons, une autre de nos particularités en Oregon est que nous avons des équipes de CME séparées dans chaque bataillon. »

« Qu'est-ce que c'est, un CME ? » demanda Éric.

« Confection et Maniement d'Explosifs. Les unités de poseurs de bombes », répondit Jackson. « Les unités de CME ont leurs propre intendance qui se charge de l'acquisition des explosifs et des matériaux. Ils ont leurs propres techniciens qui font les minuteriers et les détonateurs télécommandés, des mécaniciens qui préparent les voitures piégées et qui font les modifications dans les véhicules de transport. Et puis il y a les empaqueteurs, ceux qui construisent l'engin en lui-même et qui l'installent dans le véhicule ou dans le moyen de transport utilisé. Sans oublier les laboratoires et les entrepôts construits spécialement pour garder les explosifs. Partout ailleurs dans la Patrie, chaque compagnie de la NVA a ses propres artificiers, ou des Volontaires commis à cet office, et leurs propres explosifs et équipements. Ce qui implique que quand une compagnie est arrêtée, liquidée ou dispersée à cause d'une faille dans le système de sécurité, le nombre de fusils de l'Armée diminue, mais aussi sa capacité de bombardement.

Pour nous, tout ce qui est en rapport avec les CME représente un sacré fardeau. C'est très massif, lourd et dangereux à transporter, et c'est voyant. Ça gêne la mobilité de la compagnie, et la mobilité, c'est ce qui nous permet de survivre et de continuer le combat. Donc nous avons résolu le problème en permettant à chaque commandant de compagnie de choisir des cibles à bombarder, la demande remonte pour être approuvée par le bataillon ou la brigade, les détails tactiques sont travaillés au sommet, les artificiers affectés au bataillon s'occupent du matériel, la bombe est préparée, puis elle est enfin livrée à l'unité combattante à qui la mission de la poser a été donnée. Un Volontaire, ou plutôt deux en général, vont à tel endroit, prennent l'engin et l'emportent à pied ou en voiture, puis le posent à l'endroit indiqué et le font exploser. Les gens du CME qui donnent les instructions vont toujours masqués, pour ne pas être identifiés en cas de pépin pendant la mission. En procédant ainsi, nous protégeons davantage nos ressources des forces ennemies. »

« Mais si l'unité de CME est attrapée ou trahie ? » demanda Éric. « Et s'il arrive qu'un volontaire ait besoin d'un explosif en urgence, sans avoir le temps de suivre toute la chicane, euh pardon, la procédure ? »

« Ce n'est pas encore arrivé », dit Bresler. « Si c'est le cas, nous reconstruirons la compagnie de CME en prenant des artificiers dans d'autres unités. En tous cas, jusqu'ici, notre système a l'air de marcher. Mais chaque intendant de compagnie garde plusieurs engins dans des cachettes, au cas où une cible d'opportunité demanderait une réponse d'urgence. Par exemple, on voit une voiture d'Unioniste garée dans un endroit accessible, on lui pose une bombe dans le tuyau d'échappement. Nous avons d'autres petits engins dont nous nous servons pour piéger des objets. Ceux-là, un commandant de compagnie peut s'en servir à volonté. »

Jackson plaça son mot. « En parlant de ça, il y a une exception qui concerne les grenades à main, qui valent leur pesant d'or et qui sont marrantes comme tout à utiliser. Quand un intendant en reçoit,

il ne les garde pas longtemps. Il les distribue aux dériveurs, qui partent les balancer. Vous remarquerez qu'on voit de moins en moins de gargotes et de rades mexicains dans les coins de rue à Portland. Je parle de ça parce que si les gros chantiers dans la branche du badaboum sont faits par des unités spéciales, vous aurez quand même une formation d'artificier, et si vous vous montrez doués, on pourrait vous demander de rejoindre les CME. Ils cherchent toujours de nouveaux talents et comme l'a dit l'officier exécutif, on pourrait avoir besoin de reconstituer notre unité de CME en vitesse. Comment est-ce que vous vous débrouillez en chimie ? »

« Je suis le premier de la classe en sciences de l'ingénieur », dit Éric. « J'ai quelques notions de chimie ».

« Eh bien, voilà une opportunité d'emploi pour vous », fit Bresler. « J'espère que ce ne sera pas un CDD trop court ».

« Moi en sciences, ça va couci-couça », reconnut Annette. « Mais il y a deux maniaques des sciences à Ashdown, qui sont vraiment très forts. Ils pourraient être d'accord pour aider. J'ai remarqué que les matheux n'aiment pas trop les nègres et les chicanos. »

« Fort bien », fit Wayne Hill. « Je vais vous dire au fond ce que nous attendons de vous deux, au moins au début, avant que vous ne soyez rodés et qu'on estime que vous êtes prêts à mettre la main dans le cambouis. Votre tout premier travail sera de faire du recrutement, tout Volontaire est censé le faire, mais pas au sens où on l'imagine d'habitude. La mesure de prudence la plus nécessaire que nous pratiquons, c'est que personne ne rejoine la NVA. C'est la NVA qui vous rejoint. Vous n'irez pas voir vos camarades du lycée en leur demandant : 'Alors les gars, qui c'est qui veut entrer dans une cellule terroriste ?' Souvenez-vous de la directive : ne jamais admettre, sous aucun prétexte, que vous êtes dans la NVA. Ce que vous devez faire en revanche, c'est de compiler dans votre tête des listes d'élèves qui à votre avis pourraient avoir en secret des opinions raciales, ceux qui en ont marre des conneries des congolais et du gouvernement, ceux qui ont des proches qui ont été tués en Irak ou en Iran, ceux qui pourraient être des Volontaires.

Travaillez là-dessus avec Wade ; il les connaît en tant qu'élèves et vous en tant que camarades de classe. Ne faites jamais d'approche directe avec ces élèves-là, quel que soit votre degré de certitude les concernant. Vous ferez à Billy un exposé des recrues potentielles, puis vous passerez à autre chose. Ils seront observés et accostés par un Volontaire à qui sera assigné la mission de recrutement. Parfois, nous mettons des mois à observer et à enquêter sur des cas avant de nous décider à accoster la recrue potentielle. Parfois nous ne le faisons pas. Si nous recrutons quelqu'un d'autre dans votre lycée, on ne vous le dira pas, à moins qu'on trouve un avantage tactique à rajouter un autre membre à votre équipe. »

Hill poursuivit. « Mais, si nous nous intéressons beaucoup aux élèves du lycée d'Ashdown, c'est pour une autre raison. Leurs parents. Ashdown est l'un des lycées de fils à papa les plus huppés de l'Empire, les enfants qui y vont sont les fils et les filles de l'élite dirigeante. Des sénateurs, des députés, des cadres des plus grandes multinationales, des grands médias, des vedettes d'Hollywood et des gros bonnets du cinéma, des personnalités de l'intelligentsia. Nous devons connaître l'ennemi, tout savoir sur lui. Je veux que vous me communiquiez, par le canal de Billy, toutes les bribes d'information que vous pourrez glaner auprès des élèves d'Ashdown. Ce que font leurs parents, quand et comment ils le font, leurs allées et venues, leurs divorces, leurs scandales, leurs vies privées, tout ce qu'on ne peut pas savoir en consultant les médias. Wade a déjà commencé ce travail, mais vous autres avez un bien meilleur champ de vision, vu que les élèves peuvent se dire ce qu'ils ne diront jamais à un professeur ou une autre figure d'autorité. Restez sur le qui-vive, ouvrez grand vos oreilles et prenez des notes dans votre tête. Pour ne pas vous encombrer, vous pouvez archiver les données sur un CD, mais pas sur disque dur et ne l'imprimez pas, et faites-le sur les ordinateurs du lycée, pas sur les vôtres. Puis vous passez le CD à Wade ou à Billy. Une grande partie de ces renseignements sera inutile, mais dites-nous tout, et nous déciderons ce qui est pertinent et ce qui ne l'est pas. »

Jackson prit la parole. « Camarades, ne croyez pas que je vous fasse le coup de ressentiment prolétaire ou que je vous fasse un procès pour la richesse et le statut de vos parents. Je ne fais pas de blagues sur les fils de riche, je ne suis pas comme ça. Je suis un national-socialiste. Cette guerre concerne le sang, pas l'économie. Elle vise à rassembler les Blancs, pour que nous creusions la tombe des différences de classe et de religions, et traversions la tempête du XXIème siècle tout en restant vivants en tant que race. Mais pour réussir, on ne peut pas rester entre anciens taulards qui ont grandi dans des aires de stationnement de caravanes et qui ont eu des emplois de manœuvre ou de pompiste. Nous devons vraiment recruter des Volontaires qui sont de votre niveau socio-économique. Nous devons connaître vos camarades de classe et leurs parents, parce que ce sont ces gens qui dirigent l'Amérique. Ce sont ces gens qui la font fonctionner telle qu'elle est. Ce sont eux qui vont finalement décider que la guerre doit finir, ce qui veut dire qu'ils nous donneront la République du Nord-Ouest comme prix de la paix. C'est pour cette raison que vous êtes pour nous des prises de valeur. »

« Sans oublier qu'après l'indépendance, il nous faudra des gens intelligents et éduqués pour construire de fond en comble une nouvelle nation et un nouvel ordre social », ajouta Hill. « Pour le moment, je ne peux pas vous dire à quoi serviront les renseignements que vous nous donnerez. Peut-être à rien de méchant. Mais il n'est pas inconcevable que ça serve à faire assassiner les parents de quelques-uns de vos amis. Si cela vous pose problème, dites-le nous maintenant », conclut-il.

« On dit que c'est une guerre de race, lieutenant », dit sobrement Éric. « Mais c'est plus que cela. C'est une guerre civile entre Blancs au sujet de la présence des non-blancs en Amérique, tout comme celle de 1861-65. Une fois encore, ils nous font nous tuer les uns les autres, par leur unique présence. Ils ne devraient pas être là. Annette et moi comprenons bien qu'il va y avoir des Blancs qui choisiront l'autre côté. Nous ne serions pas venus ce soir si nous n'étions pas prêts à ce genre de choses. Nous comprenons les implications de nos actes et nous les assumerons. »

Annette plaça elle aussi son mot, d'une voix déterminée. « Chef, quand vous me demandez de porter la guerre au lycée d'Ashdown, vous me demandez de faire la guerre à tout le système qui a permis à un animal de s'approcher de ma sœur et de la détruire, uniquement parce que sa peau a la couleur de la merde et qu'il savait faire rebondir un ballon sur un parquet. Un système qui regarde ailleurs et qui a traité la mort de ma sœur comme un accident de la route ou une tornade, comme si le crimedehaine des Noirs contre les Blancs était une sorte de dégât des eaux ou une visitation de Dieu, contre lequel on ne peut rien faire. Un système qui m'a demandé d'oublier ce qui lui était arrivé, d'oublier qu'elle avait jamais existé, d'accepter sa mort comme le font les gorets dans leur porcherie quand on en prélève un pour le massacrer, et qui continuent à bâfrer. C'est ce que nous sommes en fin de compte. Nous ne sommes que du bétail pour eux. Ils nous massacrent quand ils l'ont décidé, que ce soit en Irak ou dans une ruelle, ou dans une maison de retraite si tu es vieux, blanc et pauvre et qu'un médecin du Tiers-Monde décide d'interrompre les dépenses. Je dois faire en sorte que mes enfants et ceux d'Éric ne vivent pas le genre d'expériences que j'ai eu avec la mort de Jan, non ça, jamais. Éric a raison, je comprends les implications et les conséquences. Le lycée d'Ashdown et tout ce qu'il défend doit disparaître. Je demande à Dieu de ne pas avoir à blesser un ami, mais je le ferai si je le dois, pour mettre à bas cette horreur. Et si j'ai eu tort, ce sera un péché que je porterai dans mon âme. Ne vous inquiétez pas pour moi, je suis une partisane, jusqu'au bout. »

« Bien dit, tous les deux », répondit Jackson en opinant du chef.

« À propos de jusqu'au-boutisme... », esquissa timidement Hill. Il regarda Jackson, qui rit étrangement et fit « non » de la tête.

« Non, chef, c'est à vous de le dire », dit Jackson. « J'ai envie de vous entendre le demander ».

« D'accord », fit Hill. « Camarade Ridgeway, je serai direct. Vous êtes une jeune fille extrêmement séduisante, vous avez les cheveux blonds, des yeux bleus, un visage tout fin, bref l'archétype de la

beauté féminine qu'Hollywood, les médias et les publicités ont dressé les hommes de toutes races dans cette société à désirer par-dessus tout. Ne vous méprenez pas sur le sens de ce que je dis. Je ne vous drague pas, c'est simplement du professionnalisme. Le camarade Schumaker m'a soufflé qu'avant de sécher le babouin, vous pensiez l'attirer dans le champ de tir en flirtant avec lui et en lui promettant des faveurs sexuelles. Est-ce que je me trompe ? »

« Écoutez, je sais que la NVA est contre tout mélange racial, et moi aussi, par Dieu, surtout après ce qu'il en a coûté à Jan ! Donc oui, je voulais tellement la venger que j'aurais fait n'importe quoi. Mais je n'ai rien fait ! » protesta Annette. « Au début, c'était le seul moyen que nous avions trouvé pour détacher le babouin de ses congénères de l'équipe de basket et de sa cour de léche-bottes, mais Éric a fini par trouver mieux, donc je n'ai pas eu besoin de le faire. »

« Est-ce que vous accepteriez de le faire ? » demanda humblement Hill. « Ne vous inquiétez pas, nous comprenons et nous sommes d'accord. C'est une tactique que la NVA a utilisé autrefois pour éloigner des cibles de leurs protections et les placer en position favorable. C'est l'un des plus anciens appâts connus à ce jour, qui remonte à Mathusalem. On appelle ça le Piège à Miel. Il y a toujours eu des espionnes, et les plus jeunes et jolies ont toujours usé des mêmes armes. Je vais vous le demander tout simplement : est-ce que vous seriez prête à faire ce genre de choses au besoin ? Si c'était nécessaire dans un contexte donné, est-ce que vous accepteriez de faire la Lorelei ? »

Bresler coupa Hill pour expliquer la chose. « Dans les mythes germaniques, les Loreleïs sont un peu comme les sirènes grecques, ce sont de très belles entités féminines qui chantent et déroulent leurs chevelures au bord de la Mer du Nord et du Rhin. Elles attirent les marins vers la mort sur des écueils cachés ».

« Camarade, avant de répondre, il faut comprendre qu'il s'agit d'une requête, pas d'un ordre, et une requête pour une situation qui pourrait ne pas se présenter », lui dit Hill. « La NVA est une armée et d'habitude, un ordre est un ordre, point à la ligne. Mais il y a des exceptions, et cette requête en fait partie. Jamais aucune Volontaire ne recevra un ordre pour ce genre de mission. Ce serait non seulement immoral et fort cruel pour la camarade, mais même si celle-ci est très professionnelle, une femme à qui cela répugne le montrera forcément à un moment ou un autre, ce qui pourra faire échouer la mission et provoquer peut-être des blessés et des morts dans nos rangs. Il y a des camarades qui acceptent ces missions, d'autres qui ne les acceptent pas. J'en connais qui sont prêtes à tirer à bout portant sur un ennemi entre les deux yeux et qui l'ont prouvé, mais qui ne l'appâteraient pas dans un guet-apens de cette façon. Ce sont elles qui choisissent et nous respectons leur choix, de même que nous respecterons le vôtre. »

Annette jeta un long regard à Éric ; il lui répondit par un hochement de tête ferme, mais à peine visible. Les trois autres hommes de la NVA l'aperçurent, mais se tinrent coi. Annette inspira profondément et répondit. « Je ne pense pas que je pourrais le faire avec un nègre », dit-elle. « Le problème Flammus était à part. Je n'aurai même pas pu y penser si ce fauve n'avait pas violé et tué ma sœur. Je vais être franche avec vous. Je ne pense pas que je pourrai faire ça avec un noir, chef », répéta-t-elle. « Sans doute pas avec un mexicain, non plus. Je pourrais essayer si je dois le faire, mais ils sentiraient qu'il y a quelque chose qui cloche, comme vous l'avez dit. Un juif, sans problème, parce que c'est un avocat juif qui a poursuivi le lycée en justice pour qu'il puisse éviter l'exclusion de Flammus et le faire passer en classe supérieure, alors que ce vilain magot séchait tous les cours, sous prétexte que l'exclure aurait violé ses droits civils. Un Blanc, je suis d'accord, mais je préférerais savoir qui c'est et pourquoi il doit mourir, mais c'est oui, si c'est ce que l'Armée me demande de faire. »

« Merci, madame », dit Hill en hochant la tête. « Je garderai ça en tête, et il se pourrait qu'il n'y ait aucune mission de ce genre, mais c'est utile de savoir que nous avons une autre Lorelei pour le cas où. »

« Vous vous souvenez que tout à l'heure, j'ai dit qu'il y avait une exception à l'Ordre Opérationnel

numéro 10, qui autorise un Volontaire à boire dans certaines circonstances », dit Jackson. « Cette exception, c'est lorsqu'une Volontaire fait la Lorelei, ou qu'un Volontaire fait le gigolo si la cible est une *fed* ou une poupée Barbie des médias, mais à ma connaissance, ce cas n'est pas encore arrivé. »

« Si, une fois », coupa Hill laconiquement. « Une juge d'instruction à Seattle, c'était moi le gigolo. Comme je ne pouvais pas prendre mon arme à cause du détecteur de métaux à l'entrée de l'hôtel Hilton, j'ai dû faire le travail à la main. Je mentionne ça, camarade Ridgeway, pour vous faire comprendre que je ne me permettrais pas de vous demander quoi que ce soit que je n'ai déjà fait. »

« Euh, d'accord », fit Jackson, qui jetait un drôle de regard à Hill. « La plupart de ces guet-apens ont lieu dans des bars ou pendant des cocktails, etc. Cela aide bien de faire boire la cible en même temps qu'on l'aguiche, pour abaisser sa vigilance. Comme les *feds* et la plupart de nos ennemis sont au courant de notre prohibition de l'alcool, voir une femme qui ne boit pas pourrait rallumer des clignotants dans l'esprit de notre cible. Donc on peut boire quelques verres, mais il faudra saouler la cible un maximum, tout en restant le plus sobre possible. Si l'on vous détecte, vous êtes autant en danger que n'importe quel combattant en opération, donc ce n'est pas une période de vacances loin des règles. »

« Wade m'a dit que vos parents vous demandent d'être rentrés à 9 heures du soir, les jours de classe ? » demanda Bresler.

« Oui, chef », dit Éric. « Ce n'est pas que nos parents ne nous fassent pas confiance, mais ils ont peur de l'horrible violence raciste qu'il y a partout en ville. Ils ont peur qu'il nous arrive quelque chose », gloussa Annette.

« Très bien, mais je vois qu'il est déjà huit heures, il va falloir filer. Souvenez-vous bien de ce que j'ai dit sur vos allées et venues, prenez la route la plus longue et vérifiez que vous n'êtes pas suivis. » Bresler se leva et serra la main aux deux jeunes gens. « Au cas où l'on ne se reverrait pas, camarades, je vous souhaite la bienvenue dans le monde sauvage et merveilleux du terrorisme intérieur. En paiement de ce que vous ferez dans l'ombre et les ténèbres, un jour vos enfants marcheront dans la lumière ».

« Je vais couvrir leur sortie jusqu'à la voiture », fit Jackson.

Une fois que les trois furent sortis, Bresler s'assit sur le canapé. « Merci d'être venu, Wayne, mais j'imagine que tu n'as pas fait le déplacement pour auditionner un couple de petits jeunes de la haute. J'aurais pu m'en sortir, avec Billy. »

« Je sais », dit Hill avec un soupir. « Je voulais te parler seul à seul. C'est une affaire hautement confidentielle, Gary. Est-ce que tu as fait le ménage dans l'appart' ? »

« Je l'ai fait moi-même, juste avant que les gosses n'arrivent », dit Bresler. « Rien d'électronique dans l'appartement. J'ai débranché la télé, mais il n'y avait rien qui en sortait. L'endroit est tout propre, je pense. Tu me crois ou je repasse un coup de chiffon ? »

Hill comprit que Bresler ne pensait pas à mal et n'en prit pas ombrage. Un officier de la Troisième Section ne pouvait faire confiance à personne, tout le monde comprenait pourquoi et acceptait cette défiance comme une contrainte professionnelle. Il ne demanda pas à Bresler de passer à nouveau en revue l'appartement avec le détecteur électronique. « Gary, nous avons un problème. »

« Ça a l'air vilain », commenta Bresler.

« Tu l'as dit », fit Hill en inspirant profondément. « Gary, je crois qu'il y a un informateur dans la Première Brigade de Portland. Très probablement dans ton bataillon. »

Chapitre XIII : Une souris dans le logis

Bresler laissa échapper un long soupir, puis se cacha le visage dans les mains. « Seigneur Dieu ! » murmura-t-il. « Tu vas me trouver ridicule, mais est-ce que tu en es vraiment sûr, Wayne ? »

« Gary, Tu sais bien que je ne dirais jamais une chose pareille sans en être convaincu », répondit Hill avec commisération. « Je vais passer en revue ce que j'ai trouvé. Si tu repères un oubli, si tu peux expliquer certains événements, je suis tout ouïe ».

« Tu sais que je vais me battre comme un lion pour défendre les miens et te prouver que tu as tort ? » dit Bresler.

« Je n'en attends pas moins de toi, Gary, comme de tous tes Volontaires. J'espère que tu pourras me prouver que j'ai tort. Je serais l'homme le plus heureux du monde si c'était le cas. Mais je n'y crois pas. »

« Première question. À qui d'autre en as-tu parlé ? » demanda l'officier exécutif.

« À mon chef à la Troisième, Matt Redmond. Au Commandant Coyle. Et à toi maintenant. »

« Et Bud Lawlor ? » demanda Bresler.

« Impossible. Le capitaine Lawlor fait partie du lot », répondit Hill d'un air sinistre.

« Foutrediable ! » s'écria Bresler, abasourdi. « Tu penses que le commandant de bataillon pourrait avoir trahi ? »

« Non, je ne crois pas. Je pense que c'est quelqu'un qui est un peu en-dessous dans la hiérarchie. J'ai simplement constaté que Lawlor était dans le lot, ce qui fait qu'avant de l'écarter définitivement de la liste des suspects, je ne peux pas lui en parler. »

« Quand nous le ferons, il saura que tu m'en as parlé avant lui. Bon sang, j'espère qu'il sera compréhensif », fit remarquer Bresler.

« Moi aussi », admit Hill. « Mais c'est un soldat, il sait comment on procède dans ces cas-là, comment on doit procéder. Je n'aime pas mettre en avant les grades, Gary, mais je dois te rappeler que même si nous sommes tous les deux lieutenants, je suis à la fois officier de Brigade et officier politique. »

« Je suis au courant, c'est toi le gros braquemart », pesta Bresler. « Ça tombe sous le sens, mais comment sais-tu que ce n'est pas moi ? »

« Je n'ai pas de certitude à cent pour cent », reconnut Hill. « Mais tu n'es pas dans le lot, autant que je sache. La série d'incidents bizarres sur lesquels j'enquête, neuf en particulier, ont commencé à la fin de l'été dernier, avant que les deux brigades de Portland ne se divisent en bataillons. Les premiers clignotants qui se sont allumés concernent trois compagnies dans la Première Brigade de l'époque, la A, la B et la G. »

« Ce qui nous dirige vers quelqu'un qui peut avoir accès à plusieurs compagnies », dit Bresler.

« Théoriquement oui, mais tu sais comme moi que sur le terrain, quand les balles sifflent, le cloisonnement n'existe plus. Les compagnies s'entraident pour les opérations, des gars d'une compagnie se mettent au vert chez des gens d'autres unités, les couples qui se défont sont affectés à d'autres compagnies, et ainsi de suite. Mais j'ai un autre indice plus intéressant. La division en bataillons a eu lieu début octobre, et les six incidents suivants ont concerné les Compagnies A, C, D et H du Deuxième Bataillon. Aucun problème dans le Premier, ou plutôt aucun qui ne soit compréhensible. »

« Et le Troisième Bataillon ? Zack Hatfield et la Horde Sauvage ? » demanda Bresler, encore sous le

choc de cette possible félonie.

« Non, les gars de Zack n'ont pas l'air atteints, pas encore en tout cas. Ça ne touche que les groupes urbains. Il semble que la pomme pourrie est allée au Deuxième Bataillon quand la brigade s'est divisée. »

« Magnifique », marmotta Bresler. « Désolé, mon vieux, j'ai pris un coup, tu m'as mis la tête en vrac. Mais continue. »

« En décembre, tu es arrivé de la Deuxième Brigade et tu n'as pris le grade d'officier exécutif qu'en janvier, quand ton prédécesseur a été arrêté », dit Hill. « D'ailleurs, voilà l'un des incidents douteux. De ce que je sais, tu n'as rien à voir avec cinq incidents sur neuf, puisque tu n'étais pas dans la Première Brigade quand ils ont eu lieu et que tu n'avais aucun moyen de connaître les informations qui sont passées à l'ennemi. Et à part ça, il y a un autre incident, vraiment très bizarre, où on n'y entrave que pouic. Je t'en dirai plus tout à l'heure, mais comme je suis absolument certain que tu n'étais pas au courant, tu n'aurais rien pu raconter. J'ai besoin de quelqu'un de confiance pour m'aider, pour éplucher tous les éléments, trouver les dénominateurs communs, détecter qui savait quoi et quand. Alors bon, ça tombe sur toi. Je pourrais le faire tout seul, auditionner en série tout le Deuxième Bataillon en vingt-quatre heures, mais non seulement ils vont tous se couvrir les uns les autres, coupables ou innocents, mais s'il y a un mouchard – et suis sûr qu'il y a un, je te le répète – et qu'on l'attrape, les autres vont foutre le camp. Gary, ça m'emmerde vraiment de te demander d'enquêter sur tes gars, mais on n'y coupera pas, pour la sécurité de tout le monde et pour le bien de l'Armée. Et d'ailleurs, c'est un ordre. »

« Je vois », soupira Bresler. « D'accord. Je lance un café et tu me racontes tout ça, à partir du début. »

« Très bien », fit Hill. « Inutile de te rappeler que pendant qu'on dézinguait les bâtards et qu'on marquait beaucoup de points, le commandement de Portland a joué de malchance, depuis un certain temps, surtout la Première Brigade. Des victimes, des arrestations et des pertes de matériel qui sont toujours plus importantes ici que dans toutes les autres unités de la NVA. »

« Mais tu sais bien qu'il y a de bonnes raisons pour ça ! » protesta Bresler, qui versait du café dans le papier-filtre. « Portland est une ville surpeuplée, à cause des lois anti-banlieue et anti-construction votées pour les bobos depuis vingt-cinq ans. On a presque la même population que Seattle, dans trois fois moins de place. Par rapport à la zone du lac Washington et à tout le reste de la Patrie, on est serré comme des sardines par ici. C'est tout bénéfice pour ZOG, qui peut contrôler chaque coin de rue avec sa vidéo-surveillance et ses autres bidules, sans parler de leurs groupements de loyalistes vigilants contre la Haine. Partout où nous opérons, ça nous colle aux basques, les voisins fouineurs, les failles de sécurité potentielles, les informateurs qui rêvent de gagner leur chèque de 50.000 \$ par terroriste intérieur et les chicanos, les chinetoques, les mexicains et les trous du cul patriotards qui sont là dans tous les coins pour nous balancer. Parbleu, j'envie la Horde sauvage avec toutes ces forêts et ces grands espaces le long de l'autoroute 30 ! Nous, bien sûr, nous avons plus de cibles sous la main, donc il faut que la NVA soit ici. Nous sommes actifs comme pas un, nous dérivons comme des papillons et frappons comme des guêpes, nous saignons ZOG quelque part en ville au moins une fois par jour, mais plus on mène d'actions de rue, plus ça augmente les risques. À chaque engagement, on risque de se faire attraper ou dénoncer, parce qu'on donne aux agents ennemis des éléments à analyser, des pièces du puzzle à reconstituer. Il ne nous reste qu'à croiser les doigts et à toucher du bois, mais je m'étonne que Cat-Eyes Lockhart n'ait toujours pas été attrapé, vu qu'il marche dans les rues l'air de rien. Je ne sais pas s'il ne connaît pas la peur ou s'il est un peu bargeot. »

« Les deux, je pense. Oui, je sais que ça se passe comme tu dis, je suis d'accord », dit Hill. « N'empêche. La proportion de pertes en bonhommes, en armes, en locaux et en équipements est beaucoup plus élevée que la moyenne à Portland, en particulier dans la Première Brigade. Sept hommes sont tombés, deux morts et cinq arrêtés, une douzaine de véhicules, une centaine d'armes,

des milliers de cartouches et quarante mille dollars sont tombés. Cela correspond à un schéma inhabituel. »

« Qu'est-ce que tu entends par là ? ».

La cafetière gargouillait dans le fond de la pièce.

« Prenons les incidents un par un ». Hill parlait de mémoire, sans notes, puisque la possession de ce genre d'écrits pouvait lui être fatale. « En septembre, on a eu une rafle dans une planque à St. John, avec perte d'armes, de munitions et de liquide. Le porte-parole de la police de Portland a dit qu'un des Voisins contre la Haine les avaient prévenus d'activités suspectes. Nous avons demandé confirmations aux nôtres à l'hôtel de police de Portland, mais on n'a rien pu savoir. Leurs fichiers informatiques sont gardés comme Fort Knox et nous n'avons pas pu creuser aussi loin, ni les pirater. »

« M'étonne pas, vu qu'on leur en a séché huit ou dix de ces *shabbat goy* de concierges de merde », fit Bresler. « Ils touchent combien aujourd'hui ? »

« Quatre cent par semaine, net d'impôts », dit Hill. « Un joli petit magot pour M. Tartempion qui fait de l'espionnage à mi-temps. Mais d'après nos renseignements, ZOG en a de moins en moins depuis que les Voisins contre la Haine commencent à passer l'arme à gauche. »

« D'accord, ça fait un », dit Bresler.

« Le 30 septembre, une cache d'armes dans un entrepôt à Gresham », poursuivit Hill. « Quarante armes, grosses pertes de liquide et de munitions. Le porte-parole de la police de Portland a dit qu'un manutentionnaire était tombé dessus suite à un dégât des eaux, après une forte pluie ou quelque chose dans le genre. La Troisième a trouvé le nom du soi-disant manutentionnaire, un mexicain que nous ne pouvons pas localiser, sans doute un clandestin. »

« Ça fait deux », dit Bresler.

« Le 20 octobre, le Volontaire Steve Bright, de la Compagnie B est arrêté chez lui à St. John par des rats véloce. Ils sont entrés sans faire de bruit quand il dormait, il n'a pas pu résister. La police explique qu'il était recherché à l'origine pour défaut de paiement d'amendes, et autres accusations farfelues, mais qu'ils auraient ensuite trouvé chez lui des armes et du matériel indiquant son appartenance à la NVA. »

« Il y a une bonne grosse dose de foutaise dans celle-là », reconnut Bresler.

« Pour sûr. Comme s'ils allaient envoyer une unité d'action rapide en pleine nuit pour une histoire de contredanse ! Donc voilà les trois premiers incidents dans l'ancienne structure de la Brigade. Fin octobre, le commandement a divisé la formation en bataillons. Le 8 novembre, une grande cache d'armes et d'outillage pour les CME a été prise d'assaut à Hillsboro et le Volontaire Richard Petrone s'est fait blesser par balles avant d'être arrêté. La version des flics cette fois-là était qu'ils avaient attrapé une racaille mexicaine qui leur avait balancé des *gringos* suspects pour être blanchi d'une accusation de trafic de drogue. »

« Hillsboro, c'est de plus en plus le Tiers-Monde, j'ai un mauvais pressentiment à chaque fois qu'on doit y aller », fit Bresler. « Mais ça fait quatre. »

« Numéro cinq. Le 30 novembre, Roger West, l'officier du trésor du Deuxième Bataillon est arrêté, son disque dur est saisi et trois comptes bancaires sont mis sous séquestre. Heureusement, nos finances n'étaient pas au plus haut et on n'a perdu que quarante mille dollars, mais si ça s'était passé une autre semaine, il y aurait eu deux cents mille dollars sur ces comptes, notre part du fric-frac de la bande à Tank Thompson au casino indien dans le Washington. Le porte-parole de la police de Portland a dit qu'un examen de routine dans l'une des banques leur avait mis la puce à l'oreille. Tu comprends ce que je veux dire quand je te dis qu'il y a un motif qui se reproduit ? »

« La police de Portland, à chaque fois », lança soudain Bresler. « Ni le FBI, ni la douane, ni la

Sécurité Intérieure. Mais comment les perdreaux de Portland sont-ils devenus des as de l'anti-terrorisme tout d'un coup ? »

« Oui, c'est l'un des côtés pas clairs », admit Hill. « L'incident numéro six est le pire de tous. La veille de Noël, les Volontaires Lex Vannaway et Dutsch Cripe sont piégés par une unité d'action rapide chez Denny's en centre-ville et sont tués par balles, en même temps qu'une serveuse, avec d'autres clients blessés pendant la fusillade. Le porte-parole de la police de Portland a félicité le courage des forces d'élite, qui ont quand même défoncé la porte d'entrée du restaurant avec leur blindé, pour ne pas avoir à tirer sur nos gars à découvert. Les flics disent que Cripe et Vannaway ont été reconnus sur un enregistrement de vidéo-surveillance en utilisant un logiciel de reconnaissance faciale. »

« Et si c'était vrai ? » suggéra Bresler.

« Possible », concéda Bresler. « Incident numéro sept. Le 7 janvier, Peanuts Panczko, l'officier exécutif du Deuxième Bataillon est arrêté dans un centre commercial à Gresham. La police de Portland prétend que le chien renifleur du vigile du supermarché avait senti de la poudre sur lui. Nous avons perdu un type bien ce jour-là. Un des nôtres au Centre Judiciaire a pu nous faire savoir que Panczko était probablement mort. Ils l'ont entendu se faire torturer pendant plusieurs nuits de suite, mais personne ne l'a revu depuis. »

« Sainte mère de Dieu ! » murmura Bresler. « Je ne connaissais pas Peanuts depuis longtemps, mais c'était un type marrant. Je l'aimais bien. » Il servit deux tasses à café et en tendit une à Hill.

« Mais attendons d'avoir confirmation », dit Hill en soupirant. « Incident numéro huit. Le 3 février, vingt-six fusils, d'autres armes et des munition, une des deux M-60 de Portland et notre dernier lance-roquette RPG ont été saisis dans une planque au Blue Skies Motel à Aloha. Le gestionnaire était un stagiaire de la NVA, rattaché au Deuxième Bataillon de la Compagnie A, mais il a pu s'échapper et il travaille désormais avec Billy. La police de Portland a dit qu'une femme de chambre mexicaine avait découvert les armes. Les versions des flics deviennent de plus en plus maigres. Et nous savons qu'aucune Mexicaine ne travaillait au motel, notre gars n'emploie que des Serbes, des Russes et des Américaines ; et la chambre en question était fermée à double tour et jamais nettoyée. Donc, pour ce coup-là, nous sommes sûrs et certains qu'ils nous racontent des craques. »

« Ça sent plutôt mauvais », reconnut tristement Bresler.

Hill se renfrogna. « Avec l'incident numéro neuf, ça empeste. Le 8 février, le Volontaire Bert Nordfelt a été pris en tenaille et arrêté par une escouade de flics en civil au restaurant de l'hôtel Sheraton en centre-ville. Il devait voyager léger, à cause des détecteurs de métaux. Celle qu'il devait rencontrer l'a vu se faire serrer. Elle a suivi la procédure, a fait spaghetti et s'est cachée dans son abri. On a pu l'auditionner et tout son récit tenait la route. Je suis sûr qu'elle est réglo. Mais là, ils ont bizarrement inversé la politique qu'ils appliquent depuis le 22 octobre à Coeur d'Alene. Ils ont mis Nordfelt dans une cellule de commissariat ordinaire et lui ont laissé prendre un avocat, un type onctueux du nom de Van Meek, qui vient de l'aide juridictionnelle et qui a une réputation de sac à merde, même d'après les critères des avocats. Donc Van Meek n'a rien entendu d'autre que les Six Mots, évidemment, mais ça ne compte pas, vu que c'est lui qui tenait le crachoir. Il a dit à Nordfelt qu'il avait été reconnu, grâce aux spots télé de *Coups de Projecteurs de la Semaine sur les Personnes les Plus Recherchées de l'Oregon*, par un serveur du restaurant nommé Alvin Johnson, un jeune homme blanc, un étudiant. »

« Les flics de Portland balanceront leur informateur au suspect ? » jeta Bresler. « Si tu dis vrai, je rentre dans les ordres ! »

« Eh bien écoute, ce sont des choses qui arrivent quelques fois. Les commis d'office de chez ZOG ne sont pas exactement des lumières. Mais le plus dingue, c'est que sans qu'on lui ait demandé, ce Van Meek a raconté la même histoire de serveur à la mère de Nordfelt et à sa sœur qui était là avec

son petit copain, au moment de leur interrogatoire. Ils ont été relâchés ensuite. Évidemment, le nom de Johnson est arrivé à nos oreilles, comme s'ils l'avaient cherché. J'ai fait mon enquête sur cette histoire, très prudemment, parce que je la trouve saumâtre. »

« Et que raconte le petit Johnson ? » demanda Bresler.

« Rien. Il a disparu. »

« Il a pris les 50 mille dollars qui puent la mort et il s'est carapaté ? » suggéra Bresler.

« Possible », fit Hill. « Le problème, c'est que j'ai réussi à me faufiler dans la cuisine du Sheraton et dans le bureau du gestionnaire. Là-bas, j'ai trouvé l'emploi du temps de Johnson. À la date du 8 février, son nom n'y était pas. Il ne travaillait pas du tout le 8 février. »

« Mon petit doigt me dit qu'il va falloir échanger quelques mots avec le juriste Van Meek », fit Bresler.

« C'est fait », dit Hill. « On l'a détenu hier soir. Comme c'est un avocat, je lui ai fait lecture de mon exemplaire des Protocoles Dershowitz du FBI, pendant qu'un collègue à moi sortait les seringues. On lui a dit que tout ceci était légal et pas du tout confidentiel. On ne l'a même pas touché. Au milieu de la deuxième page, il implorait merci en poussant des cris. Il a avoué que les flics de Portland lui avaient forcé la main. »

« La police de Portland ? Pas le FBI ou la Sécurité Intérieure ? » demanda Bresler, tout étonné.

« L'hôtel de police de Portland. Deux commissaires, des sales cognes de la Répression du Crimedeleine d'avant le 22 octobre, une poupée Barbie marron qui s'appelle Elena Martinez et son partenaire, un gros nègre patibulaire du nom de Jamal Jarvis, alias la Bimbo et le Babouin. »

« Oui, j'ai entendu parler d'eux, j'ai vu leurs photos », dit Bresler. « Ils sont dans le hit parade depuis le 22 octobre, mais on n'arrive pas à leur mettre la main dessus. »

Hill opina du chef. « Ma foi, Cat-Eyes Lockhart leur a donné la chasse quelques fois sur un tuyau, mais sans résultat. Jarvis et Martinez sont cachottiers et malins. Ils savent pertinemment que le Parti les a dans le pif depuis longtemps, avec une croix sur leur front. Ils ont quitté leurs anciens repaires et vivent quelque part sous couverture. Ils baissent la tête et passent sous les radars, ce qui colle avec les renseignements qui nous disent qu'ils font du travail souterrain pour la police de Portland. Leurs noms ont émergé dans d'autres contextes. Le Centre Judiciaire tout entier, jusqu'au concierge, est au courant que ces deux-là tramont quelque chose, mais personne ne sait dire quoi. Et Van Meek nous explique qu'ils lui ont donné le nom d'Alvin Johnson pour faire diversion. Il nous a juré ses grands dieux qu'il ne savait rien d'autre et je le crois. Il a fait ce pour quoi on l'avait payé. Il ne sait pas où se cache le serveur. Ça me fend le cœur, mais je crois que ce pauvre gamin de Johnson n'était qu'un Blanc jetable que ZOG a vaporisé, pour rendre crédible leur mascarade et protéger leur taupe. »

« J'imagine que leur laquais gît six pieds sous terre à l'heure qu'il est ? », fit Bresler, désinvolte.

« Non, je l'ai laissé filer », dit Hill.

« Ah bon ? Tu es sûr que c'est une bonne idée ? » s'enquit l'officier exécutif.

« J'étais fâché de relâcher dans la nature un avocat, mais c'était un risque calculé », répondit Hill. « Même si tout est pourri au royaume du Danemark, je n'ai pas voulu que les perdreaux soient au courant qu'on mène notre propre enquête. Si Van Meek avait disparu, Martinez et Jarvis auraient deviné qu'on les avait débusqués. Van Meek était là, suant comme un porc, même des mains, et je lui ai fait prendre un fusil à pompe et un revolver .38, vides. Je lui ai aussi fait lire quelques paragraphes de propagande internet standard de la NVA et des slogans, en l'enregistrant sur un appareil digital. Je lui ai dit que s'il touchait un seul mot à qui que ce soit de notre petit tête-à-tête, sa voix se répandrait sur tous les sites internet illégaux de la NVA et les armes qu'il avait touchées seraient trouvées à proximité de cadavres de flics de Portland. Ce type est un rongeur, avec

l'instinct de conservation typique des rongeurs. Il n'a aucune envie de revoir la rangée de seringues Dershowitz déployées spécialement pour lui quelque part dans un sous-sol secret de la Sécurité Intérieure. Il va fermer sa bouche. J'espère. Donc c'était notre neuvième cas. Est-ce que tu vois le motif qui se répète, en-dehors de l'émergence soudaine de l'hôtel de police de Portland ? »

« Je ne suis pas sûr », reconnut Bresler.

« Tu as vu la couverture médiatique, ici et dans d'autres villes, quand le FBI ou la Sécurité Intérieure arrête ou tue des gens, ou fait des descentes dans nos planques, confisque des armes, ou réussit à contrecarrer nos opérations », reprit Hill avec patience. « À chaque fois que les *feds* réussissent leur coup, ils paradent sur CNN en faisant le même numéro : nous avons agi en fonction de certains renseignements donnés par nos sources, hautement confidentiel, je ne peux pas développer, suivez mon regard, tu vois le tableau. Ils veulent nous rendre nerveux et paranoïaques et rassurer leurs propres maîtres en montrant qu'ils ont tout un réseau d'informateurs dans la NVA, ce qu'ils n'ont pas, sinon on serait tous morts ou en prison. Les quelques-uns que les *feds* ont pu brièvement glisser dans l'organisation sont tous restés dans la périphérie et on les a repérés et traités avant qu'ils ne puissent faire trop de dégâts. C'est l'un des grands avantages du principe 'tu ne rejoins pas la NVA, c'est la NVA qui te rejoint'. Pour qu'ils puissent avoir un infiltré, il faudrait que ce soit quelqu'un de chez nous qui s'est corrompu après coup et qui agit par ressentiment personnel ou pour l'argent. Jusqu'ici, ça n'est jamais arrivé. Je touche du bois. »

« Jusqu'ici, et autant que tu saches », lui rappela sèchement Bresler.

« C'est juste, pour autant que nous le sachions », reconnut Hill. « Ce genre de mensonge officiel correspond à la norme. C'est le protocole qu'ils apprennent dans les cours de guerre psychologique de toutes les agences. Or ici, tout à coup, les flics de Portland se mettent à violer systématiquement la procédure. Les neuf épisodes montrent qu'ils se sont mis en quatre pour inventer à chaque fois une explication plausible. Pourquoi font-ils ça ? »

« Probablement pour masquer le fait qu'ils ont un vrai infiltré », fit Gary avec un profond soupir.

« Et puis il y a la cerise sur le gâteau », reprit Hill. « Tu es au courant du gros bordel qu'il y a eu l'autre soir à McMinnville ? »

« Ouais, j'ai entendu qu'il y avait eu une fusillade entre flics et racailles chicanos et que Red Morehouse et Tommy Coyle étaient aux premières loges », dit Bresler. « Mais qu'est-ce qui s'est passé, bon sang ? Les médias n'ont parlé que de racailles en patrouille. Tu me dis que ce n'était pas une coïncidence ? »

« Si. Les racailles étaient authentiques », lui dit Hill. « J'y ai repensé tout le dimanche, et il me semble bien que la fusillade était bien ce que les médias en ont dit. Une voiture remplie de bandanas a percuté une épicerie, et le conducteur était tellement ivre ou défoncé qu'il a aussi percuté une bagnole de flics, et donc ça a bardé. Les flics ont tué deux bandanas et les deux autres sont en cabane, en attente d'un procès en bonne et due forme, faveur qu'on ne fait plus aux Blancs. Je ne me l'explique pas, j'ai tendance à me dire que c'est encore une fois la main du divin secours, qui nous a pas mal aidés depuis que l'homme blanc a commencé le combat. La fortune sourit aux audacieux, comme on dit. Cette diversion a pu nous sauver la mise. »

« Mais qu'est-ce que vous fichiez là-bas ? »

« Tout le foin a eu lieu juste devant une boutique, dans laquelle les commandants de la NVA tenaient conseil », dit Hill. « On nous expliquait le nouveau plan de ZOG contre nous. Ils sont en train de mettre sur pied une espèce de nouvelle force brutale pour envahir le Nord-Ouest et en finir avec nous autres, les fauteurs de haine. Ils appelleront ça la Légion Antiterroriste Républicaine et Démocratique ou quelque chose dans ce goût-là. Apparemment, ça ressemblera aux *Black and Tans* qu'il y avait en Irlande il y a un siècle. Ils sont encore en phase de rodage, mais M. Chips nous a passé un mot du Conseil Militaire nous demandant de préparer des plans stratégiques et tactiques pour faire face à une grosse augmentation des effectifs adverses et à des tactiques beaucoup plus

brutales de leur part. Moi j'étais là pour représenter la Troisième Section au nom du colonel Redmond, et Tommy Coyle et Harry Hannon étaient là aussi. »

« Il y avait des commandants de brigade et un membre du Conseil Militaire dans la même pièce ? » demanda Bresler. « Mazette, c'était risqué ! »

« C'est vrai, mais parfois, on est bien obligé de se réunir, surtout quand on tombe sur un os. Et celui-ci es de bonne taille. Mais la réunion n'a jamais pu commencer parce qu'Harry n'était pas encore arrivé et il fallait l'attendre encore un quart d'heure, quand soudain on a entendu des coups de feu dans la rue. On a assez vite compris que c'était une bagarre entre flics et mexicains, mais on a envoyé spaghetti à Harry et on a mis les bouts. On a posté le Volontaire Ron Kolchak derrière nous en couverture, sur le toit. Tu connais Ron ? »

« Bien sûr », fit Bresler en hochant la tête. « Un chic type. Peut-être notre meilleur tireur d'élite après Cat-Eyes Lockhart. »

« Alors écoute la suite. On quitte tous l'immeuble par l'arrière, arme au poing. On ne rencontre aucun obstacle, on retrouve nos véhicules et on se barre. Mais Ron est resté environ cinq minutes pour nous couvrir depuis le toit, avant de se retirer. Sans aucun problème. Mais quand on l'a revu dans la planque pour faire le bilan, il avait une histoire intéressante à raconter. »

Hill se pencha vers Bresler. « Kolchak avait un M-24 à système de vision de nuit infra-rouge. Il avait une bonne vision de loin. Derrière le premier pâté de maisons, il a vu un camion de chez Oak Harbor Van Lines garé dans la rue. Il était là depuis que Ron était arrivé, il avait l'air vide et quand nos voitures de reconnaissance étaient passées un peu avant, personne n'avait remarqué de signe d'activité. Figure-toi que dans la rue juste devant Ron, il y avait une fusillade, les sirènes partout et d'autres bagnoles de flics qui arrivaient. En fait, je crois que le Volontaire Kolchak mérite une décoration pour avoir eu le cran de rester aussi longtemps sur le toit. Alors il a vu deux flics sortir de leur voiture pour aller vers le camion. Ron les observe de sa lunette, il voit s'ouvrir l'arrière du camion et en sortir cinq ou six personnes, qui bondissent dans la rue et courent vers l'intersection où les mexicains étaient en train de tirer sur les autres flics. Parmi les types du camion, certains avaient des fusils d'assaut, des M-16 et des fusil à pompe. Ils portaient des casquettes de base ball et des vestes bleues typiques de la police de Portland, Ron en met sa main au feu. Ils sont menés par un homme et une femme en civil. Le groupe arrive au croisement, suivi par des flics ordinaires qui sortent de leurs bagnoles, l'arme au poing. Puis ils s'arrêtent, ils hésitent pendant vingt secondes comme s'ils ne savaient pas quoi faire, et puis un des flics en civil, la gonzesse, fait un signe de la main aux flics ordinaires leur demandant de rejoindre leurs collègues pour riposter aux Mexicains, alors que le groupe du camion tourne les talons et y retourne. Ils referment la porte arrière et se barrent. Les deux cognes en civil montent dans une autre voiture garée dans la même rue et se barrent eux aussi. Tout ceci a lieu en soixante secondes, alors que c'est le futoir maximum à deux encablures de là. »

« Eh ben mon cochon », fit Bresler d'une voix lente. « Il y aurait eu un guet-apens de prévu tout près du lieu de réunion ? »

« Apparemment. Écoute-ça. Kolchak est prêt à jurer sur une pile de *Mein Kampf* que les deux flics en civil étaient Lainie Martinez et Jamal Jarvis. Il dit que Jarvis a la boule à zéro et qu'il porte une sorte de barbe comme celle du Négus, mais que c'était certainement ces deux-là. »

« Ron les connaissait ? » demanda Bresler.

« Affirmatif », répondit Hill. « Non seulement il a vu leurs photos, mais il les connaissait d'avant le 22 octobre, quand Lainie et Jamal l'arrêtaient et le frappaient tous les quatre matins, par pur sadisme. Il nous a dit qu'il avait très envie de tenter un tir de loin, mais qu'il s'était efforcé de garder son sang froid et de réfléchir. Il était ceinturé et débordé, ils ne savaient pas qu'il était là et il n'était pas sûr de sa retraite s'ils le remarquaient ; il ne savait pas si tous les gradés avaient mis les voiles et en plus, il lui semblait que l'ennemi était confus et pris de court. S'ils ne savaient pas ce

qui se passait, ce n'était pas à lui d'éclairer leur lanterne. Je suis d'accord avec son choix. »

« Moi aussi », fit Bresler. « Comme l'a dit Patton, on ne gagne pas une guerre en mourant pour son pays. On la gagne en faisant mourir pour son pays le pauvre type d'en face. Nous, on doit vivre pour se battre le lendemain. Mais que foutaient donc ces flics en civil dans un camion, à un pâté de maison et demi de l'endroit où deux commandants et un membre du Conseil Militaire s'apprêtaient à faire une réunion ? »

« C'est ce que nous devons découvrir », dit Hill. « Gary, je dois reconnaître que c'est l'affaire McMinnville qui m'inquiète le plus. Il n'y avait que huit ou neuf personnes très haut placées de l'Armée qui étaient au courant de la tenue de cette réunion. Tommy m'avait proposé une liste de cinq endroits de réunion, et j'avais choisi McMinnville une heure avant la réunion. On avait demandé aux autres d'attendre et d'être disponibles pour répondre au dernier moment. Billy Jackson et Jimmy Wingo étaient en patrouille dans deux voitures, conduites chacune par une de leurs poupée pirate. Ils ont aussi fait le ménage électronique dans la planque, et aucun mouchard n'a été détecté. Mais ils ne savaient pas du tout ce qui allait se passer dans la planque ni qui allait venir. Je peux jurer que le silence radio était absolument total ! »

« Un camion, ça peut contenir tout l'équipement de surveillance », fit Bresler. « Ils pourraient avoir des micros à longue portée ou des capteurs satellites. Est-ce que vous avez passé le détecteur sur tous ceux qui sont venus ? »

« Oui. Red est venu avec les deux gamins de Dundee qui sont souvent avec lui, Shane et Rooney, et Tommy avait deux gars avec lui. C'est moi qui leur ai passé le détecteur quand ils ont franchi le seuil, et rien n'a bipé. Je sais qu'ils peuvent faire des écoutes par satellite en ce moment. Ils ont aussi des micro-mouchards en fibre optique qui font la taille d'une tête d'épingle, des mouchards qui ressemblent à des punaises et qui peuvent même se déplacer, tu imagines. Le bon vieux mouchard qu'on te colle sur le bidon avec du ruban adhésif a déjà l'âge du mousquet. Mais quoi qu'il en soit, ils n'avaient pas l'air vraiment prêts à nous tomber dessus. Cela ressemble davantage à une observation préliminaire. Mais comment diable ont-ils pu savoir où écouter ? » Hill frappa sa paume de son poing, montrant sa frustration.

« Alors, qu'est-ce qu'on fait maintenant ? » demanda Bresler.

« On prend chaque incident, on passe tout en revue et on analyse tout », dit Hill. « On fait une liste de noms reliés à chaque incident. Qui savait où étaient les caches d'armes et les planques ? Qui a été en contact avec les Volontaires qui sont tombés, d'assez près pour prévoir leurs mouvements et le dire ? Qui savait quoi et quand ? Ensuite on prend les listes et on regarde les recoupements. Il y en aura sûrement. Ensuite on prend ces noms et on regarde si on peut les relier aux autres incidents, même s'il semble qu'il n'y ait aucun rapport. Le camarade X était au courant de ce que faisait Steve Bright, mais savait-il où était la fabrique de CME ? Est-ce qu'il connaissait quelqu'un qui était au courant de la réunion de McMinnville ? Le camarade Y connaissait Peanuts Panczko, mais connaissait-il les plans de Roger West, ou avait-il moyen de le savoir ? Quand on aura réduit la liste à quelques suspects, c'est là que ça devient difficile, il faudra trouver un piège pour les attraper et faire se montrer les flics à tel endroit et à tel moment. C'est le genre de chose que tu dois trouver, Gary, parce que je ne peux pas dire à chaque Volontaire du Bataillon qu'il y a une taupe. Tu sais ce qui arrive dans ces cas-là. Si notre moral est élevé, c'est parce qu'on nous avons toujours été capables d'éviter ce genre d'infiltration. Une épidémie de paranoïa et de méfiance pourrait détruire la combativité du Deuxième Bataillon aussi sûrement qu'un coup de filet géant. Et cette information peut dépasser les limites du bataillon et infecter d'autres unités. Il faut empêcher cela à tout prix. On doit résoudre cette affaire discrètement, efficacement et surtout très vite, avant qu'un autre ne meure ou ne finisse dans les chambres de torture du Centre Judiciaire. »

« D'accord », dit Bresler. « Tu as une idée de celui que nous cherchons ? Je veux dire du genre de personne ? Un profil comme disaient les flics d'antan ? »

« La clé, c'est peut-être qu'il s'agit d'une opération conduite uniquement par l'hôtel de police de

Portland », dit Hill. « Si c'étaient les fédéraux, je dirais que nous recherchons un homme ou peut-être une femme, mais plutôt un homme, avec une bonne carrière militaire derrière lui, qui faisait partie des services de renseignement, mais qui l'a caché à la NVA en racontant qu'il n'était qu'un troufion à Tikrit ou ailleurs. Il ne cacherait pas complètement son passé militaire, chose impossible parmi des hommes qui ont combattu au Moyen-Orient, comme c'est souvent le cas parmi nous, mais il utiliserait un faux nom, avec des références impeccables et vérifiables sous cette fausse identité. Mon petit doigt me dit que ce genre de gars ne donnerait pas des caches d'armes et des Volontaires individuels. Il agirait comme les infiltrés du FBI dans le Syndicat du Crime à la grande époque, quand ils combattaient vraiment le crime et qu'ils envoyaient en mission des types comme Donnie Brasco. Ce serait avant tout un agent de renseignement, qui cherche à gravir les échelons, à identifier autant de noms que possible, à transmettre à ses patrons autant d'informations que possible pour qu'ils puissent nous arrêter dans un seul grand coup de filet. Les bureaucrates fédéraux adorent les grands coups de filet, ils peuvent parader à la télé et gagner la super promotion, avant de finir député par exemple. »

« Mais la police de Portland ? » poursuivit Hill, la tasse de café à la bouche. « Les polices locales sont tout à fait conservatrices et immunisées contre le changement. J'imagine qu'ils s'en tiennent à ce qu'ils savent faire. Par exemple, infiltrer un petit criminel dans l'Armée en le tenant par tel ou tel bout, comme une grosse peine de prison réduite en échange d'une infiltration. Ils ont tendance à ne pas voir les choses en grand. Ils se contentent d'expédients pour avoir des résultats visibles tout de suite. La quantité plutôt que la qualité, en somme. C'est comme ça que les flics de base ont leurs têtes à la télé et puis leur promotion. On dirait bien que c'est le genre de chose qu'ils sont en train de faire. Ils prennent des éléments au hasard, une cache d'arme par ci, un Volontaire ou deux par là. Leur indicateur est sûrement sous pression et doit montrer des résultats, pour qu'ils puissent de vanter de leurs succès et gonfler leurs statistiques. Qui que ce puisse être, la Bimbo et le Babouin tirent les ficelles. »

« Donc, on pourrait leur donner la chasse et leur faire lire l'Évangile selon Saint Dershowitz ? » proposa Bresler.

« C'est à envisager, oui », admit Hill.

« Quand on l'aura attrapé, qu'est-ce qui va se passer ? » demanda Bresler.

« Tu sais bien ce qui va se passer », fit Hill.

« Oui bien sûr, je sais », s'irrita Hill. « Je veux dire, est-ce qu'il y a une procédure de prévue pour ce genre de choses ? Une cour martiale par exemple ? Je n'ai jamais eu affaire à ça, Dieu m'en garde. »

« Cela dépend des situations », fit Hill. « Ce ne sera pas de ton ressort, de toute façon. Nous avons pensé qu'il valait mieux laver le linge sale de l'Armée le plus loin possible de la vue des camarades. Une disparition est meilleure pour le moral des troupes qu'une exécution publique. Il y a une équipe spéciale de la Troisième Section qui s'en occupera. Si ça se passe bien, un certain camarade sera parti, et on dira aux autres qu'il a été assigné à une autre zone, et voilà tout. Cloisonnement, etc. »

« Non », dit Bresler d'un ton souverain. « On ne fait pas ça comme ça. Quand le moment sera venu, tu m'appelles. Wayne, j'ai une très haute idée de cette bande de gars et de filles qu'on a pu rassembler à partir du naufrage de la population blanche de ce continent. Les deux gamins qu'on a vu ce soir en sont de bons exemples. Ils dégagent quelque chose de très bon. Les Volontaires du Nord-Ouest sont les meilleurs, les plus courageux et les derniers espoirs de notre ancien peuple et de sa civilisation, et s'il y a quelqu'un qui les a trahis et qui a trahi la confiance sacrée qui nous relie, je veux pouvoir les regarder dans les yeux juste avant d'écraser la queue de détente, pour que plus personne ne trahisse jamais son propre sang. Tu peux dire à Matt Redmond de ma part que la Première Brigade de Portland va laver son propre linge sale. »

« D'accord, si c'est comme ça que tu veux que ça se passe », dit Hill en hochant la tête.

« C'est comme ça que je veux que ça se passe », fit Bresler

Plus tard dans la soirée, Hill s'assit dans sa petite chambre, en haut d'une tour qui dominait la ville, et balaya du regard le paysage, jusqu'au fleuve Columbia. La lune et les étoiles étaient bien visibles, et leur pâle lumière laissait voir un brouillard qui rampait le long du cours d'eau. Son esprit était trop agité pour le laisser dormir. « Viens par ici, souricette, souricette ! » marmottait-il à part soi. Quand il pensait à des indicateurs, il ne pensait pas à des taupes, mais à des petites souris, grigotant lentement le sac de grains dans la grange, ou la tranche de pain dans le placard à provisions, ni vues ni connues, si ce n'est par les petits rogatons qu'elles laissent ici et là. « Viens par là, souricette, sors la tête de ton trou un moment, que je voie à quoi tu ressembles. Et ensuite tu seras à moi, petite boule de poils. Je sais que tu te caches quelque part et je te trouverai. »

Chapitre XIV : Changement de tutelle

Kicky McGee s'étonnait que le meurtre de l'ancien ambassadeur en Afrique du Sud et de sa femme bantoue ne fût suivi d'aucun scandale particulier ; elle fut convoquée à la réunion de bilan le lendemain, où Jarvis et Martinez semblaient s'intéresser davantage au type d'armes employées et à la bombe placée dans le véhicule qu'au double homicide en lui-même. « Dites donc, cela ne vous fait pas plus d'effet que ça d'avoir les types qui ont fait le coup sur vos bandes ou vos CD ou autres trucs que vous utilisez ? » demanda-t-elle, incrédule. « Est-ce qu'il ne serait pas temps d'arrêter tout ce cirque et de les coffrer une fois pour toutes ? Vous tenez les meurtriers, qu'est-ce que vous voulez de plus ? »

« Ces deux décès sont regrettables, c'est certain », fit Lainie Martinez. « Mais il s'avère que l'ancien ambassadeur Whitman était un républicain et un adversaire politique du président, et notre chef est une démocrate et une partisane de Clinton, bien sûr, ce qui fait que l'hôtel de police ne donne pas à cette affaire une haute priorité. Nous déciderons à quel moment conclure l'opération Searchlight, ne t'inquiète pas, Kristin. En fait, nous sommes satisfaits de la tournure des événements, parce que désormais la NVA sait que tu peux garder ton sang froid quand ça barde et ils pourront te faire participer à des opérations plus lourdes. »

« Génial, je n'aurais pas rêvé mieux », lança Kicky, sarcastique. Elle ne savait pas que l'impatience de Linda Hirsh avait provoqué des arrestations, permises par les preuves qu'elle leur avait apportées ou les conclusions qu'ils avaient tiré des informations qu'elle leur donnait, et ce depuis plusieurs mois, mais sans qu'on le lui dise.

Elle l'apprit enfin. Prendre conscience qu'ils avaient fait des descentes contre des cibles de la NVA tout autour d'elle la plongea dans le désespoir le plus profond qu'elle avait éprouvé depuis qu'elle était devenue agent infiltré. Un jour de février, elle se décida à affronter Lainie Martinez, lors d'une des habituelles séances de bilan qu'ils faisaient dans une salle d'interrogatoire du Centre Judiciaire.

« Vous voulez qu'ils me tuent, c'est ça ? » s'écria-t-elle, à bout de forces. « Ces types ne sont pas des crétins des Alpes ! À l'heure qu'il est, ils sont forcément au courant qu'il y a un infiltré quelque part et ils doivent avoir des doutes à mon sujet ! Un de ces quatre, ils vont m'appeler pour participer à un assassinat et ce sera le mien ! Pourquoi est-ce que vous ne m'avez pas tenue au courant, nom d'un chien ? »

« Pour t'épargner ce genre de crise de panique. Calme-toi, Kristin », fit Lainie, écourtant la conversation. « Nous sommes sélectifs, nous n'arrêtons pas ceux qui ont eu des contacts directs et fréquents avec toi. Il n'y a pas de raison qu'ils te soupçonnent. Nous devons faire des descentes pour justifier le budget assez conséquent que nous investissons dans ce projet. C'est comme ça que ça marche. On ne peut pas dépenser les sous du contribuable sans donner de résultats. D'ailleurs, une partie de ces sous t'est destinée. Tu touches cinq cents dollars par semaine depuis l'été dernier, comme tu peux le voir grâce à la carte bancaire que nous t'avons donnée. »

« Oui, c'est une somme rondelette », reconnut Kicky. « Dommage que je ne puisse rien retirer. »

« Kristin, nous avons préféré la geler pour être sûrs que tu ne partes pas à la cloche de bois », dit Martinez. « Ne t'inquiète pas, quand tout sera fini, nous t'ouvrirons l'accès au compte et tu auras assez d'argent pour tout recommencer avec ta fille, où tu voudras ». Kicky se défiait au plus haut point de leurs promesses, mais elle était piégée comme une mouche dans l'ambre et ne voyait aucune issue. Le GPS était toujours dans le chaton de sa bague et ils lui avaient expliqué le plus clairement du monde que toute tentative de l'enlever ou de ruser avec les différents mouchards posés sur sa personne, dans son taxi et dans sa caravane serait considérée comme une rupture définitive de contrat et entraînerait des conséquences funestes, comme la perte de sa fille et probablement une séance de thérapie électrique, avant de finir parmi les volutes de fumée de la

cheminée du crématorium secret du Centre Judiciaire. Un jour, Kicky avait interrogé Lainie au sujet de l'existence de ce crématorium, que l'hispanique n'avait ni confirmée, ni infirmée. Elle avait souri et lui avait lancé : « *Le Patriot Act*, quand même, c'est quelque chose. »

Kicky roulait son rocher dans cette vie de cauchemar, lui déroband au passage quelques heures qu'elle passait avec sa fille et sa mère, de plus en plus hagarde et folle d'angoisse. Elle conduisait son taxi pour l'argent de poche, faisait des courses à l'aveugle pour la NVA, qui lui prenaient presque tout son temps libre et qui comprenaient force bastonnades, incendies, livraisons de bombes, mais plus d'assassinats. La pression se faisait sentir, tant et plus. La pensée de sa pipe de crack, même d'une bouteille de Jack Daniels, ou de tout ce qui pouvait la plonger quelques heures dans l'oubli, lui taraudait l'esprit à un point presque insupportable et quand elle était seule la nuit, il lui arrivait de saisir son drap à pleines dents pour réussir à ne pas hurler. Elle ne pouvait pas dormir, mais refusait obstinément les somnifères que lui proposait la pharmacie de l'hôtel de police, craignant d'enfreindre l'Ordre Opérationnel numéro dix de la NVA et que quelqu'un puisse remonter jusqu'à la source de ces cachets. C'était surtout qu'elle craignait de s'endormir et de se réveiller avec quelqu'un à ses côtés sur le point de la tuer, un membre de la NVA, de la police, ou de n'importe quelle région des enfers. Ses nerfs étaient tendus comme des cordes de violon, elle se nourrissait mal et même si elle ne perdait pas tant de poids, son visage avait blêmi et ses yeux s'étaient éteints.

Du côté de la police, ses maîtres ne le remarquaient pas ou n'en avaient cure. Mais ses camarades de la NVA, si. Un jour que Jimmy Wingo l'accompagnait lors d'un transport de matériel, après avoir déposé plusieurs mallettes et cartons dans le garage d'une maison de banlieue apparemment vide, il lui dit sur le chemin du retour : « Dis-moi, Kicky, est-ce que tu es sûre que tout va bien ? Tu as l'air un peu tendue ces derniers temps. »

« C'est vrai », fit-elle. « Je ne dors pas très bien. J'imagine que ça me tape sur le moral. » Elle se tut un instant, mais elle savait qu'elle ne pouvait en rester là. « C'est à cause de ma fille. Ma mère l'a récupérée, comme je te l'ai dit, mais ... Tout un Village est en train de lui tourner autour. Ma mère vit dans une caravane à Oregon City et il y a deux semaines une pute des services sociaux a pointé son nez quand elle était au travail et ma fille à la crèche. Elle a laissé sa carte sur la porte. »

« Purée ! » fit Jimmy, sincèrement préoccupé. « J'espère qu'elle va avoir le temps de mettre les bouts avec la petite ! »

« Ouais, crois-moi, nous les Blancs des caravanes, on sait que quand la Protection de l'Enfance est dans les parages, il ne faut pas attendre une deuxième visite si l'on veut garder son gosse », fit Kicky.

« S'ils reviennent, ils vont lui poser des questions sur moi, ce que je fais, où je crèche. Je lui ai parlé au téléphone et ... euh, je lui ai dit d'emmener Ellie quelque part sans me dire où. Elle m'a dit qu'elle le ferait, sans discuter. Je crois qu'elle sait ce que je fabrique, ou en tout cas elle doit se douter que je ne fais pas dans le légal. Mais je vais devoir attendre un certain temps avant de revoir ma fille. Et donc oui ça me pèse, j'ai du mal à m'endormir la nuit, ce n'est pas marrant. J'imagine que ça se voit un peu. Mais toi et les gars, vous ne devez pas vous en faire. »

« Ne t'en fais pas », fit Wingo. « On traîne tous quelques boulets à nos pieds. Tu sais que si je peux t'aider, tu n'as qu'à demander. »

« Jimmy, dis-moi, j'aimerais bien savoir quelque chose ». Elle savait qu'elle pénétrait en terrain difficile, outre le fait qu'aborder ce sujet alors que les flics écoutaient, était la chose la plus subtilement méchante qu'elle avait jamais infligée à cet homme, mais elle ne put s'en empêcher. « Comment se fait-il que tu n'aies jamais essayé de me draguer ? Je dis ça parce que, euh, enfin tu vois, rapport à mon ancien métier ? »

« Mmmm, en un sens oui, ce n'est pas faux, mais pas pour les raisons que tu imagines », dit Wingo, avec tact. « Bon sang, comment dire ? Bien sûr que je suis intéressé. N'importe quel homme qui te

regarde est intéressé, tu le sais bien. Mais si je commençais à te faire du gringue, tu pourrais toujours t'imaginer que je compte sur ton passif. Cela pourrait ressembler à quelque chose d'irrespectueux. Tu comprends ce que je veux dire ? »

« Ouais », fit-elle avec un sourire. « Merci, Jim. » Elle était à deux doigts de lui dire d'envoyer paître l'irrespect, qu'elle avait attendu trop longtemps et qu'ils pourraient peut-être s'arrêter chez elle en rentrant. Mais elle se souvint de ce qu'il y avait dans ses boucles d'oreilles et dans sa caravane, et jura de dépit. *Il faut que je m'en débarrasse*, se dit-elle. Elle craignait qu'il ne prît les devants. Elle savait bien qu'il fallait ajouter quelque chose. « J'apprécie bien ce que tu m'as dit. Je dois être au travail à quatre heures, je veux dire aujourd'hui, mais peut-être qu'un jour... »

« Moi aussi, j'ai quelque chose à faire après », fit Wingo avec un rire étouffé. « C'est ça le problème avec la révolution. Ce n'est pas un bar pour célibataires. On peut oublier les conneries romantiques, on n'a pas tellement de temps libre pour s'amuser. Il faut toujours être à tel endroit de toute urgence, c'est dur de trouver le moyen de s'arranger pour être tranquilles. Si nos emplois du temps correspondent et si c'est toujours d'accord pour nous deux, on verra bien. J'espère que cela arrivera un jour, Kick. »

Lors de la séance de bilan qui suivit, Lainie lui fit une remontrance. « Tu aurais dû y aller franco », gronda-t-elle. « Je te le redis encore une fois. Tu dois t'arranger pour ramasser dans tes filets au moins un de ces gros poissons de racistes. Tu n'imagines pas ce qu'on peut apprendre pendant les conversations sur l'oreiller. C'est ce que les espionnes font depuis la nuit des temps. Bon sang de bonsoir ! Tu n'es quand même pas la Jeanne d'Arc de service ! »

« Je fais toujours la pute, mais plus dans le même registre », décocha Kicky.

* * *

Cela commença au Centre Judiciaire, lors d'une réunion hebdomadaire inter-services, qui regroupait l'hôtel de police de Portland, le FBI, la Sécurité Intérieure, le Service Secret, la douane et une demi-douzaine d'autres agences et organisations impliquées dans la lutte contre le terrorisme intérieur dans le Nord-Ouest.

Pour la galerie, ces réunions avaient pour objet d'échanger des informations et d'élaborer une stratégie cohérente contre la menace de la NVA. En pratique, elles avaient tendance à dégénérer en luttes de faction, en digressions oiseuses sur des points insignifiants, en escarmouches personnelles et en constitution de camps rivalisant pour les budgets. Les gens du FBI se voyaient comme la fine fleur de l'appareil policier. Ils considéraient, à juste titre, ceux de la Sécurité Intérieure comme des fifrelins promus au piston politique, les douaniers comme des bandits écervelés, à juste titre également, et les flics de Portland, à peu près correctement, comme des lourdauds intellectuellement limités. Ces derniers considéraient les fédéraux de tout poil comme des butors narcissiques et arrogants. Les employés de la Sécurité Intérieure étaient en effet des apparatchiks sans autre qualification que leur loyauté absolue au gouvernement en place, mais qui se prenaient sans exception pour des James Bond, et les agents des douanes, des êtres renfrognés et opposés à tous les autres. L'insuccès des forces étatiques dans la lutte contre la NVA n'était un secret pour aucun des participants et les faits montraient d'eux-mêmes l'incompétence crasse de ceux qui dirigeaient les États-Unis d'Amérique.

Depuis quelques temps toutefois, le commissaire Linda Hirsh arborait l'expression satisfaite du chat ayant avalé l'oiseau, lorsqu'elle présidait les séances. Ses troupes obtenaient des résultats, tuant des Volontaires et confisquant des matériels de la NVA, alors que le tout-puissant FBI pourchassait des ombres. Elliot Weinstein, agent spécial du FBI de Portland et ancien amant de Rabang Miller, écumait de fureur. Petit et maigrelet, ce Juif avait une moustache dense et roussâtre et des yeux globuleux qui lui donnaient, derrière ses lunettes à double foyer, l'air comique d'un personnage de Woody Allen. Mais sous ce masque se cachait l'un des agents les plus perspicaces du Bureau, ou qui du moins passait pour tel avant que le grand foutoir ne se lève dans le Nord-Ouest et ne le prenne au dépourvu. Être tenu en échec et ridiculisé par des *goyim* racistes et antisémites qu'il tenait

dans le plus grand mépris, emplissait Weinstein d'une rage insensée. Comme beaucoup de mâles juifs, il trouvait difficile le commerce avec les femmes de sa race, autoritaires, matriarcales et souvent dépravées et avait donc mis un point d'honneur à se trouver une potiche blonde de Wellesley, son trophée. Il trouvait révoltant le lesbianisme affiché de Hirsch et répugnante sa physionomie ; il reconnaissait en elle une ambition impulsive et sauvage vers le sommet de l'échelle américaine, qui égalait la sienne et qui excitait sa méfiance et sa nervosité.

« Commissaire, je dois à nouveau dénoncer le manque de coordination entre vos services et le bras fédéral, concernant l'opération que vous avez conduite hier soir en centre-ville », dit-il d'une voix douce. « Vous savez que le règlement impose une présence fédérale, de préférence celle du FBI, dans toute opération contre le terrorisme intérieur. Vos agents lancent des actions de cowboys sans aucune supervision fédérale ni partage d'information. »

« Nous avons attrapé un autre raciste, et en y ajoutant mon grain de sel, nous avons pu saisir une douzaine d'armes et dix livres d'explosif commercial qu'ils n'ont pas pu déménager avant notre descente chez ce fils de pute », rétorqua Hirsch. « J'imaginais que ce genre de succès aurait l'approbation du FBI. Mais ici, c'est notre ville, Elliot, et nous n'avons pas besoin de votre supervision pour combattre le crime terroriste et le crimedehaine. Nous ne sommes pas non plus forcés de partager avec vous les honneurs dus à nos succès et à notre professionnalisme. »

« Sans parler du reste que vous ne partagez pas », marmonna le directeur des opérations de Weinstein, un fonctionnaire en surpoids, à l'air fripé et à la face couperosée, portant le nom de Don Farley. Farley, qui allait sur sa vingtième année au Bureau, s'apprêtait à rendre son tablier pour se trouver un emploi peinard dans une grande entreprise ou quelque part ailleurs dans les entrailles de la bureaucratie, un emploi qui n'empiéterait pas sur sa passion pour la bouteille, comme c'était le cas actuellement. Il était resté à Portland pour la prime de risques de 1500 \$ par mois. Ayant deux ex-femmes et une épouse, plusieurs enfants à l'université et un endettement exorbitant, même selon les critères américains, il s'accrochait à ce poste, même si la tension d'une vie dans le viseur de la NVA avait porté son alcoolisme à des niveaux encore inconnus, au point que ses collègues pariaient sur l'échéance de sa première crise cardiaque. Weinstein, qui n'aimait pas Farley et ne lui faisait pas confiance, avait tenté diverses manœuvres pour se débarrasser de lui ou au moins lui faire quitter son poste de directeur des opérations, mais tout mollasson qu'il était dans sa pratique d'agent, il savait manier l'intrigue et la combine comme tant d'autres permanents du Bureau et avait gardé assez de jus pour rester à son poste malgré le roulis.

Les yeux de Linda Hirsch s'illuminèrent un instant, mais elle ignora la remarque en passant abruptement à la question des véhicules volés dans le grand Portland depuis les deux dernières semaines, qui pourraient être l'oeuvre de la NVA. Pour ceux qui étaient au fait de ses manières balourdes mais indéchiffrables, cette esquivance soudaine était aussi voyante que si elle avait bondi de sa chaise comme un chien qui vient de s'ébouillanter, ce que Weinstein, évidemment, remarqua. Ses yeux se plissèrent, mais il garda son calme. Lorsque la pause déjeuner arriva, il rejoignit Farley au bar du Centre Judiciaire et lui tapa sur l'épaule, ce qui lui fit renverser son mélange de soda et de scotch sur le devant de sa chemise, déjà un peu tachée. « Hey ! » glapit Farley.

« Qu'est-ce que c'était que cette remarque cryptique que tu as faite sur la police de Portland qui ne partage pas ? » demanda Weinstein. « Qui ne partage pas quoi ? Je ne sais pas ce que c'est, mais ça lui a collé des frissons. »

« Oh, rien d'autre que des bruits de couloir », dit Farley avec un haussement d'épaules. « Le genre de ragots que vous pourriez apprendre si vous étiez sociable, si vous sortiez avec les collègues après le travail en buvant quelques godets, comme une personne normale. Je ne faisais que narguer la grosse truie. C'est sûrement bidon. »

Weinstein réprima son brusque désir de poser les mains sur le cou de son subordonné pour l'étrangler. « Mais qu'est-ce qui est sûrement bidon ? » demanda-t-il, s'efforçant de rester calme.

« Eh bien, que la police de Portland a infiltré quelqu'un dans la NVA. »

Weinstein jeta un regard torve à l'agent Farley. Derrière ses lunettes, ses yeux ronds prenaient un air dément. « Et donc toi, tu ... n'as pas jugé bon... de *m'en parler* ? » Weinstein s'étranglait et sa voix montait dans les aigus dans un crescendo furieux.

« Calmez vos ardeurs, mon bonhomme », dit Farley avec irritation. « Je vous en aurais parlé s'il y avait eu quelque chose de sérieux là-dessous, mais ce sont des racontars. C'est forcément bidon. Bon sang, Elliot, pensez donc ! Si nous n'arrivons pas à placer une taupe, nous qui avons des agents entraînés qui ont des années d'expérience, comment les poulagas municipaux pourraient y arriver ? Les macaques de la douane sont furieux de s'être faits voler la vedette, ils doivent être jaloux. Je suis sûr que les flics de Portland ont eu des coups de chance, rien de plus. S'ils avaient un infiltré, pensez-vous qu'ils n'auraient pas préféré attraper du gros poisson comme Coyle, Jackson et Lockhart, et ce mystérieux Oscar dont on entend murmurer le nom un peu partout ? »

Farley était un drôle. Pas Elliot Weinstein. Il retrouva son bureau, s'y enferma, coupa son téléphone, s'assit derrière son bureau et repassa en esprit tout ce qui s'était passé depuis les six ou huit derniers mois, tous les coups « heureux » et autres descentes que l'hôtel de police avait accomplis, ainsi que les explications de plus en plus cousues de fil blanc qui leur avaient été données. Il les analysa toutes, et il sut. Il passa les minutes suivantes à se battre la coulpe d'avoir tant tardé à comprendre la chose tout seul, puis se leva et parcourut toute une série de couloirs avant d'arriver devant le bureau de Linda Hirsch.

« Est-ce qu'elle est là ? » demanda-t-il à la réceptionniste. « Non, laissez tomber, je l'entends ». Il entra dans la pièce, et se posta devant son bureau, attendant qu'elle finisse sa conversation téléphonique, la toisant à la façon d'un basilic tout droit sorti des enfers. Quand elle raccrocha, il ne lui laissa pas le temps de parler.

« La partie est terminée, Linda. Je veux ton indicateur. Tout un tas de lois que tu connais aussi bien que moi me donnent le droit de te le reprendre. Et si tu cherches à le couvrir pour le garder ou à me baratiner, je passe sur le champ un coup de fil au chef de la Sécurité Intérieure, qui viendra régler ça en personne. Nous aurons un petit entretien, et à l'issue, tu ne seras sûrement plus de la maison. Tu sais très bien que j'en suis capable et que je le ferai. C'est fini, Linda. Qui est-il ? »

Hirsch le fixait d'un air dérouté et furieux, mais elle savait qu'il avait raison. Elle soupira et fronça les sourcils. « Pas qui est-il, qui est-elle ».

Une demi-heure plus tard, les lieutenants de police Lainie Martinez et Jamal Jarvis étaient assis dans une salle de conférence en compagnie du chef Hirsch, d'Elliot Weinstein et de l'agent spécial Don Farley. Il était difficile de décider lequel des flics de Portland était le plus marri, mais ils savaient tous qu'ils avaient été grillés et qu'il fallait dorénavant sauver la face et préserver ce qui pouvait l'être, avant que le FBI ne reprenne complètement en mains l'opération Searchlight. Lainie expliqua l'affaire du ton froid et professionnel qui lui était coutumier.

« L'indicateur en question n'est pas un officier de police. C'est une ex-prisonnière, prostituée, ancienne toxicomane, qui coopère avec nous pour deux raisons : pour échapper au meurtre de son ancien maquereau et aussi parce que nous détenons sa fille de deux ans. Mais elle renâcle à faire son travail parce qu'elle est sujette à tous les problèmes psychologiques auxquels on pouvait s'attendre avec le passif qu'elle se traîne, et parce qu'elle a une peur bleue des gens avec lesquels elle est, à juste titre d'ailleurs, puisque sur un seul soupçon de trahison, ils pourraient la liquider séance tenante. Cette fille est une boule de nerfs, qu'il faut traiter avec le plus grand soin. Agent Weinstein, je sais que vous êtes fâché de ne pas avoir été informé de l'opération, mais je vous recommande instamment de nous laisser sa tutelle, au lieutenant Jarvis et à moi, au moins jusqu'à ce que vos propres équipes prennent le relais. Elle s'est habituée à nous. »

« La pute a plus les boules de la Bimbo et du Babouin que des carcajous, moi j'dis », souligna Jarvis.

« Accordé », fit froidement Weinstein. Il n'avait aucune envie de maintenir en fonction la police de Portland plus longtemps que nécessaire. Il voulait Kicky pour lui seul au point d'en saliver, mais il savait qu'il fallait se montrer magnanime dans la victoire. « À une condition. Je veux voir tout ce que vous avez, tout ce que vous faites, toutes les bribes d'information que vous avez pu obtenir de cette femme. »

Ils accompagnèrent donc les deux agents du FBI dans le saint des saints, le local ménage caché dans une aile éloignée du Centre Judiciaire.

La mâchoire de Weinstein faillit tomber sur le tapis lorsqu'il vit les immenses panneaux organisationnels pourvus de photographies, de numéros de dossiers criminels, toutes les boîtes bien rangées et les schémas qui couvraient désormais deux pleins murs du centre d'opérations. Comme le FBI raffolait de ce genre de choses, il était dévoré de jalousie rentrée en regardant les dossiers et les organigrammes. « Bon, pour les deux brigades, nous sommes au courant, mais ces bataillons, le premier, le deuxième et le troisième ? Foutre ! Depuis quand ont-ils des bataillons ? Hatfield et ses bandits sur la côte Nord sont devenus un bataillon à part entière ? Et tous les autres ? Mais qui sont ces gars, ma parole ? »

Farley dévorait des yeux les organigrammes, fasciné. « Jackson, oui je connais. Racine et Carter Wingfield je connais aussi. Coyle, je connais, mais qui est cet Hannon ? Nous pensions que la Deuxième Brigade était commandée par un certain Wagner ? »

« C'est l'un de ses noms de code », fit Lainie.

« Seigneur Dieu, *mais qui sont ces gens ?* » marmottait Weinstein à part soi. « Qu'est-ce que c'est que tout ça ? » demanda-t-il, en montrant une carte du grand Portland sur un tableau de liège, toute constellée de punaises noires, rouges, vertes, bleues, orange et jaunes, ainsi que d'une blanche.

« Les noires, ce sont les meurtres de la NVA, les rouges les attentats à la bombe, que vous pouvez reconnaître en fonction des lieux », dit le chef Hirsch. « Les vertes, ce sont les caches d'armes soupçonnées que nous surveillons par intermittence, autant que faire se peut, et tant que ça n'éveille pas trop les soupçons ni ne compromet la couverture de notre indicateur. Les bleues, ce sont les planques soupçonnées. Les orange, ce sont les adresses des suspects terroristes, même s'ils en changent tout le temps et que nous ne pouvons pas garantir leur authenticité plus d'un jour ou deux. Les jaunes, ce sont les endroits où le tireur embusqué au valet de carreau a été vu, Jesse 'Cat-Eyes' Lockhart, un individu qui nous intéresse particulièrement. » L'inspecteur McCafferty marcha vers le panneau de liège en jetant un regard persistant sur les deux agents du FBI, et plaça la punaise blanche à un autre endroit.

« Et la blanche ? » demanda Weinstein.

« C'est la localisation de l'Appât à Requins, le nom de code de notre agent infiltré », fit Lainie. « Son vrai nom, c'est Kristin McGee, son blaze c'est Kicky, et son nom de Volontaire c'est camarade Jodie. Elle est sous GPS en continu, évidemment, on la suit en audio avec un mouchard à fibre optique et parfois en vidéo également, mais nous avons pensé qu'en la punaisant, on aurait une meilleure vision. »

« Joli nom de code pour une taupe de la NVA », dit Farley avec un rire étouffé.

« On aime bien son pseudo », fit Lainie d'une voix neutre.

« Est-ce que vos renseignements sont vraiment spécifiques ? » demanda Weinstein en secouant la tête, incrédule. « Par exemple, savez-vous qui a tué l'ambassadeur Whitman et sa femme à la sortie du magasin Nordstrom en novembre dernier ? »

Andie regarda Lainie, qui soupira et opina du chef. « Oui, nous savons », leur dit McCafferty. « C'était Billy Jackson, Jimmy Wingo et notre agent. En fait, on a tout l'enregistrement dans la boîte en audio. »

« *Quoi ?* » hurla Weinstein, abasourdi.

« Voulez-vous écouter ? » demanda McCafferty.

Il leur donna deux paires d'écouteurs et Weinstein et Farley écoutèrent, bouche bée, la bande-son du double meurtre, puis de l'installation du piège dans la voiture. « Bon Dieu, vous avez *des lieues d'avance* sur nous ! » grommela Weinstein.

« L'un dans l'autre, on se débrouille », ajouta Jarvis.

« Je ferai remarquer que l'enregistrement indique que l'ambassadeur était une cible d'opportunité, ce qui ne nous a laissé aucune chance d'intervenir... », glissa Linda Hirsch.

« Laissez tomber », dit Weinstein en écartant la remarque de la main. « Hillary n'a jamais apprécié Whitman quand il était au ministère des affaires étrangères, c'était un républicain et son poste en Afrique du Sud était un limogeage. Il a fait des vagues au sujet de l'occupation de Gaza et, honnêtement, si la NVA ne l'avait pas buté, Hillary s'en serait chargé. Elle a de plus en plus de mal à supporter la contradiction. Évidemment, il faut préserver à tout prix cette infiltrée. Ne vous en faites pas, je comprends bien. Mais étudions les cas précis. Vous avez utilisé cette femme un peu pour des prunes. Il est temps de la faire s'élever dans la chaîne alimentaire et j'ai un bon point de départ. Le Bureau n'a pas ce genre de renseignements de terrain, je le concède, mais nous collectons des informations par la surveillance des téléphones et d'internet et nos analystes réussissent de mieux en mieux à traduire leur jargon et leurs mots de passe. Pas assez pour les devancer, mais suffisamment pour deviner ce qui se trame. Or, il se trame quelque chose en ce moment à Portland. Est-ce que vous êtes au courant des plans de constitution à Washington de la Légion Antiterroriste Républicaine et Démocratique des États-Unis ? »

« Nous avons entendu des rumeurs en ce sens, oui », dit Hirsch avec aigreur, pressentant que son autorité se réduirait de plus en plus avec l'arrivée à Portland des légions paramilitaires des fédéraux.

« Eh bien, il semble que la NVA est au courant elle aussi. Nous avons découvert qu'un haut gradé du Conseil Militaire de Seattle va venir dans quelques jours pour une causerie avec des seigneurs de la guerre locaux, ici à Portland, pour discuter de la chose. À cette occasion, nous pouvons être presque sûrs que leurs plus gros calibres seront réunis dans la même pièce. Il faudra trouver l'endroit et s'arranger pour que notre agent y soit d'une façon ou d'une autre, ou puisse y poser des micros. Si le poisson a l'air gros et intéressant, on fait une descente. « *C'est 'notre' agent, maintenant ?* » se dit Lainie, avec acrimonie.

« Est-ce que vous envisagiez de nous communiquer cette information intéressante ? » demanda Linda Hirsch d'un ton peu amène.

« Je ne crois pas que vous soyez en position de nous donner des leçons sur ce chapitre, Linda », répondit vertement Weinstein. « Lieutenant Martinez, votre rôle dans la conduite des opérations au quotidien fait de vous l'agent le mieux placé pour me répondre. Comment pensez-vous que nous pourrions insérer notre élément dans cette réunion ? »

« Ce n'est pas un jeu vidéo, chef », fit Lainie d'un air pincé. « On ne peut pas lui faire faire des sauts périlleux et cracher une boule de feu en appuyant longtemps sur le bouton, pour passer au niveau suivant. Pour le moment, elle n'est qu'une bidasse, une conductrice, un soldat errant. Je ne suis même pas sûre qu'ils lui fassent vraiment confiance, ce qui pourrait expliquer qu'aucun d'entre eux n'a encore cherché à lui faire du gringue. Il ne lui ont même pas donné une arme permanente. Il lui prêtent un pistolet quand ils font une action, mais le reprennent à la fin. Elle va là où ils lui demandent d'aller et elle fait ce qu'ils ordonnent. Ils l'utilisent pour des travaux de plus en plus importants, comme des transports de bombes, mais ce n'est pas comme si elle pouvait aller demander à Jackson ou à Wingo d'aller faire visiter Portland à un gars du Conseil Militaire. Tout ce que nous pouvons espérer, c'est qu'elle s'intègre dans le cours normal des événements de la NVA. »

« D'accord, voilà ce qu'on va faire. Commençons par le commencement, voyons ce que nous avons et ce que nous pouvons en faire » dit Weinstein, qui se frottait littéralement les mains, tout enjoué à l'idée de mener la chasse aux antisémites et de pouvoir redorer son blason terni auprès du ministère

de la justice à Washington.

* * *

Quelques jours plus tard, Kicky apprit que sa tutelle avait changé. Arrivée par les habituels cheminements tortueux à la séance de bilan, qu'elle imaginait routinière, elle entra dans la salle de conférence du centre d'opérations, où elle découvrit toute une rangée de vautours qui l'attendaient. Il y avait Martinez, Jarvis, Weinstein et Farley et à leurs côtés, se tenait un homme au nez crochu, vêtu d'une blouse blanche. Quand la porte se referma derrière elle, elle découvrit deux hommes corpulents en habit d'infirmiers, un noir et un mexicain. « Nom d'un chien ! » siffla-t-elle.

« Kristin, il y a eu du changement dans ta situation », dit Lainie. « À partir de maintenant, tu travailles pour le gouvernement fédéral, même si le lieutenant Jarvis et moi-même continuons à travailler pour l'opération Searchlight. Ce qu'on va faire en premier, c'est mettre à jour la technologie de suivi et de surveillance. Voici le docteur Feldman. Il va procéder à une opération chirurgicale simple sur ta personne. »

« Jamais de la vie ! » s'écria Kicky, mais il le fit malgré tout. Les deux hommes en tenue blanche la saisirent par les bras et l'emmenèrent de force malgré ses cris, ses coups de pieds et ses malédictions, dans l'ascenseur le plus proche, qui descendit deux étages, avant d'arriver à l'infirmerie de l'hôtel de police, qui avait été vidée de tous les personnels non autorisés. On la coucha de force sur un brancard à roulettes avant de lui passer les sangles. Hystérique, elle résistait de toutes ses forces, mais vainement. Ligotée à son brancard, elle imaginait que ses maîtres s'étaient fatigués d'elle et qu'ils allaient la mettre à mort en suivant la procédure américaine standard de l'injection létale. Alors qu'elle les maudissait crûment, crachait et mordait tant et plus, Feldman sortit sans mot dire une fiole de gaz anesthésiant et lui plaça le masque sur le visage. Elle perdit connaissance.

Elle fut étonnée de se réveiller une demi-heure plus tard et de se retrouver, une autre demi-heure plus tard, dans la salle de conférence. Son avant-bras gauche et son épaule devenaient douloureux à mesure que diminuait l'effet de l'anesthésiant local. « Nous nous inquiétons quelque peu du fait que les gens de la NVA que vous espionnez puissent remarquer que vous portez toujours les mêmes boucles d'oreille et toujours la même bague qui contient le GPS », expliqua Weinstein d'une voix suave. « Par conséquent, nous avons inséré une puce miniature sous-cutanée, de la taille d'un ongle, dans le tissu musculaire de votre bras, sous l'aisselle, là où se trouve votre bandage. On vous le retirera dans quelques heures et les douleurs devraient cesser d'ici un jour ou deux. En attendant, portez des vestes ou des chemises à manches longues, cela ne se verra pas. Cette puce est en plastique et en silicone, ce qui fait qu'elle ne fera sonner aucun détecteur de métaux et jouera le même rôle que les jolis bijoux que vous portez. Elle capte très bien les sons et peut intercepter une conversation jusqu'à sept mètres. Elle est munie d'un GPS qui nous permet de vous localiser à tout moment. Elle a en outre l'avantage d'être inamovible, au cas où il vous viendrait à l'idée de vous débarrasser de votre bague et de vos boucles d'oreilles pour nous échapper. »

Kicky se cacha la tête dans les mains. Son idée d'aller-simple après avoir jeté la bague était partie sans elle.

Elle écoutait avec une horreur croissante Weinstein lui expliquer ce qu'il attendait d'elle. Elle tenta désespérément de le faire revenir à la réalité. « Écoutez, monsieur FBI, je ne sais pas ce que ces deux-là vous ont raconté, mais je suis le plus petit soldat de plomb de la Grande Armée. Je n'ai même pas encore été nommée Volontaire de plein droit, pas à ma connaissance en tous cas. Je suis encore ce qu'ils appellent une stagiaire. Le seul moyen que j'ai trouvé de ne pas me retrouver morte sur un chemin de campagne avec un sac en plastique sur la tête, c'est de faire toujours ce qu'on me dit et quand on me le dit, et sans poser de questions ! Si je commençais à tâter les eaux et à montrer de la curiosité sur le bonhomme qui est censé venir de Seattle et cette fameuse réunion dont vous parlez, les alarmes dans leurs têtes hurleraient de partout. Je ne peux *tout simplement pas faire* ce que vous me demandez ! Comment pourrais-je justifier que je suis au courant de ces histoires ?

N'allez pas imaginer que ça ragote dans l'Armée. Ces gars-là sont raides comme la justice sur ce genre de sujets. Je suis assez amie avec Jimmy Wingo, c'est vrai, mais je ne crois pas qu'il soit si haut placé dans la hiérarchie et à part Bobby Jackson, je ne connais aucun officier, à part peut-être le gars que j'ai vu au *Jupiter's Den* et ensuite dans l'appartement de Lenny Gillis, celui qui était avec Lockhart. »

« James McCann », dit Lainie.

« Oui, je crois qu'ils l'appellent Big Jim, mais c'est tout ce que je sais de lui. Je ne sais même pas ce qu'il fait au juste, et encore moins où il est. En ce qui concerne Bobby Jackson, à chaque fois que je le vois, on échange tout au plus une douzaine de mots. Je ne crois pas que ce gars-là connaisse le sens du mot bavarder. Comment diable pourrais-je soutirer des informations à ces types ? On ne peut pas faire plus méfiants. Le contraire les tuerait. »

« On n'attend pas de miracles, Kristin », dit Lainie avec douceur. « Mais ouvre grand tes oreilles, comme tu l'as toujours fait. Si tu vois une ouverture, nous attendons de toi que tu prennes l'initiative et saisisse l'occasion. Tu comprends ? »

Pendant le reste de l'après-midi, ils testèrent le nouvel engin après le retrait du bandage. Andy McCafferty sourit d'aise en écoutant le résultat dans son casque. « Incroyable », dit-il. « La réception est encore meilleure qu'avant ».

« Bon, et maintenant une nouveauté pour vous », fit Weinstein avec un sourire huileux. Il ouvrit sa main.

« Pouah ! » fit Kicky. « Qu'est-ce que c'est que cette horreur ? Un cafard mort ? »

« C'est censé y ressembler », dit Weinstein. « Nous appelons ça une bla-blatte. Ces petits machins contiennent à peu près le même genre de micro-puces que celle qui est dans votre bras, mais sans les circuits GPS, on peut les miniaturiser encore plus. Ce sont des engins de transmission audio, Kicky. Je vais vous donner celui-ci, et d'autres un peu plus tard. Je voudrais que vous le cachiez quelque part dans votre porte-feuille ou sur votre personne, et si vous voyez une situation où quelque chose d'intéressant pour nous qui pourrait arriver en votre absence, je voudrais que vous le placiez dans un endroit discret, dans un coin, sur un meuble ou sous un lavabo, là où une bestiole morte pourrait vraisemblablement s'être échouée et qui n'attire pas l'attention. Quand vous le ferez, je voudrais que vous fassiez une remarque anodine sur les cafards à celui qui se trouvera à vos côtés. Nous serons en train de vous écouter et nous saurons ainsi que vous avez posé la bla-blatte, que nous activerons. Inspecteur McCafferty, je vous donnerai le numéro de série et le code d'activation de cet engin technologique. Mademoiselle McGee, je vois bien qu'une bidasse de la NVA comme vous ne sera pas invitée au pow-wow des grands chefs, mais si vous redoublez d'astuce, vous pourrez vous arranger pour nous poser ce machin, afin que nous y assistions pas l'esprit, si ce n'est par la chair. »

« Est-ce que vous vous rendez compte que vous augmentez le danger que vous me faites courir, au point que je vais sûrement finir par me faire prendre ? » dit Kicky avec aigreur. « Qu'est-ce que j'obtiens en échange, et quand est-ce que cette folie furieuse va se terminer ? Quand est-ce que je pourrai reprendre Ellie et ma mère et foutre le camp ? »

« Nous allons faire passer vos versements à mille dollars par semaine, net d'impôts bien sûr », fit Weinstein. « Ce n'est pas du tout un problème ».

« Mais ça ne rime à rien tant que je ne peux pas en retirer un seul centime », décocha-t-elle. « Je vous le redemande, quand est-ce que ça va finir, bon sang de bois ? »

« Oh, il va falloir attendre un bon moment avant que ça ne finisse, mademoiselle McGee », répondit Weinstein. « Je vous vois une longue et fructueuse carrière dans le terrorisme intérieur, tant que nous travaillons ensemble. Ne vous inquiétez pas pour votre sécurité, ma chère, parce que, voyez-vous, je vous chéris comme un trésor. Vous et moi, nous irons loin, ma petite *shiksa*. »

Plus encore que par les paroles de l'agent du FBI, Kicky était dérangée par quelque chose qu'elle discernait derrière sa paire de lunettes, dans ses yeux marron et globuleux : les premières lueurs de la concupiscence, qu'elle reconnaissait aisément. Jamal Jarvis détecta ces signes, lui aussi, et sa face noire s'illumina de sa blanche dentition. Il n'avait jamais osé entreprendre Kicky, soit qu'il pensât à la progression de sa carrière, soit que Lainie Martinez se fût toujours arrangée pour ne jamais le laisser seul avec elle. Cela ne l'empêchait visiblement pas de sourire à l'idée d'une partie de jambes en l'air entre elle et Weinstein. *Tu vas te niquer ce petit bout de chatte tatouée, hein mon youpin, se dit-il, plein d'allégresse.*

Mais soudain, un tintement retentit sur le portable de la NVA de Kicky. Elle répondit, alors que les flics et le FBI étaient tous là à la regarder. « Allô ? » dit-elle.

À l'autre bout du fil, la voix de Wingo dit : « Tu es encore malade ? »

« Oui, j'ai dû me choper cette saleté de microbe qui traîne en ville », répondit-elle en regardant le cafard mécanique posé sur la paume de sa main.

« D'accord, reste tranquille et repose-toi. Je te verrai au Hong Kong Garden quand tu seras rétablie et on se fera un chinois ». Il raccrocha.

Elle les regarda. « Ils veulent que je me fasse porter pâle à la compagnie de taxi », dit-elle. « Ils doivent être en train de mijoter un coup. En général, ils ne veulent pas que je casse mes habitudes. Je suis censée les retrouver à un coin de la 31^{ème} rue aussi vite que possible. »

« C'est sûrement ça ! » lança Weinstein, triomphant. « Ils veulent t'avoir pour cette réunion. Le type du Conseil Militaire doit être arrivé à Portland ! »

Ces activités nocturnes conduisirent à la mêlée chaotique et bizarre que le Lieutenant Wayne Hill de la Troisième Section allait décrire à Gary Bresler. Billy Jackson et Jimmy Wingo, qui était au volant, s'arrêtèrent pour prendre Kicky dans la Subaru Outback. « Viens, monte », lui dit Wingo.

« Les bras », fit Jackson dès qu'elle se fut installée dans la voiture. Elle leva les bras au ciel pendant qu'il passait tout son corps en revue avec son détecteur de métaux. Kicky s'était habituée à ces inspections périodiques. Elle savait que c'était une précaution élémentaire et ne s'en fâchait pas plus qu'à l'accoutumée. Elle portait un chandail qui cachait la bosse rouge sous son bras gauche, et le détecteur resta muet à son passage. Quand il retentit comme d'habitude en passant sur son sac à main, Kicky sortit ses clés, son porte-monnaie et tout son bric-à-brac. Jackson replia l'engin et le rangea, puis lui tendit un Beretta 9-mm dans son étui, avec un chargeur supplémentaire. « Il y a une balle de prête, cran de sûreté activé ». Elle attacha l'étui à sa ceinture, en bas du dos, et rangea le chargeur dans sa poche arrière. Il roulèrent jusqu'au parc de stationnement d'une école primaire et y trouvèrent Lavonne, qui conduisait une Nissan bleu nuit. Elle les rejoignit dans la Subaru.

« Alors, voilà le programme pour ce soir », dit Jackson. « Deux Volontaires par voiture, garçon-fille dans chaque, c'est la fille qui conduit. On a fait le plein et on va louvoyer en ville jusqu'à ce que je reçoive un coup de fil d'Oscar. Ensuite, on va à un certain endroit, je le vérifie, et s'il n'y a pas de volailles dans le coin, je lui donne le feu vert. Certains camarades vont ensuite arriver pour une petite causerie, qui ne devrait pas durer plus de deux heures, grand maximum. Pendant ce temps, nous patrouillons dans la zone, en voiture et à pied, en faisant ce qu'il faut pour passer inaperçus. On guette tous les fâcheux qui voudraient jouer les trouble-fêtes à la réunion de nos amis. Quand ils s'en vont, on s'en va aussi. C'est tout simple. Cogneur et Lavonne prennent la Nissan, Jodie va avec moi. » Kicky sentit la vibration de son téléphone dans l'étui attaché à sa hanche.

Elle pouvait presque ressentir la tension qui devait régner au centre d'opérations.

Celle-ci était encore plus grande qu'elle ne l'imaginait. « Oscar ! » dit Farley, dont la face épaisse et rougeaude se laissait aller à la surprise. « Bigre, peut-être qu'elle va finir par voir Oscar ? »

« C'est bien possible », admit Weinstein. « Nous ne savons pas exactement ce qu'est Oscar ni qui il est, mais nous savons qu'il est *mucho potente*, un gros calibre. »

« On dit *muy potente*, chef », fit Lainie d'un ton las.

« Peut-être que c'est lui le caïd du Conseil Militaire », lança Jamal Jarvis.

« Mmmm, je ne crois pas », dit Lainie. « Elle a déjà entendu des bruits sur Oscar. C'est une sorte d'espion ou d'officier de renseignement, ils appellent cela la Troisième Section je crois. »

« Mazette ! Si nous pouvions attraper un agent de la Troisième ! », glapit Farley, presque en transe.

« Si on réussit à l'attraper, on pourra s'en servir pour nous mener à l'Éminence Grise en personne », fit Weinstein d'un air sombre. « Matt Redmond, ancien agent de la DEA, ancien commissaire de police en Caroline du Nord, désormais chef de tout l'appareil de renseignement de la NVA, avec sa catin de femme, Heather Redmond. Il a tué Charles Bennett, le directeur adjoint du FBI et porte la responsabilité morale de la mort de l'agent spécial Andrea Weinmann et d'une douzaine d'autres agents, et encore je ne parle que de l'époque de Clinton Première, c'est déjà loin de nous. » [Voir *Fire and Rain* et *Slow Coming Dark* de l'auteur].

« La Troisième Section sont les vrais teigneux, les pires assassins du lot. Farley, rassemble les gars du SWAT et prépare une descente. »

« Mais merde, Elliot, c'est encore officiellement une opération de l'hôtel de police de Portland ! » s'époumona Linda Hirsch. « Kicky, c'est notre taupe et je ne te laisserai pas faire le malin et rafler la mise pour toi tout seul ! S'il y a des terroristes haut-gradés qui se réunissent ce soir, laisse-nous participer et daigne avoir l'obligeance de me laisser un temps de parole à la conférence de presse, ça va être ma dernière ! »

Weinstein soupira. « Bon, d'accord, purée, on n'a pas le temps de discuter ! Dans combien de temps tu pourras nous avoir une équipe d'action rapide, chef ? Mais cette fois, c'est la dernière, et toi, tu restes ici ! »

« Mais non, laisse-la venir, Elliot », plaisanta Farley. « Une grande dame comme le chef pourrait me donner une bonne couverture pendant l'assaut ! »

« Ouais, c'est là où on vous trouve d'habitude, les *feds*, quand ça commence à chauffer », grogna Jarvis. « Juste derrière nos culs de flics ! »

Billy Jackson conduisait la Subaru, ce qui laissait pour une fois à Kicky le loisir d'être passager. Cependant, comme il montrait toujours aussi peu de dispositions au bavardage, Kicky ne tenta pas d'en extraire des informations au sujet de l'affaire en cours. Songeant qu'elle l'apprendrait bien assez tôt, elle limita sa conversation aux signalements des voitures de police qu'ils croisaient ici et là, auxquels Jackson répondait invariablement par un : « Je les vois ».

Elle finit par lui demander : « Est-ce que je dois me taire quand il y a des voitures de flics, chef ? »

« Du tout », répondit-il avec sérieux. « Deux paires d'yeux valent toujours mieux qu'une. Tu pourrais en voir une qui m'échappe. Quand on ne conduit pas, il faut toujours observer. »

Un coup de fil sur le téléphone portable de Jackson retentit. Il écouta brièvement et dit : « D'accord ». Il se gara dans le parc de stationnement d'un immeuble de bureaux, suivi par la Nissan qui se gara à leurs côtés. Wingo était sur le siège passager.

« C'est à McMinnville », lui dit Jackson de sa fenêtre. « Suivez-nous. Quand on y sera, je me gare et Jodie et moi irons sur place. Vous resterez en faction. On en aura pour cinq minutes. Ensuite si tout a l'air propre, je le dis à Oscar. » Ils redémarrèrent et mirent le cap vers l'Ouest en direction du comté de Yamhill, qui restait encore à moitié rural, n'ayant pas été complètement avalé dans le grand Portland.

« C'est assez loin de la ville n'est-ce pas, chef ? » tenta Kicky.

« Ils ont dû préférer faire leur réunion loin du centre-ville, d'où il est toujours difficile de s'échapper si ça chauffe », dit Jackson. Il s'en tint là et Kicky ne le relança pas.

« Est-ce que vous avez une camionnette ou quelque chose d'assez grand pour le matériel de surveillance ? » demanda Weinstein dans le centre d'opérations.

« On a le camion de déménagement Oak Harbor, agent Weinstein », dit Lainie. « Il a tous les appareils qu'il faut et de la place pour une petite troupe. »

« D'accord, en avant », fit Weinstein, qui avait déjà envoyé Farley chercher leur cuirasse du FBI, leurs jaquettes siglées et leurs deux M-16. « On les suivra du camion ».

Lorsque les deux voitures de reconnaissance de la NVA arrivèrent à McMinnville, la nuit tombait déjà. Il descendirent la North Adams Street et Jackson se gara devant le rideau de fer d'une boutique apparemment vide. « Suis-moi », dit-il en quittant le véhicule, un petit sac de sport vert à la main. Kicky s'exécuta. Ils descendirent une impasse et découvrirent une petite cour où deux ou trois voitures étaient garées. Jackson compta les places restantes, puis celles sur le trottoir de la rue adjacente. « D'accord, il y a assez de places pour se garer. Allons-voir à l'intérieur. » La porte arrière de la boutique n'était pas fermée. Quand Jackson alluma les lumières, Kicky s'aperçut que la boutique, couverte de bâches et jonchée de poutres, de solives et de pots de peinture, était en cours de rénovation. « Ils font les travaux le soir, on peut prendre le risque d'allumer les lumières quelques minutes », dit Jackson. Il entra dans l'arrière-boutique et vit la table et les huit chaises pliantes qui avaient été préparées. « Bon, l'équipe de préparation est venue ». Il prit son détecteur de métaux et un étrange instrument qui ressemblait à un oscilloscope. « Je vais vérifier les mouchards. Toi, tu regardes à l'extérieur si tu vois quoi que ce soit de bizarre ou de déplacé, tout ce qui pourrait constituer un risque. »

Kicky obéit. Alors que Jackson passait l'endroit en revue avec ses détecteurs, Kicky lui dit : « Il y a des escaliers qui mènent à l'étage ».

« On aura des gens là-haut, mais va jeter un oeil », lui répondit-il. Kicky monta et trouva derrière la porte ouverte un petit appartement vide, meublé d'armoires en plastique et en métal à bon marché, d'un lit deux places affaissé dans la chambre humide qui sentait le moisi, avec un réfrigérateur ouvert rempli de quelques articles périmés qui avaient jadis été comestibles. Elle alluma les lumières, balaya du regard les pièces et redescendit dans l'arrière-boutique.

« Je n'ai rien de vu de suspect », dit-elle à Jackson.

« D'accord », répondit le commandant de compagnie. Il referma son détecteur de métaux et éteint son oscilloscope qu'il rangea dans son sac de sport. Il passa dans la boutique et ouvrit son téléphone, parlant à voix basse à quelqu'un à l'autre bout du fil. Kicky en profita pour sortir la blablatte d'une feuille de papier-toilette repliée au fond de son porte-feuille et la posa sur une solive apparente. Jackson se montra sur le seuil et lui dit : « Je viens de dire à Oscar que tout a l'air propre. On rentre à la voiture. »

« Oui, à part des cafards, je n'ai rien vu » dit Kicky d'une voix assurée, mais pas trop forte. Comme elle rentrait dans la Subaru, elle sentit vibrer le téléphone accroché à sa hanche, comprenant qu'elle avait été entendue et que McCafferty avait déclenché le récepteur.

Ils se garèrent dans un parc de stationnement à un pâté de maison de la boutique vide, d'où ils avaient une bonne vue de la devanture, éclairée par des réverbères. Jimmy et Lavonne les croisèrent dans la Nissan et disparurent un peu plus loin. Une minute plus tard, Jackson reçut un coup de fil. « Très bien, ils sont prêts. Les camarades qui vont se réunir sont partis de leurs différents points de départ. Avant de commencer, toi et moi on va aller dans ce café se prendre un petit noir, pas un grand. Tant qu'on y est, on passe aussi aux petits coins. Notre guet va durer plusieurs heures et je ne veux pas qu'on soit en pause pipi au moment où ça barde. D'où l'expresso. Personne n'a envie d'être pris dans une fusillade avec la vessie pleine. Tu ne le sais pas encore, mais tu n'en as pas envie. Il y a quelques règles dans cette vie : dès que tu peux te permettre de dormir, tu dors, dès que tu as l'occasion d'aller aux toilettes, tu la saisis, même si tu n'en as pas envie. Tu ne sais pas quand se présentera la prochaine occasion. » Ils quittèrent la voiture et descendirent au café.

« Sans doute un ancien flic qui a fait des filatures », marmonna Don Farley, écoutant la conversation de Kicky dans la camionnette, alors qu'elle entrait dans McMinnville. Pendant ce temps, Jimmy et Lavonne faisaient leur pause à eux dans dans une station-essence au coin du parc de stationnement, ce qui fit qu'aucune des deux équipes n'aperçut la camionnette Oak Harbor qui se garait à un pâté de maisons de la voiture de Jimmy et Lavonne.

Quand Jackson et Kicky retrouvèrent la Subaru, leur gobelet de café à la main, et prirent place à l'avant, Billy dit : « On pourra se dégourdir les jambes toutes les vingt minutes pendant le guet, en faisant croire qu'on fait du lèche-vitrine. Il n'y a pas beaucoup de passants le soir en semaine. Autre chose. S'il s'avère que nous aussi sommes en train d'être surveillés et que la situation laisse penser qu'on peut s'en sortir en parlementant, sans ouvrir le feu, il faudra faire croire que nous sommes ensemble, ou mariés, ce qui explique plausiblement la présence d'un homme et d'une femme dans une voiture à l'arrêt. C'est l'une des raisons qui nous pousse à faire des équipes mixtes dans les voitures. Cela implique une certaine dose de comédie, comme tu peux le deviner. S'il devient soudain nécessaire de prendre certaines libertés, je t'en demande pardon à l'avance, camarade, et je t'assure que je n'ai aucune intention pernicieuse ».

« Ah, bon, d'accord », fit Kicky, perplexe.

« Bon Dieu, ce type a une pièce de bois fichée dans le cul, ma parole », commenta Farley, écoutant la conversation.

« Cet enculé prend sûrement son pied en tuant des gens, pas en niquant des gonzesses », ajouta Jarvis.

« En fait, Jackson est entré dans la NVA après que sa fiancée fut kidnappée, violée et tuée par deux Afro-américains au matin de leur nuit de noces », expliqua Lainie.

« Les responsables l'avaient forcée à boire du white spirit après l'avoir violée. Le juge a refusé de qualifier l'affaire de crimedehaine parce que les accusés n'étaient pas blancs, bien que personnellement, je pense qu'il aurait fallu tenir compte de leur genre, même si c'est un peu limite. Ils ont écopé de quatorze ans chacun. Jackson semble un peu dérangé depuis lors. Je n'ai pas de sympathie pour le bonhomme. Le système a jugé l'affaire en bonne et due forme, et le mécontentement qu'il a pour le verdict n'excuse pas ses meurtres racistes. Agent Weinstein, l'équipe d'action rapide est prête et attend à six pâtés de maison d'ici. Je leur ai dit de rester cachés pour que personne ne les remarque. Pour le bon déroulement de l'opération Searchlight, je me permettrais de vous demander de passer le mot à vos hommes de laisser s'échapper la Subaru au cas où nous ferions une descente. »

« D'accord », fit Weinstein.

Dans la Subaru, Kicky dit benoîtement : « J'imagine que Jimmy et Lavonne vont devoir faire pareil si quelqu'un frappe à leur fenêtre ? »

« Oui », fit Jackson. « Ne t'inquiète pas, Jimmy a le béguin pour toi, pas pour Lavonne »

« Ah oui ? Il te l'a dit ? » demanda Kicky en ravalant sa salive.

Les sourires de Jackson n'étaient pas chose fréquente, ils étaient plutôt glaçants en général, mais Kicky en vit un vrai cette fois-ci, sous la lumière du réverbère. « Non, il ne m'a rien dit, mais je me fais un devoir d'observer les Volontaires qui sont sous ma responsabilité. C'est l'une des raisons qui m'ont poussé à te prendre avec moi ce soir. C'est une mission plus importante que d'habitude, et je voulais que chacun reste strictement professionnel. »

« Ah, euh, et comment Lavonne verrait la chose si elle devait faire l'actrice avec Jimmy ? Je croyais qu'elle et Kevin étaient... Ah pardon, je sais que c'est débile de faire ce genre de remarques dans des situations comme ça. C'est censé être la révolution, pas la collection Harlequin. »

« Kevin est le frère de Lavonne. Le copain de Lavonne est en taule, il a pris perpet' pour crimedehaine », dit Jackson d'un air affable. « Leur seule chance de se retrouver, c'est que la NVA

gagne. Elle a choisi de lui rester fidèle et nous respectons tous son choix. Jimmy ne sortirait jamais de son rôle avec elle, d'ailleurs je ne le permettrais pas. »

Une camionnette de couleur sombre passa devant eux, puis le téléphone de Jackson émit un tintement. Il décrocha, dit quelques mots, puis raccrocha. « C'est Oscar », dit-il à Kicky. « Il arrive en premier, les autres suivront. » Kicky eut un accès de nervosité, se demandant si Oscar découvrirait la bla-blatte.

Sur ces entrefaites, de l'autre côté de la ville, Hector Lopez, Alfonso Cardozo, Manuel Arriguez et Benicio Rodriguez, qui venaient de voler une BMW, roulaient dans McMinnville en éclusant des Coronas et en fumant des joints. Au moment où les autres véhicules tournaient au coin pour aller se garer dans la cour derrière la boutique, les quatre truands s'apprêtaient à braquer une épicerie et à buter le tenancier.

Dans le camion Oak Harbor, les inspecteurs et les agents du FBI écoutaient attentivement la conversation entre Kicky et Billy Jackson, puis entendirent le bruit de la porte de la boutique qui s'ouvrait, retransmis par la bla-blatte que Kicky avait posée. Il y eut quelques minutes de bruits confus, de pas, de chocs et de voix basses inaudibles, puis une autre porte s'ouvrit et d'autres gens entrèrent. « Bonsoir, chef », dit une forte voix d'homme. « Comment s'est passé le voyage ? »

« Bonsoir, Oscar », dit une autre voix d'homme, qui semblait plus âgé. « J'ai dû feinter avec quelques barrages routiers à Vancouver, mais Shane est un sacré conducteur. Est-ce que nous arrivons les premiers ? »

« Les commandants des premières et deuxième brigades de Portland sont en chemin, chef », dit la première voix. « Zack Hatfield risque d'arriver un peu après, parce qu'il a un long chemin à faire et qu'il a pas mal de barrages à contourner. »

« Seigneur Dieu, on peut balayer tout leur commandement de Portland et avoir Oscar dans le lot ! » glapit Farley, tout excité.

« On pourrait faire encore mieux que ça », lança Weinstein, n'en croyant pas ses oreilles. « Je reconnais cette voix, je l'ai entendue dans des émissions de radio sur internet, il y a longtemps. On pourrait faire des recoupements audio, mais pas besoin. Je sais qui c'est. C'est Red Morehouse ! »

« Sainte mère de Dieu, on a Red Morehouse en digital », fit Andy McCafferty tout pantelant. « C'est incroyable ! Nous enregistrons *Red Morehouse* en audio digital ! »

« On va faire mieux que ça ! Vous lui parlerez de vive voix avant le point du jour, inspecteur », dit Weinstein. Il se tourna vers Lainie. « Lieutenant, oublions les guerres intestines un instant, d'accord ? Vous reconnaîtrez qu'il y a là une opportunité splendide qu'il ne faut pas rater : Morehouse, deux commandants de brigade de la NVA et le mystérieux Oscar. Nous pouvons écraser les bâtards à Portland et peut-être dans tout l'Oregon d'un seul coup ! Pour que l'opération continue, on va laisser filer la Subaru si c'est possible, même si ça implique de perdre Jackson, mais vous allez devoir nous laisser la main après coup. »

Lainie hocha la tête. Elle comprenait. Elle n'avait pas prévu de laisser tomber si tôt, mais elle avait assez de conscience professionnelle pour savoir que Weinstein n'avait pas tort. Elle parla dans le micro relié à ses écouteurs. « Equipe d'action rapide, alerte. À vos marques, les gars. Attendez mes ordres. On va faire tomber le couperet sur ces chiens galeux de racistes. Ici et maintenant, ce soir. »

« Bien reçu, patronne ! » dit la voix du commandant mexicain de l'escouade policière.

À dix pâtés de maisons de là, la BMW volée contenant les quatre racailles grilla un feu rouge à 80 km/h. Une voiture des municipaux de McMinnville les aperçut et leur donna la chasse, toutes sirènes hurlantes et clignotants rougeoyants. Les flics appelèrent en renfort d'autres unités, qui commencèrent à converger.

Derrière le rideau de fer de la boutique, Oscar disait : « Alors c'est certain, ils vont les faire ces équipes de tueurs, chef ? »

« Oui, ça ressemblera aux *Black and Tans* en Irlande, ils seront tout aussi inefficaces, et peut-être même contre-productifs du point de vue de l'ennemi », fit Morehouse. « M'est avis qu'ils vont prendre les pires éléments des agences gouvernementales et des polices locales et qu'ils vont finir par commettre des atrocités contre la population blanche du Nord-Ouest, qui vont faire se retourner le peuple contre le régime de Washington, comme aucune propagande à nous n'aurait pu le faire. »

« On dirait qu'il y a des policiers municipaux qui s'agitent sur zone, madame », dit un inspecteur de la police de Portland qui surveillait les communications radio.

« Les tyrans ont toujours perdu la partie quand ils ont joué à ce jeu », dit Morehouse avec un rire étouffé. « Ils perdent patience et envoient leurs sbires pour intimider et opprimer la plèbe, et ... mais bon sang qu'est-ce que c'est que ça ? »

Les flics, à l'écoute de la conversation, entendirent le bruit fracassant d'une collision à grande vitesse, aussi bien par la transmission audio que dans la rue à quelque distance de là. Une voiture de la police municipale de McMinnville s'était garée juste à-côté de la devanture de la boutique, et les racailles mexicaines ivres et droguées venaient de lui rentrer dedans. Plusieurs autres voitures de police aux sirènes hurlantes se suivaient en file indienne. Les agents bondissaient de leurs véhicules, les Mexicains sortaient du leur en titubant, et tout le monde se tirait dessus à l'arme automatique, les balles sifflant et ricochant comme dans un champ d'électrons. Les événements qui eurent lieu pendant les quelques minutes qui suivirent furent plus tard adéquatement rapportés par Oscar à Gary Bresler, l'officier exécutif du second bataillon.

Depuis la Subaru, Jackson vit le carnage, démarra la voiture, s'échappa de l'aire de stationnement, contourna l'intersection par la gauche et s'arrêta derrière la boutique, rejoignant les cadres de la NVA qui, l'arme au poing, étaient en train d'évacuer l'immeuble. Hill vint le voir. « Qu'est-ce qui se passe, bon Dieu ? » s'écria-t-il. « J'ai vu des mexicains de la fenêtre ! »

« Je crois que c'est ça, chef », répondit Jackson à pleins poumons. « Ce sont des racailles qui tirent sur les flics, mais il faut foutre le camp ! »

« Je te rappellerai ! » lui répondit Oscar, disparaissant dans les ténèbres. Quant à Jimmy et Lavonne, ils purent eux aussi mettre les bouts, et tout le groupe de la NVA s'égailla dans la nuit.

Les récriminations au sujet de l'opération ratée durèrent à peu près deux semaines et retardèrent le passage de l'opération Searchlight aux mains des fédéraux. Weinstein envoyait des plaintes à Washington et Linda Hirsch usait de tous ses circuits d'influence pour garder le contrôle de Kicky et du projet lui-même. D'un commun accord, Kicky fut écartée de ce tumulte entre agences, car aussi bien les flics de Portland que le FBI avaient assez de bon sens pour maintenir devant elle leur unité de façade.

Après une longue séance de bilan conduite par conjointement par Lainie Martinez et Elliot Weinstein et à sa grande surprise, on n'appela plus Kicky pendant plusieurs semaines, au cours desquelles elle fit plusieurs courses pour la NVA, y compris le transport d'une bombe qui détruisit une librairie homosexuelle, au sujet de laquelle on ne l'interrogea pas. Kicky se demandait ce qui pouvait bien se passer, mais n'osa poser aucune question. En vérifiant son compte en banque, elle s'aperçut que les versements sur son compte inaccessible s'étaient élevés à mille dollars par semaine et en conclut, avec un certain détachement, que le FBI était en train de gagner la bataille pour la possession de sa personne.

Puis, un matin d'avril, elle reçut un appel lui indiquant de rejoindre Wingo, qui la prit en voiture et l'emmena dans une jolie maison de banlieue à Milwaukie. Billy Jackson arriva alors qu'elle était assise dans le salon. « Camarade Jodie, depuis que tu es entrée dans l'Armée, nous avons été fort impressionnés par tes performances », lui dit-il. « Nous voudrions que tu conduises un camarade très spécial aujourd'hui ».

La porte s'ouvrit derrière lui et entra dans la pièce un beau jeune homme longiligne aux cheveux châtain et aux yeux bleus d'une vivacité presque diabolique. Il portait un polo et avait à la main un

très long fusil pourvu d'une lunette télescopique. Kicky l'avait reconnu avant qu'il ne lui tende la main. Elle l'avait déjà vu. « Camarade Jodie ? J'ai entendu le plus grand bien de vous de la bouche de Jim et de votre commandant de compagnie. Je suis Jesse Lockhart. J'aimerais bien que vous me filiez un petit coup de main aujourd'hui. »

À sa hanche, son téléphone portable se mit à vibrer. Ils l'entendirent.

Chapitre XV : Ragnarok sur Flanders Street

Du point de vue du lieutenant de police Lainie Martinez, la matinée avait été calme jusque-là, au centre de commandement de l'Opération Searchlight. Elliott Weinstein et le reste de l'équipe du FBI, qui étaient en train de prendre possession des locaux et de la tutelle quotidienne de Kicky, étaient partis s'occuper de la sécurité d'une éminente personnalité, affaire qui souciait beaucoup le gouvernement, car une de ses grandes figures allait faire une apparition sur la côte Nord-Ouest pour une séance photo à la volée, à l'image de ce que les gros bonnets de Washington D.C. avaient fait pendant des années sur les théâtres d'opérations au Moyen-Orient.

Ce serait un passage en coup de vent, où l'éminente personnalité se montrerait aux médias rassemblés pour l'occasion, taillerait le bout de gras avec quelques figurants triés sur le volet et serrerait la pince à des figures locales hautes en couleur, avant d'entamer une partie de campagne, chaperonnée de près, dans l'une des zones considérées comme infestées de terroristes, pour prouver qu'elle ne l'était pas tant que ça. Dans les reportages des médias, les lourds équipages de gardes du corps, de soldats, de tireurs d'élite du SWAT et de maîtres-chiens, ainsi que les convois de camions et les survols d'hélicoptères, faisaient déjà l'objet d'une pointilleuse censure au montage et à la sonorisation.

Aussi bien les *feds* que les municipaux du Nord-Ouest détestaient ces visites pastorales, car elles pouvaient prendre l'eau par trop de brèches et vous torpiller une carrière, à cause d'un seul Volontaire ou d'un seul explosif artisanal bien placé. Mais cette visite-là était si secrète que personne à l'hôtel de police de Portland ne savait qui allait venir, ni quand. Tout ce qu'on savait, c'était que toutes leurs équipes d'action rapide avaient été mobilisées par le FBI et étaient sur le pied de guerre, attendant les ordres.

Quant à Weinstein, il s'était montré particulièrement fébrile ces derniers jours et avait écouté très attentivement toutes les bribes de conversations que l'implant corporel de Kicky retransmettait, anxieux de savoir si la NVA était au courant de quoi que ce fût. Mais il n'apprit rien en ce sens et put assurer à ses supérieurs à Washington que la visite se déroulerait pendant la sieste des carcajous.

Lainie et Jarvis étaient assis à l'une des tables de la grande pièce, en train de parcourir des transcriptions d'écoutes sur papier, quand soudain, Andy McCafferty, qui écoutait Kicky dans son casque, se retourna et hurla : « Lockhart ! »

« Merde ! » siffla Lainie. « Tu en es sûr, Andy ? »

« Affirmatif ! » répondit-il.

« Eh bien, j'imagine que leur spectacle est foutu », remarqua Jarvis, philosophe. « Il fallait que ça arrive tôt ou tard. »

« Pas forcément », dit Lainie, déterminée. « On peut s'arranger pour avoir Lockhart et maintenir la couverture de Kicky ! »

« Mais tu sais qu'il faut que tu passes par le chef ? » s'enquit Jarvis.

« Évidemment que je le sais ! » décocha-t-elle, exaspérée.

« Oui, je sais qui vous êtes », dit Kicky dans la maison de Milwaukie, en se levant, la gorge serrée, pour serrer la main de Lockhart. Parfaitement calme et poli, vêtu d'un pantalon en coton et d'un polo, il lui souriait. Kicky prit conscience que dans quelques temps, il allait mourir et qu'elle en serait responsable. Sa bosse dans le haut du bras sous l'aisselle, de la taille d'une gélule, la démangeait plus que d'habitude, mais elle essayait de ne pas la gratter. « Je vous ai vu un jour dans un endroit qui s'appelle le *Jupiter's Den*. Et aussi au journal télévisé une fois par semaine. C'est, euh, c'est un honneur de vous rencontrer, chef. »

« Ne m'appellez pas chef. Je ne suis pas officier, je suis un Volontaire comme vous, un simple soldat », fit Cat-Eyes en riant. « Vous pouvez m'appeler Cat, comme tout le monde. »

« Quelle est cette arme que vous portez ? » lui demanda-t-elle, piquée de curiosité. « On dirait qu'elle sort de la Guerre des Étoiles. »

« C'est une Barrett M-82, une carabine de calibre .50 », lui répondit-il. « D'habitude, j'utilise un fusil M-21, qui est un peu plus léger, mais aujourd'hui le coup va être un peu plus compliqué et j'aurais besoin de plus de portée et de force de percussion. »

« La course d'aujourd'hui est très spéciale, Jodie », expliqua Wingo. « Trois véhicules, dix Volontaires dans le groupe d'assaut, et d'autres qui seront sur zone en soutien pour contrer les interférences. On a fait appel à toi pour avoir une équipe garçon-fille dans les sièges avant de la voiture principale, avec Cat ici présent. On a eu la nouvelle il y a à peine vingt-quatre heures, il fallait agir vite et bien. »

« On dirait que l'éminente personnalité d'Elliott n'est pas un secret pour tout le monde », remarqua Jarvis dans la salle d'opération.

Linda était au téléphone avec le chef Hirsch. « Oui, madame, c'est confirmé. Tout porte à croire qu'ils en ont après notre visiteur de marque. »

« Tu connais mes consignes », grogna Hirsch. « On y va et on bute cet enclé de raciste maintenant ! »

« Oui, madame. Est-ce qu'on le dit à l'agent spécial Weinstein ? »

« Négatif ! » s'écria Hirsch. « Il ne me prendra pas ça comme il a pris la *shiksa*. Ce bâtard de Cat est à moi ! Je vais te détacher deux équipes d'action rapide et si Weinstein te pose des questions, tu te la boucles ! Attendez-moi au centre que j'enfile mon gilet et que je prenne mon arme ! Je viens avec vous ! »

Lainie raccrocha. « Weinstein n'est pas là et la chef vient avec nous », dit-elle à Jarvis.

« Oh putain, les boules ! » fit Jarvis avec dégoût. « En plus des rastons qui nous tirent dessus, on va devoir surveiller le gros cul de la chef ! »

Pendant ce temps à Milwaukie, Wingo donnait à Kicky un revolver .38 à canon court en acier bleu avec un chargeur supplémentaire de six cartouches. « C'est pour le principe. Tu n'auras pas besoin de tirer, seulement de bien conduire », lui dit-il alors qu'il l'accompagnait dans le vaste garage de cette maison de banlieue, où était garé un grand 4×4 marron. « Voilà ton carrosse pour la chignole. »

« Une Cadillac Escalade ! » fit Kicky, impressionnée. « L'Armée a vraiment de chouette caisses. »

« C'est un prototype que notre intendant a arrangé spécialement pour des missions comme celle-ci, quand on veut voyager en première classe. Elle a des portières blindées, un moteur amélioré avec injection nitro pour semer les poursuivants. » Wingo regarda sa montre. « Il va falloir y aller, la route est longue. Il faut y être sur le coup de midi et il va y avoir beaucoup de trafic à l'heure du déjeuner et des bouchons à cause de cet événement. C'est à Waterfront Park. La cible sera sur place. Enfin, c'est ce qu'on a appris. Espérons-le. » Il ouvrit le coffre du 4×4, dont les sièges arrière avaient été rabaissés. Il prit une AK-47 et y inséra un double chargeur, le second étant attaché au premier avec du ruban adhésif, pour le rendre immédiatement accessible. Il passa un sac en bandoulière, rempli de chargeurs, et Kicky remarqua les grenades à main qu'il avait accrochées à sa ceinture.

« Alors comme ça, on va chasser l'ours ce matin ? » fit remarquer Kicky.

« Ouai ! Du gros gibier », répondit Wingo en hochant la tête. Les sièges arrière de l'Escalade étant repliés, Lockhart passa par le hayon et posa son long fusil de tireur d'élite à ses côtés. « On roule à découvert, Cat reste caché derrière. Deux autres voitures nous rejoignent en route. Tiens, mets-toi

ça », dit-il en lui tendant une casquette de base ball de l'équipe des Sonics et une paire de lunettes de soleil. « Il faut un peu de déguisement pour ce coup-là, au cas où quelqu'un se souviendrait de ta tête au volant. Ah oui, et voilà une autre chemise pour la retraite. Ne la mets pas maintenant. Ton débardeur va bien pour l'aller, vu que c'est une belle journée de printemps et que ça ne détonne pas, mais au moment de filer doux, tu enfiles la chemise pour couvrir tes tatouages. » Wingo, pour sa part, se coiffa d'un chapeau de cowboy et mit une paire de lunettes de soleil. « C'est fou comme un couvre-chef et une paire de lunettes peuvent casser le profil facial et les empêcher de nous reconnaître à la volée. »

« Si seulement on pouvait faire quelque chose pour nos putain de tatouages », fit-elle remarquer sèchement.

« Des erreurs de jeunesse », fit Wingo avec un haussement d'épaule. « On demande aux gamins de ne pas s'en faire faire. Allez, en avant ! Je ferai un plein sur la route. Tu prends la route McLoughlin jusqu'au centre-ville, puis tu traverses le fleuve par le boulevard Powell. Nous devons arriver au quartier de Pearl en passant par l'Ouest. On retrouvera nos deux voitures d'escorte de l'autre côté du fleuve. »

En chemin vers Portland, Cat reprit l'exposé du plan. « Avec un peu de chance, Jodie, on va pouvoir faire un carton historique aujourd'hui », lui dit-il de sous la couverture rouge dans laquelle il se cachait, à l'arrière du 4x4. « Portland va recevoir la visite d'un cadoret de Washington D.C., le vice-président en personne, rien de moins. »

« Et donc, tu vas le descendre ? » murmura Kicky, éberluée. « Mazette ! »

« Si j'y arrive. Le problème, c'est que les gens d'Oscar ne l'ont appris qu'hier. On n'a pas beaucoup de précisions, mais on sait qu'il va faire une apparition surprise pendant les festivités de la Journée de la Planète à Waterfront Park. Il va faire un petit discours à la gomme sur la gloire qu'il y a à sauver l'environnement et sur les merveilles de la diversité et du multiculturalisme, toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, la merde classique. Je n'ai jamais compris pourquoi les Blancs devaient préserver l'environnement pour que des milliards de races de boue puissent venir le saloper. Il y a quelque chose d'unique chez les Blancs, c'est que nous sommes les seuls qui semblent en avoir vraiment quelque chose à faire de l'environnement. Enfin bref, nous savons que le vice-président va arriver en hélicoptère directement de l'aéroport et si nos sources ne se sont pas trompées, il devrait atterrir à Waterfront Park sur le coup de midi, mais c'est à peu près tout ce que nous savons. On n'a pas plus de détails. Donc cette fois-ci, ça va être quasiment une dérive, on improvise, quoi. On va devoir guetter les fenêtres d'opportunité et je vais devoir me décider en un clin d'oeil, d'où ce gros calibre que je me trimbale, parce que je n'ai aucune idée de la distance et de l'angle de tir. Ce beau bébé tue son bonhomme à plus d'un kilomètre et demi, j'ai tout ajusté pour ça. Si cette vipère en costard à 5000 dollars montre sa tête, je la fais disparaître, au sens propre », dit-il avec un petit rire.

C'est à peu près à ce moment-là que Linda Hirsch, à pas lourds, fit son entrée dans la salle d'opération, telle un Behemoth en sueur. Elle portait un gilet pare-balle qui massifiait encore son impressionnante corpulence et dans ses mains, qui avaient presque la taille d'un jambon, son fusil d'assaut M-16 avait l'allure d'un petit jouet. Une casquette de l'hôtel de police de Portland, ridiculement petite, était perchée sur la cime de sa face ronde et crépue. Elle avait l'air d'une détraquée dans un dessin animé. « Chef, il y a un problème. Il sont en chemin pour tuer le VP », rapporta Lainie, d'un ton sinistre.

« Tu veux dire le VIP que les *feds* attendent ? »

« Non, pas le VIP, le VP, le vice-président des États-Unis », expliqua Lainie. « On dirait que c'est lui qui va descendre du ciel en hélicoptère pour une séance photo et pour encourager les bons citoyens de Portland qui ont à faire face au fléau terroriste, et patati et patata. C'est le vice-président, madame ! Il faut le dire à l'agent spécial Weinstein et au service de protection de la présidence ! Sans ça, quelle que soit l'issue, on est tous grillés ! »

« Mais on l'emmerde, Elliott Weinstein ! » s'écria Hirsch, prise d'un accès de rage. « C'est l'hôtel de police de Portland qui va sauver le vice-président, et on va damer le pion à ce petit *putz* au point que personne à Washington ne pourra nous le reprocher. Comment ça se passe avec la *shiksa* et Lockhart ? »

« Ils sont en route vers le quartier de Pearl », dit Lainie. « Il seront rejoints en chemin par d'autres fusils de la NVA et ils vont tenter de s'immiscer dans la foule à Waterfront Park, on dirait, et attendre que le vice président apparaisse pour lui tirer dessus. Lockhart a changé de fusil, il a cette fois-ci un calibre .50 à lunette avec balles perforantes. Avec une arme pareille, un tireur d'élite comme Lockhart peut faire un carnage inouï dans une foule racialement et culturellement bigarrée, et je ne parle même pas de ce qu'il peut nous faire à nous, s'il vient à croiser notre route. Si vous voulez vraiment qu'on agisse seuls, il faudra prendre le maximum de personnels avec nous. »

« Mais Elliott a embarqué toutes les équipes d'action rapide, qui encerclent la zone », dit Hirsch. « Ils sont déjà sur place, chacun à leur poste. Quand nous saurons où attraper les bâtards, j'en enverrai quelques uns à la chasse. Je passerai outre à tous les ordres qu'Elliott aurait pu leur donner. Quels sont les véhicules que nous allons prendre ? »

« La camionnette Oak Harbor est la seule qui ait assez de place pour les troupes et le matériel », dit Lainie. « Elle est en bas, au garage, on a fait le plein. »

« D'accord, on y va. »

Sur le boulevard Powell, de l'autre côté du pont, un grand pick-up Chevrolet dernier modèle de couleur bleue, les dépassa. Une main les salua de la fenêtre. « C'est Chose Une et Chose Deux », dit Wingo. « C'est notre première voiture d'escorte ». Kicky avait la Chevrolet bleue sur le bout de la langue, mais elle s'abstint. Elle savait que si elle accomplissait comme il faut ce qui pouvait être sa dernière mission pour ses maîtres et si elle y survivait, ils pourraient la laisser s'en aller avec Ellie et May, et elles pourraient quitter le Nord-Ouest pour se refaire une vie à l'ombre. Mais elle sentait dans son for intérieur de sourds et profonds murmures qui maudissaient ce qu'elle était en train de faire, ce qu'elle avait fait et ce qu'elle allait faire. Une Sedan verte foncée, qu'elle ne vit pas bien, les dépassa aussi. « C'est Oscar et le commandant », fit Wingo. Il sortit son téléphone et entama une brève conversation.

« Oscar ! » dit McCafferty, tout excité, qui écoutait la conversation dans son casque, à l'abri de la camionnette qui louvoyait autour du quartier de Pearl en attendant d'avoir un positionnement précis. « On dirait qu'Oscar et Billy Jackson sont dans l'un des véhicules ! »

« Quel véhicule ? » demanda Hirsch.

« Elle n'a pas dit », répondit MacCafferty.

« Bon sang, mais qu'est-ce qu'elle fout ? » brailla Hirsch. « Elle sait qu'on l'écoute ! »

« Peut-être qu'elle ne peut rien dire », fit Lainie. « Vous savez, madame, ce n'est pas forcément une bonne idée de décrire systématiquement ce qu'on voit, surtout dans une situation critique comme celle-ci. Ces truands sont au courant de ce qu'est un mouchard et ils savent comment ça marche. Faire une visite guidée en audio et décrire ce qu'elle fait et où elle est, éveillerait forcément leurs soupçons. Ne vous en faites pas, elle nous le fera savoir. Elle veut revoir sa fille. Elle va s'arranger pour nous le dire. »

Dans la Cadillac Escalade, Wingo replia son téléphone. « Bon, tu prends l'autoroute I-5 vers le Nord et ensuite la sortie qui donne sur Burnside Street » dit-il à Kicky. « Quand on sera sur l'autoroute, Oscar et Billy vont nous passer devant et Chose Une et Chose Deux resteront derrière. Ils font le ramasse-miettes. S'il y a une merde, ou plutôt quand nous foutrons la merde, ils nous attendent en retrait et nous prennent si l'un d'entre nous doit être exfiltré, tout en nous couvrant de leur tirs. Oscar et le commandant seront à l'avant, en reconnaissance. Quand on arrive en centre-ville, on prendra les petites rues qui sont à l'Ouest et au Sud-Ouest de Waterfront Park. »

« Tu as dit qu'il y aurait dix Volontaires ? » demanda Kicky. « Nous trois, Oscar, le lieutenant et les deux Choses, ça ne fait que sept. »

« Ace est déjà en ville, il louvoie en moto autour du parc, et nous avons une autre équipe garçon-fille qui arrive en tramway et qui va se mêler à la foule de la Journée de la Planète, pour nous dire ce qui se passe sur le terrain », expliqua Wingo. « Deux gamins, des nouveaux, Tom et Becky. Normalement, on n'utilise pas la bleusaille dans des coups de ce genre, mais on a été pris de court et ces deux-là sont très courageux. Ils tiendront jusqu'au bout, sans problème. »

« Je cherche tout le temps de bonnes positions de tir en ville et il y a deux endroits que j'aimerais vérifier, pour voir s'ils sont toujours utilisables », dit Lockhart de sa cachette au fond de la voiture. « Il y a quelques postes de tir qui me donneraient une bonne vision du parc, si l'on pouvait s'y garer. Au moment propice, je pourrais sortir et monter sur le toit de la voiture ou sur n'importe quoi, faire feu autant de fois que je peux, et ensuite on se casse. On sait que le vice-président va arriver en hélicoptère pour éviter les petites rues étroites de Pearl et la route à découvert le long du fleuve. Les gars du service de protection présidentiel ne sont pas des demeurés, ils ne veulent pas risquer d'embuscade dans une cuvette où les tirs pourraient venir de plusieurs directions en même temps. Je voudrais être en position au moment où il atterrit et prêt à faire feu à la seconde où il ouvre la portière de l'hélico. Après avoir descendu le bonhomme, je pourrais même avec cette arme bousiller carrément l'hélico en tirant sur la base du rotor principal et sur le pilote à travers sa vitre. »

« Il y a un endroit en particulier, tu disais, Cat ? » coupa Wingo.

« Oui, je te montrerai. C'est une allée. Quand on vérifiera que l'endroit est propre, je demanderai à Jodie de faire marche arrière, il y a un petit muret de brique et une décharge. Si j'arrive à me jucher là-dessus, je pourrais poser mon bipied sur le muret et ajuster tranquillement. Je serais capable de toucher n'importe quel passant du Waterfront Park ! » dit-il avec enthousiasme.

Kicky suivit la Sedan de couleur sombre, qui était en réalité une Pontiac Grand Prix et prit la sortie qui donnait sur Burnside Street, comme on le lui avait indiqué. « On arrive en ville », fit Wingo. « Ça va être un peu délicat à partir de maintenant, Jodie. Tout comme le service de protection de la présidence, on n'a aucune envie d'être coincés dans une cuvette. Au lieu de se suivre en convoi dans les bouchons, on fait comme les patrouilles de l'ennemi, en avançant parallèlement sur des rues différentes, avec un pâté de maisons entre nous. Comme ça, ils ne peuvent pas nous cueillir en même temps en bloquant une des petites rues de Portland. Je sais que tu n'as jamais fait cette manœuvre, mais Billy et les Choses si, donc tu te contentes de suivre mes consignes. »

« Reçu », dit Kicky avec calme. *Billy a dit que tu avais le béguin pour moi*, se dit-elle. *Mais je vais devoir te trahir et te faire tuer, c'est con. Je suis une vraie pourriture. Le jour où je suis née, Dieu a retiré une crotte de nez, et c'était moi.* Elle ne le montrait ni dans sa voix ni sur son visage, mais la tension, la honte et la culpabilité montaient en grandes marées au fond de son cœur, comme un flot incontrôlable, sur le point de déborder.

« Où sont-ils maintenant ? » demanda Hirsch dans la camionnette Oak Harbor.

« Ils arrivent sur la 29ème Avenue, près du Yeon », dit McCafferty. « S'ils veulent arriver à Waterfront Park, ils prennent le chemin des écoliers ».

Hirsch s'empara de la radio de commandement. « Capitaine Robinson, ici le chef Hirsch. C'est un ordre direct que je vous donne, et vous allez faire fi de tous les ordres contraires que vous recevrez des fédéraux. Vous allez me détacher deux équipes d'action rapide, vos Delta Une et Delta Deux, vous les libérez de toute mission auxquelles ce *schmendrick* d'Elliott Weinstein les a affectés et vous leur dites de se préparer à un contact rugeux avec les terroristes. Je vous informe qu'il y a trois voitures conduisant des terroristes qui arrivent en centre-ville, avec le valet de carreau dans une Cadillac Escalade de couleur inconnue et deux autres voitures de type inconnu. Il y a d'autres terroristes à pied, dont deux dans la foule à Waterfront Park, et un en moto qui peut être n'importe où. Dites à Delta Deux de descendre Front Street, de franchir l'autoroute 30 et d'attendre mes

instructions au coin de Vaughn Street et de Visa Street. Dites à Delta Un de me rejoindre à l'intersection de la Douzième Avenue et de Flanders Street. Les deux équipes attaqueront à partir de ces positions dès qu'on pourra découvrir la route que prennent les terroristes. C'est compris ? »

Linda Hirsch ne savait pas que l'agent spécial Elliott Weinstein se tenait aux côtés du capitaine de police Isaiah Robinson, juste derrière la camionnette de transmission à Waterfront Park, et qu'il avait entendu les ordres qu'elle communiquait au commandant des équipes d'action rapide. Prêt à tout casser, Weinstein arracha la radio des mains noires de jais de Robinson et la colla à sa bouche. « Négatif, négatif, bon sang de bonsoir, Linda, comment oses-tu ? Tu tentes une opération de cowboy alors que le vice-président est dans les parages ! Tu sais bien pour qui ils viennent, bordel de Dieu ! Alors écoute-moi bien. Tu vas suivre toutes les procédures, comme dans le manuel, et tu vas me faire le plaisir d'obéir aux autorités fédérales, espèce de *shlumpf* broute-moquette ! »

« Capitaine Robinson, est-ce que vous avez compris ? » répéta Hirsch, faisant abstraction des croassements enragés de Weinstein.

Robinson, un noir à la fine moustache, au corps épais et musculeux recouvert de sa tenue complète de SWAT, reprit le micro. « Compris, chef. Delta Un et Delta Deux sont partis ». Il rangea la radio dans sa mallette. « On va aller casser du raston, mon petit juif », dit-il à Weinstein. « Si tu veux ramener tes nègres fédéraux, moi je veux bien, mais tu restes dans ton coin et tu nous montres comment tu fais ». Il tourna les talons et cria ses ordres à ses équipes. Les yeux écarquillés, Weinstein le regarda s'éloigner, avant d'appeler Farley à grands cris.

Derrière lui, un caméraman de chez CNN, qui bâillait aux corneilles, le vit prendre ses jambes à son cou. « Mais où diable s'en vont ces flics et ces types du FBI ? » demanda-t-il à sa collègue reporter, une poupée Barbie blonde et chic du nom de Cassie Ransome.

« Aucune idée. Mais qu'est-ce qu'on s'ennuie à attendre que quelque chose se passe ! », dit Cassie. « Ces soudards du FBI prennent la tangente sans nous informer de rien. Ils peuvent se la foutre où je pense, leur mission top secrète ! Rien ne se passe ici. Allez, viens ! On les suit et on voit si on peut filmer quelque chose d'intéressant ! » L'équipe de CNN bondit dans sa camionnette blanche, équipée d'une antenne satellite sur le toit, et poursuivit les véhicules de police dans les rues du centre-ville.

« Amène-nous à l'intersection de la Douzième et de Flanders ! » demanda Hirsch au conducteur de la camionnette, l'officier de police Luis Hermosa.

Dans l'Escalade, Wingo dit : « Alors, Jodie, tu tournes à droite sur la Quatorzième avenue, juste-là. » Il ouvrit son téléphone et composa un numéro. « Bon, chef, à partir de maintenant nous sommes en conférence. Ace, tu es là ? »

« Je suis là », dit la voix d'Ace.

« Où es-tu ? » demanda Wingo. « Non, ne me dis pas. Je n'aime pas qu'on se dise ça tout haut. Dis-moi simplement s'il y a quelque chose qui cloche. »

« J'ai l'impression que tous les rats véloces de la ville se sont radinés, mon vieux, mais à part ça, rien de particulier », dit la voix d'Ace. « Pas de rue bloquée ni rien dans le genre. J'imagine qu'ils croient que leur petite sauterie est encore une surprise. »

« Eh bien, on va leur faire une sauterie à notre façon. Tom, est-ce que toi et Becky vous êtes en place ? »

« Oui », dit la voix d'Éric Sellars. Wingo entendait en fond le bruit de la foule et de la musique. « Il y a des agents partout, des chiens renifleurs et des détecteurs de métaux, j'imagine que ma moitié et moi, qui sommes de bons citoyens, avons été bien inspirés de ne venir avec rien d'interdit, pour apprécier pleinement le charme de la diversité et vibrer au rythme de la Terre-Mère. Attends-voir, on dirait qu'il y a des méchants qui prennent la tangente. Deux gros machins blindés et quelques bagnoles de flics qui se barrent, je ne sais pas dans quelle direction. »

« Mmm, pas bon, attends un moment, reste en ligne », dit Wingo. « Parle un peu moins fort. Il ne faudrait pas que la Petite Miss du Bio et Douchka écoutent nos messes basses. Chef, tu as entendu ? »

« Oui, tout », fit la voix de Billy Jackson. « Ace, vois si tu peux rattraper les rongeurs en goguette et les suivre à la trace, où qu'ils aillent. »

« Reçu », fit Ace.

« Merde ! » marmonna Jamal Jarvis, alors que la camionnette ralentissait dans le virage donnant sur Flanders Street, avant de se garer tout près de l'intersection avec la Douzième avenue. « J'aimerais bien entendre ce qui se dit à l'autre bout du fil ! »

« Hé, lieutenant, deux véhicules blindés, cinq ou six bagnoles de flics et une voiture du FBI à la queue leu leu viennent de me dépasser sur la Troisième avenue », fit Ace. « Il y a aussi une camionnette de CNN qui les suit. Les *feeb*s ont baissé leurs vitres, j'ai pu voir le conducteur. Je suis presque sûr que c'est ce youp' de Weinstein. Ils vont assez vite, je les file. »

« Putain ! » fit Jackson. « Je n'ai pas envie d'avorter tout de suite, avant d'être sûr d'avoir été cramé. Peut-être qu'ils ne font que chasser leur ombre. Mais on se disperse et on reste prudent. Nous, nous tournons à droite sur la rue Glisan. Cogneur, tu tournes à droite sur Flanders et vous deux, les Choses, vous passez par Everett. Soyez hyper prudents. Si vous voyez quoi que ce soit de tordu, vous vous barrez. »

« Reçu », dit une des deux Choses.

« Compris, chef », fit Jimmy Wingo. « Jodie, tourne à droite ici sur Flanders. Vas-y doucement, fais attention aux feux, conduis comme si on cherchait un endroit pour manger. »

« Qu'est-ce qui se passe, Jim ? » demanda Cat de sa cachette.

« Des rats véloce en mouvement », dit Wingo. « Billy nous demande d'ouvrir l'oeil, mais il ne veut pas avorter. »

« Pardi ! » grogna-t-il. « Moi je veux salir le costard de ce trou du cul ». »

Je ne peux pas faire ça ! criait le cerveau de Kicky. *Si je continue, je deviendrai mauvaise. Je ne mériterai pas Ellie si je la reprends en faisant ça. C'est trop cher payé. Si je le fais, elle saura un jour que je l'ai sauvée au prix de mon âme et du sang d'hommes de cœur, et elle ne pourra que me mépriser.*

« Ils arrivent droit sur nous ! » dit Lainie dans sa camionnette.

« Delta Un, qu'est-ce que vous foutez, nom de Dieu ? » vociféra Linda Hirsch dans sa radio. « Ils arrivent droit sur nous ! »

« On est là dans une minute, chef », répondit Robinson sur la radio.

« Mais ne peut pas les laisser nous dépasser ! » s'écria Hirsch d'une voix suraiguë, tout en ouvrant la portière arrière de la camionnette, de laquelle elle bondit. « Il faut les arrêter net, ici ! »

« Chef, c'est l'heure du déjeuner et les rues sont bondées ! » répliqua Lainie en désespoir de cause. Le quartier était plein de petites boutiques à la mode, de bars, de cafés et de magasins bio. Un certain nombre de passants, qui virent le chef Hirsch bondir de la camionnette sur le trottoir et pousser des cris tout en agitant son M-16 dans les airs comme une baguette, passèrent leur chemin en trotinant. « *Dios mio*, les carcajous vont la voir tourner en rond comme une volaille à laquelle on a tranché la tête et ils vont l'ajuster ! » s'écria Lainie, effondrée.

Andy McCafferty bondit de la camionnette. « Je ne porte pas d'uniforme », dit-il à Lainie. « Donnez-moi cette radio ! Chef, je vous en prie, allez vous cacher derrière la camionnette et attendez Delta Un, que les carcajous ne vous voient pas. Je vais descendre en bas de la rue et attendre que l'Escalade arrive. Quand je la vois, je vous appelle. Mais ils ne doivent pas vous

voir ! »

« Vas-y ! » ordonna Hirsch, d'un geste de la main. McCafferty fourra la radio dans sa poche arrière, tira sa manche de chemise pour cacher son arme et descendit en courant la 13^{ème} Avenue.

« Mais putain, Andy, tu n'as pas de gilet pare-balles ! » s'époumona Lainie. « Hermosa, tu es prêt pour le quitte ou double ? Va couvrir McCafferty ! Tu restes derrière lui, mais tu ne le lâches pas des yeux. »

L'officier de police mexicain, qui portait des lunettes de soleil et un survêtement, bondit du siège conducteur pour suivre McCafferty au bout de la rue. « Mais où sont passés ces abrutis de Delta Un ? »

Pendant ce temps, Kicky, qui remontait lentement la 13^{ème} Avenue, reconnut de la fenêtre de l'Escalade, côté conducteur, l'agent McCafferty qui se tenait debout sur le trottoir gauche de la rue, à l'ombre d'une marquise ornant une résidence huppée en briques rouges. Il la dévisagea, conservant son masque impassible, tout en retirant la radio de sa poche arrière.

Non, se dit-elle enfin, d'une façon retentissante et pure. *Non*.

Sur la chaussée gauche s'ouvrit une brèche dans la circulation et, sans plus y penser, Kicky donna un fort coup de volant et mit les gaz. L'Escalade rugit en coupant la voie et cogna violemment McCafferty, qui propulsé en arrière, s'écrasa comme un insecte contre le mur de l'immeuble. Il mourut instantanément.

« Mais qu'est-ce qui se passe ? » s'exclama Lockhart de sous sa couverture.

« Bon sang, mais qu'est-ce qui t'a pris ? » cria Wingo à l'oreille de Kicky, abasourdi.

« Les cognes ! » hurla Kicky à pleins poumons. « Les cognes ! C'est un piège ! Ils sont tout autour de nous ! » Elle fit faire un demi-tour à l'Escalade, appuya sur le champignon et redescendit la rue à toute allure.

Wingo aperçut le véhicule blindé de Delta Un qui, de la Douzième avenue, débouchait sur Flanders Street.

« Merde ! » s'écria-t-il. Il tempêta au téléphone : « On a les flics au cul ! Embuscade sur Flanders Street ! Cassez-vous ! Kicky, descend la 13^{ème} et fonce vers l'auroroute, pas vers le fleuve, on va tâcher de les semer ! Cat, lève la tête, regarde si tu vois des hélicos ! »

« La rue Everett est libre ! » dit l'une des deux Choses. « Pas un chat ici. Vous pouvez passer par ici ? Nous les bloqueront s'ils vous poursuivent. »

À l'intersection, Kicky fit marche arrière pour tenter de faire tourner le véhicule, mais elle était à contre-jour et cogna une camionnette brune de l'UPS qui arrivait de la 13^{ème} avenue. Le gros 4×4 blindé fit basculer la lourde camionnette sur le côté. Le long de la 13^{ème} avenue, bloquée dans les deux sens à l'heure du déjeuner par les voitures que leurs conducteurs avaient tout simplement abandonnées, les passants épouvantés s'égosillaient et cherchaient le salut dans la fuite. La carcasse renversée du camion de l'UPS interdisait l'accès depuis Flanders Street.

Derrière l'obstacle brun, dans la file de voitures qui bouchonnaient, se trouvait la camionnette de CNN. Ils avaient perdu la trace du convoi à un feu rouge et avaient tenté de louvoyer dans le quartier pour les retrouver. Fidèles à leur vocation, Cassie Ransome, son opérateur de prise de vue et son conducteur bondirent de leur véhicule et coururent vers la source de cette agitation. Coincé dans le bouchon avec ses deux camarades, Wingo aperçut plusieurs membres des équipes de SWAT qui avançaient lentement dans leurs véhicules de l'avant blindés. Du haut de la rue partirent les premières rafales de M-16, dont les impacts strièrent de toiles d'araignée la vitre de leur prototype blindé.

« Cat, Kicky, on se barre ! À pied ! » s'écria Wingo, quittant le siège passager de l'Escalade. Il démontra d'une pichenette la crosse de sa Kalashnikov, se mit à couvert derrière la portière du 4×4,

visa et tira de courtes rafales contrôlées. « Je vais leur faire baisser la tête ! » cria-t-il. « Foutez le camp ! »

« Je vais faire mieux que ça, je vais en descendre quelques uns, tu vas voir ! » cria en retour Cat-Eyes Lockhart. Tapi derrière leur gros véhicule, il bondit et grimpa avec fluidité sur son toit, déploya son bipied sous le fusil Barrett calibre .50, et ajusta. Il pressa la queue de détente, une flamme surgit du canon et un puissant rugissement se réverbéra sur les façades des immeubles alentour. Au bout de la rue, un membre du SWAT fit un vol arrière, littéralement emporté dans les airs. Lainie Martinez et Jamal Jarvis avaient mis du temps à enfiler leurs combinaisons pare-balles et étaient maintenant dans la rue. Lainie s'agenouilla et tira quelques coups avec son M-16, Jarvis se tenant derrière elle, sulfatant à l'aveugle. Pendant ce temps, le chef Linda Hirsch faisait des bonds ici et là, tirait quelques coups d'Armalite au hasard, puis reprenait son espèce de danse frénétique, tout en poussant des cris en yiddish.

La rue ressemblait à l'intérieur d'une benne à ordures métallique dans laquelle on aurait enfermé une troupe de singes déments.

Kicky sortit le pistolet .38 à canon court qu'on lui avait donné et s'apprêtait à quitter le siège conducteur de l'Escalade, quand l'officier de police Hermosa lui bondit dessus, la fenêtre du 4x4 étant grande ouverte, tout en hurlant des obscénités en espagnol. Il avait son Glock à sa main droite et essayait de tirer sur Wingo, tout en étouffant Kicky de son bras gauche. Elle pointa son .38 vers lui et fit feu, mais le gilet pare-balle du Mexicain put arrêter le projectile, bien qu'il fût tiré à bout portant. Cependant, l'impact le fit hurler de rage et de douleur.

« *Put a blanca !* » rugit-il, tout en frappant son crâne de la crosse de son pistolet, faisant voler sa casquette et ses lunettes de soleil. Il l'attrapa par les cheveux pour lui écraser la tête contre le volant. Plusieurs coups de feu partirent de son Glock, qui frappèrent le siège et la fenêtre côté passager, pendant que Kicky hurlait et tentait de relever son .38 assez haut pour pouvoir faire feu à nouveau, mais les coups de tête sur le volant l'empêchaient de penser correctement.

Dans la voiture banalisée du FBI, garé à l'intersection de la 12^{ème} avenue, derrière le véhicule blindé de l'équipe d'action rapide, l'agent spécial Elliott Weinstein s'agitait et faisait retentir son klaxon. Farley avait pu le persuader que l'idée de baisser les vitres teintées et pare-balles, pendant qu'ils s'acheminaient vers une fusillade avec la NVA, n'était pas judicieuse, mais Weinstein l'abaissa à nouveau et se pencha en criant « Mais qu'est-ce qui se passe bordel de Dieu ! Foutez-moi le camp ! Où est passée cette pute de Linda Hirsch ? Farley, est-ce que tu vois quelque chose ? »

« Euh, non, rien », dit Farley, qui, bien qu'il eût entendu les coups de feu, avait pris le parti de l'incuriosité la plus totale en ce qui concernait les événements en cours au coin de Flanders Street. *Diantre, je me jetterais bien une goutte dans le gosier !* se dit-il en palpant la poche intérieure de sa veste, où il cachait une petite flasque qu'il n'osait pas sortir en présence de Weinstein.

« Eh bien, sortons voir, que diable ! » tempêta Weinstein.

« Euh, le chef Hirsch n'a-t-elle pas parlé d'un terroriste qui rôde en moto ? » s'enquit Farley.

« Ouais, et alors ? » demanda Weinstein. Farley pointa du doigt quelque chose derrière la fenêtre ouverte, côté passager. Weinstein tourna la tête et vit une moto Suzuki, montée par un homme en jeans et en cuir noir, à deux pas de lui. Il portait un casque fermé, la visière baissée.

« Un colis pour vous », dit le motocycliste. « Signez ici, s'il vous plaît. » Il se pencha et jeta une grenade à main dans l'habitacle ; les deux agents du FBI purent voir l'objet ovoïde rouler et virer sous les sièges. Le motard tourna brusquement et passa sur le trottoir, pour doubler la file de voitures. Weinstein hurlait comme une femme et Farley braillait comme un putois, alors qu'ils tentaient de défaire leurs ceintures de sécurité réglementaires, mais la grenade explosa dans un grand *whump*. La secousse fit bondir la voiture de plusieurs dizaines de centimètres dans les airs, car le châssis cuirassé avait contenu presque toute la force de l'explosion dans l'habitacle, et ce qui

retomba n'était plus qu'une épave en flammes, couverte de taches de sang à l'intérieur et sur les vitres. Ce n'est qu'un peu plus loin et un peu plus tard qu'on découvrit la tête d'Elliott Weinstein, qui avait roulé le long du caniveau.

Dans l'Escalade, Kicky luttait frénétiquement contre Hermosa furieux, mais parvint à placer le canon de son .38 entre les lèvres écumantes et la rangée de dents hurlante de son adversaire et pressa la queue de détente dans une sorte de bruit de bouillie. Malgré tout le vacarme alentour, elle entendit s'éparpiller sur le trottoir sa cervelle et ses derniers sangs. Le Glock d'Hermosa tomba sur les genoux de Kicky, puis son corps s'étala au sol, de l'autre côté de la portière, hors de vue.

Kicky McGee ne s'est jamais souvenue de ce qui, l'instant suivant, inspira sa décision ; il lui semblait que ceci était tout bonnement arrivé, sans intervention réfléchie de sa part. Sans hésiter une seule seconde, elle allongea son bras gauche contre le rebord de la portière côté conducteur, pointa le canon du revolver contre sa chair en haut de son bras gauche en poussant sur sa peau pour coincer la petite gélule, le mouchard que le FBI lui avait implanté dans le corps. Puis elle appuya sur la queue de détente, faisant exploser l'engin en petits fragments et, avec eux, quelques onces de fibres musculaires de son propre bras.

De son côté, Wingo fixait son attention sur l'ennemi qui lui faisait face et n'avait pas vu ce que faisait Kicky, et Lockhart était toujours sur le toit de la voiture. Kicky avait lu quelque part que les blessures par balles ne se faisaient pas trop sentir sur le coup, car la douleur ne survenait que plus tard. Mais ceci ne se vérifiait pas. Il lui semblait que son bras avait été arraché à l'articulation. Elle hurlait de douleur et à partir de ce moment, elle vacilla dans une sorte d'égarement. Elle abandonna son petit pistolet, ouvrit la portière et s'extirpa maladroitement du véhicule en gémissant, le Glock du policier mexicain dans sa main droite. Elle tenta de reprendre pied en s'accrochant à la portière du 4×4, qui lui servait de bouclier contre les balles qui frappaient tout autour d'elle.

Wingo était passé derrière l'Escalade pour se mettre à l'abri et remettre un chargeur dans sa Kalashnikov, celui qu'il avait joint au précédent. Ceci fait, il mit son arme en bandoulière, décrocha une grenade de sa ceinture, puis la lança comme un joueur de base ball. Elle rebondit contre plusieurs toits de voitures, puis roula sur l'asphalte, avant d'exploser en projetant mille shrapnels et en secouant la rue tout entière. Il fit de même avec une seconde grenade. Tous les policiers se couchèrent au sol pour se mettre à couvert. Wingo reprit son arme et son sulfatage des positions adverses, plus haut dans la rue. Sur le toit du 4×4, Cat Lockhart, qui avait lui aussi inséré un autre chargeur dans son fusil de calibre .50, se mit calmement en position agenouillée, ignorant les balles policières qui fusaient autour de lui comme des électrons, et reprit son tir. C'est à ce moment que l'équipe de CNN, qui s'était abritée derrière la camionnette UPS, décida qu'il était temps de reprendre son activité.

Ils coururent le long de Flanders Street et tournèrent à droite sur la 13ème avenue. L'opérateur de prise de vue plaça sa caméra sur le toit d'une voiture en stationnement et Cassie Ransome entama une narration hurlée et discontinue dans son micro, tentant de narrer à l'antenne satellite du studio et au public mondial les événements qui se déroulaient en face d'elle, dans cette rue de Portland. Les vingt secondes de film qui suivirent furent ensuite récompensés par deux Prix Pulitzer, attribués à Cassie et à son opérateur. Le clip vidéo fut diffusé tout autour du monde pendant des semaines et devint une archive mémorable de l'histoire de la Guerre d'Indépendance du Nord-Ouest, qu'on montre aujourd'hui dans presque tous les documentaires sur le sujet. Toutefois, cet épisode mérite quelques précisions supplémentaires.

À ce moment, Cat Lockhart avait tué quatre officiers de police de l'équipe d'action rapide, dont le capitaine nègre Isaiah Robinson et, sous l'averse de balles de calibre .50 et de grenades de Wingo, le reste de l'équipe avait pris son courage à deux mains et s'était retranché derrière des voitures en stationnement ou tout autre abri, solution qui fut aussi adoptée par Lainie Martinez et Jamal Jarvis. Pour sa part, Linda Hirsch s'était cachée derrière la camionnette Oak Harbor, mais, à intervalles réguliers, elle se penchait un peu, lançait des jurons inintelligibles, puis tirait une rafale à une main, en tenant son M-16 comme un pistolet, puis se cachait derechef. Lockhart ne savait pas qui était

cette cible grasse et baragouinante, mais elle l'ennuyait, et il était bien décidé à l'éliminer. Le coup était difficile, puisqu'entre lui à l'intersection et sa cible, plus haut dans la rue un peu incurvée, il y avait beaucoup de toits de voitures, de branches d'arbres et divers déchets qui gênaient sa vision. En outre, le pâle et informe proboscidien marmonnant ne se montrait jamais exactement au même endroit et jamais plus de deux secondes. Quant aux autres flics, ils tiraient à l'aveugle, le M-16 tenu plus ou moins horizontalement au-dessus de leurs têtes, tirant des salves approximatives dans sa direction, mais qui ne fappaient rien de précis.

Kicky McGee était sonnée, désorientée, et désormais complètement hors d'elle, tant sa blessure la lançait et tant elle brûlait de rage pour ces gens qui avaient entièrement détruit sa vie. Elle avançait dans la rue, clopin-cloplant, hurlant des sons inarticulés, le bras gauche et le côté couverts de sang vermillon, coiffant ses hurlements de ses cheveux blond-miel. Dans sa rage aveugle, elle tenait le pistolet Glock dans sa main droite tendue devant elle, tirant au hasard dans la direction générale de ses tortionnaires, mais sans rien atteindre. Wingo l'aperçut et dut pour la rejoindre quitter son abri de quelques pas. Il lança sa dernière grenade, puis se mit en joue pour couvrir Kicky de ses rafales soutenues, tout en lui ordonnant à pleins poumons de se coucher ou de se mettre à couvert. Sur le toit de l'Escalade, Lockhart se mit à genoux, visa et tira sur Linda Hirsch et sur tout ce qui, dans sa lunette, pouvait ressembler à un flic. Les tirs sauvages de la police arrosaient à peu près tout, frappant à coups sourds les fenêtres des voitures, les façades et le mobilier urbain. Mais de son poste élevé, Lockhart continuait, imperturbable, à viser et à tirer.

L'ensemble était confus, et en vérité assez absurde et inefficace. Personne ne frappait rien, ni ne visait rien, Lockhart mis à part. Mais à la télé, cela avait l'air formidable, et en Amérique, c'était tout ce qui comptait. Par un pur hasard, ce que la caméra de CNN put enregistrer pendant vingt secondes – et vingt secondes de suite, c'est beaucoup pour un journal télévisé – était une séquence pleine de force dramatique, parfaitement cadrée. Au centre de l'écran, un peu à droite, on voyait Kicky essayer de remonter la rue en titubant. Elle faisait feu d'une façon sauvage, tout en hululant comme un animal dans un spasme instinctif de rage et de démence, mais ce que vit le monde entier, c'était une Valkyrie blessée qui hurlait son cri de guerre et marchait droit à l'ennemi, affrontant ses mitrailleuses qui éclaboussaient tout le paysage.

Dans le coin gauche de l'écran, on voyait Jimmy Wingo jeter ses grenades et tenir sa position, ferme comme un rocher. Un Erol Flynn barbu en veste en jeans et en lunettes de soleil, les gros bras musclés couverts de tatouages clairement visibles, coiffé d'un chapeau de cow boy noir, sa kalashnikov à hauteur d'épaule qui tirait des saccades puissantes, dont les douilles argentées fusaient comme les eaux d'une fontaine, et qui rechargeait son arme d'un mouvement fluide et précis. En haut à droite de l'écran, Cat Lockhart était vu agenouillé, prolongé de son immense fusil, qui crachait une grande flamme à chaque coup, comme une boule de feu de l'Asgard.

Pendant à peu près dix secondes sur vingt, ce tableau se maintint. Puis on entendit le son d'un moteur rugissant, et la caméra se tourna à gauche au moment où le pick-up Chevrolet bleu qui contenait les deux Choses arriva en trombe, roulant sur le trottoir, avant de s'arrêter à l'intersection.

Chose Une, toute velue, qui était sorti en bondissant du côté passager, une mitrailleuse Hocker & Koch à l'épaule, se mit immédiatement à rafaler et une deuxième fontaine de douilles jaillit de son arme. De son côté, Cat Lockhart tira une dernière cartouche de calibre .50, celle qui fit exploser la tête de Linda Hirsch en minces fragments comme un melon d'eau, puis il tourna sur lui-même et fit un bond spectaculaire, digne de Zorro, prenant son élan sur le toit de l'Escalade pour atterrir sur le capot de la Chevrolet.

Jimmy Wingo se rua en avant, agrippa Kicky en furie par la taille, s'abaissa et la fit glisser sur ses épaules en porter-pompier, puis courut vers son retranchement avant de la poser à l'arrière du pick-up comme un sac de pommes de terre, avant d'y sauter lui-même. Chose Une bondit sur le siège passager et la Chevrolet bleue poussa à nouveau son rugissement et redescendit Flanders Street sur le trottoir, envoyant valdinguer force publicités de sandwicheries, chaises, tables et parasols de terrasses. Arrivés à la 14ème avenue, ils furent rejoints par la Grand Prix, et les deux véhicules

disparurent le long de l'autoroute 30.

Il n'y eut pas de poursuite. Presque toutes les unités mobiles de la police étaient en train de ceinturer Waterfront Park et personne n'était disponible ou volontaire pour organiser une riposte. Personne ne s'était inquiété de prévenir Delta Deux ou toute autre unité. Depuis le moment où Kicky McGee avait écrasé Andy McCafferty avec l'Escalade, jusqu'au moment où le pick-up Chevrolet bleu quitta la zone avec les cinq Volontaires, il s'était passé exactement soixante-dix secondes.

À l'arrière du pick-up, Jimmy passa son bandana autour du bras de Kicky et réussit à arrêter le saignement. À mi-chemin, ils firent une courte halte dans une de leurs planques, où Jimmy et Jackson lui appliquèrent du désinfectant et un bandage, avant de reprendre la route avec un nouveau véhicule. « J'ai eu Zack au téléphone », leur dit Jackson. « Il va nous retrouver en chemin, il est avec le docteur ».

Oscar et Jackson prirent une Nissan et Jimmy, Kicky et Lockhart un autre 4x4. Kicky était dolente et très choquée, mais pas autant qu'elle voulait bien le montrer. Elle avait jugé qu'il valait mieux ne rien dire et ne pas penser. N'ayant aucune idée de ce qui allait arriver, elle se forçait à faire le grand vide. Jimmy veillait à ses côtés et s'assurait de la fermeté de son bandage. « Ne t'inquiète pas, ce n'est pas si vilain. Le docteur va te remettre d'aplomb. C'était l'un des meilleurs médecins militaires en Irak. »

Une heure et demi plus tard, ils arrivèrent dans une planque à Rainier, à la frontière du territoire du Troisième Bataillon, où ils rencontrèrent Zack Hatfield et des gars de son équipe, dont un homme d'âge mûr au visage avenant et avec un cartable de médecin. « Faites-la entrer et allongez-la moi sur le canapé », dit-il, en désignant Kicky de la main. Il regarda sa blessure. « Foutre ! Vous avez des brûlures de poudre. Ce fils de pute devait vraiment être tout près de vous », fit-il remarquer.

« C'était le cas », fit Wingo. « Un putain de flic mexicain, ou un *fed* je ne sais pas, sapé en civil. Je l'ai vu attaquer sauvagement Kicky à sa fenêtre, mais je ne pouvais pas lui tirer dessus, de peur de la toucher. Il essayait de l'étrangler, j'ai l'impression. »

« On était si près que ni lui ni moi ne pouvions utiliser correctement nos flingues », dit Kicky. « Il n'a fait que tirer à l'aveugle. J'ai fini par lui coller mon pétard dans la bouche et lui faire exploser la tronche ».

« Tant mieux, et vous avez eu de la chance », dit le médecin. « La balle a raté l'artère et l'os et Jim a bien fait son garrot, l'hémorragie est arrêtée. Vous avez un trou dans le bras avec du tissu cicatriciel, mais vous allez vous en remettre », dit-il avant de prendre des instruments dans son cartable.

Hatfield et Lockhart se serrèrent la main. « Content de te revoir, Cat », dit Hatfield, qui portait son chapeau orné d'une plume, un long manteau et une carabine Winchester calibre .30-30 qui était devenue sa signature. « Bon Dieu, tu étais déjà recherché, mais avec le barouf que vous avez mis d'aujourd'hui, tu vas sentir le soufre volcanique ! Qu'est-ce qui s'est passé exactement ? On m'a dit que vous en aviez après le vice-président ? »

« Oui, c'était le plan, mais ces connards nous ont tendu un guet-apens et on a dû tailler la route », dit Lockhart avec dégoût.

« C'est ce que j'ai deviné en vous voyant. »

« Comment ça, en nous voyant ? » demanda Cat, très surpris.

« Vous étiez à la télé, mon pote. Vous creviez l'écran sur CNN et sur toutes les chaînes. Dis-donc, si la poupée-pirate que voici veut un transfert, tu nous l'envoies, nous, on la prend », fit-il, admiratif, en hochant de la tête en direction du salon où Kicky était couchée. « On aurait dit qu'elle était prête à affronter toute la police de Portland à elle seule. »

Wayne Hill les rejoignit. « Je viens de causer au commandant de brigade », leur dit-il. « Il arrive. Il

veut un bilan. »

Lorsque Tommy Coyle arriva quelques heures plus tard, il parla à Lockhart et Hill, mais en commençant par Wingo. Il ne perdit pas de temps. « Dis-moi, Cat, qu'est-ce qui s'est passé en ville ? »

« Ils nous ont tendu un guet-apens sur Flanders Street, chef », dit Lockhart. « Cette embuscade pue la mort. Je pense qu'ils savaient que nous arrivions. »

« Oui, ils le savaient », dit Hill d'un air grave. Il se tourna vers Coyle. « Sauf votre respect, chef, est-ce que vous me croyez maintenant ? »

« Eh bien, je crois que je ne peux pas faire autrement, lieutenant », dit Coyle avec aigreur et colère. « Bordel de Dieu ! Une taupe est sous mes ordres ! »

« Une taupe ? » fit Wingo, incrédule. « Des clous ! »

« Il y a eu d'autres incidents, Jim, et j'ai mis à jour une très vilaine trame », lui dit Hill. « Je ne vois pas d'autre explication, surtout après ce qui s'est passé aujourd'hui. »

« Qui est-ce que vous soupçonnez ? » demanda Wingo durement et avec feu.

« Pas toi, ne t'inquiète pas. Aucun de ceux qui ont participé à la chignole, en fait. Hier encore, personne n'était au courant de ce qu'on allait faire. C'est surtout ça qui me chiffonne. »

« Foutre ! Jodie est arrivée à la dernière minute et elle ne savait même pas où elle irait ou ce qu'on allait faire, avant que je ne lui explique le coup dans la voiture en chemin », dit Lockhart.

« En plus, nous avons tous passé notre scanner anti-mouchard », ajouta Wingo.

« C'est vrai », reconnut Hill. « Mais ce n'est plus suffisant de nos jours, ils ont inventé tout un tas de mouchards et de GPS qui peuvent passer au-travers des scanners à main. Mais d'un autre côté, je ne vois pas un informateur qui aurait la bêtise de se fourrer dans le piège avec ceux qu'il est censé trahir pour risquer de se faire tuer, et je ne peux pas imaginer un traître se conduire avec la bravoure et l'honneur que vous avez tous montrés aujourd'hui. Qui savait, que savait-il, quand l'a-t-il su ? Je reconnais que pour le moment, je sèche. Mais il y a une souris dans le logis, messieurs, ne vous y trompez pas, et je l'aurai. »

« Cat, fais-moi le récit des événements de ton point de vue, à partir du début », ordonna Coyle. Lockhart s'exécuta. En l'écoutant, Coyle se frottait le menton, pensif. Wingo passa dans le salon où Kicky était assise dans le canapé, le bandage autour du bras, regardant sur l'écran de télévision la vingtième rediffusion de la fusillade de Flanders Street. Elle secouait la tête, déconcertée. « Je n'y crois pas, je n'ai pas pu faire ça », dit-elle à Jimmy. « Je ne me souviens même pas l'avoir fait. »

« Tu es de la lignée des héros », dit Jimmy. « Il n'a fallu qu'un petit signal, et tu as répondu à l'appel. Le Commandant est ici, il veut te dire un mot. »

La silhouette de Coyle, massive comme un roc, entra dans la pièce. Kicky ne l'avait jamais vu, et elle eut du mal à se mettre debout en s'appuyant sur un seul bras. « Non, restez assise camarade, je vous en prie », dit Coyle d'un air affable. « J'ai compris que c'était grâce à vous que nous n'enterrons aucun des nôtres aujourd'hui. Veuillez accepter mes félicitations et mon admiration pour votre action courageuse et efficace, à vous tous. On n'a pas pu faire le gros coup comme prévu, c'est vrai, mais le vice-président a dû annuler sa visite et est rentré aussitôt à Washington D.C., la queue entre les jambes. Et vous avez fait une fameuse moisson, vous avez buté deux agents importants du FBI et le Chef de la police de Portland en personne. Sans parler de votre apparition télégénique dans la petite performance de théâtre de rue qu'on voit là. » Il montra la télé. « Bigre, ça c'est de la bonne propagande. Bien joué, vous tous. »

« Merci, chef », dit Kicky, qui essayait de se faire à l'idée qu'elle pouvait désormais parler à ces hommes sans le surplomb des oreilles ennemies, et qu'elle était propre à tous les sens du terme.

« Puis-je vous demander comment vous avez pu découvrir le guet-apens policier ? » s'enquit le Commandant.

« Eh bien, je connaissais ce flic », fit Kicky prudemment. « Il s'appelle, euh s'appelait, McCafferty. C'était un enquêteur. J'étais souvent, comment dire, en rapport avec les flics et j'ai fait un peu de prison. »

« Oui, madame, je suis au courant », dit Coyle, s'abstenant poliment de lui dire dans quelle mesure il l'était, bien que Kicky fût certaine qu'il savait tout.

« C'était l'un des bâtards qui m'avaient envoyée au trou à Coffee Creek à cause du recel des trucs volés de Lenny Gillis », dit Kicky, consciente que, McCafferty mort, son histoire ne pourrait être ni confirmée, ni infirmée. « Ce n'était pas le flic le plus important, mais je l'avais rencontré au moment de mon arrestation. En conduisant vers Flanders Street, je l'ai reconnu. Il sortait une radio de sa poche. Alors, eh bien, je ne peux pas vraiment expliquer ça, mais *j'ai su* ce que j'avais à faire. C'est tout ce que je peux vous dire. J'ai su quoi faire. »

« Madame, j'ai fait un long passage en Irak, beaucoup trop long », dit Coyle avec un soupir. « Tout comme le camarade Lockhart ici présent. Certains d'entre nous en étaient arrivés au point de sentir les bicots quand ils étaient dans les parages. C'est un sixième sens du combat, nécessaire à l'instinct de survie. Je comprends, croyez-moi. »

« J'ai fait la première chose qui m'est passée par la tête », conclut-elle d'une voix faible. « Je lui suis rentrée dans le lard ».

Coyle tendit sa main et il serra celle de Kicky d'un geste franc. « Nous n'avons pas de médailles pour décorer les camarades comme vous, Volontaire McGee. Tout ce que je peux faire, c'est vous dire merci. Un jour, une nation blanche et libre reconnaissante vous offrira quelque chose de plus. Nous allons maintenant vous laisser vous reposer. » Les hommes la laissèrent, mais avant de quitter le salon, Jimmy s'abaissa vers elle et lui fit doucement une bise sur la bouche.

Lorsqu'ils furent partis, elle s'endormit peu à peu, bercée par la télévision. Soudain, la vision de sa fille s'empara d'elle. Kicky se demandait si Ellie pourrait un jour voir le film de ce matin à Flanders Street, si elle pourrait même connaître l'identité de la femme ensanglantée qui tirait au pistolet et si telle serait l'image indélébile qu'elle aurait de sa mère.

Elle ferma ses yeux, inondés de larmes. *Au revoir ma petite fée*, pensa-t-elle, toute à sa douleur dans ce silence terrible. *Tu es jeune, et tu m'oublieras, mais moi je ne t'oublierai jamais. Quelle que soit la nouvelle vie qu'ils te donneront, sois heureuse. Essaie de m'oublier un jour. Au revoir, mon enfant chéri.*

Chapitre XVI : Les choses qui explosent dans la nuit

Zack Hatfield eut gain de cause : Kicky McGee fut affectée au Troisième Bataillon à titre provisoire, parce qu'on estimait opportun de la mettre au vert un moment, tout comme Jimmy Wingo et Cat Lockhart. Elle fit connaissance avec une bonne part des zones rustiques et montagneuses qui bordent la côte Nord, une nouveauté pour un rat des villes comme elle, mais où, à sa grande surprise, elle retrouvait peu à peu une connexion avec la nature et la vie de plein air qui avait longtemps sommeillé en elle. Elle se disait que si le cauchemar finissait un jour et qu'elle pouvait décider librement de son sort, elle quitterait Portland et viendrait s'établir ici, sur la côte montagneuse couverte des grandes forêts sombres qui s'élèvent au-dessus des flots.

Lockhart fut envoyé pour ainsi dire en tournée. La NVA l'envoya faire des apparitions de l'orient, dans le Montana, jusqu'au septentrion, à Bellingham, dans le Washington. À Vancouver, en Colombie britannique, il donna un concert mémorable qui lui fit obtenir l'insigne honneur d'être déclaré, par la police montée, fugitif le plus recherché du Canada et d'avoir été l'occasion, au parlement d'Ottawa, de la résurrection d'une antique loi qui permet à n'importe qui, policier ou pas, de lui tirer dessus à vue. Cette loi avait été utilisée au dix-neuvième siècle contre les rebelles Indiens *metis* de Louis Riel. Wingo accompagnait Cat dans ses tours de chants, et lors du dernier, qui eut lieu au mois de juin, Kicky les rejoignit. Elle conduisait, faisait le guet et assistait le fameux tireur d'élite, en compagnie d'autres camarades, des Volontaires locaux de Spokane et de Coeur d'Alene.

Pendant ce temps, Jimmy Wingo et Kicky tombèrent amoureux, ce qui voulait dire, dans le contexte de la NVA, quelques amusettes entre deux portes, au milieu du tangage de la vie en cavale. C'était un développement naturel de leur relation, qui l'aida bien à franchir le cap de sa nouvelle vie.

Kicky se forçait, dans un immense effort d'auto-discipline, de diviser son existence en deux tronçons nettement compartimentés : celui d'avant et celui d'après Flanders Street. Elle ne se permettait jamais le moindre chevauchement entre les deux, du moins tant que cela dépendait d'elle. Avant Flanders Street, c'était avant. Ce n'était pas la personne qu'elle était aujourd'hui. Désormais, c'était après, et elle était quelqu'un d'autre. Elle supprimait avec une franche brusquerie tout souvenir d'Ellie à chaque fois qu'ils refaisaient surface. Au fond d'elle, elle savait parfaitement que c'était une illusion et qu'il était tout à fait possible que son rôle d'informatrice de police pourrait ressortir d'une façon ou d'une autre, et qu'elle pourrait mourir pour ce qu'elle avait fait. Mais elle en acceptait tout simplement le risque, tout comme elle acceptait le danger de mort au quotidien. Prenant exemple sur le programme de réhabilitation pour toxicomanes en douze étapes qu'elle avait essayé autrefois, elle s'ingéniait à vivre ses journées unes par unes et à ne pas envisager l'avenir. Elle devint fataliste et acceptait son destin avec philosophie. Sa vie était désormais posée sur des rails permanents, d'où il ressortirait ce qu'il en ressortirait.

Vers le milieu de l'été, Kicky et Jimmy Wingo furent de retour à Portland, bien que Kicky se fit boucler et teindre en brun ses cheveux. Ils faisaient désormais partie des couples reconnus, que l'Armée avait décidé de ne pas séparer et de laisser travailler en équipe. La Bataille de Flanders Street faisait maintenant partie de l'histoire, remplacée par d'autres événements sanglants et d'autres échecs cuisants des forces de l'ordre, au point qu'ils étaient aussi tranquilles à Portland que partout ailleurs.

Kicky ne savait pas du tout comment Lainie Martinez et Jamal Jarvis avaient pu se tirer d'affaire, suite à sa défection soudaine et dramatique. Tout ce qu'elle savait, c'était que l'hôtel de police de Portland n'avait fait aucune déclaration à son sujet, ni au sujet d'un quelconque informateur présent à Flanders Street. Les médias s'étaient uniquement concentrés sur la mission héroïque menée en personne par le chef Linda Hirsch, pour sauver la vie du vice-président des États-Unis. Kicky apprit que tous les policiers impliqués dans la fusillade avaient reçu des décorations et que Martinez avait

reçu la Médaille de la Bravoure, tout comme Hirsch et McCafferty, à titre posthume, évidemment. En dehors de cela, elle ignorait tout des plans des flics de Portland la concernant, tout comme de la traque incessante, menée en coulisse par Oscar et Gary Bresler.

Un soir d'été, Kicky prit part à une séance d'entraînement en compagnie des Volontaires Jason Carmody, Eric Sellars et Annette Ridgeway, séance qui était en réalité montée par la Troisième Section pour attraper la taupe. Ils furent conduits jusqu'à un hangar à Beaverton pour y entendre une conférence et des travaux pratiques, dirigés par le lieutenant Vincent Pascarella, artificier en chef du Deuxième Bataillon. Levant les yeux, Eric découvrit quatre étagères métalliques de deux mètres de long, qui devaient servir de chevalets. Sur l'étage supérieur, il aperçut deux gros cylindres noirs de presque un mètre de long, qui semblaient faits de plomb, terminés par de drôles de tasseaux et d'où sortaient quelques fils, ainsi que quatre ou cinq tubes plus fins, qui semblaient en acier, auxquels les nez fuselés, et les trois ailerons triangulaires en bas de leur corps et à leur base perforée, donnaient un air de torpilles. Eric avait appris à ne plus poser de questions, mais quand Pascarella les vit regarder ces objets, il proposa une explication : « Des chug-chugs et des whizz-bangs » dit-il.

« C'est bien ce que je me disais, chef, mais lequel est lequel ? » demanda Eric. « Je n'en ai jamais vu des comme ça. »

« Les chug-chugs sont des mortiers faits maison », dit Pascarella, montrant les gros cylindres noirs. « On les a faits en 81 millimètres, pour pouvoir utiliser des accessoires usinés comme un bipied et pour les monter sur la base d'un M252 si un jour on en trouve un. Mais je n'oserai pas le charger avec un pruneau militaire. Ça nous exploserait à la figure. »

« J'ai entendu dire que les roquettes s'appellent des whizz-bangs à cause d'un bruit qu'elle font », dit Annette. « Enfin, par CNN ».

« Oui, c'est à peu près ça », concéda Vince. « Le propulseur est en pétrole solide, fabriqué par notre club de Sciences Populaires, mais il n'aime pas trop rester solide. Les techniciens travaillent dessus, pour essayer de le stabiliser. On s'en sert pour envoyer des messages d'amour au-dessus des murs de Bremer, de temps à autre. J'aimerais bien qu'ils puissent tomber un jour sur les chiottes d'un chef ou faire exploser un juge fédéral, mais pour le moment, les résultats sont mitigés, pour le dire charitablement. Ce sont un peu les zeppelins de la Première Guerre mondiale. De bonnes armes psychologiques, qui peuvent coller les chocottes à l'employé ou à la secrétaire gouvernementale qui part au boulot, mais le problème, c'est qu'on n'arrive même pas à viser une grange avec ces fichu engins, et trop souvent, la détonation ne se fait même pas. En plus, il faut trouver un endroit pour les installer et une équipe de trois hommes pour la mise à feu, ce qui finit en général par un sauve-qui-peut et une poursuite. Les risques sont élevés et les résultats problématiques. Nous avons pu forcer les *feds* à évacuer un bon nombre d'immeubles, parce que ces gros patauds ont tendance à finir leur courses contre des fenêtres de gratte-ciels, mais ensuite ils ceinturent les rues environnantes et placent leurs bureaux et leur matériel dans des constructions modulaires plus basses que les murs de Bremer. J'ai entendu des bruits qui disaient que la direction de l'intendance au Quartier Général essaie de négocier avec des marchands d'armes internationaux du beau matériel de guerre, et même directement avec les Russkofs. Nous offrons 50.000 dollars pour tout militaire américain qui ferait tomber du camion un mortier M252 et deux douzaines de munitions perforantes. Mais on n'a pas eu de chance pour l'instant. »

« Euh, chef, qu'est-ce que c'est au juste qu'un mur de Bremer ? » demanda Eric.

« Tu as quoi, dix-sept, dix-huit ans ? Ça date d'un peu avant ton époque, j'imagine. Les murs de Bremer sont les gros blocs de béton armés, avec une base incurvée et des barbelés concertina, que les *feds* posent avec des grues pour ceinturer leurs Zones Vertes au Moyen-Orient et maintenant dans notre Patrie du Nord-Ouest », leur dit Pascarella. « Leur nom vient de Paul Bremer, le premier vice-roi impérial américain en Irak. Bremer était le planqué absolu, il restait tout le temps dans son bureau. On dit qu'il n'est jamais sorti de la Zone Verte et d'autres zones sécurisées à air conditionné

pendant tout son séjour en Irak. Il a donné son nom à ces morceaux de béton qu'on associe aujourd'hui à l'empire américain, comme les aqueducs et les routes sont associés à Rome, ou le thé et le cricket, qui sont encore en cours dans les anciennes possessions coloniales britanniques. C'est à cause des murs de Bremer que nous devons utiliser des mortiers ou des rockets pour envoyer des explosifs et les atteindre comme on peut, puisqu'on ne pratique pas les missions suicide. Allez, maintenant, mettez ces chaises en place, nous allons commencer. » Les quatre jeunes Volontaires s'exécutèrent.

« Bon, cette session et quelques autres vont être votre formation élémentaire d'artificiers », leur dit Pascarella. « Nous allons vous montrer ce que vous devez savoir en tant que Volontaires dans vos compagnies respectives, mais si vous voulez faire partie du corps des artificiers, il faudra suivre d'autres cycles de formation intensive. Ce soir, nous n'allons pas faire de travaux pratiques, mais dans les mois qui viennent, on vous organisera un petit séjour au bord de la Columbia, près de l'autoroute 30. Vous y rencontrerez des camarades de la Horde Sauvage du capitaine Hatfield, autrement dit le Troisième Bataillon, que la camarade Jodie ici présente connaît déjà. Comme les gars de là-bas ont tous les bois à leur disposition, ils pourront vous emmener camper au cœur des forêts du Nord-Ouest pour vous apprendre tout un tas de choses qui ne sont pas au programme d'éducation civique et morale du lycée. Quant à moi, je vais vous dire pourquoi la NVA utilise des explosifs, dans quelles circonstances tactiques et comment on fait. »

Pascarella s'assit sur l'une des grandes étagères en métal. « Alors, pour commencer : ce que la NVA ne fait pas avec les explosifs. Nous ne sommes pas des tarés musulmans fanatiques qui remplissent une voiture de toutes sortes de substances explosives pour la conduire dans une foule pour se faire exploser et en emporter des centaines d'autres dans le ciel. Il n'y a pas de commando suicide dans la NVA et il n'y en aura jamais. Nous voulons que vous viviez, et qu'après tout ça, vous soyez là pour construire la République pour laquelle vous risquez votre vie. Nous ne sommes pas non plus comme les fêlés de l'IRA provisoire de Belfast qui faisaient exploser des trucs uniquement pour le joli bruit que ça faisait et qui se foutaient bien d'avoir tué tous les enfants d'un bus scolaire, une famille de touristes ou une vieille dame en chaise roulante. »

« L'Armée des Volontaires du Nord-Ouest n'utilise jamais les explosifs comme arme anti-personnelle, pour les opéquer contre des non-blancs qui se trouvent illégalement dans la République ou rien dans ce genre, sauf quand nous mettons la main sur des grenades, que nous lançons méticuleusement dans des nids de nègres drogués ou des cantines de Mexicains, ce genre de choses. Mais jamais des vraies bombes. Il y a trop de risque de retombées négatives, à tous égards, trop de risques que quelque chose se passe mal et qu'on tue ou qu'on blesse les gens pour lesquels nous nous battons. »

« Le potentiel de dégâts collatéraux engendré par une explosion mal pensée est catastrophique en termes de victimes, de politique et de propagande. Quand le moment viendra de planifier vos propres chignoles, ne faites jamais avec une bombe ce que vous pouvez faire avec un fusil. Si vous en avez après une cible économique ou stratégique, préférez toujours l'incendie à l'explosif quand c'est possible. Vous pouvez avoir la cible aussi efficacement en lui mettant le feu, et les civils ont en général la possibilité d'en réchapper et d'y survivre. Jusque-là en tout cas, la NVA a eu de la chance. Il y a eu quelques vilains accidents, et après la guerre nous allons devoir payer des dédommagements à des familles pendant toute leur vie, si elles l'acceptent. Mais au moins, on n'a pas fait de catastrophes, comme de réduire en miettes un enfant et son petit frère en poussette, rien de ce genre. Pas encore, disons, et j'espère que ça n'aura jamais lieu, touchons du bois. »

« Chef, est-ce que les *feds* n'essayent pas de faire de faux attentats à la bombe, qui tuent des enfants blancs, pour salir la réputation de la NVA ? » demanda Eric.

« On a pensé à ça, oui. On appelle ça des opérations noires, Volontaire, et tu as raison, ces chiens galeux du gouvernement des États-Unis sont tout à fait capables de nous faire une merde sanglante dans ce style », admit Pascarella, assombri. « N'importe quel ancien d'Irak pourra te le certifier. Vous qui avez vu ça à la télé à l'époque, vous ne vous êtes jamais demandé pourquoi les Irakiens, et

plus tard les Iraniens, les Saoudiens et les Égyptiens avaient l'air de se courir après pour se faire exploser les uns les autres sans discrimination et sans rime ni raison ? Eh bien, je vais le dire comme ça : un bon nombre de ces camions-suicide avaient des étiquettes « made in USA » partout sur la carlingue, ou « made in Israel » dans certains cas. Je peux vous le dire, parce que c'est bibi qui préparait les paquets pour les chiens de la CIA et du Mossad, et je n'en suis pas fier. »

« Bon, pour revenir à ta question, bien que je ne sois pas un officier politique ni de renseignements, et qu'on connaisse tous les règles rigides de la NVA contre la propagation de rumeurs, je crois comprendre que dans les quelques bribes de négociations non officielles que nous avons eues avec l'autre partie, la NVA a dit clairement au gouvernement fédéral des États-Unis que toute bombe qui exploserait dans un jardin d'enfants ou une maison de retraite et qui serait attribuée aux méchants racistes par les médias, serait payée en retour par un arrêt du moratoire sur les attaques d'aéroports et de lignes aériennes commerciales, et que par conséquent tout trafic aérien prendrait fin et que nous commencerions à frapper les avions de ligne sur les pistes de décollage et dans les airs. Nous avons la capacité de faire cesser le trafic aérien intérieur et extérieur, et si vous vous demandez pourquoi on ne le fait pas, voilà la réponse. Pour le moment, l'accord non écrit tient bon : pas d'opération noire type CIA, pas d'attaques contre les avions et les aéroports. Aucun président des États-Unis dans son bon sens ne voudrait que cesse le trafic aérien dans ce pays. Ceci dit, revenons à nos moutons. »

« La NVA utilise des explosifs dans trois situations. D'abord, quand il y a une cible économique, stratégique ou propagandiste qui doit être détruite physiquement, parfois de façon spectaculaire, pour faire un exemple. Cela peut être une usine ou un commerce tenu par des Juifs, ou qui n'a pas cessé d'embaucher des clandestins du Tiers-Monde, ou une affaire qui fournit des biens et des services à l'ennemi. Cela peut être aussi un bar ou un restaurant qui refuse d'exclure les personnels militaires, les employés fédéraux ou les non-blancs. Cela peut être aussi un immeuble de bureaux ou toute autre structure qui héberge nos ennemis, il faut donc leur retirer cet avantage et détruire l'édifice. Vous voyez l'idée. »

« Le deuxième cas de figure, ce sont les bombardements contre les fortifications ennemies, comme quand on jette ces roquettes primitives et les projectiles des mortiers au-dessus des murs de Bremer et des barbelés pour envoyer une bise à papa. C'est là qu'intervient les bons vieux engins explosifs artisanaux, qu'on appelle aussi les cloches de Bagdad. Comme d'autres anciens combattants qui sont dans la NVA, j'ai le rare privilège d'avoir une expérience de ces engins par les deux bouts, et grâce aux musulmans et à nos propres efforts, nous avons pu transformer cet exercice en un art à part entière. Grâce aux engins artisanaux, on peut mettre en danger les mouvements de troupes ennemies et dans certains endroits du Nord-Ouest, on a pu faire en sorte que la police et l'armée évitent complètement les routes, en les forçant à se servir d'hélicoptères. Si l'on pouvait mettre la main sur les lance-roquettes ou trouver un moyen de tirer ces oiseaux, les kippas-unies seraient dans un beau pétrin. En ce qui concerne le troisième usage des explosifs, j'imagine que certains d'entre vous sont déjà au courant, non ? »

Annette leva la main. « Seigneur, j'ai l'impression d'être instituteur en CM2 » fit-il en riant. « Eh bien, ça doit être un peu vrai. Dites-nous, mademoiselle qui a levé la main, au premier et unique rang. »

« Les pièges ! » dit Annette. »

« Tout à fait », confirma Pascarella. « Dès que c'est réalisable, la NVA pose des pièges sur les lieux d'une opération avant de mettre les voiles, dans tous les véhicules et autres réceptacles disponibles, comme les cadavres des ennemis morts, et ainsi de suite. Cela ralentit les recherches de la police et des *feds* et ça leur fout les nerfs en boule, parfois ils passent toute la journée à débusquer et désarmer les pièges, ce qui nous donne toute une journée de plus pour couvrir nos traces. Sans compter les morts et les blessés que les pièges infligent à l'ennemi, même le plus prudent. Les pièges les plus banals sont les bombes tuyaux remplies de poudre noire, ou les grenades maison à fil, mais j'ai entendu parler de toute une série d'engins, des fusils cachés, des pièges à ours, des

poignées de porte électrifiées, de la bière empoisonnée, et même des décoctions bizarres dans l'eau des toilettes, qui réagissent à l'ammoniaque de l'urine et font exploser des parties importantes du corps des agents fédéraux qui les utilisent. »

« Notre équipe a pu décapiter un nègre avec une charge que nous avons cachée dans le réservoir du chiotte et qui s'est déclenchée quand il a tiré la chasse », dit Jason, avec un sourire satisfait.

Chapitre XVI : Les choses qui explosent dans la nuit (deuxième partie)

Pascarella étouffa un rire : « Très bien. Passons maintenant aux aspects pratiques de l'assemblage et de la détonation. Tout engin explosif est fait de trois éléments de base. Il y a la charge principale, de la dynamite ou du Semtex ou toute autre substance qui produira l'explosion principale. Mais il y a une autre charge, beaucoup plus petite, en général un pétard fabriqué en usine comme celui-ci », dit-il en montrant un petit tube de cuivre de la taille d'un crayon.

« C'est ce qu'on appelle une amorce fulminante. Il y en a de toutes sortes, certaines à poudre, certaines complètement électriques, d'autres à filament de tungstène comme des ampoules. On peut aussi faire des amorces fulminantes maison avec des produits chimiques ou de la nitroglycérine liquide dans une bouteille, un cocktail molotov, et ainsi de suite. Un simple pétard accroché à un bâton de dynamite ou de TNT fait très bien l'affaire. Donc l'amorce explose et fait détoner la charge principale. Troisièmement, il y a le système d'allumage de l'amorce fulminante, qui peut être tout simplement une traînée de poudre noire ou une mèche enflammée comme on en voit dans les vieux films, mais en général c'est un machin électrique qui contient une pile ou autre chose qui envoie une étincelle électrique dans l'amorce fulminante et la fait exploser, ce qui déclenche l'explosion de la charge principale. Donc l'astuce, pour réduire en miettes l'ennemi et non pas vous, c'est de séparer ces trois éléments jusqu'à la dernière minute, autant que faire se peut. Il y a trois sortes de processus de détonation, avec quelques variantes. Tout d'abord, il y a des systèmes de détonation à retardement. Par exemple le réveille-matin avec une pile attachée dessus, ou quelque chose de plus sophistiqué et digital. Un système de détonation à retardement fait exploser l'engin dans un certain délai, de cinq minutes par exemple, ou à une certaine heure, comme 13h15, quand vous pensez que la cible sera à portée de bombe. »

« La métaphore du tic-tac », fit Annette.

« Qu'est-ce que tu appelles une métaphore ? » demanda Kicky.

« Ah pardon, un truc du lycée qui est sorti tout seul », dit Annette pour s'excuser. Depuis la Bataille de Flanders Street, Annette éprouvait pour Kicky une vive admiration mêlée d'un peu de crainte. Kicky était plus âgée qu'Annette, selon la rumeur elle avait été prostituée, avait des tatouages et un enfant, et connu la prison. Kicky incarnait, dans les yeux d'une fille de riche comme Annette, l'attrait irrésistible de la marge, qui, sous l'effet d'un étrange snobisme inversé, se manifestait parfois chez les Volontaires issus des classes supérieures.

Pascarella les ignore. « Ensuite, il y a la détonation à distance, ce qui implique la nécessité d'un bombardier ou au moins d'un guetteur qui observe la zone où la bombe a été posée, et il faut attendre que passe le convoi ennemi, la limousine blindée ou le véhicule de l'avant blindé pour déclencher la détonation quand ils passent au-dessus de l'engin artisanal. Nous avons trouvé que l'ensemble carte-mère et batterie de téléphone portable marche du tonnerre de Dieu pour ce petit travail ; vous mettez le numéro du téléphone en numérotation abrégée et lorsque vous connectez la batterie et la carte-mère à l'amorce fulminante avec quelques fils et pinces crocodile, tout ce que vous avez à faire, c'est de taper le numéro et badaboum. Les Irakiens nous ont appris cette technique. Nous avons l'habitude de les abattre séance tenante si nous les trouvons avec un téléphone portable près de l'endroit où un engin artisanal avait explosé. Il ne reste qu'à prier Dieu qu'un télévendeur ne passe pas un coup de fil pour vous vendre un séjour à la montagne pile au

moment où vous êtes en train de connecter les fils. »

« Est-ce que c'est déjà arrivé ? » demanda Kicky, pressée par la curiosité.

« On n'a pas encore eu de tués, non, mais à chaque fois qu'un engin artisanal explose prématurément pour une raison inexplicable, il faut croire que c'était ça, foutus télévendeurs ! », admit Pascarella. « La troisième sorte de système de détonation consiste en un fil ou un cordon, qui peut être un fil électrique branché à une batterie ou un vrai cordon détonant de fabrication militaire, mais celui-ci, on l'utilise peu. » Pascarella se fit très sérieux. « Maintenant écoutez-moi bien les enfants – pardon, camarades – parce que c'est important. *La sécurité*. Ce qu'on appelle par euphémisme 'accident du travail' avec les explosifs arrive d'une de ces deux façons. D'abord, vous faites détoner par accident l'amorce fulminante pendant qu'elle est encastrée dans l'engin principal ou branchée dessus. C'est la première raison pour laquelle vous devez laisser débranché ou neutralisé votre système de mise à feu jusqu'au dernier moment, c'est-à-dire quand l'engin est en place ou que l'ennemi marche dessus, si possible. Il y a aussi tout un lot de précautions que nous prenons avec les engins commandés à distance, comme éteindre le téléphone que vous allez utiliser pour faire exploser la charge et même retirer la batterie pour en être parfaitement sûr. Ne jamais au grand jamais introduire une amorce fulminante dans la charge qui est connectée au système de mise à feu par tout type de cordon ou de fil. L'amorce d'abord, plus le fil non branché, ensuite vous branchez le système de mise à feu, ensuite vous mettez la batterie et armez le système de mise à feu quand vous êtes à bonne distance, pas quand vous êtes posés juste devant. »

« La deuxième cause de détonation prématurée, c'est lorsque la charge principale devient instable et qu'elle est mise à feu par la chaleur, la pression ou l'électricité statique. C'est l'une des raisons qui font que l'unité de CME de Portland, à une exception près, tâche de n'utiliser que des explosifs commerciaux ou militaires faits en usine, pas les décoctions bizarres que les gars d'O.C. Oglevy et quelques-uns de nos camarades les plus excentriques aiment à cuisiner dans les baignoires des caravanes. L'accident le plus grave dans la NVA de Portland a eu lieu quand deux bons camarades, les Volontaires Vladko Kirilov et Paul Strasser faisaient de la gélignite maison et pour autant qu'on le sache, cette foutue substance est devenue instable et a commencé à faire des émanations de nitroglycérine. Ils sont morts sur le coup, tous les deux. N'oubliez jamais ça, les gars, ce truc-là est mortellement dangereux. Si vous le maltraitez, il vous le fera payer de votre vie et peut-être de celle d'un camarade. »

« Quel genre d'explosifs utilisa la NVA ? » demanda Jason.

« Les seuls explosifs qui sont accessibles aux équipes de CME de la NVA dans toute la Patrie sont la bonne vieille dynamite, le TNT et la poudre noire », expliqua Pascarella. « La dynamite et le TNT courent autant les rues que la poussière. Elles sont vitales dans la construction, la démolition urbaine, mise à part la nôtre, et dans les mines. Le gouvernement fédéral ne peut pas interdire ces explosifs, ni les contrôler, il y en a trop besoin dans les industries qui rapportent de l'argent aux types sans âme en costards. Nous avons un commando spécial de CME qui circule dans tous les États-Unis pour cambrioler les sites miniers et les chantiers et qui nous les soulage de pleins cartons de dynamite et de TNT, qu'ils transportent ensuite dans des véhicules spéciaux. La seule exception que j'ai mentionnée, c'est la poudre noire que nous faisons nous-mêmes, dans plusieurs poudreries clandestines, ce qui est une méthode simple et relativement sûre, tant qu'un abruti ne s'allume pas une cigarette. 10% de soufre, 75% de nitrate de soude et 15% de charbon de bois, c'est la recette la plus efficace, bien qu'elle ait des variantes. En touillant soigneusement, on obtient ce que Shakespeare appelait le 'vilain salpêtre', le truc dont nos ancêtres se sont servis pour prendre la terre entière aux Indiens et autres Zoulous. Pendant que j'y suis, assurez-vous systématiquement que la poudre noire que vous employez a été faite et approuvée par l'unité de CME. Il y a quelques temps à Eugene, des gamins du coin avaient fait la leur en prenant du chlorate de potasse à la place du nitrate de soude, pour lui donner plus de peps, ce qui était une très mauvaise idée. Le chlorate de potasse est hautement instable. Il explose dès qu'une mouche se pose dessus et l'un des petits chimistes a perdu deux doigts d'une main. Il a eu de la chance de ne pas se faire décapiter. »

« Mais la Rolls-Royce des explosifs insurrectionnels, c'est toujours le Semtex, qu'on fabrique désormais dans une douzaine de pays, outre la République Tchèque où elle fut inventée », poursuivit le lieutenant. « Pendant que le gouvernement fédéral imposait aux fabricants américains toutes sortes de paperasse, de règles d'utilisations, de protocoles de sécurité, de signatures chimiques à l'éthylène glycol et autres, les producteurs tchèques continuaient d'exporter joyeusement leur Semtex tout autour du monde, ce qui fait que ce n'est pas introuvable, à condition d'avoir assez de billets verts. On utilise des charges en Semtex pour le gros œuvre, dès qu'on en a sous la main. C'est la substance la plus puissante pour le genre de choses que nous faisons. Une seule livre de cette pâte peut vous souffler une maison de bonne taille, une mallette bien remplie peut vous décapiter tout un immeuble de bureaux, et si l'on voulait aller jusque-là, un coffre de voiture rempli de Semtex pourrait envoyer sur la lune tout un pâté de maisons. La gélignite, la nitroglycérine en gelée, est encore plus puissante, mais elle n'est plus faite en usine et comme je l'ai dit, celles qui mijotent en baignoire sont très dangereuses, donc on ne s'y frotte pas. Quand l'intendance du Grand Quartier Général met la main sur du Semtex, on le répartit entre les équipes de CME et on le garde en réserve pour des travaux bien particuliers. Je me permets d'en parler, parce qu'on pourrait vous demander d'en poser à Spokane, à Seattle ou à Boise. Si c'est le cas, ne vous faites pas de bile. Le Semtex est stable, tant que l'amorce fulminante est placée à part et que vous ne le frappez pas avec un marteau ou qu'il ne subit pas de compression. »

« Et qu'en est-il du C-4, chef ? » demanda Eric Sellars.

« Quand on peut en avoir, c'est extra », fit Pascarella. « Mais l'armée américaine a développé une telle paranoïa vis-à-vis de nos artificiers qu'elle a évacué toutes les réserves de C-4 qu'elle stockait dans la Patrie pour les cacher encore mieux que l'or de Fort Knox, dans un certain nombre d'entrepôts secrets dispersés dans le reste de l'empire. Il faut quasiment un ordre signé du Président ou du Chef d'Etat-Major des armées pour distribuer du C-4 aux ingénieurs militaires ou aux bérêts verts pour un but bien défini et légitime, si vous voulez bien admettre que l'Amérique a des buts légitimes. Malgré tout, on en reçoit quelques fois, mais c'est beaucoup plus simple et plus rentable pour nous d'en rester à la dynamite et à la TNT. Et maintenant, venons-en au moment où on la pose, ce qui est la partie qui vous concerne, les gars. »

Les Volontaires se penchèrent en avant. « Il y a évidemment les voitures et les camions piégés », leur dit Pascarella. « Parfois, on ne peut pas faire autrement, lorsqu'on attaque un convoi militaire important et que la seule embuscade se trouve dans une rue en ville, ou, ce qui arrive plus souvent, lorsque la cible est un gros bonnet amerloque dans sa limousine blindée que nous ne pouvons pas serrer autrement. Mais nous n'aimons pas cette façon de faire, à cause du danger de dégâts collatéraux inacceptables. Il nous est arrivé de garer une voiture ou un camion piégé assez près d'un mur de Bremer pour le percer, ou d'un mirador pour le balayer – d'ailleurs je suppose que vous avez entendu parler la grande évasion de la prison d'Auburn dans le Washington, où la bande à Jock Graham a pu percer un trou dans l'enceinte avec un camion piégé. Mais un véhicule piégé est toujours une grande affaire qu'il faut examiner par tous les bouts et qui doit être approuvée par le commandant de brigade ou même au-dessus. Nous ne voulons pas que les rues des villes du Nord-Ouest ressemblent à Bagdad ou à la Bande de Gaza. Nos tireurs d'élite infligent plus de dégâts physiques et psychologiques à l'ennemi que cent voitures-piégées, et ils le font chirurgicalement et avec un panache qui suscite l'admiration des Blancs, pas la peur et le mépris. »

« La plupart des bombes sont posées en intérieur, le but étant de se s'immiscer dans leur périmètre défendu et de les frapper là où ils se croient en sécurité. Est-ce qu'on a déjà demandé à l'un d'entre vous de poser une bombe ? »

« Oui, moi », dit Kicky. « C'était ma première chignole en solo. Une librairie et un sex-shop de tapettes, avec le gros personnage de BD sur l'enseigne, Homer Erotica. C'est le Baron Rouge en personne qui avait préparé mon colis. On m'avait donné une fausse carte d'étudiante et je leur ai apporté tout une besace de livres sur les poèmes de Sappho et la Joie par le Sexe Lesbien et toute cette merdasse pour leur laisser en dépôt. Chaque livre avait été évidé, puis rempli d'un bâton ou

deux de dynamite, avec six autres bâtons cousus dans le double-fond du sac. J'avais un téléphone portable en plastique rempli d'une sorte de matière pâteuse en guise de détonateur. Ils n'avaient pas de chiens et il n'y avait pas de métal dans le sac, ce qui n'a pas fait sonner le détecteur. La tarlouze n'a fait que jeter un œil au sac rempli de livres et il l'a ensuite posé derrière le comptoir, pour m'empêcher de lui piquer des godemichets j'imagine. Avant qu'il ne le range, j'ai eu le temps de poser le téléphone dans le sac. J'ai fait semblant de m'intéresser à ses rayons pendant quelques minutes, puis je me suis barrée, j'ai descendu la rue et j'ai composé le numéro du téléphone. C'était une explosion du feu de Dieu. »

« Bon travail, camarade, vous nous donnez un aperçu typique de ce qu'il y a à faire au poste de livreur », répondit Pascarella en hochant le menton, impressionné. « Il est très probable qu'on vous demande à vous trois de livrer un paquet. Aucune mission dans l'Armée ne demande autant de courage, de sang froid, et pour tout dire de grosses coucougnettes. En même temps, il faut être capable d'improviser et d'être meilleur acteur ou actrice que quiconque à Hollywood, qualité que la dame élégante ici présente semble tout à fait posséder. Chacune de ces missions est unique, et je ne peux pas vraiment vous y préparer, sauf à vous dire que nous vous donnerons une formation complète sur tous les types de paquets que vous allez livrer, leurs risques et la façon de les manier. Il vous faudra entrer sur le territoire de la cible, la plupart du temps traverser des barrières de gardes armés et de chiens renifleurs et Dieu sait quelles sortes d'appareils de sécurité. »

« Certaines unités de la NVA tirent au sort le livreur de colis. Moi, je demande toujours des volontaires et je les informe en tête-à-tête avant le travail pour être sûr qu'ils ont le mental et les nerfs qu'il faut. Je n'ai pas encore été déçu. Plus tard, quand vos compagnies respectives participeront à une attaque ou une embuscade importante, surtout si vous êtes associés à une colonne volante à la campagne, on vous fera certainement participer à la préparation, à la pose et à la détonation d'engins artisanaux, qui peut être une grosse cagette pleine de dynamite ou un chapelet de mines anti-personnelles maison. Là bas au fond j'ai quelques exemplaires de récipients que nous utilisons pour les engins artisanaux. Si vous voulez bien venir voir ces palettes, je vais vous montrer comment on les ficèle pour arriver à la détonation. » Tous les quatre firent un cercle autour des palettes de bois, et la leçon de Pascarella se poursuivit.

* * *

Dès qu'il vit arriver le transport des quatre jeunes volontaires qui les prit pour les ramener chez eux, Pascarella se mit à une fenêtre et fit un signal avec une lampe torche. Puis il se dirigea vers la porte du bureau, sous laquelle on ne voyait aucun rai de lumière, et y frappa. Elle s'ouvrit, Gary Bresler en sortit, un casque audio sur les oreilles. « Tu as entendu ce que tu voulais ? » demanda Pascarella.

« Ouais », répondit Bresler. « Je n'ai rien entendu de déplacé. Est-ce que tu as ressenti des ondes défavorables venant d'un de ceux-là ? »

Pascarella souleva une porte-rideau qui fit apparaître, à la faible lueur de la pièce, une camionnette bleue qui était garée, les phares éteints. Les deux hommes commencèrent à charger les deux mortiers et les roquettes artisanales dans des rangements spécialement destinés à cet effet. « Je pense que ce sont quatre jeunes gens dévoués et intelligents, et que celui qui les a recrutés savait son métier », répondit l'artificier. « Cette motarde, Jodie, c'était bien la fille de Flanders Street, celle qui a fait le coup de feu avec Cat Lockhart l'autre jour, non ? Donc elle s'est déjà faite les os ? »

« Ouai », fit Bresler. « Mais ça ne veut rien dire. Tu sais aussi bien que moi qu'un indicateur enfoui au plus profond d'une organisation est tout à fait capable de faire exploser deux pédérastes pour se faire une bonne réputation dans l'Armée. »

« Bien sûr que je sais. Bon sang, Gary, je suis un artificier, pas une fouine ! Je n'aime pas espionner mes propres troupes et je n'aime pas me servir de mes armes lourdes pour appâter les cognes dans ton petit jeu de contre-espionnage. Même s'ils sont tout pourris, ces mortiers et ces roquettes devraient balancer du lourd sur les locaux des américains, pas être déplacés dans tout Portland pour

faire avancer l'intrigue de ce petit roman de gare. »

« Mais il faut bien le faire, Vince », grogna Bresler. « J'aurai deux autres lots à te faire retaper, comme ces deux-là. Je te dirai où amener le matos d'ici un ou deux jours. »

« Je ne dis pas qu'il ne faut pas le faire. Je te dis simplement que je n'aime pas faire ça. »

« Mais par Dieu, Vince, tu crois que ça me plaît à moi ? » s'exclama Bresler. Deux autres hommes surgirent des ténèbres extérieures, deux agents de la Troisième Section qu'on avait fait descendre de Seattle.

« Alors, Zeke, vous avez fait ce qu'il faut le long de la route ? » demanda Bresler.

« Tout est en place, lieutenant », dit l'un des deux, un jeune homme nommé Ezéchiel, qui portait une jolie chemise et une cravate, lui donnant l'air d'un missionnaire mormon, rôle qui avait vraiment été le sien, jusqu'au jour où il crut rencontrer la Faucheuse, lorsqu'il fut pris entre le marteau d'un policier mexicain et l'enclume de travestis prostitués, à Twin Falls dans l'Idaho. Son compagnon était un homme plus âgé, habillé en clochard et qui se faisait appeler Pops. Sa spécialité consistait à pleurer et à se pisser dessus quand il était arrêté par la police ou les patrouilles des équipes d'acton rapide. Le vieil homme réussissait à persuader son vis-à-vis qu'il n'était qu'un pauvre ivrogne sans feu ni lieu et à lui faire tourner les talons de dégoût, avant de le frapper à l'oreille d'un coup de pic à glace, vif comme un cobra, pendant que son compagnon caché dans l'ombre finissait le reste de la patrouille à coups de silencieux.

« D'accord. Même programme que d'habitude, les gars », dit Bresler aux deux agents de la Troisième. « Restez déguisés pendant au moins deux jours, trois si votre chef vous le demande. Des guets de 24h sur ce hangar, en relais. Si l'un de ces quatre-là est notre intrus, ces mortiers et ces roquettes représentent un gros morceau pour lui ou elle et une sacrée tentation pour la Bimbo et le Babouin, qui pourraient prendre le risque de griller leur taupe en échange d'une belle prise et d'un passage sur CNN. Si la police montre le moindre signe d'intérêt pour cet entrepôt, pas seulement des descentes où l'on casse les portes, mais le moindre comportement douteux, comme des voitures inhabituelles qui traînent dans le coin, des hélicos dans le ciel, des visites mystérieuses d'inspecteurs de la compagnie gazière ou des camionnettes UPS qui livrent des colis dans un bâtiment vide, des piétons qui n'ont pas l'air à leur place, vous me le dites. J'ai bon espoir malgré tout que ces quatre jeunes gens soient de loyaux Volontaires du Nord-Ouest, ce qui fait que vous pourrez avoir encore de longues heures de guet stériles à vous farcir. Mais si vous surprenez Lainie Martinez et ou Jamal Jarvis à rôder dans le coin, arrangez-vous si c'est possible pour en prendre au moins un vivant et en assez bon état pour parler. Pas de pics à glace, de nœuds coulants ou autres divertissement avant que je ne leur ai parlé, d'accord ? »

« Il y a un temps pour tout », admit Zeke d'un ton solennel.

De fait, en s'en retournant avec Jimmy vers la planque qu'ils occupaient alors, Kicky se dit que si elle avait encore porté le mouchard, c'était tout à fait le genre de coup que Martinez et Jarvis et cette folle de Hirsch auraient tenté, et qui aurait pu la faire tuer. Elle se demandait où ils étaient et ce qu'ils fabriquaient, à qui ils avaient parlé d'elle et pendant combien de temps sa situation durerait avant que tout ne s'écroule à nouveau.

Puis elle arrêta d'y penser et retourna au moment présent, car elle commençait à bien s'approprier.

Toutefois, elle était moins en danger qu'elle ne l'imaginait. La Bataille de Flanders Street avait été un four policier de grande envergure, mais les autorités fédérales qui avaient repris la main sur l'enquête comprirent avec prudence qu'à l'image des erreurs médicales, il valait mieux étouffer l'affaire. Après l'avoir examinée de façon approfondie, le nouvel agent spécial affecté au Bureau de Portland, un homme de fer nommé Bob Wicker, décida qu'il fallait l'enterrer dans l'oubli le plus profond. Des coups de tampon « top secret » furent systématiquement apposés sur tous les papiers du dossier et l'Opération Searchlight disparut des radars. Wicker comprenait parfaitement que Kicky McGee avait pris la tangente, et tout aussi parfaitement que personne n'avait besoin d'être au

courant de cette nouvelle. Comme le vice-président avait été affecté, l'incident était désormais pris en charge par les services du Ministère de la Justice, de Congrès et du Service Secret présidentiel. Mais ces procédures étaient de pure forme, car tout le monde savait qu'il s'agissait d'une tentative d'assassinat de la NVA, contrecarrée par les courageux agents Linda Hirsch et Elliott Weinstein, qui avaient pu l'anticiper grâce à un renseignement de dernière minute qu'ils n'étaient hélas plus en position de divulguer. Toute mention d'un agent infiltré donnerait lieu à une nouvelle enquête, remettrait sur la table tout un tas de questions gênantes au sujet de l'assassinat de l'ambassadeur Whitman et de son épouse bantoue et jetterait des os à quantité de chiens endormis qu'il était plus sage de ne pas réveiller.

Lainie Martinez eut avec Wicker un long entretien à huis clos dans son bureau, pendant lequel elle lui expliqua toute l'affaire par le menu et finit par le persuader de faire une fin, en couronnant le tout par une fellation menée avec brio sur le canapé du bureau. Une fois Wicker convaincu, ils purent savourer, deux après-midi par semaine, les délices d'orgies secrètes dans des appartements sûrs et de belles chambres d'hôtel en ville, affectés à leurs bureaux respectifs. Wicker rédigea de chaleureuses recommandations pour elle et Jarvis. Le gouverneur de l'Oregon, pour ne pas être en reste, promut Lainie et Jarvis au poste de lieutenant-enquêteur et leur remit la médaille de la bravoure. Depuis le début de l'Opération Searchlight, Lainie avait eu la prudence de garder dans un coffre les copies des documents importants, pour s'assurer de pouvoir reconstituer la série des faits si la chose s'avérait nécessaire. Elle avait parlé du coffre et de ces documents à Wicker, qui comprenait fort bien son besoin d'être rassurée, mais rien n'indiquait qu'ils fussent nécessaires.

La seule petite ombre au tableau était la disparition de May McGee et de Mary Ellen McGee. Le chef de la garde des contractuels privés était fort marri d'annoncer – et Lainie fort fâchée d'apprendre – que les prisonnières s'étaient faites la malle. « La vieille pocharde recevait tous les jours sa ration de bière », lui dit-il. « On lui en apportait même un paquet par jour. Mais elle devait les jeter dans l'évier quand on regardait ailleurs, parce que la nuit de la fusillade sur Flanders Street, avant de recevoir vos ordres sur la marche à suivre, elle a dû réussir à aller dans la chambre de la petite et s'évader avec elle. Honnêtement, nous ne savons pas du tout comment elle a fait. » Le mercenaire mentait, évidemment. Il était en train de faire une partie de jambes en l'air avec sa collègue dans l'une des chambres de l'hôtel, mais il préférerait passer pour un imbécile plutôt que d'avouer le ridicule de la situation. Lainie fut prise d'une telle colère qu'elle en oublia son anglais et le maudit en espagnol, mais quel que fût le plan de May, il avait réussi, puisqu'elle et sa petite-fille s'évanouirent sans laisser une trace.

Lainie était retombée sur ses pieds, mais Jarvis était moins content. L'une des dernières balles de Cat Lockhart avait mis un coup de peigne sur sa tête crépue en emportant son oreille gauche. Lainie lui rendit visite à l'hôpital et lui rendit compte des derniers développements. « Bon d'accord, ç'a été un fiasco complet », reconnut-elle. « Mais Wicker a l'intention d'être raisonnable. C'est vrai, le FBI s'est approprié tout notre travail, la blonde s'est barrée tout comme notre part sur le contrat d'adoption de la petite. Mais à long terme ce n'est pas une mauvaise chose, puisque ça coupe les liens entre nous et tout ce merdier. Regarde le beau côté, Jamal. On a eu notre joker, on peut rajouter 'médaille de bravoure' après nos noms, et d'après les bruits que j'ai entendus, les *feds* veulent bien nous reprendre. On est encore là, hein mon vieux ! Hirsch, ce pauvre Andy et Isaiāh Robinson et les autres gars n'ont pas eu notre chance. Il y a quelques éclaircies dans ce mauvais temps, en fin de compte. »

« Il n'y a qu'une éclaircie que ce négro veut voir », grogna Jarvis qui touchait son bandage à la tête. « Un de ces jours, je poserai mes mains noires sur le cou de cette pute ».

« Oh, que oui », fit Lainie.

Chapitre XVII : Mettre à bas la Ville des Paillettes

Lors d'une nuit sans lune du mois de janvier suivant, une conférence au sommet de la NVA se tint dans une maison à Westport, dans l'Oregon. Étaient présents Red Morehouse, Tommy Coyle, le commandant de la Première Brigade, flanqué de Bud Lawlor et Larry Donner, ses deux commandants de bataillons urbains, ainsi qu'Harry Hannon, commandant de la Deuxième Brigade, accompagné de Mark Conway et Art McNeill, ses capitaines de bataillons. Les lieutenants Wayne Hill et Charlie Randall représentaient la Troisième Section. Enfin, le capitaine Zack Hatfield, assez nerveux ce soir-là, organisait la réception, en compagnie du lieutenant Charlie Washburn, du Troisième Bataillon.

Quand tous les hommes furent installés dans le salon spacieux et que des tasses de café et des verres d'orangeades leur eurent été servis, Red ouvrit la séance. « Est-ce que les flics sont tenus en respect dans les environs, Zack ? » demanda-t-il.

« On a disposé presque quarante Volontaires dans le périmètre et tout le long de la route, qui patrouillent dans les bois sans arrêt », leur dit Hatfield qui retirait son chapeau à larges bords en prenant son siège. « Je ne veux courir aucun risque. On a construit un nid de mitrailleuses sur la petite butte qui est là-bas derrière, on a assemblé deux M-60 et on a équipé leurs servants de systèmes de vision de nuit infra-rouge au cas où des hélicoptères tenteraient de nous localiser. Mais avec tout le respect que je vous dois, chef, je crois que nous devrions nous disperser aussitôt que nous en aurons fini avec la petite causerie de ce soir. Ça ne me rassure pas de voir tant des nôtres réunis en un seul endroit, avec tant de gens éminents. La Horde Sauvage a pu inculquer la peur du châtiment à tous ceux qui voudraient nous chercher des noises, mais plus nous restons ici, d'autant que nous sommes nombreux, plus on augmente le risque d'une interception accidentelle par l'Oeil dans le Ciel, avec leurs satellites qui ont des capteurs infra-rouge de chaleur. Ils pourraient toujours nous envoyer un drone Predator, juste pour voir. Je vous connais assez bien pour ne pas avoir à le dire, mais l'affaire doit être plutôt imprudente pour justifier ce genre de risques. »

« Elle l'est », l'assura Morehouse. « Alors d'accord, allons-y. Comme vous le savez, je vais parler au nom du Conseil Militaire. Je vais vous annoncer une initiative stratégique majeure, et les mots « top secret » ne couvrent même pas le début du commencement de la sécurité qu'il faudra maintenir avant qu'on ne soit prêt à donner le coup d'envoi. D'abord les mauvaises nouvelles. Je vais devoir vous demander quelques-uns de vos meilleurs hommes, au moins deux douzaines, peut-être davantage, qui seront détachés pour une mission spéciale qui durera un temps indéterminé. Après y avoir beaucoup réfléchi, ce sont les brigades de Portland qui ont été sélectionnées pour former ce détachement spécial qui devra mener une série d'opérations sensibles et risquées, la première campagne d'envergure de la NVA en-dehors du Nord-Ouest. Le nom de cette unité combattante sera le « Détachement *Director's Cut* » et sa mission sera de neutraliser l'une des plus grandes armes de ZOG dans cette guerre, à savoir Hollywood, ses films, ses médias et son industrie du divertissement. Nous voulons rendre cette industrie aussi inutile à l'ennemi qu'il nous est possible de le faire. Pour le dire simplement, nous descendons à Hollywood pour désosser l'Usine à Rêves. »

Il y eut dans les rangs une vague d'approbations sourdes, de petits rires et de grognements approbateurs.

« Quand est-ce qu'on signe ? » demanda Conway. « Il faut que j'améliore mon bronzage ».

« Donnez-moi un emploi fictif de serveur pour que je me fasse remarquer par un gros producteur juif », dit Lawlor. « Les scènes de nudité complète ne me posent aucun problème. »

« Preum's pour aller casser la gueule à Bert Steinfeld, ce youtron dégoûtant », fit McNeill, parlant d'un acteur bien connu d'Hollywood, de confession mosaïque, qui faisait croire qu'il était ceinture

noire de karaté et qu'il avait été Béret Vert – allégation contestée par l'Armée des États-Unis – et qui s'était spécialisé dans les rôles de flic ombrageux mais sensible qui rossait, en compagnie de faire-valoirs noirs, femmes ou homosexuels, les affreux racistes blancs de tout poil, tout en proférant des répliques cinglantes et autres phrases qui tiennent en une ligne.

« C'est aussi pour cela que nous sommes là, pour décider qui fait quoi », dit Morehouse. « Messieurs, inutile de vous dire que depuis l'invention du cinéma il y a un siècle, l'industrie du film a été le domaine d'activité privée le plus entièrement juif au monde, exception faite de la finance internationale et du marché boursier. Encore aujourd'hui, on considère que le yiddish est la deuxième langue d'Hollywood. Au sens littéral. On le parle fréquemment sur les plateaux et les cabines d'ingénieurs du son, dans tous les bureaux, les salons de distribution des rôles et les salles de réunion. Les bureaux de tous les grands chefs des studios de production sont équipés de synagogues privées, des sortes de chapelles appelées *micha*, avec un ou plusieurs rabbins à leur service, et aussi de cuisines spéciales pour faire de la nourriture casher. Des groupes entiers de réalisateurs à Hollywood et dans leurs compagnies-sœurs à New York font des cérémonies religieuses juives avant leurs réunions. Tous les postes importants, non techniques, que ce soit du côté financier ou du côté créatif de tous les studios qui comptent, sont soit tenus par des juifs, soit sous la coupe d'un juif, et ceci est vrai des grands chefs, les producteurs et les réalisateurs, jusqu'aux scénaristes, aux directeurs de distribution des rôles, aux agents, aux comptables et à tous ceux qui ont quelque chose à voir avec l'argent. Même dans les domaines qui semblent être aux mains des Gentils, vous trouverez quelque part dans les organigrammes des juifs qui ont un rôle capital et un droit de veto. Le contrôle exercé par la Tribu est complexe et omniprésent et s'étend aussi à la télévision, à l'exception de deux grandes chaînes câblées, très juives quand on remonte dans la hiérarchie, mais qui sont possédées par des consortiums de chrétiens évangéliques protestants super-riches, de la branche des vénérateurs néo-sionistes d'Israël. Ce sont des néo-conservateurs influents, des donateurs du parti républicain, qui sont à leur façon encore plus nocifs dans leur malveillance que les Juifs, puisque la trahison de leur sang n'a aucune excuse. »

« Je n'ai pas besoin non plus de vous dire le mal terrible et largement irrémédiable qu'Hollywood a infligé à la race blanche et à la civilisation occidentale depuis un siècle. Pendant quatre générations, les banquiers internationaux et les politiciens corrompus ont commis des crimes sans nom contre l'humanité, en particulier les guerres sanglantes dans lesquelles nous avons été plongés au bénéfice de la juiverie, mais c'est Hollywood, et son enfant bâtard la télévision, qui ont fait avaler ces atrocités aux Blancs des États-Unis et du monde, et qui ont même suscité leur soutien enthousiaste. C'est Hollywood qui a passé ces cinquante dernières années à verser toutes les perversions imaginables du corps et de l'esprit dans le gosier des peuples blancs. C'est Hollywood qui a transformé la pratique répugnante de l'homosexualité en quelque chose de mignon et à la mode, dont on se moque gentiment, alors que c'est un véritable poison de l'âme. C'est Hollywood qui a transformé les femmes blanches qu'on voit dans les films soit en objets sexuels acéphales, soit en névrosées hommages, dégénérées et misandres. C'est Hollywood qui a empoisonné les esprits et brisé l'énergie des enfants blancs, génération après génération, et qui se trouvent aujourd'hui en-deçà de toute guérison possible, ayant été transformés en nègres blancs. Les banquiers nous ont volé notre argent. Le gouvernement fédéral des États-Unis nous a volé nos vies et notre liberté, tout en arrosant la terre de sang aryen, versé pour sauver une sale race de parasites asiatiques. Mais Hollywood a volé les âmes et les esprits de nos peuples, ce qui rend Hollywood plus coupable encore à mes yeux que les latrines d'iniquité qu'on trouve à New York et à Washington. Camarades, nous allons descendre au Sud de la Californie, nous allons prendre le monstre à la gorge et *nous allons lui arracher le cœur !* »

Autour de la grande table, une salve de hurrahs accueillit ces propos ; les hommes trouvant l'idée à leur goût. « Je vais maintenant donner la parole au lieutenant Hill », dit Morehouse.

« Merci, Red. Le public est super dans le studio ce soir, tu ne trouves pas ? »

Les hommes assemblés rirent de bon cœur. « Je vais commencer en vous disant ce qui a précipité

la décision de cette opération, qui va d'ailleurs s'appeler « Opération On Ne Rigole Plus », dit Hill. Les rires reprurent de plus belle. « Il va de soi que tous les mouvements révolutionnaires en Amérique du Nord ont dû rencontrer le problème d'Hollywood d'une façon ou d'une autre. La question a toujours été en veilleuse en ce qui nous concerne, même à l'époque du vieux Parti, avant le 22 octobre. Mais ces dernières années, notre problème principal était de survivre, dans nos rues et sur nos propres terres. Nous avons affronté les médias locaux, imprimés et électronique, et ici dans le Nord-Ouest, nous avons largement neutralisé le mal qu'ils nous font en tant qu'arme des occupants, mais nous n'avons eu ni le temps ni les ressources d'aller au fond du problème, dans le puisard de Los Angeles. Aujourd'hui, cela change. Il est assez évident qu'à moins d'un événement catastrophique, la NVA est là pour rester, elle est devenue un aspect permanent de la vie dans le Nord-Ouest et pour nous, survivre, finalement, c'est vaincre. Mais l'heure est venue de mener notre offensive pour un traitement médiatique équilibré jusque dans le ventre de la Bête. »

« Aussi étrange que cela puisse paraître, quand on voit toutes les ordures qu'ils déversent sur nous à la télé tous les soirs, la réaction de l'institution hollywoodienne aux événements du Nord-Ouest été, à notre grande surprise, relativement modérée. Modérée par rapport à leurs critères, en tout cas. Les journaux télévisés qui sont fabriqués en dehors du Nord-Ouest ne sont rien d'autre que de la pure propagande gouvernementale, évidemment, puisqu'ils croient qu'on ne peut pas les retrouver à New York, Atlanta ou Los Angeles. En particulier les présentateurs télé des chaînes du câble. Ils font leurs petites blagues sarcastiques dans les émissions du soir où ils invitent les vedettes et il y a eu quelques épisodes de séries télévisées, où les personnages principaux combattaient les racistes malfaisants dans le Nord-Ouest en sauvant héroïquement des petits négroillons et des gamins portant la kippa pendant la révolte satanique des racistes, pendant les Seize Jours, ce genre de pâté pour chats, mais tout bien considéré, le traitement qu'Hollywood nous a réservé n'a pas été aussi vil et rempli de bile hystérique qu'on aurait pu l'imaginer. »

« Bigre, j'ai remarqué ça moi aussi », dit Donner. « Ils sont méchants et méprisants, mais pas non plus en train de hurler à la mort. Comment est-ce que vous expliquez cela, lieutenant ? »

« Je pense à une ou deux raisons assez subtiles », dit Hill avec sérieux. « Tout d'abord, il faut remarquer qu'Hollywood n'est pas un monolithe. Comme dans toutes les élites au pouvoir, il y a une lutte de factions rivales aux échelons supérieurs, des contentieux personnels, des conflits d'intérêts, et toutes sortes d'entrelacements de ces choses. Ces factions se préoccupent surtout de prestige et d'enrichissement personnel, et d'acquérir le maximum de ce qui était, avant Coeur d'Alene, le vrai pouvoir dans la société, à savoir le pouvoir donné par les médias, par l'argent, et le pouvoir politique qui émane du Cloaco Maximo sur le Potomac. Il y a beaucoup de gens de pouvoir à Hollywood, des hommes comme des femmes, juifs ou autres, qui sont franchement opposés au président Clinton et à sa clique pour toute une série de raisons, certaines idéologiques, d'autres personnelles. Vous avez peut-être remarqué que l'angle sous lequel ces émissions de télé regardent les événements dans le Nord-Ouest depuis deux ans, consiste moins à montrer notre malice et notre malfaisance – c'est une évidence pour l'ethos hollywoodien, les nôtres sont décrits comme les méchants classiques – que la nullité et l'incompétence d'Hillary, de son gouvernement et de son FBI qui sont empêtrés dans leurs propres échecs contre nous. Il y a aussi beaucoup de gens dans cette branche qui pensent qu'Hillary va jeter aux orties la Constitution pour instituer une présidence à vie. »

« On dit aussi qu'elle va placer Chelsea dans le Bureau Ovale pour lui chauffer le siège, pendant que Maman Chérie continuera à tirer les ficelles », dit Morehouse. « Mais je n'en sais rien. Chelsea est tellement bonne à rien que je doute que la Marâtre puisse faire avaler le morceau à son électorat au cerveau brûlé. »

« Chef, vous parlez d'une nation qui a vraiment ré-élu George W. Bush en 2004, alors que tout le monde était au courant qu'il avait menti au pays tout entier pour trouver un prétexte à l'invasion de l'Irak et au déclenchement du carnaval d'horreurs qui n'a jamais cessé de nous poursuivre », lui rappela Hatfield. « La stupidité de l'électorat américain ne connaît aucune limite. »

« Au temps pour moi, capitaine », dit Morehouse en riant. « Mais le lieutenant Hill a raison de faire remarquer que tant qu'on ne leur tire pas dessus directement, il y a des gens de pouvoir à Hollywood qui, bien qu'ils ne le diraient jamais comme ça, ne voient pas d'un si mauvais œil le fait que nous soyons là pour faire mal à Hillary. Ils sont tombés dans le travers de croire leurs propres stéréotypes à notre sujet. Ils ne nous prennent pas au sérieux et dans le monde insulaire, incestueux et narcissique des élites d'Hollywood, il est tout simplement inconcevable que nous puissions gagner, ce qui fait qu'ils ne nous voient pas menacer à long terme leurs richesses et leurs positions. »

« Mais maintenant ça va changer parce qu'ils vont se faire tirer dessus », coupa Harry Hannon.

« Et c'est une autre raison à mon avis qui fait qu'ils y sont allés mollo depuis le 22 octobre », dit Morehouse. « Je disais que l'élite hollywoodienne ne croit pas que nous menacions sérieusement leur monde, mais souvenez-vous qu'ils vivent là-bas dans une sorte de Zone Verte qu'ils fortifient avec leur argent. Ils sont entourés de criminels, de drogués, de racailles noires, mexicaines et vietnamiennes et de fous dangereux de tout poil. Ils peuvent se faire à l'idée d'être entourés de gens armés. Ces gens ne sont pas des imbéciles, camarades, et comme tous les Juifs, ils ont une conscience très affûtée du danger personnel, un quasi-instinct détecteur de menace. Ils savent que nous ne les aimons pas, ni eux, ni leur films sales, ni leur télé à gros nibards, et qu'il n'y aurait pas besoin de beaucoup de provocation pour qu'on sorte de nos forêts du Septentrion pour aller les fumer à domicile ».

« De la furie des Hommes du Nord, ô Seigneur, délivrez-nous ? » dit Hatfield.

« Exactement », fit Hill, opinant du chef. « Ils prennent des précautions, contre nous et contre leur environnement, qu'ironiquement ils ont contribué à créer avec toute leur chienlit. L'une des branches d'activité qui se porte le mieux dans la Ville des Paillettes, c'est celle des gardes du corps, discrets, mais omniprésents, et de la sécurité des domiciles et des entreprises. Si tu es un ancien flic ou que tu as travaillé pour le FBI, tu peux te faire embaucher là-bas. Les maisons des stars sont fortifiées depuis belle lurette, à cause des rôdeurs, des racailles et du carnaval de cinglés qui sort à chaque pleine lune au Sud de la Californie. Mais désormais, tous les studios, les terrains et les immeubles de bureaux sont fortifiés comme le Stalag XIII, entourés de fils électriques et de barbelés concertina, avec des postes de contrôle et des armées de sbires qui patrouillent au sol, des maîtres-chiens, des procédures de vérification d'identité pour différents grades d'employés, de la vidéo-surveillance partout, et tout le tremblement. »

« Mais il n'y a pas que la peur qui explique qu'Hollywwod n'ait pas encore eu la main lourde contre nous », dit Red Morehouse. « Je ne veux pas être trop métaphysique, mais Hollywood a toujours été l'institution la plus bavarde et le Sud de la Californie a toujours pris parti dans les guerres culturelles, de manière ouverte et même effrontée, ce qui fait qu'on peut lire en eux à livre ouvert. En ce moment, je sens chez eux un malaise profond. Les puissances juives et de gauche ne sont pas seulement apeurées, mais engourdies, troublées, décontenancées. Ils n'arrivent pas à savoir à quoi s'en tenir avec nous. Ils n'ont jamais vu de Blancs comme nous auparavant – par Dieu ! Personne de vivant n'a jamais vu de Blancs agir comme cela. Camarades, même si nous sommes tous balayés demain, la NVA a réussi à faire quelque chose d'incroyable, quelque chose que personne n'imaginait possible pendant tout le vingtième siècle. Nous avons introduit le fusil dans la politique américaine, la source ultime du droit et du pouvoir politique. »

Morehouse sourit et secoua la tête, admiratif. « Pour la première fois depuis la Guerre Civile, les États-Unis n'ont plus le monopole évident de la force armée et cela abasourdit complètement l'élite dominante. Les Juifs, les sénateurs, les juges, les shérifs, les gardiens de prison, les avocats, les bureaucrates, les PDG, les petits chefs méchants, les professeurs arrogants qui détruisent la vie d'un élève pour une remarque politiquement incorrecte, les tapettes et les gouinasses qui corrompent et séduisent les adolescents, les présentateurs télé de gauche et néo-conservateurs, les nègres domestiques de l'État fédéral qui avaient l'habitude de bolosser les faces de craie et de nous voir trembler devant eux, tous ces gens qui étaient les coqs de basse-cour doivent désormais se tenir à

carreaux, car ils ne peuvent plus faire exactement ce qu'ils veulent. Pour chaque tyran qui vient chercher des noises aux Blancs, qu'il soit en robe noire, derrière son bureau ministériel ou ses caméras, il peut y avoir une inculpation, il peut être puni, on peut lui *tirer dessus*. Vous n'imaginez pas à quel point cela affole ces fils de pute arrogants de l'élite et à Hollywood, les Gargamels sont dans tous leurs états, alors que leurs conditions de vie sont optimales ; il y a des signes qui montrent qu'ils sont en train de virer paranoïaques. Les crochus hollywoodiens savent très bien, même quand ils sont dans leurs bureaux, leurs jacuzzis et leurs limousines, à l'abri dans leurs villas de vingt pièces à Carmel ou à leurs tables de restaurant ou dans leurs mobile-homes spéciaux avec le canapé de casting réservé aux *shiksas* blondes, que c'est à leur tour désormais. »

« C'est pourquoi ils ont décidé de frapper les premiers », dit Wayne Hill. « Pour des raisons qui nous échappent encore, la politique en gant de velours vis-à-vis de la NVA qui était en vigueur depuis deux ans semble avoir été abandonnée. Il semble que la décision a été prise il y a plusieurs mois lors d'une petite sauterie ultra confidentielle à Beverly Hills dans le manoir de Sid Glick, le chef de Paradigm Studio, où cinquante personnes étaient présentes. Parmi les invités, il y avait d'autres nababs des studios, des PDG, des producteurs indépendants, des réalisateurs, des scénaristes et quelques acteurs importants. L'assemblée était entièrement juive, sans exception, et d'après nos sources, les traiteurs, les masseurs, les revendeurs de cocaïne et même les prostituées de la piscine étaient de la communauté, fournies par une mère maquerelle de Bel Air. Quelles que fussent les discussions de ce week-end chez Sid Glick, dans sa piscine, son bain bouillonnant ou son terrain de hand-ball privé, elles ne devaient pas arriver aux oreilles des *goyim*. Mais les résultats de cette réunion ne se sont pas faits attendre bien longtemps. »

Hill ouvrit sa mallette et en sortit deux volumineux dossiers, recouverts d'épaisses couvertures. Il les fit passer à la ronde. « Il y a environ un mois, la Troisième Section a pu mettre la main sur deux documents très confidentiels qui viennent de la Machine à Rêves. Ce sont deux scripts de film. Chaque exemplaire du script préliminaire, destiné au studio, est marqué d'un numéro, que j'ai effacé de la photocopie comme vous pouvez le voir. Le premier script, celui du dossier bleu, vient de chez World Artists, dont le président s'appelle Manny Gelblum, et le vice-président en charge de la production Hyman Landauer, vous voyez ce que je veux dire. Ce script a comme titre provisoire *Le Grand Nord Blanc*, il a été écrit par deux scénaristes très en vue à Hollywood, Josh Horowitz et Andrea Franken. Le producteur sera David Katz, de World Artists, et le réalisateur Arthur Bernstein. Cet avorton obéit aux normes judaïques les plus fangeuses, cela va sans dire. C'est l'histoire d'un terroriste malfaisant de la NVA qui découvre avec horreur qu'en fait, il est juif, ce qui fait qu'il revient à ses racines juives et livre toute sa brigade aux *feds*, qui sont dirigés par un nègre charismatique et culotté du FBI, flanqué d'un faire-valoir blanc faiblard pour l'effet comique, avec au-dessus d'eux une Femme à Poigne qui les supervise. Dans la scène finale, le rabbin pose une kippa sur le crâne du personnage principal dans la synagogue de la prison, alors qu'il est enchaîné dans sa tenue orangée, et il pleure de joie d'avoir enfin trouvé la paix de l'âme, alors qu'on lui fait l'injection fatale. »

« Par le sang du diable ! » gronda Larry Donner, répuigné, qui laissa choir l'épais scénario sur la table.

« On va vous croire sur parole, lieutenant », fit Lawlor.

« Pas besoin de manger tout l'oeuf pour savoir qu'il est pourri », dit Hannon avec mépris. « L'odeur est suffisante ».

« Ça oui, ce truc refoule du goulot, mais attendez le suivant, il empeste comme les égouts de Calcutta », dit Hill. « Le deuxième dossier vient de Mammoth Productions, une annexe de Paradigm Studios de Sid Glick, tenue par son frère Shlomo, mais il y a les empreintes digitales de Sid un peu partout. Le titre provisoire est *Patrie*, mais je ne vais pas me lancer dans la narration de celui-ci. C'est un pot-pourri de tous les clichés anti-racistes, anti-nazis et anti-blancs qui existent depuis *Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur*. Dans ce script, nous ne sommes pas seulement malfaisants et mauvais. Nous sommes gras et contrefaits, ou alors maigres d'alcoolisme, en général

couverts de tatouages de prisonniers, nous avons les dents noires et nous sentons la mouffette, nous pétons et nous nous curons le nez, nous sommes des assassins psychotiques et des pétochards absolus, nous bombardons des bébés et nous sommes tous des pédés qui ne s'assument pas, et il va sans dire que nous violons les femmes blanches. En fait, le fil commence avec le viol en réunion d'une jolie blonde que les soi-disant Volontaires soupçonnent d'être une taupe, qu'ils découpent ensuite à la tronçonneuse. Vous voulez que je continue ? »

« Je crois que nous avons saisi l'idée, lieutenant », dit Hatfield d'un air sombre.

« Mais si nous sommes censés être des tantes, comment pouvons-nous violer la blonde ? » fit McNeill, sarcastique.

Morehouse leva son index d'un air professoral. « *Le manque de cohérence lutine toujours les esprits faibles.* Ralph Waldo Emerson. »

« N'oubliez pas que ces scénarios ne sont pas censés devenir des téléfilms ou des séries B qui vont rester trois semaines en salle avant de finir en DVD », leur dit Hill. « Ils vont devenir les plus grosses productions que la Ville des Paillettes ait sorties depuis des années. On leur a déjà accordés des budgets de cent millions de dollars chacun. Dans les deux films, chaque rôle parlant va être tenu par une vedette. Parmi eux, il y en a qui ne sont que de brèves apparitions, qui vont tous être tenus par des célébrités d'il y a vingt ans, et même quelques vieux chevaux de retour des années 80 et 90 qu'ils ont tiré de leurs maisons de retraite. Mary Steenburgen va jouer une vieille dame dans sa chaise roulante, Ted Danson va faire un clochard et Melissa Rivers une grand mère yiddish, avec un long châle qui cache son sac de stomie. Le générique d'ouverture se lira comme un *index nominum* du dernier quart de siècle hollywoodien, la distribution à elle seule attirera un public énorme, puisque tout le monde verra sa vedette préférée à l'écran. Et tenez-vous bien, ils sont même allés chercher dans les archives des passages inédits de vieux films à citer, comme *Casablanca*, *Citizen Kane* ou de vieux Western, pour faire droit à des vieilles vedettes comme Bogart et Bacall, Charlton Heston, Orson Welles, John Wayne, Glenn Ford et Jimmy Stewart. »

« Bon sang, c'est la totale ! » s'exclama Lawlor.

« Pardi ! Tu imagines la gueule que va avoir l'affiche ? » demanda Hill. « C'est une ruse grossière, mais ça marchera. Les gens vont aller voir ces trucs-là uniquement pour voir Charlie Chaplin, Marilyn Monroe, Robert DeNiro et Brad Pitt jouer ensemble et rivaliser dans une scène. Évidemment, ces films vont bénéficier des meilleures équipes d'opérateurs caméra et de preneurs de son, des meilleurs directeurs de la photographie et décorateurs, des plus éminents cascadeurs et fabricants d'effets spéciaux, tout le toutim. Ils sont déjà en train d'explorer les endroits qui pourraient ressembler au Nord-Ouest pour les scènes d'extérieur, dans le Colorado, près des Grands Lacs et en Nouvelle-Angleterre. Ils ont eu le bon sens de ne pas s'aventurer dans la Patrie et ils font de leur mieux pour maintenir le plus grand secret. Ils savent bien comme nous allons réagir. Comme s'il était possible de garder un secret dans cet aquarium ! Mais c'est ce qui va nous tomber sur le râble, camarades, et si nous ne faisons pas tomber notre marteau sur ces manigances, des tombereaux démultipliés de mensonges, d'insultes, de dénigrement et de mépris vont nous tomber dessus sans interruption ! »

« On va faire tomber le marteau, camarades », dit Morehouse. « Nous avons supporté les étrons de ces gens pendant cent ans . Plus jamais ça ! C'est fini ! »

« Qui va être le marteau ? » demanda Tommy Coyle avec chaleur.

« Désolé, Tom », dit Morehouse, avec une commisération sincère. « Harry et toi êtes trop nécessaires ici avec vos brigades, ce qui vaut aussi pour vos commandants de bataillon. Tu as été invité ce soir pour nous aider à sélectionner des membres de tes unités. L'ouvrage du forgeron sera planifié par la Troisième Section, mais les clous viendront de Portland et de la côte Nord. »

« L'amouuur du juif, c'est vraiment leur grande affaire, faire la vie dure aux gangsters » plaisanta Charlie Washburn.

« Mais le détachement *Director's Cut* ne pas tirer arbitrairement à gauche et à droite », précisa Wayne Hill. « Nous avons une liste de noms que nous allons vous soumettre. »

« Quel genre de personnels et d'équipements voulez-vous pour ce détachement spécial ? » demanda Hannon. « De quel genre de compétence avez-vous besoin ? »

« Pour traiter ce point, je vais laisser la parole à l'un de mes collègues. Vous avez sans doute remarqué que nous avons un camarade qui n'a pas encore dit grand chose », dit Hill. « Messieurs, permettez-moi de vous présenter Charlie Randall, un frère racial qui nous vient de l'autre côté du globe, qui sera commandant de compagnie dans le détachement *Director's Cut*. » Randall, qui était près de la cheminée, se leva et se rapprocha du foyer, s'appuyant sur sa tablette.

« Bien le bonjour, messieurs », dit le jeune Australien. « La Troisième m'a choisi pour cette petite affaire parce que rien qu'à m'entendre, personne ne croirait que je suis du coin et aussi parce que je présente rudement bien, ce qui me donne une excuse pour croiser les acteurs et hanter leurs repères à toute heure, et me rend crédible dans mon rôle d'aspirant acteur. Sans parler du fait que ma vocation a toujours été de comploter des manigances, un art dans lequel je ne me débrouille pas trop mal, sans me vanter. »

« Quant à moi, je serai l'officier exécutif, le planificateur et le responsable du renseignement », leur dit Hill.

« En ce qui concerne le troisième membre du Trio de Choc, j'aimerais solliciter auprès de Zack ici présent, les services du lieutenant Christina Ekstrom en tant qu'intendante. J'ai entendu dire qu'elle avait dû se mettre au vert il y a quelques temps. »

« Ouai. Elle aidait son père à ce poste, elle est aussi savante que lui dans la matière », dit Zack. « Mais auparavant, elle a été nos yeux et nos oreilles au commissariat local, pendant presque deux ans. Je pense qu'elle va bien aimer l'idée de changer d'air. Le FBI la pourchasse particulièrement à cause de la première chignole que nous avons faite avec son aide, ils en ont après elle autant qu'après moi. C'est un bon choix. »

« Nous voulons embarquer au moins six ou huit camarades femmes, pour avoir des équipes mixtes, car nous aurons beaucoup de missions de surveillance à faire », dit Hill. « Des couples établis seraient la meilleure option si vous voulez bien nous les prêter. Je voudrais aussi avoir le lieutenant Pascarella et deux Volontaires de son équipe de CME de la Première Brigade. Je voulais vraiment avoir le Baron Rouge, mais le Conseil Militaire m'a dit qu'on avait trop besoin de lui ici et que le risque de le perdre serait trop important, donc je ne l'aurai pas. On va faire pas mal de barouf là-bas, on pourrait même balancer un ou deux chug-chugs. »

Coyle hocha de la tête. « D'accord. Tu as Pascarella et deux CME. »

« Et dans la Deuxième Brigade, je voudrais Johnny Featherstone pour les incendies. J'ai entendu dire qu'il connaissait son métier. »

« Affirmatif. Il utilise des substance faites par nos techniciens fous qui sont capable de liquéfier de l'acier, il sait très bien où les placer et dans quelle quantité », reconnut Hannon. « Quand Johnny a tout incendié, tu peux mettre ce qui reste dans une tasse de thé. D'accord, il est à toi. »

« Bon, je parie que c'est maintenant que vous allez vous crêper le chignon », fit Randall avec un sourire amical. « Nous voudrions au moins quatre de vos meilleurs tireurs d'élite, y compris Cat-Eyes Lockhart lui-même ». »

« Je la voyais venir, celle-là », admit Coyle. « Franchement, je commence à me faire du souci pour Cat. Ça commence à chauffer pour sa pomme à Portland. Ils affichent sa bobine dans le poste tous les soirs, elle est sur tous les murs et toutes les cabines téléphoniques. Ils le veulent au point d'en saliver et c'est le seul soldat du rang dont la tête est mise à prix à un million de dollars. On dirait qu'il a une cape d'invisibilité qui lui permet d'évoluer librement en ville sans se faire remarquer, mais cette bonne fortune ne durera pas toujours. Même si ça me fait mal de laisser filer Cat et son

tableau de chasse, je reconnais que c'est une bonne idée de l'envoyer en tournée loin de Portland, en attendant que ça se tasse un peu. Il est à vous. »

« Nous aurons besoin de quatre fantassins pour la surveillance et le sulfatage quand ce sera nécessaire », poursuivit Randall. « Des mitrailleurs qui sont capables de toucher ce qu'ils visent, pas seulement de jouer à John Wayne sur les plages d'Iwo Jima. Deux de chaque brigade. »

« Jimmy Wingo », dit Coyle à regrets. « Avec Biedermann pour l'assister ».

« Mike Gauss », dit Hannon. « Et, attendez-voir, Willis Nixon ».

« Mike la Mitraille ? Bon choix, mon bonhomme », dit Randall avec joie. « Pour faire passer la pilule, vous pourrez leur dire qu'ils auront deux M-60, un PKM et un HK-11 avec tout plein de cartouchières et de munitions, et qu'ils pourront choisir et entraîner leurs équipes quand ils seront sur place. »

« Vous comptez jouer les Rambo là-bas ? » demanda Conway, intrigué.

« Nous comptons faire du vilain dans les cages à Hébreux, mon petit père », dit Randall avec aplomb.

« J'ai dit tout à l'heure qu'il nous fallait au moins six ou huit poupées-pirates, les couples c'est très bien, mais rappelez-vous que nous avons affaire à des Juifs, donc nous aurons besoin d'en avoir au moins quelques-unes au poste de Loreleï pour leur tendre des pièges à miel. Elles devront jouer aux aspirantes actrices. Ce que je vais dire vous semblera macho et cru, mais il faudra qu'elles soient assez bien faites et assez jolies pour jouer les Loreleïs et les starlettes d'Hollywood, pays où on en trouve dix à tous les coins de rue. Nos filles doivent en jeter suffisamment pour taper dans l'oeil d'un youpin libidineux lors d'un cocktail, vous voyez ce que je veux dire. Vous devrez en parler à vos filles avant de les faire signer. Dites-moi si vous avez des propositions. »

« Mmmm, on a cette très jolie lycéenne dans la Compagnie A, Becky, mais son père est un gros bonnet et elle est trop connue dans les cercles de la haute sous son vrai nom », dit Bud Lawlor. « Elle pourrait croiser quelqu'un qu'elle connaît au mauvais moment. Kicky McGee pourrait faire l'affaire, s'il y a moyen de cibler un youp' qui les aime du genre prolo et tatouée. Elle a, comment dire, de l'expérience. Rien de méchant contre notre camarade, elle a du sang froid et elle en a dans le ventre. Elle a fait des livraisons de paquets, elle a conduit la voiture de Cat Lockhart et nous l'avons vue à l'oeuvre sur Flanders Street. »

« Est-ce qu'elle porte des tatouages raciaux ? » demanda Randall. « Des drapreaux confédérés, des swastikas, quelque chose qui leur mettrait la puce à l'oreille ? »

« Non non, rien de raciste, simplement des trucs celtiques de motarde, des fleurs, des fils barbelés et des trucs de sorcière. Elle a quelques tenues en cuir et en jeans du feu de Dieu. »

« Est-ce qu'elle est maquée ? » demanda Randall.

« Elle est en couple avec Jimmy Wingo », leur dit Lawlor. « J'ai pensée à elle aussi pour cette raison. »

« On la prend, alors », décida Randall. « Peut-être pourra-t-elle arranger un tête-à-tête entre Sammy Steinberg et la M-60 de Jimmy. »

« Quel sera votre plan d'attaque, lieutenant Randall ? » demanda Hatfield.

« L'objectif stratégique principal est de neutraliser l'appareil filmique et télévisuel d'Hollywood en tant que machine de guerre de propagande ennemie », dit Randall. « C'est devenu une machine de guerre à cause du contrôle que les Juif exercent sur cette industrie. Nous devons faire se retirer autant que possible les mains juives qui tiennent les manettes du pouvoir et de la création, non seulement en liquidant quelques Hébreux, mais en insufflant une dissuasion telle qu'elle interdise à ces reptiles de chier des crottes de dingo comme ces choses-là », dit-il en pointant du doigt les deux scripts posés sur la table du salon. « Ils doivent apprendre que la seule perspective de produire un

film ou un épisode de télé anti-NVA signifie la quasi-certitude d'une mort violente. Nous n'allons pas nous en prendre à des vedettes du cinéma ni aux autres acteurs, mais seulement aux Juifs qui décident des films qui vont sortir et de leur contenu – les chefs des studios, les producteurs, les scénaristes et les hommes d'argent. Nous avons plusieurs objectifs. Tout d'abord, empêcher physiquement ces Juifs de faire des choses sales. Un juif mort ne peut pas faire un film anti-blanc. Deuxièmement, les dissuader psychologiquement de faire des films et téléfilms de propagande, puisque les Juifs et les gauchistes ne sont pas suicidaires. Enfin, et c'est le but à long terme, nous voulons démontrer à la communauté des Gentils au sens large, qui travaillent dans le monde du cinéma et de la télévision, que le contrôle juif sur leur secteur d'activité, sur leur argent, leurs discours et leur talent créatif, n'est pas une fatalité perpétuelle et ordonnée par Dieu. Nous voulons leur montrer, à eux et au monde entier, que le pouvoir juif peut être brisé, là-bas, en plein cœur de l'empire le plus ancien et le plus cher à leur cœur qu'ils se sont taillés dans ce pays. »

« Les Gentils d'Hollywood ont été conditionnés toute leur vie à accepter un statut de citoyen de deuxième classe dans leur propre monde, dans leur travail, dans leur pensée et leur vie publique », dit Red Morehouse. « Pour eux, la domination juive de leur existence apparaît comme une loi naturelle, un fait immuable de l'existence. Quiconque ose la contrecarrer, ou même faire un lapsus ou une incartade d'ivrogne, comme Max Garrett le fait parfois, est écrasé. Mais aucun de ceux qui sont forcés de vivre sous le joug des Juifs n'apprécie la chose, et, pris individuellement, ceux qui sont confrontés aux Juifs en chair et en os tous les jours ne les aiment pas. En un sens, nous allons montrer aux vedettes et aux véritables artistes du monde du cinéma la même chose qu'aux nôtres ici dans la Patrie, à savoir qu'*il est possible de résister*, et que l'ennemi n'est pas invincible. »

« Ce qui nous ramène à nos propres débuts, dit Randall avec une joie mauvaise. « Messieurs, je suis sûr que vous avez vu les films gore du passé. *Halloween, Vendredi 13, Massacre à la Tronçonneuse, Black Christmas*. Eh bien, l'Armée des Volontaires du Nord-Ouest va ajouter sa contribution à l'almanach de l'horreur hollywoodienne. Celle qui va battre à plate couture toutes les autres nuits de l'horreur, la plus rouge des fêtes de sang. » Il regarda les hommes assemblés d'un drôle d'air et se pencha en avant pour chuchoter à part-soi, comme un acteur de théâtre :

« *La Nuit des Oscars !* »

Chapitre XVIII : Le monde entier est une scène

Il fallut compter plusieurs semaines pour réunir les personnels de l'opération *Director's Cut*, les envoyer dans la région de Los Angeles et les installer dans des maisons et appartements sûrs, avec leurs lots d'armes, de munitions et autres fournitures dûment sélectionnées. Pascarella et ses artificiers établirent séparément leur propre atelier de CME dans un garage en location, à Seal Beach.

La Cérémonie Annuelle de Remise des Prix de l'Académie des Arts et des Sciences Cinématographiques, puisque tel est le véritable nom de la nuit des Oscars, avait lieu habituellement à la fin du mois de février ou au début du mois de mars. Cette année, la cérémonie était prévue un lundi au début du mois de mars, ce qui ne laissait aux Volontaires que quelques semaines pour planifier et mener leur attaque, faute de quoi, ils seraient forcés d'attendre l'année suivante.

La NVA reçut une assistance incommensurable en la personne d'un agent de la Troisième Section qui vivait et travaillait dans le monde du cinéma, un homme peu loquace mais affable, qu'on appelait, lorsqu'on ne pouvait pas faire autrement, « Le Talentueux M. Ripley. » Derrière ce pseudonyme se cachait Barry Brewer, chasseur de talent à Hollywood, qui avait choisi son propre nom de guerre. (« Chasseur de talent, talentueux, vous saisissez ? » expliqua-t-il au petit groupe qui était dans le secret). Brewer ressemblait à un pédicure-podologue ou à un comptable, entre deux âges, d'allure mince et au teint assez pâle, mais qui avait toujours habité la Ville des Paillettes et avait le cellulôid dans le sang, n'ayant jamais travaillé ailleurs et ne s'imaginant guère déménager. Il connaissait la ville, ses habitants et ses industries comme sa poche. Il avait pu y tisser tout un écheveau de relations aux étages du bas comme à ceux du haut, qu'il avait mis à la disposition de la NVA lorsqu'éclata sa haine des Juifs et de ce qu'ils lui avaient fait subir, qui jusque-là brûlait à feu doux, car dans un instant de clarté cosmique, il avait compris ce qu'il avait à faire.

Il décrocha son téléphone, appela une agence de détectives privés à Vancouver en Colombie britannique, et demanda à parler à un privé qu'il utilisait pour faire des vérifications d'antécédents et autres petites choses, un homme en qui il devinait, avec quelque raison, des pensées politiquement incorrectes. Et Brewer avait vu juste. Suite à une longue et sinueuse série d'événements, Brewer finit par être mis en contact avec Wayne Hill et le reste, comme on dit, appartient à l'histoire.

Brewer était un vrai pilier d'Hollywood, à tous les niveaux. Il connaissait tout le monde, du gardien du parc de stationnement de Tri-Star aux producteurs indépendants qui travaillaient avec la 21st Century Fox et aux maquilleuses de la télévision de CBS. Tout le monde répondait à ses coups de téléphone, à l'exception des plus grands chefs de studio et des vedettes de première classe. Cela étant, très peu de gens le voyaient comme ayant le bras long. Comme c'était un Gentil, Brewer se tenait à la périphérie du Grand Hollywood, mais cette position avait ses avantages, car il pouvait ainsi se fondre dans la végétation et passer sous les radars. Dans cette branche d'activité, les non-juifs étaient vus comme des êtres de si peu d'importance qu'ils en devenaient invisibles. Personne ne colportait de ragots sur Barry, aucun paparazzi ne le suivait, aucun reporter de tabloïd ne le pourchassait pour lui soutirer des informations confidentielles. En conséquence, il avait tout loisir d'accomplir pour la NVA de multiples et difficiles tâches ayant trait à la logistique et à l'intendance, qui ne suscitèrent aucun murmure dans le cloaque, y compris l'installation en ville de quelques-uns des plus gros calibres de l'Armée.

Le quartier général était un appartement de luxe avec terrasse, au dernier étage d'un immeuble à Culver City. Le dernier jour de février, une réunion stratégique y réunit les chefs d'équipe, sous la présidence des lieutenants Wayne Hill et Charlie Randall, avec la participation du Talentueux M. Ripley. Tout bien considéré, si son identité devait rester la plus secrète possible, les cadres dirigeants devaient au moins le connaître de vue, puisqu'il formait la base de l'équipe de soutien à

Los Angeles. Aucun d'entre eux ne savait combien de temps l'opération allait durer et tous devaient pouvoir entrer en contact avec M. Ripley en cas d'urgence. Parmi les cadres de rang inférieur, étaient présents les Volontaires Jesse « Cat-Eyes » Lockhart, Lee Washburn, le Lieutenant-intendant Christina Ekstrom et le Volontaire Jimmy Wingo.

« Cela va être le plus grand assaut contre une cible sioniste que l'Armée des Volontaires du Nord-Ouest a jamais mené », dit Hill. « Nous enverrons un message indélébile à l'ennemi et au monde, du genre de ceux qu'Hollywood est tout à fait apte à comprendre. Vous rappelez-vous cette fameuse scène dans *le Parrain*, quand le gros producteur de films juif se réveille à l'aube, dans son manoir et dans ses draps de soie, le type se tourne et voit la tête tranchée de son cheval de course à plusieurs millions de dollars, au milieu d'une mare de sang, puis il se met à crier, mais à crier, comme un fou, pendant que l'image s'évanouit ? Voilà, c'est l'effet que nous recherchons, à tous points de vue. »

« Je me souviens que le producteur finit par plier et donne au Parrain ce qu'il voulait », dit Christina, assise sur le canapé. Elle portait l'une des ses habituelles chemises à manches longues, pour cacher les cicatrices que lui avaient infligées les congolais.

« Exactement. Et pourquoi cela ? » demanda Hill. « Le gros juif, le Gargamel, a plié parce qu'il a compris qu'il avait affaire à des gens pour qui son pouvoir, son argent, son influence et sa méchanceté personnelle ne comptaient pour rien. Peut-être pour la première fois dans sa vie, le gros juif avait affaire à des gens qui n'avaient peur ni de lui, ni de tout ce qu'il pouvait commander, et qui n'accepteraient rien d'autre de lui qu'une obéissance et une soumission complètes. C'est le message que nous voulons envoyer, non seulement aux gros juifs qui tiennent Hollywood, mais aussi au monde entier. Le pouvoir de ces gens touche à sa fin. Cette chignole sera notre équivalent de la tête de cheval ensanglantée dans le lit du juif. Mais notre message ne se limite pas à cela. Nous voulons que tous les Américains blancs le voient et se disent que si ZOG ne peut pas protéger la crème de l'élite hollywoodienne, alors il ne peut protéger personne. Que si ZOG ne peut plus protéger les Juifs puissants d'Hollywood, alors il serait peut-être temps de nous placer du côté des gagnants. C'est pourquoi il est impératif de frapper la cérémonie des Oscars elle-même, en direct et sous les yeux des caméras. »

« Grâce à M. Ripley ici présent, nous avons réussi quelques bons coups de renseignement », dit Randall. « Les principaux organisateurs de la sécurité de la nuit des Oscars sont du Groupe Centurion, qui s'en occupe depuis quelques années. M. Ripley a pu recruter un informateur dans leur équipe, qui s'est toujours montré fiable, et qui accepte la mission à condition d'être recruté comme Volontaire après le feu d'artifice et de rentrer avec nous dans la Patrie. Nous avons une très bonne connaissance du terrain et de ce qu'on trouvera face à nous, en matière d'ennemis armés et de mesures de sécurité. C'est Rip qui va vous montrer tout ça. Oscar et moi avons déjà fait la visite guidée de la zone cible, mais Chris, Cat et Lee ne l'ont pas encore faite. Je veux que tous les Volontaires le fassent dans les jours qui viennent. »

Hill hocha de la tête. « C'est essentiel. Les gens de la Salle Kodak ont l'obligeance de nous organiser des visites à dix dollars, de 10h 30 à 14h 30 tous les jours, avec des départs toutes les demi-heures. Allez-y en couple, une paire à chaque fois. Je sais qu'il y a le risque de se faire pincer par la vidéo-surveillance après-coup, mais il s'agit d'une opération de haute importance et je veux que tout le monde soit parfaitement paré. Tout le monde doit avoir un aperçu préalable de notre terrain de chasse. »

« Je m'occupe de l'organisation », dit Christina.

« Pour les camarades qui n'ont pas encore fait la visite, est-ce que vous pourriez nous décrire la salle de spectacle, M. Ripley ? » demanda Hill.

« Mais certainement, lieutenant. Nous avons eu de la chance, car les Oscars de cette année seront presque la copie-carbone de ceux de l'an passé, avec une seule exception, que je vous expliquerai tout à l'heure », dit Brewer. « La cérémonie aura lieu dans la Salle Kodak, dans le Centre Hollywood-Highland, qui se trouve comme vous l'avez deviné au croisement du boulevard

Hollywood et de l'avenue Highland. C'est un complexe de quatre hectares et demi au centre d'Hollywood, construit pour ressembler à un immense décor de cinéma à l'ancienne, en particulier à celui d'*Intolerance* de D. W. Griffith, ce qui tombe plutôt bien vu le monumental exemple d'intolérance que nous allons y faire. » Il y eut des rires dans la pièce. « D'ailleurs, on m'a dit qu'ils avaient pu retrouver et acheter pas mal de pièces et de fragments de ces décors qui datent d'il y a un siècle. Le Centre est surtout une zone commerciale pour riches en goguette avec aussi, bien sûr, ses hordes de touristes et de fans, ses dizaines de restaurants haut de gamme et de magasins de souvenirs et de bibelots, qui sont sans intérêt pour nous à part s'ils deviennent des obstacles. Il y a aussi dans le centre la Salle Chinoise de Grauman et la cour avec les empreintes de pas des vedettes, la Salle Kodak, donc, et le Royale Hotel d'Hollywood, qui nous regardent tous les deux. »

« Tout d'abord, la salle de spectacle », poursuivit Brewer. « Elle a une capacité d'un peu plus de 3400 sièges et tout est très luxueux. Les tapis sont épais, les sièges sont larges, bien rembourrés et recouverts de velours prune, il y a une fontaine assez classe dans la salle des pas perdus, plusieurs bars à cocktails, des restaurants et tout le tremblement. Dites-moi, est-ce que quelqu'un pourrait éteindre la lumière ? Merci. » Brewer mit en marche un appareil qui projeta un immense croquis de la salle de spectacle sur le mur crème pâle de l'appartement, puis indiqua des endroits précis avec un pointeur. « L'entrée principale est ici, sur le boulevard Hollywood, un peu éloignée de la chaussée. Il y a une petite place devant l'entrée principale, où se garent toutes les limousines allongées et où les vedettes font leur petite promenade glamour pour les caméras de télévision et les paparazzi, jusqu'au tapis rouge qui donne dans l'enceinte du bâtiment. Je suis sûr que vous avez déjà vu ça à la télé, les types en costards et leurs bonnes femmes en robes de grands couturiers qui coûtent plus cher que ce que gagne une famille de travailleurs en plusieurs années, qui font resplendir leurs perlouzes et leurs mises en plis à mille dollars. »

« Le spectacle en lui-même commence à 17h30, heure du Pacifique, pour que ceux de la côte Est le voient à 20h30 dans le poste avant de se coucher pour se lever le lendemain et aller bosser. Mais la parade des arrogants commence bien avant, vers 15h, tout comme la couverture médiatique. La police de Los Angeles commence à bloquer les rues adjacentes vers 14h30, pour que les vedettes n'aient pas à subir les bouchons et que les limousines puissent trouver une place. Les vedettes quatre étoiles et les patrons de studio font garer les leurs le long du boulevard Hollywood pendant le spectacle pour les retrouver tout de suite après, au cas où la célébrité en question choisirait de ne pas participer au Bal du Gouverneur, qui suit toujours la cérémonie des Oscars. Beaucoup de perdants n'y vont pas, parce qu'ils sont dégoûtés de rentrer chez eux sans statuette. Le restant se gare dans l'air de stationnement à côté de l'hôtel Royale Hollywood, du côté de l'avenue Highland, qui aura été vidé de toutes ses voitures pour l'occasion. Gardez cela en tête : à partir de quatorze heures, toute la zone autour du Centre, dans un rayon de trois ou quatre pâtés de maisons, grouillera de flics, qui font la circulation et qui gardent l'œil sur la faune des fans et autres déchets de L.A. qui rappliquent à tous ces événements comme des mouches sur un étron. Dans le bâtiment, comme vous pouvez le voir, l'entrée donne sur cinq étages. Ici l'escalier à tapis rouge, avec des balustrades en bois de cerisier, pour ceux que ça intéresse, qui mène à tous les étages, comme on le voit ici. Il y a une rangée de portes, ici, là et là, et là bas le long de ce couloir, qui donnent sur les sièges au balcon et sur les niches. »

« Est-ce qu'on pourrait avoir accès à une ou deux loges ? » demanda gentiment Hill. « Ça pourrait nous donner de fameuses positions de tir. »

« Malin », répondit Brewer. « La direction les ferme toujours à clé, chaque propriétaire de loge a une carte magnétique qui la lui ouvre. Les gens des loges peuvent se voir les uns les autres, ils sont aussi visibles depuis les coursives du bas. »

« Mais est-ce qu'il y a un genre de passe-partout pour la direction ou la sécurité que le bonhomme de chez Centurion pourrait nous dégoter ? » demanda Randall.

« Oui, mais il y a encore un problème, c'est que les portes sont munies d'un système d'alarme qui envoie un signal au poste de sécurité avec la signature de la carte utilisée », fit Brewer.

« D'accord, mais gardons l'idée sous le coude », dit Cat. « En voyant les photos que vous avez tirées d'internet, je me dis que ces positions de tir feraient parfaitement l'affaire. Mettez Ron Kolchak et moi dans une niche, deux plutôt, du même côté, et on vous aligne ces têtes de nœuds dans les niches d'en face ».

« M. Ripley, qu'est-ce qu'il y a d'autre dans la salle des pas perdus ? » demanda Lee. « Est-ce qu'il y a des escaliers de service qu'on pourrait prendre pour aller tout en haut ? »

« Les murs du rez-de-chaussée, de l'entrée et de la mezzanine sont recouverts de plaques commémoratives célébrant les anciens oscarisés, de petites niches garnies de souvenirs, de posters de films oscarisés, etc. C'est ce qu'on appelle la Promenade des Prix. Pour répondre à votre question, oui il y a un escalier qui dessert tous les étages du bâtiment, du sous-sol jusqu'au toit, mais il sera équipé d'une alarme pendant toute la soirée et cet escalier sera truffé de caméras, et cela va sans dire, de vigiles et de policiers en civil et en uniforme », répondit Brewer.

Hill fronça les sourcils. « L'action en elle-même n'aura pas lieu dans l'entrée, mais il y aura tout un tas de choses qui vont distraire les gardiens : la foule, les ivrognes, sans compter qu'ils devront surveiller les voleurs à la tire et tutti quanti. Mais où est le QG des vigiles avec tous les écrans des caméras de surveillance ? »

« Ici, au rez-de-chaussée, au bout de ce petit couloir qui part de l'entrée », dit Brewer, joignant le geste du pointeur à la parole. « Le couloir est séparé de l'entrée par une discrète porte en acier qui s'ouvre avec un code, mais on peut y accéder du dessus par un autre escalier qui est utilisé par les vigiles. La plupart des caméras de vidéo-surveillance seront disposées dans l'entrée, sur la place à l'extérieur et au-dessus des autres portes d'entrées sur le côté et dans la remise. Ils ne vont pas regarder d'aussi près la salle de spectacle en elle-même. Rappelez-vous qu'ils en ont surtout après les resquilleurs, les paparazzis et autres rôdeurs et fans délirants dont ils ont le trombinoscope. »

Hill opina du chef. « J'aimerais bien élaborer un plan où la NVA ne soit pas forcée de passer par la porte principale ni par la salle des pas perdus. Il y a trop de caméras, trop de gens partout, trop de choses qui pourraient faire capoter l'opération. C'est l'intérieur de la salle de spectacle qui sera notre terrain de chasse. »

Brewer était d'accord. « Comme vous le voyez sur ces photographies, la salle de spectacle est une structure ovale qui ressemble à un diadème, avec des angles sur les parois qui descendent jusqu'au sol pour donner la meilleure acoustique possible. Le plafond est recouvert d'une toile d'araignée de coursives et de structures métalliques pour soutenir les éclairages, mais elles sont très en hauteur et il y a des gardiens devant les portes de ces coursives, pour qu'aucun tordu ne puisse y grimper pour jeter des projectiles ou pisser sur l'assemblée, chose qui est arrivée il y a quelques années. »

« Mais si l'on peut neutraliser les sentinelles, est-ce que ces coursives peuvent être de bonnes positions de tir ? » demanda Christina.

« Elles sont vraiment très en hauteur, Chris. Nous serions forcés de tirer vers le bas avec un angle trop important pour être précis, parfois de haut en bas à angle droit, on dirait » dit Lockhart.

« Et il sera difficile de les exfiltrer de là-haut pendant le charivari », fit Hill. « Il faudra poster les tireurs un peu plus bas et leur donner un angle plus plat, sans compter qu'il vaut mieux ne pas être trop loin des cibles et trouver le moyen de mettre les voiles en vitesse. »

« D'accord. Il y a quelque chose qui se présente très bien pour nous, c'est l'auditorium », dit Brewer avec un large sourire. « Cela pourrait grandement faciliter le travail. Mais d'abord je dois vous expliquer le contexte. Lors des précédentes cérémonies de remise des Oscars, les célébrités, terme par lequel je ne désigne pas seulement les nominés, mais aussi les présentateurs, les co-organisateurs, les producteurs, les réalisateurs et toute la smala des patrons de studio, tous étaient réunis dans ce petit auditorium que vous voyez ici, derrière la scène principale », dit Brewer s'accompagnant de son pointeur.

« C'est l'endroit où l'orchestre fait ses répétitions, c'est insonorisé. Par tradition, on appelle cet

endroit la salle verte. Elle tient le milieu entre une salle d'attente et une salle de cabaret, c'est l'antre des bavardages, des ragots et des clowneries des vedettes. Il y a des canapés et des fauteuils, un grand écran et la direction y a ouvert un bar. L'idée de départ était de procurer aux gros bonnets une redoute, loin des pouilleux de la plèbe, et de les dispenser des préliminaires ennuyeux que sont la remise du prix du meilleur film étranger, du meilleur film d'animation, du meilleur documentaire, etc. La télévision ne le montre pas, mais en général les grandes vedettes et leurs moitiés recouvertes de bijoux n'occupent pas leurs sièges réservés sur les rangs de devant avant la remise du Cinq Majeur : la meilleure photographie, le meilleur acteur, la meilleure actrice, le meilleur réalisateur et le meilleur scénario. Parfois aussi, le meilleur second rôle, tout dépend de qui il s'agit, si c'est une vedette dans le vent, si machin couche avec machine ou machin, vous voyez le tableau. »

Brewer se pencha vers son auditoire. « Cependant, camarades, cette année, cela va se passer autrement. Il n'y aura pas de salle verte, et beaucoup de vedettes l'ont mauvaise. »

« Que s'est-il passé ? » demanda Christina.

« En fait, cette ville et ses vedettes deviennent chaque année plus grossières et incontrôlables, si une telle chose est possible », expliqua Brewer. « Beaucoup de pseudo-vedettes dans le vent ressemblent à la plupart des jeunes Blancs d'aujourd'hui, ce sont des adolescents attardés qui n'ont pas l'air d'être revenus de leurs vacances de printemps en Floride ou à Cancun et qui se comportent tout le temps comme cela. Et si vous ajoutez beaucoup trop d'argent, beaucoup trop d'ego, la boisson, la cocaïne et les drogues de stylistes, vous courez de gros risques à laisser parler ces clowns dans un micro et devant une caméra. Je suis sûr que vous êtes au courant par la télé ou les journaux qu'il y a eu ces dernières années un certain nombre d'incidents bizarres pendant la remise des Oscars, non ? »

« Je me souviens que Brooke Barbour avait montré ses nibards l'année dernière », dit Randall.

« Affirmatif. Et puis ce négwo-afwicaïn de Darnell Washington qui est monté sur scène chargé de poudre et qui a déblatéré des insanités pendant cinq minutes, tout en faisant semblant de se torcher avec l'enveloppe du meilleur réalisateur quand on la lui a remise », dit Lee Washburn en riant.

« Ah oui, l'année dernière est au palmarès », dit Brewer avec un rire étouffé. « Et en plus de ces deux incidents, Jennifer Alison a fait un duel de hurlements dans la salle verte avec cette saleté de sang-mêlé d'Antonia Jardine au sujet d'une histoire d'adultère, et Jen lui a mis un crochet du droit en pleine poire. Et donc Toni avait un bleu assez net quand elle en est sortie pour recevoir son Oscar de meilleure actrice. Et Paul Warren était si saoul qu'il pouvait à peine se tenir debout. Il a eu un mal fou à lire son télé-prompteur pour donner l'Oscar du meilleur scénario. Manny Weinstein était si perché après avoir pris ses petites pilules bleues que son discours de réception du Prix de l'Hommage Spécial pour bons et loyaux services à Israël a consisté en un sermon adressé à l'un de ses voisins à Malibu qu'il accusait d'être un antisémite et un espion arabe. Je crois que ce type était en fait un comptable polonais, ou quelque chose dans le genre, mais ça n'a pas empêché la Sécurité Intérieure de l'arrêter le lendemain. »

« Et ce n'est pas tout ! Des paparazzis, qui avaient réussi à entrer dans la salle verte avec une caméra cachée, ont trouvé deux réalisateurs nominés en train de faire la bête à deux dos sur une table et ont pu sortir du bâtiment avec l'enregistrement, malgré le vigile accroché à leurs basques. Cette séquence a atterri sur internet, évidemment. Et pour finir, Brittany Malloy était si anxieuse d'être nominée pour le prix du second rôle que dès son arrivée dans la salle verte, elle a descendu presque une bouteille de Bacardi. Puis quand elle apprit qu'elle n'avait pas gagné, elle a couru vers la scène et a fini par y grimper en criant qu'elle allait se suicider. Les vigiles lui couraient après, elle a dû trouver ça drôle et elle a commencé à s'effeuiller en batifolant dans les coursives. À la toute fin de la retranscription télé, on a pu entendre son rire de timbrée et une pluie de dessous féminins qui descendait sur la scène en flottant, pendant que les prix étaient décernés et que les lauréats prononçaient leurs discours. Alors là oui, l'année dernière, c'était assez surréel. »

« Mais l'audience télé était bonne, je parie », insinua Hill.

« La meilleure en dix ans », admit Brewer. « Barbour a montré ses pare-chocs assez tôt pour que les gens se passent le mot, donc ils ont zappé pour regarder la cérémonie des Oscars. Mais l'Académie et les chefs de studio ont décidé de mettre le holà à ces chamailleries de drogués dans la salle verte. Leurs petits protégés égotistes seront punis et devront rester sobres le temps d'accepter de bonne grâce leur victoire ou leur défaite et de ne pas se couvrir de ridicule. Donc cette année, ils ont demandé à Kodak de retirer les douze premières rangées de sièges en face de l'orchestre pour y mettre des tables rondes de dîner-spectacle où l'on servira des mets de choix et des boissons civilisées aux vedettes, qui s'y assieront comme de bons petits damoiseaux et damoiselles. Ils pourront siroter du champagne et mâcher des salades composées, du caviar et du brie en regardant le spectacle de danse en ouverture et en applaudissant aux premiers prix tout en faisant semblant de s'y intéresser, ce qui leur servira de punition. L'hypothèse, c'est que tant qu'ils sont vus du public et des opérateurs de caméras, ils ne renifleront pas de lignes de coke, ne jetteront pas leurs verres de vodka comme des bûcherons russes, ne se rouleront pas de palots et ne se livreront pas à leurs pratiques déviantes de Levantins sur la nappe. Enfin bon, c'est ce qu'ils espèrent. »

« Vous êtes en train de nous dire que tous les morceaux de choix seront assis là, à découvert, en plein dans notre ligne de tir ? »

« Tout juste », lui répondit Brewer avec un large sourire. « On dirait bien que la fortune sourit aux audacieux. »

« Maintenant, vous avez dit que vous avez récupéré le manuel de procédure de sécurité ennemi », demanda Hill.

« Notre homme à Centurion est tombé dessus », dit Brewer en hochant la tête. « Il a réussi à entrer dans l'équipe de la nuit des Oscar, donc nous aurons au moins un homme à l'intérieur. Cela n'a pas demandé trop d'effort, puisque l'Académie de la Cinématographie est le plus gros client de Centurion, et les prix annuels leur plus importante source de revenu. Ils annulent toutes les vacances, et placent tout le monde, son petit frère et son chien, en service au Kodak. »

« Eh bien, voyons si nous pouvons leur faire perdre ce gros contrat l'année prochaine », dit Randall avec un petit rire.

« Notre gars a été capable de photocopier le plan des opérations de Centurion, au prix d'un certain risque pour lui-même, et de le faxer électroniquement à l'un de nos ordinateurs sûrs. J'ai imprimé quatre copies, et nous pouvons en faire davantage en cas de besoin », a déclaré Brewer, tendant à Hill un classeur avec une soixantaine de pages.

« Excuse-moi d'être paranoïaque, mais cette adresse courriel ne peut pas être tracée jusqu'à vous, le peut-elle ? » a demandé Hill anxieusement.

« Non, pas à moins que j'ai été sous surveillance physique et vu allant à cet endroit, et je suis certain que ce n'était pas le cas », lui a répondu Brewer. « Je suis sûr que si les feds ou les flics de L.A. avaient le moindre semblant de suspicion à mon égard, j'aurais disparu, ou au moins aurait été enlevé et cuisiné avant cela. »

« D'accord. Mais nous avons besoin de ce gars à Centurion et nous avons besoin de vous, donc assurez-vous de rester tout deux aussi propre que vous le pouvez. Gardez le contact au minimum, je suis certain que vous pouvez comprendre ce qui est en jeu. Bien, jetons y un oeil », dit Hill. Il tourna rapidement les pages. « Jésus ! Soixante-dix flics-à-louer de Centurion, dix uniformes de la LAPD, dix privés en civil, cinq salauds de la ville en civile, et plus d'une centaines d'hommes de la LAPD dehors pour le contrôle du trafic et la sécurité du périmètre ! C'est presque deux cents hommes armés ! »

« Sans mentionner un tas de gardes du corps et de gorilles privés en beau costume dans l'entourage des stars et des gros bonnets, tous armés légalement et lourdement avec des permis complets », a dit Brewer. « Vous les gars pouvez-vous attendre à de la riposte. »

« Des détecteurs de métaux, d'accord, ça je m'y attendais », dit Hill.

« À chaque entrée vers le théâtre jusqu'au sous-sol, sans exception, en haut des escaliers, en bas des escaliers, tout autour du patelin », ajouta Brewer.

« Des chiens renifleurs ! Merde ! » s'exclama Hill.

« Tant pour les drogues que les explosifs », a dit Brewer. « Le théâtre va être balayé de haut en bas deux fois, avec des chiens et des détecteurs électroniques, une fois le matin, et une fois une demi-heure avant la levée de rideau. Et en plus de tout cela, des caméras de surveillance sur chaque centimètre carré de l'intérieur. Vous avez de la chance qu'ils ne s'attendent pas à des problèmes. »

« Ça aurait pu me duper », grommela Charlie Randall.

« Non, vraiment, vous devez vous rappeler que c'est Los Angeles, et pour Los Angeles cela est normal », dit Brewer. « Au sommet vous avez certains des plus riches et plus puissantes belles personnes dans le monde, hommes et femmes qui gagnent et dépensent des millions chaque jour et qui vivent dans un monde et d'une manière qui dépasse tout simplement l'entendement du reste de l'humanité. Mais cette élite existe dans un cloaque massif d'une partie de la pauvreté la plus écrasante et des gens les plus sales, les plus criminelles de la Terre. C'est comme si quelqu'un avait construit le Taj Mahal au milieu d'un bidonville de Calcutta. Ces célébrités vivent et se déplacent et travaillent dans cette fosse à merde de ville chaque jour, et ils ont développé les techniques pour se protéger eux, leurs possessions et leur mode de vie jusqu'à un art raffiné. Toute cette sécurité guettera la racaille, les voleurs à la tire et les voleurs furtifs, les agresseurs, les violeurs en série de sortie pour se faire Debbie, les fans fous harcelant les objets de leur obsession, les fanatiques secoués qui veulent récupérer le microphone sur scène et dire à tout le monde que les aliens de l'espace arrivent pour tous nous emmener vers notre nouvelle maison dans la Nébuleuse du Crabe, et par-dessus tout, ces paparazzi haïs qui vivent en parasites de ces célébrités. Vous devez prendre conscience que nous ne serons pas les seuls à essayer de nous infiltrer dans le Théâtre Kodak cette nuit là ; ces gardes auront les mains pleines avec la folie de tous les jours de la vie en ces lieux, croyez moi. »

Hill soupira. « Eh bien, nous avons notre travail fait pour nous, alors. Le problème de l'attaque d'une position comme celle-ci peut être divisée en trois parties. La première partie est de faire une brèche dans le périmètre de sécurité ennemi, ou bien furtivement ou par la force. »

« Vous voulez dire que nous nous approchons autant que nous le pouvons des portes, et puis nous y allons en les fumant ? » demanda Christina.

« Nous pourrions faire quelque chose de ce genre, oui », approuva Hill. « Mais il y a plusieurs problèmes avec cette approche. Tout d'abord, nous voulons un lot de qualité, pas seulement de la quantité. Nous ne sommes pas là pour abattre des vigiles et des parasites dans l'entrée. Je veux que cela soit aussi chirurgical que nous le pourrons, et éliminer autant de grands influenceurs que nous le pouvons, handicapant la Machine à Rêves en décapitant sa direction et son administration. Je ne veux pas seulement que toutes ces célébrités chient dans leur froc tandis qu'ils entendent nos mitraillettes pendant que leurs gardes du corps les poussent dehors par les sorties de secours. Je les veux sur le sol saignant. Une seconde objection est que c'est une manière bâclée de faire les choses, et cela paraîtra bâclé au public. Je veux tout le monde impressionné et étourdi par notre planification et notre furtivité et notre audace d'acier tandis que nous éliminons ces saligauds. Et quelle sorte de pertes pouvons-nous prévoir pour nous-mêmes dans un assaut frontal comme celui-ci ? 30 pourcents ? 50 pourcents ? Davantage ? Nous avons vingt-quatre des meilleurs hommes et femmes de la NVA ici, et davantage qui vont venir. Ils viennent ici pour faire un travail, pour handicaper cette arme mortelle et l'éliminer des mains de ZOG, et si nous gâchons les vies de nos meilleurs et nos plus braves dans une sorte de charge sauvage kamikaze, nous ne trahissons pas seulement leur confiance, nous compromettons notre mission. »

« Je suis d'accord », déclara Randall en hochant la tête. « Je suis jaloux de chaque goutte de sang blanc qui est déversée dans cette guerre. Pas une seule vie de volontaire perdue inutilement n'est acceptable. Non seulement c'est mauvais, c'est dangereux. L'ennemi peut échanger contre nous une

centaine de vies contre une et encore en sortir vainqueur, et nous devons nous le rappeler. »

« Donc nous devons trouver une manière d'entrer là et de placer nos tireurs furtivement, puis d'ouvrir le feu quand nous pouvons maximiser les dégâts », dit Christina.

« Vous avez compris », dit Hill.

« Vous êtes déterminés à utiliser des armes à feu et pas une bombe ? » demanda Brewer.

« Oui, pour des raisons psychologiques et pratiques », déclara Hill. « Une bombe assez grosse pour abattre la maison, littéralement, devrait être placée très soigneusement en avance, juste au bon endroit, et nous ne pouvons probablement pas faire cela dans ces conditions. Nous n'aurions presque aucune chance de faire passer par la sécurité une charge assez grande, bien placée, et amorcée dans la demi-heure entre la vérification avec des chiens renifleurs et la levée de rideau. Il y aura trop de caméras et trop de gens traînant partout dans le bâtiment. Nous devons trouver une certaine façon de placer nos hommes, et une fois qu'ils sont placés, nous devons aller de l'avant et ouvrir le feu. Plus longtemps nous attendrons, plus il y aura de chance que quelqu'un voit quelque chose sur une caméra de surveillance, ou que quelqu'un tombe sur l'une de nos positions de tir et voit nos armes et nos masques. »

« Combien d'hommes suggèreriez-vous que je prenne à l'intérieur ? » demanda Randall.

« Vous-même et six autres », dit Hill. « Deux tireurs, deux grenadiers, et deux hommes de couvertures avec des armes automatiques. Je suggérerais deux équipes d'un tireur, un grenadier et un mitrailleur chacune, avec vous évoluant là où il y en a besoin. »

« Notre homme à l'intérieur de Centurion dit qu'il est aussi prêt à aider si l'opportunité se présente », ajouta le Talentueux M. Ripley. « Pour un homme normal, rien de mieux que protéger ces gens pour finir par les haïr profondément. »

« Cat, vous avez reçu le titre de meilleur tireur de précision », dit Hill. « Qui voulez-vous nommer pour le titre de meilleur tireur d'élite en soutien dans un rôle balistique ? »

« Ron Kolchak », dit Lockhart sans hésitation.

« Gauss et Jimmy ici préset pour les mitrailleurs », suggéra Randall.

« Je suis d'accord », dit Hill. « Cela laisse les grenadiers. Après qu'ils aient jeté leurs grenades, ils vont couvrir les tireurs de précision et soutenir les mitrailleurs avec des petites armes d'un genre ou d'un autre, un Uzi ou un Tek-9, quelque chose dans ce goût là. »

« Je voudrais y aller, monsieur », dit Christina.

« Non », dit Hill. « Vous faites un travail trop important pour la force d'action, Chris. Nous avons besoin de vous où vous êtes. »

« Ce n'est pas fondé du tout sur votre courage, camarade », lui dit Randall. « Personne sachant où vous avez été au cours des deux dernières années ne questionnerait jamais cela. Mais vous devez comprendre qu'il y a toutes les chances que certains ou la totalité d'entre nous ne reviennent pas de cette affaire, et cela m'inclut moi. Vous faites parties de notre Trio de Choc, et nous ne pouvons pas prendre le risque de perdre plus d'un d'entre nous à la fois. Perdre deux, ou – Dieu nous en garde ! – trois d'entre nous handicaperait la force d'action. Les volontaires sont répartis dans toute cette grande zone et ne savent même pas comment localiser ou communiquer avec les autres équipes. C'est pourquoi ni vous ni moi ni le lieutenant Hill ne pouvons aller ensemble dans la moindre mission de combat. »

« Chris, si vous voulez vous faire les os selon la méthode traditionnelle, je m'assurerais que cela se produit pendant que nous sommes en bas ici », lui assura Hill. « Vous avez ma parole. Lee, voulez-vous l'un des postes de grenadier ? »

« Oui, monsieur » répondit Washburn. « Merci. »

« Un de plus », dit Randall.

« Kicky McGee » dit Christina. « C'est un coup historique, et j'aimerais pour nous volontaires féminines avoir au moins un peu d'oestrogène symbolique impliqué. Du reste, vous pourriez avoir besoin d'un couple pour quelque chose. C'est bon pour toi, Jim ? »

« Cela ne dépend pas de moi, mais Kick est bonne pour ça », approuva Wingo.

« D'accord, elle en est », dit Hill.

« Euh, vous ne nous avez pas encore dit comment vous prévoyez de placer cette équipe à l'intérieur et en position, lieutenant », lui rappela gentiment Brewer.

« Donc je ne l'ai pas fait », approuva Hill. Il étudia la carte. « J'aimerais savoir exactement où ils vont en premier, et puis essayer de trouver de quelle façon les y amener. La seconde des trois parties du problème que j'ai mentionné est d'arriver assez près pour éliminer la cible ou les cibles. La troisième partie, puisque nous sommes pas des musulmans suicidaires avec un penchant pour mourir pour Allah, est d'extraire nos gens et des les amener en sûreté une fois que le coup est fait et que nous avons fait le maximum de dégâts que nous pouvons possiblement faire. » Hill étudia les photographies de l'énorme théâtre pendant environ une minute, utilisant une loupe. « Cat, regardez ces photos. Laissant de côté pour le moment la question des patrouilles de sécurité et des caméras, que pensez-vous de voir si nous pouvons d'une manière ou d'une autre vous placer vous et Ron, ou bien plus haut sur la scène elle-même, cachés dans certains décors ou accessoires ou quelque chose, ou sur les passerelles au-dessus de la scène afin que vous puissiez tirer à travers les rideaux ? Je sais que vous avez dit que les passerelles sont trop hautes et à un mauvais angle, mais ce pourrait être le mieux pour vous placer en position. »

« Mmm, très douteux, monsieur », dit Lockhart. « Il y aurait toute sorte de projecteurs et de feux de la rampe et de lampes brillant dans nos yeux, et nous serions biens illuminées pour que l'ennemi nous tire dessus en retour. Nous devons être d'un côté ou de l'autre de la principale zone de meurtre, avec les lumières au-dessus ou dirigées vers la scène et nos principales zones de cible, cette zone devant en face de la fosse de l'orchestre où M. Ripley a dit que les grands crétins auront leurs petites tables de luxes mises en place. »

« Bon sang! Si seulement nous pouvions rentrer dans deux de ces loges privées », murmura Randall.

« Mmm, je ne sais pas ce qu'il en est. Regarde les, Charlie », dit Hill, pointant du doigt les loges dans plusieurs des photos tirées d'internet. « Et souviens-toi quand nous les avons vues lors de la visite guidée ? Oui, ce serait de bonnes positions s'il n'y avait personne ripostant, mais afin que les tireurs de précision visent correctement ils vont devoir se pencher au-dessus du bord et s'exposer. Ripley a raison, il y aura assez de flingues en bas dans la salle pour que vous puissiez vous attendre à une certaine riposte. Mais les passerelles au-dessus de l'audience, l'échafaudage sur lequel les lumières sont montées, sont trop en hauteur et avec un mauvais angle, en plus du problème de l'extraction. »

« Cela laisse les cabines de projection », dit Brewer. « Placées dans les murs Nord et Sud respectivement. Ici et ici. » Il les pointa du doigt.

« À quoi, exactement, servent-elles ? » demanda Hill. « Projeter quoi ? »

« Vous avez déjà vu les Oscars quand ils diffusent des extraits de film des performances en vedette ? » demanda Brewer. « C'est d'où viennent ces extraits. Il y a un direct pour la télévision, afin que les millions chez eux puissent le voir, mais ces cabines projettent aussi simultanément les extraits pour les nominés pour le prix du meilleur acteur, ou n'importe lequel, sur deux écrans dans le théâtre afin que l'audience en direct puisse les voir avec un effet stéréo, un écran abaissé de chaque côté de l'avant-scène, ici et là. Les cabines sont accessibles par de courts petits couloirs, presque des alcôves, qui viennent des couloirs principaux du troisième étage, ici et là. Le problème est que chaque porte a un garde armé stationné à l'extérieur ainsi qu'une caméra de sécurité dans le petit couloir – la direction a deviné il y a longtemps que quelqu'un pourrait vouloir entrer et

interférer avec les extraits de film du spectacle. Si nos gars peuvent entrer, la vue sur l'auditorium donnera aux tireurs de précision un excellent contrôle de la principale zone de meurtre où les célébrités siégeront, et ils devraient aussi pouvoir buter quiconque dans les loges privées monte sa tête au-dessus du bord. Quand les occupants des loges du troisième étage partiront en courant pour s'échapper après le début de la fusillade, alors les mitrailleurs dans les couloirs devraient être capables de les abattre. »

« D'accord, une fois que les gars éliminent les sentinelles avec une arme à silencieux, comment entrons-nous dans les cabines ? » demanda Randall.

« Le garde aura une carte magnétique dans un étui noir en similicuir dans sa ceinture, pour lui donner accès à la cabine en cas de besoin », dit Hill, regardant la page adéquate des ordres de procédures photocopiés du Groupe Centurion. « Ils retirent la carte de sa ceinture et la valident. Il y aura un seul projectionniste dans la cabine, et il ou elle doit être réduit au silence, rapidement. Les gardes armés nous ne pouvons pas prendre de risque, mais si le projectionniste à l'intérieur est blanc, je préférerais qu'il ne soit pas tué, seulement menotté et sa bouche bâillonnée. Comment sont ces cabines de l'intérieur ? »

« Petites, mais pas trop exigües », dit Brewer. « Les gars devront déplacer les caméras de projection hors de l'ouverture, mais cela roule sur une sorte de rail placé dans le sol. Les lanceurs de grenade auront la place pour une bonne liquidation. L'ouverture fait environ deux mètres de large et un mètre de haut, donc les tireurs auront la place pour un bon panorama, et même un peu de protection contre la riposte. La distance jusqu'aux tables de premier rang en contrebas où siégeront les principales cibles sera d'un peu plus de trente mètre, et à un angle d'environ vingt-cinq degrés. Ils devraient être capables de toucher beaucoup de monde. La scène elle-même est sacrément grande, trente-quatre mètres de large et dix-huit mètres de profondeur, et le podium principal sera peut-être à une grosse soixantaine de mètres des cabines de projection.

« Nous pouvons nettoyer la scène », dit Cat.

« Euh, les gars, n'oublions-nous pas quelque chose ? » demanda Christina. « Qu'en est-il des caméras de sécurité dans les deux petits couloirs, et aussi dans le corridor principal ? Nous allons devoir entrer dans le bâtiment et nous déplacer à l'intérieur de celui-ci, transportant des armes, non seulement observés par une meute de gens et avec des gardes stationnés à chaque porte, mais aussi sous la surveillance d'un système de caméras de sécurité central dans la salle de contrôle. »

« Nous devons trouver une certaine manière pour éliminer tout le système de caméra de sécurité d'un coup », dit Hill, se frottant le menton pensivement.

« Ce qui alertera immédiatement tout superviseur de la sécurité avec l'intelligence d'un pois-chiche que quelque chose se passe », souligna Brewer.

« Oui, mais il ne saura pas quoi », dit Hill. « Quelle est la première chose que font les gens quand un ordinateur ou un bidule informatique de toute sorte tombe en panne ? Ils le tapent, le secouent, le redémarrent, lancent des tests de diagnostic, et essayent de comprendre si oui ou non il fonctionne correctement. Ma supposition est que quiconque dirigera la salle de contrôle de sécurité ne va pas immédiatement commencer à hurler que le ciel tombe quand ses caméras vont s'éteindre. Il va pousser des boutons et cliquer sur des interrupteurs, demander à son technicien de tester le système et perdre combien de précieuses secondes avant qu'il décide de passer en alerte maximale ? Vingt ? Trente ? Soixante ? Vous pouvez faire beaucoup de choses en soixante secondes si vous êtes rapide et que vous savez ce que vous faites et quoi faire quand vous y êtes. »

« Bien, le plan de base est comme suit : nous faisons entrer l'équipe de sept volontaires à l'intérieur du Kodak, les dissimulons temporairement, coupons brusquement les caméras de sécurité, bien que pour le moment nous ne savons pas comment nous allons faire cela, et avant que les gardes ne puissent réagir, nous sprintons vers ces deux cabines de projection, nous éliminons les gardes, entrons à l'intérieur des cabines, nous mettons en place, et au signal de Charlie Cat tire le coup de

feu d'ouverture et abat le plus gros youpin qu'il peut viser. Puis nous faisons la vieille astuce, choc et surprise. La minute de folie devrait en fait durer entre trente et quarante-cinq secondes. Au moment où le commandant de la sécurité sait à coup sûr que ce ne sont pas juste ses caméras qui pètent un fusible et que quelque chose se produit vraiment, les fusils se déclenchent et il n'y a plus de dissimulation requise. Les grenadiers vont lancer deux grenades chacun et en garder une en réserve pour la fuite. Les premières vont être envoyées dès que les tirs débutent, puis les deux suivantes après trente secondes. Les hommes aux mitraillettes automatiques couvriront les couloirs en dehors des cabines de projection et les garder vide d'ennemi, faites claquer tout gorille de ZOG qui essaye d'avoir accès par le corridor et toute célébrité qui sort des loges privées vers les couloirs. Puis les grenadiers et les mitrailleurs commencent à jeter des grenades fumigènes, remplissant le théâtre de fumée et créant une confusion de masse, déclenchant peut-être même le système anti-incendie rien que pour se marrer, pendant que notre équipe sort par le chemin par lequel elle est entrée. »

« Qui sera... ? » interrogea Christina.

« C'est le squelette pour nous sur lequel bâtir les gars, et oui, je sais il a un certain nombre de trous béants », admit Hill. « Les deux plus grands étant comment débranchons-nous les caméras et, oui, madame », dit-il en regardant Christina, « comment diable entrons-nous là-dedans pour commencer ? » soupira Hill.

« Quelque chose dans l'air par ici doit placer les gens dans l'esprit des films tout le temps. Je pense maintenant au premier Star Wars, quand Luke Skywalker et ses chasseurs de l'espace rebelles attaquaient l'Étoile de la Mort. C'est un peu ce que nous faisons maintenant. Luke a trouvé un unique petit point d'entrée vulnérable, un conduit de traitement des déchets ou quelque chose, par lequel il pouvait tirer un missile droit vers le cœur de l'Étoile de la Mort. C'est ce que nous devons trouver. »

« Oh, je sais où cela se trouve », dit Brewer.

« Hein ? » dit Charlie.

Brewer pointa du doigt la carte. « Vous ne pouvez pas voir les sous-sols sur cette carte, mais juste en dessous l'arrière de la scène, ici, juste sous l'ancienne salle verte, il y a plus ou moins une entrée secrète vers le Théâtre Kodak. C'est un tunnel ou un passage souterrain, qui mène à l'entrée de l'hôtel Hollywood Royale à environ quatre cent mètres du coin Nord-Est du complexe du Centre Hollywood-Highland. Il n'y a pas de vigile ou de caméra non plus dans le tunnel lui-même, ni à aucune sortie. »

« Vous saviez cela ? » demanda Randall, incrédule. « Et nous assis nous remuant les méninges tout ce temps, essayant de trouver un point d'entrée ? »

Brewer lui sourit. « Un bon film a toujours des développements surprise. Sérieusement, c'est un demi-secret, largement une question de commérages et de rumeurs d'Hollywood, et avant que je ne dise quoi que ce soit je devais m'assurer que cet passage existe réellement, et voir s'il pourrait être accessible et utilisable pour nous. Ce couloir souterrain est là depuis des années. Je ne sais pas quand il a été construit. Le pourquoi est un peu plus complexe et bizarre. Vous vous souvenez ce que je vous ai dit sur toutes ces bouffonneries dans la salle verte lors des précédentes cérémonies ? Eh bien, il y a des moments où lors d'une cérémonie de l'Académie des Oscars, pour les besoins de célébrités et de dirigeants des studios, une entrée ou une sortie subreptice de la cérémonie, parfois volontairement et parfois contre sa volonté, est désirable. Essentiellement seulement pour éviter les médias et les paparazzis, bien entendu. Mais aussi, une star peut être devenue complètement bourrée, ou défoncée, ou hystérique d'avoir perdue une récompense, et être devenue complètement hors de contrôle, et il ou elle doit être évacué des locaux et emmenés ailleurs pour être nettoyé et calmé, mais discrètement, pas en face des médias amassés et des paparazzis. Le petit strip-tease de haute voltige de Brittany Malloy lors des cérémonies de l'an dernier est un bon exemple. Elle a été entourée dans une sorte de veste de policier et évacuée par cette sortie souterraine et directement

vers une ambulance en attente, puis de là jusqu'à Betty Ford, qui est une sorte de Bastille privée des studios de cinéma pour les stars qu'ils veulent garder disponibles parce qu'elles rapportent encore, mais qui ont besoin d'un peu de redressement. Dit de cette manière, ce ne sont pas tous ceux qui sont envoyés à Betty Ford qui ont vraiment un problème d'addiction. Parfois ils purgent d'une certaine manière une punition. Les gros youpins y ont gardé le pauvre Max Garrett pendant six mois, après qu'il ait demandé au policier qui l'avait jeté à terre à Malibu s'il était juif, et lui avaient infligé une amende de millions de dollars, qu'il a dû payer avant qu'ils ne le laissent sortir. Autrement, ils auraient eu un psy qui l'aurait placé dans une vraie cellule pour timbré avec des murs en gomme. »

« Incroyable », dit Lee Washburn, secouant la tête.

« Parfois une assistance policière ou médicale peut être nécessaire dans les coulisses, et les grands nababs des studios comme Sid Glick peuvent décider de ne pas déranger le personnel normal de sécurité ou médical de l'émission des Oscars, et gérer le problème quel qu'il soit tranquillement, avec tout le monde venant et passant sous le sol. Ce passage est aussi pensé, ironiquement, comme une sortie de secours pour les stars et les gros bonnets si le moindre mauvais acte éclate dans l'auditorium, un feu ou un fan des films looney tune avec un flingue, quelque chose de ce genre là. C'est pourquoi le passage sort près de la salle verte, qui est là où le plus de bizarreries ont eu lieu jusqu'à cette année. Il est en fait possible que quand les tirs cesseront, nos gars et certains de ces autres se dirigeront vers la même sortie. Glick et les gros youpins ont toujours décrété que ce tunnel secret ne soit pas couvert pas des gardes ou des caméras, à cause du potentiel pour la gêne et le chantage. »

« D'accord, cela veut dire que si nous pouvons faire entrer notre équipe dans l'hôtel Hollywood Royale, nous pouvons la faire entrer dans le Kodak non remarquée ? » demanda Christina.

« Mmm, peut-être », dit Brewer. « Il y a un protocole défini régulant l'utilisation du tunnel souterrain. Il est verrouillé à la fois du côté de l'hôtel et du théâtre, et ne peut être ouvert qu'avec l'une de ces foutues cartes magnétiques. La gestion de l'Hollywood Royale dispose d'une carte maîtresse, tout comme Sid Glick et quelques uns des gros youpins, et des copies temporaires codées pour un temps limité sont émises à chaque nuit des Oscar pour tous ceux dont les youp' pensent qu'ils puissent en avoir besoin d'une, ou qui peuvent cajoler le gérant de l'hôtel à leur en donner une. Nos gars finiront probablement par devoir porter environ trois de ces cartes par équipe, pour ouvrir les différentes portes. »

« Donc comment en obtenons-nous une ? » demanda Hill.

« C'est ici que l'intrigue se corse », dit Brewer. « Cette année, certaines des stars et des variétés moindres à qui manque leur salle verte se sont associés ensemble, et dans une sorte de moquerie malveillante de leurs nez passés par la chirurgie esthétique envers les dirigeants des studios, ils ont mis en commun une partie de leurs importantes économies et ont loué deux étages complets de l'Hollywood Royale ; la nuit précédente et la nuit de la Cérémonie des Oscars et du bal du gouverneur, qui se tient dans la salle de balle de 3700 mètres carrés du Kodak. Ils auraient obtenu une copie maîtresse de la carte clé pour le tunnel souterrain de quelqu'un de l'hôtel pour une somme stupéfiante, et ont fait réaliser des copies, mais seulement pour l'élite des célébrités. Le projet est d'avoir leur propre série de petites fêtes et orgies privées se déroulant en arrière-plan au Royale pendant que tout le monde est gentil et sourit et est poli dans la soirée officielle. Tout du long, tout le monde s'échappera par le tunnel vers ces salles de fête au Royale pour sniffer de la cocaïne ou pour se faire une injection, ou pour plonger vite fait le zob dans un réceptacle ou un autre, ou bien seulement pour faire un doigt à quiconque ose essayer de contrôler le comportement de ces gens même pour une seule nuit. »

« Donc tout ce dont nous avons besoin est de magouiller pour avoir notre propre copie d'une de ces cartes magnétiques d'une véritable star de cinéma », soupira Hill d'un air sombre. « Je ne suppose pas que vous avez recruté le moindre nommé aux Oscars dans l'appareil d'espionnage de la

Troisième Section, l'avez-vous fait, M. Ripley ? »

Brewer ne dit rien, mais leur sourit chaleureusement à tous.

« La vache, vous ne l'avez pas fait, n'est-ce pas ? » dit Randall, regardant Brewer brusquement. « Je veux dire, pas vraiment ? »

« Je suis un agent de talents, vous vous souvenez ? » rapondit Brewer. « C'est ce que je fais. »

« Vous blaguez ! » s'exclama Hill, le scrutant.

« Je crois qu'avant que nous n'allions plus loin, les gars, nous devons ajourner la réunion pour un moment, et je dois emmener les lieutenants Hill et Randall rencontrer le joyau de la couronne de la Troisième Section », dit Brewer. « Messieurs, nous allons à Beverly Hills. »

Chapitre XIX : Une étoile est subornée

Brewer passa un coup de fil avec son téléphone portable, échangea quelques mots avec son interlocuteur et une heure plus tard, conduisit les deux officiers à Beverly Hills dans sa Lexus dernier modèle. Leur destination n'était pas, comme ils l'attendaient, un grand manoir équipé d'une piscine et d'un terrain de tennis.

Brewer sa gara en face d'un ensemble de quatre immeuble en copropriété, de style colonial espagnol. L'ensemble, haut de gamme mais discret, entourant une cour centrale ornée d'une fontaine, se nichait au fond d'une allée de Beverly Boulevard. Au moment de taper le code d'accès à la propriété, Brewer demanda à ses deux camarades sur la banquette arrière de se baisser, puis la barrière de sécurité s'ouvrit lentement. « Il y a des caméras dans la cour ? » demanda Hill.

« Oui. Mais comme je suis son agent, ma présence est légitime ici », dit le Talenteux. « Si je me gare près de ce cèdre, je suis dans son angle mort qui va jusqu'à la porte d'entrée. C'est pour cette raison que je vous ai fait asseoir sur la banquette arrière, pour que vous restiez dans la ligne d'ombre en sortant de la voiture. Mais gardez quand même vos couvre-chefs et vos lunettes de soleil, pour le cas où. »

En chemin, Brewer leur avait parlé de son contact, qu'il appelait le joyau sur la couronne de la Troisième Section, ce qui fait qu'ils ne furent point surpris de découvrir, lorsque s'ouvrit la porte de l'un des appartements du rez-de-chaussée, une petite jeune femme blonde aux formes voluptueuses, d'environ vingt-cinq ans, vêtue d'un jeans, de nu-pieds et d'une chemise bleue pastel. Ils entrèrent dans l'appartement, parqueté et lambrissé de cèdre, alors que la jeune femme attendait en silence que Brewer passât son détecteur à métaux. Elle leva les bras au ciel quand il la passa en revue. Puis Brewer prit un autre engin électronique qui ressemblait à un téléphone portable, mais n'en était pas un, et disparut dans le reste de l'appartement pour ausculter les autres pièces, en quête d'instruments d'écoute, à la façon de quelqu'un qui en avait l'habitude. Ce faisant, la femme s'adressant en silence aux deux hommes, mimait de la main le geste de quelqu'un qui boit un verre en levant des sourcils interrogatifs. Hill se pencha vers elle et lui dit doucement : « Un café fera l'affaire, madame, et mon ami prendra une boisson fraîche, sans alcool. »

Elle murmura une réponse, si bas qu'aucun engin d'interception n'aurait pu la détecter s'il y en avait eu. « Oui, je suis au courant, Ordre Opérationnel numéro Dix. » Elle les invita à s'asseoir dans le salon, meublé avec autant de simplicité que de bon goût, de deux canapés luxueux en velours et de fauteuils de cuir, et flanqué d'un renforcement pour la salle à manger et d'une grande cuisine. Il s'ouvrait sur un luxuriant jardin rempli de fleurs et de fougères. Elle leur indiqua d'un geste de prendre place avant d'aller à la cuisine où elle vida le contenu de son filtre à café, le remplit à nouveau et mit sa machine en marche, avant de sortir du réfrigérateur une grande bouteille de soda au gingembre et une autre de cola, qu'elle montra à Randall. Il choisit le soda au gingembre. Elle lui servit un grand verre en y ajoutant un glaçon. Puis elle mit une bouilloire sur le feu, prit une grande tasse blanche et y déposa un sachet de thé.

Pendant ce temps, Hill et Randall s'étaient permis de jeter un œil sur les étagères murales qui ne contenaient pas que des livres, mais aussi des CDs et des DVDs. Hill faisait toujours cette inspection quand il en avait l'occasion, car rien n'indiquait mieux le caractère d'une personne que ce qu'elle lisait, regardait et écoutait. Les goûts littéraires de cette femme allaient des classiques de théâtre aux épais romans que plus personne ne lisait. Parmi les pièces de théâtre se trouvaient des textes des dramaturges de l'époque élizabéthaine et de la Restauration, comme Dryden, Webster, Ben Johnson et bien sûr les œuvres complètes de Shakespeare, ceux de maîtres du dix-neuvième siècle comme Tchekov, Strindberg, Ibsen et Gilbert et Sullivan, ainsi que quelques minces volumes d'Eugene O'Neill, qui étaient ce qu'elle avait de plus moderne.

Il y avait des romans de Dickens, d'Hawthorne, de Trollope, de Wilkie Collins, de Thomas Hardy, de Robert Louis Stevenson et de Balzac. Hill se réjouit de voir une collection de romans de Jules Verne et de romans historiques de Conan Doyle, qu'il chérissait étant enfant. Elle avait aussi des recueils de poèmes de Walt Whitman, de Tennyson et de T.S. Eliot, mais qui inclinaient vers l'incorrection politique au point que Hill se demanda si cela ne l'avait pas mise dans l'embarras, puisqu'elle possédait aussi des œuvres, encore légales, mais mal vues, de Rudyard Kipling et d'Ezra Pound.

Il fut encore plus surpris de voir les œuvres, complètement interdites, du poète australien Henry Lawson, qui avaient été publiées par une des maisons d'édition clandestines du parti d'avant le 22 octobre et qui auraient pu la faire arrêter si quelqu'un, sachant qui était Henry Lawson, les avaient remarquées et l'avait dénoncée à la Sécurité Intérieure.

La remarquable absence de toute chose gay ou lesbienne, multiculturelle ou psycho-jargonnante militait tout autant en sa faveur que ce qui était sous leurs yeux. Ses goûts musicaux étaient larges. Il y avait des CDs de Wagner, Mozart, Verdi, Tchaikovsky, Haendel, beaucoup d'opéras, des chants grégoriens, des mottets de Gesualdo, des collections de musique celtique, des chœurs russes, des CDs de Doc Watson et de chanteurs des Appalaches. Randall jeta un regard stupéfait à Hill, tous deux partageant la même pensée muette : une jeune femme ayant ce genre de goût et cette instruction ne correspondait à rien de connu dans leur expérience. Chez qui avaient-ils atterris ? Sa collection de films était la seule chose qui datait du 21ème siècle, mais la plupart venaient du 20ème. Dans le lot, il y avait bien sûr beaucoup de films et feuilletons télévisés où elle avait joué.

Brewer revint dans le salon. « Tout l'appartement est propre », dit-il à Hill et Randall.

« Ce n'est pas que nous ne vous faisons pas confiance, mademoiselle Collingwood », fit Hill d'une façon un peu hésitante, avant qu'elle ne le coupe, au moment de lui servir son café et de servir à Randall son verre de soda au gingembre. « Évidemment que vous ne me faites pas confiance ! » fit-elle avec un franc éclat de rire.

« Vous seriez fous de faire confiance à qui que ce soit. Barry me passe en revue avec ce machin à chaque fois que nous nous voyons. Je ne suis pas une espionne, mais vous ne le savez pas et s'ils me soupçonnent, ils seraient bien capables d'entrer par effraction et de poser des mouchards ici, dans ma voiture, ou même sur moi. Donc je comprends bien et je m'en moque. »

« Henry Lawson ? » demanda Charlie Randall, son recueil à la main.

Elle rougit. « Il faut vraiment que je le range ailleurs, que personne ne le voie. C'est illégal. Mais je le lis de temps à autre. J'ai joué dans *Thunder Down Under*, qu'on a tourné dans le Territoire du Nord. Vous savez, le film sur le pilote de stock-car qui fait du trafic de dogue en partant de la ville de Darwin ? Ce n'était pas mon meilleur film, mais je suis tombé amoureux du pays. »

Randall ouvrit le recueil et trouva un passage.

*« J'ai tant aimé cette terre et si longtemps
Tant aimée telle qu'elle était, là
Où le fleuve Darling émerge des pluies du Queensland
Et dont les grands flots rejoignent la mer.*

*Il était dit que trop tardif serait notre réveil
Encore aveugles à la vérité,
Un ennemi étranger abordant nos rivages
Et la sécheresse flamboyante dans notre dos ! »*

« Difficile de croire qu'il a écrit cela il y a un siècle », fit Randall avec un soupir. « Lawson avait tout compris, mon pote. Je n'aurais pas frappé à la porte de la Patrie du Nord-Ouest et je combattrais pour mon propre pays, si on avait entendu Lawson, ou possédé un restant de neurones ».

« Nous vaincrons d'abord ici, puis nous vaincrons ailleurs », l'assura Hill. « Mais il faut bien emporter la décision quelque part, prendre quelques arpents de terre où élever une ou deux générations d'enfants blancs dans quelque chose de propre et de sain, où l'on sait qui l'on est. La première bataille devait avoir lieu ici, je pense, dans le ventre de la Bête. »

La jeune femme retourna dans la cuisine, se servit son thé et revint avec sa tasse dans une main et une tasse à café dans l'autre, qu'elle servit à Brewer. « Barry le préfère noir, mais vous préférez avec du sucre et du lait, monsieur... ? »

« Vous pouvez m'appeler Oscar », dit Hill. « Et je vous présente, euh... » Il s'apercevait qu'il avait oublié quel nom Randall voulait employer pour ce contact.

« Mike Dundee », dit l'Australien avec entrain.

« Donc vous êtes Crocodile Dundee », fit l'actrice, avec un bref regard en coin et une petite torsion des lèvres, moue charmante qui avait rendu amoureux fous des millions de garçons pendant quatre ans, lorsqu'elle avait joué, à l'adolescence, le rôle de la grande sœur dans un feuilleton télévisé insipide, même selon les critères du réseau Fox, mais qui avait connu chaque année des pics d'audience, par la seule grâce de sa beauté, de son talent et de sa présence devant la caméra.

« Je me métamorphose parfois en un guerrier de la route de Mad Max », reconnut Randall. « C'est quand je ne récite pas de poèmes ».

« Bon sang ! J'imagine que vous ne racontez pas des craques, pas vrai ? » dit-elle doucement, en le dévisageant. « Pardon, mais vous êtes les premiers, euh, vous êtes les premiers que j'ai rencontré, mis à part Barry. »

« Je ne suis pas certain qu'Erica m'ait cru quand je lui ai dit qu'il y en avait d'autres », dit Brewer.

« Non, j'ai fini par te croire, la télévision me le rappelle régulièrement ». Puis elle regarda Hill. « Avez-vous fait votre choix pour le sucre et le lait ? ».

« Noir, ça m'ira bien, madame », dit Hill.

Ils s'assirent. Eria Collingwood se blottit sur le canapé et jeta un regard à Brewer. « J'imagine que quelque chose d'important se prépare, non ? » dit-elle, sirotant sa tasse de thé.

« Oui », dit Brewer. « Erica m'a beaucoup aidé pour la collecte et transmission d'informations » dit-il aux deux autres. « Il y a des choses que seuls peuvent savoir ceux qui ont accès au domaine créatif, et contrairement à ceux qui évoluent du côté commercial, ils ont leur entrées à tous les niveaux des studios, privilège que je n'ai pas. Erica n'a pas un statut de super vedette, à aucun titre, mais elle a assez de renommée pour circuler n'importe où à Hollywood sans que personne ne lui pose de questions sur ses allées et venues ». Il se tourna vers elle. « Désormais, nous avons besoin de ton aide pour ce que nous appelons le service opérationnel, Erica. Je suis sûr que tu sais ce que ça veut dire. Tu devais savoir que ce jour viendrait. Je vais te demander crument si tu accepterais de nous aider dans une opération spécifique, dont je t'avertis qu'elle pourrait provoquer ta propre destruction. Je te demande de décider maintenant à quel niveau tu es prête à t'engager. »

« Vous voudriez que je vous aide à tuer des gens », constata-t-elle avec calme.

« Oui, madame », dit Hill.

« C'est Erica, pas madame », répondit-elle. « Et si je voulais arrêter là ? Qu'est-ce que vous allez faire ? Me tuer ? » Sa voix était celle de quelqu'un qui trouve cette possibilité moyennement intéressante, mais ni menaçante, ni effrayante.

« Non », dit Hill. « Nous ne sommes pas des brigands. Vous nous avez démontré votre amitié et nous ne tuons pas nos amis s'ils considèrent qu'ils ne peuvent pas nous faire une faveur. Vous n'avez pas le statut de Volontaire, vous êtes ce que nous appelons une stagiaire, ce qui implique que vous avez dans une certaine mesure le droit de choisir le niveau de votre implication. Nous avons jugé meilleur d'évaluer les gens dans leur période de stage le plus longtemps possible, avant de les

incorporer et de les placer sous discipline militaire. Nous devons nous assurer que chaque Volontaire est pleinement engagé et prêt à accomplir toute tâche qui lui sera confiée avant de l'affecter en service opérationnel. »

« Si tu dis non, Erica, nous partirons d'ici et tu n'entendras plus parler de ces messieurs, ni de moi », dit Brewer. « Tu devras te trouver un autre agent, bien sûr, mais je ne m'en fais pas pour moi, tu ne me balanceras pas. Je crois en ton honneur personnel et en ton intégrité. » Tout cela était parfaitement faux. Ils avaient décidé dans la voiture que si Erica Collingwood avait fait une crise de panique ou de rage, toute l'opération de Brewer aurait été annulée, et l'agent hollywoodien aurait disparu en vacances prolongées dans un séjour inconnu ; mais ils avaient conclu que le jeu en valait la chandelle.

Sa réponse fut calme. « Je me demandais quand tu allais me demander quelque chose dans ce genre, Barry, et pendant un temps je me suis demandée quelle serait ma réponse à cette question. Je suis allé voir Chase la semaine dernière et dès que je l'ai quitté, j'ai su. La réponse est oui. Je ferai tout ce que vous me demanderez de faire. »

« Y compris nous aider à tuer beaucoup de gens, dont quelques uns pourraient être vos amis ? » demanda Charlie.

« Je n'ai aucun ami dans cette ville qui pourrait figurer sur une de vos listes des gens à tuer », répondit-elle. « J'ai appris il y a longtemps qu'ils n'est pas bon d'être trop proche des gens qui sont dans le même corps de métier que moi, parce qu'eux, ce sont de vrais brigands, au moins au sens moral, même s'ils n'ont pas forcément la mitraillette dans l'étui à violon. Si les Belles Personnes pensent que vous leur faites obstacle de quelque façon que ce soit, ou parfois sans raison particulière, par pure malice, vos soi-disant meilleurs amis vous poignardent dans le dos en un clin d'oeil. Je suis prête à faire tout ce que vous estimerez nécessaire. »

« Pourquoi ? » demanda Randall avec brusquerie. « Vous avez l'air d'avoir tout ce que cette société peut offrir. Pourquoi mordriez-vous la main qui vous nourrit ? »

« Vous voulez le discours A, B, C ou D ? » demanda Erica. « Je pourrais vous dire à quel point ça me rend malade de voir des gens de ma couleur de peau, en particulier des femmes de ma couleur de peau et de cheveux, dégradées, insultées, humiliées et transformées en potiches ridicules ou en objets sexuels sans âme, ou en poupées Barbie à haut-parleur vociférant des balivernes politiquement correctes, dans tous les films et les émissions de télé qui sortent de ces lieux d'aisances. Je pourrais vous dire que j'en ai eu assez qu'on me relègue indéfiniment dans les rangs des actrices de seconde zone et qu'on m'interdise tout rôle important et toute liberté créative, que mon talent et mes capacités auraient dû m'autoriser, tout simplement parce que j'ai refusé de participer à des perversions sexuelles contre le corps des Juifs qui détiennent le pouvoir à Hollywood, et qu'une bonne *shiksa* est censée faire. Je pourrais aussi vous dire que je refuse de vivre plus longtemps dans la peur, en me cachant derrière une rangée de fenêtres à barreaux, de cadenas et de systèmes de sécurité, emprisonnée dans les hauteurs de la ville où on sent encore la présence de la police et des vigiles, et gentiment terrifiée à chaque fois que je vais poser le pied où que ce soit à Los Angeles, parce que je suis blanche et femme, et donc une cible pour tout type d'agresseur nègre ou marron, de violeur ou d'assassin qui déciderait de se faire de la viande blanche pour le dîner. Je pourrais vous dire que j'ai passé mon enfance à Seattle et que je suis emballée par l'idée de ce que deviendrait la ville, une fois nettoyée de ses bandes vietnamiennes, de ses mexicains et de ses nègres drogués au crack. Et, ma foi, toutes ces raisons seraient également vraies. »

« Qui est ce Chase ? » demanda Randall.

« C'est lui la véritable raison qui fait que je suis avec vous », dit-elle avec un soupir, les regardant bien en face. « Cela va ressembler à un mélodrame tout droit sorti des feuilletons de l'après-midi, mais Chase Clayburn est le seul homme que j'ai vraiment aimé. »

« L'acteur Chase Clayburn ? » demanda Hill. « Ah oui, madame, pardon, Erica. Je sais ce qui lui est arrivé. C'était dans les médias. »

« Mais vous ne savez pas *comment* c'est arrivé », dit Erica avec aplomb. « Il y a deux ans, j'étais prévue pour jouer le rôle féminin principal dans la version d'Arthur Bernstein du film *les Clinton*. Je devais jouer Hillary, croyez-moi ou pas. Ils voulaient une jeune actrice, parce que le scénario commençait lorsqu'elle était plus jeune que moi, et qu'il était ensuite plus facile de me grimer pour me vieillir, que de faire les choses dans l'autre sens. L'équipe de maquillage devait modifier mon apparence jusqu'à ce que mon personnage devienne la harpie qu'elle est aujourd'hui, en tant que Président. Ils voulaient même insérer l'histoire controversée selon laquelle elle se serait fait couper l'oreille par la mafia, ce qu'elle a toujours nié. »

« Mon chef à la Troisième Section a d'ailleurs une histoire intéressante à raconter à ce sujet », rit Hill. « Il était là lorsque c'est arrivé. » [Voir *Slow Coming Dark*, de l'auteur.]

« Ah bon ? » fit Brewer, curieux.

« C'est ce qu'il dit », dit Hill. « Mais poursuivez Erica, je vous en prie. »

« Je venais de leur annoncer que j'étais fiancée à Chase, nous vivions ensemble dans cet appartement et tout était au mieux entre nous et j'allais avoir le plus grand rôle de ma vie. Mon agent de l'époque, Manny Skar, me fait savoir que je vais faire Hillary. Je vais faire le dernier entretien avec Sid Glick et Arthur Bernstein, le réalisateur. C'était censé être un passage en revue du scénario et une discussion sur l'esprit du film avec le producteur, le réalisateur et d'autres chefs. Je vais dans leur bureau de Paradigm, mais je ne vois personne d'autre. Puis Manny se pointe, et me donne un indice au sujet des dernières petites dispositions avant d'avoir le rôle pour de bon. J'imagine que vous voyez de quoi il s'agit. »

« Oui, je vois bien », fit Randall d'un ton aigre et noir.

« Ce qui m'a frappé, c'est la désinvolture avec laquelle Manny a mis ça sur le tapis, comme si c'était un non-événement, et le fait qu'il supposait que j'étais au courant qu'à Hollywood ces choses-là étaient vraiment un non-événement, et que ça arrivait tout le temps », poursuivit Erica. Elle agitait ses mains dans le vague, happée dans son souvenir et presque étouffée de rage. « Il m'a dit que Sid et Arthur avaient été informés que je n'avais pas encore *payé mes dettes*. Je le cite dans le texte, c'est ce terme qu'ils utilisent le plus souvent pour ce genre de transaction à Hollywood. C'était le ton de Manny, sa *façon* de me dire tout cela, comme s'il était en train de m'expliquer une clause de routine juridique ou financière dans un contrat. Il pensait que je savais – et je dois reconnaître que j'étais au courant – et que maintenant c'était à mon tour de passer à la casserole, que j'y passerais tranquillement, que j'entrerais dans ce bureau, laissant Sid et Arthur fermer le verrou, puis me prostituerais à ces deux youpins de la façon qu'ils voudraient, même la plus cochonne, et puis que nous ferions tous ensemble le film comme si rien ne s'était passé. »

« Laissez-moi deviner », dit Hill d'un air aimable. « Vous avez explosé de rage et vous avez employé le mot en J interdit ? »

« Oh non », répondit Erica secouant la tête. « Je n'ai pas perdu mon sang froid à ce point ! Si j'avais employé le mot en J, je ne serais pas ici à vous parler. Je ne ferais même pas de spectacles dans la salle des fêtes municipale à Scottsdale dans l'Arizona pour des retraités incontinents. Je serais revenue à Seattle pour travailler dans une cabine pour une compagnie d'assurance si j'avais eu de la chance, ou dans une laverie si j'en avais manqué. Mais j'ai gardé la tête froide. J'ai calmement et posément expliqué à Manny que je venais de me fiancer et que je considérais qu'il n'était pas honnête de tromper mon fiancé, même s'il s'agissait d'une relation d'affaires, et que j'étais sûre que messieurs Glick et Bernstein seraient en mesure de trouver quelqu'un d'autre pour jouer le rôle d'Hillary Clinton aussi bien que moi. Tout ça, je l'ai dit avec une politesse froide, mais je sais que Manny a senti les ondes hostiles. Puis je suis partie. Je savais que je ne ferais pas Hillary, mais je croisais les doigts en espérant qu'ils ne seraient pas assez furieux pour lancer de plus amples

représailles. Bigre ! J'avais tout faux ! ». Elle secoua la tête d'un air triste.

« Lana Palomo a fini par gagner l'Oscar de la meilleure actrice, l'année dernière, pour son interprétation d'Hillary, et pour me punir de mon refus arrogant de lui servir de pute, Sid Glick passa un coup de fil à l'un de ses contacts à Washington DC. L'exemption de service militaire de Chase fut révoquée dix jours plus tard, par un ordre donné par nul autre que le président Hillary Clinton en personne, au cas où je n'aurais pas compris le message que Sid voulait me faire passer. Chase pensait qu'il devait s'agir d'une erreur, jusqu'au moment où, trois jours plus tard, deux agents de la police militaire arrivèrent avec le papier à la main, pour s'assurer qu'il parte sur le champ pour commencer son instruction à Fort Lewis. La version courte de trois semaines pour la chair à canon, évidemment. L'homme avec lequel je voulais passer le restant de mes jours me fut littéralement arraché des bras, c'était ici dans cette pièce. Ils l'ont emmené en Iran au bout de quelques semaines, et aucun avocat à qui j'en ai parlé n'a voulu s'approcher de cette affaire, et encore moins y toucher, car tout le monde était au courant. Vous savez ce qui est arrivé par la suite. »

« Je me rappelle ce qu'en disait le journal télévisé. », dit Hill avec un hochement de tête. « Une bombe artisanale lors de sa première patrouille, à Shiraz, il me semble. »

« C'est ça. Deux autres soldats ont été tués, et Chase est revenu paraplégique. Il vivote sur une chaise roulante avec un respirateur qui fait marcher ses poumons, dans un hôpital en Virginie qui a des siècles et qui ressemble à un cauchemar de fumeur d'opium. J'essaie de monnayer sa sortie et de le faire entrer dans un hôpital digne de ce nom, mais les instructions sont claires et ils continuent à me citer tous types d'articles du règlement militaire pour le garder en Virginie. Il peut à peine parler. À chaque fois que je vais le voir dans ce petit bout d'enfer, il m'implore de ne plus revenir, pour que je ne le voie pas dans cet état, je lui fais la promesse, mais je reviens toujours malgré tout. » Elle les regardait, les yeux scintillant de larmes.

« Vous m'avez demandé pourquoi je voulais aider la NVA, M. Dundee. Ce n'est pas que je ne crois pas en ce que vous faites. J'y crois. Je suis une fille du Nord-Ouest et je veux que mon pays soit libre, propre et blanc. J'ai vu ce monde crasseux depuis les sommets et je sais mieux que la plupart des gens qu'il doit mourir si l'humanité veut vivre. Mais, pour l'essentiel, il s'agit pour moi de vengeance pure et simple. Ces bâtards de juifs m'ont fait si mal que j'ai envie de mourir, et je me moque de mourir, tant que j'ai pu les faire souffrir en retour ».

« Merci de nous l'avoir dit, Erica », dit Hill.

« Et pour votre gouverne, il n'y a rien de mal à vouloir se venger », fit Charlie. « Bon sang ! La vengeance est l'un des plus gros points de vente de la NVA ! Nous sommes la seule enseigne qui fait dans la vengeance pour Blancs. C'est notre meilleur argument de recrutement ».

« Qu'est-ce que vous voulez me faire faire, Barry ? » demanda-t-elle à Brewer, en essuyant ses larmes. Son ton était redevenu professionnel.

« Nous voudrions que tu te joignes au groupe de joyeux lurons qui ont loué les étages supérieurs du Hollywood Royale le soir de la cérémonie des Oscars », dit Brewer. « Il faudra que tu te loues ta propre suite. Il faudra s'arranger pour faire comprendre à tout ce petit monde que tu as fini de porter le deuil de Chase et que tu veux te payer ta petite orgie charnelle d'avant les Oscars. Il faudra aussi que tu puisses obtenir le maximum de ces clés électroniques qui ouvrent les portes des chambres, font marcher les ascenseurs et ouvrent la porte dérobée qui mène au chemin souterrain vers la Salle Kodak. Nous avons une machine qui peut copier ces clés, de sorte que quand les flics et les *feds* viendront récupérer les originaux, ils n'auront pas bougé de ton sac à main. Ensuite, il faudra que tu fasses rentrer les sept Volontaires du Nord-Ouest dans l'hôtel, avec armes et équipement. Le soir venu, il faudra que tu les conduises à la Salle Kodak par la porte dérobée, et peut-être que tu les aides à s'échapper. »

« Doux Jésus ! » fit-elle dans un soupir, éberluée. « Vous allez frapper les Oscars ».

« Disons que nous allons leur dérouler le tapis rouge », dit Randall avec un rire un peu assourdi. « Leurs tapis seront écarlates après notre passage ».

« Des gens vont mourir, et vous allez en porter la responsabilité », dit Hill. « Vous pourrez en mourir aussi, par balles pendant l'action ou par injection létale dans une sombre geôle d'une prison secrète de la Sécurité Intérieure par après. Alors, c'est oui ou c'est non, Erica ? C'est votre dernier mot. »

« J'en suis », répondit-elle. « Vous allez arracher le cœur de cette ville et je veux en faire partie ! »

« Bingo ! », fit Randall.

« Merci, camarade », dit Hill.

« Est-ce que tu pourras t'en sortir ? » demanda Brewer.

« Je pense que oui. J'en causais justement ce matin au téléphone avec Jane Gerasimo. Elle m'a dit que les deux étages du haut sont déjà réservés par le fameux club des tapettes, mais je pourrais réserver une suite un étage en-dessous si je réussis à persuader le gestionnaire », dit-elle avec animation.

« Oui, un peu à l'écart, ce serait encore mieux, loin des yeux, loin du cœur. Mais laisse-moi faire la démarche », fit Brewer. « Je suis ton agent, souviens-toi. C'est pour faire ce genre de choses que tu me paies. Ils vont s'étonner de te voir t'occuper de l'organisation à ma place puisque je suis censé prendre en main tes cachotteries autant que ta carrière. J'irai payer la note un jour avant ton arrivée, je prendrai les clés pour la chambre et pour l'ascenseur, mais comme la porte dérobée n'est pas censée exister, il faudra que tu la trouves par tes propres moyens. Si Janey ne peut pas te prêter la sienne, il va falloir en dégouter une autre. »

« Quand et comment pourrons-nous entrer dans l'hôtel ? » demanda Charlie. « À quoi ressemble leur dispositif de sécurité ? »

« Voyons voir », dit Brewer, ouvrant sa serviette pour en sortir son exemplaire du document de la compagnie de sécurité Centurion. « Centurion s'occupe aussi du Royale. Dès que j'ai eu l'idée de nous faire passer par la porte dérobée, j'ai demandé à notre homme de nous trouver ces plans-là. La sécurité est d'habitude très serrée, mais ce soir-là elle le sera encore plus, avec tout ce beau monde, comme vous pouvez le voir », dit-il en leur montrant les pages consacrées à la sécurité. « Des vigiles qui circulent sans arrêt, des plantons, de la vidéo-surveillance à toutes les entrées, dans tous les salons bien sûr, et dans les ascenseurs. Il y aura aussi tous les gardes du corps des vedettes qui circuleront dans les couloirs. Comme vous le voyez, l'accès à la porte dérobée se trouve ici, dans la buanderie au sous-sol. C'est là que toute l'équipe doit converger. À côté de la buanderie, vous voyez une autre porte, qui mène au parking souterrain, que nous utiliserons pour la retraite. L'avantage, c'est qu'il n'y a pas de chiens renifleurs dans l'hôtel. Je me dis que la direction n'a pas envie de contrarier les plus grandes vedettes d'Hollywood en leur lançant des chiens qui pourraient sentir les arômes de fête sortant de leurs sacs à main et de leurs valises. »

« Mais comment diable sommes-nous censés évoluer dans un environnement rempli de caméras ? » demanda Randall, exaspéré. « Une fois arrivés et cachés dans notre trou, comment ferons-nous pour descendre avec tout notre barda vers la porte dérobée, et ensuite pour revenir après avoir remis le prix du Meilleur Juif Mort ? Sans compter que les caméras vont enregistrer nos visages, que le FBI et la Sécurité Intérieure n'auront plus qu'à regarder ? »

« Mmmm, fastoche », fit Erica. « Portez donc des masques. Non, ne me regardez pas comme ça. Je parle sérieusement. Janey Gerasimo est la meilleure pour organiser des fêtes. Elle et son père, Charlton Bates, le réalisateur, ont réservé la suite présidentielle qui est au dernier étage, et elle m'a demandé de passer les deux jours entiers avec elle. Elle a déclaré que j'étais sa meilleure copine depuis que Chase est handicapé. Elle était avec Chase avant que je ne débarque. Nous sommes censées communier dans le deuil et tout ça. En fait, je pense qu'elle veut me voir souffrir et espère bien pouvoir retourner le couteau dans la plaie. Imaginez que je la persuade d'organiser un carnaval

déguisé pendant deux jours dans la suite présidentielle ? Ça fera des dizaines et des dizaines de vagabonds dans les couloirs et les salons, plus ou moins saouls, camés et stupides, et qui porteront tous des masques ! »

« Ça passera », jugea Hill.

« Très bien, mais comment allons-nous entrer dans l'hôtel ? » demanda Charlie Randall.

Hill compulsa rapidement le document de sécurité volé. « Bon sang de bois ! Je pensais qu'on pourrait arriver tôt le matin, en se faisant passer pour des livreurs de nourriture, de linge ou de papier toilettes, mais je vois que tous les livreurs ont un horaire fixe et qu'ils ont mis une caméra qui garde le passage des livraisons, à l'arrière de l'hôtel. Est-ce que toutes ces portes qu'on voit là ont des alarmes qui les relient au central ? »

« Oui, malheureusement », fit Brewer.

« D'accord. Il faudra introduire l'équipe d'assaut unité par unité pendant la journée, déguisés en invités, en journalistes ou en badauds », conclut Randall. « Ça sera le grand jour pour l'hôtel, il y aura beaucoup de gens et d'effervescence, et il est peu probable qu'ils s'embêtent à faire émerger tous ceux qui passent par là. Nous sept pourrons nous frayer un chemin vers la suite de mademoiselle Collingwood. Mais comment va-t-on faire pour les armes et les équipements ? »

« Je dirai à Janey que je m'occupe de l'intendance », fit Erica. « Je commanderai tout un tas de costumes supplémentaires, de masques, de bouteilles, de serviettes, de ballons et de colifichets et je demanderai que ça soit livré tôt le matin. La veille, j'avertirai le gestionnaire que j'attends de nombreuses livraisons le matin suivant, pour qu'il inscrive ça dans son horaire. Je serai si inquiète de la réussite de ma fête que j'attendrai les livreurs dans le hall, et quand vous viendrez avec vos gros cartons dans les bras, mélangés aux chapeaux pointus et aux langues de belle-mère, je veillerai à ce que personne ne vous cherche des noises. J'endosserai mon rôle d'oisie blanche excitée, comme dans *Encino High*. Les Mexicains et les nègres – Bon Dieu, comme c'est bon de pouvoir dire nègre avec vous ! – en tout cas, ceux qui bossent au rez-de-chaussée seront tous si émerveillés de ma présence et occupés à reluquer mes seins qu'ils ne vous regarderont pas aller vers le monte-charge. Vous arrivez à mon étage et entrez dans ma suite comme de bons livreurs. Les caméras vous verront entrer avec les cartons pleins, puis en sortir, et nous aurons les armes. Les membres de l'équipe d'assaut arrivent à disons une heure d'intervalle. Faites attention à bien frapper à la porte et à attendre qu'on vous ouvre ; si la sécurité voit des gens bizarres qui se servent de la clé, elle pourrait s'inquiéter. Quand sera venue l'heure de partir pour la salle Kodak, vous descendrez en tenue de soirée et masqués comme si vous alliez au bal. Il faudra encore trouver le moyen de cacher les armes des yeux des caméras, mais est-ce que vous seriez d'accord avec ce schéma ? »

« Vous avez l'art dans le sang, Erica ! » dit Randall, impressionné.

« J'ai quitté Seattle pour Hollywood à l'âge de quatorze ans », lui répondit-elle. « L'intrigue et la conspiration sont dans l'air qu'on respire ici. Les Hauts de Beverly Hills auraient pu étonner les Borgia, moi je vous le dis. De mon côté, je devrai rester dans la suite présidentielle pendant la journée en jouant à la maîtresse de maison, mais quand j'aurai mis la main sur la clé de la porte dérobée, il faudra que je m'arrange pour vous la faire passer. »

« Je m'en occupe », fit Brewer. « Je suis ton agent, personne n'aura rien à redire si l'on nous voit ensemble ».

« Qu'en est-il des CD de sécurité dans la salle de contrôle ? » demanda Randall. « Quand on aura fait notre coup, pas besoin d'avoir inventé la poudre pour comprendre comment nous sommes arrivés à la salle de spectacle. Le FBI et la Sécurité Intérieure vont passer au peigne-fin les enregistrements vidéo. Ils vont pouvoir reconnaître quelques-uns d'entre nous avec leur DRF et vont se demander ce que nous fichions dans la suite d'Erica Collingwood. »

« DRF ? » demanda Erica.

« Dispositif de reconnaissance faciale » dit Hill. « Les *feds* ont élevé cette pratique au rang d'une science, au moins autant que les empreintes digitales. Ils arrivent à identifier quelqu'un par DRF à partir d'une photo prise par satellite depuis l'espace, si l'angle de vue est correct. » Hill fit tambouriner ses doigts sur la table basse.

« D'accord. Ou bien on demande à une deuxième équipe de faire exploser la salle de contrôle de l'hôtel, ou bien on s'en occupe nous-mêmes avant de mettre les voiles. Quelque chose de puissant, du Semtex ou quelque chose d'aussi fort, pour que leurs mémoires et leurs machines soient complètement détruites. »

« Il pourrait y avoir de gros dégâts collatéraux », remarqua Brewer. « Et les bombes pourraient ne pas détruire les bons enregistrements ».

« Mmmm, ouais » fit Hill. « Barry, est-ce que tu pourrais t'arranger pour savoir sur quel bouton appuyer pour sortir le disque qui contient les enregistrements de la journée, pour qu'on n'ait qu'à *voler* le disque au lieu de faire s'effondrer tout le bâtiment en essayant de détruire le disque, sans être sûr d'y arriver ? »

« Je vais mettre notre homme sur le coup », dit Barry.

« Nous avons parmi nous une petite bonne femme sacrément courageuse, je n'ai pas envie de laisser à ZOG une grosse flèche rouge pointée vers elle », dit Randall.

« Eh bien, il y a moyen de s'en sortir sans me mettre dedans », dit Erica. « Vous commencez la fusillade en plein milieu de la cérémonie de remise des prix, pile au moment où Marty Rudin et Nat Turner Thomas montent sur scène pour recevoir le prix du meilleur scénario. »

« Euh, les deux tapettes inter-raciales, c'est ça ? » demanda Randall.

« Tout à fait », dit Brewer. « Ils se vantent encore d'avoir été les premiers mariés de la jaquette de toute la Californie ».

« Jolies cibles, mais pourquoi elles en premier ? » demanda Randall.

« Parce que c'est moi qui présente le prix du meilleur scénario », répondit Erica. « C'est Sid Glick et Arti Bernstein qui l'ont demandé, soi-disant pour honorer ma beauté, mon talent et tout le tintouin, mais comme pour tout le reste dans cette ville, les apparences sont trompeuses. Je comprends parfaitement où ces deux crochus veulent en venir, d'ailleurs ils savent bien que je le sais, et ça les fait marrer. Cette *shiksa* prétentieuse ne gagnera jamais un seul Oscar, c'est leur façon d'emballer le cadeau. Ils me font la grâce de m'inviter sur scène pour décerner un Oscar que je n'aurais jamais. C'est l'une des façons qu'a Hollywood de remuer le couteau dans la plaie, ils vous montrent que vous serez toujours la demoiselle d'honneur, jamais la mariée. Il y a pas mal d'acteurs et d'actrices malheureux à qui les Juifs des studios demandent année après année de faire présentateurs, et les pauvres bougres acceptent toujours parce qu'ils ne supportent pas de rester sur le bord de la route, loin de la magie. Moi, je ne gagnerai jamais d'Oscar pour un film, mais j'en gagnerai un en direct, et en plus j'aurai une couverture. Après tout, qui pourrait soupçonner une belle ingénue qui se tenait en plein dans la ligne de feu au commencement de la fusillade, et dont les cris d'effroi repasseront en boucle des centaines de fois à la télé, et ensuite pour toujours ? Je vais jouer mon rôle dans la vraie vie, devant des millions de spectateurs et j'apparaîtrai devant les caméras des journalistes avec des taches de sang partout sur ma robe de soirée de chez Prada, en jouant le meilleur rôle de ma vie. »

« Mais personne ne le saura, Erica », fit remarquer gentiment Barry Brewer. « En tout cas, pas avant que soient écrits les livres d'Histoire, de nombreuses années plus tard. »

« Moi je le saurai », dit-elle avec un sourire. « Et ça me suffit bien. »

« Des clous ! » fit Randall d'un ton péremptoire. « Le fait est que vous serez vraiment dans la ligne de tir ! Erica, il n'y aura pas que des armes à feu, il y aura aussi des explosions, des tirs de grenade, sans compter les répliques des vigiles, des flics et des gardes du corps privés. Ça va être de la folie

furieuse, les balles vont fuser de partout comme du popcorn dans son four et aucun d'entre nous ne pourra garantir votre sécurité une seule seconde. Le sang sur votre robe de soirée de chez Prada pourrait être le vôtre. »

« Je comprends bien », dit-elle d'une voix égale. « Écoutez les gars, ce que je vais vous dire va vous paraître étrange, et je n'ai vraiment pas envie de passer pour une tarée suicidaire à vos yeux. Ce n'est pas ce que je suis. Mais je vois les choses comme ça : je vais être en grande partie responsable de ce qui va arriver à tous ces gens lors de cette soirée, je le fais parce que je sens au plus profond de mon âme que c'est juste, mais qu'en est-il si ce n'est pas juste ? Je dois en prendre la responsabilité, je dois en assumer les conséquences. Il faut que j'inscrive mon nom sur les registres de la Faucheuse en même temps que les leurs et les vôtres, et prendre une partie des risques que vous prenez. Je suis assez surprise d'apprendre que je suis capable de commettre un meurtre, mais je n'arrive pas à me faire à l'idée de me cacher dans une chambre d'hôtel alors que vous exposez votre vie, et d'être aux abonnés absents quand quelque chose que j'ai aidé à mettre en œuvre se produit. Disons que je laisse Dieu me dire le plus clairement du monde si j'ai déconné ou pas. Chase ne voulait pas être là où il a atterri, mais il est tombé sur la mauvaise pioche. Moi, je me mets en danger comme lui, mais je le choisis, parce que d'une façon ou d'une autre, il faudra bien rééquilibrer la balance pendant la soirée des Oscars. Bigre ! Vous allez croire que j'ai perdu la boule ! », rit-elle.

« Non », dit Charlie Randall en secouant la tête. « Ce que vous dites est sensé. C'est noble, c'est honorable, mais ce n'est pas très réaliste. Écoutez, Erica, le mieux que vous puissiez faire pour Chase et pour vous-même est d'être un bon soldat, et quand la guerre sera finie, de construire la République pour notre peuple, notre foyer national et notre bouclier opposé à la fange contre laquelle nous allons nous dresser dans quelques jours. Un bon soldat est courageux, mais pas stupidement téméraire. J'ai l'impression que vous franchissez la limite entre les deux. »

« Mais ce serait une couverture idéale si les *feds* se mettaient à renifler par ici », concéda Brewer, sa voix trahissant une certaine amertume. « Tout le monde pourrait savoir exactement où elle était et ce qu'elle faisait quand les portes de l'enfer se sont ouvertes ».

« La cérémonie de remise des prix obéit à un horaire encore plus réglé que celui des trains », reprit calmement Erica. « Elle commence à 17h30 et le meilleur scénario est prévu entre 18h48 et 18h53. Que vos hommes soient en joue à 18h48 et qu'ils ouvrent le feu, en espérant que les deux tarlouzes ne soient pas mis en tête de venir habillés en femmes, pour que vous puissiez au moins dire à vos hommes d'armes de ne pas tirer sur quiconque sur la scène porte une robe de soirée. »

Chapitre XX : La mise en scène

« Est-ce qu'elle tiendra ? » demanda Hill alors qu'ils quittaient en voiture l'appartement d'Erica Collingwood. « Si tu as le moindre doute là dessus, Barry, c'est le moment d'en parler. »

« Non, je n'en ai pas », dit Brewer. « En tout cas, elle est notre seul espoir de nous ouvrir les portes de l'intérieur. Je peux faire une partie du travail tout seul, mais souviens-toi que je ne suis qu'un joueur de troisième zone dans cette industrie. Mes clients finissent en général dans des feuillets et des sitcoms et ma force de frappe ne vaut qu'un petit rot sur l'échelle de Richter d'Hollywood. Je pourrais sans doute mettre la main sur la clé décisive qui ouvre la porte dérobée s'il fallait absolument que je le fasse. En allant voir le gérant du Royale avec une liasse de billets convenable, je pourrais m'en sortir. Mais quand ils mèneront leur enquête, ceux qui sont au courant du protocole verront bien que j'étais autant à ma place qu'une vache dans une église et je te fiche mon billet que le FBI et la police de Los Angeles vont en faire tout un fromage. Et je ne pourrais pas faire entrer sept combattants armés dans l'hôtel et les cacher pendant des heures avant que ne vienne le moment de frapper. Nous ne nous pouvons pas nous passer de l'aide d'Erica. »

« Jusqu'à nouvel ordre, nous devons considérer qu'Erica va tenir le coup », dit Randall avec pragmatisme. « Il nous reste encore à déterminer comment nous allons faire sortir notre équipe de sa suite et nous acheminer vers nos positions de tir sans être détectés. Je m'inquiète de toute cette vidéo-surveillance à la salle Kodak, puisqu'il faut croire qu'il y aura du monde derrière les écrans dans le central, sans compter tous les vigiles qui seront dans les couloirs et les salons pendant la cérémonie. Comme tu l'as dit, nous ne serons sans doute pas les seuls à vouloir se faufiler là-dedans et mettre le bazar aux Oscars. Il va falloir trouver le moyen de neutraliser le système de vidéo-surveillance pendant au moins une minute ou deux, le temps que les nôtres entrent dans le bâtiment, se hissent au niveau des cabines de projection, y pénètrent et se mettent en joue. Il ne faut pas que les tirs commencent prématurément, avant d'avoir dans les starlettes dans le viseur. »

« J'ai demandé au Volontaire Kellerman d'étudier les informations que nous avons sur le dispositif de vidéo-surveillance et sur les branchements du central, mais il n'a pas encore trouvé la faille », dit Hill.

« Travailler sur des plans et des croquis est une très bonne chose, mais j'ai besoin de voir où la chignole va se dérouler », dit Randall avec aplomb. « Pas le choix. Il faut que j'aie rôder une nuit dans cette salle de spectacle. Très tôt avant l'aube, quand il n'y a pas un chat. Cat-Eyes devrait m'accompagner, pour zieuter les positions de tir et le terrain de chasse. La petite visite guidée qu'ils organisent pour touristes ne sera pas suffisante. Il faudra aussi que je voie le vigile de chez Centurion qui va être notre cheval de Troie, pour qu'au moins l'un d'entre nous qui serons à l'intérieur sache qui il est et à quoi il ressemble. Nous mettrons au point son rôle pour éviter de se faire tirer dessus. Il faudra que tu nous arrange le coup, Rip. On pourra se faire passer pour des ouvriers ou des agents d'entretien, ou quelque chose dans le genre. »

« J'aurais besoin de deux jours pour vous faire de faux insignes et des fausses clés », dit Brewer.

« Pour le moment, tout colle », fit Randall. « Raison de plus pour se dépêcher. »

« Je vais tâcher de vous rancarder demain soir, mais il se pourrait que ça soit après-demain », dit Brewer. « Notre gars n'est que sergent, il doit être extrêmement prudent dans tout ce qu'il fait et partout où il va. Centurion espionne ses propres troupes pour s'assurer qu'ils ne filent pas un mauvais coton. »

Le surlendemain, Charlie Randall et Cat-Eyes Lockhart apparurent à huit heures du matin sur le chemin de l'entrée de service, à l'arrière de la salle Kodak. Il roulaient dans une camionnette volée et vidée de son contenu, qu'il avaient repeinte aux couleurs de California Cool, une entreprise ayant pignon sur rue et qui vendait du matériel de chauffage et de climatisation. Coiffés de casquettes de

base-ball défraîchies, ils portaient des tenues de travail tachées de cambouis sur lesquelles étaient cousues des écussons identiques « Les gars sympas ». À leurs bras, des boîtes à outils en métal, allongées et cabossées, qui contenaient chacune à l'étage supérieur des rangées d'outils et de câbles électriques, et au fond, un pistolet mitrailleur Uzi et quelques chargeurs. Ils avaient aussi placé dans leurs ceintures porte-outils des petits pistolets. Sur leur poches de chemise étaient ostensiblement accrochés des insignes d'allure officielle les désignant comme étant en mission pour la salle Kodak, et pendaient à leurs cous les cartes-clés de contractuels, tout à fait fausses, mais qu'avec un peu de chance ils n'utiliseraient pas, à moins que l'ordinateur dans le central de sécurité ne leur trouve quelque chose de louche.

Il furent admis à l'entrée de service par Sterling Farrell, sergent chez Centurion, un homme râblé, la quarantaine, vêtu de la chemise blanche, du pantalon noir et de la casquette réglementaire de son entreprise. Sur son avant-bras gauche musculeux, un tatouage représentait une baïonnette transperçant une serpent enturbanné ayant une barbe d'imam. La baïonnette était dans les griffes d'un pygargue à tête blanche aux ailes déployées, au dessus duquel était inscrit le nombre « 101 ». Les salutations furent brèves. Lockhart regarda le tatouage. « 101ème aéroportée ? » demanda-t-il.

« Les aigles hurlants, hourah ! » confirma Farrell. « Sterling Farrell, ancien sergent. Bagdad, Tikrit, Shiraz, Téhéran, Le Caire et Gaza. Vous êtes Dundee et Jones pour ce soir ? Remarquez que vous n'avez pas besoin de pseudo, vu que votre photo passe sur Fox News chaque semaine. »

« Oui, j'imagine. Jesse Lockhart », fit Cat en tendant sa main. « Bagdad, Tikrit, Ramadi, Shiraz, Damas et Khartoum ».

« Oui, je suis au courant », dit Farrell en lui serrant la main. « Vous ne vous en souviendrez pas, mais je vous ai vu à l'oeuvre à Tikrit. »

« Je vous présente Crocodile Dundee », dit Lockhart. « Vous saurez pourquoi quand il ouvrira la bouche ».

« Combien de temps avons-nous devant nous, mon pote ? » demanda Randall.

« Officiellement, je suis en pause », dit Farrell. « Ce qui nous donne une demi-heure, mais je peux prolonger un peu avant de reprendre mes rondes ».

« Nous avons déjà fait la visite guidée pour les touristes », dit Randall. « Nous avons vu la grande entrée, toutes les bricoles et l'intérieur de la salle de spectacle. Ils nous ont laissé faire quelques pas sur la scène, et c'est à peu près tout. Ce soir, nous voudrions jeter un œil sur les coulisses, les couloirs et les étages, et aller aussi près que possible du central de sécurité. » Venant des étages du dessus, ils entendirent le bruit de voix parlant espagnol, accompagnés de coups de marteau et du son d'un CD de salsa. « Il y a foule, ce soir on dirait », remarqua Randall.

« Oui, c'est pour cela que j'ai proposé à Ripley de vous faire venir maintenant et pas à deux heures du matin », dit Farrell. « Vous avez moins de chance de vous faire remarquer avec tous ces techniciens dans l'immeuble. Ils commencent à 23 heures, si vous étiez venus plus tôt vous auriez fait tache. Ici, il y a des caméras partout, je vous les indiquerai au fur et à mesure. Il n'y a que deux personnes dans le central de sécurité en ce moment. Une négresse qui passe tout son temps à jacasser au téléphone quand elle croit que je ne suis pas dans les parages, et l'autre, un Indien qui vient du Yucatan et qui semble parler à peine l'anglais. Il est peut-être plus malin qu'il n'en a l'air, mais si c'est le cas, il cache bien son jeu. Ils nous verront, mais penseront que j'escorte des contractuels qui font leur tour d'inspection du système de ventilation. Mais après le grand soir, le FBI et la Sécurité Intérieure vont examiner au microscope tous les enregistrements et ils nous verront ensemble, j'aurai donc besoin de faire un tour de magie à la Houdini après le badaboum. »

« Ne vous faites pas de bile, mon vieux, nous vous aurons emmené à Portland avant que la poussière ne retombe », promit Randall. « Qu'est-ce qu'ils fabriquent au juste dans la salle de spectacle ? »

« Ils font la plate-forme en préfabriqué, derrière les sièges, qui va soutenir les caméras de télévision

et les équipes du direct, et aussi les plate-formes sur les côtés pour les caméras supplémentaires, les micros, etc. Allons-y, il est temps », dit Farrell. « Nous prenons les escaliers. Il y a des caméras dans les ascenseurs qui pourraient nous dévisager, au bénéfice de certains. Qu'est-ce que vous voulez voir, au juste ? » leur demanda-t-il, alors qu'ils gravissaient un étage et arrivaient derrière la scène. Les martèlements se faisaient plus forts, à mesure qu'ils se rapprochaient de la salle.

« Commençons notre visite par la salle verte », proposa Randall. « Je voudrais pouvoir m'orienter en partant de l'entrée, jusqu'au passage secret qui n'est pas si secret, avec sa fameuse porte dérobée. »

Farrell les mena à l'arrière de la scène, où s'étendait un golfe immense et caverneux, dont le sol en linoléum était couvert d'outils, de meubles, de chaises, de podiums et autres fournitures. Il attira leur attention vers la gauche. « Cette porte mène au passage qui passe sous la scène, vers l'orchestre », dit-il.

« On peut aller voir ? » demanda Randall. »

« Attendez un instant, que la caméra se tourne », leur dit Farrell, indiquant des yeux la boîte métallique pourvue d'une lumière rouge, accrochée au mur, qui balayait le paysage. « C'est la seule à cet endroit des coulisses, on a bien de la veine », fit-il. « Gardez-la en vue, et quand elle arrive tout à gauche et commence à revenir en sens inverse, il y a un intervalle de quinze secondes pendant lesquelles l'extrême-droite de la scène est hors-champ, et vice versa. Il y a assez de fournitures un peu partout pour que quelqu'un d'assez agile puisse traverser toute la scène sans se faire voir, en se mettant à couvert quand il faut. Est-ce que c'est le genre de chose que vous cherchez ? »

« C'est tout à fait ça », répondit Randall. La caméra commença son mouvement en sens inverse.

« Maintenant », dit Farrell. Ils se dirigèrent promptement vers la porte qui donnait sur la scène. Farrell appuya sur la poignée, la porte s'ouvrit et ils pénétrèrent dans un petit couloir, au sol couvert de linoléum et aux murs fuligineux, éclairé de faibles lampes fluorescentes.

« Pas de serrure à cette porte ? » demanda Lockhart, vivement intéressé.

« Pas d'alarme non plus, pour le moment », fit Farrell. « Ils ont retiré la serrure dans ce couloir depuis quelques années, parce que les musiciens et les techniciens de plateau allaient et venaient constamment, perdaient leur cartes-clés, et que les registres d'alarmes gâchaient toute leur encre à force de remplir un rouleau entier de papier à chaque répétition. Comme les employés et les musiciens n'arrêtaient pas de se plaindre de devoir passer la carte en ouvrant et en refermant la porte, l'entreprise a retiré la serrure pour les faire taire et pour économiser son papier et son encre au central de sécurité. Par contre, la porte qui est tout au bout, celle qui mène à l'orchestre, sera fermée à clé pendant la cérémonie pour empêcher les zinzins d'entrer dans la salle et de bondir devant les caméras, bien qu'il n'y ait pas de système d'alarme de ce côté-là. Vous voulez voir l'orchestre ? »

« Mmm, je ne crois pas que ça soit nécessaire », dit Randall. « Notre plan ne prévoit aucun volontaire à cet endroit, ni dans les couloirs, sauf peut-être moi, une fois que l'on aura trouvé comment neutraliser ces caméras. »

« En effet, c'est un problème », reconnut Farrell. « Ils ne me permettront pas d'entrer dans le central de sécurité pendant le spectacle, même si je peux justifier que je ne suis pas à mon poste. Le central est hermétiquement fermé à partir de 17h30, heure à laquelle commence le direct. Personne n'y entre et n'en sort, à l'exception de Marvin Hagerman, le vice-président de l'entreprise qui dirige tout ce qui se passe ici. Je mets ma main à couper qu'il n'y a pas d'autre moyen de s'en sortir que de démolir tout le central avec tous ceux qui y sont. »

« Mmm, eh bien, on garde l'idée comme dernier recours », dit Randall. « Gardons ça pour la fin de la visite. Où est-ce que vous serez pendant le spectacle ? »

« Je garderai l'entrée principale, je surveillerai les détecteurs de métaux, etc. D'habitude, c'est le

meilleur endroit, parce qu'on voit arriver toutes les vedettes, mais évidemment, les VIP ne sont pas obligées de passer par les détecteurs. Dommage que l'on n'ait pas de VIP sous la main pour nous faire passer des armes ou des explosifs. » Lockhart et Randall se jetèrent un regard, mais ne pipèrent mot. « Si vous tentez quelque chose par l'entrée principale, je suis votre homme. Si vous voulez que je sois ailleurs, je peux tenter de trouver un prétexte pour changer de poste ou me déplacer, mais ça risque d'être un peu tangeant », dit le sergent.

« Compris », dit Randall. « Je me dis que ce petit couloir pourrait être un bon point de départ quand je donnerai le top départ. Est-ce que vous avez déjà travaillé ici pour une cérémonie des Oscars ? »

« Les trois dernières, oui », dit Farrell. « J'ai été de ceux qui ont intercepté Brittany Malloy alors qu'elle courait à poil dans les coursives et qui l'ont empêchée de se jeter dans le vide. Si ça vous intéresse, elle porte des soutifs rembourrés et a des marques de piqûres sur les avant-bras. J'ai aussi été de ceux qui l'ont bâillonnée et emmenée au Royale par la porte dérobée, donc je connais ce passage, par les deux bouts. »

« Est-ce que des agents de Centurion possèdent la carte qui ouvre cette trappe ? » demanda Randall.

« Il y a une carte-clé dans le central de sécurité, mais elle est sous clé dans une armoire, qui est elle-même protégée par une alarme », dit Farrell. « Seul le commandant est habilité à la retirer. Moi, je n'ai pas l'occasion de l'utiliser dans le cours normal de mon travail et je ne suis pas assez haut placé pour avoir accès à cette armoire. Je ne vois aucun moyen de la leur soutirer sans me faire prendre ».

« Qu'est-ce qu'il y a d'autre dans cette armoire ? » demanda Lockhart.

« Cinq M-16 automatiques avec des permis spéciaux de la douane, un millier de balles, huit grenades assourdissantes et un fusil à fléchettes tranquilisantes », répondit Farrell.

« Un *fusil hypodermique* ? » s'étonna Randall.

« On l'utilise quand il faut mettre à terre quelqu'un que les studios jugent trop précieux pour les studios pour qu'on lui envoie un coup de feu ou de taser », dit Farrell. « En général, une grande star ivre ou droguée qui a perdu la tête au point d'être complètement hors de contrôle. Nous pensions l'utiliser contre la petite Malloy l'an passé, mais nous craignons qu'elle ne tombe de la coursive et ne fasse comme qui dirait un coup d'éclat pendant la remise du prix du meilleur film. Ses jets de soutien-gorge et de culotte était bien assez gratinés. Si vous en avez assez vu, allons-nous en. »

Farrell regarda la caméra de derrière la porte. « Maintenant ». Ils se hâtèrent de traverser la scène, passèrent sous un porche et foulèrent le sol tapissé d'un couloir quand la caméra se retourna dans leur direction. « Voilà, c'est la salle verte, ou plutôt c'était, puisqu'ils l'ont fermée cette année », dit-il en leur montrant une double porte en chêne. « Elles sont fermées et protégées par une alarme. Lors du spectacle, elles seront fermées, pour que les vedettes n'essaient pas d'y entrer pour y faire leurs cochonneries, mais restent visibles et se comportent comme les studios le leur demandent. Il n'y a pas de caméras dans ce couloir, pour que les gros bonnets puissent montrer leurs culs quand il y avait la salle verte. La trappe est ici. » Il les amena dans un petit couloir et leur montra la porte métallique, pourvue d'un boîtier noir plein de loupottes électroniques rouges. « C'est la serrure ».

« Elle est fermée en ce moment ? » demanda Lockhart.

« Oui », dit Farrell.

« D'accord », fit Randall. « Faisons comme si nous avons pu amener notre équipe jusqu'ici, nous sommes arrivés dans le bâtiment. Montrez moi comment nous faisons pour arriver au petit couloir de l'orchestre sans être vus ». Farrell se retourna et leur montra le chemin qu'ils venaient de parcourir, menant jusqu'au porche qui débouche sur la scène.

« La caméra est juste au-dessus de ce passage », dit-il. « Il suffit de se pencher un peu pour la voir. Comme elle est juste au-dessus, nous sommes dans l'angle mort. Attention, maintenant ! » Ils purent facilement rejoindre la porte qui mène sous la scène et entrer dans le petit couloir avant que la caméra ne se retourne vers eux.

« On a réussi sans problème, mais que se passe-t-il s'il y a des gens qui nous voient ? » demanda Lockhart.

« Il ne devrait y avoir personne, dit Farrell. « Une de nos procédures veut que lorsque le spectacle a commencé, après le numéro d'ouverture, il n'y ait plus personne dans cette zone. Les vestiaires des danseurs sont au sous-sol et sont insonorisés. Nous ne laissons personne entrer dans ce périmètre pendant les cérémonies et si nous détectons sur nos écrans de contrôle des resquilleurs ou des ivrognes, nous débarquons et nous les déplaçons avant qu'ils n'aient pu casser quoi que ce soit ou crier des insanités qui puissent être entendues sur scène. »

« Donc il n'y aura pas de vigiles à cet endroit ? » demanda Randall.

« Si. Il y aura un homme dans les coursives, mais il aura l'oeil sur le public, sur la scène et sur les portes aux étages, pour éviter un incident du genre Brittany Malloy », dit Farrell. « Il ne regardera pas dans cette direction et ne pourra pas voir les coulisses en profondeur de toute façon, même s'il se penche. Faites attention à rester près du rideau qui passe ici, pour qu'il ne vous voie pas même s'il regarde dans votre direction. »

« Si l'on croise qui que ce soit ici qui voit l'équipe pénétrer, nous l'abattons. Nous avons des silencieux pour faire le travail », dit Randall d'un air sombre. « Maintenant, nous devons aller voir le couloir du troisième étage et les cabines des projectionnistes. Par où passons-nous ? »

« Les escaliers sont sur les ailes », dit Farrell. « Rappelez-vous que la salle est de forme ovale, les couloirs qui mènent à ces deux escaliers sont presque identiques, côté Nord et côté Sud. Attention, la caméra est à gauche. Maintenant ! » Ils quittèrent le couloir. « Je dois vous avertir qu'il y a des caméras dans les escaliers et dans les couloirs, nous allons être vus. Comme je l'ai dit, les deux abrutis dans le central de sécurité ne vont rien remarquer puisque je suis avec vous, mais vous devez vous comporter comme des chauffagistes si l'on croise quelqu'un. »

Ils ne croisèrent personne. Arrivant au troisième étage, ils tournèrent à droite et débouchèrent sur une vaste salle des pas perdus à la moquette épaisse, avant de prendre un petit couloir qui menait à la cabine de projectionniste du côté Nord. « Est-ce que je peux entrer dans la cabine ? » demanda Lockhart alors qu'ils arrivaient au bout du couloir.

« Comme je me suis dit que ça vous intéresserait, j'ai désactivé les serrures et l'alarme dans les deux cabines avant que vous n'arriviez. », dit Farrell.

« Parfait ! » dit Randall. Farrell ouvrit la porte et ils entrèrent dans une pièce plus grande que ce à quoi ils s'attendaient.

« Le projecteur est la tête en bas » dit Farrell en montrant le gros engin dans son caisson à roulettes. « Le soir venu, il sera mis là devant, avec son jeu de lentilles. Il faudra les dégager ».

« Mmmm, pas forcément », dit Cat. « En fait, je pense que je peux me mettre à droite, avec mon partenaire à gauche. Le projecteur pourra nous servir de couverture supplémentaire contre les coups de feu qui pourraient venir de la salle. » Il regarda celle-ci à la dérobée, apercevant un groupe d'ouvrier mexicains qui disposaient les tables de café-concert pour les vedettes, juste devant l'orchestre. « Bon sang, ça va être du gâteau ! » fit Lockhart, enthousiaste. « Magnifique ! Mon camarade et moi allons les aligner en visée ouverte, nous nous serons déplacés fusils cassés pour sortir de l'hôtel et les lunettes de tir auront perdu leur ajustement, mais à cette distance, nous n'en aurons pas besoin. Une petite correction de la dérive et ça ira. Il y a quoi ? Peut-être trente mètres entre le point le plus rapproché et soixante-cinq pour le plus éloigné, la scène doit être à quarante ou quarante-cinq mètres. L'angle est bon, assez élevé pour la visibilité, mais pas assez pour nous forcer à nous pencher et nous exposer outrageusement, comme on aurait dû le faire depuis les petites loges. Les loges du côté Sud ont une bonne exposition et Ron sera tout aussi bien placé pour viser les loges du côté Nord. »

« Un garde devant chaque cabine de projection ? » demanda Randall.

« C'est ça. Et un projectionniste dedans », leur dit Farrell.

« Cat, l'effet de surprise que vous devez ménager, c'est de surgir le plus vite possible ici, après mon signal et avant que les vigiles postés ici ne lancent une alerte au grabuge sur leurs radios, ne sortent leurs armes et éventuellement n'avertissent le public. Il ne faut pas que nos cibles se mettent à couvert ou ne tentent de s'échapper », précisa Randall. « C'est pour cela que nos tireurs ne doivent pas être vus sur les écrans de contrôle. »

« Mais on a eu de la chance », dit Farrell. « Il y a eu un changement de procédure qui fait que les cartes-clés que je vous ai données peuvent ouvrir les portes des cabines de projection. Il n'y a plus besoin d'en piquer une au garde. D'ailleurs, j'ai vu sur les emplois du temps que ce seront des nègres qui garderont les deux portes. Le premier est un jean-foutre du genre gros rustaud qui n'a pas forcément une arme en état de marche. L'autre est un Haïtien aux dents limées, un psychopathe violent, dont Centurion se sert pour intimider et pour cogner. Il n'ont pas osé le priver du travail de nuit pour les Oscars ni de la prime qui va avec, puisque c'est le genre de type qui pourrait aller tirer une balle dans la tête du gestionnaire, mais ils ont voulu le tenir à distance, surtout des vedettes, au cas où il pète un plomb. On ne regrettera ni l'un ni l'autre. Je vous ai dit que vos cartes marcheront, mais seulement si personne n'avertit le superviseur ou le client, s'il n'y a pas de menace de dernière minute ou d'avertissement des flics ou de la Sécurité Nationale. Dans ce cas-là, ils changeront les codes et sortiront de nouvelles cartes et nous l'avons dans l'os », conclut-il.

« Croisons les doigts sur ce coup-là, mon garçon », fit Randall. « Pour le moment, nous n'avons pas détecté le moindre murmure montrant qu'ils savent que la NVA est en ville ».

Farrell hocha de la tête. « Si c'était le cas, ils seraient déjà dans tous leurs états. Ils auraient annulé la cérémonie ou auraient claquemuré cet endroit au point qu'une mouche n'aurait pas pu y entrer. »

« Pour sûr. Mais j'ai comme une idée qui me vient », dit Randall. « Le plan que vous avez déniché montre qu'il y a une sorte de local technique, ou une chaufferie, derrière la salle de contrôle. Est-ce que nous pouvons y descendre ? »

Farrell les fit sortir de la cabine, tourner à droite, parcourir le hall et descendre un autre escalier. Trois étages plus bas, ils trouvèrent un autre couloir, où Farrell prit à gauche. « Pas besoin de se cacher des caméras », dit-il. « C'est l'entresol du premier étage, il y a toutes sortes de tuyaux et quatre caméras qui surveillent le système de ventilation. La présence de chauffagistes à cet endroit ne devrait pas poser de problèmes. »

L'entresol était couvert de planches frustes, ses murs revêtus de fibre de verre rose, et un vrombissement continu émanait d'un écheveau compliqué de grosses tuyauteries en aluminium. « Pas de caméras ? » s'enquit Lockhart.

« Négatif », dit Farrell. « Seulement dans le couloir à l'extérieur ».

« Très bien », fit Randall.

« Mais je crois deviner ce que vous cherchez, m'sieur l'Australien, et ce n'est pas ici », dit Farrell. « Vous cherchez une sorte de boîte à fusibles, non ? Pas de bol, le système électrique qui alimente la salle de contrôle ne passe pas par ici. Il est fixé au circuit principal dans un boîtier de raccordement qui se trouve directement sous le plancher de la salle de contrôle. Croyez-moi, j'ai cherché tous les moyens de couper un câble ou d'agir sur un panneau à fusibles pour désactiver quelques-unes de ces fichues caméras. Mais ce n'est pas ici. Que des conduits d'air chaud. »

« Ouais, que des conduits d'air chaud », admit Randall.

Il aperçut sur la paroi un panneau de liège, auquel étaient accrochés une série de plans, à l'usage des techniciens. « C'est plutôt gentil de leur part de nous avoir laissé ça ». Il étudia les croquis pendant plusieurs minutes. « Donc, si je comprends bien, nous n'avons trouvé aucun moyen de neutraliser le système de vidéosurveillance, même partiellement. Il n'y a aucun câble intéressant à sectionner, pas à notre connaissance en tout cas. Et comme les caméras elles-mêmes sont placées trop haut, il serait

trop long et trop gênant de les neutraliser une par une, cela alerterait les gardiens qui pourraient entrer en action avant que les nôtres ne rejoignent leurs postes. Est-ce que j'ai bien résumé ? »

« C'est tout à fait ça », admit Lockhart.

« Mais si l'on ne peut pas désactiver les écrans, on peut désactiver ceux qui les regardent », dit Randall. Il longea l'une des parois et s'arrêta devant un gros conduit d'air chaud, d'un mètre vingt d'épaisseur. Il lut son numéro de série, marqué sur une plaque et revint regarder le plan sur le panneau de liège, puis refit demi-tour pour se pencher sur une grille d'ouverture vissée sur un conduit, de quarante-cinq centimètres sur soixante.

« Au tournevis, tout simplement. J'ai un plan, les gars. Si le croquis est exact, c'est ce conduit-ci qui apporte l'air conditionné dans la salle de contrôle. Je me faufile jusqu'ici pendant que vous six serez dans le petit passage qui est sous la scène, à 18h48. Je dévisse cette plaque, je mets deux ou trois grenades de gaz lacrymogène et il ne faudra pas attendre plus de quelques secondes avant que tous les gardiens de chez Centurion qui sont dans la salle de contrôle ne prennent leurs jambes à leur cou. Est-ce qu'ils ont des masques à gaz dans la salle, camarade Farrell ? »

« Oui, trois ou quatre il me semble, dans la grande armoire », répondit-il. « Seul le superviseur a les codes d'accès sur sa carte-clé. Lors de la cérémonie, comme je l'ai dit, ce sera le vice-président. 18h48, dites-vous ? »

« Oui, à peu près », fit Randall. Pendant la remise du prix du meilleur scénario. Nous commençons l'action pendant que ça a lieu, nous liquidons les gardiens, nous entrons dans les cabines de projection, nous nous mettons à couvert, et pendant que les tafioles font leur discours, nous ouvrons le feu. »

« Mais comment savez-vous qui va remporter le prix ? » demanda Farrell, curieux.

« Apparemment, les deux tantes vont gagner parce qu'il y a un quota de discrimination positive pour les pédales et que ça tombe sur eux cette année », dit Randall. « D'après notre source, tout le monde est déjà au courant. Mais peu importe qui gagnera, nous allons ré-écrire le meilleur scénario à l'encre rouge. »

« D'accord, si Hagerman est dans la salle de contrôle un peu avant 18h48, je trouverais un prétexte pour le faire venir dans le hall d'entrée », dit Farrell. « Quand la salle sera gazée, le seul qui peut ouvrir l'armoire avec les masques à gaz, mais aussi les armes lourdes, n'y sera pas. Il faudra qu'ils quittent les lieux au plus vite. Une partie du gaz va se diffuser dans le couloir, le restaurant et le bar et semer le chaos chez les paparazzis, les chauffeurs et les gens du menu fretin qui traînent dans les parages parce qu'ils n'ont pas pu avoir une place assise. Il y aura une telle confusion qu'ils ne comprendront rien à ce qui se passe avant que ne commence la fusillade. Les portes qui donnent sur la salle de spectacle sont fermées pendant les remises de prix, et tout est insonorisé de façon à ce que le public dans la salle puisse écouter les opéras sans interférence. Quand le gaz entrera dans la salle et quand ils remarqueront que quelque chose se passe derrière eux dans les couloirs, il faut que vous ayez déjà commencé votre moisson d'Hébreux. »

« Bigre ! Je mettrai quelques canettes de gaz supplémentaires en direction des couloirs pour augmenter le chaos quand on battra en retraite », dit Randall.

* * *

La veille de la cérémonie des Oscars, le commando *Director's Cut* se rassembla au grand complet pour la première fois, dans une grande maison, ornée d'une verte pelouse arrosée à grands sifflets d'eau, sur la 20ème rue à Santa Monica. Comme c'était très risqué, des membres du commando, que leurs chefs d'équipe instruiraient après coup, avaient été placés en sentinelle, mais il s'agissait de la plus importante opération que l'Armée des Volontaires du Nord-Ouest avait jamais tentée. Tous avaient leur rôle à jouer, d'une façon ou d'une autre, et chacun devait connaître le déroulement général de l'action. Les seuls absents étaient les contacts locaux, à savoir Barry Brewer, Sterling Farrell et Erica Collingwood. Il n'y avait pas de raison qu'ils rencontrent tout le commando de

Portland, et celui-ci n'avait pas de raison de les rencontrer.

Ils se retrouvèrent tous dans le grand salon. « Avant de commencer, je dois féliciter le Lieutenant Ekstrom pour sa première opération combattante », dit Hill, debout devant eux et souriant. La nouvelle fut accueillie par une salve de hurrahs et d'applaudissements.

« Ah bon ? Voler une voiture de police, c'est une opération combattante ? » demanda Christina.

« Quand on risque de se faire tirer dessus, alors oui, c'en est une », dit Hill. « Est-ce que les deux voitures de patrouille sont bien cachées ? »

« Oui, dans le garage du particulier que je vous ai montré », fit Christina. « Les Volontaires McReady et Gearhiser ont fait un fameux travail de peinture, ils ont pu changer les numéros des deux voitures, c'est méconnaissable. Je voudrai soumettre une motion de félicitations à l'absent mais vraiment talentueux M. Ripley. En plus de nous avoir trouvé des endroits très luxueux, enfin luxueux par rapport à ce qu'on connaît, il a pu me trouver tout ce que je lui ai demandé, en allant se servir directement chez les costumiers et les accessoiristes des studios. Nous avons deux uniformes complets de flics de Los Angeles, avec ceinturons et insignes, les costumes de plombier que Mick et Cat ont utilisé la dernière fois, six costards pour le reste de l'équipe. Il m'a même proposé de demander à un tailleur de faire une robe de soirée à manches longues et sans décolleté dans le dos pour cacher les tatouages de Kicky, au cas où elle accepterait cet accoutrement. » Les rires fusèrent.

« J'aurais été obligée de courir et de combattre en talons hauts. Pas moyen », fit Kicky.

« Je vais vous résumer le cours des opérations du début à la fin », dit Hill. « Que quelqu'un éteigne la lumière, s'il vous plaît ». Alors que les lumières s'éteignaient, apparut sur le mur le plan de la salle Kodak, tandis qu'un deuxième projecteur leur montra le plan de l'hôtel Hollywood Royale. « L'infiltration et l'assaut de la salle de spectacle seront menés par sept personnes. L'équipe rouge sera formée des Volontaires Lockhart, Wingo et McGee. L'équipe jaune des Volontaires Kolchak, Gauss et Washburn. Le Lieutenant Randall sera votre commandant, et il y aura des stagiaires de la Troisième Section dans la salle. On vous a déjà expliqué le contexte général, nous nous cacherons avant l'attaque en plein milieu des troupes ennemies, au quatorzième étage d'un hôtel rempli de vedettes du cinéma en pleine fête, ce qui représente peut-être la tactique de camouflage la plus incongrue de toute l'histoire de la guerre, depuis le Cheval de Troie. Nous pensions que notre contact serait forcée de louer une suite à l'étage situé sous les deux étages réservés par les vedettes d'Hollywood, mais on m'a informé que nous serons dans une suite au-dessus de ces deux étages. Je ne donnerai le numéro de la porte qu'à ceux qui auront besoin de le savoir. Nous devrions réussir à quitter l'Hollywood Royale et à entrer dans la salle Kodak d'une façon absolument furtive, parce que la vidéo-surveillance a été désactivée dans ces étages pour éviter de fournir à la postérité des archives gênantes pour ces personnalités, en plus des possibilités de chantage, de vente aux tabloïds, etc. Comme toujours, camarades, les dieux nous sourient. J'ai remarqué que ce genre de choses arrive beaucoup depuis que nous avons arrêté de nous poster au coin des rues en portant des pancartes et des costumes idiots, et que nous avons pris les armes. »

« Amen ! », dit l'un des Volontaires. « Je n'ai jamais douté de Lui. Ou d'Eux, comme préfèrent le dire certains d'entre nous. »

Hill sourit. « La suite est obtenue et occupée. Une partie de notre matériel est déjà sur place, y compris des cartes électroniques cruciales. L'entrée du groupe d'assaut dans l'hôtel commencera demain matin à huit heures, au guichet de l'hôtel. Les camarades Bishop et Valdemar se feront passer pour des livreurs qui apportent les cartons pour la fête du dernier étage. Dans ces cartons, il y aura les armes, les munitions et le reste de l'équipement dont on aura besoin pendant l'assaut. Est-ce que tout est réglé, Christina ? »

« M. Ripley, encore une fois », dit-elle. « Une camionnette des Livraisons Éclair de Los Angeles, deux salopettes de cette entreprise, les diables et tout. »

« Bien », fit Hill. « Les camarades Bishop et Valdemar seront rejoints au guichet par un stagiaire de

la Troisième Section, qui les accompagnera jusque dans le monte-charges. Ils déposeront leur chargement dans la suite, d'où ils repartiront par le même chemin, tout en étant enregistrés par la vidéo-surveillance. »

« Quelle est cette personne, chef ? » demanda Sue Valdemar.

« D'accord, je vais vous dire un mot là-dessus », dit Hill. « Il y aura quelqu'un dans l'hôtel, qui sera ensuite dans la salle de spectacle pendant la cérémonie, et qui est d'une importance vitale à la cause de l'indépendance du Nord-Ouest dans cette affaire, et qui restera d'une valeur inestimable à l'avenir. Si vous avez beaucoup regardé la télé ou vu beaucoup de films, il y a de fortes chances que vous reconnaissiez cette personne. Ou que vous croyez l'avoir reconnue, parce que pour autant que nous le sachions, cette personne n'existe pas. Il ou elle n'a jamais été là et vous oublierez l'avoir jamais vu, ou vue. Vous ne mentionnez pas son nom, pas à vos camarades, même pas entre vous, à personne, jusqu'au moment où après la guerre les obligations de secret seront levées. Cette personne, qui risque sa vie et tout ce qu'elle a pour aider à faire advenir notre nouveau pays, a plus à perdre que la plupart d'entre nous. Il serait tragique que cette personne perde la vie parce que quelqu'un est tombé sous le charme au point d'oublier de fermer sa bouche. Je le répète, il ou elle n'existe pas. Même sous la torture, si l'on devait en arriver là, cette personne n'a jamais été là. Est-ce que c'est bien clair pour tout le monde ? »

« Je n'ai jamais rencontré cette personne, d'ailleurs de qui parlez-vous, monsieur ? », fit Lockhart.

Hill hocha de la tête. « Bien. Une fois que l'armement sera en place, l'infiltration de l'hôtel pourra commencer. Chaque membre de l'équipe entrera séparément. Vous serez habillés en civils, en reporters, en fans et en acteurs et vous arriverez l'un après l'autre à des intervalles d'une heure, sans armes en cas de fouilles ou de détecteurs. L'hôtel sera rempli de gens affairés à des choses ayant à voir avec les Oscars, ce qui vous facilitera la tâche. Le Lieutenant Randall arrivera le premier. »

« Vous irez jusqu'à la suite qu'on vous indiquera sans éveiller le moindre soupçon. On vous donnera le code pour frapper à la porte. Une fois dans la suite, vous prendrez vos armes, mettez vos costards, y compris la camarade McGee, ce qui l'avantagera, puisqu'en portant des habits d'homme, l'ennemi pourrait ne pas rechercher de suspect féminin. On vous donnera des masques de fêtes pour qu'on vous prenne pour des vedettes droguées ou émechés lorsque vous passerez dans les couloirs pour arriver au dernier étage. Ah oui, pour aller avec les costards, arrangez-vous pour arriver avec des chaussures noires et bien cirées. Kicky, trouve-toi des chaussures de sport noires ou quelque chose de supportable, que tu feras mettre dans la livraison du matin ou que tu porteras aux pieds en arrivant à l'hôtel. Il va falloir courir et peut-être escalader, et il serait idiot de faire ça dans des chaussures neuves et dures qui vous font des ampoules. Une fois dans la suite, vous préparerez vos ceintures à outils. Il y aura la radio et le téléphone. Le téléphone, pour le contact d'urgence avec l'extérieur, avec un numéro qui sera pré-programmé. Les équipes communiqueront entre elles et avec le commandant Randall par radio, pas par téléphone. Vos ceintures contiendront aussi deux grenades à main, un masque à gaz, une grenade fumigène et un automatique dans son étui, équipé d'un silencieux, des .22 et des .380. Vous choisirez vos armes de poing une fois que tout le reste sera prêt. »

Charlie Randall prit la parole. « Nous voulons frapper pendant le discours d'acceptation du prix du meilleur scénario, qui commencera vers 18h48. On m'a dit que ces cérémonies sont réglées comme du papier à musique pour que toutes les réclames puissent passer comme prévu, nous pouvons donc nous attendre à ce que tout arrive à l'heure. Il faut prévoir quelques minutes pour que le présentateur lise les nominations, puis nous ouvrons le feu à 18h51. Nous avons de la veine encore une fois : il n'ont prévu de montrer aucun extrait de film parmi les nominés au prix du meilleur scénario, donc nous pourrons faire irruption dans les cabines de projection sans causer d'interruption voyante. Je quitterai la suite à 18h30 tapante, habillé en chauffagiste comme la dernière fois. Je prendrai cet ascenseur et je descendrai au niveau du parking. De là, je passe dans le couloir qui mène à la salle Kodak, en me servant de la carte électronique qu'on m'aura donnée. Les Volontaires Lockhart et Kolchak en auront eux aussi. Espérons qu'elles fonctionnent, ou tout la

mission avorte. J'entrerai dans la salle de spectacle, je prendrai un chemin très discret que j'ai élaboré avec un de nos hommes de l'intérieur. Si quelqu'un s'interpose, je l'élimine avec mon silencieux. Je passe ensuite dans l'entresol que vous voyez là, et je me poste ici », dit-il en indiquant un point sur le croquis. « Pendant ce temps, à 18h40, le reste de l'équipe quitte la suite, après avoir enfilé des gants de chirurgien en latex. Vos visages seront dissimulés derrière des loups et des masques, vous porterez vos ceintures à outils et vos armes seront dans des sacs de sport en tissu que nous vous fournirons. Vous prenez le même chemin que moi et vous entrez dans la salle Kodak. »

« Et il n'y a *aucune vidéo-surveillance sur ce chemin*, dites-vous ? » demanda Mike la Mitraille, incrédule.

« Aucune avant d'arriver à la porte qui donne sur l'arrière de la salle de spectacle, où ils entreposent le matériel », confirma Randall.

« C'est joliment ironique de pouvoir tirer profit des brèches dans le système de sécurité qu'ils ont ouvertes délibérément pour laisser les membres les plus privilégiés de l'élite dirigeante américaine s'adonner incognito à leur débauche et leur perversion », dit Hill avec un petit rire. « Il n'y a ni vidéo-surveillance, ni gardiens dans ces couloirs et ces ascenseurs-ci, et dans ce couloir-là, pour faire échapper les stars aux conséquences de leur propre conduite, une immunité dont elles ont joui depuis des lustres. Mais demain soir, certaines d'entre elles vont la payer de leur vie. De la justice poétique, comme qui dirait. »

« Je vous montrerai comment éviter la caméra rotative et arriver à la ligne de départ, qui se trouve au début de ce petit couloir, sous la scène, qui mène à l'orchestre, ici », dit Randall, pointant l'endroit avec son curseur. « Les équipes d'assaut doivent arriver là, sortir les armes des sacs, les assembler, les charger, avec tous les chargeurs supplémentaires et les masques à gaz dans les ceintures à outils. »

« Et nous fournirons à chacun un passe-montagne standard bleu marine », dit Hill. Quand vous serez à couvert dans le couloir de l'orchestre, en plus de préparer vos armes, je veux que vous retiriez vos loups et vos masques, que vous les rangiez, et que vous enfiliez les passe-montagnes. Je ne veux pas que ce coup historique soit accompli par des Volontaires qui arborent le visage de Bozo le Clown, de Beavis et Butthead ou de Bill Clinton. Je veux que les caméras enregistrent les images de vrais passe-montagnes de terroristes, d'accord ? Ça a l'air futile, je veux bien, mais il ne faut pas que le public voit des images prises par les caméras qui montrent des Volontaires habillés en clowns ou en Dracula. C'est le genre de choses qui restent dans la tête des gens. Quand vous aurez retiré ça, mettez tout dans le même sac, que vous laissez là. N'oubliez pas, sur le chemin de la retraite, de vous arrêter pour le ramasser. Il est hors de question que le FBI le trouve et collecte des empreintes digitales, des cheveux ou que sais-je sur les loups et les masques. »

« J'estime à deux minutes le temps de faire tout ça, après votre entrée dans le couloir », reprit Randall. « Il faudra m'avertir quand vous serez en place et prêts à agir. J'aurais déjà retiré la grille sur le conduit d'aération. Je regarderai le déroulement de la cérémonie sur mon téléphone portable. Quand je saurai que vous êtes en place et que le présentateur du prix du meilleur scénario commence son discours, je mets mon masque à gaz et je jette trois grenades de gaz lacrymogène dans le conduit. Je leur donne trente secondes pour sortir tous de la salle de contrôle, aveuglés et vomissants. Un de nos agents de la Troisième section nous a également promis une diversion dans les couloirs, j'espère que personne ne s'en rendra compte dans la salle de spectacle. Trois canettes, ça fait une grande quantité de gaz, il pourrait y avoir des échappées de gaz non voulues par les canaux d'aération. Mais ne mettez pas vos masques avant qu'il ne vous atteigne. J'espère que nous aurons déjà battu en retraite quand le gaz aura imprégné l'ensemble de l'immeuble, ce qui affectera grandement les capacités de l'ennemi et les premières tentatives d'enquête. Trente secondes après l'attaque au gaz, Cat, je te hurlerai un signal radio, et là vous courez ! » dit Randall.

« Normalement, il n'y aura plus personne dans la salle de contrôle pour vous voir. Les deux équipes d'assaut quittent la ligne de départ et prennent le double escalier jusqu'au troisième étage, butent les

gardiens avec leur silencieux, entrent dans les cabines de projection, neutralisent les projectionnistes quelle que soit leur race et prennent leur poste de tir. Les deux mitrailleurs, les camarades Wingo et Gauss, seront postés dans les petits couloirs qui mènent aux cabines et arrêteront quiconque arrive depuis le couloir central, protégrant les tireurs dans les cabines. Cat, c'est à toi que revient l'honneur d'ouvrir les festivités, je t'ai dit à quel moment le faire. Essaie d'avoir les deux tarlouzes en premier. »

« C'est comme si c'était fait, je les ai dans le viseur », dit Lockhart.

« Nous voulons une minute de folie, de choc et de terreur », dit Hill. « La minute la plus folle possible, parce que, souvenez-vous, tout ça va passer à la télévision nationale. Cat, toi et Ron, vous tirez vingt pruneaux chacun et après les tantouzes, vous tirez sur les Gros Juifs, les Gargamels. Frappez-les au centre, du mieux que vous pouvez dans tout ce chaos, puis visez-en un autre. Ce ne sera pas facile, j'en suis conscient. C'est comme essayer de viser une paille dans une tornade. Un seul pruneau par cible, sauf si vous avez un youtron de tout premier choix dans le viseur, comme Sid Glick, Allen Adler ou Hymie Hirschfield. Les grenadiers jettent leurs premières grenades, une chacun dès que la fusillade commence, et une autre après environ trente secondes. Ils ouvriront le feu avec les mitraillettes, dans ce qui sera certainement un maelström de cris et de folie furieuse, en se concentrant sur le demi-cercle de VIP juste devant l'orchestre. Il ne faut pas considérer qu'il y a des innocents dans cette assemblée. Quiconque a sa place dans cette section de la salle est hollywoodien jusqu'au bout des ongles et coupable comme le péché. Idéalement, aucune cochonnerie de vedette assise à l'une de ces tables de café parisien pour poser en tenue haute couture devant les yeux des vils plébéiens ne doit sortir vivante de la salle de spectacle. En particulier, aucun juif. Ayez bien en tête l'objectif que nous poursuivons, camarades. Hollywood est peut-être la plus grande arme des Juifs contre notre race, en un sens plus dangereuse que leur mainmise sur le gouvernement fédéral et la finance internationale. Hollywood est le plus solide des pieds de ce trépied de malheur, il nous faut le casser alors qu'ils sont assis dessus. »

« Ah et puis d'ailleurs, est-ce que vous pourrez penser à sulfater les loges privées que vous aurez dans votre ligne de tir ? » demanda Randall. « Et vous aussi, les tireurs d'élite, n'oubliez pas de lever la tête vers eux et de voir s'il n'y a pas moyen d'ajuster quelques-unes de nos cibles principales qui seront en train de se faire dessus, en particulier les chefs des studios. »

« Ron sera un peu plus lent que moi, parce qu'il a un M-24, qui est à culasse mobile et n'a que dix balles dans son chargeur », fit remarquer Lockhart. « Il faudra qu'il recharge. Mais nous avons compris le principe. Mais dites-nous comment se passera la retraite, c'est une inconnue pour le moment. Comment est-ce qu'on va pourvoir s'extraire de ce merdier ? »

« Par le même chemin qu'à l'arrivée, mais plus vite et avec beaucoup moins de furtivité », dit Hill. « Vous descendez les escaliers, en n'oubliant pas de prendre le sac avec toutes les frusques. Vous arrivez à la porte dérobée, vous prenez le couloir, vous liquidez quiconque s'interpose ou vous tire dessus. Quand vous arrivez de l'autre côté, à l'entrée du Royale, vous ne passez pas par l'hôtel, mais par le parking souterrain en longeant le mur et en vous baissant pour être cachés par les voitures, pour rester hors de portée des caméras de la salle de contrôle de l'hôtel. Quand vous arriverez à la sortie qui donne sur Highland Avenue, les Volontaires Eckert et Pifelski vous attendront, en tenue de policiers municipaux de Los Angeles et au volant de leurs voitures de patrouille toutes neuves, acquisitions que nous devons au talent d'Ace et de Christina. L'équipe rouge va dans une voiture, l'équipe jaune dans l'autre, ils font retentir leurs sirènes et vous revoilà ici. »

« Et le camarade Dundee, chef ? » demanda Kicky.

« Je vous suivrai, mais je dois faire un petit détour », expliqua Charlie. « Je dois passer par le Royale, entrer dans leur salle de contrôle et subtiliser leurs enregistrements de la journée, pour mettre les feds en difficulté. J'ai ensuite prévu mon propre chemin d'évasion. Voilà, camarades, c'est le squelette de l'action. Il y a encore pas mal de détails à mettre au point, mais est-ce que vous

avez des questions ? »

« Dans le pire des cas, Oscar », dit Lockhart. « Imaginez que quelque chose se passe mal après notre arrivée, et qu'il devient évident qu'ils vont nous tomber dessus avant que nous arrivions à nos positions de tir et menions l'action coordonnée ? »

« Si c'est le cas, ou si vous ne recevez pas mon signal au moment où ils commencent la présentation du prix du meilleur scénario... quel est le prix suivant, Oscar ? » demanda Randall.

« Meilleur réalisateur », dit Hill.

« Si je ne donne toujours pas le signal quand la remise du prix du meilleur réalisateur a commencé, il faut conclure que je suis mort ou capturé. Alors, vous arrivez sur la scène de derrière le rideau et vous butez tous ceux qui se trouvent sur le plateau, puis vous vous mettez à couvert derrière quelque chose, des enceintes par exemple, et vous sulfatez le carré VIP et les loges privées depuis la scène », leur dit Randall.

« C'est très difficile et risqué, parce que vous aurez les lumières des projecteurs en plein dans les yeux et vous serez des cibles faciles car très éclairées, mais si quelque chose déconne, je ne voudrai pas quitter la scène avant d'avoir emmené quelques uns de ces bâtards avec moi, je suppose qu'il en va de même pour vous. Si nous nous faisons piéger, nous tombons en combattant. Je sais que je n'ai pas besoin de vous demander si vous êtes tous prêts à le faire. Vous n'auriez pas été choisis pour cette mission si tel n'avait pas été le cas. »

« Une dernière remarque », fit Hill. « Je suis sûr qu'à un moment de votre vie, vous avez vu des copies pirates de *Braveheart*, après son interdiction, en plus de la *Passion du Christ* et d'autres œuvres de Mel Gibson. Vous devez vous souvenir de la scène finale où le héros écossais meurt en criant *Liberté !* Dans le pire des cas, si Dieu permet une telle chose, faites en sorte qu'en tombant, ces enculés de Juifs vous entendent crier *Liberté !* Je veux qu'ils comprennent quel est le genre de personnes qu'ils ont face à eux. »

Chapitre XXI : Un grand moment de télévision

Au matin de la cérémonie des prix, à huit heures et demie, Charlie Randall était dans l'appartement conspiratif que la NVA s'était choisie comme point de réunion. Sur l'un de ses téléphones portables, il reçut un appel du Volontaire Ken Bishop. « Bonjour, M. Dundee ? Nous avons les trois sacs de nourriture pour wallaby que vous nous avez commandés. Est-ce que vous voulez qu'on vous les livre maintenant ? »

« Non, je les prendrai moi-même », dit Randall. « À tantôt. » Il raccrocha. « Les trois cartons sont arrivés à l'hôtel », dit-il à la ronde. Ils étaient tous richement vêtus, à la dernière mode de la Californie du Sud, arborant les lunettes de soleil de rigueur et leurs Blackberries à la ceinture. « Bon, je vais y aller le premier. Vu le trafic, je vais mettre une demi-heure pour y arriver. Dès que je peux vous donner le signal, vous arrivez à soixante minutes d'intervalle. Vous aurez chacun un conducteur du sexe opposé, qui vous déposera à un pâté de maison de l'hôtel, puis vous finirez le chemin à pied. Lieutenant Ekstrom, faites en sorte de varier les véhicules, que ce ne soit pas toujours la même voiture qui fasse les va-et-vient. La vidéo-surveillance de la rue peut l'enregistrer et un policier derrière les écrans peut remarquer ce petit manège. Si en chemin vous voyez quoi que ce soit, même un petit rien, qui n'a pas l'air à sa place, vous avortez votre entrée et vous prévenez Oscar sur le champ. Il me contactera. N'essayez pas de me contacter avant d'être arrivés dans la suite de l'hôtel. »

« Je serai votre conductrice, chef », dit la Volontaire Jeannie Holdsoft. « Vous avez de la chance, il fait très beau et comme vous êtes le commandant, nous prenons la Jaguar ».

Une demi-heure plus tard, Randall entra dans le Royale, avec autour du cou un appareil photo et une carte de presse d'un journal australien à gros tirage accrochée au revers de sa veste. Le hall d'entrée fourmillait de badauds, de touristes, d'actrices à paillettes, de grooms, d'employés, de journalistes et de fans. Il put sans mal se frayer un chemin vers l'ascenseur, qui le conduisit au quatorzième étage. Il jeta un œil aux caméras du couloir pour s'assurer que le petit voyant rouge était éteint, puis frappa trois coups rapides sur la porte de la 1401, puis deux coups plus lents. Erica Collingwood ouvrit la porte. Elle portait une jupe en cuir marron foncé, des nus-pieds et un chemisier en soie assez décolleté. Randall entra, et sans lui dire un mot, partit inspecter les quatre pièces et le coin cuisine de la suite, tenant son détecteur de mouchards au-dessus de sa tête. La suite était propre, visiblement. Trois gros cartons étaient posés par terre, dans un coin. Randall se pencha sur l'un d'eux, sortit un couteau de poche pour l'ouvrir et, tandis qu'Erica le regardait, fascinée, il en sortit un pistolet Ruger .22 et un silencieux, qu'il vissa à son canon, puis un petit étui, qu'il accrocha à sa ceinture au bas du dos pour y ranger son arme, cachée sous sa chemise. Puis il déplaça son téléphone et composa un numéro.

Christina Ekstrom répondit. « Société de Protection des Animaux de Los Angeles, à votre écoute », dit-elle poliment. « Que puis-je faire pour vous ? »

« Est-ce que vous avez des wombats ? » demanda Randall. « Je voudrais adopter trois de ces marsupiaux ».

« Oh non monsieur, je crains que nous n'ayons pas de wombats à l'heure qu'il est », dit Christina. « Est-ce qu'un joli chat vous intéresserait ? Nous en avons un là qui se languit d'un foyer ».

« Est-ce qu'il est propre ? » demanda Randall. Christina ne put s'empêcher de pouffer de rire. Randall raccrocha. « Bien. Je viens de confirmer que je suis arrivé sain et sauf et que les trois cartons sont ici. Le prochain bonhomme est en chemin. Comment est-ce que ça s'est passé pour vous ce matin ? »

« Ma performance a été un succès », dit Erica, s'avisant soudain qu'il était temps de reboutonner son chemisier. « J'avais raison. Les chicanos et l'employé blanc ne pensaient qu'à moi ils avaient

les yeux collés à mon derrière. Vous auriez pu amener deux chars d'assaut, ils n'auraient rien remarqué. »

« Pour ma part, je n'ai rencontré en chemin aucun détecteur de métaux », dit Randall. « Mazette, ça change de Seattle ou de Portland ! Là-bas, il faut passer par des bornes de sécurité et des détecteurs de métaux à chaque fois que vous allez envie d'aller aux gogues, dans les hôtels de première classe comme celui-ci. Nous avons dû mettre à terre trop de sales gusses dans ces villes-là. Alors dites-moi, Erica, comment vous portez-vous ? »

« Plus nerveuse que le jour de ma première audition, quand j'avais douze ans, mais ne vous en faites pas, c'est le trac de l'artiste », lui confia-t-elle. « Je ne vais pas vous faire faux bond. Je suis prête, jusqu'au bout. »

« M'en voilà ravi », fit Randall.

« Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? » demanda Erica.

« On attend. Le prochain devrait arriver dans une heure. L'équipe au complet devrait être arrivée au milieu de l'après-midi. Quoi de neuf par ici ? Je n'ai vu aucune vedette saoule dans les couloirs. »

« C'est que les vrais de vrais ne se lèvent jamais avant midi », répondit-elle.

« Mais vous, vous êtes levée », dit Randall.

« Ma foi, je devais commencer à huit heures, vous rappelez-vous ? » lui dit-elle en souriant. « Pour devenir une actrice, la clé qui vous gagne les faveurs d'un réalisateur qui demande d'être là à six heures du matin, c'est d'arriver à six heures du matin les grands yeux tout maquillés, bien coiffée et prête à lui faire votre numéro. Il m'est arrivé d'avoir des rôles et de coiffer au poteau des actrices beaucoup plus renommées que moi, tout simplement parce que je prenais mon métier au sérieux. Les réalisateurs savent que quand je suis sur un plateau, je suis entièrement professionnelle et que j'arrive à six heures du matin fraîche et dispose, sans gueule de bois et prête à tourner. »

« Un jour, vous serez la plus grande star de la Patrie », lui promit Randall.

« Est-ce que nous allons gagner ? », lui demanda-t-elle de but en blanc.

« Ma foi oui, nous avons une chance d'emporter le morceau », lui répondit-il. « Mais rien ne nous protège du faux pas qui fait tout dérailler. Ils ne peuvent pas nous battre, mais nous pouvons nous saboter tout seuls. Cela étant, les États-Unis ne seront plus jamais les mêmes. Quoiqu'il nous arrive ce soir ou plus tard, nous avons écrit à l'encre indélébile pour les livres d'Histoire de l'avenir qu'à la toute fin, quelques Blancs ont pris le parti de la révolte après un siècle d'oppression et d'insulte, et que notre race n'a pas sombré dans la nuit sans combattre. Nous avons brisé un nombre incroyable de mythes politiquement corrects pendant ces deux dernières années, c'est inouï. Et je vais vous le dire comme je le pense, Erica. Nous n'aurons peut-être pas le pouvoir de refaire le monde à notre image, ni même de reprendre la petite partie que nous demandons à ces bâtards de nous rendre. Mais nous pouvons être sûrs et certains qu'ils ne pourront pas créer leur Meilleur des Mondes, cette grande plantation de consommateurs où une petite bande de juifs, de savants fous et de profiteurs blancs prennent le soleil dans la véranda en sirotant leur diabololo menthe, en niquant tout ce qui bouge sur la pelouse, tandis que le reste du monde est peuplé de serfs couleur café qui triment dans les usines et les bureaux et dépensent leur salaire minimum en malbouffe et verroteries, tout en vénérant Ronald McDonald, sans race, ni culture, ni Dieu, ni identité, sans rien qui vaille la peine de vivre ou de mourir, mis à part l'argent et les divertissements d'abrutis. Il n'y aura peut-être plus le monde de l'homme blanc, mais pardieu, ce ne sera pas celui des Juifs ! » Il s'aperçut qu'elle le regardait bizarrement. « Oh pardon, le diable est sorti de sa boîte. »

« Non, non, je viens de prendre un coup de massue », dit-elle sans fard. « Écoutez, M. Dundee, ou Mick, je ne sais pas votre vrai nom, mais je dois reconnaître que tout ceci est un peu rude pour moi, mais pas au mauvais sens du terme. J'étais en train de vous écouter, quand soudain je me suis rendue compte que de toute ma vie, e n'avais jamais connu d'homme, d'homme véritable, de ma

propre race. »

« Qu'en est-il de Chase ? » lui demanda-t-il.

« Chase était le partenaire idéal pour une féministe moderne », dit Erica. « Bon sang ! Je viens de dire partenaire au lieu d'époux. Ça doit être la preuve que l'ingénierie sociale politiquement correcte et le conditionnement mental sont bien profonds. »

« George Orwell l'a dit dans *1984* », reconnut Randall. « En contrôlant la langue, ils finissent par contrôler la pensée. Je les contrecarrerai en vous appelant mademoiselle Collingwood. »

« Merci, mais Erica fait bien l'affaire », rit-elle. « Chase était gentil, attentionné, imaginatif, amusant et il embrassait bien, entre autres choses ».

« N'allez pas croire que ce sont des défauts chez un homme », lui dit-il courtoisement. « M'est avis que vous auriez pu trouver pire. »

« Oui, je sais. Mais c'est tout ce qu'il était », dit Erica. « C'est ce qui se passe avec tant d'autres bons garçons blancs d'aujourd'hui. C'est l'autre moitié qui leur manque. La moitié dure, la moitié forte, celle qui a lancé notre race à la conquête du monde et qui l'a façonné. La force, le courage, l'aplomb, la volonté de puissance qui renverse les obstacles que notre peuple possédait, a disparu de nos jours. »

« Le Vieux appelle ça le gène alpha », dit Randall.

« Eh bien on dirait qu'ils font défaut chez les mâles blancs d'aujourd'hui. S'il est encore là, c'est qu'il se cache sous une forme bizarre et mutante, dans l'ambition obsessionnelle de l'argent ou bien dans des éruptions maniaques qui vous prennent au dépourvu quand vous croyez connaître le garçon. Pour la plupart d'entre nous, tout se passe comme si nous avions laissé tomber, pour nous résigner à disparaître. Vous seriez étonné du nombre de mes connaissances qui voient comme un fait irréversible et inscrit dans l'ordre des choses, que la race blanche s'éteigne dans une ou deux générations et que nous allions tous devenir couleur café, comme vous l'avez dit quand vous avez fait sortir le diable de sa boîte. Chase avait tout ce que je désirais chez un homme, sauf ça », dit-elle avec un air triste. « Ne vous méprenez pas, je l'aimais et je l'aime encore. Mais j'ai l'impression de m'apercevoir qu'en réalité, je n'avais rien fait d'autre que me caser, sachant qu'il était la meilleure offre disponible à la vente. Je ne savais pas qu'il existait encore de vieux modèles comme vous encore en circulation », ajouta-t-elle avec un sourire engageant.

« Oui, il en reste quelques-uns », répondit Randall, amusé. « Pas facile de mettre la main dessus, cela étant. »

« Je suppose que c'est le moment de vous allumer et de vous demander combien de temps il nous reste avant que le prochain Volontaire ne frappe à la porte ? » dit-elle, à moitié pour rire.

« C'est ma meilleure offre de la journée », dit l'Australien galamment. « Mais même si vous étiez sérieuse, je ne pourrais pas vous suivre. L'effort avant le réconfort, etc. »

« Oui, j'ai compris », dit-elle en hochant la tête. « Mais si nous nous en sortons tous les deux et que c'est toujours possible, tu as mon numéro et tu sais où j'habite ».

« Invitation acceptée. J'aimerais vraiment mieux connaître une fille qui lit Henry Lawson », dit Randall, dont elle sentit la sincérité. « Tu peux considérer que tu es dans ma liste de choses à faire. » Elle pouffa de rire. « Dis-moi, tu as le câble ici, non ? Je dois me tenir au courant de ce qui se passe sur les chaînes locales, pour vérifier qu'il ne se mijote rien de drôle qui pourrait nous gêner, bien que M. Ripley nous dise que pour le moment, le plan se déroule sans accroc. Quand est-ce que vous devez vous montrer à la sauterie du dernier étage ? »

« Pas avant 13 heures », dit-elle. « Je dois monter pour aider Janie à monter les colis du traiteur. Vers 16h30, je devrai redescendre pour me mettre en tenue Prada ».

« On a déjà dit aux gars que vous n'existiez pas », dit Randall. « Vous pouvez compter sur le fait

qu'ils vont protéger votre identité autant qu'il est possible, dans ce genre de situations ».

« Ne vous en faites pas », dit Erica. « Je le pensais quand je vous l'ai dit, je veux que mon nom figure avec tous les vôtres dans la bande-annonce. C'est un honneur pour moi. »

Une heure plus tard, les coups convenus furent frappés à la porte. Randall regarda par le judas, vit Cat-Eyes Lockhart et lui ouvrit la porte. Lockhart portait une fausse moustache, des lunettes de soleil et une casquette de base ball destinés à tromper les logiciels de reconnaissance faciale qui pourraient accompagner la vidéo-surveillance. Il retira sa moustache et sa casquette en entrant dans le salon de la suite. « Bon sang ce que ça gratte ces postiches. Alors c'est là que crèchent ceux de l'autre côté ! » dit Lockhart en sifflant d'admiration. « Classieux. » Erica, assise sur le canapé, se leva. Lockhart était stupéfait. « Je mettrai ma main au feu que vous êtes... »

« Elle n'est personne », dit Randall. « Elle n'est pas là, tu ne te souviens pas ? »

« Ah oui, comme c'est dommage », dit Lockhart qui secouait la tête, admiratif. « Pardon, madame. Je suis un peu retourné, mais vous devez avoir l'habitude. »

« C'est plutôt moi qui devrait être retournée, M. Lockhart », dit Erica, le saluant de la main avec une crainte respectueuse. « J'ai l'impression que votre tête a plus été à l'écran que la mienne pendant l'année. Morbleu ! Comment faites-vous pour déambuler en plein air alors que le monde entier est à vos trousses ? »

« Vous êtes une actrice, vous devez connaître la réponse », dit Lockhart. « Il faut se mettre dans la tête que nous sommes toujours en scène, sans répit. Vous prenez un rôle et vous vous fondez dedans, sans jamais l'oublier. Tous ceux que vous croisez dans la rue, dans cet hôtel ou ailleurs sont votre public et si votre interprétation dérape une seule fois, ça y est vous êtes cuit. La mauvaise critique vous tue au sens propre. »

« Ma parole, ça c'est de l'immersion totale ! » fit Erica, secouant la tête, impressionnée.

« Vous allez vous aussi jouer ce genre de rôle », lui rappela Randall.

« Dans le mille, Émile ! » reconnut-elle.

« On commence ce soir », dit Lockhart. « Madame... »

« Erica », dit-elle

« D'accord, Erica. Comme on me l'a fait savoir, vous allez remettre le prix du meilleur scénario à ces deux tapettes ? »

« Effectivement », confirma-t-elle. « Et j'espère que vous êtes aussi bon tireur qu'on le dit, M. Lockhart. »

« Vous pouvez m'appeler Cat-Eyes, ou Cat tout simplement », dit Lockhart. « Tout le monde m'appelle comme ça, même ce trou du cul de chez Fox News qui a ajouté cent mille dollars de sa poche à la prime pour ma pomme. Dites voir, je sais que c'est un peu tard, mais est-ce que vous comprenez que vous allez peut-être vous prendre une balle ? Nous tirerons sans nos lunettes de visée, parce que nous n'aurons pas le temps de les ré-ajuster après avoir cassé nos fusils. Ron et moi ne sommes pas de mauvais professionnels, mais dans ce genre d'espace confiné avec le bruit et la confusion, tout peut arriver. Ça va vraiment être un abattoir là dedans ! » conclut-il tout de go.

« Elle est au courant », fit Randall. « C'est pour cela que tous les six, vous devez l'avoir vue et savoir qu'elle est l'une des nôtres, pour que personne ne croie qu'elle n'est qu'une autre de ces blondes hollywoodiennes à ajouter à sa liste. Après le coup, vous devez détruire ce fichier de vos mémoires. »

« Reçu, chef. Mais encore une chose, Erica. C'est moi qui tirerai le premier. Quand les deux zèbres monteront sur scène, arrangez-vous pour reculer discrètement de quelques pas, pour me donner un peu de jeu. »

« Ce n'est pas une bonne idée », dit-elle en secouant la tête « Vous ne savez pas comment fonctionne la mentalité de la Ville des Paillettes, heureux homme. À Hollywood, la timide violette n'existe pas. Nous cherchons systématiquement à nous voler la vedette dès qu'une caméra tourne ou qu'un média pointe son nez. C'est complètement gravé dans les mœurs, toute déviation de ce motif apparaîtrait suspecte. Je ne sais pas si vous avez déjà regardé une nuit des Oscars, mais si c'est le cas, vous vous souviendrez que le présentateur cherche à gratter le maximum possible de temps d'exposition, face caméra. Après avoir ouvert l'enveloppe et fait venir le ou les vainqueurs sur scène, les présentateurs cherchent toujours à rester à l'écran, même s'ils ne font que de la figuration en arrière-fond. Il arrive même qu'ils fassent les pitres derrière le dos des vainqueurs, au grand dam des studios, mais la coutume a fini par s'imposer. Si je recule respectueusement derrière Nat et Marty pendant qu'ils font leur discours d'acceptation du prix, assez loin pour être en-dehors de votre ligne de tir, quand le FBI et la Sécurité Intérieure se repasseront la scène pour la quatorzième fois, un de leurs psychologues ou profileurs remarquera que je me suis effacée et se demandera pourquoi. »

Elle prit la main du tireur. « Pour moi, vous êtes le meilleur tireur d'élite au monde, Cat. Tenez votre rang. Je vous confie ma vie. »

« Ah, euh, d'accord », fit Lockhart, encore un peu dubitatif. « J'espère que c'est le cas, parce que l'autre tireur embusqué et moi-même allons utiliser des munitions spéciales, que le père de notre intendant a cuisiné spécialement pour nous. Que des balles de premier choix, non chemisées au cuivre puisqu'à cette distance on n'en aura pas besoin, mais équipée d'amorces fuminantes et d'une charge particulièrement trappue. Chaque coup va percer des trous dans les gens, de la taille d'un annuaire téléphonique. »

« Merci pour le rendu visuel », dit-elle sèchement.

« J'ai une autre question à poser, euh... », Lockhart regarda Randall et fit un signe de tête imperceptible en direction d'Erica, en soulevant ses sourcils d'un air interrogatif.

« Mick Dundee, dans la compagnie qui est la nôtre », lui dit Randall.

« D'accord, Mick. Considérant la nature de notre mission, est-ce que je peux, et toi aussi d'ailleurs, poser un valet sur cette chignole ? Dieu du Ciel, j'aimerais tant ! »

« Naturellement, puisque l'Histoire va sans doute la retenir comme ton chef d'oeuvre », fit Randall en riant. « Je crois que ni toi ni moi ne pouvons être recherchés par ZOG plus que nous ne le sommes déjà. Pour un coup de cette audace, tu seras le premier qu'il vont accuser. Moi ils ne me connaissent ni d'Eve ni d'Adam, et c'est très bien comme ça, mais ils connaissent très bien le cavalier de bâton. Dame ! Montrons aux Juifs que les Volontaires ont envoyé leur brigade de choc. Avec la java qu'on va leur faire ce soir, ça va encore plus les ébranler. C'est d'accord, nous poserons nos cartes. »

« Comment ça, vos cartes ? »

« Nos cartes sont nos signatures, que nous laissons sur les lieux de nos coups », expliqua Lockhart. « Je suis le valet de carreau, comme vous le savez peut-être si vous suivez les informations. Je me sers de cartes à jouer standard, parce que je suis dans une unité de ligne. Le gentilhomme ici présent est de la Troisième section. Il fait partie de ce que nous appelons l'Escouade, en référence à Michael Collins, le fameux révolutionnaire irlandais, il utilise donc un jeu de tarot. C'est le cavalier de bâton. »

« Si je devais avoir une carte un jour, ce serait la reine de coeur », s'esclaffa Erica. « Comme ça je pourrai hurler 'Qu'on leur tranche la tête' ! »

Vers trois heures de l'après-midi, les sept Volontaires de la NVA étaient arrivés dans la suite 1401. Erica passa plusieurs heures au dernier étage pour préparer la fête avec Jane Gerasimo et à papoter avec les invités les plus en avance, qui rôdaient alentour, appâtés par le parfum de l'alcool gratuit, les drogues et la possibilité de gagner un rôle dans un futur film en décochant quelques réparties bien senties, ou par quelques fellations dans les toilettes. La seule perturbation était venue d'un

bruit derrière la porte, vers trois heures. Erica venait de rentrer dans la suite et mit un pied dehors pour voir ce qui se passait. Elle rentra et leur dit : « Tout va bien. C'est Seymour Grossberg de Warner Brothers et Bart Payne qui viennent de se disputer au sujet de sa part dans son prochain film. Le studio a littéralement youpiné Bart en lui imposant un cachet de dix millions, plus un pourcentage de trois points, ce qui fait qu'il enrage. Il en aurait autant gagné lors du premier week-end de diffusion s'il avait eu les dix points de pourcentage qu'il avait demandé à son agent Manny Skar de lui obtenir. Je crois avoir déjà mentionné que Manny était mon agent, non ? Je me demande si Bart a compris que Manny s'est fait deux points sur son dos, en ne demandant pour lui que trois points à Seymour. La manœuvre classique. Quand deux Juifs se retrouvent à dîner à Hollywood, ils ont un Gentil au dessert. »

« C'est le film sur les deux astronautes qui vont dans l'espace pour tuer les Aliens qui se sont alliés aux musulmans pour rayer de la carte New York et Tel Aviv avec des rayons laser ? » demanda Lee Washburn.

« Et qui font grandir l'alien dans le ventre du Pape, lequel sort de sa robe pendant le sermon de Pâques sur la place Saint Pierre, avec un brassard à croix gammée, oui c'est ça. *La Terreur du Fond de la Galaxie* », confirma Erica.

Les derniers coups codés sur la porte se firent entendre. Randall ouvrit la porte et Kicky McGee fit son apparition, vêtue d'un joli tailleur et de collants noirs, chaussant les lunettes de soleil obligatoires à Los Angeles. « Voici la dernière », dit Randall. Il appela Christina, qui se fit passer pour une employée d'une chaîne bien connue de pizzas. « C'était juste pour vous dire que la pizza aux anchois était bien arrivée finalement », dit-il. Dans la base opérationnelle, Christina se retourna et dit à Hill et aux autres : « Il y sont tous ! »

« Est-ce que c'est Bart Payne que j'ai vu dans le hall ? » demanda Kicky à la cantonnade, dans la suite 1401.

« Ouaip », fit Lee Washburn.

« Nom d'une pipe, il a pris un coup de vieux ! Il a le visage couperosé au gin et il devrait se prendre une douche, ou au moins se mettre du déodorant », dit-elle. « Je l'ai croisé à la sortie de l'ascenseur, il m'a matée et a tenté de me faire du rentre-dedans. Je lui ai dit que j'attendais quelqu'un et il a voulu savoir ce que je ferais après les Oscars. Il m'a invitée à la fête au dernier étage. »

« Et qu'est-ce que tu lui as dit ? »

« Que je passerai en coup de vent »

« Joli ».

« Vous êtes une fille ! » laissa échapper Erica.

« Jusqu'au bout des ongles », admit Kicky.

« Je vous présente Tanya », dit Randall.

« Ouais, comme on est à Hollywood, j'ai repris le vieux pseudo de Patty Hearst », dit Kicky. « Mort à l'insecte sioniste ! »

« Attendez, mais je vous connais ! » s'exclama Erica, la dévisageant. « Doux Jésus, c'était vous dans cette grande fusillade, l'année dernière à Portland ! Je connais cat-Eyes et l'autre gars, Cogneur, il y était, et maintenant vous voilà vous. Vous êtes celle qui fut blessée et qui saignait, mais qui continuait à les charger en leur tirant dessus ! Purée ! »

« Je n'ai jamais aimé ce clip », dit Kicky avec un sourire gêné. « La caméra me filmait du mauvais côté. Moi je vous connais aussi, et je vous reconnaîtrais si vous étiez ailleurs. Mon frère était amoureux de vous et avait un poster de vous dans sa chambre quand il avait quinze ans. »

« La classe ! » dit Erica. « Est-ce que votre frère... fait partie de l'opération lui aussi ? »

« Il est rentré de Bagdad dans un sac. Dans sept sacs, en fait. Les blancs pauvres qui ont grandi dans des caravanes sur la 82ème avenue n'obtiennent pas de dispense comme à Beverly Hills ». Kicky se rappela soudain l'histoire très médiatisée du triste sort de Chase Clayborn et se frappa le front. « Oh merde ! Crotte ! Pardon Erica, j'ai dit une grosse bêtise. J'aurais dû me taire. J'ai vu ce qui est arrivé à votre petit copain à la télé. »

« Ne vous en faites pas », dit Erica. « Vous avez raison. Chase a fini là-dedans parce que j'ai emmerdé le mauvais juif, au cas où vous vous demanderiez ce que je fais avec vous. »

« Je vous demande pardon pour ce que j'ai dit et je suis désolée de ce qui lui est arrivé ».

« Tes affaires sont dans la chambre là-bas », dit Randall en montrant l'une des portes à Kicky. Erica accompagna Kicky dans la chambre. Comme elle enlevait son costume de féministe de bureau, Erica put observer ses tatouages et sa cicatrice au bras, avec une fascination qui ne se démentit point lorsqu'elle sortit la mitrailleuse MP5 Heckler and Koch qu'elle utiliserait le soir venu, lui vérifia la chambre, attacha la bretelle et cala un chargeur dans le puits, avant de visser le silencieux sur son Ruger .22.

« Dites-moi, ça pourrait vous sembler déplacé, mais est-ce que je pourrais rester là pendant que vous vous préparez, Tanya ? » demanda Erica. « Je vous le demande parce qu'il me vient à l'esprit qu'un jour je pourrais être amenée à interpréter un rôle, de, enfin, comme le vôtre. »

« Je conclus de votre présence ici que vous aussi, vous êtes quelqu'un comme moi », lui dit Kicky, alors qu'elle sortait ses grenades à main de leurs boîtes vert-olive et les accrochait à sa ceinture à outils, à la grande surprise d'Erica.

« Bien vu. C'est que je passe mon temps à étudier les gens, je regarde comment ils se comportent dans les situations les plus variées, pour me rendre capable de les jouer si un jour ça devait arriver. J'ai fait quelques scènes de fusillades et de crimes, j'ai fait la détective dans un film, mais je ne me suis jamais sentie à l'aise dans ces moments, parce que je ne savais pas. Désolée, j'ai l'air de quelqu'un qui vous utilise comme une souris de laboratoire. »

« On m'a fait faire pire, ma poulette », dit Kicky.

« Je sais que vous n'avez pas le temps de vous poser pour me raconter votre vie, et je ne vous en voudrais pas si vous ne me répondez pas, mais dites-moi, quelle est votre motivation ? Pourquoi vous êtes-vous engagée ? »

« J'ai une fille », dit Kicky. « Elle a presque quatre ans. Je voudrais que quand elle sera grande, elle ne soit pas comme moi. » Elle appela dans la chambre d'à-côté. « Jimmy, tu veux bien m'aider pour mes cheveux ? » Jimmy Wingo entra dans la chambre et pendant que Kicky posait le costume sur le lit, il tressa ses cheveux, qui avaient bien repoussé, en une seule natte.

« Pourquoi fait-il cela ? » demanda Erica.

« Une des choses que les Volontaires féminines ont remarqué, c'est que la meilleure façon de combattre est de se faire une seule natte qu'on peut faire passer sous le col », expliqua Kicky. « Comme ça, vos cheveux ne vous gênent plus et ne vous dansent plus devant les yeux quand vous êtes en train de courir, de sauter, de vous couvrir ou d'essayer de viser, ce genre de choses. C'est aussi plus facile de porter une cagoule et ça casse votre profil si vous êtes vue ou enregistrée par une caméra. Et après la dispersion, vous pouvez très vite défaire votre natte quand vous changez de costume et vous laisser retomber les cheveux sur les épaules comme d'habitude, ce qui change votre apparence. »

Soudain, le téléphone d'Erica retentit. Elle l'ouvrit, écouta, puis dit : « Salut Janey. Oui, d'accord, je monte tout de suite. » Elle referma son téléphone. « Je dois me remettre en mode starlette, je remonte à l'étage et je vais papoter un instant, et puis je redescends pour me préparer. Eh bien, je vous dit bonne chance ». Elle quitta la pièce d'un air embarrassé.

« Tu lui as demandé un autographe ? » demanda Wingo à Kicky.

« À cette pute riche qui pense que c'est sympa à grandir dans un parc à caravanes au milieu de la Meth ? » persifla-t-elle. « Qu'est-ce qui leur prend à toutes ces filles ? Elles sont fascinées par le sordide, ma parole. »

« Cat ne t'a pas dit qu'elle sera juste à côté des deux tantes quand il ouvrira le feu ? » s'enquit Jimmy. « Elle met autre chose que son argent et sa notoriété sur le tapis. »

« Si elle peut tenir debout, sourire et bavarder pour la caméra, tout en sachant qu'elle est dans la ligne de mire de Cat Lockhart, elle en a plus dans le ventre que moi », reconnut Kicky.

Pendant ce temps, Cat et Randall regardaient les rétrospectives des précédents Oscars, zappant de chaîne en chaîne pour s'informer de nouveaux événements qui pourraient affecter le plan. Un peu après trois heures de l'après-midi, les premières vedettes apparurent à l'entrée de la salle de spectacle, faisant les idiots et prenant la pose sur le tapis rouge. Derrière la porte de la suite, un tintamarre de cris, de rires, de caquetages et de bruits sourds annonçait l'arrivée des fêtards dans les couloirs et les ascenseurs. Erica redescendit vers quatre heures. Elle les trouva tous assis dans le salon, en tenue de soirée. Le son de la télévision avait été désactivé et Kicky avait en mains une liasse de photographies de patrons de studios, d'acteurs, de réalisateurs et autres nababs hollywoodiens. Elle leur montra une photo. « Art Bernstein ! » répondirent plusieurs Volontaires. Elle en sortit une autre. « Allen Adler ! » répondirent les cris. Elle leur en montra une troisième. « Sid Glick ! » glapirent Cat et les autres. Elle en sortit encore une autre. « Peter Mandel ! » répondirent-ils du tac au tac.

« Cela me rappelle la scène, dans *Tora, Tora, Tora !* où les pilotes japonais se préparent à l'attaque contre Pearl Harbor », dit-elle, secouant la tête, impressionnée.

« La trame est assez proche. Comment se passe la petite sauterie, là-haut ? » demanda Randall.

« Elle ne bat pas son plein », dit Erica. « Une petite overdose dont le médecin s'occupe, quelqu'un qui a dégueulé sur la moquette, mais sinon, comme d'habitude, ça se renifle le derrière. La plupart d'entre eux ont compris qu'ils doivent conserver un minimum de tenue pour la cérémonie, donc ils ne se montrent pas leurs culs, pour éviter de finir dans le panier à salade, direction le centre de désintox, ou de perdre des millions en se faisant rayer de la carte par la bande à Glick. Il faut que j'aie m'habiller pour arriver à l'heure, le rendez-vous des présentateurs est à cinq heures. Est-ce que vous avez trouvé tout ce dont vous aviez besoin dans la deuxième chambre ? »

« Oui », dit Randall.

« Dieu merci, je n'ai jamais pratiqué les mises en pli compliquées », dit-elle. « Je cultive toujours une allure simple ». Elle disparut dans la chambre et ferma la porte. Allure simple ou pas, il lui fallut environ 50 minutes, mais quand Erica ouvrit la porte et s'avança dans la pièce, un grand silence se fit. Elle portait une robe de soirée sans manches en lamé argenté, avec des escarpins assortis, un sac à main assorti, un collier de perles, un bracelet en argent et des boucles d'oreilles en diamant. Ses cheveux soyeux, de la couleur du blé, flottaient autour de ses épaules d'albâtre en vagues d'écume ; la meilleure coiffeuse d'Hollywood n'aurait pas mieux fait que ce qu'elle fit avec une brosse et un miroir.

« Je pourrais vous prendre pour une star du cinéma », fit Lockhart avec un hochement de tête.

« Si ça c'est une allure simple, j'aimerais bien vous voir toute pomponnée », dit Randall.

« Remets-moi cette mâchoire inférieure à sa place, Jimmy », dit Kicky rudement.

« Permettez moi de vous redemander de faire les petits deux pas en arrière, madame », lui demanda Lockhart avec sincérité.

« Non, je fais toujours mes cascades moi-même », lui dit-elle en souriant.

« D'accord. Souvenez-vous de ce que je vous ai dit. »

« Je pousse un bon hurlement qui restera dans les annales, je tombe au sol, je roule derrière le

rideau et je trouve quelque chose pour me mettre à couvert », récita-t-elle.

« Je sais que vous hurlez bien », dit Randall. « Je vous ai vue dans *Le Croque-mitaine à Boston*. »

« Je hurlais mieux dans *Les Bestioles*, quand j'étais couverte de cafards », dit-elle. « C'étaient des vrais, pas de l'animatronique. L'équipe des effets en a versé 70.000 sur ma tête, qui tenaient dans plusieurs bassines. Lors de cette scène, je crois en avoir avalé un ou deux pendant que je hurlais et que je cassais tout. Mais ce soir, ce sera mon chef d'oeuvre. »

« Yeeew ! » fit Kicky.

Elle se tourna vers le groupe. « Je dois y aller maintenant », leur dit-elle calmement, mais d'une voix assurée. « J'espère bien vous revoir tous au complet », dit-elle en faisant une brève oeilade à Randall. « Mais si ça devait tourner autrement, je veux que vous sachiez que c'est un privilège de vous avoir rencontrés et je suis fière et honorée que vous m'ayez fait participer à cette soirée qui va marquer l'histoire ». Arrivée à la porte, elle se retourna, la main sur la poignée. Elle leva l'autre main, non pas à la façon d'un salut national-socialiste, car son sens dramatique l'empêchait de surjouer, mais d'un simple au revoir. Elle ne cria pas, mais dit une parole qui emplît toute la pièce. « *Liberté !* »

« *Liberté !* » répondit Lockhart.

« À tout à l'heure, ma puce », fit Randall.

* * *

Ils regardèrent le spectacle d'ouverture et les discours à la télévision. Randall portait déjà son costume de plombier et son insigne de contractuel, ayant consciencieusement rangé ses grenades lacrymogènes et son Uzi dans sa longue boîte à outils rouge. Son Ruger avec silencieux était rangé dans son étui d'épaule, sous sa combinaison, largement ouverte pour lui faciliter la tâche. Une radio était attachée à sa ceinture à outils. « Les choristes et autres devraient avoir été dégagés des coulisses et des vestiaires quand nous arriverons », leur dit-il. « La sécurité n'aime pas les voir baguenauder après avoir dansé pour leurs maîtres. Un changement par rapport au programme : en quittant cette pièce, laissez vos ceintures à outils dans vos sacs, ne les portez pas sur vous. Il y a foule dans les couloirs, on pourrait les voir et en parler à la sécurité de l'hôtel. Vous les mettrez quand vous arriverez à la ligne de départ dans le petit couloir sous la scène. Vérifiez bien tout dans cette pièce, ne laissez aucune trace de votre présence, entre mon départ et le vôtre, nettoyez absolument tout, le moindre objet que vous avez touché, que l'endroit soit propre comme un sou neuf. Cat, tu as le programme. Est-ce qu'ils sont à l'heure ? »

« À la minute près », dit Cat. « Le prix du meilleur documentaire va commencer. Quelles sont les heures de départ que nous avons décidé ? »

« Je pars à 18h30 précise et vous à 18h40 », dit Randall, un œil sur sa montre. « Ce qui me laisse soixante secondes. Cat, laisse ta radio allumée. Je te dirai si je rencontre un problème, et tu me dis quand vous partez. Camarades, je confirme ce qu'a dit la personne inexistante en partant. Donnons à ces chiens galeux une soirée mémorable ». Randall prit sa boîte à outils, tourna les talons et sortit. Dans le couloir, il entendait le bruit, la musique, les rires maniaques qui fusaient des autres suites du couloir. Un homme en smoking blanc, debout quelques pas en contrebas, parlait à un mur d'une voix monotone, sans doute sous l'effet de la drogue. Randall prit l'ascenseur en direction du premier sous-sol, puis passa sa carte dans le verrou de la buanderie et trouva la porte qui menait au passage vers la salle Kodak sans croiser qui que ce soit. Il prit la carte-clé, copiée à partir de celle qu'Erica avait pu lui obtenir. *Si elle ne marche pas, nous sommes foutus*, pensa-t-il.

La porte émit un tout petit claquement et s'ouvrit en silence. Le long couloir, recouvert de moquette et mal éclairé, était vide. Randall prit sa radio et appuya trois fois sur un bouton. Dans la suite 1401, Cat Lockhart dit : « C'est bon, il est à la porte dérobée. Sa carte-clé a fonctionné, la nôtre devrait marcher aussi. »

Au bout du couloir, la porte n'avait pas de verrou de ce côté-ci. Randall n'eut qu'à la pousser discrètement, puis jeta un œil dans le couloir qui donnait sur l'ancienne salle verte. Il était vide. Il entendait confusément le discours de celui qui avait reçu le prix et le bruit du public qui remplissait le théâtre. Il coupa le couloir, passa sous l'arche, l'oeil aux aguets. Les coulisses étaient vides. Il ne voyait aucun signe d'activité dans les coursives.

Randall leva les yeux et attendit que la caméra mobile commençât d'obliquer vers la gauche, puis longea promptement le fond de la scène, s'arrêta un instant pour s'assurer que la petite porte qui donne sur le couloir menant vers l'orchestre était bien ouverte, puis prit les escalier qui mènent aux vestiaires et aux loges d'artistes. Randall et Sterling Farrell avaient soigneusement élaboré un chemin tortueux vers l'entresol, qui ne l'exposait que deux fois, un court instant, à l'oeil des caméras. La première était au bout du couloir des loges et vestiaires, qu'il devait arpenter pendant quinze mètres. Il le fit, de l'allure désinvolte de celui qui a tous les droits d'être là où il est, faisant balancer sa boîte à outils. Si quelqu'un avait regardé le bon écran, on aurait su qu'il était là. Dès qu'il fut hors du champ de la caméra, il se glissa dans un vestiaire pour hommes qui possédait une deuxième porte de sortie, menant à un petit escalier qui redescendait vers le rez-de-chaussée, et qui, Farrell s'en portait garant, avait été négligé par Centurion au moment de la pose des caméras. Si Centurion envoyait quelqu'un, ils ne pourraient pas savoir où il était passé et perdraient du temps à inspecter toutes les pièces du couloir.

L'autre endroit exposé était le couloir, au niveau du rez-de-chaussée, qui donnait sur l'entresol. Randall devait le suivre et se coller au mur à un croisement en T, pour se trouver sous la caméra, afin que ceux qui regardent l'écran ne puissent pas savoir le chemin qu'il empruntait. S'ils le prenaient pour un resquilleur, ils penseraient qu'il avait pris à droite pour rejoindre la salle de spectacle. Mais il tourna à gauche. Ils n'avaient aucun moyen de savoir qu'il était entré dans l'entresol, tant qu'il n'avait pas introduit sa carte-clé dans la porte de la chaufferie, mouvement qui serait enregistré dans la salle de contrôle. Posté là, il devrait attendre de recevoir le mot de l'équipe lui confirmant qu'elle était en place, avant de jeter ses grenades de gaz et de tirer sur quiconque se montrerait à la porte. Mais il ne vit personne sur le chemin. Il introduisit sa carte-clé et entra dans la pièce, rangea son pistolet dans sa ceinture à outils, ouvrit la boîte à outils et en sortit un cordon élastique, dont il attacha un bout à un câble électrique, et enroula l'autre autour la poignée de la porte. Cela ralentirait tout intrus, lui laissant le temps de sortir son arme. Puis il prit sa radio et appuya trois fois sur le même bouton. Le bruit de l'air conditionné était tel qu'il pouvait parler sans risque. « Je suis en place », dit-il au reste de l'équipe.

Dans la suite 1401 du Hollywood Royale, Cat-Eyes Lockhart lui répondit : « Départ », et rangea la radio dans sa poche arrière. « C'est bon, en avant ». Les six Volontaires quittèrent la suite, habillés de smokings noirs et blancs, masqués de leurs loups et de leurs masques, portant chacun un lourd sac de sport en toile. Ils rencontrèrent un couple pris de boisson qui éclata d'un rire dément en les voyant descendre le couloir. La femme, dont la bretelle de robe était à moitié défectueuse, leur demanda, les yeux sortis des orbites : « Qu'est-ce qu'il y a dans vos sacs, les gars ? »

« Nous sommes le groupe de rock, les Grim Reapers », dit Cat derrière son masque de gorille, alors qu'ils attendaient l'ascenseur. « Ce sont nos instruments. Nous allons faire un sacré numéro ce soir aux Oscars. »

« Bottez-leur les fesses ! » leur dit l'ivrognesse avec alacrité.

« Ne vous en faites pas », fit Cat au moment où s'ouvraient les portes de l'ascenseur. Ils arrivèrent à la buanderie sans incidents et se postèrent devant la porte du passage secret. Ils retinrent leur souffle en voyant Cat introduire la carte-clé dans le verrou. Elle fonctionna. L'équipe s'engouffra prestement dans le couloir et jusqu'à la porte opposée, et après avoir attendu que la caméra terminât son mouvement, ils parvinrent à l'entrée de la petite galerie qui menait à l'orchestre. Cat retira son masque de singe et prit sa radio. « Nous sommes en place », dit-il. « Tout est au poil ».

« Moi aussi », dit la voix de Randall. Il avait dévissé et posé au sol la plaque du conduit de

ventilation et préparé ses trois canettes de gaz lacrymogène. Il avait pensé à prendre un cavalier de bâton dans son jeu de tarot, qu'il avait posé en évidence sur un autre conduit, au cas où le temps lui aurait manqué à la survenue du chaos.

« Des emmerdes ? » demanda-t-il.

« Aucune », dit Cat. Autour de lui, ses coéquipiers retiraient leurs masques et leurs lous, accrochaient leurs ceintures à outils et sortaient leurs armes et leurs munitions de leurs sacs de toile. Kicky et Lee Washburn avaient des HK. Mike Gauss assemblait sa fameuse mitraillette Thompson, y calant son chargeur de cent cartouches. Il avait accroché à son épaule une poche de toile contenant deux autres chargeurs ronds de 100 cartouches et deux de cinquante. Jimmy Wingo prit un AK-47, déplia sa crosse, puis inséra le chargeur. Dans une poche cylindrique, il emmenait cinq autres chargeurs. Les munitions que Gauss et lui portaient représentaient une lourde charge, mais ils comptaient bien s'être soulagés de ce fardeau au moment de battre en retraite. Kicky et Lee éclairaient de leurs grosses lampes de policiers le travail de Cat-Eyes et de Kolchak qui assemblaient et chargeaient leurs fusils cassés. Puis ils jetèrent leurs masques dans les sacs, qui contenaient aussi les vêtements qu'ils portaient en arrivant à l'hôtel, et mirent le tout dans un grand sac militaire de Wingo. Pour finir, ils enfilèrent leurs passe-montagnes bleu marine. Ils furent prêts en quarante-cinq secondes. Cat prit sa radio. « Nous sommes prêts » dit-il à Randall avec un brin de nervosité.

« Attendez mon signal », ordonna Randall. *Personne n'est venu pour vérifier ce qui se passe, pensa-t-il. Nom d'une pipe ! Est-ce que ces gens se sont endormis ?*

Comme Randall l'apprit par la suite, les membres de la salle de contrôle n'étaient pas partis à sa poursuite parce que leurs yeux étaient restés rivés sur l'action qui avait lieu à la porte d'entrée. Le sergent de sécurité Sterling Farrell en était venu aux mains avec un paparazzi saoul, un détestable spécimen du Tiers-Monde au teint bistre, qui avait tenté de négocier pour passer les détecteurs de métaux avec sa caméra. Au lieu de lui dire de reter dehors, Farrell s'était mis en rogne, avait gazé le bonhomme et s'était mis à le cogner avec sa lampe torche. Marvin Hagerman, le vice-président de Centurion et responsable de la sécurité de l'événement, qui était dans la salle de contrôle, avait accouru sur les lieux et était encore à la grande entrée pour régler le litige, qui s'était soldé, du côté du paparazzi, par un nez cassé et des menaces de procès distribuées à la cantonade.

Randall regarda la télévision de son téléphone portable et mit ses écouteurs lorsqu'il vit Erica Collingwood avancer sur la scène avec un calme gracieux, parée de sa robe en lamé argenté et de ses rubans de cheveux d'or. Il entendit sa voix sensuelle et mélodieuse dire : « Les nominés de cette année pour le prix du meilleur scénario sont... » Il mit son masque à gaz, dégoupilla les grenades les unes après les autres et les jeta dans le conduit d'air conditionné. Il attendit environ trente secondes avant d'entendre par les conduits des cris et des hurlements qui venaient de l'étage d'en-dessous, qui lui certifièrent que l'attaque au gaz avait frappé la salle de contrôle. Il prit sa radio et cria : « En avant, c'est parti ! »

Ils y allèrent. Les six Volontaires bondirent de leur abri sous la scène et chaque groupe se rua vers ses escaliers respectifs. Cat, Kicky et Wingo montèrent quatre à quatre les escaliers menant au troisième étage, l'arme au poing, et lorsqu'ils arrivèrent dans le couloir, Cat donna à Kicky son M-21 alors qu'il sortait son Walther P-38 prolongé d'un silencieux. Ils coururent dans le couloir et quand ils parvinrent à la petite alcôve qui donne sur la cabine de projection, Cat se pencha et vit un grand nègre corpulent en uniforme Centurion, équipé d'un automatique 9-mm dans son étui de ceinture, qui regardait, assis sur son tabouret, la cérémonie sur son téléphone portable. Il leva les yeux pile au moment où Cat-Eyes lui tira deux fois dans le cœur. Le garde ne tomba même pas de sa chaise, il ne fit que pousser un grognement avant de s'affaler sur lui-même. Cat fit quelques pas et lui remit une balle dans la tête.

Puis il introduisit dans la fente la carte-clé qu'on lui avait donnée. Il poussa la porte d'un coup de pied et une jeune fille rousse aux yeux verts qui se tenait aux côtés du projecteur, retourna sur lui

son visage terrorisé. Cat bondit sur elle, la plaqua contre le mur, la main sur sa bouche, le canon du pistolet collé à sa joue. « Fais ce que je te dis, si tu tiens à la vie », murmura-t-il doucement. « Quand je retirerai ma main de ta bouche, tu ne diras pas un mot. Tu restes tranquille et tu fais ce qu'on te dit. Si tu fais un seul bruit, tu mourras. C'est compris ? Fais oui de la tête. » La fille en sueur hocha de la tête. Kicky la saisit et la colla au sol, à plat ventre. Elle lui prit les mains et les attacha avec des menottes en plastique, comme cela se faisait en Irak, puis lui attacha les pieds au niveau des chevilles, pendant que Cat sortait du ruban adhésif de sa ceinture à outils pour lui faire un bâillon. « Est-ce que vous pouvez respirer, mademoiselle ? » dit-il d'une voix toujours aussi douce. « Dites oui de la tête ». Elle opina du chef. « Ne faites pas un seul mouvement et rien d'aventureux », murmura-t-il à son oreille. « Beaucoup de gens doivent mourir ce soir, mais Par Dieu, vous, vous vivrez, pour autant que vous restiez là bien tranquille sans bouger ». Il se releva et à partir de cet instant, l'ignora. Jimmy Wingo lui tendit son fusil par la porte, avant de se poster au bout du petit passage pour couvrir le couloir principal.

Sur la scène, Erica Collingwood dit : « Les enveloppes, s'il vous plaît ! »

Cat prit position à la droite du projecteur, et Kicky à sa gauche. Cat prit un deuxième chargeur de vingt munitions, contenant des balles normales, chemisées de cuivre, et vérifia que son chargeur contenait bien les balles perforantes spéciales. Kicky prit deux grenades et les posa sur le plateau à la base du projecteur, puis retira le cran de sûreté de son HK et parcourut la zone cible, la section VIP en face de l'orchestre avec ses tables, son vin, son champagne et ses mets de luxe, scintillante d'hommes en smoking et de femmes aux robes colorées et aux bijoux élégants. Comme elle, Cat balayait la zone de tir au bout de son fusil, marquant chaque cible. Il prit la radio. « Équipe rouge en place », dit-il. Il y eut un délai de dix secondes environ, qui sembla durer très longtemps, puis il entendit la voix de Kolchak dire : « Équipe jaune en place. »

« Chef de l'équipe rouge, feu à volonté », dit la voix de Randall, un peu étouffée par son masque à gaz. « Je battrais en retraite quand je t'entendrai ouvrir le feu. Bonne chance et bonne chasse, camarades. Liberté ! »

Sur la scène, le rondouillard Martin Rudin, et Nat, son grand et maigre mulâtre, s'approchèrent du podium, élégants dans leurs smokings, main dans la main. Ils embrassèrent chacun la sémiante Erica sur la joue alors qu'elle leur tendait la statuette en or de l'Oscar. Marty Rudin commença à parler. « Ce n'est un secret pour personne que la *Couleur de l'Amour* est largement autobiographique, c'est une histoire qui raconte la façon dont mon partenaire Nat et moi, avons réussi à dépasser les obstacles d'une société raciste, non pas un seul obstacle d'ailleurs, mais les trois préjugés que sont le racisme, l'antisémitisme et l'homophobie... »

« Allez ma puce, recule un peu ! » Cat murmurait à part soi, à l'intention d'Erica. « Recule, je t'en prie ! ». Rudin continuait à aligner ses poncifs, et Cat de retenir sa main, mécontent du tir qui se présentait à lui, inquiet de toucher Erica avec une de ses balles tueuses.

Kicky se pencha sous le projecteur et murmura à son oreille, d'une voix assez faible pour que la fille ligotée ne l'entendît pas. « Cat, elle est des nôtres. C'est une Volontaire et elle fait son devoir. C'est à toi de faire le tien. »

« Nat, je n'aurai rien pu faire sans toi », bredouilla Rudin sur la scène. « Je n'aurai pu en faire aucun sans toi ». Les deux hommes se penchèrent et se firent un long baiser avec la langue. Il y eut des murmures de pâmoison dans le public et quelques applaudissements.

Les têtes des deux hommes qui s'embrassaient explosèrent comme des pastèques, une seule balle décapitant les deux êtres. La bouche d'Erica Collingwood s'ouvrit dans un cri hurlant la terreur pure, un hurlement qui fit le tour du monde et qui l'immortalisa pour de bon. On aurait dit qu'elle s'évanouissait et elle tomba par terre. C'est alors que s'ouvrirent les portes de l'enfer.

* * *

La salle Kodak était à l'origine une salle d'opéra, et son acoustique comptait à juste titre parmi les

meilleures au monde, juste après celle de l'opéra de Sydney. Les bandes d'acier qui couraient sur les murs convexes jusqu'au dôme pouvaient magnifier et faire retentir le bruit d'une pièce de monnaie tombée sur la scène.

Mais le bruit qui emplit la salle de spectacle dépassa toute description capable de rendre compte de la réalité vécue par ceux qui y étaient. Les retransmissions, mille fois reprises et sous tous les angles, des vidéos qui avaient été tournées étaient saturées de folie, de terreur, de mort et de sang, mais ne pouvaient pas retransmettre adéquatement le *son* de la fusillade qui rugissait depuis le ciel, les déferlantes qui tombaient du plafond et des murs. Un survivant a comparé la scène au fait d'être « pris tout vif dans le creux d'un éclair sans fin ». Les premières grenades jaillirent des cabines de projection, rebondirent et roulèrent sur la moquette, puis détonèrent en faisant éclater en fragments le bois et le métal des sièges et des tables, et des débris humains. Plusieurs personnes furent envoyées dans les airs, tourbillonnant comme des poupées de son dans une tornade. Hommes et femmes hurlaient, se bouscuaient, couraient et se cachaient, se piétinant et se battant pour accéder aux sorties de secours, cependant qu'une pluie de mort tombait sur leur tête, par le feu des fusils et des mitraillettes, qui les coupait net et les couchait au sol, pantelants et sanglants.

Après une dizaine de secondes, Kicky et Cat entendirent le son d'armes à feu en contrebas, des balles ricochaient sur les parois des cabines de projection. Les vigiles, les gardes du corps et les flics répondaient à leurs tirs. Une balle brisa la lentille du projecteur, les aspergeant de verre pilé. Une deuxième balle frappa le corps métallique du projecteur, qui rendit un son assourdissant. « Les cloches, *les cloches* », geignit Lockhart à l'attention de Kicky, imitant le Bossu de Notre-Dame et riant à tue-tête comme un fou. Kicky, qui hurlait d'un rire gonflé d'adrénaline, continuait son sulfatage de la zone de tir. Sans s'arrêter de tirer, Cat cria « Grenades ! » et Kicky jeta sa deuxième, puis reprit le mitraillage de tout ce qui bougeait devant elle, jetant par terre les chargeurs vides et remplissant son arme à mesure. La grenade explosa avec un bruit sourd qui fit trembler l'édifice et cinq secondes plus tard environ, une autre grenade jetée de la deuxième cabine de projection détona elle aussi.

En un sens, le temps s'était immobilisé, mais en un autre, il ne s'était passé qu'un bref instant avant que Cat ne vide le chargeur de son M-21, y cale son deuxième chargeur, sorte son valet de carreau, le pose sur la structure métallique mutilée d'un impact et ne hurle : « Vingt balles de tirées et nous sommes encore là ! » Kolchak et Washburn continuaient à tirer dans le tas de corps hurlant et ondulant, en contrebas. Dans le couloir derrière eux, des Juifs costauds, certains portant la kippa, tous en smokings, tiraient hors de leurs loges des femmes en robes de soirée, la plupart jeunes et blondes, pour essayer de prendre la fuite. Jimmy Wingo les attendait, juste derrière un angle de l'entrée du hall, et moyennant quelques brèves rafales bien ajustées, les couchait au sol. Aucun d'entre eux ne put prendre les escaliers.

Cat et Kicky sortirent de la cabine de projection. « Laissez-moi y aller le premier », dit Wingo, alors qu'ils couraient dans le couloir à sa suite. Au moment de rejoindre les escaliers, une porte s'ouvrit et un garde de Centurion surgit, pistolet à la main. Wingo le cloua au sol à coups d'AK. Une balle fusa près d'eux et s'encastra dans le mur. Kicky se retourna et mitrilla avec son HK une paire de gardes qui leur donnaient la chasse dans le grand couloir. Elle en toucha un, qui s'effondra au sol. L'autre tourna les talons et prit ses jambes à son cou. Ils dévalèrent les escaliers quatre à quatre et Wingo abattit à la mitraillette un autre garde de Centurion qui était en train de les remonter.

Les coulisses n'étaient plus vides. Elles étaient remplies de musiciens de l'orchestre, hagards et bafouillant, blessés pour certains, qui avaient fui par le petit passage sous la scène. Une femme hurla quand les Volontaires déboulèrent des escaliers en passe-montagnes. Wingo reconnut un agent de sécurité mexicain et l'écrasa contre le mur d'une rafale de Kalashnikov, retirant promptement son chargeur vide pour en remettre un autre. Les gens hurlaient tous, couraient ou se mettaient à couvert. Ils retrouvèrent Ron Kochak et son équipe à la porte du petit passage et Lee Washburn ouvrit brutalement la porte et ramassa le sac militaire, rempli de leurs frusques. Ensuite, ils coururent en direction de l'arche et de la porte dérobée. Mike Gauss marchait à reculons, sulfatant

les gardes et les policiers qui s'aventuraient à leur poursuite.

Avec une ponctualité parfaite, Randall qui les attendait, leur ouvrit la porte du passage. « Bon sang de bonsoir, on l'a fait, mon cochon ! » dit Cat-Eyes, alors qu'ils s'engouffraient dans le passage secret. Ils arrivèrent à l'autre bout, puis passèrent par le parking souterrain du Royale. Il était vide, à l'exception de deux voitures de police, garées près de la sortie qui donnait sur Highland Avenue. « Attendez, il faut être sûr que ce sont bien les nôtres ! » dit Randall. Deux policiers en uniforme du LAPD se tenaient debout près de leurs véhicules, mais ne pouvaient pas être reconnus à cette distance. Il leur lança un cri « *Pomme ?* »

« D'api » cria le Volontaire Joe Pilefski.

« Tiens, prends-moi ça ! » Randall lui tendit sa boîte à outils, son Uzi, son sac de munitions et sa ceinture à outils, ne gardant que son pistolet. « Je vous retrouverai au camp de base. Bon travail, camarades, mais nous ne sommes pas encore rendus. Allez-y maintenant ! »

Il les regarda s'engouffrer dans les voitures de patrouille, puis partir à toute allure, les clignotants allumés, mais sans sirène. Puis Randall monta les escaliers et entra dans le hall de l'hôtel, où régnait le chaos. Certains couraient en tous sens, criaient et pleuraient, d'autres étaient rivés aux postes de télévision, au bar et dans le hall, regardant le carnage sur les écrans. Randall traversa le hall sans se faire remarquer, dans sa tenue de plombier, descendit un étage et parvint à la salle de contrôle de la sécurité Centurion du Hollywood Royale. Il n'y avait qu'un agent de sécurité mexicain dans la pièce, qui le vit et lui fit : « Hé mon bonhomme, vous n'êtes pas autorisé ici ». Randall lui tira une balle dans la tête. Il avança vers les écrans de contrôle, passa sa main sous les moniteurs jusqu'à ce qu'il trouve le bon interrupteur, qui libéra le disque contenant les enregistrements des caméras de l'hôtel de ces derniers jours. Il rangea le disque dans un étui en plastique qu'il fourra dans la poche de sa veste, laquelle affirmait : « Hollywood et Highland, là où les Vedettes font leurs emplettes ». Randall rangea son pistolet dans son étui de ceinture. Puis il tourna les talons en direction de la sortie, et personne ne fit attention à lui. Trois pâtés de maisons plus loin, une BMW dernier modèle s'arrêta à une intersection et klaxonna. Randall y entra. Barry Brewer était au volant. « Est-ce que tout le monde est sain et sauf ? » demanda Brewer.

« Ils ont été pris par les voitures de flics », dit Randall. « Tu as des nouvelles de Farrell et d'Erica ? »

« Farrell vient de m'appeler. Il a pu s'échapper au milieu de la confusion et il est arrivé au point de rendez-vous. Erica a pu s'en sortir elle aussi. Je l'ai entendue être interrogée à la radio, par un journaliste survivant. Elle joue son rôle du mieux qu'elle peut, entre hystérie et confusion. La première balle de Cat a dû lui couper un cil. Bon Dieu ! Cette fille a du cran ! »

« Elle n'a pas été touchée, alors », dit Randall avec un soupir de soulagement. « Elle s'est mise à couvert et s'en est tirée. Dieu merci. J'ai pu prendre le disque de la vidéo-surveillance. » Il secoua son sac.

« Est-ce que tu as entendu les premiers rapports des grands médias sur notre coup ? »

« Je vais te le dire comme ça. Vous avez arraché le cœur d'Hollywood et piétiné la bête ! » dit Brewer.

Chapitre XXII : La chasse aux clowns

Du côté de l'institution hollywoodienne et du gouvernement des États-Unis, la réponse au massacre de la nuit des Oscars fut immédiate. Une adresse à la nation fut prononcée de Washington DC par le président Hillary Clinton et retransmise par les télévisions. La peau de la vieille femme avait subi tant d'opérations de chirurgie esthétique que son menton et ses joues translucides semblaient montrer le blanc de l'os, malgré la couche de maquillage appliquée avec talent. Ses yeux luisaient eux aussi, brillant d'un éclat voisin de la folie. Son expression corporelle et le texte de son allocution semblaient quelque peu déséquilibrés, comme ne manquèrent pas de le remarquer téléspectateurs et commentateurs.

Le président passa les vingt premières minutes à faire l'éloge larmoyant des victimes juives de cet « acte inouï de haine sanguinaire et inextinguible » (« Là, elle a bon », décocha Charlie Randall alors qu'il regardait la retransmission dans l'appartement de Culver City). La peine qu'Hillary éprouvait pour les défunts de la nuit des Oscars n'était pas entièrement feinte, puisque nombre de ces Juifs morts avaient contribué à l'élever au rang présidentiel, en échange de la vente de son âme à Israël, et que le soutien indéfectible que lui apportait l'institution hollywoodienne l'avait bien aidée à rester en fonction, en particulier lorsqu'il s'était agi d'annuler la procédure de destitution lancée par la Chambre des Représentants, et son procès à venir par le Sénat, pour avoir commandité le meurtre de ses opposants politiques et critiques les plus en vue.

Hillary conclut son discours par ces mots : « La patience du peuple américain vis-à-vis du racisme et du terrorisme est à bout, nous allons écraser ces malfaisants comme les insectes qu'ils sont ». Elle annonça la mise sur pied d'une nouvelle force paramilitaire, la Légion Anti-terroriste Républicaine et Démocratique des États-Unis (LARDEU), qui serait immédiatement déployée dans la région de la côte pacifique Nord-Ouest et qui bénéficierait de « règles d'engagement spéciales » pour permettre « l'éradication complète de la terreur, et la punition adéquate, qui aurait dû être de mise depuis longtemps, de toute manifestation de racisme, d'anti-sémitisme, d'homophobie et de sexisme ».

« Tu as oublié le crime pensée, salope », raila Cat Lockhart.

« Non, non, elle y a pensé. Joli coup », fit remarquer Hill à la fin de l'allocution présidentielle. « Nous savions que sa petite Armée des Ténèbres était en gestation depuis au moins un an, mais les derniers avocats des anciennes moeurs à Washington s'échinaient à fabriquer des feuilles de vigne juridiques et constitutionnelles pour justifier la création de ce qui allait être sa milice privée. En présentant les choses comme cela, elle évite de déclarer la loi martiale dans le Nord-Ouest, parce que les militaires lui ont toujours dit que l'armée ne pourrait pas la faire appliquer, tant qu'ils sont éparpillés autour du monde pour prendre le contrôle des puits de pétrole, chasser les musulmans et protéger le cul d'Israël ; sans compter que cela aurait ridiculisé à tout jamais son libéralisme affiché. Pas de loi martiale, oh non, Dieu est contre ! Elle lance sa petite armée privée de bandits et d'assassins sur une région entière, avec des 'règles d'engagement spéciales'. Cela leur donnera carte blanche pour déchaîner leur furie et massacrer tous ceux qu'ils soupçonnent de soutenir la NVA ou même d'abriter des pensées raciales hérétiques. »

« Bon sang, ces gens ont violé la Constitution et les voies de droit depuis des décennies, depuis l'époque où son mari était au pouvoir », fit remarquer Christina Ekstrom.

« Ne devaient-ils pas attendre l'été prochain pour lancer leurs sbires ? » demanda Lockhart.

« Oui, c'était le plan de départ », répondit Hill en hochant de la tête. « Nous leur avons forcé la main en les faisant réagir, ce qui est toujours une bonne chose. »

Les membres survivants de l'élite hébraïque et homosexuelle du cinématographe se réunirent pour tenir une conférence de presse géante dans l'auditorium des studios de la 21st Century Fox, quatre

jours après la tuerie. Ils en étaient visiblement sortis ébranlés et paranoïaques, voyant des assassins de la NVA sous les lits et derrière tous les buissons. Cette conférence était protégée par des centaines de policiers de la LAPD et d'agents de sécurité privée, mieux équipés et mieux armés que les meilleures unités combattant dans les déserts du Moyen Orient. Les reporters et les équipes de télévision, qui mirent cinq heures pour franchir tous les dispositifs de sécurité avant d'entrer dans l'auditorium, furent passés aux rayons X et leur matériel fut désossé par des monsieur muscles revêtus d'uniformes en Kevlar et flanqués de panoplies d'armes automatiques, de chiens renifleurs, de systèmes informatiques de reconnaissance faciale, de scanners d'empreintes digitales et rétinienne, de détecteurs de métaux et de substances chimiques. Il y avait des tireurs d'élite sur tous les promontoires et des hélicoptères qui sillonnaient le ciel.

Parmi les participants à la conférence, tous juifs, il y avait six chefs de studios, six producteurs importants, quatre réalisateurs de renommée mondiale, assis à une longue table protégée par un écran de plexiglass pare-balles. Manifestement agité et nerveux, Arnold Blaustein, qui avait repris Paradigm après la démission de Sid Glick, annonça que l'industrie du film avait créé un « fonds de justice » privé, qui offrirait une récompense de cinq millions de dollars par tête pour toute information menant à l'arrestation de tout terroriste qui aurait participé d'une façon ou d'une autre aux événements de la nuit des Oscars, et de dix millions de dollars pour un terroriste mort. Puis la conférence se termina et tous les participants, suivis de leurs gardes du corps, se dispersèrent vers des lieux non communiqués.

« Merveilleux », remarqua Randall en apprenant la nouvelle. « Désormais, nous allons avoir à nos trousses tous ces criminels et sacs à merde de chasseurs de primes qui se prennent pour des fines gachettes, en plus des flics, du FBI et de tout le tremblement ».

« C'est une grande ville », dit Hill. « Toutefois, mieux vaut prévenir que guérir. Il serait temps de se mettre au vert dans l'hyper-espace ».

« Pardon ? »

« J'ai toute une série de planques, d'appartements et de hangars qui sont prévus pour l'Opération *Director's Cut* », dit Barry Brewer. « Le Lieutenant veut dire qu'il faut tout déménager, au cas où quelqu'un aurait fait preuve d'imprudence ou qu'un pipelet aurait été trop curieux au sujet de ses nouveaux voisins. »

« Quand nous nous serons établis dans nos nouveaux quartiers, nous ressortons du bois et nous descendons des cibles individuelles », dit Hill avec fermeté. « Souvenez-vous de la première règle de la NVA, messieurs. Ils ne nous chassent pas, nous leur donnons la chasse, en toute situation. Il faut les frapper et les frapper encore, pour les destabiliser. »

Cette nuit-là, le commando put migrer vers ses nouvelles planques, exécutant son mouvement dans des véhicules différents et à intervalles échelonnés. Le lendemain, ils reprirent les opérations offensives, ce qui mit en pièces toutes les conjectures faisant état de leur retraite vers les brumes du Nord-Ouest. Hugh Lewis, l'acteur australien qui avait joué le rôle d'un cowboy homosexuel qui pratiquait la sodomie dans les grandes prairies, fut abattu par balles alors qu'il faisait la queue devant un magasin à la mode de fruits et légumes bio, à Brentwood. C'est Charlie Randall qui avait demandé et obtenu l'autorisation pour cette mission, qu'il accomplit en personne, la baptisant « Sauvegarde de l'honneur national australien ».

Cet après-midi là, David Rapaport, financier en chef de Paramount Pictures, fut tué par une seule balle de tireur embusqué, alors qu'il batifolait dans la piscine de sa villa de Laurel Canyon avec deux starlettes nues, dont l'une fut coupée net par une deuxième balle, alors qu'elle prenait la fuite dans le jardin en criant. La deuxième eut la sagesse de prendre son souffle et de plonger au fond de l'eau, pour ne refaire surface que dans un coin, difficile d'accès pour le fusil de Lockhart, puisque de la colline où il était, le rebord de la piscine la masquait. Il la laissa partir et tourna les talons.

La nuit des Oscars avait stupéfié et paralysé la communauté du cinématographe, mais les Unes

hurlantes et les bredouillis télévisuels du lendemain des derniers meurtres révélèrent l'étendue de la panique. Des vedettes du grand écran et des acteurs de seconde zone, des rappers et des rock stars, des personnalités du petit écran et des journalistes, des nababs des studios, des producteurs et des réalisateurs, des scénaristes, des cadres et des comptables, accompagnés de tout un menu fretin, se mirent à quitter la ville. Certaines vedettes fabriquèrent des histoires de films à tourner ou de voyages importants, qu'ils firent passer par leurs agents de communication, mais la plupart mirent purement et simplement les voiles. Des groupes entiers prirent la fuite en hélicoptère et en avions privés, en limousines, en taxis, en autocars ou dans leurs voitures personnelles. Ils fuyaient vers New York, la Floride, vers Hawaï et les Caraïbes, et vers des pays étrangers.

« C'est tout bonnement incroyable », rapporta Brewer. « Hollywood est devenue une ville-fantôme en l'espace d'une semaine ! La plupart des grands noms sur nos listes sont déjà partis et éparpillés aux quatre coins de l'enfer. Il se pourrait bien que vous manquiez de cibles. »

« Oh non, ils reviendront », dit Hill en haussant les épaules. « Les Gros Juifs peuvent faire marcher la Machine à Rêves à distance pendant un moment, en passant des coups de fil et en faisant des vidéo-conférences, mais presque toutes leurs installations, leurs studios et leurs trucs techniques, leur argent, toute leur infrastructure est regroupée ici. Sans parler de leurs maisons, de leur train de vie et du luxe auquel il se sont habitués. Il faudra bien qu'ils reviennent en douce, au moins par intermittence, pour s'occuper de la boutique. Quand ils le feront, nous les attendrons. »

C'est ce qui arriva. La NVA était légère et mobile, pas le pouvoir juif à Hollywood, et comme la demande de divertissement du public américain était aussi insatiable que la quête de sur-profits de cette industrie, la Machine à Rêves devait continuer à fonctionner et pondre à la chaîne de la bluette et du sordide. Ceci impliquait que les acteurs, réalisateurs et techniciens terrorisés devaient, bon an mal an, se remettre à l'ouvrage. Des films à plusieurs millions de dollars, en cours de production, ne pouvaient pas être abandonnés. Les séries télévisées ne pouvaient pas éternellement en rester aux rediffusions d'épisodes de l'année passée, il fallait en faire de nouveaux. Les émissions de variété, les émissions de télé-réalité, les jeux télévisés qui étaient filmés devant le public devaient être enregistrés, ce qui provoquait des cauchemars sécuritaires, puisque toute personne du public devait avoir subi une vérification de ses antécédents et un examen de pied en cap avant de prendre son siège. Les producteurs de ces émissions réglèrent le problème en mettant sur pied des publics complets de deux cents à cinq cents personnes, qu'ils déplaçaient en autocars blindés et qu'ils payaient 200 dollars par émission. Comme il y avait environ trois ou quatre émissions par jour, quelques-uns de ces professionnels de la claque se firent un bon paquet d'argent en restant assis à un siège tout en applaudissant et en riant quand le prompteur le leur commandait. L'un d'entre eux dit à la presse : « La NVA envoie mon fils à l'université ».

« Nous fraillons les bâtards là où ça fait mal », dit Hill. « Au porte-feuille ». La police de Los Angeles et les nombreux détachements du FBI mettaient la ville et ses alentours sens dessus dessous pour retrouver les tireurs de la NVA. Dans les rues devenues presque vides des banlieues cossues où vivaient les belles gens et dans les banlieues de l'industrie cinématographique comme Hollywood, Burbank et Culver City, croisaient sans interruption des patrouilles de police, des voitures banalisées d'agents du FBI, des patrouilles de compagnies de sécurité privées armées de « contractuels » lourdement armés et des voitures cabossées conduites par des chasseurs de prime en puissance qui ne possédaient qu'une arme et un rêve, et dont certains finirent leur course abattus par les forces de l'ordre, qui les avaient pris pour des membres de la NVA.

Mais les membres du commando *Director's Cut* étaient passés maîtres dans l'art du déguisement et savaient se tapir dès qu'ils détectaient les signes de l'approche de la police ou des fédéraux. Quant à Brewer et Christina Ekstrom, ils assuraient à tous un abri adéquat. Ironiquement, l'Opération On ne Rigole Plus avait si profondément secoué l'élite hollywoodienne que la demande de gardiens à domicile explosa en quelques jours, Barry Brewer s'offrant ingénument pour proposer des solutions. Il passa quelques coups de fil. « Ma chère Tina ! Dis-moi, j'ai entendu dire que tu avais quitté la ville depuis quelques temps et que tu avais besoin de quelqu'un pour garder ta maison à

Santa Monica. Écoute, je connais un couple de jeunes gens, des acteurs à temps partiel, et avec toute cette merde de racisme violent qui descend en ville et les studios qui tournent au ralenti, ils reçoivent de moins en moins d'appels et ont un certain besoin d'argent. Non, non, ce sont des professionnels, ils respectent vraiment ton talent et ton travail, ils ne vont pas dégueulasser ta maison ou faire des orgies chez toi, rien dans le genre, je m'en porte garant. D'accord. Je les envoie rencontrer ton assistant. Dis donc, quand cette horreur prendra fin et qu'on reviendra à la normale, il faudra qu'on dîne ensemble ! » Le résultat fut que dans de nombreux cas, des cadres juifs riches et des vedettes du grand écran finirent par donner le gîte et le couvert, dans les banlieues les plus cossues de Los Angeles aux tireurs de la NVA dont ils avaient fui les attaques, tout en leur payant un salaire.

Les exécutions se poursuivirent, malgré le déficit de cibles.

- Izzy Sapirstein, vice-président de MGM entra dans son garage sécurisé un beau matin, fit tourner la clé de contact de sa Porsche, de telle sorte que le Juif et sa Porsche passèrent par le toit du garage, tant l'explosion était forte, grâce aux talents de Vincent Pascarella et de son équipe.
- Le rappeur Booga Booga B et deux de ses gardes du corps passèrent de vie à trépas sous les coups d'armes automatiques, en face d'une boîte de nuit branchée de Compton.
- Une voiture lourdement piégée fut acheminée dans le garage de Dreamworks-Disney et nivela complètement un plateau, faisant dérailler le tournage d'un film de Noël et occasionnant une perte d'environ 40 millions de dollars à cette firme.
- Mort Lerner, réalisateur pour la télévision, fut trouvé mort dans un club privé d'effeuillage à Laguna Beach, la gorge tranchée ; la police entendit de vagues descriptions évoquant une jeune femme portant des tatouages que personne n'avait vue au club auparavant.
- David Wilder, scénariste et producteur pour la télévision fut retrouvé derrière sa Lexus, dans un parc de stationnement de Burlingame, sa tête remplie de trous pratiqués par une carabine 22 Long Rifle.
- La comique Marta Moskowitz, dont l'humour consistait essentiellement en obscénités, en scatologie et en références à ses origines juives, fut retrouvée attachée à une chaise de sa cuisine avec du ruban adhésif, étranglée avec un garrot, une savonnette enfoncée dans la bouche.
- Lors des journées creuses, pour garder la main, l'équipe s'exerçait en faisant des dérives devant les entrées des studios et les immeubles de bureau, tirant à vue sur tout non-blanc qui entraît ou sortait. Ces institutions eurent de gros problèmes de réception de courrier et de pizzas. Leurs cafétérias fermèrent et leurs déchets s'accumulaient parce que leurs employés mexicains avaient trop peur de venir au travail.
- Bruce Willard, acteur viril, posa devant les médias en frappant métaphoriquement sa poitrine velue, jurant qu'aucun fils de pute de plouc raciste n'allait lui faire quitter la ville. Ce ne fut pas un plouc raciste qui le buta, mais une jeune fille blonde un peu effrontée, qui parut en tenue de serveuse de bar dans son bistrot favori du centre-ville, lui demanda avec ferveur un autographe sur une serviette, puis lui tira trois balles de .38 Special Blank Talon dans la poitrine et une quatrième dans le crâne, laissant la tête morte de Willard s'effondrer dans un grand bol de gazpacho. C'est ainsi que le Lieutenant Christina Ekstrom finit par se faire les os.

En l'espace de trente jours, l'Armée des Volontaires du Nord-Ouest avait réussi à briser toute l'industrie du film et à peu près la moitié de la production télévisuelle. La masse budgétaire des studios fondait comme neige au soleil. Les taux d'audience étaient au plus faible, puisque le pays tout entier était englué 24 heures sur 24 aux chaînes d'informations, attendant de voir quelle vedette

d'Hollywood serait la prochaine sur la liste, comme dans une émission de télé-réalité qui aurait été directement tournée en enfer.

Las Vegas et les casinos indiens gagnaient des cents et des milles en organisant des paris au sujet des prochaines séries de Belles Personnes qui passeraient l'arme à gauche. Pour la première fois de mémoire d'homme, les conglomérats de l'industrie du divertissement comptaient leurs recettes mensuelles en millions de dollars et non plus en milliards. Il fallait faire quelque chose.

Arnold Blaustein fut le premier à revenir à la Ville des Paillettes où il créa, avec l'aide de ses spécialistes de sécurité israéliens, quelque chose qui ressemblait à une zone verte privée protégeant les bâtiments des studios Paradigm. Son immeuble de bureaux était entouré de murs de Bremer, de sacs de sable et de fil barbelé. Sur chaque centimètre carré se braquaient des caméras de vidéo-surveillance et des patrouilles de « contractuels » à tête de gorille, toujours flanqués de leurs chiens et de leurs M-16, avaient été mis sous les ordres d'anciens officiers de l'armée israélienne. Toutes les fenêtres de l'immeuble avaient été équipées de vitres pare-balles et anti-explosions, le système d'air conditionné avait été isolé de tout contact avec l'extérieur, fonctionnant à l'aide de réservoirs à oxygène et de filtres qui occupaient tout un sous-sol. Il y avait aussi, montés sur les toits, des pièces de DCA, engins d'artilleries privés pour lesquels les douanes avaient octroyé, pour la première fois, les autorisations qui faisaient l'orgueil de leurs bénéficiaires.

À l'un des étages se trouvaient des chambres de tout confort et presque luxueuses, des salles de bain, un sauna, une cafétéria et un salon à cocktail. Construire et aménager cette forteresse en l'espace de trois semaines avait coûté au studio un bon milliard de dollars, mais Blaustein avait signé le chèque sans protester. Cette monstruosité s'appelait le COS, Centre d'Opérations Sécurisé. Hollywood le surnomma sur le champ « le Bunker », certains l'appelant même le « Führerbunker », mais, après que quelques employés furent renvoyés de Paradigm pour avoir été entendus en parler de la sorte, on ne faisait que le murmurer. Cet édifice était devenu le poste de commandement de la contre-attaque d'Hollywood contre la NVA.

Le bâtiment abritait aussi une salle de conférence cossue, pourvue d'une longue table en acajou, d'une cuisine et d'un bar. Un jour du mois de mai, Blaustein y réunit une douzaine d'hommes, tous juifs. Ils représentaient chacun un studio et une chaîne de télévision d'importance, la crème de ce qui restait de l'élite hollywoodienne.

« Il faut négocier avec la NVA », leur dit-il de but en blanc.

Ses convives écarquillèrent les yeux. « Arnie, est-ce que je t'ai bien entendu ? » glapit Moshe Feinstein de Dreamworks-Disney, qui avait laissé, sans le remarquer, tomber son cigare de sa bouche lippue. « Mes oreilles ont dû me jouer des tours, mon garçon. Nous devrions négocier avec des nazis, nous dis-tu ? Avec des *nazis* ? »

« Est-ce que tu as vu tes chiffres pour le mois d'avril, Moe ? » demanda Blaustein, le visage blême. « Est-ce que tu as bien vu tous les chiffres ? Ils son en train de nous tuer, à tous égards. Les *goyische kopf* de la police et du FBI n'y comprennent rien, ils poursuivent leur ombre dans toute la ville et pour le moment restent parfaitement bredouilles. Tous les jours, les *yemach-shmoyniks* abattent une nouvelle cible, nos amis, nos argentiers, nos meilleurs créatifs, nos professionnels, nos faiseurs de pluie, tous ceux qui font tourner cette industrie. Je parle tous les jours à Kirby, le responsable de FBI que Washington nous a envoyé, j'ai parlé au chef de la police, j'ai parlé à la Sécurité Intérieure et je peux vous dire qu'ils n'ont aucune piste. Donc, on négocie. »

« Ce n'est pas comme si nous n'avions jamais négocié avec les *goniffs* par le passé », dit Walter Wexler de World Artists, en haussant les épaules d'un air las. « Bigre ! Il nous arrive même de prévoir des budgets pour cela. Nous payons les chefs syndicalistes. Nous payons des dictateurs du Tiers-Monde pour tourner dans leurs pays, nous arrosons toute une bande de dirigeants étrangers pour que nos films se fassent. Quand nous tournons à New York, nous payons la Mafia des *vershtunkt*. Si c'est à Los Angeles Est, les racailles mexicaines, si c'est à Watts, les *shvartzers*. »

« Mais il ne s'agit pas d'arroser des petits gangsters *goys* minables pour pouvoir faire notre travail », rétorqua Feinstein avec rage. « Ce sont des putain de *nazis* ! Quelle partie du mot nazi ne comprends-tu pas, Arnie ? »

« Arnie, il y a aussi des difficultés pratiques », reprit David Danziger, conseiller juridique en chef de Paradigm. Danziger s'enorgueillissait de son allure métrosexuelle, de sa silhouette de joueur de handball, de sa dentition blanche et parfaite et de ses costumes dispendieux mais de bon goût ; il ressemblait davantage à une vedette du grand écran que beaucoup d'acteurs de Paradigm.

« Moshe a raison. Ce ne sont pas seulement des criminels, ce sont des antisémites fanatiques en action. Ce n'est pas notre argent qu'ils veulent, c'est notre peau. Vous savez bien que dans l'histoire, les moments les plus dangereux pour notre peuple ont eu lieu quand nous ne pouvions plus offrir assez d'argent ou de plaisir aux *goyim* pour les acheter et quand nous devions aller chercher ailleurs une porte de sortie. »

« Nous ne quittons pas Hollywood », fit Sam Glaser de TriVision. « Jamais de la vie. Pas question. Hollywood n'est pas un *shtetl* perdu au fin fond de la Pologne, que nous pouvions abandonner après une attaque de Cosaques à cheval. Hollywood est *à nous*, que leurs âmes de bouffeurs de cochon aillent en enfer ! Nous l'avons construit, nous en avons fait l'endroit le plus doré du monde, la *medina étincelante*, et nous allons la garder pour toujours ! »

« Je suis d'accord, nous ne pouvons pas nous permettre d'abandonner Hollywood, mais je ne parlais pas seulement d'argent. Personne ne souhaite une chose pareille », dit Danziger. « Je voulais seulement souligner que nous ne pourrions pas acheter le NVA comme nous le faisons d'habitude avec les Gentils, avec de l'argent, du sexe, ou des illusions de pouvoir. Le deuxième problème, c'est de savoir comment nous allons pouvoir les approcher ? Comment aller voir nos amis des escadrons de la mort fascistes pour leur demander poliment d'arrêter ? Je n'en ai aucune idée. »

« Et quel genre d'offre pouvons-nous faire à ces cannibales, Arnie ? » demanda Moshe Feinstein. « S'ils ne veulent pas de notre argent, qu'est-ce qu'on pourrait leur donner pour les calmer ? »

« Je crois avoir mon idée », fit Blaustein. « Je me suis demandé ce qui a provoqué ce bain de sang si soudain, et je crois avoir la réponse. Je pense que la NVA a été avertie, d'une façon ou d'une autre, de nos projets en cours concernant *Patrie* et *Le Grand Nord Blanc*. Ils l'ont su, et telle a été leur réponse. En ce moment, ces deux projets sont interrompus jusqu'à nouvel ordre. On ne peut pas faire autrement, vu que les gens importants qui participaient à la pré-production sont tous morts ou en fuite. Je me dis que si nous faisons une annonce publique allant dans ce sens, pour leur montrer que nous avons compris le message, tout en promettant à demi-mots de ne pas faire de films ou d'émissions de télé ouvertement anti-NVA, ils pourraient arriver à le comprendre et arrêter de nous massacrer. »

« Autrement dit, le terrorisme fonctionne », dit Glaser avec amertume. « Grandiose ! Quel bon message ! Tu te tiens sur le roc des principes, Arnie ! »

« Quand la défense des principes fait perdre à mes studios un milliard de dollars par mois et me coûte les douze talents qui me rapportent le plus, mes meilleurs cadres et mes meilleures stratégies, tes principes, tu peux aller les chier dans la toque du pape », dit Blaustein avec aplomb. « Quand les principes impliquent que je ne peux pas rentrer chez moi autrement qu'en voiture blindée avec une escouade de gardes du corps et que je ne peux même plus m'asseoir au bord de ma piscine pour me faire tailler une pipe par une poule *shiksa* qui veut dire deux phrases dans une sitcom, je te dis que tes principes, tu peux te les carrer où je pense. »

Feinstein avait ramassé son cigare et regardait bizarrement Blaustein. « Donc tu penses que si nous nous prosternons en public devant ces enculés, si nous nous avilissons devant les assassins de Sidney Glick, de Lou Woltz et d'Arnie Bernstein, si nous sortons une déclaration disant que nous serons de bons petits gars qui ne diront plus rien de vilain sur les psychopathes assoiffés de sang qui ont profané le plus brillant de tous nos temples avec le sang du Peuple Élu de Dieu, tu veux nous

dire que si on leur chante ce refrain, ils vont remballer leurs paquets direction le grand Nord et nous foutre enfin la paix ? Et qu'est-ce qui te fait croire qu'ils ne vont pas nous rire au nez et continuer à nous flinguer ? »

« Je n'en sais rien », reconnut Blaustein. « Tout ce que je dis, c'est que nous avons des affaires à faire tourner, et qu'on ne pourra rien faire au beau milieu d'un champ de tir, avec nous au milieu comme cibles mouvantes. Moi, je vous dis que ça vaut le coup d'essayer. »

« Si seulement il y avait moyen de leur parler, d'organiser une rencontre, malgré toute la répugnance que ça m'inspire », songea Wexler à haute voix. « Nous avons proposé cinq millions pour en avoir un vivant, et dix millions pour un mort, mais rien n'en est sorti. Peut-être que nous prenons la question par le mauvais côté. Imaginons que nous leur proposons 5 millions par tête, mais à eux ? Je ne peux pas imaginer qu'une somme pareille ne fasse pas tourner la tête, même à l'antisémite le plus enragé. D'après ce que j'ai lu, ce sont des gars tout tatoués avec des dents pourries, qui sortent des parcs à caravanes et qui travaillent comme pompistes ou manutentionnaires, ou qui faisaient ces métiers avant que les Mexicains ne les remplacent. Nous devrions pouvoir leur fourrer des liasses de billets de cent dollars dans le trou des oreilles, ce serait la vraie Parole de Dieu pour ces *schmucks*. »

« Mon petit doigt me dit que si nous réussissons à soudoyer l'équipe qu'ils nous ont envoyée pour les Oscars, leurs chefs à Seattle et à Portland pourrait nous en amener une autre », dit Danziger. « Et nous n'avons aucun moyen de rentrer en contact avec eux, donc ton plan tombe à l'eau. »

« Mais il y a forcément quelqu'un dans les parages qui sait qui ils sont et où ils se cachent », reprit d'un air sombre Rafi Eitam de MGM.

« Tout à fait », admit Danziger. « Je crois qu'il faut travailler cette hypothèse, en commençant par la question intéressante qui est de savoir comment ils ont pu faire pour être au courant des deux films sur le Nord-Ouest que nous préparons ? Le FBI et la police sont d'accord pour dire que ces gens ne viennent pas d'ici, en tous cas pas les tueurs. Ils ont identifié Lockhart, le tireur embusqué, parce qu'il a laissé sa carte à jouer, et aussi un des assassins de premier choix de la NVA, celui qui a gazé le poste de sécurité de la salle Kodak, celui qui se fait appeler le cavalier de bâton. Ils ont aussi passé en revue la vidéo-surveillance des semaines précédant les Oscars, et ils en concluent que les rastons ont fait des *visites guidées* de la salle Kodak, comme des touristes. »

« Si ce n'est pas de la *choutzpah*, je me les coupe », maugréa Walt Wexler.

Danziger hocha de la tête. « Ils pensent en avoir reconnu deux autres, un bonhomme qu'ils appellent Wingo et une bonne femme du nom de McGee, qui, souvenez-vous, avaient participé à la méga-fusillade de OK Corral à Portland, avec Lockhart, celle qui était passée sur toutes les chaînes et qui avait fait gagner à Cassie Ransome son Pulitzer. Ce que je veux dire, c'est que si la NVA a pris le risque d'envoyer ses meilleurs éléments pour mener cette opération, c'est qu'ils avaient fait un travail de renseignement très sérieux en amont. Les flics reconnaissent tous qu'il y a une sorte de réseau d'espionnage raciste ici-même à Hollywood, qui travaille avec la NVA. Comment expliquer autrement qu'ils réussissent à traquer les nôtres si efficacement et à leur tendre des guet-apens toujours au bon moment ? »

« Mais la lecture de *Variety*, des tabloïds et la surveillance de l'internet t'en apprendrait tout autant sur qui que ce soit à Hollywood », suggéra Wexler. « C'est une partie de la rançon de la gloire. »

« Mouais, à mon avis, les informations de la NVA vont bien au-delà », fit Danziger. « Vous savez quelle est la théorie des flics sur la façon dont la NVA s'est retirée de la salle Kodak la nuit du massacre ? Ils pensent qu'ils se sont barrés dans deux voitures de police volées, dans des tenues de flics de la LAPD qui avaient été volées dans les entrepôts de costume de la 21st Century Fox. Deux panoplies complètes avaient disparu au moment des faits. Comment ont-ils pu faire tout ça ? Et comment font ces étrangers pour se déplacer en ville et se cacher de tout et de tous, dans cet endroit où tout le monde s'entre-surveille depuis toujours ? Est-ce qu'ils tirent leurs informations des

dépliants sur les maisons des vedettes qu'on trouve aux coins des rues ? Non, messieurs, ces gens reçoivent de l'aide, ils ont des relais à l'intérieur. Certains d'entre nous les aident. Les flics recherchent les tireurs, sans grand succès. Nous, nous devons rechercher les taupes. Les traîtres à notre ville et à notre industrie qui ont fait venir cette horreur jusqu'à nous. »

« Mais comment va-t-on s'y prendre ? » demanda Blaustein.

« Nous allons faire venir Marty Schulman », dit Danziger d'un air définitif.

« Le Marteau des Hébreux ? » demanda Blaustein, sous le coup de la surprise.

« Il n'aime pas trop le sobriquet », fit Danziger. « Il pense que c'était un film idiot. Et il n'a pas tout à fait tort. »

« Ah oui, j'avais oublié. C'est ton beau-frère », dit Blaustein. « Est-ce qu'il est aussi rugueux qu'on le dit ? »

« Comment dire ? » fit Danziger, tendant les doigts de ses mains à la façon traditionnelle des gens de son peuple. « Le bonhomme vit avec ma sœur depuis au moins quinze ans ».

« Compris », dit Blaustein en opinant du chef. « Alors, on embauche ton beau-frère de choc pour quel genre de mission, exactement ? »

« Pour savoir tout ce qu'il faut savoir sur ce qui s'est passé pendant la nuit des Oscars : qui était impliqué, et je ne parle pas des loups-garous de la toundra, mais de qui, parmi les *goyim* domestiqués, a fait venir ses congénères sauvages. Qui nous a trahis ? Qui a posé ses pattes crasseuses sur la prunelle des yeux de Dieu ? On le découvre, puis on trouve quoi faire de cette information. Non pas pour négocier avec ces assassins, mais pour les détruire. »

« Si Marty peut nous rendre ce service, tu sais que je ne serai pas avare de compliments », répondit Blaustein, heureux de cette ouverture.

« Il ne t'a pas encore présenté le devis », l'avertit Danziger.

* * *

Le détective privé Martin Schulman n'aimait vraiment pas qu'on l'appelle le Marteau des Hébreux, puisqu'il s'agissait d'un film particulièrement stupide, même d'après les critères hollywoodiens. Comme le sobriquet, malgré tout, était resté, il répondait à chaque fois qu'il signifiait qu'il était le Mike Hammer des Hébreux [Hammer = marteau. Référence intraduisible à un feuilleton policier des années 1980, NdT]. Mais pour ce qui concernait son apparence, c'était loin d'être le cas. Schulman était un petit homme gras et trappu de quarante et un ans, chauve et velu comme un magot, arborant une face ronde et lippue de camélidé, avec un nez qui aurait pu figurer dans une caricature nazie des années 1930. Ses joues étaient toujours bleues, quelque application qu'il eût mise à se raser et une odeur prenante de sueur mêlée d'eau de Cologne émanait de son corps. Tel un rustaud, il était vêtu d'un blouson de sport poussiéreux, d'une cravate effilée qui pendait à son col déboutonné, d'une chemise tachée de soupe et de souliers éraflés. Il fumait sans arrêt le cigare le plus gros et le moins cher qu'il avait pu trouver, qui barrait le coin de ses larges lèvres, couleur veau.

Toutefois, Marty Schulman était un homme intelligent, et, qualité plus importante à Hollywood, particulièrement matois. Il était rude, absolument dépourvu de conscience morale, et très bon dans ce qu'il faisait, à savoir prendre en main tout problème que la mafia casher du cinématographe qui contrôlait la Ville des Paillettes pouvait être amenée à rencontrer.

C'est ainsi qu'il se présentait sur sa carte de visite : *Martin Schulman, consultant en résolution de problèmes*. Combien de fois n'avait-il pas dit, lorsqu'il était reçu dans les bureaux de Sid Glick, de Lou Woltz ou d'un autre nabab des médias, ou dans les palais des vedettes des deux sexes : « Je vais vous dire, Sid (ou Lou, ou qui que ce fût). Je ne fais pas dans les procédures de divorce ou les vérifications d'antécédents, la surveillance ou le contrôle des inventaires. On ne m'embauche pas pour suivre quelqu'un comme un clébard, pour savoir qui suce qui, ni pour attraper quelqu'un qui

pioche dans la caisse, ni pour savoir combien les autres studios payent leurs réalisateurs ou quels scénarios ils sont en train d'écrire, non, rien de tout cela. Moi, je règle des problèmes. Vous me dites quel est votre problème, vous me dites *qui* est votre problème, et je fais disparaître le problème. Quand le problème est réglé, je vous annonce la facture et vous me payez sans broncher et sans me demander comment j'ai procédé. Jamais. » ?

À Hollywood, Marty Schulman connaissait tous ceux qui comptaient et beaucoup de ceux qui ne comptaient pas. Il disposait d'un stock d'informateurs rémunérés dans tous les studios, tous les bureaux gouvernementaux, tous les restaurants chics, tous les bistrotts, tous les hôtels légitimes ou non, tous les hôpitaux et cabinets médicaux, toutes les entreprises de sécurité, tous les clubs de sport et centres de désintoxication de Californie du Sud. L'envergure de son organisation faisait honte aux réseaux du FBI. Qui plus est, la moitié de la police de Los Angeles et du commissariat du comté lui mangeait dans la main, en plus du médecin légal, ce qui était de bonne politique. Schulman savait qui recevait pots de vin, dessous de table et autres présents et de qui, pour quel montant et pour quoi faire. Il savait dans quels placards tous les squelettes d'Hollywood étaient cachés, parfois au sens propre. Il savait qui était dépendant de quelle drogue, et quelles excentricités avaient été faites sous leur influence. Il savait qui était normal, qui était de la jaquette, qui était bi, qui aimait les animaux et les morts.

Il disposait d'un système officieux d'écoutes et de surveillance électronique qui pouvait rivaliser avec celui de la Sécurité Intérieure. Dans un lieu tenu secret, une armoire recelait des étagères de dossiers et de cassettes, de CD et de DVD, obtenus illégalement par son réseau d'espions, qui lui fournissait le revenu de ses chantages, égal à celui qu'il déclarait tous les ans au fisc. L'amas de crasse qui recouvrait la population de cette ville avait atteint une épaisseur hyperbolique dans la conscience commune, au point qu'une partie de l'élite vivait dans la terreur de la publication des notes, cassettes et vidéos de Marty, où étaient consignés leurs péchés les plus secrets.

La spécialité de Marty était de faire disparaître les importuns : les habitués de la filature, du chantage, les revendeurs de drogue qui refusaient de sevrer une vedette rémunératrice qui devait le faire avant de tourner un film, ou qui vendaient aux vedettes de la mauvaise came, provoquant de fâcheuses overdoses ; les délégués syndicaux trop gourmands ou trop stupides qui ne voulaient plus obtempérer aux exigences des studios ; la starlette shiksa ou la starlette en herbe du dimanche qui ne savait plus faire la différence entre un viol et un acte d'amour passionné, et qui faisait perdre leur temps aux policiers avec ses plaintes ; les mères d'enfants acteurs qui mettaient leur grain de sel dans le développement de vedettes prometteuses et qui posaient trop de questions financières ; les ex-épouses qui étaient trop bien au fait des lois sur la propriété en cas de divorce ; les journalistes indépendants qui pensaient se faire un nom en déterrant des cadavres et en étalant le linge sale des patriarches d'Israël ; les paparazzis qui prenaient des photos embarrassantes de personnes et de scènes que personne ne voulait voir être prises ; les vigiles ou les secrétaires qui avaient vu ou entendu des choses qui ne les concernaient en rien. Schulman s'occupait de toute une série de gens qui risquaient de gêner le travail ou d'ennuyer les potentats de la grande Machine à Rêves d'Hollywood.

Marty tirait vanité des moyens inventifs qu'il employait dans ses œuvres de disparition. Il ne pratiquait l'assassinat qu'en dernier recours, lorsqu'il comprenait le danger d'un retour de bâton imprévu. En outre, il voyait dans le meurtre une besogne primitive et une faute de goût, digne des stupides malfrats goys et des types à capuche. Il croyait que les Juifs s'y connaissaient bien mieux en ces choses et qu'ils avaient toujours démontré dans ce domaine plus de créativité et de panache. Parfois, un simple soudoiment en liquide suffisait à convaincre un paparazzi de déménager à New York, ou une actrice en herbe de s'en retourner dans l'Indiana. Quand les shekels montraient leurs limites, le chantage faisait l'affaire. Hollywood étant ce qu'il était, tout le monde avait un squelette dans le placard, et Schulman passait jours et nuits à débusquer des secrets et à les faire jouer dans le sens d'une plus grande coopération. Il disposait enfin des atouts que sont la fabrication de preuves et l'ajout de LSD dans la boisson de la cible. Les cibles de Schulman finissaient donc souvent en prison, dans des asiles ou des centres de désintoxication puissamment fortifiés, qui servaient de

prisons privées aux studios. Il arrivait aussi qu'une bastonnade rouge et drue, administrée par des sous-traitants spéciaux de Schulman dans quelque discrète impasse ou garage souterrain, suffît à faire passer le message, bien qu'à la vérité, Marty ne rechignât jamais à se retrousser les manches pour faire le sale boulot. Son instrument de travail préféré pour corriger les *goyim* effrontés était un pied de biche maculé de sang qu'il rangeait dans le coffre de sa Lincoln Town, celle qui avait l'autocollant du drapeau israélien sur la vitre arrière, celui de « Jew Canoe » sur le pare-choc avant et celui qui disait : « Embrasse-moi, je suis juif ! » étalé sur le coffre.

Le cœur de Marty Schulman se souleva de fierté et de grandes espérances quand, convoqué au Bunker, les grands chefs de l'industrie lui proposèrent de découvrir et de briser le réseau opérationnel de la NVA à Hollywood. Cela allait peut-être devenir la plus grande affaire de sa vie. Il avait impressionné les rescapés de la direction des studios en leur promettant de s'acquitter gratuitement de sa tâche, car il le ferait purement au nom d'*abahat Yisrael*, pour l'amour du peuple juif. Marty savait, et les autres le savaient aussi, qu'il pourrait monnayer son succès en valises de dollars, sans qu'ils eussent à déboursier le moindre sou. Une fois accomplie sa mission, il savait qu'un contrat avec un éditeur pour le livre de ses aventures pourrait lui rapporter plusieurs millions. En outre, le budget illimité en prévision des multiples défraiements arrangerait beaucoup de choses. « Il y a une seule chose que j'aimerais vous demander », dit-il à la fin de l'entretien. « Quand vous ferez un film de mon plus grand exploit, je souhaiterai interpréter mon propre rôle. » Blaustein, amusé, avait accepté. Schulman était au septième ciel. Il avait passé toute son existence au contact des vedettes du cinéma, et pour finir, il tenait sa chance d'en être.

On proposa à Schulman un bureau personnel dans une aile du Bunker, pourvu d'un bureau en acajou et d'une secrétaire, mais il déclina l'offre. « Non, non », dit-il à son beau-frère, Dave Danziger. « C'est du boulot sérieux. J'ai besoin d'un endroit pour travailler, pas pour bavarder. » Il prit à la place un cagibi au sous-sol, pas loin du ronron du système de climatisation, qu'il meubla de deux bureaux en métal, d'une table pliante et de quelques sièges pivotants qu'il avait trouvés dans une remise, et de quelques étagères cabossées. Sur l'un des bureaux, il installa un système informatique dernier cri, avec internet rapide et sans fil et connexions satellites. Dans le tiroir du deuxième bureau, il rangea sa bouteille de Jack Daniels et son .45 automatique. Dans tous les bureaux qu'il occupait, il les avait toujours à ses côtés, car ils correspondaient à l'image, entre Raymond Chandler et Philip Marlowe, qu'il se faisait de lui-même. Il avait même, à une époque, ouvert un bureau public dans un quartier miteux du centre-ville, avec son nom écrit sur une plaque ; il avait mis des mois à trouver un immeuble éclairé la nuit, au deuxième étage, d'une enseigne de néon criarde, afin de créer l'ambiance parfaite du vrai détective privé. Sa clientèle hollywoodienne avait été conquise.

Dave Danziger servait d'agent de liaison entre les patrons et Shulman, auquel il procurait tout ce dont Marty avait besoin. Il était venu le voir le lendemain matin de son installation dans le sous-sol. « Je t'ai donné un bureau près du mien dans le grand couloir et tu as préféré ce cagibi ? » lui dit-il, balayant du regard cette pièce miteuse.

« Oui, mais ici je pourrai m'asseoir et méditer comme un Bouddha, et démontrer au monde que l'intellect juif surpasse les cervelles nazies », fit Shulman en s'accompagnant d'un geste théâtral. « Tu as pu me trouver ce que je t'ai demandé chez les perdreaux ? »

Danziger ouvrit sa serviette en en sortit un épais classeur qu'il pouvait à peine saisir d'une seule main. « Notre *boychik* du FBI m'a dit qu'il y avait là toutes les choses importantes, tout ce qu'ils ont découvert d'intéressant. Si tu vois des références à des choses qui ne sont pas dans ces dossiers, des documents ou des déclarations de témoins, tu me le dis et je m'arrange pour te les obtenir. Est-ce que tu as besoin d'autre chose ? »

« Eh bien il faudrait que tu fasses l'amibe et que tu te tailles. Je vais me lire tout le dossier, puis je vais cogiter. Quand je penserai à quelque chose d'intéressant, demain ou la semaine prochaine, je monterai te voir à ton bureau. »

Shulman lisait vite et avait une mémoire presque photographique. Dès que Dave fut parti, il se servit une grande tasse de café noir, assaisonné d'une généreuse rasade de Jack Daniels, s'assit et ouvrit le grand dossier du FBI. Vers quatre heures de l'après-midi, il était de retour dans le bureau de Danziger pour lui rendre l'épais classeur. « Tu peux le rendre à notre ami avant que ça ne lui fasse des ennuis. J'ai tout enregistré dans ma tête. J'ai fait des photocopies et pris quelques notes », dit-il à Danziger en s'asseyant de l'autre côté de son bureau en bois brillant.

« Alors, comment ces bâtards s'y sont pris pour faire cette horreur ? » lui demanda Danziger.

« C'est évident », fit Shulman en haussant les épaules. « Nous savons qu'ils se sont échappés par la porte dérobée, la vidéo-surveillance le montre bien, ce qui veut dire qu'ils sont arrivés par le même chemin. Ils sont venus de l'Hôtel Royale et ils avaient la carte-clé. Leur agent à l'intérieur de la salle de spectacle, c'était Farrell, le vigile de chez Centurion, qui a disparu avant de pouvoir être attrapé et interrogé. C'est lui le *putz* qui a provoqué la *tsimmes* devant l'entrée du public, pour que le chef de la sécurité quitte la salle de contrôle pile au moment où elle a commencé à se faire attaquer au gaz lacrymogène. Ce n'était pas une coïncidence. Tout a été prémédité très méticuleusement. Il faut croire que certains d'entre eux sont des anciens militaires. »

« Oui, nous savons tout cela, le FBI l'avait déjà compris », fit Danziger avec un brin d'impatience. « Ce ne sont pas des abrutis complets, nous sommes au courant. Nous savons aussi qu'ils ont fui les lieux dans deux voitures de patrouilles volées de la LAPD, et que deux d'entre eux portaient des uniformes volés dans nos propres studios et qu'au moins un d'entre eux est rentré dans la salle de sécurité de l'Hôtel Royale, a tué le garde qui était en faction et a pris le disque dur du système de vidéo-surveillance, sûrement pour ne pas laisser de traces de leurs activités dans l'hôtel. L'appartement minable de Farrell a été retourné dans tous les sens et tous les gens qu'il connaissait, même vaguement, ont déjà été interrogés. Tous les endroits qu'il fréquentait en ville, ne serait-ce que pour boire une bière, prendre de l'essence ou acheter à manger ont été passés au peigne fin grâce à sa carte de crédit et à ses cartes de fidélité, tous les livres qu'il a empruntés à la bibliothèque sont connus, toutes ses connaissances dans tout le pays sont épiées et leurs communications sont écoutées et il a un avis de recherche international. Farrell est notre seul lien avec les terroristes. »

« Non, ce n'est pas le seul », corrigea Shulman. « Laisse tomber le vigile. Il doit être à l'heure qu'il est en train d'attacher des explosifs à un orignal dans un trou perdu de l'Idaho. Ils avaient au moins un autre homme dans la place. C'est celui-là que nous devons découvrir. »

« Et comment sais-tu qu'il y en avait un autre ? » demanda Danziger.

« Je le déduis. Je sens sa présence. C'est une perturbation dans la Force que je ressens. Il y a deux ou trois questions que je me pose », dit Shulman, qui agitait ses mains comme des rameaux de palmier. « Le problème de leur entrée. Comment les tireurs ont-ils fait pour avoir la clé qui ouvre la porte dérobée ? »

« Ce traître de vigile, évidemment », fit Danziger.

« Marvin Hargerman m'a certifié que c'était impossible, puisqu'il avait la clé-mère de la direction de la salle Kodak, la seule qui existait. Il la portait tout le temps avec lui, ou bien la cachait dans l'armoire de la salle de contrôle, que Farrell ne pouvait pas ouvrir. En plus, si quelqu'un avait ouvert l'armoire pour retirer la carte de sa boîte, une alarme aurait sonné. Mais s'il dit la vérité et que la NVA n'a pas reçu la clé de Farrell, où et quand ont-ils pu l'avoir ? C'est la direction du Royale qui avait la seule autre carte-clé. Demain, je descends les voir à l'hôtel pour les cuisiner un peu, et en allongeant un peu d'oseille au maître d'hôtel, je t'en parie une que les doubles de clés se négociaient à cent dollars. Je suis sûr qu'il y avait plus d'une copie interdite qui circulait ce soir-là. Comme l'existence de la porte dérobée est un vrai secret de Polichinelle en ville, toute une tripotée de chenapans avaient leurs raisons, professionnelles ou pas, d'aller et venir entre la salle de spectacle et l'hôtel. Ma deuxième question, c'est pourquoi les terroristes ont-ils voulu prendre le disque dur de la vidéo-surveillance de l'hôtel ? »

« Pour ne pas être reconnus quand on les reverrait arriver à l'hôtel », dit Danziger.

« Il faut apprendre à te mettre à leur place, David. Je veux bien qu'ils veuillent ne pas être reconnus quand ils arrivent à l'hôtel avant de mener leur attaque, mais pourquoi après ? Ils s'en foutent. Ils veulent que le monde entier sache qu'ils l'ont fait, ils en sont fiers. Ils l'ont revendiqué d'ailleurs et ils ont même laissé leurs putains de cartes de jeu dans la salle, à côté des corps. Donc, pourquoi prendre le disque dur, si ce n'est pour protéger l'identité de quelqu'un qui n'a pas envie d'être connu ? Et comment sont-ils entrés dans l'hôtel, avec tout leur barda ? » demanda Shulman. « Sont-ils arrivés avec leurs cagoules et mitraillettes à la main ? »

« Non, bien sûr que non, ils ont dû réussir à se faufiler d'une façon ou d'une autre, mais sans cagoules », dit Danziger. « Ils ont dû faire passer séparément leurs armes, leurs cagoules et tout leur matériel ».

« Mon petit doigt me dit qu'ils sont entrés par la grande porte, mais qu'ils avaient déjà leurs armes, tout leur matériel et peut-être même les clés qui les attendaient quelque part. Ce qui veut dire qu'ils ont fait venir le matos beaucoup plus tôt, parce que deux heures avant l'ouverture de la cérémonie, la LAPD avait déjà ceinturé les lieux, sans parler des gardes du corps et des employés qui grouillaient de partout. Malgré cela, personne n'a parlé de groupes d'intrus qui seraient rentrés dans l'hôtel. Donc comment ont-ils fait pour faire entrer toutes les armes et les explosifs ? »

« Dans des valises ou dans des malles ? » hasarda Danziger.

« Oui, très probablement. Et quand est-ce qu'on apporte des valises ou des malles dans un hôtel ? » demanda Shulman rhétoriquement.

« Au moment où on prend sa chambre ! » fit Danziger en fronçant les sourcils. « *Gevalt*, Marty, je vois où tu veux en venir. Donc, ça voudrait dire... »

Shulman opina du chef. « Qu'au lieu d'arriver tout armés dans l'hôtel au moment de la cérémonie des Oscars, les tireurs sont arrivés à l'hôtel beaucoup plus tôt que les flics ne l'avaient imaginé initialement. La veille, ou peut-être même plus tôt. Je crois qu'ils étaient déjà dans le bâtiment quand la sécurité a commencé à isoler la zone. Ils devaient se cacher dans l'une des chambres. »

« Mais la police et le FBI ont interrogé tous les invités qui étaient sur le registre du Royale, y compris tous les employés », s'étonna Danziger. « Ils ont tous été dûment authentifiés et ont justifié leurs allées et venues, tous leurs récits tenaient la route ».

« Exactement », fit Shulman. « Mais l'un de ces invités est notre agent dormant. Et je m'en vais de ce pas trouver qui est ce bonhomme, ou cette bonne femme. »

* * *

Dans une villa de Brentwood, un groupe de Volontaires de Nord-Ouest étaient assis, taciturnes, devant un grand écran plasma de télévision. Il regardaient les premières colonnes des LARDEU, les Légions Anti-Terroristes Républicaines et Démocratiques des États-Unis, qui roulaient vers Portland. Les lardons, comme on le disait déjà dans la NVA et dans tout le Nord-Ouest, formaient un convoi de camions peints en bleu marine tellement sombre qu'ils semblaient noirs, escortés de véhicules de l'avant blindés équipés d'armes rutilantes. Leurs personnels étaient revêtus de cuirasses intégrales, de casques et de visières. Bien qu'on ne pût voir aucun visage, on devinait qu'il s'agissait surtout de Noirs et d'hispaniques. « Ils ont choisi un bon endroit pour mettre leur quartier général », fit remarquer Cat-Eyes Lockhart. « En plein Nègreville. N'importe quel blanc qui voudrait y aller pour faire une reconnaissance ou une dérive serait transformé en statue de sel ».

« Ils ont dit qu'il y avait déjà eu des « contacts avec les terroristes » à Portland, même si ça ne veut peut-être pas dire grand chose, sans compter qu'ils peuvent raconter ce qu'ils veulent », ajouta Christina Ekstrom. « Peut-être que c'est une mise en scène. On ne peut jamais être sûr avec eux. »

Planté devant la télévision, le Lieutenant Hill se renfrogna. « Ils ont comme consignes de provoquer des incidents avec les gens du coin pour nous attirer dans des guet-apens et nous tirer dessus. Ils

appellent cela ‘mettre en place une dynamique de présence active dans le voisinage’, autrement dit, faire savoir aux péquenauds qui c’est le patron. »

« Bon sang, ce que j’ai hâte d’être de retour », fit Lockhart en poussant un soupir.

Hill secoua la tête. « Peut-être qu’ils l’ont prévu dans leur plan. Si Hillary les a envoyés si tôt, ce pourrait être pour foutre un maximum de bordel dans la Patrie pour nous forcer à rapatrier notre commando de Los Angeles et aller combattre ces escouades de malfaisants et faire baisser la pression à Hollywood », leur expliqua-t-il. « Il faut donc redoubler d’ardeur contre la Machine à Rêves et empêcher l’ennemi d’utiliser ses nouvelles troupes pour faire de la propagande pour le régime. C’est plus urgent que jamais, vu qu’on ne veut pas que les médias et l’industrie du divertissement ne puissent transformer cette bande de criminels anticonstitutionnels en héros virils à la Chuck Norris. Rappelons-nous que ZOG possède à Hollywood un armement beaucoup plus puissant que toute la quincaillerie qu’ils ont mise dans les mains de ces métèques. Comme nos cibles humaines ont été plus ou moins toutes liquidées, il va falloir faire davantage usage de Pascarella et de son équipe. Nous allons faire plus de voitures piégées, pour détruire physiquement leurs usines, leurs plateaux et leurs équipements. N’oubliez pas, dans une guerre, ce ne sont pas les généraux qui capitulent, ce sont les comptables. Nous allons pousser les leurs au désespoir en cassant leurs jouets tous les jours et en rajoutant des zéros à leurs factures. »

« Chef, vous nous disiez qu’ils prévoyaient de faire venir ces équipes de fils de pute depuis un an », dit Lockhart. « Je ne vous demande pas d’informations secrètes, mais comment l’Armée va-t-elle s’y prendre ? »

« La première chose à encaisser, c’est l’augmentation significative de la main d’oeuvre de ZOG pour les raids, le ratissage, les check-points, les couvre-feux, et ainsi de suite », dit Hill. « Dans des campagnes comme celles où opère Zack Hatfield, cela ne devrait pas être trop gênant. La côte Nord-Ouest est une zone très vaste, et même en ajoutant 50.000 hommes, ZOG ne pourra pas être vraiment plus efficace dans sa couverture d’un si grand territoire. C’est dans les grandes villes comme Portland, Seattle, Spokane, et dans des villes plus petites comme Eugene ou Boise qu’ils vont nous emmerder. Ils pourront concentrer une plus grande puissance de feu et plus rapidement que nous pendant une chignole. Le grand Seattle est vraiment immense, ils ne pourront pas y faire trop de mal, mais comme Portland est plus petite et plus densément peuplée, cela nous affectera beaucoup plus qu’eux. Tu te souviens de l’Offensive de 2007, quand Bush II et ses petits amis juifs les néocons ont voulu sécuriser Bagdad avec un afflux de troupes ? Cela n’a pas fonctionné, mais la Revêche a l’air de n’avoir rien appris des erreurs de Simplet. Donc en gros la LARDEU ne va servir qu’à ça, à sécuriser les villes et réduire la violence à des niveaux acceptables, pour empêcher que le pouvoir fédéral ne s’effondre pour de bon, comme c’est déjà le cas dans des bandes de territoire à la campagne. En théorie, une fois qu’ils ont sécurisé les villes, ils peuvent avancer vers des petites villes comme Astoria, chez Zack. Je suis curieux de voir comment ça va se passer. »

« Mais comment allons-nous faire pour les contrer, chef ? » demanda Christina.

« Comme les Irakiens en 2007 », leur dit Hill. « Celui qui combat sait s’échapper, pour combattre le lendemain. Nous allons évacuer Portland et nous redéployer dans un chapelet de bases opérationnelles et de planques autour de la ville, dans les banlieues et la campagne proche, nous ferons des incursions et nous tâcherons de leur tendre des embuscades. Ils pourront réduire l’intensité de la violence révolutionnaire en ville, pour un temps, mais leur nombre de victimes va continuer à augmenter, puisqu’ils nous offriront plus de cibles. Le secret du succès dans la guerre de guérilla, la clé qui permet de vaincre un ennemi mieux armé et supérieur en nombre, est de frapper à des endroits précis tout en s’assurant d’avoir une puissance de feu supérieure à *ce point-ci*, même si dans l’ensemble ils sont à vingt contre un. Ils veulent changer cette situation, et nous de notre côté, il faut à tout prix ne pas leur permettre de nous encercler, nous faire piéger dans une maison ou dans une voie sans issue, où ils pourraient facilement l’emporter avec leur armement lourd. Il faut rester fluides et légers, ne jamais se laisser piéger et surtout les frapper encore et toujours. Idéalement, personne ne devrait regarder à la télé les hauts faits des lardons et des flics. Les gens devraient la

regarder pour voir ce que la NVA fait de beau. Nous devons tenir notre rang et nous arranger pour qu'ils aient quelque chose d'intéressant à regarder, à côté des ivrognes et des débiles de *Showbiz Tonight*. »

« Où est-ce qu'on en est, question sécurité, chef ? » demanda Lockhart.

« Nous avons fabriqué tout un tas de fausses pistes, posé des indices déroutants pour qu'ils perdent du temps en tournant en rond, je pense que ça nous a bien aidés », dit Hill. « Ripley m'a dit que le FBI en avait assez de faire du travail de tâcheron et qu'ils voulaient y voir plus clair. Ils ont fini par comprendre que nous devons avoir une sorte d'assistance sur place pour pouvoir nous cacher et frapper à Los Angeles, ce qui fait qu'ils font un travail de fourmi dans leurs vieilles archives et vont traquer quiconque a un rapport plus ou moins lointain avec la côte Nord-Ouest, ce qui va encore leur faire perdre un temps monumental, sans compter l'hostilité qu'ils vont susciter chez tout un tas d'Américains parfaitement loyaux, qui vont changer d'avis après avoir été frictionnés par nos amis en costard-cravate. »

* * *

Hill l'ignorait bien sûr, mais à ce moment-même, quelqu'un était en train de voir sa vie plonger dans un bain d'immondices à cause d'un rapport parfaitement innocent avec les terres du Nord-Ouest. Julia Lear, âgée de 31 ans, promiseuse assistante de production aux studios de Fox Entertainment à Los Angeles, eut la surprise, en arrivant ce matin-là au travail, de voir ses collègues se terrer dans le silence et lui jeter des regards torves dans l'ascenseur qui menait à l'étage de l'administration. Grande et fine, vêtue de son tailleur professionnel et sans faux plis, Julia entra dans la salle de repos pour poser son repas bio dans le réfrigérateur, mais s'étonna de voir ses collègues, qui buvaient leurs cafés et mangeaient leurs bagels, se lever sans rien dire et tourner les talons. Elle redescendit le couloir pour rejoindre son bureau, devant lequel elle croisa sa secrétaire asiatique : « Lin, c'est mon déodorant qui n'a pas fonctionné ce matin ? Il se passe quelque chose de bizarre... »

C'est alors qu'elle remarqua le regard furieux de l'asiatique. Lin montra du doigt le bureau de Julia, où se tenaient deux agents du FBI au regard sévère, un blanc et un noir, en train d'ouvrir les placards et de lire son agenda. « Bon sang, mais qu'est-ce que vous foutez là ? » cria-t-elle, saisie d'étonnement. Les agents se redressèrent et sans dire un mot, sortirent leurs insignes du FBI et leurs documents d'identité.

« Je suis l'agent Redfearn », lui dit le blanc. « Voici l'agent Webb. Nous sommes du FBI. Voilà ce qui va se passer, madame Lear. Vous allez prendre un siège et vous allez répondre à toutes les questions que nous allons vous poser, sans exceptions et sans lacunes, et vous allez pas chercher à faire des feintes ou jouer à la maline. Nous enquêtons sur l'une des pires tueries de masse terroriste de toute l'histoire de ce pays et nous n'accepterons rien de moins qu'une coopération complète, sans obstruction, silence ou faux fuyant. Il en ira de même avec vos employeurs. Nous avons déjà parlé de vous avec votre patron, Myron Silverstein. À l'issue de notre conversation, nous verrons si nous vous emmenons en ville pour rencontrer une dame très antipathique qui porte un jeu de seringues, et M. Silverstein vous dira s'il vous renvoie. » Redfearn restait assis au bureau, à la place de Julia et l'agent Webb, le noir, referma la porte. Redfearn montra du doigt le siège devant elle. « Asseyez-vous ».

Julia était stupéfaite. « Mais je ne comprends pas... »

« *Asseyez-vous !* » rugit Redfearn. Webb la saisit aux épaules, la poussa dans le siège et en l'espace d'un instant lui avait attaché les mains derrière le siège avec des menottes en plastique qu'il avait sorties de sa poche.

« Mais qu'est-ce qui vous prend ? » s'écria-t-elle. « Vous ne pouvez pas ! Vous n'avez pas le droit... » Par derrière, Webb saisit ses deux boucles d'oreilles, tordit ses lobes et pinça fort, ce qui fit sortir les bijoux de ses oreilles percées. Julia poussa un cri de douleur et vit avec horreur

Redfearn se pencher vers elle et lui parler doucement.

« Ne vous avisez plus une seule fois de dire ce qu'on a le droit de faire et ce qui est interdit, Mme Lear. Je ne sais pas où vous étiez pendant les deux années écoulées, mais nous sommes autorisés, moralement et légalement, à faire exactement ce que nous voulons, qu'il s'agisse de vous ou de tout autre, pour traquer les assassins terroristes qui veulent détruire notre liberté et notre mode de vie américain. Alors maintenant, je vais poser mes questions et vous allez y répondre. Si ce que vous dites ne me plaît pas, vous nous suivrez et vous allez non seulement raconter vos mensonges à la dame aux aiguilles, mais aussi découvrir ce soir en cellule un tout nouveau style sexuel, multi-culturel et plein de diversité. Et quand ces messieurs en auront fini avec vous, nous vous enverrons dans un pénitencier pour femmes, tout ce qu'il y a de plus typique, c'est une vraie mosaïque de couleurs là-bas aussi. Il y a des mamans africaines comme il faut et des latines dynamiques qui vont vous faire tourner la tête. Est-ce que vous comprenez le message ? Alors, dites-moi, dans quelle mesure connaissez-vous Zachary Ellison Hatfield, et quand est-ce que vous lui avez parlé pour la dernière fois ? »

« Fils de pute ! » lança Julia. « Mon frère est flic, c'est le shérif du comté de Clatsop, dans l'Oregon. Si vous me faites du mal, il descend et il vous... » Webb se pencha et lui administra une décharge de taser sur la nuque. Il avait réglé son arme à la puissance la plus faible, mais elle poussa un hurlement de plusieurs secondes, jusqu'à ce que Redfearn fit cesser, d'un geste impatient, l'initiative du nègre.

« Il faut qu'elle reste capable de comprendre les questions et d'y répondre », dit-il. Julia vacilla, sa tête s'affaissa soudain, laissant choir les gouttes de sang de ses oreilles blessées sur son cou et son chemisier. « Zack Hatfield », dit Redfearn froidement. « Zack Hatfield. Je vous écoute, Mme Lear ! »

« Cela fait des années que je ne lui ai pas parlé », dit Julia d'une voix atone, incrédule et perdue, car il y avait à peine dix minutes, en prenant l'ascenseur, elle se préparait à une journée de réunions et d'écritures, avant de déjeuner avec un réalisateur. « Qu'est-ce que vous pouvez me dire sur lui ? »

« Vous savez quoi sur lui ? » répéta-t-il, glacial. « Est-ce que vous savez ce qu'il fabrique depuis deux ans et demi ? »

« Je le sais », dit Julia. « Il est dans la NVA. C'était ça que vous vouliez savoir ? Vous êtes en train de me torturer à cause de quelqu'un que j'ai connu il y a quatorze ans ? »

« Si vous couchez avec un chien, attendez-vous à vous réveiller avec des puces racistes », dit Webb, debout derrière elle, d'une voix sourde et mauvaise.

« Votre shérif de frère n'a pas l'air de se démener pour l'attraper », dit Redfearn. « Peut-être que je parle à la mauvaise Lear, mais vous êtes la seule de ce coin qui se trouve en ce moment dans la ville qui a connu la tuerie en direct à la télé, alors on commence par vous. Quelle est la nature de votre relation avec Zacharie Ellison Hatfield ? »

« Je suis sortie avec lui quand j'étais au lycée d'Astoria, puis il est parti à l'armée et je suis allée à la fac », leur dit Julia. « Et *c'est tout*. Je ne sais vraiment plus quand je lui ai parlé pour la dernière fois. Je ne rentre plus beaucoup à la maison. »

Cela dura encore plus d'une heure, encore et encore, toujours les mêmes questions. Quand est-ce qu'elle avait vu Zack pour la dernière fois ? Quand lui avait-elle parlé pour la dernière fois ? Quand avait-elle parlé à son frère, le shérif Ted Lear, pour la dernière fois ? Quand était-elle revenue à Astoria et dans le Nord-Ouest pour la dernière fois ? Qui sont les personnes d'Astoria qu'elle connaissait, qui étaient de la NVA ou qui pourraient entretenir des sympathies racistes ? Quelles autres personnes originaires du Nord-Ouest connaissait-elle à Los Angeles ? Ils lui montrèrent des photos de gens qu'elle ne connaissait ni d'Eve ni d'Adam et lui demandèrent quand elle les avait vus pour la dernière fois. Ils voulaient savoir où elle était lors de la nuit des Oscars, minute par minute, ce qui ne lui plaisait guère, puisqu'elle avait passé sa soirée à la maison à regarder la

cérémonie à la télévision. Elle essaya de leur dire qu'elle avait été franchement choquée et horrifiée par le massacre, qu'elle n'était pas raciste, qu'elle n'avait aucune sympathie pour la NVA, qu'elle considérait comme un ramassis de cinglés et d'assassins. Ils continuaient, imperturbables, à lui poser des questions, en vociférant des insultes et des menaces. Webb lui frappait la tempe du plat de la main lorsqu'elle mettait du temps à répondre et lui envoya une autre décharge de taser, pour le principe. À un moment, il se posta devant elle et lui cracha dessus. Julia savait bien que tout l'étage pouvait entendre ses cris et ses plaintes, autant que les cris rauques des hommes du FBI. Personne ne vint lui porter secours

Soudain, Redfearn regarda Webb et lui dit abruptement : « Merde. Elle ne sait rien. On remballé. » Il se leva de son siège, Webb ouvrit la porte et sans dire un mot, les deux agents quittèrent le bureau. Derrière les portes entrebâillées, des paires d'yeux effrayés regardaient les deux agents arrivés près de l'ascenseur. Webb appuya sur le bouton et sortit un carnet de sa poche, écrivant quelques mots. « Qui est le suivant sur la liste ? » lui demanda Redfearn d'un ton détaché. L'ascenseur s'ouvrit avec un petit tintement, les deux hommes entrèrent et les portes se refermèrent. À l'étage, tout était calme, seuls s'entendaient les sanglots étouffés de Julia qui s'échappaient de la porte de son bureau, restée ouverte.

Personne ne vint la voir. Quelques minutes plus tard, un vigile en uniforme, un blanc entre deux âges, apparut dans le couloir et rejoignit son bureau. Il jeta un œil à l'intérieur et s'approcha doucement de la jeune femme assise. Il sortit un couteau de poche, coupa les liens en plastique qui la retenaient et l'aida à se relever. « Je vais vous accompagner aux toilettes, Mme Lear », dit-il gentiment. « Je vais vous laisser vous remettre d'aplomb un moment. Ensuite, il faudra que vous me donniez toutes vos clés, vos carte-clés et vos insignes d'employée et que vous repreniez tous vos effets personnels qui sont dans votre bureau. Je vais vous apporter un carton pour mettre vos affaires. M. Silverstein dit que votre contrat prend fin immédiatement et que je dois vous raccompagner jusqu'à la sortie. Il m'a dit aussi de vous dire que ce n'est pas la peine de continuer à chercher du travail à Los Angeles ou ailleurs dans le monde du show business. Il a dit aussi d'autres choses sur vous que je n'ai pas envie de répéter. Je suis désolé, madame. Je vous ai toujours bien aimée. Comme nous tous ici. »

« Pas assez pour me venir en aide », répondit-elle sobrement. « Vous entendiez ce qu'ils me faisaient là-dedans, Vous avez tous entendu ! » s'écria-t-elle en direction de l'allée de bureaux. « Pourquoi aucun d'entre vous n'a levé le petit doigt pour m'aider ? » s'époumona-t-elle.

« Pourquoi les Blancs ne s'entraident-ils jamais ? » demanda le garde en soupirant. « Parce qu'ils ont eu peur. Vous savez bien. *Nous avons tous peur.* »

« Non, pas tous », murmura Julia en reniflant, alors qu'elle ouvrait la porte des toilettes des dames. « Moi, je connais un blanc qui n'a pas peur. »

Chapitre XXIII : Dans la tanière du lion

Une fois qu'il eut décidé que l'homme-lige de la NVA dans l'Hôtel Royale avait selon toute vraisemblance réservé une chambre pour y cacher le commando, Marty Shulman mena son enquête de façon méthodique et serrée. Il obtint la liste de tous les hôtes présents au Royale lors de la nuit des Oscars et les analysa un par un pour être certain de pouvoir les rayer de la liste. Il les traqua tous et leur parla face à face, adoptant des degrés de politesse et de raffinement variables, en fonction de leurs positions respectives sur l'échelle d'Hollywood. Il lui fallut deux bonnes semaines pour mener à bien ce travail.

Il dut même prendre l'avion pour aller en Europe rencontrer l'un des hôtes qui figurait sur sa liste, en première classe, bien sûr, étant donné qu'il avait carte blanche pour ses défraiements. Il s'agissait de touristes, d'hommes d'affaires, de journalistes venus couvrir la remise des prix et qui n'étaient pas de Los Angeles, d'invités des studios ou d'amis de leurs dirigeants, d'anciennes vedettes et d'autres encore, qui avaient réservé leurs chambres aux étages inférieurs et qui semblaient tous avoir une bonne raison d'avoir pris une chambre d'hôtel à Hollywood pour cette nuit-là. Après avoir rayé ce menu fretin de sa liste, il fallait régler la question des suites aux étages supérieurs et sous les combles, là où avait eu lieu la fête, et des chambres réservées par les grandes vedettes, ceux qui menaient la danse.

Arrivé à ce point, Shulman savait qu'il fallait marcher sur du velours, de peur d'offusquer les poules aux œufs d'or et de signaler à sa proie que le Marteau des Hébreux était à sa poursuite. « Je me rapproche », dit-il à Dave Danziger qui était descendu dans son repaire au sous-sol.

« Je peux te le dire, parce que je me sens des petits papillons dans le cul ».

« Ah bon, tu papillonnes du cul ? » fit Danziger.

« Comme une danseuse du ventre, je te dis. Et ça veut dire que j'y suis presque », lui confia son beau-frère. Il sortit une liste de nom. « C'est la liste courte. Il va falloir la raccourcir encore. J'ai éliminé les juifs et les *schwartzers*, les gouines et les tapettes, en tablant qu'aucun de ceux-là n'aurait la *meshugah* de fricoter avec des nazis qui veulent les envoyer dans des chambres à gaz. Ce sont tous les suspects *goy* qui avaient des chambres aux deux derniers étages, ou qui ont été vus à cette fête, juste avant le bain de sang. C'est l'un de ces noms, j'en suis sûr. »

Danziger parcourut le papier et siffla. « *Gevalt*, Marty, tu as intérêt à ne pas te tromper ! Il y a un ou deux noms sur ta liste qui font dans les cent millions par an, et tu sais à quel point ils sont fragiles et susceptibles. Si tu les accuses d'être des assassins et des terroristes, ils vont *plotz* ! Ils vont casser les oreilles à Arnie, à Moshe et à Sam. Bon sang ! Nous avons *fait* ces gens ! Pourquoi l'un d'entre eux mordrait la main qui le nourrit d'une façon aussi horrible ? »

« Ce sont des *goyim*, David », dit Shulman. « Quelle est la première leçon qu'on apprend à la yeshiva ? Ne jamais, jamais croire un *goy*, puisque ce sont des bêtes sans âme. Tous les fils d'Esau nous haïssent à mort, depuis que Jacob, notre ancêtre béni, les a privés de leur droit d'aînesse contre un plat de lentilles. Il ne se résignent pas. Même si l'on passe notre temps à remplir leurs auges de lentilles, ils désirent secrètement recouvrer leur droit d'aînesse. J'ai raison, j'en suis persuadé. Une des personnes sur cette liste a trahi et a tué nos amis et nos anciens, et elle continue à le faire pendant que nous causons, en aidant ces animaux à nous tuer. »

« Ouais », fit Danziger d'un ton aigre. « Tu m'en diras tant. Avant de descendre, j'ai entendu aux informations que ces fils de pute avaient tué Herschel Rabinowitz de MGM, ce matin-même. Ils ont pu passer outre les caméras, les vigiles, tout le monde et ils lui ont tiré dessus à travers la vitre de sa fenêtre, alors qu'il prenait son petit-déjeuner à Malibu. »

« Bon sang de bois, Hersch est mort ? » s'exclama Shulman.

« Plus mort qu'une crotte de chien sur le pavé, mon pote », confirma Danziger en hochant de la tête d'un air sombre. « Hier, ils ont amené une voiture piégée à l'intérieur de l'immeuble de bureaux de Fox News et cette putain de bagnole à tout rasé, en tuant tout le monde dans le hall d'entrée. Et avant-hier, ils ont réussi à savoir où Shelley Klein se cachait à Santa Barbara. Ils l'ont attachée à une chaise, puis l'ont lâchée dans la piscine, pour la regarder se noyer. Donc, cette semaine c'est officiel, l'industrie du film et de la télévision dépense plus pour sa sécurité que pour les salaires des employés, ce qui n'est pas difficile puisqu'il n'y a presque plus personne qui travaille. Tout le monde se cache et se demande qui sera le prochain à mourir. Ce n'est pas acceptable, Marty ! »

« Alors continuons notre travail d'enquête pour y mettre fin », asséna Shulman. « Dis-moi, qu'est-ce que tu peux me raconter de beau sur les gens qu'il y a sur la liste ? Essayons d'abord de trouver un mobile. Par exemple, qui a des problèmes avec son agent ? »

« De quoi me parles-tu, Marty ? » fit Danziger, exaspéré. « Ils ont tous des problèmes avec leurs agents, toujours, et avec leurs contrats, leurs droits d'auteur, leurs parts, leurs bonus et leur putain d'ego. Quelles que soient les liasses de billets qu'on leur fourre dans le gosier, ils ne sont jamais contents. »

« Mais je veux dire, quelque chose de spécifique, de récent, qui aurait pu amener l'un d'eux à vouloir se venger contre l'industrie ? » insista Shulman. « Est-ce que l'une de ces vedettes a attrapé des morpions en se faisant tringler par un de nos gars récemment ? Je ne pense pas seulement aux problèmes avec les agents, mais aux disputes avec les studios ou les réalisateurs, un contentieux personnel ou sexuel qui pourrait les rendre vraiment méchants ? Et dans leur vie personnelle ? Est-ce qu'il y en a un qui a tourné chèvre ces temps-ci ? Je veux dire, plus chèvre que de coutume à Hollywood ? Des mauvais trips avec la drogue, des jeux avec des armes, des gens qui parlent tout seuls ? Quelqu'un qui aurait rompu avec un juif ou qui se serait fait prendre en photo par un journaliste juif de tabloïd ? Combien d'entre eux sont passés en centre de désintoxication, je veux dire dans un vrai, quand leurs vices commencent à mettre en danger les budgets ou les profits ? »

« Ah oui, ils détestent ça », s'amusa Danziger. « Ces divas devraient nous être reconnaissantes de sauver leurs petites santés, elles ont de la chance que nous ne les découpiions pas comme des cartes de crédit arrivées à expiration. On le fait parfois, comme tu le sais. Beaucoup ne sont pas revenus des centres de désintox. Marty, je ne sais pas quoi te répondre. Tu connais cette ville. C'est un nid de vipères. Hollywood est l'endroit où l'on te poignarde, *mais de face*. Tu n'en trouveras pas un qui n'a pas un compte à régler avec un autre. On se bat pour des histoires d'argent, de fesses, à cause de coups fourrés ou pour des motifs bidon, ou encore parce qu'on s'ennuie, ou par pure méchanceté, mais on n'en vient pas à l'assassinat ! »

« C'était le cas jusqu'à récemment », lui rappela Shulman. « Qu'en est-il de Bart Payne ? J'ai entendu dire qu'il était furieux contre Seymour Grossberg, à propos de son dernier film. Des gens les ont entendus se disputer dans le hall du Royale, quelques heures avant l'attaque. »

« Oui, c'est vrai, mais Bart ne s'intéresse à rien d'autre qu'à l'argent et à la chatte », dit Danziger, n'en tenant aucun compte. « Comme il est sur la pente descendante, il cherche à profiter autant que possible de la vie, avant de jouer son dernier premier rôle romantique et d'être embauché pour des rôles décoratifs. En plus, je ne crois pas qu'il ait assez de neurones et de tripes pour faire une chose pareille. Il ne s'en serait pas sorti. Ce n'est pas un très bon acteur, tu sais. »

« Voilà qui est bien dit. Tu viens de faire une remarque très intéressante, Dave, sur un point capital », dit Shulman en opinant du chef. « Il faut faire rentrer cela dans les paramètres de la personne qu'on recherche. Il doit s'agir d'un véritable acteur, quelqu'un qui est capable de se composer un rôle dans une ville où tout le monde a l'habitude de détecter la tromperie et le baratin à cent mètres. Qu'en est-il des vieux chevaux de retour que tu as mentionnés, ceux que les studios ont découpé comme de vieilles cartes de crédit parce qu'ils ne ramenaient plus assez de clients pour justifier le *tsimmes* qu'ils faisaient en montrant leur cul à tout bout de champ ? Quelqu'un qui n'aurait pas supporté qu'on lui dise que son quart d'heure de gloire était terminé et qu'il fallait

débarrasser le plancher ? »

« La liste de ceux-là serait bien plus longue que la tienne », dit Danziger en haussant les épaules.

« Faisons-la donc, cette liste, au cas où je me serais trompé. Mais est-ce qu'il y en a un qui aurait réservé une suite pour la sauterie du dernier étage du Royale ? »

« Marty », fit Danziger, pensif. « Tu me donnes des idées. Qu'est-ce que tu penses de Max Garrett ? »

Shulman se renfoga. « Max Garrett est un *schmuck* et un fils de pute d'antisémite qui a bien mérité son exil. Si ça ne tenait qu'à moi, on lui retirerait son immunité de vedette et on l'accuserait de crimedehaine après les remarques qu'il a faites à ce flic qui l'avait ramassé pour ivrognerie. Il devrait pourrir au fond d'une prison, la tête dans la terre comme un oignon. »

« On avait discuté de son cas à l'époque », rumina Danziger. « Tu dois te souvenir que j'avais défendu cette position devant notre communauté, mais les vieux, soi-disant plus sages, avaient eu gain de cause et nous avons décidé de régler son cas à l'ancienne mode. Ses films ne pouvaient pas vraiment être retirés de la circulation. Ils font encore de l'argent. Trop de classiques, trop de prix, trop de millions résiduels en jeu. Il ne fallait pas couper le nez de l'industrie pour se moucher. Mais nous avons fait en sorte qu'il ne revienne plus dîner en ville. Personne ne touchera plus à Garrett ni à aucun de ses projets, et les rares fois où il a tenté de produire ou de réaliser un film indépendant, nous nous sommes arrangés pour qu'il ne puisse pas embaucher un seul perchiste ni une seule scripte et nous avons fait passer le message que quiconque serait vu dans une production Garrett finirait à la rue, comme Garret lui-même. C'est un toxique. Il est radioactif. Il est mort pour nous et pour cette ville. Il glande toute la journée dans sa grande villa à Beverly Hills, en compagnie de ses souvenirs, en attendant que le téléphone sonne, ce qui n'arrivera pas. Dans cette situation, on peut développer une forte paranoïa, et nous savons que Garrett a toujours été un antisémite et un catholique taré. Est-ce que tu penses qu'il aurait pu faire le cheval de Troie pour la NVA ? »

« Pour sûr que j'ai pensé à lui » dit Shulman. « En fait, c'était lui, la première cible de mes enquêtes. Et crois-moi, si je pouvais relier Garrett à cet holocauste de la nuit des Oscars, je paierai pour le regarder brûler vif. Mais Garrett n'était pas au Royale cette nuit-là, et il n'avait aucune connexion d'aucune sorte avec les Oscars. Comme tu l'as dit, il est radioactif. Ils ne l'auraient même pas laissé entrer dans la salle de spectacle. On l'a à l'oeil, le Garrett, évidemment, mais ce n'est pas lui que nous cherchons en ce moment. Je continue de croire que celui ou celle que nous cherchons est là-dessus », dit Shulman en montrant le papier dans la main de Danziger. « Revenons à la liste. Que penses-tu de Jeff Gallagher ? Est-ce qu'il n'avait pas dit de très vilaines choses contre Sid Glick et Art Bernstein ? »

« Nan, il est dégoûté parce qu'un jour qu'il était rentré en avance, il les avait surpris tous les deux dans sa chambre à coucher en train de faire le sandwich avec Charlene Dawson. Mais c'était strictement professionnel. Charlene devait avoir un premier rôle dans un film de Paradigm. Elle officialisait la chose à la façon traditionnelle en ajoutant un million de plus à son avance, mais Gallagher en a fait une affaire personnelle et a rompu avec elle, d'où les ragots des tabloïds et le chahut télévisuel qui s'en sont suivis. Pour finir, Jeff a fait croire qu'il n'avait pas surpris Sid et Artie avec Charlene, mais avec deux golden retrievers. C'est franchement moche, mais pas si surprenant dans la Ville des Paillettes. Mais cette histoire a fait long feu. Jeff n'est pas le responsable. Il se cache quelque part à l'heure qu'il est, il a les boules. Souviens-toi qu'il a joué le rôle de la deuxième tantouze dans le film de cowboys homosexuels avec Hugh Lewis. Hugh est mort et Jeff crève de trouille à l'idée d'être sur la liste de la NVA, ce qui est peut-être le cas. Ce n'est pas lui. »

« Très bien. Et qu'en est-il de ces charmantes donzelles du septième art ? » demanda Shulman. « Je crois savoir que Brittany Malloy n'était pas enchantée d'avoir été mise de côté dans un centre de désintoxication après ses cascades d'ivrognesse lors de la cérémonie de l'année dernière. Peut-être s'est-elle dit qu'elle pourrait de nouveau voler la vedette cette année ? »

« Brittany est en sursis avec mise à l'épreuve depuis qu'elle est sortie de désintox, on l'a envoyée au coin, dans le jury de Danse avec les Stars et dans des sitcoms, pour qu'elle médite sur ses bêtises. Elle veut revenir, elle bouillonne. Mais elle ne veut pas tout renverser comme Samson dans le Temple. Ce n'est pas elle », fit Danziger en secouant la tête.

« J'ai encore une question à te poser », fit Shulman. « Que penses-tu d'Erica Collingwood ? Elle vient de Seattle à l'origine, non ? Ne racontait-on pas que si Chase Clayburn avait fini dans l'armée, ce n'était pas forcément par zèle patriotique pour la terre des hommes libres et le foyer des braves, mais quelque chose comme la retombée d'une rebuffade essuyée par Sid et Artie, qui avaient voulu faire un exemple ? Est-ce que ce sont des racontars ? »

« Hmmmm... », fit Danziger en se grattant le menton, pensif. « Oui, ce n'est pas entièrement faux. Sid régissait cette ville avec un gant de velours, mais de temps à autre il aimait faire savoir qu'il avait une main de fer et la bimbo Collingwood l'avait échaudé. Maintenant que j'y pense, Marty, je crois tu tiens quelque chose ! Je sais qu'elle est prude. Elle ne se déshabille pas devant les caméras, elle ne joue pas de rôle de lesbienne et j'ai entendu dire qu'elle s'arrangeait toujours pour ne pas avoir à jouer des liaisons inter-raciales, qu'elles soient sexuelles ou romantiques. Elle a toujours une bonne raison évidemment, des engagements préalables ou autre chose, mais ces choses-là se remarquent, à la longue. On peut aussi objecter qu'elle se tenait sur la scène, juste à côté de Marty Rydin et de son *fageleh* en chocolat quand la fusillade a commencé. La première balle a failli la tuer. »

« Est-ce que l'objection est insurmontable ? » demanda benoîtement Shulman. « Dave, ces nazis sont des démons à forme humaine, mais loin d'être idiots. Ils sont froids et calculateurs, au point d'avoir eu une longueur d'avance sur nous pendant toute cette histoire. Quelle meilleure façon d'éviter les soupçons que de s'afficher en criant comme une folle devant les caméras quand ça barde ? Elle a dit qu'elle avait pu se coucher et rouler pour se cacher derrière le rideau quand la fusillade a commencé. Peut-être bien. Peut-être aussi que tout était prévu dès le départ, et que c'est elle qui avait tout manigancé. Toi qui t'y connais en jeu d'acteur, est-ce que cette pimbêche de Collingwood est bonne comédienne ? »

« Rudement bonne, oui », admit Danziger en hochant de la tête. « C'est l'une des rares américaines à pouvoir jouer du Shakespeare et à être applaudie debout par un public anglais. Vois-tu, Marty », poursuivit-il lentement. « Le diable m'emporte si tu ne tiens pas un bon filon ! Erica Collingwood n'a jamais dit ou fait quoi que ce soit de franchement antisémite, raciste ou de politique à ma connaissance, à part de refuser de faire le sandwich avec Sid et Artie cette fois-là. Mais je me suis laissé dire qu'en fait, elle n'avait jamais *payé ses dettes*, ni fait de gâteries à nos gars pour les films ou les télé où elle a joué. Je ne crois pas qu'elle soit jamais sortie avec des basanés ni qu'elle ait fait la gouinasse lors des soirées de fin de semaine, rien de rien. En plus, elle ne doit pas être ravie du retour de son petit ami en fauteuil roulant. C'est le genre de chose qui peut vous contrarier une gamine. Donc oui, il faudrait peut-être avoir un petit entretien avec la Collingwood. »

« J'avais déjà entouré son nom pour ce soir », dit Shulman.

* * *

Un peu après minuit, Marty Shulman se gara dans la cour de la résidence de style colonial espagnol où Erica avait son appartement. Il avait bien préparé son affaire, en payant 500 \$ le technicien de l'entreprise de sécurité privée qui s'occupait des appartements de la résidence, pour avoir le code de sa clôture métallique, arranger une panne mystérieuse des caméras qui surveillaient la cour sur le coup de minuit et paralyser le système d'alarme de l'appartement d'Erica. Il ne savait pas bien ce qu'il allait apprendre d'elle, mais il se doutait qu'il devait couvrir ses traces.

Shulman éteignit le moteur, sortit sans bruit de sa voiture et ouvrit son coffre. Il sortit son .45 de son étui d'épaule et enfila une balle dans la chambre. Il coiffa son crâne dégarni d'un chapeau trilby et sortit de sa poche une paire de gants en latex, qu'il passa à ses courtes mains. Il sortit du coffre un sac de sport, qui contenait un assortiment très spécial, prévu pour les cas où les questions aux

vilains *goyim* demandaient une certaine vigueur.

Il y avait son pied de biche préféré, cela va sans dire, mais aussi un jeu de menottes en plastique et deux paires de menottes traditionnelles, une panoplie complète de seringues Dershowitz, plusieurs paires de pinces et de coupe-boulons, un ensemble d'instruments en métal enroulés dans un tissu, comprenant un scalpel de chirurgien ainsi qu'une petite scie, un petit brûleur au propane pour réchauffer les lames et une boîte de cigares, moins chers encore que ceux qu'il fumait d'habitude, mais dont le bout brûlait assez la chair humaine pour délier les langues. Marty poussa un soupir ; même s'il se trompait sur le compte d'Erica, il savait qu'il allait passer un de ces moments qui lui faisaient tant aimer son travail et il s'en réjouissait d'avance.

Il avança sans bruit vers la porte d'entrée. Sachant que l'alarme avait été neutralisée, il sortit de son sac une ventouse en caoutchouc, l'appliqua contre le panneau vitré à côté de la porte puis suivit ses bords avec un coupe-verre. Il retira le cercle et le rangea dans son sac avec la ventouse. Il passa sa main gantée dans l'orifice, actionna discrètement le pêne, retira la chaîne, puis fit tourner la poignée de l'intérieur. La porte s'ouvrit de quelques centimètres. Shulman s'arrêta, rangea tout dans son sac, puis ouvrit la porte avec beaucoup de précautions pour ne faire aucun bruit. Telle une ombre grise, il pénétra dans l'appartement, faiblement éclairé d'une lampe posée sur une table du salon. Une lumière venait aussi de la cuisine, très faible, probablement la petite ampoule près de la hotte. Une radio ou un lecteur CD dans la chambre passait doucement une musique du genre celtique new age, ou peut-être Loreena McKennit. Shulman ne savait pas ce que c'était et n'en avait cure, mais cela lui indiquait que le gibier était là, dans sa chambre. Il sortit son .45 de son étui d'épaule et tira le cran de sûreté. Il n'avait pas l'intention de s'en servir, si ce n'est pour convaincre la femme effrayée de se laisser ligoter sur son lit, avant de passer à l'interrogatoire proprement dit. Ses longues lèvres couleur foie esquissant un sourire, il avança à pas de loup dans le salon. Dans son enthousiasme, il avait oublié de vérifier la cuisine.

Dans son dos, Marty Shulman entendit le déclic d'une cartouche posée dans la chambre d'un pistolet automatique. Faisant volte-face, il découvrit un jeune homme grand, blond, au visage minéral, ne portant d'autre vêtement qu'un caleçon vert foncé, qui se tenait à trois pas, pointant vers sa tête le canon d'un Browning High Power automatique 10-mm. « Salut, mon pote », dit le jeune homme. Son accent était australien. Il tenait Shulman sous sa coupe et Shulman le savait. Ses boyaux s'agitèrent, prélude à l'évacuation de son repas chinois et de son Chivas Regal le long du pantalon. Shulman haussa les épaules : « Un *nouveau* ? » dit-il.

« Et qu'est-ce qu'il y a de *nouveau* avec toi, mon pote ? », grogna l'Australien. Shulman fit jaillir son .45 et réussit à tirer une balle qui se ficha dans le mur, alors que Charlie Randall tirait tant et plus dans la poitrine de son adversaire, dans son ventre flasque, avant de tirer une dernière balle qui lui atteignit le crâne, en passant par son nez charnu et judaïque, alors qu'il gisait au sol, dans ses tremblements, sa merde et son sang.

« Charlie ! » cria une voix dans la chambre à coucher. Erica Collingwood apparut sur le seuil, sa chevelure blonde toute défaite. Elle était en train de se passer une robe de chambre et de se l'attacher à la taille. « Mais qu'est-ce que c'est que ça ? » s'écria-t-elle en scrutant le juif mort étalé au sol.

« Éloigne-toi de la fenêtre ! » aboya Randall. « Il y en a peut-être d'autres ! Il faut t'habiller. En avant ! » Erica disparut dans la chambre et Randall partit inspecter la porte et toutes les fenêtres. La cour avait l'air vide, à l'exception de la Lincoln de Shulman. Il passa dans le petit jardin et jeta un œil au-dessus du mur. Aucun signe de lampe torche ou d'un quelconque intrus, mais il remarqua une lumière qui s'allumait chez le voisin, à l'appartement du dessus. Il retourna dans le salon pour examiner le corps de Shulman et prit son portefeuille dans la poche de son pantalon, souillé de sang et d'excréments. « Est-ce que tu connais un certain Martin Shulman ? » fit-il en direction de la chambre, penché sur le permis de conduire du macchabée.

Erica apparut dans l'embrasement de la porte, portant un jeans et un chandail, encore pieds nus.

« Merde ! C'est le *Marteau des Hébreux* ! »

« Le quoi ? »

« Un détective privé du genre teigneux que les patrons des studios utilisent pour leurs basses œuvres. Ils l'appellent le Marteau des Hébreux. Mais qu'est-ce qu'il foutait chez moi ? »

« J'ai vu la porte », lui dit Charlie. « Il est entré par effraction. Il a dû s'arranger pour paralyser le système d'alarme. Il avait ça avec lui. » Randall ouvrit la fermeture éclair du sac de sport et jeta son contenu sur le sol. Il fouilla le tas d'objets et découvrit les pinces et le brûleur au propane, ouvrit la bande Velcro de la housse des lames et des scalpels, puis la boîte en plastique cachant les seringues Dershowitz. Il les lui montra. « Il était là pour ça », murmura-t-il, tremblant de rage. « Tout cela, c'était pour toi, ma douce. Il était là pour toi ».

« Il venait me torturer », dit Erica avec calme. Sa peau blêmissait d'horreur. « Il m'aurait tué ensuite. Il fait ce genre de choses pour les Gros Juifs des studios. Il le faisait, plutôt. Il s'est fait un nom dans ce domaine. Tu m'a sauvé la vie, Charlie. Merci. »

« Ne t'en fais pas, ma douce. Quand ils annuleront l'Ordre Opérationnel numéro dix après la guerre, tu me paieras une mousse et l'on sera quitte. Tu as la chance d'être si séduisante que j'avais décidé de revenir. » Randall jeta un œil au cadavre. « Tu as de la chance toi aussi, bonhomme. Tu es mort trop vite ». Avec une des longues aiguilles, il perça l'oeil encore ouvert de Marty Shulman, jusqu'à la cervelle. « Va rôtir en enfer, juif ! » jeta Randall d'une voix sourde, emplie de dégoût.

Erica soupira de désespoir. « Ils sont à mes trousses, Charlie. Merde, merde *et merde* ! »

« Je sais », dit Randall. « Nous allons te sortir de là. » Ils entendirent des craquements au-dessus de leurs têtes.

« C'est Helen Morgan à l'étage du dessus », dit Erica. « Une brave dame, pas mauvaise actrice. Elle fait pas mal de passages dans les feuilletons de l'après-midi. Elle a dû entendre les coups de feu. J'imagine qu'elle a déjà appelé les flics. »

« Oui, j'ai vu qu'elle avait allumé la lumière ».

« Charlie, s'il te plaît, ne la... »

« Non non, ne t'en fais pas. Elle n'a aucune idée de ce qui se passe. C'est une civile et nous ne frappons pas les civils sans raison. Combien de temps la police met-elle pour arriver dans le patelin ? »

« Quatre ou cinq minutes, grand maximum. »

« Il faut tailler la route, maintenant. Fais ton sac. » Charlie avait demandé à Erica de se préparer un sac d'urgence contenant des habits, de l'argent et de faux papiers que la NVA lui avait donnés. Sans un mot, elle partit dans sa chambre et prit son sac dans la salle de bain et le ramena dans le salon. « Si tu dois prendre autre chose, fais-le maintenant, mais fais-le vite », dit Randall. Il partit dans la chambre, s'habilla et se chaussa. En ressortant, il vit Erica devant ses étagères de livres, en train de choisir une demi-douzaine de volumes. « Tu prends ton Henry Lawson ? » demanda-t-il.

« Pardi », fit-elle. Des sirènes de police retentirent dans le lointain.

« Ils poussent la chansonnette. On dégage », dit Randall.

Erica referma son sac en tissu et jeta un dernier regard sur son appartement. « Eh bien », dit-elle en soupirant. « On dirait que c'est le moment. Douze ans déjà. Cette ville, cet endroit, ce métier, cette vie, tout va, tout s'en va. »

« Je suis navré, Erica », dit Randall pris de pitié. « Sincèrement désolé ».

« Je n'ai jamais été le genre de personne qui te demande de mettre la table, mais qui ne pose rien dessus, Charlie », lui dit-elle. « Je n'échangerai ces deux derniers mois contre rien au monde. Aucun

regret. Allons-y. »

Un matin de la semaine suivante, Julia Lear était assise à la table de sa cuisine dans son appartement de Burbank, prenant un petit-déjeuner consistant en un croissant et une moitié d'ananas et se demandant ce qu'elle allait bien pouvoir faire du reste de sa vie. Il semblait bien que Myron Silverstein avait tenu parole. En matière d'emploi, Los Angeles était devenue une terre gaste¹, au moins en ce qui concernait le show business. Elle avait passé des coups de fil à toutes ses connaissances dans le monde de la télévision et du cinéma, qu'elle avait accumulées pendant plusieurs années passées en Californie. La plupart d'entre elles n'avaient pas pris la peine de répondre et celles qui répondaient lui opposaient des refus polis, mais fermes. On s'était passé le mot à son sujet. Elle était officiellement une pirate, avec une grande cicatrice sur sa joue.

« Julia, sincèrement, je suis navré », lui avait dit un producteur exécutif avec qui elle avait eu une brève liaison il y a quelques années, qui dut avoir laissé assez de bons souvenirs pour qu'il daignât lui parler. « Mais il faut que tu comprennes. La vie est devenue un vrai cauchemar par ici. Tout le monde doit offrir des sacrifices au politiquement correct d'une façon ou d'une autre, ou brûler des bâtonnets d'encens sur l'autel du multiculturalisme, de la diversité et de la tantouzerie. Certains d'entre nous ont brûlé plus que des bâtonnets, d'ailleurs. Désormais, certains films ou émissions de télé avec lesquels nous avons été associés, même de loin, peuvent provoquer notre mort. Nous ne l'avons pas vu venir, mais nous cherchons tous à nous souvenir quelle phrase ou quelle scène que nous avons écrite pourrait nous placer sur la liste de la NVA. Tout le monde se cache. Même si tu n'étais pas sur la liste noire, je ne crois pas que je pourrais t'embaucher. Tous les projets sont au point mort parce que les équipes et les acteurs se sont mis au vert. Les troupes de la saison d'hiver pour le grand écran et les DVD sont décimées et Dieu seul sait ce à quoi va ressembler le lancement de la saison télévisée. Mais le fait est que *tu es* sur la liste noire. »

« À cause d'un gars que j'ai connu dans une autre vie, à l'adolescence, un gars que je n'ai pas vu depuis des lustres et qui me ferait prendre mes jambes à mon cou de terreur si je le revoyais à ma porte », lui rappela Julia avec acrimonie. « Pour autant que je sache, je suis peut-être moi-même sur la liste de la NVA, puisque Zack me voit comme une sorte de traîtresse qui bosse pour les Juifs et qu'il faut traiter comme telle ! »

« C'est un vilain sac de nœuds mon petit, mais que veux-tu ? Console-toi en te disant que les deux terreurs du FBI ne t'ont pas emmenée le diable sait où. On entend parler de ce genre de choses en ce moment, ce n'est pas la première fois. Depuis le bain de sang de la nuit des Oscars, toute la série des meurtres et cette incroyable révélation sur Erica Collingwood, les grands patrons ont développé une paranoïa complète contre tout ce qui a le visage pâle. Ils ne savent pas sur qui compter. Le FBI non plus. Ils voient des rebelles blancs sous tous les lits. Ils se déchaînent tous azimuts. Bigre ! Ils sont même venus me voir l'autre jour, moi et tous mes employés blancs, pour un interrogatoire de troisième degré. Heureusement, ce n'était pas aussi violent qu'avec toi, vu que je me suis fait un nom dans cette ville. Mais le moulin à rumeurs n'arrête pas de tourner. Après l'affaire Erica, il se dit que les patrons envisageraient de bannir des films et des télés tous les descendants d'Européens qui ne pourraient pas prouver l'existence d'au moins une relation homosexuelle ou inter-raciale. »

« Bon, je suis hors-jeu si j'ai bien compris, ils ne m'auraient pas laissée travailler de toute façon » fit Julia en haussant les épaules. « On dirait que tu as été bien inspiré de me laisser tomber pour prendre à la place ta poupée chinoise du service marketing ».

« S'il te plaît Julie, ne... »

« De l'eau a coulé sous les ponts, Stan. J'ai dépassé ce stade. Merci d'avoir appelé. Je sais que ce n'est pas forcément facile, tu prends des risques. J'imagine que tu te sers d'un téléphone jetable pour que personne ne sache que tu m'as appelée ? »

« Euh, oui en effet, tu as vu juste », dit-il, quelque peu décontenancé.

« Bon sang, Stan, je disais ça pour blaguer ! On en est arrivé à ce point ? » demanda-t-elle, surprise.

« On en est arrivé là, oui », dit Stan avant de raccrocher.

Julia, inconsolée, picorait ses dés d'ananas en feuilletant les journaux tabloïds qu'elle s'était achetés au supermarché la veille, par habitude, une part de son ancien métier refusant de disparaître. La page de couverture de tous ces journaux montrait une capture d'écran vidéo d'Erica Collingwood dans sa robe de soirée, sur la scène de la salle Kodak, juste avant de présenter le prix du meilleur scénario, avec des légendes du genre « le sourire aux lèvres, la haine au cœur ». Dans les pages suivantes, on trouvait des photos d'elle pendant des tournages de films. La Une du journal que Julia tenait dans les mains hurlait : « Erica la traîtresse ». Un autre tabloïd, abordant la question sous un autre angle, se demandait : « Erica est-elle aussi une victime de la nuit des Oscars ? ». Le torchon imaginait que la NVA aurait pu la kidnapper, ou qu'ils l'auraient tuée en faisant disparaître le corps. Marty Shulman figurait lui aussi en bonne place dans ces journaux, des photos le montraient le cigare à la bouche, sous-titrées de légendes le désignant comme le « détective privé des vedettes qui traquait les tueurs de la nuit des Oscars ». La merde habituelle. Julia était frappée d'étonnement par l'affaire Collingwood. Elle avait rencontré Erica chez Fox, la connaissait un peu, mais ne savait que faire de ce savoir. Ce qu'elle savait, c'est que les racontars des tabloïds s'égarèrent loin de la vérité. Le monde entier semblait pris de folie.

Julia savait qu'il fallait prendre une décision. Elle ne pourrait plus payer son loyer sans son emploi et un poste dans une compagnie d'assurance ne lui rapporterait jamais autant que ce que Fox lui payait. Il fallait déménager dans un endroit moins cher. Quitter Los Angeles ? Mais pour aller où ? Elle ne s'imaginait pas revenir à Astoria. Non seulement les années passées au poste d'assistante de production pour la télévision ne lui ouvrirent pas de portes particulières sur le marché de l'emploi du comté de Clatsop, Oregon, mais sa ville d'origine était désormais au beau milieu d'une zone de guerre, que le FBI et les médias appelaient « le pays des bandits de la NVA », grâce aux efforts de Zack Hatfield. Julia ne comprenait pas. Elle n'avait pourtant pas cessé de parler à sa mère et à son frère Ted, le shérif. Il lui avait dit par courriel qu'il ne pouvait absolument pas parler des événements, à cause de « problèmes de sécurité », puis il lui avait envoyé une carte postale lui disant que les téléphones étaient écoutés et que ses courriels étaient surveillés par les autorités fédérales, ce qui sidérait Julia d'autant plus. Pourquoi diable le FBI surveillait-il les coups de fil et les courriels de Ted ? Il était *le shérif*, bon sang de bois ! Et quand elle parlait à sa mère, celle-ci ressassait sans fin ses histoires avec le voisinage, ses connaissances, l'église, comme si rien ne se passait, comme si elle ne vivait pas au milieu d'une insurrection armée. Elle s'étonnait, à l'entendre, de lui trouver un air plus enjoué et plus décontracté que la normale. Depuis deux ans, Julia avait demandé plusieurs fois à sa mère de la rejoindre à Los Angeles pour y vivre avec elle en sécurité, mais elle lui avait répondu : « Oh non, mon poussin, crois-moi. Je suis beaucoup plus en sécurité là où je suis que toi là-bas avec tous ces drogués et ces voyous ».

« Maman, ce n'est pas parce que tu es la mère du shérif que tu ne peux pas être touchée par toute cette violence de dingue ! » avait-elle protesté, exaspérée. « En fait, tu dois être plus en danger que les autres, justement parce que tu es la mère du shérif ! Ted ne peut pas te protéger tout le temps ! »

« Tu ne comprends pas, ma biquette », lui répondit gentiment sa mère. « Ce n'est pas Ted qui nous protège ces temps-ci ».

« Qu'est-ce que tu racontes ? » demanda Julia.

« Laisse tomber, ma chérie. Quand tu nous rendras visite à la maison, on pourra en reparler. Les petites bêtes ont de grandes oreilles. Mais ne t'en fais pas pour moi, je suis en sécurité. »

1. « Terre Gaste » est un terme d'ancien français pour « Terre Désolée », utilisé dans la légende arthurienne.

* * *

Soudain, le téléphone de Julia retentit. Elle décrocha, malgré sa crainte de recevoir encore un de ces appels obscènes comme elle en recevait tant depuis qu'elle avait été inscrite sur la liste noire. Avec leur accent qui portait nettement la marque de New York, tous ces types lui décrivaient en détail ce qu'ils voulaient lui faire subir, en matière de sexe ou de torture. A plusieurs reprises, elle crut

reconnaître la voix de certains de ses anciens collègues juifs de la Fox, y compris celle de son vice-président, un digne grand-père qui l'avait toujours traitée avec une courtoisie infailible, jusqu'au jour où on lui avait inscrit l'étiquette « pute nazie » sur le front. Pour une raison inconnue, ces coups de fil ne la dérangaient pas outre mesure. Elle avait appris à connaître les Juifs pendant ses années passées à Hollywood, et cette familiarité s'étaient muée en mépris. Blanchie sous leur harnais, elle ne s'attendait pas à grand chose d'autre venant d'eux. D'habitude, elle ne répondait pas et les laissait parler sur son répondeur, mais comme elle attendait ce matin-là une réponse de l'un de ses contacts au sujet d'un emploi, elle répondit directement, prenant le risque d'entendre une nouvelle bordée d'injures dégoûtantes en yiddish. « Madame Lear ? » dit une voix d'homme.

« Julia Lear à l'appareil », dit-elle.

« Mme Lear, ici Arnold Blaustein, président des studios Paradigm. Est-ce que vous reconnaissez ma voix ? »

« Euh, oui, monsieur Blaustein », répondit Julia, sonnée.

« Comment vous portez-vous ce matin ? »

« Comme une merde, franchement. Vous m'avez mise sur une liste noire et vous essayez de me faire quitter la ville. »

« Eh bien, je voulais justement vous en parler », fit Blaustein.

Le patron du studio, qui avait été acteur dans sa jeunesse, était encore capable de jouer de sa voix mélodieuse et d'arborer un ton de circonstance, plein de regret et de sollicitude. « J'ai pu parler de votre cas à Myron Silverstein, et je dois dire qu'il a été excessif dans sa réaction. J'aimerais voir avec vous ce que nous pouvons faire pour remédier à la situation. »

« Qui est-ce, nous ? » demanda-t-elle, soupçonneuse.

« Quelques-uns de mes collègues de l'industrie et moi-même. Mme Lear, j'aimerais que vous veniez nous rendre visite pour un petit entretien. Au pied levé, si vous pouvez. Je pense que nous pouvons arriver à nous entendre. En fait, j'ai tant hâte de vous voir que j'ai pris la liberté de dépêcher mon chauffeur personnel et ma limousine devant votre immeuble pour vous prendre. Il devrait arriver d'ici une heure, mais il attendra que vous soyez prête, puis il vous emmènera chez Paradigm. »

« Il y a un instant, j'étais sur la liste noire, et maintenant je suis invitée au Bunker ? » glapit Julia. La situation devenait surréelle.

« Ma foi, que voulez-vous ? » fit Blaustein. « C'est la magie Hollywood, ici tout devient possible. »

Soudain, revint à sa mémoire la douleur du taser du FBI sur sa nuque et leurs gifles au visage pendant qu'elle était attachée à son siège, dans son bureau. L'espace d'un instant, elle envisagea d'envoyer paître Blaustein, mais y renonça. Elle était grillée de toute façon et il s'agissait là très certainement de sa dernière chance de retrouver un emploi dans le corps de métier qu'elle aimait. Pour le meilleur ou pour le pire, Blaustein et les autres juifs tenaient les clés du royaume et la seule façon de retrouver ses privilèges hollywoodiens était de passer par eux. Elle se demandait en outre ce qu'ils pouvaient bien mijoter dans leur marmite du diable. « D'accord », dit-elle. « Dans une heure, je serai prête. »

Puisqu'elle ne savait pas exactement ce qu'on lui voulait, elle se vêtit, après sa douche, d'un élégant costume de cadre, comme si elle allait passer un entretien d'embauche, ce qui allait sans doute être le cas, pensait-elle.

La limousine ne se fit pas attendre ; son chauffeur était un Noir de grande taille en uniforme, qui arborait un insigne de l'entreprise Blackwater et une bosse sous sa veste. Il devait servir de garde du corps à Blaustein, chose nécessaire dans la Ville des Paillettes par les temps qui couraient. Elle était attendue, puisque les sentinelles de Paradigm s'effaçaient sur leur passage et que les barrières se

levaient à leur passage. Un laquais obséquieux portant un blouson de sport vint à sa rencontre à l'entrée du Bunker, puis l'accompagna à l'ascenseur, lui épargnant les détecteurs de métaux et les postes de gardes. Le couloir caché qu'ils empruntèrent ne conduisait pas à une salle de conférence, mais à une pièce richement tapissée et luxueusement meublée de fauteuils et de canapés.

Quand elle entra, non seulement Blaustein, mais aussi les autres, qui comptaient parmi les plus grands magnats d'Hollywood, autrement dit les plus riches et puissants du monde, se levèrent poliment. Julia reconnut Feinstein, de Dreamworks Disney, Glaser de TriVision et Dave Danziger, le conseiller juridique de Paradigm. Il y avait trois autres hommes qu'elle n'avait jamais vus. Sur les sept, trois portaient des kippas bleues. Une table était dressée dans un coin, couverte de boissons chaudes et de petits-fours d'allure exotique, bien que l'heure du repas ne fût pas encore arrivée. Un serveur latino en costume blanc se tenait là en silence.

« Bonjour, madame Lear », dit Blaustein avec affabilité. Il montra le buffet. « Vous préférez un café, un thé, une infusion ? Ou quelque chose de plus fort ? Un petit en cas ? »

« Euh oui, un café au lait, s'il vous plaît », demanda-t-elle, stupéfaite. Le garçon versa sans attendre le liquide chaud du thermos dans une tasse en porcelaine blanche, qu'il lui servit dans sa soucoupe, avec une serviette en tissu. Un bref signe du menton de Blaustein signifia au garçon et au laquais qu'ils pouvaient disposer.

« Asseyez-vous, je vous en prie, Mme Lear », dit Blaustein en lui montrant un fauteuil à-côté d'une petite table. Julia prit place, but une gorgée de café et posa sa soucoupe et sa tasse sur la table. Elle avait décidé de prendre le taureau par les cornes.

« M. Blaustein, je n'ai aucune idée de ce qui vous a poussé à m'inviter ici, mais à en juger par la présence de ces messieurs, je me dis que ce n'est pas sans importance », dit-elle. « Vous m'avez dit au téléphone que vous vouliez remédier à la situation, au sujet de mon inscription sur la liste noire. Mais je dois vous dire que je n'ai rien fait de particulier pour mériter ce sort. »

« On m'en a touché un mot, en effet, Julia. Est-ce que je peux vous appeler Julia ? Vous pouvez m'appeler Arnie ». *Mon Dieu, c'est reparti*, se dit-elle. *Qu'est-ce que ces types ont décidé de me faire ?*

Elle poursuivit d'une voix calme, mais ferme. « J'ai reçu la visite du FBI, il m'ont interrogée et intimidée, ils m'ont agressé physiquement dans mon bureau. J'ai été renvoyée de mon travail parce qu'il y a plus de quatorze ans, j'ai eu une liaison au lycée avec un homme que je n'ai pas revu depuis que je suis partie faire mes études. Je sais à quoi m'en tenir sur la transparence des agences gouvernementales et je n'ai pas pris la peine de porter plainte contre eux, démarche qui aurait été inutile et qui n'aurait fait qu'aggraver mon cas, mais franchement, j'attendais mieux de la part de mon employeur et de l'industrie que j'ai servie loyalement, avec tout l'enthousiasme, l'énergie et la créativité qui étaient possibles. J'ai mérité le moindre centime que vous m'avez payé. Mais j'ai été éconduite par un vigile, sans aucune possibilité de défendre ma cause, et grâce aux cancanes de l'industrie, on me prend pour une Axis Sally et plus personne ne veut m'embaucher. Nous savons tous très bien que vous, ici présents, pouvez faire tourner ce moulin à ragots à volonté ou l'arrêter quand vous voulez. Donc j'aimerais savoir quel est le prix à payer pour retenir les chiens. »

« Vous savez quelle est la règle à Hollywood, Julia », dit Blaustein. « L'échange de bons procédés. Vous faites votre part d'un petit travail un peu délicat de votre côté, et nous vous garantissons un poste d'assistante de production chez Paradigm, ou tout autre emploi à notre convenance, un salaire à votre convenance, dans n'importe quel studio en ville. Je vous donne ma parole. Diantre ! Vous faites le travail et l'on vous donne même le poste de Myron Silverstein si vous voulez. »

« Intéressant », dit-elle avec un petit rire en prenant une gorgée de café. « Pas besoin de vous dire quel est le genre de mur que j'ai dans le dos. Vous êtes au courant, puisque c'est vous qui m'avez placée là où je suis. Je n'ai pas le choix. Dites-moi de quoi il s'agit, que je voie la fenêtre de tir. »

« L'expression est ironique », dit Blaustein en étouffant un rire cryptique. « En fait, nous voulons

que vous fassiez cesser les tirs. »

« Pardon ? » fit-elle, surprise.

« Mme Lear, vous avez été très franche avec nous, et nous allons vous rendre la pareille », dit Danziger en faisant un pas vers elle. « Cette... cette horreur, ce bain de sang, cette folie doit prendre fin. Notre industrie est en train d'être détruite. Nous sommes tous choqués et effrayés de voir la facilité et la vitesse avec lesquelles la campagne de terreur de la NVA nous a mis à terre. Les grandes vedettes, les cadres comme nous, et même les techniciens, les employés, les mécaniciens et les concierges, tout le monde a peur de se montrer près des immeubles des studios, des plateaux ou à une rencontre professionnelle. Les sommes d'argent que nous avons perdues sont si énormes qu'on ne peut même pas les quantifier, si je vous donnais un chiffre, il serait faux aujourd'hui et caduc le lendemain, tant que dure la boucherie. Le FBI et la police essayent depuis des mois d'arrêter le massacre, mais ils rentrent toujours bredouilles. Tout ce qu'ils peuvent conclure, c'est que Scotty les téléporte depuis l'Enterprise, puis les retéléporte dans le vaisseau après leurs assassinats. La seule approche qui a failli réussir a été le fait de feu mon beau-frère, Martin Shulman, un bon ami et un homme de cœur, qui avait deviné qu'Erica Collingwood était le contact qui les avait aidés à mettre sur pied l'attaque de la cérémonie de remise des prix. Erica a disparu et Marty a payé de sa vie le fait de s'être approché d'eux. Nous avons fini par comprendre que pour sauver du naufrage des milliards de dollars et des dizaines de milliers d'emplois et de carrières, les nôtres y compris, il fallait s'apprêter à avaler des pilules douloureuses. Nous devons retenir notre colère et notre désir de vengeance, en attendant un changement de conjoncture. Pour le moment, nous devons au moins tenter de trouver un accommodement avec ces meurtriers, pour qu'ils nous permettent de reprendre les productions et de faire revenir nos employés au travail. C'est peut-être impossible, dans ce cas, Dieu seul sait ce qui va se passer, mais nous aurons tenté quelque chose. Et c'est là que vous intervenez. »

« *Moi ?* » rétorqua-t-elle, stupéfaite.

Danziger hocha de la tête. « Pour le dire mélodramatiquement, Julia, nous vous demandons d'apporter notre drapeau de capitulation à l'ennemi. Pour négocier avec eux ou même communiquer, nous rencontrons le même problème que le FBI et la police. Nous ne savons absolument pas où trouver ces fils de putes. Vous êtes le seul fil qui existe entre eux et nous, enfin, à notre connaissance. Il y a évidemment des gens en ville qui savent où les trouver, comme cette pute de Collingwood », glissa-t-il méchamment. « Mais la mort de Marty Shulman a démontré le danger de s'approcher d'eux de cette façon. Nous voulons que vous tentiez un passage par la porte de derrière pour leur communiquer un message en notre nom, en tentant de trouver quelqu'un qui serait en mesure de demander à leurs chiens de nous lâcher. Alors, nous demanderons aux nôtres de faire de même pour vous. »

« Vous voulez dire Zack », dit-elle lentement, commençant à comprendre.

« Oui », admit Danziger. « Nous voulons que vous retourniez dans votre ville d'origine pour revoir votre ancien petit ami ».

« Je ne suis pas sûre de pouvoir le trouver, si toute l'armée des États-Unis en est incapable », leur dit-elle. « Et je ne suis pas sûre de le vouloir. Je ne suis pas sûre non plus qu'il veuille que je le trouve. Pourquoi Zack ? Je n'ai pas entendu dire qu'il avait quoi que ce soit à voir avec ce qui se passe ici à Hollywood. »

« Je crois savoir qu'il est commandant de bataillon comme ils disent, et qu'il est plus ou moins un des seigneurs de la guerre de la NVA sur la côte Nord de l'Oregon », répondit Danziger. « Sans parler du fait qu'il est une célébrité médiatique à part entière, avec son gros 4X4 à mitrailleuse, son chapeau à plume et sa Winchester de cowboy du temps jadis. Son gang se fait même appeler la Horde Sauvage. C'est l'homme qu'il nous faut, il semble avoir le calibre suffisant pour être de ceux qui savent qui fait quoi, si vous pouvez le persuader de transmettre le message. »

« Pour risquer de me prendre une balle comme Marty Shulman ? » s'exclama-t-elle, peu amène.

« Quand je vous ai dit que vous pouviez vous refaire un laissez-passer pour Hollywood, je le pensais », dit Blaustein. « Je n'ai pas dit qu'il ne fallait pas le mériter. »

« Vous dites que vous n'avez pas revu cet Hatfield depuis des années, n'est-ce pas ? » demanda Danziger. « À quel point étiez-vous proches ? »

« Nous parlions de nous marier, avec le sérieux que l'on a quand on a dix-sept ans, mais comme sa famille n'avait pas les sous pour l'envoyer à l'université, il a été réquisitionné à l'armée et a passé un bon paquet d'années en Irak, puis j'ai perdu sa trace. Il a dû beaucoup changer entre temps », fit-elle avec aigreur. « L'Amérique lui a appris à tuer. On dirait qu'il n'arrive pas à se défaire de ses habitudes. »

« Croyez-vous qu'il pourrait vous faire du mal ou laisser d'autres vous en faire si vous le contactez pour parler en notre nom ? » demanda Blaustein.

« Très honnêtement, je n'en sais foutre rien » dit Julia en secouant la tête. « J'entends parfois parler de lui aux informations. Il n'est plus le garçon de mes souvenirs, c'est tout ce que je peux dire ». Elle inspira profondément. « Écoutez, je veux reprendre le travail et je veux travailler ici, pour la télé ou le cinéma. C'est mon rêve depuis toujours. Si je fais ce que vous me demandez, si je retrouve Zack, et s'il ne me tue pas, qu'est-ce que vous voulez que je lui dise, au juste ? »

« Restez simple », dit Blaustein. « Demandez-lui ce qu'ils demandent en échange de l'arrêt du meurtre et de la destruction à Hollywood. Si c'est de l'argent, ils l'auront, où et quand ils veulent. Si c'est autre chose, que nous pouvons accepter, nous le ferons. Qu'ils nous laissent simplement reprendre notre travail. »

« Qu'est-ce que vous ne pouvez pas accepter ? » demanda-t-elle. Elle était autant fascinée qu'effrayée par la teneur de sa mission.

« Ils doivent conserver un minimum de réalisme dans leurs demandes », répondit Moshe Feinstein. « Ils doivent comprendre que nous ne pouvons pas renvoyer tous les juifs, tous les homosexuels et tous les noirs américains qui travaillent pour nous, et nous ne pouvons pas non plus arrêter de faire des films et des émissions avec des acteurs de couleur, rien de tout cela n'est possible. Cela nous ferait fermer boutique aussi sûrement que leur campagne terroriste. Oy, peut-être que c'est ce que veulent ces fous furieux, dans ce cas, il n'y a rien à discuter avec eux et il faudra démenager l'industrie en Europe, en Nouvelle-Zélande ou que sais-je. Nous ne voulons pas aller jusqu'à mettre fin à une tradition centenaire, ici à Hollywood. Nous voulons seulement savoir s'il peut exister un moyen de trouver un modus vivendi, pour que nous puissions tourner un film sans avoir à craindre des attaques à la bombe ou des tireurs embusqués sur le plateau. »

« Et je suis censée négocier cela toute seule ? » demanda Julia, incrédule.

« Non, nous n'attendons pas cela de vous », dit Blaustein. « Si votre ancienne conquête de lycée vous semble être à peu près capable d'entendre raison, demandez-lui de faire passer le message à ses supérieurs et de nous donner un contact ici-même en Californie, de préférence quelqu'un qui connaît l'industrie, quelqu'un qui est capable de négocier en leur nom. Il a notre parole solennelle que nous maintiendrons ce canal de communication dans le secret le plus strict. Aucun agent du FBI ou le police ne sera mis au courant. Comme nous voulons régler ce problème, nous comprenons qu'il y a des pré-conditions. »

« Mais croyez-vous qu'ils puissent faire confiance à un juif, sur quoi que soit ? » demanda-t-elle abruptement, en balayant la pièce du regard.

Moshe Feinstein écarta les mains. « Madame, je vous assure, avec un flingue sur la tempe, nous sommes aussi honnêtes que la lumière du jour. »

Chapitre XXIV : Entre terre et mer

Comme Julia n'était pas revenue à Astoria depuis la période d'avant le 22 octobre, elle fut frappée de voir à quel point le voyage était devenu difficile. Elle s'était habituée à la présence massive des dispositifs de sécurité à l'aéroport de Los Angeles, mais fut l'objet des mêmes examens après l'atterrissage à Portland, ce qui l'étonna grandement. On la passa en revue aux rayons X, aux détecteurs de métaux et sa valise, son ordinateur portable et son sac à main furent exhaustivement fouillés par des gardes aéroportuaires aux mines renfrognées et aux tenues marron, majoritairement noirs et latinos, qui arboraient tous des Glockes dans leurs étuis de ceinture. Presque deux heures avaient passé entre la sortie de la carlingue de l'avion et l'arrivée dans le grand hall, au bout du dédale de l'aéroport, mais même là, elle perçut un changement.

Pour autant qu'elle pouvait en juger, le terminal était beaucoup plus calme que la moyenne, ce dont elle devina assez promptement la cause. Des paires d'hommes en uniforme bleu foncé, au milieu desquels elle reconnut quelques femmes, tous revêtus d'épaisses cuirasses, coiffés de casques à visières sombres et arborant des M-16 à visée infrarouge, étaient nichés dans presque tous les coins et arpentaient la salle des pas perdus. Sur leur dos, inscrites en majuscules dorées, les lettres LARDEU, acronyme des Légions Anti-terroristes Républicaines et Démocratiques des États-Unis. Julia remarqua que les gens essayaient d'éviter les bandits armés du gouvernement sans en avoir l'air, mais du mieux qu'ils pouvaient. Il semblait qu'ils avaient pris l'habitude d'arrêter les gens dans le terminal sans raison visible, tout en aboyant des ordres, en lançant des regards noirs et en exigeant des papiers d'identité. Le Talon de Fer était arrivé dans le Nord-Ouest.

Julia remarqua un homme entre deux âges, vêtu d'un blazer bleu et d'un pantalon blanc, qui tenait une pancarte sur laquelle était écrit *Lear* au marqueur rouge. Elle marcha à sa rencontre, tirant sa valise dans un chariot. « Bonjour, je suis Julia Lear », lui dit-elle.

« Wally Post », répondit-il en lui serrant la main.

« M. Blaustein m'a dit que vous seriez là, mais pour quelle raison ? » lui demanda-t-elle.

« Je tiens une petite affaire ici, Oregon Sécurité et Associés », expliqua-t-il. « J'étais détective privé, mais depuis que les Troubles ont commencé, nous nous sommes ré-orientés vers le tourisme et les voyages commerciaux. Nous faisons en sorte que ceux qui viennent visiter pour des raisons avouables notre belle cité des roses et son arrière-pays rural puissent aller et venir, faire ce qu'ils ont à faire et repartir sans encombres. En un sens, je suis votre guide indigène de confiance. Je vous conduirai dans la jungle en toute sécurité et vous épargnerai les rencontres avec les lions, les tigres et les ours, comme qui dirait ! »

« Étant moi-même une ressortissante de cette jungle, je ne crois pas avoir besoin de guide », fit-elle en riant.

« Blaustein m'a dit que vous n'êtes pas revenue ici depuis que ça a commencé à barder », lui confia Post. « La jungle est plus dangereuse ces temps-ci, *mem sahib*. » Il lança un regard derrière elle. « Quand on parle du loup... »

Julia sentit une main lourde se poser sur son épaule. En se tournant, elle vit un nègre immense en cuirasse de LARDEU qui se tenait derrière elle. Son partenaire, un Mexicain de plus petite taille, se tenait à quelques pas, le canon de son M-16 pointé vers son ventre. « Qui vous êtes, femme, et qu'est-ce que vous venez foutre dans ma ville ? » demanda le nègre avec véhémence. Avant que Julia, stupéfaite, ne put répondre, Post sortit adroitement une carte de sa poche de chemise et la montra au LARDEU.

« Bonjour, messieurs » dit-il d'une voix suave. « Je suis Wally Post d'O.S.A. Cette dame travaille pour les studios Paradigm à Hollywood et je l'escorte pour qu'elle soit à l'abri des terroristes.

Comme vous pouvez le voir, j'ai une accréditation de votre supérieur, le colonel Aceveda. Son numéro de portable est écrit au dos. »

Le géant nègre regarda fixement la carte, mais connaissant le système en vigueur, il la rendit à son propriétaire. « Ces enculés de racistes vous laisseront pas tranquilles, vous feriez mieux de traîner avec les 'deu quand vous êtes en ville », dit-il à Julia avec un regard lubrique.

« En fait, elle fait des inspections pour un film de Paradigm en préparation, qui parle de vous autres, les héros des LARDEU, et de votre courageuse bataille contre la haine et le terrorisme », dit Post d'un ton conciliant.

« Ah oui ? » fit le Mexicain. « Alors vous aurez besoin de gars de la 'deu pour jouer dans votre film, hein ? »

« Plus c'est authentique, mieux c'est », reconnut Julia.

« C'est cool. J'aimerais bien être une star dans un film. Je suis le soldat Ramirez, Tiburcio Ramirez, mais mes potes dans la 'deu m'appellent Cangrande. Ça veut dire Gros Chien en espagnol. Tu as besoin d'un conseil technique ou d'autre chose, tu m'appelles, d'accord mademoiselle ? »

« Je m'en souviendrai » promit Julia. La radio du nègre crachota, un bruit inintelligible en sortit, il grogna quelque chose au Mexicain et ils tournèrent les talons, en direction du grand hall. Julia les regarda partir et ravala sa salive.

« Il y en a beaucoup qui sont d'anciennes racailles de Los Angeles, New York, Chicago, Miami, des coins comme ça », expliqua Post sur le ton de la conversation.

« C'est aussi vilain que ça ? » demanda-t-elle, nerveuse.

Post esquissa un sourire. « Ici, dans un lieu public, à la lumière du jour ? Ça va encore, à condition de savoir garder son calme et de rester léger et badin. Mais la nuit, dans certains coins de rue ou au bord de certaines routes de campagne quand il n'y a que vous et eux, là oui, il y a du vilain, du très vilain. »

« Qu'est-ce que c'était que cette carte que vous avez sorti de votre poche ? D'où la tenez-vous ? » demanda Julia.

« Le commandant des LARDEU de Portland est un certain colonel Aceveda, un Colombien. On m'a dit qu'il travaillait pour la CIA là-bas, à l'époque. Il se croit vraiment à Medelin, celui-là, et je me dis qu'il n'a pas forcément tort. Les Lardons sont son armée privée, ils sont immunisés contre les poursuites par le Congrès et par un décret présidentiel qui empêche toute procédure à leur encontre. Il n'est là que depuis quelques semaines, mais il se fait déjà de l'oseille avec une douzaine d'arnaques, en général des boulots de protection faits par ses sbires en armures. Sur ma carte, il y a son numéro personnel écrit à l'encre verte, ce qui veut dire que je l'ai payé pour obtenir un certain degré de protection et de coopération. Vert, c'est le niveau du milieu, le cran au-dessus de l'encre noire. Je ne vous dirai pas combien je l'ai payée, vous ne me croiriez pas. Si je peux vous faire aller et venir où vous voulez et que je vous ramène en un seul morceau, M. Blaustein m'a promis une prime avec laquelle je pourrai m'offrir la meilleure carte d'Aceveda, avec son numéro écrit à l'encre rouge. C'est celle-là qu'il nous faudrait. »

« Qu'est-ce qu'on peut faire avec une carte rouge ? » demanda Julia. « Est-ce que ça vaut vraiment la peine de le savoir ? »

Post lui fit un sourire glacial. « Avec une carte rouge, je peux tuer des gens, entre autres choses. Comment est-ce que vous avez prévu de vous rendre à Astoria, madame ? »

« Euh, avec une voiture de location, comme j'en ai l'habitude », fit-elle, étonnée.

« Ce n'est pas conseillé », dit Post en secouant la tête. « Que vous preniez l'autoroute 30 ou la 26, vous allez tomber sur au moins deux points de contrôle des LARDEU, et après les avoir passés, c'est entre Rainier et Clatskanie en général, vous risquez de tomber sur ceux de la NVA. Cap

Hatfield aime bien savoir qui entre et qui sort de son domaine. Les carcajous connaissent les gens du coin et ne les emmerdent pas, mais je ne suis pas sûr qu'ils vous comptent parmi les indigènes. Et je ne conseillerais jamais et à aucun titre à une femme blanche seule de tenter de passer un poste de contrôle des lardons à la nuit tombée. Ces types ne sont pas des policiers, même pas des militaires, ce sont des escouades de brutes envoyées ici par Hillary Clinton pour cogner quiconque a la peau blanche et qui les regarde comme il ne faut pas. Vous avez besoin de moi, madame Lear. Je vous assure. Blaustein m'a embauché pour vous accompagner et vous raccompagner. Laissez-moi le faire s'il vous plaît. »

« D'accord », fit Julia, secouant la tête de stupéfaction. « Allons-y ». Ils quittèrent le terminal et arrivèrent au parc de stationnement temporaire, où il rangea ses bagages dans le coffre d'une jeep Cherokee neuve. En quittant la zone, sur la route qui rejoignait l'Interstate 5, Julia dit, l'air de rien : « Vous avez mentionné un type du nom de Cap Hatfield. Ce n'est pas celui qui s'appelle Zack ? »

« C'est lui », dit Post. « C'est un capitaine de la NVA, les gens du coin l'appellent Capitaine Zack ou Cap, et les médias ont repris le sobriquet. C'est un vrai cowboy, il se balade avec une Winchester et il a l'air de savoir s'en servir. L'année dernière, Hatfield a tué un gradé des U.S. Marshal qui l'avait provoqué en duel ou quelque chose dans le genre. Il lui a tiré dessus dans une rue de Clatskanie avec ce fusil et l'a mis cul par dessus tête, avant que le *fed* ne puisse sortir son Glock de son étui. On dirait que les flics du comté ont pris le parti de le laisser tranquille, et après ce coup-là, ils lui foutent une paix royale. La première brigade de la NVA de Portland a trois bataillons. Hatfield commande le troisième. Ils s'appellent la Horde Sauvage. Personne ne sait combien ils sont dans les deux premiers bataillons, mais le troisième est plutôt costaud et ils couvrent un grand territoire, de Rainier à Astoria, et au Sud jusqu'à Cannon Beach à peu près. Ses gars ont plus ou moins pris le pouvoir là où vous allez. D'ici à Newport, c'est le territoire de la deuxième brigade côtière de l'Oregon, commandée par un Suédois qui se fait appeler Ragnar Barberousse. Son vrai nom c'est Dan quelque chose. Il est complètement marteau. Il a un bateau qui ressemble à un drakkar viking, avec des boucliers accrochés sur les flancs et une proue en forme de dragon. À l'époque où il y avait encore des mexicains le long de la route 101, il avait pris l'habitude de les découper au hachoir et d'aller à la pêche en se servant des bouts comme appâts. Mais il n'y a plus de Mexicains dans le coin, ça il faut bien le reconnaître. Quand ça a commencé à péter après le 22 octobre, ils ont compris tout de suite le message. Vous n'entendrez plus un mot d'espagnol en-dehors de Portland. »

« Bon, j'imagine que ça va me changer de Los Angeles », répondit-elle.

« Pour sûr », fit-il. Il bifurqua et rejoignit la route qui menait vers le fleuve.

« Vous le connaissez personnellement, ce Hatfield ? » demanda benoîtement Julia.

« Pourquoi ? » répliqua Post.

« Parce que c'est lui que je vais voir à Astoria », dit-elle. « Je ne sais pas si je suis censée vous le dire, mais quand j'y serai, je ne sais pas du tout comment mettre la main dessus. J'ai quelques contacts à la police du comté, pour ainsi dire, mais... je ne suis pas certaine de leur collaboration. Je ne sais même pas comment leur présenter la chose », conclut-elle en secouant la tête.

« Mmmm... Je ne crierais pas cela sur tous les toits », dit Post avec prudence. « Vous avez de la chance. Vous êtes tombée sur un mercenaire plutôt éthique, quand on m'a payé, je suis réglo. Mais il y en a d'autres qui vous livreraient aux lardons en un clin d'oeil s'ils découvraient ce secret que vous avez. Il y a énormément de promesses de récompenses dans le Nord-Ouest ces temps-ci, madame. Toute mère, fils ou fille de membre de la NVA a une prime de 50.000 dollars sur sa tête, c'est la prime de départ pour le terrorisme intérieur, puis la somme augmente à mesure que le terroriste a été méchant. Je crois qu'Hatfield vaut un demi-million en ce moment. Avec tous les maniaques de la gâchette qui traînent dans les parages, il y a des chasseurs de primes et des mouchards amateurs sous chaque rocher. »

« Est-ce qu'il y a des femmes chez ces gens ? » demanda Julia, sous le choc. « Suis-je bête ! J'en ai connue une. Erica Collingwood. »

« Ouai. Ils en ont. On les appelle des poupées-pirates. Certaines sont appétissantes, si vous me passez l'expression », gloussa-t-il. « Il y a Erica et Melanie Young de la colonne volante d'Olympia, et la petite motarde qui a fait le coup de feu sur Flanders Street avec Cat-Eyes Lockhart et les affreux jojos. Pour répondre à votre question, je ferais un piètre guide de brousse si je ne connaissais pas toutes les tribus et les coutumes indigènes. Je passerai quelques coups de fil, très prudemment bien sûr, et je verrai ce que je peux faire pour accélérer votre affaire et vous dénicher Cap. » Il ralentit la jeep en débouchant sur un petit quai au bord du fleuve.

« Où allons-nous ? » demanda Julia, surprise.

« À Astoria, par le même chemin que Lewis et Clarke », répondit-il. Il se gara devant un embarcadère où était amarré un bateau à moteur de huit mètres de long, baptisé *Nemo*. « Que dire ? Les films sont partout, mes enfants adorent celui-là. Nous allons descendre le fleuve. Heureusement pour vous, nous sommes en juin et le soleil ne se couche pas avant dix heures, il fera encore un peu jour quand nous arriverons au quai d'Astoria. »

La descente du grand fleuve Columbia sous un soleil radieux fut un voyage magnifique, que Julia passa tout du long sur le pont, assise sur un fauteuil de jardin, acceptant volontiers de Post, à cette heure tardive, ses sandwiches suisses au pain de seigle et au jambon et ses bouteilles de bières Henry Weinhard, sorties de la glacière. Parce que c'était la première fois qu'elle faisait ce voyage en bateau, elle découvrit avec ravissement l'incroyable beauté de la terre qui l'avait vue naître. Les rives de l'Oregon et du Washington étaient toutes deux baignées de lumière et rayonnaient de teintes brunes et vertes, les lions de mer aboyant sur les plages. Les fumées du port de Longview se dispersaient dans les airs, alors que les grands cargos en route vers Portland les croisaient nonchalamment. Mis à part quelques bateaux de police ici et là, aucun signe ne révélait que ces rivages étaient le théâtre d'une insurrection. Lorsqu'ils passèrent sous le grand pont de Longview, Julia dit à Post :

« Cela peut sembler stupide, mais si la NVA voulait renverser le gouvernement et tout démolir, elle aurait fait sauter ce pont et le grand pont de la route 101 à Astoria », dit-elle. « Les vraies guérillas font sauter les ponts, non ? »

« Mais comment feraient-ils pour traverser, alors ? À la nage ? » répondit-il en étouffant un rire. « Et puis les guérillas n'iraient pas bien loin si elles ruinaient complètement l'existence des autochtones qui les soutiennent. Sur la question des ponts, les flics du cru ont un arrangement avec les rebelles. Ils ne mettent aucune caméra et aucun poste de contrôle sur les ponts et en échange la NVA les laisse sur pieds. La police d'État et les fédéraux n'avaient pas compris le message pendant la première année et avaient mis des postes de contrôle, ici à Longview et à Astoria. La Horde Sauvage a tout mitraillé du côté Oregon et leurs collègues de Cowlitz et des comtés de la côte ont fait de même, côté Washington. Après une douzaine de morts dans les troupes d'État et au FBI, ils ont compris qu'ils ne faisaient qu'offrir des cibles à la NVA et qu'ils perdaient des hommes pour rien, ils ont donc rangé leurs griffes. Même chose pour les cargos. La NVA pourrait faire cesser toute l'industrie maritime sur un coup de tête. Il suffirait de monter sur ce pont et de jeter une bombe sur un vraquier chinois. Ils pourraient le faire sombrer en plein milieu du fleuve et bloquer tout le trafic. Sans aller jusque là, ils pourraient facilement tout chambouler, vu que la plupart des capitaines et des marins ne rêvent pas de faire un trajet de cent miles marins sur un fleuve à la portée de n'importe quelle arme légère ou roquette tirée de l'une ou l'autre rive, avec des gens qui s'amuse à vous tirer dessus. Les *feds* doivent avoir très peur que les rebelles s'y mettent un de ces jours, mais les militaires et les flics sont déjà si éparpillés qu'ils ne peuvent tout simplement pas garder des centaines de kilomètres de rives et de côtes en postant des sentinelles tous les dix mètres comme ils le devraient. Même si la situation est calamiteuse, la majorité des quatre millions de soldats sont encore en opérations extérieures pour occuper six ou sept pays du Moyen-Orient. Ce qui fait que le pouvoir en place laisse les choses en plan, en touchant du bois. »

« Mais on dirait qu'ils ont reçu des renforts de main d'oeuvre, d'après ce que j'ai vu à l'aéroport », fit remarquer Julia.

« Ceux-là, ce sont des bandits, pas des soldats », lui rappela Post. « Ils ne sont pas là pour accomplir des missions militaires à proprement parler. Ils sont là pour semer la terreur, faire de l'intimidation et effrayer les Blancs, pour qu'ils se soumettent au régime. Mais vous avez raison, à un certain moment, bientôt je présume, ils vont devoir débarquer à l'embouchure, à Astoria surtout. Astoria est presque devenue une zone libérée, où les Blancs peuvent vivre en sécurité et paisiblement entre eux. Les États-Unis ne peuvent pas tolérer cela. »

« On dirait que vous sympathisez avec eux », fit Julia. « Écoutez, Wally, je vous suis reconnaissante pour votre aide. Vous avez raison, je risque gros sans vous et je ne veux pas vous contrarier ou me disputer avec vous. Mais je dois vous rappeler que ces gens sont des assassins. Ils ont tué certains de mes amis, ils en ont massacré quelques-uns en direct devant les caméras de télé il y a quelques mois pendant la cérémonie de remise des Oscars. »

« Oh moi, je ne suis qu'un travailleur saisonnier, je ne vais pas rentrer dans une discussion politique, madame », répondit-il. « Quand vous êtes au milieu d'une guerre, ce qui devient tout de suite sans importance, c'est de savoir qui l'a commencée. Mais vous avez vu à l'aéroport comment le gouvernement des États-Unis a répondu. Permettez-moi de vous poser une question, madame. Si les destins ont voulu que la vie paisible comme dans la Brady Bunch ait disparu pour toujours, comme je le crois, et que vous deviez avoir affaire à des hommes armés en pleine nuit dans une rue ou sur une aire d'autoroute, sur qui préféreriez-vous tomber ? Sur ce congolais et son escorte le haricot rouge comme à l'aéroport ? Ou sur Zack Hatfield ? »

« Je ne sais pas », dit Julia, secouant la tête. « Franchement, je n'en sais rien. Je préférerais ne pas avoir à choisir. »

« C'est bien le problème », reprit Post gentiment. « Finalement, vous allez peut-être être amenée à choisir. Vous pouvez être dirigée par des hommes en armes d'une autre race, ou par des hommes en armes de la vôtre. C'est un choix merdique, mais c'est une situation plus ancienne que notre prétendue démocratie. Comme si l'on s'en était jamais approché, même de loin. »

Pendant que Julia savourait sa croisière le long de la Columbia, le lieutenant Billy Jackson de la Compagnie A, Première Brigade, était assis dans l'arrière salle d'un salon de bronzage haut de gamme, dans une petite galerie commerçante près du boulevard Skyline, à Portland. L'établissement s'appelait Les Enfants du Soleil, un nom idoine qu'aucun fonctionnaire du gouvernement des États-Unis n'avait pu décrypter jusque-là, faute de l'érudition nécessaire pour savoir qu'il s'agissait de l'ancien nom des peuples aryens de la terre. Jackson venait de finir un entretien avec un jeune blanc sans particularités notables, lequel disparut sans un mot par la porte de derrière. Jackson regarda Gary Bresler d'un air sombre. Les nouvelles n'étaient pas bonnes. « Je vais contacter le commandant et lui faire un topo », dit Bresler. « Mais il va falloir organiser un petit conciliabule avec ce reporter de malheur. Comment veux-tu qu'on procède ? »

Jackson ouvrit son téléphone et composa un numéro. Lorsque son correspondant se manifesta, il dit : « Salut, Tom ! Je viens d'arriver en ville et j'espérais te trouver. Est-ce que tu as le temps de manger un morceau ? Quelle est la meilleure brasserie en ville ? Ah, d'accord, on va trouver autre chose. Je suis au Pioneer Inn. » Le Pioneer Inn était au centre-ville, très loin de là où se trouvait Jackson, mais il s'agissait du mot de passe pour désigner le salon de bronzage. « Est-ce que tu peux te libérer tout de suite ? Super ! Oh et viens avec ton amie Beckie. Maman a beaucoup entendu parler d'elle et elle veut que tu lui fasses un compte-rendu complet. » Il raccrocha et regarda Bresler. « Il va falloir exfiltrer Zucchini et l'amener quelque part pour notre petit conciliabule. Il faudra s'arranger pour le faire sortir de l'hôtel sans attirer l'attention. On aura besoin d'une Lorelei cette fois-ci. »

« Becky ? » demanda Bresler. « Est-ce que tu penses qu'elle est prête ? »

« Je n'aurais pas appelé si je ne le croyais pas », fit Jackson. « On le saura bientôt. »

Éric Sellars et Annette Ridgeway étaient assis dans un amphithéâtre de l'Université de la ville de Portland quand Jackson avait passé son coup de fil. Éric avait mis sur vibreur son téléphone jetable de la NVA, et il put mener sa conversation *sotto voce* sans que personne, à part ses voisins les plus proches, ne sût qu'il était au téléphone et sans avoir dérangé leur professeur rabougri, qui parlait d'une voix monocorde de l'importance vitale de la tradition amérindienne dans l'histoire américaine.

Éric avait eu de bons résultats et le père d'Annette était fort riche, ce qui leur aurait permis d'intégrer n'importe quelle université du pays. Leurs parents furent surpris et un peu consternés lorsqu'ils les entendirent insister pour rester près de la maison et s'inscrire à la faculté de Portland, de seconde zone et très marquée par le politiquement correct, mais avec un peu de baratin, ils avaient pu obtenir gain de cause. Annette avait dit à son père qu'elle était gênée de laisser sa mère seule, raison par elle-même assez forte, puisque Lorraine était encore chancelante et prenait trop de médicaments aux yeux d'Annette et de son père. Elle avait mis en avant le fait que l'université de Portland proposait un diplôme de luxe, un master de commerce qui ne déparerait pas son CV. Pour sa part, Éric avait dit à son père que la faculté de Portland proposait tous les cours d'ingénierie nécessaires pour se préparer à entrer à Stanford, au MIT ou à d'autres universités scientifiques de pointe, tout en lui avouant qu'il ne voulait pas se séparer d'Annette, chose que son père comprit fort bien.

Il était désormais admis que, sauf imprévu, les deux jeunes gens se marieraient dans un avenir pas si lointain. Les deux familles se réjouissaient de voir s'éloigner le grand cauchemar américain, ayant cessé de se demander quel type d'humanoïde dégoûtant ils ramèneraient à la maison. Les jeunes gens avaient accédé à la demande de leurs parents, voulant bien attendre d'avoir tous les deux leurs diplômes, ce qui aplanissait le terrain sur le front intérieur. Les deux familles étaient fort soulagées de ne voir aucun signe de consommation de drogues, de folie ou de névrose incapacitante chez Éric comme chez Annette, car tous deux avaient l'air de jeunes adultes sérieux et énergiques. Lorsqu'ils voyaient que leurs enfants n'étaient pas encore rentrés à des heures indues, ils imaginaient qu'ils passaient du bon temps quelque part, mais, pensant aux plus grandes horreurs auxquelles ils échappaient, ils remerciaient le ciel et ne disaient rien. Ray Ridgeway n'avait jamais mentionné la perte de son pistolet .45.

Après quelques discussions animées, les deux familles avaient donc décidé que leurs enfants feraient deux ans à l'université de Portland, le temps d'acquérir certaines bases, avant de passer leurs diplômes dans des facultés de plus haut calibre. Elles ne se doutaient pas que leurs enfants envisageraient, quand le moment serait venu, l'Université de l'Oregon à Eugene, qui mettait l'accent sur la recherche et se recommandait donc à Éric, ou l'Université du Washington à Seattle pour Annette, parce qu'on y enseignait le commerce. Dans tous les cas, leur choix serait dicté par leurs supérieurs de la NVA, en fonction de l'intérêt de la révolution.

« Le chef veut que nous partions au Pioneer Inn, tout de suite », murmura Éric à Annette.

« Attendons dix minutes, que la cloche sonne et que le cours finisse », lui répondit-elle sur le même ton. « N'oublie pas que cet étron est une matière politiquement correcte non optionnelle, pour que tout le monde ait le crâne bien farci de daube sur le thème des Indiens. Si l'on quitte la salle, cela pourrait attirer les soupçons. En plus, j'aimerais bien me mettre dans les petits papiers de cet empaffé, pour qu'on puisse lui tendre un piège un de ces quatre. La Constitution américaine n'était pas fondée sur la tradition orale de la Confédération Iroquoise, mais sur la Glorieuse Révolution de 1688 en Angleterre ! Bon sang, quelle ignorance crasse ! Mais où est-ce qu'ils apprennent ces conneries ? »

« En grande partie, ils les inventent », fit Éric. « Qui va leur donner la réplique, quand le fait de contredire en classe un professeur politiquement correct coûte cinq ans de prison ? »

Il leur fallut presque une heure pour arriver jusqu'au boulevard Skyline dans la Lexus d'Annette,

parce qu'Éric, prudent, s'était enfoncé dans les dédales des petites rues pour contourner les nouveaux postes de contrôle des LARDEU, qui poussaient dans Portland comme des champignons. Ils finirent par arriver à pied aux Enfants du Soleil. Derrière le comptoir, un jeune type au teint hâlé et à l'allure de gardien de plage leva la tête. « Qu'est-ce que je peux faire pour vous ? Nous proposons une remise pour les nouveaux clients. Vous m'avez l'air un peu pâlots, jeunes gens. »

« Oui, j'ai entendu dire que certains visages pâles se retrouvent par ici », dit Éric. Il y avait un carnet jaune et un stylo sur le comptoir, dont Éric se saisit pour tracer une diagonale, sous les yeux du jeune homme au comptoir.

« La pâleur ne se porte pas très bien ces temps-ci », dit-il. « Il vaut mieux être brun. »

Éric regarda le papier et reposa le stylo. « On dirait que vous parlez d'expérience ». Il refit une diagonale dans l'autre sens, pour former une grande croix de saint André qui prenait toute la page.

« On pourrait presque vous prendre pour un Mexicain », dit Annette, qui prit à son tour le stylo et ajouta quatre bras à la croix pour compléter le svastika.

Le jeune homme sourit, déchira le papier qu'il mit dans le broyeur caché sous le comptoir. « Vous m'en direz tant. Mes quatre années d'espagnol à l'école ont fini par me servir à quelque chose. » Du menton, il leur fit signe de passer dans l'arrière-boutique. Annette et Éric arpentèrent le couloir, d'où ils aperçurent par les hublots des cabines des richards des deux sexes en surpoids qui se faisaient rôtir, allongés sur des tables. Au bout du couloir, ils poussèrent la porte de l'arrière-salle, où ils trouvèrent Jackson et Bresler qui les attendaient, assis autour d'une table pliante.

« Je vous ai vus venir sur l'écran de vidéo-surveillance », dit Jackson. Il leur montra deux chaises et leur servit une canette de soda allégé et une tasse toute fumante. « De la tisane, n'est-ce pas ? Je ne savais plus si c'était cela que vous préféreriez. »

« Merci, chef », dit Annette, qui prit place en même temps qu'Éric.

Jackson se dressa sur son séant. « Camarades, nous avons un problème et vous pouvez nous aider. Vous, Becky, en particulier. Vous savez que Portland est rempli de gens des médias, des reporters, des équipes de télévision, des présentateurs, des indépendants et toutes sortes d'êtres reptiliens qui viennent du monde entier pour couvrir la bataille glorieuse de notre démocratie contre les forces maléfiques du terrorisme et de la haine. Depuis que les lardons sont entrés en ville, le gouvernement a décidé de les encadrer, comme ils disent. Ils ont fait la même chose en Afghanistan et en Irak et pour la même raison, pour qu'ils ne s'avisent pas de prendre les devants et de montrer ce qu'il fallait cacher. Ceci s'impose particulièrement quand les lardons font beaucoup de choses qu'il ne faudrait pas faire, car ZOG ne veut pas que le monde soit au courant. Tous les personnels des médias doivent être accrédités auprès des LARDEU, qui les escortent dans tous leurs déplacements. Toutes les nouvelles sont censurées. Le régime s'efforce de contrôler la perception publique des Troubles dans le Nord-Ouest. De notre côté, nous voulons briser ce contrôle. »

« Mais cela, c'est le cadre général. Notre problème est beaucoup plus spécifique. À Portland, les médias ont été logés dans quelques grands hôtels, en centre-ville en général, où ils passent le plus clair de leur temps à boire et à se raconter leurs mensonges. En théorie, ils ne sont pas censés quitter les lieux sans escorte, des LARDEU ou des vigiles privés. En pratique, c'est assez poreux, comme vous l'imaginez. Au Benson Hotel, à South Broadway, il y a un client qui est reporter au *Los Angeles Times*, du nom de Dawson Zucchini. Il est en ville depuis peu de temps, nous n'avons pas de grief particulier contre lui. Ses articles sont anti-NVA, mais pas plus que la moyenne dans un journal du système, qui en rajoute sans doute un peu au moment des corrections. En temps normal, il serait tout en bas de notre liste de cibles potentielles, mais quelque chose est arrivé qui nous commande de regarder son cas de plus près et de lui poser quelques questions. Et nous devons le faire vite. Ce soir par exemple, si c'est possible. Il va falloir l'attirer loin de l'hôtel et de son escorte LARDEU pour ensuite l'appréhender et le transporter dans un endroit sûr, afin de lui poser quelques questions sur un certain sujet. Il se pourrait qu'il ait des informations importantes et

urgentes, et si c'est possible, nous aimerions que cela soit fait sans que ses collègues et les lardons ne sachent qu'il a été enlevé, car s'ils venaient à le savoir, ils pourraient en deviner la raison, ce qui casserait tout notre plan. Le seul moyen que nous ayons trouvé est de lui tendre un piège à miel. Nous allons avoir besoin d'une Lorelei. Becky, vous avez dit un jour que vous accepteriez ce genre de mission si cela s'imposait un jour. Ce jour, c'est aujourd'hui. Est-ce que vous êtes toujours d'accord ? »

Annette tourna la tête vers Éric, qui hochait de la tête d'une façon presque imperceptible. « Oui, lieutenant, je le suis. »

« Je vous préviens qu'il va s'agir d'un travail difficile, qui pourrait faire du vilain », lui dit Jackson. « Si nous n'arrivons pas à vous protéger de la vidéo-surveillance, votre couverture pourrait être éventée, ce qui vous forcerait à plonger et à devenir un bathyscaphe. C'en serait fini de vos études et de tout votre avenir. »

« Éric et moi en avons déjà parlé », répondit-elle. « Nous savions ce que nous faisons quand nous avons dit oui dans la grosse voiture, ce jour-là, à l'enterrement de Flammus. Quand il faut y aller, il faut y aller. »

« Si ça arrive, je deviens clandestin avec elle », dit Éric.

« Nous comprenons. Vous faites une bonne équipe et nous ne voudrions pas vous séparer », répondit Bresler, rassurant.

« Merci, camarade », dit Jackson. Quelqu'un frappa à la porte. Bresler fit entrer un jeune homme, petit et rablé, aux cheveux ras, qui portait un gros sac de sport en tissu. « Camarade Becky, je vous présente le camarade Stiggs. Sa spécialité, ce sont des faux documents d'identité. Vous allez en avoir besoin tout de suite. Mais d'abord, nous devons choisir votre coiffure pour ce soir. »

Stiggs sortit du sac quatre perruques pour femme, deux à cheveux longs, une mi-longue et une à la garçonne.

« C'est tout ce que j'ai pu trouver en si peu de temps » s'excusa-t-il. Bresler sortit un miroir assez grand, qu'il posa sur une armoire en métal. Après quelques essais et quelques commentaires, ils choisirent la longue chevelure noire de jais, que Becky trouvait plus confortable que les autres.

« Une autre question, Becky. Est-ce que vous avez déjà porté des lentilles de contact ? » demanda Jackson.

« Non », fit Annette.

« Je voudrais que vous changiez la couleur de vos yeux ».

« Mmmm, si vous pouviez échanger vos yeux verts contre des bruns, on pourrait vous grimer en mexicaine », dit Stiggs. « Mais il va falloir du fond de teint pour brunir l'ensemble. Il doit bien y avoir quelques hispaniques au teint clair et aux yeux verts. Est-ce que vous savez contrefaire leur accent ? »

« Laissez tomber l'accent. Parlez-vous espagnol ? » demanda Jackson.

« Non, j'ai pris allemand à l'école », répondit Annette.

« Dans ce cas, mieux vaut jouer la prudence et ne pas vous transformer en *muchacha*. Vous pourriez tomber sur du vrai haricot rouge qui vous parle en espagnol. Et puis, comme vous n'avez jamais porté de lentilles, une mission pareille n'est pas l'idéal pour une première fois. Avec des cheveux noirs et des yeux verts, vous pourriez être russe, mais le même problème se pose. Il y a pas mal de Russes en ville, des Juifs en particulier, qui pourraient vous importuner. Pas besoin de tant compliquer les choses. Vous serez la bimbo américaine. Maintenant, faisons le document. Tenez-vous bien droite, ici, camarade. » Stiggs sortit de son sac une feuille bleue, que Bresler et Jackson tendirent derrière la visage d'Annette. Stiggs fit deux photographies avec son polaroïd. « Très bien, Stiggsy, à part le permis de conduire, quel est l'autre document que tu vas utiliser pour la deuxième

photo ? » lui demanda Jackson.

« J'ai un peu de tout, chef », dit Stiggs. « De la carte d'étudiant des facs de Seattle, Portland et Eugene, de l'employé municipal, du régional et du fédéral. Je peux même lui faire une carte de militaire ou de flic de Portland si vous voulez. La carte complète, avec l'insigne. »

« Mmmm, elle est un peu jeune pour être fliquette », songea Jackson, se frottant le menton. « Mais elle aurait un prétexte pour porter une arme ».

« Mais on retrouve le même problème. Je pourrais tomber sur un vrai barrage de police ou sur une fouille improvisée. Mieux vaut me faire une carte d'étudiante de la fac de Portland », répondit Annette. « Comme je connais le campus, je pourrai répondre aux questions éventuelles. Pourquoi ne pas me faire passer pour une étudiante en journalisme ? Je pourrai faire la jeune fille qui brûle de rentrer dans le métier et d'écouter tous leurs récits d'aventures, dignes d'Hemingway. »

« Dans ce cas, pourquoi doit-elle avoir de faux papiers ? » demanda Éric.

« Pour pouvoir entrer dans tous types de bars et de night-clubs », fit Bresler. « C'est notre seule exception à l'Ordre Opérationnel numéro Dix, vous vous souvenez ? »

« J'ai 21 ans, youhou ! » gloussa Annette. « Ça, c'est quelque chose ! Je vais pouvoir légalement sentir le goût du John Barleycorn et de la vie nocturne, avec des hommes mûrs et fascinants. »

« Bon plan », reconnut Jackson.

« Tu vas boire ton premier verre d'alcool officiel avec des faux papiers donnés par la NVA pendant une opération de Mata Hari », fit Éric avec un petit rire désabusé.

« Il va falloir lui donner une carte de crédit, aussi », dit Jackson. « Tu en as avec un nom de femme ? »

« Oui chef, une seule », dit Stiggs.

« À quel nom ? »

« Le nom, c'est Mary Jones, croyez-le ou pas », leur dit-il. « La vraie Mary Jones était une négresse qui n'en a plus besoin là où elle est. Mais n'oubliez pas, camarade. C'est uniquement pour la couverture. Ne vous en servez pas. Quelqu'un pourrait faire le rapprochement, les flics ont sans doute son nom sur leurs listes d'alerte en cas d'usurpation d'identité. Si les flics ou les lardons vous arrêtent et fouillent votre sac à main, un seul document d'identité ne suffit pas. Il faut tout un bric-à-brac dans le sac à main pour avoir l'air normale. Je vais vous faire une carte de bibliothèque, un reçu de teinturerie, ce genre de papiers *cashier*, si vous me passez l'expression. Je dois rentrer à l'atelier pour faire le travail, lieutenant. Je vais en avoir pour à peu près trois heures. Où est-ce que je dois poser le colis ? »

« Je te le dirai par texto », fit Jackson. « Tu as eu les codes pour ce mois-ci ? »

« Oui, chef. Il faut que j'y aille. Bonne chance, Becky, pardon, Mary », dit-il en refermant son sac et en tournant les talons.

Jackson poussa un soupir. « Asseyez-vous, je vais vous dire la suite », dit-il. « Tom, tu vas faire partie de l'équipe d'extraction, tu vas devoir aider Becky à quitter les lieux. Becky, tu vas mettre en jeu ta vie et ta liberté ce soir, pour notre nouveau pays. Ce sera la mission la plus dangereuse que tu aies jamais accomplie. Vous avez le droit de savoir le pourquoi de cette mission et de son urgence. Comme je l'ai dit, l'Hotel Benson est devenu une caserne de journalistes et bien entendu, nous avons une oreille qui traîne là-bas, qui nous dit qui entre et sort, qui fait quoi, qui se fait qui. Elle écoute par dessus les épaules des confessions d'ivrognes, qui sont de vrais mines d'informations. Les gens perdent toute discrétion quand ils se mettent à picoler, ce qu'ils font à peu près tout le temps. Hier soir, les ragots allaient bon train à l'hôtel, et la conversation a roulé autour de Zack Hatfield et de son Troisième Bataillon, le long de la côte. »

« La Horde Sauvage ? » s'enquit Éric.

« Tout à fait », opina Jackson. « Dawson Zucchini était bien allumé, comme à son habitude, paraît-il. Il était en train de faire du rentre-dedans à l'une de ses collègues, une présentatrice de chez Fox News qui cherchait des exclusivités pour sa couverture de la guerre contre le terrorisme intérieur. Notre contact n'a pas pu se rapprocher autant qu'il aurait voulu, mais il a entendu qu'il lui avait promis du dossier de première classe si elle voulait bien l'accompagner dans sa chambre pour passer un petit moment. Quand elle voulut en savoir plus, il a dit ce qui suit, d'après notre source : 'Je serai là quand cet enclé de Capitaine Zack et son stupide chapeau vont se faire exploser par Rolly Rollins lui-même, qui sait ? J'accompagne des gars de la 'deu et je serai tuyauté. Quand ça va barder, je serai aux premières loges, ce qui fait que je mérite bien de tirer un dernier coup pour la gloire avec ma plus joli collègue', ou quelque chose de la même farine. »

« Mais, chef, j'imagine que ce gars-là ne sait rien de rien, non ? » demanda Éric, étonné. « On dirait un mythomane complètement jeté ».

« C'est tout à fait possible », soupira Jackson. « C'est peut-être un mythomane complètement jeté qui joue au dur pour mettre une poupée Barbie dans son lit, il est possible que je vous mette vos vies en jeu, et celles d'autres camarades, pour des prunes. Mais on ne peut pas laisser passer cette occasion. Nous sommes au courant de certaines choses qui font que cette remarque nous dérange. Nous savons qu'une légion d'un millier de LARDEU a été laissée en arrière quand le gros des troupes a été envoyé dans la Patrie. Ce groupe a ensuite été cantonné dans la base de l'armée à Oakland, en Californie. Leur nègre en chef, l'ancien député Roland Rollins, n'a pas encore fait son apparition dans le Nord-Ouest. Personne ne sait vraiment où il est en ce moment. Les médias ont posé la question, mais, pour toute réponse, la Maison-Blanche fait le coup du 'lieu non communiqué'. La Troisième Section pense qu'ils pourraient être entraînés à devenir la colonne volante des LARDEU, une force de frappe susceptible d'être transportée en hélicoptère ou en camion n'importe où ils décideraient d'ouvrir leur propre front, pour ainsi dire. S'ils devaient venir sur la côte Nord, ils pourraient même arriver par la mer. Nous savons aussi qu'une escouade d'hélicoptères de transports de troupes et de combat a été assemblée à Fort Lewis, pour une mission inconnue, mais avec des peintures LARDEU, donc ça n'ira pas en Irak ou à l'étranger. Ils vont chercher à frapper là où on ne les attend pas. Nous savons que le régime s'est toujours inquiété des mouvements de Zack et des siens le long de la Columbia, avec ces deux grands ponts à Astoria et Longview. Que les ponts tombent et que les cargos coulent, c'est toute l'économie du Nord-Ouest qui flanche. Si nous ne l'avons pas fait, c'est à cause des lourdes retombées que cela aurait sur les Blancs de la Patrie et du profit que l'ennemi en tirerait. Mais si je me mettais à la place des Américains, je ferais tout pour sécuriser les deux rives de la Columbia, jusqu'à Portland. Il faut à tout prix découvrir si ce connard de journaliste sait quelque chose là-dessus. »

« Mais, chef, qu'est-ce que vous voulez que je fasse, au juste ? Comment est-ce que je dois faire ? » demanda Annette.

Jackson sortit quelques feuilles de papier. « J'ai trouvé ça sur internet. Voici Dawson Zucchini, la photo vient du site du journal. » C'était un quarantenaire aux cheveux noirs et à la mine fatiguée, ses valises sous les yeux et sa couperose trahissant ses habitudes. Puis Jackson sortit un carnet jaune. « L'opération va être délicate. Je n'aime pas organiser des chignoles en centre-ville, avec tous ces lardons qui traînent dans les rues comme des meutes de chiens fous. J'ai dessiné plusieurs plans pour toi, de l'hôtel et des rues avoisinantes. Si c'est possible, tâche d'intercepter le Zucchini en dehors de l'hôtel. Tu ne pourras pas lui mettre le grappin dessus au bar de l'hôtel sans montrer tes papiers, passer par un détecteur de métaux, ce qui veut dire que tu ne peux pas être équipée, et tu vas être enregistrée par leurs caméras. Je voudrais t'éviter les lardons et tous ces emmerdements. Si c'est vraiment impossible, il faudra entrer dans l'hôtel Benson, l'accoster au milieu de toute cette smala de journalistes et de gardes et l'attirer à l'extérieur en lui promettant une partie de jambes en l'air, pour qu'on puisse le ferrer dans un coin. C'est très important : il faut le *faire sortir* de l'hôtel. S'il est dans le Benson, il voudra te faire monter dans sa chambre, où nous n'avons aucun moyen

d'entrer et de l'enlever sans fusillade et sans victimes. L'hôtel est gardé par des vigiles de la compagnie Blackwater, des mercenaires qui peuvent être aussi mauvais que les lardons. Il y aura aussi des lardons en civil dans l'hôtel, qui servent de gardes du corps aux journalistes qui ont pu les payer, dans le cadre de leurs accords mafieux. Si tu te retrouves dans cette nasse, tu as autant de chance de t'en sortir qu'une souris dans un congrès félin. Personne ne remet en cause ton courage, camarade. Tu nous l'as assez prouvé depuis que tu es des nôtres, mais c'est une raison de plus pour que tu nous reviennes en un seul morceau. Nous avons besoin de toi. »

« Merci, chef », répondit Annette.

« J'ai une idée. Tu pourrais l'attirer dans un des bars pas loin de l'hôtel, sur le boulevard, il y en a un par ici », fit Jackson, lui montrant un endroit sur la carte. « Le Paddy Grogan's Shamrock Pub ».

« Je sais où c'est », fit Annette.

« L'endroit sera bondé, mais d'une autre façon. Le genre de foule où l'on se perd, pas où l'on se fait prendre. Nous aurons deux véhicules, une camionnette pour l'exfiltration et une deuxième voiture en soutien, pour le cas où. Tom et toi devrez évacuer les lieux à pied avant de rejoindre un troisième véhicule, le vôtre. Pendant ce temps, vous devrez retirer vos costumes et reprendre votre identité première, en ayant pensé à forger un alibi qui explique votre présence en ces lieux, au cas où l'on vous arrêterait. Ne te fais pas prendre avec les faux papiers de Stiggy. La détention de faux papiers est un crime terroriste qui peut te coûter la vie ».

« Billy, penses-tu qu'il faut avertir Zack ? »

Jackson resta pensif un moment. « Appelle le commandant et demande-lui ce qu'il en pense. Je me dis qu'il vaut mieux attendre de voir ce que nous donnera cette pêche. Zack a des plans de secours, mais il ne faudrait pas le mettre plus en état d'alerte qu'il ne l'est déjà. Même s'ils lui tombent dessus, ils ne le prendront pas par surprise. On peut lui faire confiance là-dessus. »

Alors que le soleil se couchait au large d'Astoria, Post aida Julia à débarquer sa valise du bateau, accosté le long de la berge parallèle à la 31^{ème} rue. Elle se tenait sur le gué, enfin de retour chez elle. La ville semblait calme et paisible, presque trop pour un mois de juin. Il aurait dû y avoir des touristes sur la promenade au bord du fleuve, une soirée ensoleillée de juin comme celle-là. Elle ne voyait pas non plus le trolley-bus rouge et jaune qui cheminait le long de la promenade, précédé du son de sa cloche. « Crotte, il va falloir que je me trouve un taxi », dit Julia. « Attendez, en voilà un ». À sa surprise, un taxi bleu poussiéreux ralentit sur le gravier du parc de stationnement adjacent, d'où sortit le conducteur. Il la salua de la main. « Ben ! » répondit-elle de loin.

« Salut Julie, content de te revoir ! » dit Ben Svensson. « Ta maman m'a envoyé te chercher ! »

« Mais comment savais-tu que je venais par le fleuve ? » demanda-t-elle.

« J'ai passé deux trois coups de fil sur le bateau, comme je vous l'avais dit », répondit Post, tout en chargeant sa valise et son ordinateur portable dans le coffre du taxi.

« Ah ! Bon, d'accord », fit-elle, perplexe. « Peut-être que je ferais mieux de ne pas poser de questions. »

« Sage décision », répondit Post avec un petit rire. Il lui tendit sa carte de visite. « Tout se passera bien. Voici mon numéro de portable. Je reste dans le coin jusqu'à votre retour, mais aurez-vous la gentillesse de m'avertir une ou deux fois par jour que tout va bien ? Je ne vous ramène pas en un seul morceau dans la Ville des Paillettes, et monsieur B. ne me donne pas ma prime. »

« Alors, vous faites le taxi maintenant ? » demanda Julia à Svensson, alors qu'ils gravissaient la colline qui menait à la maison maternelle.

« Ouai. Après cinq ans de chômage et d'aides sociales, j'ai retrouvé un boulot », dit Ben avec joie. « C'est renversant, n'est-ce pas ? Il y a tout un tas d'emplois en ville pour les gars blancs d'âge moyen, alors qu'avant on se faisait limite cracher dessus quand on osait postuler pour un emploi. Ce

taxi, je l'ai hérité d'un hindou. Y'a trois ans de ça, il a ressenti le besoin pressant de rentrer dans ses pénates et de revoir le Taj Mahal, ou un truc dans le genre. Ça lui a pris comme un coup de colique. Tout comme les Mexicains et les revendeurs de drogue, on ne les revoit plus, ces mouchérons de pastèques qui nous étaient arrivés de Californie, sans vouloir vous offenser. »

« Il n'y pas de mal. La Californie est bien connue pour ses mouchérons de pastèque, en effet ». Elle commençait à être saisie par un troublant dépaysement. Les rues qu'elle reconnaissait si bien étaient calmes et mordorées sous les derniers rayons du soleil, elle voyait ici et là des enfants blancs jouer dans les jardins attenants aux maisons. La soudaine disparition de la mer de faces noires, brunes et jaunes, à laquelle elle était accoutumée, provoquait en elle une étrange désorientation. Elle avait à ce point pris l'habitude d'être en minorité sur sa propre terre qu'elle ne pouvait pas comprendre le sentiment qu'elle éprouvait. C'était comme si un grand poids s'était soulevé de son coeur, mais elle n'en comprenait pas la raison.

Elle embrassa sa mère devant le porche. Une minute plus tard, elle retrouva la cuisine familière, où l'attendait un grand plat de viande froide et de salade de pommes de terre. Pendant la demi-heure qui suivit, elle dîna, parla des films, de Los Angeles, de la pluie et du beau temps, mais non, toujours pas de jeune homme dans sa vie, elle avait tout, sauf ce qu'elle était venue chercher. Pendant ce temps, elle crut comprendre que, par des voies qui lui restaient obscures, sa mère savait pourquoi elle était revenue à la maison. Enfin, après avoir inspiré un grand bol d'air, elle dit : « Maman, je dois parler à Ted. Je m'attendais à le voir ici, mais j'imagine qu'avec la, comment dire, la situation, il doit avoir du pain sur la planche en ce moment. Quel serait le meilleur moment pour lui rendre visite ? Est-ce que je dois aller le voir à son bureau ? Chez lui ? J'irai voir Rhodie et les enfants de toute façon, mais je dois voir Ted seule à seul. Je ne dois pas trop m'attarder là-dessus, disons que c'est en rapport avec mon travail. Je dois lui demander de me trouver quelqu'un. »

Mme Lear sourit. « Mon poussin, pourquoi tu n'irais pas poser tes affaires dans ta chambre, ta vieille chambre, et moi je vais voir si je peux faire venir ton frère ? »

« Entendu », dit sa fille. Julia prit sa valise dans l'entrée et à son épaule son ordinateur portable, puis gravit les escaliers. Elle entra dans sa vieille chambre, qu'elle découvrit, avec une joie mitigée d'un peu de peine, avoir été maintenue par sa mère exactement dans l'état où elle l'avait laissée le jour où elle était partie à l'université, jusqu'aux affiches de groupes de rock dont plus personne ne se souvenait et aux peluches sur son lit. Elle posa son ordinateur sur le lit, se retourna vers les toilettes pour poser sa valise et faillit tourner de l'oeil en voyant un homme de grande taille, le visage marqué par la vie de plein air, qui portait un chapeau à larges bords et orné d'une plume, qui était assis sur le fauteuil dans le coin de la chambre, une Winchester posée à ses côtés.

Zack Hatfield se leva et retira poliment son chapeau. « Bonjour, Julia », dit-il.

* * *

À peu près au même moment, Annette Ridgeway était assise sur le siège passager d'une Toyota Tundra verte, le véhicule de soutien de la NVA ce soir-là, garée à South Broadway, près de l'hôtel Benson. Il faisait encore grand jour. Le lieutenant Billy Jackson était assis à côté d'elle, cherchant du regard le bus blindé qui ramènerait les journalistes à l'hôtel. Ils avaient été conviés à un banquet de bienvenue donné aux officiers LARDEU par la Chambre de Commerce et le bureau d'éthique commerciale de Portland. Annette s'en inquiétait parce que son père y était invité, en vertu de sa position éminente dans la communauté financière.

« Ne t'en fais pas, nous n'allons pas attaquer le banquet », l'assura Jackson. « Nous n'avons pas eu l'information assez tôt pour faire de vrais repérages et la sécurité est trop imposante. Il va falloir que nous soyons beaucoup plus prudents et anticiper beaucoup plus quand nous ferons quoi que ce soit en ville, avec tous ces nouveaux sbires de ZOG qui peuvent nous tomber dessus. »

Annette était devenue Mary Jones, d'après les multiples preuves d'identité qu'il y avait dans son sac à main. Elle était coiffée de sa perruque noire et avait mis beaucoup plus de maquillage que

d'habitude, y compris du mascara et du rouge à lèvres. Elle portait un chemisier à manches courtes, assez déboutonné pour laisser apparaître un soutien-gorge noir, et une paire de jeans taille basse. Ils l'avaient laissée choisir sa garde-robe. « Souviens-toi que tu es une étudiante en journalisme et que cette rencontre est censée être inopinée », lui avait dit Gary Bresler avant qu'elle ne rentrât se changer. « Je ne sais pas si tu as des robes de cocktail ou des toilettes de ce genre, mais si tu sors le grand jeu, Zucchini pourrait se méfier. Il doit se sentir à l'aise avec toi, suffisamment pour quitter son troupeau qui se rassemble au point d'eau, au bar de l'hôtel Benson. Ton accoutrement ne doit pas être de première classe, mais assez aguicheur pour lui donner une idée des attractions à venir, comme qui dirait. Dans tes interactions avec la cible, arrange-toi pour lui faire comprendre que tu en as le temps et l'intention, et qu'en assurant un minimum, il pourra se taper une étudiante ce soir. Il faut que l'ensemble soit crédible dès le départ. »

« Peut-être que si l'on embauchait Érica Collingwood dans la Première Brigade, elle pourrait donner des leçons de comédie à toutes nos camarades ? » suggéra Éric avec un petit rire.

« En fait, je suis sûr que quelque chose dans le genre est en préparation, mais peut-être pas pour la Première Brigade de Portland », fit Jackson d'un ton parfaitement sérieux. « D'une façon ou d'une autre, l'Armée fera bon usage des talents incontestables d'Érica Collingwood. »

Annette portait aussi une bague de fiançailles en diamants, de bonne taille sans être trop ostentatoire, que Stiggs lui avait procurée. « Cela complétera ton personnage, puisque la plupart des hommes ont tendance à croire qu'une jolie jeune femme est avec quelqu'un et s'étonneraient du contraire », lui avait dit Bresler. « Les types des médias comme Zucchini se voient toujours comme des étalons baroudeurs, du genre séducteur international à la James Bond. Il devrait voir la bague de fiançailles comme un défi à relever ». Le dernier élément de sa panoplie était un petit automatique calibre .380 en acier inoxydable dans son étui à Velcro, attaché à sa cheville droite.

« Je veux que tu sois équipée », dit Jackson. « Pas seulement pour l'auto-défense, mais pour le tenir en joue en attendant qu'on arrive, au cas où ça chaufferait. Par conséquent, n'entre sous aucun prétexte à l'hôtel Benson avec lui, parce que tu ne peux pas passer le détecteur à métaux. J'ai retourné la chose dans tous les sens. Même si l'affaire est importante, rien ne justifie que je t'envoie dans un endroit où tu seras enregistrée sur leurs caméras et où tu perdras ton anonymat, et où nous ne pourrions pas venir te secourir ou t'exfiltrer s'il y a du vilain. Si tu ne peux pas l'emmener avec toi au Paddy Grogan, où il n'y a pas de caméras, tu décroches et nous trouverons un autre plan. »

« Chef, cette mission pourrait être décisive », lui dit Annette avec aplomb. « Je crois que je dois suivre le flot, où qu'il me mène. Nous devons savoir si le Capitaine Hatfield et son bataillon vont subir une attaque imminente. Je peux me débarrasser du flingue. »

« Non, tu ne peux pas », trancha Éric d'un ton ferme. « Annette, tu vas être au plus près de l'ennemi. Tu seras en danger, tu as besoin de quelque chose dans tes mains pour te battre, ou au moins pour les tenir en respect quelques temps, si ça se passe mal. »

« Tu gardes le flingue, pour le moment », dit Jackson, cogitant à toute vitesse. « Voilà ce que tu vas faire. Tu détaches l'étui de ta cheville et tu le fourres au fond de ton sac à main. Nous trouverons un moyen de t'en débarrasser, si vraiment tu dois entrer au Benson. Voyons comment ça peut se dérouler. Nous ne sommes même pas certains que Zucchini va arriver dans ce bus. Il pourrait avoir semé son lardon pour faire la tournée des grands ducs ou se balader sans son chaperon. C'est toi qui décide, camarade, mais n'essaie pas de passer par les détecteurs à métaux avec cet engin. Je suis désolé, c'est le genre de situations tactiques où je ne peux pas te donner d'ordres spécifiques ou de lignes de conduite. Toutes les chingoles de Lorelei sont différentes. J'aurais franchement aimé pouvoir te poser un mouchard, du genre de ceux des flics ou du FBI, nous pouvons le faire, mais cette fois-ci, on a été pris de court et je n'ai pas pu réunir les techniciens et les équipements voulus, surtout que notre technicien en chef est en ce moment à Hollywood en train de massacrer des vedettes du cinéma. »

« J'en connais un qui est jaloux comme un pou de ne pas avoir été sélectionné pour l'opération

Director's Cut », fit Bresler, amusé.

« Tu l'as dit, bouffi ! » reconnut Jackson. « Bon, Becky, tu vas devoir jouer à l'oreille, mais souviens-toi de l'Ordre opérationnel numéro huit. Si cette petite sonnette d'alarme retentit dans ta tête, tu l'écoutes et tu décroches. »

Dans le jour affaibli de ce soir d'été du Nord-Ouest, ils aperçurent le métal argenté du bus blindé qui encombrait la chaussée, allant se garer à une intersection un peu éloignée. L'entrée principale de l'hôtel Benson était barricadée de sacs de sable et de petits blocs de béton pour éloigner les voitures piégées. Lentement mais sûrement, les Américains apprenaient les leçons de Bagdad, Beyrouth et Belfast. Un officier LARDEU en uniforme, un calepin à la main, grimpa dans le bus.

Jackson se tourna vers Annette. « Hmm, ils veulent savoir si tous leurs personnels des médias encadrés sont de retour, ce qui nous donne un peu plus de temps. On dirait qu'ils tiennent la rêne courte à leurs reptiles. Bon, ça va être à toi de jouer, Becky. Tu vois où la camionnette est garée ? La fenêtre côté passager est ouverte, Tom et les deux Choses sont à l'arrière, mais il n'y a personne devant, vu que les flics et les lardons ont fini par comprendre qu'il fallait se méfier des gens qui attendent dans des véhicules garés. Si tu peux amener la cible au Paddy Crogan, tu gardes l'arme, nous déplaçons la camionnette et la garerons tout près. Dans le cas contraire, s'il va boire un verre avec toi au Benson, essaie de jeter l'arme par la fenêtre de la camionnette sans être vue, en marchant vers l'hôtel. Tu n'auras qu'à farfouiller dans ton sac pour chercher des cigarettes. »

« Si j'en allume une, il verra facilement que je ne fume pas », dit Annette.

« D'accord, mais c'est pratique pour faire des signaux et pour s'occuper les mains », répondit Jackson. « C'est aussi une bonne arme quand ça tourne soudain au vinaigre. Allumes-en une quand tu sens qu'il va y avoir du vilain, surtout si tu dois abandonner le flingue. Rien de tel qu'un coup de cigarette allumée dans l'oeil pour ralentir un assaillant. Si pour une raison ou une autre, tu ne peux pas jeter l'arme par la fenêtre, ou s'il la voit et flaire quelque chose, tu seras près de la camionnette, avec les gars prêts à bondir. »

« Et si je le traite de pervers ? » dit Annette.

« Ouais, tu cries 'Ôte tes sales pattes de là, vieux pervers', ou quelque chose dans le genre, mais avec le mot pervers et assez fort pour qu'ils t'entendent dans la camionnette. Ce sera le signal pour un enlèvement d'urgence. Les Choses vont bondir, le saisir et le jeter à l'arrière du bahut. Mais là, on se grille, ils vont savoir qu'il a été enlevé, et comme je l'ai dit cela bousille notre plan. Je préfère qu'on le fasse plus tard et un peu plus loin, quand les rues se seront vidées, pas en face d'un hôtel rempli de potes à lui, mais bon, c'est mieux que rien. Une fois que tu l'as ferré et que vous êtes dans l'un des deux bars, tu dois prendre une heure ou deux, tu le fais boire autant que possible, tout en consommant aussi peu que possible en ce qui te concerne. Au bout de deux heures, on envoie Tom te chercher, mais vois si tu peux faire le travail en moins de temps. Je n'ai pas envie de traîner dans ici plus longtemps que nécessaire. Cet endroit est infesté de tous types de créatures de ZOG. »

« Qu'est-ce que je fais si Zucchino est pressé, ou s'il n'aime pas les petites brunes et qu'il me jette quand j'essaie de le draguer ? » demanda-t-elle, anxieuse.

Jackson sourit. « Camarade, fais-moi confiance, aucun homme sexuellement normal ne rejetterait une avance venant de toi, et notre source confirme que Zucchino n'est pas de la jaquette. Tu as retenu le signal du sac à main ? »

« Sur l'épaule droite si tout à l'air propre et que vous pouvez l'enlever. Sur la gauche si je sens de mauvaises ondes et que je suis aux aguets. J'allume une cigarette s'il y a un problème et qu'on doit mettre les voiles. »

« Laisse ton téléphone sur vibreur », dit Jackson. « Si tu détectes quoi que ce soit de tordu ou de dangereux, tu m'appelles et tu me donnes le signal. Et si de notre côté, nous reniflons du malhonnête, nous t'appelons et te disons de mettre les bouts. Regarde, ils sortent du bus et vont vers l'hôtel. Je crois que c'est Zucchino là-bas, avec son imper. Tu vas marcher à contre-courant des

piétons, pas dans le flot, c'est plus facile pour buter sur la cible. Allez, vas-y. Nous t'attendrons. Bonne chance, camarade. » Annette ouvrit la portière de la grosse voiture et en sortit, se coula dans le flot des piétons et en un instant, se retrouva dans la cohue des gens qui descendaient du bus. Jackson se déplaça sur le siège passager du Toundra et de là, descendit directement sur le trottoir pour avoir une meilleure vue, se cachant prudemment derrière une rangée d'escaliers en pierre, qui montaient vers une boutique de mode pour dames. Comme il l'avait fait remarquer à Annette, être assis dans un véhicule à l'arrêt dans le voisinage d'un endroit comme l'hôtel Benson, rempli de cibles potentielles de la NVA, n'était pas une bonne idée.

Annette vit l'homme qu'elle recherchait, revêtu d'un imperméable vert déboutonné, d'une chemise jaune pastel et d'une cravate mal nouée, portant une sacoche d'ordinateur en bandoulière. Il n'était pas accompagné. En le croisant, elle fit une très légère embaardée, pour lui faire faire un pas de côté afin de ne pas la bousculer sur ce trottoir encombré de passants. « Excusez-moi », dit-elle. Soudain, elle lui jeta : « Mon Dieu ! Mais je vous reconnais ! Vous êtes Dawson Zucchini ! »

« C'est moi-même », répondit Zucchini, tout en la scrutant des pieds à la tête. Annette avait l'habitude de se faire déshabiller du regard par les hommes, mais Zucchini, en une seule seconde, lui avait arraché tous ses habits, en vertu de quoi elle sut instantanément qu'elle pourrait le ferrer et le manoeuvrer, tant qu'elle resterait concentrée et appliquée. « Comment se fait-il que vous me connaissiez ? » lui demanda-t-il. « La photo sur ma colonne est assez ancienne ».

« Je suis en licence de journalisme à l'université de Portland, et la semaine dernière, notre professeur nous a fait un cours d'une heure sur votre livre *Un Rendez-vous à Gaza*. Avec quelques photos et vidéos qu'il a prises sur internet, celles où vous êtes sur des chars d'assaut et où vous parlez avec le général Machin-chose. C'est le professeur David Michaels, vous le connaissez ? Il dit que vous étiez le meilleur et le plus audacieux des correspondants de guerre qui ait servi au Proche-Orient. » Annette prenait un risque, puisqu'il était possible que Zucchini connût Michaels, mais il ne fit que sourire et incliner la tête.

« Il n'a pas tort, le bougre. Non, je ne connais pas votre professeur mais je suis ravi qu'il fasse l'article de mon livre. »

« Pour tout dire, je vous connaissais d'avant ce cours. *L'Oregonian* met en avant vos articles. Vous aviez dit il y a quelques semaines que vous viendriez à Portland pour couvrir les Troubles, mais je n'imaginai pas que je pourrais vous rencontrer ! Juste ciel, c'est incroyable ! »

« Eh bien, me voici en chair et en os », fit Zucchini en lui tendant la main.

« C'est dingue, j'aimerais vous faire venir à notre cours », dit Annette avec animation. « Monsieur Michaels n'est pas mauvais, mais sans lui manquer de respect, il n'a pas travaillé dans un journal depuis presque quinze ans, la profession a dû beaucoup changer depuis le temps ! Il n'y a pas mieux que de parler à quelqu'un qui travaille vraiment dans la presse écrite. »

« Vous voulez dire que vous voulez faire du journalisme papier ? » demanda Zucchini en feignant la surprise. « Avec votre allure, je me disais que vous vous destiniez plutôt à la télévision et aux reportages. Vous pourriez être présentatrice, c'est couru d'avance. »

« Oh la la ! Merci », pouffa Annette, qui parvint à rougir. « Mais tout le monde veut aller dans les journaux télévisés. Moi, je voudrais être une bonne journaliste à l'ancienne. Une sorte de Lois Lane, vous voyez ? »

« Il faudra que je vienne travailler à votre journal », dit Zucchini, qui la reluquait goulûment. « Je prendrai le nom de Clark Kent, comme il se doit. »

Annette pouffa derechef et il lui tendit la main, qu'elle serra. « Puisqu'on en est aux présentations, je m'appelle Mary », dit-elle. « Mary Jones. Bon sang, vous devez sûrement aller quelque part, mais j'aimerais tant faire votre connaissance un jour, pour parler du travail, de la vie... et tout ça ».

À quelques pâtés de maisons de là, Jackson composa un numéro sur son téléphone. Un autre se mit

à vibrer à l'intérieur de la camionnette bleue. « Cible hameçonnée », dit-il sobrement.

« Eh bien, Mary, l'occasion fait le larron », répondit Zucchini. « Premier conseil : tout n'est pas que glamour dans ce métier. La plupart des choses dont nous rendons compte sont aussi excitantes que le spectacle de la peinture qui sèche et il faudra appliquer pas mal de cosmétique sur des têtes de lard. Un bon exemple ce soir : je reviens d'un dîner incroyablement ennuyeux, où l'on nous a servi du poulet en batterie et du mousseux bas de gamme, pensum dont je dois rendre compte en 500 mots qui vont devoir fasciner les 50 millions de lecteurs de ma colonne et les encourager à continuer le combat contre le racisme et le terrorisme. J'étais en train de me dire qu'il fallait que je me donne du cœur à l'ouvrage pour faire le travail cosmétique, en allant m'en jeter un petit au bar. Est-ce que vous voulez bien m'accompagner à l'hôtel, nous pourrions trouver une table dans un coin et... »

« Vous avez une invitée, Dawson ? » Annette se retourna et vit un jeune homme, beau et costaud, aux cheveux courts, portant un blazer bleu orné d'un insigne qu'elle ne reconnaissait pas et un polo frappé du logo du Réseau des Télévisions Chrétiennes. Elle vit aussi, sous sa veste, la poignée d'un Glock automatique dans son étui d'épaule.

« Bonjour monsieur, je m'appelle Mary Jones », lança-t-elle. « Vous êtes journaliste, vous aussi ? »

« Non, Perry est la voix de ma conscience », dit Zucchini d'un ton sec. « C'est mon pote de sécurité. »

« Votre couverture de sécurité ? » demanda-t-elle d'un air innocent.

« C'est à peu près ça, oui », fit-il. « C'est un consultant privé, autrement dit un porte-flingue, de la compagnie Blackwater. Sa mission est de s'assurer que la NVA ne me fasse pas sauter dans une explosion ou qu'elle ne m'enlève pas pour me torturer, afin que je leur révèle tous mes secrets militaires ». Annette faillit défaillir, mais avant qu'elle ne fût capable d'articuler un mot, Perry lui parla, arborant un sourire sans joie qui lui étirait les lèvres.

« Comme vous le voyez, Dawson est un personnage public. Son journal et les autres employeurs des journalistes qui couvrent la situation de terreur suprémaciste blanche ici dans le Nord-Ouest ont choisi notre compagnie pour veiller à ce que rien ne leur arrive, ce qui soulage la police et les LARDEU dans leur travail principal d'éradication de la vermine néo-nazie qui a osé lever la main sur la prunelle de l'oeil de Dieu. Nous utilisons le terme de pote de sécurité. Dawson et les autres nous trouvent amusants, j'en suis sûr, et parfois un peu ennuyeux sans doute, mais un de ces jours, nous allons peut-être prendre une balle à leur place, ce qui fait qu'ils nous traiteront un peu moins sur le mode humoristique. Dawson, il faut que vous dégagiez la rue. Si vous voulez emmener avec vous cette, euh, cette jeune fille avec vous, il faudra comme vous le savez, qu'elle passe par les procédures de vérification habituelles. »

« Vous en avez d'autres comme ça pour lui foutre les jetons, Perry ? » jeta Zucchini, irrité. « Que j'ai la lèpre, par exemple ? »

Non loin de là, Jackson était au téléphone. « Ils sont tombés sur un croquemitaine. Soyez prêts. Elle peut crier au pervers ; si elle le fait, vous me butez ce soudard en blazer bleu ».

« Je l'ai en visuel », répondit une voix dans l'oreille de Jackson.

« Vous devez évacuer la rue, Dawson », répéta calmement Perry. « Vous êtes en train de faire de l'oeil aux assassins en voiture. »

« D'accord, très bien, j'obtempère », dit Zucchini, faisant signe au mercenaire de s'éclipser.

« Ne soyez pas trop long », dit Perry. « Si je dois revenir, il faudra que je fasse un rapport d'incident. Vous en avez déjà accumulé un certain nombre. » Ceci dit, il tourna les talons en direction du hall d'entrée de l'hôtel.

« Bon sang de bois, ce que je déteste être encadré ! » pesta Zucchini. « J'ai l'impression d'être dans

un pensionnat de riches, avec des surveillants de couloir, tout le monde en rang d'oignons, couvre-feu et vérification des lits. C'est vraiment ça ! Venez donc, Mary, nous allons boire un verre et rencontrer d'autres correspondants. Ne vous préoccupez pas des contrôles de sécurité, ce n'est que de la routine. Vous passez par un détecteur de métaux et on vous demande un papier d'identité et une signature, c'est tout. »

« Euh, mais ce gars va nous suivre et nous écouter pendant toute la soirée ? » demanda-t-elle, pleine d'appréhension.

« Ça me fend le cœur, mais oui c'est probable », soupira Zucchini. « Perry est un emmerdeur. Un taré religieux, un de ces allumés du Club 700 qui s'est porté volontaire en Irak et à Gaza parce qu'il croit qu'Israël est l'accomplissement de la prophétie biblique et qu'il faut y faire une guerre nucléaire pour que Jésus revienne, vous voyez le genre. Mais le gouvernement veut à tout prix qu'on ait des potes partout, tout comme nos patrons. C'est un gardien auto-proclamé de la morale, ce qui est un travail à plein temps, comme vous pouvez vous en douter, vous qui avez un peu fréquenté les journalistes. Ce dingo pense que c'est un péché de tenir la main d'une femme avant le mariage, et comme il est également opposé à l'alcool, il louvoie au bar avec son verre de soda au gingembre à la main, en écoutant nos conversations, comme un petit fayot d'école primaire qui rapporte tout à la maîtresse. À cause de lui, c'est très difficile de choper ». Il se rendit compte, soudain, de ce qu'il venait de dire et tenta de se rattraper. « Je veux dire, je voudrais vraiment vous présenter à de vrais journalistes, je ne pensais pas à mal... »

Annette partit d'un franc rire. « C'est bon. Je n'en veux pas aux hommes qui me draguent. Les garçons de mon âge sont très immatures, des jouvenceaux si vous voyez ce que je veux dire. Mais ne pourrions-nous pas aller ailleurs ? J'allais me rendre au Paddy Crogan's Shamrock Pub, c'est tout près d'ici. Je viens d'avoir vingt-et-un ans et je ne connais pas tellement les bars et tout ça... » Sur ces entrefaites et providentiellement, se fit entendre un éclat de cornemuses et de violons venu de la porte ouverte du Paddy Crogan. « Vous voyez ? C'est pour cela que j'allais au Paddy. Il y a Clan Malone qui joue ce soir, j'adore la musique traditionnelle irlandaise, j'ai toujours aimé ça, depuis que j'écoutais Enya quand j'avais dix ans. Est-ce que votre bonhomme vous causerait des ennuis si nous y allions ensemble ? »

« J'emmerde Perry », lâcha-t-il pour toute réponse. « Si vous aimez la musique irlandaise depuis vos dix ans, moi j'aime la Guinness depuis le même âge, même s'il vaut mieux siroter le breuvage noir dans un petit pub sombre de Dublin près du pont Saint James. Elle ne voyage pas bien. Alors c'est d'accord pour le Paddy Crogan, et cet empaffé pourra écrire autant de rapports qu'il voudra. »

« Nous ferions mieux d'y aller avant qu'il ne revienne », murmura-t-elle d'un air entendu, le prenant par le bras, tout en passant, l'air de rien, son sac à main de son épaule droite à son épaule gauche.

« C'est le signal d'alerte », dit Jackson au téléphone. « Elle sent de mauvaises ondes, sans doute l'homme au blazer bleu qui est trop insistant. »

« Tu prends le risque de l'appeler ? » demanda une voix dans son oreille.

« À mon avis, ce type s'est montré trop soupçonneux, il a dû la regarder de trop près, mais il est rentré dans l'immeuble... Attends ! Je les vois qui descendent la rue, ils vont vers le pub ! Bravo ma fille, génial ! Elle l'a écarté du troupeau. »

« On se repositionne au point 2 ? » demanda la voix.

Jackson balaya du regard la rue. Il n'y avait plus beaucoup de trafic, les congestions de la fin d'après-midi étaient passées et les noctambules n'étaient pas encore de sortie. Jackson entama une brève concertation avec ses tripes et ses antennes. « Ils ont fait une liste des présents dans le bus, ce qui veut dire qu'ils surveillent plus les branleurs des médias qu'on ne le pensait. Ils vont remarquer qu'il n'est pas rentré à l'hôtel. Merde. Prenons-le tout de suite, avant qu'ils ne viennent le chercher. Bougez-vous et garez-vous en face du Paddy Crogan, sur le trottoir, pas de l'autre côté de la rue.

J'arriverai par derrière. Becky est maligne. Elle comprendra la manœuvre. »

Zucchini et Annette descendaient la rue, se tenant le bras en approchant de la porte du pub, dont la musique inondait la rue, et le reporter était parti dans son monologue standard destiné, pensa Annette, à toutes ses admiratrices en licence de journalisme, qu'il déroulait avec un art consommé. *Bon Dieu, cet imbécile n'a toujours rien remarqué*, se dit-elle en marchant à ses côtés avec un sourire stupide et ravi. *Il ne se demande toujours pas pourquoi j'ai surgi devant lui. Est-ce de la démesure américaine ou est-il vraiment idiot ?* Elle vit la camionnette qui se garait en face du pub et elle comprit que Jackson avait décidé de faire le coup plus tôt que prévu, ce qui lui allait bien. *Génial ! Ça m'évitera d'avoir à regarder ce connard se saouler pendant deux heures et il ne posera pas la patte sous mon chemisier !*

Jackson gara la Toundra à l'intersection, à quelques places de distance de la camionnette, en sortit et se retrouva derrière eux. Il pianota quelque chose sur son téléphone. Annette l'entendit parler assez fort derrière elle. « Hé, les gars, j'arrive au Paddy Crogan. Rejoignez-moi là-bas, on va s'éclater ! »

Les portes arrières de la camionnette s'ouvrirent et deux hommes en passe-montagne en bondirent. « Qu'est-ce que c'est que ce... », glapit Zucchini, mais avant qu'il eût fini sa phrase, Annette l'avait poussé dans les bras des deux Volontaires. Jackson la dépassa, lui donna un coup de pied aux chevilles, suivi d'une manchette sur la nuque, puis les deux autres le prirent par la taille pour l'enfourner dans la camionnette béante. Les deux hommes masqués bondirent à sa suite et claquèrent les portières. Annette ne sut dire si Éric en était, ou s'il était au volant. La camionnette démarra et quitta le pub calmement et sans accros.

« Suis-moi ! » fit Jackson. Ils bondirent dans la Toundra et Jackson démarra, pour suivre la camionnette. Annette fit pivoter vers l'arrière le siège passager, enleva sa perruque brune, retira son chemisier et enfila un sweat-shirt bleu marine, puis coiffa sa chevelure blonde d'une casquette de base-ball et se démaquilla promptement avec une lingette. Lorsqu'elle reprit sa position assise, son apparence avait beaucoup changé. Elle n'avait pris que quelques secondes, et quand Jackson regarda son rétroviseur, il ne vit aucun signe de poursuite. Il alluma sa radio qui piratait les communications policières, mais il n'entendit rien de spécial sur la fréquence des LARDEU.

Il appela les occupants de la camionnette et leur parla brièvement. « Ils l'ont ligoté », dit-il à Annette. « Je vais les suivre un petit moment, au cas où quelqu'un nous tomberait dessus, mais je m'arrêterais bientôt, pour que Tom et toi puissiez prendre un bus qui vous ramènera à votre voiture. »

« Chef, je voudrais venir avec vous, si c'est permis », dit Annette. « Je pourrais peut-être me rendre utile ».

« J'en doute », fit Jackson, en tournant la tête vers elle. « Est-ce que tu es sûre ? Cela ne va pas être très agréable. Tu vas peut-être voir et entendre des choses peu ragoûtantes. »

« Mon père m'a toujours dit de ne jamais faire de choses dont je ne pourrais pas assumer les conséquences », répondit-elle. « Je dois assister à la suite, chef. Je pense que c'est un aspect nécessaire de mon entraînement. »

Jackson ouvrit son téléphone portable. « Passe-moi Tom, tu veux bien ? Salut, Tom. Becky veut rester avec nous pour la petite cérémonie du soir, elle n'aura pas besoin que tu la ramènes à la maison. Qu'est-ce que tu en penses ? C'est à toi de voir. Je te redis ce que je lui ai dit, ce ne sera pas frais et sympathique, du tout. Je peux vous confier la garde des véhicules en extérieur, si vous voulez. » Il se tut un moment. « Je me disais bien que tu allais me répondre ça. D'accord, on se retrouve là-bas. »

Ils arrivèrent dans la vaste aire de stationnement d'un garde-meuble à McMinnville, où ils furent salués par un homme en bleu de travail qui échangea quelques mots à voix basse avec le lieutenant. « Tu nous fais le signal si tu vois qui que ce soit rôder dans les parages », entendit Annette. « En avant ». Ils sortirent de la voiture et Éric Sellars descendit de la place conducteur de la camionnette.

Jackson ouvrit la grande porte coulissante du garde-meuble et alluma la lumière.

Annette et Éric découvrirent que les cloisons et le plafond avaient été recouverts de boîtes d'oeufs, disposés comme du carrelage. « Isolation sonore », fit le lieutenant. Il alla dans un coin et en sortit une table dépliant, qu'il installa au milieu de la pièce. Il plaça une chaise pliante en métal d'un côté et, de l'autre, un vieux fauteuil en bois à accoudoirs. Il prit ensuite une grande lampe sur une étagère, la brancha et la posa juste derrière la chaise en métal. Il se dirigea ensuite vers une grande armoire en métal, adossée à une cloison et passa en revue les ustensiles sur ses étagères. Jackson se tourna ensuite vers Annette et Éric.

« Bon, vous savez pourquoi nous avons emmené ici cet homme », leur dit Jackson. « Il détient peut-être des informations qui regardent l'Armée et la vie de nos camarades. Il est possible aussi qu'il ne sache rien. Il y a une règle élémentaire dans les confrontations judiciaires, qui dit de ne poser que des questions dont on connaît déjà la réponse, mais ceci n'est pas une confrontation judiciaire et nous ne connaissons pas la réponse. Nous ne savons même pas s'il y en a vraiment une, ou s'il ne faisait qu'accomplir un de leurs tristes petits rituels nuptiaux, en envoyant des signaux de fumée à l'oreille d'une femme aussi immorale que lui. Mais on ne lui fera pas comprendre qu'on ne sait rien dans l'entretien qui va suivre. Une des règles des interrogatoires est que 'Je ne sais pas' est une réponse irrecevable. Tout le monde sait quelque chose, même si l'on ne sait pas quoi. Ça au moins, on le sait. Nous devons découvrir ce qu'il sait, tout ce qu'il sait, et il va falloir faire vite. Notre affaire rentre dans la catégorie des bombes à retardement. S'il refuse de nous dire ce qu'il sait, ou s'il ment outrageusement, il faudra le forcer à parler. Cela n'implique pas forcément de le passer à tabac ou de lui couper une oreille pour le plaisir, ou de lui infliger des supplices médiévaux uniquement parce qu'on ne l'aime pas. Notre objectif est de le forcer à nous dire ce qu'il sait, rien de plus et rien de moins. Je n'emploierai la force qu'en cas de nécessité, et comme nous savons qu'ils n'est pas pire que la plupart de ses congénères et pas aussi mauvais que certains, je préférerais pour le moment le laisser filer, après avoir vérifié ses dires. » Annette laissa échapper un petit soupir.

« Tu es soulagée, Becky ? »

« Oui, chef », reconnut-elle.

« Il n'y a pas de honte à ça », fit-il, affable. « Tu es un soldat et ton devoir exige parfois de faire des choses pas jolies. Aucune loi ne te demande d'aimer ça. À dire vrai, la botte secrète pour obtenir rapidement des aveux, ce n'est pas la torture, mais la peur de la torture. Avec les Américains en tout cas, pour les musulmans, c'est une autre affaire. La CIA, le Mossad, Blackwater et les autres font des choses sales aux prisonniers musulmans, mais comme ils croient sincèrement en leur Dieu et sont fiers de leur nation et de leur héritage, ils peuvent encaisser des techniques d'interrogation qui rendraient un Américain fou en quelques secondes. Les Américains les pratiquent, mais ne les encaissent pas. Il y a bien quelques exceptions par ci par là, quelques officiers américains blancs qui s'en tiennent au vieux code d'honneur, mais dans l'ensemble les Américains sont très fragiles, au physique comme au moral. C'est particulièrement vrai des gens des médias. Je ne m'attend pas à trop de grabuge ce soir avec M. Zucchini. Il pourrait faire exception à la règle, mais j'en doute. On pourrait croire que la fragilité des Américains les rendrait coopératifs, mais c'est le contraire qu'on observe. Ils se cassent tout de suite. D'ailleurs, ils ne se cassent pas, ils tombent en mille morceaux. La douleur les envoie littéralement en orbite, dans un état hystérique ou d'absence complète, ce qui fait qu'il est impossible d'en tirer quoi que ce soit. »

« Je me souviens que la première fois que nous nous sommes vus, vous nous avez dit que l'Armée nous demandait de tenir vingt-quatre heures », lui rappela Éric.

« Effectivement », admit Jackson. « Cela étant, j'ai l'honneur de vous dire que la plupart de nos camarades capturés ont, pour la plupart, tenu beaucoup plus longtemps. La meilleure façon de procéder avec quelqu'un comme Zucchini est de lui infliger une certaine douleur qui provoquera son esprit à en anticiper de biens pires. Il aura tellement peur qu'il fera tout pour se l'éviter. Mais il y a des choses que nous ne faisons pas, que je ne fais pas, en tout cas. Les trucs sexuels, le viol ou

les menaces de viol contre des femmes ou de sodomie contre des hommes, les menaces de déshabillages ou de films sur internet, ce genre d'horreur. C'est ce que font les Américains à leurs détenus dans leurs prisons. Pas nous. Nous valons mieux que cela, au moins les Volontaires sous mon commandement. D'ailleurs, je n'aime pas les histoires qu'on raconte sur la bande du commandant Oglevy dans l'Idaho. Mais il faut parfois que le prisonnier croie que nous pourrions faire ce genre de choses. Je mentionne ce point pour que vous soyez bien conscients des raisons de ce que je vais avoir à dire ce soir. »

« Mais si le gars se rebiffe et qu'il se la boucle ? » demanda Éric.

« Alors, on le cogne », fit Jackson. « Le prisonnier sera attaché à ce fauteuil en bois. Moi je serai sur la chaise en métal. Je mènerai l'interrogatoire. Je fumerai une cigarette, contrairement à mon habitude, parce que c'est bien pratique pour souligner un argument et parce que la fumée dans le nez et les poumons augmente son malaise, surtout s'il est saucissonné. » Jackson se dirigea vers l'armoire et saisit des choses laineuses informes de couleur sombre. « Voilà des passe-montagne. Enfilez-moi ça. Il ne doit voir aucun visage, à part le mien. Becky, tu te mets ici dans le coin et tu restes silencieuse. Je préférerais qu'il ne te voie pas du tout. Il est possible que cet imbécile n'ait toujours pas compris que tu l'avais piégé, si c'est le cas mieux vaut en rester là, donc tu ne dis rien pendant la procédure. Tu observes. Si vous avez l'impression que ça va durer trop longtemps, vous partez tous les deux, vous prenez la Toundra et vous revenez à votre voiture. Vous nagez encore en surface, les gars, et je ne veux pas que vous vous absentiez trop longtemps ou que vous fassiez des mystères. »

« Nos vieux croient que nous passons nos soirées dans des motels ou dans un nid d'amour au campus », expliqua Éric. « Mais ils s'inquiètent quand même, ils nous demandent d'être rentrés sur le coup de minuit. »

« Alors, pas besoin qu'ils se fassent un sang d'encre pour cet étron de journaliste. Tom, tu restes derrière lui, tu peux louvoyer un peu pour qu'il sache qu'il y a quelqu'un, mais tu me laisses lui parler, ou l'une des Choses au besoin. Observe et apprend. Malheureusement, peut-être qu'un jour vous serez amenés à faire ce genre de choses. Allons sortir notre invité d'honneur. »

Quelques minutes plus tard, Dawson Zucchini se trouvait sur la fauteuil en bois. On lui avait retiré son t-shirt, ses avant-bras étaient attachés aux accoudoirs par des liens en plastique et ses jambes aux pieds du fauteuil par de larges bandes Velcro. Du ruban adhésif lui bâillonnait la bouche et ses yeux écarquillés scrutaient la scène avec effroi. Trois hommes masqués arpentaient la pièce derrière lui ; Zucchini tournait la tête en étirant son cou pour essayer de les voir. Puis Jackson prit place en face de lui, derrière la table, la lumière posée derrière l'interrogateur braquée parfaitement sur son visage. Jackson alluma calmement une cigarette et posa d'une main lourde le paquet sur la table. Il parla. Sa voix était douce et prenait un ton désinvolte.

« M. Zucchini, je suis le Lieutenant William Jackson de l'Armée des Volontaires du Nord-Ouest. Je suis le commandant de la Compagnie A, Première Brigade de Portland. Est-ce que vous avez suivi vos cours à notre sujet, est-ce que vous me reconnaissez ? » Zucchini hocha la tête. « Très bien, nous perdrons moins de temps, puisque vous savez déjà que je ne suis pas un tendre. Je me dis que vous savez pourquoi vous êtes là. Vous savez des choses sur des événements imminents, du côté du comté de Clatsop, dans l'Oregon, que vous allez nous communiquer. Vous avez des informations sur les milliers de bandits des LARDEU qui se sont tournés les pouces là-bas à Oakland. Et des informations sur les allées et venues et les projets d'un nègre galonné du nom de Rollins. Avant de vous laisser la parole, je dois vous avertir que je ne veux entendre aucun boniment de votre part, sur la constitutionnalité, la légalité, et patati et patata. C'est notre pays, pas le vôtre. Vous n'êtes plus les maîtres ici. C'est nous, et nous pouvons vous faire tout ce qui nous passe par la tête. Est-ce que j'ai été clair ? » Zucchini jetait des regards effrayés au-dessus de sa bouche bâillonnée.

L'une des Choses (Éric n'arrivait pas à les distinguer avec leurs passe-montagnes) se pencha et tordit sauvagement l'oreille de Zucchini, ce qui le fit braire étrangement sous son ruban adhésif.

« T'as les portugaises ensablées, ducon ? » dit la Chose. « Tu ne réponds pas au lieutenant, donc bibi va te faire un petit réglage. » Il tordit l'autre oreille, ce qui le fit nasiller, gronder et se débattre comme un petit animal.

« Vous n'avez pas compris ce que je vous ai dit, M. Zucchini ? Faites oui de la tête, s'il vous plaît », répéta Jackson d'un air poli. Zucchini hocha frénétiquement de la tête.

« Bien. Pour votre gouverne, la deuxième chose à savoir, c'est que vous allez nous donner toutes les bribes d'information et de renseignements que vous possédez au sujet de l'attaque en préparation contre Astoria, du côté de l'Oregon. Nous mentir, nous cacher des informations ou jouer au plus fin avec nous, ne prendra pas. Avant de penser jouer à ce jeu-là, vous feriez mieux de vous demander ce que vous faites ici, si nous n'étions pas déjà au courant. Au courant des LARDEU et au courant de vous. Voilà le plan. Il est simple comme bonjour. Je vais vous retirer votre bâillon, et vous allez tout me raconter, et je dis bien tout, sur l'invasion de notre pays par cette horde de vauriens américains, et chacune de vos paroles sera un diamant pesé par Dieu le père. Si vous honorez le contrat et qu'il se confirme que vous nous avez dit la vérité, toute la vérité et rien que la vérité, alors nous vous renverrons à Los Angeles dans votre bureau, devant votre ordinateur où vous pourrez taper vos mensonges sur vos épreuves terribles aux mains des affreux de la NVA. Vous pourrez même gagner un Prix Pulitzer et passer à la télé. Mais si vous nous mentez, même le moins du monde, alors un jour dans vingt, cinquante ou cent ans, dans la future République Américaine du Nord-Ouest, un paysan, un chasseur ou un garde forestier retrouvera les restes d'un squelette dans un trou au fond des bois et vous finirez dans un plastique au fond d'un hangar souterrain avec une étiquette 'restes non-identifiés, datant peut-être de la Guerre d'Indépendance'. Avant que quelqu'un ne juge que vos ossements prennent trop de place et ne les jette. Est-ce que vous comprenez bien la situation, M. Zucchini ? »

Zucchini tremblait comme s'il avait la fièvre, mais il obtempéra. D'un geste du menton, Jackson fit retirer par l'une des Choses le ruban adhésif de la bouche du prisonnier. L'autre Chose s'écarta et Éric prit sa place derrière l'homme attaché à son fauteuil. La Chose vint à l'armoire et y prit deux objets. Le premier était une petite planche de bois avec une lame recourbée attachée à l'un des bords, ressemblant à une sorte de coupe-papier perfectionné. Il le passa à Jackson, qui le posa sur la table. Le deuxième ressemblait à un bec Bunsen portatif, dont la poignée était reliée à un petite bouteille bleue de gaz propane. Jackson tendit son briquet à la Chose, qui alluma le bec avec la pierre, puis raffina le jet en un long pinceau de chaleur bleue. Zucchini écarquillait les yeux. « Doux Jésus ! Qu'est-ce vous allez me faire ? » miaula-t-il d'une voix piteuse.

« Jackson jeta un coup de menton au bec Bunsen. « Le FBI et la Sécurité Intérieure se servent de ces machins-là pour castrer les bonshommes », dit-il d'un air benoît. « Vous le saviez ? Ce machin peut carboniser le pénis et le scrotum en cas d'urgence, mais d'habitude, ils font rôtir les parties génitales à petit feu. Ils appellent ça la saucisse grillée, ou parfois les marrons chauds. Mais ne vous en faites pas, nous ne sommes pas aussi barbares. »

« Je les ai vus faire en Irak », bougonna la Chose tenant le bec Bunsen. « Plus d'une fois. Moi je voulais bien faire cuire vos châtaignes, mais monsieur Jackson a voulu qu'on vous traite en gentleman sur ce point. »

« Et comment voulez-vous me traiter en gentleman avec cet attirail ? » glapit Zucchini, son à-propos de journaliste refaisant faiblement surface malgré sa frayeur.

« Nous allons nous en servir pour cautériser les plaies sur vos doigts après les avoir coupés un à un, si vous commencez à nous mentir », fit Jackson, qui soulevait de façon suggestive la lame de la guillotine. « Nous ne pouvons pas nous permettre de vous laisser perdre tout votre sang avant d'avoir fini notre conversation. Vous allez peut-être devoir dicter votre article pulitzerisable sur votre expérience de ce soir à quelqu'un qui a encore ses pouces opposables. Mais au moins, vous aurez toujours vos bijoux de famille. Je ne peux pas vous proposer un marché plus honnête, n'est-ce pas ? »

« Ma foi, je dois être reconnaissant pour vos petites attentions », fit Zucchini avec un petit rire hystérique. « Je pourrai encore tirer mon coup, bien que je doive passer mon tour avec la pute que vous m'avez envoyée dans les pattes tout à l'heure ».

Éric Sellars, oubliant qu'il était en train de désobéir aux ordres qui lui enjoignaient de rester spectateur, s'avança et d'un puissant crochet du droit pulvérisa la bouche et quelques dents de Zucchini. La tête du ligoté rebondit contre l'appui-tête et il émit un grognement sourd, un filet de sang cramoisi passant entre ses lèvres. « J'espère que tu ne lui as pas cassé sa putain de mâchoire ! » décocha le lieutenant. « Comment va-t-il parler avec la gueule cassée ? »

« Je suis désolé, j'ai... » marmonna Éric, décontenancé lui aussi. La deuxième Chose se pencha vers lui et lui dit à voix basse : « C'est nous qui appuyons sur ses boutons, fiston. Ne le laisse jamais appuyer sur les tiens ! »

« Ne fais plus jamais une chose pareille, sauf si je te le demande ! » ordonna Jackson. « Passe-moi un de ces chiffons ! » La Chose au bec Bunsen prit un torchon gras dans l'armoire et le lança à Jackson, qui nettoya la bouche de Zucchini. « Tu vas survivre, mais pas très longtemps si tu ne te surveilles pas », dit-il à Zucchini d'un air sinistre. « Notre jeune camarade n'a pas apprécié ton langage, cloporte. Et moi non plus ». Il se pencha au-dessus de la table et posa le bout incandescent de sa cigarette contre l'oreille gauche de Zucchini ; le cri d'agonie qu'il poussa fit presque trembler le plafond. Éric vit alors l'intérêt de la tapisserie de boîtes d'oeufs. Jackson fit le tour de la table et saisit Zucchini par le col. Il se pencha vers son oreille droite.

« Il te faut une bouche pour parler, mais pour écouter, tu n'as pas besoin de tes deux oreilles. Alors maintenant, tu vas m'écouter. Nos Volontaires féminines sont les bijoux de la couronne de la race aryenne. Nous ne parlons jamais d'elles sans le plus grand respect, et jamais de la façon dont tu l'as fait ! Zack Hatfield est un autre joyau de notre couronne, l'un des meilleurs et des plus courageux d'entre nous, et les hommes qui sont avec lui sont nos lys des bois. Ce sont des hommes. Toi, tu n'es pas un homme. Tu es un rongeur. Je ne permettrai pas que tu leur nuises en cachant des informations sur les complots des tyrans. Alors tu vas cracher le morceau maintenant, tu vas tout me dire, ou tes mains vont devenir des moignons sanglants. Après quoi, on passera aux doigts de pied. »

« S'il vous plaît, s'il vous plaît... », marmonna Zucchini, la bouche abîmée. Jackson l'ignora, sortit un couteau de sa poche et coupa le lien qui attachait son bras droit au fauteuil. Il prit sa main, la posa sur la table, tirant son auriculaire pour l'ajuster de force sur la planche de bois, sous la lame de la guillotine.

« Je vais compter jusqu'à trois », dit Jackson. « Un, deux... »

« Non ! Seigneur Dieu, non, ne faites pas ça ! Je vais vous le dire, je vais tout vous dire ! » s'écria-t-il, transi d'une peur hideuse. « Oui, oui, c'est vrai, les LARDEU vont venir de Californie et vont envahir en masse le terrain pour sécuriser le grand pont ! Le gouvernement a peur que la NVA le prenne ou le détruise, et paralyse la Columbia ! Rolly Rollins lui-même sera le commandant ! »

« Comment le sais-tu ? » demanda Jackson.

« J'étais censé faire la couverture de la mission ! Il a fallu un mois de tractations avec Rollins pour que je sois embauché. »

« Ils vous ont fait une conférence de presse pour vous mettre au courant des détails ? » demanda Jackson, sceptique.

« Non, j'en ai entendu parler. Les types des LARDEU ont des QI à deux chiffres, je me doute que certains comprennent le sens du mot secret ! Un groupe de journalistes devait partir en Californie ce soir très tard, dans un avion militaire secret, dans la plus grande discrétion ! » glapit Zucchini.

« Mais quand est-ce qu'ils arrivent ? » hurla Jackson.

« Ils sont censés débarquer le 30 au matin, à l'aube ! » gémit Zucchini de sa voix cassée. « De

grâce, ne me coupez pas le doigt ! Juste ciel, ce que j'ai mal à l'oreille ! Aaaaaahhh... »

« C'est dans deux jours ! » s'exclama Éric.

Jackson gifla Zucchini, vigoureusement. « Arrête de chialer, cloporte. Comment vont-ils arriver ? En avion ? En hélicoptère ? En camions ? En bateau ? Comment ? »

« En bateau », grogna Zucchini. « Ils ont réquisitionné de vieux ferries et des navires de croisière, transformés en bateaux de transport de troupes. Ils vont avoir une escorte de la Marine. Ils auront des hélicoptères en soutien aérien, qui viendront de Fort Lewis. »

« Je ne te crois pas ! » tonna Jackson. « Tu ne connais rien à la géographie et à l'histoire de l'Oregon, mon salaud ! Est-ce que tu as entendu parler du cimetière du Pacifique ? Ils n'ont aucune chance de faire débarquer une flotte d'invasion à Astoria, à cause des bancs de sable à l'embouchure. Il faudra qu'ils aient un pilote aguerri dans chaque bateau, il leur faudra des jours pour les faire tous entrer, sans compter qu'ils devront se mettre en file indienne pour le passer sous le pont, à portée d'arme du rivage. Même un nègre n'aura pas la stupidité de faire une chose pareille ! » Il souleva la lame de la guillotine au-dessus du petit doigt de Zucchini.

« Non, pas Astoria ! » s'écria Zucchini. « Sur la côte ! Ils vont débarquer sur la côte, à des kilomètres de là, après Warrenton, à l'anse de Sunset Beach ! Avec des camions, des blindés et tout ! Ils vont débarquer comme les Marines à Okinawa, en se jetant à l'eau avec tout leur équipement et Rollins veut poser son pied sur le rivage comme MacArthur, le tout devant les caméras de télé ! Vous savez, comme ils l'ont fait en Somalie en 92 ! Je vous jure que je raconte pas de craques ! De grâce, pas mon doigt ! »

Quelques temps plus tard, dans l'ombre de l'aire de stationnement, Jackson, Éric et Annette assistèrent au départ des Choses en camionnette, qui transportaient Zucchini, ligoté comme un poulet à l'arrière. « Ils vont le garder au frais jusqu'à ce que tout s'éclaircisse », dit Jackson. « Le problème, c'est que deux jours sont suffisants pour que quelqu'un s'inquiète, ils pourraient penser à un enlèvement et se douter que nous savons pour Sunset Beach. ZOG pourrait changer ses plans. Espérons que nous n'avons pas fait tout ça pour rien. »

« Chef, je vous présente mes excuses pour avoir perdu ma... » commença Éric.

« Taratata ! Tout est bien qui finit bien. Les Choses ou moi aurions pu lui faire ouvrir son claquemerde tout à fait comme toi », fit Jackson. « Il t'a provoqué ».

« C'était un beau geste, messire Lancelot », pouffa Annette. « J'apprécie bien. »

« Le mercenaire de chez Blackwater qui t'a vue de près me préoccupe », lui dit Jackson. « Je me demande s'il ne faut pas que je vous mette au vert un moment ».

« En détachement spécial dans le comté de Clatsop avec le Troisième Bataillon, chef ? » demanda Éric avec feu.

« Peut-être, mais autant ne pas en arriver là », répondit-il. « Je voudrais vous tenir à distance de Charybde, pas vous jeter en Scylla. Depuis ce soir, vous avez plus de valeur pour la Compagnie A que dans votre travail précédent de renseignement. Je me fais du souci, parce que quand Oscar reviendra de, comment dire, de là où il est en ce moment, il pourrait vous solliciter pour la Troisième Section. »

« Euh, ça vous mettrait de mauvais poil si je vous disais que j'adorerais ça, chef ? » demanda Annette avec douceur.

« Je vais essayer de vous garder autant que je peux, mais la stratégie globale passe avant tout », dit Jackson. « Si vous finissez chez Oscar, ainsi soit-il. Mais pour Clatsop, ne vous inquiétez pas. Avant que tout finisse, il y aura bien assez de batailles. Vous aurez votre part. »

* * *

« Ah, salut toi », dit Julia, effarouchée et perplexe. Face à face avec Zack, elle ne savait plus quoi lui dire. « Mais comment es-tu arrivé ? »

« Eh bien, ta maman m'a ouvert », lui dit Hatfield. « On s'entend bien et elle m'a à la bonne, souviens-toi. J'ai dû lui promettre de vous laisser le temps des retrouvailles avant de faire mon apparition et les admonestations maternelles sont claires, je me tiens bien et je ne te cherche pas de noises. J'ai eu vent de ton passage. »

« De ce monsieur Wally ? » demanda Julia.

« Oui, mais nous savions que tu viendrais avant cela », lui dit Hatfield. « J'ai reçu un appel pour me prévenir. »

« Faut-il que je te demande comment vous l'avez su ? »

« Non », dit Hatfield, secouant la tête. « Tu es toute pimpante, Julie. J'aurais voulu te dire que tu n'as pas changé, mais en fait, si. Pour le mieux. »

« Mais toi, tu as l'air... terriblement changé », ne put-elle s'empêcher de répondre. « Rien de particulier, rien de physique. Tu as pris de l'âge, bien sûr, mais c'est autre chose. Je ne sais pas ce que c'est, tu as l'air d'avoir cent ans, Zack. »

« Ma foi, il y a eu quatre ans dans les cents en Irak, ça doit être ça », répondit-il, sombre. « Et puis ces dernières années chez les Volontaires du Nord-Ouest. J'ai dû prendre de la bouteille. »

« Je ne te demanderais pas ce que tu as fait de ta vie, je crois déjà le savoir », dit-elle.

« Et moi je ne te demanderais pas ce que tu deviens, je le sais aussi. J'ai entendu parler de la visite du FBI. Aussi maladroit que ça puisse paraître, tu m'en vois désolé, Julia. Si ça peut te consoler, nous allons sûrement dégager ces chiens galeux un de ces jours. »

« Mon Dieu, vous devez avoir un sacré réseau d'espionnage à Los Angeles ! » lança-t-elle. Y a-t-il quelque chose que vous ne savez pas ? »

« Notre réseau d'espions n'est pas mauvais, mais pour ta rencontre avec les *feeps*, je l'ai su par internet, HollywoodGossip.com, pour être précis. »

« Magnifique », dit-elle en riant, s'asseyant sur son lit, déconcertée. « Alors, tu sais peut-être pourquoi je suis venue ? », demanda-t-elle.

« Dans les grandes lignes, oui, mais je t'avoue que j'ai hâte que tu m'en dises plus », lui dit Hatfield.

« J'ai dit aux types d'Hollywood qui m'ont envoyée ici que je ne savais pas trop si tu allais me tirer dessus, sachant qui ils sont », fit-elle. « J'imagine que je devrais craindre pour ma vie, mais je me dis que je vais tenir le choc. C'est *toi*, après tout. »

« Ouaip, c'est moi », dit Zack avec un sourire apaisé. « Et non, tu n'as pas à t'inquiéter. Je ne vais pas te tirer dessus. »

« Eh bien, maintenant que nous avons écarté le croquemitaine, est-ce que tu veux que je te résume la chose ? » demanda-t-elle. « Ou est-ce que je vais être conduite, un bandeau sur les yeux, dans un hangar ou une cave pour faire mon topo devant une tablée de bonshommes en cagoules sous un grand drapeau nazi ? Je ne plaisante pas, je n'ai franchement aucune idée de la façon dont vous procédez, je ne sais pas à quoi m'attendre. »

« Eh bien, comme je l'ai dit, j'ai envie d'entendre ce que tu as à dire, par pure curiosité, mais je n'ai pas l'autorité pour donner une quelconque réponse au genre de choses que tu pourrais nous proposer », expliqua-t-il. « Je ne suis qu'un commandant de zone, je n'ai rien à voir avec le commando *Director's Cut* ou l'opération *On Ne Rigole Plus*. »

« Plaît-il ? »

« Nous avons baptisé cette campagne ‘opération On Ne Rigole Plus’ et l’équipe qui mène cette mission s’appelle le commando *Director’s Cut*, parce que nous faisons beaucoup de coupes. Voilà, c’est une petite tranche d’humour nazi. »

« Une toute petite, alors », répondit-elle avec espièglerie.

« Dès que tu seras prête, je te présenterai à un camarade du Conseil Militaire, avec qui tu pourras vider ton sac. Je serai avec vous, ou pas, c’est toi qui vois. Puis nous appelons Wally Post et nous te ramenons au fleuve. Ensuite, on verra comment ça évolue. »

« Euh, je me dis que je ne devrais pas poser la question, mais ce Wally a l’air bien au courant de ce que vous faites. Il est avec vous ou avec eux, je ne comprends pas ? »

« Wally, c’est le genre de personnage qui s’épanouit dans ce genre de situations, un type qui joue son jeu sur les deux tableaux et qui calcule les gains qu’il peut se faire d’un côté et de l’autre », répondit Zack. « Après la guerre, nous le pèserons sur la balance. S’il y a plus de poids de notre côté, nous lui donnerons une médaille. Dans le cas contraire, nous le fusillerons. »

« Bon sang, vous croyez vraiment pouvoir gagner ? » dit-elle sans acrimonie, mais avec étonnement.

« En ce qui me concerne, oui je le crois », fit Zack. « Au début, j’avais des doutes, mais plus maintenant. »

« Ah bon, tu n’y croyais pas, au début ? » s’exclama-t-elle. « Mais alors pourquoi, Zack ? J’imagine que c’est surtout pour te le demander que je suis venue. *Pourquoi ?* »

« Parce que c’est juste », lui répondit calmement Zack. « Au tout début, c’était une histoire qui concernait un ami, quelqu’un que tu as connu, où j’ai fait ce qu’il fallait pour continuer à me supporter. Mais j’aurais fini dans l’Armée de toute façon, Julie, *parce que c’est juste*. Je n’irai pas plus loin que ça, je ne suis pas sûr que tu puisses comprendre. Ce n’est pas pour te prendre de haut, mais je crois vraiment que c’est impossible. Tu n’as pas le vécu pour comprendre ça. Jusqu’à récemment, tout allait bien dans ta vie, ou aussi bien que le merdier ambiant le permet. Tu avais un bon boulot, prestigieux même, tu avais ta place dans le monde de ZOG, avec tous les petits extras qui vont avec. Tu avais ta carte de membre. Tu te conformais et le système te récompensait pour ta conformité, ce qui fait que je ne crois pas que tu puisses comprendre ce que c’est que de ne pas en être et de voir ça de l’extérieur, tout en sachant que ta couleur de peau et ton sexe t’interdiront à jamais l’accès au club. Nous sommes exclus des terres et du monde que nos ancêtres ont créés. Mais nous le reprenons, Julie. En partie, tout du moins. »

« Laissons de côté ma vie, mais crois-moi qu’elle n’est pas aussi belle et satisfaisante que tu l’imagines. Est-ce que tout tourne autour de ça ? Les dépossédés contre les possédants ? »

« Mmmm... C’est très simpliste dit comme cela, mais oui. Je me dis que toutes les révolutions tournent autour de cette question, finalement. L’élément déclencheur dans notre cas précis a été que les possédants sont franchement maléfiques, et que les dépossédés ont vraiment été volés de tout ce qui leur appartenait de droit. Mais, Julie, c’est la première fois que je te vois en dix ans et je n’ai pas envie de tout gâcher en te serinant un pamphlet politique », lui dit-il avec sincérité. « Le lycée d’Astoria, moi qui joue sur le terrain et toi qui danse sur les gradins, puis les virées sur le môle après avoir demandé à Ted d’acheter des bières pour nous et la petite bande, tout ça est bien fini. Toi, tu es la femme que tu es aujourd’hui, et moi, je suis l’homme que l’Irak et l’Amérique ont fait de moi, donc on va en rester là, d’accord ? Mais comment vas-tu, je veux dire, vraiment ? Est-ce que tu es heureuse ? Est-ce que la ville-lumière est toujours aussi brillante ? Est-ce que ça se passe comme tu l’avais voulu ? »

« Diantre, on dirait ma mère ! » rit-elle. « Je viens de subir le même questionnaire au rez-de-chaussée ! Dans la question suivante, tu vas sûrement me demander s’il y a un jeune homme dans ma vie ? »

« Ah, il y en a un ? » lâcha Zack. « Oh pardon, Julie, je m'é gare. J'ai entendu parler d'un certain acteur... »

Julia secoua la tête. « Je préfère ne pas en parler, si tu veux bien. Ce n'est pas pour être impolie ou te remettre à ta place, Zack, détrompe-toi. Tu as le droit de savoir, même si notre histoire remonte à 14 ans. C'est que ce dont tu parles a été un sacré foutoir et j'ai du mal à croire que j'ai eu la stupidité d'accepter un rôle dans la pire histoire de drogué d'Hollywood qu'on puisse imaginer. Bon sang, j'ai dépassé les bornes de l'idiotie ! »

« D'accord, mais tu as vu l'embuscade et tu as eu le temps de faire le grignotin », dit Zack en riant.

« Hein ? » fit-elle. « Pas compris. »

« Laisse tomber, du jargon de la NVA »

« Eh bien, en fait, pour te répondre, je dois t'avouer qu'il n'y a pas beaucoup de bonshommes aptes au service dans ce monde-là, si tu vois ce que je veux dire. Mais bon, tout allait plutôt bien, jusqu'au jour où vous avez posé une pierre dans mon jardin et que le FBI s'en est mêlé, pour quelques nuits de passion adolescente il y a tant d'années », lui dit-elle. « Est-ce que je peux te poser une question qui me chiffonne? Comment diable avez-vous fait pour recruter une vedette comme Érica Collingwood, qui vous a rejoint en abandonnant tout ce qu'elle avait ? Je t'avoue que ça m'a vraiment mise sur le cul. »

« Mais comment pourrais-je le savoir ? » demanda Zack, riant de surprise. « Je suis un troufion de base, moi. Il faudrait demander à la Troisième Section. »

« La Troisième Section ? »

« La section de l'ombre de la NVA. Tout ce que je peux te dire, Julia, c'est que chacun rejoint les Volontaires pour des raisons différentes, mais qui sont toutes les mêmes. Des variations infinies sur le même thème. Les gens en arrivent au point où ils en ont plus que marre. Ils ne supportent plus le boniment américain. Mais au fait, dis-moi, quand est-ce que tu veux rencontrer le bonhomme du Conseil Militaire ? »

« Dès que possible », répondit-elle. « Ne m'en veux pas, Zack, mais j'aimerais faire ça au plus vite pour pouvoir rentrer. Je suis au bord d'un craquage nerveux de première division. »

« L'occasion fait le larron », dit Zack. Il ouvrit son téléphone et composa un numéro pré-enregistré. « Allô, M. Baron ? Est-ce que vous voudriez bien venir pour examiner les plans ? Ou alors demain, si vous préférez ? » Il écouta brièvement. « Très bien, à tout à l'heure. » Il raccrocha. « Il va venir nous voir. Il avait d'autres choses à faire dans le coin, d'ailleurs. »

« Mais euh, Zack, c'est la maison de ma mère », dit Julia, gênée. « Ne me dis pas que ma propre mère est embringuée dans vos trucs terroristes ! »

« Non, non, mais elle se souvient de moi et elle a toujours pensé, que, eh bien, elle... »

« Elle a toujours pensé que j'aurais dû t'attendre », soupira-t-elle. « Oui, Zack, je sais. Elle me l'a dit. Plus d'une fois, d'ailleurs. »

« J'ai essayé de lui expliquer que tu n'étais pas responsable de la promesse qu'ils nous ont faite quand je suis arrivé en Irak, nous disant qu'on pourrait revenir tous les quinze mois, et que j'ai fini par y passer quatre ans », dit Hatfield. « Et que la seule façon de rentrer a été de prendre des éclats d'obus à la jambe. Personne de sensé ne pourrait te demander d'attendre aussi longtemps quelque chose qui pourrait aussi bien ne jamais arriver. Ce n'est pas arrivé, Julia. Je ne sais pas si tu t'en es inquiétée, mais je veux que tu le saches. Je ne t'en veux pas. Nous sommes quittes, là-dessus en tout cas, quoi que tu penses de moi par ailleurs. »

« Oui, Zack, je m'en suis inquiétée. Et je suis heureuse de te l'entendre dire », répondit-elle.

« Julie », appela sa mère depuis le rez-de-chaussée. « Ted est là ! »

« Bon Dieu ! » s'écria-t-elle dans un éclair de panique. « J'avais oublié qu'elle m'avait dit qu'elle l'appellerait ! Je vais descendre, et quand nous serons au salon, tu pourras te glisser par la porte de derrière ! »

« Pas besoin », rit Zack, ramassant sa Winchester et son chapeau à plume. « Ted et moi nous voyons assez souvent. Il faut bien. »

« Pardon ? Qu'est-ce que tu viens de dire ? » glapit Julia. « Ne me fais pas marcher, tu veux ? Tu ne vas pas me faire croire que mon frère fait partie de ton, de ta bande ! »

« Non, non », l'assura Zack. « C'est un brave et honnête homme qui a été pris dans une situation impossible et qui fait au mieux son devoir dans ces circonstances. Je l'aide autant que possible, même si je dois reconnaître qu'il y a eu des moments assez tendus. Mais depuis trois ans, aucun policier du comté de Clatsop n'a été tué par la NVA, et comparé au reste du Nord-Ouest depuis le 22 octobre, c'est une sacrée réussite, dont nous pouvons être fiers. »

Julia descendit les marches et retrouva son frère dans le salon. Il devait être arrivé directement du travail, puisqu'il portait sa tenue de shérif. Il avait l'air fatigué. Il avait pris de l'âge, mais pas comme Zack. Julia se surprit à éprouver une grande joie de le voir, consciente que, dans la position où il était, la vie devait avoir pris un tour particulièrement dangereux. Ils s'embrassèrent avec entrain. Ted leva la tête et vit Hatfield dans l'embrasement de la porte, derrière elle. Il hocha brièvement la tête. « Zack », dit-il.

« Salut, Ted », répondit Hatfield.

Lear regarda sa sœur. « Julie, tu sais que je suis heureux de te revoir, plus que je ne saurais dire. Mais je dois dire que je suis un peu inquiet par certaines choses que Zack m'a racontées. Je suis bien content que tu aies pu échapper à tout ça en vivant ta vie en Californie. Mais il semble que tu as été embarquée dans cette mélasse, à un niveau dangereux qui plus est. Bon sang, gamine, tu joues avec le feu. Quelle mouche t'a piquée ? »

« Et toi, alors ? Tu n'as pas l'air moins embarqué que moi », fit-elle remarquer. « Dis donc, Ted, je ne veux pas faire ma mauvaise langue, mais tu es censé être le shérif dans le comté, et j'ai l'impression que tu fermes bien les yeux sur... » Elle fit un geste en direction d'Hatfield. « Mais bon sang, qu'est-ce qui se passe ici, Ted ? »

Lear soupira. « Tout est un peu embrouillé, Julie. Parfois, je ne suis pas sûr de bien comprendre moi-même, mais il y a quelque temps, j'ai dû me prendre la tête dans les mains et réfléchir sérieusement. J'ai dû déterminer si je devais être loyal à cette communauté, aux gens d'ici avec qui nous avons grandi, à cet endroit, notre foyer... ou à un gouvernement qui siège à trois cent mille kilomètres et qui n'a que faire de nous, à un empire qui n'a jamais rien fait pour nous, si ce n'est incorporer nos jeunes gens dans leur armée et inonder nos terres d'étrangers, parce que cela met des sous dans la cagnotte des types en costard. Des types si riches qu'ils n'ont pas besoin de l'argent qu'ils nous prennent, mais qu'ils prennent quand même, parce qu'ils le peuvent. J'ai choisi de faire ce que j'avais promis de faire quand j'ai prêté mon serment, protéger et servir les gens du comté de Clatsop, Oregon. Pas de guerroyer contre eux au nom d'un gouvernement sans foi ni loi. Ce n'a pas été facile, mais j'ai eu la chance de trouver un terrain d'entente avec Zack, nous avons parlementé et trouvé le moyen de protéger les gens du comté de toute cette horreur. Autant que possible, disons. »

« Je ne te jugeais pas, c'est que je trouve ça un peu dur à comprendre », dit Julia, secouant la tête.

« Mais dans quel genre de guêpier tu t'es fourrée ? » demanda Ted.

« Quelque chose du genre de ce que tu fais, toi », lui répondit-elle. « J'essaie d'arrêter le massacre, si une telle chose est possible. Tu es au courant de ce qui se passe à Los Angeles, dans le monde du cinéma et du divertissement ? »

« Je suis au courant », fit Lear, assombri. « Les médias disent que Cat Lockhart est de la partie. Ils

ont trouvé une de ses cartes à la nuit des Oscars. »

« J'ai entendu la même chose. Il y a des raisons égoïstes qui me poussent à ça, Ted, je le reconnais. Ils m'ont mise sur liste noire et se sont arrangés pour que je ne puisse plus travailler. »

« Qui ça, *ils*, Julia ? » demanda calmement Zack. « Je le sais, tu le sais, Ted le sait, mais j'ai bien envie de voir si tu es capable de le dire. »

« Bon d'accord, si tu y tiens, les Juifs m'ont mise sur liste noire ! », décocha-t-elle. « Et je n'aurais jamais dit ça si vous n'aviez pas forcé la chose avec vos fusils et vos bombes ! »

« Bingo ! » fit Zack avec un petit rire. « C'est exactement pour cela que nous nous sommes révoltés. Même si l'on perd et qu'ils nous éradiquent, les Juifs ne pourront plus jamais faire comme si. Nous les avons mis au jour, une bonne fois pour toutes. »

Elle se retourna vers son frère. « Même si ça paraît banal, Ted, je veux vraiment arrêter le massacre et sauver Hollywood autant que possible. Certes, j'ai des doutes sur les messages qu'ils font passer. Je ne suis pas la seule, bien que personne n'ose le dire depuis longtemps. Peut-être que nous serons plus courageux désormais. Qui sait ? Peut-être que les terribles événements vont pouvoir servir de garde-fous à leurs tendances dégoûtantes. Je n'en serai pas malheureuse. Je m'occupe de beaucoup d'émissions pour enfants et je ne comprends pas l'intérêt de faire chanter des chansons sur les parties intimes des êtres humains à des choeurs d'enfants de six ans. Mais il ne faudrait pas jeter le bébé avec l'eau du bain ! Peut-être que ces gens – oh, d'accord, les Juifs – s'ils ont physiquement peur d'écouler constamment leur flots d'ordures, pourraient nous laisser avoir voix au chapitre et créer des émissions valables. »

« Tout juste ! » fit Zack en opinant du chef. « Tu nous désignes comme des terroristes, Julia, mais dans l'histoire, le terrorisme est la réponse du faible au fort et, comme tu le vois, cela fonctionne. Nous sommes en train de changer le comportement de ceux qui sont au pouvoir, ils changent leur façon d'exercer le pouvoir et leurs cibles. Nous les forçons d'arrêter de faire ce qu'ils font. Souviens-toi de l'allure qu'avait la ville quand tu es partie, princesse. Combien de Mexicains as-tu vu en arrivant depuis l'embarcadère ? »

« Aucun », reconnut Julia.

« C'est nous qui l'avons fait », dit Hatfield avec une noire satisfaction. « Ce n'est pas le Congrès. Ni les élections. Ni la démocratie. Ni en signant des pétitions, en défilant dans les rues ou en discutant sur internet. Nous l'avons fait avec des balles, pas des bulletins de vote. Et tout le monde en ville s'en porte beaucoup mieux. Ted ne te dira pas le contraire. »

« Je reconnais que Zack et sa bande nous ont presque mis au chômage », dit Lear en soupirant. « À part les trucs de la NVA, la violence et le crime ordinaire sont presque inconnus ici. Auparavant, la prison du comté était remplie de Mexicains, on arrêtait tant de revendeurs de drogue, d'auteurs de crimedehaine, de gens qui avaient dit un mot de travers, de déviants sexuels bizarres, de voleurs ivrognes et de frapadingues, qu'il fallait les faire dormir sur des matelas dans les couloirs. Désormais, des semaines entières peuvent se passer sans personne derrière les barreaux. Tous les Mexicains, les non-blancs, les drogués et autres clients pénibles ont préféré mettre les voiles plutôt que de croiser la NVA. Quand aux autres, ils ont tous un boulot, un salaire et une vie beaucoup plus stable. Les plus grosses affaires que nous traitons, ce sont des incidents de trafic et quelques bagarres d'ivrognes au bistrot. On a même le temps de sauver le petit chat qui s'est encore piégé dans un arbre. Certains croient que le prix à payer pour la tranquillité et la prospérité est trop élevé, mais je ne le crois pas. Ils ont peut-être raison. Mais je sais que les gens du comté ne sont pas de cet avis. Et je sais ce que j'ai pensé quand j'ai appris ce que ces deux fils de pute du FBI t'avaient fait, Julie », conclut-il, sa voix se mettant à trembler de rage. « Ça m'a pris un sacré bout de temps avant de penser comme Zack. »

Avant que Julia ne put répondre, la sonnerie retentit. Zack ouvrit la porte. « Bonsoir, chef », dit-il. Un monsieur longiligne et plutôt chic, d'âge mûr, entra dans la pièce, vêtu d'un gilet vert clair. Il

était suivi d'un homme de plus grande taille, portant un jeans et un gros automatique dans son étui d'épaule, sur sa chemise de travail. « Salut, Dex. »

« Bonsoir, capitaine », répondit-il. « Bonsoir, shérif. Madame Lear. »

« Contente de vous revoir, Henry », dit la mère de Julia.

« De vous revoir ? » dit Julia, le sourcil interrogateur.

« Je me suis entretenu avec le shérif et le capitaine Hatfield à plusieurs reprises ici même et votre mère nous a régalez une fois ou deux de ses bons petits plats » répondit-il. Il tendit sa main à Julia. « Vous devez être Julia Lear. Je suis Henry Morehouse. J'ai entendu dire que vous aviez un message à nous transmettre de la part des Galettes Jambon de la Ville des Paillettes. »

« Les Galettes Jambon ? » demanda Julia, étonnée.

« Les GJ », dit Zack. « Gros Juifs ».

« Bon sang, combien de sobriquets raciaux avez-vous inventé depuis que ça a commencé ? » demanda-t-elle, piquée de curiosité.

« Un nazi est quelqu'un qui ne dit jamais qu'il est désolé », fit Henry avec un petit rire. « Vous pouvez m'appeler Red, comme tout le monde. Toi aussi, Zack. Ce n'est pas une conférence formelle. »

« Mais venez donc vous asseoir dans le salon », dit la mère de Julia. « Vous voulez casser la croûte, Henry ? Et toi, Dexter ? Il me reste de la viande froide, je peux vous faire un sandwich. »

« Rien pour moi, je vous remercie », dit Morehouse. « Dex ? »

« Un sandwich, oui, bien volontiers, madame », dit Dexter. « Je vais faire un petit tour dehors. »

Ils rejoignirent le salon, où Ted Lear ouvrit le buffet pour en sortir un whisky. « Voici l'endroit magique où les rebelles sont cernés », dit-il malicieusement en se servant une rasade. « Nous n'avons aucun Ordre Opérationnel numéro dix pour nous narguer. Julia, tu préfères que je reste, ou est-ce qu'il s'agit d'un rendez-vous conspiratif auquel je ne tiens pas à assister ? »

« Euh... » Elle ne savait pas trop quoi répondre.

« S'il vous plaît, shérif, restez avec nous », dit simplement Morehouse. « Je me dis que Julia sera plus à son aise avec vous à ses côtés ». La mère de Julia apporta un plateau de canettes de boissons fraîches et de tasses de café, qu'elle posa sur la table basse avant de prendre congé. Hatfield posa sa Winchester dans un coin et son chapeau sur le canon.

« J'aimerais bien que tu me dises, pourquoi ce chapeau et cette antiquité ? » dit Julia.

« Mais ce n'est pas de la frime. Ce chapeau, je l'aime bien, et recharger avec le levier, ça me plaît », répondit Hatfield. « Les médias en ont parlé et c'est devenu comme qui dirait mon uniforme, ou mon costume plutôt. Comme la cape de Batman. Mais, évidemment, si je dois faire quelque chose sans me faire remarquer, je m'en passe. » Ils prirent place et Julia se servit un mélange whisky-soda.

« Zack m'a dit que vous étiez l'entremetteur avec qui je devais parler, Red ? » demanda-t-elle à Morehouse. « Est-ce que vous êtes habilité à faire une tractation pour arrêter le bain de sang à Los Angeles ? »

« Plus ou moins », lui répondit-il. « Je représente le Conseil Militaire de la NVA, qui est notre quartier général et le gouvernement *de facto* de la République, tant que nous n'avons pas bouté les forces d'occupation et établi un gouvernement conformément à la Constitution du Nord-Ouest. Le Conseil Militaire doit approuver tout accord éventuel, mais cette conversation n'est qu'une étape préliminaire et vous pouvez prendre pour argent comptant ce que je vous dirai ce soir. Nous avons déjà discuté entre nous des conditions acceptables pour une cessation de l'opération On Ne Rigole

Plus. En fait, nous les avons établies avant même d'envoyer notre commando à Los Angeles, donc c'est tout réfléchi. Nous savions dès le départ ce que nous voulions. Si ces conditions sont réunies, nous sommes prêts à suspendre les hostilités contre votre industrie. À les suspendre, pas les interrompre. Pour le dire crûment, si les youpins essaient de nous doubler, on les renvoie au fond de leurs piscines, la tête en bas. Le Conseil Militaire a autorisé la mise entre parenthèses de l'Ordre Opérationnel numéro neuf pour je négocie directement avec vous, ou plutôt avec le cartel de dirigeants des studios qui vous ont envoyée ici. Je crois savoir que votre mission actuelle se limite à une prise de contact, mademoiselle Lear, ce qui est chose faite. Je vais vous résumer ce que nous voulons, mais dès que vous êtes de retour là-bas, votre rôle s'arrête là, au moins en ce qui nous concerne. Nous choisirons quelqu'un d'autre pour mener les discussions suivantes avec l'industrie du divertissement. »

« Voilà qui me va très bien ! » fit Julia. « Avant que vous m'exposiez vos conditions, je me permets de vous présenter celles des gens qui m'ont envoyée vous parler, ils en ont eux aussi, sans lesquelles l'industrie ne peut pas fonctionner. Tout d'abord, le cinéma et la télévision emploient des milliers de gens, directement ou indirectement, qui sont pour beaucoup des juifs, des noirs, des hispaniques, des homosexuels, et tant d'autres minorités. Ce serait illégal, du point de vue fédéral, de renvoyer ces gens au motif de leur race ou de leur orientation sexuelle, ce serait tout simplement impossible. L'industrie ne peut pas fonctionner sans eux. Ces gens veulent reprendre leur travail, pas se suicider économiquement. S'ils ne peuvent pas traiter avec vous, ils envisagent de camper sur leurs positions et de déménager toute l'industrie du divertissement dans un autre pays, Dieu sait où, mais quelque part où ils pourront faire des films sans être tués par un attentat à la bombe. Ils ne veulent pas le faire, mais comprenez bien qu'ils ne vont pas s'ouvrir les veines pour avoir la paix. »

« C'est quelque chose que nous comprenons », dit Morehouse en hochant la tête. « Vous venez de résumer l'essence même de notre stratégie, qui consiste à ne reprendre qu'une petite partie de ce qui fut jadis le patrimoine de notre race. Nous comprenons parfaitement que le pouvoir n'est pas prêt à nous céder toute la boutique de la côte Est à la côte Ouest, de nous laisser les clés de l'appareil étatique avant de se jeter à l'eau en trottinant. Mais ils peuvent être persuadés d'arrêter les frais et de nous laisser le territoire du Nord-Ouest que nous réclamons, s'ils s'aperçoivent que leur persistance à vouloir tout garder pour eux leur ferait risquer toute leur mise, parce que l'édifice entier qu'ils ont construit au siècle dernier menace de s'effondrer, avec eux au milieu. Nous voyons la même chose, en petit, dans l'industrie du film et de la télévision. Nous ne demandons pas aux gros Juifs de se faire le seppuku hébraïque. Je me permets d'anticiper une question : non, nous ne leur demandons pas d'argent, bien que cela soit tentant. Ce que nous voulons, c'est une aide généreuse qui touche à ce que vous appelleriez le contrôle créatif. »

« De quelle façon ? » demanda Julia, soupçonneuse.

« L'industrie du divertissement hollywoodien est sans doute l'arme la plus puissante, dans l'arsenal de ZOG », dit Morehouse. « En gros, c'est peut-être elle qui finira par avoir notre peau. La NVA a déjà prouvé qu'elle pouvait survivre à tout ce que l'Amérique lui jette à la figure, que ce soit la police, l'armée, ou autres forces armées. Nous sommes en train de briser les bandits LARDEU qu'Hillary nous a envoyés, il est assez clair qu'eux non plus ne pourront pas nous avoir. Mais si nous permettons que les Juifs qui contrôlent Hollywood et les médias façonnent les esprits, les attitudes et les perceptions des Américains à notre sujet, surtout des jeunes blancs, eh bien, non, nous ne pouvons le permettre. Nous ne le permettrons pas. Notre première condition est qu'Hollywood adopte une position de neutralité et d'équilibre en ce qui concerne les Troubles dans le Nord-Ouest. Si votre industrie veut survivre, elle doit mettre la crosse en l'air. Elle ne doit plus se ranger du côté du gouvernement et participer à l'effort de guerre contre le mouvement pour l'indépendance du Nord-Ouest. Ce qui veut dire : plus de sales films comme ces avortons de *Patrie* ou de *Grand Nord Blanc*, qui n'ont d'autre but que de salir et d'humilier notre peuple. Elle ne doit plus inciter à la répression en dépeignant comme des héros les assassins et les tortionnaires du FBI et des autres agences fédérales. Je vous assure, ce n'en sont pas. Ce sont des crottes sous les semelles de l'humanité, qu'il faut nettoyer à tout prix. Mais c'est quelque chose que vous avez

appris de première main, si je ne me trompe pas. » Julia se crispa, se souvenant des coups de taser sur sa nuque.

« Et plus de petites piques lors des émissions du soir. Plus de crachat de venin dans la bouche des présentateurs de journaux télévisés. Plus de calomnies subtiles, ici, là et partout sur les écrans. Plus de ces clichés dépeignant les Blancs racialement conscients comme des lâches et des violents, des misogynes abrutis ou des violeurs, ou des outres à bières à dents noires. Nous ne voulons plus voir de soldats confédérés ou de soldats allemands dépeints comme des êtres cruels perpétrant des atrocités contre des nègres ou des juifs sans défense. Plus de pères de famille blancs sous les traits de bouffons à la Homer Simpson ou de pervers sexuels qui font des sévices sexuels à leurs enfants. Plus de cette régurgitation constante de la propagande de la Deuxième Guerre mondiale. Plus de balivernes sur l'Holocauste qui racontent des sornettes abominables sur des faits qui n'ont jamais eu lieu ! Les Juifs ont pu traire cette vache bien trop longtemps, la fantaisie horrible s'arrête maintenant. Qu'ils se trouvent une autre vache à lait. » Morehouse se pencha en avant. « Mais je n'ai pas besoin d'aller plus loin, mademoiselle Lear. Vos patrons juifs savent très bien ce qu'ils font depuis un siècle, parce qu'ils le font en toute connaissance de cause. Mais maintenant, c'est fini. Ou alors, ils le paieront de leurs vies. »

« Euh... Je ne vois pas très bien comment tourner le message, monsieur, pardon, Red », dit Julia, marchant sur des œufs. « Est-ce que vous voulez mettre en place une sorte de comité de censure du genre code Hays, disant ce qu'il faut filmer et ce qui est interdit ? Comme la règle qui disait qu'un couple, même marié, devait être montré dans des lits jumeaux avec trente centimètres de distance entre eux ? Ou alors un bureau de censure comme le comité parlementaire contre les Activités non-Américaines des années 1950, qui voulait écarter les communistes de l'industrie ? »

« Aucune de ces choses n'a brillé par son efficacité, si je me souviens bien », fit remarquer Morehouse d'un ton sec.

« Pas vraiment, non », reconnut Julia. « Les créatifs n'aiment pas la censure, d'où qu'elle vienne. Vous savez bien qu'ils vont tourner la chose à leur avantage, en jouant avec les règles. Certains de ces types aiment vivre dangereusement, ils voudront voir jusqu'où ils peuvent aller sans se faire tuer. »

« J'imagine », fit Morehouse avec un rire un peu aigre. « L'arrangement ne sera pas parfait, je me dis que quelques-uns des gros bonnets vont se réveiller ici et là avec une tête de cheval dans le plumard. Ou une tête de juif. »

« Mais comment est-ce que ça pourra marcher ? » demanda Julia, fascinée par tout cela, bien qu'elle sût que Morehouse ne blaguait pas avec ses histoires de têtes de juif. « Comment l'industrie pourra-t-elle distinguer le *casus belli* de ce qui ne l'est pas ? »

« Je pense qu'ils sauront faire la différence », dit Morehouse. « Comme je l'ai dit, une bonne part de leur trucs anti-blancs a toujours été plus consciente que la plupart des gens ne le croient. Les Juifs sont tombés par inadvertance sur le plus parfait des véhicules pour exprimer leur haine ancestrale contre toute vie non-juive et toute valeur non-talmudique, et pour se venger des *goyim* détestés, en détruisant tout ce que nous tenons pour bon et sacré, y compris nos propres enfants. Il y avait autrefois beaucoup de belles choses en Amérique, mademoiselle Lear, dans la vieille Amérique qui était là avant que les Juifs ne mettent la main sur Hollywood. Mais ils ont retranché ces choses-là, et depuis cent ans, ils se servent de cette arme pour cracher sur cette vieille Amérique et sur la race qui pendant des siècles a refusé leur statut auto-proclamé de Peuple Élu de Dieu. Je crois que vos patrons savent très exactement de quoi je parle, et qu'ils savent que nous le savons. Ils savent ce qu'ils font, et ils doivent dorénavant arrêter ou périr. Mais vous ne serez pas impliquée dans cet aspect des choses, madame », poursuivit-il. « Ce que je voudrais, c'est que vous retourniez là-bas pour parler à celui qui vous a envoyée – était-ce Blaustein ? »

« Arnold Blaustein, oui, mais il a derrière lui une sorte de comité, ou de cartel comme vous dites », fit Julia. « Ce sont eux qui m'ont missionnée ».

« D'accord. Vous rentrez et vous résumez mon propos à Blaustein. Je voudrais aussi que vous donniez aux youtres un certain nom, le nom de quelqu'un que nous voudrions qu'ils embauchent en qualité de consultant. Si cela fonctionne, il faudra tout d'abord que cet homme soit entouré d'une totale discrétion et jouisse de l'anonymat le plus complet. Pas de ragots dans *Variety*, pas de blabla sur les sites des vedettes, rien de rien. La protection de sa vie et son identité sera du ressort des chefs des studios. Il ne devra être connu que des plus hauts cadres de l'industrie, d'une toute petite poignée de gens. Ils doivent comprendre que ces mesures sont dictées par notre intérêt commun. Il doit jouir d'une immunité complète contre l'arrestation, les interrogatoires, les enquêtes, la surveillance, les menaces, les tentatives de corruption, l'assassinat, la séduction par des starlettes lascives pour le compromettre, le poison dans la soupe, les poursuites pénales sans fondement et le harcèlement sous toutes ses formes. Qu'ils rangent toutes leurs astuces juives dans leurs malles. Ce monsieur n'est pas membre de la NVA et n'aura aucun contact avec la NVA, ce qui fait qu'il sera inutile de le filer, de le mettre sur écoute ou de faire ses poubelles. Il n'y a pas moyen de remonter de lui à la NVA. C'est tout simplement quelqu'un dont nous estimons qu'il pourra adéquatement représenter nos points de vue. Tout ce qu'il donnera aux magnats des studios, c'est son opinion sur la façon dont nous pourrions réagir à telle ou telle situation. Il fera de la divination, mais de la divination éclairée, très éclairée. Nous encourageons de la façon la plus expresse M. Blaustein et les siens à écouter cet homme et à se rendre à ses avis. Est-ce que vous avez bien suivi mon topo ? »

« Oui », dit Julia. « L'enveloppe, s'il vous plaît. »

« Je vous demande pardon ? » fit Morehouse.

« Son nom », dit Julia. « Vous ne suivez pas les Oscars ? Oh, pardon, c'est de mauvais goût par les temps qui courent. »

« De fait, j'ai regardé les Oscars pour la première fois cette année », dit Morehouse avec un petit sourire. « Le final était une tuerie. Ça, c'est du mauvais goût. Le gentleman devin s'appelle Barry Brewer. Vous avez peut-être entendu parler de lui. »

« Barry Brewer est l'agent d'Érica Collingwood ! » s'exclama Julia. « Et donc c'était ça qui... pardon. Eh bien disons, Red, que je leur donne le nom de Barry et qu'ils le balancent au FBI, ou qu'ils le fassent tuer. Ils pourraient vous mettre une tête de cheval dans votre lit, à leur façon. »

« Dans ce cas, il sera vengé », dit Morehouse avec calme. « Mais, avant de nous quitter, je voudrais vous donner un argument supplémentaire. La dernière fois que vous avez vu M. Blaustein, est-ce qu'il vous a demandé l'heure ? »

« Euh, non, pas à moi, mais à sa secrétaire », répondit Julia, curieuse. « C'était juste avant mon départ pour l'aéroport de Los Angeles. Il disait qu'il avait perdu sa Rolex. Il était vraiment dégoûté, c'était un cadeau d'anniversaire de sa femme, disait-il. »

« De Dorothy Blaustein, en effet. » Morehouse sortit une montre en or de sa poche et la lui tendit. « Ce truc-là n'est pas donné, c'est serti de diamants. Ça doit coûter dans les cinquante mille dollars. Comme vous pouvez le voir, il y a écrit « Pour Arnie, de Dotty » sur le dessous, avec la date. Cette pièce a été subtilisée dans son manoir de Beverly Hills, il y a quelques nuits de ça, pendant que lui et sa femme dormaient. Aucune alarme n'a sonné, les gardes n'ont rien vu et le chien n'a pas aboyé. Rendez-la lui et dites-lui qu'il serait sage de traiter M. Brewer avec toute la courtoisie et le respect qui lui est dû, sans faute. Ce n'est pas une tête de cheval, mais je pense qu'il saisira le message. »

* * *

Le téléphone portable de Zack émit un petit tintement. Il l'ouvrit et l'écouta pendant environ une minute, puis le referma. Un voile avait assombri son visage. « Merde », dit-il doucement. Il regarda Lear. « Ted, il va falloir que nous parlions. J'ai l'impression que notre bonne fortune a disparu. »

« Qu'est-ce que tu veux dire ? » demanda Lear.

« C'était la Brigade », leur dit Hatfield. « Ils confirment que nous allons devoir accueillir des

touristes non désirés à Astoria. Les lardons arrivent, en force. »

Le shérif Lear parla le premier. « Mais personne ne m'a parlé de ça ! » protesta-t-il.

« Je sais bien, Ted. Sinon, tu n'aurais jamais laissé Julia venir chez sa mère », répondit Hatfield.

Morehouse prit la parole. « Si personne ne vous en a parlé, ni le ministre de la justice de l'Oregon, ni les *feds*, ni personne, c'est plutôt une mauvaise nouvelle pour vous. Cela signifie que les fédéraux considèrent que votre département est compromis, ce qu'il est, bien sûr, de leur point de vue. Et cela veut donc dire que les LARDEU ne sont pas seulement à nos trousses. Ils sont aussi aux vôtres, et à celles de votre famille, à celles de tous ceux qu'ils considèrent comme étant de votre côté. Les LARDEU pénètrent toujours un territoire avec deux listes dans leurs poches, shérif. La première est la liste des nationalistes supposés et des sympathisants de la NVA. Leurs listes sont parfois exactes, parfois moins. Je crois pouvoir dire que vous êtes sur cette liste, et peut-être votre mère et aussi Julia, au cas où la main gauche ne saurait pas ce que fait la droite, ce qui est assez souvent le cas dans ce gouvernement. La deuxième liste est celles des collaborateurs unionistes possibles, ou des Américains loyaux comme ils disent, des gens sur lesquels ils peuvent compter pour balancer leurs voisins à penchants nationalistes, tous ceux qui ont des attaches familiales avec des gens de la NVA, et ainsi de suite. »

« Nous avons un informateur dans ton département depuis le début, Ted... », dit Hatfield.

« J'ai fini par m'en douter », dit Lear avec aigreur. « J'ai été, disons, déçu par Chrissie ».

« On peut en conclure que le gouvernement a lui aussi placé quelqu'un au commissariat », dit Hatfield sans remords. « Nous trouverons son nom, une fois qu'ils t'auront renvoyé, interné, ou fait disparaître. Nous verrons qui sera le prochain shérif du comté de Clatsop. Est-ce qu'il y a quelqu'un qui convoite ton poste, Ted ? Tu as un nom en tête ? »

« Peut-être bien, oui », répondit-il d'une voix très lasse.

« Eh bien, qui que ce soit, il sait que les LARDEU vont bientôt débouler et qu'ils vont remplacer la plupart des policiers du coin par des éléments sûrs, quand ils auront pris le pouvoir. Ce seront certainement des types des minorités qu'ils vont faire venir de l'extérieur. Ils vont faire la même chose à Seaside. Il semble que notre période de coexistence pacifique et parfois mouvementée tire à sa fin. On dirait bien que l'orage gronde. »

« Et merde ! » s'exclama Lear en poussant un profond soupir. « J'espérais que nous pourrions nous en sortir. Et qu'est-ce que je dois faire, moi, maintenant ? »

« Préparez-vous à l'invasion et à l'occupation », dit Morehouse avec équanimité. « Vous rentrez à votre bureau au commissariat et vous commencez le nettoyage. Détruisez toutes les archives, les correspondances, les courriels, les traces de connexion, les preuves, les expertises balistiques, toute chose que les fédéraux pourraient utiliser pour identifier des gens du coin et les arrêter. Reformatez les disques durs de vos ordinateurs. Libérez tous les prisonniers blancs de votre prison ; quoi qu'ils aient fait, les livrer aux bandits fédéraux en armures serait une punition trop lourde. Si quelqu'un proteste, ce sera sans doute la taupe. Traitez son cas selon votre bon plaisir. Sortez autant d'armes et de munitions que possible de votre armurerie au commissariat central et aux antennes locales. Cachez-les quelque part, que les LARDEU ne les trouvent pas et ne les utilisent pas contre les gens du coin, car c'est pour cela et pour rien d'autre qu'ils font leur invasion de singes. Appelez tous ceux qui méritent le nom de dirigeants locaux et dites-leur de sonner le tocsin. En priorité, tant que c'est possible, sauvez les enfants. Dites-leur de mettre en sûreté leurs gamins où ils peuvent, même si c'est en-dehors du Nord-Ouest. C'est le Talon de Fer, Ted. Il vient pour écraser et pour saigner toute résistance à la tyrannie de Washington, DC. Préparez-vous comme si un tsunami allait vous tomber dessus. Si j'étais vous, je préférerais ne pas être là quand nos seigneurs et maîtres arriveront dans votre bureau dans leurs voitures noires blindées. Ils viendront sans doute vous tuer. »

« Dieu du Ciel ! » gémit Julia.

« Julia, pour en revenir à votre mission, vous devriez mettre les voiles au plus vite. Ce soir », dit Morehouse. « Zack, je sais que tu as un million de choses à faire, mais avant toute chose, passe un coup de fil à ce furet de Wally et ramène la à l'embarcadère et sur son bateau pour Portland. »

« C'est comme si c'était fait », dit Zack en ouvrant son téléphone.

« Je vais la reconduire », dit Ted. « Il me semble que j'ai du travail qui m'attend au commissariat, c'est sur mon chemin. »

Morehouse regarda Julia d'un air grave. « Julia, je dois vous demander de ne rien dire de précis à Wally Post au sujet de votre départ précipité. Dites-lui seulement que vous avez eu une fâcherie d'amoureux avec Zack, ou quelque chose dans le style. » Julia ne put s'empêcher d'émettre un petit gloussement. « Nous ne savons pas dans quel camp il joue, le sien probablement, mais le laisser détenir une petite information est on ne peut plus dangereux. Il pourrait tenter de se faire de l'argent en révélant aux lardons ce qu'il a appris, ce qui peut se solder par une hécatombe. Votre frère et Zack pourrait y rester. »

« Je ne dirai rien », dit Julia, secouant la tête. « Heureusement que je n'ai pas défait ma valise. »

« Merci, madame », dit Morehouse d'un ton grave.

Zack se dressa sur son séant. « Bon, j'y vais. Vous devriez faire comme moi, Red. J'imagine que le Conseil Militaire ne voudrait pas vous voir traîner dans le coin. »

« Si tu le permets, j'aimerais rester un peu et faire mon possible pour aider, tant qu'on ne m'ordonne pas explicitement de faire le grignotin », dit Morehouse.

« Comme vous voudrez. Géraldine, c'est toujours un plaisir de vous voir », dit Hatfield à Mme Lear. « Et je suis désolé que ce ne soit pas dans de meilleures circonstances. »

« Ça viendra, mon garçon », dit la vieille dame calmement. « Pour le moment, faites ce qu'un homme doit faire, tout comme toi, Ted. Je n'ajouterais pas que je vais prier pour vous deux. Et pour vous, Henry, même si vous êtes un nazi athée. »

« Nazi agnostique, madame », dit Morehouse, en se levant.

Hatfield se tourna vers Julia, qui se levait elle aussi. « Julie, c'était bon de te revoir. Dommage que cela passe si vite. N'attendons pas quatorze ans la prochaine fois. » Il se pencha et lui fit une bise sur le front. « Prends bien soin de toi ». Il prit son fusil et remit son chapeau, tourna les talons et se dirigea vers la porte. Il se retourna pour la regarder et sous la lumière de l'entrée, il vit des larmes perler à ses yeux.

« C'est comme l'Irak, encore une fois », murmura-t-elle. « Je ne veux pas que tu meures. J'ai peur de recommencer comme à l'époque, de me forcer à oublier pour finir par apprendre que tu es mort. Maintenant que je t'ai revu, je ne veux pas revivre ça. C'est trop long et ça me fiche des cicatrices partout. Je ne veux plus revivre ça. »

« Avant que tu n'arrives, je me demandais si j'allais t'en parler », répondit-il calmement. « Et puis cette autre affaire est arrivée, qui m'a rappelé que je ne devrais pas. Mais qu'importe ! S'il est un jour possible de se revoir dans un contexte normal, il y a deux ou trois choses dont je voudrais te parler. J'imagine que tu devines. »

« Oui, je sais », lui dit-elle.

« Eh bien, ce moment, ce n'est pas maintenant. Je pense ce que je t'ai dit. Prends soin de toi, ma douce. » Il se pencha et l'embrassa à nouveau, mais cette fois-ci doucement sur la bouche. Et il tourna les talons pour s'enfoncer dans la nuit.

Chapitre XXV : Les premières lueurs de l'aube

Léonard Posner était un Dieu marchant parmi les hommes. Il était grand, bronzé, d'allure distinguée, il avait une crinière de cheveux ondulés aux reflets argentés et une rhinoplastie parfaite. Léonard Posner était le preux correspondant de guerre de Fox News, qui arrivait toujours vaillant dans les théâtres d'opérations. Il était sans conteste le présentateur-vedette le plus prisé de l'industrie du petit écran, profession où les vedettes disparaissaient aussi vite qu'elles étaient apparues.

On dépêchait Posner sur tous les points chauds du globe avec un équipage qui dépassait parfois en nombre le total de toutes les autres équipes de presse. Outre son équipe de preneurs de sons, d'opérateurs caméras, d'agents de publicité, de monteurs et de mixeurs, et sa phalange de sbires de chez Blackwater, son équipage comprenait aussi ses maquilleuses personnelles, son coiffeur à 200 \$ la coupe, un maître-coq, une scripte et une équipe de manutentionnaires qui montaient et démontaient sa luxueuse caravane climatisée sous tous les climats, des déserts d'Irak aux forêts de l'Oregon. Et il y avait son assistance personnelle, une blonde belle à ravir qui avait le QI d'une compote de pommes, dont le contrat comportait une clause de type hollywoodien, stipulant l'obligation de « services à la personne ».

Léonard Posner n'était pas seulement M. Fox News. C'était le monsieur des informations, point à la ligne. Il était considéré, non sans raison, comme le personnage le mieux informé, le plus fiable et le plus admiré du monde des reporters télé depuis Walter Cronkite. Ses émissions du soir n'attiraient jamais moins de cent millions de téléspectateurs. Ses entretiens plus ou moins spontanés avec des militaires sur les théâtres d'opération, sous le feu de l'artillerie iranienne ou dans la mêlée d'émeutes palestiniennes, passaient pour avoir déterminé la politique extérieure de la nation, puisque Chelsea Clinton le trouvait « craquant » et soufflait sans cesse son nom à sa présidente de mère. Le salaire de Léonard Posner, avec ses primes, valait celui le budget d'une ville américaine de taille moyenne. Son hôtel particulier à Beverly Hills avait vu des orgies pouvant durer une semaine, où la drogue, le sexe et la folie se donnaient libre cours à tel point que les chefs des studios d'Hollywood, tout blasés qu'ils étaient, étaient saisis de crainte et d'émerveillement. Mais à ce moment précis, la déité médiatique Léonard Posner se penchait au-dessus du bastingage d'un ferry hors d'âge, vomissant sa bile dans les eaux sombres du Pacifique Nord, au cœur des ténèbres qui précèdent l'aurore.

Ses collègues du quatrième pouvoir faisaient mille efforts pour garder leur contenance. « Est-ce qu'il y en a un ou une parmi nous qui se dévouerait pour prendre une petite vidéo de la scène avec son portable, qu'on glisse ça discrètement sur internet ? » demanda à voix basse Mark Hastings de CNN.

« Ce n'est pas conseillé », répondit Sue Loomis de chez Reuters, une femme de poche à la langue bien pendue. « Léonard a beaucoup de points forts, mais le sens de l'humour n'en fait pas partie. Si tu crois qu'une petite tranche de rire vaut une vendetta sanglante, alors vas-y, Mark, fais comme chez toi. Et quand je dis sanglante, je le pense. Les bandits de chez Blackwater sont tout à fait capables de te passer à tabac, ou même pire, tu sais. Dès qu'il va faire la nouba à Los Angeles, les paparazzi se tiennent à bonne distance. Léonard donne à ses chiens de garde des primes personnalisées pour leurs bons et loyaux services, le bonhomme a plus d'un tour dans son sac pour te déroutiller ».

« Alors mon vieux, toujours pas le pied marin ? », lança Randy Jensen de chez McClatchey Media.

« Va te faire foutre ! » pesta Posner.

« Ce rafiote a été conçu pour transporter les 4X4 des touristes à l'île Catalina dans les eaux tranquilles de Californie, pas pour croiser au large dans le grand Nord », fit remarquer Bill Baker de

l'Associated Press, un ancien de la Marine qui revendiquait la qualité d'expert ès choses nautiques. « Et encore heureux qu'on n'aille pas s'embourber dans les hauts fonds du Banc de sable de la Columbia. Foutre ! On ne pourrait même pas suivre le reste du convoi sans les remorqueurs ! »

Le convoi auquel Baker faisait référence était un corps expéditionnaire formé de six vaisseaux. Les journalistes s'étaient regroupés sur le pont du S.S. *Ventura*, qui avait été réquisitionné dans les cales miteuses des entrepôts de la Marine à Los Angeles, puis armé pour cette dernière mission. Il y avait un peu plus de trois cents officiers et hommes de troupe des Légions Anti-terroristes Républicaines et Démocratiques des États-Unis à bord du *Ventura*, avec tous leurs équipements et leurs armes, et plus de cinquante véhicules, dont des camions de transport de troupes, des véhicules de l'avant blindés, des 4X4, la jeep du général LARDEU Roland Rollins, celles des équipes de journalistes, sans oublier la caravane de Léonard Posner et le camion qui la débarquerait. Le *Ventura* n'utilisait qu'un quart de la puissance de ses machines, tracté qu'il était par quatre grelins de trente centimètres de diamètre, rattachés à deux remorqueurs de pleine mer, le *Josephine P.* et le *Clown de Mer*. Le corps des LARDEU comptait environ 1400 hommes, les autres étant répartis dans deux bateaux de croisière venus d'Alaska, le *Ketchikan* et le *Kodiak Queen*, qui avaient aussi été réquisitionnés par les LARDEU et réhabilités en transporteurs de troupes. Pour escorter cette flottille de bric et de broc, une vedette de garde-côtes de 115 mètres de long, le U.S.S. *Frederic J. Higby*, nommé ainsi en honneur de l'ancien président du Comité des Affaires Militaires, qui avait pu attribuer à la garde côtière un petit pactole d'argent fédéral quelques années plus tôt.

« Les gars, j'ai toujours été fière d'être féministe », dit Sue Loomis. « Mais je dois reconnaître que ce maudit canot de sauvetage en caoutchouc me fout les jetons, et je ne dirais pas non si un de vous, les costauds, m'aidait à descendre là-dedans ».

« C'est du gâteau, Sue », s'amusa Baker. « La mer est douce et calme. Ce n'est pas un canot, c'est un zodiac. Ce machin tient la mer. Tu pourrais repartir à Oakland là-dedans, si la mer reste comme elle est. »

« Je ne comprends toujours pas pourquoi ils nous ont interdit de monter dans ce petit bateau avant le mettre à flot », dit Loomis en faisant la moue.

« C'est pour éviter les accidents », dit Hastings. « Si le chargement basculait alors qu'il est dans le bossoir, des millions de dollars d'équipements audio et vidéo sombreraient par le fond. Franchement, Rollins ne s'inquiète pas de ton joli petit cul, mais du matériel. Il faut du matos intact pour immortaliser son heure de gloire. Est-ce que vous avez bouclé vos bobines et bandes sons pré-débarquement ? »

« J'ai au moins quatre heures d'enregistrements sur bande et caméra digitale, où Roland expose sa stratégie d'éradication du terrorisme dans le Nord-Ouest en un seul grand coup », répondit Sue Loomis. « C'est le plus grand génie militaire depuis Napoléon, cela va de soi. Au cas où vous n'auriez pas pigé à qui on a affaire ».

« Difficile de se tromper », grogna Hastings.

Léonard Posner, qui avait fini de vomir au-dessus du parapet, rejoignit le groupe, clopin-cloplant. « Bon sang, Léonard, avale un bonbon à la menthe, tu veux ? » s'écria Sue, alors qu'à l'occasion d'un roulis, le plus célèbre reporter du monde avait fait une embardée vers elle.

« Pour cette remarque, je ne coucherai pas avec toi pendant le voyage », grogna-t-il d'un air mauvais.

« Mais il se prend pour qui, celui-là ? Il croit vraiment que c'est une punition ! » lança-t-elle à la cantonade, en roulant des yeux de dégoût.

« Bon sang, quand est-ce qu'on va débarquer ? » demanda Posner à Bill Baker.

« Dans une heure à peu près, je pense », dit Baker. « Roland veut à tout prix que le débarquement se fasse au lever du soleil, pour que les caméras puissent le filmer montant à l'assaut de la plage dans

les premières lueurs de l'aube ».

« Tu es sûr qu'il ne veut pas qu'on le prenne en train de se dévêtir et de flotter sur une coquille comme la Vénus de la peinture de la Renaissance ? De Botticelli ou Michel-Ange ou je ne sais plus qui ? », dit Seth Goldstein de chez MTV. « Cela nous simplifierait la tâche ».

« Ouais. Dans tous les cas, nous avons la consigne de filmer tout ce cirque comme de l'info de divertissement », dit Hastings. « Tu dois faire une sorte de clip de rock pour les Ados contre les Carcajous, non ? Comment tu vas l'appeler, ton clip ? Le Grand Frère Vénér Mouille la Chemise ? »

« Le nom de l'émission, c'est Les Jeunes Contre la Haine », dit Goldstein. « Je ne sais pas encore le nom que je vais donner au clip. Peut-être le Glaive Libérateur de la Démocratie, ou une connerie dans le genre. À moins que Rollins n'apprécie pas, vu que MTV lui a laissé un droit de veto. Je t'avais dit que Rollins m'avait interdit d'utiliser la chanson des Dead Chickens pour le générique de début ? Il veut à tout prix que je passe l'*Hymne de Bataille de la République*, par le Choeur des Mormons du Tabernacle. Une antiquité ! Il veut même qu'on le passe sur les hauts-parleurs au moment où il débarquera. Et ce type est un noir, tu imagines ! Les fantômes de Pat Boone et de Kate Smith hantent ce vaisseau. »

« Moi, ça ne me choque pas qu'il veuille l'*Hymne de Bataille* », répondit Posner. « Le député Rollins, euh, le général Rollins pardon, essaye d'élargir sa base de soutien au-delà des quartiers Sud de Chicago, ce qui implique de chercher à plaire aux petites vieilles teintes en bleu des country-clubs des deux partis. C'est très symbolique, très américain et tout ça. Et le fait que Roland soit un descendant d'esclaves qui ont été libérés dans la guerre où ce chant a été composé rajoute un peu de pathos au machin. Ça, je comprends. Mais est-ce que quelqu'un a tenté de le dissuader d'imiter MacArthur, avec son béret, ses lunettes de soleil et sa pipe en épi de maïs ? Ne voit-il pas qu'il aura l'air franchement ridicule ? Bon, ce ne sera pas la première fois en même temps. »

« Ce n'est pas comme si les Américains se souvenaient encore de MacArthur », jeta Hastings. « La plupart de nos téléspectateurs ont du mal à se souvenir ce qu'ils ont mangé au petit-déjeuner de la veille. »

« Ça, c'est tout Rolly », dit Sue en haussant les épaules. « Il a toujours voulu prouver que ce que les Blancs font, les Noirs le font mieux, et Rolly Rollins encore mieux. Il a pu se faire ré-élire six fois de suite à Chicago, avant de démissionner pour diriger les LARDEU. Désormais, il ne manque à son CV que la médaille de la bravoure dans la guerre anti-raciste. »

« Mais ce n'est pas une guerre, Mme Loomis », corrigea Posner. « C'est une opération de maintien de l'ordre contre des fauteurs de haine. »

« En tout cas, il va se présenter aux présidentielles », remarqua Baker.

« Il peut toujours rêver », dit Sue. « Le siège dans le Bureau Ovale est à Chelsea, le monde entier est au courant. Et quand Chelsea partira, ce sera le tour de l'un des fils Bush qui attendent leur heure. Je me demande bien pourquoi l'on continue à faire des élections, vu que la Maison Blanche est en garde partagée entre les deux familles. »

« Est-ce que quelqu'un sait ce qui a bien pu arriver à Dawson Zucchini ? » demanda Maxwell Zevon, de *Rolling Stone*. « Ce petit fils de pute me doit de l'argent ! »

« À mon avis, il a tout flambé, l'animal. Il a dû aller picoler ou se taper une gonzesse, ou les deux. Et puis il a manqué le bateau », répondit Sue Loomis avec un soupir. « Ou alors il en a sa claque d'être intégré. Moi je vous parie que cet abruti est en train de faire le chemin en voiture depuis Portland et qu'il a la grosse gueule de bois. On le retrouvera sur la plage avec une Thermos de café et une bouteille de Jack Daniels. Bon sang, ce que j'ai hâte d'avoir fini cette stupide séance photo pour pouvoir me barrer. Intégrée ou pas, une fois débarquée, je me trouve un Holiday Inn et je prends une bonne douche chaude ! »

« Évidemment, je peux changer d'avis et prendre cette douche avec toi », lui dit Posner avec un

regard lubrique, tout en perdant quelque peu l'équilibre et en s'appuyant au bastingage.

« Va te faire foutre, Léonard », dit l'employée de Reuters, imperturbable.

Sur le pont du *Higby*, le capitaine Meryl Sandoval se tenait dans son costume blanc marin immaculé, scrutant de tribord la côte sombre avec sa paire de jumelles. Derrière le pourtour d'écumes, elle pouvait deviner quelques maisons illuminées sur les promontoires et les phares des véhicules transitant sur l'autoroute 101.

« On veille au grain, timonier ? » Ce propos était parfaitement déplacé, étant donné que la navigation se faisait sans encombre et qu'aucun grain ne pointait à l'horizon, mais elle était extrêmement consciente de son statut de capitaine hispanique de la Garde Côtière et se faisait un devoir de toujours arborer une image professionnelle et d'avoir l'air d'une vraie femme de mer, en toute occasion.

« Affirmatif, madame ! » répondit le sous-officier au volant, avec juste assez de vernis de politesse pour ne pas complètement montrer son mépris, se dit-elle. Elle savait que tout l'équipage la détestait et sans doute conspirait à sa perte, tous les sous-officiers blancs guettant son premier faux pas. Ou alors elle se l'imaginait, et réglait son comportement sur cette croyance. Elle tirait fierté de son inflexibilité, distribuant consignes et réprimandes pour les plus petites infractions, et était ravie d'avoir appris du Lieutenant Hacker que les marins l'appelaient « Capitaine Queeg ». Hacker lui avait assuré que ce sobriquet désignait quelqu'un de sévère, mais juste. Mais un autre de ses subordonnés lui avait apporté une utile information, selon laquelle le légendaire Capitaine Queeg avait l'habitude de mouliner des roulements à bille dans sa main, pratique qu'elle fit sienne aussitôt. Heureusement pour l'équipage, Meryl Sandoval ne regardait pas beaucoup de vieux films à la télé.

Hacker fit son apparition à ses côtés. « Un radio de Air Dog One », lui dit-il. « Les hélicos seront au rendez-vous en temps voulu, madame ».

« Bien », répondit-elle. « Tout se passe comme il faut. Continuez ainsi, Numéro Un. » Elle avait entendu ce terme dans l'un des rares films anciens qu'elle avait vu, mais personne n'avait pris la peine de lui expliquer que c'était une expression navale britannique, pas du tout en usage en Amérique.

Toutefois, Hacker n'était pas enclin à poursuivre la conversation. C'était un marin de grande taille et grisonnant, un sous-officier sorti du rang, au visage marqué par les nombreux coups de tabac qu'il avait affrontés sur le pont, pas dans un bureau ou une cabine remplie d'électronique. Beaucoup de temps avait passé avant qu'il ne passât lieutenant, puisqu'il avait combattu en Irak dans les DFM (Détachements de Fusiliers Marins) au moment où le gouvernement avait tant saigné son infanterie qu'il dut prendre des unités à l'Armée de l'Air et la Marine pour en faire des troupes patrouillant dans les rues de Bagdad et de Ramadi. Puis la conscription fut instaurée et des contingents ininterrompus de chair à canon vinrent mener la Neuvième Croisade, ce qui permit à Hacker de remonter à bord d'un bateau, le pied gauche en moins. Mais il avait conservé ses instincts de combattant et dans son esprit, des petits fanions rouges se dressaient sans arrêt, depuis le début de la mission.

« Madame, quand nous arriverons en vue de l'objectif, avant que les hélicoptères des LARDEU n'arrivent, pourrais-je vous suggérer de faire décoller notre propre hélicoptère pour une reconnaissance de la zone de débarquement ? » demanda-t-il respectueusement.

« Non. Pas sans l'ordre du Général Rollins », dit Sandoval. « C'est son spectacle et il a dit qu'il voulait voir voler cinq hélicoptères au-dessus de sa tête quand il posera le pied sur la plage, pour les caméras de télé. C'est quelque chose que je peux comprendre. La propagande est aussi importante que l'action militaire dans une contre-insurrection, Lieutenant. »

« Euh, oui, bien sûr, madame », dit Hacker. « Je ne propose pas de gâcher la grande entrée en scène du Général Rollins. Je propose simplement d'aller scruter l'anse une fois ou deux pour être sûr que

tout va passer crème quand on y sera. »

Sandoval partit d'un franc rire. « Grands dieux, Lieutenant, ce n'est pas comme si nous allions débarquer à Iwo Jima ou à Omaha Beach ! C'est une opération photo, Dieu du ciel, pas une vraie opération militaire, même s'il y a un côté stratégique, puisque nous faisons débarquer une force para-militaire pour réaffirmer le contrôle gouvernemental sur une partie des États-Unis. Ce ne sont pas des soldats que nous combattons, ni même des milices informelles comme en Irak ou en Somalie. C'est une bande de ploucs des bois qui tirent sur des Hispaniques sans défense et dans le dos des Noirs, qui assassinent des acteurs de cinéma et posent des bombes par-ci par-là. Ils se font passer pour une armée, mais ce n'en est pas une, c'est un ramassis de Thénardiens aux dents noires qui bossaient chez l'Eléphant bleu ou qui faisaient la plonge pour le salaire minimum avant de se reconverter dans le terrorisme. Leurs plus gros durs sont d'anciens taulards qui ne sont bons à rien d'autre que se mettre des coups de couteau dans la cour de la prison. Et ces gens iraient combattre un millier de troupes fédérales et de gardes côtes ! » conclut-elle avec un rire acide.

Hacker délibéra l'espace d'un instant, se demandant s'il fallait insister, puis changea de tactique. « Très certainement, madame. Mais je me demande quelque chose. Est-ce que le Général Rollins a pris en considération le fait qu'il va débarquer un peu après l'aube, et qu'il va avoir le soleil levant en plein dans les yeux et dans les yeux de ses hommes ? Est-ce qu'il ne serait pas plus prudent d'attendre que le soleil soit un petit peu plus haut dans le ciel, qu'en pensez-vous ? »

« Lieutenant, est-ce que je dois vous redire qu'il n'y en a pas besoin ? » soupira le Capitaine Sandoval avec une impatience croissante.

Hacker serra le poing, mais fit une nouvelle tentative. « Est-ce que je peux au moins commander à l'équipage de faire un exercice, avant de débarquer ? Un simple exercice ? »

« Bon, d'accord. Un exercice, ça ne mange pas de pain », dit-elle avec un haussement d'épaules désinvolte. « Au moins, l'équipage sera à pied d'oeuvre. »

« Tout à fait, madame. Et puis-je charger le canon Mark 75 avec les vrais obus ? » fit-il, pressant.

« Mais, bon sang, qui pensez-vous bombarder sur cette plage, Lieutenant ? » décocha-t-elle. « Des petits vieux qui promènent leur chien, des gamins qui ramassent des coquillages ? Ou alors vous pensez que la Marine des Volontaires de Nord-Ouest va nous encercler et nous envoyer des Exocet à la figure ? »

« Ce que je crois, madame, c'est que s'ils ont des Exocet, alors oui, ils sont tout à fait capables de nous attaquer », répondit Hacker d'une voix calme, tout en se demandant si sa carrière n'était pas en train de tourner en spirale dans le fond des toilettes.

Sandoval était sur le point de répondre quand la radio crachota. « Le Général Rollins en ligne depuis le *Ventura*, madame », lui dit l'opérateur, lui tendant le combiné. Le capitaine lança un regard sombre à Hacker avant de lui tourner le dos.

« Ah ! Au fait, pas d'obus dans le canon », ordonna-t-elle au-dessus de son épaule.

Le Lieutenant JG Charles Day se pencha vers Hacker et murmura : « Alors, on le charge, ce canon, chef ? »

« Je veux, mon neveu ! » siffla-t-il.

* * *

Au même moment, Zack Hatfield était accroupi dans une petite tranchée, une sorte de trou de renard élargi qu'il avait creusé dans le sol. Le terrier était creusé sur le flanc d'une des dunes de sable, au sommet desquelles se trouvaient les passages vers le terre-plein et la grande aire de stationnement. Pour se protéger des observations aériennes, il avait camouflé sa tranchée en construisant des remblais de sable, hérissés de joncs, soigneusement fichés dans le sable humide. Ce n'était pas le meilleur camouflage possible, car le vent avait déjà fait tomber quelques joncs, mais il

avait une bonne vue sur l'anse de Sunset Beach, et ce poste d'observation suffisait bien pour le bref usage qu'il voulait en faire. Il tenait en main un petit téléphone portable argenté. Charlie Washburn se glissa près de lui. Une ligne de silhouettes passa sur sa droite, des ombres portant sur le dos des pelles et des pioches qui revenaient de la plage.

« Voilà Zack, Len a pu disposer tout le chapelet de mines. On a notre réseau en série de pétards de Bagdad. Six engins explosifs improvisés, espacés de 18 mètres et enfoncés à 90 centimètres, sur un peu moins de 100 mètres. À marée haute, ils devraient être sous l'eau. Tu appuies sur « appeler » sur ce téléphone, et la charge principale explose. C'est du Semtex. Les mines qui sont accrochées entre elles, c'est de la dynamite et du C4, donc en principe, ça devrait faire un gros boum et quelques dégâts. Sauf s'ils décident de débarquer un kilomètre plus haut ou plus bas, et là patatra, on a enterré quasiment tous notre arsenal d'explosif, qui sera inutilisable après coup. »

« Je sais, Charlie, ce n'est qu'une supposition », dit Hatfield. « Mais j'en suis presque sûr. Nous savons qu'ils auront des véhicules, et tous ne peuvent pas être des buggies qui grimpent sur les dunes. Ils auront sûrement des camions et des VAB, peut-être des Strykers, des gros machins qui risquent de s'embourber. Ils vont sans doute débarquer des passerelles métalliques pour les plus gros véhicules, mais ils auront besoin de retrouver une route goudronnée au plus vite, ils ne pourront pas se permettre de patauger dans le sable trop longtemps, et Sunset Avenue est le seul accès à la route. Je suppose quand même qu'ils sont au courant, ou au moins qu'ils ont regardé sur internet. Si nos informations sont justes et qu'ils débarquent vraiment à Sunset Beach, alors c'est ici qu'ils doivent arriver. »

« Mais s'ils ont su qu'on savait et qu'ils ont changé leurs plans ? » demanda Charlie.

« Écoute, l'aube n'est pas encore levée. Attendons un peu. En plus, nous n'avons vu aucun hélicoptère dans le ciel depuis deux jours. Ils doivent s'imaginer qu'ils possèdent l'élément de surprise. S'ils savaient qu'ils l'ont perdu, il y aurait des hélicos partout comme des guêpes pour nous débusquer, avec des canons, et puis une couverture aérienne pour sécuriser la zone. Mais on a vu peau de balle. Rassure-toi, ces abrutis n'imaginent même pas que nous savons qu'ils arrivent. »

Zack s'efforçait d'avoir l'air plus confiant qu'il ne l'était en réalité. « Ce qui m'inquiète un peu plus, ce sont leurs reconnaissances aériennes et satellites. Je me souviens de l'armée américaine, Charlie. Ils sont incapables d'aller au petit coin sans une reconnaissance aérienne. Je ne blague pas. Ils croient que leur maîtrise des airs leur fait gagner toutes les guerres et fera toujours la différence. »

Ricky Parmenter, un lieutenant de 19 ans de la Compagnie C, Troisième Bataillon, apparut dans la pénombre et s'assit sur les talons dans la tranchée. C'était un jeune homme élancé, au regard intense. Il avait les cheveux blonds, portait un jeans et un chapeau de cow boy noir. Il avait une M-16 en bandoulière. « Le Capitaine Ragnar vient de recevoir un message du guetteur posté sur le toit de l'hôtel à Seaside. Le gars qui a les lunettes à vision de nuit infrarouge. »

« Et ? » demanda Hatfield.

« Ils arrivent. Il est presque sûr que ce sont eux. Il a vu les lumières de quatre gros bateaux qui avancent de conserve, il croit en avoir vu d'autres aussi, plus petits. Ils ont l'air d'aller à douze ou treize nœuds, ce qui fait qu'ils devraient arriver dans environ trois quarts d'heure. »

« Ils arriveront pile à l'aube », dit Washburn. « Merde, j'ai oublié de te le dire ! La Troisième Section du Washington a contacté la Brigade. Une escouade d'hélicoptères est partie de Fort Lewis il y a environ quinze minutes, en direction du Sud. »

« Ils arrivent à la rencontre de la flottille, pour le débarquement. Je me demande quand ils vont arriver. En avant ! » Hatfield et Washburn sortirent de leur trou et les trois hommes remontèrent le sentier qui menait à un terre plein, où dans un recoin était garée une jeep, à l'arrière de laquelle était montée une mitrailleuse Browning M2 calibre .50 à bandes. C'était le véhicule personnel de commandement de Zack, que les Volontaire appelaient la « Chariotte de Guerre ». Juste à côté de la

Chariotte de Guerre, se tenait un barbu de grande taille et solidement charpenté, vêtu de jeans et portant une queue de cheval châtain, des bandoulières remplies de poches de munitions pour fusil d'assaut se croisant sur sa poitrine. C'était le combattant suédois qu'on appelait Ragnar Barberousse, de son vrai nom le Capitaine Dan Dalen de la Colonne Volante Nordland, dont le théâtre d'opération s'étendait le long de la côte de l'Oregon, de Tillamook jusqu'à North Bend. Derrière Dalen, se tenait un homme encore plus grand, barbu lui aussi, à l'allure encore plus féroce, qui en plus de ses bandoulières de cartouches et de grenades, portait derrière son dos une grande hache à double lame, rangée dans son fourreau. C'était Big Nick, un autre Suédois. Nick n'était pas un bavard ; il aimait mieux laisser parler sa hache.

« Très bien, Dan, merci pour l'assistance », dit Hatfield. « Je te remercie de nous avoir prêté vos explosifs. Les non-invités en seront pour leurs frais, ça va péter le feu. Vous allez rester, les gars ? »

« Nous sommes venus pour nous battre. Nous nous battons », dit Dalen.

« D'accord. Prenez quelques-uns de vos gars, et laissez partir les autres », dit Hatfield. « Charlie, est-ce que les nôtres sont arrivés ? »

« Ils sont là-bas, au bord de la route », dit Washburn.

« D'accord, je dois leur faire un topo. »

Ils prirent le sentier qui menait à la zone groudronnée, une petite aire de stationnement, sur leur droite. C'était l'entrée d'un petit parc de loisirs au milieu des dunes, au Nord de la route, avec des tables en bois pour le pique-nique. Un long chemin de terre venteux, entouré de buis et de petits conifères les y menait. Il faisait encore très sombre, mais Zack fut étonné de voir que le parc de stationnement était rempli de voitures et de gros 4X4. Le long du chemin, des dizaines et des dizaines d'hommes armés attendaient là, debout ou assis sur le sable. La lumière grise de l'aurore révélait toute une variété de costumes, de couvre-chefs et d'armements. Les hommes et les quelques femmes qui étaient là portaient des jeans, des tenues de travail, des tenues de camouflages venues des surplus militaires d'une demi-douzaine d'armées différentes, et même des tenues de sport. Leurs couvre-chefs allaient du chapeau de feutre à la casquette de base-ball, en passant par le bérêt militaire. À leurs tailles étaient attachés des ceintures porte-outils, certains avaient des sacs à dos. Ils avaient tous types d'armes, des M-16, des Kalashnikov, des fusils de chasse, ils avaient tous au moins un pistolet à la ceinture. Certains étaient équipés de fusils à longue portée de calibre .50, d'autres de mitrailleuses légères de fabrication russe ou américaines, portant leurs bandes de cartouches autour de leurs épaules ou enroulées dans des sacs de combat. Une petite poignée d'entre eux était venue avec la collection de bazookas du Troisième Bataillon, jalousement stockée.

« Bon sang de bonsoir ! » s'étrangla Zack. « Charlie, mais qu'est-ce que c'est que ce défilé ? Je t'avais demandé trois Volontaires par compagnie pour couvrir ma retraite après le badaboum et quelques tireurs embusqués au cas où il y aurait de la cible de choix. Je ne t'ai pas demandé de faire venir tout le monde avec les chiens ! Juste assez pour l'opération, vingt bonshommes ! Mais qui sont tous ces gens ? »

« Tu avais demandé des volontaires », dit Washburn. « Tout le monde s'est porté volontaire ».

« Et tu en as d'autres, des comme ça ? » s'écria Hatfield. « Tu comptes vraiment te lancer dans une bataille rangée contre un millier de paramilitaires fédéraux, qui ont en plus un appui aéronaval ? C'est de la folie ! Qu'est-ce qu'on va faire ? Les charger sur la plage comme des cinglés de bicots en criant Allah est grand ? J'étais en Irak nom d'une pipe, je sais ce qui arrive quand on tente ce genre de sortie ! Nous sommes une guérilla, au cas où tu aurais oublié. Si l'on fonce droit sur les Américains, nous serons balayés et nous perdrons tout ce que nous avons mis des années à construire ! Bon sang, nous sommes là pour libérer notre peuple, pas pour retrouver les 70 vierges au paradis ou pour jouer au Rambo ! »

« J'ai essayé de leur expliquer, mais j'ai l'impression que nous avons trop bien fait notre travail », expliqua Washburn. « Les Volontaires de Clatsop ont découvert depuis deux ans le goût de la

liberté, le goût de ne plus voir de faciès couleur caca partout où ils tournent le regard et de ne plus entendre de babils en langues étrangères, qui n'ont rien faire ici. Et ils apprécient bien. Apprendre que ces chiens galeux allaient tenter de nous renvoyer là d'où nous étions partis les a foutu en rogne, et pas qu'un peu. Si j'avais dit à certains de ces gars qu'ils ne pourraient pas venir, j'aurais eu une mutinerie sur les bras. »

« C'est notre pays dorénavant », dit Lennart Ekstrom, qui venait de rejoindre la conversation. « Nous ne leur rendrons pas. Nous voulons le leur faire savoir. Nous ne voulons pas seulement faire du symbolique, mais envoyer un message clair et frappant à cette pute à Washington. »

Le jeune Parmenter prit la parole. « Avec tout le respect que je vous dois, chef, nous voudrions que personne ne se souvienne de nous comme de ceux qui ont se sont échappés pour laisser Zack Hatfield affronter seul un millier de lardons. Nous ne sommes pas fous, rassurez-vous. Vous nous laissez une bonne Minute de Folie, puis nous prenons la tangente. Cela nous irait bien. Ce n'est pas irréaliste. Aujourd'hui est un jour pas comme les autres, nous voulons tous être de la partie. Tous, sans exception. »

« Nous sommes venus nous battre. Nous nous battons, nous ne fuyons pas », répéta Dalen.

Hatfield était remué et très en colère, s'attendant à mener ses hommes à une catastrophe certaine, mais il comprit intuitivement que les Volontaires du Nord-Ouest, même s'ils se considéraient comme une armée, n'en formaient pas une au sens strict du terme, la pure discipline militaire étant parfois impossible à tenir. Ces hommes et ces femmes combattaient avec le cœur, et il arrivait que les égards dus à celui-ci prissent le pas sur l'avantage tactique ou même parfois sur le bon sens. « Combien sont-ils ? » demanda-t-il à Washburn.

« Si mon compte est bon, en ajoutant les gars du camarade Ragnar de Newport, cela fait 185 bonshommes. 160 hommes et 25 femmes, pour être exact. Le même effectif que celui du Colonel Travis à Fort Alamo, si tu t'intéresses à ces choses. »

« Voilà qui est encourageant », marmonna Zack. Il réfléchit un moment. « D'accord, mais nous avons un problème urgent. Nous avons appris qu'ils avaient une couverture aérienne qui arrivait de Fort Lewis, et je ne vois pas comment nous allons pouvoir dissimuler tous ces véhicules aux yeux de la reconnaissance aérienne. En un seul passage au-dessus de nos têtes, ils verront que nous sommes nombreux là-dessous. Charlie, Len, nous avons une petite heure, peut-être même moins. Je veux que vous mettiez la main sur le conducteur de chaque voiture et que vous leur demandiez de les disperser au maximum. Qu'ils les garent le long de la route, qu'ils aillent à Sunset même et qu'ils se garent en ville, ou qu'ils les garent sous les dunes en les couvrant de touffes de joncs ou de ce qu'il leur passe par la tête. Si vous ne pouvez pas dissimuler les véhicules, dispersez-les au moins de telle sorte qu'il soit plus difficile de les détruire par les airs. Ricky, toi tu vas avec Chas, Gill et Sherry. Vous autres, commandants de compagnies, devez prévoir des plans de retraite rapide. Un conducteur par équipe qui sait où le bahut est garé, il ou elle reste avec son équipe pour les guider jusqu'au véhicule au moment de la dispersion, qui se fera en vitesse, parce qu'on aura des hélicoptères aux troussees. Nom de bleu, il va y avoir du vilain ! Celui qui perd son véhicule ou qui est séparé de sa bande devra mettre les voiles comme il peut. »

« J'aurais aimé venir avec un bateau », dit Dalen en soupirant. Quand il avait appris l'imminence de l'attaque navale, Dalen avait désespérément tenté de convertir sa chaloupe en torpilleur, en fabriquant des torpilles cuivrées d'après le modèle allemand de 1907, qui avait envoyé par le fond le *Lusitania*, mais le temps avait manqué pour finir le travail. « Il faut faire ce bateau ! » dit-il, se frappant le poing sur la paume. « Il nous faut une Marine des Volontaires du Nord-Ouest ! »

« Après ce coup-ci, aucun doute que le Conseil Militaire vous donnera le feu vert », dit Hatfield. « Len, toi et Ricky, vous supervisez la dispersion des véhicules et vous les camouflez au mieux. Puis vous nous ramenez tout le monde au parc de stationnement, d'ici vingt minutes, et je vous dirai où vous poster. Il y a encore une chose que je dois leur demander. Hatfield se porta au devant de ses Volontaires, alignés le long du chemin. « Dites-moi, camarades, combien d'entre vous ont fait l'Irak

ou un autre pays du Proche-Orient ? Levez la main ! » Au moins cinquante mains se levèrent.

« Donc, vous savez vous creuser un trou dans le sable. Vous tous qui avez levé la main, vous restez ici. Pour les autres, qu'une personne par équipe rejoigne le véhicule avec lequel vous êtes venus. Vous les disperserez pour ne pas qu'ils soient garés en rang d'oignons comme des cibles à Pearl Harbor. Rappelez-vous bien où vous avez garé le véhicule pour être capables de rentrer, ce qui se fera certainement sous le feu de l'ennemi. Vous avez tous voulu tirer, vous allez être servis, mais les lardons aussi. Charlie et Capitaine Dalen, venez avec moi. Il faut inspecter la plage pour trouver les positions de tir. » Zack regardait Mars qui rougeoyait encore dans le blême horizon, même après son passage sous le Pacifique ténébreux. Dans son esprit, il parlait à quelque chose qui correspondait vaguement à Dieu. *Je ne vous demande qu'une petite chose*, pensa-t-il. *Envoyez-les nous. Ne les laissez pas accoster ailleurs et nous prendre à revers, ou par le dessus. Si ces braves hommes et femmes doivent mourir, que ce soit comme des Aryens. Face à l'ennemi.*

* * *

« Wouhouuuu ! » s'écria Sue Loomis alors qu'on la faisait descendre par le côté du bateau, au moyen d'un câble d'acier accroché à un treuil à la bôme, jusqu'à la vedette qui sautillait dans les vagues, contre la coque bâbord du *Ventura*. La vedette ressemblait à un grand canot pneumatique de sauveteurs, mais était pourvue d'un moteur hors-bord et de véritables sièges déployés dernier cri, sa largeur n'excédant pas de beaucoup celle son moteur de 270 chevaux. Ses pontons étaient orange vifs, et comme la chaîne avait payé le petit navire et ses matelots, il arborait un pavillon Fox News à sa proue arrondie. Pour sa mise à l'eau, l'esquif avait même reçu un joli petit nom officieux, *l'Escarpolette*.

Il était 5h 15 du matin. Le soleil n'était pas encore levé, mais comme le solstice d'été avait eu lieu quelques jours auparavant, il y avait déjà assez de lumière pour deviner que la journée allait être dégagée, chose toujours problématique sur la côte Nord de l'Oregon, où le ciel, même à la belle saison, était le plus souvent plombé de nuages. « On dirait bien que Rolly a tiré la bonne carte pour la météo. Il pourra faire son entrée dans la Grande Patrie Blanche dans les rayons du soleil levant », fit remarquer Hastings à Sue, alors qu'elle se laissait tomber sur *l'Escarpolette* et détachait les courroies de son gilet de sauvetage.

« Est-ce que vous êtes au complet ? » demanda le matelot sur le hors-bord.

« Oui, capitaine », répondit Hastings. Le canot pneumatique contenait presque vingt personnes, journalistes et techniciens de prise de son et d'image, et il y avait encore de la place pour allonger les jambes. Le matelot alluma le moteur et son second jeta l'amarre. Hastings commença à chanter la chanson du générique des *Joyeux Naufragés*, que les autres reprirent en chœur : « *C'était un tout petit bateau, sur l'eau du Pacifique, dans un pays où il fait chaud, sous le ciel des Tropiques ...* »

Sur la plage, les hommes de la NVA avaient une bonne vision de la ligne de navires qui se tenaient à environ 1,6 kilomètres de Sunset Beach, le *Highby* prenant la tête de la colonne des transporteurs, le premier le suivant à environ 450 mètres à tribord. Depuis leur dune, Zack Hatfield, Charlie Washburn et Len Ekstrom, accroupis dans la niche camouflée qu'ils s'étaient creusée, regardaient les envahisseurs derrière leurs jumelles, à travers les buissons de joncs qu'ils avaient repiqués dans les remblais de sable, devant leur tranchée. Plutôt que de compter sur des téléphones portables, Len avait prévu assez de radios pour que Zack puisse communiquer avec ses quatre commandants de compagnie et ses cinq tireurs d'élite, armés de fusils de précision lourds BMG calibre .50, qui avaient été désignés les Dégommeurs. Quant aux Volontaires, ils étaient dispersés sur presque 400 mètres le long de la plage, derrière les dunes, rangés compagnie par compagnie. La compagnie A, sous le commandant du lieutenant Ricky Parmenter se tenait sur le mamelon de droite, groupée autour du poste d'observation en bois, qui coiffait la petite zone boisée appelée Sunset Beach Park. La compagnie D, sous le commandement du lieutenant Sherry Tomczack tenait le flanc gauche. Les hommes aux calibres .50 et tous ceux qui avaient les armes convenables et qui pouvaient faire office de tireurs embusqués, s'étaient cachés dans leurs trous dans le sable, le long de la crêtes des

dunes. Le reste des combattants se tenaient prêts, derrière le premier massif de dunes, cachés à la vue des bateaux, mais pas des hélicoptères qui devaient arriver tantôt.

Le capitaine Ragnar Redbeard et Big Nick étaient eux aussi cachés au bord d'un virage du chemin d'accès aux dunes, dans la Chariotte de Guerre. Dalen était si déçu de n'avoir pas pu mettre au point son torpilleur à temps que Hatfield lui avait promis qu'il pourrait rouler sur la plage pour tester la mitrailleuse lourde Browning M2 de la Chariotte de Guerre, lorsque des cibles se présenteraient. Dalen et Big Nick avaient inséré une barre latérale à l'arrière du Humvee, à laquelle ils avaient accroché un grand drapeau suédois bleu et jaune.

Le Volontaire Holland Winnicki rampa jusqu'au poste de commandement, tenant son précieux M-16 à la main. Il portait la tenue de camouflage du désert de l'armée U.S., un chapeau de brousse et un brassard bleu-blanc-vert autour du bras gauche. « On dirait que tu es l'un des rares parmi nous à avoir une tenue convenable pour ce terrain », commenta Zack.

« Il faut bien ça pour qu'aucun camarade ne se goure quand ça va barder », dit-il, montrant son brassard. « Vous vouliez me voir, chef ? »

« Ouai », dit Zack. « Vous êtes un ancien marin, pas vrai ? »

« Oui, chef. Dix ans en mer, sur des frégates et des navires de transport de troupes, et trois ans en Irak chez les fusiliers marins », répondit Winnicki.

« Dites-moi ce que vous savez sur ce navire de guerre », demanda Zack. « Surtout sur son armement. » Il tendit ses jumelles à Winnicki. L'ancien marin les prit et les ajusta, scrutant longuement le navire ennemi, de la proue à la poupe.

« C'est le *Highby*, chef », dit-il. « Une corvette garde-côtes de classe Hamilton, ce sont les plus grandes qu'ils ont. Ce type de corvette est assez costaud. C'est un Mark 75, le canon automatique de 76 mm qu'il y a sur la tourelle sphérique à l'avant. Il a un système de tir informatisé qui peut être dirigé depuis le poste de pilotage. Je ne me souviens pas de sa cadence de tir, mais il peut envoyer un pruneau au moins une fois par seconde et ses obus peuvent faire des trous dans à peu près tout ce qui flotte. À la poupe, dans la tourelle mobile, il y a un canon Mark 15, 20 mm pour la défense rapprochée. Il peut tirer 3500 munitions à la minute. On s'en sert pour attaquer des avions, il est relié lui aussi à un système informatisé qui le synchronise avec le radar du bateau. On peut l'utiliser également en soutien naval au sol, évidemment. Sans mentir, il peut vous réduire cette plage en talc en poudre. Je les ai vus en action contre des cibles en bord de mer en Iran et à Gaza. Ce n'est pas rigolo pour ceux qui sont du mauvais côté. Il y a aussi deux mitrailleuses 25-mm, des Gatlings électriques, à bâbord et à tribord. »

« Est-ce que ces dunes peuvent arrêter les obus ? » demanda Hatfield.

« La crasse peut tout arrêter, chef, mais c'est du sable meuble, qui donne une bonne couverture contre les armes légères, mais les gros machins qui sont sur le *Highby* peuvent littéralement faire exploser la couverture. Nous serons à l'abri des obus de 20 et de 25 mm, mais peu de temps, jusqu'à ce que les dunes soient décapitées par l'artillerie, nivelées en fait. Les obus de 76 mm feront des trous dans les dunes et pourraient ensevelir certains de nos gars, sans parler de la commotion. »

« Merde », dit Hatfield. « Je vous demanderais bien s'il y a des points faibles là-dedans, mais nous n'avons rien pour lui tirer dessus. On n'arriverait à rien à cette distance avec un bazooka, et même si l'on pouvait, cela reviendrait à lui jeter des balles de ping pong. Très bien, Volontaire. Retournez à votre poste. » Winnicki s'éloigna en rampant, puis une fois à l'abri des regards des navires américains, se redressa et courut pour rejoindre son équipe dans les dunes.

« Heureusement que cette affaire va être vite expédiée, on frappe et on se barre », dit Charlie.

« Mais combien ce bateau de malheur va nous prendre de bonshommes, avant qu'on puisse décarrer ? » marmonna Hatfield d'un air morose. « Et où sont ces satanés hélicos, bon sang de bois ? Est-ce qu'ils vont nous prendre à revers ? »

« Attendons qu'ils arrivent. On prélève les premières têtes, et on met les bouts », dit Lennart. « Mais vois-tu, Zack, en les regardant, je me demande comment ils prévoient l'accostage. Ces deux-là ressemblent presque à des croiseurs. Ils ne pourront pas s'approcher de trop près, au risque de s'échouer, et cet autre-là, ressemble à un ferry tiré par des remorqueurs, on dirait. Comment prévoient-ils de faire accoster leurs hommes ? Il faudrait qu'ils aient des bateaux ou des appareils d'accostage. Peut-être qu'il vont les faire sortir par les côtés comme les Marines du Pacifique-Sud, mais il faudrait qu'ils les mettent dans d'autres bateaux. »

« Ce qui veut dire qu'ils vont accoster par petits groupes, de taille convenable », dit Zack, pensif. « Donc sur terre, nous pouvons les surpasser en puissance de feu, au moins tant que le navire de guerre ne nous tire pas dessus. Nous pouvons ouvrir le feu de plusieurs endroits en même temps, avec la bonne vieille tactique Choc et Effroi, mais avec leur frégate et leurs hélicos, ça risque de foirer. Bon, qu'est-ce que vous dites de ce plan ? On frappe le premier bateau qui accoste, juste assez pour ensanglanter la plage et faire passer le message. Et puis on se carapate, en espérant que la grosse Bertha ne nous fasse pas trop mal. On se divise en équipes et on réintègre chacun nos points de repli. »

« Je ne vois personne sur la côte », dit Sue de chez Reuters, alors que le canot des journalistes cinglait au milieu des vagues.

« Tu attendais quoi, un comité d'accueil ? » demanda Seth Goldstein. Les premiers rayons dorés du soleil commençaient à poindre à l'Est.

« J'imaginai que Dawson Zucchini nous attendrait avec sa thermos. Mais la plage a l'air vide », dit Sue. « Je ne savais pas qu'il y avait encore des plages de sable complètement vierges dans ce pays. »

« Ce coin-là n'a jamais été très prisé par les retraités », dit Mark Hastings. « L'eau est trop froide ici, on le verra bien assez tôt, et le vent est trop frais, même en juillet ».

« Mais qu'est-ce que c'est que ce *truc* ? » s'exclama Zack, avisant quelque chose dans ses jumelles. « Un canot pneumatique avec un moteur hors-bord. Plutôt gros on dirait, il y a peut-être vingt personnes là-dedans. Je ne vois pas un seul lardon ou soldat dans le canot. On ne dirait même pas que ce sont des vrais marins qui pilotent. »

« Qui que ce soient, ils arrivent droit sur nous », dit Charlie.

« Je ne veux pas gâcher six bombes artisanales et cinq quintaux d'explosifs pour un canot pneumatique », dit Zack. « Mais s'ils accostent ici, ils vont passer tout près de nous et il va falloir se contenter de les buter, puis de foutre le camp. »

« Sans faire péter les bombes ? » demanda Len. « Alors qu'on a passé toute la nuit à poser ces machins ? »

« Attendons de voir ce qu'ils fabriquent », dit Zack. Il parla à sa radio. « Ici le Trappeur. Ceux qui sont dans le canot de sauvetage ne sont pas hostiles, pas armés en tout cas. N'ouvrez pas le feu, restez en position et maintenez votre couverture. Je répète, n'ouvrez pas le feu, sauf contre-ordre. »

« La marée haute est dans 30 minutes », dit Charlie Washburn. « Mais pourquoi diable débarquent-ils à marée haute ? »

« L'avantage pour nous, c'est que les cibles se rapprocheront de nos fusils », fit remarquer Len.

« Des véhicules », dit Hatfield. « Ils vont débarquer des véhicules lourds. S'ils accostaient à marée basse, ils auraient toutes les chances de s'ensabler. Je vous parie que c'est pour cela qu'ils ont attaché le ferry du fond comme une péniche. Ils sont remplis de tous leurs engins motorisés. Si seulement on pouvait couler ce bâtiment ! »

La radio émit son crachotement. « Trappeur, ici Cowboy », dit la voix de Parmenter. « Des hélicoptères en vue, au Sud, à trois kilomètres du rivage, à environ 100 mètres d'altitude. »

« Reçu, Cowboy. Combien d'hélicos ? »

« Difficile à dire, chef. Plus d'une douzaine, à vue de nez. »

« Entendu, Cowboy », dit Hatfield. « Tu me tiens au jus. C'était le Trappeur. Ils ne viennent pas par la route. Mais pourquoi font-ils ça, nom de nom ? » se demanda-t-il à haute voix.

« Peut-être qu'ils voulaient voir le paysage ? » suggéra Washburn.

« Tout cela n'a aucun sens », dit Hatfield en secouant la tête.

« Non mais dites-moi que c'est une blague ! » lança Lennart Ekstrom, sa paire de jumelles collées au visage.

« Plaît-il ? »

« Ils sont sur la plage en train de déballer leur matos. *Des caméras de télévision !* » cracha Len, écoeuré. « Ce sont des putain de journalistes ! »

« Tu m'en diras tant », fit Washburn, philosophe. « Ils veulent filmer le débarquement de la fine fleur de ZOG en couleur et en direct, pour que M. et Mme Amérique les regardent à l'heure du petit-déjeuner, avant de partir faire leur journée de travail à nettoyer le caca des Juifs. Ils avaient fait la même chose en 92 en Somalie, les médias avaient débarqué avant les troupes, pour filmer les *Marines* prenant d'assaut une plage déserte. »

« Et à aucun moment ils ne se sont dits que nous pourrions les attendre », murmura Hatfield, la rage commençant à bouillonner au fond de lui. « Ils se sont dits qu'ils allaient tout simplement passer par ici et qu'on les laisserait faire, sans lever le petit doigt pour nous défendre, nous, notre terre et nos foyers ? ».

« Ils se croient en Irak en 2003 », dit Len.

« Mais pourquoi penseraient-ils autrement ? » demanda Washburn tout de go. « Il y a encore trois ans, aucun blanc ne résistait. J'ai comme l'impression qu'ils ne se sont pas encore faits à cette idée. »

« Dieu du ciel, quelle chienne d'arrogance ! Ce mépris qu'ils doivent avoir pour nous ! » Animé d'une colère noire, froide et mortelle, Zack saisit le combiné de sa radio. « Ici le Trappeur, avis aux Dégommeurs et à tous les Empaillés. Je suppose que vous voyez tous ce que je vois. Tout le monde reste à couvert. Il ne faut pas qu'ils nous voient. Si l'un d'entre eux est trop curieux et divague vers nos positions, arrangez-vous pour le buter en silence. Quand la baston commence, vous tuez ces poux des médias. Vous les tuez tous. » Il entendit un chœur de « Reçu, chef ».

« Ils installent leur matériel », dit Ekstrom. Il y eut un bref vrombissement sur la plage lorsque l'équipe de Leonard Posner alluma un groupe électrogène mobile. « Ils mettent des caches pour la lumière, on dirait, et des trépieds pour les caméras. Et regardent où ils installent le bouzin, Zack ! Pile devant nous, à 60 mètres ! Ce qui implique forcément que l'un des bateaux va accoster juste au-dessus de notre chapelet de mines ! Tu avais raison, nom d'une pipe ! »

« On dirait bien qu'on va faire péter les scores. Tu vas pouvoir apprécier les résultats de ta longue nuit de travail, Len. Je me demande s'ils vont filmer tout ça en direct », fit Zack à voix haute. « Peut-être que nous allons donner à M. et Mme Amérique un spectacle qui va leur faire recracher leurs chocapics. »

« Mais pourquoi ont-ils besoin de ces lumières ? » s'enquit Washburn, curieux. « Le soleil va se lever dans quelques minutes ».

Les journalistes se servaient des lumières artificielles pour faire des réglages préliminaires. Posner était le premier à être prêt, comme à l'accoutumée. Fox était la première chaîne d'informations, à tous égards, puisque c'était l'organe officiel du gouvernement. Même ses fans les moins enthousiastes, à savoir tous les autres volatiles de la basse-cour médiatique, ne pouvaient

qu'admirer l'à-propos de Posner, toujours parfaitement dans son rôle. Il portait un caban bleu marine et un pantalon de toile, des brodequins de marque L.L. Bean et une chemise unie, juste assez déboutonnée pour laisser entrevoir sa toison pectorale, et bien que sa maquilleuse eût fini de le pomponner, son fond de teint ne se remarquait guère. Le vent marin faisait onduler sa chevelure, son allure était à la fois fière et détendue et sa diction profonde et grave transpirait de maîtrise.

« Je me tiens là sur une plage déserte, quelque part sur la côte de l'Oregon, où dans quelques minutes, le général Roland Rollins, commandant des Légions Anti-terroristes Républicaines et Démocratiques des États-Unis, va procéder au débarquement d'une vaste force armée, constituée d'hommes et de femmes très entraînés et motivés, déterminés à frapper un grand coup aujourd'hui, contre les fauteurs de terreur raciste. Le général Rollins, par une manœuvre splendide et audacieuse, a pris la haute mer pour prendre de flanc les criminels et débarquer un contingent massif en plein cœur du repaire de bandits de la NVA, une portion des États-Unis qui est devenue une zone de non-droit et de chaos depuis quelques années. C'est une portion de notre pays où les gens de couleur, les Latinos, les homosexuels et tous ceux dont le cœur n'est pas rempli de haine, ont peur depuis longtemps de mettre les pieds. Cette plage d'où je vous parle est située au beau milieu de la base d'appui du soi-disant Capitaine Hatfield et de sa Horde Sauvage. Eh bien ! Nous allons pouvoir observer d'ici à quel point le « capitaine » et sa horde sont à ce point sauvages. Nous vous retransmettrons en direct le débarquement du général Rollins dès qu'il est au mouillage. Tom, à vous les studios ».

« Trappeur, ici Cowboy », dit la voix de Parmenter dans la radio. « Vous devriez avoir les hélicos en visuel à l'heure qu'il est. Ils arrivent. »

« Génial », soupira Hatfield. « Peut-être qu'ils viennent sécuriser la zone de débarquement, auquel cas, ils sont en retard. »

« Je les vois », dit Ekstrom, regardant derrière ses jumelles. « Oui, ils se dirigent vers le rivage ».

« Aux Empaillés et aux Dégommeurs, ici le Trappeur », dit Hatfield dans sa radio. « Quand les hélicos passeront au-dessus de la plage, si vous en voyez qui volent assez bas et que vous êtes sûrs de votre coup, vous tirez. Ragnar, le jouet qui est dans ma bagnole pourrait être utile. Aux artilleurs, s'il y a des bateaux qui sont à portée de roquette, vous balancez les pruneaux. Une fois que les hélicos nous auront vus, il faudra décamper. Quand je dirais le mot liberté, vous ouvrez le feu sur les médias là-dessous, vous les butez et vous butez tout ce qui peut l'être, puis vous mettez les voiles. Confirmez. »

« Confirmé, Trappeur. Reçu, Trappeur », répondirent-ils.

« Les hélicos tournent en rond », dit Washburn.

« Hein ? » fit Hatfield. Il saisit sa paire de jumelles et regarda dans le ciel.

« On dirait qu'ils répètent le même motif, juste au-dessus des bateaux », dit Ekstrom. « Ils font des cercles ».

« Mais qu'est-ce qu'ils peuvent bien foutre, ma parole ? » demanda Hatfield, sidéré.

« Mais qu'est-ce qu'ils peuvent bien foutre ? » demanda Donald Hacker, l'enseigne de vaisseau de la garde côtière, dans le poste de pilotage du *Highby*, alors qu'il scrutait les quatorze hélicoptères noirs, Blackhawks, Apaches et transporteurs, qui décrivaient des cercles dans le ciel à tribord, sans arrêt, comme des jouets d'enfant.

Le capitaine de corvette Sandoval se retourna vers lui. « Je vous l'ai déjà dit, Numéro Un, le général Rollins veut les avoir au-dessus de sa tête quand il sera au mouillage », répondit-elle. « Ils attendent que le *Ventura* accoste, ce qui devrait avoir lieu... ah tenez, le voilà ». Le ferry était en train d'amorcer son grand virage à bâbord.

« Je n'arrive toujours pas comprendre l'idée de faire accoster un bâtiment de cette taille pour une simple opération photo, capitaine », dit Hacker. « Surtout par marée haute, il risque de rester échoué ».

sur la plage la moitié de la journée. Le Ventura n'est pas un transporteur de la Deuxième Guerre mondiale. Que fait-on si les remorqueurs n'arrivent pas à le tirer de là ? »

« Eh bien, on le laissera là où il est », dit Sandoval. « Sa carcasse fera un bon monument historique un de ces jours. J'ai l'impression que la guerre de l'information, ce n'est pas votre fort, Numéro Un. »

« Oui, ça doit être ça, madame », reconnut Hacker.

« Le ferry va accoster », dit Ekstrom à Hatfield dans la tranchée.

« Comment vont-ils faire pour sortir les véhicules ? » demanda Charlie.

« Quelque chose me dit qu'ils vont tout simplement faire accoster le bahut sur la plage et abaisser la rampe », dit Hatfield.

« À marée haute ? » dit Ekstrom. « Mais ils vont faire échouer le navire ? »

« Comment dire ? Quand tu as tout l'or du monde, tu peux te permettre de casser quelques jouets », dit Hatfield. « Mais pourquoi les hélicos tournent-ils comme des buses au-dessus des bateaux ? Qu'est-ce qu'ils fabriquent, ces abrutis ? Je n'y comprends rien. Ils ne peuvent quand même pas être aussi imprudents ! »

« Est-ce que tu as pris en compte l'hypothèse la plus simple ? » demanda Washburn. « Il est tout à fait possible qu'ils soient cons comme des manches et incompetents dans leur boulot. Peut-être qu'ils ne comprennent pas ce qu'ils font ? Ce gouvernement et le Pentagone combattent des groupes de têtes de chiffons des sables au Proche-Orient depuis vingt-cinq ans, et ils n'ont toujours pas pigé comment battre ces gars-là. Nous sommes commandés par des imbéciles. »

« Qu'est-ce qui arrive dans un système où l'on promet des gens aux postes importants sur la base de la couleur de leur peau ou sur le fait qu'il y a des nichons dessus, au lieu de le faire sur la base de leurs compétences ? » demanda Ekstrom rhétoriquement. « Des désastres en série, comme au Proche-Orient. Comme ici. Zack, on pourrait leur faire plus de mal que tu l'imagines. Apparemment, le gros ferry arrive le premier, et arrive seul. »

« Bon sang mais c'est bien sûr ! Tout n'est qu'une mise en scène ! Ils ne vont rien faire d'autre que des prises de vue ! » glapit Zack, illuminé d'une compréhension soudaine. « Je vous mets mon billet que quand la rampe s'abaissera, la première personne à sortir sera ce négro de député Rollins, fier comme un Artaban, et qu'il aura toute une file de soldats, de Strykers et de Hummers à sa suite, et juste au-dessus son cortège d'hélicos pour impressionner le quidam ! J'ai entendu dire que ce quatre-mains voulait défier Chelsea Clinton à la présidentielle, il va sûrement faire sa première apparition de campagne, en marchant sur nos eaux comme un Jésus croisé avec un bonobo. »

« Je crois me souvenir que Custer s'était présenté à la présidentielle, lui aussi », commenta Washburn. « Nous faisons de drôles d'Indiens, soit dit en passant. »

Hatfield prit sa radio. « Les Dégommeurs, quand ce gros machin accostera, une rampe va s'abaisser, et le congoïde Roland Rollins va très certainement sortir du bateau. Ayez-le en joue et ouvrez le feu tous les cinq à mon commandement ». Il obtint cinq réponses affirmatives. Les Dégommeurs avaient l'air ravis. Washburn pouffa soudain de rire. « Qu'est-ce qui te fait rire, mon vieux ? » demanda Hatfield.

« Je pense à la gueule que fera Cat Lockhart quand je lui raconterai. Il va enrager ! » répondit Washburn.

Tandis que les journalistes se tournaient les pouces en attendant l'accostage imminent du Ventura, Seth Goldstein se sentait de moins en moins à l'aise. « Dis-donc, je crois que je vais aller changer l'eau du poisson », dit-il à Hastings. « Si je pisse dans l'eau, tu me promets de ne pas filmer ? »

« Je ne te promets rien », rit-il. « Nous sommes en train de faire des tests caméras. Va donc plutôt dans les dunes ».

« Mais c'est trop loin à pied », se plaignit-il.

« Tu n'as qu'à descendre le long de la plage pour lever la patte », lui dit Hastings. « Et puis, on sait tous que tu es circoncis, Seth. Je ne dirai rien aux équipes de tournage. Parole de scout. »

Goldstein le regarda d'un air mauvais. « Tes scouts, tu peux te les carrer où je pense », maugréa-t-il, avant de prendre le chemin des dunes.

Dans le poste de pilotage du *Highby*, le quartier-maître JG Day dit à l'enseigne de vaisseau Hacker : « L'un des journalistes vient de quitter son groupe, chef ». Hacker prit sa radio. « *Escarpolette*, ici Papa Ours. Qui est ce type qui s'éloigne de votre groupe et où va-t-il ? »

Le marin qui s'occupait de la radio lui répondit un moment après : « C'est le type de MTV, Papa Ours. Il est parti pisser. On ne voulait pas qu'il le fasse dans l'eau, à cause des personnels féminins qui sont avec nous. »

« D'accord. Mais gardez un œil sur lui », ordonna Hacker.

« Garde un œil sur lui toi-même, ducon, je ne suis plus dans la Marine, moi » marmonna le matelot, rangeant la radio dans son étui et reprenant sa tentative de séduction de la maquilleuse de Leonard Posner.

« Il y en a un qui s'approche », avertit Ekstrom.

« Foutre ! » pesta Hatfield. « Couchez-vous les gars, il pourrait passer sans nous voir ».

Goldstein arpentait la plage en direction du chemin de terre, cherchant un endroit caché pour uriner sans que les caméras de ses joyeux collègues ne le voient et n'immortalisent la scène. Il aperçut un petit talus couvert de jonc, entre deux mamelons un peu à sa droite, qui avait un air prometteur. Il gravit le petit monticule, tout en se déboutonnant, sortant à l'air libre son *schwanz* circoncis. Il prit position sur le talus recouvert de joncs, paré pour se vider la vessie. Il regarda par en-dessous et vit trois hommes sortant d'un trou qui pointaient leurs armes sur lui, deux Kalashnikovs et une Winchester. Sa mâchoire lippue dégringola et il se retourna pour prendre la fuite, mais Zack Hatfield bondissant, l'attrapa par son bourrelet débordant de sa ceinture et l'attira dans son trou.

« Qu'est-ce que c'était que ça ? » dit soudain le quartier-maître Day, abaissant ses jumelles.

« Quoi donc ? » s'enquit Hacker.

« J'ai cru voir quelque chose à l'instant », fit-il. « Et le gars qui est parti pisser a disparu ».

« Le personnel civil n'est pas sous notre juridiction, quartier-maître », décocha le capitaine de corvette Sandoval, avec irritation. « Ils peuvent se soulager où ils veulent. »

« Bien, madame », répondit Day.

L'un des hommes gifla Seth sur la bouche et le troisième lui fit une clé de bras. Goldstein cria comme un putois, complètement terrorisé. Il reconnut Hatfield, qui se penchait sur son cas, examinant sa face de chameau, sa peau acnéique, son nez busqué et ses cheveux frisés. « Un juif », dit-il, d'une voix lente et douce, remplie de mépris. « Un putain de youtre ». Goldstein hurla sous la pression de la main de fer qui s'appliquait sur sa bouche et se contorsionna d'effroi, sachant que les anciens ennemis de sa race l'avaient à leur merci. Il eut la vision de leurs yeux bleus, comme tant des siens avant lui au cours des âges. Hatfield alors se pencha et saisit la tête ronde dans ses mains, puis murmura à son oreille un seul mot : « *Dresde !* », avant de lui tordre le cou comme un bretzel. Seth Goldstein frappa du pied, déféqua et mourut. « Ce serait imprudent de le jeter dehors », dit Hatfield. « Quelqu'un pourrait le voir ».

« Génial, on va devoir se fader un juif mort qui s'est chié dans le froc », rouspéta Charlie.

Il y eut un grand bruit du côté de la plage, comme un énorme concassage. Le S.S. *Ventura* venait d'accoster sur la plage, pilant des monceaux de sable d'un côté et de l'autre de sa coque, qui

formèrent comme des châteaux de sables gigantesques et difformes. Derrière sa paire de jumelles, Zack étudiait la scène. « Bon Dieu, ils ont encore foiré leur coup », fit-il, stupéfait.

« Qu'est-ce que tu veux dire ? » demanda Ekstrom.

« Le bateau ! Regarde où il a accosté ! » jeta Hatfield, pointant du doigt l'endroit, à travers la fausse touffe de joncs. « Je n'y crois pas ! Bon sang, c'est incroyable ! »

« Pile au-dessus du Semtex, notre charge principale », dit Ekstrom. « Si la charge n'a pas été trop remuée pour détoner, elle pourrait faire assez de dégâts pour casser la rampe de débarquement et ils ne pourront plus faire sortir leurs camions. Peut-être même qu'on pourrait leur bousiller tout le navire ! »

« Et ce n'est pas tout », pointa Charlie. « Visez les positions respectives du ferry et de la corvette ! Tous ceux qui sont à notre droite, jusqu'à ceux de la Compagnie A dans le parc, auront ce gros mammoth de ferry juste entre eux et les canons de la corvette. »

Zack saisit sa radio. « Reine de Coeur et Queue de Castor, ici le Trappeur. Écoutez bien. Vous allez changer de position. Redescendez de vos dunes et prenez le chemin de terre, en passant par l'accotement. Vous allez vers l'Est, puis vous tournez au Nord, vous traversez la route et vous prenez vos positions en soutien des compagnies Alpha et Bravo. Cet ordre ne s'applique pas aux Dégommeurs et autres tireurs embusqués. Vous, vous restez là où vous êtes, il faudra couvrir le champ de tir tous azimuts. Vous restez tapis dans vos trous, que personne ne vous voie. Cowboy et Guitar Man, vous faites descendre quelqu'un pour aller à la rencontre des Compagnies Charlie et Delta et les guider jusqu'à vous. Il faut que le ferry reste bien entre nous et le bateau de guerre, pour faire bouclier. Est-ce que vous avez tout compris ? »

« Compris », dit Sherry Tomczak. « Delta est en route. C'était la Reine de Coeur. »

« Reçu, Trappeur », dit Parmenter.

« On n'a pas une minute à perdre », dit Hatfield. « Le congoïde peut sortir de sa cage à tout instant et dès qu'on l'a en visuel, il faut être paré à faire feu, pas battre la campagne. *Foutez le camp !* »

Sur la plage, les équipes de journalistes avaient un peu reculé et ajustaient leurs caméras. Posner parlait au téléphone avec quelqu'un dans l'un des bateaux. Sue Loomis regardait tout autour d'elle, prise de ravissement au spectacle des rayons dorés du soleil qui soudain illuminaient la plage de leur douce lumière, ambrée et chaleureuse. « Bon, je dois reconnaître que la séance photo va être impressionnante », dit-elle. « Je pourrais même finir par voter Rollins ».

« Qu'est-ce qu'on attend, au juste ? » demanda Bob Baker.

« Les connexions satellites de Fox et de CNN, et une fois qu'on les a, il faut avertir les hélicoptères et leur donner quatre minutes », expliqua Hastings. « Ah, voilà. On a la connexion. Tu donnes le signal aux hélicos, Leonard ? » Il y eut un bruit de meule, le métal se frottant au métal, la rampe de débarquement du *Ventura* commençant à descendre lentement vers les vagues.

« La rampe de débarquement commence à s'abaisser », dit Hatfield dans sa radio. « Tout le monde en joue ».

« Donne le signal aux hélicos », dit Leonard Posner. Les trois minutes nécessaires au repositionnement des hélicoptères donnèrent à la NVA juste assez de temps pour quitter les dunes, descendre le chemin de terre et rejoindre leurs nouveaux postes de tir du côté Nord, tout en s'efforçant de se dissimuler. Heureusement pour eux, aucun journaliste ne songea à regarder en arrière, leurs caméras et leurs yeux se braquant tous sur la rampe qui s'abaissait.

« Parés », dirent les voix des commandants de compagnie du Troisième Bataillon.

« Les hélicos se sont mis face au rivage », dit Washburn, scrutant la scène derrière ses jumelles.

Zack parla dans sa radio. « À tous les Empaillés, passez le messages à vos hommes. Je vous fiche

mon billet que c'est ce moricaud de Rollins qui va sortir le premier. Les Dégommeurs s'occupent de son cas et je fais péter le chapelet de bombes, ensuite vous ouvrez le feu. Mais pas de Minute de Folie. Marquez vos cibles, faites que chaque coup porte, l'engagement pourrait durer plus longtemps que prévu. Je ne veux pas que nous nous trouvions à court de munitions. Aux Dégommeurs : après le négro, vous vous occupez des hélicos. Essayez de toucher le moteur du rotor ou un autre point sensible. Une balle de BMG. 50 peut descendre une libellule si vous la touchez au bon endroit, et s'ils comprennent qu'ils reçoivent des balles de ce calibre, ils pourraient s'éloigner hors de portée de tir. Mais pour le moment, vous braquez vos lunettes sur la plage et vous ajustez Rollins à la seconde où il montre sa face de charbon. Vous faites feu à mon commandement. »

Le vrombissement des hélicoptères, qui approchaient lentement de l'anse s'entendait désormais depuis la plage. La rampe s'était abaissée. Soudain, une série de grandes enceintes disposées sur le pont du Ventura crachèrent à plein volume l'ouverture tonitruante de l'orchestre de cuivres et les cent voix du Choeur du Tabernacle mormon :

*Mes yeux ont vu la gloire de la venue du Seigneur ;
Il piétine le vignoble où sont gardés les raisins de la colère ;
Il a libéré la foudre fatidique de sa terrible et rapide épée ;
Sa vérité est en marche.*

« Et maintenant... Le général Rollins ! » s'écria Leonard Posner. Deux colonnes de LARDEU en cuirasse intégrale, revêtus de leur tunique bleue-noire en kevlar et armés de leurs M-16, de leurs pistolets-mitrailleurs et de leurs lance-grenades, dégringolèrent de la rampe de débarquement. Entre les deux colonnes, s'avança le général Roland Rollins, corpulent, large d'épaule, la peau noire de jais. Sa coupe afro surmontait une dentition d'une blancheur aveuglante.

Rollins portait son uniforme LARDEU de serge bleu, mais sa poitrine et son torse étaient barrés d'une sorte d'écharpe rouge et au-dessus de sa poche gauche, brillaient des rubans de décorations militaires, sur six rangées, dont aucune n'était méritée. Il les avait choisies pour leur coloris. Il y avait la médaille du mérite militaire du Proche-Orient, la médaille du service au Vietnam, la médaille des blessés de guerre avec son agrafe d'arme, la croix aéronautique britannique de la Deuxième Guerre mondiale, le ruban du mérite des sous-marinières et un ruban frappé d'un poing noir qu'il s'était dessiné pour son propre usage. Sa poche droite était ornée d'autres médailles, dont l'Étoile de Bronze, l'Étoile d'Argent, la Légion d'Honneur française et celle de l'Ordre catholique du Sacré Coeur. Ses conseillers avaient fini par le persuader de ne pas arborer la Médaille d'Honneur du Congrès autour du cou. Il avait choisi à la place une Croix Maltaise avec des incrustations bleues et noires, qu'il avait empruntée sur le plateau d'un film hollywoodien préparant un film sur la Vienne du XIX^e siècle, et qui ne représentait rien du tout. Un accessoiriste quelconque l'avait inventée. Sa poitrine était encore encombrée de cordons et de lanières dorées, qui n'avaient pas plus de signification. Il portait sa casquette de LARDEU, une paire de lunettes de soleil, et une pipe en épi de maïs lui pendait à la lippe.

Charlie Washburn fixait le phénomène derrière sa paire de jumelles. « Qu'est-ce que c'est que cette diablerie ? C'est Idi Amin Dada ou Douglas MacArthur ? » se demanda-t-il à haute voix, médusé.

Rollins descendait la rampe et avançait vaillamment jusqu'à l'eau, qui lui montait aux genoux. Son escorte détrempée le suivait péniblement, du même pas. Derrière eux, tonnait toujours l'*Hymne de Bataille de la République*. « Prêts ! » lança Hatfield dans sa radio. À la grande surprise d'Ekstrom et de Washburn, Hatfield sortit de la tranchée et fit quelques pas en direction de la plage, complètement à découvert.

Toutes les caméras et presque 200 millions de paires d'yeux tout autour du monde, contemplaient le spectacle de Roland Rollins qui foulait le sable de la plage, puis, retirant la pipe de sa bouche, posait ses mains sur ses hanches et bombait le torse, exhibant ses décorations dans le soleil levant. Il avait choisi de contrefaire non pas un blanc célèbre, mais deux d'un seul coup, à savoir MacArthur et César, en volant leurs paroles du mieux qu'il pouvait. Roland Rollins annonça à la face du monde

: « Je suis venu, je verrai et je vaincrai ! ».

Plus loin dans les dunes de Sunset Beach, Zack Hatfield rapprocha sa radio de ses lèvres et cria dans le combiné son commandement : « *Liberté !* »

* * *

200 millions de téléspectateurs sur la planète entière virent le corps de Roland Rollins être taillé en morceaux, alors que les balles de calibre .50 le frappaient à toute force, envoyant sa carcasse virevolter dans les airs comme un ballon de baudruche dégonflé, avant de choir dans l'océan, où elle flotta comme un sac de linge sale aux couleurs criardes.

Roland Rollins mourut à 5h45 exactement, ou à 0545 en termes militaires, au moment où la lumière dorée du soleil levant caressait la plage de ses teintes ambrées. Parmi les 200 mille spectateurs qui le virent trépasser, il y avait le capitaine Meryl Sandoval et le lieutenant Donald Hacker, qui surveillaient la retransmission en direct dans le poste de pilotage du *Highby*. Tous les deux regardaient sur l'écran Rollins tournoyer dans les airs comme un épouvantail. En même temps, ils entendirent un crépitement sourd qui venait de la plage et comme le bruit d'un grand carton qu'on déchire. Sur l'écran de télévision, ils voyaient des étincelles autour de la coque d'acier du bateau et des jaillissements de sable et d'eau, alors que les balles frappaient la plage et les vagues. Soudain, une balle ayant dû frapper la caméra, ils ne virent plus qu'une bande de sable à la lisière de l'eau, où fusaient ici et là quelques impacts de balles. Environ une minute après, la main d'un mort apparut, suspendue devant la caméra ; il n'y avait aucun moyen de reconnaître son propriétaire.

05h46 : « Les troupes de débarquement essuient un feu nourri, capitaine », décocha le lieutenant Hacker d'une voix nette, où seul un âne n'aurait pas perçu le sarcasme. « On dirait que quelque chose nous attendait derrière les dunes, madame. Vous avez foncé en plein dedans. Mes félicitations. »

Sandoval était assez sensée pour garder son calme, comprenant qu'il fallait d'abord se tirer de cette crise avant de passer le restant de sa carrière à tenter de se disculper en chargeant la barque de son subordonné. Elle saisit la radio et appela le poste de pilotage du ferry assiégé. « *Ventura*, ici le capitaine Sandoval », dit-elle. « Capitaine Mulvaney, quelle est votre situation ? »

« Notre situation, c'est qu'il y a des tas de gens sur la plage qui nous tirent dessus », répondit Mulvaney d'un ton âpre. « Des armes légères pour le moment, mais quelqu'un vient de faire exploser le cabestan à la proue avec un lance-roquette. » Sandoval et Hacker pouvaient entendre les impacts et les ricochets, certains que le poste de pilotage essayait lui aussi des coups de feu.

« Nous avons besoin de tout votre soutien, et maintenant. Pour une raison qui m'échappe, il me semble que j'ai fait échouer le navire, en dépit du bon sens et de siècles de navigation. Je me demande quel sombre imbécile m'a commandé de faire une chose pareille. Et quelle est l'imbécile basanée de la Garde Côtière qui ne m'a pas soutenu quand j'expliquais à ce type que c'était une sottise ? »

« Gardez vos récriminations pour plus tard, capitaine », grogna Sandoval, combattant la panique qui s'emparait d'elle. Elle se disait qu'elle ne serait sûrement pas accusée pour cela. « De quel type d'assistance avez-vous besoin, *Ventura* ? »

« Le type d'assistance dont nous avons besoin ? » dit la voix de Mulvaney, lourde d'incrédulité. « *Vous me demandez le type d'assistance dont nous avons besoin... ?* » Hacker voyait presque les veines sur la main et le cou de Mulvaney qui se gonflaient de rage et d'incrédulité, espérant que les siennes ne se verraient pas trop. « Eh bien, capitaine Sandoval », reprit Mulvaney, se ressaisissant de haute lutte. « Voyons voir. Des insurgés armés tirent sur mon bateau et sur les gens qui y sont. Puisque vos consignes d'écervelés nous empêchent de faire machine arrière et que nous ne pouvons pas nous écarter du danger, et que vous avez à bord de votre corvette de combat toute une panoplie de machins qui tirent, est-ce que vous auriez l'obligeance, madame, de... comment dire ? De tirer à vue sur tous ces salopards qui sont sur la plage ! »

« Je crois qu'il est d'usage de retourner le feu dans les situations militaires, madame », dit Hacker derrière son masque d'impassibilité.

« Tonnerre de Brest, passez-moi Hacker ! » rugit la voix du capitaine Mulvaney dans l'appareil. Sans demander sa permission, Hacker prit le combiné des mains de Sandoval, immobile et comme frappée par la Méduse. Comme il était le doyen des hommes blancs de l'équipage, se disait-il, il passerait en cour martiale de toute façon, il valait donc mieux tenter de sauver ce qui pouvait encore l'être, puisqu'on en était là.

« Derek, ici Don », dit-il dans sa radio. « Est-ce que tu peux me dire d'où ça vient et combien ils sont à peu près ? »

« Aucune idée, Don, mais il doit y avoir en a un paquet », dit Mulvaney. « Plus d'une centaine à mon avis. Des armes légères, des AK d'après leur son, des M-16 et quelques fusils de précision, plus des lance-roquette et Dieu sait quoi d'autre. Ils tirent depuis la crête des dunes, à cent mètres environ, à un angle de 45 degrés de la proue. Mais je n'en vois aucun. Ils doivent être bien embusqués. Il y a des LARDEU sur le pont qui retournent le feu avec leurs armes légères, ce qui les fait baisser la tête, mais coincés comme nous le sommes sur la plage, nous ne pouvons rien faire d'autre qu'encaisser les coups. Même si vous réussissiez à nous remorquer, le temps qu'ils accrochent les câbles sous le feu, la marée sera déjà redescendue et on se retrouvera à sec. Il faut que vous fassiez parler la poudre pour nettoyer cette plage et faire déguerpir les rebelles, mais il faut d'abord dégager votre poupe pour pouvoir leur tirer dessus. »

05h47 : « Chacun à son poste de combat ! » cria Mery Sandoval dans la radio du navire.

« Madame, tout le monde est à son poste de combat depuis vingt minutes », lui rappela le quartier-maître JG Day. « L'exercice, vous vous souvenez ? »

« Eh bien, allez-y alors, ouvrez le feu ! » s'écria Sandoval.

« Ouvrir le feu sur quoi, madame ? » demanda le quartier-maître.

« Ils se servent du *Ventura* comme d'un bouclier, il est entre eux et nous », dit Hacker d'une voix sombre. « Il ne semble pas y avoir d'éléments hostiles au Sud de la plage. Il faut se dégager de la ligne du *Ventura* avant de les bombarder. Timonier, en avant, lentement. Poste de tir, maintenez les canons en attente. »

« Attendez, il faut commencer par charger les canons », insista Sandoval.

« Le Mark 75 est déjà chargé », dit Hacker. Le tonnerre de cris qui s'ensuivit, en conséquence de l'acte d'insubordination de Hacker, aurait pu s'entendre du rivage s'il n'y avait pas eu la fusillade et les explosions.

Day la coupa. « Madame, un appel d'Air Dog Un. Le colonel Westerbook veut savoir si nous avons besoin d'un appui aérien. »

« Mais bon sang, évidemment qu'on a besoin d'un appui aérien ! » lança Hacker.

« Dites-lui de ranger ses hélicos en ordre de bataille et de bombarder cette foutue plage ! »

« Non mais qu'est-ce que vous croyez ? » s'irrita Sandoval. « C'est moi qui commande ici, maintenant que le général Rollins est.. »

« Dégonflé ? » dit Hacker brutalement. « Très bien, madame, le soutien aérien reste en attente. Qu'est-ce que vous proposez ? »

« Dites-leur de tenir leurs positions ! » commanda-t-elle.

« Quoi ? Mais pourquoi, au nom du ciel ? » demanda Hacker, consterné.

« Nous ne connaissons pas les effectifs ennemis, ni leurs mobiles ! » s'écria Sandoval. Tout l'équipage la scrutait, médusé.

« Effectivement, madame, on ne le sait pas », répondit Hacker de bonne grâce, craignant que sa supérieure ne fût au bord de la crise de nerf. « Si vous avez bonne mémoire, vous vous souvenez que c'est la raison pour laquelle j'ai proposé une reconnaissance aérienne des environs. C'est aussi pour cette raison qu'il faut que les hélicoptères aillent faire au plus vite une reconnaissance de la plage, pour essayer de voir combien ils sont et où ils se cachent. »

« Oh », fit le capitaine, s'avisant soudain qu'elle était en train de tout saboter et que tout le monde le savait. « Vous avez raison, bien sûr, lieutenant. Dites au colonel Westerbook d'envoyer ses hélicoptères en soutien au *Ventura*. »

05h48 : Sur la plage, la plupart des journalistes et de leurs équipes étaient tombés lors de la première salve ordonnée par Hatfield. Ils gisaient sur le sable, dans des mares rouges, ou bien rampaient à l'aveugle comme des blattes écrasées et sanglantes. Hastings, Bob Baker et plusieurs techniciens avaient été fauchés lors de la première fusillade. Sue Loomis avait été frappée au dos et à la nuque. Elle avait tenté de s'extraire de la ligne de feu en rampant sur le ventre pendant quelques mètres, avant de s'évanouir, le visage lové dans un creux formé par la marée, qui se remplissait peu à peu à mesure qu'elle montait. Elle finit par mourir noyée avant de se vider de son sang.

Leonard Posner, à qui l'on doit cet hommage, trépassa en essayant de faire son métier. Il avait remis la caméra sur son trépied, l'avait réglée à nouveau et s'était posté devant elle, le micro à la main, le visage blême. « Ici Leonard Posner, à Sunset Beach dans l'Oregon. Le monde vient d'être saisi d'horreur et d'effroi en assistant à la mort du général Roland Rollins, assassiné par les monstres fascistes, qui sont en train de tirer sur les hommes et les femmes des LARDEU et sur le S.S. *Ventura*, depuis leurs retranchements derrière la plage. D'une façon ou d'une autre, nous sommes tombés dans un guet-apens fatal. Des balles fusaient tout autour de moi, mais les courageux LARDEU résistent et se préparent à... » Le monde n'en sut pas davantage, puisqu'à cet instant, une balle de BMG calibre .50 le décapita, puis son corps sans tête inondé de sang glissa lentement hors du champ de la caméra, comme un effet spécial dans un film de zombie.

05h49 : Dans la soute à véhicules du *Ventura*, le capitaine LARDEU Melvin Rogers de Tulsa, dans l'Oklahoma, se tenait à couvert derrière des Strykers blindés, observant ce qui se passait sur la plage. Rogers était un ancien *marine* et officiait comme diacre chez les pentecôtistes. Il avait répondu à l'appel de Dieu, qui lui enjoignait de ceindre l'épée de la droiture et de tuer ses semblables, les Blancs du Nord-Ouest, au nom de Jésus, afin qu'ils arrêtaient de haïr leurs frères humains. À l'heure qu'il était, il voyait que le navire courait un grand danger, tout comme les hommes sous son commandement. On avait disposé les véhicules en deux colonnes pour les faire défiler sur la plage après l'apparition du général. Dans la colonne de gauche, le deuxième engin était un camion 18 roues transportant un énorme chargement de carburant, exposé au tir direct des armes légères ou de leurs ricochets. Plus grave encore, il pouvait être la cible d'un lance-roquette. « Il faut évacuer ce camion de ravitaillement », hurla-t-il au sergent Leon Ramos. L'idée de remonter la rampe de débarquement ne lui était pas venue à l'esprit, et même s'il y avait pensé, il n'aurait pas su s'y prendre.

« Oui mon bonhomme, je vois le problème ! » lui répondit en criant le Mexicain. « Si ça rentre par ici, on finit tous rôtis comme des *fajitas*, ma parole ! Mais qui serait assez stupide pour conduire un camion de ravitaillement d'essence en direction d'une volée de pruneaux, mon gars ? »

Rogers ne se soucia pas de rappeler à son subordonné que l'emploi de termes comme « mon gars » n'avait pas cours à l'adresse d'un officier, comprenant que la situation était quelque peu informelle.

« Je vais le faire », dit-il.

« Mais une balle perforante peut passer à travers le réservoir et vous allez finir en criquet grillé, mon gars ! » fit Ramos, incrédule.

« Cela ne fait rien », dit Rogers. « Quand l'Enlèvement aura lieu, Jésus m'emmènera aux Cieux de toute façon. Mais quelqu'un doit me précéder, pour dégager ce Humvee qui me bloque l'accès à la

rampe et à la plage. Est-ce que vous prenez le Humvee ? »

« Bon, d'accord. On va tous mourir ici, alors peu importe que ce soit à l'air libre ou dans cette soute », dit Ramos en haussant les épaules.

05h49 : Depuis son poste de commandement, Hatfield regardait la bataille derrière sa paire de jumelles. Pour l'instant, il s'agissait d'échanges de tirs entre les Volontaires cachés dans les dunes et, pour certains, dans les arbres du petit parc de pique-nique, qui tiraient à qui mieux-mieux contre tout ce qui sortait des grandes ouvertures ventrales du *Ventura*, et les LARDEU qui, à couvert derrière des pièces métalliques de fortune, lançaient des rafales sur les dunes de sable, un peu au hasard. Il hurla dans sa radio : « Marquez vos cibles, nom de nom ! Aux Empaillés, dites aux vôtres de ne pas gâcher les munitions ! Ne tirez que si vous êtes sûrs de votre coup. Et ne tirez que si vous avez quelque chose dans le viseur ! Vous ne faites que des éraflures à la coque ! »

« Est-ce qu'on peut se débarrasser du cadavre du juif ? Et quand est-ce que tu vas faire exploser le bouzin ? » lui cria Washburn à l'oreille.

« Affirmatif pour le youpin. Je vais déclencher l'explosion pour couvrir notre retraite », répondit Zack.

« Quand est-ce qu'on se retire ? » demanda Ekstrom.

« Quand les hélicos seront là et ouvriront le feu, ou quand la corvette arrêtera de faire l'idiote et nous balancera des obus », dit Zack. « Bon sang, mais qu'est-ce qu'ils peuvent bien fabriquer là-dedans ? Ils votent ? » Un Humvee peint en noir, conduit par le sergent Ramos, descendit la rampe en vrombissant, roulant sur les corps gisants des journalistes et des LARDEU. « Merde ! Ils sortent leurs véhicules ! Ils vont nous charger ! » hurla Hatfield. Au-dessus d'eux, ils entendirent le bruit des hélicoptères, qui volaient vite et bas. « Les hélicos arrivent ! » Ekstrom et Washburn poussèrent un cri étrange en voyant un camion, au ventre tubulaire et argenté, sortir en rugissant par la rampe du navire.

« Voilà, Zack, c'est impeccable ! » s'écria Washburn, radieux. « Vas-y, détone la charge maintenant ! » Zack sortit le téléphone portable et l'ouvrit. Il pria en silence, demandant que les engins disposés nuitamment par Len Ekstrom fonctionnent bien et que la charge n'ait pas été abîmée ou déconnectée par toutes ces vibrations intempestives, puis appuya sur la touche d'envoi.

05h50 : La terre et la mer tremblèrent devant eux. Six énormes explosions eurent lieu presque d'un seul coup, qui projetèrent une couche irrégulière de sable et d'eau à plus de trente mètres dans les airs. La proue du *Ventura* se souleva vers le ciel, puis retomba dans un grand fracas, une faille immense lui balafrant le ventre et le rendant parfaitement impropre à la navigation. On ne pourrait plus le ramener vers la mer ; Sunset Beach était son cimetière.

Les véhicules dans ses cales étaient les uns sur les autres, comme un monceau de jouets d'enfants, leurs réservoirs, parfois endommagés, suintant de l'essence. Le camion-citerne s'était soudain épanoui comme une fleur orangée, puis se coula dans le ciel en une colonne de feu, qui incendia une partie de l'avant du *Ventura*. Le capitaine Rogers eut son Enlèvement. Il fut rappelé au ciel, dans le paradis de ceux qui sont braves et stupides, en espérant qu'il ne fut pas trop déçu par ce qu'il y trouva.

L'explosion retrancha des morceaux entiers du pont et de la balustrade du *Ventura*, qu'elle fit fuser à la verticale du bâtiment, des éclats touchant l'arrière de l'hélicoptère Blackhawk qui le surplombait pile au mauvais moment. Un éclat de balustrade s'enfonça dans le corps du colonel Edward Westbrook, pilote commandant l'escouade héliportée des LARDEU, l'agrafa à son siège et le tua instantanément. Il coupa aussi des fils dans le poste de pilotage. Le Blackhawk bascula sur la tranche et se laissa tomber en décrivant un arc de cercle, s'écrasant enfin dans les flammes, projetant ses pièces de métal et ses rotors encore tourbillonnants partout sur la plage. Les trois autres aéronefs se retirèrent du théâtre d'opération, paniqués, ayant eux aussi été frappés par des débris de l'explosion. Le rotor de l'un des Apaches avait été frappé par un shrapnel à sa base, ce qui

rendait l'appareil difficile à manoeuvrer ; le pilote vira vers le Nord, expliquant à la radio du *Highby* qu'il allait tenter un atterrissage en urgence sur la plage, loin de la zone de tir.

05h50 : « *Madre de Dios*, qu'est-ce que c'est que ça ? » s'écria Meryl Sandoval dans le poste du pilotage du *Highby*.

Une fois n'était pas coutume, Hacker avait perdu toute répartie. « Je ne sais pas », reconnut-il. « Mais quelque chose de terrible a dû arriver à bord du *Ventura* ».

« Dieu du ciel, ils ont descendu un Blackhawk ! » s'écria Day, stupéfait. « C'était le coucou de Westerbrook ! »

« Capitaine Mulvaney, êtes-vous là ? » demanda Hacker, nerveux, dans sa radio.

« Est-ce que vous allez bien ? Mais qu'est-ce qui s'est passé, Derek, nom d'un chien ? »

« Je n'y comprends rien », répondit-il, sa voix semblant hésitante et voilée. « Je dirais que nous avons reçu un coup de torpille, ou que nous avons touché une mine. Je ne sais pas ce qui a explosé, mais la proue est montée dans les airs et nous avons atterri sur la tranche. Nous gisons par trente degrés de bord, nom de Dieu ! »

« Des dégâts ? » s'enquit Hacker.

« Les capteurs nous signalent un incendie sur le pont à la proue et l'équipage rapporte un feu à la poupe », dit Mulvaney. « Je commanderais bien d'abandonner le navire, mais ces furieux sur la plage nous canardent sans arrêt. Est-ce que cette bouffeuse de haricot pense nous apporter un appui naval un de ces quatre ? Vous bouffez du pop-corn pendant que vous nous regardez, ou quoi ? »

« Nous arrivons par la poupe, Derek », dit Hacker. « Donne-nous une minute, et tu pourras voir le 76mm et les mitrailleuses entrer en action. Elles vont nous dégager la plage. Ensuite, vous pourrez évacuer. »

« D'accord », fit Mulvaney. « Ne t'en fais pas, nous allons vous attendre en grillant bien gentiment sur le pont. Et maintenant vous allez me défoncer ces carcajous sur la plage ! »

« Avec joie. M. Day, est-ce que vous apercevez l'ennemi ? »

« Quelques coups de feu ici et là sur la plage, chef », répondit Day, les jumelles sur les yeux. « Ils se cachent bien, les fumiers. »

« Ils l'ont appris en Irak », dit Hacker. Il se tourna vers le capitaine Sandoval. « Voyez-vous, madame, les gens que nous combattons aujourd'hui ne sont pas des cas sociaux ni des bandits, comme vous l'avez dit. Ce sont des américains, bon nombre d'entre eux sont des anciens combattants de cette guerre que Bush a commencée en 2001. Il y a quelques années, je combattais avec ces hommes. J'ai même pu en connaître quelques-uns. Ils savent ce qu'ils font, mais vous les avez sous-estimés par arrogance politiquement correcte, ce qui nous a tué pas mal de bonshommes aujourd'hui. »

05h51 : « Poste de tir », dit Sandoval.

« Madame ? » dit le marin dans sa cabine.

« Ouvrez le feu ! » hurla-t-elle.

« Euh... Où et comment, madame ? » demanda le marin en roulant des yeux.

Hacker prit les choses en main. « Le canon Mark 75, tir à 900 mètres, à une seconde d'intervalle, un tir de barrage au bas de la ligne de dunes, entre 90 degrés bâbord et 75 degrés bâbord. » Il appela ensuite le servant de mitrailleuse.

« Mitrailleuse ? »

« Oui, chef ! » dit le marin, assis à son poste.

« À mon commandement, voyez si vous pouvez viser au sommet des dunes de sable, entre 90 et 75 degrés bâbord, vous continuez jusqu'à mon cessez-le-feu ».

« Oui, chef. »

« Canoniers, parés »

« Parés »

« Feu ! » cria Hacker. Le canon du *Highby* émit une détonation et une flamme en sortit, tandis que la mitrailleuse Gatling commençait à cracher ses munitions de 25mm sur le rivage, des balles traçantes se projetant de ses multiples canons. Les impacts de balles perçaient la plage de cloques, qui champignonnaient un peu partout.

05h51 : Zack Hatfield cria dans sa radio : « C'est bon, on fout le camp ! On suit le plan B. Les Empaillés, on fait comme on a dit ». Les Volontaires abandonnèrent leurs trous de renards, alors que les tirs inattendus de la corvette s'éparpillaient autour d'eux.

Dans le poste de pilotage du *Highby*, Hacker entendit dans la radio. « Papa ours, ici Air Dog Six. Je les vois, ils sont en mouvement ! Il doit y en avoir une centaine, ils courent entre les arbres et les dunes. Ils abandonnent leurs positions au Nord du *Ventura*, ils vont vers le Sud. Je vois des lance-roquettes et des mitrailleuses légères, on dirait qu'il y a un véhicule sur la petite route, avec une mitrailleuse lourde sur un Humvee. Sûrement la fameuse bagnole de cet Hatfield qu'il prend pour faire des tours en ville. »

« Air Dog Six, est-ce que les ennemis quittent le théâtre d'opération ? » demanda Hacker.

« Négatif, Papa Ours. Ils traversent la route, on dirait qu'ils vont se cacher dans d'autres dunes au Sud du *Ventura*, pour ne pas que vous puissiez leur tirer dessus. Je vais leur balancer des roquettes dans le cul. »

« Reçu, Air Dog Six ».

« Mais pourquoi ne s'enfuient-ils pas ? » se demanda Sandoval à voix haute.

05h52 : L'hélicoptère Apache se lança vers l'autre extrémité de la plage, fit un virage abrupt et se remit face à sa cible. Le co-pilote inclina les deux lance-roquettes et sa Gatling pour frapper les tranchées creusées au milieu des dunes.

« Air Dog Quatre, je tire du Sud et vous tirez du Nord », dit le pilote dans sa radio.

« Reçu, Air Dog Six » répondit l'autre.

Zack Hatfield prit sa radio. « Ils arrivent des deux côtés », hurla-t-il. « Pointez vous armes vers le Sud ! Pensez bien à ajuster ! Attendez mon ordre. » Le pilote de l'Apache, qui n'était pas idiot et avait pris de l'altitude, volait à 150 mètres d'altitude environ, et à toute vitesse. Dans un flux continu de balles, sa mitrailleuse Gatling commença à semer la mort dans les dunes. « *Dégommez-le, maintenant !* » cria Hatfield. Une myriade de balles, tirées de leurs armes automatiques et semi-automatiques, s'élevèrent dans le ciel à partir des dunes comme une nuée d'oiseaux. Un seul tireur d'élite n'aurait pas pu frapper la machine volante qui fonçait droit sur eux à 240 km/h, mais 180 fusils tirant à l'unisson firent un halo de balles que l'hélicoptère fut forcé de traverser. Zack pouvait voir les étincelles sur le fuselage et la queue de l'Apache. Une balle anonyme frappa la tête d'une roquette, une milliseconde avant que le copilote ne fit feu. Elle détona. L'hélicoptère explosa en vol et projeta ses débris de métal et de corps humain, qui gifièrent violemment le sol.

05h52.30 : « Et maintenant, à l'autre », dit Hatfield dans sa radio. « Tout le monde pointe son arme vers le Nord ». Air Dog Quatre avait vu ce qui était arrivé à Air Dog Six, fit une volte, resta flottant un instant, prêt à foncer vers le Nord, quand soudain un lourd crépitement se fit entendre au niveau du sol. Une douzaine de balles perforantes de calibre .50 tirées de la mitrailleuse Browning M2, montée sur la Charriote de Guerre de Zak et servie par Big Nick le Suédois, percèrent la peau de l'Apache. L'une d'entre elle frappa la jambe droite du pilote, et une deuxième perça le toit,

atteignant le moteur du rotor principal. L'hélicoptère sembla vaciller, puis il se laissa tomber comme une pierre, s'écrasant sur la route des dunes.

05h53 : « Bon Dieu de bon Dieu, ils ont descendu nos cinq hélicos ! » glapit Mery Sandoval, étourdie et choquée.

« Des voyous et des criminels, n'est-ce pas ? » grogna Hacker. « En plus, ils se sont déplacés et on remis le *Ventura* entre eux et nous, une fois encore ! Tous les systèmes d'arme, halte au feu ! Nous sommes en train de bombarder une plage vide. » Il reprit sa radio. « Commandant de l'Air Dog, qui que vous soyez désormais, ici Papa Ours. Les ennemis ont descendu nos quatre hélicoptères. Est-ce que vous en avez d'autres ? »

« Négatif, Papa Ours », lui répondit-on. « Nous ne sommes que des transporteurs, et nous manquons de carburant. Nous attendions un ravitailleur d'Astoria, mais vu la tournure des événements, je crois qu'il n'arrivera pas. Nous devons rentrer à Portland. »

« Bon sang, il reste dix hélicos, vous en avez bien un qui est armé dans le lot ! » hurla Hacker. « Ne me dites pas que vous ne pouvez pas nous donner de soutien aérien ! »

« Vous autres, les militaires, vous vous êtes fourrés dans un sacré guêpier, vous n'avez qu'à vous en sortir tout seuls », lui répondit le pilote, désinvolte. « Nous ne sommes pas des militaires, nous sommes des officiers fédéraux. À plus tard, les gars. C'était sympa. » Les hélicoptères se remirent en formation et entamèrent leur retrait vers le Nord, s'éloignant du rivage. Hacker fit honneur aux talents d'insulteurs que l'on prête aux marins, mais les hélicos avaient déjà disparu des radars.

« Très bien, alors, qu'est-ce qu'on fait maintenant ? » demanda Sandoval. Elle enrageait intérieurement, mais maintenait assez de prise avec la réalité pour comprendre que l'enseigne de vaisseau Hacker était meilleur qu'elle dans ce métier et qu'il fallait qu'elle se dégage du pétrin où elle s'était mise avant de trouver matière à accusation à l'encontre de son second. « Est-ce qu'on fait décoller notre propre hélico ? On vire à tribord et on se rapproche de la plage ? »

« À mon avis, il faut préserver notre hélicoptère et l'envoyer en reconnaissance pour trouver un autre mouillage, madame. Nous ne savons pas combien de temps il devra rester en vol, et il n'est pas armé. Nous pourrions aller et venir au bord du rivage, il y aura toujours le *Ventura* entre eux et nous, parce qu'ils se déplacent comme des chats derrière lui. Bon sang de bonsoir, qui a eu l'idée de faire échouer un bâtiment gigantesque sur la plage pour qu'il offre un bouclier à quiconque serait sur la plage ? » demanda Hacker.

« Laissez tomber. Nous allons évacuer tout l'équipage du *Ventura*. Les incendies commencent à salement le menacer, et quand le feu aura atteint les réservoirs et la salle des machines, il pourrait exploser très haut dans le ciel, sans compter l'essence des réservoir qui n'ont pas encore explosé et les explosifs qu'ils ont remisés. Quand nous aurons trouvé un autre mouillage, derrière ce promontoire éventuellement, nous feront débarquer les hommes sous la garde de nos systèmes d'armes. Timonier, machine arrière ! »

« Je croyais que vous ne vouliez pas les frapper sur la plage ? » dit Sandoval.

« Non. Nous ne faisons que reculer tactiquement », répondit Hacker. « Nous couvrirons le flanc Nord, pour que Mulvaney puisse débarquer ses troupes en sécurité. Nous aurons besoin de nos propres canots et des bateaux d'accostage du *Ketchikan* et du *Kodiak Queen*, à supposer que les LARDEU acceptent de recevoir leurs ordres d'officiers de la Marine. Ils prendront les rescapés, en restant bien du côté Nord de l'épave, au cas où les carcajours leur tireraient dessus. Day, dis-leur de mettre à flots ces canots. » Il prit la radio. « Derek, quel est le bilan des victimes ? »

« Il y a encore une centaine de LARDEU qui tirent depuis le pont. Il doit me rester la moitié de mes troupes », répondit Mulvaney. « Nous ne pourrions pas rester ici encore longtemps. L'incendie est hors de contrôle et la fumée commence à être plutôt dense ici. Le quartier-maître me dit que l'explosion a ébréché des réservoirs dans la salle des machines, et nous avons dans les soutes des milliers de litres de diesel. Une fois que le feu prendra, il ne restera plus rien qu'un trou dans le

sable ».

« D'accord, dis à tout le monde de se ranger à bâbord et de descendre sur la plage », commanda Hacker. « Descendez-y comme vous pouvez. Une fois sur la plage, établissez un périmètre défensif le plus loin possible du bateau, au cas où il exploserait. Nous vous envoyons les canots du *Highby* pour vous évacuer. Nos canons seront pointés sur le Nord de la plage pour vous couvrir. »

« Reçu, Wilco », dit Mulvaney.

05h54 : « Est-ce que nous pourrions tirer par-dessus le *Ventura*, avec un angle élevé, pour bombarder les fascistes au Sud de la plage ? » demanda le capitaine Sandoval.

« Cela pourrait toucher quelques maisons privées, et des civils qui traînent encore dans le coin après tous ces feux d'artifice », prévint Hacker.

« Qu'ils aillent se faire foutre », fit Sandoval. « S'ils vivent encore ici après trois années d'insurrection, ce sont sûrement des fascistes. »

Hacker haussa les épaules. « Contrôle de tir, calculez un angle pour tirer les obus dans un arc d'environ trois cent mètres le long des lignes de dune, à environ cent mètres au Sud du *Ventura*. » Le sergent, pianotant sur son clavier, répondit « On y travaille, chef. »

05h56 : À bord du *Kodiak Queen*, les reporters Edgar Roberts de la BBC et Marsha Meinertzhagen de TV-Euro à Bruxelles enrageaient d'avoir été écartés de l'équipe de débarquement sur le *Ventura*, en raison de leur statut de modestes étrangers. Ils prenaient conscience, douloureusement, qu'ils venaient peut-être d'en réchapper par chance, à en juger par ce qu'ils voyaient se passer sur Sunset Beach. Mais, puisqu'ils étaient journalistes, ils pouvaient aussi peu s'empêcher de harceler et de démarcher William Worley, le capitaine du *Queen*, en lui demandant de faire partie de l'une des équipes de sauvetage sur l'un des bateaux, qu'ils ne pouvaient s'empêcher de respirer. Worley finit par accepter de les laisser filmer les actions, sans nul doute héroïques, de son équipage, se gardant bien de mentionner qu'il avait dû promettre à ses marins une prime de risque équivalent à trois salaires, pour qu'ils se portent volontaire pour manoeuvrer les bateaux.

Le *Kodiak Queen* lança un total de six bateaux, trois canots de sauvetage motorisés et trois pneumatiques semblables à l'*Escarpolette* de triste mémoire. Ils étaient déjà sur le bossoir et prêts à emmener des troupes LARDEU à terre. Dans chaque embarcation, se trouvaient deux matelots et deux fusiliers LARDEU, armés d'un M-60 et un lance-grenade chacun, des opérateurs caméra et des journalistes verts de peur, mais prêts à risquer leurs vies pour un reportage. Ils se dirigèrent vers la côte, en direction de l'épave en flamme du *Ventura*, de laquelle une énorme colonne de fumée noire s'élançait ciel. Le fracas de centaines de coups de feu tirés sur la plage ressemblait aux bruits parasites d'une radio monstrueuse, coupés de bruits sourds d'explosions, et même à cette distance, ils pouvaient distinguer les silhouettes raides, noires et silencieuses, parsemées sur la grève.

05h57 : « D'accord, je vois ce qu'il fait », murmura Hatfield. « Il met tout le monde du côté bâbord du ferry pour qu'ils soient protégés par le navire de guerre, pendant que ces bateaux les évacuent de la plage. »

« C'est le moment de mettre les bouts, capitaine ? » demanda Washburn.

« Ouais, nous avons fait un sacré tabac, mais il ne faudrait pas trop forcer notre chance », approuva Hatfield. « Je ne vais sûrement pas exposer nos gars à ce foutu canon et à ces mitrailleuses Gatling. »

« Ils relèvent le canon », fit remarquer Ekstrom. Le canon de 76 millimètres était en effet en train de se dresser, décrivant un angle net en hauteur, sa tourelle pivotant vers la droite.

« Merde ! » jura Hatfield. « Ils vont l'utiliser comme un mortier ! » Il attrapa la radio. « À vous Empaillés, Dégommeurs et artificiers, écoutez bien. Ils vont tirer en cloche des obus vers vos positions, par-dessus le navire en flammes, c'est imminent. Courez, camarades ! Mais sans vous éparpiller comme des cailles. Restez organisés. Aux commandants de compagnie : déplacez vos

troupes par sections vers la zone de retraite par sections, et les sections qui ne bougent pas, restez en alerte jusqu'à ce que votre tour vienne de bouger. Avancez en rase-mottes quand c'est possible. Les shrpanels volent haut, alors vous baissez vos derches. »

Le canon fulmina, cracha le feu et un obus décrivit un arc dans les airs, qui s'abattit un moment plus tard en hurlant du côté des dunes. Puis le canon se tut.

05h58 : « Qu'est-ce qui se passe encore ? » s'écria Hacker. « Pourquoi est-ce qu'il ne tire pas ? »

« Les capteurs de la tourelle disent qu'il s'agit d'un raté, chef », dit l'officier de contrôle de tir.

« Un putain d'obus non éclaté ! », pesta Hacker. « Foutue saloperie israélienne ! Videz le compartiment, jetez l'obus dans la remise et rechargez ! »

« Ça répond pas, chef », fit le sergent. « Voulez-vous que je réinitialise le système ? Cela prendra une minute, mais la réinitialisation devrait automatiquement nettoyer la chambre et éjecter l'obus non fonctionnel. »

Meryl Sandoval vit là une chance de se réaffirmer, de reprendre contrôle de la situation et par dessus le marché d'émerger du chaos, telle une héroïne. Et peut-être même de s'obtenir une médaille d'honneur du Congrès. « Pas le temps ! Nous devons le vider et le recharger manuellement », dit-elle avec force. « Je vais le faire ! Continuez, numéro un ! Je vous appellerai sur l'interphone quand le compartiment sera vide ! » Elle détala du poste de pilotage.

« Je ne l'ai jamais vue à l'intérieur de cette tourelle depuis que je suis venu à bord ! », s'exclama Hacker. « Pas une fois. Sait-elle seulement comment la vider manuellement ? » Il regarda Day et l'officier de contrôle de tir. Ils levèrent les mains en signe de désarroi et haussèrent les épaules.

Sandoval courut le long du pont, ouvrit l'écotille vers la tourelle et entra à l'intérieur. Elle vit la culasse du canon de 76 millimètres se tenant dans son socle, étrangement droit malgré son angle élevé. Elle l'atteignit et attrapa le levier de verrouillage de la culasse, le tira vers le bas et de côté, et ouvrit la culasse. Malheureusement, ce n'était pas ce qu'elle aurait dû faire. Elle aurait du tirer le levier d'éjection manuelle et plaquer l'obus non éclaté dans le tube d'extraction, puis le retirer très précautionneusement du tube et l'insérer dans l'un des cylindres capitonnés, sur un râtelier le long du cloisonnement, qui étaient placés là dans le but d'entreposer les ratés pour un traitement ultérieur.

Quand Meryl Sandoval ouvrit la culasse, l'obus non explosé tomba sur le sol avec une force suffisante pour qu'il détonât cette fois-ci, provoquant l'explosion des trois autres obus entreposés dans la chambre de chargement à gauche de la culasse. Le choc de la pression brisa la tourelle blindée et envoya le canon lui-même voltiger dans les airs, retombant dans la mer avec un énorme plouf. Le corps pulvérisé de Meryl Sandoval, tous os rompus, fut projeté en tourbillonnant en arrière par la porte ouverte de la tourelle, puis roula le long du pont comme une boulette de viande, laissant une traînée rouge derrière elle, qui finit sa course en un tas méconnaissable, auprès d'une écotille.

05h59 : « Diable ! Mais qu'est-ce que c'était que ça ? » demanda Hatfield, stupéfait, qui regardait la tourelle détruite d'où s'échappaient des nuages de fumée. « C'est nous qui avons fait ça ? » Il prit sa radio. « Euh, les gars, est-ce que l'un d'entre vous avait un missile Exocet ou quelque chose dont vous avez oublié de me parler ? Est-ce que l'un d'entre vous a juste fait exploser la tourelle de ce vaisseau de la Garde côtière ? » Il y eut des acclamations déchaînées et des rires derrière eux, alors que le message était relayé aux Volontaires.

« Vous savez quoi ? Je crois qu'ils se sont fait ça eux-mêmes », fit Len Ekstrom, regardant le spectacle derrière ses jumelles. « Je n'y comprends rien. On dirait qu'on se bat contre les Pieds Nickelés. »

« Les nègres », fit Washburn. « Un nègre a dû foirer quelque chose. »

Tout l'équipage de la passerelle du *Higby* contemplait le pont et la tourelle dévastés et regardaient la

bouillie désordonnée qui était leur capitaine une minute auparavant. « Mais c'est du jamais vu ! », grommela Hacker, horrifié. « Par le sang du diable ! Qu'a-t-elle fait ? »

« Dieu du Ciel », gémit Day.

Hacker utilisa les haut-parleurs. « Aux équipes de réparation et de lutte contre l'incendie : à la tourelle principale ! » beugla-t-il. « Et au pas de course, nom d'un chien ! À tous les gars du bateau, amenez vos fesses sur la proue avec tous les tuyaux et tous les extincteurs et éteignez-moi ce fichu incendie ! Équipe de récupération des corps : à l'écouille numéro deux. »

Day intervint. « Chef, ces 76-millimètres sont des obus anti-blindages. Ils explosent à plusieurs milliers de degrés, ils sont assez chauds pour brûler et percer les blindages d'un vaisseau ennemi. Je vois des flammes à l'intérieur de la tourelle, des flammes bleues et blanches. Le métal même du câblage et des consoles pourrait être en feu. »

« Contrôle incendie, combien d'obus étaient encore dans le magasin de chargement ? » demanda Hacker.

Le matelot s'étrangla. « Soixante-seize, chef. »

« Un épisode d'Histoire navale intéressant, messieurs », fit Hacker, philosophe. « Est-ce que quelqu'un se souvient de la façon dont le cuirassé allemand *Bismarck* a coulé le cuirassé britannique *Hood* grâce à un tir chanceux dans ses soutes à munitions ? »

05h59m30 : Une explosion formidable souleva la moitié avant de l'U.S.S. *Frederick J. Higby* hors de l'eau, et la section avant de la proue à partir de la tourelle se cassa. Le *Higby* retomba et commença à sombrer par quarante mètres de fond. À bord du canot venant du *Kodiak Queen*, que le matelot du hors-bord avait dérotté pour secourir les rescapés du *Higby* après une dispute avec le lieutenant noir des LARDEU qui voulait continuer vers la plage pour récupérer ses copains, les opérateurs caméra de Roberts et Meinertzhagen filmèrent le naufrage et l'abandon du navire, les matelots de la Garde côtière flottant dans l'eau froide de la mer du Nord-Ouest, s'accrochant à des morceaux de débris, certains d'entre eux gravement brûlés.

06h00 : Hatfield et les deux autres bondirent de leur abri. Ils étaient pris d'une alacrité soudaine, saisis d'une frénésie de haine et de soif de sang longtemps réprimée, tout conseil de prudence et de tactique étant jeté aux orties. Hatfield cria dans la radio « La corvette coule ! Nous l'avons coulée, ou ils l'ont coulée, ou les dieux eux-même l'ont coulée, mais maintenant ils n'ont plus d'hélicos et plus de bateau de guerre ! Tous les Volontaires du Nord-Ouest, il y a du lardon sur la plage et je sonne la cloche du dîner ! Bougez par sections, tirez et manœuvrez. *Tuez les tous !* »

06h01 : Les hommes occupés à descendre sur le flanc du *Ventura* ou à se baisser sur les bossoirs ou les échelles de corde entendirent les acclamations déchaînées venant de la plage. Ce fut la dernière chose qu'ils entendirent de leur vie, à part le crépitement des coups de feu qui les achevèrent. Le capitaine Derek Mulvaney fut renversé de la plate-forme inclinée de son vaisseau en flammes par une balle de calibre .50 ; les LARDEU et les membres d'équipage qui atteignirent la plage furent piégés entre le bateau enflammé et les Volontaires qui les encerclaient et les abattaient. La Charriote de Guerre vrombit sur la plage et ouvrit le feu avec sa mitrailleuse Browning de calibre .50 sur les canots des autres bateaux qui osaient s'approcher de la plage, coulant deux zodiacs et une vedette en aluminium, criblant les autres de trous et fauchant les survivants. Les Volontaires bougèrent lentement, sous la protection du tir de leurs camarades, jusqu'à ce qu'ils arrivent assez près des américains en déroute et paniqués pour sortir pistolets et poignards, quand ils eurent fini par manquer de munitions pour leurs armes d'épaule.

Les médias apprirent plus tard au pays stupéfait que pas un seul envahisseur américain ayant posé le pied à Sunset Beach ce jour-là, ne survécut. Les deux dernières pertes américaines eurent lieu le jour-même à quinze heures, quand deux membres d'équipage de l'hélicoptère Apache endommagé, qui s'était écrasé près de Warrenton, furent reconnus par une escouade de la NVA, alors qu'ils tentaient de prendre la fuite vers le Sud sur la route 101, en tentant l'auto-stop. Le capitaine Ragnar

Barberousse et ses gars emportèrent leurs crânes avec eux jusqu'à Newport, en souvenir.

La NVA eut trois Volontaires tués et quatorze blessés. Parmi les morts, se trouvait le lieutenant Charles Washburn, frappé à la hanche par une grenade de 40 millimètres, tirée depuis l'un des bateaux qui avaient réussi à atteindre la plage pour secourir les rescapés. Charlie mourut juste après, dans les bras de ses deux amis et camarades de toute une vie, Zack Hatfield et Lennart Ekstrom. Zack fut emporté par une rage meurtrière et pataugea dans les vagues jusqu'à la hanche, tirant avec sa Winchester sur cette embarcation, qui n'eut pas de survivant.

Le lieutenant JG Charles Day fut sauvé des eaux par l'un des bateaux et finit par assumer le commandement de la funeste expédition, mais le capitaine Worley du *Kodiak Queen* ignora sa voloné de demander par radio à ce qu'un officier plus haut gradé fût amené par hélicoptère. Worley et les capitaines du *Ketchikan* et des remorqueurs en avaient assez vu, tant et si bien qu'à huit heures du matin, la flottille en piteux état cinglait vers San Francisco, au Midi. Les cas de Worley et Day furent examinés par plusieurs enquêtes officielles, et ces deux-là passèrent le plus clair du reste de leurs vies à se blâmer l'un l'autre pour cette ignominieuse déroute.

L'un des bateaux qui put réintégrer le *Kodiak Queen* était le zodiac contenant deux reporters européens en état de choc et leurs opérateurs caméra. Éric Roberts et Marsha Meinertzhagen collaborèrent ultérieurement à un livre à succès, *Lever de Soleil à Sunset Beach*, et firent le tour des émissions-débat européennes. Pour le moment, ils bafouillaient tous deux de terreur et d'épuisement.

Comme une idée venue après coup, juste avant que leur canot pneumatique ne réintègre le bateau avec sa cargaison de rescapés du *Higby*, les deux opérateurs caméra avaient pris une dernière vue de la plage avec leurs téléobjectifs, et pour la deuxième fois, la Première Brigade de Portland fournit à la postérité un son et lumière immortel.

L'image qui fut diffusée à des centaines de millions de téléspectateurs, l'image qui apparut sur les couvertures du *Time* et de *Newsweek* et qui finit dans l'Histoire, montrait Zack Hatfield debout sur Sunset Beach, des douzaines de silhouettes armées éparses derrière lui, enveloppées de la fumée noire du navire en flammes – figures sombres et indistinctes qui ressemblaient à une escorte de démons.

La plage à leurs pieds était jonchée de cadavres et visiblement rouge de sang. Zack se tenait avec son chapeau de feutre à plume, son cache-poussière battant avec la brise marine, et il tenait sa Winchester bien haut au-dessus de sa tête, dans un geste photogénique de défi épique, qui devint l'un des symboles durables de la Guerre d'Indépendance du Nord-Ouest.

* * *

Les médias manquaient d'exactitude lorsqu'ils mentionnaient la complète absence de survivants. Un soldat américain parvint à atteindre la plage et à rester en vie. Le lieutenant Donald Hacker avait toujours été bon nageur, en dépit de sa prothèse de pied, et il savait aussi que s'il retournait en Californie, il serait mis au pilori. Il décida donc de franchir le pas, se jeta à l'eau et nagea prestement vers le Nord, contraint parfois de plonger pour éviter les balles. Il finit par s'échouer à l'extrémité du Sunset Beach Park. Il rampait dans le parc en essayant d'atteindre la route quand il tomba sur un petit garçon et une petite fille, âgés de 12 et 10 ans respectivement, le fils et la fille du lieutenant Sherry Tomczak, lequel, n'ayant pas pu trouver de garde d'enfants dans un si court délai, les avait amenés avec lui, ayant pris soin de leur demander de se cacher dans les bois et d'éviter les problèmes. Armés tous deux de fusils à verrou de calibre .22, ils escortèrent jusqu'à la maison familiale un Hacker profondément dépité, les mains en l'air. Quand Hatfield arriva, Hacker était assis par terre, sous la garde solennelle des deux enfants équipés de leurs .22, dans un silence de cathédrale.

« Vous devez être Hatfield avec cet accoutrement », dit le lieutenant des garde-côtes.

« Ouais », fit Hatfield. « Vous étiez sur cette corvette ? »

« J'étais l'enseigne de vaisseau, croyez-le ou non », dit Hacker avec dégoût.

« Que diable s'est-il passé avec votre tourelle qui a explosé ? » demanda Zack, piqué de curiosité. « Ce n'était pas nous, me semble-t-il. »

Hacker se renfrogna. « Notre simulacre de capitaine, à cervelle de moineau, a été promu sous l'égide d'un quota de discrimination positive. C'était une poulette qui n'aurait pas pu faire naviguer un canard en plastique dans une baignoire. Quoiqu'il en soit, je n'ai aucune idée de la façon dont elle a réussi à faire exploser la tourelle et à couler son propre bateau, si vous pouvez y croire. Et là, vous me voyez capturé par un gang du Muppet Show et livré à une sorte de femme officier qui m'a offert un sandwich au beurre de cacahouètes et à la confiture qu'elle a fait dans sa propre cuisine, avant de venir ici commettre une trahison et une insurrection armée contre les États-Unis. Je continue d'espérer que tout cela est un mauvais rêve, et que je vais me réveiller dans une jolie petite maison de fous. Hatfield, je vois l'équipe qui est la vôtre. Je vois des enfants. Je vois des hommes gras du bide, entre deux âges. Je vois des femmes et je vois *Dilbert*. Certains d'entre eux sont clairement des anciens combattants, vu comme ils se tiennent et comme ils manient leurs armes, mais la plupart d'entre eux ont l'air de péquins moyens. Comment diable avez-vous fait cela ? »

Hatfield se pencha, prit la main de Hacker, et le remit sur son pied. « Venez, nous allons voir certains d'entre eux. Je vais vous montrer. »

* * *

La conférence de presse officielle à Washington D.C. eut lieu à midi heure du Pacifique, à quinze heures heure d'été de l'Est. La vidéo de Sunset Beach était montrée aux quatre coins du monde, et la mort sanglante du général Rollins avait été rediffusée à la télévision au moins un millier de fois déjà, rien qu'aux États-Unis.

Le porte-parole de la Maison Blanche vint pour parler aux médias assemblés, debout derrière son pupitre, le visage blême. Il était blême parce qu'il venait de sortir du Bureau Oval, où il avait été la cible de l'une des diatribes dérangées et hystériques d'Hillary Clinton. En guise de péroraison, Hillary avait coutume d'appuyer sur un bouton caché sous son bureau, qui convoquait son garde du corps choisi parmi les agents noirs et hispaniques du Service Secret, puis, pointant du doigt un bureaucrate malheureux ou un autre objet de son ire, elle ordonnait : « Embarquez-moi ce traître ! ». Son porte-parole précédent avait subi un sort similaire. Son cadavre avait été trouvé quelques jours plus tard dans un jardin public du Nord de la Virginie, et classé dans la catégorie des suicides inexplicables, à la manière classique de Vince Foster. Hillary pensait en effet que c'est dans les vieux pots qu'on fait les meilleures soupes.

Le porte-parole déplia un morceau de papier et lut une déclaration préparée, d'une voix blanche et morne : « Le ministère de la Défense et le ministère de la Sécurité Intérieure ont le regret d'annoncer qu'un engagement désastreux a eu lieu entre des éléments des Légions Anti-terroristes Républicaines et Démocratiques des États-Unis, de la Garde côtière des États-Unis, et les terroristes de l'Armée des Volontaires du Nord-Ouest, à Sunset Beach dans l'État de l'Oregon. Les terroristes, tout à fait supérieurs en nombre, ont lancé une attaque hautement disciplinée, qui a causé la perte de la corvette de la Garde côtière U.S.S. *Frederick J. Highby*, du bateau de transport civil contractuellement engagé S.S. *Ventura*, et la mort ou la capture de 457 hommes et femmes des LARDEU, de la Garde côtière, des prestataires civils et des représentants des médias, notamment l'officier commandant – le général Rolland Rollins – et M. Léonard Posner de Fox News. Sont à déplorer un certain nombre de blessés. Les vaisseaux restants de la force expéditionnaire sont retournés à leur base. » Il tourna les talons et quitta la scène, ignorant les cris effrénés et les demandes de réponse aux questions.

La réponse officielle de la NVA fut plus simple et plus théâtrale encore. Cet après-midi là, plus de deux mille journalistes, stations de télévisions, journaux, et organes d'information à travers l'Amérique reçurent un courriel contenant un mot codé de confirmation spéciale. Le message ne consistait qu'en trois petits vers tirés du *Henry V* de Shakespeare, acte IV, scène 8 :

*Ô Dieu, ton bras était là,
Et ce n'est pas à nous, c'est à ton bras seul,
Que nous attribuons tout.*

Chapitre XXVI : Les producteurs

Julia Lear dut attendre presque une journée à Portland, à cause de l'intensification des mesures de sécurité dans la phase de pré-embarquement et de contrôle d'identité, mises en œuvres par le ministère de la Sécurité Intérieure. Mais les sauf-conduits des Studios Paradigm avaient dû provoquer une réponse très favorable sur l'ordinateur de quelqu'un, puisque Julia fut conduite au travers des rideaux de sécurité, puis installée dans une petite salle d'attente pour personnalités, avec une boisson diplomatique offerte par le bar et de plates excuses de la part des employés de la compagnie aérienne, ce qui était loin d'être le cas des autres passagers, qui en véritables serfs, se laissèrent fouiller, le dos rond, plus de fois que de raison. La NVA n'avait jamais détourné ou attaqué un avion de ligne, ni attaqué d'aéroport, mais comme il fallait bien une première fois, tout le monde était sur les dents, sans doute à cause de l'attaque imminente contre le comté de Clatsop. Bien qu'elle fût fort inquiète pour sa famille, Julia eut la force de n'en rien faire savoir.

Auparavant, lorsqu'elle était retenue à Portland, elle ne manquait jamais de faire les boutiques, de s'attabler dans ses cafés favoris de la Cité des Roses, mais cette fois-ci, elle préféra rester dans sa salle d'attente capitonnée et regarda des vieux films à la télé. Elle jetait régulièrement un oeil sur les chaînes d'information en continu, mais aucune ne parlait du comté de Clatsop. Elle commanda un repas pour se tenir à distance des restaurants, et en particulier des bars du terminal, puisqu'ils étaient remplis de LARDEU qui les arpentaient en se déhanchant dans leurs uniformes, miliciens qu'elle ne souhaitait pas croiser sans Wally Post le secourable et sa petite carte spéciale qu'il avait toujours sur lui. En fin de compte, elle put rentrer tard dans la soirée à Los Angeles, qui la trouvait en train de dormir comme une pierre quand commença la bataille de Sunset Beach.

Elle avait rendez-vous à 10h du matin avec Arnold Blaustein au Bunker, ce qui correspondait au point du jour dans la culture de couche-tard des cadres d'Hollywood. Heureusement pour Julia, elle alluma la télévision pour entendre les nouvelles en sortant de sa douche, afin de n'être pas prise au dépourvu par ce qui pourrait se passer dans le Nord. Elle fut stupéfaite de voir sur toutes les chaînes le même bateau en flammes sur une plage jonchée de formes qui ressemblaient à des cadavres, la séquence, répétée sans fin, où Roland Rollins se faisait happer dans les airs et projeter dans les vagues comme un ballon de beach ball, et la longue prise de vue passant en boucle, qui montrait Zack Hatfield, vêtu de son manteau léger et coiffé de son chapeau à large bord, qui se tenait sur la plage ensanglantée, levant sa Winchester dans un geste de défi, comme dans la scène de fin d'un western post-apocalyptique.

Julia n'avait pas demandé, à dessein, de numéro de téléphone à Zack, comprenant que la seule connaissance d'un tel numéro pourrait l'envoyer en prison pendant de nombreuses années, et que de toute manière, il ne le lui aurait pas donné. Mais elle sentait toutefois un besoin urgent de passer un coup de fil, elle appellerait donc sa mère. Le FBI ne l'arrêterait et ne la torturerait quand même pas pour un coup de téléphone à sa mère. Non, ce serait extravagant.

Elle s'attendait à ce que les communications avec le comté de Clatsop fussent coupées, mais après quelques tonalités, sa mère décrocha. « Maman, c'est Julie. »

« Ah, bonjour Julie, comment s'est passé ton voyage ? »

« Le vol en lui-même, ç'a été, mais j'ai dû attendre un bon bout de temps à l'aéroport de Portland. Maman, est-ce que ça va ? » demanda-t-elle, anxieuse.

« Oui, mon poussin, ça va plutôt bien. Pas besoin de crier », dit Mme Lear.

« Et nos... nos invités de la dernière fois ? Est-ce qu'ils vont bien ? »

« Ted va bien, ma biquette. Il n'était pas impliqué dans tout le tintouin de ce matin, il était en ville à son poste, comme d'habitude. »

« Et les autres invités ? » demanda Julia.

« Autant que je sache, celui auquel tu penses va bien, ma fille », dit sa mère. Julia remarqua qu'elle avait eu la présence d'esprit de ne pas nommer Zack au téléphone. « Je suis sûre que les autres messieurs vont bien, eux aussi. Rien ne se passe par ici, tu sais. Ce n'est qu'une jolie matinée d'été, et grâce aux Gars, tout va continuer comme cela. Comme je te l'ai déjà dit, je me fais plus de souci pour ta sécurité dans cet horrible endroit que tu ne devrais t'en faire pour moi. » Pour le restant de ses jours, Julia Lear se souviendrait de la Bataille de Sunset Beach comme de « tout ce tintouin ».

Julia délibérait pour savoir si elle devait honorer le rendez-vous au Bunker, étant donné les événements du matin et le pic prévisible de paranoïa juive, mais elle conclut qu'elle n'avait pas le choix. Pendant sa traversée de la ville en limousine vers les Studios Paradigm, comme elle se demandait si elle allait être arrêtée et « disparue », si l'on apprenait qu'elle était avec Zack Hatfield trente-trois heures seulement avant la bataille, elle résolut de garder pour elle le maximum d'informations et de ne pas livrer de détails sur sa visite aux patrons des studios. Comme elle avait fait ce qu'ils lui avaient demandé, ils pourraient la tenir pour quantité négligeable, et jetable.

Elle changea d'état d'esprit quand elle entra dans la salle de réunion qu'elle avait déjà vue la première fois. Un écran plasma de télévision, de format géant, avait été apporté sur une meuble à roulette, branché sur satellite et posé dans un coin. Devant lui, une demi-douzaine de cadres multimillionnaires de l'industrie du divertissement étaient assis comme des morts-vivants, regardant fascinés l'épave en flammes du *Ventura* et la silhouette démoniaque de Zack Hatfield, nimbée de fumée noire, qui leur montrait sa carabine. Ils ressemblaient à des lapins fascinés par un serpent.

En apercevant Julia, ils se réveillèrent en sursaut et se mirent en quatre pour elle, lui proposant qui du café, qui un fauteuil, qui un en-cas, en arrivant presque à tapoter les coussins avant qu'elle ne prît son siège. Un éclair de compréhension traversa soudain Julia. *Ils ont peur de moi*, se dit-elle. *Ils croient que Zack est mon amoureux ou mon chien courant, ils craignent que je puisse le lâcher sur eux à volonté. Ils ont peur de Zack parce qu'ils savent qu'il n'a pas peur d'eux et ils croient qu'ils m'obéissent.* Julia se souvint d'une petite phrase de Winston Churchill, datant de sa période pré-sioniste des années 1920. « Le Juif est soit à votre gorge, soit à vos pieds ». Comme ils étaient visiblement à ses pieds, elle prit le parti d'en jouer de manière frappante et théâtrale.

Elle sortit la Rolex de son sac à main, se pencha et la tendit à Arnold Blaustein. « Il vous envoie un message », dit-elle, hochant la tête en direction de Zack à la Winchester, sur l'écran de télévision. « J'imagine qu'il a voulu vous faire savoir que je l'avais bien vu et que ce que j'ai à vous dire est authentique. Il n'a pas dit quel était le message, il m'a simplement demandé de vous donner ça, et a dit que vous comprendriez. »

L'effet spectaculaire que cela produisit la dédommagea du traumatisme qu'ils lui avaient infligé en l'inscrivant sur leur liste noire. Blaustein devint littéralement blanc comme un linge, le sang se retirant de son visage rubicond. Il s'effondra sur le canapé, le front en sueur, la montre dans sa main qui tremblait autant que s'il avait le delirium tremens. « *Gottenyu gevalt !* » gémit-il. « Ma montre ! Cette montre avait disparu de ma table de chevet dans ma chambre, alors que ma femme et moi nous dormions ! Ils étaient là ! Ils étaient chez moi ! »

« Ah d'accord, c'était sûrement cela, le message », fit Julia en haussant les épaules. Elle eut l'idée de faire remarquer qu'il valait mieux ça que d'avoir une tête de cheval mort dans son lit, mais elle se ravisa, préférant ne pas en faire trop. Ce n'était pas nécessaire. Elle pouvait lire sur les visages écoeurés de tous ces hommes que le message était bien passé.

« Vous étiez avec lui juste avant... que tout cela ne se passe ? » demanda Moshe Feinstein, montrant de la main l'écran de télévision.

« Non, pas exactement, pas juste avant. J'ai vu Zack et un représentant du Conseil Militaire de la NVA à Astoria deux jours avant », leur dit Julia. « M. Post a été très utile, d'ailleurs. Je n'aurais rien pu faire sans lui. J'étais là quand Zack a reçu le coup de fil l'avertissant que le comté de Clatsop

allait être envahi par la nouvelle force armée d'Hillary. C'est une mauvaise manœuvre, soit dit en passant. Ces milices étaient en force à l'aéroport de Portland et je peux vous certifier que les gens du coin les craignent et les méprisent déjà. Vous pourrez le faire la savoir à qui de droit, la prochaine fois que vous serez invités à la Maison Blanche, même si je ne suis pas sûre qu'elle vous entendra. Ensuite, la réunion a pris fin, mais je pense avoir fait ce que vous m'aviez demandé de faire. J'ai eu un aperçu général de ce qu'ils veulent, mais ce n'est pas moi qui ferai la négociation, Dieu merci. Ils m'ont donné un nom. Quelqu'un qui pourra le faire sous leur autorité. »

« Attendez, attendez », dit Moshe Feinstein. « Vous avez dit que quelqu'un les avait appelés pour leur dire que le gouvernement allait arriver ? »

« Ils ont l'air d'être informés de tout ce qu'ils doivent savoir », leur dit Julia. « Il ne faudrait pas les sous-estimer. Vous avez vu ce qui arrive aux gens qui ont le malheur de le faire », ajouta-t-elle en hochant à nouveau la tête vers l'écran. Ce petit jeu lui plaisait bien.

Blaustein contemplait toujours sa montre dans sa main tremblante. « Alors donc, vous nous dites qu'il vous a communiqué un nom, Julia ? »

« Oui ». Elle hésita un instant. « Je dois préciser que s'il lui arrivait quoi que soit, il serait vengé. Vous vous doutez bien qu'ils ne blaguent pas, avec tout ce qui se passe ici depuis plusieurs mois et cette petite sauterie là-bas sur la plage. »

« Nous sommes au courant, Mme Lear », dit David Danziger d'une voix sinistre. « Quel est son nom ? »

« C'est un agent qui habite dans le coin : Barry Brewer », leur dit Julia. « Je n'ai aucune idée de sa position dans la NVA, mais c'est à lui qu'il faut parler, et suivre tous ses avis. »

Blaustein hocha la tête. « C'est l'agent d'Érica Collingwood. Évidemment. Ils étaient de mèche. J'imagine qu'ils ne vous ont pas dit où était la Collingwood ? »

« Je n'ai pas posé la question, et ils ne m'auraient pas répondu de toute façon. »

« Quelles sont leurs exigences ? » demanda Danziger.

« Je pense qu'elles sont raisonnables », fit Julia en haussant les épaules. « Ils ne veulent pas d'argent, apparemment. Ils se focalisent sur les films et les émissions de télé, les bluettes et les pornos. Ils s'opposent aux petites piques constantes que vous, pardon, qu'Hollywood a l'habitude d'envoyer aux gens qu'il n'aime pas, et ils ne veulent pas entendre parler de grandes sagas qui racontent le combat contre le racisme malfaisant dans le Nord-Ouest. Je ne sais pas si vous autres, messieurs, pourrez vous en passer, mais moi, en tant qu'employée parmi des centaines de milliers d'autres dans l'industrie du divertissement, je crois que tous ceux qui veulent toucher à nouveau leurs salaires peuvent s'en passer. »

« Dites-moi, Julia », demanda Arnold Blaustein, encore pantelant. « Combien pensez-vous que votre petit ami et ses associés prendraient pour les droits des événements de ce matin ? »

Mon Dieu, pensa Julia, saisie d'étonnement. *Est-ce qu'il y a quelque chose d'où ces gens n'essaieraient pas de gratter de l'argent ?*

* * *

Il fallut presque une semaine pour préparer la réunion avec les hauts cadres des studios, mais à ce moment précis lors de ce soir d'été, où toute la vallée rôtissait comme dans un four à chaleur tournante à cause du vent de Sainte Anne, des feux de garrigue éclatant çà et là sur la montagne comme des lumignons de farfadets à Halloween, Barry Brewer était fin prêt, debout dans une chambre de motel de Culver City, revêtu de son plus beau costume, une mallette à la main. La mallette était purement théâtrale, ne contenant qu'un carnet et un stylo, et un micro caché dans sa doublure.

« J'aurais aimé que nous eussions la technologie pour te mettre le GPS sous la peau », fit Oscar

d'une voix inquiète. « Je crois que les *feds* savent le faire à l'heure qu'il est ».

« J'en ai quand même trois sur moi », répondit Brewer. « Un dans la mallette, un dans le talon et un au dos de ma montre. Je pourrais même m'en fourrer un dans le trouffignon, au cas où. »

« Ce ne sera pas nécessaire, M. Ripley », fit Charlie Randall. « Nous prenons nos précautions au cas où ils te fouilleraient. S'ils te passent au détecteur de métaux, ils trouveront celui de la montre en premier. Tu prends un air idiot et tu leur donnes la montre, ils croiront peut-être avoir trouvé le pot-aux-roses et ils n'inspecteront pas tes godasses. Le micro va peut-être faire sonner le détecteur, c'est pour cela que nous l'avons mis dans les replis de la mallette en acier. Peut-être que ça va les leurrer, peut-être pas, cela dépend du niveau de sottise de leurs gardiens. »

« Vous savez que nous sommes en train de violer le contrat de confiance que nous avons passé avec Blaustein », dit Brewer.

« Comme s'ils allaient jouer dans les règles ! Ce sont des juifs, et d'après le *Kol Nidre*, ils considèrent tous les pactes passés avec les Gentils comme non-contraignants », lui rappela Oscar. « Tu peux parier qu'ils vont tout enregistrer avec des caméras et des micros dernier cri. J'aurais aimé pouvoir enregistrer tout cela en vidéo pour balancer la séquence à la Sécurité Intérieure et à tous leurs rivaux des autres médias, au cas où ils auraient trahi le contrat. Ils verraient qui parmi les Élus a joué avec le feu raciste pour tirer son épingle du jeu. Je te le demande une dernière fois, Barry : est-ce que tu es sûr de ton coup ? » lui demanda gentiment Oscar. « Tu sais bien qu'ils peuvent tout à fait te tendre un piège. Tu pourrais marcher droit dans les bras des LARDEU ou du FBI. Christina, Jimmy et Kicky sont en place pour écouter et enregistrer tout ce qui se dira, mais s'il y a du vilain, nous n'avons aucun moyen de prendre d'assaut la forteresse et te tirer d'affaire, pas avec ce qu'on a sous la main en tout cas. Je crois que tu sais ce qu'ils te feraient pour te forcer à parler. »

« Je sais », répondit Brewer, laconique. « J'ai passé toute la semaine dernière à organiser la transition avec Christina et elle a tout compris, comme d'habitude. Pour moi, cette fille aurait été le second parfait. À l'heure qu'il est, je n'ai pas la moindre idée des endroits où sont cachés les équipements et les planques de la NVA, ni même les Volontaires, à part vous deux. Mon bureau et mon appartement ont été nettoyés de fond en comble et mes transactions financières sont propres comme un sou neuf. Je suis prêt à parier qu'il n'y a plus un seul papier qui traîne. Je n'ai pas une seule bribe d'information à leur donner, même s'ils m'accrochent leurs pinces crocodile sur les roubignoles. »

« Tu sais aussi qu'il faudra attendre un bout de temps avant que l'on puisse ré-établir un contact direct ? » dit Charlie. « Nous devons aussi supposer que dès l'instant où tu quittes le lieu de réunion, tu seras suivi, surveillé, écouté, et mouchardé électroniquement par l'ennemi, que ce soit le gouvernement ou les réseaux d'espionnage de ces gens, pour débusquer tes liaisons avec l'Armée et suivre de fil en aiguille notre réseau. Tu vas être tout seul pendant longtemps et tu vas devoir être forcé d'improviser en toute chose. »

« Je vais m'en sortir », dit Brewer avec un hochement de tête. « J'ai en mémoire le numéro que vous m'avez donné. »

« Oui, mais pour une quantité de raisons, au moment où tu devras t'en servir, il se pourrait que le numéro ne soit plus valable », prévint Charlie. « Si c'est le cas, tu es cuit. Tu as un numéro et un mot de passe. Ils pourraient te piéger en se faisant passer pour un Volontaire en détresse ou quelque chose dans le genre. Si quelqu'un t'appelle sans le mot de passe, tu ne réponds rien du tout. Tu dis à la personne d'aller au diable et tu raccroches. Compris ? »

« Compris. »

« Oscar et moi sommes les seuls à connaître le mot de passe », poursuivit Charlie. « Si nous y passons tous les deux, tu l'as dans l'os, parce qu'il n'y aura plus moyen de s'authentifier. Je dois t'avouer que je ne suis pas ravi de te laisser aller tout seul dans le noir comme cela, mais il n'y a pas

d'autre façon efficace de procéder. Tu seras le seul membre de la NVA dont l'identité et l'adresse sont connues, enfin, j'espère bien que tu es le seul. Nous ne pouvons pas nous exposer au risque qu'ils remontent toute la chaîne. »

« Reçu », fit Brewer. « Je suis paré, ne t'inquiète pas. Je vous ai aidé pendant toute l'opération, mais j'ai toujours le sentiment de ne pas en avoir fait assez. Je ne suis pas aussi courageux que vous. Je n'aurais pas pu faire ce que vous avez fait, ou ce que nos amis ont fait à Sunset Beach dans l'Oregon, mais en revanche je connais la Ville des Paillettes comme ma poche, et cette mission, je peux la mener à bien. »

« Tu t'apprêtes à marcher sans aucune protection dans une salle remplie de juifs parmi les plus puissants au monde, qui veulent tous te voir écorché vif et dont les mots qui sortent de leur bouche n'ont pas plus de fiabilité que de durée », dit Ocar. « Pour moi, c'est un acte de bravoure, camarade. »

« On dirait que je devrais avoir peur, mais ce n'est pas le cas », dit Brewer en haussant les épaules. « Enfin, je vais pouvoir faire quelque chose pour réparer un peu ce bordel, ou ma part à tout le moins. Vous autres n'avez pas le show business dans le sang, moi si. Cette ville et ce corps de métier, c'est toute ma vie. Avec toutes les inventions et les nouvelles technologies que nous avons développées, nous pourrions faire des merveilles, de vraies et belles œuvres d'art. Cela me fait enrager, j'ai envie de me frapper la tête contre les murs quand je vois comment ces... ces gens se servent de leur pouvoir. Le potentiel de beauté et de grandeur a toujours existé dans ces parages, et parfois il y en a malgré tout, et un grand film se fait, mais il y a toujours eu ce courant souterrain de crasse et de poison qui passe dans les failles. Cela, je ne peux plus le supporter. Il faut donc prendre les choses en main. »

« Tu es sûr que tu ne veux pas qu'on te dépose en voiture ? » demanda Oscar.

« Non, il faut que vous mettiez les voiles. Je vais appeler un taxi. »

« Bonne chance, camarade », dirent Oscar et Charlie, lui serrant la main pour la dernière fois, avant de disparaître dans les rues sombres de Los Angeles, sous les lumières des néons.

De fait, les hauts cadres des studios avaient tenu parole, au moins en apparence. Brewer arriva devant le porche des studios Paradigm dans son taxi et déclina son identité aux gardes lourdement armés qui s'y tenaient. Il fut emmené par un homme de main taciturne dans une voiture de golf électrique et conduit jusqu'au Bunker, sans être fouillé ni passer par des détecteurs de métaux. Il était presque minuit quand il pénétra dans la salle de réunion. Il s'agissait d'une salle de conférence officielle, plus d'une douzaine d'hommes l'attendaient, assis autour d'une grande table en acajou. Tous étaient juifs, au moins la moitié d'entre eux portaient des kippas.

La température était glaciale, et pas seulement à cause de l'air conditionné qui fonctionnait à plein régime. Les yeux de ces juifs scrutaient Brewer avec une haine pure et concentrée qui était presque radioactive ; Brewer savait très bien que chacun de ces hommes voulait sa mort et qu'ils étaient tous en train de se demander comment y parvenir, au mieux dans la soirée, dans cette salle, et avec le plus de sang possible. Pour lui, point de rafraîchissements, point de bavardage courtois, pas même un verre d'eau sur la table. Brewer marcha jusqu'à l'extrémité de la table, prit place sans piper mot, ouvrit sa mallette et en sortit son carnet jaune et son stylo, qu'il plaça devant lui. D'une certaine façon, le minimalisme du contenu de sa mallette sembla ajouter à leur colère et leur outrage ; les mines se firent encore plus renfrognées et un son très bas, semblable à un feulement de fauve, se fit entendre. Brewer balaya la table d'un regard clair et commença à parler.

« Tout d'abord, quelques mots à mon sujet. Personne ne doit jamais poser la question, mais à toutes fins utiles, je suis officiellement un consultant. Vous emploierez mes services pour certains cas sensibles, parce que vous considérez que mon avis a un certain poids, et voilà tout ce qu'il faut savoir. Vous n'avez rien à me payer. J'offre mes services à notre communauté, tout en vivant de mes réserves et de mon capital, et de mon travail dans la distribution. Je vous saurai gré de ne pas

m'inscrire, moi ou mes clients, sur liste noire. Cela serait vu comme une preuve d'hostilité, et certains de mes amis n'apprécient guère ces démonstrations. Quant à mes clients, ce sont des acteurs et actrices talentueux. Mise à part une exception évidente, ils ne savent rien de ce petit rendez-vous et ils ne méritent pas d'être maltraités ».

« *Pourquoi ?* » lança Arnold Blaustein, sa voix sonnante comme un crissement, métal contre métal. « Cette ville vous a fait. Nous vous avons fait. Pendant toute notre vie, nous avons déposé des miettes sur votre table, versé tous les thés orientaux que vous avez bus dans les gargotes, acheté toutes les voitures que vous avez pu conduire, payé tous vos loyers, et en guise de remerciement, vous avez choisi de répandre le sang du Peuple Élu de Dieu sur nos visages. Pourquoi avez-vous fait une chose pareille, Barry ? »

« Vous ne voyez donc que cela ? » répondit-il. « L'argent. Les choses matérielles. La vie sous la forme d'une comptabilité en partie double, les profits compensant les pertes. C'est tout ce que vous êtes capables de voir, n'est-ce pas ? Laissez tomber. J'ai fait cela parce qu'il fallait le faire et que personne ne l'aurait fait à ma place. Au-delà de ça, je ne ferai pas de discours ou de harangue, et je vous enjoins de m'imiter. Nous avons une affaire à traiter. Est-ce que nous pouvons nous y mettre ? Je puis vous assurer que votre compagnie est aussi désagréable à mes yeux que la mienne l'est aux vôtres, donc plus tôt nous en aurons fini, plus tôt nous pourrons nous quitter. »

« Je suis d'accord. Allons-y », jeta Moshe Feinstein de chez Dreamworks-Disney. Il tenta d'allumer son énorme cigare, mais ses mains tremblaient tant de rage impuissante qu'il n'arrivait pas à faire marcher son Zippo en platine à 4.500 \$.

« Il y a une guerre en cours sur la côte pacifique Nord-Ouest », dit Brewer. « Jusqu'à maintenant, Hollywood et l'industrie du divertissement dans sa totalité a soutenu l'une des parties en conflit, les États-Unis d'Amérique et leur gouvernement. Ce soutien se termine ce soir et Hollywood devient neutre. Non pas ouvertement, mais en pratique. Personne n'attend de vous des déclarations publiques ou des annonces spectaculaires. En comptant sur le fait que vous accepterez les conditions que je vais vous proposer, lorsque vous verrez que les commandos se sont retirés et que les opérations militaires ont cessé de notre côté, et que vos studios sont de nouveau à l'abri de certains désagréments, alors les gens en tireront les conclusions qui s'imposent. Ces conclusions, vous pourrez toujours les démentir ou ne pas les commenter, à votre guise. Il sera évident pour quiconque a le courant qui passe entre ses deux oreilles qu'un accord a eu lieu, soyez-en certains. Mais je vous recommande d'adopter la plus grande discrétion à ce sujet, prévenir valant mieux que guérir. Retournez à vos affaires, faites vos films et vos sitcoms ineptes, vos télé-réalités ridicules et vos films érotiques à deux sous, et vous serez étonnés de voir à quel point l'attention de l'Américain passe vite à autre chose, au point que les événements des Oscars feront partie de l'histoire ancienne. Il n'a fallu que quelques années pour que le grand public américain oublie le 11 septembre, après tout. »

« Et cette neutralité dont vous parlez, elle implique quoi, exactement ? » demanda Dave Danziger d'un ton froid.

« Pas grand chose, mais elle implique beaucoup de chose que vous ne ferez pas », répondit Brewer. « Nous sommes réalistes. Nous savons bien que nous ne pouvons pas rétablir le Code Hayes et vous empêcher de dégueuler vos perversités et vos ordures sans âme, comme vous l'avez toujours fait. Vous avez passé les soixante-quinze dernières années à créer un marché pour ce fumier-là, c'est ce que le public au cerveau brûlé demande aujourd'hui, et c'est ce que vous lui vendez. Quand un public réclame sa camelote, il faut que quelqu'un la lui fournisse, comme en témoignent la prohibition et le marché de la drogue aujourd'hui. Nous ne vous demandons pas de renvoyer tous vos employés non-blancs ou sodomites, rien dans ce genre. Vous pourrez reprendre vos affaires comme autrefois, et les shekels sonneront et trébucheront à nouveau. Mais certains thèmes sensibles seront soit proscrits, soit traités avec la plus extrême précaution, sans quoi ils provoqueront la colère noire de certaines gens très remontés et équipés, qui auront tôt fait de vous faire revenir à notre petit accord en vous apprenant les bonnes manières. »

« Et quels seront ces thèmes sensibles ? » demanda Sam Glaser de TriVision.

« Tout d'abord, il n'y aura pas de films ou de téléfilms qui, sous le prétexte de la fiction, sont des œuvres de propagande du gouvernement américain contre la NVA et le Parti dans le Nord-Ouest. Il n'y aura plus d'accusation de haine contre la NVA ou le mouvement pour l'indépendance du Nord-Ouest. Ceci s'applique aussi aux chroniqueurs des émissions de fin de soirée à la télévision, aux chansonniers et aux présentateurs télé. Nous avons démontré que nous étions prêts à tuer et à mourir pour notre liberté et notre intégrité en tant que peuple. C'est de cette façon que les hommes se font respecter, et à partir de maintenant, vous auriez bigrement intérêt à nous témoigner du respect. Il n'y aura plus de petites blagues venimeuses, plus de dénigrement et de portraits insultants des Volontaires en fous furieux, en crétins, et en général, en méchants. »

Walt Wexler de chez World Artists prit la parole. « Euh pardon, Barry, mais il faut que je vous pose la question. Est-ce que vous avez vraiment vu ce que vous et vos... vos amis ont fait lors de la soirée de remise des Oscars ? Moi je l'ai vu, j'y étais. Dieu merci, je n'ai eu qu'une blessure bénigne. Comment pouvez-vous dire, au nom du ciel, que les responsables de cette horreur ne sont pas des méchants ? Qu'était ce massacre, sinon l'oeuvre de psychopathes ? »

« C'était un acte de guerre, tout comme un engagement entre soldats. Au cas où vous auriez manqué le siècle écoulé, Walt, je vous demande de quel genre ont été les guerres depuis 1914 ? », dit Brewer avec équanimité. « Les belligérants ne portent plus forcément des fusils. En fait, dans la guerre moderne, les combattants les plus efficaces portent des mallettes ou des ordinateurs portables. Ou bien des caméras. Cette industrie est formée en très grande partie de troupes d'active très motivées, en guerre contre la civilisation occidentale, ce qui s'est vérifié quasiment depuis les débuts. Ce qui est arrivé lors de la cérémonie des Oscars était horrible, je le concède, mais pas plus que les choses que font votre Israël et notre propre gouvernement aux peuples musulmans du Proche-Orient depuis des décennies. C'est tout simplement que cette fois-ci, vous avez eu un plan rapproché sur les cervelles et sur le sang, dans vos propres salons. Multipliez la soirée des Oscars par dix mille, et vous aurez l'histoire de la politique étrangère américaine pendant les soixante-dix dernières années. Si les victimes avaient été des palestiniens écrasés par des chars israéliens ou des irakiens tués sous les bombes américaines, certains d'entre vous ici-même auraient cligné d'un œil ou seraient partis d'un franc rire. Le seul motif de votre émotion, c'est que votre propre bœuf a été saigné. Vous êtes dans tous vos états parce que vous avez fini par recevoir une dose de votre propre remède. Je suis navré, j'avais promis de ne pas me lancer dans une harangue, mais vous m'y avez forcé. »

« Je n'aurais pas dû », marmotta Wexler.

Brewer poursuivit. « Deuxièmement, il y a un moratoire sur les scénarios anti-blancs, les personnages, les imageries et les pamphlets de ce genre, ce qui va bien au-delà de la question des Volontaires du Nord-Ouest. L'incitation à la haine et la diffamation collective contre les Gentils d'ascendance européenne, qu'elle vienne d'Hollywood ou des chaînes de télévision, cessera à compter d'aujourd'hui. Il ne s'agit pas d'un rappel à la décence ou à la justice, nous ne sommes pas si naïfs. Nous exigeons cela pour que vous ne fassiez pas de propagande anti-NVA dissimulée sous les plis de vos films historiques ou des intrigues de vos feuilletons télévisés, apparemment éloignés du sujet. Il n'y aura plus de gros shérifs sudistes qui passent à tabac des gauchistes blancs sans défense. Il n'y aura plus de méchants nazis qui font les méchants d'opérette dans vos films d'action puérils. Il n'y aura plus de méchants confédérés qui fouettent des femmes noires, plus de militants de Ku Klux Klan qui passent leur temps à violer et à lyncher, plus de méchants péquenauds stéréotypés qui se font battre comme plâtre par des nègres matois au verbe haut, plus d'équivalence établie entre femme aux cheveux blonds et sottie gourgandine. Plus de clichés raciaux ou culturels de tout type contre les Blancs. Je n'ai pas besoin d'épeler ces choses, messieurs. Vous savez tous parfaitement bien ce que vous avez fait pendant tout le siècle écoulé, et de grâce, n'insultez pas mon intelligence en essayant de me faire croire que vous ne savez pas de quoi je parle. Désormais, tout cela, c'est fini. Comme l'ont prouvé les événements des derniers mois, passer sa carrière à insulter les Blancs et dégrader les Blanches n'est plus une option viable. Votre peuple a toujours eu l'esprit

pratique, je le reconnais. Les Blancs ont désormais un moyen de pression armé, et nous ne vous laisserons plus nous pisser dessus à volonté. Acceptez la nouvelle donne. Apprenez à vivre avec et à travailler dans ces paramètres. »

« Nous avons compris », dit Blaustein en opinant du chef.

« Merci. » Quant au troisième point, c'est peut-être le plus dur à avaler, mais je me dois d'insister sur le fait que ces termes forment un ensemble solidaire. C'est au menu, pas à la carte. » Brewer inspira profondément. « Toute propagande relative à l'Holocauste prend fin immédiatement. Je dis bien immédiatement, donc cela concerne aussi bien la bouse que vous êtes en train de tourner en Pologne, M. Feinstein. »

« Quoi ? *Les Cendres d'Auschwitz* ? Vous me dites que je ne peux pas commémorer la Shoah, où cent trente-sept des miens ont été gazés par Hitler ? Comment osez-vous ? *Chillul HaShem* ! » s'écria Feinstein, tandis que son visage passant de blanc à violet et ses poings s'agitant dans les airs, de la bave s'échappait de ses lèvres au moment où son cigare allumé tombait sur ses genoux.

« Boniments », résuma Brewer. « Foutaises. Cela a toujours été de la foutaise, et vous en avez fait votre beurre assez longtemps. Pendant soixante-quinze ans, vous avez puisé des tonnes d'or dans ce gisement purement fictif. Ces choses-là ne sont jamais arrivées, en tous cas elles ne sont jamais arrivées d'une façon qui ressemble même de loin à la version que vous présentez. Maintenant, vous allez arrêter tout cela, tout comme vous allez arrêter d'insulter les Blancs dans leur ensemble. Les Allemands sont des blancs, et pour cette raison sont particulièrement protégés par la clause de non-discrimination et de non-mensonge qui est stipulée dans notre petit accord. Personne ne vous demande d'admettre que vous avez trompé le monde depuis 75 ans. Comme je l'ai dit, nous sommes réalistes. Mais il y a assez de ces étrons en circulation pour que vous continuiez à toucher vos droits pendant les 75 prochaines années. Vous allez tout simplement fermer le département de l'Holocauste immédiatement, pour autant que c'est techniquement possible. Plus de films, plus de soirées spéciales à la télé, plus de violoncelles sur des images en noir et blanc, vous n'aurez plus ces larmes que vous ne méritez pas. *Plus de cette merde*, j'ai dit ! Bon sang, le FBI arrête des gens pour avoir mis en doute la version officielle sous l'égide des lois sur les crimes de haine et les envoie en camps de rééducation, pour que leurs cervelles soient récurées de fond en comble comme celle de Winston Smith dans *1984*. Cela ne vous suffit-il pas ? Nous comprenons que la montagne de merde de l'Holocauste atteint déjà les cieux, et qu'il va falloir des générations pour réparer les dégâts que vous avez causés à l'âme de l'humanité avec vos mensonges. Mais on ne vous permettra pas de rajouter un seul morceau sur le gros tas. Soyez très prudents, messieurs, ou alors, par Dieu, nous vous montrerons ce que c'est qu'un Holocauste pour de vrai. Nous vous avons prouvé que nous en étions tout à fait capables. »

Feinstein hurla comme une femme, pas seulement de rage, mais aussi parce que son cigare qu'il avait fait tomber avait mis le feu à son caleçon. Dave Danziger saisit une carafe d'eau sur une étagère et la versa sur les cuisses de Feinstein. Il se mit alors à crier et à jurer en yiddish, mais Blaustein le coupa d'un geste.

« La ferme, Moe », dit-il avec mépris. « Bon, la Shoah était une affaire en or, nous en avons tous bien profité. Mais toutes les bonnes choses ont une fin, et il nous faut retourner au turbin. »

« M. Brewer », dit Ira Einhorn de chez Fox Network. « Vous comprenez bien que même si nous acceptons de... disons de redéployer nos énergies créatives ailleurs, pour qu'en échange vous redéployiez ailleurs vos énergies homicides, nous ne pouvons rien faire en ce qui concerne les films et téléfilms qui datent du siècle dernier. Quoi ? Nous devrions traquer et brûler tous les exemplaires de *Ne tirez pas sur l'Oiseau Moqueur* et du *Souffle de la Guerre*. La quantité est énorme, il y a des centaines de films et d'épisodes de feuilletons, sur pellicule, DVD, dans des librairies digitales... »

« Évidemment, l'appareil de dénigrement et de tromperie que votre culture a édifié pendant si longtemps ne peut pas être démantelé en un temps si court, nous ne vous demandons pas un tel effort », expliqua Brewer. « Nous ne cherchons pas à déjudaïser l'ensemble de l'industrie du film et

du divertissement. Nous savons qu'une telle chose n'est pas possible. Ce que nous voulons, c'est neutraliser ces industries, afin qu'elles ne servent plus d'armes dans les mains du pouvoir d'occupation dans le Nord-Ouest. Nous ne vous demandons pas de les combattre ou de nous soutenir ouvertement. Nous vous demandons d'arrêter de faire la réclame des États-Unis dans le Nord-Ouest, au Proche-Orient, quelle que soit la façon dont vous la faites. Vous devez cesser de prêter assistance et confort à nos ennemis. Nous savons que nous avons affaire à une structure très complexe et l'arrêter tout de go est aussi impossible qu'arrêter net un train qui accélère. On ne peut pas le faire en faisant jouer les freins. Mais nous vous demandons d'appuyer sur les freins et de commencer à orienter le train sur d'autres rails. Cela prendra du temps, surtout que vous le ferez en rechignant et sous la contrainte, ce qui soulèvera tout un tas de questions et d'ajustements. D'où la nécessité de ma présence en tant que consultant. La règle est la suivante : quand vous ne savez pas, vous me demandez. N'essayez pas de jouer aux plus fins en essayant de voir ce qui peut passer. C'est une bonne méthode pour vous retrouver à flotter dans votre piscine, la tête en bas. »

« Dites-voir », fit Peter Shenker de chez CBS. « Vous nous avez dit tout à l'heure qu'il y avait une guerre dans le Nord-Ouest. C'est exact, c'est une vraie guerre, même si le gouvernement dit autre chose, pour sa communication. Elle est aux informations tous les jours. Notre travail est d'aider les gens à fuir la réalité, certes, mais ce n'est que la moitié de la chose. L'autre moitié de notre mandat, si j'ose dire, est de dépeindre la réalité d'une manière artistique et divertissante. Je ne vois comment vous pouvez nous demander de continuer à guincher comme si de rien n'était, comme si cette guerre n'existait pas avec ses morts, ses bombes qui explosent à Seattle, à Portland et à Spokane. Comment pouvons-nous traiter ce problème ? Si nous ne disons plus rien, ce sera risible, notre public comprendra évidemment que nous avons cédé à vos menaces, et nous perdrons beaucoup de notre crédit. Grand dieux, cette affaire à Sunset Beach l'autre jour était vraiment télégénique, et vous nous dites qu'on ne peut pas y toucher ? »

« Je n'ai pas dit que vous ne pouviez plus couvrir la Guerre d'Indépendance du Nord-Ouest, ou faire des films et des feuilletons sur ce sujet », expliqua Brewer, armé de patience. « Vous avez raison, ce serait ridicule de faire croire que rien ne se passe, bien que je remarque que telle a été votre attitude pendant les attaques américaines contre l'Iran et l'Arabie saoudite. Vous voulez faire un film sur la guerre dans le Nord-Ouest ? Fort bien. Faire un téléfilm à l'eau de rose ou tout un feuilleton sur la rébellion, faites-vous plaisir. Mais plus de sinistres navets comme ces obscénités que vous projetiez de faire, *Patrie* et le *Grand Nord Blanc*. Vous voulez montrer de la violence et des effusions de sang, d'accord, mais il faudra être pertinent. Nous attendons de vous un certain équilibre. Nous attendons de vous que vous montriez les chambres de torture du Centre Judiciaire de Portland et de la caserne des LARDEU, autant que les bombes et les enlèvements de la NVA. Nous attendons de vous que vous représentiez les méchants du FBI et de l'appareil judiciaire, tout autant que les méchants de la NVA, et quant vous tirez le portrait des Volontaires, nous attendons de voir des gens normaux, des personnages humains, pas des clichés sur pattes, des bouffons ou les monstres racistes prélevés dans votre stock de méchants. Nous vous demandons de soulever de façon approfondie la question du pourquoi de l'engagement des Volontaires, et par là je n'entends pas vos boniments habituels sur la 'haine'. Nous vous demandons de dépeindre une situation terrible, complexe, faite de mille nuances, le bien et le mal étant également distribués des deux côtés. Nous ne vous demandons pas de faire des œuvres de propagande au service de la NVA. Cela, nous avons commencé à le faire nous-mêmes à petite échelle, et après l'indépendance, la République en produira bien assez. Ce que nous attendons de vous, c'est un certain *équilibre*. »

« Et qui définit le point d'équilibre ? » s'enquit Rafi Eitman, de la MGM.

« C'est moi. Je suis votre consultant, rappelez vous. Le gars qui fait en sorte que si vous plongez dans votre piscine, c'est seulement pour un moment. Vous avez mon numéro. Si ce que vous faites concerne d'une façon ou d'une autre le Nord-Ouest, même tangentiellement, j'attends de vous que vous me montriez exhaustivement le script, avant que les premières prises ne soient tournées. Si vous devinez la moindre petite chose douteuse, vous m'appellez, nous discuterons du problème ou du projet, et je vous donnerai mon avis. »

« Un avis soutenu par des balles et des explosifs », fit Wexler d'un ton amer.

« Tout à fait », admit Brewer avec un sourire froid. « Le genre d'avis que les gens sont forcés de prendre en compte. Le seul genre d'avis que les Juifs, semble-t-il, sont enclins à écouter. »

Chapitre XXVII : Un duo en cavale

Lors d'une après-midi exceptionnellement chaude de ce mois d'octobre, Eric Sellars et Annette Ridgeway étaient attablés dans un coin du Café Le Penseur, une gargote du bureau des étudiants dans le campus de l'Université d'État de Portland. Eric portait un pantalon en toile bouffant et un t-shirt à l'effigie d'un groupe de rock, tandis qu'Annette portait un chandail de laine verte, un chemisier et une paire des jeans, tous deux coiffés de leur casquette de base-ball obligatoire en Amérique. Ils avaient commandé deux cafés au lait, des quiches végétariennes politiquement correctes, et avaient posé leurs livres sur la table. Ils ressemblaient, aux yeux du monde entier, à un petit couple d'étudiants qui se sont donnés rendez-vous pour réviser dans un troquet ordinaire. En réalité, ils étudiaient leurs propres camarades.

Bien qu'ils fussent des Volontaires à part entière de la Compagnie A, le service opérationnel pour la NVA n'était pas le cœur de leur activité. La brève embauche d'Annette au poste de Lorelei, en tant que « Mary Jones » et l'interrogatoire de Dawson Zucchini qui s'en était suivi, furent les moments qui les rapprochèrent les plus du sale boulot, mis à part l'épisode où ils dégelèrent feu Lucius Flammus, le peu regretté. Alors que la rébellion du Nord-Ouest entrait dans sa quatrième année, l'essentiel de leur activité pour l'Armée consistait en un travail de renseignement et de surveillance, avec en outre quelques missions spéciales de sabotage. Ils avaient par exemple utilisé les ordinateurs de la faculté et le mot de passe d'un étudiant nègre pour envoyer une salve de virus dans les systèmes informatiques de l'*Oregonian*, du centre de perception des impôts et des bureaux de la direction du personnel de l'enseignement public, et même dans une base de données du redoutable Centre Judiciaire de Portland, à laquelle ils purent avoir accès.

Comme leur statut privilégié leur ouvrait des portes à des niveaux qui n'étaient pas accessibles aux autres Volontaires, Tom et Becky s'étaient rendus tout à fait indispensables auprès de leur commandant de compagnie, Billy Jackson, qui venait de passer commandant de la Première Brigade, mais aussi d'Oscar, à la Troisième section. Jackson avait succédé à Tommy Coyle à ce poste, puisque ce dernier avait dû prendre le commandement de la Deuxième Brigade suite au décès d'Harry Hannon, survenu lors d'une fusillade devant un poste de contrôle des LARDEU, six semaines auparavant. Jimmy Wingo, désormais commandant de la Compagnie A, venait de rentrer de Los Angeles, suite à la suspension de l'opération « On Ne Rigole Plus ».

L'université de Portland était l'un des derniers campus de la gauche radicale dans le Nord-Ouest, avec ses antennes du Syndicat des Étudiants Afro-américains, de l'Association Étudiante Hispanique, de l'Action Anti-Raciste et de l'Alliance Gay et Lesbienne. Dans le reste de la Patrie, ces groupes s'étaient volatilisés faute de participants, étant donné que la NVA soit les délogeait, soit inscrivait des messages peu ambigus sur les murs, provoquant leur relocalisation sous des cieux plus cléments. Mais l'université de Portland était sise au beau milieu d'une ville sous l'emprise la police de ZOG, des LARDEU et des compagnies de sécurité privée, noyée qu'elle était dans une population urbaine où la diversité formait des contingents considérables, puisque les fangeux et les tapettes qui fuyaient les autres secteurs de Nord-Ouest venaient s'échouer à Portland, enragés et lamentables, sous le couvert des armes des LARDEU. Plus au Nord, dans l'État du Washington, comme la conurbation de Seattle était plus vaste et abritait davantage de Volontaires, la ville et ses environs avaient été largement nettoyés, au point qu'il n'y

demeurait plus qu'un pourcent de non-blancs. La ville de Portland était beaucoup plus densément peuplée, donc beaucoup plus facile à tenir pour le régime, moyennant une concentration suffisante de personnels et de puissance de feu. Il était difficile de s'imaginer qu'à moins de cinquante kilomètres de là, la route donnait sur le territoire des bandits du Troisième Bataillon, une zone libérée où plus un seul coloré ni un seul insigne fédéral n'était en vue. Mais Portland *intra muros* était resté un fief du gauchisme, l'un des rares bastions qui soutenait encore le gouvernement dans le Nord-Ouest, et son université était un foyer d'hystérie anti-raciste et une pépinière politiquement correcte.

Eric et Annette avaient passé leur première année et la période estivale à traquer toutes ces activités, identifier les sympathisants et les meneurs, chronométrant leurs allées et venues, cataloguant leurs habitudes et leurs acolytes, passant au crible les corps enseignants et estudiantins, jusqu'aux vigiles et aux mercenaires semi-policiers de la sécurité, dont un membre faisait partie des Volontaires du Nord-Ouest. Eric et Annette ne savait pas qui était leur camarade de la sécurité ; ils n'avaient qu'une adresse courriel et une série de codes, rien d'autre. Ils ne devaient établir un contact avec lui qu'au cas où ils auraient besoin de neutraliser ou d'aveugler les caméras de sécurité et autres systèmes de surveillance, qui suivaient les moindres pas des étudiants. Eric envoyait un courriel par une connexion spéciale installée sur son ordinateur portable, employant un langage codé et un système de cryptage mis au point par la NVA, dont tout le monde espérait qu'il passât outre la vigilance des fédéraux ou qu'ils ne pussent le décoder. Tom et Becky y décrivaient le genre d'intervention qu'ils voulaient voir être faite, et quelques heures après, l'inconnu leur disait si la chose pouvait se faire, ou pas. La personne qui était de l'autre côté du fil ignorait sans doute autant leur identité qu'ils ignoraient la sienne.

C'est ainsi qu'ils parvinrent à neutraliser par deux fois la vidéo-surveillance et les systèmes d'alarme, le temps qu'une escouade de livreurs de CME pénétrât dans le campus et y posât deux bombes, petites mais puissantes. La première fut posée dans le bâtiment de l'administration, dans le bureau du Responsable de la Diversité, un indien pourvu d'un doctorat en études multiculturelles du nom de Patel. Au moment où le fangeux ouvrit le tiroir de son bureau, un pain de C-4 explosa et fit passer par la fenêtre, pourtant pare-balles, sa carcasse qui chut sur le ciment du préau. Le deuxième engin, caché dans un plot orange de circulation, avait détoné sur la rampe de sortie du parc de stationnement du bâtiment 1, tuant le directeur du Bureau Fédéral des Prisons, son chauffeur et deux de ses gardes du corps des U.S. Marshals. Ils quittaient le campus après avoir présenté leur institution lors d'une journée des métiers, qu'ils voulaient mettre à profit pour recruter des matons homosexuels et colorés dans les nouvelles installations qu'ils ouvraient dans le Nevada et le Dakota du Nord, en particulier les camps de relocalisation, où étaient déplacés les habitants de certaines bourgades du Nord-Ouest, dont la loyauté vis-à-vis des États-Unis avait été jugée suspecte. Les *feds* recherchaient surtout des gardiens de prison homosexuels. Historiquement parlant, les sadiques homosexuels avaient toujours été à la pointe de la cruauté dans le sévice et la torture.

Le duo formé par Tom et Becky avait réussi à envoyer dans les filets de la NVA plus d'une douzaine de professeurs et d'étudiants, qui furent soit tués, soit bastonnés, la plupart du temps en dehors du campus, mais deux fois dans ses murs. Ils avaient toujours réclamé de participer, mais Jackson s'y était constamment opposé. « Non, vous êtes tous les deux trop indispensables dans le travail légal pour risquer de griller votre couverture », leur avait-il dit. « Je vous avertirai le plus tôt possible avant chaque opération, pour que vous soyez les plus visibles possibles et que vous puissiez rendre compte de tous vos faits et

gestes, seconde par seconde, au cas où l'on vous interrogerait. Je ne veux pas qu'ils vous attrapent. »

Annette et Eric savaient que s'ils étaient indispensables, ce n'était pas en qualité d'espions dans cette fac gauchiste, mais de seconde zone. Car ils apportaient à la NVA un éclairage précieux sur ce qui se tramait dans le monde de l'élite politique et entrepreneuriale de la côte Ouest, en ne faisant rien d'autre qu'ouvrir leurs yeux et leurs oreilles à la maison et en s'abouchant avec les invités de leurs parents, à chaque fois que l'occasion se présentait. Tous deux restaient au plus près de leurs familles respectives et des cercles huppés qu'elles fréquentaient et purent ainsi passer à leur sujet de grandes quantités de renseignements, mais aussi quelques noms d'amis et de connaissances de leurs parents et d'eux-mêmes, qui avaient montré des signes de dégoût à l'encontre de la pente que prenait l'Amérique et qui, à leur avis, pourraient être approchés par la NVA.

Les deux jeunes gens avaient été forcés d'endosser le rôle de comédiens à plein temps, à telle enseigne qu'ils avaient réussi à persuader les autorités universitaires, leur camarades étudiants et, pour le moment, les taupes du FBI et les LARDEU qui opéraient sur le campus, que leurs esprits étaient propres, dépourvus de la moindre ombre de doute ou de racisme malfaisant. Ils allaient à tous les cours consacrés à la diversité et aux minorités ; leurs notes étaient toujours parfaites et leurs devoirs brillaient d'une orthodoxie politiquement correcte impeccable. Ils avaient tous deux été approchés par les Jeunesses Démocrates, qu'ils avaient rejoints avec alacrité. Eric était passé chef de l'équipe des débatteurs des Jeunesses Démocrates et Annette était devenue secrétaire de section, ayant à ce titre accès à la liste de ses membres et à divers renseignements, qu'elle passait à Oscar dès qu'elle en prenait connaissance. Leur statut de membre des Jeunesses Démocrates et le lustre de leurs origines familiales les firent inviter à des réunions et sauteries locales, qui avaient toujours lieu dans des endroits lourdement fortifiés, et leur permirent de participer au Bal de Fin d'Année du gouverneur de l'Oregon – en qualité de serveuse et portier, respectivement – à l'occasion duquel Eric put promener sa mini-caméra et enregistrer en secret toutes sortes d'invités intéressants et de bribes de conversations.

Jackson leur demandait parfois, poliment mais avec intérêt, comment ils tenaient sous la pression. « Honnêtement, chef, nous adorons cela », lui avoua Eric. « Nous savons que nous faisons quelque chose qui a une importance historique. Nous avons un but dans la vie, contrairement à tous les autres gamins. C'est un peu bateau à dire, mais on se sent *vivant*, comme si on allait à deux cents à l'heure ».

« Avoir un but dans la vie doit faire cet effet-là, oui on dirait », répondit Jackson.

Il ne leur restait qu'un tracas, maintenant qu'ils commençaient leur deuxième année. Leur relation monogame, hétérosexuelle et racialement homogène commençant à se faire remarquer, on les enjoignait à manifester des signes d'engagement concret en faveur de la diversité à la façon estudiantine classique, par de l'errance et de la promiscuité sexuelle. C'est Annette qui en souffrait le plus. « Ils se mettent à nous appeler Brad et Janet, d'après le couple blanc dans le *Rocky Horror Picture Show* », dit-elle à Wingo lors de la première réunion avec leur commandant de compagnie en septembre. Eric et Annette avaient rencontré Wingo et Kicky McGee dans la cuisine de la maison d'un particulier à McMinville. Ils entendaient sous leurs pieds des craquements sourds et saccadés, puis un homme qu'ils n'avaient jamais vu entra dans la pièce et tendit à Wingo une liasse de feuilles 21x29,7 imprimées de larges blocs de texte. Il les examina, acquiesça de la tête, puis les lui rendit. Selon toute apparence, le Parti avait acquis une bonne vieille imprimerie clandestine qui fonctionnait au sous-sol.

« Et combien de Juifs gluants t'ont fait du gringue ? » demanda Kicky.

« Quelques-uns », répondit Annette. « Quelques fangeux aussi, des Bangladeschiens ou des Indonésiens, des trucs dans le genre. Ces gars-là ne se lassent jamais. »

« Avec moi, ce sont des mulâtresses hautes sur pattes à la peau jaune et cette fichue tantouze », marmonna Eric. « J'ai peur de perdre mon sang froid et de lui foutre une rouste ».

« Non, tu évites », ordonna Wingo. « C'est un crime de haine caractérisé. Même si tu les persuades d'abandonner les poursuites, cela attirera tant leur attention que tu ne pourras plus faire la taupe. Vous connaissez la manœuvre. Une seule remarque déplacée, un seul geste qui leur indique que votre esprit n'est pas entièrement sous contrôle, et ils constituent des dossiers. Ce qui me chiffonne, c'est que votre refus de vous comporter comme des chiens en chaleur pourrait éveiller leurs soupçons. C'est une infraction au schéma de comportement des Américains blancs de votre âge, quelque chose d'assez inhabituel pour être remarqué par quiconque y fait attention, et vous pouvez être sûrs qu'il y a quelqu'un qui se fait payer par le FBI ou les LARDEU pour ouvrir ses mirettes. De leur point de vue, vous devriez niquer à tout va sur un caprice, vous faire des comas éthyliques tous les soirs et vous injecter tous types de drogues dans l'organisme. Un jour ou l'autre, un agent de gouvernement va se demander pourquoi vous ne le faites pas et le mentionner à quelqu'un dans l'appareil de sécurité. Je veux que vous branchiez vos antennes en mode haute réception et que vous me transmettiez dans l'instant tout détail qui indiquerait qu'ils ont lancé une enquête contre vous, même si c'est discret. En même temps, vous continuez à faire ce que vous faites. Ah d'ailleurs, j'oubliais. Le Capitaine Hatfield et les gars du Troisième Bataillon m'ont demandé de vous transmettre leurs remerciements pour le tuyau de juin dernier. Ils ont lancé une salve de vingt et un fusils en votre honneur à vous deux, pour la camarade Becky en particulier. »

Ils étaient donc attablés au Café le Pensoir, remarquant en silence les allées et venues de leurs condisciples. Eric avait ouvert son ordinateur portable, sur lequel il écrivit une remarque cryptique au sujet d'un point de thermo-dynamique, qui était en réalité un rappel qu'il se faisait à lui-même concernant une affaire qui n'avait rien à voir avec la résistance à la chaleur.

« Voilà Keisha Spease », dit Annette à voix basse, tournant les yeux vers une étudiante noire, avocate de quantité de causes de gauche.

« J'ai recueilli des informations sur elle, mais apparemment elle ne quitte jamais le campus », dit Eric d'une voix tout aussi basse.

« Les nègres ont fini par comprendre », dit Annette. « Bon sang, ils ont mis le temps. Il y en a au moins quatre cents qui se cachent là-dedans. Dieu merci, toi et moi sommes encore à la maison et nous ne passons pas la nuit dans les chambrées. Je continue à rêver d'un grand raid avec une vingtaine de Gars, bien équipés, qui font un blitz dans les couloirs et qui dézinguent à tout va. »

Eric opina du chef. « Moi, j'ai essayé de persuader le nouveau commandant de ma vieille idée de balancer des tirs de mortier ou de roquettes sur ce trou à rat vers minuit, mais on me répond toujours pareil. Même la nuit, il y a trop d'étudiants blancs dans les parages, trop de risques de dégâts collatéraux. »

« Il ne les a pas vus, ces blancs », marmonna Annette. « Ce sont les pires nègres blancs que j'ai jamais vus, même comparés aux abrutis d'Ashdown. Lottie Rosenfeld à huit heures, près du bar à salades. »

« Madame Broute-Moquette. Je suis surpris qu'elle ne t'ait pas encore fait du rentre-dedans ».

« Si, si », fit Annette. « Une fois en cours d'arts, une fois ici, et une fois aux Jeunes Démocrates. À chaque fois, j'ai fait l'oie blanche et j'ai refusé de la suivre où elle voulait m'emmener, en espérant qu'elle comprendrait le message. Elle doit vraiment me prendre pour une nigaude. »

« C'est l'Amérique. À nigaud, nigaud et demi », fit remarquer Eric. « Tant qu'on n'a pas touché le fond, on continue. Je n'arrive pas à me faire à l'idée qu'ils n'enseignent pas les logarithmes en cours de maths. Ils disent que cela serait inéquitable pour les étudiants de la diversité, parce que les logarithmes sont une construction artificielle de Mâles Européens Blancs Décédés. Apparemment, les maths sont racistes elles aussi. Je n'ai pas l'intention de passer sur les ponts que ces bamboulas et fangeux construisent, ni de prendre leurs avions, ça tu peux me croire. Et la Lottie, qu'est-ce qu'elle raconte ces temps-ci ? »

« Elle tente de piéger la petite Wendy Sykes dans ses filets et elle l'agace au point que Wendy pourrait être approchée. J'aimerais bien qu'ils nous laissent faire du recrutement nous-mêmes. Lottie est aussi au Comité Gay et Lesbien, ils vont faire un rassemblement au Centre de Conventions pour Thanksgiving. On pourrait en profiter pour lui arranger une rencontre avec notre amie la dame aux tatouages et son cavalier. »

« Mais un événement pareil, ce sera gardé comme l'or de Fort Knox. Les LARDEU pourraient même en faire un piège, avec les pervers comme appâts », dit Eric. « Mais oui, on va leur passer le mot, surtout que Cat Lockhart est revenu en ville. Essaie de voir si tu peux tirer les vers du nez à la Lottie sans te faire griller, tu veux bien ? Moi, elle ne me dira rien. Dr. Thompson en vue. Tu me confirmes qu'il se tapait la négresse de première année ? »

« Oui, mais elle a l'âge qu'il faut. Et elle est blanche. »

« D'accord, mais pour autant, sa femme ne devrait pas trop apprécier. On pourrait s'en servir pour faire pression sur lui, au cas où on pourrait en tirer quelque chose », dit Eric. « Oh, avant que j'oublie, j'ai vu qu'il y avait un nouveau distributeur de Pepsi, qui venait de chez Corvallis au vu du camion. Je me demande ce qu'ils ont fait de l'ancien. »

« Je peux poser la question à Mercy Prowse. Elle travaille en cuisine », répondit Annette.

« Dean Pinella en approche. Je me demande s'il transpire encore plus, maintenant qu'il occupe le Bureau de la Diversité de Patel », fit Eric avec un petit rire.

« J'ai entendu dire qu'il a tellement peur de quitter le campus qu'il dort sur un clic-clac dans son bureau », lui dit Annette.

« Tu sais comment on pourrait avoir la carte pour entrer dans le bâtiment du Syndicat Étudiant des Congoïdes ? J'aimerais bien qu'on puisse leur faire le coup du réveil-matin, à ces lippus ».

« On pourrait peut-être se passer de carte », fit Annette. « Je suis passée devant hier et j'ai vu qu'un soupirail était cassé. Je suis sûre qu'on pourrait l'ouvrir et jeter un paquet dedans, ou le faire faire par un camarade, mais le problème, c'est la caméra de vidéo-surveillance qui est posée juste devant. Notre ami pourrait s'en occuper, mais il doit redoubler de prudence en ce moment. La même chose est déjà arrivée deux fois et je suis certaine que quelqu'un se demande pourquoi les caméras de surveillance ont des ratés pile au mauvais moment. »

« Il est temps d'y aller », dit Eric, jetant un œil à sa montre. « On a Jeunes Démocrates à quatre heures. Deux députés de l'État vont venir nous parler des merveilles de la démocratie, et en plus il y a des pourboires en vue pour l'été prochain à Salem. Je te parie qu'ils vont te faire la proposition à toi, mais pas à moi. »

« Moi je te parie que les Républicains vont te faire une proposition, mais pas à moi », rétorqua-t-elle.

« Regardons bien le genre de ligne qu'on peut utiliser pour ces poissons, et le genre de sécurité qu'ils se triment. Il paraît qu'ils utilisent des mercenaires en ce moment, faute de policiers d'État. Des députés de l'Oregon devraient être assez bas dans la hiérarchie et faire des cibles plus faciles que les gros politiciens ». Il prit l'addition. « C'est pour bibi. »

Annette s'avança dans le hall d'entrée, regardant Eric qui payait la note au bar. Juste avant la porte de sortie du Pensoir, il y avait un grand tableau de liège avec les prospectus, les nouvelles et les petits papiers habituels, concernant à peu près tout, des boîtes de nuit aux articles d'occasion, en passant par les cours de soutien et les colocations, etc. Elle passait en revue les informations affichées devant elle, lorsque quelqu'un l'agrippa, lui fit une méchante clé de bras derrière le dos et la poussa tout d'un coup, face contre le tableau de liège. Elle sentit le métal froid d'une bouche de canon de pistolet se presser contre sa nuque, juste sous l'oreille droite.

« Re-bonjour, Mary », dit la voix derrière elle.

« Quoi ! Mais qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous foutez, nom de Dieu ? » glapit Annette.

« Vous vous souvenez de moi, Mary, ou autre, je ne sais pas », dit la voix. « Nous nous sommes rencontrés l'espace d'un instant, devant l'hôtel Benson. Vous étiez avec Dawson Zucchini, qui a disparu juste après pendant plusieurs jours, puis est réapparu à Los Angeles avec sa folle histoire d'enlèvement et de torture par des mécréants néo-nazis. J'étais censé veiller sur lui. Vous m'avez mis dans l'embarras, Mary. Et je n'aime pas quand une pute nazie me met dans l'embarras. » L'homme la retourna comme une crêpe, lui posa le Glock sous le menton et la colla au mur avec son genou dans une sorte d'enlacement obscène, puis arracha, de sa main libre, la chaîne qui tenait sa carte d'étudiante, accrochée à son cou.

C'était Perry, l'agent de sécurité qui avait interrompu sa conversation avec Zucchini sur le trottoir, ce soir-là. Il portait un blouson en nylon bleu et une casquette de base-ball, frappée du logo de Blackwater. Cet insigne Blackwater était aussi connu que redouté des étudiants, à l'image des uniformes des LARDEU et de la police et Annette, transie de rage et de honte, voyait que tous les convives de la cafétéria semblaient redoubler d'ardeur à regarder ailleurs, détournant la tête et marchant d'un bon pas, comme si de rien n'était. Les seuls à faire exception étaient un petit nombre d'étudiants noirs et marron qui restaient debout et regardaient la scène dans un silence morne, l'air menaçant, comprenant lentement qu'une sorte de policier avait sans doute détecté une raciste blanche malfaisante ici, au beau milieu de leur univers. Aucun étudiant blanc n'osa intervenir et s'exposer lui aussi à l'accusation de racisme malfaisant ; le bâtiment se vida rapidement de tous ses occupants blancs, terrifiés à l'idée même d'exister. « On dirait que le Seigneur a décidé de me donner une nouvelle chance de t'avoir, *Annette* », dit Perry, examinant sa carte d'étudiante, puis la regardant dans les yeux avec répugnance.

« Je vous prie de baisser cette arme. Je ne sais pas pour qui vous me prenez, mais vous en avez après la mauvaise personne », dit-elle, essayant de ne pas perdre le contrôle de soi. Elle n'osa pas chercher du regard Eric, ne sachant pas s'il était là ou s'il la voyait.

« Je ne crois pas, non », fit Perry. « Je n'oublie jamais un visage, même si les cheveux ou les habits ont changé. Je fais la sécurité pour des députés qui vont venir parler ici dans l'après-midi, et je faisais une patrouille préliminaire quand je vous ai vue ici. Je vous ai reconnue tout de suite. Vous êtes une salope de la NVA et vous êtes en état d'arrestation. »

« Mais de quoi m'accusez-vous ? Vous ne pouvez pas m'arrêter ! Vous n'êtes même pas un flic ! » s'écria Annette.

« Ne faites pas l'idiote. Je suis un employé sous contrat avec l'Etat, et depuis le 11 septembre 2001, je peux faire exactement ce que je veux ! »

Annette n'avait pas vu Eric arriver par la porte d'entrée du café, mais brusquement, elle l'aperçut, là, juste derrière le mercenaire, en train de lever son ordinateur portable fermé. Annette fit une volte sur sa droite et parvint à écarter le canon du pistolet de son visage d'un coup de la main gauche. Eric asséna à son adversaire un coup de tranche d'ordinateur portable, de haut en bas, qui lui aurait brisé la nuque s'il était resté immobile, mais quelqu'un dans le chœur nègre et marron, qui assistait à la scène, s'écria « Derrière vous, monsieur ! » et Perry s'était retourné juste avant qu'Eric ne le frappât à la tête. Le coup fut donc indirect, mais frappé avec la force maximale. Il étourdit Perry, qui tomba au sol, voyant trente-six chandelles. Son pistolet tomba à ses côtés, Eric le ramassa, tout en tendant l'ordinateur à Annette. Il contenait des choses que ZOG n'était pas censé savoir. Eric se redressa, l'arme à la main et se retourna pour faire face au groupe des spectateurs. Annette et lui se tenaient devant une quarantaine d'étudiants, tous noirs, indiens, ou d'une autre nuance de bistre. Ils commençaient à s'approcher d'eux, lourds, menaçants.

« T'es de la NVA, la pute ? » demanda un Samoan massif, d'un ton de défi, apparemment peu impressionné par l'arme à feu dans la main d'Eric, ou peut-être trop stupide pour enregistrer l'information. Eric arma, leva le canon et abattit le Samoan, d'une balle en plein milieu du corps. Il poussa des cris rauques, puis s'effondra, en sangs. Tous les autres poussèrent des hurlements et s'enfuirent du bâtiment, rejoignant ceux qui les avaient précédés avant le commencement des troubles. Annette vit Perry tenter de se relever et de sortir un revolver en acier à canon court de calibre .38, de son étui de cheville. « *Eric !* » s'écria-t-elle. Eric se retourna et tira sur le sbire de Blackwater une balle entre les deux yeux, presque à bout portant.

Apparemment, Perry avait chargé son arme de balles explosives, puisque tout l'arrière de son crâne avait disparu. Il tituba une seconde ou deux, son visage transformé en un masque sanglant, ses cavités oculaires laissant transparaître la lumière de jour et voir le mur d'en face. Il s'effondra enfin, accompagnant l'autre cadavre. Ils virent au-dessus d'eux les petites lumières rouges de deux caméras de surveillance, qui avaient sans aucun doute enregistré toute la scène.

« Je ne crois pas que nous pourrions négocier notre sortie cette fois-ci », dit Annette. « Qu'est-ce qu'on fait ? »

« Courir serait une option », répondit Eric.

« D'accord, mais dans quelle direction ? »

« On ne passe pas par les portes », dit-il. « Allons vers l'arche qui mène au bâtiment des internes. Prends le flingue du soldat ». Annette ramassa le .38 et le mit dans son sac à main, Eric prit deux recharges de munitions dans les poches du ceinturon de Perry et les rangea dans ses poches arrière. Alors qu'ils grimpaient les escaliers quatre à quatre, il demanda : « Est-ce qu'il y a quelque chose dans la voiture que tu dois absolument reprendre ? »

« Non », dit-elle.

« Très bien. Je crois qu'il vaudrait mieux faire le chemin à pied. Ils pourraient plus facilement nous détecter et nous prendre en chasse en voiture, et puis il y a trop de trafic en ville. On pourrait tomber sur un bouchon. Essayons de voir si nous pouvons rejoindre la Neuvième Avenue, puis le centre-ville, pour prendre un tram qui nous amènera à notre point de repli. » Eric se mit sur la pointe des

pieds pour arracher l'une des caméras de surveillance attachée au mur. « À partir de maintenant, ils n'auront qu'à deviner notre chemin. » Il cacha son pistolet sous son t-shirt et ils cheminèrent main dans la main sur l'arche vitrée qui faisait se rejoindre les bâtiments, puis descendirent les escaliers qui menaient aux thurnes, Annette portant l'ordinateur portable en bandoulière. Ils sortirent du bâtiment par une porte discrète et se retrouvèrent sur la promenade du campus. Derrière eux, ils entendaient des bruits d'une foule et les sirènes de la police.

« D'après la procédure, nous devrions nous séparer », dit Annette à voix basse.

« Je sais », fit Eric. « Merde à la procédure. Je ne te quitte pas. »

« Moi non plus », répondit-elle.

« À moins que notre camarade inconnu ait pu nous aider à notre insu, ils nous traquent sûrement avec leurs caméras », dit Eric. « Il faut quitter le campus, et vite. On fonce vers la Neuvième Avenue et Market Street. »

« Il y a un poste de sécurité au bout là-bas ».

« Oui, mais je connais un petit passage par la haie ». Ils purent ainsi se glisser hors les murs et se retrouver sur la Neuvième Avenue. Le trafic n'était pas si dense, la ruée de fin d'après-midi n'ayant pas encore commencé, mais la chaussée et les trottoirs étaient assez bondés pour s'y camoufler. Ils traversèrent en dehors des clous, tournèrent à gauche sur Park Street, puis à droite sur Market Street. Eric sortit son téléphone portable et composa un numéro. Après plusieurs tonalités, la voix de jimmy Wingo répondit : « Allô ? ».

« Je suis bien au bar-grillade du toboggan ? » demanda Eric.

« Ici même »

« Est-ce qu'il vous reste du thé du Texas ? » Wingo resta silencieux un moment. « Oui, il nous en reste. Vous voudriez en goûter ? »

« Volontiers, j'en ai très envie. À quelle heure ferme votre établissement ? » demanda Eric.

« À une heure du matin. Appelez pour réserver une table. »

« Je n'y manquerai pas. À plus tard. » Eric referma son téléphone. « Bon, il veut que nous allions au point de repli numéro un, pas dans le nôtre, ce qui veut dire qu'ils vont venir nous chercher. Donc ça sera... Merde ! Je ne me souviens plus de tous ces trucs. »

« C'est à la poste du centre-ville, côté Hoyt Street », lui rappela Annette.

« Merci. De toute façon, il veut que je le rappelle quand on y sera. »

« Tu sais qu'ils ont tout l'enregistrement en digital, grâce à leurs satanées caméras du bureau des étudiants », dit posément Annette. « C'est bon, c'est fichu. »

« Eric Sellars et Annette Ridgeway sont grillés » dit Eric. « Mais Tom et Becky vivront pour combattre un autre jour. Beaucoup d'autres jours. »

« Mouais, à condition de ne pas se faire attraper en pleine rue », fit Annette. « Ils doivent avoir un signalement à l'heure qu'il est, avec une description de nos fringues ». Ils passaient justement devant une boutique de vêtements à la mode et hors de prix. « Que dirais-tu de faire quelques achats ? » proposa Eric. « Si l'on se sert de nos cartes de crédit, ils pourront remonter jusqu'ici, mais cela peut nous faire gagner du temps ».

Vingt minutes plus tard, ils sortirent du magasin dans un tout autre accoutrement. Eric portait un pardessus en laine et Annette une veste en velours côtelé. Leurs casquettes de base-ball avaient disparu ; Eric était coiffé d'un chapeau de cowboy noir et Annette d'un petit chapeau pork pie foncé. Ils continuèrent leur route en descendant Broadway Street. Des sirènes hurlèrent, qui les firent se tourner vers la boutique adjacente, alors que dans leur dos, les véhicules blindés des

LARDEU grondaient sur l'asphalte. Il commençait à faire sombre, les néons et les lampadaires scintillaient dans le trouble crépuscule. Les deux fugitifs passèrent devant un café de richards à la mode, dont le bar était surplombé d'une télévision à écran plasma. « Oh merde ! » s'exclama Annette, en saisissant le bras d'Eric. Il se retourna et vit, à travers la vitre, sur l'écran de télévision, l'image au grain sale de l'entrée du Café le Pensoir. C'était CNN. Perry venait de pousser Annette contre le mur et de lui appliquer son pistolet sur la nuque. En même temps que les clients et le patron du bar, ils regardèrent Eric attaquer le sbire de Blackwater avec son ordinateur portable, tirer sur le Samoan, puis sur le sbire. Ils n'entendaient pas le son, et n'en avaient nul besoin.

« Ben mon cochon ! Ils n'ont pas traîné. Ils doivent être méchamment sur les dents pour diffuser ça si tôt. On ne dira pas que les gars de la Première Brigade ne sont pas photogéniques », fit Eric d'un ton pince sans rire. « D'abord le commandant et les gars de Flanders Street, ensuite Cat qui mène la danse à la nuit des Oscars, puis Capitaine Hatfield et la Horde Sauvage à Sunset Beach, et enfin nous. Nous donnons aux médias tout un tas de séquences excitantes. »

« J'espère que nos sapes vont nous camoufler jusqu'à temps qu'on nous prenne », dit Annette. Ils tournèrent les talons et reprirent leur route. « Bon, c'est en est fait. Nos anciennes vies sont finies. Tu as des regrets, toi ? »

« Pas un seul », répondit Eric.

« Moi non plus ».

« Annette, je veux que tu m'écoutes et que tu t'abstiennes de tout blabla féministe », poursuivit Eric, ferme et calme. « S'il y a du vilain, j'ouvre le feu et je les attire à moi. Toi, je veux que tu coures, tu coures comme une dératée, sans te retourner. »

« Tu as pu l'assommer rien qu'avec un ordinateur portable au bureau des étudiants », lui rappela-t-elle.

« J'ai eu de la veine et il n'y avait qu'un. On n'aura pas toujours autant de chance. Je le pense, Annette. Tu es une femme, et ta vie est plus importante pour l'avenir de la race que la mienne, même si ça a l'air pompeux. Tu peux donner la vie à ceux qui nous suivront. Comme tu l'as dit, nous sommes censés nous séparer. S'il arrive quelque chose, je veux que tu coures. Moi je m'en sortirai, je peux me débrouiller. »

« Va te faire foutre », dit Annette, des larmes perlant sur ses joues. « Non. Et les bébés que j'aurai seront les tiens. »

« Mais ce débat n'a aucun sens si tu meurs », répondit-il gentiment. « Tout cela n'a plus aucun sens si notre race meurt. Ne dis plus rien. Nous sommes censés nous échapper. » Ils finirent leur route en silence et arrivèrent sur Hoyt Street. La nuit tombait vite, il commençait à faire frais et ils se réjouissaient des nouveaux habits qu'ils venaient d'acquérir. Eric composa à nouveau un numéro sur son téléphone. « Bonsoir, je voudrais réserver une table pour ce soir ».

« Je suis très occupé en ce moment », dit Wingo. « J'ai un problème de tuyau en cuisine. Est-ce que vous pouvez rappeler dans cinq minutes ? »

« Bien sûr. » Eric replia son téléphone. « Ils arrivent dans 5 minutes. Le mot de passe est tuyau, si c'est un inconnu qui vient nous prendre. J'imagine que c'est Lavonne qui va venir. »

« Ah bon ? Elle est de retour ? »

« Oui, je ne sais pas depuis quand, mais j'imagine qu'elle a dû se mettre au vert après Sunset. Tu as entendu parler ce qu'ils ont fait à son homme, dans la taule ? »

« Ouais », fit Annette, dépitée. « Combien des nôtres ont-ils assassiné en représailles du mauvais coup que leur a fait la Horde Sauvage ? »

« Environ quarante, je crois, avant qu'Hillary n'arrête le massacre parce que ça commençait à puer », dit Eric. « À mon avis, c'est un motif d'espoir, mais je ne le dirai pas à Lavonne. »

« Comment voir un motif d'espoir dans ces quarante bonshommes qui ont été tirés de leurs cellules en pleine nuit, attachés à un brancard et à qui on a injecté du poison avant même qu'ils ne comprennent ce qui se passe ? » demanda Annette.

« Nous savons que nous sommes en train de gagner », dit Eric d'un air confiant. « Tous les gouvernements qui font ce genre de choses sont faibles, effrayés et en panique. Ils perdent la partie et ils le savent, ce qui fait qu'ils lancent des attaques tous azimuts. Ils ont perdu leur sang froid, nous l'avons encore. Nous allons gagner. »

« Ils étaient en train d'attendre sous un réverbère, quand une Lincoln Town marron foncé s'arrêta tout près d'eux. La fenêtre côté conducteur s'abaissa, et Ray Ridgeway les regarda. « Salut, les enfants ! » s'écria-t-il, plein d'entrain. « J'étais en train de conduire quand je vous ai vus. J'ai failli ne pas vous reconnaître dans vos gabardines. Elles doivent être nouvelles. Où est la Lexus ? Entrez-donc, je vous ramène au campus ».

« Par Dieu, *tout mais pas ça* », soupira Annette à part soi.

« Qu'est-ce qu'on fait s'il est encore là quand Vonnie ou un autre passe nous prendre ? » murmura Eric.

« Suis-moi », dit-elle. Ils avancèrent devant la voiture et Annette se pencha pour parler à son père. « Papa », dit-elle doucement. « Je vais devoir te demander quelque chose. Écoute-moi bien, ne dis rien, mais fais ce que je te demande. Je voudrais que tu remontes cette fenêtre et que tu rentres à la maison, et que tu le fasses sans poser de questions. Je dois te demander de me faire confiance et de me croire quand je te dis que c'est la meilleure chose à faire. Eric et moi allons bien, quelqu'un va passer nous prendre. »

« Oui, je sais », dit Ridgeway. « C'est moi qui passe vous prendre. Ah oui, pardon. J'étais censé dire 'tuyau'. Je ne suis pas encore très au point avec ces méthodes de combat de rue. » Eric et Annette se regardèrent, bouche bée. « Mais montez, je vous prie », dit Ray. « Nous gênons le trafic ».

Annette et Eric s'assirent sur la banquette arrière, la Lincoln démarra et ils roulèrent en silence pendant une minute ou deux. « Ma foi, ce n'est pas commun », finit par dire Eric.

« Depuis combien de temps tu es au courant ? Je veux dire, depuis quand es-tu... ? » demanda Annette, ne sachant pas par où commencer.

« C'était quelques mois après vous deux », dit Ridgeway. « Après Flanders Street, si je me souviens bien. Depuis quand je suis au courant ? Tu n'imagines tout de même pas que je n'avais pas remarqué que l'un de mes pistolets avait disparu ? Tout d'abord, je veux que vous me disiez ce qui s'est passé aujourd'hui. Ne vous tracassez pas, nous parlons affaires. J'ai deux Volontaires en cavale dans ma voiture et j'ai besoin de savoir à quel point c'est chaud. »

« C'est chaud bouillant », lui dit Annette. « Tu n'as pas dû regarder ce qui passe sur CNN depuis une demi-heure. » Elle inspira profondément, puis fit à son père le compte-rendu des événements de l'après-midi. Elle lui dit que le sbire de Blackwater l'avait reconnue, suite à une rencontre lors d'une mission antérieure, mais elle n'en dit pas plus, son père n'en demandant pas davantage, ce dont elle se réjouit. Il avait tout à fait intégré le code des Volontaires. Quand elle eut fini, elle lui demanda. « Et comment as-tu réussi à te mettre en contact avec l'Armée ? »

« Je savais que vous aviez tué Flammus. La seule chose que j'ignorais, c'était si vous aviez réussi à trouver et à intégrer la NVA », dit Ray. « J'avais pensé vous le demander de but en blanc, à vous deux, puisque je savais que vous aviez fait le coup ensemble, mais je ne savais pas comment réagir si vous m'aviez menti. Après tout, je n'avais aucune preuve, et j'aurais pu vous effrayer au point de vous faire fuir à un endroit où j'aurais pu encore moins vous protéger. Après quelque temps, j'étais presque sûr de voir des signes qui ne trompent pas. Ta mère, et les parents d'Eric, croyaient que quand vous n'étiez pas à la maison, vous faisiez des mamours quelque part comme les autres adolescents. Mais je n'y croyais pas vraiment. Vous êtes tous les deux des jeunes gens sérieux et je ne pouvais pas vous imaginer passer ainsi tant de temps à cet aspect de la vie, sans vouloir vous

vexer. »

« Eh bien, nous nous faisons des mamours, parfois », dit Annette, un peu sur la défensive.

« Ce n'est plus de mon ressort, depuis que tu as dix-huit ans », leur dit Ray. « Sur ce, je me suis mis à réfléchir à ce que je devais faire. J'étais tout à fait certain que vous étiez en train de saboter votre existence, mais comme j'avais déjà perdu une fille dans ce musée des horreurs qu'on appelle la société, je devais être très prudent dans mon approche, puisqu'un seul faux pas aurait pu tout démolir. Pour résumer, je connaissais quelqu'un qui connaissait quelqu'un qui en connaissait un troisième, vous multipliez ça par dix relais de plus et vous aurez une idée de la chose. Donc un soir, j'ai été reçu à un certain endroit où j'ai pu m'entretenir avec l'un des hommes les plus fascinants et brillants que j'ai jamais rencontrés, un bonhomme du nom d'Henry Morehouse, alias Red Morehouse, alias M. Chips. Vous le connaissez ? »

« De nom seulement », dit Eric. « Il est censé être au Conseil Militaire ».

« Oui, ou assez proche. En tout cas, Red a la capacité incroyable de vous regarder dans les yeux et de dire à haute voix ce que vous avez pensé toute votre vie mais que vous n'avez jamais osé dire, les genre de pensées que vous osiez à peine reconnaître en vous-même. J'étais venu le voir pour savoir si ma fille et son petit ami étaient tombés dans ce que j'imaginai être un gang de criminels. Je suis resté, je l'ai écouté, et à ma grande surprise, j'ai fini par lui proposer mon aide. J'ai ensuite été mis en contact avec un autre homme fascinant et brillant, qu'on appelle Oscar. »

« Lui, on le connaît », reconnut Annette.

« Il me l'a dit ». Annette remarqua qu'ils étaient arrivés sur l'autoroute 30, en direction de l'Ouest et comprit qu'ils se dirigeaient vers le Territoire des Bandits. « Oscar ne m'a fait aucune promesse, mais m'a dit qu'il me tiendrait au courant s'il arrivait quoi que ce soit à l'un d'entre vous, et j'ai fini par accepter la situation telle qu'elle était, sachant que c'était dans l'ordre des choses. Il y a une guerre en cours, et la gagner prime sur les préoccupations personnelles. Il a fallu que j'aille personnellement à la rencontre de ces hommes de la NVA pour savoir qui ils étaient et ce qu'ils voulaient faire, et pour comprendre que vous étiez tous les deux des adultes capables de décider par vous-mêmes. Tu es adulte depuis un certain temps, Annette, évidemment. Si ta sœur avait survécu, je doute qu'elle le soit devenue un jour. Même si je me faisais un sang d'encre pour vous deux, ce qui est toujours le cas, je me suis rendu compte que l'histoire nous avait tous attrapés par la manche, que cela me plaise ou pas. »

« Euh, pourrais-je vous demander, dans les grandes lignes, quelle est votre rôle dans l'Armée ? » demanda Eric. Ray bifurqua sur une petite route.

« Nous nous approchons des premiers postes de surveillance des lardons », dit-il d'un air désinvolte. Annette avait du mal à se faire à l'idée que son père ait pu pénétrer à l'intérieur de l'existence secrète qu'elle partageait avec Eric : c'était comme voir un éléphant dans une église. « En ce qui concerne mon rôle dans l'Armée », poursuivit-il, « c'est un peu de ci, un peu de ça, pas mal de travail de renseignement, dont une partie a été aussi transmise par vos soins, me semble-t-il. Mais en ce moment, mon travail porte surtout sur l'un des aspects les moins connus, mais des plus vitaux à sa façon, de toute guerre ou de toute révolution, la face économique des choses. Il ne s'agit pas seulement de trouver des contacts ou de déplacer des fonds, bien qu'il y ait de ça – d'ailleurs, je suis le premier banquier à m'être engagé, et ils étaient absolument ravis de me trouver – mais il s'agit surtout de prévoir le fonctionnement économique de la future République du Nord-Ouest. Le Conseil Militaire est conscient des risques d'une victoire trop rapide, aussi étrange que cela puisse paraître. Il savent que si les autorités américaines s'effondraient soudainement, comme cela a été le cas de la défunte Union Soviétique, ils ne voudraient pas se trouver dans la position d'une bande de pistoleros qui ne savent qu'appuyer sur la détente ou le détonateur et qui se retrouvent à la tête d'une situation qu'ils ne dominent pas. Il est tout à fait possible de gagner la guerre et de perdre la paix. Ils veulent faire redémarrer le pays en édifiant un État robuste, une économie viable et une société saine et stable, fondée sur la productivité authentique et un bon ordre économique. C'est un

projet grandiose, et je dois reconnaître que j'adore chaque minute que j'y consacre. »

« Est-ce que tu aurais intégré l'Armée même s'il n'y avait pas eu Jan ? » lui demanda Annette.

« Je comptais sur toi pour le touché-coulé », dit son père en riant. « Oui, je crois que je l'aurais fait, si l'occasion s'était présentée. Annette, pas besoin de te dire ce que le décès de Jan nous a fait, à moi et à ta mère. Mais il ne s'agit pas seulement de venger ta sœur, même si je l'ai pensé un moment. Il ne s'agit pas de Jan, mais de moi, de l'homme que j'aurais dû être depuis longtemps. Tu te souviens de la conversation que nous avons eue dans mon bureau le soir des funérailles, mon poussin, quand je t'ai fait mon laïus sur le fait qu'il fallait s'adapter et passer à autre chose, tout ce baratin ? J'ai bien senti que j'avais chuté dans ton estime, et cela me minait le moral, parce que je savais que je ne pouvais que me rabaisser à tes yeux, puisque ce que je te disais n'était que l'excuse d'un pleutre. Un homme qui sait qu'il est un pleutre n'est pas un homme heureux, tu peux me croire. Puis Flammus a reçu la monnaie de sa pièce. Je savais très bien que c'était vous, et j'ai dû faire face au fait qu'un couple de gamins de 17 ans, c'était votre âge, m'avait fait honte en faisant ce que je n'avais pas eu le courage physique et moral de faire moi-même. Je ne peux pas changer le passé ou l'homme que j'étais, mon poussin, mais je peux changer l'homme que je serai à l'avenir, et c'est ma ferme intention. »

« Tu en as parlé à maman, tu lui as dit pour nous deux ? » demanda Annette.

« Dieu du ciel, non ! On est arrivé ». Annette, qui n'avait jamais pris cette route, vit son père ralentir devant une maison blanchie à la chaux. Il se gara et ils sortirent de la Lincoln. Ray frappa une série de coups à la porte, qu'ouvrit le lieutenant Jimmy Wingo. Quand ils entrèrent dans le salon, Oscar se leva pour les saluer. « J'ai vu vos débuts à la télévision », dit-il, montrant le poste d'un geste. Une chaîne locale repassait la séquence filmée par la caméra de surveillance du bureau des étudiants, et ils regardèrent tous cet épisode, bref et violent. Le visage de Ray se figea en un masque blême lorsqu'il vit l'un des chiens de ZOG plaquer sa fille contre le mur et lui coller sous le crâne son pistolet chargé. « D'habitude, nous demandons un récit détaillé des événements quand quelque chose de ce genre arrive, mais je dirais que cette petite vidéo dit à peu près tout. Quelque chose à ajouter ? »

« Nous vous remercions pour l'exfiltration, mais nous avons été un peu surpris quand nous avons vu le chauffeur », dit Eric en regardant Ray Ridgeway. « D'ailleurs, chef, comment a-t-il fait pour venir nous chercher si vite ? »

« Eh bien, Jim m'a communiqué que vous aviez sonné l'alarme du thé du Texas, j'étais avec le camarade Ridgeway senior quand il m'a passé le coup de fil », répondit Oscar. « En théorie, il n'était pas censé le savoir et c'était le cas, mais parfois la décence doit l'emporter sur la procédure, donc je lui ai dit que vous étiez poursuivis et il s'est porté volontaire pour vous exfiltrer ».

« Est-ce que ma présence est encore nécessaire ce soir, Oscar ? » demanda Ray.

« Non, nous devons mijoter un nouveau plan de carrière pour nos deux camarades qui viennent de se retrouver sur le carreau », dit Oscar. « Mais étant donné vos liens de famille, vous pouvez rester avec nous si vous voulez. »

« Ce que j'ignore, je ne peux le dire », fit Ray. « Je m'attends à trouver le FBI ou les lardons ou les deux chez moi à mon retour. Dieu merci, ma femme est partie voir sa sœur, mais elle pourrait découvrir l'affaire par la télévision. C'est fâcheux, mais moins que si des nègres en cuirasses défonçaient la porte sans crier gare. Je ferai le père choqué et abattu à l'idée que sa fille a de si mauvaises mœurs, mais ils pourraient avoir des doutes et m'emmener dans une des petites cellules du Centre Judiciaire me pour faire leurs petites expériences ».

« Vous ne pouvez pas le faire passer dans la clandestinité, chef ? » demanda Annette, alarmée.

« Mais c'est impossible, ma biquette », dit son père. « Pour que je sois utile au mouvement, il faut que je reste à mon poste. Personne ne peut faire ce travail à ma place. Ne te fais pas de bile, j'ai le bras assez long pour qu'ils n'osent pas trop me maltraiter. Enfin j'espère. Mais si j'ai tort et qu'ils

essaient de me briser, je ne dois rien savoir de ce que vous faites. Je mourrai avant de vous avoir trahi en connaissance de cause, mais nous savons bien que ces chiens galeux ont le moyen de faire dire n'importe quoi à n'importe qui. Je ne pourrai pas y survivre. Vous allez vous déplacer, Oscar ? »

« Ils seront à des kilomètres et des kilomètres quand vous rentrerez en ville, Ray », l'assura Oscar. « En fait, j'allais leur demander s'ils voulaient bien entrer officiellement en fonction à la Troisième Section. La moue du lieutenant Wingo nous montre qu'il n'aime pas que nous leur chipions leurs meilleurs éléments. Aucune compagnie de ligne n'aime ça. Mais vous avez tous les deux démontré un talent certain dans ce travail et nous pouvons vous employer ailleurs qu'à Portland, où vous êtes grillés pour un bout de temps ».

« Bon d'accord, je vais devoir y aller », dit Ray en soupirant. « Je ne sais pas quand je pourrais vous revoir, mais je pense qu'il est inutile de vous dire que vous serez dans mes pensées et mes prières, toujours. » Il serra solennellement la main d'Eric, se pencha pour embrasser sa fille sur le front. « Je ferai de mon mieux pour accompagner ta mère dans l'épreuve, et si quoi que ce soit nous arrive, à elle ou à moi, Oscar ici présent te tiendra informée. Faites bien attention à vous, camarades », dit-il avec gentillesse.

« Toi aussi, papa », répondit Annette.

Chapitre XXVIII : La facture du boucher

Portland en hiver n'avait jamais été un endroit riant, même lors des plus belles journées, mais pendant cet hiver-ci, le quatrième depuis le début des Troubles, la ville était devenue une zone grise et hagarde faite d'accotements bétonnés, de clôtures barbelées, de devantures de magasins et d'immeubles bombardées, peuplée de mines renfrognées qui hâtaient le pas en silence dans les rues pluvieuses, tâchant d'éviter les postes de contrôle et les patrouilles des LARDEU qui semblaient rôder à tous coins de rues du centre-ville. Même les citoyens qui n'avaient rien à voir avec la NVA et qui soutenaient politiquement le gouvernement évitaient le contact avec les bandits en cuirasse, dont ils avaient enregistré les corruptions, les provocations, les brutalités et les soudains accès de violence inconsidérée. Les riches unionistes qui pouvaient se le permettre se trouvaient des excuses pour déménager discrètement en-dehors du Nord-Ouest, de peur de s'exposer eux et leurs familles à la NVA, mais aussi pour ne pas être l'objet des attentions et des exactions de leurs « protecteurs » fédéraux.

Pour tout dire, les Américains n'allaient pas très fort. L'accession à la Maison Blanche de Chelsea Clinton, quelques jours auparavant, n'avait pas été éclatante ; son discours d'investiture avait été prononcé dans le bureau ovale parce que le service secret présidentiel n'avait pas laissé le président des États-Unis se montrer en public, redoutant un assassinat. La présidence de Chelsea était considérée avec un scepticisme poli, pour dire le moins, par les médias et le pays tout entier. Ce n'était un secret pour personne que sa mégère de maternelle tirait les ficelles et dirigeait le gouvernement des États-Unis derrière le rideau. Hillary n'avait même pas pris la peine de déménager de la Maison Blanche. Même le vieux Bill y était aperçu à l'occasion, hantant les couloirs en tongs, stuporeux sans doute sous l'effet de médicaments, et, revêtu d'une descente de bain ou en caleçons, il faisait sonner les alarmes de sécurité quand il oubliait de prendre sa carte magnétique.

L'empire américain était au bord de l'effondrement. Malgré la conscription obligatoire d'un million de jeunes gens tous les ans, les États-Unis ne pouvaient pas entretenir les forces militaires suffisantes pour combattre des insurrections de basse intensité dans une douzaine de pays. La quantité de pertes de plus de dix mille morts par mois commençait à faire sentir ses effets, même pour un pays de la taille des États-Unis. Malgré les tentatives de les écarter de l'espace public et de les cacher, les anciens combattants estropiés remplissaient les rues et les centres commerciaux de l'Amérique, qui mendiaient des pièces de monnaie et parlaient tout seuls, rendus manchots, culs-de-jatte ou fous.

Dans le Nord-Ouest, une situation aussi curieuse qu'instable s'était développée. Des pans entiers de zones montagneuses, de déserts et de forêts, de hameaux sur la côte et dans l'arrière-pays et même de villes moyennes étaient devenus pour ainsi dire des zones libérées. Il en était ainsi du comté de Clatsop et de ses environs, sur la côte de l'Oregon. Des centaines de localités, entièrement blanches désormais, s'étaient prises en mains, constatant l'absence grandissante de toute aide ou soutien venu des grandes villes ou des autorités fédérales. Le gouvernement local, sous l'autorité d'hommes comme le shérif Ted Lear et de tant d'autres maires de villages, chefs de police et conseillers municipaux, reprenait sa signification. On pouvait toujours remarquer de tels endroits au fait que les hampes des drapeaux sur les bâtiments officiels et sur les écoles étaient nues, ou n'arboraient qu'un drapeau de l'État. Ils n'osaient pas arborer la bannière étoilée, mais la NVA avait eu assez de sens diplomatique pour ne pas exiger prématurément le drapeau tricolore du Nord-Ouest.

Les grandes villes abritaient encore de grandes concentrations de troupes fédérales et une administration civile en partie fonctionnelle. Dans la conurbation du détroit de Puget, dans des îlots de pouvoir fédéral comme Spokane, Boise, Eugene, et bien sûr à Portland, le pouvoir de Washington avait le dessus. Souvent. Il arrivait que les LARDEU et des unités militaires entre deux

missions au Proche-Orient fussent convoyées par avion dans des zones rurales pour y mener des nettoyages de grande envergure, arrêter des listes de membres réels ou supposés de la NVA, démolir des maisons à la pelleuse et dans certains cas rafler des lotissements et des villages entiers pour les déporter dans les camps du Nevada et du Dakota du Nord. La NVA se dispersait à leur arrivée, puis les piquait aux flancs et aux extrémités avec ses tireurs embusqués, frappait les patrouilles et démolissait des véhicules, parfois même des convois entiers avec des bombes artisanales, assassinait les collaborateurs unionistes et les notables qui portaient assistance aux forces gouvernementales, et lançait parfois des attaques-éclair sur les bases et les camps des LARDEU. Comme la côte Nord-Ouest était une immense région, les États-Unis n'avaient pas les effectifs suffisants pour placer un soldat derrière chaque arbre.

Avant la guerre, ceux qui s'opposaient au concept de la lutte armée faisaient valoir que l'écrasante supériorité technologique de ZOG rendait impossible la guérilla en Amérique du Nord, mais ils se trompaient, manifestement. Certes, le gouvernement avait la capacité de traquer par satellite un grand nombre de mouvements de la NVA dans la Patrie, mais faute de personnels et de capacité tactique, il leur était impossible de *répondre* à ces mouvements. Ils avaient tenté d'utiliser des drones tueurs, des bombardements chirurgicaux, et même des missiles de croisière, mais sans grands résultats, mis à part les dégâts collatéraux sur les civils qui allaient croissant et levaient des ferments de haine contre le gouvernement des États-Unis, comme cela avait lieu au Proche-Orient.

La technologie militaire « intelligente » de l'Amérique laissait toujours autant à désirer. Comme les *feds* envoyaient, dans les petites bourgades et les régions de montagne, leurs agences tous risques des troupes d'élite, ainsi que des compagnies plus imposantes de type Rangers pour traquer et éliminer les colonnes volantes et les bases d'appui de la NVA, les embuscades et les fusillades acharnées se multiplièrent, qui ne tournaient pas toujours à l'avantage de la NVA, comme ce fut le cas lors de l'anéantissement de la célèbre Colonne Volante d'Olympia, dirigée par le commandant Tom Murdock et sa fameuse partenaire, la belle Melanie Young. Toutefois, ces actions ne produisaient pas l'effet escompté par les autorités, car elles ne disposaient pas des ressources nécessaires pour consolider leur succès, et les rebelles finissaient par ré-investir les territoires qu'on avait déclarés pacifiés un mois auparavant. Ce n'est pas que les Américains n'avaient rien appris de l'Irak et de l'Afghanistan, c'est tout simplement qu'ils n'avaient pas encore découvert le moyen d'utiliser leur supériorité matérielle et technologique pour briser l'esprit humain.

De toutes les tactiques militaires employées par la NVA pendant la rébellion, la plus efficace et celle qui occasionnait à l'ordre établi le maximum de terreur dans les zones urbaines, était l'usage de tireurs embusqués. C'était la peur des tireurs embusqués qui avait nettoyé les rues des non-blancs, lesquels avaient trouvé refuge au sein de leurs quartiers denses et populeux, et donnait des migraines aux forces de sécurité américaines qui n'arrivaient pas à protéger leurs personnels. Elles étaient si rongées d'inquiétude, désarçonnées et paranoïaques qu'elles furent incapables de mener à bien ne serait-ce qu'une grande offensive avec conférence de presse à la clé. Au début des hostilités, la plupart des tireurs embusqués opéraient en dérivant, saisissant presque au hasard toutes les cibles qui pouvaient se présenter à leur fusil.

Un Volontaire avait l'habitude de partir en dérive avec son fusil, posté sur la banquette ou la plateforme arrière d'un véhicule dans l'idée de buter un ou deux congolais, ou de se faire un flic, avant de tailler la route. Mais ces jours-là étaient loin derrière eux. Seuls quelques-uns opéraient encore en loups solitaires, car désormais les équipes de tireurs embusqués étaient diligemment assemblées, entraînées et dirigées par les commandants de la NVA, comme des pièces dans un jeu d'échec. Les équipes étaient formées de trois personnes : le tireur, l'éclaireur qui pouvait tenir lieu de tireur en second, et le chauffeur qui s'occupait aussi de sentinelle, couvrant les deux autres lorsqu'ils prenaient leurs positions, ajustaient et faisaient feu. Parfois, des tireurs d'élite pouvaient se coucher sur un toit ou se cacher dans un arbre pendant les heures en attendant qu'une cible apparût. Il n'y avait pas autant de chasseurs qu'on ne le disait.

La chasse dans les grandes villes, farcies de vidéo-surveillance à tous les coins de rues, surplombées

d'hélicoptères, truffées d'informateurs dangereux et, surtout, pourvues de forces ennemies qui pouvaient répondre du tac au tac avec une puissance de feu bien supérieure à toute heure du jour ou de la nuit, était une activité beaucoup plus ardue que ne le laissaient transparaître les médias.

Le réservoir de cibles s'était considérablement réduit depuis le début de la guerre, puisqu'une paranoïa massive s'était emparée des nègres, des Mexicains, des gauchistes, des bureaucrates et des journalistes de la ville. Ils restaient dans leurs quartiers, sous la garde non seulement des lardons et des flics, mais aussi de compagnies de sécurité privée dans les enclaves les plus cossues et par des veilleurs de quartiers dans les ghettos et les *barrios*, qui signalaient à la ronde toute présence dans une rue d'un visage pâle importun. Tout blanc passant en voiture dans un quartier à majorité nègre, hispanique, riche ou sodomite pouvait être certain d'être arrêté, fouillé et harcelé et de recevoir une bastonnade en bonne et due forme derrière un Stryker des LARDEU s'il osait protester.

Les employés nègres, hispaniques et asiatiques étaient transportés dans des camionnettes et des bus blindés qui faisaient l'aller-retour entre leurs quartiers et leurs lieux de travail. Dans les immeubles de bureau, les fenêtres avaient soit été renforcées d'étais de métal, soit remplacées par du Plexiglass pare-balle. Les lieux en libre accès, les squares, les jardins publics, les abords des routes, tous lieux qui pourraient permettre de repérer une cible qui entre ou sort d'un immeuble ou qui chemine à pied, avaient été fortifiées de murs de Bremer ou ceinturées de caches en nylon opaque pour gêner la visibilité. C'est ainsi que la plupart des parcs de stationnement qui n'étaient pas souterrains étaient désormais hérissés de ce genre de clôtures, semblables à des clôtures de courts de tennis, qui rendaient difficile la découverte d'une position de tir dans les environs à même de donner une vue d'ensemble satisfaisante. Il en allait de même des cours de récréation des écoles publiques intégrées ou de tout autre endroit où l'on pouvait encore trouver de la diversité à découvert. Les zones à forte proportion de cibles, comme le Centre Judiciaire, étaient devenues des villes dans la ville, s'étant adjoints des quartiers d'habitation semblable à ceux des hôtels et des commodités comme des épiceries, des banques, des salles de sport, des bars et des restaurants, un Mighty Mart et des salons de massage, sous la protection des murs de Bremer.

En réponse, la NVA avait opté pour la qualité contre la quantité, en mettant sur pied des équipes qui localisaient, traquaient et abattaient des cibles spécifiques dans les endroits mêmes où elles se croyaient en sécurité. Il importait autant de désarçonner sans cesse les Américains et de conserver l'avantage psychologique, que d'interférer avec leurs menées et de les ralentir autant que possible. Plus que les bombes artisanales, plus que les embuscades, plus que les incendies et les virus informatiques, la campagne des tireurs embusqués ralentissait la « guerre contre le terrorisme intérieur », qui mollissait franchement, alors que la NVA volait comme un papillon et frappait comme une guêpe. Toutefois, le danger de mort rôdait à chaque coin de rue.

* * *

Lors d'une matinée froide et brumeuse de janvier, une grosse camionnette bleue, dont les lettres peintes indiquaient qu'elle était de la blanchisserie Apex, roulait dans une banlieue de Beamer-ton. Ces camionnettes bleues étaient bien connues dans le grand Portland. L'un des rares secteurs d'activité encore en expansion à Portland pendant les Troubles était celui des livraisons à domicile en tout genre, puisque de plus en plus de gens étaient effrayés à l'idée de quitter leur domicile ou ses alentours immédiats, même pour les services les plus essentiels. Tous ceux qui pouvaient faire des commandes depuis un ordinateur sur leur poste de travail le faisaient, et l'on pouvait, et l'on pouvait commander de tout en ligne ou par téléphone. Tous les gens de métier faisaient des déplacements à domicile, qu'il s'agisse des derniers avocats restants, des vétérinaires ou des coiffeurs. Presque toutes les chaînes avaient leurs services de livraison au client, qu'il s'agisse de nourriture, de meubles, de jouets pour enfants, de mécanique, de fournitures de bureau, d'articles pour animaux domestiques, d'alcools, et bien entendu de nettoyage à sec. Plusieurs articles et reportages avaient remarqué que le trafic automobile à Portland consistait essentiellement en patrouilles de police et de LARDEU et en véhicules de livraison en tous genres. L'entreprise Apex était la plus grande et la plus populaire des blanchisseries mobiles en ville. C'était aussi une vitrine

de la NVA, l'affaire ayant été achetée à ses anciens propriétaires en volumineuses liasses de liquidités qui provenaient de braquages de casinos indiens, puis conclue par une petite jambisation, pour en assurer la confidentialité.

Comme les camionnettes Apex sillonnaient toute la ville et se voyaient partout, leur présence ne suscitait ni remarques ni soupçons. Les camionnettes faisaient leurs rondes habituelles dans les banlieues, prenant et restituant les chemises et les costumes sur des cintres, dans ses sacs noirs hermétiques. Quelques-uns de ces sacs noirs hermétiques contenaient autre chose que des vêtements, étant donné que les camionnettes Apex avaient une valeur irremplaçable pour transporter les Volontaires et faire la navette entre planques et cache d'armes. Elles étaient presque toutes dans les lointaines banlieues qui entouraient la ville ; le commandement de la brigade de Portland ayant décidé que le contact avec l'ennemi dans les artères bondées du centre-ville était bien trop risqué et qu'il fallait plus ou moins se retirer de la ville de Portland, à la grande joie du quartier-général adverse, qui cria sur tous les toits que l'« élimination du terrorisme » en centre-ville était une grande victoire.

Lors de cette froide et vilaine matinée donc, Cat-Eyes Lockhart supervisait l'entraînement d'un nouvel éclaireur, le Volontaire Scott Gardner, âgé de 18 ans. Gardner avait reçu son avis d'incorporation dans l'armée juste après sa sortie du lycée. Il avait pris la résolution que s'il fallait combattre, il le ferait pour son propre peuple et son propre pays. Il avait donc manqué à l'appel et s'était mis en contact avec la NVA par le truchement de sa tante, une vieille dame chaussée de tennis blancs qui passait aux yeux du reste de sa famille pour un peu fêlée du casque. Il avait prouvé sa bonne acuité visuelle de tireur et son sang froid dans l'exécution, lorsqu'il s'était fait les os dans une opéquate, où il avait refroidi deux mexicains à la sortie d'une usine de conditionnement de viande à Milwaukie. Puis il avait été appelé au poste de tireur embusqué, pour combler le vide laissé par un Volontaire tué en résistant à son arrestation.

Les deux hommes étaient à l'arrière de la camionnette, leurs armes accrochées à des fixations derrière eux. Ils regardaient ce qui se passait dans les rues au moyen de téléphones portables qui avaient été artistement disposées et camouflées à l'extérieur du véhicule et qui alimentaient en images l'ordinateur portable qu'ils avaient devant les yeux. L'écran était divisé en quatre, donnant une vue à 360 degrés de ce qu'il y avait devant, à gauche, à droite et derrière la camionnette. Ils pouvaient agrandir la taille des sous-écrans et zoomer sur ce qui les intéressait. « Ce que je n'aime pas dans ces camionnettes, c'est qu'il faut compter sur des yeux électroniques », dit Cat à Gardner. « Moi, j'aime les fenêtres d'où je peux regarder, mais qui dit fenêtre, dit bonhomme, et nous voulons leur faire croire qu'il n'y a que des vêtements là dedans. » Joseph Mohr qui les conduisait, était un Volontaire entre deux âges, vêtu d'une salopette bleue et d'une casquette bleue. Il communiquait avec Cat par le truchement de petits talkies-walkies pour enfants, achetés à Wall Mart, mais qui faisait bien l'affaire à si courte distance. La camionnette avait subi des modifications spéciales, minutieusement camouflées et difficiles à détecter lors d'une fouille de routine à un poste de contrôle. Sur chaque flanc et sur les portières arrières, avaient été ouvragés des petits clapets qui laissaient passer le canon d'un fusils et permettaient de tirer. Une porte dérobée s'ouvrait par le dessous et donnait accès au toit, pouvant servir de plate-forme de tir ; tout l'intérieur du véhicule avait été tapissé d'un revêtement en Bakélite pour le rendre pare-balle, solution efficace qui évitait de l'alourdir, contrairement aux plaques de blindages traditionnelles en acier.

« Alors voilà la procédure », dit Lockhart à Gardner. « Ces tours en Apex sont des inspections d'éclaireurs. Tu serais étonné de voir combien de renseignements nous pouvons glaner en ne faisant rien d'autres que faire le tour des banlieues. On passe la plupart de nos résultats à la Troisième Section, pour analyses. »

« Comme quoi par exemple, chef ? » demanda Gardner.

« Ne m'appelle pas chef, je ne suis qu'un Volontaire, comme toi », fit Lockhart. « Tu peux m'appeler Jesse, ou Jess. Ou Cat-Eyes, comme tout le monde et le chat de la mère Michèle le font ces temps-ci. »

« Euh, si je peux me le permettre, pourquoi n'êtes-vous pas officier, chef, euh pardon, Jesse ? » demanda Gardner. « Vous êtes l'un des Volontaires les plus célèbres, donc pourquoi êtes-vous encore Volontaire, sans jeu de mots ? »

« Ils n'arrêtent pas de me menacer d'une promotion, mais j'ai réussi à les tenir à distance pour l'instant », répondit Lockhart. « Je ne suis pas enclin aux responsabilités et à tout ce qui va avec. J'aime bien courir les rues à tirer sur les trucs sur quoi il faut tirer. Beaucoup de types veulent assurer dans la NVA pour finir politiciens ou officiers dans la République, et il n'y a aucun mal à cela, j'imagine. Les gens sont ambitieux, il ne peut pas y avoir que des idéalistes échevelés. Quant à moi, après la guerre, je rentrerai à Astoria pour redevenir un poivrot, ou peut-être pas. Je n'ai pas encore décidé. »

« Quel est le genre de renseignement que nous recherchons ? » demanda Gardner.

« Toutes choses intéressantes que nous voyons et entendons », lui dit Lockhart. « Par exemple, qui gare quelle voiture à quel endroit, qui est harcelé par les lardons et pourrait avoir assez de rancœur pour nous filer un coup de main, quelles boutiques et propriétés viennent de passer en vente ou en location, lesquelles viennent d'être reprises, et par qui, les endroits où nous pouvons entreposer des trucs, ce genre de choses. Mais surtout, nous cherchons des cibles, et nous en trouvons parfois. Nous trouvons surtout du nègre promu à la discrimination positive et du mexicain assez riche pour avoir ce genre de maison. Ils croient être à l'abri à la vue de tous, pour ainsi dire, parce que nous n'irions pas les trouver en plein dans la petite maison dans la prairie. Nous cherchons aussi ceux qui ont un lien quelconque avec la police, le gouvernement, les médias, la bureaucratie, les Juifs, tous ceux qui emploient les sus-nommés, bref tous ceux qui doivent être évacués. Mais tant que ne déboule pas en pleine rue devant nous un gros poisson comme un gouverneur, un général, ou quelqu'un de cet acabit, nous ne tirons pas à vue. Il faut être prudent et nous souvenir de tous les méchants qui sont à nos trousses, comme nous sommes aux leurs. Même si l'on voit un nègre ou un adversaire déclaré, nous ne le fumons pas comme au bon vieux temps. Nous prenons note de son adresse, puis nous envoyons une équipe de reconnaissance pour arpenter les lieux, prendre les mesures et enquêter sur le rôle et l'importance du personnage. Surtout, nous nous assurons qu'il ne s'agit pas d'un piège LARDEU. Les lardons commencent à utiliser ceux que nous ciblons comme appâts, qu'ils le sachent et l'acceptent ou non. Des noirs, des homos, des couples de pollueurs raciaux affichés, ce genre de choses, nous attirent dans des endroits où nous allons les attaquer et où les lardons nous attendent. Les nôtres à Seattle et à Spokane et dans d'autres coins sont déjà tombés dans ces pièges. Personne encore à Portland, et je ne compte pas être le premier. Si nous tombons sur un candidat vraisemblable, nous revenons à la nuit tombée avec deux voitures, nous passons au crible toute la zone, le terrain, et nous faisons notre collecte d'informations. Nous voulons être sûrs que la cible habite bien la maison en question, sinon, c'est quelqu'un qui fait des apparitions à tel endroit et à telle heure tous les jours et qui est très entouré. »

« Le travail n'a pas l'air marrant », dit Gardner.

« Pas marrant du tout », reconnut Lockhart. « La plupart du temps dans une guerre, on s'ennuie ferme. Mais tu sais quoi ? La semaine prochaine, je vais faire un petit tour à Salem pour chasser un député gauchiste, une espèce en voie de disparition dans l'Oregon. Il y aura d'autres gars ; si tu veux, je peux te prendre avec moi. Nous verrons si nous pouvons en faire en une espèce complètement éteinte. Les autres et toi pourrez peut-être tirer vos premiers coups de feu en situation de combat. »

« Putain, génial ! » fit Gardner, enthousiaste.

« Premier arrêt pour vous, les gars, dit la voix de Mohr sur le talkie-walkie Mighty Mart.

« Reçu », fit Lockhart. « Bon, quand Joe va faire sa livraison, il doit ouvrir la portière arrière et la laisser ouverte, pour que tout ait l'air propre, donc nous nous cachons derrière la rangée de costumes que tu vois là au cas où un curieux voudrait rentrer dedans. Nous regardons Joe sur l'ordinateur, et à qui il parle, en général les proprios ou leurs femmes, mais on en profite pour

observer toute la maison et tout ce que nous montrent les caméras. Fais attention aux choses qui n'ont pas l'air à leur place, une voiture de police ou une face noire ou marron à la fenêtre, toute chose qui pourrait intéresser l'Armée. »

« Compris », dit Gardner. Pendant une heure, ils restèrent couchés à l'arrière de la camionnette en regardant le Volontaire Mohr faire sa tournée du lotissement avec les habits et leurs cintres sur les bras. Puis Cat reçut un coup de fil sur son téléphone portable. Il parla avec son correspondant, puis saisit son talkie-walkie.

« Joe, est-ce qu'on peut raccourcir et aller sur l'autoroute 26, à la sortie qui donne sur Barnes Road, en vitesse, sans trop énerver les clients d'Apex qui veulent revoir leur calcifs ? »

« Oui, on pourra revenir tout à l'heure pour finir la livraison », répondit Mohr. « Qu'est-ce qui se passe, Cat ? »

« J'ai reçu un coup de fil de la brigade. La Troisième a détecté un *jet* militaire spécial qui va atterrir à l'aéroport à quatre heures du matin, qui vient d'un endroit non-communicé, en toute discrétion, puis un hélico arrivera à l'héliport du Centre Judiciaire à cinq heures du matin, sans doute de l'aéroport. Ils ont vu un convoi ennemi qui sortait du Centre Judiciaire. Des Strykers et des VAB qui sont sûrement remplis de lardons, une camionnette de CNN et une de Fox News, et au milieu de tout ça, trois voitures banalisées, avec en plus deux hélicoptères lardon en soutien aérien. Le coup des trois voitures banalisées, c'est pour que nous ne sachions pas laquelle attaquer, donc l'une d'entre elle transporte quelqu'un dont ils savent qu'on veut la peau. On dirait une tournée pastorale. Il se dirigent vers l'Ouest, sur l'autoroute 26 et Oscar veut qu'on aille faire une reconnaissance. Pas pour tirer, juste pour voir ce qui se trame et si on peut faire tomber la pluie sur le carnaval. »

« Très bien, on devrait y être dans quatre minutes », dit Mohr. « Il y a une route dégagée devant l'hôpital St. Vincent, où je pourrais tourner ou me garer. »

« C'est peut-être bien là qu'ils vont aller », dit Lockhart. « Je ne sais pas pourquoi. Je suis en train de me demander ce qu'il y a d'autre dans le coin, où ils pourraient faire une séance photo. Tu pourrais entrer dans l'aire de stationnement de l'hôpital, Joe ? »

« Pas sans une fouille complète du camion, en en plus ils ont clôturé, Cat », dit Mohr. « Des murs de Bremer et des barbelés concertina. C'est un hôpital où ils envoient beaucoup de lardons blessés et de gros bonnets de chez ZOG, donc c'est l'état de siège là-bas. Des Blackwater au rez-de-chaussée et des lardons en sentinelles. J'ai entendu dire qu'ils avaient deux mitrailleuses .60 montées sur le toit, mais c'est peut-être du pipeau. Même si je pouvais rentrer en bluffant, nous ne pourrions pas en sortir si ça chauffe. »

« Bon, peut-être qu'ils vont à l'hôpital pour une séance photo avec les héros blessés de Sion et tout le tralala, mais peut-être pas. Amène-nous là-bas et nous verrons si l'on peut faire quelque chose. » Lockhart rangea son talkie-walkie dans son étui.

« Qu'est-ce que vous appelez une visite pastorale, chef, pardon, Jesse ? » demanda Gardner.

« C'est quand un gros politicien ou un général zoggien, ou une vedette, vient faire un tour de propagande contre nous autres les méchants racistes », expliqua Lockhart. « Ils surgissent de nulle part, comme s'ils tombaient du ciel. Une fois qu'ils ont atterri, ils serrent des mains, font des petits discours, embrassent tous les enfants chocolat qui n'ont pas disparu, font des blagues à la gomme avec l'idiot de village, ce genre de clowneries. Ils veulent montrer aux leurs à quel point tout est calme ici, et à quel point les forces de la vérité, de la justice et des valeurs américaines sont en train de gagner, parce que la victoire est au coin de la rue, tu vois le tableau. Tout le voisinage antipathique, les cadavres et les bagnoles brûlées sont nettoyées quand ils arrivent et pendant la visite pastorale, les gros bonnets sont entourés de bataillons entiers de gardes, de machines et d'armes lourdes, mais les caméras de télé n'enregistrent jamais toute cette armada, évidemment. Et ensuite, ils disparaissent dans le ciel et les fusillades reprennent. Bush Deux et Hillary nous faisaient tout le temps le coup en Irak. Les visites pastorales, ça fait vraiment mal au cul. Tout le

monde est archi-tendu. Le gros barouf, où Jimmy Wingo, Kicky McGee et moi avions été pris sur Flanders Street il y a quelques années, c'était à cause d'une visite pastorale du Vice-Président. Le pire, c'est qu'on n'a jamais pu l'avoir. Même pas l'approcher. »

« Mais alors, qui pourrait venir nous faire cette visite ? » demanda Gardner.

« Aucune idée. »

« Chelsea ? » suggéra le jeune Volontaire avec entrain.

« Si seulement ! C'est cette information qu'il faut découvrir, mais si c'est quelqu'un d'assez haut placé pour que le fait de le buter nous rapproche d'une nation blanche, je tenterai de le faire, et j'aurais besoin de ton aide. » Lockhart lui fit un sourire. « Qui sait ? Peut-être que tu vas tirer ton premier coup de feu en situation de combat plus tôt que prévu. »

La camionnette arriva sur la voie d'accès en roulant au pas et franchit le porche de l'Hôpital St Vincent, désormais fortifié de deux casemates en béton armé à gauche et à droite et barré d'une lourde porte roulante en acier. Dans l'une de ces casemates, le lieutenant Roy Dow de chez Blackwater Security était en train d'instruire un nouveau garde, un sikh en turban du nom de Gupta Sayyid Singh, sur le mode d'emploi du système de vidéo-surveillance.

« La porte reste ouverte en journée », lui dit Dow. « Nous recevons trop de plaintes des équipes médicales à cause des ambulances qui doivent attendre à l'entrée et à la sortie, sans parler des employés, donc en journée nous n'utilisons que les barrières levantes à l'entrée et à la sortie. La nuit, les portes roulantes sont fermées et elles le restent. Quand nous les ouvrons, c'est pour laisser passer un seul véhicule à la fois, après vérification et autorisation. Aucune exception. Vous allez faire les sorties aujourd'hui. Vous vérifierez individuellement tous les véhicules en pensant bien à regarder à l'intérieur ; vous notez les numéros de permis de conduire et le nombre de personnes qu'il y a dans chaque véhicule. Le contrôle des entrées est encore plus strict. Je me fiche de savoir si telle ambulance qui revient d'un carambolage de dix voitures ou d'une explosion à la bombe, on ne laisse personne entrer ou sortir sans vérifier les identités et les motifs. Quoi qu'il arrive, ils continueront à saigner ou à convulser tant qu'ils ne se seront pas mis en règle avec la procédure. Nous ne laisserons entrer aucun de ces pécheurs malfaisants. » Dow, qui était l'un de ces chrétiens évangéliques que Blackwater favorisait tant, avait déjà irrité l'employé Sikh en glissant des petites bandes-dessinées chrétiennes dans son casier et dans son panier repas dans le réfrigérateur, au poste de contrôle principal. « Les caméras ont une vue sur toute la voie d'accès jusqu'ici au porche ; faites toujours en sorte d'avoir une vue sur les véhicules qui circulent. »

« Très bien, sahib », dit Singh. « J'aimerais faire remarquer que ce camion bleu vient de tourner, là-bas au bout de la voie d'accès et qu'il arrive de ce côté ».

« Oui, je le vois », fit Dow, scrutant l'écran de télévision. « Nous allons nous en servir pour faire des exercices. Ce n'est sans doute rien. Voyez-vous, il y a des camionnettes Apex dans tout Portland ces jours-ci, puisque les fascistes ont tellement terrorisé les braves gens qu'ils ont peur d'aller eux-mêmes à la blanchisserie, mais de ce que nous savons, la NVA a très bien pu détourner cette camionnette, qui pourrait contenir une bombe aux engrais chimiques, aussi grosse que celle qui a démoli le bâtiment Murrah à Oklahoma City. Donc, quand vous voyez quelque chose dans ce genre, ou quoi que ce soit de douteux, vous cliquez sur le véhicule suspect ou sur la personne, comme cela avec la souris ». Dow lui montra comment faire. « Et là, vous voyez la petite icône qui reste pendant dix secondes, vous cliquez sur F3, comme ça. Les caméras ont chacune beaucoup d'objectifs et en faisant cette opération, vous bloquez un objectif sur la cible et un écran dédoublé s'affiche qui suit la cible partout où elle va, vous voyez ? Vous obtenez un nouvel écran séparé qui a toutes les fonctions et les capacités de l'écran principal, comme on le voit. Bon, la camionnette se rapproche de notre position. Si elle ralentit ou si elle fait quoi que ce soit de bizarre, vous appuyez sur cette touche orange. Cela va avertir l'autre casemate, pour que les gardes soient au courant qu'il se passe quelque chose. Ils peuvent voir ce qu'il y a sur votre écran dédoublé. Bon, ils ne ralentissent pas, ils

passent. Ils ont dû prendre la mauvaise voie en sortant de la 26 et ils retournent à l'autoroute. »

« Mais alors, pourquoi ralentissent-ils comme s'ils allaient se garer ? » demanda Singh.

« Je ne sais pas », fit Dow en fronçant les sourcils, regardant attentivement l'écran.

La camionnette ralentissait parce que ses occupants avaient remarqué un convoi de LARDEU qui descendait l'autoroute 26, mais dans leur dos.

« Écoute-moi Joe, tu vas les filer, mais pas de trop près, juste assez pour les avoir en visuel », dit Cat-Eyes Lockhart dans son talkie-walkie. « Il y a au moins trois véhicules derrière le dernier Stryker ».

« Nous ne pourrions pas voir grand chose », dit Mohr. « Surtout que ces trois voitures civiles qui sont devant nous vont les mettre à une sacrée distance ».

« Je sais, mais pour le moment, nous voulons seulement savoir où ils vont », répondit Cat. Pour laisser assez de mou aux fédéraux, Mohr avait dû ralentir et tenir sa droite tout près de l'accotement, comme s'ils allaient se garer. C'était un petit mouvement discret, que personne n'aurait dû remarquer, à part le conducteur qui les suivait immédiatement, mais Singh avait l'œil vif, et Dow le vit lui aussi.

Au poste de sécurité principal, une radio émit un crachotement. « Pélerin, ici Docteur », dit le responsable de Blackwater à quelqu'un dans le convoi. « Nous vous avons en visuel. Tout va bien. »

« Reçu, Docteur », dit une voix venant du convoi.

Dow fronça les sourcils et prit lui aussi sa radio. « Docteur, ici Numéro Quatre. Nous avons un méchant probable sur la voie d'accès, une camionnette de blanchisserie bleue. Est-ce que vous la voyez ? »

« Oui, je les vois, Roy », dit l'opérateur du poste de sécurité, à l'intérieur de l'hôpital. « Qu'est-ce qui te fait dire que ce sont des méchants ? »

« Rien, à vrai dire, mais ils ont eu l'air d'attendre que passe le convoi de Priorité Un, peut-être pour les suivre », fit Dow.

« Hmmm, d'accord. Je préviens Pélerin », répondit son interlocuteur au poste de sécurité.

« Mieux vaut prévenir que guérir », pontifia Dow. « Les suppôts de Satan sont malins et sournois. Ils peuvent venir à vous de n'importe où et n'importe quand, comme la tentation au péché. Ah, les voilà. Ils entrent sur l'autoroute pour suivre la Priorité Un. Docteur, vous les voyez ? »

« Affirmatif », lui fut-il répondu. « Pélerin, ici Docteur. Il y a un véhicule suspect qui vous file, une camionnette bleue de la blanchisserie Apex, qui vient d'entrer sur la 26 et qui vous suit, trois voitures derrière vous. Ce n'est peut-être rien, seulement des costumes et des chemises, mais je me suis dit qu'il fallait vous avertir. »

« Reçu, Docteur », dit l'homme dans le convoi. Sa voix était celle du Major Wallace Reid des LARDEU, un officier *marine* de carrière qui avait été limogé dans l'organisation para-militaire parce qu'il avait protesté, devant ses supérieurs, qu'il ne voulait pas commander à de la racaille. On lui avait répondu que c'était justement parce que les LARDEU étaient des racailles qu'il fallait qu'ils eussent à leur tête de véritables officiers militaires, et qu'il avait le choix entre ce poste et une septième tournée au Proche-Orient, en Arabie Saoudite cette fois-ci. Reid avait failli choisir la tournée, mais l'idée de continuer à subir les 50 degrés à l'ombre le rendait presque fou, et celle d'un hiver sous la pluie glaçante du Nord-Ouest lui paraissait le plus pur des Nirvana. Même là, dans l'habitacle, malgré le froid et la pluie, Reid avait envie de baisser sa vitre, mais l'ambassadeur se serait sûrement plaint. Reid poussa un autre bouton sur sa radio. « Pélerin à Cormoran Un ».

« Ici Cormoran Un. À vous, Pélérin », dit la voix d'un pilote dans l'un des hélicoptères Apache qui survolait le convoi.

« Regardez la camionnette bleue de la blanchisserie Apex qui est trois voitures derrière nous. Elle vient d'arriver de la dernière sortie », ordonna Reid. « Vous la voyez ? »

« Affirmatif, Pélerin ».

« Gardez l'oeil sur elle et dites-moi si elle décroche », dit Reid.

« Un bandit, à votre avis ? », demanda le pilote.

« Je n'en sais rien », répondit Reid. « Sans doute pas, mais nous allons passer par le poste de contrôle Foxtrot 20 dans un moment, et s'ils sont encore derrière nous, je veux qu'on les arrête, mais aussi qu'on les fouille. »

« Reçu, Pélerin », dit le pilote. « Je m'en occupe. C'était Cormoran Un ».

Dans la camionnette Apex, le Volontaire Gardner demanda : « Vous avez une idée de l'endroit où ils vont, Jesse ? »

« Hmm, puisque ce n'est pas St. Vincent, ce sera peut-être le centre commercial de Beaverton, ou le Mighty Mart qui a été soufflé il y a deux ans. Ils ont déjà fait des reportages d'agit-prop là-bas, en jurant de reconstruire le bouzin, mais j'ai remarqué qu'ils n'avaient même pas déblayé la zone. C'est devenu un symbole de la lutte de Portland contre le racisme malfaisant et toute cette bouillie pour chat. »

« Le Baron Rouge a fait exploser le truc à trois heures du matin, non ? » demanda Gardner. « Personne n'avait été tué, si je me souviens bien. Pourquoi voudraient-ils transformer en symbole un supermarché vide qui a été soufflé parce qu'ils ne voulaient pas embaucher de citoyens américains ? »

« La fierté de l'Amérique en avait pris un coup », ricana Cat. « Ces endroits sont les Temples officiels de Mammon, donc nous avons fait une profanation de la religion américaine. Si Mighty Mart n'est pas à l'abri de la NVA, qui peut l'être ? Et puis, les ruines et les poutrelles tordues sont assez pittoresques. Il y a une poupée de petite fille dans sa boîte en plastique à moitié éventrée ; à chaque fois qu'ils y vont, ils font toujours un plan rapproché de cette poupée abîmée. Le sous-entendu est que des enfants sont été tués dans cette explosion, alors qu'en fait, comme tu l'as dit, absolument personne n'a été tué. Pour les médias, c'est l'une des façons de mentir, sans mentir tout à fait, si tu vois ce que je veux dire. Je veux bien reconnaître ça aux youpins, ce sont des experts de la propagande. » Le téléphone portable de Lockhart sonna. Il répondit et marmotta quelque chose dans le langage codé très particulier que la NVA était forcée d'utiliser dans ce genre de communications, puis referma son téléphone. Il reprit sa radio. « Bon, si j'ai bien compris ce qu'Oscar vient de me dire dans son patois, nous sommes en train de suivre un gros bonnet, Chaim Lieberman, l'ambassadeur d'Israël aux États-Unis. »

« Merde ! » fit Gardner. « Mais qu'est-ce qu'il fout là ? »

« Sûrement une mission pastorale, une séance photo, comme je l'ai dit », répondit Lockhart. « Les Israéliens sont en train de revitaliser leur machine de propagande aux États-Unis. En ce moment, le bruit court que les musulmans vont finir par arrêter de harceler stupidement les garnisons américaines dans leurs pays, pour lancer à la place une sorte d'offensive contre Israël ; personne n'en est sûr, mais c'est ce qu'on raconte. Les Juifs sont inquiets, à en juger par l'argent qu'ils balancent à Washington comme si c'était des confettis et par la manière dont les télé-évangélistes appellent l'Esprit-Saint à descendre sur Israël, comme jamais auparavant. Cela fait peut-être partie de leur campagne de pression pour que les États-Unis finissent par envoyer une bombe nucléaire sur La Mecque. »

« Nom de Dieu », marmonna Gardner. « Je ne suis pas musulman, mais dans ce cas, aucune paix ne sera possible entre eux et nous, jamais ».

« Je crois que c'est l'idée », dit froidement Lockhart. « Ils veulent que cette folie ne s'arrête jamais. Comme en Irak, où nos soi-disant conseillers du Mossad nous forçaient d'enterrer les bicots que

nous avons tués dans des peaux de porc, ou en mettant du bacon dans leurs sacs mortuaires. Pour insulter sciemment leur religion, un truc impardonnable. Puis ils s'en allaient dans leurs hélicos et nous laissaient faire face à la rage et à la haine des autres. Tiens, en parlant d'hélicos... » Il prit sa radio. « Joe, est-ce que les hélicos nous survolent toujours ? »

« Toujours », dit Mohr.

« Dis-moi s'ils bougent pour aller faire une reconnaissance dans une autre direction. Cela pourrait nous donner un indice sur leur destination. »

« Compris ».

« Tu sais qu'ils appellent Lieberman le *Boucher de Jéricho* ? » rumina Cat. « Quand il était général et qu'il commandait les troupes d'occupation de la Cisjordanie, des youpins dans une colonie avaient été méchamment corrigés et Lieberman décida de faire un châtement pour l'exemple en s'en prenant à toute une ville, Jéricho. Tu sais, quand la Bible dit que Josué gagne la bataille et que les murs de la ville tombent, tout ça ? Lieberman avait encerclé la ville dans une manœuvre de nuit et vers quatre heures du matin, il envoya ses hélicoptères avec leurs hélices en drapeau qui balancèrent des bombes au gaz, du bon vieux gaz moutarde. Des milliers de personnes ont agonisé dans leur sommeil, des hommes, des femmes, des enfants, des bébés, tout le monde. Ceux qui ont survécu sont tous aveugles, ou ont leurs poumons flingués à vie. Hillary avait passé un coup de fil au premier ministre israélien pour le féliciter de cette frappe courageuse contre la terreur. » Lockhart soupira. « Je me suis toujours senti mal à l'aide avec ce que j'ai fait à ces gens. Beaucoup de gars rentrent du Proche-Orient avec la haine au cœur contre eux, une haine folle, et vu certaines des choses qu'ils nous ont faites, les égorgements et tout, je peux les comprendre. Mais c'est nous qui avons commencé en 1948, quand nous avons mis les sales Juifs dans les pattes et que nous leur avons pris leurs terres, puis quand nous sommes revenus leur prendre leur pétrole. Je les ai tués, mais je ne les ai jamais haïs. Ils faisaient ce que j'aurais voulu que fassent un jour les Américains blancs, s'ils en avaient les bonbecs. J'aimerais beaucoup me taper ce youtre. Ce sera mon excuse pour les gens que j'ai blessés là-bas. »

« Quand ils arriveront à destination, vous allez l'ajuster ? » demanda Gardner, enthousiaste.

« Je veux, mon neveu. À moins que ce ne soit un plan trop suicidaire ».

« Ils vont tourner », dit la voix de Mohr. « Ils prennent la sortie Cornell Road ».

« Pourquoi ? » demanda Cat. « Qu'est-ce qu'ils foutent ? »

Joe Mohr parla dans son talkie-walkie. « Cat, il y a une bonne et une mauvais nouvelle. La mauvaise, il y a un barrage de lardons au sommet de la sortie, et ils se dirigent droit dessus. La bonne : Apex a deux courses de prévue sur Cornell et sur Thompson Road, qui sont inscrites dans mon carnet, donc on pourra s'en sortir en leur montrant. »

« D'accord, suivons-les », dit Cat, se décidant promptement. Mohr prit la sortie et la camionnette bleue se mit derrière les autres véhicules pour passer le poste de contrôle mobile, qui consistait en une barrière levante mobile manoeuvrée à la main et en quelque vingt LARDEU en cuirasses et uniformes bleus très sombres, presque noirs, des deux côtés de la chaussée. Cat fit glisser des rangées de costumes et de chemises sur un portant, pour que celui qui ouvrirait la portière arrière de la camionnette ne vît que des rangées d'habits propres sur les portants et des sacs d'habits sur le plancher. « Bon, Scott, prépare ton arme au cas où quelqu'un pointerait le museau un peu trop près d'ici ». Lockhart se retourna, décrocha son M-24 de son support et chargea une balle. Gardner prit son arme, une carabine de chasse Steyr .30-06 à lunette, et fit de même. C'était un peu risqué, mais les camionnettes Apex faisaient partie du paysage et passaient les barrages des LARDEU et de la police tous les jours. Elles n'étaient presque plus fouillées, et aux rares occasions où elles l'étaient, elles n'avaient toujours contenu que du linge. Les papiers de Mohr étaient parfaitement en règle et il avait passé ce barrage la semaine précédente ; il connaissait même par leurs noms certains lardons du poste de contrôle.

Mohr n'avait jamais vu le capitaine qui s'approchait de son camion, M-16 à la main, un blanc au visage inexpressif qui adoptait le ton faussement poli du policier qui s'apprête à faire quelque chose de très méchant. Il ne connaissait pas non plus les trois lardons qui se tenaient derrière lui sous le crachin hivernal, l'arme au poing. Dans les deux rétroviseurs, Mohr vit les sbires armés se poster derrière son camion. Le capitaine dit : « Monsieur, veuillez éteindre votre moteur s'il vous plaît et descendre de votre véhicule. »

« Si vous voulez », dit Mohr en haussant les épaules. « Je dois d'abord prendre mon carnet de courses ». Mohr se pencha à droite pour prendre son Browning Hi-Power automatique, et un instinct le fit se coucher, alors qu'un fédéral tira une balle dans sa cabine, lacérant son épaule gauche et sa joue gauche. Mohr appuya sur le champignon sans même voir où il allait, défonça la barrière levante, prit son pistolet et réussit à tirer plusieurs fois sur les LARDEU dispersés pendant qu'il démarrait en trombe sur Cornell Road, slalomant entre les voitures tout en prenant de la vitesse, les roues du camion tournoyant sur l'asphalte humide. Il avait du mal à tenir le volant avec son épaule blessée et il dut poser son arme sur le siège passager pour prendre sa radio. « Cat, ils sont à nos trousses », hurla-t-il. « Je ne sais pas comment ils ont su, mais quand je me suis arrêté, ils nous sont tous tombés dessus ! »

« Oui, j'ai vu », dit Cat. « Tu vas bien, Joe ? »

« Je suis blessé au bras gauche, je ne sais pas où, ça me fait un mal de chien, mais je peux encore conduire », expliqua Mohr. « On met les voiles ? »

« *Putain d'hélicos !* » fit Lockhart. « On ne peut pas se barrer avec ces deux hélicos au-dessus de nos têtes, ce sont des hélicoptères de combat et ils pourraient nous envoyer un missile sur la gueule pendant que nous roulons ! Joe, tu vas foncer et rejoindre le convoi, pour qu'ils n'osent pas nous bombarder de peur de frapper leurs bonshommes ! Et si tu peux les dépasser, essaie d'aller jusqu'à la réserve ornithologique à Cornell. Il y a cent hectares de bois, nous pourrions nous mettre à couvert sous les arbres et préparer notre retraite. »

« On n'aura plus qu'à nous inquiéter des Strykers », dit Mohr, conscient que leurs chances de s'en tirer étaient des plus minces. « Oh, et puis merde ! » Mohr appuya sur le champignon et descendit sur les chapeaux de roue Cornell Road et Skyline Boulevard, doublant comme un fou les files des voitures, plus lentes que lui, et en quelques secondes eut en vue l'arrière du convoi de véhicules militaires. Il reprit sa radio. « Ils vont me prendre pour un camion suicide et prendre la fuite ! » s'écria-t-il.

« Ne nous renverse pas ! » répondit Lockhart. « Nous n'avons pas de ceintures de sécurité, nous derrière ! »

Les hommes dans le Stryker de fin de convoi devaient faire la sieste, ou avaient eu trop peur d'ouvrir le feu sur un camion qui avait l'air rempli d'explosifs, puisque lorsque camionnette bleue arriva au niveau du cortège automobile à l'intersection de Cornell Road et de Skyline Boulevard, les voitures du centre se dispersèrent comme un vol de cailles. On ne pouvait pas savoir laquelle contenait l'ambassadeur israélien. Quand la camionnette arriva au niveau du Stryker de tête pour le doubler, sa mitrailleuse ouvrit le feu, perforant les flancs du véhicule sur toute sa longueur et trouant quelques vestes de citoyens de Portland, mais ne frappa par miracle aucun Volontaire. Lockhart regardait la scène sur l'écran de l'ordinateur portable. Il prit sa radio.

« Joe, on a un Apache juste au-dessus de nous. Il nous reste dix secondes avant qu'il nous balance un missile Hydra sur le râble. Il faut tailler la route. »

« J'arrive sur Thompson Road, le sanctuaire des oiseaux est sur la colline à droite », s'écria Mohr. « Je vais m'arrêter à cette station essence, puis on se carapate à pied. Peut-être que les lardons n'oseront pas balancer des roquettes là-dedans, c'est rempli de civils ».

« Mouais. Et ils vont nous offrir des cookies avec un bol de lait quand ils nous attraperont. Dès qu'il s'arrête, nous ouvrons la portière et nous filons », dit Lockhart à Gardner. « Il faut arriver jusqu'aux

bois où ils ne pourront pas nous regarder comme des insectes dans un microscope depuis leurs hélicos. Espérons qu'ils n'aient pas de système de traçage infra-rouge embarqué ! Il faut que ces enculés viennent nous chercher en personne ! »

Mohr avait surestimé la capacité de compassion des LARDEU et leur souci de préserver les vies civiles. L'hélicoptère Apache envoya une roquette sur la camionnette une seconde après qu'elle se fut arrêtée. Lockhart et Gardner purent sortir du véhicule, mais Mohr, qui dut ouvrir la portière gauche avec sa main droite et descendre de son camion avec un bras ensanglanté, fut trop lent de quelques secondes. Il fut tué lorsque la camionnette explosa, faisant voler mille éclats de métal et de bouts de tissu. Un deuxième missile Hydra, que l'hélicoptère Apache semblait avoir lancé pour le plaisir, fit exploser une citerne d'essence sous le béton. Il y eut un bruit de tonnerre dans le sous-sol et une immense boule de feu se gonfla dans le ciel. La conflagration tua douze personnes qui faisaient le plein au mauvais endroit et au mauvais moment ou qui travaillaient à la station-essence. Mais l'explosion et le nuage de fumée qui montait dans le ciel permirent à Lockhart et à Gardner d'être à l'abri de la vue de la libellule pendant presque une minute. Quand l'hélicoptère les vit à nouveau, les deux Volontaires étaient en train de gravir une colline, en direction de la lisière du bois du sanctuaire de la Société Ornithologique Audubon de Portland, les armes à la main.

Le pilote asiato-californien de l'hélicoptère Apache, le lieutenant James Yee, avait toujours voulu être noir. Il portait jusque dans son cockpit la casquette rouge des Los Angeles Lakers, à l'envers. « Et ouais ! » s'écria-t-il. « Ça va chier, cousin ! »

Le co-pilote de Yee, le lieutenant Eddie Williams, était un véritable nègre. Ils avaient leurs blagues à répétition. Ils aimaient jouer à *Rush Hour*, s'inspirant d'une série de films particulièrement crétins sortis quelques décennies auparavant. « Hé, quand tu rentreras à la base, tu te regarderas dans un miroir, ma gueule », dit-il à son partenaire. « Lis sur mes lèvres, cousin. *Tu n'es pas noir !* »

« Ta gueule, laisse moi piloter cet engin pendant que tu nous butes ces péquenauds », répondit Yee.

« Avec plaisir », dit Williams, ajustant la visée de sa mitrailleuse 30 millimètres sur l'un des deux fugitifs. Il frappa Scott Gardner d'une douzaine de balles, qui s'écroura sur le sol. « Ouais, ouais, t'aimes ça hein, enculé de raciste ? Ça t'a plu mon cochon ? » L'Apache vrombit au-dessus du cadavre. Il y eut un fort claquement métallique dans le cockpit et Williams se mit à pousser des cris comme un animal. « Il m'ont tiré dans les couilles ! Ils m'ont arraché la bite ! » glapit-il, convulsant sur son siège comme un dément. Yee regarda et vit que l'entre-jambes de son partenaire était en bouillie, souillant de sang son uniforme et son siège. Une balle du fusil de Cat Lockhart, tirée du sol en direction du ventre de l'appareil, avait en effet détaché les parties génitales du lieutenant Williams. « Où qu'elle est ma bite ? Où qu'elle est ma bite ? » geignit-il, farfouillant sur le plancher et autour de son siège à la recherche de sa virilité perdue. « Ils pourront me la remettre, hein, ils peuvent me la raccrocher, pas vrai ? »

Yee entendit un autre claquement de métal quand une deuxième balle frappa la cabine de pilotage, et considéra que le moment d'une retraite honorable était arrivé. Il décrocha et envoya un message radio. « Pélerin, ici Cormoran Un. Cible détruite, un terroriste à terre et un dans la nature. Nous avons été touchés et mon co-pilote est grièvement blessé. Nous rentrons à la base. » Ils ne revirent pas le pénis d'Eddie Williams, mais cela n'avait plus d'importance. Quand Yee posa son appareil à la base LARDEU de l'aéroport de Portland, Williams était mort, vidé de son sang.

Le départ de Cormoran Un donna à Cat-Eyes Lockhart le temps de parvenir à la réserve ornithologique. Derrière lui, en aval, il vit le convoi LARDEU s'arrêter à distance prudente de la station-essence en flammes et il les scruta derrière la lunette de son fusil. L'ambassadeur Chaim Lieberman sortit de sa limousine. Lieberman était un israélien arrogant à l'ancienne, grand, mince et musclé, bronzé, bien coiffé, élégant comme un acteur. Il portait ce jour-là un costume Armani, mais il était encore plus à son avantage en tenue militaire avec sa chemise ouverte, ne ratant jamais une occasion de laisser voir sa toison pectorale pour faire tomber en pâmoison les *shiksa* lors des réceptions aux Nations-Unies ou à la Maison Blanche.

Le major Wallace Reid sortit de la voiture en même temps que Lieberman. « Excellence, je ne crois pas que cela soit une bonne idée », lui dit Reid. « L'endroit n'est pas sûr du tout. Cormoran Un nous signale qu'il reste un des bandits quelque part dans le coin ».

« Balivernes, major », dit Lieberman, donnant une tape dans le dos à Reid, tout en riant avec une chaleureuse condescendance. « Je suis un vieux soldat, n'oubliez pas. Je voudrais seulement voir comment vous vous y prenez. Je ne suis pas inquiet ».

Chaim Lieberman aurait dû l'être pourtant, puisqu'à ce moment précis, une balle de 7.62 millimètres parcourut les airs et vint lui transpercer la gorge, lui cassant le cou et tranchant sa jugulaire. Il toussa, cracha du sang et tomba sur l'asphalte, mort, son beau visage ne ressemblant plus qu'au masque de bois d'une marionnette constipée. Reid fixait le corps de l'homme qu'il était censé protéger et songeait à la ruine de sa carrière, lorsqu'une seconde balle frappa sa cuirasse, le fit tomber et lui brisa deux côtes. Ce n'est que plusieurs jours après que les experts en balistique purent deviner où Cat Lockhart s'était caché. Ils estimèrent qu'il avait ouvert le feu à une distance de 640 mètres.

Lockart se mit à couvert sous les frondaisons. « Maintenant, vous pouvez venir me chercher, connards ! » leur lança-t-il. Et c'est ce qu'ils firent. Par centaines. Toutes les issues de la réserve furent fermées en quelques minutes par des escouades de LARDEU dépêchées par hélicoptère. Lockhart se déplaçait, ouvrait le feu et en tuait quelques-uns. Mais leur nombre avait fini par être trop important.

Il tomba par une après-midi froide et pluvieuse, son arme à la main et son sang coulant comme un ruisseau au creux de cette terre, pour la libération de laquelle il avait donné sa vie. Certains de ses ennemis dirent après coup qu'ils avaient cru entendre un battement d'ailes au moment où ils approchèrent de son corps. Mais après tout, c'était un sanctuaire d'oiseaux.

Vers trois heures de l'après-midi, le commandant Tommy Coyle convoqua une réunion d'urgence avec Billy Jackson, commandant de la Première Brigade et avec le capitaine Wayne Hill, dans un bistrot désaffecté de McMinville, ostensiblement fermé pour travaux. Bien que Coyle et Jackson fussent juridiquement de même grade, Coyle avait une position plus élevée, commandant dans les faits l'entièreté de la zone de Portland. Jackson était accompagné du lieutenant Jimmy Wingo et de Kicky McGee. Hill arriva quelques minutes après les autres, par une porte dérobée derrière le bar. Il sut qu'un funeste événement avait eu lieu en voyant le visage blême de Kicky ; ses yeux avaient rougi, elle avait pleuré. « Qu'est-ce qui s'est passé ? » lui demanda-t-il.

« Ils ont eu Cat », lui dit-elle, d'une voix tremblante. « Ces sauvages sont en train de traîner sa dépouille dans les rues du centre-ville en riant comme des hyènes à la télé. Je n'ai pas pu continuer à regarder. »

Hill entra dans le bar. Coyle, Jackson, Wingo, Gary Bresler et quelques autres Volontaires des deux brigades de la NVA étaient en train de regarder le grand écran plasma accroché au mur, les mines tordues d'émotion et de colère. « Kicky vous a dit, pour Cat ? » demanda Wingo.

« Que s'est-il passé ? » s'enquit Hill.

« Maintenant que vous êtes là tous les deux, peut-être que vous allez pouvoir m'expliquer », maugréa Coyle. Sa voix était lugubre. « Oscar, j'ai entendu dire que Billy et toi aviez demandé à Cat de suspendre un entraînement de routine pour aller faire une chignole ? »

Jackson expliqua. « Cat et deux autres hommes, le Volontaire Joe Mohr et l'apprenti Scott Gardner du Deuxième Bataillon de la Compagnie C, étaient en patrouille habituelle dans une camionnette Apex. Cat apprenait à Gardner les ficelles du métier d'éclaireur. Puis Oscar m'appela pour me demander des renforts pour une reconnaissance à proximité de l'autoroute 26, n'importe qui faisant l'affaire. »

« Je voulais une surveillance discrète d'un convoi ennemi accompagnant une personnalité, qui était

l'ambassadeur israélien, comme nous venions de l'apprendre. Il allait faire une visite pastorale au vieux cimetière juif de la rue Sainte Hélène », dit Hill. « Je viens de découvrir qu'il s'apprêtait à faire un discours devant la tombe d'un parent à lui, soi-disant survivant de l'holocauste, pour chanter la fraternité israélo-américaine devant l'horreur terroriste, et tout le tralala. Mais au début, nous ne savions pas du tout où il allait. Les renseignements que nous obtenons du CJ ne sortent que par petites bribes. »

« Ils ont pu filer le convoi sur l'A26, mais ils sont tombés sur un poste de contrôle à la sortie de la rue Cornell », reprit Jackson. « Ils ont pu s'échapper en trombe et étaient presque arrivés au Parc forestier, dans l'idée de s'échapper à pied pour disparaître dans la nature ou attendre une exfiltration, mais nous avons perdu le contact avec eux. La dernière chose que Mohr nous a dite, c'est qu'ils étaient poursuivis par des hélicoptères de combat, puis il y eut de la friture sur la ligne avec des interférences des lardons, mais nous n'avons pas compris ce qui se passait. J'ai envoyé sur zone deux équipes de deux en reconnaissance et pour tenter de les exfiltrer, mais les lardons avaient bloqué toute la partie Nord-Ouest de la ville. Nos gars n'ont pas pu approcher à moins d'un kilomètre et demi de la scène. Les trois hommes de la camionnette sont morts, mais je ne suis pas sûr des circonstances, mais d'après ce qu'on a compris, ils ont tenu bon un moment et ont entraîné quelques lardons dans leur chute. Les rapports qui nous arrivent indiquent que les lardons ont fait exploser la camionnette et une station-essence. Nos gars avaient déjà quitté la camionnette quand ils se sont faits tirer dessus. »

« Est-ce que ce convoi aurait pu être un piège ? » demanda Coyle.

Hill haussa les épaules, l'air désemparé. « Nous avons appris la chose hier soir », dit-il. « Nous avons quelques personnes au Centre Judiciaire, mais qui n'ont pas accès aux informations confidentielles. Nous devons nous contenter de ce qu'ils apprennent en cherchant dans les corbeilles à papier ou en écoutant les conversations à la pause ou aux petits coins. »

« Chef, si c'était un piège, ils ont perdu leur appât », fit remarquer Jackson. « Je ne sais pas si vous l'avez entendu au milieu de toute cette cacophonie à la télé, mais les médias ont mentionné deux fois en vitesse la mort de l'ambassadeur israélien. On dirait que Lockhart a fait une dernière prise de choix, pour finir ».

« Bon sang, mais regardez-moi ces..., ces... » Coyle fit un geste en direction de la télévision, car les mots lui manquaient. Comme Hill se retournait vers l'écran, un Volontaire coupa le son.

L'image venait d'un hélicoptère qui survolait une partie du centre-ville. Hill vit un Humvee bleu foncé des LARDEU qui descendait une rue au pas, suivi de plusieurs camions remplis d'hommes en armes, dont certains couraient autour du Humvee, dansant et criant derrière lui, telles des chauve-souris noires et prises de boisson. Dans leurs camions et dans les rues, les lardons en fête tiraient vers le ciel ; Hill se demandait comment ils faisaient pour ne pas toucher l'hélicoptère qui les survolait. Il y avait une corde blanche en nylon attachée au 4X4, qui tirait, trois mètres plus loin, les restes rougeâtres de quelque chose qui semblait être un corps humain. Les vêtements avaient été vraisemblablement écorchés et déchirés sous le frottement de l'asphalte ; le corps était caucasoïde, mais on ne pouvait lire aucun autre indice. Hill put voir une légère trace rouge sur la rue, qui suivait le corps. Sur les trottoirs, une foule dense acclamait le passage du véhicule et des troupes et même depuis les airs, alors que la caméra embarquée balayait le paysage, Hill voyait bien que la plupart d'entre eux étaient nègres, marron ou asiatiques, avec quelques nuances de visages pâles, probablement des homosexuels ou des étudiants gauchistes, ou bien de simples badauds. Mais la grande majorité était franchement non-blanche. Il semblait que le téléphone arabe avait fonctionné et que toute la diversité de la ville avait accouru pour célébrer la chute de l'un de ses plus grands ennemis.

La prise de vue changea et descendit au niveau de la rue. Une femme en imperméable et aux traits fortement sémitiques tenait un micro. Elle parlait avec animation à son public. « Ici Pamela Levinson qui s'exprime pour Fox News. Ce jour à Portland, est à marquer d'une pierre blanche

pour tous les Américains. Un porte-parole des Légions Anti-terroristes Démocratiques et Républicaines des États-Unis a confirmé il y a quatre-vingt-dix minutes que l'un des plus fameux meurtriers racistes de la NVA, Jesse 'Cat-Eyes' Lockhart, le tireur embusqué au valet de carreau, ainsi que deux autres terroristes fascistes, ont été abattus par les LARDEU dans le cadre d'une action rapide et hautement coordonnée, dans la zone du Parc forestier de Portland. Je crois savoir que le président Chelsea Clinton et Mike Tsafendras, gouverneur de l'Oregon, ont félicité officiellement les hommes et les femmes des LARDEU pour ce grand coup porté au terrorisme intérieur ».

L'écran se dédoubla et apparut dans un encart en haut à droite de l'écran la tête d'un blanc en costume-cravate. « Tout à fait, Pam. Le bureau de gouverneur a publié une déclaration il y a quelques minutes, exprimant la reconnaissance du gouverneur Tsafendras, qui explique que les Oregoniens pourront dormir plus tranquilles maintenant qu'ils savent qu'il y a trois racailles racistes de moins, je le cite, Pam, tel qu'il s'est exprimé ce matin. Nous attendons encore la déclaration officielle du porte-parole de la Maison Blanche, nous vous la retransmettrons quand la conférence de presse commencera, mais nous pouvons d'ores et déjà confirmer que le président Clinton a téléphoné au commandement des LARDEU de Portland pour les féliciter, dès qu'elle a appris la nouvelle. »

Pam l'interrompit alors que le Humvee et son chalut sanglant s'approchait d'elle. « Allons à la rencontre des courageux officiers fédéraux qui ont accompli cette mission héroïque ! » dit-elle. Avec son opérateur caméra, elle parvint à se frayer un passage à travers la foule, avant de saisir par l'épaule l'un des hommes d'un groupe de LARDEU en plein tintamarre, qui était en train de danser, de sauter sur lui-même et de pousser des cris autour de la dépouille de Lockhart. Le LARDEU en question était un nègre arborant un filet de moustache et une dent en or. « Est-ce que vous pouvez nous dire ce qui s'est passé, officier ? » cria Pam. « Comment avez-vous fait ? »

« On lui a tiré dans l'cul, à c't'enfoiré de blanc bec », s'écria le nègre en transe. « On l'a niqué bien comme il faut, cet enculé de raciste, ma parole ! Ouais, ma gueule ! » Puis la caméra fit un plan rapproché sur la masse de chair et d'os écrasés et sanglants qui avait été Jesse Lockhart. Tous les hommes de la NVA présents dans le bar se retournèrent et l'un d'entre eux coupa à nouveau le son. Il y eut un long silence.

« Pourrais-je me permettre de suggérer que le temps est venu de déclencher l'Opération Festival, chef ? » demanda Jackson d'une voix douce.

« En droit, je suis censé avoir la permission du Conseil Militaire pour déclencher le Festival, qui pourrait nous coûter plus de vies que nous pouvons nous le permettre », dit Coyle en soupirant.

« Je peux tenter de joindre M. Chips, mais nous devons nous mettre en mouvement tout de suite. Je ne pense pas que quiconque ici aura une objection », dit Hill. « Cat était un héros. Mais j'aurais peut-être du mal à transmettre le message, qu'est-ce que vous en pensez ? »

« Non, ne le faites pas. C'est lui qui va sûrement vous appeler », dit Coyle. « Je ne vais pas chercher à me mentir, ni à vous mentir. Avoir perdu Cat-Eyes Lockhart est une lourde perte et il faut une réponse à la hauteur. Notre politique a toujours été la même. Nous ne laissons jamais les Américains crier victoire sans riposter. Il ne faut pas laisser croire que nous avons perdu l'initiative. Donc oui, lançons le Festival. Attendons le coup de fil du Conseil Militaire et si quelqu'un là-haut a des craintes et veut avorter, passez-moi le mot, je m'en occuperais. Mais dans quelques heures, vous ne me verrez plus, je serai avec mes hommes. Je sais que c'est peu orthodoxe, mais je préfère être damné plutôt que de rater mon festin de sang ».

« Vous pouvez me dire ce qu'est l'Opération Festival ? » demanda Kicky, qui était revenue dans la salle.

« C'est quand on lâche les chiens et qu'on tombe sur ces fils de pute avec tout ce qu'on a, camarade », répondit Coyle. « À l'origine, c'était prévu pour faire une diversion au cas où il se

passerait quelque chose d'important à Seattle ou à Spokane, pour réduire la pression militaire de l'ennemi sur ces points, mais je suis d'accord avec Oscar. Cette fois-ci, cela se justifie. Lieutenant, connaissez-vous la marche à suivre pour votre compagnie ? »

« Oui, chef », fit Wingo.

« Tous les commandants de compagnie de la Première Brigade sont au point, chef », dit Jackson.

« Pareil pour la Deuxième. Très bien. On lance le Festival », dit Coyle.

« Bon sang ! », fit Kicky, désespérée. « Je viens d'y penser. Qui va dire à Christina Ekstrom, pour Cat ? »

Coyle la regarda, étonné. « Comment ? Ils étaient... ? »

« Oui, chef, depuis la Californie », confirma Kicky. « Chris est rentrée à Astoria, dans le Troisième Bataillon, mais je sais qu'ils se voyaient dès qu'ils le pouvaient ». Un tintement retentit sur le téléphone de Coyle. Il l'ouvrit et écouta.

« Quand on parle du loup. Oui oui, on déclenche le Festival. Vous venez participer avec nous, Zack ? » demanda Coyle.

« Je ne pourrais pas les en empêcher, même si je le voulais », répondit Hatfield à l'autre bout du fil. « Cat était un gas du coin, rappelez-vous. »

« D'accord. Avant d'aller tout casser, je veux vous voir au Pain de Sucre, à... » Il regarda sa montre. « À 18h00, et nous nous organiserons. On vient de me mettre au courant pour Cat et le lieutenant Ekstrom. Est-ce qu'elle est au courant ? »

« Oui », dit Hatfield.

« Adressez-lui nos plus sincères condoléances », dit Coyle. « À elle, à son père et à tous les Volontaires du Troisième Bataillon ».

« C'est déjà fait, chef. Au Pain de Sucre à 18h00, alors. » Zack raccrocha.

Coyle composa un numéro. « Garfield à l'appareil », dit-il. « Je voudrais un gros plat de lasagnes, dès que possible. Rappelez-moi ». Il referma son téléphone. « Dans une minute, je vais faire une allocution à tous les personnels de la NVA, dans les deux brigades », expliqua-t-il à la ronde. « Cette allocution sera enregistrée en digital et envoyée sur les messageries des téléphones de tous les officiers, pour être transmises à tous les Volontaires sous leur commandement. Je sais que c'est risqué d'envoyer un message pareil à l'air libre avec toutes les surveillances qu'ils font, raison pour laquelle je ne le fais jamais, mais il faut parfois parler directement à nos gars, et aujourd'hui c'est le cas. » Il continuèrent à regarder la télévision, d'un œil mauvais. « Merde ! » s'écria Coyle, quelques instants plus tard. « Ils l'emmènent sur Flanders Street ! » Le Humvee, son convoi et la meute qui les suivaient s'étaient en effet arrêtés à l'intersection où la Bataille de Flanders Street avait été filmée et retransmise dans le monde entier. Coyle remit le son. Pam avait suivi les véhicules avec son équipe et parlait sans arrêt. Elle jubilait, cela s'entendait dans sa voix.

« Si je n'avais pas su que le bestiau était youpin, je l'aurais deviné », décocha Wingo, plein de colère et de mépris.

Pam jacassait tant et plus. « On dirait que les LARDEU ont voulu prendre une revanche symbolique sur la mort héroïque de Linda Hirsch, chef de la police de Portland, et des autres courageux policiers qui ont trouvé la mort à cette fameuse intersection entre Flanders Street et la 13ème Avenue, où Lockhart et deux de ses acolytes ont assassiné le chef Hirsch il y a plusieurs années. »

Flanders Street, se souvint Kicky, le cœur lourd. Le terrible poids de la faute, qu'elle avait combattue si longtemps, l'étreignit soudain à bras le corps. *Je l'ai conduit là-bas pour le trahir. Et maintenant, ils le ramènent au même endroit pour profaner son corps et cracher sur sa mémoire. Dieu m'envoie un signe. C'est de ma faute. Où que j'aïlle, je ne pourrais pas m'en cacher.*

La caméra montra les LARDEU qui s'avançaient vers le corps en charpie, qui gisait au sol. Ils avaient des baïonnettes, des couteaux et des pelles à la main. La télévision s'éteignit. Les hommes, en se retournant, virent Oscar poser la télécommande sur le zinc. « Pas besoin de voir ça », dit-il d'une voix calme. « Il faut garder la tête froide pour ce qu'on va faire ce soir. Notre colère est juste, mais elle ne doit pas obscurcir notre jugement, nous ferions des erreurs et nous aurions d'autres morts à ajouter aux trois camarades qui sont tombés ce matin. Nous pourrions lire ce qu'ils ont fait dans les journaux de demain, cela prendra quelques paragraphes après les récits de ce que nous allons leur faire subir ce soir. »

« Bien dit », fit Coyle, opinant franchement du chef. « Merci, Oscar ». Le téléphone de Coyle sonna. Il décrocha. « C'est prêt ? » demanda-t-il. Il y eut une pause, puis il parla.

« Camarades, ici le commandant Thomas Aquinas Coyle, de la Deuxième Brigade de Portland de l'Armée des Volontaires du Nord-Ouest. Vous avez appris que nous avons perdu ce matin un Volontaire courageux, un vrai héros de notre peuple et un bon ami, en même temps que deux autres bons camarades. Pendant que je vous parle, l'ennemi fait la fête dans les rues de Portland, en poussant des hululements et des rugissements de triomphe comme la bête sauvage qu'il est. Cela va s'arrêter. Cela va s'arrêter ce soir, parce que nous allons bannir ce sourire de ses grosses lèvres et trancher ce rire dans sa misérable gorge. Avec leur sang impur, nous allons laver toutes les taches des affronts qu'ils ont fait subir à la dépouille mortelle de Jesse Lockhart. L'action que vous allez entreprendre s'appelle Opération Festival. Pendant les 24 heures qui vont suivre, vous allez traquer ces fils de pute. Nous allons donner la chasse à cette vermine et transformer leurs rires déments en hurlements de terreur et d'agonie. Ils se réjouissent, mais demain, ils se couvriront la face, épouvantés par la moisson de sang que nous allons prélever dans leurs rangs. »

« Vos commandant de compagnie vont vous informer des cibles et du type d'assaut que vous allez livrer. Soyez le plus possible fidèles au plan tracé, mais n'hésitez pas à improviser et à frapper les cibles d'opportunité. Mais ne vous faites pas tuer dans l'action. Nous portons le deuil de trois camarades et j'ai le regret de vous faire savoir qu'il y en aura sans doute davantage demain. Je veux que la facture du boucher soit la plus courte possible dans nos rangs, mais interminable dans les rangs ennemis. Venger dans le sang un frère abattu est un acte juste et un devoir moral pour tous les hommes d'honneur. Le suicide n'honore pas notre cause et notre avenir, il n'honore pas non plus Cat-Eyes Lockhart, Joe Mohr et Scott Gardner. S'ils nous parlaient, ils nous diraient de vivre pour la République, pas de mourir pour elle. Ce soir, vous allez faire couler le sang de l'ennemi, mais évitez autant que possible de faire couler le vôtre. Le jour de notre victoire approche, camarades. Nous le savons tous. Si ZOG pouvait nous battre, il l'aurait déjà fait. Nous allons gagner. Je veux que vous soyez tous avec moi quand l'ordre opérationnel numéro dix sera levé et que nous trinquerons à la mémoire de Jesse Lockhart et de tous les braves qui ont donné leurs vies pour que notre terre et notre peuple soient libres. Soyez prudents ce soir. Ajustez vos tirs et faites payer à ces misérables le prix de leur insulte. Bonne chance, camarades, et bonne chasse. C'était Coyle. »

* * *

Cette nuit-là à Portland, les portes des enfers s'ouvrirent toutes grandes.

Aux yeux des médias et des citoyens, cela ressemblait à une éruption de vengeance spontanée de la NVA, en réponse à la mort de Cat Lockhart. Mais il n'y avait là rien de spontané. L'état-major de l'Armée mûrissait depuis longtemps l'Opération Festival, méditant ses plans, pesant les cibles, extrapolant les tactiques et les réponses de l'ennemi, modifiant ses propres plans au cas où l'opération dût être déclenchée dans l'urgence. Le problème principal était le très grand nombre de bandits LARDEU et de policiers sur le terrain, en particulier autour des zones-cibles et des installations-clés comme l'aéroport, le Centre Judiciaire, les commissariats et les centrales thermiques, et ainsi de suite. Il fallait certes affronter et anéantir les troupes ennemies dès que possible, mais l'objectif principal était de traverser le rideau et de frapper les nombreuses cibles mal défendues mais importantes qui demeuraient en ville.

Au crépuscule, les deux brigades urbaines de la NVA fusionnèrent pour former un peu plus d'une centaine de groupes d'assaut, composés de quatre à six personnes chacun, équipés d'au moins deux véhicules par équipe. Certaines équipes étaient regroupées pour former des détachements plus vastes, ayant des objectifs spécifiques. Il faisait sombre, la nuit était sans lune, mais il ne pleuvait pas, et le froid n'était pas intolérable. Tout le monde était de sortie, même les agents dormants comme Ray Ridgeway, qui officiait en tant qu'éclaireur et put mener les escouades d'assassins d'Oscar jusqu'à certaines cibles sionistes et riches, dont il avait dévouvert les nids où ils pensaient être à l'abri des événements – leurs domiciles, leurs clubs, leurs bureaux et même leurs chambres d'hôtels. Coyle disposait en outre de quelque 250 Volontaires du Troisième Bataillon sur la côte, qui étaient arrivés par diverses petites routes et s'étaient rassemblés dans la grande propriété clandestine qu'on appelait le Pain de Sucre. Zack Hatfield et Coyle s'arrangèrent pour leur assigner au plus vite des missions, afin qu'ils ne restent pas tous au même endroit, susceptible d'une attaque surprise. Après avoir délibéré avec Hatfield, Coyle envoya les membres du Troisième Bataillon tendre des embuscades sur une douzaine de points le long de l'autoroute 26 et de l'*Interstate 5* aux abords de Portland, afin de contrôler l'accès à la partie Ouest de la métropole et d'empêcher tout mouvement massif des LARDEU et de la police.

Le commandant Billy Jackson et sa Première Brigade reçurent l'ordre d'attaquer et de causer le maximum de dégâts dans le centre-ville et les quartiers Nord, où se trouvaient le dernier ghetto africain d'importance de la Patrie. « Si vous pensez que c'est faisable, essayez d'éradiquer ce bubon nègre dans la nuit », lui dit Coyle. « Nous devons embellir la Cité des Roses en nous arrangeant pour qu'il n'y ait plus une seule face de charbon dans les rues. Ah oui, maintenant qu'on y est, voyez si vous pouvez nous nettoyer l'Université de Portland. D'après Tom et Becky, les derniers Blancs corrects sont partis du campus, donc vous pouvez y aller franco. »

« Est-ce que vous pouvons utiliser les Zippos, Tom ? » demanda Jackson. « Je trouve que c'est tout à fait le genre de remède que le docteur prescrit pour traiter ces purulences universitaires ».

« Affirmatif », acquiesça Coyle. « Ce soir, nous étrennons les trois armes secrètes pour les montrer au Grand Méchant Youp. »

La tâche de la Deuxième Brigade était de traquer, frapper et détruire tous les effectifs LARDEU et policiers qu'ils pourraient surprendre et dépasser en puissance de feu, pour les faire se replier dans leurs postes de guet, les harceler et les acculer à la défense statique dans leurs casernes, leurs commissariats ou au Centre Judiciaire. Il s'agissait d'attirer leur attention et de gêner leurs mouvements pour laisser le champ libre aux autres Volontaires en opération dans la ville. Une fois que la bataille commença, il y eut beaucoup de chevauchements entre les missions et les forces des uns et des autres et au point du jour, la situation était si embrouillée que personne ne sut dire avec exactitude qui avait fait quoi et à qui.

Vers sept heures du soir, les informations télévisées avaient flairé qu'il se tramait quelque chose, car leur déroulement fut plusieurs fois interrompu par des récits de faits et de rumeurs de plus en plus confus et hystériques. Les patouilles de la police et des LARDEU qui roulaient dans la nuit froide se faisaient tirer dessus de tous côtés et depuis les toits par des tireurs embusqués, parfois munis de bazookas, et par de petits groupes de Volontaires qui les frappaient, puis disparaissaient dans la nuit. Les résidus de vie nocturne libéralo-gauchiste qui demeuraient dans Portland avaient disparu cette nuit-là du quartier de Pearl ; à la place, des petits groupes d'hommes et de femmes couraient dans la nuit, jetant des grenades et des cocktails molotov par les portes et les fenêtres des bars de riches à la mode et des night clubs, tirant à vue sur tous les visages noirs ou marron et prenant la tangente dans les ruelles entourant les bâtiments quand la police les poursuivait, pour mieux se retourner et répondre au feu. Vers sept heures et demi, le centre-ville tout entier crépitait et pétaradait de coups de feu, de rafales d'armes automatiques, et l'on entendait ici et là de sourdes explosions, mêlées aux cris de terreur des patrons des établissements visés, qui prenaient leurs jambes à leur cou.

Les camionnettes des médias qui tentaient de parcourir les rues pour rendre compte de la situation furent visés eux aussi, plusieurs journalistes et techniciens furent tués, dont un correspondant bien

connu de la Radio Télévision canadienne. Depuis longtemps, les antennes des chaînes de télévision étaient entourées de murs de Bremer, de fil barbelé concertina et d'escouades de gardiens lourdement armés, les fameux « contractuels de sécurité », mais la NVA avait mûri un plan pour passer outre, qui fut réalisé la nuit de l'Opération Festival. Parmi les cibles qui figuraient en bonne place dans la liste de la NVA étaient les studios réunissant les chaînes Fox News, KPTV et KPDX, sur l'allée Greenbriar à Beaverton. Des éléments de la Compagnie B de la Première Brigade, flanqués d'une équipe spéciale de CME, avaient préparé depuis longtemps une chignole de première importance, qu'ils mirent en œuvre ce soir-là. Vers huit heures du soir, il eut une fusillade et une forte explosion au dehors, puis un opérateur caméra put filmer un tracto-pelle volé qui défonça les portes blindées de l'enceinte et pénétra dans la propriété, suivi par deux hommes en passe-montagne qui amenèrent un coffre dans l'immeuble, le posèrent devant la porte du studio avant de s'enfuir dans les ténèbres avec le conducteur de la pelleuse. L'opérateur caméra vit sur le coffre un joli petit autocollant du Baron Rouge dans son biplane allemand de la Première Guerre mondiale, puis eut la présence d'esprit de décamper à toutes jambes. Il put quitter le bâtiment vivant, avant son effondrement, avec sa caméra et sa séquence filmée, qui lui valut plusieurs récompenses journalistiques. Personne d'autre ne survécut.

Quelques minutes plus tard, en ville, le studio de KATU-TV fut agité de puissantes secousses en plein journal télévisé, alors que d'une volée de roquettes artisanales aux têtes lourdement explosives lancèrent leurs stridences au-dessus des murs de Bremer et s'écrasèrent contre le bâtiment. Roger Coleman et Edie Berry, les présentateurs du journal télévisé, continuèrent à parler calmement à leur public pendant environ une minute tandis que les plâtres et les lampes commençaient à se décrocher du plafond et à tomber tout autour d'eux, jusqu'à ce que l'alimentation électrique vint à s'interrompre, ce qui mit fin au journal. Les deux présentateurs survécurent et furent décorés de la Médaille de la Liberté par le président Chelsea Clinton. On leur octroya également deux emplois sur la côté Est, vu qu'ils refusèrent tous deux de rentrer à Portland.

Une équipe rattachée aux CME de la Première Brigade avait farci plusieurs camionnettes de leur dernière création, plus d'une centaine d'engins explosifs, tenant le milieu entre des grenades à main et des bombes-tuyaux, de 15 cm de diamètre, qui étaient faites de ferrailles et de rebut et ressemblaient à des presses-purée noirs. Elles étaient chargées d'un assortiment d'explosifs et s'allumaient avec des mèches courtes. En se servant de communications codées par téléphone portable, de radios CB et d'ordinateurs portables, ils purent aller à la rencontre des autres escouades dans toute la ville et passer des douzaines de ces engins à chaque groupe d'assaut. Les bombes firent bien leur office et le « boum ! » très particulier de ces machines infernales devint un trait mémorable de cette nuit-là.

« Faites bien attention avant la mise à feu, regardez la couleur qui est peinte sur le bout où est enfoncée la mèche, camarades », répétait le Volontaire Bob LaFollette à chaque distribution. « Vous avez des bombes toute noires, celles avec une bande blanche, bande bleue et bande rouge, et le bleu et le rouge sont durs à différencier dans la nuit. Prenez une lampe de poche au besoin, parce que les couleurs sont importantes. Elles vous disent le genre de charge que vous allez lancer. Pas de couleur, c'est de la poudre noire ordinaire, mélangée à des clous de charpentier et de la mitraille, pour un usage anti-personnels. Le blanc, c'est de la nitrocellulose mélangée à du phosphore blanc. Ce sont des bombes incendiaires ; si vous trouvez quoi que ce soit à brûler, ces petits pères feront l'affaire. Les rouges, ce sont trois bâtons de TNT qui sont cachés dans le tube. C'est pour de grosses explosions, quand vous voulez vraiment faire un trou dans quelque chose. Il n'y a pas beaucoup de bleus, mais c'est du C-4 militaire mélangé à de la gélignite que le Baron Rouge a cuisiné dans une baignoire pendant son jour de congé. Il faut les garder pour les véhicules de l'ennemi. Jetez-en un sous un Stryker et la détonation le renversera sur son dos comme un crabe. »

Vers huit heures du soir, les premiers rapports alarmants de morts et de blessés parvinrent des urgences de l'hôpital, qui étaient bondées. Les lumières de la ville s'éteignaient à mesure que la NVA frappait les transformateurs sur les poteaux électriques et coupait méthodiquement certaines lignes, plongeant dans le noir le quartier de Pearl et les autres quartiers sous occupation américaine.

« Essayez de laisser le courant dans les quartiers blancs », avait ordonné Coyle. « Les centrales électriques sont trop bien gardées pour qu'on les attaque sans trop de pertes. Je veux que l'on voie que nous savons discriminer et que nous ne sommes pas une bande de tarés qui cassent tout pour le plaisir. Le public blanc doit comprendre qu'il ne s'agit pas de violence aveugle, mais qu'il y a un but et que nous ne les ciblons pas eux, mais seulement les gens qui ne sont pas d'ici. »

Des équipes d'assassins roulaient dans les rues enténébrées, en direction d'adresses sélectionnées sur une liste de sympathisants du gouvernement établie par la Troisième Section, que la NVA n'avait pas encore traités. Sans prendre la peine d'entrer par effraction et d'aller chercher les suspects, ils s'arrêtaient devant une maison sioniste, tiraient une balle ou deux dans les fenêtres même si les lumières étaient éteintes à l'intérieur, puis jetaient une grenade, une bombe-tuyau ou un cocktail molotov par la fenêtre ou par la porte. Il envoyaient ainsi un message dénué d'ambiguïté aux suspects de loyalisme : *nous savons qui vous êtes et où vous habitez, une relocalisation sous d'autres cieux est à envisager*. Puis les Volontaires prenaient le chemin de leur cible suivante. D'autres équipes parcouraient la ville pour frapper des bâtiments possédés par le gouvernement, des Juifs, des entreprises trans-nationales ou d'autres éléments anti-NVA. Il s'agissait de commerces, de hangars, de bureaux, de centre sociaux, d'églises multi- raciales et multi-culturelles, et ainsi de suite. Ils se garaient calmement, entraient dans les établissements ou crochetaient les serrures, écartaient les badauds avec quelques coups de semonce, versaient de l'essence par terre et y mettaient le feu. Vers neuf heures du soir, une douzaine d'incendies furent signalés en ville, mettant les pompiers à rude épreuve, jusqu'à saturation.

Les LARDEU et la police qui essayaient de répondre aux diverses urgences qui se déclaraient en ville tombèrent dans les guet-apens du Troisième Bataillon, qui les attendait sur les voies de sortie des grandes artères, équipé d'un grand arsenal de lance-roquettes, que la NVA venait d'acheter à des marchands d'armes russes, avec l'approbation tacite du Kremlin. « Bon sang, on a toujours manqué de ces joyaux ! » lança le Volontaire Hiram Johnson de la Compagnie C, Troisième Bataillon, à son camarade Mike Buda, alors qu'ils regardaient brûler une camionnette de la police de Portland, avec ses policiers morts à l'intérieur. « Surtout à Sunset Beach ! »

« Ouais, mais maintenant on s'en sert comme une machine à pop-corn », admit Buda. « Bon, on va commencer à s'ennuyer à la fin. Quand est-ce qu'ils nous envoient du lardon, qu'on s'amuse un peu ! »

« S'ils ne viennent pas à nous, nous irons les chercher », répondit le lieutenant Ricky Parmenter, qui les rejoignait par derrière, surgissant des ténèbres. Il portait son chapeau de cowboy, qui lui portait bonheur depuis Sunset Beach. « Le capitaine vient d'appeler, il nous dit de changer de position après chaque contact pour ne pas qu'ils nous trouvent avec leurs hélicos. On prend la sortie de Canyon Road. »

Les membres des Compagnies D et E de la Première Brigade qui menèrent l'assaut contre l'Université de Portland, découvrirent un campus en plein chaos, sans l'ombre d'un policier ou d'un lardon, qui avaient tous été dépêchés dans les quartiers Nord ou ailleurs dans un mouvement d'incompétence rare ou d'imprudence caractérisée. Les cinquante Volontaires se scindèrent en deux colonnes et investirent l'*Alma Mater* d'Eric et Annette en passant par Park Avenue au Sud du campus et par la 12ème Avenue au Nord. L'électricité avait été coupée, mais les groupes électrogènes d'urgence avaient démarré, en sorte que les lampadaires fonctionnaient, ainsi que les lumières intérieures des immeubles principaux. Des groupes d'étudiants, la plupart non-blancs, s'étaient réunis dans les amphithéâtres, dans les locaux des syndicats étudiants et dans les dortoirs, certains entourés de bougies, d'autres de canettes de bière. Un certain nombre de personnes de couleur et de Juifs aux barbes mal taillées se dressaient sur des bancs ou des promontoires pour haranguer des petites grappes d'auditeurs de leurs longues tirades acerbes développant le thème de l'anti-fascisme combattant, tandis qu'un Mexicain louche s'époumonait en lançant le cri de guerre des communistes de la guerre civile espagnole : « *No pasaran !* » Certains étudiants étaient équipés d'une gamme variée d'armes de poing et d'épaulé, qu'ils avaient dû acquérir auprès d'un gang de

rue, et qu'ils brandissaient dans les airs tout en sautant sur eux-mêmes à la façon de singes déments criant des slogans antifascistes.

C'est alors que la NVA fit son apparition en chair et en os, venant vers eux en sortant des ténèbres, précédés des éclairs sortis des canons de leurs fusils. Ils visaient juste, abattant un à un leurs adversaires, comme s'ils tiraient sur des poissons dans un bocal. La racaille étudiante tourna les talons en poussant de grands cris d'effroi. Les fascistes passèrent bien sûr, comme ils l'avaient fait en 1938. Les Volontaires sortirent alors pour la première fois de la nuit leur nouvelle arme secrète, deux hommes harnachés de lances-flammes artisanaux faits à partir de tubes de scaphandrier, qui contenaient une décoction de napalm maison maintenue sous pression, inventée par le Baron Rouge, qui projetait un filet de gaz fin et volatil au bout d'un canon travaillé dans un bec de chalumeau. Ces « Zippos », transportés de bâtiments et bâtiments et de dortoirs en dortoirs, fonctionnèrent à la perfection. En vingt minutes, tout le campus était en flammes.

L'essentiel des forces LARDEU se regroupèrent dans les quartiers Nord de Portland dans l'intention de mettre en sûreté la dernière enclave noire de la côte pacifique Nord-Ouest, comme s'il s'agissait de sauver une espèce en voie de disparition, ce qui était le cas en vérité. Les fédéraux disposèrent autour de la zone un périmètre de sécurité alignant postes de contrôles, positions défendues de sacs de sable, fils barbelés garnis de lames de rasoir étendus à la hâte dans tous les coins et à toutes les intersections. Ils distribuèrent des fusils d'assaut M-16 et des chargeurs remplis de munitions à tous les nègres, hommes et femmes, qui en faisaient la demande, augmentant par là les arsenaux déjà conséquents des Crips, des Bloods et autres gangs de rue de Portland.

Jackson était circonspect ; averti des menées de l'ennemi par ses éclaireurs, il évitait d'envoyer ses escouades dans ces rues aux masures fétides, où elles pourraient tomber dans des pièges ou au milieu d'une fusillade. Il préféra monter de petites attaques sporadiques à l'arme de poing et au cocktail molotov contre leurs défenses avancées autour du périmètre, pour faire baisser la tête aux lardons, pendant qu'il envoyait ses équipes d'incendiaires infiltrer la zone, qui se glissaient dans les ruelles en enjambant les clôtures. Ils mettaient le feu à toutes les maisons en bois dans lesquelles ils pouvaient entrer ou, à défaut, dont ils cassaient les fenêtres avec des cocktails, qui pour beaucoup étaient remplis du mélange pour lance-flammes concocté par le Baron Rouge, bien que les grenades au phosphore fissent bien l'affaire elles aussi. Il y avait beaucoup de maisons en bois à Portland. La NVA encercla d'un anneau de flammes le quartier noir, puis s'assura que l'incendie se répandît vers l'intérieur et non vers l'extérieur et les quartiers blancs, en refusant tout simplement que les camions de pompier y pénétraient, tout en les laissant entrer dans les rues blanches.

Puis Jackson fit intervenir la deuxième arme secrète de la NVA prévue pour le gala du soir, deux mortiers de 81 mm tout droit sortis d'une usine militaire, achetés à un personnel militaire corrompu des arsenaux de Port Lewis. Ces deux pièces d'artillerie étaient servies par des équipes expérimentées, recrutées parmi les nombreux anciens combattants d'Irak et d'Afghanistan de la NVA. Il fit placer le premier mortier sur Greeley Avenue et le second sur Columbia Boulevard, assigna à leur garde des équipes de fusiliers et donna sans hésiter l'ordre d'ouvrir le feu. « Tirez toutes les munitions que vous avez, les gars. On en recevra d'autres plus tard, et il faut donner à Cat Lockhart le plus beau des saluts. »

Pendant plusieurs heures, les deux mortiers firent pleuvoir plus de 500 obus sur le Nord de Portland, tirant d'infatigables salves qui pilonnaient la zone en suivant un motif en forme de grille, plutôt qu'en cherchant à viser des cibles LARDEU particulières. Les obus frappaient sans discrimination des maisons, des boutiques, des rues, des positions LARDEU, alors que les incendies se rapprochaient tant et plus, se propageant de mesure en mesure sans être coupés par des interventions de pompiers. En conséquence, des meutes de nègres se déversèrent dans les rues, qui couraient en tous sens dans les rues comme des poulets dont on aurait tranché le cou, hurlant et jurant leur peur et leur haine de l'homme blanc, certains étant blessés, d'autres ivres ou dopés au crack, un grand nombre d'entre eux agitant dans les airs les armes à feu qu'ils avaient reçues des LARDEU ou sorties de leurs planques. Les gangs rivaux se tiraient dessus, certains tiraient sur les

LARDEU, et ces derniers, presque aussi indisciplinés que les émeutiers, répondaient à leur tirs. Des devantures de boutiques furent éventrées, les nègres se mirent à les piller, se déhanchant dans les rues, les bras chargés d'écrans plasma ou de cagettes de chips, avant d'être tués par balles ou de voler en éclats à la chute d'un obus de mortier. Lorsque la plèbe noire tenta de fuir la zone, elle rencontra les éclairs des canons et le crépitement des mitraillettes qui surgissaient des ténèbres, la NVA les coupant dans leur course. Vers dix heures du soir, Portland Nord était devenu un asile de fou à ciel ouvert, ravagé par l'incendie. Comme le commandement LARDEU voyait bien que ses personnels commençaient à désertir ou à rejoindre les troupes de pillards, il ordonna l'évacuation et le retour aux casernes, afin de conserver un semblant de contrôle. Le maire de Portland et le gouverneur Mike Tsafendras étaient au téléphone avec Washington DC, demandant à cors et à cris une assistance militaire pour prendre la relève des lardons et de ce qui restait de la pauvre police de Portland.

Il y avait trois casernes LARDEU à Portland, une à l'Est sur Foster Road, une autre à Portland Nord dans la zone aéroportuaire, la troisième au Sud, sur Ross Island dans la Willamette. Les LARDEU abandonnèrent leurs positions, firent retraite dans les véhicules qui leur restaient et vers minuit, dévalèrent les rues en trois colonnes de véhicules lourdement blindés pour rejoindre leurs sanctuaires fortifiés. C'est à ce moment que la NVA déchaîna la troisième arme secrète que Coyle avait évoquée : une flotte de six « charriottes de guerre » de type somalien ou taliban, semblables au véhicule de commandement de Zack Hatfield, des pick-up ou des SUV sur lesquels on avait installé la terrible mitrailleuse lourde Browning calibre 50.

La NVA s'était déjà servie de semblables véhicules montés de mitrailleuses doubles, de calibre 7.62, pour lancer des attaques à divers endroits du Nord-Ouest et en avait quatre à Portland-même. Elles furent elles aussi lancées dans le chaos urbain constellé d'incendies, pour tirer sur tout ce qui bouge. Les résultats furent excellents. Mais comme le calibre .50 était difficile à obtenir, sans parler des munitions correspondantes, Coyle l'avait tenu en réserve, attendant une occasion spéciale pour l'inaugurer. Les charriottes de guerre attaquaient les convois LARDEU en roulant en zigzag, surgissant dans leur dos et sur leur flanc, en passant par les rues adjacentes. Les obus perforants faisaient exploser les moteurs et semaient la mort dans les véhicules non blindés, les balles traçantes mettant parfois le feu aux véhicules et faisant exploser leurs réserves d'essence. Les colonnes cheminaient lentement car les véhicules de tête étaient la cible des lance-roquettes qui leur tiraient dessus de derrière des murs, depuis les toits et les coins de rue, depuis toute position couverte. Les bazookas et le canon de .50 n'étaient pas particulièrement efficaces contre les Strykers LARDEU ou les véhicules de l'avant blindés, mais les camionnettes étaient vulnérables. Peu d'entre elles purent arriver dans les bases fortifiées de murs de Bremer. Les LARDEU qui n'avaient pas été tués lors de la démolition de leurs camions continuèrent leur retraite à pied, avant de tomber un à un ou d'être piégés dans des culs de sac et anéantis.

L'aurore était obscurcie d'épais nuages de fumée, formés par les centaines d'immeubles en flammes. Portland était en vrac. Les rues étaient jonchées de cadavres et d'incendies de camionnettes de police et de lardons ; les forces de l'hôtel de police de Portland avaient soit jeté leurs armes et pris la fuite, soit préféré se réfugier au Centre Judiciaire ou dans ses annexes fortifiées. Dans les hauteurs, on pouvait entendre le son des hélicoptères de l'armée et des médias. Vers six heures du matin, Coyle apprit qu'un détachement de la Troisième Division de *Marines* avait été dépêché de San Diego et atterrissait à l'aéroport de Portland, accompagné d'avions cargos C-130, transportant des chars d'assaut et de l'artillerie lourde. Il sonna la retraite. Il prit son téléphone portable, demanda un deuxième plat de lasagnes et dit à ses Volontaires. « Camarades, vous avez mérité mon admiration et mes félicitations, vous avez fait du beau travail. Vous avez vengé nos frères qui sont tombés et nous avons donné à ces chiens galeux de ZOG une anticipation de leur avenir. Maintenant, vous vous évaporez, camarades. Faisons comme si nous n'avions jamais été là. »

Le gouvernement des États-Unis n'a jamais publié de décompte exact des victimes de ce qui fut appelé plus tard la Première Bataille de Portland. Des centaines au moins de policiers et de

paramilitaires LARDEU y trouvèrent certainement la mort, mais personne ne sait le véritable chiffre. Les dégâts matériels furent estimés à plusieurs milliards de dollars ; l'Université de Portland fut entièrement brûlée et disparut de la carte, et ce qui restait de la population noire et hispanique finit par décamper, pour ne plus revenir. Les pertes officielles de la NVA pendant la bataille furent de 12 morts et 28 blessés. L'heure suivante, on ne trouvait plus un seul membre de la NVA dans les rues fumantes et parsemées de corps, à l'exception des quelques-uns qui participèrent à une dernière chignole, audacieuse entre toutes.

* * *

Vers trois heures du matin, alors que la ville était toute agitée des crépitements des armes automatiques, secouée d'explosions et éclairée des lueurs des incendies qui avaient été déclenchés en grand nombre, le Capitaine Wayne Hill rentra au Pain de Sucre pour y trouver Jackson, qu'il avait convoqué. Jackson arriva en compagnie de Wingo et de Kicky McGee, quarante-cinq minutes plus tard. « Comment ça se passe là-bas ? » demanda Hill.

« Une soirée mémorable », fit Jackson. « Nous les pilonnons sans arrêt, mais nous ne pourrions pas tenir comme ça toute la nuit. Qu'est-ce que vous nous annoncez de neuf ? »

« Peut-être un bouquet final du feu de Dieu », dit Hill. « Voici ma question : quelle est le seul coup que nous essayons de faire depuis quatre ans, sans l'avoir encore réussi ? »

« Poser un colis dans le Centre Judiciaire », répondit Jackson de but en blanc.

« Exact », fit Jackson. « Le mieux qu'on ait pu faire, c'est d'envoyer quelques roquettes approximatives sur l'entrée principale et un camion piégé qui n'a fait qu'une cicatrice sur le béton du mur de Bremer. Le problème est qu'on n'a jamais pu avoir plus de 50% de chance de réussite de faire entrer qui que ce soit dans cet endroit de malheur, passer les contrôles de sécurité et ressortir vivant. Certains de mes espions sur place m'ont dit qu'ils voulaient bien tenter le coup s'ils en recevaient l'ordre, mais le problème est de faire rentrer des armes ou des explosifs à l'intérieur de l'enceinte, et pour l'assaillant, ce serait une mission suicide. On ne peut pas sortir de cet endroit. Il y a des caméras qui enregistrent le moindre mouvement, même dans les chiottes. Il y a des fils barbelés concertina et des postes de sécurité à tous les étages, des mines sur tout le périmètre, des murs de bétons de la taille d'un éléphant. »

« Ils ont même installé des canons de DCA sur les toits au cas où quelqu'un leur ferait un onze septembre. Et avec tous ces habitations serrés comme des sardines tout autour de l'enceinte, on n'ose pas utiliser nos mortiers et nos roquettes, de peur de toucher une demoiselle, un adolescent qui travaille chez Starbucks ou la mamie de quelqu'un qui achetait des bibelots dans une boutique. Les médias ne nous laisseraient pas une minute de répit avec ça. Nous avons pu frapper quelques-unes des camionnettes et bus blindés que prennent à l'aller et au retour les bureaucrates, les droïdes et les contractuels, quelques transports qui venaient de l'aéroport aussi, ce qui fait qu'ils font désormais tous leurs trajets en hélicoptère, mais nous n'avons jamais réussi à entrer dans la Zone Verte, pour la bonne et simple raison qu'il n'y a qu'une seule voie d'entrée et de sortie. »

« Ouais, à l'exception de la Poterne Dérobée, mais qui est complètement hors d'atteinte elle aussi » dit Jackson en haussant les épaules. « Et donc ? » Hill sourit et sortit une petite carte blanche en plastique de sa poche de chemise, qu'il leur montra. « Qu'est-ce que c'est ? »

« Le sésame de la Poterne Dérobée », dit-il.

« Vous déconnez ! » fit Wingo, stupéfait. « Pardon. Vous déconnez, chef ! »

« Comment savez-vous que c'est la bonne carte ? » demanda Jackson, intrigué.

« J'en suis à peu près certain », dit Hill.

« À peu près ? »

« Vous avez entendu parler de Papa Noël ? » demanda Hill. Papa Noël était le nom de code de Ray

Ridgeway. « Il nous a orienté vers une sacrée chignole tout à l'heure. Des pontes de la justice étaient passés au Centre Judiciaire, un procureur adjoint avec sa suite. Apparemment, les tribunaux militaires ont fini par gêner Chelsea, ou plutôt sa maman qui se cache dans les toilettes du bureau ovale quand sa fille fait le travail. Ils mettent sur pied ce que les Britanniques en Irlande du Nord appelaient des tribunaux Diplock, qui consistent à remplacer le jury par un seul juge politiquement fiable, mais qui est un civil. Ils se disent qu'un vieux grabataire en robe noire qui ordonne la déportation de toute une ville au Névéda passera mieux dans les médias qu'un colonel nègre à cervelle d'oiseau. Comme d'habitude, ils continuent à lustrer les cuivres du Titanic. Je pense qu'ils savent qu'ils sont cuits, mais ils ne veulent pas le reconnaître. Bon, en tout cas, comme tous les hélicoptères étaient retenus tout à l'heure par les indigènes sans foi ni loi, le procureur et ses laquais ont préféré ne pas se risquer jusqu'à l'aéroport pour rentrer au Cloaco Maximo, donc ils ont décidé de bivouaquer dans des suites de luxe au Vintage Plaza Hotel. »

« Mais cet endroit est tout aussi fortifié que le CJ », fit remarquer Jackson. « Il y a des sbires de Blackwater qui pullulent de partout. Nom de bleu ! Vous avez pu entrer ? »

« Un collègue et moi-même, oui, et nous avons trouvé le moyen de neutraliser la vidéo-surveillance », répondit Hill. « Attendez que j'écrive mes mémoires pour savoir comment, puisqu'il faut battre le fer tant qu'il est chaud et que nous n'avons pas toute la nuit devant nous, ou ce qu'il en reste. Pour le dire en deux mots, il y a environ deux heures, mon collègue et moi avons pu entrer dans la chambre d'hôtel du procureur adjoint avec deux silencieux, nous l'avons trouvé au pieu avec une avocate et nous les avons butés tous les deux. »

« Comment savez-vous que c'était une avocate ? » demanda Wingo.

« Nous avons pris leurs mallettes et son sac à main avant de décamper et nous les avons examinés après notre sortie. » Hill sortit d'autres cartes et un porte-feuille en cuir de la poche intérieure de sa veste.

« Tout un jeu de papiers d'identité. Cette femme s'appelait Louise Richardson, avocate au Barreau de Portland. Ne me demandez pas comment font ces foutus avocats pour gagner leur salaire, maintenant que les militaires et les gros lards ont pris en main le système judiciaire, toujours est-il que ça grouille d'avocats au Centre Judiciaire, car c'est là qu'elle travaille. J'ai un permis de conduire, une carte du bar du CJ, une carte d'identité fédérale, une carte-clé du bureau, son insigne du Centre Judiciaire, tout est là. Et puis ça. » Hill tenait la carte en plastique blanc. « Je suis persuadé que c'est la carte-clé de la Poterne Dérobée. Nous n'avons jamais pu en capturer, mais j'ai déjà entendu quelqu'un la décrire. Elle est toute blanche, rien n'est écrit dessus à part un nom, qui est écrit ici comme vous le voyez. Louise Richardson. »

« Euh... Est-ce que je peux vous demander ce qu'est la Poterne Dérobée, chef ? » demanda Kicky, de vilains souvenirs assaillant sa mémoire.

« Il y a plusieurs années, l'hôtel de police de Portland et le FBI faisaient tout pour recruter des informateurs », expliqua Jackson. « Ils voulaient infiltrer des taupes dans la NVA, ils ont pu le faire dans quelques coins de la Patrie, mais pas ici, Dieu soit loué. »

« Vous savez que nos avis diffèrent sur ce point », fit remarquer Hill d'une voix douce.

« Oui, je sais », dit Jackson. « Oscar est persuadé que nous avons un rat dans le grenier il y a deux ans. En fait, il croit qu'il vous avait piégé sur Flanders Street, la fois où Cat et vous aviez dû détalier en trombe pour vous tirer d'affaire, mais nous n'avons jamais pu rien établir de certain là-dessus, dans un sens comme dans l'autre. Et ce n'est pas faute d'avoir enquêté. »

« Oh, mais moi je continue, chef », dit Hill à Jackson. Il se tourna vers Kicky. « ZOG a donc voulu avoir un endroit sécurisé où rassembler l'armée d'indics qu'ils comptaient recruter. Ils se sont dits que les taupes ne voudraient pas être vues en train de passer par l'entrée principale du Centre Judiciaire ou par la porte d'un commissariat, et il était trop risqué de les voir dans des lieux publics parce qu'ils ne sont pas stupides au point d'ignorer que nous avons nos propres indics et que nous

les surveillons, nous aussi. Donc ils ont décidé de construire un tunnel qui part du rez-de-chaussée du Centre Judiciaire, qui passe sous la rue et qui donne sur une porte cachée dans le béton du mur qui donne sur la Deuxième Avenue. La porte qui donne sur la Deuxième Avenue est toute rouillée, sa peinture est effritée, avec un panneau rouge qui dit « voie sans issue, allez à la porte principale ». Elle est à-moitié cachée par des contreforts en béton. Quiconque passe devant se dit qu'elle est murée, mais ce n'est pas le cas. Il y a une petite fente discrète dans une serrure à droite encastrée dans le mur à droite de la porte. Pour finir, l'armée de taupes que les *feds* prévoyaient ne s'est jamais matérialisée, même si quelques indics doivent quand même passer par cette porte de temps en temps. Mais depuis quelques années, la Poterne Dérobée est devenue le privilège de quelques employés bien placés du Centre Judiciaire, qui l'utilisent pour se barrer discrètement de leur lieu de travail, ou pour ne pas avoir à faire la queue devant les postes de contrôle à l'entrée et à la sortie. Quand ils ont cette carte-clé, ils peuvent garer leur voiture dans le garage au coin de la Première et de la Deuxième Avenue, qui est complètement sécurisé et couvert par la vidéo-surveillance du CJ, ce qui fait qu'ils n'ont qu'à passer par la petite porte sans avoir à faire la queue devant l'entrée principale. La possession de cette carte est devenu un signe de prestige au CJ, le symbole d'un haut statut. Il semble que la Richardson ait été une privilégiée. Puisqu'elle se tapait un procureur adjoint et que ce n'est sans doute pas lui qui lui avait mise la bague au doigt qu'on a repérée sur son cadavre, je crois qu'on peut deviner comment elle l'a acquis. »

« Attendez une minute ! » s'exclama Wingo. « Vous êtes en train de nous dire que le tout-puissant FBI a fait une entrée secrète dans sa forteresse principale, qui n'est gardée que par une serrure magnétique ? »

« Oh non ! Loin de là » dit Hill. « L'ennemi est mauvais, mais il n'est pas bête. Derrière la porte, il y a toute un poste de contrôle, gardé en permanence, avec détecteur de métaux, machines à rayons X, chiens renifleurs, équipes de fouille, tout le saint frusquin. Après avoir franchi le poste de contrôle, vous entrez dans un couloir qui débouche à la sortie sur le même genre de poste de contrôle, au niveau du rez-de-chaussée, avec toujours de la vidéo-surveillance, des alarmes, et il faut utiliser à nouveau la carte-clé pour sortir de la galerie et entrer dans le bâtiment du Centre Judiciaire proprement dit. C'est aussi sécurisé que l'entrée principale. »

« Mais alors, à quoi bon tout ce matériel ? » demanda Wingo, montrant les papiers d'identité de l'avocate.

« Jusqu'à maintenant, nous n'avions même pas pu ouvrir la première porte », dit Hill.

« Mais nous ne pourrions pas l'ouvrir si nous ne sommes pas sûrs que c'est la clé de la Poterne Dérobée », dit Jackson avec irritation. « Et puis, nous ne connaissons pas non plus le code ».

Hill sortit de sa poche un carnet d'adresse noir, qu'il ouvrit. « Je crois que si », dit-il. « Il semble que Mme Richardson n'avait pas trop confiance en sa mémoire. Sur cette page, elle a écrit tous ses codes PIN et ses mot de passe d'ordinateur. Et je vois ce code-là : #1111. Tout simple. »

« Et comment sait-on que c'est le code de la Poterne Dérobée ? » demanda Jackson.

« Parce qu'elle a écrit *Entrée Secrète* à-côté », répondit Hill, en lui montrant la page.

« Non, c'est trop simple », fit Jackson qui se renfrognait. « Une baveuse n'aurait pas la bêtise d'écrire tous ses trucs personnels sur un carnet qu'on pourrait lui voler. Elle ne pouvait pas être aussi cruche ! Vous êtes sûr que ce n'est pas un piège ? »

« J'imagine qu'elle aurait pu se promener avec un carnet d'adresse entièrement faux dans son sac à main au cas où nous tomberions dessus par hasard, mais ça m'a l'air quand même un peu byzantin », dit Hill. « Je doute qu'elle ait prévu notre raid dans sa chambre d'hôtel et son assassinat sur sa descente de lit, uniquement pour ajouter du réalisme à la scène de découverte de son carnet d'adresse. À mon avis, ce n'est que de l'arrogance méthodique et idiote, typiquement américaine, elle n'a pas imaginé une seconde en écrivant ces codes que cela pourrait se retourner contre elle. Après tout, c'était une avocate toute-puissante, et nous un ramassis de péquenauds, de pompistes, de

plongeurs et de gardiens de nuits, pas vrai ? Comment les rustauds que nous sommes oseraient attenter à Son Éminence ? Pour elle, nous sommes censés faire des courbettes à son passage. De la démesure américaine, ni plus ni moins. Cela arrive tout le temps. »

« Donc on pourrait ouvrir la porte, peut-être bien », dit Jackson d'un air dubitatif. « Mais après, combien de lardons ou de sbires de Blackwater vont nous tomber dessus ? »

« Blackwater. Entre six et huit, plus un clébard », dit Hill.

« Bon, le chien, on peut lui envoyer un os, mais les gardes armés ? » demanda Jackson. « Et une fois qu'on a franchi ce passage, il reste le deuxième poste de sécurité à l'autre bout du couloir. Qu'est-ce que vous voulez faire exactement, Oscar ? »

« Rien de bien compliqué », dit Hill. « Ouvrir la porte du tunnel, jeter un gros paquet dedans pour faire sauter tout le poste de sécurité et peut-être provoquer un effet de souffle suffisant pour faire sauter l'autre porte au bout de couloir, puis prendre la tangente. Le but, c'est de réussir à entrer dans le CJ et de faire des morts à l'intérieur, pour la première fois. On peut aussi les forcer à fermer ce passage, car il peut être avantageux pour nous qu'il n'y ait qu'un seul chemin d'entrée et de sortie. La charge aura un système de retardement. Si le code fonctionne, j'ouvre la porte et je jette la bombe à l'intérieur, puis je referme la porte et je file. Si le code ne fonctionne pas, je déclenche le retardement, je pose le colis devant la porte et je file. C'est du gâteau. »

« Vous allez poser la bombe vous-même ? » demanda Jackson.

« Ce sera mon hommage au camarade Jesse Lockhart », dit sobrement Hill. « Je suis chagriné que Cat et les deux autres se soient faits tuer après que je les ai détournés de leur routine. Je sais que ce n'est pas raisonnable, mais c'est comme ça. Je me dis que je dois mettre ma vie en jeu en guise d'expiation, pour ainsi dire. »

« Chose que vous avez déjà faite tout à l'heure », fit remarquer Jackson. « Mais peu importe. Quel est votre plan exactement ? »

« Je me suis permis de demander ses services au Baron Rouge », dit Hill. « Il est à l'étage du dessous, en train de figoler quelque chose ».

« Puisque nous ne sommes pas encore assis quelque part sur la lune, j'imagine qu'il a bien figolé son ouvrage », dit Jackson.

Kicky McGee intervint. « Chef, il y a des caméras tout le long de la Deuxième Avenue et dans le CJ. Est-ce que vous savez s'il y a une caméra posée devant la Poterne Dérobée ? »

« Je serais étonné du contraire », dit Hill. « Je ne prévois pas de traîner trop longtemps devant cette porte. »

« D'accord, mais pourrez-vous vous rapprocher assez de la porte et de l'ouvrir ? » demanda Kicky. « Laissez-moi faire ce travail, chef. Regardez ce que nous venons de faire, nous avons ébranlé ZOG. Ils vont être sur les dents là-bas au Centre Judiciaire, deux fois plus que d'habitude, et mon petit doigt me dit que vous n'allez pas pouvoir vous approcher de la poterne sans vous faire arrêter et fouiller. Ces papiers d'identité sont tous au nom de Louise Richardson. Vous n'avez pas trop l'air d'une Louise, chef, à moins de vous grimer en travelo ».

Elle prit l'insigne du Centre Judiciaire et le scruta en plissant les yeux. « Bon, elle doit avoir dix ans de plus que moi, mais si je met la gomme sur le rouge à lèvres et le mascara et si je me teins les cheveux en noir comme elle sur la photo, je pourrais passer, à moins que quelqu'un ne se penche pour regarder la photo de près. Avant de se mettre au vert, la camarade Becky a légué aux Volontaires femmes quelques-unes de ses fringues, et j'ai une sorte de costume de cadre qui ferait bien l'affaire et qui couvrirait tous mes tatouages. Laissez-moi me repeindre et m'habiller, je mets ce badge et je demande au Baron de mettre la bombe dans une mallette. La sienne, si vous l'avez encore. Quand j'arriverai devant cette porte et que je passerai la carte, en voyant la caméra, je baisserai la tête en farfouillant dans mon sac à main, pour qu'ils ne voient pas mon visage. Ils

penseront que c'est une femme qui a l'habitude de passer par cette galerie de lapin depuis longtemps et si le code d'accès ne marche pas, peut-être qu'ils m'ouvriront quand même. »

« Ça marche », dit Jackson en opinant du chef. « C'est mieux qu'Oscar essayant d'ouvrir la porte avec une carte de gonzesse et un gros sac de sport ». Wingo n'était pas d'accord, son visage le montrait bien. Il n'était jamais heureux de voir Kicky se mettre en danger, mais il savait que les Volontaires femmes devaient porter leur fardeau et prendre leur part du risque, et que les relations personnelles devaient céder le pas à la cause de la victoire raciale, ce qui fit qu'il obéit à l'étiquette et ne pipa mot. « Oscar, j'espère que prendre le volant suffira à sauver votre conscience. Jim, tu vas avec eux. »

Une heure plus tard, ils se rassemblèrent dans la cave, devant un établi sur lequel travaillait un jeune homme longiligne à lunettes, aux longs cheveux châtain, qui arborait le visage concentré d'un pianiste avant son concerto. C'était le Lieutenant Paul Kurtz, le fameux Baron Rouge, sans doute le meilleur artificier de la NVA. Parmi les cinq meilleurs, en tout cas. Kicky portait son costume-tailleur d'avocate carriériste, d'une jolie couleur beige, mais elle était gênée par les talons hauts qui accompagnaient le costume. « Oscar m'a dit que vous vouliez une grosse explosion », leur dit Kurtz. « Six livres de Semtex peuvent entièrement détruire un espace confiné comme celui que vous m'avez décrit. Assurez-vous d'avoir bien refermé la porte devant vous, camarade », dit-il en faisant un geste du menton à Kicky. « Si la porte est ouverte, une bonne partie de la force explosive se disperserait. Puis quittez la zone le plus vite possible. Avec de la chance, nous pourrions abattre un mur porteur et causer de gros dégâts structurels au Centre Judiciaire. Voici la charge, que je vais ranger de ce pas dans la mallette. »

Kurtz leur montra du menton un parallélépipède enveloppé dans du ruban adhésif noir, sur le sommet duquel était accroché un circuit intégré muni d'une pile, d'où sortaient plusieurs fils électriques. Au centre du pain, était enfoncé un tube argenté : c'était l'amorce fulminante au mercure. « Comme nous n'avons pas pu utiliser la mallette d'origine de l'avocate, je vous donne celle-ci, qui a un mécanisme de détonation sécurisé. J'ai installé un dispositif avec une pile, juste derrière les deux verrous que vous voyez là. ». Un petit fil sortait par un orifice juste derrière la poignée et passait dans la doublure à l'intérieur de la mallette vide, dans laquelle était accrochée une sorte de boîte où étaient rangées deux grosses allumettes. « Une fois que la charge est dedans et que la mallette est fermée, je ne vois aucune raison de l'ouvrir, mais qui sait ? » dit Kurtz à Kicky. Il ferma la mallette. « Si pour une raison ou pour une autre, vous devez ouvrir la mallette, vous tournez les verrous vers le haut, comme ça ». Il fit la démonstration et la mallette s'ouvrit doucement. Il la referma à nouveau. « Si vous écartez les verrous de côté comme 99 personnes sur 100 le font d'instinct... » Kurtz le fit et lorsque la mallette s'ouvrit, il y eut un bruit sourd et une étincelle électrique sortit du bout du fil électrique, qui enflamma dans un jet de fumée l'extrémité phosphorée des deux allumettes. « La charge va détoner, en envoyant aux cieux quiconque ouvre la mallette avec tous ceux qui sont dans les parages. Je me permets de vous conseiller de ne jamais laisser cette mallette à quelqu'un d'autre, à moins d'être morte ou très loin. »

« Je ne manquerai pas de m'en souvenir », dit Kicky d'un ton sec. « Comment est-ce que je mets en route le retardement ? »

« Vous poussez les verrous vers le bas », lui dit Kurtz. « Vous aurez ensuite vingt secondes pour foutre le camp ».

« Pourquoi pas trente ? » demanda Wingo.

« Parce que pendant ces dix secondes, un des singes de Blackwater pourrait piger ce qui se passe en voyant une mallette voler dans leur direction, la saisir et la relancer par derrière la porte », dit Kicky. « Ne t'en fais pas, Jim, vingt secondes, ça suffit. C'est une éternité. Dès que j'enclenche le retardement et que je balance le colis, je bazarde ces satanés talons et je serai de retour dans la voiture en un clin d'oeil. Pense seulement à prendre avec toi ma paire de Reeboks. »

« Il est temps d'y aller », dit Oscar. « La Brigade vient d'appeler. Les *Marines* débarquent et il faut

avoir fini avant qu'ils n'arrivent au Centre Judiciaire. »

L'opération impliqua trois véhicules, deux voitures d'éclaireurs et une Lexus gouvernementale voilée équipée de vitres teintées illégales (pour les civils). « Personne ne s'étonnera de voir une avocate sortir de cette voiture », plaisanta Kicky. « Ils vont me voir arriver dans ces sapes super classe, avec ma mallette et mon insigne qui pend à mon cou, ils vont croire que la Louison est complètement accro à son boulot pour venir bosser le lendemain de l'attaque géante des rastons ».

Le jour se levait à l'Est ; la journée promettait d'être claire et fraîche. L'autoroute était déserte, on n'y voyait çà et là que quelques voitures en flammes et des carcasses carbonisées de camionnettes LARDEU, fumantes sur les accotements ou en plein milieu de la chaussée. Hill tâchait d'éviter de toucher les véhicules abandonnés. « Bon sang ! J'espère que personne n'a creusé de nid de poule hier soir », dit Wingo. « Plût au Ciel que ça ne fasse pas ouvrir la mallette que tu as sur les genoux, Kick ».

« Euh, dis-moi, c'est dans quel sens qu'il a dit qu'il ne fallait pas que je pousse ces verrous ? » plaisanta-t-elle. Oscar reçut un coup de fil et parla aux deux autres véhicules qui les précédaient.

« Bon, Lavonne nous dit que le centre-ville est désert, il n'y a rien d'autre que les restes du festin d'hier soir », leur dit-il. « La Brigade confirme que les gros lards et les flics ont reçu l'ordre de rester dans leurs trous. Ils attendent l'arrivée des *Marines*. C'est à la fois une bonne et une mauvaise nouvelle. On n'aura pas à s'inquiéter du trafic, mais on sera plus voyant dans la rue. Kick, quand tu auras déposé le colis, nous te prendrons à la volée, puis nous nous retrouverons à Ankeny Park. Nous jetterons cette voiture, qui sera enregistrée dans leurs appareils, puis nous répartis dans le pick-up et dans la Buick. Le premier véhicule passera par le pont Burnside et le deuxième par Front Avenue. Il ne devrait pas y avoir de problèmes, à moins qu'ils nous tirent dessus à la mitrailleuse quand nous nous arrêterons pour te déposer. »

« Merci pour le schéma, chef », dit Kicky.

« Tu es sûre de savoir où est la Poterne Dérobée, Kick ? » demanda Wingo.

« Je l'ai déjà vue, mais je ne savais pas ce que c'était », répondit-elle.

« Je suis convaincu que la porte s'ouvre avec le #1111 », dit Hill. « La seule chose qui me chiffonne, c'est que les femmes de ménage ou quelqu'un d'autre au Plaza a pu tomber sur les deux corps dans la chambre d'hôtel. Quelqu'un a pu piger et faire annuler le code de Louise Richardson. »

« Ne panique pas en essayant d'ouvrir la porte si tu vois que la porte ne s'ouvre pas quand tu passes la carte et quand tu fais le code », prévint Wingo. « Tu poses la charge devant la porte et tu mets les bouts. Je te couvrirais s'il y a de l'activité sur les créneaux. Wingo avait une Kalashnikov et un chargeur sur ses genoux. Oscar avait un fusil à pompe à canon scié dans la portière de la Lexus.

« Nous y voilà, on approche », dit Hill. « Nous n'allons pas tourner autour du Centre Judiciaire. Il y a des caméras partout, on aurait l'air d'une vache dans une église. Nous te déposons au coin de la Deuxième Avenue et de la rue principale, on s'arrête comme des gens qui veillent à ce qu'il ne t'arrive rien jusqu'à ce que tu entres, tu poses le colis et on met les voiles ».

« Compris ». La Lexus ralentit. Elle ajusta ses lunettes de soleil, se pencha vers le siège passager et fit à Jimmy une bise sur la joue, en disant : « J'en ai pour un instant ». Puis elle sortit de la voiture et traversa calmement la rue en direction du mur de Bremer, apparemment solide, avisant une petite alcôve entre des contreforts, où se tenait une petite porte rouillée, à la peinture écaillée.

La rue était vide, mais une deuxième voiture tourna au coin. C'était une Oldsmobile, longue et noire, elle aussi munie de vitres teintées, ce qui était la signature d'une voiture de police. Les occupants de la voiture n'avaient pas remarqué la Lexus, mais l'un d'entre eux remarqua Kicky. « Putain de sa mère ! » cracha l'inspecteur Jamal Jarvis.

« Qu'est-ce qu'il y a ? » s'écria sa partenaire, l'inspecteur Elena Martinez. Ils étaient les derniers

survivants de l'escouade de répression du crimedehaine de l'hôtel de police de Portland et ils étaient si connus de la NVA qu'on ne leur permettait plus de se déplacer en ville à pied. Depuis un an, leur confinement au Centre Judiciaire les rendait fous, car ils ne pouvaient tromper l'ennui que lors des séances d'interrogatoires, qui servaient de plus en plus de prétextes à la torture et à l'humiliation de tous les suspects blancs qui leur étaient amenés. Ils n'obtenaient aucun renseignement de valeur, mais personne ne s'en inquiétait plus. Leurs perspectives de carrière étaient en train de leur filer sous le nez.

Lainie n'avait pas réussi à se frayer un chemin au FBI par la promotion canapé, afin d'être mutée ailleurs, loin du Nord-Ouest ; Jarvis venait de la prendre à la sortie du Plaza, où elle avait découvert son dernier amour fédéral en date, un procureur adjoint, au lit avec sa collègue de Portland Louise Richardson. Lainie n'en était pas surprise, puisqu'elle les rejoignait pour un plan à trois. Ce qui l'avait vraiment surprise, c'est qu'elle les avait trouvés morts, et le fait qu'elle venait de passer plusieurs heures au téléphone avec le commissaire chargé de l'enquête (lequel avait trop peur de se déplacer pour examiner la scène de crime) à essayer de justifier sa présence dans cette chambre d'hôtel avant le lever du jour, l'avait contrariée. Qui plus est, la NVA avait salopé la ville dont elle était responsable et Jarvis, son instable partenaire, jurait tant et plus, avant même l'heure du petit déjeuner. « Qu'est-ce qui se passe ? » lui demanda-t-elle à nouveau.

« Mais c'est la pute », s'écria Jarvis, écarquillant ses yeux globuleux. « C'est cette putain de traînée, la pute Kicky McGee, là-bas, putain de sa mère ! Tu la vois ? » Il la montra du doigt. « Je sais que c'est elle ! Je reconnais toujours une pute blanche de derrière quand elle roule du cul ! C'est la pute ! »

Lainie plissa ses yeux. « *Madre de Dios*, je crois que tu as raison, Jamal ! Mais pourquoi est-elle sapée comme ça ? »

« Elle va à la Poterne Dérobée », dit Jarvis.

Lainie était fatiguée et assez déphasée pour se dire tout d'abord que Kicky faisait la taupe pour quelque agent du FBI. « Mais bon sang, elle est à nous ! » s'écria-t-elle. « Attrape-la ! » Jarvis fit vrombir la Oldsmobile, s'approcha de Kicky au moment où elle montait sur le trottoir du côté du Centre Judiciaire et arrêta la voiture en faisant crisser ses pneus. Jarvis et Martinez bondirent tous deux de la voiture ; Kicky se retourna et hurla quand Jarvis l'attrapa par les cheveux et Martinez par le bras ; ils ouvrirent la portière arrière de la Oldsmobile et jetèrent son corps dans l'habitacle. Puis Lainie referma violemment la portière derrière elle.

« Merde ! » jura Jimmy dans la Lexus. « Je les reconnais ! C'est la bimbo et le babouin ! Il faut que je la sorte de là ! » Il bondit hors de la voiture, déplia sa mitraillette et cala le chargeur.

Oscar ne prit pas la peine de lui signaler qu'il était en plein dans le champ de vision des caméras de surveillance et des serviteurs des mitrailleuses postés sur les créneaux, se montrant à découvert, une arme à la main. Il se dit simplement qu'il fallait bien que cela arrivât un jour et qu'ils jouaient de malchance. *Foutre !* se dit-il en chargeant son fusil à pompe. *Autant vivre une vie brève mais palpitante.* Wingo marchait à grands pas en direction de la Oldsmobile.

« Où c'est que t'as été, salope ? » hurlait Jarvis, sur le siège conducteur, qui se tordait vers Kicky derrière lui et la rouait de coups, sur la tête, le visage, la frappant de son poing fermé. Lainie saisit Kicky par les cheveux et agitait sa tête en avant et en arrière comme si elle voulait lui rompre le cou.

« Pour qui est-ce que tu te prends, pute de *gringo* ? » s'époumonait-elle. « Est-ce que je ne t'ai pas dit que tu ne contrôles rien, tu ne décides rien, tu n'es rien ? Ce n'est plus ton pays aujourd'hui, pute *gringo* ! Il est à nous, à la *Raza*, tu piges ça, *puta blanca* ? » Kicky tourna la tête, et par la fenêtre, elle vit Jimmy et Oscar qui s'approchaient de la voiture, l'arme au poing.

Il vient me chercher, pensa-t-elle dans un éclair d'angoisse. L'épée de Damoclès qui était au dessus de sa tête était tombée. Son existence touchait à sa fin. *Il m'aime et maintenant il s'apprête à*

mourir pour ma misérable pomme. S'il vit, ce sera pire encore, ils vont lui dire. Il finira par savoir qui j'étais. Il posera ses yeux sur moi. Je ne peux pas supporter ça. Kicky posa la mallette sur ses genoux et plaça ses pouces sur les verrous. Jarvis le vit et eut un éclair de compréhension, qui le fit pousser un dernier cri obscène.

Il y eut un éclair aveuglant de lumière.

Par un caprice de l'énergie cinétique, l'explosion fit exploser l'arrière de l'Oldsmobile et projeta toute sa force vers le dessus, en même temps que la voiture. Elle s'envola à près de 9 mètres de haut dans les airs, puis s'écrasa au sol en se disloquant en de multiples morceaux de métal en feu. Même s'ils s'étaient beaucoup rapprochés de la voiture, Wingo et Hill miraculeusement, ne furent que couchés au sol, des bleus à l'endroit du choc avec l'asphalte et entaillés de quelques fragments de métal chauffés à blanc, mais sans blessures graves. Wingo se leva, tremblant, ressaisit sa Kalashnikov et regarda sauvagement à la ronde pour trouver une cible. Puis ses yeux se tournèrent vers l'épave en flammes devant lui. « Seigneur Jésus, non ! » hurla-t-il à s'en faire exploser les poumons.

Il y eut un bruit de pétarade ; les LARDEU sur les créneaux leur tiraient dessus, bien que la fumée de la Oldsmobile les cachât quelque peu. Wingo, qui hurlait comme un dément, se mit en joue et vida son chargeur sur les créneaux. Hill se rua vers lui et lui secoua les épaules, lui criant au visage.

« Jimmy, elle est partie ! » hurlait-il. « Elle est partie, Jimmy ! Il faut se barrer ! Elle n'aurait pas voulu que tu meures ici ! Elle aurait voulu que tu t'en sortes et que tu nous aides à battre ces bâtards ! Viens, Jim ! Il faut y aller ! » Wingo finit par s'apercevoir confusément qu'on lui tirait dessus, et laissa Hill le poser sur le siège passager de la Lexus. Alors que Hill appuyait sur le champignon et que la voiture prenait la tangente, le soleil apparut à l'Est au-dessus des créneaux de béton et inonda la Deuxième Avenue de la lumière dorée d'un jour nouveau.

Chapitre XXIX : « Nous avons gagné ! »

Un beau soir d'été, fut convoquée une réunion spéciale dans la maison d'un particulier à Clatskanie, dans l'Oregon. La maison avait appartenu à un homme d'affaire éminent et sympathisant unioniste qui avait brusquement quitté les lieux il y a quelques années après une conversation en tête à tête avec quelques Gars. Puisqu'il n'était jamais revenu pour revendiquer ou inspecter sa propriété, Zack Hatfield en avait conclu qu'on ne le reverrait plus. Il y avait installé un couple de blancs entre deux âges originaires d'Eugene, qu'on avait accusés de sympathies nationalistes et par conséquent privés de leur logement, lequel fut démoli par des bulldozers LARDEU. Leur nouvelle maison servait aussi de relais de poste, de magasin général et, de temps à autre, de lieu de réunion. Ce soir-là, Zack recevait un petit nombre d'officiers de la NVA qui avait reçu l'ordre de s'y réunir pour regarder l'intervention télévisée du président Chelsea Clinton, retransmise dans tout le pays.

« Je n'ai aucune idée de ce qui se trame », disait Hatfield à quiconque lui posait la question. « L'ordre vient d'en-haut : tout le monde qui a accès à un poste de télévision doit regarder le discours de Chelsea de ce soir. J'espère seulement que les *feds* ne vont pas décider de nous balancer un missile de croisière ou un drone assassin sur la maison. »

« Tu sais que les rumeurs virevoltent comme des chauves-souris dans une caverne », dit Lennart Ekstrom. « Les opérations purée-de-pomme et cochon-grillé ont remué le couteau dans la plaie de ZOG ». Ekstrom faisait référence à deux opérations de grande envergure que la NVA avait médité de longue date, ayant pour objectif de désarticuler deux centres de la domination sioniste sur la côte Est, à New York et Washington DC.

« Ouais, et elles feraient mieux d'arrêter de virevolter », fit Zack avec aigreur. « J'ai entendu les potins. Je sais ce que tout le monde pense, mais les grands espoirs prématurés, ça m'inquiète un peu. Je ne dis pas qu'il ne se passe rien en ce moment, mais mon petit doigt me dit qu'on va l'avoir mauvaise. Ceux qui sont partis en tournée ont fait une performance au moins aussi bonne que celle de Cat et des Gars de Portland à Hollywood. J'ai surtout aimé ce qu'ils ont fait à la Bourse de New York. »

« Quelle Bourse, dis-tu ? » fit Ekstrom avec un rire appuyé.

« Tu l'as dit, bouffi », renchérit Zack. « C'est difficile de boursicoter au fond d'un trou de quinze mètres. Mais quoi qu'il en soit, notre offensive dans le ventre de la Bête peut nous attirer des représailles du genre sanglant dans la Patrie, même si je ne vois pas quel coup fourré ils pourraient nous faire, qui ne soit pas déjà en cours. Ce qui est sûr, Len, c'est que ZOG ne va pas jeter les gants et nous rendre notre liberté. Il va falloir les expulser physiquement, jusqu'au dernier juif, au dernier bureaucrate et au dernier soldat et leur enfoncer des pieux dans le cœur avant qu'ils ne nous laissent tranquilles. Ils ne peuvent pas se permettre de laisser tomber. En reconnaissant que le territoire des États-Unis est divisible par races, tout le monde va chercher à prendre une part du gâteau. Les Mexicains vont revendiquer le Sud-Ouest pour faire leur Aztlan dont ils s'intoxiquent depuis des années, les nègres vont demander le Sud pour faire leur New Africa, les Cubains et les Haïtiens la Floride, les tarlouzes vont demander un Tapettistan quelque part, les Français pourraient refaire parler d'eux au Québec, qui sait où ça pourrait finir ? Tous les autres continents sont faits de multiples petites nations, pourquoi pas celui-ci ? Si nous partons, tout l'Empire finira par partir en quenouille. Le pouvoir n'osera pas capituler, sans ça ils sont cuits, et ils le savent bien. »

« Même Axis Erica ne donne aucun indice », dit le Lieutenant Rick Parmenter en riant, montrant du menton l'ordinateur posé dans un coin qui passait le bulletin du soir de Radio Free Northwest.

« Je ne sais pas si c'est de bon goût d'utiliser les mots de la propagande ennemie pour désigner une camarade », dit le Lieutenant Sherry Tomczak d'un air guindé.

« Bah, elle est connue pour son sens de l'humour. Je ne la vois pas en faire un fromage », dit Hatfield.

Sur l'écran de l'ordinateur, on voyait la sensuelle Erica Collingwood assise à une table, un micro devant elle et un grand drapeau tricolore accroché derrière elle. « C'est ainsi que se termine le journal de RFN, le vrai journal que les Juifs ne veulent pas que vous entendiez », dit-elle de sa voix douce comme le miel. « Et maintenant quelques brèves communications pour quelques-uns de nos Gars, avant que nous ne changions de fréquence pour entendre ce que la morveuse a à nous dire. À l'attention des trois Freak Brothers : le chat de Fat Freddy a été mis dans le bain pour qu'on lui retire ses puces et il va rentrer à la maison, il faut que Phinéas le prenne en charge. Un message pour Kenneth : la fréquence est 99 ballons. On me demande de dire aussi que le tatou est le seul animal qui a la lèpre, mis à part l'homme ; il y a quelqu'un qui sait pourquoi, et il sait qui il est. Ah oui, j'oubliais : Maman, Timmy doit avoir une plus grosse part de tarte aux pommes. »

« Mais pourquoi nous ne recevons jamais de messages comme ça d'Axis Erica ? » demanda Ekstrom.

« Euh, dis-moi tout, on n'en reçoit pas, hein ? »

« Non », dit Zack en riant. « Quand j'ai suggéré à Red d'utiliser ce genre de messages en passant par elle, il m'a avoué un petit secret. Les messages d'Erica ne veulent rien dire du tout. C'est du galimatias, mais les analystes et des briseurs de codes de l'ennemi se cassent la tête à essayer de les déchiffrer. Ils perdent leur temps à percer à jour ces bêtises, un temps qu'ils pourraient employer plus utilement contre nous ».

« Donc vous n'avez aucune idée de ce qui va nous tomber dessus ce soir, Zack ? » demanda le Lieutenant Christina Ekstrom, qui avait déjà pris place sur le canapé devant la télévision.

Hatfield secoua la tête. « Non, mais Oscar et les deux commandants de brigade de Portland sont dans la pièce d'à-côté en train de ruminer quelque chose. Oscar et Tommy Coyle reviennent d'un grand pow-wow du Conseil Militaire à Seattle. Il y a un gros machin qui se prépare, c'est sûr. Bigre ! Peut-être que Chelsea va nous dire que le gouvernement a décidé de déporter toute la population blanche du Nord-Ouest et rendre aux bisons le territoire, qui deviendra une réserve naturelle. »

« Vous savez quoi ? Il y a des écologistes fêlés qui ont fait exactement cette proposition », fit remarquer Wayne Hill, au moment où il sortait de la pièce d'à-côté en compagnie de Jackson et de Coyle. « Il est l'heure, les gars. Éteignez l'ordinateur et passons de la belle à la Bête. »

« Vous pouvez nous donner un indice, chef ? » demanda Hatfield.

« Franchement, capitaine, avant de dire un mot, je voudrais être absolument certain que ce qu'on nous a dit qu'il allait arriver, va vraiment arriver », dit sobrement Hill. « Beaucoup de gens, dont je fais partie, ne croient pas un traître mot qui sort de la bouche de ces bâtards à Washington DC. C'est peut-être une ruse ou une trahison. Si ce n'est pas le cas, j'ai une série d'ordre du Conseil Militaire à transmettre aux forces de Portland et de la côte, mais attendons de voir si la Morveuse dit bien ce qu'elle est censée dire. »

On alluma la télé sur CNN et Hatfield mit le son. La première chose qu'ils virent fut le faciès charbonneux de Paulus Ingram, un fameux présentateur qui avait la particularité de compter parmi les hommes les plus laids, toutes races confondues, à jamais avoir été vus à la télévision. Ses cheveux étaient artificiellement lissés, ce qui soulignait l'aspect grotesque de son crâne sphérique et de sa face lippue. Ingram avait victorieusement défendu son poste de travail, en qualité d'unique présentateur afro-américain d'importance sur CNN, contre une blanche, un hispanique et la chaîne elle-même ; son dernier procès avait abouti au célèbre « Arrêt Ingram » de la Cour Suprême qui interdisait à CNN de le renvoyer, le limoger ou le punir de quelque façon que ce soit et qui avait été vanté comme un grand modèle de loi anti-discriminatoire du 21ème siècle. « Nous attendons toujours la prise de vue du Bureau Ovale », dit Ingram, s'adressant à une poupée Barbie blonde, dont le visage apparaissait dans une fenêtre en bas à droite de l'écran. La Maison Blanche se tenait derrière elle, illuminée dans l'obscurité humide de ce soir d'été.

« Tiens, ils ne montrent pas les murs de Bremer et les sacs de sable », plaisanta Coyle.

« J'imagine que la Morveuse est un peu nerveuse depuis le coup du cigare piégé dans sa salle à manger », fit Rick Parmenter. « Il paraît qu'ils ont mis des sacs de sable autour de sa chambre à coucher ».

« Dommage que personne n'ait pensé à en mettre autour de sa mère autrefois », maugréa Hatfield.

Ingram poursuivait son babil. « À propos de ce que vous disiez il y a une minute, Jenny, cette déclaration du président est en effet très inattendue. Nous-mêmes n'avions pas eu l'information avant ce matin. CNN a été informé qu'elle, le vice-président, le chef d'état-major des Armées et le directeur de la Sécurité Intérieure avaient rencontré cet après-midi une délégation de législateurs des deux Chambres et il semble bien que ce qu'ils ont dit à ces personnalités éminentes les a tout à fait surpris. Je me suis laissé dire que leurs visages, à la sortie de la Maison Blanche, montraient pour certains de la colère, pour d'autres de l'étonnement. Il est également suprenant que pour la première fois, Chelsea Clinton consacre la totalité de son allocution à la question du terrorisme intérieur, en dehors de la référence en quelque sorte obligatoire à la volonté de la nation tout entière de gagner la guerre contre le terrorisme intérieur, qu'elle avait faite dans son discours sur l'état de l'union. Mme Clinton a consacré jusque-là l'essentiel de sa mandature à son programme social, qui a toujours été le point fort de sa famille, à chaque fois que les Clinton étaient aux affaires, contrairement aux Bush, qui sont en général considérés comme plus attachés aux problèmes de politique étrangère et de sécurité, bien que l'on puisse dire que Clinton Trois a poursuivi la ligne dure héritée de Bush Deux dans la guerre contre la terreur, à la satisfaction des deux grands partis. Elle a traité d'une main aussi ferme le terrorisme islamique au Proche-Orient et ailleurs dans le monde que la terreur raciste sur la côte pacifique Nord-Ouest. Cela étant, le président s'était jusque-là contenté de confier ces questions sécuritaires à des professionnels, et pour élever encore d'un cran la professionnalisation de la lutte contre le terrorisme intérieur, elle avait signé sans hésiter, au tout début de sa mandature, le décret d'augmentation du budget et des effectifs des Légions Anti-terroristes Républicaines et Démocratiques, ainsi que le décret permettant la relocalisation des populations du Nord-Ouest qui étaient considérées par le ministère de la Justice comme ne coopérant pas suffisamment avec les autorités fédérales. Cet effort conjoint des deux grands partis avait fini par lui faire gagner de nombreuses sympathies, et ce des deux côtés de l'hémicycle. »

« Absolument, Paulus » dit Jenny d'une voix claire. « Il fallait s'y attendre, étant donné que la loi sur les LARDEU avaient initialement été approuvée par les deux grands partis, suite

à la concession faite par les républicains à sa mère, l'ancien président Hillary Clinton, pour sa suspension du 24^{ème} Amendement par lequel elle put se présenter à un troisième mandat et qui pourrait lui permettre de succéder à sa fille, au cas où elle briguerait un quatrième mandat. Ce serait quelque chose d'unique dans les annales, n'est-ce pas, Paulus ? Mais Washington est un petit monde. Il se pourrait que nous ayons quelques indices touchant à l'annonce imminente du président, qu'en pensez-vous ? »

« Eh bien Jenny, il y a des spéculations faisant état de son intention de déclarer trois États du Nord-Ouest et des parties de certains autres en état d'insurrection armée contre les États-Unis, ce qui est un développement que les sénateurs, conservateurs et libéraux indistinctement, appellent de leurs vœux depuis plusieurs années et qui, si j'ose me le permettre, Jenny, n'arrive pas trop tôt. Je me demande quel degré supplémentaire de terrorisme et d'intimidation raciste serait nécessaire dans le Washington, l'Oregon et l'Idaho pour qu'on les déclare en état d'insurrection armée. La raison officielle qui justifiait jusque-là ce refus était la reconnaissance implicite que les États-Unis auraient perdu la maîtrise du terrain sur la côte pacifique Nord-Ouest, ce qui offrirait une victoire morale aux terroristes, mais bon nombre de gens ne souscrivent pas à cette idée. J'ai justement posé ce problème un peu plus tôt dans la soirée à Jamal Watkins, président de la NAACP, pendant mon émission politique. Kenneth, vu qu'il nous reste un petit peu de temps, voulez-vous bien repasser cette séquence pendant que nous attendons l'arrivée du président ? »

L'écran montra alors une autre silhouette négroïde, assise dans un fauteuil de studio. « Je souhaiterais vivement que ce soir, le président Clinton finisse par prendre les mesures qui s'imposent pour traiter le problème de la terreur raciste dans la société. Les hommes et les femmes de ce pays attendent depuis longtemps un signe de la part de ceux qui sont au pouvoir, un geste fort qui signale leur engagement pour les valeurs de décence humaine et qui écrase, extermine et retranche de la terre les meurtriers blancs racistes qui ont défié le... »

Ingram réapparut sur l'écran. « Chers téléspectateurs, je viens d'apprendre que le président Clinton a fait son entrée dans le bureau ovale ». L'écran montra soudain la face de Chelsea Clinton, triste et comme hébétée, semblable à celle d'un camélidé. Vêtue d'une veste en tweed austère et peu flatteuse, elle était assise à sa table en acajou, dans le bureau ovale, les deux drapeaux américains et israéliens étant arborés bien en évidence derrière elle.

« Tudieu ! À chaque fois que je la vois, je m'attends à ce qu'elle frappe ses battoirs et aboie pour qu'un touriste lui lance un poisson », dit Christina Ekstrom.

Chelsea regardait la caméra devant elle, sans piper mot, comme frappée par la Méduse.

« Mais allez-y, bon sang, lancez le téléprompteur ! » jeta Rick Parmenter.

Quelqu'un avait dû s'exécuter, puisque le président commença son allocution. « Bonsoir », dit-elle. « Ce soir, je souhaiterais communiquer aux États-Unis d'Amérique et au monde une certaine décision qui sera sans doute mal interprétée et qui ne manquera pas de susciter un émoi profond dans le pays. Mais ce dont je veux vous parler ce soir, c'est une idée qui a fait son chemin et qui pourrait bien inaugurer une ère nouvelle dans la longue lutte de cette nation contre le terrorisme. Pendant de longues années, au siècle dernier, le terrorisme était un phénomène qui se cantonnait aux pays étrangers, en général ceux du Proche-Orient, provoqué par le refus musulman de l'existence soudaine et nouvelle d'un État juif dans leurs parages et par l'abandon, de la part du monde musulman, de toutes les normes humaines civilisées dans sa tentative de faire disparaître cet État juif. En qualité

de plus grand allié d'Israël et de porte-drapeau de la démocratie et des Lumières, il était sans doute inévitable que les États-Unis se joignent à ce conflit anti-terroriste. »

« Puis vint le cataclysme des événements du 11 septembre 2001. Depuis lors et sans discontinuer, les États-Unis ont poursuivi la politique consistant à apporter directement la liberté et la démocratie dans le monde musulman, par la persuasion et la diplomatie quand c'était possible, par l'imposition d'un changement de régime quand c'était nécessaire. Il est de l'intérêt de toute l'humanité que l'Islam soit enjoint de faire siennes les valeurs et les pratiques gouvernementales qui permettront à l'État d'Israël de survivre et de prospérer et ce faisant, de faire advenir le but final de toute l'histoire mondiale, à savoir la Fraternité des Hommes. Le gouvernement qui est le nôtre, tout comme ses prédécesseurs, a poursuivi cette politique bienveillante visant à imposer des mœurs et des pensées plus civiles à ceux qui, dans le monde musulman, rechignent à reconnaître la nécessité de moderniser leur foi pour la mettre en conformité avec les valeurs humaines du vingt-et-unième siècle, en particulier en permettant à l'Islam d'inclure les femmes, les minorités religieuses et raciales, et ceux dont les orientations sexuelles sont différentes. Nous n'abandonnerons pas cet engagement sacré. Dieu a voulu qu'Israël fût la Lumière des Nations et l'Amérique a été choisie pour être le porte-flambeau de cette lumière. »

« Ils n'ont pas tellement l'air de vouloir jeter les gants », grogna Hatfield d'un air dégoûté.

« Bon Dieu ! Où est-ce que la mégère et sa fille veulent en venir ? »

« Attendons un instant », dit Oscar.

« Mais plus près de nous, des événements tragiques se sont déroulés », poursuivit Chelsea. « Dans sa longue histoire, notre pays n'a jamais été épargné du fléau du racisme, de l'intolérance, de la haine et de la bigoterie, du mépris pour les minorités, les femmes et les homosexuels, exprimé par les hommes blancs hétérosexuels et patriarcaux qui ont contrôlé l'Amérique et ses ressources pendant une si longue période de notre existence nationale. Depuis trois générations, nous nous félicitons que l'Amérique ait commencé sa marche en avant, qui l'éloigne des marécages de la haine raciale et la rapproche des champs verts et féconds de la fraternité et de la tolérance. Commencant avec le mouvement pour les droits civils, dirigé par l'immortel et bien aimé Dr. Martin Luther King, et continuant avec la mouvement contre la guerre du Vietnam dans les années 1960, au sein duquel mes deux parents ont connu leur mûrissement personnel et politique... »

« Ton père n'a jamais mûri et ta mère est une entité sans âge, ni jeune ni vieille, un immortel esprit du mal », marmotta Billy Jackson.

« Il était inévitable que se produisent des résistances têtues et acharnées à la marche du Nouvel Ordre Mondial », reprit Chelsea, changeant de ton. « Et parfois même, une résistance violente et criminelle menée par des hommes à l'esprit fermé et au cœur fermé. Pendant de nombreuses années, le crimedehaine a été traité efficacement par la police et les tribunaux et une quantité d'homme blancs ont payé le prix de leur refus de tourner le dos au passé et d'accueillir les nouveaux matins de la tolérance et de la diversité, où les hommes noirs, les hommes bruns, les femmes et les homosexuels de toutes nuances pourraient marcher fièrement à leurs côtés sur un pied d'égalité, et très souvent, de supériorité. Avant un certain jour du mois d'octobre, il y a quatre ans et neuf mois, nous pensions que les voies de droit ordinaires pourraient suffir à contenir le cancer du racisme et de la haine dans notre société. Malheureusement, nous avons tort. Ce 22 octobre, des hommes malfaisants qui avaient passé des années à créer et perfectionner une conspiration criminelle diabolique, décidèrent d'utiliser le prétexte d'une procédure judiciaire de saisie d'enfants impliquant la famille Singer à Coeur d'Alene dans l'Idaho,

pour lancer ce que nous ne pouvons désigner correctement que comme une insurrection contre les États-Unis. »

« C'est la loi martiale ! » lança Hatfield.

« Ou peut-être que ce n'est que du miel pour faire faire passer la pillule », suggéra Oscar. Chelsea continuait son discours, d'une voix monocorde. « Cette insurrection dure depuis bientôt cinq ans. Elle a coûté des milliers de vies. Ici-même, dans l'enceinte historique et sacrée du centre de l'exécutif, a eu lieu une attaque destructrice, qui a lourdement menacé mon intégrité physique et celle des miens. Certains de mes amis personnels et de mes alliés politiques ont été tués. Cette campagne terroriste a détruit des propriétés privées et publiques pour un montant qu'on évalue en milliards de dollars, et pas seulement sur la côte pacifique Nord-Ouest. Cette destruction, s'ajoutant aux pertes de revenus et aux dépenses requises pour faire appliquer la loi et maintenir la sécurité sur la côte pacifique Nord-Ouest, et désormais dans d'autres endroits du pays, a un coût extrême, incalculable, comme m'en a informé le Ministère des Finances. »

« Ce ne sont pas les généraux qui capitulent, camarades », dit Hill d'un air sardonique. « *Ce sont les comptables !* »

Chelsea poursuivit. « Qui plus est, la violence raciale en cours dans le Nord-Ouest a détourné notre grande nation d'Amérique de sa mission civilisatrice dans le monde musulman et de son projet de créer chez nous, autant qu'il est humainement possible de le faire, un paradis sur terre, authentique et inclusif, reposant sur la vieille idée juive, mais aussi universelle, d'une Fraternité des Hommes. En examinant les développements dans le Nord-Ouest pendant une longue période, j'en suis venue à la conclusion que si l'occasion de mettre fin immédiatement à la violence et aux pertes humaines se présentait avant la fin de mon mandat présidentiel, il faudrait que je la prenne au sérieux, quelles que soient mes préventions à cet égard et la répugnance profonde que j'ai à donner une quelconque légitimité à des terroristes, des poseurs de bombes et des assassins. Mais il arrive un temps où le devoir d'un dirigeant envers son pays et la civilisation humaine lui commande de faire des choix difficiles et controversés. Je n'ai jamais craint la controverse. Je sais que ma décision va causer certaines inquiétude et quelques soupçons chez plus d'un. Mais je vous affirme que ces craintes sont déplacées. Lorsque vous m'avez élue au poste de président, vous avez placé en moi votre confiance sacrée, que je ne trahirai jamais. Dans cette période cruciale de l'histoire de notre pays, je vous demande de croire en la sincérité de mes intentions et de soutenir ce développement d'une importance vitale. J'ai aussi besoin de vos prières. Je n'aime pas ce que je vais être obligée de faire. Mais si je peux mettre un terme à cette terrible violence qui a empoisonné la vie de notre nation depuis si longtemps et qui promet de saper et de détruire tout ce qui fait la grandeur de l'Amérique, alors il est de mon devoir de faire cette tentative. Je ne saurais faire moins. »

« À cette enseigne, j'ai signé ce jour et fait publier deux décrets exécutoires. En qualité de commandant en chef des forces armées des États-Unis, j'ai ordonné à toutes les unités militaires américaines et forces de maintien de l'ordre dans la région de la côte pacifique Nord-Ouest de suspendre immédiatement les opérations et d'observer un cessez-le-feu complet. J'ai reçu l'assurance réciproque d'un cessez-le-feu complet de la part de... » Chelsea s'arrêta soudain et se mordit les lèvres, comme si elle réprimait une quinte de toux ou un bâillement.

« Allez, vas-y cocotte, crache ta Valda ! » pesta Parmenter.

« De l'Armée des Volontaires du Nord-Ouest, qui de son côté s'engage à faire cesser toutes les attaques contre les militaires américains, les forces de l'ordre et les personnels civils à partir de ce moment », termina-t-elle, crachant presque la fin de sa phrase.

« On est d'accord avec ça ? » demanda Hatfield.

Chelsea reprit, parlant de plus en plus vite. « Deuxièmement, j'ordonne qu'au début du mois d'août de cette année, une conférence soit tenue à Longview, dans le Washington, entre des représentants du gouvernement des États-Unis et de l'Armée des Volontaires du Nord-Ouest, pour mettre sur pied un règlement négocié qui mettrait un point final à ce conflit et à sa violence meurtrière. Chers citoyens américains, merci à tous et au revoir. »

L'écran montra un moment la mire, puis l'image du studio revint, montrant la mine déconfite du présentateur congolais. Sa mâchoire lippue lui tombait sur la poitrine. « *Putain de sa mère !* » s'écria-t-il soudain. « Cette pute a vendu nos culs de nègres ! Elle s'est rendue aux fils de putes de racistes de la NVA ! »

Hill chercha la télécommande et appuya sur la touche silence. Les gens présents dans la pièce se regardaient, abasourdis, mutiques. Il n'y eut pas de vivats, pas de rires, aucune liesse et aucune joie. La prise de conscience ne s'était pas encore faite dans leurs esprits, ils étaient pris de court.

Hatfield fini par dire la chose à haute voix. « Nous avons gagné », dit-il simplement. « Je n'y crois pas. Dieu du Ciel. *Nous avons gagné !* »

« Non. Nous n'avons pas encore gagné », fit Hill, lapidaire, qui se levait pour leur parler. « Il y a loin de la coupe aux lèvres, comme on dit. » Il sortit un carnet de sa poche et le leur montra. « Ce n'est pas encore la victoire, camarades. C'est une très grande chance que nous ne pouvons pas nous permettre de gâcher. Le Conseil Militaire m'a demandé de vous expliquer la façon dont nous comptons nous y prendre et quelles vont être vos tâches dans les événements à venir. »

« Mais qu'est-ce que c'est que ces boniments sur ce cessez-le-feu en vigueur ? » demanda Jackson. « Qu'est-ce qu'on est censé faire si on tombe sur des gros lards en rentrant tout à l'heure ? On leur fait coucou de la main ? »

« En théorie, le cessez-le-feu en vigueur est établi et dit ce qu'il veut dire », fit Coyle. « En pratique, nous allons faire en sorte qu'il signifie que les lardons restent dans leurs casernes pendant que nous prenons tout ce qui peut l'être. Ce que nous avons-là, c'est une trêve, ce qui implique que la NVA pourra faire surface au moins en partie et commencer le processus de prise de pouvoir dans la Patrie. Nous commencerons dans des endroits comme la côte Nord, qui est déjà débarrassée de presque toute autorité fédérale, grâce à Zack et à vous autres du Troisième Bataillon. Vous savez, après presque cinq années de combat, il n'y a de présence américaine significative que dans quinze ou seize coins du Nord-Ouest, dans les plus grandes villes, c'est tout. Partout ailleurs, les Américains marchent sur des oeufs et ont peur de se montrer en-dehors de leurs commissariats ou de leurs tribunaux fortifiés, et il y a d'immenses bandes de territoire où nous avons déjà expulsé ces chiens galeux et où nous gouvernons déjà dans la pratique, comme dans le comté où nous sommes présentement. Nous avons évité d'établir officiellement notre pouvoir dans ces zones, pour ne pas offrir de cibles statiques à ZOG, qui aurait pu utiliser contre nous sa puissance de feu supérieure, mais désormais il va falloir officialiser notre pouvoir. Nous avons créé un vide. Il nous faut maintenant aller de l'avant et le remplir. »

« Ce sera une phase de transition pour la NVA et pour le pays tout entier », poursuivit Oscar. « Nous allons métamorphoser une organisation révolutionnaire en un nouveau

pouvoir, une nouvelle armée et un nouvel ordre social. D'après l'Ordre Opérationnel numéro Un, le Conseil Militaire est le gouvernement provisoire de la République du Nord-Ouest, juridiquement. À partir de maintenant, il le sera effectivement. Zack, tu es dorénavant Préfet Administratif de ce gouvernement, en charge des comtés de Clatsop, Columbia et Tillamook. C'est un titre bouche-trou que nous avons imaginé à la conférence de Seattle. La semaine prochaine, tu seras peut-être appelé autrement, tu auras sans doute le grade de général ou quelque chose dans le genre, mais pour le moment c'est toi le patron de ces arpents de forêts. Ta mission est d'assumer un contrôle total sur cette zone, militaire comme civil, de faire en sorte que tout se passe aussi bien que possible dans les temps de tourmente qui vont venir, et surtout de faire déguerpir les États-Unis sous toutes ses formes, même les plus visqueuses. Les commandants Coyle et Jackson sont dans une position un peu différente, puisque leurs zones sont encore occupées par l'ennemi. Il faudra que tu leur offres tous les services dont ils pourraient avoir besoin. Ceci comprend le recrutement et l'entraînement de nouvelles troupes, les fournitures d'armes, de vivres, de soins médicaux, de véhicules et de renseignements. En un mot, il va falloir préparer un assaut contre Portland au cas où ZOG déciderait de nous en remonter. »

« Je n'ai toujours pas bien compris. Est-ce qu'on est censé continuer à combattre à Portland ou pas ? » demanda Jackson avec sincérité.

« En théorie, tous les combats sont censés s'arrêter », dit Oscar. « D'où le terme cessez-le-feu. En pratique, nous allons faire sortir les sionistes de là où ils sont, partout où on le peut, et le chemin risque d'être un peu cabossé, mais nous vous demandons d'éviter toute confrontation importante qui pourrait gêner le processus de paix, ou l'autre nom qu'ils donnent aux négociations de Longview. Baissez la tête et ne déclenchez aucun mouvement autre que défensif. »

« Définissez le mot défensif », fit Jackson, pressant.

« Toute action que vous pouvez mener sans qu'elle ne fiche toute la carriole par terre. Sers-toi de ton bon sens, Bill. À chaque fois qu'il y aura un incident – et il y en aura plus qu'assez, c'est certain – nous voulons être en position de brailler que ce sont les *feds* qui ont brisé la trêve les premiers. Au bout d'un certain temps se posera la question de l'évacuation de Portland conformément aux termes du traité ou de l'accord qui sortira de la conférence de Longview. Nos nouvelles forces armées devront être prêtes à venir en soutien de toute décision que prendra le nouveau gouvernement à ce sujet. Ils pourraient regimber, ou peut-être que nous allons nous fatiguer d'attendre qu'ils s'en aillent, et alors vous serez appelés à assurer l'intégrité territoriale de la République. Mais cette fois-ci, ce sera en tant que soldats d'une véritable armée, d'une véritable nation. »

« Notre nation... » soupira Christina, les yeux humides. « Je n'arrive toujours pas à y croire... Si seulement il avait vécu quelques mois de plus, rien que pour voir ce jour... »

« Tu sais, Chris, mon nouveau poste de chef-cuisto va me donner pas mal d'autorité à Astoria », dit Zack. « Qu'est-ce que tu dirais de renommer Marine Boulevard en Lockhart Avenue ? »

Le matin suivant, doux mais plombé de nuages, Marine Boulevard portait encore ce nom lorsqu'il fut emprunté par Zack dans la Charriote de Guerre, son fameux Humvee. Derrière lui roulaient six camions chargés de Volontaires armés, qui allaient se disperser vers leurs positions respectives le long du rivage, en centre-ville et dans certains immeubles qui devaient être occupés pour le compte du nouveau régime. Le lycée allait devenir une caserne, une réserve d'armes et un lieu d'entraînement pour la nouvelle armée, qui allait s'appeler la Force de Défense du Nord-Ouest, comme Zack l'avait appris ; il espérait que de nouvelles dispositions allaient être prises avant que la nouvelle

année scolaire ne commence, début septembre. Un poste de guet et de communications devait être établi au sommet de la colline d'Astoria et des corps de garde anti-sabotage être disposés sur tous les ponts de la Columbia et autour de la baie de Youngs.

Les rues étaient calmes, les véhicules se rangeaient pour laisser passer le convoi de la NVA, les piétons se contentant de regarder, silencieux, Zack et son équipée de rebelles se garer devant le commissariat du comté de Clatsop. L'événement manquait un peu de grandeur historique. Le shérif Ted Lear les attendait là, seul sur le trottoir, devant le parvis. Zack descendit de son Humvee, coiffé de son chapeau à plume, sa fameuse Winchester à la main.

« Salut, Ted », dit-il à Lear. « Il y a du monde à l'intérieur ? » ajouta-t-il, désignant du menton l'édifice.

« Quelques gratte-papiers et des employés de maintenance », dit Lear. « Ils n'ont plus grand chose à faire depuis que vous avez fait déguerpir les avocats et les juges il y a des années, mais ils tiennent le fortin, comme qui dirait. »

« Et parmi tes hommes ? » s'enquit Hatfield en le regardant dans les yeux. « Est-ce qu'il y en a qui pourraient faire du grabuge ? »

« Je les ai tous convoqués hier soir et je leur ai parlé, après le discours du président », dit Lear. « Il y avait mes hommes et les quelques membres de la police d'Astoria qui sont restés, après que vous ayez tué Sam Hall. Je leur ai dit que je restais, mais que si certains voulaient partir, je leur souhaitais adieu et bon vent. Quelques-uns ont rendu leur insigne, ils sont chez eux en train de faire leurs bagages. Je savais qui partirait, j'aurais pu faire la liste avant qu'ils ne me le disent. Certains d'entre eux craignent des représailles pour de vieilles histoires. Ce n'est pas toi qu'ils craignent en particulier, mais certains des tiens que nous avons eus quelques fois derrière les barreaux. Il y a des querelles de sang entre eux et quelques-uns des miens et des policiers d'Astoria, ou moi aussi, peut-être. »

« Pas tant que ça », fit Zack, d'un air rassurant. « Tu as toujours été réglo. Tu ne t'es jamais comporté comme la brute du village ou comme l'homme de main de la Chambre de Commerce, contrairement à d'autres flicards du Nord-Ouest. Ou comme Sam Hall. C'est ce qui l'a tué. »

« Ce n'est pas une grande perte. Je n'ai jamais apprécié les flics corrompus et j'ai découvert qu'il était de ceux qui avaient milité pour l'invasion de mon comté par les bandits gouvernementaux. Il y en a d'autres qui s'en vont, mais ce sont des vieux chiens qui n'ont plus l'âge d'apprendre de nouveaux tours. Tous les autres restent. Et toi, alors, Zack ? » demanda Lear. « Vas-tu te transformer en une sorte de tyran médiéval et décorer les rues avec les têtes de tous ceux qui t'ont naguère offensés ? »

« Je vais rendre ce territoire à la République, Ted, en veillant à ce que les Américains ne reviennent plus jamais », lui répondit Hatfield.

« Mais tu as été un américain à une époque, non ? », fit Lear, sardonique.

« Je l'ai été », répondit Zack. « Mais j'ai préféré redevenir un blanc. Pour répondre à ta question, Ted, je te dirais que nous avons subi beaucoup de lois dans le passé. Beaucoup trop de lois, et trop peu de justice. Désormais, il y aura de la justice, parfois brutale, mais rien de monstrueux comme certains l'imaginent. Pas ici, à tout le moins. Tu te souviens de cette petite réunion qui nous avons tenu sur les gradins du stade du lycée ce soir-là, il y a quelques années ? Te souviens-tu de ce que je te disais sur nos projets ? Eh bien, nous avons réussi. Ceux qui méritent une punition et ceux qui n'ont rien à faire ici ont tous pris le large, d'une façon ou d'une autre. Il n'y a pas besoin de faire une hécatombe. Il y en aura peut-être ailleurs, dans les grandes villes », dit-il en haussant les épaules. « Ce ne sera pas joli à voir. Mais ici en ce qui nous concerne, je ne veux pas qu'il n'y ait que de la

peur, mais que les gens apprennent à nous respecter et à avoir confiance en nous. On ne peut pas gagner les cœurs et les esprits avec des orgies de vengeance. Je ne le permettrai pas. »

« Et la caserne de garde-côtes de Warrenton ? » demanda Lear.

« C'est un problème épineux », concéda Hatfield. « Tu connais le commandant Ratcliff ? »

« Oui, plutôt bien », dit Lear.

« Un genre de fanatique rouge-blanc-bleu, non ? » demanda Hatfield.

« Du genre loyal », dit Lear.

« Il voudra bien me parler ? »

« Je peux l'appeler pour tâter le terrain », proposa Lear. « Dis-moi, au fait, est-ce que je suis toujours shérif ? »

« Bien sûr. » Hatfield retourna à son Humvee et prit un drapeau tricolore plié. Il mit sa carabine en bandoulière et traversa la rue en direction de la vieille poste d'Astoria. Lear le suivit. Le mâât était nu, la bannière étoilée ayant été retirée depuis longtemps, en vertu d'un accord tacite avec le chef du bureau de poste. Zack déploya en silence le drapeau bleu-blanc-vert, passa la ficelle dans les oeillets et hissa le drapeau de la nouvelle nation vers le ciel. Une brise passa et le drapeau tricolore ondoya à la vue de tous. Il y eut des applaudissements épars dans les rangs des badauds et quelques vivats et cris de rebelles dans ceux de la NVA.

Lear regarda bizarrement Hatfield. « Bande de fils de putes », dit-il doucement. « Vous l'avez fait. Vous avez réussi. »

« Pour sûr », approuva Zack.

« D'ailleurs, Julia m'a appelé ce matin, juste avant que je ne parte au boulot. »

« Comment va-t-elle ? » demanda Zack.

« Bien. Elle m'a dit qu'elle avait vu le discours de la Morveuse hier soir et qu'elle avait passé la nuit à réfléchir et à prier. Elle a décidé de quitter son boulot à Los Angeles et de revenir vivre ici. Immédiatement. »

« Je suis heureux de l'apprendre », répondit sobrement Hatfield. « J'imagine qu'elle devine qu'il y aura encore du vilain. Les choses pourraient tourner au vinaigre. Elle en est consciente, j'espère ? »

« Oui, elle le sait bien », dit Lear.

Hatfield poussa un soupir. « Bon, j'imagine qu'il faut que je m'installe dans un de ces bureaux. Toi qui connais le bâtiment, qu'est-ce que tu me conseillerais ? »

« Eh bien, si tu te sens d'humeur ironique, tu pourrais prendre le bureau du responsable de la commission pour la diversité du comté de Clatsop, au deuxième étage », suggéra Lear en riant. « La mexicaine qui l'occupait se fait porter pâle depuis un petit bout de temps ».

* * *

Dans l'après-midi, Zack et quelques Volontaires prirent la route de Warrenton dans la Charriote de guerre. Ils se garèrent devant l'accès principal à la Station Aéronautique de la Garde-Côtière des Etats-Unis. La caserne était ceinte des murs de Bremer et des barbelés à lames de rasoir habituels et au-dessus de la porte, flottait une bannière étoilée de très grande taille, pavoisée là en signe de défi. Il y avait un autre drapeau américain qui flottait à son mâât, dans la cour d'honneur de la caserne. Plusieurs canons de M-16 dépassaient des meurtrières percées dans la casemate du poste de guet. « Ignorez-les, pointez le canon vers le haut », commanda-t-il au servent de mitrailleuse, un Volontaire allemand du nom de Karl Vogler, en lunettes noires et bonnet à visière, qu'il avait dû trouver dans quelque surplus militaire allemand ou est-européen. Vogler faisait partie des

Volontaires qui venaient dans le Nord-Ouest, en nombre toujours plus grand, combattre pour la liberté blanche. Il y avait déjà eu des discussions portant sur la formation d'une brigade entièrement germanophone dans la future Force de Défense du Nord-Ouest.

« Leurs armes sont braquées sur nous, chef », dit Vogler, l'oeil sur le poste de guet.

« Je sais. Tant qu'ils ne font rien, ne leur prêtez pas attention. Notre présence n'est pas hostile, pas encore en tout cas. Je veux seulement parlementer avec leur commandant. »

Quelques instants plus tard, la porte s'ouvrit et laissa paraître un officier de la garde-côtière, en uniforme réglementaire. C'était le Capitaine de frégate Anthony Ratcliff. Hatfield remarqua qu'il portait une arme à la ceinture, mais préféra laisser sa Winchester dans le Humvee en sortant du véhicule. Revêtu de son vieux coupe-vent élimé et coiffé de son Fedora du Nord-Ouest orné d'une plume, il marcha à la rencontre de l'officier. Il lui adressa un salut militaire, auquel il ne fut pas répondu, pas plus que ne se tendit de main. Hatfield ignore cette absence de courtoisie. « Bonjour, capitaine », dit-il d'un air détaché. « Mon nom, c'est Hatfield, je commande le Troisième Bataillon de la Première Brigade de Portland de la NVA. Je vous demande pardon pour mon costume de civil. Il paraît que certains des nôtres ont des uniformes dans le Washington, mais ils n'ont pas encore pu nous en livrer. Je ne sais même pas à quoi ils vont ressembler. »

« Je sais qui vous êtes », dit Ratcliff. « Le shérif Lear m'a dit que vous viendriez. Je suppose que je dois vous être reconnaissant de n'avoir tué que six de mes marins en cinq ans ».

« Vos marins avaient la peau couleur caca, donc ils n'étaient plus autorisés dans ces parages », répondit Hatfield sans gêne. « Votre prédécesseur le savait parfaitement, mais les avait envoyés en ville malgré tout. J'ai remarqué que, de votre côté, vous ne l'aviez pas fait. »

« Il s'avère que nous n'avons plus de personnels afro-américain, hispanique, ou asiato-américain en activité dans la caserne », dit Ratcliff.

« Je sais », dit Hatfield. « Mes félicitations à vous ou à celui qui a pris cette décision. Je ne sais pas ce que voulait prouver votre prédécesseur, mais vous ne cherchez pas à faire cette démonstration au prix de la mort des hommes qui sont sous votre commandement. C'est quelque chose que je respecte. »

« Qu'est-ce que vous voulez, Hatfield ? » demanda le Capitaine de frégate.

« Tout d'abord, vous dire que la NVA a occupé la ville d'Astoria et que nous avons assumons l'autorité sur tout le comté de Clatsop. Dans les jours qui viennent, nous occuperons Warrenton, Seaside et toute la bande côtière, en préparation de la cession de cette portion de territoire à la République du Nord-Ouest. Je présume que vous avez écouté le discours présidentiel d'hier soir ? »

« Je l'ai écouté » dit Ratcliff. « Je suis scandalisé qu'elle ait osé envisagé de céder une partie du territoire souverain des États-Unis à des... à vous autres. Je suis complètement abasourdi. »

« J'en suis tout autant abasourdi, Capitaine », dit Hatfield. « J'étais persuadé qu'il aurait fallu vous déloger de nos rues un à un à la fourche, jusqu'au dernier. »

« Je l'ai entendue parler d'une conférence à Longview, mais je n'ai rien entendu concernant une cession de l'autorité civile à votre prétendue république, ici ou ailleurs ! » aboya Ratcliff.

« En effet, elle n'en a rien dit », concéda Hatfield. « Je me dis que c'est une bonne chose, car nous n'avons pas l'intention de lui demander la permission. C'est fini, Ratcliff. Nous avons gagné. Pensez-vous que le président des États-Unis ferait un discours de ce genre

et convoquerait une conférence à Longview si les Américains n'avaient pas décidé de ranger les gants ? »

« Mais vous êtes vous-même un Américain ! » jeta Ratcliff.

« En fait, non », répondit Hatfield. « Au cas où vous n'auriez pas remarqué, c'est autour de ce point qu'ont tourné ces années de braise et de poudre. Être né dans une écurie ne fait pas de moi un cheval, ou en ce qui concerne les États-Unis, un bidet. Nous avons décidé ce que nous voulions être, nous et nos enfants. La guerre, c'est quand on laisse le gouvernement nous dire qui est l'ennemi, Ratcliff, c'est ce que vous faites, c'est ce que j'ai fait moi aussi. La révolution, c'est quand on décide soi-même qui est l'ennemi. Certes, il y aura encore beaucoup de blabla et de chicanes à Longview, à Washington et ailleurs, mais la question de fond a été tranchée hier soir. Ils vont nous donner notre indépendance souveraine, sans doute au milieu des coups et des cris et avec des flots de mensonges et de rhétorique pour sauver les apparences, mais nous allons l'avoir, notre République du Nord-Ouest. Et s'ils ne nous la donnent pas, nous la prendrons. C'est un chemin dont ils n'ont pas prévu de retour et j'imagine que je ne vous apprends rien. Mais dites-moi, qui a eu l'idée de limoger tous les personnels noirs et chicanos de cette base navale ? »

Ratcliff hésita un instant. « C'était mon idée », dit-il.

« Elle n'a pas dû être facile à faire avaler à vos supérieurs. Je suis surpris que cela ne vous ait pas valu une accusation de racisme. Pourquoi l'avez-vous fait ? Prendre un risque pareil ? Entrer en collusion avec le terrorisme des malfaisants et tout ? »

« Notre mission est très spécifique, elle a été rendue difficile à réaliser à cause de la situation que vous avez créée depuis quelques années. Je n'avais pas besoin de rajouter une autre difficulté en m'obligeant à assurer la sécurité de certains personnels vingt-quatre heures par jour et sept jours sur sept », répondit Ratcliff, quelque peu sur la défensive. « C'est une décision que j'ai prise pour le bien de l'unité ».

« Oui, sans aucun doute. Votre mission est le sauvetage en mer pour les vaisseaux et les équipages en détresse dans un bras de mer particulièrement dangereux, les bancs de sable de la Columbia, le cimetière du pacifique », fit Hatfield en montrant d'un geste l'océan. « Vous assistez aussi les pilotes sur la Columbia quand il le faut, à chaque fois qu'un navire est en difficulté. Vous vous êtes contentés de mener à bien votre mission de sauvetage des marins en détresse et vous n'avez pas permis aux LARDEU, à Blackwater et aux autres éléments criminels à la solde du gouvernement des États-Unis d'utiliser votre base contre les intérêts de la communauté locale, malgré des pressions qui ont dû être considérables. »

« Assez lourdes, oui, je ne le nie pas », reconnut Ratcliff. « Nous ne voulions pas être pris pour cibles. Comme vous l'avez dit, nous sommes là pour sauver des vies. »

« Nous apprécions cette position et vous savez fort bien que nous l'avons respectée », lui dit Hatfield. « Avons-nous attaqué votre base ? Un seul caucasoïde de vos équipes a-t-il été une seule fois touché ou blessé par nous pendant toute cette période ? »

« Non », admit Ratcliff. « Cependant, je consigne la plupart du temps mes hommes à la base, les sorties sont très rares. Le shérif Lear nous a beaucoup aidé. »

« Vous devez être en train de tourner chèvre, là-dedans », fit remarquer Hatfield.

« Nous avons des ordinateurs et les chaînes satellites », dit Ratcliff avec un haussement d'épaules. « Et une excellente salle de jeu. »

« Eh bien, m'est avis qu'il ne serait pas mauvais de consigner encore un peu vos hommes », dit Hatfield. « Nous allons faire des choses en ville qu'il vaudrait mieux que vous ne voyiez pas, à moins que votre devoir ne vous oblige à faire le petit rapporteur. Vous êtes combien ici ? Peut-être 120 personnes aujourd'hui ? Presque tous des

sauveteurs, des médecins, des techniciens et des pilotes. Non, laissez tomber, pas besoin de me dire le nombre. Continuez à faire ce que vous faites. Vous nous laissez tranquilles, nous vous rendons la pareille, s'il s'avère que c'est possible. Voici ma carte, avec mon numéro de portable », dit-il en tendant sa carte de visite à Ratcliff, qui la prit sans piper mot. S'il y a du vilain, appelez-moi et nous verrons si le problème peut se résoudre en parlant plutôt qu'en se tirant dessus. Les Blancs se sont entre-tués depuis deux siècles parce qu'il semble que nous n'arrivons pas à décider à qui appartient ce continent, Capitaine. J'affirme qu'il y a eu assez de tueries entre Blancs. C'est une mauvaise habitude dont il faut se débarrasser. Vos supérieurs vont peut-être vous demander de faire des choses qui pourraient faire cahoter le chariot, comme d'utiliser vos hélicoptères de sauvetage en mer pour espionner nos mouvements de troupes, ce genre de choses. Je comprends bien que vous ne serez pas forcément en position de désobéir à ces ordres, même s'ils ne vous plaisent pas. Mais il faut que vous compreniez que si je considère que votre présence ici constitue une menace pour mes hommes ou pour les habitants, nous serons en mesure de vous déloger et nous le ferons. Vous êtes au courant de ce qui est arrivé sur une certaine plage à quelques kilomètres au Sud de cet endroit. Nos effectifs grossissent chaque jour et nous commençons à acquérir du matériel lourd pour enlever une place forte. Mais je ne veux pas que cette petite base de la garde-côtière se change en un Fort Sumter du Nord-Ouest. Tout ce que je vous demande, c'est de jouer franc-jeu avec moi, tant que votre devoir et votre honneur vous le permettent, et de laisser les gens de Longview faire leur travail de négociateurs. Si vous avez besoin de notre aide pour des affaires d'ordre humanitaire ou pour une urgence, appelez-moi. Il y a eu presque cinq ans de massacres dans le Nord-Ouest et ce n'est pas fini. Mais rien ne nous force à le faire ici. Bon, je vais devoir y aller. Merci d'avoir pris de votre temps, Capitaine. »

Avant de tourner les talons et de rejoindre sa Charriote de Guerre, Hatfield adressa à Ratcliff un salut militaire, qui, cette fois-ci, lui fut renvoyé.

Les trois comtés de l'Oregon qui constituaient le théâtre d'opérations du Troisième Bataillon formaient, dans toute l'étendue de la Patrie, l'une des plus vastes zones libérées de l'autorité civile ou militaire américaine, qui était devenue pour cette raison l'un des plus importants terrains d'essai du gouvernement provisoire. À la fin du mois d'août, Zack Hatfield, qui avait reçu officiellement le titre de Général Hatfield de la Force de Défense du Nord-Ouest, était le gouverneur militaire du district.

Pour l'aider dans ses fonctions, il avait formé un cabinet parmi les autochtones, dont le nombre allait croissant et qui était constitué d'hommes d'affaire, d'anciens employés gouvernementaux, de gestionnaires, d'ingénieurs, de commerçants, de notables locaux et de techniciens qui faisaient en sorte que l'alimentation électrique dans les villages et les zones rurales fût maintenue, la gestion des déchets et le tout-à-l'égout entretenus, les commerces fournis en denrées vitales de façon au moins à s'éviter pénuries et inflation galopante, et l'ordre civil maintenu.

Les biens les plus difficiles à acquérir étaient l'essence et le diesel. Les chrétiens évangéliques, groupe prégnant dans les directions des plus grandes compagnies pétrolières, avaient fait passer le mot de couper les livraisons aux stations-essence des zones nationalistes et de « ramener les racistes à l'âge des canassons et des carrioles », pour citer un porte-parole d'une compagnie texane. Cependant, en revenant de Washington et de New York, quelques Gars qui avaient participé à l'Opération Purée-de-pommes et à l'Opération Tue-le-cochon firent une halte à Houston. En l'espace d'une semaine, le PDG d'Exxon, qui tournait sa clé dans sa Ferrari fut envoyé dans les airs en

traversant le toit de son garage ; le financier en chef de Gulf Oil fut retrouvé pendu nu avec sa cravate dans sa salle de billard, avec pour tout accoutrement un bas résille, des talons hauts et du rouge à lèvres ; le tabernacle principal – fort spacieux et meublé avec autant de luxe que de mauvais goût – d'un pasteur télé-évangéliste, qui comptait parmi les plus ardents soutiens financiers et apologétiques d'Israël, fut rasé par un camion piégé rempli de gélignite. Les deux objets carbonisés ayant pu ressembler à des corps humains qu'on retrouva dans les gravats, furent considérés comme étant feu le télé-évangéliste et son épouse aux cheveux permanentés. Peu de temps après, les livraisons d'essence à la côte pacifique Nord-Ouest nationaliste reprirent tranquillement. On constata même une baisse de quelques centimes du litre d'essence.

Au début du mois de septembre, le shérif Ted Lear, ses hommes qui étaient restés et les policiers municipaux des bourgs et villages, furent incorporés en masse dans la nouvelle force de police nationale, la Garde Civile du Nord-Ouest. Ted reçut le rang de major et un nouvel uniforme, une chemise kaki, un pantalon vert-olive, une paire de bottes et une casquette alpine en guise de couvre-chef. « Me voilà attifé comme un SS des bois », pesta-t-il. « Surtout avec ce machin. » Il montra du pouce l'écusson frappé de l'aigle et du svastika, cousu au-dessus de la poche droite de sa chemise.

« Je crois que c'était l'idée », dit Hatfield. « Je te dirais que malgré toutes les factions et tendances du mouvement, plus de la moitié d'entre nous sont des nationaux-socialistes, en un sens plus ou moins prononcé. Cela aide à faire l'équilibre face aux chrétiens fanatiques, aux partisans de l'Identité Chrétienne, aux libertariens quasi-anarchistes, aux païens fanatiques, aux vitalistes héroïques et ainsi de suite. Le national-socialisme tend à unifier tout ce petit monde, dans la mesure où presque tous y adhèrent à au moins quatre-vingt-dix pour cent. »

« Qu'est-ce qu'un vitaliste héroïque ? » demanda Ted.

« Je ne sais pas encore très bien », reconnut Zack. « Mais ça a l'air plutôt cool ».

La situation politique et militaire dans le Nord-Ouest demeurait volatile et tendue. Les négociations de paix ayant commencé en temps et en heure, les délégations de la NVA, du gouvernement des États-Unis, de la Croix Rouge, des Nations Unies et les représentants des médias se massaient dans l'hôtel de luxe Lewis and Clarke, sis dans les environs de Longview, Washington. [Voir *A Mighty Fortress*, du même auteur]. Toutes les chaînes de télévision, y compris celles qui avaient été reprises en main par la toute jeune Autorité de Télédiffusion du Nord-Ouest de la nouvelle République, ne parlaient que de la conférence, rapportant tout ce qui s'y passait, des entretiens avec des participants aux déclarations officielles et conférences de presse, en passant par les inévitables supputations, rumeurs, potins et autres tsunamis de propagande déversés des deux côtés. Les négociations duraient depuis plusieurs semaines, mais rien de sérieux ne semblait en sortir, tandis que dans l'arrière-pays, les forces nationalistes poursuivaient leur œuvre en silence, privant ZOG de grandes parcelles de territoire. Un village par ci, un segment de route par là, une usine ou un commissariat ailleurs, passaient chaque jour dans les mains de la NDF. Partout, sauf à Portland.

Le plus grand souci militaire de Zack concernait le sort des ponts qui enjambaient la Columbia, les deux principaux étant à Astoria et Longview, et des ponts qui surplombaient la baie de Youngs, entre Astoria et Warrenton. « Nous sommes archi-vulnérables », admit-il devant son cabinet, pendant l'une de leurs séances. « Si ces ponts sont bombardés et qu'ils en font tomber quelques autres le long de l'autoroute 101, nous sommes pratiquement coupés du reste du pays. Les Américains peuvent très bien le faire. Je ne sais pas pourquoi ils s'en sont privés. Ils ont des avions de chasse, des hélicoptères de

combat, des B-52, des missiles de croisière, des drones robotisés et Dieu sait quoi d'autre. Ils peuvent faire sauter ces ponts sur un claquement de doigts. De notre côté, nous n'avons pas de défense contre avion, à part quelques pétoires, et notre armée de l'air consiste en une collection de vieux Cessnas, quelques avions privés et hélicoptères de télévision que nous avons confisqués. »

« Je croyais que nous allions recevoir des lance-missiles SAM des Russkofs, chef ? » demanda le jeune Major Rick Parmenter.

« Les livraisons ont été comme qui dirait suspendues », dit Hatfield. « Les Russes nous ont soutenus discrètement pendant des années, comme vous le savez, à cause des vexations que leur ont fait subir les différents gouvernements américains, qui voulaient que la Russie reste une puissance de troisième zone sur la scène mondiale. Mais aujourd'hui, comme les choses sont plus sensibles que jamais, les Russes ne veulent pas être vus nous soutenir. À Longview, ils ont posé bien assez de questions sur toutes ces armes légères et munitions russes qui nous démangent les mains. »

« Le fait que notre délégation diplomatique soit arrivée à Longview dans un hélicoptère militaire russe vaguement déguisé n'a pas été non plus le sommet de la subtilité », fit remarquer le Colonel Lennart Ekstrom du corps des quartiers-maîtres, nouvellement établi dans la NDF.

« J'en ai parlé à Red, qui m'a dit qu'ils ne voyaient aucun américain dont nous pourrions être sûr qu'il ne nous fasse pas un accident mystérieux en cours de route », leur dit Hatfield. « Quoi qu'il en soit, les Russkofs comprennent que le gouvernement US veut à tout prix conserver sa maîtrise des airs comme moyen de pression. Si les négociations partent en quenouille et que la guerre reprend, elle sera de nature plus conventionnelle et ils pourraient se servir de leurs joujoux hi-tech contre nous. Moscou ne détesterait pas faire tanguer le navire, mais ils ne veulent pas que cela soit trop évident, d'où le retard dans la livraison des batteries de SAM. Mais cela ne concerne pas le problème du moment. Ce foldingo de Delmar Partman, le général des *Marines* de Portland, a dit haut et fort qu'il refuserait de suivre les ordres issus des négociations de Longview s'ils « brisent notre précieuse Union » comme il dit. Je ne sais pas si ce verbiage est téléguidé depuis Washington, si quelqu'un lui tient la laisse ou s'il agit seul, mais la Troisième Section est d'avis que le lascar refusera vraiment la capitulation et engagera une bataille rangée. »

« De laquelle les Juifs espèrent tirer une situation de chaos qui leur donnera un prétexte pour rompre le traité et faire revenir des forces d'occupation, tout en nous accusant de tout, évidemment », ajouta le colonel Wayne Hill d'un air sombre.

* * *

Le gouvernement provisoire de la République Américaine du Nord-Ouest, procédant conformément au mandat qui lui avait été donné par le projet de Constitution publié en octobre 2006, à l'époque où le mouvement consistait en guère plus qu'un vieil homme à moitié fou qui jouait sur son ordinateur, avait institué un Bureau de la Race et du Relogement pour commencer à traiter les problèmes occasionnés par les dispersions de familles et les mouvements de population massifs.

À Portland, le général Partman accumulait les déclarations belliqueuses pour signifier son refus de la reddition de la ville aux nationalistes, quelle que soit la décision prise à Longview. Dans les zones rurales, les échauffourées allaient bon train entre les restes des forces gouvernementales et la NDF en croissance constante. Des flots de réfugiés de croisaient ; les unionistes rejoignaient Portland et des palanquées de Blancs à tendance nationaliste, ou qui voulaient tout simplement fuir les brutes noires et marron de la LARDEU, quittaient la ville. L'*Intersate 5* était le théâtre d'un va-et-vient ininterrompu, dans

les deux sens. La plus grande part des non-Blancs qui étaient encore dans le Nord-Ouest, ainsi qu'un grand nombre de familles riches et très riches firent leurs bagages et fuyaient l'État totalitaire de carte postale, semblable aux régimes nationalistes blancs du passé, que les médias leur avaient appris à craindre. En même temps, un très grand nombre de familles blanches de Californie et du grand Sud-Ouest avaient elles aussi fait leur baluchon et fuyaient au Nord-Ouest, de crainte de tomber sous les coups du mouvement séparatiste hispanique *Frente de la Raza*. Le FDLR avait déjà appelé à la constitution du nouvel État hispanique d'Aztlan, situé dans le Sud-Ouest, qui serait soit une nouvelle nation indépendante, soit un territoire des États-Unis, soit une province du Mexique. L'essentiel des Blancs en fuite trouvaient refuge sur la côte Nord. Bien que cette région eût été sous-peuplée pendant des années et pût tout à fait accueillir une vague de sang neuf, cet afflux soudain n'alla pas sans créer des problèmes logistiques et de ravitaillement.

Le BRR avait mis sur pied des centres de transit dans des endroits comme Astoria, Seaside et Clatskanie, dont l'un était installé dans l'ancien bowling d'Astoria, sur le boulevard Lockhart, récemment renommé. Par un soir froid et humide du début du mois d'octobre, le major James Wingo, qui occupait le poste de responsable de ce camp de transit, était en train de compiler des listes de réfugiés blancs qui avaient reçu des papiers d'identité temporaires et avaient été répartis dans une quantité de logements, la nécessité faisant loi. La République logeait les nouveaux résidents tantôt dans des villas cossues laissées vacantes par des unionistes en fuite, tantôt dans les masures branlantes ou les caravanes que les Mexicains avaient laissées derrière eux, tantôt dans les dortoirs aménagés dans des auditoriums et gymnases scolaires, ou dans des immeubles réquisitionnés à cet effet. Beaucoup de choses s'improvisaient, c'était le temps des expédients et de la courte paille.

Wingo et le capitaine Christina Ekstrom, qui s'était portée volontaire pour aider à loger et transporter les demandeurs d'asile, tenaient une conversation à l'écart lorsqu'il sentit quelqu'un lui toucher la manche. En se retournant, il vit une dame âgée vêtue d'une robe défraîchie et d'un manteau, au visage marqué de rides et aux cheveux blancs un peu clairsemés. Aux côtés de la vieille dame, une petite fille blonde et fluette lui tenait la main et les dévisageait de ses yeux bleus soupçonneux, du haut de ses cinq ou six ans. Ce petit visage d'elfe avait quelque chose d'étrangement familier, que Wingo ne parvenait pas à cerner. « Puis-je vous être utile, madame ? » demanda-t-il.

« Je vous connais », fit la vieille dame. « Je vous ai vu une fois à la télé ».

« Oui, cela ne m'étonne pas. J'ai tourné dans quelques publicités pour des dentifrices et des sauces barbecue », dit Wingo.

« Ne jouez pas au plus fin, jeune homme ! » lança la vieille dame. « J'ai une question importante à vous poser. Quand je vous ai vu dans le poste, vous étiez en train de faire le coup de feu sur Flanders Street à Portland avec une mitrailleuse. Vous étiez avec ce Cat-Eyes Lockhart et quelqu'un d'autre, une fille du nom de Kristin McGee. Je suis May McGee, la mère de Kristin. Et voici sa fille, Mary Ellen. Pourriez-vous me dire où est Kristin en ce moment ? »

« Doux Jésus ! » fit Jimmy à part soi. Son cœur bondit dans sa poitrine et ses genoux faiblirent.

« Oui, madame, je sais qui vous êtes. Kicky m'a parlé de vous deux. Elle vous aimait beaucoup toutes les deux. Mais je... Je ne sais pas comment vous dire, comment vous dire la chose... » Il agita ses mains dans le vague.

« Elle est morte ? » dit May tout de go.

« Oui, madame », fit-il, décontenancé. « Elle a trouvé la mort en opération en janvier dernier ».

« Vous êtes sûr ? »

« Oui, madame. J'étais là quand c'est arrivé. Je suis sincèrement navré. Votre fille était un soldat courageux, une bonne camarade et une bonne amie. Elle nous manque tous ».

« Eh bien, disons que je ne suis pas si surprise », dit la vieille dame en soupirant. « Je ne savais pas bien quoi faire d'elle quand elle a... quand elle vous a rejoints. Je peux comprendre pourquoi elle l'a fait. Mais je me suis toujours demandé si, comment dire, si elle était sûre de ce qu'elle faisait. »

« Oh oui, madame, elle était sûre d'elle », lui dit Wingo.

« D'une façon ou d'une autre, mon petit doigt me disait que je n'allais jamais la revoir. Eh bien, nous allons tâcher d'attraper ce bus. Cette jeune dame nous a dit qu'elle nous donnerait un appartement, peut-être même un qu'on pourra garder si tout se passe bien ». May tourna les talons pour rejoindre la file de gens qui attendaient l'autocar.

« Attendez un instant ! » dit Wingo. Il sortit de la poche de un carnet et un stylo de la poche de sa tunique, écrivit son nom et lui donna le papier. « Je suis le Major James Wingo, Premier Bataillon, Troisième Brigade de l'Oregon, NDF. Je veux que vous gardiez ce papier, Mme McGee. Gardez-le bien. Je ne sais pas ce qui va arriver dans les semaines qui viennent. Je pourrai y passer moi aussi. Mais je veux garder contact avec vous et Mary Ellen par le BRR et je veux que vous reteniez mon nom. Quand ça sera fini, je tâcherai de venir vous voir, mais si je n'y arrive pas pour une raison ou une autre, essayez de me trouver. Ce soir, ce n'est pas le moment de rentrer dans les détails, nous ne savons pas ce qui va arriver, mais d'une façon ou d'une autre, si je suis encore là, je veux vous aider, vous et votre petite-fille. Du mieux que je pourrais, en mémoire de Kicky ».

May le regarda longuement. « Vous savez ce qu'elle était ? Avant de vous rejoindre ? »

« Oui, madame, je sais. Je sais aussi ce qu'elle est devenue ensuite, et c'est tout ce qui m'importe. Je dois à sa mère et à sa fille tout ce que je peux leur donner. Et je parle sérieusement. »

May fourra le papier dans sa poche. « À mon avis, vous n'en savez pas autant que vous le croyez, mais Ellie et moi en avons pas mal bavé ces dernières années et nous n'allons pas chipoter. Je vous prends au mot, major, et je vous remercie pour votre généreuse proposition. »

* * *

Le mois d'octobre passa, vif et frais ; sur les arbres, les feuilles jaunies tombaient et tapissaient le sol et les brumes matinales s'épaississaient. Aux environs de midi le 22 octobre, la réunion quotidienne du commandement de la Troisième Brigade se tint autour d'une longue table de bois dans la salle de conférence, une salle d'audience reconvertie de l'ancien commissariat du comté de Clatsop. Les murs étaient couverts de cartes et d'étagères et un grand drapeau tricolore surmontait le fauteuil où trônaient jadis les tyrans en robe noire qui envoyaient des blancs et des blanches en enfer. Il y avait cinq ans, ce 22 octobre au matin, les *U.S. Marshals* avaient encerclé la maison de Gustav Singer à Coeur d'Alene pour lui prendre ses enfants, parce que sa femme et lui leur avaient raconté, à l'heure du coucher, des mythes et des contes de fées nordiques « inappropriés ». Mais ce matin-là, quelque chose s'était finalement réveillé et les bandits armés de l'Amérique furent bientôt criblés de balles par les voisins des Singer.

« Toujours pas de mouvements à Longview ? » demanda le colonel Lennart Ekstrom.

« On va dire qu'il y a une sorte d'activité », dit sèchement sa fille Christina, en jetant sur la table un numéro du quotidien *USA Today*. La photographie de première page, prise avec un téléobjectif et un peu floue, montrait deux jeunes membres de la délégation de la NVA qui s'embrassaient passionnément sur un balcon de l'hôtel. « J'aurais fait une remarque sur la façon dont ils dépensent l'argent du contribuable si nous avions payé des impôts »

« Dis donc, tu n'est pas censée porter tes feuilles de chêne de major, Chris ? » demanda Zack Hatfield. « Tu n'es pas en tenue réglementaire ».

« Pose la question au quartier-maître », dit-elle en pointant le doigt vers son père. « Il n'en a aucune ».

« Que nous disent nos derniers renseignements sur ce qui se passe à Portland, chef ? » demanda le major Tony Campisi.

« J'ai causé avec M. Chips en langage codé juste avant de venir », dit Hatfield. « J'espère que les Youpins n'arriveront pas à casser notre code, parce que bientôt ça va barder. Le général Barrow de la NDF a dit au Conseil Militaire que la conférence de Longview va certainement finir en eau de boudin, le plus probable étant que les nôtres fassent une sortie diplomatique parce que les Américains n'arrêtent pas de faire de l'obstruction. Ils n'ont plus dans leur manche que des tactiques dilatoires, mais personne ne sait au juste ce qu'ils attendent. Si l'on parvient à un accord, ce gland néandertalien de Delmar Partman a annoncé qu'il se mutinerait contre la Revêche et la Morveuse et qu'il ne nous rendrait pas les clés de la ville. »

« Ce magot à poil ras ne m'a jamais donné l'impression d'avoir la matière grise et les bonbecs pour faire une chose pareille », dit le capitaine Jerry Lundgaard.

« Il y a quelqu'un à Washington qui lui souffle dans les voiles, c'est couru », dit Hatfield. Pas un seul *marine* ne défierait le Chef des Armées sans avoir trouvé le plus puissant soutien politique possible. Je vous fiche mon billet que c'est ce rat juif de Howard Weinbaum. Il représente le point de ralliement de tous les irréductibles à la table de conférence. C'est lui qui voulait monter des escadrons de la mort chez les évangéliques pour faire une guerre de partisans contre la République, mais le général SS Carter Wingfield a pu écraser tout ça dans l'oeuf. »

« Cela irait jusqu'où, si Partman faisait ce qu'il dit ? » demanda Christina.

Hatfield fronça les sourcils. « Plutôt loin. Partman a presque deux divisions de *marines* en ville, plus les LARDEU et les autres milices unionistes, la police et les milices de racailles équipées à la somalienne qu'il utilise comme escadrons de la mort pour effrayer les derniers Blancs qui sont restés. Cela fait au moins 35.000 hommes. Les effectifs de la NDF croissent de jour en jour, des milliers de jeunes gens s'incorporent, qui pour certains viennent des quatre coins du monde. Il y en a un paquet qui ont une formation militaire, mais le plus gros des nouvelles troupes n'en a aucune et notre camp d'entraînement principal à Rilea est bondé. En plus, nous n'avons pas assez d'armes et d'équipements. Nous sommes en train de harceler l'ennemi et nous tentons de lui couper les vivres, mais dans une ville de la taille de Portland, il y a tout un tas de réserves de n'importe quelles marchandises. Partman est sur le point de lancer une offensive avec tout ce qu'il a, sans doute contre le général Wingfield à Vancouver, mais peut-être de ce côté-ci, contre nous. Partman est soutenu par des politiciens influents à Washington, New York et Houston, ceux qui ont toujours refusé que cette conférence ait lieu. Quand il lancera sa mutinerie, ils vont agiter le rouge-blanc-bleu dans tous les médias et chanter les louanges de ce *marine* patriote d'une fidélité sans failles aux bons vieux États-Unis, etc., vous voyez le tableau. Ils vont menacer Chelsea de destitution si elle refuse de reculer, d'arrêter la conférence et de reprendre les hostilités ».

« Bon sang, son père et sa mère ont subi chacun des procédures de destitution, mais s'en sont tirés sans une égratignure », dit Campisi.

« Cette fois-ci, la procédure aura le soutien de tout le lobby sioniste, les mêmes qui avaient soutenu les Clinton à l'époque », expliqua Hatfield. « Hillary continue de tirer les ficelles, mais il se pourrait bien qu'elle n'aime pas la tournure que prennent les événements et qu'elle ait décidé de faire machine arrière. Le problème, de notre point de vue, c'est que nous ne pouvons pas être sûrs que le général Partman va lancer une attaque aérienne contre les deux ponts principaux sur la Columbia, celui d'Astoria et celui de Longview. Il n'a pas touché aux ponts de Portland parce qu'il en aura besoin pour attaquer Vancouver, ce n'est pas non plus l'idiot du village. Mais il sait qu'il doit faire cesser la montée en puissance de la NDF des deux côtés du fleuve. Il ne peut pas laisser ces ponts-là sur son flanc gauche. On peut penser qu'il déclarera sa mutinerie en violant ouvertement le cessez-le-feu et en faisant tomber les deux ponts sur la Columbia et peut-être aussi les ponts sur la baie de Youngs, pour faire bonne mesure. Et très honnêtement, les gars, nous n'avons pas les moyens de l'en empêcher. Nous n'avons que des lance-pierre par rapport à lui ».

« Quels sont ses moyens aériens ? » demanda Ekstrom.

« Aux dernières nouvelles, il a deux B-52 remplis de bombes et quatre F-16 stationnés à l'aéroport de Portland, qui d'après les avis de la Troisième, sont servis par des escouades qui lui sont loyales et qui n'auront aucun scrupule à bombarder leurs compatriotes américains, ou anciens compatriotes américains », dit Hatfield. « Ils ont aussi un paquet d'hélicoptères de combat Apache et Blackhawk qui pourraient bombarder les ponts. Heureusement, l'aéroport est trop petit pour y faire stationner davantage d'appareils militaires tout en maintenant le trafic civil, sans compter que Partman utilise les pistes secondaires pour ses approvisionnements. Les B-52 peuvent détruire les ponts et dévaster Astoria et Longview en lâchant leurs bombes de 9.000 mètres d'altitude, s'il en donne l'ordre. »

« Est-ce qu'il faudra exécuter le plan d'évacuation, chef ? » demanda Lundgaard, préoccupé.

« Affirmatif, j'en suis navré. Je pense qu'on sera obligé de le faire, mais je veux attendre la dernière minute pour donner cet ordre », dit Hatfield. « Len, où en est-on avec les abris anti-aériens ? »

« Nous avons huit abris officiels et équipés autour d'Astoria et de Warrenton, des caves sous des édifices publics en général », dit Ekstrom. « Mais je ne suis pas sûr qu'ils tiendront sous les bombes des B-52 et des F-16 ».

« J'ai vu ces saloperies à l'oeuvre en Irak », pesta Hatfield. « Les bombes Arc Light ne laissent pas grand chose derrière elles. Que Dieu fasse brûler en enfer ce Partman pour avoir seulement songé à les envoyer sur les Blancs du coin ! Préparez les plans d'évacuation au cas où il faudrait mettre les bouts à toute vitesse. »

« Vous ne devez plus vous inquiéter des B-52, mon général », dit une voix à sur le seuil de la porte. Hatfield leva les yeux et aperçut Eric Sellars qui entrait dans la salle, vêtu d'une salopette tachée de cambouis. Annette Ridgeway lui emboîtait le pas, qui était à la stupéfaction générale en uniforme complet de l'armée américaine, de la casquette aux brodequins en passant par les galons de lieutenant. Hatfield la dévisageait.

« Camarade Becky, puis-je vous demander comment vous avez fait pour arriver ici dans cet accoutrement sans vous faire tirer dessus ? » demanda-t-il.

« C'est Oscar qui nous a amené, chef », répondit-elle en le saluant. « Je n'ai malheureusement pas eu le temps de me changer. J'ai utilisé cette tenue pour pénétrer dans la zone sécurisée de l'aéroport. Tom dit vrai au sujet des B-52. Ils ont disparu. »

« Ce ne sont plus que des grosses cloques fumantes sur le tarmac », ajouta-t-il en souriant. Le Baron Rouge a rayé de la carte deux nouveaux aéronefs alliés hier soir. Il les a fait exploser dans les règles de l'art ! » Il y eut une salve de vivats et d'applaudissements dans la salle.

« Et les F-16 et les hélicos ? » demanda gentiment Hatfield.

« Ils ont pu les déplacer dans un autre coin de l'aéroport », fit Eric en secouant la tête. « Ils sont toujours opérationnels. Juste après l'opération, nous avons appris que notre planque avait été repérée et Oscar a décidé de sonner la retraite et de revenir ici. Il a quelque chose à vous dire de vive voix, sans passer par des machines. »

Soudain, le colonel Wayne Hill, revêtu d'une veste et d'une cravate incongrues, surgit dans la pièce. « Allumez la télé ! » s'écria-t-il. « Tout de suite ! Il y a quelque chose qui se passe à Longview ! »

Hatfield alluma le poste de télévision. L'image montrait une grande foule en face d'un immeuble bâti dans un paysage verdoyant. C'était l'hôtel Lewis and Clarke de Longview. Comme la scène était silencieuse, Hatfield augmenta le volume sur la télécommande, mais ils comprit que le silence ne venait pas du poste, mais de la foule qui se tenait tout autour de l'hôtel et avait envahi les terrains de golf, les parcs de stationnement et même l'autoroute. Il devait y avoir au moins dix mille personnes qui se tenaient là, dans un silence de cathédrale. Les caméras étaient braquées sur le mât posé devant l'hôtel et ceux qui étaient présents dans la salle de conférence de l'ancien commissariat regardaient, avec une stupéfaction mêlée d'un soupçon d'allégresse, la bannière étoilée qui s'abaissait lentement le long du mât, avant d'être repliée par deux hommes. « C'est le général Frank Barrow, le chef de notre délégation, et le général Brubaker de l'U.S. Air Force. C'est le plus haut responsable militaire américain à la conférence », dit Hill à voix basse. Barrow remit le drapeau américain à Brubaker, qui le colla à sa poitrine, transi d'émotion. Puis une femme s'avança, un paquet bleu, blanc et vert à la main. Même à cette distance, on pouvait voir que son visage était marqué de cicatrices, signes de longues années de tortures et de sévices aux mains du FBI et des LARDEU, qu'elle avait préféré endurer plutôt que de trahir son mari. C'était une figure légendaire dans la NVA.

« C'est Cathy Frost », dit Hill. « J'ai entendu dire qu'ils l'avaient faite venir pour foutre la merde ». Elle accrocha le drapeau à la ficelle et hissa lentement le drapeau de la République du Nord-Ouest, jusqu'à ce qu'il domine le paysage. Ce n'était pas la première fois ; le tricolore pavoisait déjà dans plusieurs coins de la Patrie depuis plusieurs mois, depuis le discours du président Chelsea Clinton. Des enceintes cachées quelque part crachèrent le son d'un puissant orchestre et les premières mesures de ce qui ressemblait à un hymne.

« Qu'est-ce que c'est ? » murmura Christina, étonnée. « Je connais cet air ».

« Tu t'en souviens de l'époque où nous allions à la messe, mon poussin », lui dit son père, sa main sur son épaule. « C'est *Une Puissante Forteresse*, l'hymne écrit par Martin Luther. »

« *Ein Festern Burg Ist Unser Gött*. Ils le chantent en allemand », dit le sergent Karl Vogler, le chauffeur de Hatfield. Son visage était inondé de larmes.

« Oui, ils ont choisi l'allemand », dit Hill d'une voix sombre. « 1945 est vengé, *korpsbrüder* ».

« Un siècle de tyrannie, d'oppression et de meurtre est vengé », dit Hatfield. Annette et Eric s'enlaçaient, leurs regards happés par la télévision. Pendant un long moment, ils ne firent tous que contempler la scène, incapables d'en prendre la mesure, un long moment qui frappa le monde entier. Mais il ne dura qu'un bref instant pour la Troisième Brigade. Sur le champ, les téléphones portables de presque tous les officiers présents dans la salle commencèrent à émettre leurs tintements et Hatfield éteignit la télévision.

« Camarades, le jour où l'Ordre Opérationnel numéro Dix sera levé, je veux que vous soyez tous là pour lever nos coupes de champagne à la santé de notre nouvelle nation indépendante, suivi de rasades des meilleures bières artisanales du Nord-Ouest. En attendant, nous avons du travail à faire. »

« Le plus urgent est d'aller nettoyer la station de garde-côtes à Warrenton », dit sobrement Hill. « C'est ce dont je voulais te parler, Zack. Nous savons qu'il y a eu une série de communications top secrètes entre leurs postes de commandement à Portland et la base des garde-côtes. Je ne sais pas ce qu'ils se sont dits, mais ça sent le roussi. Tu sais que ce crâne de piaf rasé de Delmar Partman va envoyer ce qui lui reste d'aviation pour détruire les deux ponts de l'autoroute 101. On ne peut plus se permettre d'avoir un nid d'ennemis armés dans notre dos. Il faut aller enlever cette place forte, maintenant. »

« Les F-16 sont plus des avions de chasse que des bombardiers, si je me souviens bien », dit Zack. « Ils peuvent les lester de bombes, mais ils portent des missiles et des mitrailleuses en général. Il vont les faire voler à plus basse altitude que les B-52 et leurs bombes seront moins puissantes, mais ils peuvent toujours faire le travail et nous n'avons aucun radar pour nous avertir de leur arrivée. »

« Faut-il faire interrompre le trafic sur les ponts ? » demanda Len Ekstrom. « S'ils bombardent alors qu'il y a des voitures, il y aura un paquet de civils tués ».

Hatfield secoua la tête. « Pas encore, non. Les deux ponts sont nécessaires pour l'approvisionnement et le fonctionnement normal de toute cette partie de l'Oregon, sans compter le Washington. Je veux qu'ils restent ouverts le plus longtemps possible, n'oublie pas que l'estuaire va être lui aussi bloqué par les gravats. Oscar, est-ce qu'il nous reste un moyen d'être averti du début de l'attaque aérienne ?

« Nous avons posté des guetteurs à l'aéroport qui nous appelleront dès qu'ils voient décoller les F-16 ou les hélicos des *marines* », répondit Hill. « Cela vous donnera quelques minutes d'avance. Il y a 140 kilomètres d'ici à l'aéroport, ce qui est trois fois rien pour un F-16. Longview étant plus proche, ils risquent de frapper d'abord là-bas. Mais ne vous affolez pas trop. Nous pouvons encore trouver le moyen d'entrer dans le périmètre de l'aéroport et de détruire les avions au sol. J'espère seulement que Partman ne sera pas soutenu par d'autres unités de l'Armée de l'Air dans le reste du pays, qui pourraient lui envoyer d'autres avions. »

« Nous nous portons volontaires pour y retourner et les poignarder de nouveau, chef », dit Eric.

« Nous n'avons aucune idée du temps qui nous reste », dit Hatfield. « Il faut traiter tout de suite le problème des garde-côtes. J'ai pu développer une sorte de relation avec Ratcliff depuis quelques mois, mais c'est toujours un officier ennemi et il pourrait tenter de vilains gestes pendant une attaque aérienne. J'aimerais bien avoir Don Hacker avec moi, pour l'envoyer parlementer. Vous savez, ce gradé de la marine qui a nagé jusqu'au rivage à Sunset Beach, et que les enfants des Sherry ont ramassé ? Mais il est à Seattle en ce moment, pour essayer de mettre en place notre nouvelle marine. »

Hatfield sortit son téléphone de sa poche et composa un numéro. Il parla quelques instants après. « Capitaine Ratcliff ? Le général Hatfield à l'appareil. Je suis sûr que vous

devinez la raison de mon appel. Vous avez vu ce qui s'est passé à Longview ? » Il écouta la réponse de Ratcliff. « Je comprends votre émotion, capitaine. Je ne sais pas lequel de nous deux est le plus surpris, mais on dirait que ce qui est fait est fait. Ce qui nous laisse un problème sur les bras. Je sais de source sûre que le général Partman des *U.S. Marines* à Portland prévoit de se mutiner et de lancer sa guerre privée, qui devrait commencer par une attaque aérienne contre Astoria et Longview, qui détruirait les ponts sur la Columbia, peut-être combinée à une attaque au sol contre cette partie de la République. Les choses risquent fort de se compliquer et je me vois forcé d'insister. Il faut que je prenne immédiatement le contrôle de votre installation, sans attendre qu'un arrangement soit passé dans les formes. Je serai à votre porte dans une heure, nous sommes toujours en trêve. S'il vous plaît, parlez-moi avant de faire quelque chose de précipité, mais je dois vous dire que tout à l'heure, je n'aurai pas que mon chauffeur avec moi. J'espère que vous vous rendrez et que vous épargnerez le sang de notre nouvelle nation en ce grand jour ; mais si vous résistez, il sera de mon devoir de prendre des mesures contre vous. Je vous vois toute à l'heure. »

« Est-ce qu'il fallait le prévenir de notre arrivée ? » demanda Len Ekstrom.

« Je peux me tromper, mais j'ai l'impression que Ratcliff a dans son for intérieur quelques réserves vis-à-vis de la société et de l'État qu'il a servis toute sa vie », dit Hatfield. « Je préfère lui laisser le temps de prendre la bonne décision et de sauver la face s'il décide de prendre le chemin de la paix. J'espère qu'il emploiera l'heure qui lui reste à préparer sa sortie. Si ce n'est pas le cas, je tâcherai de le persuader. Tony, rassemble le Premier Bataillon et ce que tu peux trouver du Deuxième et allons-y tout de suite. Prends tous les mortiers et tous les calibres 50 que tu as sous la main, et les types de la CME avec leurs roquettes. Ah oui, prends aussi notre arme secrète. »

« Quelle arme secrète ? » demanda Hill.

En fait d'arme secrète, il s'agissait d'un vieux canon de campagne de la Première Guerre mondiale, qui décorait naguère, rouillé et glorieux, l'entrée du commissariat du comté. Le vieux canon avait été réquisitionné, nettoyé de sa rouille et de son vert-de-gris, frotté au sable, poli et repeint dans un gris métallique vraisemblable. Une cocarde bleue, blanche et verte avait été peinte sur sa plaque de protection, devant la culasse. « Vous n'allez tout de même pas ouvrir le feu avec cette antiquité ? » fit Hill, qui toisait la relique. « Avez-vous les obus qui conviennent ? Bon sang, Zack, il y a des fêlures sur le canon ! Ce machin a plus d'un siècle ! Il va éclater à la figure de ses servants ! »

« Oui, mais Ratcliff et ses hommes ne le savent pas », dit Hatfield. « Nous avons refait la culasse pour pouvoir l'ouvrir et la refermer vite et bien, et certains gars se sont entraînés à la charger avec les faux obus que Len a fabriqués dans sa cave. Tu as déjà entendu parler des armes des Quakers ? C'est le même principe. Cela pourra faire son effet dans l'esprit de Ratcliff s'il croit que nous avons une pièce d'artillerie. »

« Combien de vraies roquettes et de mortiers avez-vous ? » demanda Hill alors que leur véhicule prenait l'un des ponts menacés qui enjambait la baie de Youngs, suivi de tout un convoi de camions. Hatfield leva la tête, espérant qu'aucun hélicoptère ou avion de combat ne choisisse ce moment pour faire son apparition.

« Quatre mortiers pour cette attaque, au cas où on attaquerait », dit-il. « En plus, les gars des CME ont construit des orgues de Staline qu'ils veulent essayer, avec des râteliers pour 16 roquettes propulsées au fuel et montées sur une plate-forme de camion. Le fuselage des roquettes est en PVC, les ailerons sont en plastique, mais chaque tête contient 50 kg de shrapnel et les râteliers sont rechargeables. On les a testées dans notre petite ferme expérimentale et nos équipes peuvent plus ou moins casser un corps de

ferme, en visant des cibles sur une surface de 180 mètres carrés à trois kilomètres de distance. Je ne veux pas les utiliser dans une zone peuplée comme Warrenton, à moins d'y être forcé. Nous avons un plan pour prendre d'assaut la base, en lançant tout le bataillon. Nous utiliserons les mortiers et les armes automatiques pour les forcer à baisser la tête et à rester dans la base, pendant que nous sortirons de bonnes vieilles échelles pour prendre d'assaut l'enceinte à l'endroit qui nous semble le plus vulnérable. Si l'on échoue, nous avons un plan B, qui consiste à faire rouler un camion piégé sur la porte principale et la faire exploser, mais je n'ai vraiment pas envie d'affronter les garde-côtes. Ce ne sont pas des troupes de combat, mais des sauveteurs, des médecins et de très braves gars, pour l'essentiel. J'espère que Ratcliff écoutera la voix de la raison. »

Quand le Humvee de Hatfield ralentit pour se garer devant la porte principale, Ratcliff observait la scène depuis un moment derrière ses jumelles. Dans sa tour de garde, il avait vu les centaines de soldats de la NDF, qui portaient tantôt leur nouvelle tenue de camouflage tigrée, tantôt leurs anciennes tenues civiles, et qui s'activaient dans les rues voisines, vidant de leurs habitants les maisons les plus exposées. Il avait vu les orgues de Staline être préparées et disposées, à des centaines de mètres à l'Est et au Nord de sa base. Il avait vu les mortiers de 81 mm être disposés entre les maisons et derrière ses murs d'enceinte. Il savait qu'il était encerclé et dépassé en nombre par une force qui comprenait quantité d'anciens combattants de l'insurrection et des guerres impériales de l'Amérique au Proche-Orient, dont certains avaient décimé ses propres troupes et coulé un bateau de guerre de la garde côtière à Sunset Beach. Ses hommes avaient suivi un entraînement réglementaire et tenaient une position fortifiée, mais les assaillants avaient l'avantage du nombre et en ce jour, qui avait vu naître leur nouvelle nation devant leurs yeux, leur moral devait être stratosphérique. Pour finir, il vit un très vieux canon, tiré par une Toyota Tundra, être manoeuvré et placé dans une rue à 140 mètres juste devant la base, le fût élevé droit sur la porte principale. Ses servants ouvrirent la culasse et chargèrent un obus.

Zack Hatfield fit encore une trentaine de mètres dans sa Charriote de Guerre, que suivait une jeep Cherokee. « Qui est-ce ? » demanda-t-il à Oscar, en lui montrant la jeep. Deux femmes et un homme, tous revêtus de la tenue de camouflage tigrée de la NDF, descendirent du 4X4. L'homme se mit à assembler un trépied et une caméra.

« Bon sang de bonsoir ! » fit Zack. Il marcha à leur rencontre. « *Julia ?* »

« Salut, mon chou », fit-elle, en lui faisant une bise sur la joue.

« Est-ce que je dois poser la question qui s'impose ? » dit Zack.

« C'est ma première mission pour mon nouvel emploi à l'Autorité de Télédiffusion du Nord-Ouest », dit Julia. « La documentation historique des circonstances de la transition de l'Empire américain à la République du Nord-Ouest. D'ailleurs, je te présente Erica Collingwood. »

« Bonjour, général Hatfield », dit Erica avec une modestie affectée. « Julia m'a beaucoup parlé de vous ».

« J'imagine. Bienvenue dans la Patrie, camarade », dit Hatfield. « Pardon, madame, je ne vous ai pas reconnue tout de suite sans les cafards ou le sang sur la tête. J'ai toujours pensé que le *Croquemitaine à Boston* était un classique ».

« Pour sûr. Elle fera la narration et les autres voix », lui dit Julia. « J'ai toujours voulu être productrice indépendante, mais faire mon premier documentaire avec Erica, c'est quelque chose ! »

« Camarade Collingwood, je suppose que vous avez pris goût aux balles qui fusent depuis la nuit des Oscars. Mais toi, quelle est ton excuse, à part le fait que tu as perdu la

raison ? » demanda-t-il à Julia. « Tu sais bien que ça pourrait tourner en fusillade d'un instant à l'autre ? »

« Oui, je sais, mais quoiqu'il arrive, nous sommes là pour enregistrer les événements pour la postérité », dit Julia. « En plus, nous pourrions faire de chouette prises de vues de toi avec ta Winchester ». Elle farfouilla un instant dans la poche de sa tunique militaire. « J'ai un sauf-conduit du Conseil Militaire qui m'autorise à accompagner la NDF en opérations, eu égard à patati et patata », dit-elle en sortant une feuille de papier.

« Laisse tomber, je ne sais même pas à quoi sont censés ressembler ces documents », dit Hatfield. Derrière lui, Hill se racla la gorge et fit un geste en direction de la porte principale de la caserne des garde-côtes, qui était grande ouverte. Le capitaine de frégate Anthony Ratcliff était là, qui l'attendait. « Merde ! Je vais aller parler à ce type pour nous éviter un bain de sang. Tâchez de ne pas vous faire tirer dessus, les filles ». Il tourna les talons et marcha vers la porte de la base à la rencontre de son commandant.

« Est-ce que c'est Erica Collingwood ? » fut la première chose que lui demanda Ratcliff, la main en visière au-dessus des yeux, scrutant l'équipe à la caméra.

« Oui », dit Hatfield. « La plus grande des deux est celle qui va être mon épouse si tout se passe bien, ce qui vous donne une idée de ma motivation à vous convaincre qu'il vaut mieux s'arranger pour que vous me laissiez entrer ici sans coups de feu ni explosions ».

« Est-ce que ce truc fonctionne encore ? » fut la deuxième question de Ratcliff, qui montrait le canon. « Attendez voir, mais je le reconnais, ce canon ! Vous l'avez volé sur la pelouse du commissariat ! Impossible que ce nid à poussière puisse tirer des boulets cent ans après ! »

Il a fallu retravailler le fût, refaire la culasse, ajouter tout un tas de petites pièces pour qu'il puisse rouler, sans parler de la fabrication d'une centaine d'obus artisanaux, qui sont de qualité variable je vous le concède. Mais ils faisaient de bonnes pièces à l'époque. Certains de nos tireurs embusqués utilisent des Mauser et des Enfield de la Première Guerre mondiale et nous avons pas mal d'armes de la Deuxième, en parfait état de marche, parce que nous en prenons soin. Ce canon fait son effet sur un corps de ferme, il pourrait bousiller votre porte et réduire en miettes vos structures intérieures », lança Zack, qui mentait éhontément.

« Et je ne parle pas des mortiers et de nos gars qui pourraient pousser la chansonnette sur l'ukulele de l'Oncle Joe. Si vous n'êtes toujours pas convaincus, nous avons de bonnes réserves de dynamite à jeter par dessus vos murailles. Je peux faire venir de la bonne artillerie et même des chars d'assaut de Salem ou de Vancouver, mais je n'ai pas envie de détourner des ressources cruciales pour un petit spectacle. Il n'y aura pas de siège. Vous avez mieux à faire que de perdre votre temps, votre énergie et votre sang. Vous avez trois kilomètres de périmètre à défendre, sans avoir assez de personnels pour le faire. Vous savez bien que nous allons prendre la place aujourd'hui, Ratcliff. La seule question est de savoir combien d'hommes vont gésir dans leur sang quand le soleil se couchera. Écoutez, Ratcliff, vous me semblez être un brave type, quelqu'un avec qui je pourrais boire quelques godets quand ils abandonneront l'Ordre Opérationnel numéro Dix. Mais si vous tuez un seul de mes merveilleux enfants à cause d'une idée stupide et déplacée de loyauté à cet Empire dégoûtant qui a fait de la planète entière un cloaque et un charnier, cela va me courir sur le haricot, et pas qu'un peu ! Quand on en sera arrivé là, je ne répons plus de ma gentillesse. Nous sommes d'accord ? »

Ratcliff soupira. « J'ai convoqué mes hommes dans la cour d'honneur après ce – ce spectacle épouvantable à Longview. Je leur ai parlé. J'ai été terrifié, mais pas surpris, d'apprendre que certains d'entre eux voulaient rester là et passer dans vos rangs. Il y en

aurait probablement davantage si nos familles n'étaient pas éparpillées partout dans le pays. »

« Et exposés à des représailles américaines », dit Hatfield. « Puis-je vous demander où sont votre femme et vos enfants ? »

« Chez mes beaux parents à Amherst, dans le Massachusetts. Une fois que ça a commencé à barder par ici, vous pardonnerez mon audace de n'avoir pas cru à votre code de chevalerie aryen. Vous avez l'air d'être plutôt un bon gars vous aussi, Hatfield, mais il y a des dingos comme O.C. Oglevy et ce péquenaud siphonné de John Corbett Morgan qui vadrouillent à vos côtés. Je ne pouvais pas prendre ce risque. »

« Je comprends ».

« Quoi qu'il en soit, je n'ai pas de quoi vous tenir tête. Je suis aussi soucieux de la vie de mes hommes que vous l'êtes des vôtres et je ne les ferai pas tuer pour une cause qui est perdue depuis ce matin. Est-ce que nous pourrions procéder sans cérémonie de capitulation humiliante, Hatfield ? Nous gardons nos couleurs, les officiers gardent leurs armes de poing, et ainsi de suite ? »

« Vous pouvez même faire jouer votre fanfare en partant », répondit Hatfield. « Est-ce que vous avez assez de véhicules pour transporter vos hommes ? Si c'est le cas, nous leur fournirons une escorte sur la route de Portland, jusqu'au premiers postes de contrôle américains sur l'autoroute 30. »

« Je préfère passer par Salem et aller en Californie en passant par l'*Interstate* », dit Ratcliff.

« J'aimerais mieux ne pas croiser le général Partman à l'heure qu'il est ».

« Oui, j'imagine », dit Hatfield avec commisération. « Mon officier de renseignement que vous voyez là, dans son costume, m'a dit que lui et vous aviez pas mal causé en crypté. Si vous ne me dites pas tout, pouvez-vous au moins me donner un petit indice ? »

Ratcliff regarda le ciel. « C'est un joli endroit, Hatfield. Plein de braves gens. Je vous envie d'être né ici et d'avoir grandi ici ».

« Oui, il y a eu de bons moments », reconnut Hatfield. Il fit un geste de la tête en direction de l'endroit où Julia et Erica les regardaient, tandis que la caméra filmait. « Elle en faisait partie ».

Ratcliff le regarda. « Vous savez que Partman projette d'attaquer les villes également, Astoria et Warrenton, et pas seulement les ponts ? Avec les B-52, les F-16, les Apaches ? Il veut punir les gens du coin pour leur racisme malfaisant. »

« Oui, je sais. Les tyrans enragés veulent toujours punir ceux qui refusent le plier le genou », répondit Hatfield. « Mais ne vous en faites pas pour les B-52. Quelques-uns de nos extraordinaires jeunes gens s'en sont occupés hier soir. Ce sont plus que des tartines carbonisées sur la piste d'atterrissage. Qu'est-ce que Partman voulait obtenir de vous ? »

Ratcliff semblait être en train de délibérer intérieurement. « Il voulait s'assurer que certaines pièces qui sont remises ici soit mises définitivement hors d'usage. Il était très anxieux à l'idée qu'elles puissent tomber dans votre escarcelle. »

« Et alors, qu'avez-vous fait ? »

« Je n'ai pas réussi à retrouver ces machins », dit Ratcliff. « J'allais justement inspecter la remise dans le hangar 19 ». Il sortit de sa poche un lourd jeu de clés. « Puisque vous me relevez de mes fonctions, peut-être que vous allez aussi me soulager de ce fardeau. »

Deux heures plus tard, après que le dernier garde-côtes eût évacué la base et fût reconduit vers le Sud sous bonne escorte, l'un des sous-officiers qui avaient choisi de rester montra à Zack, Hill et Len Ekstrom ce qui se trouvait dans le hangar 19. C'était une petite remise dont les étagères toute en hauteur étaient remplies de longues caisses en

plastique vert. « Les grosses légumes ont toujours été paranoïaques à l'idée d'attaques par avion-suicide depuis le 11 septembre », expliqua le marin. « Ils avaient peur que vous ne détourniez un avion de ligne pour l'écraser sur le grand pont ou sur notre base, et autres carabistouilles. Ils étaient si paranoïaques qu'ils nous ont fourni ces merveilles ».

« Bonté divine ! » s'exclama Len Ekstrom. « Des missiles Stinger ! »

« M'étonne pas que Partman voulait les voir détruits ! » fit Hill, enthousiaste. « Il doit y en avoir pas loin moins d'une cinquantaine ! »

« Oscar, contacte le Conseil Militaire. Fais passer le mot dans la NDF », dit Hatfield. « Dépêche-toi, mais sois le plus discret possible. C'est une haute priorité. Il va nous falloir tous les Volontaires qui ont un bagage militaire et qui ont déjà utilisé des Stinger, ou qui savent deux ou trois choses sur ces engins. »

« Moi, je sais », dit le marin. « Il y a moi et quatre autres gars qui sont restés. Si vous manquez d'anciens combattants qui se sont servis de ces armes, nous pourrions donner une rapide instruction aux nouveaux. »

« Il faudra qu'elle soit très rapide, alors. Sous-officier, savez-vous que Partman va venir avec ses F-16 et ses hélicos ? » demanda Hatfield. « Ce matin encore, vous étiez soldat de l'armée des États-Unis. Juridiquement, vous l'êtes encore. Les hommes qui pilotent ces coucous en sont aussi. Est-ce que vous êtes prêt à ouvrir le feu sur eux pour protéger les gens du coin et l'avenir de ce nouveau pays ? »

« Je suis d'Anacortes, dans le Washington, chef », dit le garde-côtes. « Je suis donc du pays ».

« Non, camarade », dit Hatfield en secouant la tête. « Vous êtes un blanc, c'est ça qui fait de vous quelqu'un du pays. »

* * *

La chance légendaire de Hatfield lui avait encore souri. À cause d'une série de conciliabules et de manœuvres politiques, Partman dut attendre jusqu'au 27 octobre pour lancer son assaut aérien contre les ponts de la Columbia, au moyen de deux F-16 chargés de bombes et de missiles et de quatre hélicoptères Apache lancés contre Astoria et Longview. Les Stingers avaient été distribués également dans les deux zones ciblées et, lorsque les aéronefs apparurent dans les airs, les lance-missiles tenus à la main firent feu à la manière d'une salve de mousquets de l'ancien temps. Même si leurs servants étaient de jeunes Volontaires inexpérimentés, l'effet fut dévastateur. De l'escadrille d'hélicoptères voulant frapper Longview, seuls deux Apache purent rentrer à Portland. Un des deux F-16 s'écrasa en ville et tua plusieurs personnes, mais avant de tourner en spirales enflammées, le deuxième appareil avait eu le temps de tirer un missile sur le pont, qui perça des trous dans le macadam et sur les poutres, lesquels furent réparés dans les 24 heures. L'escadrille qui était censée attaquer Astoria fut complètement brisée, ses deux F-16 se désintégrant à moyenne altitude et faisant pleuvoir du feu et du métal en fusion dans la Columbia, ce qui provoqua des geysers de fumée qui explosaient dans les airs. Deux des hélicoptères furent mis en pièce par les Stingers et un autre fut abattu à la mitrailleuse. Le quatrième fut forcé d'atterrir sur le chemin de halage, d'où son pilote mexicain et son copilote nègre furent chassés par une foule de citoyens en colère qui n'appréciaient guère d'être traités comme des villageois irakiens. Les soldats américains furent battus à mort avec tout ce qui tombait sous la main des autochtones, puis leurs corps furent attachés à des cordes et traînés par deux pick-up le long du boulevard qui avait ironiquement été renommé Lockhart.

Le 30 octobre, le général nationaliste Robert DiBella traversa le pont récemment réparé de Longview, qui relie l'Oregon au Washington, à la tête de 14.000 soldats de la NDF, avec

en son sein 2.000 membres de la force d'élite nommée Service Spécial ou SS, dont une unité s'appelait la Brigade Jesse Lockhart. À Clatskanie, il rejoignit le général Zack Hatfield, qui commandait quelque 8.000 hommes, et ils entamèrent un mouvement d'enveloppement de la ville de Portland, en passant non pas par les autoroutes qui étaient susceptibles d'être frappées par une attaque aérienne, mais par les chemins forestiers et les petites routes de campagne, sous la conduite de soldats du coin issus de la Troisième Brigade de Zack Hatfield. En même temps, le général Robert Gair, qui revenait de la conférence de paix de Longview, arriva à Portland en venant de Salem, au Sud, à la tête d'un corps expéditionnaire d'environ 16.000 hommes. De l'autre côté du fleuve, à Vancouver dans le Washington, le général SS Carter Wingfield avait massé 45.000 soldats de la NDF, sous la garde de divisions blindées, constituées de chars d'assaut que les Américains avaient cédés ou qui avaient été saisis, et d'un formidable dispositif d'artillerie que les soldats U.S. de Fort Lewis avaient eu l'amabilité d'abandonner.

Le soir d'Halloween, Zack et Julia étaient sur la rive Sud de la Columbia, à quelques kilomètres de la Cité des Roses. La nuit était froide, mais claire, mais ils entendirent le tonnerre et virent un éclair sur le fleuve. « On dirait des canons ! C'est cette saleté de Partman ! » cracha Julia, enlaçant Zack pour se réchauffer. « Il bombarde Vancouver ! » Zack étudia les lumières éclatantes dans le lointain. « Non, Julie », dit-il. « Je suis presque sûr que ces lumières viennent de la rive Nord. Ce sont les gars de Carter Wingfield. Ce sont nos canons. Les canons des Blancs qui entendent bien se libérer ».

La bataille de Portland avait commencé.

Chapitre XXIX : Les noms sur le mur

C'était le 22 octobre. Wayne Hill voyait de la fenêtre de son bureau la lumière claire et tonifiante de cet après-midi d'automne. Le Jour de l'Indépendance du Nord-Ouest était parfait.

Cela faisait quinze ans qu'avait eu lieu le matin de sang à Coeur d'Alene, où des hommes en armes avaient fini par se soulever et par frapper les griffes de ZOG qui tentait de prendre leurs enfants. Cela faisait dix ans que le drapeau tricolore avait été hissé à la conférence de Longview et que la République du Nord-Ouest avait proclamé son indépendance. Hill n'arrivait pas bien à prendre la mesure des changements prodigieux qui avaient eu lieu dans la Patrie depuis la révolution. Où qu'il allait, il découvrait un monde propre, paisible et prospère qui avait vaincu tous les obstacles pour édifier une société stable, juste, sûre, pleine de sollicitude pour les siens et sans peur de ses ennemis, une nation forte de sa foi en sa destinée et en celle de son peuple.

Malgré les sanctions et les pénuries des premières années, malgré les sempiternelles menaces de guerre et d'invasion venues du reste du monde, le bombardement constant de propagande hostile et furibarde proférée par les médias et les politiciens de ce qui restait des démocraties judaïques et libérales, et malgré toutes les vicissitudes, des blancs affluaient dans leur Patrie du Nord-Ouest par centaines de milliers. Ils traversaient les réseaux de barbelés et les champs de mines de l'Aztlan, du Canada et des États-Unis. Ils esquivaient les hélicoptères et les patrouilles de tueurs. Ils s'infiltraient dans les cargos et les avions qui contournaient l'embargo, employant tous les subterfuges pour passer, avec leurs familles, dans ce pays où leur présent et leur avenir avaient été gagnés et assurés par la force des armes et où, en échange de l'assurance de pouvoir vivre parmi les leurs, et seulement parmi eux, ils étaient prêts au sacrifice.

Le bureau lambrissé où Wayne Hill était assis à sa table en chêne ciré, auprès de sa cheminée à foyer ouvert qui crépitait, se trouvait dans la ville d'Olympia, en face du bâtiment qui abritait le Parlement, lequel avait été construit, par une délicieuse ironie, sur le modèle du Capitole à Washington DC. C'est là que que la première Assemblée Nationale s'était tenue quelques temps après Longview. Hill était désormais directeur du Bureau Officiel des Services de Sécurité, mieux connu sous l'acronyme BOSS. Ses hommes et lui portaient en général des tenues civiles, mais en ce jour de fête nationale, il portait l'uniforme du BOSS, qui inspirait terreur et respect dans la Patrie et tout autour du monde et qui consistait en une tenue de simple soldat de la NDF, bottes, tunique et casquette, dépourvue de tout insigne ou décoration, mise à part la médaille de la Guerre d'Indépendance qu'arboraient tous les anciens combattants de ces temps héroïques.

Hill et son ministère étaient en grande partie responsables de la prospérité, de la stabilité et de la sûreté dont jouissaient à présent les habitants de la République Américaine du Nord-Ouest. Les Américains et la juiverie internationale complotaient depuis dix ans contre l'existence de la toute jeune nation. On y habitait comme dans une belle maison dont le sous-sol aurait caché un nid de cobras, mais à chaque fois que le serpent judaïque avait tenté de lancer une attaque, Hill et ses agents du BOSS, assistés de centaines de soldats blancs détachés des autres armes et services, avaient réussi à écraser la tête du reptile. Jusqu'à la prochaine fois.

« N'oubliez pas », disait toujours Hill à ses nouveaux agents. « Les Juifs sont encore immensément plus riches que nous, leurs esclaves sont plus nombreux, leurs ressources

sont plus abondantes et ils sont plus puissants que nous dans l'ensemble. Ils peuvent se permettre de faire des erreurs. Pas nous. ZOG peut gagner en une seule fois. Nous, nous devons gagner tout le temps. »

Quelqu'un frappa à sa porte. « Entrez », dit-il. La porte s'ouvrit et le général William Jackson du Service Spécial entra, portant son uniforme entièrement noir aux décorations argentées, son brassard à swastika, sa casquette à visière et son poignard. Il portait un dossier sous le bras. « Salut, Billy. Je vois que tu t'es mis sur ton trente-et-un pour ton discours », dit Hill.

« Oui, je vais devoir y aller dans quelques minutes », dit Jackson. « Le discours va passer sur la chaîne d'État. »

« Et tu as quoi comme compétiteurs ? » demanda Hill en souriant. « Un western des années cinquante sur la quatre et des dessins animés sur la chaîne des enfants ? »

« En fait, la quatre va passer *Braveheart*, comme ils le font à chaque fois le Jour de l'Indépendance. D'ailleurs, il y a quelques dessins animés qui sont plutôt pas mal », dit Jackson. « Tu as vu Youpi le Youpin ? »

« Ouais, je l'ai vu celui-là. C'est mignon », reconnut Hill. « Tu sais que c'est un pur plagiat des vieux Bip-Bip et le Coyote ? Youpi passe son temps à essayer de voler à quelqu'un son argent, son or ou ses bijoux, mais il se fait tout le temps exploser, empaler, croquer par des crocodiles, ou bien il tombe sur des pieux ou se fait attraper par Shérif le Chien et ses amis animaux. Les gamins adorent ça. Nos chaînes par satellite diffusent Youpi dans le monde entier et ça fait enrager au moins un député par semaine au Congrès U.S. »

« Écoute, il y a quelque chose dont je veux te parler », dit Jackson d'un air sérieux. « Je voulais remettre ça à après les vacances, mais j'ai préféré m'en débarrasser pour de bon. Aujourd'hui est un grand jour, dix ans après Longview, je ne voulais pas m'encombrer l'esprit avec ça pendant mon discours. »

« On dirait que c'est grave », dit Hill, le sourcil froncé. « De quoi s'agit-il ? ».

Jackson inspira longuement. « Autrefois, quand tu étais l'homme de la Troisième à Portland, te souviens-tu avoir juré sur une pile de *Mein Kampf* qu'il y avait une taupe quelque part dans la Première Brigade ? Et que nous pensions tous que tu avais fumé ? »

« Ma foi, je maintiens ce que je disais. Les indices étaient là », fit Hill.

« Eh bien, il s'avère que tu avais *raison* », dit Jackson avec un soupir embarrassé. « Tu t'en souviens sûrement, quand nous avons fini par reprendre Portland, nous avons mis la main sur ce qui restait des archives des différents corps de police qui agissaient en ville, qui étaient presque tous des disques durs d'ordinateurs. Nous n'avons pas trouvé grand chose, d'ailleurs. Ils avaient eu largement le temps de détruire ou de déménager l'essentiel, sans parler des ordinateurs qui avaient été détruits sous les bombardements, etc. Pour être rigoureux, nous avons aussi confisqué et inventorié tous les contenus des coffres dans les banques de Portland. Nous avons fait tout cela dans la précipitation, et comme nous avons dix mille autres choses à faire, nous ne savions pas si l'ennemi allait contre-attaquer... enfin, tu te souviens bien. »

« Je m'en souviens », approuva Hill.

« Un des coffres que nous avons vidés était loué par une certaine Elena Martinez, lieutenant à l'ancien hôtel de police de Portland. Te souviens-tu d'une paire de flics du Crimedehaine qu'on appelait la Bimbo et le Babouin ? »

« Et comment ! », fit Hill.

« Eh bien, pour une raison qui nous échappe, sans doute à cause d'un chantage ou pour assurer ses arrières, la Martinez avait fait une copie de l'intégralité d'un dossier sur une imprimante de l'hôtel de police, d'après le marquage et la date, puis l'avait cachée dans le

coffre d'une banque », dit Jackson. « Quand les choses se sont tassées, le Parti a dépêché une équipe pour passer en revue la masse de documents capturés pendant la Guerre d'Indépendance, dont tous les contenus des coffres de Portland que nous avons saisis. Mais comme tu le sais, nous n'avons pas beaucoup de petites mains et il y avait toujours un travail plus important à faire, ce qui fait que d'une façon ou d'une autre, je ne sais comment, le dossier a fini par se glisser sous une pile d'autres dossiers, ou a été perdu ou mal rangé, ou Dieu sait quoi ».

« Pendant *dix ans* ? » demanda Hill, incrédule.

« Pendant dix ans. J'imagine que la bureaucratie fait partie de ces fléaux sionistes que nous n'avons pas encore éliminés. Peut-être que le dossier a été lu par une gamine du Service de Travail qui pensait à son petit copain, ou par un gars qui pensait à ce qu'il allait manger à midi ou peut-être que personne n'a jamais lu ce dossier ou qu'ils n'ont pas compris l'importance de ce qu'ils tenaient entre les mains. Quoi qu'il en soit, il y a deux jours, l'une de nos permanentes affectées aux archives a ouvert ce dossier et a vraiment *lu* la totale. Elle a compris son importance et comme j'étais le plus haut gradé du Parti à être présent dans l'immeuble, elle me l'a remis en mains propres, ce dont je lui sais gré. J'ai pu le soustraire un moment aux canaux officiels, avant que tu ne décides de son sort ». Jackson soupira à nouveau.

« C'est vraiment vilain, alors ? » dit Hill avec commisération.

« Plutôt, oui. Je l'ai toujours bien aimée et beaucoup admirée. Dieu merci, elle est morte. »

« Qui est-ce, Bill ? Ou plutôt, qui était-ce ? »

Jackson posa le dossier sur le bureau de Hill. « Kicky McGee », dit-il, presque en larmes.

« *Kicky McGee, bon sang !* »

« Diable! » siffla Hill. « Tu peux me donner le bonnet d'âne pour ce coup, comme dirait le sergent de ville Dogberry. Je ne l'avais jamais soupçonnée. Bon sang, c'est moi qui avait approuvé son incorporation, après qu'elle fût mystérieusement son apparition à une réunion importante à la place du contact qui aurait dû être là, et qui fut retrouvé mort juste après, opportunément tué par les flics. Bon Dieu, où avais-je la tête ? J'étais aux fraises, ma parole ! Est-ce que c'est elle qui a grillé l'équipe en montant le guet-apens de Flanders Street quand elle pourchassait le vice-président ? »

« D'après le dossier, ce n'est pas évident du tout », dit Jackson. « Le récit s'arrête brutalement après cette séquence. Il n'y a plus aucune remarque, rien qui indique la poursuite d'un contact, macache. »

« Mais attends voir, cela n'a aucun sens ! », lança Hill. « Tu te rappelles que Kicky McGee faisait partie du commando *Director's Cut* ? Elle était avec Charlie Randall, Cat Lockhart et moi dans la salle Kodak la nuit des Oscars, et elle a fait toute l'Opération On Ne Rigole Plus, du début à la fin. Si c'était une taupe, pourquoi ne nous a-t-elle pas fait arrêter, ni fait capoter l'opération pour sauver Hollywood et la mafia de la kippa ? Elle savait pour Erica Collingwood, mais Erica n'a été grillée que quelques mois plus tard, quand le youtre Shulman l'a traquée. Si elle nous avait balancés, les *feds* n'auraient pas pu nous rater ! »

« Tu sais ce que je pense, Oscar ? » Le vieux parler de la NVA s'était inconsciemment imposé à Jackson. « Je crois qu'ils la faisaient faire ça sous la pression, mais qu'elle les a lâchés. Tu sais que les Wingo ont adopté sa fille après la guerre ? Sa fille était déjà en cavale avec sa grand-mère, bien avant ces faits. D'ailleurs, je me souviens que Kicky me parlait parfois de sa fille, mais maintenant qu'on y est, il me revient qu'elle avait tendance à éviter le sujet. Il y avait peut-être un chantage là dessous. En tous cas, le dossier s'arrête après Flanders Street. »

« Est-ce qu'on peut parler à la grand-mère ? » demanda Hill.

« Elle est morte l'an passé. Bon, Oscar, tu sais que je serais le dernier à vouloir défendre un traître ou un informateur, et d'après le dossier, elle a été responsable de gros dégâts et de la mort de certains Volontaires. C'est impardonnable. Mais j'étais le commandant de cette femme et je me sens obligé de faire remarquer qu'en même temps, elle faisait du bon travail pour l'Armée et qu'elle est morte héroïquement au champ d'honneur, en faisant tomber avec elle deux agents ennemis particulièrement teigneux ».

« Justement, les deux agents de ZOG qui la pilotaient, à ce que je vois », dit Hill, compulsant le dossier.

« Tout à fait », fit Jackson. « Dieu sait comment c'est arrivé ».

« J'y étais, souviens-toi », lui dit Hill. « Nous avons toujours cru que la Bimbo ou la Babouin lui avaient pris sa mallette quand ils l'avaient jetée dans leur voiture, et qu'ils avaient essayé de l'ouvrir. Mais peut-être que Kicky s'était dit que les carottes étaient cuites et qu'elle s'est faite exploser en guise d'excuse ou d'expiation. Nous ne saurons jamais. »

« Si c'est une possibilité, elle mérite le bénéfice du doute », souligna Jackson. « Nous ne pourrions pas savoir ce qui est arrivé ce jour-là, mais je sais très bien que cette nouvelle pourrait presque tuer Jimmy et Lavonne Wingo et jeter un fardeau énorme sur les épaules de la petite. Oscar, il y a autre chose que tu dois savoir. Les flics de Portland avaient ouvert un compte secret quand elle commença son boulot d'informatrice, qui recevait un versement électronique de la police toutes les semaines, et qui a fini par faire un bon paquet d'argent. J'ai demandé au Crédit Bancaire National qui a repris la main sur tous les anciens comptes bancaires, et le compte est toujours là. Il ne génère plus d'intérêts, parce que c'est désormais interdit, mais le principal est toujours là et les archives du CBN montrent que personne n'a jamais débité d'argent de ce compte, depuis le jour de sa création. Kicky n'en a jamais touché un centime. Pas une seule fois. Ce n'est pas anodin. »

« Tu veux dire que... ? » jeta Hill.

« Ce dossier a été perdu pendant dix ans, Wayne. Je ne vois pas de raison qu'il ne soit pas perdu à nouveau. Pour toujours. La vérité est notre devoir devant l'histoire, mais comment peut-on dire qu'il est juste d'ouvrir une vieille plaie dont personne ne sait rien et faire sortir les morts des cercueils pour n'en retirer qu'un surplus de douleur ? Son nom est inscrit sur le mur dans le jardin du souvenir à quelques pas d'ici. Est-ce que c'est vraiment notre devoir d'aller là-bas pour le biffer ? Aujourd'hui, le jour de la libération ? »

« Ciel ! Je sens que tu vas nous faire un sacré discours aujourd'hui », dit Jackson d'une voix égale. Il referma le dossier. « Laisse-moi le dossier, Bill. Je vais le lire pour voir s'il y a quoi que ce soit qui pourrait avoir des conséquences dans le présent, ou qui demanderait une action de mes services. J'en doute, puisque tous les concernés sont morts. Si ce n'est pas le cas, c'est que j'ai un gros trou de mémoire. Ah, et puis nous pouvons retrouver ce compte en banque et nous arranger discrètement pour que sa fille reçoive cet argent. Elle le mérite bien puisqu'il vient du régime malfaisant qui a tué sa mère et son père et a détruit son enfance. Allez Bill, vas dire aux gens qui t'attendent à quel point aujourd'hui est un grand jour. Ne te fais pas de bile, mon vieux. Tu diras la vérité. »

« Merci, chef », dit Jackson.

« Comment vont Christina et les enfants ? »

« Bien, comme d'habitude. Passe nous voir pour dîner un de ces soirs. On parlera du temps jadis. »

« Le bon vieux temps », reconnut Hill.

Une fois que Jackson eût quitté son bureau, Hill prit en mains le dossier et s'installa devant la cheminée, dont les braises se consumaient à petit feu. Ils les agita avec un tisonnier. Il lut attentivement les pages les unes après les autres, les chiffonna et les jeta dans la cheminée, où chaque boule de papier prit feu, brûla entièrement et se mua en cendres. Avant que l'armature du dossier ne les rejoignit, le dernier de papiers à finir dans la cheminée était une vieille photo policière de Kicky, datant de l'époque où elle était une prostituée toxicomane sous l'ancien régime et l'ancien monde, qui disparu depuis longtemps. En prenant feu, la photo se plia avant de se mêler aux cendres rougeoyantes. « Repose en paix, camarade », dit Hill dans le silence environnant.

* * *

Dans le grand jardin verdoyant qui bordait l'esplanade du Capitole, des membres de la récente Association des Anciens Combattants de la NVA s'étaient réunis à l'occasion du jour férié de la fête nationale. Le Mur du Souvenir se tenait devant eux, massif, en basalt noir, portant les noms de tous les personnels de la NVA et de la NDF qui avaient donné leurs vies pendant la Guerre d'Indépendance. Il avait été inauguré quelques mois auparavant. Un grand drapeau tricolore bleu, blanc et vert flottait sur la cime d'une colonne marquée du sceau de l'Armée des Volontaires du Nord-Ouest. À la base du monument, ciselés dans le marbre italien le plus fin, étaient écrits ces mots : « *Chers descendants, du monde de ténèbres où nous sommes nés et des temps de combats où nous avons donné nos vies pour que vous et vos enfants puissiez marcher dans la lumière, nous vous saluons.* »

Beaucoup de gens prenaient des feuilles de papier blanc et des feutres dans un petit kiosque qui se tenait à côté du monument. Ils gravissaient les marches et suivaient la liste des noms rangés dans l'ordre alphabétique, puis, ayant trouvé le nom de leurs anciens camarades, les traçaient sur leur feuille en suivant les creux des lettres. Ils n'étaient pas rares à verser des larmes discrètes, tant les hommes que les femmes. Devant le monument, des grappes d'enfants jouaient dans l'herbe, courant et brillant, oublieux de la solennité des adultes qui les entouraient. Personne ne s'avisait de les faire taire ou de les gronder. Après tout, c'était pour eux que les gens sur le monument étaient morts.

Sur la pelouse, une fillette de quatre ans marcha à la rencontre de sa mère et lui prit la main. « Qu'est-ce qu'il y a, ma fille », lui demanda Annette Sellars.

L'enfant la regarda et lui annonça d'une voix sérieuse. « Jesse Hatfield a avalé une bête. C'est Janet qui lui a dit de le faire. Et Jimmy Wingo a grimpé sur ce bonhomme », ajouta-t-elle, montrant du doigt une statue du jardin. « C'est Janet qui lui a dit de le faire. »

« Jimmy Junior, descends de cette statue ! » s'écria Lavonne Wingo. « Il y a des crottes de pigeon dégoûtantes là-dessus ! »

Eric Sellars tança sa fille. « Il va falloir que cesses ta manie de rapporter, ma petite demoiselle », lui dit-il avec sérieux, lui pressant le nez. « Personne n'aime les cafards ».

« Mais pourquoi ? » demanda la petite fille.

« Parce qu'ils ont de vilaines antennes et trois vilaines paires de pattes », expliqua son père. « Est-ce que tu veux te promener avec de vilaines antennes et trois vilaines paires de pattes ? »

La petite fille resta pensive un moment, puis secoua la tête. « Oh non, alors ! » dit-elle d'un ton définitif.

« C'est bien ce que je pensais ».

Annette Sellars regarda Janet, sa fille aînée, à qui avait été donné le nom de feu sa cadette. C'était une blonde angélique, un ruban dans les cheveux, qui se tenait dignement un peu à l'écart des garçons qui jouaient à se battre dans l'herbe, essayant d'obtenir leur

attention. Annette secoua la tête, l'air exaspérée. « Franchement, qu'est-ce qu'on va pouvoir faire de cette enfant ? Elle a à peine huit ans et cherche déjà à faire marcher les garçons dans tout un tas de combines idiotes. »

« Hmm. Je me demande bien d'où elle tire ça ? » dit Eric en regardant sa femme d'un air taquin.

« J'ai l'impression que Jesse pourrait essayer d'attraper un orignal et de monter dessus si Janet le lui demandait », dit Julia Hatfield. « Mais je dois reconnaître qu'elle a de très jolis yeux ».

« Est-ce qu'on peut aller voir les petits animaux et jouer au toboggan, papa ? » demanda la petite fille lovée dans les bras de son père.

« Il y a une sorte de zoo et une aire de jeu à l'hôtel. Leurs esprits sont restés là-bas toute la journée », dit Annette à Lavonne Wingo et Julia Hatfield.

« Nous les avons emmenés ici pour leur apprendre leur passé, mais je crains qu'à leur âge, la révolution ne puisse pas concurrencer des chiots de Colley à poil long dans leur litière », fit Eric en soupirant.

« Ce sont des enfants », dit Zack Hatfield. « Ils apprendront avec le temps. Pour l'instant, ils se réjouissent d'être des enfants, grâce à ce que nous fîmes à l'époque. C'est une chance que nous n'avons pas eue. C'est l'une de ces victoires que nous avons arrachées aux Youpins. »

Jimmy Wingo senior se tenait un peu plus loin, revêtu d'un élégant costume-cravate. Une adolescente, jolie et fine, habillée d'une jupe bleue, d'un chemisier blanc et d'un pull se tenait à ses côtés. Wingo fit un signe à son épouse, qui vint à sa rencontre. « Tu sais pourquoi nous t'avons emmenée ici, Ellie ? » lui dit son beau-père.

« Oui, je sais », dit-elle.

« Est-ce que ça te gêne ? » demanda Wingo.

« Du tout », dit la jeune fille en souriant. « Ne t'en fais pas, ce n'est pas une révélation. Vous ne m'avez jamais rien caché. J'ai toujours su que j'avais été adoptée, que mon père était mort en Irak et que ma mère était morte ici pendant la guerre. »

Ils s'avancèrent vers la plate-forme en face du monument aux morts et ils parcoururent les noms, s'arrêtant parfois pour saisir les empreintes d'un nom familier du passé sur leurs feuilles blanches. Ils finirent par trouver le nom qu'ils cherchaient. *McGee, Vol. Kristin A.* était-il écrit, avant la date de son décès, en janvier. Mary Ellen prit en silence le feutre et le papier, qu'elle posa contre la mur et suivit les lettres du nom de sa mère, puis le replia et le rangea dans un petit carnet de poche.

« Tu n'as jamais posé beaucoup de questions sur elle, poussin », dit Wingo. « Est-ce que tu te souviens de quelque chose ? Tu étais toute petite ».

« De ma mère, non, je n'ai pas de souvenirs », dit Mary Ellen en secouant la tête. « Je me souviens d'avoir habité dans beaucoup d'endroits différents avec mamie, et je me souviens qu'il y avait des méchants à nos trousses et que c'est pour cela que nous devions tout le temps nous cacher. Mais, je ne me souviens pas vraiment de ma mère. J'étais très jeune la dernière fois que nous nous sommes vues. Mamie ne parlait pas souvent d'elle. Je sais que Kristin était... comment dire ? Elle en a vu des vertes et des pas mûres. C'est sûrement pour cela qu'elle a rejoint les rangs de la révolution. Mamie ne parlait pas beaucoup de cette époque, du temps d'avant, mais j'en connais un bout grâce aux cours d'histoire au collège, ce qui fait que je peux deviner des choses. Je ne crois pas que mamie en voulait à Kristin ou qu'elle la détestait. Je pense que ça lui faisait tant de peine qu'elle ne voulait pas me peiner moi aussi. » Elle se tut un instant. « Je me souviens

de l'amour. Du mien et du sien. Je me suis toujours souvenu d'avoir aimé ma mère et d'en avoir été aimée ».

« De tous les souvenirs, c'est sûrement le meilleur », dit Lavonne.

« Tu sais que Vonnie et moi la connaissions ? » dit Wingo.

« Jim la connaissait mieux que moi », dit Lavonne, sans jalousie ni aigreur. « Mais nous nous souvenons tous les deux d'elle. Nous sommes venus avec d'autres personnes, les Sellars et les Hatfield et nous verrons les Randall et les Jackson ce soir pour le dîner. C'est une partie de ton passé que tu dois connaître, avant que tu ne vives le reste de ta vie. Le temps est venu de poser toutes les questions que tu peux avoir en tête, parce qu'il y a dix ans, ta mère et nous autres t'avons offert cette vie, dont nous espérons qu'elle sera heureuse et merveilleuse ».

« Si c'est bien vrai, ce sera la vie que vous m'avez offerte tous les deux », dit Mary Ellen avec sérieux. « Vous êtes mes deux vrais parents, vous savez ».

« On essaie », dit Jimmy. « Au nom de l'amour que nous avons pour toi, et au nom de ta mère. Poussin, tu dois savoir qui était Kicky pour que tu te connaisses mieux toi-même. Je crois que tu sais déjà que ta mère était une femme courageuse et noble qui a vécu dans une méchante période de l'histoire, mais qui ne t'a jamais abandonnée et qui n'a jamais rien laissé tomber. La plupart des gens à l'époque avait tendance à tout laisser tomber, parce que c'était trop dur. Ta mère, elle, ne l'a pas fait. Je suis sûr que tu le sais déjà, parce que tu sens cet aspect d'elle en toi. Mais je crois qu'il est temps que tu apprennes certains détails, nous pourrons t'en parler. »

Alors que les trois Wingo descendaient les marches du monument aux morts pour rejoindre leurs amis et leurs familles, le soleil se couchait lentement derrière eux, illuminant le sceau de l'Armée des Volontaires du Nord-Ouest, gravé sur la colonne de marbre qui servait de mât au drapeau tricolore. Les mots gravés sur le sceau semblaient palpiter de feu et de vie.

Ex Gladio Libertas.

La Liberté vient de l'épée.